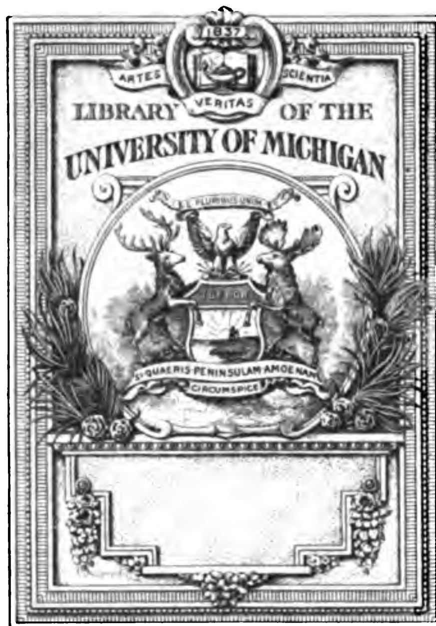

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

NEUVIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1902

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1902

LA JEUNESSE DE TAINE

Nos civilisations tirent leur substance d'un certain nombre d'idées, la plupart anonymes et venues du fond des siècles. Mais, dans la multitude des individus qui se les renvoient multipliées par leurs millions d'unités, à peine teintées de nuances personnelles, de temps en temps surgit un esprit qui aux reflets de son miroir mêle des rayons de foyer nouveau. Aux idées régnantes et qui déjà déterminaient les gestes, les actes, les vies, les physionomies et en partie les types, celles qu'émet le penseur vont se joindre. Répétées à leur tour, leur origine oubliée, leur jet primitif dispersé, leur clarté affaiblie mais répandue maintenant par toute l'atmosphère, elles agissent sur tout le groupe humain où elles se propagent et, pour une part notable ou imperceptible, contribuent à la vision qu'a chacun de l'univers. C'est une émouvante étude que de remonter à leur source, de saisir leur première lueur originale, de les voir apparaître dans l'esprit exceptionnel qui va exercer ses influences. D'où vient un Taine? Et quand devient-il Taine? Confondue aux modes de pensée et de sentiment que la société où il naît lui impose pour l'assimiler

comme elle fait chaque génération, pouvons-nous reconnaître sa force propre, le principe actif qui, modifié lui-même par le dehors, va diriger sa vie avant d'aider à diriger les nôtres? Par quelle succession de moments se développe son « idée » ? À ces passionnantes questions les lettres de jeunesse que l'on vient de publier nous donnent quelques nouvelles réponses.



Il naît en plein cœur de la bourgeoisie française, dans une famille honorable, modeste, où la culture était de tradition, enracinée depuis le XVIIe siècle au même point de notre sol. Quelques-uns de ses aïeux furent échevins, son grand-père sous-préfet, son père avoué, ses oncles notaires. Les femmes étaient pieuses et spirituelles, leurs vies monotones, éclairées par des éclats imprévus de verve fantaisiste. Leurs portraits disent l'énergie calme, austère, capable de profondes ardeurs, assujettie aux disciplines anciennes qui, communiquant leurs rythmes simples aux physionomies, les marquaient fortement de caractère. Ses aïeux avaient le goût des idées abstraites : à côté des carnets philosophiques de Taine sont encore rangés, dans sa grande bibliothèque de province, des notes prises par son grand-père sur ce Condillac dont Taine aima tant la *Langue des Calculs*. Ce grand-père, idéologue et mathématicien, passa la fin de sa vie dans une chambre à fumer et à faire du café en s'amusant à de la géométrie. Un bisaïeul était resté dans la mémoire des Rethélois sous le nom de Taine le philosophe. Deux de ses tantes furent de force à vouloir conseiller ses études métaphysiques et à lui présenter des systèmes « avec argumentation en règle ».

Sous de calmes et régulières influences l'enfant grandit. Il allait dans une petite pension; « le dimanche on ne lui faisait grâce ni de la grand'messe, ni des vêpres ». Jusqu'à quatorze ans, l'âge où selon lui commencent à poindre les idées générales, il fut chrétien. Ce que fut cette foi, on ne le sait guère, mais sans doute simple, saine, calme, profonde comme

celle qu'il voua plus tard à la science. Sa nature avait besoin de croyance et de principes où s'attacher tout entière. L'enfant était « liseur ». Très tôt il oublia le réel, absorbé dans un livre devant « cette vieille bibliothèque de Rethel » où s'alignaient dans leurs reliures de cuir les tomes des classiques français. Vers dix ou douze ans il sentit le plaisir du raisonnement qui déduit. C'était chez sa grand'mère. « Je lisais avec intérêt une discussion de je ne sais plus qui sur le *Paradis perdu* de Milton. C'était un critique du XVIII[e] siècle qui démontrait, réfutait en partant des principes ».

Voilà les premiers éléments du tendre germe imperceptible.



Taine eut ainsi la chance d'avoir une patrie locale, et, sur cette lisière des Ardennes, de vivre jusqu'à la première adolescence, d'y revenir ensuite. A l'âge où les horizons invariables de la campagne prochaine semblent les bornes du monde, où l'âme toute fluide reçoit chaque jour les suggestions du paysage familier, se dispose suivant ses rythmes, en reproduit le ton, l'enfant grave voyait « la grande forêt sombre et fumante sous les averses » ou bien lustrée, endormie au soleil d'un sommeil large et lumineux. Vaguement et profondément la grande sensation panthéiste de la nature entrait en lui. Il percevait une vie vaste, pacifique, germinante, soumise aux lois, et, plus tard, quand il connut l'effort, les saccades, les amertumes de la vie consciente, la fatigue des événements particuliers et successifs, de l'inquiète et trop nombreuse figure humaine, les excitations et les langueurs du travail intellectuel, c'est à ce souvenir ou cette contemplation qu'il demandait la paix et la sagesse. Voilà l'une des plus fortes influences qui agirent sur sa sensibilité naissante, dans des régions de lui-même plus intimes et secrètes que les grandes assises visibles à tous. A six ans, il parcourait les Ardennes avec son père, et plus tard il racontait dans quel silence ils tombaient tous les deux quand ils entraient dans les épaisseurs boisées et que, de lieue en lieue,

la forêt étendait son dos sombre. C'était le commencement d'un dialogue muet, arrêté pendant les premières années d'études à Paris, repris avec une passion accumulée et inassouvie quand il commença à professer en province, poursuivi ensuite, d'année en année, à travers toute la France, à Sainte-Odile, en Angleterre, à Fontainebleau, en Savoie. Ce silence où tombait l'enfant de 1835 en pénétrant dans le royaume des arbres, l'auteur des *Origines* s'en allait le chercher seul, tous les ans, pendant quelques jours, dans la vieille forêt. Mieux que les autres êtres, les arbres immobiles et patients lui rendaient visible la vie de la grand'mère, son ordre, ses volontés, ses disciplines, ses fins, ses secrètes exigences auxquelles il n'est pas bon de se dérober. L'arbre sain, fort, le chuchotement de ses feuilles qui ne vivent que par lui et que pour lui, prêtes, l'heure venue, à tomber sans murmure, tout cela lui disait à voix basse la même leçon que son cher Marc-Aurèle. « Ce que j'aime le mieux au monde, avoue-t-il dans *Graindorge*, ce sont les arbres » : il les aimait pour leur patience, pour leur santé, récompense de leur soumission aux lois. Quelques-uns lui étaient des amis, des amis vénérés. Ceux qui l'entouraient se rappellent avec quelle nuance de sentiment il leur parlait d'un certain chêne du Bas-Bréau quand il revenait au printemps de son tête-à-tête avec la forêt, comme il leur décrivait le déclin du grand arbre qu'autrefois il avait connu robuste, la jeune verdure qui venait encore un peu bouillonner à l'extrême branche du géant presque mort. — Presque au même degré, et pour l'avoir regardée de bonne heure, chez un oncle, à Poissy, il sentit la vie de l'eau. Il aima les rivières du Nord, la fraîcheur épaisse de leurs rives herbeuses, le sombre lustre de leurs remous où tournoie sous un ciel chargé le vert reflet des saules et des peupliers. « Donnez-moi la forêt ou un grand fleuve », écrivait-il nostalgiquement en Italie. Dans le fleuve comme dans la forêt, il apercevait un grand être vivant, une force paisible où sa philosophie, confirmant son premier instinct, lui montrait un commencement d'âme. Tels sont les premiers aspects de la nature qu'il ait contemplés. Il n'en est pas d'autres qui l'aient ému comme ceux-là, jusque dans le fond obscur qui s'enfonce par-dessous la conscience. Des paysages d'Italie, il a parlé avec une splen-

deur savante et classique, mais seulement devant la nature du Nord il s'est trouvé comme un enfant sensitif qui oublie son être distinct et se laisse prendre par la vaste vie des choses. Seulement, au souvenir de ces paysages il a parlé en poète inspiré, avec des phrases absolument simples, lentes, détachées comme des stances, ignorantes des procédés et de la « convergence des effets », animées d'un accent qui s'infléchissait jusqu'au chant, chant mystérieux, qui vient de si loin, du passé le plus intime et le plus ancien de l'être, chant de l'enfant qui reparaît dans l'homme, où se mêlent les premiers souvenirs de la vie, et peut-être aussi les rêveries des ancêtres qui vécurent là, sous ce ciel soucieux, parmi ces plaines, devant ces grands bois...



Sa mère veuve, installée à Paris avec ses enfants, Taine entra à quatorze ans dans un de ces lycées dont, plus tard, il a dit du mal, et il y travailla de toutes ses forces. Chose étrange, si l'on voulait faire l'apologie de ces lycées et de l'éducation classique qui s'y donnait, c'est le cas de Taine — exceptionnel, d'ailleurs — qu'entre tous il faudrait citer. Le latin, le *conciones,* les admirables architectures de la prose antique, les écrivains du XVII[e] siècle, tout contribuait à préciser ses propres tendances, à lui révéler son goût pour le raisonnement juste, les argumentations liées, les classifications d'idées et « l'art de la preuve ». Par une rencontre rare, les méthodes d'éducation intellectuelle inventées spontanément par l'esprit français s'appliquaient à un esprit à la fois de vigueur exceptionnelle et de la plus pure essence française, — logique avant tout, apte à extraire les caractères des choses, capable d'en reproduire en des plans simplifiés et de lignes exactes l'agencement profond, ami de la pensée bien construite. Sans la rhétorique, sans le discours latin où il fut maître, sans le latin qu'il appelait le haut français et auquel il revenait jusque dans sa vieillesse quand il voulait serrer et préciser sa pensée, sans la première vision abrégée mais

totale de l'histoire et de la philosophie qu'il dut à nos anciennes méthodes d'enseignement, il est impossible d'imaginer ce que Taine eût été. Sa substance intellectuelle était composée d'avance pour que l'ébauchoir classique y mordît à souhait. Le lycée français ne lui donna pas sa forme qui était en lui, latente, mais la dégagea.



La première lettre que nous ayons de Taine est de la fin de sa rhétorique et, déjà, dans cette brève expression nous reconnaissons quelque chose du Taine achevé. Ce quelque chose est ce qu'il y a de plus primitif et de plus durable en nous, l'élément fondamental de notre personne. C'est le *ton*, le ton habituel de notre âme, son degré de tension ou de langueur, de mobilité légère ou de gravité, d'élan au dehors ou de reploiement sur soi, de résistance ou de docilité à l'impression des choses. C'est le rythme profond suivant lequel se développe et se dispose le moi et qui, apparaissant au dehors, vient cadencer nos gestes, notre pas, modeler notre visage, se projette enfin dans des œuvres d'art, s'il est original et bien marqué. C'est la qualité que manifeste le style et dont la musique est la seule expression simple, tout à fait directe et complète. La lettre où l'enfant de dix-neuf ans remercie son professeur et lui apprend qu'il vient de remporter le prix d'honneur au Concours général est toute semblable à celle qu'eût écrite Taine quarante ans plus tard pour s'acquitter d'un service et annoncer un succès personnel. Précise, sobre, dense, directe, méthodique, mais sa retenue même donnant une singulière valeur à des mots ordinaires, elle indique la gravité, la dignité modeste de la jeune âme, sa maîtrise de soi, son mouvement orienté, la délibération de ses démarches. A cet âge est déjà commencée sa vie intérieure qui va se poursuivre si droite jusqu'au bout, logique et cohérente, assez forte pour maintenir sa tenue et sa direction à travers les milieux différents. Déjà ses yeux sont tournés vers le monde invisible des idées, plus réel pour lui que le réel.

C'est là qu'il agit, qu'il lutte, qu'il trouve sa vie véritable, ses émotions, ses aventures, ses seuls plaisirs. Des crises de pensée, voilà tout ce qu'à vingt ans, cherchant à résumer ses trois dernières années, il trouve à noter. « Il est certains esprits qui vivent renfermés en eux-mêmes et pour qui les passions, les bonheurs, les joies, les actions sont tout intérieurs. Je suis de ce nombre, et si je voulais repasser ma vie en moi-même, je n'aurais qu'à me ressouvenir des changements, des incertitudes, des progrès de ma pensée. » C'est vers quinze ans que cette pensée a commencé à remuer en lui et, dès lors, il n'a « plus été tranquille ». C'est que l'idée, si abstraite qu'elle soit, si réduite à une formule, est chez lui liée à la sensibilité, — émouvante, dramatique, capable, par conséquent, de suffire à la vie. C'est là le véritable tempérament philosophique qui n'est pas complet s'il n'est fait que d'intelligence. « Taine n'est pas de ce monde », dira de lui deux ans plus tard son maître, M. Vacherot, qui, parmi tant d'étudiants à peu près semblables, sait reconnaître ce qu'il y a de grand et, au fond, de solitaire dans ce singulier jeune homme. Voyez-le, tel que l'a peint de souvenir un de ses condisciples d'École, avec « son pur et calme visage, son regard doux et un peu voilé, sa tête légèrement penchée, son attitude ordinaire, celle du disciple qui écoute et qui médite ». Disciple, pourtant, Taine, même à cet âge, ne l'est pas. Cet univers idéal où il se retire, il se le construit lui-même, n'ayant foi qu'en sa propre force, orgueilleux sans le savoir, comme tous ceux qui sont destinés à la maîtrise, ne tirant cette force que de lui-même, insensible à l'exemple, fait pour imposer, non pour subir des suggestions. « Avec une grande douceur de caractère, dit la même note de son maître, une fermeté indomptable au point que personne ne peut exercer d'influence sur sa pensée. »

En réalité, beaucoup d'inconscient dédain : les hommes de bonne heure regardés de haut, simple matière à classification, philosophie, histoire, — ceux d'aujourd'hui aperçus sur le même plan que ceux d'autrefois ; leurs croyances, mobiles, plaisirs, tout simplement apparus comme *étrangers*. Au fond il ne vivait pas « en société » avec eux ; il notait les mœurs et les idées comme un sociologue ferait pour une civilisation

lointaine, à ce point qu'il avait des surprises, des joies naïves de savant à découvrir ce qu'il y a de plus banal en nous. A cette solitude, ajoutez un fonds de tristesse organique qui se traduit dès les premiers jugements par du pessimisme, la vie prononcée médiocre, les « amusements » non existants, le bonheur impossible : nul refuge que dans le sommeil de l'habitude et l'alibi que fournit le travail. Chercher la paix du cœur par l'activité du cerveau, penser pour fuir la réalité « qui est atroce », endormir sa souffrance, oublier son être particulier dans la contemplation des idées générales ou de la vie générale, demander à la science un peu de sa sérénité, à la campagne un peu de ses baumes, voilà, dès l'École normale, son hygiène. Aussitôt que ces remèdes font défaut, il retrouve son mal intime. A Nevers, dans un moment de lassitude, son cerveau refusant le travail, le monde des idées semblant se fermer devant lui, il écrit cette phrase significative : « Mon dernier refuge contre moi-même a péri... Je ne puis trouver de remède dans l'extérieur parce que la société augmente ma langueur et le plaisir mon dégoût... Ma tête malade m'empêche de m'étourdir dans le travail... Je retombe sur moi-même et quel oreiller ! » Au fond, à vingt ans, il a connu l'appétit du « μηδὲν εἶναι » ; son meilleur secours, il l'a trouvé dans l'idée antique du « τεθνᾶναι », de la mort après laquelle il n'y a plus de souffrance. Au moment d'entrer dans la vie, d'un long regard ce jeune homme la mesure et l'évalue. Lui aussi est tombé de « cette chute immense que fait tout homme nourri de science et d'art, lorsque pour la première fois il aperçoit le monde, la vie et cette triste étendue de trente ou quarante années qu'il a encore à passer avant de finir et de s'endormir ».

Mais seuls de rares amis, ceux qu'il juge de son espèce, un Prévost-Paradol, lui aussi touché par le mal moderne, un de Suckau, lui aussi tourné vers les pures idées, sont admis à cette confidence. Il s'enferme en lui-même, gardien jaloux de son quant à soi, de cette forteresse intérieure dont nul ne doit livrer la clef, possédé déjà de cette passion d'indépendance et de ce respect de soi qui feront son ardente sympathie pour l'idée protestante et son individualisme intransigeant. Tout cela très simplement, avec candeur, et presque sans le

savoir. Nul raidissement de la volonté qui se guinde pour appliquer une idée abstraite. Au contraire, un désir de se prêter, de sourire à autrui, de parler sa langue, de paraître sociable, de ne point choquer et faire disparate : une modestie toute native. Si arrêtées que soient ses convictions, si précises ses formules, si supérieure sa connaissance et déjà étendue sur l'universel, il ne tranche ni ne régente. Mais derrière sa douceur, sa courtoisie attentive, sa parole mesurée, ceux qui l'entourent devinent l'énergie et l'inaltérable tenue de son âme. Cette physionomie de calme, toute abstraite et nuancée de mélancolie leur en atteste la hauteur et la pureté. D'instinct, ils sentent qu'elle n'est point foule, cette âme, mais isolée, dédaigneuse des excitations et étourdissements de société, résistante aux impulsions de geste et de parole, retranchée en soi, inflexiblement tendue vers un idéal noble. Taine, à vingt ans, n'a point de « camarades », mais des condisciples et deux amis. Leur affection contient du respect et déjà son influence est celle de l'autorité.



Si calme d'allures, cette âme n'est pas tranquille. « Personne, dira-t-il, en parlant de M. Jouffroy, n'est plus capable de passion que les hommes intérieurs. Pour nous arracher aux distractions du dehors et aux intérêts sensibles, il faut des idées enflammées et dévorantes. » Lui aussi brûle à ce feu des idées, mais, plus profonde encore que cette ardeur intellectuelle, une force l'agite qui est son être même, sa tendance propre de développement, le sourd et intime vouloir qui veut sa vie et son œuvre, qui aspire, s'efforce, se démène en lui, et blessé, ou triomphant, le fera artiste et poète, astreindra ses idées à des cadences personnelles. Enfouie le plus souvent au-dessous de la conscience claire, c'est cette force qui se tourmente dans l'ombre, qui le « ronge par une action sans frein et sans but » quand il cesse de lui donner de la pensée à mettre en œuvre. Elle fermente chez Taine adolescent, elle l'agite du bouillonnement de son trop-plein. Elle s'épanche

dans des pages secrètes comme celles de la *Destinée humaine* et leur communique son mouvement. On la reconnaît au souffle de ces pages, à leur accent, aux subits changements de ton, aux chutes et aux reprises, à tout ce qu'elles contiennent de latent lyrisme. Il a dit l'audace et l'élan d'attaque de sa jeune pensée. « J'étais plein à ce moment d'une joie orgueilleuse, je triomphais dans mes destructions; je me complaisais à exercer mon intelligence contre les opinions vulgaires, je me croyais au-dessus de ceux qui croyaient parce que, lorsque je les interrogeais, ils ne me donnaient aucune bonne preuve de leur croyance; j'allais toujours plus avant, jusqu'à ce qu'un jour je ne trouvai rien debout. Je fus triste alors; je m'étais blessé moi-même... j'avais nié l'autorité de cette intelligence que j'estimais tant. Je me trouvais dans le vide et dans le néant, perdu et englouti... » Mais il sentait en soi cette « puissance de vie », cet avide besoin de l'âme qui cherche où se prendre. « Je me sentais capable d'une longue persévérance, de longs efforts dès que j'aurais un objet à atteindre. J'éprouvais des admirations violentes et passionnées en face des belles choses et je souffrais en songeant que je ne savais comment employer cette force et cette ardeur. » C'est la même aspiration vers l'acte, d'une puissance qui se sent comprimée, que nous retrouvons l'année suivante dans une lettre à Paradol : « Autre cause de malheur : j'aime ou plutôt je voudrais aimer; j'en ai besoin; je sens que la vie n'est pas complète sans l'amour, et tu sais dans quel sens large j'entends ce mot amour; c'est l'affection dans tous ses genres...» Et encore : « Cet amour infini, que je porte comme tous les hommes au fond du cœur, se trouve toujours empêché dans son essor. » Ainsi tout le travail acharné où ses énergies s'appliquent ne suffit pas à les épuiser. Elles cherchent par delà où se satisfaire, elles s'élancent dans le vide vers des astres inaccessibles et pressentis, rabattues à terre en chutes douloureuses. *Sehnsucht,* imprécis désirs dont le cœur adolescent se gonfle soudain à l'idée de la vie, véhémentes aspirations de poète, Taine a connu tout cela dans sa jeunesse. Il a couru la campagne de Nevers son Byron à la main, cherchant un assouvissement dans la vue de l'espace libre et du ciel bouleversé, une détente dans la notation écrite du tumultueux dialogue

intérieur[1]. « Je byronise, je wertherise, » écrit-il alors... Et de Poitiers : « Il se fait un bouillonnement dans mon cerveau dont je n'avais pas d'idée et cela m'arrive sans cesse. Pourquoi cette manière brusque, ce langage précipité, cette parole exaltée ? D'où vient que je suis obligé d'éviter toute conversation pour ne pas m'échauffer ? » Parfois « des rages musicales » le prennent ; il passe des heures à improviser sur son piano.

Voilà les bonds du démon intérieur qui, tout à l'heure, va le jeter sur son lit ou sur sa chaise pour des heures entières, « dans cet évanouissement de la pensée, si triste et si désespérant ». Le spleen, dont Byron, Musset, Delacroix, Baudelaire se sont lamentés, l'incurable ennui où se sont consumées les âmes trop ferventes à qui la vie n'offrait pas un suffisant aliment, il sait que c'est le danger qui le guette. Il sait que tous ces essors sont condamnés, il sait que « la vie humaine est mutilée », qu'il y a « un vice radical dans la nature humaine », ce que plus tard il définira une disproportion monstrueuse entre les pièces de notre structure, — « nécessaire comme l'avortement constant d'une étamine ». Parce que d'un vol de poète il s'est heurté à cette loi, c'est aux poètes, aux impétueux artistes qui ont dit cette misère et ces soulèvements, sur des ailes blessées, de notre volonté humaine, c'est à un Michel-Ange, à un Beethoven, à un Byron, à un Musset, que vont ses admirations les plus passionnées. Il ne se confessera qu'en parlant d'eux. C'est seulement quand il voudra les commenter en public que son émotion ne pourra plus se comprimer. Alors elle jaillira, toute chargée de magnificences et d'ardeurs désespérées, et le lecteur enfin entendra sa confidence comme, à l'École normale, Paradol et de Suckau. Taine est un romantique, dressé à la science, disciple de Marc-Aurèle, trop averti des lois qui font la condition humaine pour se révolter, et qui ne cherche plus qu'à comprendre et se résigner. Mais l'aspiration romantique le tourmente, et il a besoin de se résigner. De quelle voix qui se

1. Taine nous permit un jour de regarder ce cahier de jeunes confidences qu'il détruisit avant sa mort. Nous y reconnûmes un mélange analogue à celui de *Graindorge*, une observation ironique, aiguë, de l'humanité provinciale et un fonds de poésie ardente. Seulement, au lieu d'être refoulée, la source poétique s'épanchait à flots violents. Je me rappelle surtout la joie, après les années de Paris, de retrouver les arbres et le ciel libre, et la passion pour Byron.

contient nous l'entendîmes parfois répéter la phrase où Fantasio dit la douleur du siècle impuissant : « L'éternité est une grande aire d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître. Le nôtre est arrivé à son tour au bord du nid ; mais on lui a coupé les ailes, et il attend la mort en regardant l'espace dans lequel il ne peut s'envoler. »



Ces ardeurs faisaient sa sensibilité d'artiste. La vue du beau leur ouvrait l'infini. Au milieu des disciplines qu'il s'imposait pour « se pacifier », c'étaient comme des illuminations subites qui lui révélaient les au-delà défendus et le traversaient jusqu'au fond. Quelle était la nature spéciale de cette sensibilité ? Quels aspects et qualités des choses étaient puissants à l'ébranler ? Entre tant de sons et de timbres qui se mêlent dans l'universel concert, c'est à ceux qui disent les forces simples, sourdes, générales, primitives, qu'il est prêt à faire écho. Là est sa correspondance propre avec la nature. Quand du dehors quelque chose vient remuer cette corde, ce jeune homme qui ne croit pas au bonheur connaît des ravissements. Calmes étendues des champs et du ciel, longs mouvements des blés, lent éveil de la forêt dont l'émotion s'élargit, solennelle et profonde, et se propage au souffle du vent, tout ce qu'il y a d'analogue à cela dans la nature émeut en lui ce qu'il y a de plus intime. « J'étais hier au Jardin des Plantes et je regardais, dans un endroit isolé, un monticule couvert d'herbes des champs, vertes, jaunes, non cultivées, fleuries ; le soleil brillait au travers, et je voyais cette vie intérieure qui circule dans ces minces tissus et dresse les tiges drues et fortes ; le vent soufflait et agitait toute cette moisson de brins serrés, d'une transparence et d'une beauté merveilleuse ; j'ai senti mon cœur battre et toute mon âme trembler d'amour pour cet être si beau, si calme, si étrange qu'on appelle nature ; je l'aimais, je l'aime ; je le sentais et je le voyais partout, dans le ciel lumineux, dans

l'air pur, dans cette forêt de plantes vivantes et animées, et surtout dans ce souffle vif et inégal du vent de printemps. »

Ainsi le touche tout ce qui rend sensible la vie, la vie générale, profonde qui porte tous les êtres et dont la conscience n'est que le point culminant. Même soudain tressaillement devant un coup de lumière où les pignons, les pavés pointus, les vieilles ruelles de Nevers tout d'un coup s'accordent et se mettent à chanter, « devant l'ombre énorme où Paris englouti respire », mouvant, lumineux, infini ; devant « les longues rues où le soleil se lève à travers les brouillards bleuâtres ». La réaction de sa sensibilité est panthéiste. De là, plus tard, son amour pour « les coulées de chair » de Rubens, pour les dieux grecs dont les corps parfaits et les yeux sans prunelles incarnent l'immortelle jeunesse, la vague pensée des forces naturelles. De là, parmi tant d'amertumes, les ravissements de M. Graindorge à l'aspect d'une « florissante » jeune fille, du paisible incarnat, du frais regard. du liquide sourire, des pures lignes de vie où l'indestructible volonté du type vient s'affirmer et jette son défi à la mort.



Mais ce ne sont là que des moments, et qui ne suffisent pas à son besoin d'agir et d'aimer. Il désire autre chose que ces passagers frémissements de nerfs où le cœur se sent plus triste et solitaire et qui, recherchés, entretenus, exaltés, — il le voit, de bonne heure, — useraient peu à peu sa faculté de vouloir et de sentir. Aussi bien ce n'est pas au hasard des sensations que cette âme vigoureuse et tournée vers le dedans va demander son principe de vie. Ce principe, elle le tire d'elle-même, elle se crée son objet, celui qui toujours aimé, contemplé, désiré, voulu, déterminera l'inflexible direction de sa vie. Cet objet, c'est la science ; vers lui convergent sous une discipline admirable toutes les énergies de désir et d'amour qui travaillent la jeunesse de Taine.

C'est entre quinze et dix-huit ans que cette figure de la science lui apparaît et lui fait signe ; sa destinée se fixe alors avec une

précision dont il y a peu d'exemples. Écoutez l'aveu de l'enfant qui a entendu la volonté catégorique de son génie. Depuis trois ans il pense; il a détruit en soi la foi traditionnelle, il a touché le fond du scepticisme, mais il sent que pour lui « ne pas agir, c'est mourir. J'étais à cette époque où la vie est puissante, où l'activité surabonde, où l'âme cherche quelque chose à quoi elle puisse s'attacher comme ces plantes grimpantes qui, au retour du printemps, saisissent avec force le tronc des arbres pour sortir de l'ombre et aller épanouir leurs fleurs dans l'air pur et au soleil... J'avais un amour ardent de la science et de l'art, du beau et du vrai... D'ailleurs, j'étais maître de moi-même; j'avais accoutumé mon corps et mon âme à faire ma volonté, et ainsi je m'étais préservé de ces passions brutales qui aveuglent et étourdissent l'homme et l'enlèvent à l'étude de sa destinée. *Toute mon âme se tournait donc vers le besoin de connaître, et elle se consumait d'autant plus qu'elle réunissait toutes ses forces et tous ses désirs en ce seul point.* »

Incomparable cri de passion! Car ici la passion est de l'espèce la plus rare et la plus haute, — pure passion intellectuelle, et pourtant aussi exigeante, aussi absorbante, aussi maîtresse de tout l'homme, aussi capable de se subordonner et d'utiliser toutes ses puissances, de lui colorer toutes les images de la vie, de l'insensibiliser aux chocs,— aussi simple, directe et spontanément jaillissante que les grandes passions d'amour, d'ambition et de foi religieuse. Il n'y a pas d'exemple d'une vocation scientifique plus précoce et impérieuse. Aussitôt qu'elle a parlé, Taine existe. Toutes ses forces s'amalgament en une seule force, celle qui travailla de 1846 à 1893. Toutes ses facultés s'assemblent pour une seule œuvre. C'est une synthèse définitive. Une passion profonde, primitive, qui aboutit à une idée et se fixe ainsi dans la conscience, — cette idée ordonnant, organisant toutes les tendances de l'être, leur prescrivant une direction commune et les assujettissant à une tâche, réprimant les impulsions divergentes et momentanées, interdisant aux mouvements de la sensibilité l'inutile issue des réflexes, les obligeant à rester intérieurs et, par là, ajoutant au capital d'énergie dont elle se servira pour arriver à sa fin d'idée qui est de passer à l'acte, voilà, selon la psy-

chologie de Taine, la volonté parfaite, — et telle est, justement, la magnifique volonté de Taine.



Il faut lire cette correspondance de 1849 avec Paradol pour mesurer l'enthousiasme et le sérieux de cette passion, sa ferveur de propagande, sa foi dans son objet, la continuité des transports où elle le met. Avec les vies de Spinoza et de Kant il n'y a pas de document plus complet sur la passion philosophique.

« Tu n'as guère vu én moi jusqu'à présent que ce qui y dominait par un règne exclusif, je veux dire l'amour de connaître. » Connaître quoi? Connaître tout ou plutôt le tout. Et connaître comment? D'une connaissance organisée, géométrique, complète, qui démêle les liaisons intérieures des choses et reproduise leur système. Ce qu'il aspire à savoir c'est « l'enchaînement et l'ensemble », et ces deux mots qu'il écrit dès la première page que nous ayons de lui suffiraient à définir par l'essence l'objet même de la philosophie. « La vue du vrai et de ce qui existe suffit pour remplir l'âme... Si tu savais quelle joie c'est de savoir combien l'âme s'étend et se meut au-dessus des événements, combien alors elle participe de la nature absolue de l'être! » Joies profondes et qui lui changent en délices le goût amer qui est sa sensation propre de la vie : « J'aurais succombé si je n'avais pas eu des croyances appuyées sur quelques démonstrations fermes. » Joies secrètes qui l'enlèvent au milieu réel, qui l'isolent en l'absorbant. Ses compagnons d'école le voient acharné à des besognes qui ne sont pas les leurs et dont ils ignorent la fin véritable : « Je me tais et j'apprends; je me rejette dans la science pure... Je me tais et me cache, je dissimule ma foi; elle me ferait moquer et persécuter. » Aussi bien, en entrant à l'École normale il n'a voulu qu'aller « au couvent », un couvent pour les grandes lectures systématiques, propice par sa discipline et son silence aux longues méditations : « je poursuis l'œuvre en silence, et, comme un mineur, je fouille toujours plus avant et je tombe dans des puits nouveaux; je saurai,

je croirai. Je sais, je crois déjà. Il n'y a de bon que la connaissance des vérités absolues. » Évidemment, pour employer avec lui la langue spinozique, à la vue du général et du permanent, il atteint à la perfection de son être; ses tendances intimes sont satisfaites, assouvi ce besoin d'aimer que nul objet périssable ne peut contenter, que nulle affection particulière ne peut combler, pas même sa tendresse «jalouse» de maître et de frère qui se penche sur Paradol et ne sait pas mieux faire que de lui répéter et de lui tendre les mystérieuses délices.

Avec quelle insistance il les lui présente, ces joies philosophiques, avec quel grave et candide enthousiasme, quelle dialectique dont la langue et les démarches rappellent justement ces dialogues platoniciens où il nous a montré un grand adolescent en exciter un plus jeune à la philosophie! « Ne renonce pas au vrai et attends, je te supplie, que nous ayons travaillé ensemble... La philosophie est la science la plus haute, la plus lumineuse de toutes. C'est pour cela que je ne cesserai de t'exhorter à te tourner vers elle, à te faire son fidèle serviteur. » Et quel simple étonnement que Paradol préfère d'autres bonheurs! «Sérieusement, mon cher, peux-tu vivre de la vie politique, ou de ce qu'on appelle la vie réelle? Peux-tu aimer de *toute* ton âme autre chose que les choses parfaites que découvrent la science et la réflexion intérieure? Et ne sens-tu pas que lorsque nous donnons cet amour à une créature finie et réelle, nous ne le donnons que par illusion, nous figurant que cet être est parfait et l'habillant de toute cette excellence que nous voyons dans le modèle divin? Je ne sais si les choses se passent en toi comme en moi, mais je confesse que l'amour infini que je porte en moi, comme tous les hommes, au fond du cœur se trouve toujours empêché dans son essor lorsqu'il s'adresse aux réalisations finies de l'essence parfaite. Je ne sais quelle malheureuse clairvoyance me montre qu'ils manquent de ceci ou de cela et qu'ainsi ils ne peuvent par tout donner prise à l'amour. Je dis la même chose de moi-même et je sens que je ne mérite pas non plus d'être complètement aimé... Il suit de là que mon amour tend aux choses générales ou idéales. Mon objet est le Bien ou l'Être. »

De l'Être cette première année d'École est tout enivrée. Il vit dans un rêve métaphysique, dans une atmosphère isolante d'abstraction aussi rare, aussi haute, aussi peu habitable aux esprits ordinaires que celle où vécurent les Aristote et les Spinoza. Dieu, la Nature, la Substance, l'Existence, l'Essence, la Pensée, l'Acte médiat et l'Acte immédiat, voilà le monde intérieur avec lequel il dialogue. Avec une intensité de réflexion qui l'épuise, à travers des crises de découragement à l'idée de « cette immensité de génie et de science qu'il faut pour construire cette connaissance complète et géométrique » dont il a besoin, il « refait la philosophie ». Pour cela il bâtit sur une table rase, il élabore une nouvelle *Éthique*, contredisant parfois son maître Spinoza, voyant « ce qu'il n'a pas vu », aimant le Dieu qu'il découvre avec une ferveur qui le fait évangéliste auprès de son ami, et cela, bien qu'il sache comme Spinoza que « celui qui aime Dieu ne peut pas faire d'effort pour que Dieu l'aime en retour », bien qu'il le sache mieux que Spinoza, puisque, de son Dieu à lui, avec une audace comparable à sa foi et qui dédaigne toutes les habitudes de pensée, il ose écrire : *Proposition quatorze : Dieu n'est point la cause du monde*, et, *Corollaire : Dieu n'est la cause de rien dans le monde*.

Cependant, cette métaphysique dont il déclare tel problème « accablant » ne suffit pas à son insatiable cerveau. Ce n'est pas assez de connaître la Substance, il veut comprendre le monde manifesté, surtout l'Homme, ses origines, sa structure physique et morale, ses variations au cours des siècles, les œuvres où se projette l'histoire de son âme, les littératures, les arts. les philosophies, les religions, les sociétés. Par une série d'études et de réflexions méthodiques, il apprend et pense l'histoire naturelle, l'histoire, la civilisation d'Orient, les Pères, la scolastique, le moyen âge ; il invente sa psychologie, et tout cet effort se concentre en une série d'écrits, de notes et analyses d'idées où se dessine le plan d'une enquête totale. C'est que, selon lui, pour savoir une chose, il faut connaître son alentour dans le temps et dans l'espace. Déjà il ne l'imagine que située dans un groupe, liée à tout ce qui l'environne. Par exemple, impossible d'émettre une opinion politique si l'on n'a pas étudié « la nature de l'homme, ses droits, ses devoirs, la société, l'avenir de la race humaine et

ce vers quoi elle marche en ce moment». « A vingt et un ans, dit la *Préface* des *Origines*, j'étais électeur et fort embarrassé. » En effet, à vingt et un ans, il l'écrit à Paradol, pour voter, il lui faudrait « connaître l'état de la France, ses idées, ses mœurs, son avenir », et c'est pour acquérir ces connaissances qu'il écrira les Origines de la France contemporaine. En attendant, « j'approfondis l'histoire et la philosophie pour arriver à la science sociale. Je veux une *instruction complète ;* voilà ce qui me jette dans toutes sortes de recherches et me forcera quand je sortirai de l'École à étudier en outre les sciences sociales, l'économie politique, les sciences physiques. »

Nulle fin intéressée à cet effort où il s'apprête à appliquer sa vie. Dans le monde des phénomènes, dans l'histoire et la société comme dans le monde substantiel, il ne cherche que le plaisir de trouver et contempler de l'universel. Même, quand au début de sa seconde année il a compris que vaine est la construction *a priori* du monde par la pensée, quand il a jeté à bas son premier édifice métaphysique et se limite au domaine des faits et des faits moraux, c'est encore ce plaisir qu'il convoite et qu'il trouve. « Je suis tout en Dieu », écrit-il en 1852, c'est-à-dire ravi dans la contemplation des lois qui pour lui sont à ce moment tout l'Absolu. « Je vis dans l'abstrait et le général pur. » Suivant une formule de Stendhal qu'il a reprise, c'était « sa façon spéciale d'entendre la chasse au bonheur ». Sûrement dans la recherche et la contemplation de cet absolu toutes ses facultés trouvent leur activité naturelle. A l'énoncé d'une loi, ses nerfs et son imagination entrent en branle. Il voit la manifestation de cette loi qui est un morceau de la nature vivante, comme, à l'aspect de la nature, il voit son essence qui est la loi. C'est en regardant le soleil briller à travers la verdure d'un champ d'herbes et la vie intérieure circuler dans les tiges qu'il a senti « son amour tendre aux choses générales ». En voyant disséquer un corps, « ces lois, dit-il, qui répètent les mêmes organes aux mêmes places sont magnifiques. » Et de même, la formule abstraite suscite en lui l'idée de cette nature qu'elle contient tout entière. Réalités des réalités, mères des formes, inépuisables dans leurs enfantements, éternelles et fixes derrière le

flux des créatures, sereines comme les dieux anciens, est-il d'autres divinités pour l'Homme moderne que les lois? Ce furent celles de Gœthe et ce sont déjà celles du jeune Taine. Déjà il aspire à la plus haute et la plus simple de toutes, celle dont procèdent les autres qui n'en sont que les aspects différents, celle qu'il annoncera quelques années plus tard dans une page lyrique des *Philosophes français*. Vers cette loi c'est la tâche de la science, graduellement, échelon par échelon, de remonter, dans chaque groupe de faits apprenant mieux à dégager le fait générateur, et de fait en fait, de génération en génération, atteignant jusqu'à celui qui commande et explique le monde, écrivant peu à peu la généalogie de l'Univers, reproduisant dans son tableau son ordre et ses filiations. « Mon effort, a-t-il écrit beaucoup d'années plus tard, est d'atteindre l'essence. » En histoire, en psychologie, en critique, en esthétique, dans *Graindorge* aussi bien que dans les *Notes sur l'Angleterre*, même quand il n'a semblé faire que pure œuvre d'artiste et de littérateur, il n'a cherché que cette fin philosophique[1]. Et qu'est-ce que l'essence sinon pour chaque objet, pour chaque composé, la définition qui l'engendre comme le demi-cercle tournant autour de son diamètre engendre la sphère, et, de plus, puisqu'à *concevoir* il faut ajouter *percevoir*, le fait qui affirme que dans le réel quelque chose correspond aux éléments et à l'ordre de cette définition? En chaque système de faits chercher l'essence, c'est-à-dire ces définitions et ces faits, assembler ces recherches pour atteindre un jour l'essence suprême où toutes ont leur être, par quoi toutes sont possibles et réelles, voilà l'idée moderne, vaguement entrevue dès la Renaissance, humblement poursuivie au cours du XVIIe siècle théologique, comprise par les grands esprits du XVIIIe, et qui, demi-obscurcie par les autres idées — révolutionnaires, napoléoniennes, nationalistes, réactionnaires, — dont se tourmente l'Europe de 1789 à 1830, saisit avec d'autant plus de force les jeunes gens de 1850 qu'elle seule survit à tant de croyances et d'enthousiasmes, aux rêves de libération et de conquête, aux chimères politiques et

1. Il disait un jour à un ami : « La forme littéraire est une première déchéance de l'idée. »

sociales, aux ivresses du romantisme, aux renaissances du catholicisme romain, et que, régulièrement, au-dessus de ces désastres, d'une marche tantôt triomphante, tantôt inaperçue et silencieuse, on a vu la science monter comme une aurore, éclairer un à un tous les royaumes distincts de l'univers, les mondes mécaniques, physiques, chimiques, organiques, atteindre de l'atôme et de la cellule jusqu'à l'astre, et qu'à présent, promesse d'une conquête qui va doubler son empire, voici que ses lueurs s'allument, çà et là, aux crêtes du monde moral. En s'attaquant enfin à l'âme et à l'histoire humaines, la science, pour chaque situation générale, va pouvoir poser les conditions d'équilibre de l'individu et de la société, par là donner à l'homme une prise sur lui-même et sa destinée. Cette idée, qui remue Taine jusqu'au cœur, se répercute à travers son cerveau et, sur tous les grands sujets, elle détermine sa pensée.

C'est que, véritablement, elle le possède, c'est qu'elle agit sur lui à la façon de l'idée religieuse. Non seulement la science est sa religion, mais en elle il voit la religion de l'avenir, celle qui, pour l'humanité occidentale, deviendra peu à peu, comme pour lui, le principe organisateur de toute la pensée. Car la proposition générale qu'elle énonce est de même espèce que celle où s'est résumée chaque religion. A son tour elle va se subordonner l'une après l'autre les idées humaines, les grouper suivant un de ces systèmes qui sont l'essentiel d'une civilisation, apporter avec elle des conceptions neuves de la vie, de la morale, de la politique, de l'art, — celles que Taine pressent dès sa première jeunesse, qu'il indiquera dans son œuvre[1] et dont l'espérance, obligeant ce pessimiste à croire au progrès, impose à sa raison l'optimisme que nie sa sensibilité.



Un jour, vers la fin de sa vie, Taine regardait en arrière,

1. Voir la fin de l'étude sur Byron, *Littérature anglaise*, vol. IV, et l'article sur l'École des Sciences politiques, *Derniers Essais de critique et d'histoire*. Très probablement, si la mort ne l'avait interrompu, il eût considéré à la fin des *Origines* l'effet du milieu spécial qu'est la France contemporaine sur ce système d'idées.

considérait son œuvre et la jugeait. « J'ai réussi trois choses, dit-il, la preuve, la définition et, à un degré moindre, la description. » On l'a appelé un poète logicien, mais, de son propre aveu, c'est le logicien qu'il estimait surtout en lui-même. Une faculté domine en lui, qui, trouvant son aliment dans la science, fait son appétit pour la science. Cette faculté, il l'a nommée la « Raison explicative ». C'est elle qui désire, découvre, démontre le pourquoi des choses et, ramenant les complexes à des simples, dégage leurs éléments, les fait apparaître dans leur ordre et leur liaison par la preuve et les énonce par la définition. Ce n'est pas assez de connaître, il faut comprendre, creuser par-dessous la surface du monde jusqu'aux causes invisibles qui le déploient au dehors, saisir, démonter et démontrer tout leur mécanisme profond.

A cette recherche, il procède d'abord par la voie déductive, la première qui s'ouvre devant un jeune esprit philosophique, la plus séduisante, celle qui d'avance semble exclure toute possibilité d'erreur, puisque la pure logique, procédant de l'axiome primitif, suffit à lui donner les causes, leur ordonnance, et, par une montée graduelle, toute une construction idéale du monde qui reproduit l'édifice réel. Mais, quelques mois plus tard, quand ayant compris que le *concevoir* ne donne rien et qu'il n'y a pas de connaissance objective sans le *percevoir*, il commence son œuvre véritable[1] et ne veut plus qu'assembler, classer et généraliser des faits[2], c'est encore aux causes et à l'ordre des causes qu'il se prend; mais, cette fois, par voie expérimentale, en observant et en fondant l'induction sur l'abstraction[3] qui élimine d'un fait tout son alentour local et spécial et fait apparaître la généralité pure. Qu'il ait considéré un talent d'artiste ou une

1. « Le point de départ de mes études n'est pas une conception *a priori*, une hypothèse sur la nature. » Lettre à M. V. Giraud. — Le passage de la méthode déductive à la méthode inductive lui semblait être le grand pas accompli au XIXe siècle par les sciences morales.

2. En 1850, arrêtant la méthode qu'il suivra pour une philosophie de l'histoire, il écrit : « La méthode est toute expérimentale. Rassembler tous les faits connus, de toute espèce. Les classer. Généraliser le mouvement pour chaque classe de faits. »

3. Voir l'Étude sur Stuart Mill et la théorie des Jugements généraux et de la Raison explicative dans l'Intelligence.

époque historique, une société comme la France contemporaine ou une race, un individu vivant ou l'intelligence humaine, en tout objet de l'ordre psychologique et social, il a vu un groupe, mieux encore un système commandé par une formule, dont il a tenté d'extraire les éléments et ce qu'il appelait les « génératrices ». Par quel instinct il perçait d'un soudain coup de sonde jusqu'à ces faits essentiels de l'âme et de l'histoire, avec quelle force immédiate et sûre il les faisait jaillir hors du monceau confus de la réalité, à quel éclat métallique de pureté il en réduisait la substance pour l'enfermer dans ses définitions, impossible de l'estimer tout à fait si l'on n'a pas lu quelques-unes de ces études de plan, où, avant de rédiger, il notait avec une brièveté saisissante et tels que les lui montraient ses intuitions, les éléments et l'ordonnance de l'objet.

C'est ce sens et ce besoin des causes qui lui imposent la vision déterministe de l'univers. Ce n'est point parce qu'il est déterministe qu'il cherche les causes dans le monde moral, c'est parce qu'il en a le sentiment inné, parce que d'instinct il les réclame et les devine, qu'il est déterministe. Aussitôt que sa pensée s'éveille elle est déterministe, et, seule, cette connaissance le satisfait et l'émeut qui reproduit un enchaînement de faits par un enchaînement d'idées. « Je me souviens encore, écrit-il — et c'est à dix-neuf ans qu'il note ce souvenir — je me souviens encore du transport extraordinaire où je fus lorsque je lus les leçons de M. Guizot sur la civilisation européenne. Ce fut comme une révélation : je me mis à chercher les lois générales de l'histoire. » Là aussi il y avait des lois ! Et ces lois se nouaient l'une à l'autre et, maille à maille, M. Guizot suivait leur liaison, astreignait à « des classifications progressives » l'infinie diversité de l'histoire ! Il en rangeait les faits en « files et en familles » ; il montrait « le caractère dominateur sous lequel chacune s'assemble » ; il suivait leurs rapports et leurs conséquences, et la logique de ses paragraphes répondait à la logique cachée de l'histoire. Dès lors, l'histoire apparaît à Taine comme matière à science. Aussitôt qu'il aperçoit la succession des écoles philosophiques c'est pour y voir un ensemble lié dont il s'agit de découvrir les nécessités secrètes. En sortant du lycée, il pos-

sède une « loi de génération des systèmes ». Toute sa pensée, tout son savoir sont ordonnés de la même façon ; c'est un tissu serré avec, çà et là, des vides, des fils d'attente où viendront se ranger et s'attacher les notions nouvelles au fur et à mesure de leur acquisition. A vingt ans, il possède une trame de ce genre, prête à répéter l'ordre et le détail de chaque système de faits et du système total qu'est cet univers dont elle reproduit déjà le dessin d'ensemble. Magnifiquement, et pourtant avec la simplicité de la foi, il peut écrire à Paradol : « Tout ceci s'explique dans *la chaîne de mes doctrines.* »

Ce déterminisme spontané l'applique à l'étude de la preuve. Qu'est-ce en effet que prouver sinon faire apparaître une nécessité? Tout étant nécessaire, en d'autres termes strictement déterminé par ce qui le précède et l'entoure, il suit que sur chaque chose il n'y a qu'une seule vérité, rigoureusement définissable et démontrable. L'essentiel, pour le penseur et l'écrivain, c'est de l'atteindre et de l'établir, et c'est y arriver que de simplement penser et écrire juste, par une suite de propositions claires, écrites et pensées *tout à fait,* par un effort complet de l'esprit, en partant de la certitude évidente ou donnée par l'observation et suivant une méthode qui fait le style d'un Taine, — style déterminé comme l'objet dans la nature, chaque paragraphe, chaque phrase, chaque membre de phrase, chaque mot nécessaire et nécessairement situé comme chaque partie dans la structure de l'objet, l'idée surgissant en pleine lumière, d'une saillie aussi forte et colorée que se détache sur le vide et sous le rayon concentré de l'esprit le fait isolé par l'abstraction. Écrire et penser juste, ne pas « improviser ses idées », suivre les « connexions » réelles des choses, ne pas se tromper, saisir cette vérité qu'il préfère à tout et *forcer* le lecteur mécontent parfois d'un tel assaut d'arguments à l'accepter, ce fut le suprême souci de Taine. En dehors des purs artistes qui ont créé la vie, d'un Shakspeare, d'un Balzac, c'est aux maîtres du raisonnement, à un Pascal, à un Paul-Louis Courier, à un Macaulay qu'allait sa plus ardente admiration, à ceux qui sont montés le plus haut dans cet « art de la preuve » qu'il jugeait proprement le sien.

Et cela aussi dès le début. Aussitôt qu'il pense il démontre.

Ses premières lettres sont des démonstrations. Pour réponse, c'est une démonstration qu'il demande. Nulle idée n'a le droit d'habiter son esprit qui ne soit prouvée : pour lui donner droit de cité, ni sentiment, ni tradition, ni puissance d'exemple qui prévaille contre une preuve et, jusqu'au bout, ce sera sa candeur de croire que telle est la probité intellectuelle de chacun, et que prouver c'est convaincre. Une fois pour toutes, c'est aux preuves qu'il a confié son âme. « Dans les dégoûts innombrables et les découragements qui m'ont assailli, avoue-t-il en 1849, j'aurais succombé si je n'avais eu des croyances appuyées sur quelques démonstration fermes. » S'il croit encore « au Bien », ce n'est pas faute d'avoir douté ni par habitude, mais par démonstrations et raisonnements plus rigoureux que ceux de la géométrie. De même en politique, où le sentiment est si fort : « Je ne réponds pas à tes opinions; ce ne sont que des opinions sans preuves et moi je n'accepte rien sans démonstrations. » « Moi qui ne vis que dans les preuves », écrira-t-il trois années plus tard.

Une telle passion de la preuve veut une théorie de la preuve. On se rappelle les pages consacrées à la preuve dans *les Philosophes Français*, dans *l'Intelligence*, dans l'Étude sur Stuart Mill. Dès 1850, dans les notes de travail où sa pensée s'élabore, sa théorie définitive est en germe. Nulle question ne le préoccupe davantage. En effet, c'est d'elle que tout dépend : comment se donner tout entier à la science si la certitude qu'elle nous promet n'a pas une valeur objective? Que la science expérimentale fût capable de nous l'assurer, il s'en persuadait en donnant l'abstraction pour principe au raisonnement inductif. Mais en 1849, la certitude logique lui suffit. Telle est sa foi dans l'intelligence humaine qu'il lui croit le pouvoir d'affirmer quelque chose du dehors en partant de l'évidence. Le Type de la Science, c'est donc la géométrie, et, comme il aspire à la science complète, c'est le monde entier qu'il prétend enfermer dans une série de théorèmes. A l'École son premier et plus laborieux effort est la construction de cette « géométrie métaphysique » si réduite à la sécheresse du pur mécanisme logique, si dépouillée de caractère personnel, qu'en tête de cette œuvre, avec la superbe d'une jeune intelligence qui fonctionne avec trop d'aisance, pour se sentir

particulière et conditionnée, Taine ose affirmer : « Ce n'est pas un moi qui écrit ce travail, c'est la Pensée. » A tous les sujets il applique alors cette même méthode : axiomes, définitions, théorèmes, emboîtement de théorèmes et de démonstrations. Sur « la Société, le Gouvernement, la Justice, le Droit », il a trouvé une série de démonstrations géométriques.

Il sait donc qu'il possède « ce bréviaire invincible, la géométrie des choses ». Mieux encore, car sa certitude dépasse celle des mathématiques, procédant d'axiomes plus simples et plus absolus : « J'ai voulu plus que de la géométrie, et je l'ai. » Cette plénitude de conviction fait le ton de ces lettres à Paradol, ton étrange, celui de l'illumination, celui de l'âme exaltée au-dessus des points de vue ordinaires, fixée au centre des choses d'où elle embrasse le monde et ne sent plus rien hors de ses prises. « La vérité ne me fuit pas, j'en tiens le principe ; je n'ai pas l'explication universelle, mais j'ai le principe de cette explication, et, sans plus douter ni flotter, j'avance tous les jours dans la connaissance de la vérité. Je vois, je crois, je sais. Je crois de toute la puissance de mon être ; je ne puis pas ne pas croire, puisque toutes les certitudes logiques, psychologiques, métaphysiques, se réunissent pour m'affermir dans la certitude où j'ai trouvé le parfait repos. Je ne puis pas croire que ma certitude me trompe, parce que sentant maintenant le principe et la cause de l'erreur, la méthode que j'ai suivie a été calculée nécessairement de manière à éviter d'elle-même l'erreur. Je ne puis être chassé de mes croyances par quelque contradiction avec un autre principe, puisque le mien est le seul que j'admette et dont je dérive tous les autres, puisque sa nature propre est la conciliation des contraires, puisque enfin toutes mes nouvelles recherches sur des sujets différents apportent de nouveaux soutiens à mes premières preuves. » Et encore : « Je puis prouver ce que j'avance, et, pour se mettre hors des prises de la doctrine qui me possède, il faut s'être mis en dehors de la raison. » La doctrine qui me possède ! Il dit bien, c'est une obsession : « Dis-moi si je ne te lasse pas. Avec mon adoration pour les vérités de raison et la confiance absolue que j'ai dans le pouvoir de l'intelligence, je ressemble

à un dévot qui ne sait parler que de l'Église et de la Foi. » Telle est l'idée qui règne en lui, qui va faire l'axe de sa vie et le soutiendra jusqu'au bout. « Je suis le contraire d'un sceptique, nous dit-il un jour, tout à la fin de sa carrière. Je suis un dogmatique. Je crois tout possible à l'intelligence humaine. Je crois qu'avec des données suffisantes, celles que pourront fournir les instruments perfectionnés et l'observation poursuivie, on pourra tout savoir de l'homme et de la vie. Il n'y a pas de mystère définitif. » Et en 1845, au début de cette même carrière : « On ne peut avoir le calme si l'on n'a d'inébranlables convictions. Pour moi, j'en ai ; oui, j'en ai... et les miennes s'affermissent et s'étendent chaque jour. Je crois que la Science absolue, enchaînée, géométrique, est possible. » Et toujours dans cette même année de ravissement ininterrompu : « La Science est infaillible : je ne connais pas de joie qui vaille ce qu'elle donne : l'absolue, l'universelle, l'indubitable vérité. »

ANDRÉ CHEVRILLON

(La fin prochainement.)

LA MAISON DU PÉCHÉ[1]

XVI

— La voiture m'attend — dit Augustin. — Vous me pardonnerez, chère maman, et vous m'excuserez auprès de nos amis...

Thérèse-Angélique répondit sèchement :

— Je reçois, quatre fois par an, M. le curé de Hautfort, le capitaine et mademoiselle Courdimanche, et ces fêtes d'amitié sont assez rares pour que vous soyez inexcusable d'y manquer. Qu'allez-vous faire à Paris, le soir de Noël, chez des gens que vous connaissez à peine ?

— Je vous l'ai dit. On doit me présenter à M. Rennemoulin, le rédacteur en chef de la revue catholique *l'Oriflamme*.

— Et vous tenez beaucoup à rencontrer ce M. Rennemoulin ?

— J'y tiens beaucoup.

— Soit ! Vous êtes libre... A quelle heure rentrerez-vous ?

— Je prendrai le train de dix heures et demie.

— La voiture ira donc vous attendre à la gare... Je veillerai tard, sans doute. N'oubliez pas d'entrer au salon, en passant, pour me rassurer. Je suis inquiète, mon fils, inquiète et triste dans l'âme, chaque fois que vous allez à Paris.

Augustin prit la main de sa mère pour la baiser, et il

1. Voir la *Revue* des 15 mai, 1er et 15 juin

s'étonna de sentir une résistance, comme un refus de cette main sous ses lèvres. Il regarda madame de Chanteprie. Droite dans son fauteuil, vêtue de sa robe noire à col blanc, un bonnet de crêpe sur ses bandeaux gris, elle était telle qu'il l'avait toujours vue, et son visage exsangue conservait toute la froide douceur coutumière. Pourtant, au fond des pâles prunelles, il y avait une sorte de lueur sans éclat, comme le reflet amorti d'une émotion secrète.

Il sortit, vaguement troublé. « Qu'a-t-elle donc ? pensait-il. Soupçonnerait-elle ?... Elle ne voit personne, et ce n'est pas M. Le Tourneur, ni les Courdimanche qui m'auraient trahi. S'ils n'ont pas pitié de moi, ils ont pitié d'elle... Mais je n'ai pas communié ce matin, et ma mère s'étonne, s'afflige... Pauvre mère !... »

Il eut presque envie de rentrer dans le salon, de dire : « Je reste... » Mais déjà, pour ne pas désobliger madame de Chanteprie, il avait manqué deux rendez-vous. Faible devant sa maîtresse, faible devant sa mère, le sentiment de sa lâcheté, le souvenir de ses mensonges, l'emplissaient de honte et de dégoût.

Après la suprême crise de tendresse et de désir, après un paroxysme de joie et d'angoisse inouïe, c'était, maintenant, un bonheur inégal, orageux, des éclairs de volupté, de longues, lourdes, étouffantes mélancolies. Trop tôt séparés, elle à Paris, lui à Hautfort, repris tous deux par les habitudes anciennes, ils souffraient de s'attendre et de se quitter ; ils souffraient presque de se voir. Leurs âmes, exaltées, déprimées tour à tour, oscillant comme des balances affolées, n'étaient jamais en équilibre et sur le même plan.

Fanny habitait au coin de la rue Boissonade et du boulevard Raspail, en face du cimetière Montparnasse, un logement avec atelier. Augustin détestait le boulevard trop large, les terrains à bâtir, clos de palissades, les maisons neuves, d'un blanc cru, alternant avec des bicoques ouvrières. Il détestait la maison, le vestibule encombré de voitures d'enfants, la figure impudente de la concierge. Où étaient les beaux décors d'amour, les Trois-Tilleuls, la forêt d'automne, la chambre exquise du pavillon ?... Dès sa première visite, Augustin n'avait pu s'empêcher de dire à Fanny :

— Ne souffrez-vous pas de vivre ici? Tout ce qui vous entoure, les choses et les gens, me paraît indigne de vous.

Elle avait souri tristement; elle avait répondu :

— L'atelier est commode, bien éclairé, pas cher... Et... je ne suis pas riche.

— Je le savais, ma chérie, mais je ne m'en étais jamais aperçu, là-bas... Et, sans blesser votre délicatesse, je voudrais...

— Quoi?...

— Ne suis-je pas votre ami, votre amant, l'époux de votre cœur?... Je voudrais...

Elle lui mit la main sur la bouche :

— Non, vous ne pouvez rien : je n'accepterais rien de vous. Si nous vivions ensemble, mariés, tout nous serait commun; mais, ainsi... je ne veux pas, je ne peux pas... Je dois me suffire à moi-même, et je me trouverai très heureuse et très riche si vous m'aimez...

Jamais le boulevard, la maison, le vestibule, n'avaient semblé plus navrants à M. de Chanteprie, que par ce triste soir de Noël. Chez Fanny, dans le couloir en boyau qui servait d'antichambre, il aperçut des chapeaux, des vêtements accrochés, qui révélaient la présence de plusieurs convives. Il en fut contrarié,

— Nous ne serons pas seuls?... Si j'avais su!...

— Vous ne seriez pas venu... C'est bien aimable, ce que vous dites là!... Entrez un peu dans ma chambre, que je vous gronde.

Fanny le poussait dans une petite pièce où brûlait une veilleuse, et, la porte fermée derrière eux :

— Méchant! méchant!... Comme vous arrivez tard! Vous mériteriez!... Mais vous êtes là... Je vous pardonne... Embrassez-moi donc, sauvage!

Qu'elle était jolie dans sa robe à paillettes noires qui l'enveloppait toute de bruissements et de reflets! Mais Augustin ne remarqua pas la robe choisie pour lui plaire. Il dit, entre deux baisers :

— M. Rennemoulin est ici?

— Oui. Vous le saviez donc?

— J'ai cru faire un mensonge, tout à l'heure, en disant à ma mère que je devais voir M. Rennemoulin...

— Voilà votre conscience en repos...

— L'intention coupable demeure, ma pauvre Fanny... Que c'est horrible de mentir tout le temps, à tout le monde !

Elle faillit répondre : « Eh ! qui vous force à mentir ? N'êtes-vous pas libre ?... » Il reprit :

— Qui avez-vous encore, avec M. Rennemoulin ?

— Louise Robert, une femme charmante et malheureuse, dont le mari ressemblait au mien. Il est devenu fou, comme le mien, et Louise... Mais je n'ai pas le droit de vous conter les petits secrets de mes amies... Vous verrez aussi un de mes bons camarades, que vous avez rencontré, une fois, au Chêne-Pourpre : Georges Barral...

— Le bicycliste en détresse ?

— Lui-même. Il a des façons brusques et drôles, mais c'est un ami excellent et dévoué... Tous ces gens s'en iront de bonne heure, j'espère, et vous avec eux... Mais vous reviendrez.

— Et le train ?...

— Le train ?... Vous l'attendrez jusqu'à demain matin, dans les bras de votre amie... Oh ! ne dites pas non !

— C'est impossible.

— Rien n'est impossible quand on aime.

— J'ai promis à ma mère de la voir, dès mon retour. Elle est inquiète...

— Oh ! tu ne me feras pas tant de chagrin ! — dit Fanny d'une voix mouillée de larmes. — Nous pourrons à peine nous parler. Envoie une dépêche, trouve un prétexte, invente quelque chose, et reste, oh ! reste, mon amour !

— Crois-tu donc que je partirai sans regrets ?... Fanny, sois raisonnable... Tu viendras à Hautfort, après-demain, dans le cher pavillon... A trois heures, veux-tu ?... Je t'ouvrirai moi-même la petite porte du jardin... Tu veux ?... Allons, ne restons pas ici, davantage... Que penseront tes amis ?

— Ça m'est bien égal, ce qu'ils penseront !

— Quel enfantillage !

Elle se résigna, de mauvaise grâce, et conduisit Augustin dans l'atelier.

Barral, très amusé, accueillit M. de Chanteprie par une phrase courtoise, rappelant leur unique entrevue au Chêne-

Pourpre. Madame Robert et Rennemoulin examinaient curieusement le nouveau venu. Assis côte à côte, ils causaient avec une familiarité affectueuse, elle, fragile et blonde, joli type de Lamballe un peu fatiguée, un fichu de tulle sur sa robe grise, un ruban de velours noir au cou; lui, très élégant, les cheveux en brosse rude, la figure pleine et colorée, l'œil noir, le menton lisse, la moustache roussâtre retroussée au fer.

Il parla de sa revue, *l'Oriflamme*, et annonça qu'il préparait une étude sur la jeunesse de Racine.

— Je sais, par notre amie madame Manolé, que vous êtes d'une famille janséniste, — dit-il à Augustin. — Un de vos ancêtres a été élevé aux Granges... Possédez-vous quelques mémoires ou correspondances qui pourraient m'apporter des lumières nouvelles sur la vie des jeunes gens aux Petites-Écoles? Je vous serais infiniment reconnaissant si vous m'autorisiez à feuilleter ces manuscrits... Madame Manolé m'a promis presque votre concours...

— Elle a bien fait, — répondit Augustin. — Les amis de Port-Royal sont mes amis. Venez un jour, à Hautfort-le-Vieux, je vous montrerai notre trésor de famille, et surtout les lettres de Gaston de Chanteprie.

— J'accepte l'invitation. Elle m'est trop agréable pour que je me fasse prier, bien que je sente toute l'indiscrétion de ma requête...

Fanny se réjouissait dans son cœur. Elle avait invité le rédacteur de *l'Oriflamme* un peu pour madame Robert et beaucoup pour Augustin. Armand Rennemoulin, disert, spirituel, « homme du monde » et catholique militant, devait rassurer M. de Chanteprie. Barral, dûment chapitré, avait promis de se tenir tranquille, de ne pas lâcher ses paradoxes coutumiers, ses boutades incongrues, au travers d'une conversation que Fanny voulait sérieuse et convenable surtout. La pauvre amoureuse, hantée par le désir de distraire Augustin, de l'enlever au morne milieu provincial, avait cherché autour d'elle quelle sorte de personnes pourraient se lier avec M. de Chanteprie. Elle fréquentait ce monde composite qu'on ne voit nulle part ailleurs qu'à Paris, ce monde qui touche à tous les mondes, où l'on voit des artistes, des hommes de lettres, des amateurs, des bohèmes, des journalistes, des bour-

geois intelligents, d'anciens ministres, de jeunes députés, des bas-bleus vieillis, des gens presque illustres et des gens presque tarés. Fanny, élevée par Jean Corvis dans ce monde bizarre, amusant et dangereux, l'avait quitté pour vivre sous l'égide des Lassauguette. Elle y était rentrée par son mariage. Veuve et seule, n'ayant plus de défenseur officiel, n'ayant pas de protecteur officieux, elle avait éprouvé la méchanceté des femmes et la grossièreté des hommes. Elle faisait encore, chaque hiver, quelques visites dans les salons où elle retrouvait d'anciens camarades de son père et de son mari, mais, résolument, elle défendait sa porte. Chez elle, un petit groupe d'amis étaient reçus, dans l'intimité, des amis dont elle avait découragé, à temps, la galanterie. Les uns, artistes comme elle, jeunes et pauvres comme elle, avaient fini par oublier son sexe et par la traiter en confrère. Les autres s'amusaient à la regarder vivre, par curiosité. Cette jolie femme n'allait pas demeurer seule, jusqu'à cinquante ans?... Tôt ou tard, elle « aurait quelqu'un » : qui serait le « quelqu'un »? Barral sans doute. Riche, audacieux, il avait des chances... Et Jules Rèche, reporter au *Parisien*, avait déclaré, maintes fois, que Barral était « grand favori ». Et Jules Rèche connaissait les femmes !...

Fanny, chaudement dévouée à ses amis, savait le fort et le faible de chacun. Saujon, le paysagiste, avait une langue d'enfer, le bagout d'un gamin de Montrouge. Coquardeau, le sculpteur, le meilleur des hommes, ne pouvait pas dire quatre paroles sans menacer Dieu, la patrie, la famille et la propriété. Le père Bruys, vieil ouvrier d'art, camarade d'école de Jean Corvis, et « ancien combattant de la Commune », sentait quelquefois le vin... Évidemment, ni Saujon, ni Coquardeau, ni Bruys n'avaient été élevés sur les genoux des duchesses. Et même ils n'avaient pas été élevés du tout. C'étaient des caractères nets, précis: l'hypocrite éducation, les habitudes de politesse mondaine, n'avaient pas émoussé leurs angles et aplani leurs reliefs. Fanny les aimait dans leur vérité, dans leur naïveté pittoresque et parfois brutale... Mais elle sentait qu'Augustin de Chanteprie éprouverait à leur brusque contact de la surprise, de la répulsion, ou tout au moins de la méfiance.

Alors, délibérément, elle raya de sa liste Saujon, Coquardeau, Bruys et leurs pareils. Elle se proposait de les présenter à Augustin plus tard, quand le jeune homme serait mieux préparé à les comprendre. Restaient madame Robert, Rennemoulin et Barral. Fanny avait eu des velléités d'éliminer Barral... Mais, depuis quatre ans, il était « de fondation »; il ne manquait aucune réunion, toujours prêt à obliger Fanny et les camarades de Fanny. « Il a été, il a cru être amoureux », pensait la jeune femme. « J'ai été un peu coquette... Nous sommes redevenus bons amis, sans rancune, sans arrière-pensée. Il ne m'a posé aucune question indiscrète, mais il a exprimé le désir de connaître Augustin. Cela signifie qu'il accepte le fait accompli, de bonne grâce... » Dans ces conditions, comment ne pas inviter Barral ? L'éloigner serait lui marquer une injurieuse défiance, et justifier tous ses soupçons...

Ce dîner de Noël, qui réunissait chez Fanny des personnages si divers, commençait le mieux du monde. Augustin s'enhardissait. Il parlait avec une dignité gracieuse qui séduisait Louise Robert. Le regard de la jeune femme, allant de M. de Chanteprie à madame Manolé, semblait dire : « Vous avez bien choisi, ma chère, il est charmant... »

Au dessert, Rennemoulin s'« emballa ». Il gémit sur la décadence nationale : il pleura la vieille France, l'antique hiérarchie, le grand principe d'autorité. Et, poétiquement, il exprima son dégoût du siècle, et la nostalgie de la solitude qui grandissait chaque jour en son cœur.

Madame Robert l'écoutait, un peu triste, Augustin s'étonnait... Quoi ! ce monsieur à mine florissante, habillé par le bon tailleur, avait l'âme d'un saint Jérôme qui, dans les délices de Rome, rêve aux sables du désert ?

Mais Barral ne put se tenir de répondre :

— Eh ! mon cher, vous nous la baillez belle ! Allez au couvent, vivez toute l'année à la campagne, comme M. de Chanteprie, ou, ce qui serait plus facile et plus simple, enfermez-vous dans votre cabinet de travail... Vous faites profession de haïr le monde ; vous vous récriez, dix fois par jour, au spectacle de notre pourriture, mais, chaque soir, vous êtes au théâtre, au bal, ou chez les belles madames qui font des

mariages... Il y a beaucoup d'idéalistes comme vous, mon cher Rennemoulin, qui regardent d'un œil la Jérusalem céleste, et de l'autre... le Palais-Bourbon... Tout ça finit par des noces et des festins, ou par un mandat de député. Voyez plutôt tel et tel...

Il cita des noms qu'Augustin ne connaissait pas. Rennemoulin, bon garçon, répondait sans mauvaise humeur.

— Barral, vous me dégoûtez, avec votre façon de dire les choses ! Vous n'êtes pas parlementaire...

Et, d'un ton mélancolique, il reprit :

— Oui, je vais dans le monde, et je méprise le monde. J'y vais pour rallier à notre cause des volontés, des sympathies hésitantes. Mais je m'y ennuie, oh ! cruellement.

— Alors vous avez bien du mérite !... Mais reconnaissez que votre catholicisme n'est plus seulement une religion; c'est un parti politique...

— Il le faut bien ! — s'écria Rennemoulin, aigre-doux. — Si tous les honnêtes gens se remuaient comme moi, vous verriez le chambardement aux élections générales...

Augustin pensait : « Il me semble que j'entends M. Le Tourneur... Pourquoi ai-je tant de répugnance pour ces catholiques de salon et de meeting ?... Il y a bien de la rhétorique dans cette profession de foi de Rennemoulin... Mais je dois me garder de tout jugement téméraire... »

Après dîner, Rennemoulin dit à Fanny :

— Vous savez que je dois vous quitter à dix heures, chère madame. Je suis absolument obligé d'aller chez la comtesse de Jouy... Vous serez tout à fait aimable... vous rappellerez à M. de Chanteprie qu'il m'a promis de venir me voir, à *l'Oriflamme*...

— J'irai certainement, — dit Augustin — et vous viendrez à Hautfort.

— Oui, certes, et je vous gagnerai à notre cause. Ne laissons pas les socialistes prendre l'initiative d'un rapprochement entre les intellectuels et le peuple. Allons au peuple !... Votre place, monsieur, est parmi nous. Je vous ferai connaître nos cercles, nos universités, nos coopératives... Dix heures et quart ? Je me sauve... A bientôt.

Il serra les mains tendues, dit à voix basse quelques mots à Louise Robert et s'en alla.

Pendant que Fanny servait le café, M. de Chanteprie regardait les tableaux et les moulages. Sur les murs de l'atelier, des voiles de Gênes étaient disposés en panneaux. Pas d'autres meubles qu'une table, des sièges fantaisistes et dépareillés, une armoire normande, un divan à coussins recouvert en drap bleuâtre. Çà et là, des faïences, des cuivres, des gravures, des études sans cadres, des affiches, et, sur une console, quelques figurines de Tanagra et un groupe de Rodin.

Augustin ne pouvait examiner en détail cet intérieur d'artiste sans ressentir quelque malaise. Il passait avec tremblement devant une estampe du XVIIIe siècle, une *Bergère* d'après Fragonard, et devant les *Femmes damnées* de Rodin. Comment madame Manolé pouvait-elle supporter la vue de ces objets qu'Augustin appelait crûment des obscénités, des ordures? Fanny, en tolérant cet étalage d'indécences, semblait inviter les gens à lui manquer de respect. Que de fois, M. de Chanteprie l'avait priée de supprimer ces sujets de scandale!... Mais Fanny, — qui avait sacrifié sa bicyclette à ce qu'elle nommait la « pudibonderie » de son amant, — Fanny s'était presque fâchée : « Ça, des obscénités, des ordures? Mais c'est admirable!... L'art sauve tout. Il faut que vous ayez l'imagination bien impure, mon ami!... »

Depuis, Augustin luttait contre la tentation d'anéantir, par une volontaire maladresse, la *Bergère* impudique, et les amies enlacées qu'il ne pouvait voir sans dégoût.

Madame Robert s'approcha. Ils causèrent. Elle était de ces femmes plus gracieuses que belles, plus sensibles qu'intelligentes, qui plaisent au second regard. Elle parla de Rennemoulin avec une admiration contenue, et de Barral avec une horreur naïve.

— Je pense bien que vous n'attachez aucune importance à ses propos... Le vilain homme!... Il ne respecte rien. C'est un matérialiste...

Elle prononça ce mot d'un ton mystérieux, qui révélait des arrière-pensées effroyables... Et l'éloge de Rennemoulin recommença, si bien que M. de Chanteprie, interloqué, devina le secret de la jeune femme... Quoi, une femme mariée?... Était-il possible que Rennemoulin, honnête homme, bon catholique?...

Un violent coup de sonnette, l'irruption bruyante d'une bande interrompit le panégyrique. Trois jeunes gens, un vieillard, une femme, entrèrent dans l'atelier. L'un d'eux criait :

— Saujon est revenu de Normandie!... Il arrive, il arrive! Voilà Saujon!... Il apporte du saucisson, du boudin, un pâté et du gui, du gui qui vient de chez sa belle-mère!... Nous venons vous faire une surprise, madame Manolé! Nous apportons de quoi réveillonner. Nous demandons l'hospitalité jusqu'à minuit. Ça va, la petite fête?...

— Tais-toi, Coquardeau! — dit Saujon. — Il y a du monde... Bonsoir, Fanny... Je ne vous avais pas vue depuis le printemps. Alors, je me suis permis de venir... Hein! quelle gaffe!...

— Mais non, — dit mollement Fanny; — vous êtes les bienvenus.

Et tout bas :

— Soyez correct, Saujon. Nous ne sommes pas entre camarades, ce soir.

Elle présenta Saujon, Rèche, Coquardeau, Bruys, à madame Robert, tout effarée encore de cette invasion.

Saujon affecta d'abord une raideur britannique. Il avait des cheveux longs, une toute petite barbe en deux pointes, un gilet de velours, un veston de velours, un pantalon de velours, très large, un vrai pantalon de terrassier. Sa femme, une maigre créature à bandeaux plats, s'était réfugiée dans un coin où personne ne faisait attention à elle. Le père Bruys, vieux bonhomme très blanc, très doux, à tête d'apôtre, se versa un petit verre de cognac. Saujon racontait son séjour en Normandie chez sa belle-mère. Le sculpteur Coquardeau, sorte de paysan têtu, à grande barbe noire, regardait amoureusement les femmes de Rodin.

— Non, c'est pas pour dire, mais ce que je me suis embêté! — conclut Saujon. — Et vous, chère amie, vous êtes florissante?... Heu!... un peu pâlotte!... Dites donc, avant d'entamer le programme des divertissements, vous allez nous montrer vos études.

— Mes études?... Ah! mon pauvre Saujon! Je n'ai rien fait ou presque rien : une demi-douzaine de pastels qui ne valent pas le diable. Demandez à Barral!

— Eh bien ! vous vous moquez de nous, ma chère amie !... Vous filez au printemps, en disant : « Je vais surprendre les secrets de cette gueuse de nature... » Et puis, néant !.. Qu'avez-vous donc fait ?

— Et vous ?

— Des tas de petites choses... Et maintenant je commence un grand panneau décoratif d'après mes études de l'été... Un motif épatant !... Un pré, des saules, des saules d'un vert... mais d'un vert !... Non, ça ne peut pas se rendre ! Un vert un peu gris, frotté d'argent, si délicat !... Hein ? Coquardeau, tu le connais, ce vert des saules, à quatre heures du matin !

Coquardeau répondit :

— Épatant !

— Et puis, là-dessus, un ciel d'aube, vaporeux, nacré, un ciel à la Corot... Et sous ce ciel, dans ce pré, devant les saules, un garçon et une fille tout nus, qui jouent, après le bain matinal... Hein ? Coquardeau, la fille !

Coquardeau répondit !

— Épatante !

— J'ai déniché un petit modèle que j'ai fait venir là-bas, chez ma belle-mère... Ah ! mes enfants ! quel scandale !... La vieille n'a jamais voulu que je fasse poser la gosse dans son pré... un pré où il n'y a jamais personne... Mais si vous saviez quelle jolie poulette ! Quinze ans, des seins menus, fleuris, un ventre... Il faudra que je vous donne son adresse, Fanny !

— Donne-la-moi plutôt ! — cria le grand Rèche, qui causait dans un coin avec Barral.

Coquardeau n'y tenait plus : il alla prendre le petit groupe de Rodin, le plaça et le déplaça pour faire jouer les ombres. Ses gros doigts caressaient délicatement, amoureusement, les croupes cambrées, les omoplates saillantes, les têtes à peine ébauchées des deux femmes. Enfin, il remit le groupe sur la console et dit encore :

— Épatant !

Maintenant, tous parlaient à la fois, et M. de Chanteprie écoutait, regardait, assis dans l'ombre, au bout du divan. Une atmosphère plus chaude, plus vibrante, circulait dans l'atelier, une atmosphère où les idées, les images semblaient éclore,

fulgurer, disparaître comme des éclairs dans un ciel d'orage. Des mots, prononcés à voix plus haute, surgissaient à la faveur d'un silence, puis la phrase commencée se confondait dans le brouhaha des conversations. — « Plein air... décomposition du ton... Degas... Monet... » C'étaient Fanny et Saujon qui parlaient.—« Prolétariat... miséreux... harmonie... » C'était Coquardeau qui avait tiré un papier de sa poche et lisait quelque manifeste anarchiste au père Bruys.—« Symbolisme... débris du Parnasse... » C'était Rèche, racontant à Barral les détails d'une « enquête » littéraire.— Ces gens assemblés ne parlaient ni d'argent, ni de femmes, ni de petits événements de leur vie quotidienne. On eût dit qu'ils n'avaient point d'autre souci que l'art, la littérature, la politique. Et, par un contraste déconcertant, leur émotion s'exprimait en paradoxes bizarres; l'argot des ateliers, ou du boulevard, prêtait une forme ironique à leurs enthousiasmes sincères et à leurs sincères indignations. L'un débitait des folies sur un ton grave ; l'autre disait plaisamment des choses touchantes et profondes.

En vrai provincial qu'il était, M. de Chanteprie les avait considérés d'abord comme des Parisiens bavards, légers, « sans principes », et qu'on ne saurait « prendre au sérieux »!... Mais peu à peu il croyait voir se dessiner le caractère de chaque personnage. Saujon avouait fièrement la pauvreté joyeuse, l'ardente foi de l'artiste. Un rêve de justice universelle habitait sous le front énergique de Coquardeau, sous le front lassé du père Bruys. Rèche, c'était le besogneux élégant, l'ingénieux Protée qui voit tout, connaît tout, dépiste à travers Paris « l'actualité » capricieuse. Barral, c'était le dilettante voluptueux, habile à tirer de toutes choses les éléments d'un plaisir. Fanny Manolé, Louise Robert, c'étaient l'Ève brune et l'Ève blonde, c'était l'amour... Et tous vibraient d'une vie centuplée par le contact des autres vies ; tous apportaient l'écho d'une immense rumeur, le reflet d'un foyer immense. Comme ils étaient de leur temps et de leur pays, ceux-là ! Par eux, à travers eux, Augustin devinait tout un monde inconnu de labeur, de souffrance, de joie, — des milliers d'êtres acharnés à combattre pour la gloire, pour la fortune, pour le misérable pain quotidien. Il devinait le peuple pensif des écoles et des laboratoires, le peuple sombre des faubourgs, le

peuple brillant des salons et des lieux de plaisir, tout le Paris contemporain, — ce que l'Église nomme d'un nom significatif : « le Siècle ».

Et parmi ces hommes et ces femmes, M. de Chanteprie éprouvait l'angoisse nerveuse d'un voyageur égaré dans un pays nouveau, chez des gens dont il ignore les mœurs, dont il n'entend point la langue. Qu'y avait-il de commun entre eux et lui? Aucun mode de pensée ou de sentiment. Ils ne reconnaissaient pas la même loi. Ils n'avaient pas la même raison de vivre.

Et c'étaient ses compatriotes, ses contemporains, ses frères, des chrétiens rachetés par le sang de Jésus, lavés par le baptême... Avaient-ils souci de leur âme? Considéraient-ils comme la règle unique de leurs actions l'intérêt de cette âme immortelle? Songeaient-ils quelquefois à l'éternité de bonheur ou de souffrance qui les attendait? Savaient-ils seulement qu'ils avaient une âme?

Non. L'horizon de la vie terrestre bornait leur vue et leur désir. Rennemoulin parlait bien de devoir et de religion, mais le catholicisme de Rennemoulin était-il autre chose qu'une attitude littéraire, une théorie politique, un moyen de parvenir et de gouverner? Rennemoulin n'appartenait-il pas à cette catégorie de néo-catholiques rationalistes qui prétendent conserver la morale chrétienne tout en négligeant le dogme et en se dispensant de la pratique?... Il faisait des conférences. il ne faisait pas oraison.

« Je suis seul! je suis seul! » pensait douloureusement Augustin, et sa tristesse spirituelle lui donnait un air de timidité farouche. Vainement Fanny, navrée, l'appelait du regard. Il prononçait à peine quelques monosyllabes; il se réfugiait dans l'ombre. Et une espèce de rancune lui venait contre la femme qui l'avait tiré de sa solitude, et dont l'amour l'avait conduit là... Pour elle aussi, chez elle, il était l'étranger.

XVII

Une heure sonnait quand la voiture de M. Chanteprie traversa les rues désertes de Hautfort. Tout était silence et

ténèbres. Sous le double éclair des lanternes, les vieilles maisons avec leurs hautes fenêtres et leurs balconnets de fer, les rares enseignes, les boutiques enfoncées et renfrognées, les arbres nus dépassant les petits murs, les poteaux blancs du télégraphe, le porche de l'église, l'hospice du comte Godefroy, apparaissaient, disparaissaient, repris par l'ombre. Il pleuvait toujours.

Près du jardin municipal, Augustin rendit les rênes au domestique, et, pour abréger sa route, il prit l'allée inaccessible aux voitures qui aboutissait presque au seuil de la maison. Derrière lui, la ville et la plaine s'abîmaient dans un gouffre noir. Mais le jeune homme sentait la présence, l'accueil des choses qu'il ne voyait pas. Dans ces lieux désolés, par cette affreuse nuit, parmi les arbres morts et les ruines, il respirait, le cœur allègre... Il n'était plus seul.

Les souvenirs de la soirée qui l'avaient obsédé pendant le voyage se brouillaient dans sa mémoire. Il était fatigué. Il avait grand sommeil. Dormant à moitié, il entra dans la maison, dans le salon où veillait sa mère. Elle était seule, au coin du feu, sous la lampe dont la lumière rayonnait doucement. Elle le regardait venir; elle ne faisait pas un geste; elle ne disait pas un mot.

— J'ai manqué le train de dix heures et demie, — commença-t-il. — Vous avez eu la bonté de me renvoyer la voiture, mais pourquoi m'attendre, si tard?... Vous...

— Je vous aurais attendu toute la nuit, — dit Thérèse-Angélique. — Mais je n'étais pas sûre que vous auriez le courage de quitter... vos hôtes.

— Je vous avais promis...

— Eh! oui... Vous êtes fidèle à vos promesses. Vous êtes un fils respectueux. Vous ne mentez jamais, n'est-ce pas, jamais?

Il demeurait muet, immobile au milieu du salon, dans ses vêtements trempés de pluie, et il était tellement brisé de fatigue que toute cette scène lui semblait tenir du cauchemar.

— Vous ne répondez pas! Soit! Pourquoi mentiriez-vous encore, comme vous avez menti hier et aujourd'hui? Je sais tout, mon fils, je sais tout.

Augustin tressaillit et regarda sa mère, d'un air éperdu.

— Oui, je sais tout. Je vous ai laissé partir ce soir, pour interroger, à loisir, M. Le Tourneur et les Courdimanche ; et je vous ai attendu pour vous dire ma douleur... et mon mépris. Ah! vous mentez bien... On voit que vous avez été à bonne école. Ce n'est pas M. Forgerus qui vous a enseigné cet art tout féminin du mensonge... Mensonge, votre piété, mensonge votre tendresse filiale! Mensonges, vos gestes, vos paroles, vos regards!... Mais vous êtes démasqué. Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire. Retournez chez votre maîtresse... Allez-vous-en!

Elle parlait d'une voix brève et faible, sans emphase, qui trahissait une résolution implacable. Le visage d'Augustin se décomposait.

— Puisque vous savez tout, — dit-il, — vous me pardonnerez peut-être... Oh! je ne prétends pas nier ma faute ou l'excuser. J'avoue ma faiblesse et ces mensonges dont j'ai honte. Oui, j'aime une femme d'un amour qui m'a trompé moi-même et qui déjà m'a fait souffrir. Mais vous savez, on vous a dit comment j'en était venu là... par quelle illusion merveilleuse... Je me suis pris à mon propre piège, hélas!... Cette pensée vous rendra sans doute moins sévère... Vous compatirez...

Elle secoua la tête. Non, elle ne pouvait pas comprendre, elle ne pouvait pas compatir. Chaste entre les chastes, restée vierge de cœur, Thérèse-Angélique conservait du mariage et de la maternité un dégoût invincible pour l' « œuvre de chair ». Elle ne voyait dans l'amour qu'une fonction basse et ridicule, la marque de la bête que le sacrement même n'efface pas tout à fait.

— Vous êtes donc pareil aux autres hommes, vous, mon fils, vous que Dieu combla de ses grâces dès votre naissance!... Ah! plus coupable que les autres, certes, et plus lâche, puisque vous étiez mieux défendu!... Votre éducation chrétienne vous avait prémuni contre les ruses du démon, et pourtant vous avez péché par orgueil et par complaisance; vous avez joué une comédie sacrilège pour abuser un prêtre crédule et deux vieillards... Oui, je le sais, l'intention sauvait tout... Vous établissiez une casuistique à votre usage... Ce n'est point péché que de pécher pour la plus grande gloire de Dieu.

Celui-là est excusable qui brave la tentation et qui tombe dans l'impureté parce qu'il a essayé de sauver une âme... Étrange et commode maxime!... La religion devenait le prétexte dérisoire qui rassurait votre lâcheté. Vous déguisiez sous une apparence de zèle vos ignobles convoitises. Pharisien! Croyez-vous qu'on puisse mentir à Dieu?

Il ne répondait pas. Quel sophisme opposer à ces paroles?... La sensation de cauchemar continuait. Où était-il?... Quelles figures sombres l'épiaient, le long des murailles? Une femme lui parlait, blême et terrible... Sa mère?... Non, c'était sa Race, trahie par son péché, dressée devant lui pour le juger et le maudire. C'étaient les morts qui prenaient une forme et une voix, qui rappelaient leur exemple, l'exil accepté, la persécution subie, la mission sainte léguée de père en fils.

Il se tourna vers sa mère, et avec un accent d'humilité douloureuse :

— Je n'ai rien à dire... Je sais que vous êtes offensée, et Dieu plus que vous, hélas!... Je suis plus sévère pour moi que vous ne pouvez l'être... Mais qu'ordonnez-vous?... Dois-je quitter cette maison? Ma présence vous est-elle odieuse?...

— Vous êtes majeur et libre. La maison vous appartient. J'espérais y mourir. Mais le jour où vous conduiriez ici cette créature, je m'en irais mourir n'importe où.

Augustin répondit tristement :

— Vous nous faites injure, à elle et à moi. Quoi qu'il arrive, vous serez seule maîtresse ici, et votre volonté sera respectée... Mais, puisque nous parlons d'elle, — oh! pour la dernière fois,— laissez-moi vous assurer qu'elle n'est pas responsable de... de ce qui est arrivé... On l'a calomniée, sans doute...

— *On*... c'est-à-dire l'abbé Le Tourneur, qui la connaît bien?

— L'abbé Le Tourneur peut être irrité contre moi... Mais pourquoi contre elle?... Elle n'a rien fait. C'est une âme égarée; ce n'est pas une âme vile. Je ne souffrirai pas qu'on lui prête des intentions, des calculs odieux dont elle est incapable. Tout son crime a été de trop m'aimer.

— Vous osez me parler d'elle, à moi! — s'écria madame de Chantepric. — Une femme de rien, une aventurière!...

Croyez-vous que je fasse beaucoup de différence entre une prostituée et cette femme-là?

— Vous parlez d'une femme que vous ne connaissez pas, que vous haïssez bien injustement. Elle ne mérite pas tant de sévérité... Si vous lisiez dans son cœur, vous-même vous ne sauriez que la plaindre...

— Elle est, à mes yeux, l'instrument de votre perdition... Ah! certes, il faut qu'elle soit bien puissante pour vous avoir si rapidement, si profondément changé!... Quittons ce sujet, mon fils. Je vous défends de m'en reparler. Et rappelez-vous ceci : quand bien même vous espéreriez me tromper par un simulacre de repentir, quand bien même elle se convertirait d'un cœur sincère, jamais, de mon consentement, jamais vous n'épouserez cette femme, jamais!

— Vous êtes impitoyable... Dieu pardonne...

— Pour obtenir son pardon, il faut expier.

— Vous me désespérez...

— Votre damnation et votre salut sont en vos mains. Je prierai encore pour vous : c'est tout ce que je peux faire. Nous n'avons plus rien à nous dire... Laissez-moi!

Augustin fit un geste de supplication, mais madame de Chanteprie détourna la tête. Il sortit.

Quand il fut rentré dans sa chambre, la première stupeur se dissipant, il commença d'entrevoir les conséquences de cette scène... Sa mère était perdue pour lui, Fanny rejetée en marge de son existence. Il restait seul, le cœur mutilé.

Alors, son énergie l'abandonna. Il se retrouva petit enfant, épeuré, misérable. A genoux, les bras tendus vers le spectre implacable qui se dérobait, il cria dans un sanglot :

— Mère, ô mère!...

XVIII

La pluie suspendait au loin ses gazes grises trouées par les squelettes des peupliers. A perte de vue, la route nationale s'allongeait, pavée d'un côté seulement, entre les ormes parallèles et les talus verdâtres.

Blottie sous la capote du cabriolet, Fanny écoutait Augustin, qui lui racontait la scène de l'avant-veille. Il n'avait pas voulu la recevoir à Hautfort, ce jour-là : il était allé la chercher à la gare, et, par un chemin détourné, ils se dirigeaient vers le Chêne-Pourpre.

— Je comprends que vous ayez beaucoup de chagrin, — dit Fanny, — mais il ne faut pas prendre la chose au tragique... C'était à prévoir, que vos amis nous dénonceraient pour mettre leur conscience en repos. Votre mère boudera pendant quelques semaines, puis, un beau jour, elle tombera dans vos bras.

— Vous ne connaissez pas ma mère !

— C'est une femme intelligente ; elle a été mariée ; elle a quelque expérience de la vie... et elle vous aime... Peut-elle vous condamner à une éternelle réprobation parce que vous avez fait ce que font tous les jeunes hommes ?... Espérait-elle vous garder vierge et martyr ?... Vous avez une maîtresse : le beau malheur !...

— Vous parlez bien étourdiment, Fanny... Cette maîtresse, je devais, je voulais l'épouser. Et maintenant, ma mère refusera de consentir à notre mariage... Ma pauvre Fanny, notre liaison qui ne choque personne, dans votre monde, apparaît comme un scandale abominable, à Hautfort.

Fanny dit amèrement :

— Votre mère, et les honnêtes gens de Hautfort, devraient comprendre que je ne suis pas une vivante menace pour votre avenir, et que cette liaison, ce scandale abominable, sera... forcément... provisoire...

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne m'épouserez jamais... Ah ! peut-être, si vous étiez un autre homme... Mais l'amour même fera-t-il de vous un révolté ?

— Comment ?...

— Pourriez-vous signifier à votre mère des actes respectueux ?

— Non.

— Quand bien même l'opposition de madame de Chantepric vous paraîtrait injuste, absurde, folle ?...

— Quand bien même... Mais, dans le cas présent, Fanny,

l'opposition de ma mère ne me paraît ni injuste, ni absurde, ni folle. Je la déplore, mais... je l'approuve.

— Oh !...

— Ma mère considère le mariage au point de vue chrétien, comme un sacrement et comme une association très grave, très sérieuse, de deux âmes qui essaient de se fortifier et de s'améliorer l'une par l'autre. Elle accepterait une bru sans naissance et sans fortune...

— Elle n'accepterait pas une bru sans honneur?... Oui, pour madame de Chanteprie, pour vos amis, je ne suis plus une honnête femme...

— Ma mère et mes amis ne sont pas moins sévères pour moi que pour vous. L'homme qui profite de la faiblesse d'une femme n'est pas moins coupable que la femme qui a failli...

— Votre mère et vos amis sont bien bons de ne pas m'accuser, toute seule, de... détournement de... majeur... Rassurez-vous, Augustin. Je ne vous conseillerai jamais aucun acte de rébellion. Je ne veux ni votre nom ni votre fortune, et je n'ai pas fait une spéculation en me donnant à vous.

— Fanny, votre ironie me blesse... Il n'y a rien de changé entre nous. Je suis ce que j'étais hier.

Elle soupira.

— Je sens de l'inquiétude dans vos sarcasmes, Fanny. Dites toute votre pensée : vous croyez que je cesserai de vous aimer un jour?

— Je crois que... vous rentrerez dans le devoir, car vous êtes l'homme du devoir, de l'ordre, de la règle... Vous avez des remords, déjà... Pour vous, comme pour votre mère, l'amour est un péché.

— Oui, l'amour est un péché... Le commandement de Dieu est formel... Mais je n'ai pu promettre à ma mère de vous quitter. Je suis près de vous ; je souffre avec vous ; je vous aime...

— Plus comme autrefois...

Elle détourna ses yeux pleins de larmes.

— J'aurais dû prévoir cette transformation de vos sentiments... J'aurais dû résister à vous et à moi-même... Je n'ai pas été prudente... parce que je vous aimais... Les hommes tels que vous ne peuvent pas pardonner à leur maîtresse de

s'être donnée trop généreusement. Quand la femme est sincère, quand elle ne se dispute pas, quand elle ne calcule et ne prévoit rien, ils pensent : « Elle est facile... Je l'aie eue, un autre pourra l'avoir. »

— Quittons ce sujet, Fanny. Nous ne sommes pas en état de nous comprendre. Vous me blessez et je vous blesse... Parlons d'autre chose.

Elle se taisait... Et que pouvaient-ils dire sans qu'un mot révélât l'éternel antagonisme de leurs consciences? Il n'y avait entre eux qu'un seul malentendu et une querelle unique renouvelée sous les moindres prétextes. Non, ils n'étaient pas de la même race; ils ne parlaient pas le même langage. L'amour, qui les rapprochait aux brèves minutes de l'étreinte, les laissait plus tristes, avec un confus sentiment de honte et de déception.

Aux Trois-Tilleuls, tout parut changé. Des feuilles pourries s'amassaient dans la cour; les gonds des volets grinçaient aigrement, les meubles légers, les toiles fleuries avaient un aspect fané, frileux, lamentable...

Pendant que M. de Chanteprie conduisait son cheval chez Testard, Fanny s'étendit sur la chaise longue. Elle avait froid; elle avait envie de pleurer... Elle pleura èn entendant claquer la barrière. Que de fois, dans la claire chambre d'été, elle s'était levée, joyeuse, à ce bruit qui annonçait une visite d'Augustin! Alors, par la fenêtre ouverte, l'air brûlant apportait l'odeur des foins et des roses. Des guêpes ivres dansaient contre la trame lumineuse des rideaux. Dans la petite allée, entre les pelouses, Augustin s'avançait en souriant. Il entrait dans la maison de Fanny — et dans son âme... Oui, chaque jour plus avant, il la pénétrait toute, cette âme heureuse de s'ouvrir et de se livrer... Hélas! les amants ne connaîtraient plus l'angoisse délicieuse de ces attentes, de ces approches, cette sensation de soulèvement, d'essor, vers une félicité mystérieuse...

Augustin rentrait.

— Vous avez froid, mon amie? Il y a des fagots dans le bûcher. Voulez-vous que j'allume du feu?

Il alla chercher des branches mortes et de grosses bûches. La flambée rapide s'élança; des lueurs et des ombres palpitè-

rent sur le plafond, sur les murailles, et ces reflets errants, le geste du jeune homme incliné, évoquèrent d'autres souvenirs... Fanny revit la chambre des Pavots, et le lit baigné dans une clarté pourpre... Comme Augustin l'avait aimée, ce soir-là !...

Jamais plus, non, jamais plus !...

Elle savourait son chagrin ; elle s'enfonçait au cœur la torturante certitude. Et M. de Chanteprie, assis près d'elle, relevait son voile, baisait ses yeux irrités :

— Tu pleures ?... Tu es fâchée contre moi ?...

Elle n'osait répondre, vaincue par la douceur de cette bouche qui lui fermait les paupières. Et lui-même s'enfiévrait, oubliait ses scrupules, n'était plus qu'un homme aux bras d'une femme... La toque tomba ; le manteau glissa.

— Tu m'aimes donc ?

— Tais-toi !

Il l'emportait.

— Non, rassure-moi seulement, console-moi. J'ai tant de chagrin !...

— Tais-toi !

Il parlait en maître, et la femme ne se disputait plus : l'amour lui faisait un cœur d'esclave...

XIX

« Tais-toi !... » Pendant bien des jours, Fanny se rappela cette prière, cet ordre d'Augustin.

« Ah ! — songeait-elle, — comme il a changé, lui qui disait naguère : « Parlez-moi... Le son de votre voix est doux comme une caresse... » Pourquoi ne veut-il plus entendre ces mots qui me montent aux lèvres, sous ses baisers ? Pourquoi m'embrasse-t-il en silence, comme pour réserver le secret de sa pensée, comme pour retenir une part de son âme ?... Hélas ! il se reprend vite... Ces yeux détournés, ces lèvres scellées !... Il me dit : « Veux-tu, dormons ? » Mais il ne dort pas. Je l'entends soupirer dans l'ombre, déjà triste, détaché de moi... Et je n'ose pas lui dire : « Qu'as-tu ? » tant je crains sa réponse !... »

Elle rêvait ainsi, un soir, dans l'atelier, quand Barral survint. Il apportait une loge pour le Vaudeville. Fanny s'excusa de ne pouvoir l'accompagner... Elle était fatiguée... elle n'avait pas de robe... La lumière et le bruit lui faisaient mal aux nerfs...

— Ce n'est pas sérieux... Il y a autre chose?

— Mais non, je vous assure...

— Vous avez pleuré, Fanny.

Elle nia, puis elle avoua qu'elle avait pleuré, pour des enfantillages. Demain, il n'y paraîtrait plus ; mais elle n'était pas en état de sortir.

— Alors, je reste, — dit Barral. — Vous êtes triste; vous pleurez, et vous croyez que je vais m'en aller, comme ça?... Je connais mon devoir d'ami. Je reste...

Fanny ne put s'empêcher de sourire, réconfortée par cette voix joyeuse et ce franc regard.

— A présent, vous allez me dire pourquoi vous vous désoliez, toute seule, au coin du feu.

— Mon ami, je n'ai rien fait ou presque rien depuis un an. J'étais partie pour la campagne décidée à bien travailler, à faire un grand effort, et je suis revenue les mains vides. J'ai pu tout juste payer mon terme, et maintenant j'use mes vieilles robes, je ménage le pétrole et le charbon...

Elle prit sur le réchaud à alcool la petite casserole pleine d'eau bouillante et remplit la théière. Barral l'observait attentivement.

— Vous voilà pâlie, maigrie... Et pourquoi? Pour des embarras d'argent? Non, je vous le répète, il y a autre chose... Laissez donc la théière : vous êtes nerveuse, vous allez tout casser... Asseyez-vous près de moi... Vous rougissez? Ma chère Fanny, vous avez bien tort de me cacher votre peine... Rappelez-vous ma seconde visite au Chêne-Pourpre, le jour où je découvris, dans votre atelier, des ouvrages de théologie... Eh bien ! ce jour-là, je lus dans votre âme comme dans un livre, et il m'a suffi de revoir...

— Georges !

— Allons, je ne vous demande pas un aveu qui coûterait trop cher à votre pudeur. Mais, si vous êtes malheureuse, — et vous l'êtes ! — si vous portez un poids trop lourd sur le cœur, si vous avez besoin d'un ami sûr, d'un confident...

— Et d'un consolateur?... Vous êtes là. Grand merci. Je sais quel genre de consolations vous pouvez m'offrir !

Un éclair de malice alluma l'œil gris de Barral :

— Ma chère amie, regardez-moi : ai-je la tête du monsieur vexé, dépité, qui médite une revanche?... Assurément, je serais charmé de vous consoler, mais je ne vous offre pas mes... consolations, pour le moment, car vous y verriez — bien à tort — une offense à votre dignité de femme. Oui, vous penseriez que je vous méprise, ou que je ne suis pas très fier... Et puis, vous me gardez une petite rancune...

— De quoi?

— De n'être pas mort, ou mourant, ou désespéré, parce que vous avez repoussé mon amour...

— Votre amour!

— Oui, Fanny, mon amour... Je vous aimais, je vous aime peut-être encore, d'une affection tendre, sûre, clairvoyante et indulgente, d'une affection qui pourtant n'allait pas jusqu'au meurtre, ni jusqu'au suicide...

— Ni jusqu'au mariage...

— Ni jusqu'au mariage... Je ne vous reconnaissais pas le droit de bouleverser ma vie sans raison sérieuse, puisque nous pouvions être heureux avec un minimum de scandale... Et de même, je ne me reconnais pas le droit de vous haïr, ou de vous condamner, parce que ma proposition vous a déplu, parce que vous avez fait un autre contrat avec un autre homme... J'ai des regrets, Fanny, je n'ai pas de colère... et je n'ai plus de sotte jalousie... ou si peu!... Vous êtes libre ; vous pouvez disposer comme il vous plaît de votre cœur et de votre corps, sans que j'aie moins d'amitié pour vous et moins d'estime... Ayez donc toute confiance en moi.

— Mais je n'ai rien à vous dire...

— Seriez-vous honteuse d'aimer... M. de Chanteprie? Là, je l'ai nommé par son nom!... Et je reconstitue aisément votre histoire. Il a voulu vous convertir, et c'est vous qui l'avez converti... à moitié... Et maintenant, c'est le grand jeu des remords. Vous êtes le Péché, la Damnation, le Serpent femelle...

— Ne riez pas, Georges ! Ne riez pas de ce qui me fait souffrir.

— C'est donc vrai?... Vous êtes méconnue et malheureuse?...

— Méconnue, peut-être... malheureuse, certainement. Puisque vous avez tout deviné, je ne feindrai pas davantage... Oui, j'aime Augustin de Chanteprie, je l'aime passionnément... je l'adore... et j'ai très peur...

— Mais lui, il vous aime?

— Ah! — fit-elle, — je ne sais pas ce qu'Augustin appelle *aimer*...

Elle parla, presque heureuse que Barral l'eût forcée aux confidences. Elle raconta la singulière histoire de ses amours. Il écoutait, hochant la tête avec de brèves exclamations.

— Oui... je sais... je vois l'homme... Un mystique, qui vit dans l'absolu, qui n'a pas le sens des réalités... Il a toutes les vertus, ma pauvre petite, mais il s'en sert comme d'un bâton pour vous assommer... Voyons, Fanny, raisonnons un peu : pourquoi l'aimez-vous, ce monsieur de Chanteprie?

— Je l'aime parce que je l'aime...

— Évidemment!... Mais que préférez-vous en lui, les grâces du corps ou la beauté de l'âme?... Si vous chérissez, d'abord, les yeux bleus, les cheveux blonds, la jeunesse de votre ami, moquez-vous de son jansénisme biscornu et de ses scrupules, — tant que vous ne serez pas lasse de ses baisers... Vous ne pouvez pas établir cette utile distinction entre la personne physique et la personne morale?... C'est le grand Amour, avec un A majuscule?... Alors, votre cas est plus grave. Vous êtes victime d'une illusion sentimentale qu'il faut anéantir... Ah! nom de nom! qu'alliez-vous faire dans cette galère, ma pauvre Fanny?

Il alluma une cigarette à la lampe, et, debout devant la jeune femme :

— Vous m'avez fait tout à l'heure un très beau portrait de M. de Chanteprie. Je n'y contredis point. Il est noble, il est loyal, il est sublime ; il a toutes les qualités... comme la jument de Roland, et comme elle il n'a qu'un défaut : il est mort... Eh! oui, vous m'avez dit vous-même que tout votre effort tendait à l'arracher de ce tombeau où il croit vivre. Imprudente! vous vous êtes liée à un cadavre. Vous ne le ressusciterez pas, et vous mourrez peu à peu, dans son étreinte... Déjà vous n'osez plus ni penser ni parler librement, lire les livres qui déplaisent à M. de Chanteprie, admirer les chefs-d'œuvre

qu'il méconnaît, aimer ce qu'il réprouve... Et cela, parce que vous êtes femme, très femme... Oui, la femme, par l'effet d'un instinct naturel ou acquis, rêve de s'absorber toute et de se perdre dans l'être aimé... Heureusement que votre éducation exceptionnelle n'a pas trop développé en vous cet instinct, stigmate de faiblesse et de servitude. Votre nature libre et forte répugne invinciblement à cette espèce de suicide, et la volonté de la vie personnelle demeure en vous malgré l'amour, contre l'amour. N'importe quelle femme, élevée *femininement*, adoptera sans révolte les idées et les croyances d'un amant très aimé... Vous, qui souhaitez vous donner tout entière, âme et corps, vous serez capable de vous reprendre...

— Oh ! ne dites pas cela !

— Eh bien, recommencez cette ridicule tentative de conversion... Mortifiez-vous, abrutissez-vous au ronron des prières... Vous deviendrez une pauvre folle amoureuse, et jamais une sainte... Et puis, quoi que vous fassiez, votre janséniste vous méprisera.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes l'Amour, Fanny ! Vous êtes la Beauté, la Jeunesse, la Volupté, — c'est-à-dire le Péché, la forme sensible de la concupiscence... Je suis étonné que M. de Chanteprie ne vous haïsse pas, au fond du cœur... Mais sachez-le bien : s'il a quelque remords d'offenser son Dieu et sa vertueuse mère, il ne se fera point scrupule d'être votre bourreau...

Elle ne répondit pas tout de suite. Un pli barrait son front, entre les sourcils froncés. Le coude sur le genou, le menton sur la main, elle regardait fixement les arabesques du tapis.

— Vous êtes fâchée ?

Elle dit lentement :

— Je ne suis pas fâchée ; je suis effrayée... Mais je ne peux pas, je ne veux pas vous croire... Je ne veux renoncer ni à mon amour, ni à mon espérance... Georges, vous avez désiré des femmes ; vous avez ressenti, pour quelques-unes, un goût plus vif, une espèce de tendresse plus délicate... Et vous croyez avoir aimé... Moi qui ne suis pas sans expérience du cœur des hommes, je vous affirme que vous n'avez aucune idée du véritable amour...

— Parce que j'ai jeté la guitare de Lindor? Parce que je suis un homme sensé, bien équilibré, bien portant, et non pas un jeune premier de comédie?...

— Parce vous êtes, avant tout, un égoïste, mon cher Barral. Vous ne pouvez vous oublier vous-même; vous êtes incapable d'un élan spontané, d'un sacrifice désintéressé, d'une belle folie... Vous placez votre capital sentimental fort prudemment, et vous calculez fort exactement les rentes qu'il vous rapportera. Vous n'avez plus cette jeunesse d'âme, cette fraîcheur de sentiment qui séduit les femmes... Celles qui ne croient plus en Dieu, mon ami, se refont une religion avec l'amour, car nous avons toutes besoin d'adorer quelqu'un ou quelque chose... un amant ou un enfant, à défaut d'un Dieu.

— Disons, avec Joseph Prudhomme, qu'il faut une religion pour les femmes!...

— Oui, certes, la religion de l'amour. Celle-là suffit à remplir notre vie... Croyez-vous que je suis heureuse de vivre seule, — en garçon?... La femme normale, la femme que je crois être, ni mystique ni dépravée, n'a pas d'autre bonheur que d'aimer et se donner. Si affranchie qu'elle soit des antiques croyances et des vieux préjugés, elle répugne invinciblement à cette espèce d'amour que vous m'offrez, Georges, et que Chamfort appelle...

— « Le contact de deux épidermes et l'échange de deux fantaisies... » Que vous voilà donc « morale », ce soir, ma chère Fanny! J'en suis stupéfait... Mais vous dites bien légèrement: « les femmes... toutes les femmes... » Parlez donc simplement au nom de madame Manolé... Car j'ai connu des femmes, et pas des plus vulgaires, qui acceptaient sans déplaisir cette espèce d'amour que je leur offrais...

— Et que disiez-vous donc, tout à l'heure, que les femmes ont besoin de s'anéantir dans l'être aimé? Je vous prends en flagrant délit de contradiction... Soyez donc certain que ces femmes, « pas des plus vulgaires », avaient poursuivi, sans l'atteindre, l'amour unique, stable, éternel!... Soyez certain qu'en acceptant votre petit programme voluptueux, par ennui, par désir d'oubli ou de revanche, elles gardaient au cœur l'amer regret de leur premier rêve...

— Dites qu'aimer un homme comme moi, c'est déchoir...

— Oui, c'est déchoir... C'est descendre de l'amour au libertinage.

— Alors, si M. de Chanteprie vous abandonnait, sachant que je suis là, moi qui vous désire, moi qui vous attends... s'il vous jetait presque dans mes bras, affolée, inconsciente... vous croiriez déchoir, en m'aimant ?...

— En me donnant, oui... car, maintenant, je ne pourrais plus vous aimer...

— Et pour ne pas déchoir, vous vous résigneriez à vivre seule, comme une nonne, avec le souvenir de M. de Chanteprie ?...

— Assurément !

— Eh bien, ma chère, qui vivra verra !... Mais je vous connais, vous, une imaginative, une impulsive, une femme à « coups de tête »... Pourtant, je vous admire : vous êtes une grande amoureuse, une belle amoureuse... Je vous admire et je vous plains... Vous souffrirez.

— Je souffre déjà...

— Ça m'ennuie de vous sentir malheureuse ; ça me gêne... J'ai besoin de vous voir jolie, aimable, gaie... N'enlaidissez pas, Fanny, ne devenez pas maussade ! Mon égoïsme incurable est intéressé à votre bonheur.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Enfin, je vous ai trouvée presque pleurante et je vous quitte presque souriante...

— Vous êtes un si bizarre personnage, irritant et amusant à la fois... et, tout de même, un bon, un excellent ami !

— J'aurais été plus et mieux qu'un ami, si vous aviez voulu, — répliqua-t-il. — Ah ! Fanny, pourquoi M. de Chanteprie s'est-il jeté entre nous !... Non, ne vous fâchez pas ! Je ne veux rien dire, — mais je n'en pense pas moins...

XX

Augustin n'avait pas revu sa mère. Mademoiselle Cariste, compromise dans le « scandale », lui avait fermé sa porte en disant : « Tu nous as trompés ; tu as fait de nous les com-

plices de tes désordres. Je ne peux plus te recevoir. Tu reviendras quand tu seras réconcilié avec le bon Dieu... » Et tout le clan des dévotes, plaignant la sainte, maudissait le fils dénaturé qui « se perdait avec une mauvaise femme ».

Seul, le capitaine restait du parti d'Augustin. Seul, il ne jetait pas la pierre à la « mauvaise femme ». Et, plus que le mépris des gens « comme il faut », plus que la basse ironie du vulgaire, Augustin redoutait la tristesse apitoyée et suppliante, l'exquise mansuétude du vieillard. Incapable de maudire et de condamner, tout brûlant de charité évangélique, le père Courdimanche ne comprenait rien aux dogmes de terreur qui fascinaient l'âme d'Augustin. Il avait grand'peine à admettre l'existence de l'enfer et l'éternité des peines. Soucieux de préserver le pécheur du péché suprême qui est le péché de désespoir, il lui montrait sans cesse le Christ souriant, aux bras ouverts, le maître des miséricordes qui accueille l'enfant prodigue et l'ouvrier de la dernière heure... Ces exhortations naïves troublaient M. de Chanteprie jusqu'aux larmes. Elles réveillaient en lui le souvenir des joies perdues, le regret des sacrements interdits, et ce sentiment obscur, qui contenait tous les autres : la nostalgie de Dieu.

Le jeune homme essaya de s'en distraire. Il lut des livres prêtés par Fanny, et quelques-uns de ces ouvrages de philosophie et de science que M. Forgerus appelait « des monuments de l'orgueil humain ». Mais il les aborda sans préparation, sans méthode, et ne comprit pas. Les autres livres, poèmes et romans, irritaient son imagination et ses sens. Il cessa de lire... Alors, ne sachant où se prendre, il se rappela la promesse qu'il avait faite à Rennemoulin. Il invita le directeur de *l'Oriflamme* à compulser les manuscrits de sa bibliothèque. Rennemoulin parut charmé.

— Nous étions faits pour nous connaître, — disait-il à M. de Chanteprie. — Je ne me lasserai pas de vous solliciter, de vous importuner, jusqu'à ce que vous soyez enrôlé parmi nous. Ici, vous êtes une force perdue. Dans nos rangs, vous serez un précieux défenseur de l'Église.

— Le curé de Hautfort me tenait le même langage, et je ne me suis pas laissé convaincre. Ne vous y trompez pas : je suis un ignorant, un sauvage, un contemplatif... peut-être un

lâche. Je n'entends rien à la politique. L'étiquette gouvernementale m'importe peu. Jean et Gaston de Chanteprie étaient bons royalistes; Adhémar de Chanteprie rêvait la fraternité universelle; et Jacques de Chanteprie siégeait à la Constituante, avec l'abbé Grégoire... Moi, je crains de lier la religion à la politique, et je suis persuadé qu'il n'est pas de meilleur prosélytisme que l'exemple... Tâchons de vivre chrétiennement...

— Oui ! — dit en riant Rennemoulin ; — mais on voit bien qu'en effet vous n'entendez rien à la politique... Les socialistes s'emparent de l'âme du peuple. Imitons leurs procédés tout en combattant leur doctrine. Allons au peuple. Si nous ne dirigeons pas son éducation intellectuelle, le peuple s'instruira en dehors de nous et contre nous.

— Il faudrait des apôtres... et vous n'avez guère que des avocats. Et puis je n'aime pas l'esprit et le ton des journaux de propagande tels que celui de M. Le Tourneur. Si l'Évangile ne suffit pas à moraliser le peuple, — qui l'ignore, — pensez-vous que les *Croix* seront plus efficaces ?... Je souhaite de tout mon cœur que le règne de Dieu arrive, mais je ne compte pas sur les Assomptionistes pour hâter son avènement.

— Eh ! cher monsieur, les rédacteurs des *Croix* n'ont pas le génie de Pascal, mais vous ne feriez pas lire les *Provinciales* aux bonnes gens qui lisent les *Croix*.

— Décidément, je suis une mauvaise recrue. Vous ne tirerez rien de moi.

— Nous verrons bien.

Après le départ de Rennemoulin, M. de Chanteprie s'étonna de ce qu'il avait osé dire.

« Inconscient Pharisien que je suis !... Si Rennemoulin soupçonne le secret de ma vie, il doit me considérer comme un imposteur... Hélas ! quelles contradictions entre mon esprit tout imprégné de christianisme et mon cœur séduit par l'amour charnel !

« Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais... »

Il alla voir Rennemoulin, la semaine suivante. Ensemble, ils visitèrent le cercle catholique ouvrier établi rue du Cardinal-

Lemoine. Avant la réunion du soir, les jeunes gens prirent dans le « Restaurant de tempérance » un « repas sain, économique et agréable, avec thé, café, bière et autres boissons anti-alcooliques ». Puis ils montèrent au premier étage, où se trouvaient la salle de travail, la salle de cours et le musée.

— Les ouvriers se réunissent ici pour lire et étudier, — dit Rennemoulin, — mais vous pensez bien que nous ne mettons pas à leur disposition toute espèce d'ouvrages. Un de nos amis est chargé de distribuer les livres et les journaux, mission délicate qui exige beaucoup de tact et de circonspection. Quelques hommes éminents, laïques ou religieux, assistent à toutes nos conférences. Ils sont les conseillers et les guides de nos camarades ouvriers, toujours prêts à donner un renseignement, un avis, une direction...

M. de Chanteprie se reprochait déjà ses injustes méfiances. Il regardait le crucifix accroché à la muraille, parmi des gravures décentes, et, en face du crucifix, sur un petit socle, un buste de la République qui ouvrait tout blancs ses yeux de plâtre, sans prunelles, dilatés par un prodigieux étonnement.

— Ah ! oui, le buste ! — dit Rennemoulin répondant à la question muette de son hôte. — Mais, cher ami, nous sommes républicains... comme le Pape... Cette République que vous voyez, c'est notre République à nous, la République honnête, tolérante, et, je puis l'affirmer, foncièrement catholique sans fanatisme...

Il fit sa profession de foi, et M. de Chanteprie reconnut sous une forme adoucie, élégante, les mêmes idées qu'énonçait la *Croix Rambolitaine* dans un style aussi véhément qu'incorrect... Quoi ! la paisible salle peinte en vert, le musée orné de photographies et de moulages, le restaurant de tempérance où l'on débitait, à bon marché, le repas « sain, économique, agréable, etc... » n'étaient donc, en réalité, qu'une officine électorale?...

Le public arrivait : des hommes mûrs, à figures de marguilliers, des prêtres, de bons jeunes gens frais émoulus de Stanislas.

— Et les ouvriers ? — dit Augustin.

— Les voilà...

Ils arrivaient, peu nombreux, proprement vêtus, de figure passive et placide. Un monsieur monta sur l'estrade et fit une conférence sur « l'Alcoolisme, ses causes, ses effets, ses remèdes ». Il passa de l'hygiène physique à l'hygiène morale et de l'hygiène morale à la religion. La religion le conduisit aux questions sociales. Il déplora que l'école sans Dieu préparât des générations d'ivrognes...

Augustin était bien de cet avis. Mais le Christ, la République de plâtre, l'invitation du conférencier à « nettoyer le conseil municipal », la présence d'un candidat qui s'offrait à faire ce nettoyage, si les électeurs lui accordaient un mandat, — toutes ces choses, malgré tout un peu disparates, gênaient l'admiration d'Augustin.

Il ne suspectait pas la sincérité de ces gens, ni l'excellence de leurs intentions. Mais ils étaient trop agressifs et trop prudents à la fois. Il leur manquait la simplicité, l'effusion, l'ardeur de la charité évangélique. Occupés des intérêts d'un parti, ils n'avaient pas la « folie de la croix ». Ils voulaient bien être catholiques, suivant la dernière formule, mais ils craignaient de passer pour cagots.

M. de Chanteprie revint plusieurs fois rue du Cardinal-Lemoine, et, bon gré mal gré, Rennemoulin le plaça dans le comité du cercle catholique. Puis, pour achever l'éducation du provincial, en lui montrant l'« ilote ivre » il le mena chez l'ennemi, chez les dangereux socialistes. Augustin connut l'*Aube future*, Université populaire d'un lointain faubourg. Il y retrouva le restaurant de tempérance avec thé, café, bière et boissons hygiéniques sans alcool, le musée du soir, la salle de travail, la salle de conférences peinte en vert, meublée de chaises, de bancs, et d'une estrade. La République de plâtre ouvrait ses yeux blancs, dans un coin. Un monsieur fit une conférence sur « l'Alcoolisme ». Il passa de l'hygiène à la morale, de la morale à la religion et de la religion à la politique. « Le peuple, maintenu dans la servitude et l'ignorance par les réactionnaires et les cléricaux, demande à l'alcool l'oubli de ses misères. Le peuple, affranchi par la Révolution, partageant le bien-être matériel et les jouissances esthétiques accaparées par l'infâme bourgeoisie, le peuple abandonnerait les cabarets. »

Des Maisons du Peuple à la Bourse du Travail, M. de Chanteprie suivit docilement Rennemoulin. Il entendit d'innombrables conférences ; il assista à des « manifestations populaires » qui finissaient par le chant de l'*Internationale*... Et il ne put se défendre d'un prodigieux étonnement. Le cercle de la rue du Cardinal-Lemoine n'était donc que le pastiche en couleurs tendres de ces tableaux violents et inquiétants !... Mais ces hommes n'étaient pas des chrétiens résignés à subir l'injustice en vue des récompenses éternelles. La pensée de l'éternité ne dominait pas leur vie. Ils cherchaient à réaliser le paradis humain par des moyens humains. Et si leur chant s'élevait comme un cantique, si leurs vœux, leurs espoirs, leurs appels prenaient parfois l'accent et presque la forme de la prière, c'est que le besoin religieux, survivant aux religions, se satisfaisait par un culte nouveau. De nouvelles idoles se dressaient : Humanité, Science, Vérité, Justice, qui avaient leurs prêtres et leurs martyrs...

Ces gens rudes, crédules, ivres de mots, trop fiers de leur demi-science, n'étaient pas méprisables ni ridicules. Ils commençaient de réunir leurs forces éparses, et demain peut-être ils seraient la masse formidable, ruée sur le vieux monde. Rennemoulin connaissait le péril : il parlait de réunir la bourgeoisie et le prolétariat sous le *labarum* catholique. M. de Chanteprie approuvait l'entreprise ; pourtant il voyait avec peine la médiocrité des collaborateurs de Rennemoulin. Oui, c'étaient d'honnêtes gens, des gens de bonne volonté, mais il leur manquait le fonds solide, le *substratum* de la doctrine. Où étaient les graves chrétiens du XVIIe siècle, les Le Maistre, les Arnauld ?... Les amis de Rennemoulin voulaient concilier la religion et la science, et, parce que le dogme les gênait, ils oubliaient carrément le dogme. Ils faisaient « la part du feu ». Le Christ qu'ils présentaient à la foule n'était pas le médiateur, l'hostie offerte à l'incompréhensible Justice, c'était un Christ philosophe et sociologue, un Christ qui s'accommodait fort bien du progrès.

Augustin blâmait cette déformation — cette profanation — de la figure divine, figure immuable dont la tradition a fixé les linéaments mystérieux. Il blâmait les procédés de polé-

mique, les procédés de défense et de combat... Et bientôt il perdit son prestige d' « homme de la vieille France ». Il fut le fanatique gênant, le Don Quichotte dont on redoute les chimères, l'ingérence tyrannique et le zèle maladroit.

Après une discussion violente, il quitta le cercle pour n'y jamais revenir. Triste et las, dégoûté de tout et de lui-même, il remontait la rue Clovis. Saint-Étienne-du-Mont lui apparut comme un refuge. Il entra.

La nef, avec ses colonnettes en faisceaux et son délicat Jubé était toute claire d'un beau jour hivernal, pâli par les verrières supérieures. Augustin chercha l'ombre des bas-côtés, et s'agenouilla près du tombeau de Pascal.

Devant lui, une jeune femme feignait de lire les épitaphes gravées sur deux plaques de marbre noir. Sous le regard d'Augustin, elle minauda, cambrant sa taille en femme qui se croit admirée et désirée, mais les yeux du jeune homme ne s'attardèrent pas sur la toque de violettes et la chevelure blonde. Il se rappelait qu'un jour, avec M. Forgerus, il avait traduit et commenté le latin pompeux des inscriptions funéraires. Et le précepteur avait dit :

— « ... *Post aliquot annos in severiori secessu et divinæ legis meditatione transactos, feliciter et religiose in pace Christi vita functus...* » Voyez, Augustin, on pourrait graver ces mots dans le cloître de Hautfort, sur le tombeau de famille des Chanteprie...

Oui, c'était le vœu des ancêtres, et c'était naguère le vœu d'Augustin : vivre dans la retraite rigoureuse et la méditation de la loi divine, mourir heureusement et pieusement dans la paix du Christ... Mais une femme était venue qui résumait en elle toutes les séductions et tous les dangers du siècle. Arrachant le dernier des Chanteprie à la solitude, elle l'avait entraîné parmi les hommes, dans un monde si corrompu que les catholiques mêmes n'y avaient plus figure de chrétiens et défiguraient le Christ à leur image...

La femme blonde, aux aguets, piétinait sur place et regardait Augustin. Il détourna la tête, — et, soudain, un resplendissement d'or et de flammes l'éblouit : dans la chapelle voisine, comme au fond d'une caverne crépusculaire, la châsse de

Sainte-Geneviève étincelait derrière une grille, parmi le brasillement de cierges innombrables sans cesse renouvelés. Contre la grille, une foule s'entassait, noire, grouillante, chuchotante, béante d'adoration, — et, devant la châsse, il y avait un comptoir pareil à un comptoir de magasin, un beau comptoir de chêne ciré où une caissière recevait le prix des cierges et des aumônes, comptait la monnaie, surveillée par un gros vicaire en surplis blanc. Les cierges de toute taille, à dix sous, à vingt sous, à cent sous, consumaient leur cire symbolique, si pressés sur les supports qu'ils se confondaient de loin en une pyramide de feux, un vaste bouquet d'âmes brûlantes, pâmées dans un halo d'or.

Le tintement de la monnaie couvrait le murmure des prières. La chapelle de la Patronne de Paris s'annonçait aux fidèles comme une boutique de changeur. Les marchands du temple exerçaient leur industrie, et la clientèle affluait.

Augustin reconnaissait ces fichus noirs, ces bonnets de crêpe, ces châles déteints, ces figures figées, fermées... Cette populace dévote, il l'avait vue dans tous les sanctuaires célèbres, à Notre-Dame-des-Victoires, au Sacré-Cœur. Le Dieu qu'elle adorait, ce n'était pas le Christ des cercles catholiques, le doux philosophe conteur de paraboles, ni le Christ agonisant des Oliviers, ni le Christ torturé du Golgotha, ni le Christ justicier assis à la droite du Père; — c'était le Christ fabriqué par Loiselier et Cie, le nouvel Adonis pleuré des femmes, le beau jeune homme qui découvre un cœur sanglant sous les plis de sa robe d'azur. Et, plus que ce Jésus efféminé, la foule idolâtrait la Vierge, la dame en blanc et bleu des grottes miraculeuses, reine de l'autel, prête à détrôner Dieu.

Hélas! le salut de l'Église ne viendrait pas de cette pauvre foule moutonnière, ni des marchands de miracles, ni des catholiques rationalistes à la façon de Rennemoulin. M. de Chanteprie revit la salle de la Maison du Peuple, les ouvriers assemblés... Quel apôtre conducteur d'âmes, ardent comme Paul, doux comme François d'Assise, les ramènerait au Christ, ceux-là?... Ils avaient besoin d'espoir et de foi... Et le christianisme des apôtres et des pères, de Pascal et de Bossuet, était représenté, à leurs yeux, par le vicaire qui dis-

cute le prix d'un convoi ou d'une messe, par les jésuites, le Sacré-Cœur, et les « bondieuseries » de la rue Saint-Sulpice...

« Ah ! — songeait Augustin, — si j'étais digne !... »

Un mouvement dans la foule attira son attention. Il aperçut un jeune homme de son âge, bien vêtu, l'air un peu gêné, qui se faufilait tant bien que mal entre les rangs des dévotes. La femme blonde alla vers lui. Ils descendirent la nef latérale, causant tout bas.

« Des amants, ici !... »

Mince, la gorge ronde, les hanches fuyantes, elle avait la taille et la démarche de madame Manolé ! Augustin ne pouvait plus rêver ni prier. Le désir avait soufflé sur sa conscience. La dernière lampe intérieure s'éteignait...

XXI

M. de Chanteprie traversa la place du Panthéon, vaste désert de pierre grisâtre. La masse quadrangulaire du monument, le dôme pesant sur la colonnade, découpaient une silhouette précise, un décor d'ombre chinoise contre la soie vert pâle du ciel. Un souffle de bise annonçait la nuit âpre et pure, le gel prochain.

Des couples passaient : la femme blonde et son compagnon, envolés vers le bonheur furtif; un jeune homme et une fillette qui s'embrassaient effrontément au coin de la rue Valette; deux ombres enlacées, erraient de long en large devant l'École de droit.

Augustin pensait à la chambre du pavillon, à l'inévitable insomnie. Et tout-à-coup, des images surgirent dans sa mémoire, un fluide brûlant courut dans ses veines... Ah ! dormir, oublier sa peine aux bras de Fanny, dans la chaleur de son flanc, sous les ténèbres embaumées de sa chevelure ! Sentir, jusque dans les songes d'un sommeil inquiet, la présence féminine, la douce palpitation d'une vie proche !... Augustin hâtait le pas. Il marchait, dans un morne délire, sans voir les cafés étincelants du boulevard, les groupes joyeux, les femmes en quête d'un dîner qui lui jetaient au passage un appel câlin ou railleur.

— Fanny! — répétait-il enivré par ce seul nom, les mains frémissantes, les yeux troubles.

Il allait vers elle, comme l'ivrogne vers le cabaret et le désespéré vers la rivière, pour se reposer enfin, et s'abîmer corps et âme, et s'anéantir dans l'amour.

Au coin de la rue Boissonade, il faillit heurter Georges Barral.

— Vous allez, sans doute, chez madame Manolé?... Elle ne reçoit personne.

— Pourquoi donc?

— Vous ne savez pas qu'elle est malade?.. J'étais venu pour lui donner des nouvelles — de bonnes nouvelles — de son exposition, et j'ai trouvé madame Robert, la fidèle amie, installée déjà depuis hier comme garde-malade.

— Mais, ce n'est pas grave?... Qu'a-t-elle donc?...

— Non, ce n'est pas grave, évidemment... Un peu de surmenage, peut-être des soucis... Sait-on jamais, avec les femmes!... Enfin, la porte est consignée.

— Je verrai madame Robert, — dit Augustin, agacé par le ton de Barral.

Madame Robert le reçut froidement. Il déclara :

— Je veux voir madame Manolé pour une affaire très importante... Cinq minutes seulement! Il le faut.

La jeune femme le fit entrer dans l'atelier, et bientôt elle revint le chercher, souriante, radoucie.

— Fanny vous attend. Pouvez-vous rester auprès d'elle, pendant que je vais dîner chez moi? Elle s'ennuie tant!

— Eh bien, je lui tiendrai compagnie, et je défendrai la porte.

Madame Robert se mit à rire :

— Je crois, en effet, que vous défendrez bien la porte, mais vous auriez dû venir plus tôt. Votre visite eût été, pour Fanny, le meilleur des remèdes.

Une lampe éclairait la chambre, faiblement. Pâle d'une pâleur nacrée, les yeux très grands, très noirs, Fanny se souleva sur l'oreiller. La fraîche odeur de la verveine vaporisée flottait autour d'elle.

— Augustin, mon cher amour, que je suis contente!

Il s'assit au bord du lit, cacha sa tête entre l'épaule et le cou de la jeune femme.

— O ma chérie!

Il ne pouvait pas dire autre chose...

— J'ai eu un peu de fièvre, mais je vais mieux, je suis déjà guérie, puisque tu es là!... Comment as-tu deviné que j'étais souffrante? Je ne t'ai pas écrit... Je ne voulais pas te déranger...

— Voilà une méchante parole, — dit-il. — Et pourtant je l'ai méritée... Je vous ai beaucoup négligée, ces derniers temps; je n'ai pas su voir que vous étiez fatiguée, épuisée... Madame Robert vous soigne. M. Barral — que j'ai rencontré à votre seuil — M. Barral vous rend des services. Il s'occupe de je ne sais quelle exposition... Et moi, je ne sais rien, je ne fais rien, je ne compte pour rien. J'ai des torts envers vous, Fanny; mais pourquoi me cacher vos peines? Pourquoi me considérer comme un étranger?

Elle murmura:

— Je n'ose pas...

— Comment, tu n'oses pas te confier à moi, à moi qui t'aime? Et tu te confies à Barral!... Tu me fais injure... Je suis attristé, offensé...

— Est-ce ma faute?... Tu n'es jamais là... Et puis, notre situation est si étrange, un peu fausse même...

— Pourquoi?

— Naguère, nous étions des amis. Maintenant, nous sommes... à peine des amants...

— Que veux-tu dire?

— Rappelle-toi le délicieux automne. Nous n'étions qu'un, nous deux, dans la maison du Pavot: nous n'avions qu'une âme, qu'un désir, qu'une pensée...

Il dit, en soupirant:

— Oui, c'était doux, divinement doux!

— Et puis, ces deux êtres fondus en un se sont dédoublés, séparés. Nous sommes redevenus M. de Chanteprie et madame Manolé; nous n'avons retrouvé que par instants l'illusion de l'unité amoureuse... Encore, si j'avais pu te voir souvent, longtemps!... Mais, je ne sais pourquoi, tu m'as délaissée... J'ai cru que tu t'ennuyais près de moi, que tu préférais courir Paris avec Rennemoulin... Et, n'ayant plus la cordiale liberté de la camaraderie, n'ayant pas encore la séré-

nité de l'habitude, nous ne sommes plus ni tout à fait amis, ni tout à fait amants... Est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Alors?...

— O ma pauvre Fanny, que je suis égoïste et veule! Que je sais mal t'aimer!... Je devrais être heureux...

— Tu n'es pas heureux, quand je t'aime, quand je t'adore?

Il dit tout bas :

— Non... Et ce n'est pas ta faute, ma chérie... Tu es bonne, tu es tendre, tu es patiente... Je devrais te remercier à genoux... Mais j'ai l'âme mal faite, oui, mal faite pour un amour clandestin,.. coupable... J'ai des chagrins, Fanny, d'affreux chagrins... Je ne te parle pas seulement des peines que me font mes amis, ma mère... Mais tout mon passé s'en va de moi peu à peu... Non, je ne te dirai rien de plus... Je n'étais pas venu pour t'avouer les pensées qui me hantent... J'ai peur de leur donner plus de force et de vie en les exprimant tout haut... Ne m'interroge pas, bien-aimée! Prends-moi, comme un enfant blessé, sur ta chère poitrine; plains-moi ainsi que je te plains, et ne doute jamais de ma tendresse, infinie, éternelle — et si douloureuse pour tous deux!

— Ne dis rien, va, j'ai compris!... Laissons faire le temps, ayons foi l'un dans l'autre... Je ne te demande que ce que tu peux donner. Aime-moi seulement.

— Je t'aime.

Elle reprit :

— Depuis longtemps, j'ai renoncé à tout espoir de mariage... Je ne suis pas la créancière qui réclame l'amour comme une dette et, de son corps, barre l'avenir... Tu ne me dois rien qu'une entière confiance et une entière sincérité. Je serai ce que tu voudras : épouse, maîtresse, amie... ou ce fantôme de femme en pleurs que tout homme a dans son passé...

— Crois-tu donc?...

— Je sais comment les amours finissent... Aujourd'hui même, Louise me parlait de Rennemoulin. Pauvre femme! elle est, depuis cinq ans, la résignation qui ne demande rien, l'indulgence qui pardonne tout, la passion silencieuse et torturée...

— Et lui... Il ne l'aime pas?

— Lui!... Il la garde comme intérim entre les filles du quartier latin qu'il a connues à vingt ans, et l'ingénue à grosse dot qui enchantera sa trentième année... Et cette malheureuse Louise ne prévoit pas la rupture que je sens venir, la rupture en silence et en douceur dont Rennemoulin a déterminé déjà les conditions et prévu les conséquences... Il sait que tout finira bien, que Louise ne fera pas de scandale... Il rentrera dans le bon chemin, — le bon chemin qui conduit au beau mariage.

— Fanny, pourquoi me parles-tu de Rennemoulin? Tu as une arrière-pensée!

— Je sais que notre amour, non plus, n'a pas d'avenir, et, bien que je sois, à l'avance, résignée...

— Résignée! Non, tu n'es pas résignée... Ma chérie. regarde-moi, là, dans les yeux!... Eh bien, quoique je sois un amant bizarre, décevant, insupportable, me crois-tu capable de préparer une rupture en silence et en douceur?... O Fanny, il n'est pas besoin qu'un serment nous unisse devant les hommes pour que nous soyons liés pour l'éternité. Et si nous devions nous séparer, tu demeurerais encore l'Unique! Tous les chemins du repentir ne conduisent pas au beau mariage, Fanny. Que tu sois absente ou présente, fidèle ou infidèle à mon souvenir, j'aurai payé notre amour de toutes mes espérances de bonheur humain. Rappelle-toi les paroles que je t'ai dites, dans les bois de Port-Royal : « Vous ou personne ». Ma volonté n'a point changé...

— Tu es sincère, mais tu es trop jeune pour engager l'avenir. Je sais, moi, par expérience, qu'un être vivant et vibrant, dans la plénitude de sa force, ne peut supporter la solitude perpétuelle. Nous avons besoin d'aimer autre chose qu'une ombre, d'étreindre notre amour sous une forme sensible, dans nos bras, sous nos lèvres de chair... Tu m'oublieras, Augustin!

Il dit, gravement :

— Fanny, je suis l'homme d'un seul amour, comme je suis l'homme d'une seule idée... Non, je ne t'oublierais pas. Et plût à Dieu que nos corps périssables fussent à jamais séparés, si nos âmes réconciliées enfin, et heureuses, pouvaient se retrouver dans son sein!

— Toujours ta chimère ! — dit Fanny.

Elle avait froid au cœur.

Naguère, connaissant bien Rennemoulin et ses pareils, elle avait vu sans déplaisir l'incursion d'Augustin dans ce petit monde néo-catholique. Elle avait cru qu'il reviendrait déçu, glacé, de ce voyage à travers les œuvres et les âmes... Les mélancolies d'Augustin, les bizarreries d'humeur qui tantôt le cloîtraient chez lui pour de longs jours, tantôt le jetaient aux bras de la femme ; ces alternatives de muette jalousie, de furieux désir, d'inexplicable indifférence, n'étaient-ce pas les indices · révolution morale ardemment souhaitée par Fanny ?,.. Et voilà qu'elle s'était trompée... Son amant lui revenait plus triste, privé d'une illusion, mais non pas atteint dans sa foi, chrétien encore, oui, chrétien par ses dégoûts et ses remords. Comme Phèdre, coupable et vertueuse, il péchait en détestant son péché, et, s'il n'avait plus la puissance de vouloir ce qu'il appelait le bien, il n'avait pas cessé d'aimer ce bien.

« Il ne lui faudra, pour me quitter, que la grâce, — songea-t-elle ; — notre amour est à la merci d'un phénomène d'auto-suggestion. »

La tendresse d'Augustin la rassura, pourtant...

Une imprudence prolongea l'indisposition de la jeune femme, et pendant quelques jours Augustin vécut chez elle, arrivant par le premier train et repartant par le dernier. Ce fut la trêve heureuse où les angoisses de l'esprit et des sens s'apaisèrent, où les amants revécurent l'ancien amour, où sans réserve, sans réticence, il fut chastement tout à elle et elle toute à lui.

La semaine de repos s'acheva. Fanny put se lever. Ses yeux gardaient encore une langueur sous leurs lourdes paupières brunes, mais ses joues, ses lèvres avaient refleuri. Un soir, comme Augustin lui donnait le baiser d'adieu, il la sentit frémir sous la caresse — et le baiser descendit des cheveux au cou ployé, chercha la bouche qui s'ouvrit amoureusement...

Il partit vers l'aube, triste à mourir.

Mais, à présent, il connaissait la cause réelle de ces malaises d'âme dont il s'était cru délivré près de Fanny

malade et qu'il retrouvait au fond du plaisir. C'était l'affreuse lie, l'élément de trouble et de douleur que le désir mêle à la tendresse.

Fanny avait supplié M. de Chanteprie de revenir le lendemain. Mais il savait trop bien, maintenant, la puissance de cette femme et qu'il ne pourrait plus rester près d'elle sans souhaiter son étreinte et son lit. Et par un instinct de défense, la détestant et l'adorant tout ensemble, il recommença de l'éviter. Malgré les serments jurés lèvre à lèvre, ses absences, ses froideurs étranges désolèrent Fanny.

XXII

— Mon ami, vous êtes malheureux, — dit l'abbé Vitalis.

Augustin et lui causaient au coin du feu dans la salle à manger du presbytère.

— Vous êtes malheureux, je le sais. Allons, ne vous troublez pas. Je ne suis pas le confesseur qui admoneste un pénitent. Je suis un ami, un homme qui parle à un homme. « Rien d'humain ne m'est étranger. »

— Ah ! monsieur le curé, je souhaite que les misères et les saletés humaines vous soient étrangères, — en particulier les misères et les saletés de ce qu'on appelle l'amour... Mais vous êtes bien gardé et je vous envie. Peut-être, si j'avais eu la vocation du sacerdoce, si la barrière d'un vœu solennel m'avait séparé des femmes, peut-être aurais-je reçu la grâce nécessaire à mon état. J'aurais pu chérir les âmes sans être séduit par les corps de chair ; mais, dans mon orgueil coupable, j'ai côtoyé un précipice redoutable aux saints. Le vertige m'a pris... je suis tombé.

— Et maintenant...

— Maintenant, elle m'a perdu ; je ne l'ai point sauvée, et nous sommes deux à souffrir.

— Aux grands maux les grands remèdes ! Vous aimez une femme ; elle vous aime : épousez-la.

— C'est impossible.

— Impossible ? L'apôtre dit qu'il est avantageux à l'homme

de ne point toucher de femme, mais il dit aussi qu'il vaut mieux vivre dans le mariage que de brûler. Et saint Augustin, votre patron, qui connaissait par expérience les misères et les saletés de l'amour humain, saint Augustin déplore l'imprévoyance de ses parents qui ne l'engagèrent point dans les liens du mariage. Rappelez-vous le second livre des *Confessions : « Et quid erat quod me delectabat, nisi amare et amari ?...* » Avant même que sa concubine fût retournée en Afrique, avant même qu'il l'eût arrachée de son cœur, sa famille et ses amis travaillaient à le marier. Vous me direz qu'après la méditation dans le jardin, il abandonna la rhétorique et toutes les espérances du siècle pour vivre dans la pénitence et la chasteté. Vous me direz aussi que saint Augustin marié n'eût pas été saint Augustin, évêque d'Hippone et docteur de l'Église... Eh ! mon ami, vous qui n'aspirez pas à la canonisation, pas même à l'épiscopat, contentez-vous d'une vertu commune et ne repoussez pas l'unique remède qui puisse guérir votre mal.

— Je vous entends, répondit M. de Chanteprie, — mais pourquoi les amis d'Augustin et sa mère ne songèrent-ils pas à lui donner pour épouse la concubine fidèlement aimée... la mère d'Adéodat ? Pourquoi laissèrent-ils cette femme s'enfermer dans un couvent ?... Et cette femme était chrétienne ! Augustin ne pouvait la considérer comme une ennemie de sa foi. Ensemble, ils eussent élevé leur fils dans la connaissance et l'amour du même Dieu. Mais, parce qu'il avait aimé cette maîtresse d'un amour de volupté, parce qu'elle réprésentait la principale et la plus chère de ses erreurs, Augustin craignit de la trouver entre Dieu et lui... Il chercha le mariage et non plus l'amour — et il rencontra la pénitence... Ne demandez pas à Thérèse-Angélique de Chanteprie de faire ce que sainte Monique n'a pas fait.

— Ah ! vous connaissez vos textes, — dit le curé, — et vous les interprétez à votre manière... Mon ami, le mieux est l'ennemi du bien. Ce qui vous tue, c'est la maladie du scrupule. Je vous le répète encore : mariez-vous, tout s'arrangera.

— Vraiment !... J'admire votre bel optimisme... Tout s'arrangera. Soit ! J'arracherai à ma mère le consentement qu'elle

refuse, qu'elle a raison de refuser. Fanny jouera devant l'autel son rôle d'épouse chétienne participant au sacrement de mariage, et, pour lui épargner le petit ennui d'un mensonge, je lui achèterai, la veille, un billet de confession. Et plus tard, quand un fils naîtra de nous, il entendra, tour à tour, nos enseignements contradictoires... Tout s'arrangera. Vous croyez?

— Je croyais vous donner un conseil utile. Mais peut-être avez-vous raison, peut-être n'êtes-vous pas fait pour le mariage... pour ce mariage...

— Si vous connaissiez ma vie depuis six mois! — s'écria M. de Chanteprie.

Il ne dissimula plus rien. Il raconta ses tristes amours, la diversion qu'il avait tentée, les déceptions dont il avait souffert.

— Je vous plains! — dit Vitalis. — Cette situation est effroyable. Par pitié pour elle et pour vous, si vous ne devez pas épouser madame Manolé, faites un effort suprême : quittez-là.

— La quitter!... L'exposer aux pires douleurs, aux pires tentations!... La quitter, pour que d'autres me la prennent, d'autres qui la convoitent déjà!... Si je savais qu'elle ait la force de vivre seule!... mais elle est jeune et belle, elle veut tout l'amour... Son impiété m'est odieuse, je hais le monde où elle vit; mais elle, je l'aime! Oh! je l'aime! — répéta-t-il, envahi d'une émotion nerveuse qui fit trembler ses lèvres et ses cils.

Le curé se pencha vers les tisons dont le reflet rougissait son maigre visage, et il dit :

— Ce qui m'étonne, Augustin, c'est qu'une passion si violente n'ait pas chassé Dieu de votre cœur. Répondez-moi sans détour : avez-vous encore la foi entière, intacte, solide?

— Si je n'avais plus la foi, je serais tranquille peut-être... Et vous me voyez!

— Pourtant vous ne pratiquez plus, depuis...

— Comment oserais-je mentir à Dieu, m'approcher du confessionnal, demander l'absolution d'une faute que je ne déteste pas assez pour ne la plus commettre, recevoir l'hostie sur mes lèvres qui... Non, monsieur le curé, non!... Je suis

un malheureux assis aux portes du temple, parmi les mendiants et les publicains. Le reflet des cierges, l'écho des implorations et des louanges parviennent jusqu'à moi. Et, tout exilé que je suis, tout misérable, dans la nuit et le froid du péché, je prie encore... Ah! je n'ai jamais cessé de prier... Même aux pires moments, lorsque je quittais ma maîtresse, enivré d'elle, imprégné d'elle, après les mornes fureurs des nuits impures... Elle s'attachait à moi; elle m'interrogeait : « Tu es heureux? » Hélas...! j'avais dans la bouche un goût de cendre... Mais, tout au fond de moi, une voix se lamentait, une voix qui ne proférait plus les paroles rituelles, une voix agonisante qui disait : « Seigneur! Seigneur! ».

Son visage se contracta soudain, dans une expression de détresse. Il prit sa tête dans ses mains et pleura.

Vitalis le regardait :

— Pleurez, — dit-il, — si cela vous fait du bien. N'ayez pas de honte, pauvre enfant que vous êtes... Je comprends... J'ai connu d'autres tristesses, d'autres tentations...

Il toucha, du bout des pincettes, l'édifice enflammé qui s'écroula. On n'entendait que le sifflement de la sève sur le bois brûlant, le tic-tac de l'horloge, le crépitement de la pluie printanière et la respiration entrecoupée d'Augustin.

— Je voudrais trouver des paroles pour vous consoler, — reprit Vitalis. — Je voudrais...

Et, comme se parlant à lui-même :

— Vous souffrez cruellement, mon ami, mais vous avez la foi, et la foi ne va pas sans l'espérance. La grâce qui vous manque, vous croyez qu'un Dieu souverainement bon peut vous l'accorder... Vous priez encore... Songez à ceux qui ne peuvent plus prier... à ceux qui errent par les mille chemins entrecroisés et ténébreux du doute... Je sais des hommes... des prêtres même, Augustin, des prêtres qui sincèrement, joyeusement, avaient renoncé au monde, à la femme, à l'amour. Un acte de foi faisait taire le cri des sens révoltés, la plainte du cœur sevré de tendresse humaine... Et voilà que lentement, après des années, ils ont senti leur foi mourir... En vain, ils ont gémi, crié, devant le tabernacle vide : le Dieu qu'embrassait éperdument leur désir s'est évanoui comme une ombre... Autour d'eux, en eux, plus rien... Que

faire?... Que devenir?... L'homme nourri, instruit, pétri pour le sacerdoce, reste rivé au sacerdoce. Il est prêtre pour l'éternité... La robe noire est la livrée d'un deuil qu'on ne pose pas... Et l'infortuné continue son ministère; il essaie de faire pour l'amour de l'humanité ce qu'il ne saurait plus faire pour l'amour de Dieu. Mais à l'oreille des affligés, au chevet des mourants, il s'épouvante lui-même de prononcer des paroles creuses et vaines, des formules dont il a perdu le sens. Car, si le prêtre s'oubliait jusqu'à parler aux hommes le langage fraternel des hommes, le pénitent sortirait du confessionnal, le moribond se lèverait sur sa couche pour crier : « Va-t-en, renégat !... » J'ai connu de ces prêtres, Augustin, et je vous répète : si malheureux que vous soyez, vous qui priez encore, songez à ceux qui ne peuvent même plus dire : « Seigneur ! Seigneur ! »

M. de Chanteprie, à son tour, regardait fixement l'abbé. Vitalis baissait la tête, et, d'un geste machinal, tisonnait le foyer presque éteint. Il y eut un silence pénible et long. Puis les sabots de la mère Vitalis claquèrent dans le corridor. Une voix sèche appela :

— Martial !

— Oui, mère, je suis là. Que voulez-vous ?

— C'est le père Vittelot qu'est ben malade. Il demande les sacrements.

— Je vous quitte, — dit M. de Chanteprie.

— Maman ! — cria Vitalis, — faites chercher l'enfant de chœur. Je viens tout de suite.

Il accompagna M. de Chanteprie jusqu'au seuil du jardin. Quelques gouttes de pluie tombaient encore. Des nuages, lourds d'averses prochaines, s'amassaient à l'horizon. L'église dressée sur la hauteur, écrasant le village, s'esquissait en gris sombre sur le ciel gris, entre les pins noirs du cimetière.

— A bientôt, mon cher Augustin, et... courage !

— Au revoir...

Leurs mains s'étreignirent, et M. de Chanteprie s'éloigna, lentement, sur le chemin du Chêne-Pourpre.

— Pauvre âme ! Pauvre âme en peine !... — murmura Vitalis dans un soupir.

XXIII

Trente artistes s'étaient groupés pour exposer, à frais communs, des objets d'art, — émaux, verreries, étains, céramiques — des bijoux, des étoffes, des meubles qui n'appartenaient à aucun style connu. Et c'était l'inauguration de cette « Exposition des Trente », qui faisait courir tout Paris à la galerie Petitot.

La longue salle au plafond vitré, au tapis rouge, aux murs rouges, aux canapés rouges entourant les sveltes palmiers dont on ne voyait plus la tige, la salle toute bourdonnante de voix, chaude comme une serre, était obliquement traversée d'un rais de soleil vaporeux. Irisée par ce rayon, une poussière flottait et, dans l'harmonie bleuâtre d'une peinture impressionniste, accordait mille taches, colorées, disparates : les verts acides, les violets sourds, les bleus crus, les rouges neutres ou vifs des toilettes, l'or neuf des cadres, les blonds divers des chignons teints, la pâleur des visages fardés où l'on ne distinguait plus, de loin, que les taches sombres des yeux et la tache pourpre des lèvres.

— Surveillez la porte ! — s'écria Barral, séparé brusquement de Rennemoulin.

Ils attendaient Fanny. Elle avait promis de les retrouver, à quatre heures précises, devant la vitrine qui renfermait son exposition particulière : une série de cuirs décorés pour la reliure et la maroquinerie.

Un remous de la foule poussa devant eux Saujon et Coquardeau, le peintre vêtu d'une cape noire et d'un chapeau mou, le sculpteur habillé comme un manœuvre endimanché. Madame Saujon suivait, bizarre avec son costume tailleur à trente-neuf francs, sa taille sans corset, et son petit canotier de feutre gris sur des bandeaux botticellesques.

— Très bien, vos étains, très jolis ! — dit Barral à Coquardeau. — Pourquoi n'avez-vous pas exposé, Saujon ?

— Pas le temps... dèche... le salon... un gosse...

— Je vous félicite tout de même : ça fera un modèle d'enfant à domicile... Qu'est-ce que vous avez, au Salon ?

— Les gamins dans le pré, sous les saules... Venez donc à l'atelier. Je vous montrerai ça.

— Je tâcherai de vous amener Fanny... Dites donc, vous n'avez pas vu madame Manolé ?

— Non, mais j'ai vu ses envois. Gentil, ces petites machines... Il y a un joli sentiment de la forme simplifiée, décorative, à la japonaise. Oui, Fanny Manolé a quelquefois des idées pas bêtes du tout. On voit qu'elle a été à bonne école ; à l'école du papa Corvis et à l'école de la nature. Ses pastels, voyez, ce n'est pas du travail de dame, ça ne sent pas l'Académie Jullian... Elle serait une véritable artiste, notre camarade Fanny, si elle pouvait envoyer l'amour au diable... Oui, l'amour, un sacré trouble-fête et trouble-travail !... Quand un artiste s'avise d'être amoureux, Barral, quand il est pris par la femme, jusqu'au cœur et jusqu'aux moelles, il est fichu ; il est mort pour l'art... Le grand artiste est un grand égoïste... C'est pour cette raison que les femmes sont toujours des artistes médiocres : leur fonction, à elles, leur génie, leur bonheur, c'est l'amour... L'art est un pis-aller, une consolation. Rappelez-vous le joli mot de Porto-Riche : « Au fond de tout talent de femme, il y a un bonheur manqué... » Pauvre Fanny !

— Saujon, vous êtes un sage... Mais ce n'est pas à moi qu'il faut dire ces choses : c'est à madame Manolé... La voici !

Fanny, en robe noire, en chapeau noir, s'approchait du groupe qui l'accueillit par des compliments et des reproches.

— Venez, — dit Barral. — Il faut que je vous présente Ferroy...

Il arrêtait au passage un vieux monsieur à la barbe blanche, au nez couleur d'aubergine, aux yeux saillants et veinés.

— Cher maître, vous n'avez pas oublié la fille de Jean Corvis ?... Je sollicite toute votre bienveillance pour elle... Regardez ses envois. Vous en serez charmé.

— Mais je suis déjà tout charmé de connaître madame ! — dit Ferroy en avançant sa figure cramoisie vers madame Manolé.

Cependant Barral l'entraînait :

— Par ici, cher maître !...

Et, devant la vitrine, il s'extasiait... Ces cuirs travaillés par

le feu ou par les acides, cette décoration où les plantes et les bestioles communes composaient des motifs imprévus et charmants ; c'était, comme disait Saujon, une idée « pas bête du tout », originale et amusante.

— Compliments !... Je n'oublierai pas... Madame Manolé, dites-vous ?... Le gros homme écrivait le nom et l'adresse de Fanny. — 2 *bis*, rue Boissonade... Il faudra venir me voir, madame. Nous causerons... Vous m'intéressez infiniment. Et puis, j'irai à votre atelier. Vous avez un jour ?... Non ?... Tant mieux. Nous prendrons rendez-vous. Nous serons plus tranquilles pour voir vos études. Mais venez d'abord. Je reçois tous les mardis de quatre à six... Venez de bonne heure... N'est-ce pas, vous viendrez ? J'y compte... Au revoir, mon cher Barral. Madame, tous mes compliments encore, et tous mes hommages.

— Vous l'avez conquis, — dit Barral pendant que Ferroy s'éloignait dans le remous de la foule. — Il va vous lancer, ce gros poussah-pacha... Mais je n'avais pas prévu l'invitation, et ça, Fanny, c'est une tuile !...

— Une tuile ?...

— Oui, méfiez-vous... Quand une femme va chez Ferroy, il est respectueux pendant le premier quart d'heure, puis il est paternel, puis il est familier... Et bientôt, il demande à la visiteuse quelle est la couleur de sa jarretière, et il s'assure qu'elle n'a point menti...

— Et vous me présentez cet individu ?

— Pourquoi pas ?... Il peut vous servir, cet individu ! Et il ne vous prendra pas de force... C'est à vous de savoir vous défendre, habilement... Ne criez pas : « Au feu ! » pour des bagatelles, ne faites pas la bégueule, mais arrêtez le bonhomme quand il deviendra trop... entreprenant... Oh ! sans vous fâcher, avec un mot spirituel et un sourire...

— Quel chantage ignoble ! — dit Fanny. — Est-ce que vraiment il y a des femmes qui, pour un article de Ferroy...

— S'il y en a !...

— Eh bien, il peut attendre longtemps ma visite, votre Ferroy... On étouffe... Quelle cohue ! Venez, Rennemoulin, partons.

— J'ai soif, — dit Barral. — J'ai avalé de la poussière

pendant deux heures, à vous attendre. Allons prendre des *cock-tails*... Et puis Rennemoulin ira chercher notre amie madame Robert et nous dînerons tous quatre ensemble. Je veux célébrer par un festin la gloire prochaine de madame Manolé... Vous êtes libre ce soir, ma chère ?

— Comment ne serais-je pas libre ?... Croyez-vous que quelqu'un, au monde, ait le moindre souci de ce que je peux faire ou ne pas faire ? Ah ! je ne me sens pas le courage de m'en retourner ainsi tout seule... Vous irez chercher Louise, n'est-ce pas, Rennemoulin ?

Le *bar* anglo-américain était presque vide. Barral fit entrer ses amis dans un petit salon aux boiseries de pitchpin, aux meubles laqués, pareil à une cabine de paquebot, et il commanda d'effroyables mixtures composées d'alcools divers, de citron, d'épices, de soda et de glace pilée.

Fanny but un verre de porto blanc.

— Que devient M. de Chanteprie ? — demanda Rennemoulin. — Il a donc repris la vie champêtre ?.., C'est ce qu'il avait de mieux à faire, le pauvre garçon !

— Je pensais le voir aujourd'hui, galerie Petitot; mais il m'a prévenue par dépêche qu'il ne viendrait pas.

Rennemoulin continua :

— Il ne m'a plus donné de ses nouvelles. Je crains bien que nous ne soyons brouillés, lui et moi. Et ce serait dommage... Mais votre ami, chère madame, n'a pas le sens des réalités... Nos camarades regardaient de travers cette recrue dangereuse qui nous aurait bientôt tous compromis... Vous riez, Barral ?... Je ne plaisante pas. M. de Chanteprie sait discuter; sa logique inflexible pouvait troubler nos adhérents, les effrayer... Quelques jours de plus, et M. de Chanteprie nous eût appelés jésuites. On n'aime pas ce mot-là !... Et puis, voyez le surprenant effet d'une instruction religieuse trop complète : M. de Chanteprie, janséniste et gallican au fond du cœur, accepte sans enthousiasme le dogme de l'infaillibilité... et il se croit plus infaillible que le pape !... Allons, je vais chercher madame Robert, et je vous la ramène, dans une demi-heure.

— Dépêchez-vous ! — dit Fanny.

Quand Barral fut seul avec elle, il lui dit, d'un air de reproche :

— Pourquoi voulez-vous que Rennemoulin se dépêche? Est-ce que je vous ennuie? Est-ce que je vous fais peur?

— Non, mais...

— Vous avez pleuré, encore... Vous êtes mortellement triste... C'est à cause de lui, n'est-ce pas? Vous l'attendiez?

— Il m'avait promis, juré, qu'il m'accompagnerait à cette inauguration. Je me promettais tant de joie!... Et cela fait une dépêche de plus dans ma collection! Je les ai toutes conservées, ces dépêches d'excuse et de refus... Ah! Georges, quelle vie! quel supplice!... Je suis à bout de forces, découragée, exaspérée, désespérée!... Qui me délivrera de cet amour?...

— Qui vous en délivrera?... M. de Chanteprie lui-même... Mais pas encore, Fanny, pas tout de suite. Vous n'avez pas assez souffert. Vous gardez encore je ne sais quelle espérance. Vous avez foi dans le hasard, l'occasion, le temps, que sais-je?... Il faut que M. de Chanteprie vous enlève ces suprêmes illusions... Pourtant des symptômes probants me persuadent que l'heure de votre libération va sonner... Vous avez dit : « Qui me délivrera de cet amour? » Évidemment, vous n'êtes pas tout à fait sincère... mais il y a un petit progrès, une nuance qui...

— Vous vous moquez de moi, je pense!

— Moi? Point du tout. Je me réjouis, respectueusement, de la fin prochaine de vos malheurs. Et remarquez que je suis désintéressé. Je ne vous fais pas la cour. Je n'use pas des privilèges que me confèrent notre amitié, votre chagrin et l'indigne conduite de M. de Chanteprie...

— Parlons d'autre chose, voulez-vous?

— Je veux bien. N'imaginez pas que je me fasse un plaisir d'exciter votre colère, vos rancunes d'amoureuse négligée injustement... Moi qui ne me brouillerai pas avec vous, moi qui suis un philosophe optimiste, indulgent, patient, j'aurai tout l'avenir, et je pourrai choisir le meilleur moment pour plaider ma cause... Je bénéficierai de la comparaison que vous pourrez faire... Et il me semble que M. de Chanteprie travaille pour moi...

Barral disait ces choses posément, doucement, un bon sourire aux lèvres; et ce sourire atténuait l'ironie voilée du regard et l'impudence des propos.

— Vous avez une manière de plaisanter!... — murmura Fanny. — Ah! quel homme singulier vous êtes! Si je considère votre conduite, vous êtes le plus dévoué de mes amis. Si je considère votre attitude et votre langage, vous êtes... quoi?... Un chasseur à l'affût, qui regarde voleter un pauvre oiseau... Il y a des moments où vous me faites peur, des moments où je vous déteste, et des moments où je vous suis presque reconnaissante de ne pas m'abandonner tout à fait...

— Si je vous abandonnais, Fanny, vous seriez absolument seule. Car Saujon, Coquardeau et les autres, ce ne sont pas des amis, ce sont des camarades. Rennemoulin est un passant, madame Lassaugette est en Amérique, et Louise Robert ne peut vous être d'aucun secours. Vous êtes seule, et dans le monde parisien, la femme qui n'est à aucun homme — amant ou mari — est à tous les hommes... On le croit du moins, et on le dit. Savez-vous ce que Ferroy m'a demandé, tout d'abord, quand je lui ai parlé de vous : « Une jeune veuve, la fille de Corvis... Est-elle jolie? — Oui, très jolie. — Et avec qui est-elle? — Avec personne... — Allons donc! » J'ai dû me défendre de la bonne fortune qu'il m'attribuait... Aussi vous a-t-il invitée à ses réceptions du mardi, — ce qu'il n'eût pas fait si j'avais eu le droit de lui dire, entre quat'z yeux : « Fanny Manolé est mon... amie... »

— Je voudrais bien qu'Augustin vous entendît... Il comprendrait peut-être... Oh! je voudrais être la femme d'un ouvrier, d'un paysan qui m'aimerait. Je voudrais être une créature vulgaire, grossière et sotte, mais heureuse... Que ce serait bon, que ce serait doux d'être un peu heureuse, Barral!

Barral, souriant dans sa barbe brune, roulait une cigarette entre ses doigts.

— Voilà nos amoureux, — dit-il.

Madame Robert, blonde, rose, les yeux brillants d'une jolie gaieté, embrassait Fanny, et, suivant la règle du protocole féminin, elle déclara tout d'abord :

— Vous avez une robe charmante.

Fanny se ranima pour répondre que la couturière lui avait causé beaucoup d'ennuis. Les deux hommes écoutaient les discours avec une condescendance nuancée d'un léger dédain.

Ils dînèrent dans un restaurant du boulevard, dont le public bigarré et mélangé amusa les jeunes femmes.

Les blancs, les ors, la panne jaune des tentures, les faïences polychromes du plafond, le papillotage des bougies sous les abat-jour orangés, l'éclat de l'argenterie, la fixe lueur des lampes électriques, l'odeur des roses, le bruit des voix, la chaleur des vins, — toutes les images, toutes les sensations de cette soirée tourbillonnaient dans le cerveau de Fanny quand elle sortit du restaurant. Madame Robert et Rennemoulin étaient partis à pied dans la nuit fraîche ; Barral voulut accompagner Fanny. Une voiture les emporta, traversa la place de l'Opéra, où se mêlaient confusément les piétons, les équipages, les omnibus et les gardes municipaux. Puis, ce furent les quais déserts, la Seine toute noire et or, les petites rues de la rive gauche.

Dans l'ombre, coupée de brèves lueurs, Fanny sentait sa tristesse renaître. Un homme était près d'elle, qui lui tenait la main, qui lui disait des paroles encourageantes et consolatrices, qui s'inquiétait de sa lassitude, qui s'informait si elle n'avait pas froid... Cet homme l'aimait, à sa manière, il avait une sorte de bonté, une sollicitude qu'elle sentait, malgré elle, avec plaisir... Mais elle n'aimait pas cet homme ! Ah ! comme il eût été délicieux, le retour dans la nuit déjà printanière, si Fanny avait pu s'appuyer, les yeux clos, sur l'épaule d'Augustin !... Hélas ! Augustin se souciait bien de Fanny, à cette heure !... Il n'était pas jaloux...

— Êtes-vous bien ? — disait Barral.

— Je suis bien.

— Je voudrais vous égayer, vous fortifier... J'avais tant pitié de vous, ce soir !... Comme vous êtes méconnue, pauvre, pauvre amie !...

Elle ne répondait pas.

— Est-ce que ma présence vous est désagréable ?... Je crains de vous paraître stupide, grossier, indiscret...

— Mais non, vous êtes bon... Vous êtes un ami dévoué, désintéressé. C'est admirable !

— Vous devenez ironique. J'aime mieux vos railleries que vos larmes... Allez, moquez-vous de moi ! Vous aurez tout l'avantage. Je ne suis pas spirituel, ce soir...

— Parce que ?...

— Parce que je suis ému, troublé...

— Sentimental ?...

— Presque.

— Alors vous êtes malade. Il faut vous soigner...

Elle rit. Doucement, il se rapprocha :

— Riez. J'aime votre rire... J'aime l'éclair de vos dents et de vos yeux, dans la nuit... Oh ! comment un homme, aimé de vous, peut-il gâcher son bonheur ? Tant d'autres seraient fous de joie, d'orgueil, de désir !...

La voix de Barral s'altérait un peu. Fanny, vaguement inquiète, répondit durement :

— Que m'importent les autres ?...

— Alors vous serez toujours l'amante humble et soumise, qu'on néglige, qu'on délaisse, et qui se contente de bribes d'amour ?... Vous ne prendrez jamais votre revanche ? Vous ne saurez jamais ce que c'est que d'être aimée, choyée, adorée ?

— Ne plus aimer Augustin, aimer un autre homme !... Ah ! je le voudrais parfois... Mais je ne suis pas maîtresse de mon cœur. Je l'ai donné ; je ne puis le reprendre, en un jour, à mon gré...

— Essayez !

— Vous êtes fou !

— Je vous aime !

— Vous, l'ami désintéressé !

— Je vous aime... Vous m'aimerez !

— Je ne veux pas vous aimer, Georges... Ah çà ! perdez-vous la tête ?... Me ferez-vous repentir ?...

— Fanny... écoutez... Je ne vous demande pas de m'aimer, comme ça, tout de suite... Je vous gagnerais peu à peu après, j'en suis sûr... Mais faisons une... une expérience... une folie !... oui, une folie !... que vous oublierez demain, si vous voulez, et dont je ne vous reparlerai jamais... Fanny, vous êtes malheureuse... Vous n'êtes pas aimée, non, pas aimée... Quel scrupule vous tourmente ?... Et moi, je tremble près de vous, je suis ivre de vous... Je vous veux toute... pour rompre l'enchantement, pour vous délivrer...

— Vous n'êtes pas dans votre bon sens, Georges ! J'aime mieux oublier ces paroles. Laissez-moi descendre...

s'efforce en vain à lui démontrer la fausseté. « Paris vaut bien une messe » du bon roi Henri IV ; l'arquebuse du roi Charles IX sur le balcon du Louvre ; « l'État, c'est moi » de Louis XIV, entrant au parlement botté et le fouet à la main : que de générations encore vivront sur ces souvenirs, garderont pieusement ces images ! Ne serait-ce pas que la légende — tout erronée qu'elle soit dans le sens absolu du terme — est vraie parfois d'une vérité plus haute que la réalité matérielle et brutale ? Sous une forme frappante, ramassée, pittoresque, elle symbolise l'état moral d'un personnage ou d'une époque. Elle fait saillir d'un vif relief, délimite d'un contour précis, des abstractions compliquées ou nuageuses ; et, si le fait est controuvé, l'impression du moins est exacte.

Ces idées me hantaient en relisant ces temps derniers les récits et les commentaires des événements qui font l'objet de cette étude. Pour le vulgaire, la chose est simple : Rostopchine est et restera l'incendiaire de Moscou. On se le représente parcourant, la torche à la main, les quartiers de la cité sainte, allumant, attisant le brasier gigantesque où s'engloutira la fortune du conquérant jusqu'alors invaincu. L'épisode cependant cache un problème obscur et difficile ; les plus sagaces et les plus érudits ont émis sur ce point des opinions contradictoires. Rostopchine, pour les uns, est bien l'auteur responsable et direct, l'ordonnateur conscient de l'effroyable catastrophe. Son rôle, pour certains autres, se borne à l'avoir inspirée, préparée moralement et rendue presque inévitable, mais non pas accomplie ni personnellement dirigée. Enfin, de notre temps, le premier des écrivains russes dans le plus beau de ses romans, le comte Tolstoï dans *la Guerre et la Paix*, a poussé plus loin la hardiesse de ses affirmations. La destruction de la ville de Moscou n'est, à ses yeux, qu'un effet du hasard, un accident fortuit, un « fait divers » colossal, d'où la main des hommes est absente, dont il ne faut ni accuser, ni glorifier personne : « Moscou a brûlé, prétend-il[1], comme aurait pu brûler n'importe quelle ville construite en bois, comme n'importe quel village, fabrique ou maison, qui auraient été abandonnés par leurs propriétaires et envahis

1. *La Guerre et la Paix*, t. III, p. 173.

ROSTOPCHINE EN 1812

L'un des mérites du siècle qui vient de disparaître — c'est presque un lieu commun que de le constater — est à coup sûr le souci scrupuleux de l'exactitude historique. L'évocation du passé, qui longtemps fut surtout un art, est devenue plutôt une science, une science patiemment édifiée sur des fondements solides, d'après des données rigoureuses. Des temps les plus lointains jusqu'à l'époque actuelle, une revision s'est opérée de tous les jugements de l'histoire; tous les récits ont été contrôlés par une critique sévère; toutes les allégations des conteurs et des chroniqueurs ont passé tour à tour au crible, sans respect du grand âge qui les rend vénérables. Le chiffre est effrayant des faits jadis considérés comme des vérités établies et reconnus au bout du compte pour des erreurs accréditées. Un phénomène pourtant est digne de remarque. Presque toujours — du moins pour la masse du public — malgré les preuves certaines et les documents authentiques, la Légende survit à l'Histoire. Le cerveau populaire se montre réfractaire au redressement qu'on lui veut imposer; l'imagination de la foule s'en tient obstinément à la tradition séculaire, à tel geste, à tel mot soi-disant historique, dont on

1. Lettres inédites du comte Rostopchine à l'empereur Alexandre, pendant l'année 1812. — *Lettres de Rostopchine au comte Woronzoff*. Moscou, 1876. — *Vie du comte Rostopchine*, par le marquis de Ségur, 1871. — *Rostopchine et Kutuzof*, par Schnitzler, 1863, etc., etc.

figure, je retiendrai seulement les traits qui peuvent nous éclairer sur ses idées et sa conduite dans la phase principale de sa vie politique. Une fois déjà, avant 1812, il s'était vu mêlé aux grandes affaires de son pays. Intime ami du grand-duc Paul, le fils de Catherine II, l'avènement au trône impérial du compagnon de sa jeunesse avait fait pleuvoir sur sa tête honneurs, charges et dignités. Du rang modeste de « capitaine lieutenant » et de « gentilhomme de la Chambre », il s'était élevé en deux ans aux plus brillants et importants emplois. Aide de camp du nouvel empereur, puis lieutenant général, directeur général des postes, membre du Conseil impérial, enfin, le 17 octobre 1798, ministre des Affaires étrangères : voilà par quels échelons, à l'âge de trente-trois ans, il avait atteint rapidement le plus haut sommet du pouvoir. Pour que sa fortune égalât celle des grands favoris des règnes précédents, une seule illustration manquait : l'un des titres princiers, dont les potentats moscovites n'étaient jamais avares. Et l'empereur Paul, par taquinerie, l'attaquait un jour, sur ce point, en présence de la Cour : « Pourquoi n'êtes-vous pas prince? demandait-il à brûle-pourpoint. — Sire, répliquait sur-le-champ Rostopchine, c'est que celui de mes aïeux qui vint de Tartarie s'établir en Russie y arriva dans la saison d'hiver. — Et que vient faire ici la saison? interrogea l'empereur. — Sire, lorsqu'un seigneur tartare paraissait pour la première fois à la Cour, le souverain lui donnait à choisir entre une pelisse de fourrure et un titre de prince. Mon aïeul arriva lorsqu'il faisait grand froid; sans hésiter il a choisi la pelisse. » Le Tsar rit de bon cœur, et l'entourage du bout des dents.

Cette audacieuse indépendance, Rostopchine, dans ses hautes fonctions, saura la déployer en des occasions plus sérieuses. Son amitié, son dévouement pour la personne de Paul Ier, ne le feront jamais plier aux caprices du despote. Il tiendra tête aux fantaisies dangereuses d'un maître extravagant et déséquilibré, bon au fond et rempli d'intentions honorables, mais aveuglé par ses passions, tour à tour faible et violent, ivre d'orgueil et rongé de méfiances. Devant les refus du ministre, l'autocrate s'emporte souvent, le chasse de sa présence et l'exile de sa Cour, pour le rappeler peu d'heures

après et lui rendre justice. Certain jour, dans un accès d'indignation contre les fournisseurs de l'armée impériale, Paul dicte à Rostopchine l'ordre de confier à l'avenir aux fabricants anglais la fourniture annuelle du drap des uniformes, coup mortel pour l'industrie russe. Après des objections brutalement repoussées, le comte écrit la note, la présente à la signature; après quoi, reprenant la plume, il met quelques lignes au bas : « Il me semble, monsieur, s'écrie vivement l'empereur, que vous avez ajouté du vôtre à mon ordre. — C'est vrai », dit Rostopchine, en lui tendant la lettre. Et le Tsar lit ces mots tracés de la main du ministre : « N'en faites rien. Il est fou ! » Le Tsar pâlit, marcha quelque temps dans la chambre; puis s'arrêtant, il saisit le papier, le jeta dans le feu, et s'adressant à Rostopchine : « Vous avez raison, lui dit-il, et je vous remercie. Fasse le ciel que tous mes serviteurs vous ressemblent ! »

Ce trait et d'autres du même genre que je pourrais citer donnaient le droit à Rostopchine, après sa retraite du pouvoir, de se rendre le témoignage qu'il n'avait pas trahi la confiance de son maître. « Je puis dire, écrira-t-il à son ami le comte Woronzoff [1], que j'ai rendu des services essentiels à ma patrie, en arrêtant trois fois des déclarations de guerre... J'ai remis 2 400 000 roubles dans la caisse du département des postes, dont j'ai doublé les revenus en empêchant la fraude et le vol. J'ai épargné à la Couronne près de trente mille roubles par an en appointements pour ma personne... Les femmes n'avaient aucun crédit sur moi, car j'aime et respecte trop la mienne; mon estomac gâté se refusait à l'appât de la bonne chère; l'adulation, la bassesse et l'intrigue ne parvenaient pas jusqu'à moi, car j'avais déjà connu et étudié les hommes avant d'être en place. Je laisse au temps à me rendre justice; et, en attendant, je jouis du plus grand bienfait de la Providence : celui de goûter un bonheur pur dans une retraite que je me suis choisie moi-même et que j'arrange d'après mes idées. »

Comme nous l'apprennent ces dernières lignes, Rostopchine s'était vu contraint, vers le milieu de l'année 1800, à la suite

1. 20 juin 1801.

d'événements dont je n'ai pas à donner le détail, de remettre à l'empereur la démission de toutes ses charges. On me laissera seulement citer la lettre où, quelques semaines à l'avance, il expliquait à Woronzoff les motifs de sa décision : « J'ai servi, lui dit-il[1], et je sers encore, pour être utile à mon maître et à mon pays. Mes efforts sont vains ; je ne suis bon à rien, et je me tue en voyant ce qui se fait et ce que je ne puis empêcher de faire... Vous m'appelez ministre ; et je ne suis qu'un secrétaire, mal vu du public comme un homme que l'on suppose jouir de la confiance d'un maître qu'on n'aime pas, assuré de la haine de l'Impératrice et de l'Héritier, ayant sacrifié ma santé pendant quatre ans d'un travail infernal ! » Son impuissance à faire prévaloir ses idées ne lui permet donc plus de garder un titre inutile : « Malgré ma répugnance à quitter le service à trente-cinq ans, je me suis dit que je n'y peux plus rester. Je ne sais l'époque ; mais, dans trois mois, je serai sur mes terres, d'où je ne bougerai pas de longtemps. Voilà ma résolution inébranlable. Je le dois à mon honneur, à ma famille, et à l'attachement que je porte à l'Empereur, que j'aimerai partout où je serai, regrettant que la Providence et l'infâme comte Pahlen l'aient doué de cet esprit de soupçon qui lui fait prendre le zèle des serviteurs dévoués pour l'envie de le dominer. Je ne peux ni changer mon caractère, ni me rendre maître de mon visage et me plier où il le faut. J'ai été droit chez moi, chez l'Empereur, je le serais sur l'échafaud. »

Il se tint fidèlement parole ; rien ne put changer son dessein. A l'époque fixée dans sa lettre, il quitta les affaires et vint, parmi les siens, chercher un repos bien gagné dans le vaste domaine qu'il possédait à treize lieues de Moscou. Six mois plus tard, en cette demeure lointaine, un billet de la main du Tsar, apporté par courrier spécial, l'arrachait à sa quiétude : « J'ai besoin de vous. Revenez vite.— Paul. » Cette courte ligne était tout le message. Le cœur serré d'angoisse, Rostopchine partit sur-le-champ. Comme il touchait Moscou, une lugubre nouvelle, arrivée en même temps que lui, arrêta son voyage : Paul était mort, assassiné ; et le chef du complot

1. 28 mars 1800.

était ce comte Pahlen dont les intrigues avaient brouillé l'empereur avec son serviteur fidèle. Rostopchine rebroussa chemin, et regagna sa terre, où de longues années s'écoulèrent dans une obscurité silencieuse et tranquille.

II

Tranquillité, à dire le vrai, moins réelle qu'apparente, silence parfois rompu par de brusques éclats. Les désastres de la Russie sur les champs de bataille, l'asservissement universel aux armes de Napoléon, et — plus encore que l'écrasement et la ruine matérielle — la conquête morale qui s'opère dans les hautes régions du pouvoir par l'irrésistible ascendant du dominateur de l'Europe, jettent Rostopchine en de furieux transports et lui arrachent des cris d'une brûlante éloquence. Russe, nul ne le fut plus ardemment que lui ; on peut dire qu'il fut, en son temps, le premier des *nationalistes*. Il veut pour son pays, non pas seulement l'indépendance au sens habituel de ce mot, mais l'affranchissement absolu de toute influence étrangère, la préservation de la race contre l'invasion des idées, des mœurs, des usages du dehors. Jadis, sur ce terrain, il a lutté contre l'Allemagne ; c'est de la France maintenant qu'il prétend sauvegarder l'âme de ses compatriotes. En mars 1807, après Eylau et avant Friedland, un pamphlet jailli de sa plume, une sorte de proclamation lancée à ses concitoyens, traduit ces sentiments, dans la langue imagée qui lui est habituelle, langue souvent familière, grandiose parfois, presque toujours frappante. Cette pièce, dont le succès fut extraordinaire, était intitulée : *Pensées à haute voix sur le Perron rouge de Sila Andrevitsch Bogatizew*. J'en donnerai quelques courts extraits, afin qu'on puisse juger du souffle qui l'anime :

« Sila Andrevitsch Bogatizew, lieutenant-colonel en retraite, blessé à la guerre, se rendit à Moscou pour prendre des informations sur ses deux fils qui se trouvaient à l'armée... Il s'assit sur le Perron rouge pour se reposer, mit ses coudes sur ses genoux, soutint sa tête vénérable avec ses mains, et se mit à dire tout haut :

« Mon Dieu, y aura-t-il une fin à tout ceci? Resterons-nous encore longtemps à imiter les singes? Ayez pitié de nous, Seigneur! N'avez-vous donc créé la Russie que pour qu'elle nourrisse, engraisse et enrichisse toute la canaille étrangère, et encore sans que personne dise merci à la nourrice? Qu'il arrive un Français échappé à la potence, aussitôt on se l'arrache ; et lui, fait des façons, se dit prince et gentilhomme... et il n'est, en réalité, qu'un laquais ou un boutiquier, ou un commis de la gabelle, ou un prêtre interdit... Qu'enseigne-t-on aujourd'hui aux enfants? A bien prononcer le français, à tenir les pieds en dehors, et à se friser les cheveux. Celui-là seul est spirituel et charmant, qu'un Français prendra pour son compatriote. Comment pourront-ils aimer leur propre patrie, quand ils savent mal même leur propre langue? Comment feront-ils pour défendre leur foi, leur souverain, leur pays, si on ne leur enseigne pas la loi de Dieu, et s'ils traitent d'ours les Russes? Leur cervelle est à l'envers; ils ont leur cœur sur la main, et tout leur esprit au bout de la langue!... » — A la satire amère succèdent d'ardentes exhortations à secouer un joug humiliant, à retourner aux coutumes vénérables léguées par les aïeux qui ont fait puissante la Russie. Et l'écrivain, pour terminer, évoque, en visions enflammées, la revanche de l'avenir et le triomphe de sa patrie : « Gloire à toi, victorieuse armée russe, portant le glaive au nom du Christ! Gloire à notre Empereur, et à notre mère la Russie! Triomphe, Empire russe! L'ennemi du genre humain recule devant toi ; il ne peut lutter contre ta force invincible. Il est venu comme un lion furieux, croyant tout dévorer; il fuit, comme un loup affamé, et grince des dents. La victoire est devant toi, Dieu avec toi, et la Russie derrière toi! » Ayant ainsi épanché ce qu'il avait sur le cœur, Sila Andrevitsch porta avec enthousiasme vers le ciel ses yeux qui se remplirent de larmes. Ensuite il se leva, jeta un regard sur le Kremlin, fit le signe de la croix, et retourna chez lui. « Que la paix soit avec toi, Sila Andrevitsch, et que Dieu t'accorde encore de longues années pleines de prospérité. »

Le retentissement de ces pages fut immense dans toute la Russie. A Moscou notamment, la « Rome asiatique » comme

la nommait madame de Staël, centre et berceau du vaste empire, asile de la vieille noblesse, foyer des antiques traditions, ce fut comme le coup de clairon qui réveille les troupes endormies. L'appel de Rostopchine courut de lèvre en lèvre ; et de ce jour data sa popularité. Lorsque, cinq ans plus tard, vint l'heure de la lutte formidable, quand il fallut donner à la grande capitale un chef en qui tous eussent confiance, un chef dont la main vigoureuse pût faire de la Ville sainte le suprême rempart de l'Empire, le même nom, en même temps, jaillit de toutes les bouches ; et le choix de l'empereur fut dicté par celui du peuple.

Il ne fallait pas moins que cette pression morale pour triompher, dans le cœur d'Alexandre, d'une antipathie personnelle. Jamais il n'avait eu de goût pour le ministre de Paul Ier ; et Rostopchine, de son côté, n'avait rien fait pour dissiper les préventions du maître ; car il ne pardonnait pas au Tsar son inexplicable indulgence pour les meurtriers de son père. « Comment Dieu pourrait-il bénir les armes d'un mauvais fils ! » avait écrit le comte au lendemain d'Austerlitz. L'empereur sut le propos, et fut blessé profondément. Cependant, au printemps de l'an 1812, quand — pour la première fois depuis l'avènement d'Alexandre — Rostopchine vint à Pétersbourg, pour faire placer son fils aîné dans un des régiments que l'on organisait ; l'empereur, la veille de son départ, le mandait au palais, et lui offrait à brûle-pourpoint le gouvernement général de Moscou — la ville et la province — qui allait devenir, comme dit le nouveau dignitaire, « la place la plus importante aux approches d'une guerre à outrance[1]... Je me chargeai, continue-t-il, de remplir ce poste, où je vis bien qu'il y aurait beaucoup à faire. J'y succédais au maréchal Goudowitch, trop vieux pour être actif, et trop mal entouré pour faire le bien. » Quinze jours plus tard, il était en fonctions ; et c'est alors que s'inaugure la correspondance régulière dont j'ai parlé plus haut, où, librement, le serviteur s'épanche à l'oreille de son maître, sans épargner ni les mots crus, ni au besoin les remontrances, sorte de causerie familière où bouillonne la passion de son âme excessive, où l'on

1. Lettre de Rostopchine à Woronzoff, du 28 avril 1813.

voit l'homme à nu, avec ses préjugés, son énergie farouche, la ferveur exaltée de son patriotisme.

III

Il travailla d'abord à remettre en état les rouages usés ou faussés de l'Administration. Ses premières lettres à l'empereur présentent à cet égard un tableau peu flatté : « La police, écrit-il[1], me coûtera peu de peine, car elle n'était qu'engourdie ; mais la justice est à l'enchère, et à vil prix ». La ville est infestée d'une nuée de vagabonds, « mendiants le matin, voleurs le soir, et commettant des désordres la nuit ». La plus honteuse débauche s'étale en des bouges innombrables, « où le peuple pêle-mêle s'enivre, joue et se perd ». Des bandes d'illuminés, pamphlétaires ou prédicateurs, surexcitent la population, empoisonnent les esprits, répandent en des âmes ignorantes des idées subversives et de périlleuses utopies. De ce relâchement général il ne veut pas, dit-il, accuser son prédécesseur : « Il est né borné, il a trop vécu ; et il a fini par être le jouet de deux brigands, son frère Michel et le docteur Salvator », lequel, par le pillage, s'est amassé en peu d'années une somme rondelette de quatre cent mille roubles. « Tous ces gueux distingués, dit-il en guise de conc[illegible]n, veulent voir ma [illegible]ière d'administrer pour savoir [illegible] ils ont à faire ».

Ils furent promptement fixés. Les prévaricateurs envoyés en exil, les vagabonds embrigadés de force, expédiés aux armées, les cabarets étroitement surveillés et fermés au premiers délit : ces mesures vigoureuses répandent, dès la première semaine, une salutaire terreur, tandis que d'habiles procédés gagnent le cœur du petit peuple : « Mes deux visites à la chapelle de la Sainte Vierge Iwerskaïa, l'accès que j'accorde à chacun, les poids vérifiés, cinquante coups de bâton appliqués sous mes yeux au bas-officier préposé à la vente du sel... tout cela me concilie l'affection de vos bons et

1. Lettre à l'empereur, du 7 juin 1812.

fidèles sujets. » Quant aux théoriciens, aux réformateurs de carrefour, qui appartiennent pour la plupart à la secte des *Martinistes*, ils sont moins aisés à atteindre, et d'obscures protections les défendront longtemps contre la haine farouche dont les poursuit le nouveau gouverneur. Vainement réclame-t-il de l'empereur la permission secrète d'agir énergiquement contre eux : « Décidez-vous, Sire [1], pour prévenir de grands malheurs. Ordonnez-moi de dire à ces gens qu'ils aillent sur leurs terres jusqu'à nouvel ordre. Je me charge d'attirer sur moi seul leur animosité, en donnant à cet exil l'air d'un coup d'autorité de ma part. » L'ordre impérial n'arriva pas ; et ce fut Rostopchine tout seul qui, peu de jours avant l'heure décisive, prit sur lui de se délivrer, par une expulsion arbitraire, de l'obstacle le plus tenace qu'ait rencontré son pouvoir absolu.

Toutefois, la besogne essentielle qu'il s'assigne dès ce début, l'objet qu'il poursuit sans relâche avec une inlassable ardeur, c'est bien moins la restauration de l'ordre matériel que le relèvement des esprits. Ce qu'il veut avant tout, c'est ranimer la foi dans la force de la Russie, accoutumer le peuple à mépriser l'envahisseur, « en lui promettant, comme il dit, une victoire facile et certaine par la persévérance et le courage ». Son mérite fut de découvrir, sous une apparente inertie, le patriotisme réel et la passion latente, de faire jaillir des cendres l'étincelle qui promptement se transforme en brasier, de révéler ainsi ses concitoyens à eux-mêmes et à leurs ennemis stupéfaits. « Napoléon, écrira-t-il plus tard [2], n'avait aucune idée de l'*homme russe*, qui se montra à cette époque dans tout son éclat. Il lui a fallu un grand danger pour déployer un grand caractère... Le peuple russe porte dans son énergie morale et dans sa force physique l'assurance du succès. Il dit : « Tout est possible. Pourquoi pas ? On ne meurt pas deux fois. » Et avec ces mots il entreprend tout, succombe ou réussit. L'empereur Alexandre ayant dit : « Guerre à mort », les Russes répondirent : « Nous sommes prêts. » On n'a pas eu besoin de les stimuler par des promesses ou par

1. 6 août 1812.

2. *La vérité sur l'incendie de Moscou*, 1823.

des récompenses. On n'avait qu'à dire : « Allons », et ils vous suivaient, « Donnez », et ils apportaient tout ce qu'ils avaient. »

Ce réveil magnifique fut, pour la plus grande part, l'œuvre de Rostopchine. Par ses discours, par ses écrits, par le feu contagieux qui brûlait en son âme, il électrisa tout un peuple; il lui souffla sa propre ardeur, ses enthousiasmes et ses haines. Le danger qu'il redoute le plus, c'est la séduction exercée sur l'imagination naïve de ses compatriotes par le prestige du conquérant, les promesses qu'il apporte, le mirage qu'il fait luire de la liberté reconquise et de l'égalité des biens. Aussi est-ce un des points sur lesquels il s'acharne à les désabuser. « Ne craignez rien, dit-il dans sa première proclamation; il est survenu un orage, nous le dissiperons; le grain se moudra et deviendra farine. Gardez-vous seulement des ivrognes et des imbéciles. Ils ont les oreilles larges, et soufflent des sottises dans celles des autres. Il y en a qui croient que Napoléon vient pour notre bien, tandis qu'il ne pense qu'à nous écorcher... Et pour cela, je vous prie, si quelqu'un des nôtres ou des étrangers se met à le louer ou à promettre en son nom ceci ou cela, empoignez-le, quel qu'il soit, et menez-le à la police. Honneur, gloire et récompense à qui le prendra! Et quant au coupable, je saurai lui faire entendre raison, fût-ce un géant... Je vous jure, mes amis, que l'empereur a aussi confiance en vous que si vous étiez les murs du Kremlin, et je suis prêt à engager ma parole pour vous, ne m'en faites pas repentir! »

Les actes répondent aux discours. Il voit tout, entend tout, surveille tout par lui-même, et son activité, pendant ces mois de fièvre, tient vraiment du prodige. « S'il s'agit de marcher, s'écriait-il en prenant possession de son poste, je me mettrai devant vous; de se reposer, je le ferai après vous. » Ce qu'il promet ainsi, il l'exécute à la lettre. De la prise de Smolensk à la destruction de Moscou, il ne dormit pas une nuit dans son lit : « Je me couchais tout habillé sur un canapé, dit-il dans ses Mémoires, continuellement réveillé pour lire les dépêches qui m'arrivaient de toutes parts, pour causer avec les courriers et les réexpédier sur-le-champ. » A toute heure, la nuit comme le jour, les habitants de la ville de Moscou le

rencontraient circulant par les rues, se mêlant aux groupes populaires, s'enquérant des désirs et des besoins de ses administrés, comme un père parmi ses enfants, fortifiant leur confiance, animant leur courage par ses propos familiers, énergiques, que traversent souvent des éclairs d'éloquence.

A ce métier, la popularité vient vite. L'enthousiasme des moscovites pour le gouverneur général va jusqu'au fanatisme : « Je puis vous assurer, écrira-t-il à Woronzoff, que Mahomet était moins aimé et obéi que moi pendant le mois d'août, et tout cela avec des paroles, beaucoup de *charlatanerie*, et point de sévérité. » Quand, le 23 juillet, le Tsar se rendit à Moscou, il constata, non sans surprise, cet extraordinaire ascendant. Surmontant son antipathie, il détacha de sa tunique une agrafe en diamants, qui figurait son chiffre, et l'attacha lui-même à l'épaulette de Rostopchine : « A présent, lui dit-il, il faudra bien que tu me portes sur tes épaules! » Alexandre, d'ailleurs, put juger par ses propres yeux de l'effervescence généreuse qui embrasait la capitale, lors de la lecture à haute voix du rescrit impérial qui appelait la nation aux armes. Les Mémoires du comte Rostopchine, dont sa famille possède quelques fragments, décrivent en termes saisissants cette scène des temps antiques : « Quand le lecteur, dit-il, en vint à cette phrase qui annonçait que l'ennemi venait avec *la flatterie sur les lèvres et les fers dans les mains*, alors l'indignation éclata tout entière. On se frappait la tête, on s'arrachait les cheveux, on se tordait les mains; on voyait des pleurs de rage couler le long de ces figures qui rappelaient celles des anciens; je vis un homme qui grinçait des dents. On ne pouvait, dans ce tumulte, distinguer les paroles qu'ils proféraient, mais on entendait des cris de fureur et des gémissements... L'homme russe manifestait en ce moment ses sentiments en liberté et, oubliant qu'il était esclave, s'indignait à la pensée de subir le joug de l'étranger. On retrouvait dans cette occasion les véritables Russes; ils en avaient conservé le costume et le caractère; leurs barbes leur donnaient un aspect vénérable et imposant... Le notaire de la ville, n'ayant que cent mille roubles de capital, souscrivit le premier pour cinquante mille roubles. Il fit

le signe de la croix en disant : « Je le tiens de Dieu, je le donne à ma patrie. »

Cette ardeur héroïque de ses administrés, la préoccupation constante de Rostopchine est de la faire passer dans l'âme du maître de l'Empire, d'inspirer au souverain la foi dans la victoire, de le pousser, s'il est besoin, aux résolutions violentes : « Je ne crains pas les revers, lui disait-il au début de la guerre[1]; votre Empire a deux puissants défenseurs dans son étendue et dans son climat. Seize millions d'hommes ont la même religion, la même langue ; le rasoir ne les a pas touchés, et les barbes sont le rempart de la Russie. Le sang versé des soldats produira des héros à leur place ; et, quand même des circonstances malheureuses vous feraient prendre le parti de vous retirer devant un ennemi victorieux, l'empereur de Russie restera toujours formidable à Moscou, terrible à Cazan, et invincible à Tobolsk !» — « Il faut défendre Moscou et se battre jusqu'à la mort, répétera-t-il deux mois plus tard[2]. La Russie perdra peut-être trois cent mille hommes, mais sa gloire sera sauvée et votre trône affermi ! » Aussi multiplie-t-il, dans cette correspondance, les traits de la fidélité du peuple, gage certain du triomphe final : « Je n'en finirais jamais si je voulais rendre compte de toutes les preuves de leur zèle. Il n'y a sacrifices, ni peines, ni travaux qui leur coûtent ; et vous pouvez dire : « Mes sujets sont à moi et à personne autre. » — « Hier, dit-il ailleurs[3], il est venu chez moi un jeune domestique, qui me déclara qu'il lui a pris une telle rage de se battre avec les Français, qu'il en perd le sommeil et la santé. Je l'ai fait prendre comme soldat, et avec le premier courrier je l'enverrai au ministre de la Guerre. » Citons encore ce témoignage : « J'ai vu beaucoup de paysans venus de cent cinquante lieues, bien montés, armés d'un sabre et d'une lance, pour combattre à côté des paysans du gouvernement de Moscou... Une vieille femme d'un des villages des environs m'amena ses deux fils pour les envoyer à l'armée et, posant ses mains sur leurs têtes, les

1. Lettre du 11 juin.
2. Lettre du 10 août.
3. Lettre du 26 juillet.

yeux levés au ciel, prononça ces paroles: « Allez, mes bons amis, et ne revenez chez moi que lorsqu'il n'y aura plus d'ennemis sur le sol de la Russie ; autrement ma malédiction vous attend. »

Un tel état d'esprit n'était pas sans danger pour la tranquillité publique ; le gouverneur avait peine quelquefois à retenir en de justes limites l'excès de cette exaltation. « La seule crainte que j'aie, confesse-t-il[1], est sur le compte des étrangers, que le peuple a pris en horreur. Tous ces jours-ci, il y a eu des histoires dans la rue ; mais heureusement la police y a mis ordre, et tout finit par quelques coups donnés aux étrangers ou à ceux que l'on soupçonne de l'être. » Quand les choses vont trop loin, il intervient lui-même, réprimande avec bonhomie ses trop bouillants concitoyens : « Vous savez, leur dit-il dans une de ses affiches, que je n'ignore rien de ce qui se passe à Moscou. Ce qui s'est passé hier n'est pas bien, et il y a de quoi vous gronder. Deux Allemands sont venus changer de l'argent, et la foule s'est mise à les frapper. L'un d'eux même est mort. On les a pris pour des espions ; mais il fallait d'abord les interroger, et c'est mon affaire. Vous savez que je ne serai tolérant pour personne, quand ce serait un Russe. Mais qu'est-ce qu'il y a de merveilleux, pour une centaine de personnes, à battre un Français malade ou un Allemand en perruque ? Si vous croyez avoir affaire à un espion, amenez-le-moi, mais n'exposez pas le nom russe à des reproches ! » Je ne sais trop si, comme le dit Tolstoï, ces proclamations sont écrites « en style de cabaret » ; mais je tiens pour certain qu'elles sont singulièrement habiles, faites pour toucher les cœurs simples et sans malice, auxquels s'adressait ce langage.

Avouons d'ailleurs qu'il ne recule devant nul stratagème, et qu'une certaine « charlatanerie », comme il le reconnaît lui-même, lui est parfois d'un utile auxiliaire. C'est ainsi qu'il obtient qu'un groupe de prisonniers français, choisis parmi les plus chétifs, les plus malades et les plus exténués, lui soient envoyés à Moscou, et qu'il les promène par les rues, pour montrer à la foule quels pauvres adversaires

1. Lettre du 23 juillet.

ont l'audace de se mesurer contre l'ours moscovite. Il faut, à mon avis, ranger parmi les mêmes moyens la curieuse invention du ballon incendiaire, qu'il fait construire avec un apparent mystère dans un des faubourgs de Moscou. Cet effrayant engin tient une grande place dans sa correspondance. Un juif, nommé Liepick, en conçut la première idée et s'en ouvrit à Rostopchine, qui fit accueil à ce projet. Peut-être eut-il d'abord quelque illusion sincère sur le succès de cette machine volante : «Je n'ai pas encore vu Liepick, écrit-il le 7 mai à l'empereur ; mais demain je lui ferai une longue visite, et je me fais une fête de faire la connaissance d'un homme dont l'invention rendra le métier de la guerre inutile, délivrera le genre humain de son infernal destructeur, vous rendra l'arbitre des rois et des royaumes et le bienfaiteur de l'humanité. » Les travaux commencèrent dès la guerre déclarée. Il ne s'agissait de rien de moins que de s'élever dans l'air au moyen d'un «chariot léger», actionné par des ailes tournantes, dirigé par un gouvernail, et d'emporter des caisses chargées de matières explosibles, que l'on ferait pleuvoir du ciel sur la tête de Napoléon. Un mois durant, cent ouvriers furent mis à cette besogne ; d'immenses ballots de soie, de vastes caisses de vitriol, des pièces et des ressorts d'acier d'une forme extraordinaire, affluèrent sans relâche vers le mystérieux atelier, piquant au vif l'ardente curiosité du peuple. On ne parla pas d'autre chose pendant plusieurs semaines.

Est-il nécessaire d'ajouter que, des promesses de l'inventeur, aucune ne se réalisa? Quand Liepick déclara qu'il était prêt à tenter l'expérience, il fallut trois journées entières pour parvenir à gonfler le ballon, qui ne put s'élever qu'à grand'peine : les ailes ne tournèrent pas; le gouvernail fut sans action ; bref, cette histoire, bien qu'elle soit vieille d'un siècle, paraît être datée d'hier. « C'est avec regret que j'avoue à Votre Majesté la mauvaise réussite de Liepick, mande froidement Rostopchine; c'est un fou charlatan ! » Mais, quand cet échec fut public, on était au 29 août; la Grande Armée touchait aux portes de la capitale. Il n'était plus besoin d'alimenter d'un vain espoir l'imagination populaire; et la ville de Moscou elle-même, selon l'expression d'un témoin, « allait

être la grande machine infernale dont l'explosion nocturne et subite dévorerait l'Empereur et son armée[1] ».

IV

Il est difficile d'apprécier à quel moment précis germa dans l'âme de Rostopchine le plan héroïque et farouche. Il conserva longtemps — ses lettres en rendent témoignage — sinon la foi dans une victoire qui rechasserait vers la frontière les forces de Napoléon, du moins l'espoir de préserver Moscou de l'occupation étrangère. « Sire, écrit-il le 13 août, Moscou et ses habitants vont faire cause commune avec les armées qui défendent votre héritage et votre gloire. Peu consentiraient à survivre à une honte éternelle ; et si l'ennemi pouvait un jour parvenir à se rendre maître de Moscou, l'histoire de la Russie et de votre règne serait souillée par une catastrophe dont l'idée seule me met en fureur ! » Cependant, peu après, perce déjà la pensée dominante qui, au moment suprême, inspirera sa conduite, dirigera ses actions : « Si la Providence permet à Napoléon d'entrer à Moscou, il n'y trouvera rien pour satisfaire sa cupidité. L'argent sera emporté, et les effets enterrés. » — « En voyant, écrit-il encore, que le sort de Moscou dépendait d'une bataille, je me suis décidé à faire écouler le peu de monde qui y restait, et je vous réponds sur ma tête que Bonaparte trouvera Moscou aussi déserte que Smolensk. Tout a été emporté. Moscou, entre les mains de Bonaparte, sera un désert — *si le feu ne la consume* — et pourra devenir son tombeau[2] ! »

Ces dernières lignes sont datées de la veille de la catastrophe. Elles concordent exactement avec les pages où, dix années plus tard, Rostopchine résuma pour la postérité sa politique en l'an 1812 : « J'avais, dit-il, deux objets importants en vue, dont je faisais dépendre la destruction de l'armée française : c'était de maintenir la tranquillité à Moscou, et d'en faire sortir les habitants... J'ai voulu ôter à Napoléon

1. *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée*, par le général comte de Ségur.
2. Lettres du 14 août et du 1er septembre.

toute possibilité de former des relations, de communiquer de Moscou avec l'intérieur de l'Empire, et de mettre en usage l'influence que le Français s'est acquise en Europe par sa littérature, ses modes, sa cuisine et sa langue. Par ces moyens, on aurait produit un rapprochement avec les Russes, et ensuite on aurait exigé des services. Mais, au milieu des gens qu'on trouva à Moscou, la séduction fut sans effet, comme envers des sourds et des muets. » L'idée de l'incendie fut-elle dès lors au fond de son esprit ? Une des phrases de la lettre que j'ai citée plus haut donne le droit de le supposer. Jamais d'ailleurs, en aucune circonstance, il n'avait reculé devant les moyens radicaux. Quelques années auparavant, causant familièrement avec son vieil ami le comte Razoumowski, ce dernier se plaignait à lui de l'indiscrétion d'une famille à laquelle il avait offert, assez imprudemment, une hospitalité temporaire, et dont il ne savait comment se délivrer : « Je m'y suis pris de toutes les façons, répétait-il à Rostopchine, mais je n'ai pu trouver un moyen honnête de les faire déguerpir. — Ma foi, lui dit froidement le comte, je ne vois qu'un parti à prendre, et je n'y manquerais pas. — Et lequel ? — C'est de mettre le feu à votre château ! » Une Française, madame Louise Fusil[1], de qui nous tenons le propos, fut également, six ans plus tard, présente à l'incendie de Moscou ; ce ne fut pas sans un frisson qu'elle se souvint de cette réplique.

C'est le 27 août, — d'après le calendrier russe, — que parvint à Moscou le bruit de la sanglante bataille livrée la veille entre Napoléon et le prince Kutuzof, sur les bords de la Moskowa. Le général de l'armée russe, en l'annonçant à Rostopchine, lui donnait l'assurance qu'un nouveau combat s'apprêtait sous les murailles de la Ville sainte, lui jurait « sur ses cheveux blancs » que, plutôt que livrer Moscou, il ferait tuer jusqu'à ses derniers hommes et mourrait lui-même à leur tête. Rostopchine, quoi qu'on en ait dit, n'avait pas contre Kutuzof une hostilité préconçue. Même, au début de la campagne, signalant à l'empereur la mésintelligence qui régnait,

1. *Souvenirs d'une actrice.*

disait-il[1], parmi les chefs de ses armées, c'est Kutuzof qu'il proposait comme généralissime : « Moscou désire que Kutuzof commande et fasse mouvoir vos forces ; autrement, Sire, il n'y aura pas d'ensemble, tandis que Napoléon concentre tout dans sa tête ». Après la Moskowa, malgré les preuves qu'il avait eues déjà de la duplicité du général en chef, il crut encore à sa parole, et s'attendit à un suprême effort pour défendre la capitale. Aussi le gouverneur fit distribuer des armes à tous les habitants valides, et leur assigna rendez-vous sur les collines qui dominent la cité : « Prenez du pain pour trois jours seulement, lit-on dans sa proclamation ; allez avec la croix, précédés par les bannières que vous prendrez dans les églises, et rassemblez-vous sur les trois montagnes. Je serai avec vous ; nous exterminerons ensemble les envahisseurs. Gloire dans le ciel à ceux qui iront ; paix éternelle à ceux qui mourront ; punition au jugement à ceux qui reculeront ! » Il fit sortir, en prévision de cette lutte acharnée, les femmes, les vieillards, les enfants, les malades avec les blessés, recommandant aux fugitifs d'emporter avec soi ce qu'ils avaient de plus précieux.

Sa propre femme et ses plus jeunes enfants — parmi lesquels l'aïeule de celui qui écrit ces lignes — étaient jusqu'à présent restés à ses côtés. Il les renvoya de Moscou, et leur ordonna de se rendre dans une terre qu'il avait au nord de la Russie. A l'heure de la séparation, il s'agenouilla devant sa femme, et s'adressant à ses enfants : « Peut-être, leur dit-il, ne nous reverrons-nous plus en ce monde. J'ai voulu, avant de vous dire adieu, vous bénir, et demander pardon devant vous à votre mère des peines que j'ai pu lui causer... Souvenez-vous de ce moment, et, si je meurs, obéissez-lui comme à moi-même. » Puis il les embrassa et donna l'ordre du départ.

Rostopchine, ce même jour, écrivit à l'empereur : « Il est probable, lui dit-il, que Bonaparte nous attaquera après-demain. En cas que nos troupes laissent Moscou à l'ennemi, je joindrai le chef de l'armée, avec les troupes qui sont ici, et je servirai comme officier. » Une fois de plus, d'ailleurs,

1 Lettres du 23 juillet et 6 août.

quelle que fût l'issue du combat, il encourageait Alexandre à lutter jusqu'au bout, sans découragement ni faiblesse : « Que le mot de paix, Sire, soit éloigné de vous. L'opprobre ne doit pas souiller l'histoire de votre règne, et couvrir d'une tache ineffaçable la nation russe. Elle reprendra sa place dans le monde, et vous triompherez de votre cruel ennemi. Vos sujets versent leur sang et ne se rebutent pas. Mon maître, ne vous laissez pas séduire ; vous serez le sauveur du monde ! »

L'après-midi du 31 août — le 12 septembre d'après notre calendrier — se passa tout entière dans l'attente frémissante de la bataille promise. Le matin du lendemain, un message du prince Kutuzof convoqua Rostopchine au quartier général de Setoun, à une demi-lieue environ des faubourgs de Moscou, pour s'entendre avec lui, disait le généralissime, sur les résolutions suprêmes. Le gouverneur s'y rendit sur-le-champ. Il a conté lui-même, dans un fragment de ses Mémoires, les détails de cette entrevue : « Je trouvai le prince Kutuzof assis, se chauffant auprès du feu. Il était entouré de généraux, d'aides de camp qui demandaient des ordres. Il me reçut avec une grande politesse et me prit à l'écart. Nous restâmes à deux pendant une demi-heure. » Kutuzof, d'après ce récit, commença par l'affirmation plusieurs fois renouvelée qu'il était décidé à livrer la bataille au point même où il se trouvait : « Je lui fis observer que le terrain derrière ses positions allait en pente assez rapide jusqu'à la ville, et que, si l'ennemi faisait reculer un peu notre ligne, elle entrerait pêle-mêle avec lui dans les rues de Moscou. Il n'y aurait pas moyen de retirer de là notre armée, et il risquait de la perdre tout entière. » Telle était également l'opinion de Barclay, qui, peu d'instants après, disait à Rostopchine : « Voyez ce qu'on veut faire ! La seule chose que je désire, c'est d'être tué, si l'on veut faire la folie de se battre où nous sommes. » Mais Kutuzof, à toutes les objections, ne répondait que par des billevesées : « Il me pria de venir le surlendemain avec l'archevêque et les deux images miraculeuses de la Vierge. Il voulait, à ce qu'il disait, le faire passer le long de la ligne, avec le clergé en tête, récitant des prières et aspergeant les combattants d'eau bénite. » Il conclut ce discours en demandant au gouverneur de lui envoyer le lendemain quelques

bouteilles de vin; car, assura le général en chef d'un air entendu et sagace, « je connais la méthode de Napoléon; il s'arrêtera ce soir, laissera reposer ses troupes un jour, fera une reconnaissance après-demain, et viendra m'attaquer le jour d'après ».

Rostopchine quitta Kutuzof le cœur plein d'amertume, frémissant de colère contenue. Il revint à l'état-major, où ce qu'il vit et entendit acheva de le désespérer. Les généraux, serrés en groupe compact, se querellaient et se contredisaient entre eux; aucun ne se doutait du nombre d'hommes qu'il avait sous ses ordres; tous se plaignaient du généralissime, et critiquaient les dispositions prises. Benningsen déclarait hautement que la bataille n'aurait pas lieu, que Kutuzof, tout le premier, la savait impossible. Même désordre et même confusion dans les rangs inférieurs : « Les soldats étaient mornes, les officiers abattus; un chaos terrible; chacun donnait son avis; on se disputait partout [1]. » Le gouverneur en avait assez vu. Il refusa l'offre de Kutuzof de rester jusqu'au soir, d'assister au Conseil de guerre. Il redescendit vers Moscou. Quand, à une heure de l'après-midi, il fit sa rentrée dans la ville, « on remarqua, rapporte un témoin oculaire, la pâleur de son visage et l'agitation convulsive de ses traits ».

V

Alors assurément, devant ses yeux brûlés de fièvre, se précisa nettement la vision horrible et grandiose : Moscou consumée et détruite par la main de ses habitants, le berceau de l'Empire s'effondrant d'un seul coup à l'approche des violateurs, le vainqueur de l'Europe — à l'heure même où il croit toucher au terme de la grande aventure — trouvant brusquement devant soi, non le repos glorieux au sein d'un grenier d'abondance, mais un gouffre, un désert, un brasier rougeoyant, le silence de la mort, l'horreur de la famine.

1. Mémoires de Rostopchine.

Le prince Eugène de Würtemberg, l'un des lieutenants de Kutuzof, vint, dans la soirée de ce jour, rendre visite à Rostopchine : il rapporte dans ses Mémoires les phrases entrecoupées que laissa échapper son interlocuteur : « Si l'on me consultait, lui dit le gouverneur, je n'hésiterais pas à dire : brûlez la Capitale, plutôt que de la livrer à l'ennemi! Voilà l'opinion de Rostopchine. Quant au gouverneur de la ville, qui a mission de veiller à son salut, celui-là ne peut donner ce conseil. » Malgré cette distinction subtile entre l'homme et le fonctionnaire, le prince de Würtemberg n'eut aucun doute, témoigne-t-il, sur la résolution du comte. En regagnant le camp de Kutuzof, il murmurait entre ses dents, à la surprise de ceux qui l'entendaient : « C'est incroyable, ce serait un acte colossal! » Si violent que fût le choc de son esprit, il prévoyait les conséquences d'un tel acte de désespoir : « Oui, se répétait-il, ce serait là le remède héroïque dans cette terrible crise! »

Rostopchine, à huit heures du soir, eut un message de Kutuzof. Le général avouait enfin sa décision d'abandonner Moscou, et demandait des guides pour diriger la retraite de l'armée. Si prévue que fût la nouvelle, elle fut pourtant reçue avec un transport de colère. Le comte, sur l'heure, la transmit à l'empereur : « Cette mesure, Sire, écrit-il [1], décide du sort de cette Capitale et de votre Empire, qui frémira de rage, en apprenant que l'on a livré la ville où siégeait la grandeur de la Russie et où sont les cendres de vos ancêtres. Je suivrai l'armée; j'ai fait tout partir, et je n'ai d'autre chose à faire que pleurer sur le sort de ma patrie et sur votre destinée! » Mais loin d'abattre son courage, la fureur et le désespoir décuplaient son activité. La nuit fut employée à préparer le sacrifice. Il fit briser les armes, noyer les poudres, défoncer les tonneaux de vin, détruire les approvisionnements. Les employés, les gens de la police, l'évêque et le clergé « avec les Saintes Images », toutes les autorités civiles et religieuses, furent expédiés vers Wladimir sous une escorte de dragons [2]. De ces mesures *in extremis*, la plus remar-

1. Deuxième lettre du 1er septembre.
2. Lettre de Rostopchine à l'empereur, du 8 septembre

quable, sans doute, est l'enlèvement des pompes à feu, au nombre de plusieurs centaines. Elles furent, sur l'ordre du gouverneur, emmenées d'urgence hors de la ville. Le général russe Wolzogen se croisa sur la route avec leur long convoi; surpris de ce spectacle, il interrogea Rostopchine : « J'ai de bonnes raisons pour cela », répliqua brièvement le comte, qui aussitôt détourna l'entretien.

Quand vint l'aube matinale, un gai soleil d'automne illumina la dernière journée de Moscou. L'aspect de la vieille capitale était indescriptible. Dans les rues bourdonnantes, un flot humain se répandait; la multitude courait aux portes de la ville, fuyait vers la campagne, avec des visages d'épouvante. D'innombrables charrettes — soixante-trois mille, dit Rostopchine — emportaient, au milieu des cris, toutes les richesses des habitants, tous les trésors patiemment amassés au fond des demeures séculaires. Seul, au quartier de la noblesse, Rostopchine interdit que l'on touchât aux deux palais qu'il avait à Moscou, palais pleins d'objets d'art et de meubles précieux, dont la valeur s'élevait à un demi-million de roubles: « J'ai laissé, mande-t-il à l'empereur[1], tout mon mobilier dans mes deux maisons, pour avoir le droit de dire que je fais un sacrifice plus grand que les autres. » Lorsqu'il alla joindre l'armée: « Pour moi, dit-il à Wolzogen, je n'emporte que le cheval que je monte et l'habillement dont je suis vêtu. » C'est mû par le même sentiment que, quelques jours plus tard, sachant qu'un détachement français s'approchait de Voronovo, le château familial où il avait vécu les plus douces années de sa vie, il distribua des torches enflammées à ses amis et à ses serviteurs, et, prenant lui-même un tison, donna fermement le premier l'exemple de la destruction. Puis, sur les ruines fumantes, il fit placer un écriteau où il traça ces lignes: « J'ai été huit ans à embellir cette maison de campagne, et j'y ai vécu heureux au sein de ma famille. Les habitants de ce domaine, au nombre de 1 720 âmes, le quittent à votre approche, et je mets, de ma propre impulsion, le feu à ma maison, afin qu'elle ne tombe pas en votre pouvoir. Français, je vous ai abandonné mes deux maisons de

1. Lettre de Rostopchine à l'empereur du 13 octobre.

Moscou, avec un ameublement valant un demi-million de roubles. Ici vous ne trouverez que des cendres! »

A ces traits d'une grandeur antique, je dois, quoi qu'il m'en coûte, en ajouter un autre, que la Rome d'autrefois n'aurait sans doute pas désavouée, mais qui répugne aux mœurs et aux idées modernes. L'exaltation, la fièvre de la lutte, expliquent seules, sans la justifier, cette action arbitraire, ainsi que la nécessité d'exaspérer jusqu'au délire l'âme de la populace et de la pousser aux excès d'où sortirait le salut de l'Empire. Une heure avant son départ de Moscou, le gouverneur avait fait relâcher les vagabonds restés dans les prisons municipales. Deux prisonniers furent exceptés: un Français du nom de Mouton, accusé d'avoir répandu des manifestes séditieux[1], et un jeune marchand russe nommé Verestchaghine, arrêté six semaines plus tôt, pour avoir traduit, disent les uns, composé, disent les autres, en tout cas distribué, une *Adresse de Napoléon aux princes de la Confédération du Rhin*, et qui avait déjà comparu devant le Sénat pour crime de trahison[2]. Rostopchine ordonna qu'on les amenât tous deux sur le perron de son hôtel. Il s'adressa d'abord à son compatriote, lui reprocha en termes violents devant une

1. Il avait été condamné au knout par le tribunal de Moscou. (Lettre de Rostopchine du 2 décembre 1812.)

2. Ce Verestchaghine était un jeune homme de vingt-trois ans, fils d'un marchand de Moscou, « élevé, dit Rostopchine, dans la maison de son père par un Silésien nommé Kuh, franc-maçon et martiniste ». Les lettres du gouverneur au Tsar en parlent pour la première fois à la date du 30 juin : « Vous verrez, Sire, par mon rapport au ministre de la police, quel scélérat j'ai déterré ici. Cette découverte a ramené le calme dans l'esprit de ceux qui s'effraient facilement. Je connais et votre clémence, et votre bonté angélique, et le pardon que vous daignez accorder aux injures personnelles. Mais l'auteur d'une proclamation au nom de l'ennemi de sa patrie, et au commencement d'une guerre est un traître et un criminel d'État. C'est ainsi qu'il sera jugé et puni selon les lois. Son exemple fera penser ceux qui voudraient l'imiter... » Nouvelle lettre quatre jours plus tard : « Son procès ne peut pas être long devant les tribunaux ; mais il doit passer par le Sénat et traîner en longueur, tandis que l'exécution de la sentence ne saurait être assez prompte, vu la gravité du crime, l'incertitude de la populace et le doute du public ». Aussi, pour concilier « la rigueur nécessaire avec la clémence impériale », Rostopchine propose-t-il l'expédient suivant : que l'empereur envoie un blanc-seing autorisant le gouverneur à « mener pendre » le coupable, avec cette clause secrète qu'une fois au pied de la potence, il sera marqué à l'épaule et envoyé en Sibérie : « Je mettrai, ajoute-t-il, beaucoup d'appareil à cette exécution, et on ne saura qu'il a sa grâce qu'au moment où je la prononcerai ». (Lettre du 4 juillet). Le Tsar négligea de répondre ; Verestchaghine demeura en prison, d'où il ne fut tiré que dans les circonstances qu'on vient de lire.

nombreuse multitude, sa forfaiture, son crime de lèse-patrie; après quoi, se tournant vers ses officiers d'ordonnance: « Sabrez-le », cria-t-il d'une voix retentissante. L'ordre s'exécuta; frappé de trois coups en plein corps, Verestchaghine roula jusqu'au bas des degrés: « Il fit semblant d'être mort, écrit froidement Rostopchine à l'empereur; mais aussitôt qu'il vit partir ma suite, il se releva, et tomba dans un groupe de peuple qui le mit en morceaux, après avoir traîné le corps par les rues en criant: « Voilà le traître de notre père [1]! ». Mouton, tremblant de tous ses membres, s'attendait à un sort pareil. Mais Rostopchine, reprenant la parole: « Allez dire à Napoléon, fit-il d'un ton plus doux, que le misérable que je viens de punir était le seul de toute la ville de Moscou qui ait été ingrat envers son maître. » Il commanda qu'on le laissât passer. Docile, la foule ouvrit ses rangs, et le malheureux, sain et sauf, put s'échapper jusqu'au quartier français.

Ces exécutions faites, vers onze heures de la matinée, Rostopchine fit appeler l'aîné de ses enfants, Serge, âgé de seize ans à peine, mal remis d'une blessure reçue à la Moskowa. Tous les deux montèrent à cheval et quittèrent leur hôtel. Aux barrières de la ville, ils croisèrent Kutuzof, entouré d'une nombreuse escorte: « Je le saluai, dit Rostopchine [2], et ne voulus pas lui adresser la parole; mais lui, me donnant le bonjour, me dit: « Je puis vous assurer que je ne m'éloignerai pas de Moscou sans livrer bataille ». Je ne lui répondis rien, car la réponse à une bêtise ne peut être qu'une sottise ». Le gouverneur poursuivit son chemin. Quand, des hauteurs voisines, il vit derrière lui dans la plaine les coupoles dorées du Kremlin, étincelantes sous le clair soleil, Rostopchine s'arrêta, se tourna vers la ville, se découvrit solennellement, puis d'une voix altérée: « Salue Moscou pour la dernière fois, dit-il à son fils, dans une demi-heure elle sera en flammes! »

1. Lettre du 8 septembre.
2. Fragment de Mémoires.

VI

Comme il l'avait annoncé à l'empereur, il rejoignit l'état-major, qu'il accompagna quelque temps. Le désordre était à son comble; la démoralisation n'avait d'égale que la misère. « Les soldats, écrit Rostopchine[1], ne font plus une armée; c'est une horde de brigands, et ils pillent sous les yeux de leurs chefs... Les fusillades sont impossibles, car on ne peut mettre à mort plusieurs milliers d'hommes par jour. » En regardant plus haut, le tableau qu'il voyait n'était guère moins pitoyable : « Les généraux sont furieux, et les officiers disent hautement qu'il est honteux de porter l'uniforme... Tout est intrigue. Benningsen aspire au commandement en chef. Le prince Kutuzof n'existe plus, personne ne le voit; il reste couché, dort beaucoup. Le soldat le méprise et le hait. Il ne se décide à rien. Une petite fille habillée en cosaque l'occupe beaucoup... Il sera nécessaire, reprend-il peu de jours après, que ce vieil imbécile et plat courtisan soit rappelé et puni, ou il arrivera des malheurs incalculables. C'est une vieille femme qui a perdu la tête, et qui croit faire quelque chose en ne faisant rien. » Pour remédier au mal, tout au moins pour sauver l'honneur, une chose, dit-il, est nécessaire : la présence d'Alexandre à la tête de l'armée. Telle est la ligne de conduite qu'il trace au Tsar lui-même, avec une courageuse franchise. « Il faut, lui écrit-il[2], l'œil, la voix, la volonté du maître. Il faut, Sire, que vous vous décidiez à vous rendre à l'armée, à y rétablir l'ordre et à relever son courage... Et si le destin a résolu la chute de votre Empire, vous devez combattre au milieu de vos fidèles sujets, décidés à mourir sous vos yeux au champ de l'honneur. C'est là que vous devez vaincre ou périr vous-même. »

L'empereur demeura sourd à ces exhortations. Kutuzof conserva le commandement en chef, se bornant à laisser agir le temps et la saison d'hiver. Mais, à l'heure même où Rostopchine semblait ainsi désespérer, l'obstacle dressé par ses mains

1. Lettre du 8 septembre.

2. Lettre du 21 septembre.

arrêtait tragiquement la marche de l'envahisseur ; le succès de son plan dépassait son attente. La nuit de son départ, l'incendie éclatait dans le quartier marchand, là même où se trouvaient les dépôts d'approvisionnements. « Le feu, mande Rostopchine au Tsar, prit aux boutiques et aux magasins à blé, le long des murs du Kremlin. Dans la matinée, il prit encore dans plusieurs endroits et, poussé par un vent violent, se propagea et continua ses ravages pendant quarante-huit heures. Il serait long de nommer les rues qui ont été consumées par les flammes ; mais à peine il reste le quart de la ville... Bonaparte doit être furieux, car il ne fait aucun butin. » Les habitants — qui, de trois cent mille qu'ils étaient au début de la guerre, n'étaient plus que de dix mille à peine le jour de l'entrée des Français[1] — assistaient, dit un spectateur du drame, à la ruine de leurs biens et de leurs foyers avec un calme surprenant, que seul explique le fatalisme : « Quelques-uns sortaient les images, les plaçaient devant la porte, et s'en allaient. D'autres, interpellés pourquoi ils ne s'opposaient pas au progrès du feu, répondaient : « Dieu le voulait ainsi ». La nature concourut à l'œuvre destructrice. Le mercredi, vers neuf heures du matin, il s'éleva subitement un ouragan d'une impétuosité terrible. « C'est alors, dit le même témoin, que commença le grand incendie. De nos fenêtres nous le vîmes éclater au delà de la rivière. Et successivement, de distance en distance, toujours en remontant sous le vent, il fut porté dans l'espace d'une heure en dix endroits différents, de sorte que toute la plaine immense qui était couverte de maisons ne fut plus qu'une mer de flammes, dont les vagues se promenaient dans l'air. » D'une sorte de tableau dressé par Rostopchine résulte que Moscou comptait, la veille de l'incendie, près de neuf mille maisons, dont six mille six cents furent entièrement consumées et détruites.

Dans les rapports que le gouverneur général adresse au Tsar sur l'événement, apparaît, dès ce premier jour, le souci de se dégager de la responsabilité directe dans cette catastrophe effrayante. Le passage ci-après de sa lettre du 13 septembre est clairement destiné à dérouter les soupçons de

1. Quelques jours plus tard le chiffre tomba à trois mille. — *Séjour des Français à Moscou*. Relation éditée à Bruxelles en 1871.

l'empereur : « Je suis au désespoir, lui dit-il, que Kutuzof ait agi en traître vis-à-vis de moi ; car, ne pouvant conserver la ville, je l'aurais brûlée, pour ôter à Bonaparte la gloire de l'avoir prise, pillée, puis livrée aux flammes. J'aurais ravi aux Français le prix de leur campagne ; et les cendres de la Capitale, en leur faisant supposer tous les trésors du monde perdus pour eux, leur auraient fait savoir à quelle nation ils avaient affaire ! » D'autres lettres, les jours suivants, respirent ce même désir d'éloigner la pensée qu'il ait donné lui-même un ordre positif, allumé de sa main le bûcher gigantesque. Il fait planer volontairement comme un voile de mystère sur l'origine de l'incendie, dénonce tantôt Napoléon et les pillards de son armée, tantôt les voleurs et les vagabonds russes, ou les traînards des troupes de Kutuzof. Parfois encore il insinue que les habitants demeurés et les marchands eux-mêmes ont pu mettre le feu à leurs propres maisons, poussés, dit-il, par le vieux principe moscovite : « Ne laisse tomber ton bien dans les mains de personne [1] ».

Ces réticences et ces dénégations peuvent, après un siècle écoulé, sembler quelque peu singulières. A présent qu'on connaît les suites de l'événement et que Moscou en flammes apparaît manifestement comme le gouffre où sombra la fortune de Napoléon, on s'étonne de voir l'homme qui sauva sa patrie par ce sacrifice héroïque désavouer par avance l'honneur de l'avoir accompli, et chercher à détruire l'édifice de sa gloire. Pourtant les faits qu'il me reste à conter justifient amplement la prévoyance de Rostopchine, montrent qu'il jugeait bien les revirements de l'opinion et la fragilité de la reconnaissance.

Aux derniers jours d'octobre, six semaines après l'incendie, le gouverneur revenait s'installer dans les décombres de la Capitale : « Je suis arrivé ici avant-hier, écrit-il à l'empereur, et je fus droit au Kremlin. Votre palais est brûlé, le Sénat, le Muséum, la maison de l'Archevêque, de même que les Cathédrales, sont pillés et abîmés. Il n'y a pas 700 maisons qui puissent encore en porter le nom. » Malgré la ruine pu-

1. Lettre du 8 septembre.

blique, il fut, dans ce premier moment, salué par l'enthousiasme et l'acclamation unanimes. La foule, par les rues dévastées, se pressait sur ses pas, oubliait le tragique spectacle pour exalter le sauveur de l'Empire. Alexandre lui-même lui prodiguait les louanges et les remerciements. Sa popularité dépassait les frontières; en Allemagne, en Angleterre, tout était « à la Rostopchine »; on se disputait les portraits, les gravures, les médailles qui le représentaient; et toutes les gazettes célébraient « le libérateur de l'Europe ». Indifférent à cette fumée d'encens, il s'occupait avec ardeur à réparer la destruction et à soulager la misère. « La ville de Moscou doit être relevée, écrivait-il au Tsar. Il faut qu'elle renaisse de ses cendres mémorables, et que le tableau de sa destruction ne reste que dans le souvenir des témoins de son désastre. Que Pétersbourg soit l'endroit de votre séjour; mais que Moscou soit la ville de votre cœur. » Il obtenait du gouvernement impérial une somme de vingt millions de roubles à distribuer entre les incendiés, faisait évaluer les dégâts pour indemniser les plus pauvres.

Par une surprenante ironie, ce secours, cette répartition, furent précisement l'origine des premières plaintes qui retentirent chez ses administrés, donnèrent comme le signal de la réaction contre lui. Qu'était-ce que vingt millions pour une perte évaluée à deux ou trois milliards? Ce fut assez toutefois pour allumer les espérances et déchaîner les convoitises. Des masures, des boutiques, des demeures des bourgeois comme des palais des riches, un même concert monta, un concert de prières et de réclamations, timides d'abord, puis impérieuses, et bientôt enfin menaçantes. Le gouverneur fut assailli par un tumulte assourdissant de revendications avides, presque toujours exagérées, et quelque fois grotesques. « Tous vos revenus, écrit Rostopchine à l'empereur [1], n'auraient pas suffi pour solder la moitié des prétentions. Une dame a porté en ligne de compte la somme de 380 roubles pour des serins brûlés! » C'est qu'à mesure que le temps s'écoule, que le péril s'éloigne, les généreuses dispositions d'antan se refroidissent graduellement dans les âmes; le dévouement, l'esprit

1. Lettre du 2 décembre.

d'abnégation, l'exaltation patriotique, font place aux suggestions de l'appétit, aux doléances des intérêts lésés. Et les malédictions grandissent, chaque jour plus violentes, contre l'homme que, trois mois plus tôt, l'on portait en triomphe. Rostopchine, écœuré, en arrive presque à regretter son acte de 1812, la « fausse idée », comme il dit à sa femme, qui l'a porté à croire que l'on devait tout sacrifier, alors qu'il s'agissait de l'honneur du nom russe, de l'indépendance de l'Empire : « Le mobilier, s'écrie-t-il amèrement, voilà ce qu'il y a de plus cher à l'homme ! »

Quelle fut, en face de cette cabale, l'attitude d'Alexandre, et ce qui se passa au juste entre l'empereur et Rostopchine, quand, en l'an 1814, dans la ville de Moscou, ils se retrouvèrent en présence, c'est un point qui demeure obscur, parmi les assertions contradictoires des historiens et des mémorialistes. On a parlé d'une scène de violence, d'un congé donné brutalement, devant toute la Cour assemblée, par le maître absolu à son serviteur en disgrâce. Les lettres que le comte adressait à sa femme semblent démentir cette version ; elles ne contiennent nulle allusion à une rupture si éclatante. Ce que l'on peut déduire de certaines phrases de cette correspondance, c'est qu'après de blessantes enquêtes sur la conduite du gouverneur, enquêtes qui n'aboutirent à aucun résultat, le Tsar lui témoigna une froideur malveillante, où réapparaissait l'ancienne antipathie, sans qu'il y eût entre eux aucune explication sur le sujet qui leur brûlait les lèvres. Quelques années plus tard, dans la ville de Berlin, comme un questionneur indiscret l'interrogeait sur la vraie cause de la destruction de Moscou : « Ceci, monsieur, répondit Rostopchine, est une question que l'empereur lui-même ne m'a pas faite, et je ne dois à personne d'y répondre ».

Quoi qu'il en soit, de ce moment sa décision fut prise de se démettre de son poste et de quitter la vie publique. « Sitôt que l'empereur sera de retour à Pétersbourg, écrit-il au comte Woronzoff[1], je compte également y aller, pour faire divorce avec Moscou. J'y ai vécu en enfer pendant deux ans. On me paie d'ingratitude. On me gratifie du titre d'incen-

1. 28 avril 1814.

diaire, moi qui ai perdu à toute cette histoire plus d'un million; car Voronovo et tous mes établissements sont brûlés; ma bibliothèque, mes tableaux, mes estampes, mes instruments de physique, tout a été pillé et saccagé. Je le dis à vous comme à un ami, car je ne parle pas de cela, et je n'y pense même pas... Je suis persuadé, ajoute-t-il, que, si mes enfants étaient réduits à la mendicité, ils n'auraient qu'à aller à Londres, et à dire dans le parc de Saint-James : « Nous mourons de faim, et notre père était gouverneur général de Moscou en 1812 »; alors ils auraient de quoi boire et manger, et être à l'abri de la misère! »

La démission ne fut que le prélude; il s'y joignit bientôt l'exil, un exil, il est vrai, moins imposé que volontaire, nécessité pourtant par la flagrante hostilité de la population de Moscou, par la rancune de la noblesse, par la malveillance de la Cour. Huit années se passèrent à errer à travers l'Europe, à visiter d'abord l'Allemagne, puis plus longuement la France, où l'accueil qu'il reçut de ses adversaires de la veille le dédommagea des traitements qu'il essuyait de ses compatriotes. Et quand, en 1823, vieilli, las et malade, et se sentant près de sa fin, il désira, pour y mourir, revoir enfin la terre natale, il jugea nécessaire de faire précéder son retour par la retentissante brochure dont j'ai parlé précédemment, où il se dépouillait de sa couronne civique et sacrifiait sa gloire au souci du repos. Ce que l'on doit penser de cette dénégation, tout ce qu'on vient de lire l'explique, je pense, assez clairement pour qu'il soit superflu d'insister davantage. La passagère défaillance du vieillard ne saurait effacer l'acte héroïque et réfléchi qui fut, en son âge mûr, le durable honneur de sa vie, qui fit de Rostopchine, dans une heure solennelle, l'instrument de la destinée, le vainqueur du grand victorieux.

Son rôle en cette tragique histoire, il l'a lui-même brièvement résumé dans une conversation qu'il eut à Bade, en 1817, avec l'écrivain Varnhagen : « Il se moqua, écrit l'auteur allemand, de ceux qui s'imaginaient qu'il avait mis le feu à l'immense Capitale avec une torche : — J'ai embrasé, dit-il, les esprits des hommes, et, à ce plus terrible des feux, il est facile d'allumer tous les flambeaux ». C'est en termes

presque semblables que s'exprime Woronzoff, spectateur clairvoyant, témoin bien informé : « La générosité, la fermeté, le patriotisme, écrit-il au comte Rostopchine [1], existaient dans l'âme de la nation russe, comme le feu dans toute la matière qui compose le monde. Mais, quoique cet élément soit plutôt concentré dans le nitre, le charbon et le soufre, il resterait éternellement caché dans cette combinaison, s'il n'était obligé de paraître dans sa toute-puissance éclatante par le contact d'une étincelle. Vous avez été cette étincelle! »

Et qu'on me laisse encore citer, comme conclusion de cette étude, les lignes où, mieux inspiré qu'en 1823, Rostopchine se rend à lui-même un juste témoignage, dans la lettre qui clôt la correspondance inédite à la quelle j'ai fait tant d'emprunts : « Je ne vous cacherai pas, Sire [2], que le malheur qui semblait être attaché à votre destinée a réveillé le sentiment d'amitié dont mon cœur était plein jadis pour vous. Voilà ce qui m'a donné des forces surnaturelles pour surmonter les obstacles sans nombre que les événements faisaient naître chaque jour. Moscou est restée tranquille et dépeuplée, la province fidèle, et indocile à l'ennemi. En y entrant, il a trouvé la famine, en la quittant sa destruction. De tout temps, je n'ai ambitionné que votre confiance; j'en ai été investi, et j'ai sauvé l'Empire! »

PIERRE DE SÉGUR

1. 17 mars 1813.
2. 2 décembre 1812.

EN CORNOUAILLES[1]

I

PONT-L'ABBÉ

En divers temps.

Pont-l'Abbé est charmant. Pont-l'Abbé est fantasque. Pont-l'Abbé ne ressemble à rien. On s'y dirait à la fois, qui sait comment? en Sicile, en Irlande et en Suède. C'est une petite ville à souhait, pour en faire la capitale d'une principauté paysanne et chimérique. Elle est rustique ; elle est gaie jusqu'à la folie ; et tout de même elle prend un air tragique, selon les jours. Les armes de l'ancienne baronnie, qu'on rencontre à chaque pas, ont des couleurs assez parlantes : « d'or, au lion de gueules », qui rappellent, en leur langue héraldique, la lumière et le sang. Et la devise du Pont : HEP CHANG, — qui est à dire : SANS CHANGER, — par bonheur ne ment pas encore.

Pont-l'Abbé a d'immenses places et de petites rues étroites. Tantôt, il y a foule au Pont-l'Abbé ; et tantôt Pont-l'Abbé est vide. Parfois, la ville paraît grande ; et parfois, il semble qu'on en ait fait le tour d'un seul coup d'œil. On y a le sentiment exquis de l'immuable et du caprice ; et l'on sourit au paradoxe de les goûter ensemble.

On peut, ici, ne pas entendre un mot de français, si l'on veut. Pendant les fêtes de la Tréminou, qui durent trois

1. Extrait d'un volume qui doit paraître prochainement sous ce titre : *Le Livre de l'Émeraude.*

jours, la ville est une fille folle; mais son délire de plaisir n'est point pareil aux autres : il reporte l'esprit à des temps très anciens; cette folle est paysanne et bretonne : on dirait que cette ville en fête ne compte pas un bourgeois. On a la sensation si rare de vivre un moment dans un royaume inconnu; et c'est au Pont-l'Abbé, comme en certaines bourgades d'Ombrie ou de Toscane, que l'on pense avec délices trouver ce qu'on ne trouve pas ailleurs, et que bientôt on ne trouvera plus.

Les hommes ont un costume qu'on ne rencontre nulle part, brillant et bizarre. Les femmes portent trois jupes en étages, et une coiffe pointue qui rappelle les symboles et les cultes orgiaques de la vieille Asie. Les broderies jaunes, la coiffure, les mœurs, tout ici est singulier et semble plus ancien que la Bretagne, elle-même si parfumée d'ancienneté. Ici, le peuple est rieur, — ou morne, violent, mystique et sensuel; — ces paysans doux et polis, à l'ordinaire, sont quelquefois maîtres en raillerie; capables de souffrir bien des maux, le plaisir les déchaîne. Les femmes ont dans toute la Bretagne, et surtout à Kemper, la réputation de folles amoureuses. Les Bigoudens[1] sont à ce point particuliers parmi le reste des Bretons qu'on leur prête une origine différente, presque fabuleuse; les uns les font descendre des Phéniciens, Tyr aurait envoyé une colonie sur ce point de la côte; les autres les rangent au nombre des Mongols. D'autres, encore plus incroyables, prétendent voir dans la Phénicie une colonie bretonne, et se demandent si, par hasard, Jésus-Christ n'était point de sang breton : sainte Anne d'Auray en serait sans doute bien contente. Rêveries, où il faut voir pourtant le caractère singulier de ce petit peuple au milieu de la race. Mais quoi! les clans bretons diffèrent entre eux, à l'infini.

Le climat de cette terre est délicieux; et comme à Roscoff en Léon, il n'est rien ici que l'on n'obtienne de la culture. C'est l'île de Wight de la France; et sous la cloche du ciel marin, chargé des vapeurs atlantiques, le sol garde presque en tout temps la tiédeur d'une serre. La violence de l'Océan y aidant, voilà qui explique l'ardeur des passions. A Penmarc'h, aux

1. Comme on les nomme de la pièce caractéristique qui termine la coiffe des femmes.

bouches mêmes de l'ouragan, quelqu'un a eu l'idée non commune de planter le roc en vignoble.

En Pont-l'Abbé les masures sont moins propres, sans doute, que les fermes de Hollande, et non moins sales que les fermes en Écosse; mais quoi! est-il rien de si sordide que les bouges où vivent, l'hiver, les pauvres des grandes villes? Les bêtes, du moins, ne couchent pas, dit-on, à Paris ni à Londres, avec les gens. Est-ce si sûr? Il n'y a pas que les animaux domestiques. Il est aussi des hyènes, voire des pourceaux à deux pattes.

Sur l'espace de quelques lieues carrées, l'on trouve presque toutes les sortes de nature : la campagne bretonne, si verte et si sérieuse, les cultures et les landes tournent à l'entour de la petite capitale, comme l'idylle autour d'un plus grave sujet. De tous côtés, beaucoup de vieilles murailles, à l'air ardent et passionné; et des ruines tragiques. La mer de Loc-Tudy semble une calme et voluptueuse lagune d'Océanie, sous un ciel tendre; et l'océan de Penmarc'h est le roi des épouvantements : là règne la fureur; les rocs sombres paraissent figés, roidis dans la terreur que leur cause le combat éternel d'un ciel gros de menaces et des vagues sinistres. Plus terribles encore, la désolation de Plovan, où se penche l'œil vide de la mort, la grève de Saint-Vio et le désert anxieux qui miroite le long de la baie d'Audierne : en quel lieu le ciel a-t-il plus souvent la triste féerie que peuvent seuls connaître les pays d'eaux stagnantes, et, dans les sables, les yeux hagards des mares rêveuses?

Certes, une terre semblable est faite pour les poètes : car ce sont des poèmes, tous les vrais paysages, ceux où l'ordre des émotions est ménagé par un divin artiste, qu'elles soient humbles ou grandioses, discrètes ou splendides, — depuis l'accord froid du matin jusques aux chaudes harmonies du soir. — Il n'est donc pas étonnant que le pays de Pont-l'Abbé ait encouru le mépris des médecins : la réprobation des docteurs en économie pèse sur les œuvres naïves de l'artiste divin, il faut en prendre son parti. Ils l'ont condamné au nom de la science, du progrès, de la banque et de l'hygiène, cette femelle de Moloch et plus impitoyable que lui. Les apothicaires de la raison se sont grandement indignés contre

Pont-l'Abbé : car toute beauté est déraisonnable. Mais quoi ! le soleil y rit ; et côte à côte avec la joie violente, sous une tente grise, la mélancolie y demeure.

II

LA FOI

A Go..., en été.

On l'appelait, dans le pays, « le bon Hervé » : chacun le connaissait, et les mendiants l'avaient en estime singulière. Quoique très pauvre, il donnait toujours l'aumône; et l'un d'eux m'a dit avoir plus d'une fois partagé le repas du bon Hervé, dans la même écuelle.

Hervé Tallec n'avait guère plus de cinquante ans ; il était sabotier de son état ; il aimait surtout à faire de jolis sabots pour les enfants ; il y mettait une sorte d'art naïf et rustique : noirs, pointus du bout et relevés à la poulaine, ces petits sabots étaient ornés d'une piqûre délicate, où Hervé dessinait des rinceaux sur le modèle des feuilles de houx et des bruyères; et lorsqu'un enfant, le dimanche, avançait coquettement le pied, disant : « C'est les sabots du bon Hervé », il souriait avec tendresse.

Il vivait dans une petite maison de pierre, où il était né, et où son père avait vécu. Tous les siens étaient morts l'un après l'autre. Sa femme avait trépassé, donnant le jour à une petite fille; et un malheur suprême avait couronné ces infortunes : à dix ans, la petite était morte d'une fièvre. Il était resté seul, inconsolable. Il avait le portrait de la morte, qu'un mauvais peintre, passant par le pays, avait essayé, séduit par le charmant visage de l'enfant. La petite était sérieuse : une candeur de primevère et une gravité d'infante. Ses cheveux étaient de paille au soleil, et ses yeux, la fleur du lin dans le blé. Elle avait dû mettre une attention religieuse à se laisser peindre ; et sa ravissante bouche, un peu gonflée, était pareille à un bourgeon qui redoute de s'ouvrir. — Elle aurait eu, maintenant, vingt-deux ans.

Hervé parut, au Pardon, quand la procession sortit de l'église : il portait une bannière ; il semblait le porte-étendard d'une armée triomphante, un chevalier de la Croix ou du Temple ; et il n'eût pas montré, bardé de fer, une mine plus haute et plus solennelle. Quand la cérémonie prit fin, et le cortège revenu, Hervé rentra dans la noire église. Il faisait déjà sombre dans les angles ; une odeur molle d'encens et de tombeau flottait entre les murs humides ; la vieille chapelle s'affaissait sur un flanc, comme une octogénaire ; et le silence était pensif... Hervé priait d'une ferveur si ardente qu'on l'eût dit en extase. Il était à genoux, la tête baissée, les yeux dirigés sur l'autel, où brillait une faible lumière. De tout son corps prosterné, seuls les regards s'élevaient, d'un essor enthousiaste, et brûlant d'une tendre humilité. Il avait les pieds et les talons joints ; et, s'il lui arrivait, sans le vouloir, de faire un mouvement, il rapprochait aussitôt ses membres, dans l'attitude du profond devoir, du profond respect : et c'était celle, encore, de la confiance parfaite, de la victime volontaire, pieds et poings liés. Ses mains aussi étaient jointes, et pressaient le menton rasé. La nuque ployée, les cheveux un peu longs, blancs et jaunes, collaient par la sueur au col hâlé. Et ses yeux, ses yeux passionnés, étaient ceux de sa fille, un ciel où les pluies ont passé...

Hervé, qui priait d'un si grand cœur, n'entendait pas la lettre de ses prières : en elles, il se jetait tout entier, comme un naufragé se lance dans la mer, en vue du rivage. A l'aide de ces mots étranges et obscurs, que l'amour balbutie et ne se lasse point de répéter, il faisait le don sans conditions de soi-même : il se livrait. Il suppliait. Et, nulle oraison ne pouvait avoir plus de portée qu'une telle prière. Il parlait à la Vierge plus qu'au Sauveur ; et, à toute occasion, il se vouait aux Saints et aux Saintes. Mais la Vierge, les Saints et les Bienheureux, tout n'était pour lui que messagers divins ; et, enfin, il voyait tout en Dieu.

Il aimait toutes les bêtes ; et avait grand'pitié de toutes, contre la coutume des paysans. Il avait nourri un vieux cheval de son père, bien longtemps après qu'il fût devenu impropre au service ; et c'était un dicton, dans la paroisse, de demander aux paresseux « s'ils se prenaient pour le cheval au

bon Hervé ». Il ne vivait presque que de galettes au blé noir, et de bouillie d'avoine ; il mangeait la viande à contre-cœur, et on en faisait faussement honneur à sa piété : ses amis le sachant, on ne lui offrait pas du lard nouveau, ni du porc tué à l'occasion des fêtes. Il buvait largement ; et parfois il était un peu ivre : il n'en paraissait pas honteux, et ne jurait point de ne jamais retomber dans cet opprobre. Parfois, dans son travail, sous les arbres, il écoutait les piverts et les coucous ; il s'oubliait à contempler les hêtres ; il regardait le ciel entre les mains épineuses des houx : et, plein d'amour, il s'affligeait de ne pouvoir parler aux houx, au ciel, aux coucous ni aux hêtres. Il imitait, pourtant, jusqu'à tromper les passants, le langage divers des bêtes, de celles qui glapissent comme de celles qui modulent en gazouillant. Pendant bien des mois, il avait eu pour hôte familier un corbeau doctoral et sagace, qui sut bientôt, hochant la tête, répondre en breton. — Mais, surtout, il connaissait à merveille les créatures du matin, les alouettes quand elles rient, et les oiseaux qui s'éveillent. Tout vivait à ses yeux ; et toute vie étant de Dieu, tout était Dieu. Comme à sainte Anne et à saint Hervé, ses patrons, il croyait aux âmes des morts, aux esprits qui errent tourmentés, aux revenants et aux fées : les korrigans courent sur la lande, et les lutins se cachent dans les fontaines ; gare à qui jure, ou qui défie imprudemment !... Tout est vivant : qui fait pousser l'herbe ? C'est Celui qui fait croître l'homme. Tout parle, et toute parole est divine. Aussi, « l'espoir et le pardon sont proclamés partout... » et les spectres même n'ont rien de redoutable : les pauvres démons n'auraient pas dû désespérer de la miséricorde céleste ; s'ils avaient bien cherché la paix, ils l'auraient obtenue...

Il eût adoré le soleil, la lune et les étoiles, s'il n'eût pas été contre l'usage de leur offrir un culte ; mais, dans son cœur, vivait l'adoration que ses lèvres avaient désappris de nommer. Il avait beaucoup souffert, et beaucoup pleuré ; il ne riait guère ; mais il n'était pas triste : sa certitude était sans bornes. Il ne connaissait rien que par elle. Il croyait pour autant qu'il savait. Il ne doutait pas plus qu'il dût vivre, qu'il ne doutait s'il vivait. Il avait pour lui-même l'évidence que le grain qui germe a pour l'épi...

Il savait... il savait... il n'eût pas su dire quoi : sinon qu'une espérance infinie vivait en lui, égale à son amour pour toutes choses, et au mystère également infini où elle les prolongeait.

Il faisait presque nuit dans l'église.

Hervé était toujours là; et la clarté rêveuse du couchant ne coulait plus sur les dalles qu'à la manière d'une source qui se tarit.

Près de lui, il vit une jeune fille modeste, compatissante et douce : c'était sa filleule, née dans le même temps que sa fille. Elle venait le prendre pour dîner chez ses parents. Elle lui avait mis la main sur le bras ; et lui, encore agenouillé, la regarda un moment sans rien dire, et, la reconnaissant dans son âme, sans doute, ici, ne la connut pas...

Puis, il se leva, souriant avec une sorte de douloureuse contrainte ; et, comme il la suivait, lui offrant l'eau bénite, dans ses yeux, encore pleins de ferveur, passa la vapeur brûlante de quelques larmes.

III

SEIGNEURS

En toute saison.

En canot, descendant la rivière, le vieux Crozon raconte ses souvenirs.

— Un bon seigneur, c'était M. de M..., qui vivait encore, il y a vingt ans... Oui... il en aurait plus de cent aujourd'hui. Il était vieux quand il est mort ; mais il est parti bien trop tôt encore, *bamm* [1], oui!... Il était connu de tout le monde dans le pays. Il n'avait pas son pareil pour être un brave homme... On n'en voit plus de cette façon-là, *bamm*, non !... Il vivait sous l'œil du bon Dieu, et il le voit maintenant en paradis. Tout le monde l'aimait, parce qu'il aimait tout le monde. Il

1. *Bamm*, pour *dame !* C'est le mot dont Crozon assaisonne tous ses discours.

n'était pas dur aux pauvres gens... On allait le trouver, et il disait : « Allons, qu'est-ce qu'il te faut? Tiens donc, — qu'il disait, — prends cette pièce, prends; va-t'en à tes affaires ; et viens me voir le mois prochain... Nous verrons à te tirer de là... Sois honnête, et prie Dieu de te venir en aide...» Et l'on s'en allait content, monsieur, Oui, *bamm !* on se sentait tranquille...

» Les jours de fête, donc, il laissait entrer qui voulait dans son domaine. Et il y en avait qui n'était pas raisonnables, non, *bamm !...* des gâte-tout qui n'avaient pas de soin, qui lui mettaient le feu dans ses bois; ils ont brûlé souvent. Mais lui n'y faisait pas attention. On lui disait :

» — Pourquoi ne fermez-vous pas la propriété, donc? Elle est à vous... Ils vous brûleront le château, un de ces jours...

» — Hé! ils n'ont pas de campagne, et j'en ai une, — qu'il répondait; — il faut bien qu'ils se promènent...

» Toutes les noces de Kemper et du Pont-l'Abbé se faisaient chez M. de M... Ils venaient tous en bande dîner sur l'herbe dans le bois, et ils allaient prendre le sel et le poivre au château. M. de M... avait donné l'ordre une fois pour toutes: « Vous ne refuserez jamais le sel et le poivre », qu'il avait dit... Et souvent on goûtait aussi le cidre nouveau... Pour un digne homme, *bamm!* c'était un digne homme.

» Et puis il a eu ses malheurs. « Dieu m'a éprouvé, donc... », qu'il disait. En rien de temps, il a tout perdu, sa femme et ses enfants. Il ne lui est resté qu'une fille. Il avait pour lors soixante ans, peut-être... Le pauvre bon monsieur, il est entré dans les ordres; et il a encore été meilleur abbé que bon maître. Dans ce temps-là, il n'y avait rien du tout aux Glénans, ni église, ni chapelle, ni rien donc... Alors, le bon abbé de M... avait été faire un tour par là :

» — Ma foi, — qu'il dit, — ce n'est pas possible que des chrétiens restent sans secours comme cela et qu'ils n'aient pas même une petite cloche. Ce n'est pas des païens, n'est-ce pas?.

» — Mais comment faire?

» — Je suis là, — qu'il dit; — et avec l'aide de Dieu, je ferai le nécessaire.

» Et il l'a fait comme il l'a dit. Il a bâti une église dans l'Ile; on l'a consacrée; et lui-même, le bon monsieur, tous les

dimanches, il s'embarquait, quelque temps qu'il fît, et il allait leur dire la messe... Vous ne l'auriez pas retenu... Oui, *bamm!* un bien bon homme, celui-là...

— Et depuis?

— Ah! depuis, ce n'est plus la même chose, *bamm!* On a vu du nouveau...

J'ai toutes les peines du monde à savoir quoi. Le vieux Crozon ne veut plus rien dire. Il répugne toujours à juger autrui et à n'en pas faire l'éloge : il voudrait ne connaître les grands de la terre, les riches, les châtelains, les vieilles familles que par les beaux côtés. A la fin. il avoue: car il n'est pas dupe.

— Hé! donc, l'héritier ne ressemble guère à M. de M... Il trouvait qu'on lui gâtait son bien, qu'on lui brûlait ses bois. Il n'a plus voulu le permettre, *bamm!* Il a tout fermé, la forêt, les collines, de tous les bords. C'est son droit, donc, c'est son droit... Il a mis des gardes partout, M. de P... Personne ne peut plus entrer chez lui... C'est son droit. Et les gardes, *bamm!* ils ont la consigne... Si quelqu'un passe dans les bois, on lui tire dessus, comme sur un lapin... Attrape!... Maintenant, on est sévère... Un coup de fusil... comme sur un lapin...

Il se tait un instant; puis, comme s'il regrettait d'avoir jugé un plus puissant que lui, pour effacer la médisance il conclut :

— C'est son droit, n'est-ce pas? Il est chez lui... La propriété est mieux tenue, depuis, on ne peut pas dire le contraire.

IV

LE PAUVRE PÊCHEUR

Au G... En juillet...

La mer riait, comme une reine heureuse.

La cale était couverte de poissons. Au soleil, déjà plus bas sur l'horizon plus rouge, ils brillaient comme des émaux glacés d'on ne sait quelle laque métallique et liquide. Ran-

gés sur les deux bords de la vieille pierre en pente, ils faisaient un chemin où les pêcheurs se promenaient entre des pierres précieuses, des lingots d'argent et de vermeil, incrustés de rubis. La mer clapotait contre la cale, et mouillait en riant les filets et les rames. Entre les poissons, affairées, allaient et venaient les femmes, la cotte retroussée ; et l'on voyait dans les sabots humides les bas de laine noire ou bleue gonflés par les grosses jambes. Quelques-unes couraient lourdement ; d'autres criaient, appelant avec des gestes. Les hommes couraient aussi, pieds nus, montrant des jambes brunes, parfois très blanches, nerveuses comme celles des jeunes chevaux ; et plusieurs étaient marquées d'un sillon noir, d'une plaie encore rouge, depuis la cheville jusqu'au jarret, trace d'une chute ou d'une blessure. Les enfants marchaient entre les tas de poissons ; ou, bavards et criards, les mains en avant, ils se penchaient sur les bêtes frétillantes, les soulevant par la queue, jusqu'à ce qu'une commère les menaçât ; ou bien, sérieux et muets, ils allaient par deux ou trois, regardant décharger les paniers, en connaisseurs, se parlant du regard, les mains derrière le dos. Les dorades et les maquereaux luisaient comme de l'argent et de l'émeraude en fusion ; les grands congres longs, roides, ronds, pareils à des cuisses de nègres, battaient parfois la pierre d'un frémissement convulsif ; un banc de rougets sur un lit d'algues avait la couleur de bijoux persans, faits de roses diamantées sur un coussin de velours vert. Et les dorades à la tête large écarquillaient des yeux ronds comme des sequins arabes, aussi fixes dans le cercle double qui les enchâsse que les yeux peints sur une toile, et déjà presque blancs...

Quand le marché prit fin, et que les femmes emportèrent ce que leurs hommes n'avaient pas vendu, sur la cale jonchée de débris, les enfants s'amusèrent. Une grande vieille longue, maigre, noire et noueuse comme un cep, après une âpre dispute, prit sous son bras, l'accotant à la hanche, un panier de sardines qu'elle avait convoité ; et le matelot, heureux d'en avoir fini, la vit s'éloigner d'un pas rapide, les sabots claquants : il la regardait, et allumant sa pipe, il haussa lentement les épaules.

Dans les bateaux, les mousses et quelques hommes s'empressaient à la besogne, pour rentrer plus tôt au logis. Il n'y avait presque plus personne sur le port. La mer montait, toujours plus belle; et les vagues vertes se teintaient déjà de pourpre occidental.

Une barque, montée de quatre hommes, aborda et mouilla. Trois de ces hommes avaient un air de famille, à ne s'y pas tromper: le père et les deux fils. L'autre était un matelot encore jeune, dont la maigreur trapue exprimait une vigueur peu commune. Parlant pour tous, et jetant un regard circulaire à l'entour, il reconnut qu'on était en retard d'une heure, et qu'il faudrait jeter le poisson à l'eau, au lieu de trouver à le vendre. Le père des deux garçons aux cheveux roux lui imposa silence. Taciturnes, ils lancèrent leur pêche sur la cale, et le poisson, la gueule ouverte, se débattait dans une agonie convulsive. Le matelot maigre, aux larges épaules, ayant couru sur la place, revint bientôt avec un homme court et fort, M. Rivoal, le marchand. Le visage gras et rond, tout le corps bien nourri, M. Rivoal avait la peau luisante, les moustaches rousses, épaisses, relevées en crocs arrogants. Il portait le costume d'un bourgeois à l'aise; une chaîne de montre était étendue sur son gilet; il fumait la cigarette. Il parla au pêcheur d'un ton las et indifférent. Il s'était dérangé pour lui; mais que voulait-on qu'il fît de ce poisson? Il n'était plus temps... Il consulta sa montre: peut-être, pourtant, serait-il possible de faire partir les paniers... Il chargerait Le Fustec de les prendre: justement, il était encore à l'auberge... Mais il n'en donnait que tant... et pas un sou de plus.

Le pêcheur écoutait, les sourcils froncés, un air d'anxiété répandu sur le visage. Il se récria d'une voix sourde, faiblement. Les autres ne disaient mot; et même, un moment après, ils se dispersèrent sans avoir ouvert la bouche. La lutte fut courte. Le pêcheur céda; il fit un geste de découragement ou de mépris, et ne dit plus rien. Cependant M. Rivoal reprit la parole, du même ton indifférent, et dit :

— Harmel, tu me dois encore... Je te paie dix-neuf francs mais tu prends deux litres sur le prix. Entendu, Harmel?...

Harmel ne répondit pas, sinon par un regard farouche et triste : il releva sa tête baissée, d'un coup brusque, comme font les taureaux et les béliers. « Ainsi, une fois encore... » Il savait bien ce qui allait se passer : non seulement la pêche était manquée, et ne lui rapporterait rien ; mais il avait déchiré un filet ; il était payé en eau-de-vie ; il n'aurait pas assez d'argent pour la femme ; il boirait avec Lesken et ne rentrerait qu'ivre-mort à la maison.

On chargea le poisson sous les yeux attentifs du marchand. Tous s'éloignèrent ; et l'on n'eût jamais pensé que cet homme et ces quatre marins fussent de la même race : lui, gras, plein, vêtu à la mode des villes, chaussé de cuir jaune, tenant la cigarette d'une main ballante, des bagues aux doigts ; — et eux, maigres, pieds nus, la toile collant aux membres, les mains noires et osseuses, comme d'écorchés qu'on eût flambés au feu, telles les pattes des poules. Ils allèrent à l'auberge, où, effacés sur le seuil devant le marchand, ils entrèrent à sa suite.

Un peu de temps après, Harmel revint sur la cale, avec Lesken. L'un et l'autre déjà gris, les yeux troubles, tenaient une bouteille jaune sous le bras. La barque flottait contre le bord ; l'heure de la pleine eau était venue ; la mer radieuse n'était plus qu'un lac infini de soie, semé de fleurs. Et le soleil allait disparaître dans une gloire d'or rouge... Une fillette, couchée sur le ventre, jouait avec des crabes oubliés dans un écheveau de varech, et les torturait, cassant une pince, arrachant un article, frappant avec une pierre sur la cuirasse ; et quelquefois une patte remuait.

Harmel et Lesken s'étaient assis dans le bateau, l'un en face de l'autre. Ils buvaient l'eau-de-vie à la bouteille... Ils échangeaient des paroles rares et brèves. D'abord ils se regardèrent à peine ; puis, à la fin, ils avaient parfois une sorte de sourire fatigué aux lèvres, quelque chose de puéril et de contraint. Harmel avait ôté son bonnet et sa veste. La sueur lui collait ses cheveux dorés aux tempes ; et la forme longue de son crâne en tonneau en était mieux marquée. Son nez droit et court semblait de bois au-dessus de la lèvre rose ; on voyait par la chemise ouverte des poils roux sur sa poi-

trine musculeuse; et la couleur de sa peau changeait brusquement au ras du col, comme s'il avait eu une tête de brique sur un corps de pierre. Le matelot Lesken avait enfoncé ses pieds dans ses bottes, et se tenait roide sur le banc, comme à la manœuvre; il n'avait point sur la figure cette ombre de désolation et de lassitude douloureuse, qui creusait les traits de l'autre; sa maigreur, au contraire, respirait l'énergie et presque le défi. Il paraissait insolent, railleur et fort intelligent.

La fillette, s'étant mise sur ses pieds, lança en l'air des pattes de crabes, et s'en alla en sautillant... Les derniers rayons du soleil éclairaient la charnière d'un auvent; et l'on voyait, entre le gond et la muraille, une araignée au milieu de sa toile irisée : elle suçait une mouche qui devait vivre encore. Et la fillette, en passant, ayant aperçu l'araignée à portée de sa main, l'écrasa contre le mur avec sa pierre... Elle s'en fut.

Harmel regardait le large d'un œil trouble, par-dessus l'épaule de son compagnon; il pliait un peu le dos, et ses bras lui pendaient tout d'une pièce le long des flancs, plus lourds que des ancres; ses mains étaient d'un rouge sombre, comme celui du sang caillé, et elles semblaient démesurées, avec leurs veines gonflées, racines tordues aux branches vertes. Lesken ricana silencieusement : il voyait venir sur le quai désert le marchand gras, chaussé de cuir jaune. Le désignant d'un coup d'épaule, il dit doucement à Harmel :

— Il est là... Qu'est-ce qu'il veut encore?

Et, le mareyeur ayant jeté un regard sur les deux hommes, Lesken lui cria :

— Bonsoir, monsieur Rivoal!...

— Bonsoir! — repartit l'autre, de sa voix indifférente. .

Il s'éloignait à petits pas sur la grève.

Lesken rit encore, du même rire silencieux, découvrant de larges dents jaunes.

— Tu l'as vu? — dit-il. — Eh bien, quoi?... Il est content, lui... Ce n'est pas comme toi... Ho!... Ho!...— cria-t-il plus fort; — réveille-toi, Harmel!...

Il leva les épaules, et reprit de son ton bas et mordant :

— Le voilà encore qui dort... Ne te fais donc pas du chagrin, mon vieux, chrétien mon frère... Ne te fais pas du chagrin, marin!... Est-ce qu'il en a, lui?... Eh bien, fais comme lui... Tu es saoul... Je suis saoul... mais c'est lui, l'ivrogne. Hé?... Qu'est-ce qui t'a donné à boire? C'est lui... Qui t'a mis les bouteilles sous le bras? C'est lui... Il ne fallait pas les lui laisser, peut-être!...

Harmel répondit violemment :

— Non!

Et un éclair rouge passa dans ses yeux sombres.

— Toi, — reprit Lesken, — tu ne sais que te faire du sang noir... Fais comme moi : f...-toi de tout : f...-toi de lui... f...-toi de toi... Tiens, regarde-le, là-bas : il vient de glisser, le bandit, sur une pierre : il est trop lourd de notre argent dans les poches; il ne tient plus debout... Si j'étais de la pierre, j'aurais voulu le f... à l'eau...

Il but une longue lampée à la bouteille et continua, du même accent sarcastique, d'âpre jovialité :

— Va, il est plus voleur que tu n'es ivrogne... Il volerait les morts, s'ils allaient à la pêche, dans son quartier...

Il jura.

— Qu'est-ce-que tu lui ferais, toi, si tu le tenais, un soir, tout seul, dans l'île?... Mais toi, je te connais, — dit-il après un court silence; — tu ne lui ferais rien du tout... Tu prendrais ton poisson, et tu irais lui dire : « Faites votre prix, monsieur Rivoal... »

Il jura encore, et cracha, baissant la tête entre ses jambes ouvertes, et, se regardant cracher :

— Tu ne le... Moi, Harmel, si je l'avais sous la main, ce marchand de rogue, je le... Tiens, comme ça!

Et il leva sa jambe, frappant de son pied redoutable le fond du bateau, sur la tête d'un poisson qui y était resté. On entendit le chuintement mol de l'écrasement sous la botte :

— Tu ne le ferais pas? — répéta-t-il en ricanant.

— Non, — dit Harmel.

Lesken le regarda de travers; puis :

— Bah! — dit-il, — tes enfants le feront...

Le ciel, du vert le plus tendre, réfléchissait les rayons nacrés de la roue du soleil disparu. La mer n'ondulait plus

qu'à peine, suspendue dans une extase. La mer diaprée n'était qu'un cimetière de pollens somptueux et de fleurs soyeuses. Des mouettes planaient; et, sous leurs ailes éployées, leur corps était d'un violet sombre. Partout la grâce d'une sérénité divine, partout la paix.

V

PORT DE GUERRE

En automne.

Brest, sévère et dur, fronce le sourcil au crépuscule.

Un soir d'automne, humide et tiède. Le soleil est descendu sur le Goulet comme une orange de feu sur une pente de jade; et, disparu, sa lueur sous le ciel, à l'Occident, illumine les plumes des nuages : sur le large, c'est un paon décapité, la tête en bas, qui fait la roue sanglante.

Brest tout entier semble un gigantesque mortier de pierre, pointé pour lancer son obus sur l'Océan. Le cours d'Ajot profile au loin ses arbres alignés, comme les rayures de la puissante pièce. Les hautes murailles courent roides, corset de la citadelle. Une ville sans âge et dans sa force, vaste, royale et d'un caractère altier, un bastion qui veille. un air d'acier, de roc et de canon.

Dans la rade, les cuirassés pèsent sur l'eau épaisse, beaux comme la force et sombres comme elle. Et, parfois, un reflet oblique de la lumière qui meurt éclaire la gueule noire, l'O d'ombre qu'ouvre un monstrueux canon : il sort de la masse de fer comme le long col de la tortue hors de la carapace. Et les mâts sans voiles se dressent pour trouer le ciel comme des doigts pointus, aux phalanges baguées de hunes. Gris et longs, les croiseurs sont posés sur le flot et brillent étrangement, pareils à d'immenses tranchets sur l'étal de la vague.

Les canots et les baleinières fendent l'eau déjà noire, où s'allongent des lueurs tristes. Les rames claires fauchent en mesure la plaine lourde des vagues; et quand elles se relèvent, des gerbes de gouttelettes en ruissellent; les matelots courbés font corps avec les avirons, et leurs bras avec les rames se

coudent à leurs troncs comme les antennes d'un colossal insecte. Les cols bleus, les tricots, les visages hâlés et imberbes, les canots, tout est net et fort; l'acier et le cuivre brillent dans la pénombre; les coups de sifflets brefs percent l'air et les trilles roulent. Les officiers, sur le quai, ont la figure impérieuse ou familière de ceux qui commandent. Les galons d'or, parfois, luisent et s'éclipsent obliquement, comme ces lampes qui vont et viennent brusquement derrière une fenêtre, la nuit... On entend le cliquetis sec des armes... Et, là-bas, le tumulte grinçant des machines, la basse sourde de l'Arsenal.

La ville s'illumine. Les rues sonnent sous les pieds lourds et les bottes. Derrière les vitres suantes, les lumières jaunes s'étalent comme un fruit écrasé; et les blanches lampes électriques éclairent sinistrement, boules de neige étincelantes. Dans la boue grasse, sous un vent tiède, la foule des marins va et vient pesamment; les hommes se balancent, hauts parmi les coiffes. Des tavernes qui s'ouvrent, et des tavernes dont on pousse la porte, en pesant du genou; des bouges enfumés, un souffle d'eau-de-vie et de tabac... Des femmes peintes se montrent aux hommes et les frôlent en passant, les unes souriant comme des poupées, les autres levant vers les mâles visages des yeux inquiets ou rieurs.

Puis, des ruelles sombres où l'on tombe comme dans une cave; et un fin brouillard bleu tremble aux carrefours. Une senteur de choux, d'égout et de friture. Une femme pleure sous un réverbère, et tient son front entre ses mains: sa coiffe penchée, on dirait qu'elle prie. Des enfants se serrent sous une porte basse, maigres et mornes : il y en a deux qui viennent demander l'aumône; ils ont de doux yeux vides et suppliants. L'un d'eux, une petite fille, suçait ses doigts; et, l'ayant tiré de sa bouche pour tendre la main, son pouce, l'ongle mouillé de salive, avait l'odeur moisie des champignons.

Des femmes rient, cependant; elles courent, poursuivies par des matelots, la face rouge et luisante d'ivresse. On appelle d'une fenêtre; un rire éclate encore, étrange et court, telle la fusée d'une amorce. Au-dessus des maisons, dans le canal du ciel, quelques rares étoiles, obscurcies et lointaines, pareilles à des pièces d'or perdues dans le sable.

Et moi, je tourne le dos à la ville en rumeur. Je reviens sur le bord de la rade. L'eau est noire comme du goudron. Ma pensée erre et revient sur elle-même, comme un navire évite sous la poussée muette du jusant.

Je regarde le ciel sombre et la mer, miroir de l'ennui taciturne.

VI

FJORD

13 novembre, à Bénodet.

Dès l'aube, il bruine. Les brouillards lointains se condensent au-dessus de la baie, entre les rives, et s'éparpillent en poussière humide. Il fait doux, silencieux et triste. Si l'on sort, on ne sent presque pas la pluie ; mais, au bout d'un moment, on est tout trempé, et les vêtements s'en imbibent. Partout où l'on met la main, on la mouille ; et la terre ne semble plus faite que d'une pâte pétrie.

Tout a la couleur blanchâtre de la fumée ; la mer est blanche ; la rivière est blanche ; et les arbres disparaissent à demi sous la buée. La fumée des toits ne s'élève point, et retombe mêlée à l'haleine brumeuse, qui flotte entre les bras fins des peupliers et les branches étendues des ormes.

Chacun reste chez soi. Sur le chemin, sur la place, personne. Les douaniers sont assis dans le corps de garde, derrière la porte poussée ; et nul ne vient lire, sous le grillage, les dernières nouvelles du temps qu'il fait.

A la maison, les murs, la rampe de l'escalier, la poignée des portes, le bois de la table et des chaises collent aux doigts qui s'y posent. Les volets sont brodés d'un nombre infini de gouttelettes, toutes distinctes et rangées en longues colonnes, comme des perles. Et les vitres, les glaces, les verres sont couverts de buée.

Il fait très doux ; et pourtant l'on frissonne. Un silence nocturne s'étend sur la lande. Pas un pas ; pas un appel. De temps en temps, le cri d'une pie ; ou la voix lointaine d'une femme qui tousse. Et là-bas, derrière les haies, parfois s'élève

une vive dispute d'oiseaux : c'est peut-être un épervier qui a fait des siennes? ou peut-être se réjouissent-ils dans les breuils de n'avoir rien à craindre des chiens ni de l'homme...

Le murmure de la mer lui-même est plus lent. Elle soupire avec fatigue; et la vague meurt à demi-voix. Le ciel blanchâtre est bas sur la terre : il s'étend comme une étoffe de fumée, sans un pli; et les arbres frileux y dérobent leurs têtes. La brume se fait plus épaisse au coude boisé de la rivière, là où elle se cache plus avant dans le pays...

Est-ce Bénodet et le fleuve de Kemper, si bleu, si gai à la lumière? Est-ce un fjord en Bretagne?... ou en Écosse?... ou peut-être en Norvège?...

Les voiles noires pendent, lourdes d'eau, et luisent mouillées, comme du cuir. Les maisons grises s'effacent dans la bruine; et les tourelles rouges du château, sur le bord de la rivière, n'ont plus que la couleur éteinte des dernières roses...

Pas un pli dans le ciel gris. Il bruine...

VII

L'AGNEAU

Un matin de Pardon. — Fin août.

La lutte prit fin au milieu des cris : jusque-là, les assistants avaient gardé le silence, suivant les péripéties du combat. On jugeait les coups d'un mot, et d'un geste on donnait le signal des reprises. Le corps à corps ne fournit pas le moindre prétexte aux disputes. Rouge et respirant à gros coups de poitrine, tel un soufflet devant la forge, le vainqueur de la lutte reprit sa veste aux mains d'un ami, et la passa lentement en faisant le gros dos. A ses cheveux, fins et dorés, perlait la sueur; le sang pressait d'une onde pourpre la peau du large cou rond, comme s'il allait en jaillir; et, sur la chemise collée par la sueur aux épaules, on voyait, en un double sillon, la marque des étreintes qu'il avait secouées. Il était joyeux et fier; il riait sans faste, mais le bon tremblement de la gaieté secouait son torse; et sa lèvre supérieure, un peu

retroussée sous la moustache blonde, montrait de larges dents saillantes. Vains de lui, ses amis l'entouraient : le paysan l'avait emporté sur le pêcheur. Ils se dirigèrent tous ensemble vers une ferme voisine où, dans le courtil, le prix de la lutte était couché contre une auge.

Suant aussi et rouge sous le hâle, comme une brique trop cuite, le vaincu se rajustait. Il ne répondait pas à trois ou quatre camarades, qui l'invitaient à venir boire. Il remonta sa ceinture et la boucla. Il épousseta ses flancs chargés de poussière, et s'enfonça la casquette sur les sourcils : il était humilié. Passant devant le courtil, quoi qu'il voulût s'en défendre, il jeta un regard sur son rival, et détourna rapidement les yeux, craignant d'y laisser lire l'envie.

Contre l'auge, l'agneau attendait son maître. Il était entravé et les mouches le piquaient aux paupières : il fermait les yeux. C'était un bel agneau, déjà fort et gras, au poil brillant, bouclé, à la queue large. Il était blanc et il bêlait. Le vainqueur entra dans la cour, ramassa l'animal, le soupesa ; puis, deux pattes dans chaque main, le chargea sur son cou. Tous ensemble, ils sortirent encore et s'en furent à la Croix, le vieux Malghorn, fumant sa courte pipe en terre blanche : Malghorn devait bannir [1] l'agneau, et le vendre au plus offrant, — Malghorn, qui est à la fois le fossoyeur, le sacristain et le héraut de la paroisse.

Sur le Calvaire, la Croix brillait dans l'air bleu : et la lumière rayonnait si claire que le bois noir luisait, le vernis bleuissant et comme humide.

Au pied de la Croix, cependant, était étendu l'agneau. Tantôt il restait immobile, pareil à un jouet cassé ; et tantôt il frémissait, pressé par la vie. Il avait la notion confuse d'un vaste danger imminent, telle à peu près l'idée que les arbres ont de l'orage. Mais, surtout, il avait faim, il avait soif ; il tirait un bout de langue râpeuse entre ses babines rondes au poil plus lisse ; il avait chaud, en plein soleil. Et, ayant vu, sur l'autre bord de la route, à travers la clôture en palissade, un large pré en pente, si frais et si vert à l'ombre, il se secoua

1. Mettre aux enchères.

pour se mettre sur ses pattes, aller brouter; mais il se sentit retenu, et, plein de frayeur, bêla.

Malghorn, sans lâcher sa pipe blanche, avait mis l'agneau à l'encan; et, pour moins de deux écus, c'est le boucher qui l'obtint. Il s'approcha de la bête couchée et la saisit par la peau du dos, comme un chat. Il l'emportait; et, bêlant, l'agneau tournait vers l'homme sa tête humble, effrayée, et ces yeux naïfs dont on ne sait jamais s'ils supplient, s'ils se résignent, ou s'ils craignent.

A plusieurs personnes qui lui parlaient, le boucher répondait d'un mot :

— C'est bien... — Entendu !... — Venez ce soir...

Cependant la vieille mère du cordonnier grommelait avec dépit :

— Vous m'aviez pourtant promis les pattes...

Le boucher lui répliqua :

— Elles sont vendues, tout est vendu, la mère-grand !... Mais j'ai pour vous la queue... Elle est grasse.

Et, maniant l'agneau plaintif, comme un paquet de laine, il le chargea d'un coup de poing sur son épaule.

VIII

SUR LE TERTRE

Au Coq, le 27 août.

Au grand trot des voitures bruyantes, la noce passa sur le chemin, entre la mer et la lande. Ventre à terre, les petits chevaux prirent la course comme s'ils allaient charger l'ennemi. Sur leurs deux roues, juchés haut, les chars à bancs sautaient, et la banquette de derrière semblait devoir, à chaque heurt, se détacher et rester en route. Pêle-mêle, flottant au vent comme les herbes de la mer que pousse le flot, les rubans de velours noir, les lacets des coiffes et les nœuds fixés à l'oreille des cheveux s'agitaient, confondus, pavois épars au galop sur le chemin doré par la lumière. Les femmes criaient et riaient, chacune au côté d'un homme maître des guides, et qui faisait claquer le fouet. « Mon Dieu,

disaient les vieilles, ils vont nous faire verser!...» Les jeunes avaient peur; mais elles jouissaient de leur émoi. Les roues sautaient par-dessus les grosses pierres; et parfois le léger équipage penchait tout à coup sur le rideau en pente des ajoncs, qui le séparait seul du précipice : la route fait un coude à pic sur les grandes roches noires qui bordent la grève; et une jeune fille, ayant soudain mesuré la hauteur, tout en riant, se signa.

Enfin, devant la barrière, les hommes arrêtèrent les chevaux. Tous, aussitôt, se jetèrent en bas des voitures rustiques, ornées de fuseaux en bois, et dont les couleurs vives resplendirent au soleil. Entre les deux pointes rocheuses, la baie heureuse rayonnait d'or bleu et de sourires.

Ils venaient de Pont-l'Abbé; et plus d'une auberge, depuis le matin, avait reçu leur visite. Sur le talus herbeux de l'ancien fort, ils se proposaient de danser: bras dessus, bras dessous, chacun avec sa chacune se dirigea vers le tertre. On se dispersa dans la lande. Les uns coururent au phare et en firent le tour. Les autres les rappelèrent. Tous enfin, se séparant, se mirent à gravir la butte roide, en glissant. Ils se poussaient; ils s'ébranlaient ou se renversaient les uns les autres; la chute de l'un en entraînait deux ou trois. Quand ils furent sur la plate-forme, ils dansèrent. La mariée était restée à mi-côte : comme elle trébuchait, le mari se mit à rire silencieusement, se hâtant de la retenir, et l'enlaça...

En bas, les vieilles femmes, attentives à ne pas se souiller, s'étaient assises sur des pierres, près des petits chevaux qui piaffaient : il y en avait un, tout velu, plus *bigouden* encore que les autres, qui semblait ne pouvoir se tenir en place, qui secouait la tête, agitait ses rubans, hennissait, et, les lèvres retroussées, voulait rire. Les petits enfants, dans leurs belles robes, trottaient autour des mères-grands, pareils à des poupées merveilleuses qui marchent : leurs cheveux sortaient du serre-tête rouge, comme un flot d'or coulerait d'une coupe renversée; et leurs yeux sans pensée s'ouvraient si candides et si fixes qu'on eût dit des gouttes de la mer bleue, laissées par le jusant dans les coquilles roses de leurs paupières.

Cependant, sur le tertre, la danse ne cessait pas. Ils avaient mené un sonneur avec eux : assis droit contre le terre-plein,

l'homme soufflait avec zèle, d'un air sérieux; et l'aigre biniou déchirait l'air de sa mélodie nasillarde. Un peu à l'écart, une jeune fille, en coiffe de Kemper, se promenait en mordillant un brin de bruyère; et son long col de lait, cerclé d'un velours noir d'où pendait une croix, semblait parfois secouer une pensée importune.

La mariée dansait avec tous. La brise de mer jouait dans les cheveux, sur les tempes, et parmi les rubans. Après avoir beaucoup tourné, quelquefois une fille tombait droit sur son séant, au milieu de ses lourdes cottes.

L'herbe verte et courte, sans un caillou, se pliait sans bruit sous les pieds pesants. Toutes ces femmes jeunes, et si larges dans leurs triples jupes, dansaient avec une furie légère. Leurs yeux brillaient; et leurs lèvres s'entr'ouvraient, humides. Leurs regards naïfs disaient un étrange goût du plaisir, une prochaine ivresse.

L'après-midi finissait dans un rêve. Un air tiède et teinté, eût-on dit, d'ardeurs en poussière, tremblait entre le ciel et la mer, pareil à la couleur de l'héliotrope. Sur toutes choses frémissait le regard enivré de la vie. Et sur la mer amoureuse, il semblait qu'en un instant fût tombée à l'infini une pluie de violettes.

On appela d'en bas les paysans, qui dansaient. Ils ne se décidaient pas à partir. Les uns firent encore un tour, et descendirent la colline déjà sombre. Une femme, à dessein, roula sur le sol, riant et rougissant de faire voir ses jambes, qu'elle avait voulu montrer. Toute parole avait un écho plus long. Le rire tintait comme sa propre plainte... Tous semblaient se taire plus volontiers ; là-haut, sans s'en douter, quelques couples rêvaient: et peut-être ils regardaient le jour qui s'en va lentement, en tenant un doigt sur sa bouche.

Le soleil avait disparu. Toute la mer n'était plus qu'un champ de trèfle incarnat et de glycines fauchées, où traînaient des rubans d'or. Le biniou s'arrêta de sonner sur une note longue, aiguë et grêle. Ils ne riaient plus, et gardaient un silence visionnaire. Ils s'en furent lentement, comme le crépuscule s'étendait large et sûr. Et ils semblaient descendre le talus vert, à l'herbe déjà noire, poussés par l'ombre...

IX

FUNÉRAILLES

Automne. — Dans la lande de Loc-Maria.

Au loin, un son de clochette tinta.

C'était une note aiguë et grêle. Elle sonnait lentement, à intervalles inégaux, tantôt plus rapide et tantôt se faisant attendre. On eût dit le son de la bruine tendue sur l'espace, quand elle se résout et tombe en une longue goutte d'eau.

La lande coulait sans fin sous le ciel gris. Il faisait un temps couvert, transi, humide. La pluie tombait parfois dans les langes de la brume, comme un trait de violon monte et descend sur une tenue des cors et des hautbois. Et parfois le soleil, à son déclin, perçant l'enveloppe des nuages, jetait un regard malade, fumeux et las, sur l'étendue pluvieuse.

La lande était sans bornes, une houle sombre sous le ciel gris. Il était déjà tard ; l'après-midi d'automne se perdait dans une heure incertaine. Le désert des ajoncs fuyait sous le lointain brouillard ; de buissons en buissons, de fossés en fossés, la plaine du ciel, et la terre se parlaient, toujours plus proches l'une de l'autre ; et la même vapeur flottait comme une buée entre leurs lèvres grises. La brume transparente, à l'horizon, s'était couchée sur le sol, enveloppant les bois d'une robe blanchâtre et cachant les pieds des arbres ; ils semblaient surgir, entre ciel et terre, d'un incendie sans flammes.

De plus près, la clochette tinta. On ne voyait personne. Puis, on entendit le bruit sourd des roues sur la terre molle, quand elles s'enfoncent dans la boue, et que les pierres de la route trempent dans cette purée grasse, paraissant et disparaissant à la surface comme des épaves sur le flot. La clochette sonna aiguë et plus tintante encore. Un chariot parut, bas sur des roues pleines et jaunes, attelé de deux vaches noires ; le front baissé, elles avaient de la boue par plaques, jusque

sur les cornes. Un garçon en sabots les piquait. Une vieille femme suivait le chariot, un cierge à la main ; deux hommes, la face noircie par une barbe déjà ancienne, accompagnaient la vieille femme ; elle pleurait et murmurait des prières, en reniflant ; eux, étaient sombres, impassibles ; ils enfonçaient leurs chapeaux de feutre sur la nuque, quand l'averse tombait ; et souvent, aux paroles récitées par la mère, ils se découvraient, et, chaque fois, ils se signaient rapidement.

Une chienne, aux longs poils roux, maigre et la queue serrée entre les jambes, suivait la vieille femme sur les talons ; elle avait les pattes chaussées de boue jaune ; et, trempées d'eau, ses oreilles pendaient comme du cuir mouillé, laissant perler des gouttes...

Sur le chariot, un cercueil était couché. Une bâche de toile, rougie au tan, le protégeait de la pluie, écrin d'un trésor misérable ; elle s'affaissait déjà sous le poids de l'eau et collait à la bière, en dessinant la forme funèbre, comme un linge sanglant. Les hommes répétaient les mots de la prière, sur un ton de demi-chant. Ils avaient la voix grave, un accent lent et guttural. Ils semblaient conduire les obsèques inexorables de la lande, de l'océan invisible, du ciel et de la pluie...

Ils passèrent.

Le son de la clochette s'éloigna, aigu et triste, un cri d'oiseau blessé...

Il pleuvait plus fort. Le ciel se fit plus livide sur la lande déserte, la lande infinie.

X

LES FILLETTES

A Ker-Joz, en B...

Sautant par-dessus la haie, elles arrivent, cinq, six, sept petites filles, courant sur le chemin. Et la plus petite, qui tient un poupon entre ses bras, s'impatiente d'être la dernière,

et finit par pleurer de voir détaler les autres. On ne sait trop quel âge elles ont : elles sont toutes vêtues de noir, et portent toutes la même coiffe. Elles sont pieds nus, et trottent maladroitement, cherchant à éviter les ronces et les pierres. Les unes près des autres, et leurs cottes mal faites gonflées par le vent, elles semblent une bande d'oiseaux noirs à tête blanche. La plus petite rejoint enfin les aînées sur la lande : au soleil, contre le mur éclatant de blancheur, elle dépose le poupon coiffé du béguin rouge, si contente d'être délivrée qu'elle fait trois pirouettes sur elle-même, en tirant la langue. Elle a encore les larmes aux yeux. Les autres, à cette vue, se mettent à rire de cette voix si claire, qui, ce matin, parmi les ajoncs, sous le ciel bleu, sonne de verre, comme l'alouette qui grisolle. Ce n'est pas un éclat de rire, mais une longue fusée, franche, naïve. Puis, — tandis que le poupon cuit à terre, crie et pleure de toutes ses forces, les mains tendues comme des moignons, — les petites, étant convenues de jouer, courent et sautent d'un bout à l'autre de la lande, et se bourrent à grands coups de poing, tout en courant.

Une heure après, voici venir de la mer cinq, six, sept petites filles ; toutes en blanc, un grand chapeau de paille fleuri de bluets sur les cheveux pendants, une ceinture de soie à la taille, les jambes et les pieds nus. Elles tiennent à la main des haveneaux et des tridents. Toutes, du même côté, ont le même panier en forme de boîte, passé à l'épaule en bandoulière du même cuir jaune. Deux institutrices les escortent, rouges, grasses, bien nourries et court vêtues : elles ont aussi les pieds nus et, dans une main, le filet au bout d'une longue perche, — mais le *Morning Post* dans l'autre.

Ces petites bourgeoises ont accompli, ce matin, le rite des crevettes : car tout est rite dans leur vie. Elles s'avancent, bavardes et plus bruyantes qu'un nombre trois fois plus grand de petites Bretonnes. Comme elles sentent Paris, la ville, et le droit absolu du plus fort, qui est le plus riche !...

Obscurément, les petites Bretonnes le sentent aussi. A la vue de la compagnie armée pour le rite des crevettes, les fillettes aux pieds sales s'alignent sur la lande, et contemplent de loin les fillettes aux pieds propres ; elles regardent, la bouche

ouverte et les yeux ronds. Les autres passent, dédaigneuses et se montrent du doigt les petites Bretonnes. Et celles-ci, comme ayant peur, ou éperdues, ou confuses, prennent une course désespérée ; elles détalent, sans rien dire, — la plus grande emportant cette fois le poupon assis contre le mur, qu'elle ramasse au vol comme un paquet.

XI

QUÊTE POUR LA BONNE GUÉRISON

Aux environs de L. F..., en août.

Dans la ruelle, on entendait les cris de l'homme : un gémissement continu, un grondement sourd, qui montait peu à peu, se faisait plus aigu et finissait sur une longue plainte, une sorte d'appel au secours. Puis la clameur tombait ; et, de nouveau, le gémissant murmure.

Au fond de la chambre, le malheureux était assis, la tête entourée de linges. A l'agonie peut-être, il n'était pas couché ; et, la dernière nuit, il n'avait même pas gardé le lit plus d'un moment : étendu, l'ulcère qui lui dévorait le crâne semblait le ronger plus à l'aise, comme une araignée monstrueuse suçant vive une mouche engluée dans la toile. Tenant le haut de la tête entre ses mains, et la roulant sans répit, battant la mesure de ses plaintes, l'homme s'était presque accroupi dans le fauteuil : une proie saignante aux pattes du cancer. La plaie lui avait évidé un côté du visage. Il ne se laissait plus panser ; et on ne l'en pressait guère : il importunait tout le monde. Les bandes de toile, imbibées de sanie et de pus, ne couvraient pas tout l'ulcère et s'agitaient entre l'oreille et la mâchoire, palette sordide où le carmin du sang était mêlé aux jaunes et aux verts de l'infection. On pouvait voir un coin du monstre rongeant, qui rougeoyait dans la face blême, comme un feu sinistre à l'angle d'une maison grise, le soir, quand le couchant enveloppe une façade lépreuse d'où le plâtre se détache.

Le malheureux hurlait. « J'ai faim... », répétait-il, au

milieu de ses appels désespérés. Après deux ans de lents progrès, le mal avait vaincu : depuis plusieurs jours, le supplicié ne pouvait plus rien prendre; il avalait un peu de lait pour toute nourriture; il avait faim : du moins, il sentait une sorte d'appétit, et peut-être lui plaisait-il d'y croire. Une de ses filles, assise tête à tête, ne l'aidait à rien et ne lui parlait même pas; mais elle criait avec lui : on eût dit qu'elle avait mis son amour-propre à doubler l'affreux sanglot de son père, et qu'elle fût heureuse de prouver par là toute sa tendresse.

Les gens, dans la maison, restaient impassibles. Entre eux, ils ne faisaient que peu de réflexions sur le malade : ils paraissaient en avoir pris leur parti, en vrais Bretons, et s'attendre au besoin à ce que cette clameur, désormais, ne cessât plus de hanter leurs oreilles. Mais, dans la rue, quand ils se retrouvaient avec les voisins, ils plaignaient le malheureux. On souhaitait d'en avoir bientôt fini avec lui; bien peu y mettaient de l'acrimonie; ils haussaient les épaules :

— Croyez-vous ?... pour lors, on ne peut plus dormir, donc... Ce pauvre Dennès !... Il n'a guère que quarante-sept ans...

— Quarante-neuf, donc !

— On l'entend de la place...

— La Louise crie plus que lui...

— Celle-là, il faut toujours qu'elle en fasse plus que les autres !...

— Oui, mais c'est son père, après tout !

— Et la vieille Émilie, que dit-elle ?

— Émilie ? Elle ne sait plus, la pauvre vieille... Elle est toujours là qui rit, et fait ses prières. Sa tête n'y est plus : son fils, sa fille, elle ne reconnaît personne. Elle rit dans un coin...

Et au malade tous souhaitaient la mort.

Dennès l'appelait, machinalement. C'était midi. Le soleil d'août brûlait les murailles; les pierres semblaient fumer, chauffées à blanc. Une vapeur de cuisante lumière rayonnait de chaque objet sous le ciel, et du ciel même sans un pli, sans une ombre, sans un nuage. Dans la chambre, le supplicié souffrait la torture ardente. Comme si les jets d'une eau bouillante la lui eussent traversée, les élancements du cancer

lui perçaient toute la tête ; et tout son crâne était enveloppé par la brûlure, comme si on l'avait flambé devant un grand feu. Dennès pleurait sans larmes, aboyait sourdement, en bête déchirée. Il suppliait qu'on priât Dieu de le faire mourir. Il demandait le secours des oraisons qui intercèdent pour la bonne mort ; et il exigeait même qu'on ne lui en refusât plus l'assistance.

On fit enfin selon ses vœux. Le grand Moal, un charron aux membres lourds, au dos large comme la poupe d'un canot, et Magdeleine Godoc, une fille pieuse, forte et rouge, s'en furent de maison en maison. Ils entraient dans le courtil des fermes, ou ils poussaient la porte, murmurant les mots d'une prière cent fois répétée, et tendant une assiette en faïence. Ils quêtaient pour une messe, à l'intention de la mort de René Dennès. Marmottant leurs patenôtres, on les écoutait d'un air sérieux, sans mot dire ; ou bien on accompagnait l'offrande d'un souhait pour que la mort fût prompte, et que Dieu accordât bientôt sa délivrance au pécheur. L'homme aux vastes épaules et la fille aux joues rouges ne s'attardaient pas à parler davantage. Presque partout, on leur donnait quelques sous. Ils sortaient d'une maison, et se dirigeaient en silence, d'un pas carré, vers la plus proche.

Il fait une chaleur ardente, mais une chaleur ailée, comme la clarté du jour. Tout est blond sous le ciel. Le long de la route, les arbres immobiles semblent porter un feuillage de métal sur un écran d'argent qui scintille. A l'ombre étroite d'une porte basse, qu'on ne doit jamais ouvrir et dont les toiles d'araignée coupent les angles d'un crêpe gris, une vieille mendiante est accroupie, toute vêtue de noir, en coiffe noire, n'ayant de blanc qu'un rond de linge sur l'œil, comme une taie, dans sa face large, ridée et rouge de chaleur : elle pose un débris de nourriture sur ses genoux, et mange goulument, la jupe noire tendue sur ses jambes écartées. Un vieux chien jaune, à ses pieds, suit du regard chaque morceau qu'elle porte à sa bouche, et happe les miettes au vol : elles n'ont pas le temps de tomber à terre... Un pêcheur, souple dans son vêtement de toile, un panier sous le bras, plein de rougets et de grondins, poissons d'émail rose, marche rapidement sur la plante

de ses pieds nus, les orteils relevés : il tourne en sifflant sa tête maigre et brune, au large nez d'où sort une touffe de poils gris, en mèche de fouet. Et vers lui arrivent, grommelant la prière, la fille aux joues rouges et l'homme aux vastes épaules, qui quêtent pour la Mort.

XII

FIDÈLE

Ker-Joz, en B...

Fidèle est une chienne de deux ans, qui n'a pas sa pareille.

Bâtarde de caniche et de griffon, Fidèle est pourtant belle à sa manière : pour sa taille moyenne, elle a une très grosse tête ronde, ébouriffée, et les yeux bleuâtres sous de gros sourcils roux ; les dents merveilleuses sont du lait qui brille.

Fidèle est une chienne en goémon : c'est la couleur de son pelage bouclé, frisé, touffu et fauve. Elle a le bout des pattes blanc, les mèches de soie blanche ne sont pas rares au milieu de ses boucles. Elle a une longue langue, mince, recourbée en forme de flamme rose, que la salive argente. Elle ressemble à une petite lionne, aux lions héraldiques de la plus antique époque, quand ils hésitaient entre la femelle, le mouton et l'ours. Au soleil, assise sur un rocher, tirant la langue, Fidèle est un lion d'or, armé d'argent, lampassé de gueules.

Elle est bretonne, capricieuse, honnête, sauvage, pleine de dignité rustique, et peu s'en faut, dans son amour de la mer, qu'elle ne soit matelot. Elle passe sa vie à courir de la lande à la grève, et des rochers sur le sable. Quand ses maîtres poussent le canot ou mettent à la voile, si elle ne s'embarque pas avec eux, elle les supplie de ne pas la laisser à terre ; elle leur dit, deux ou trois fois : « Et moi? » d'un aboi doux et sourd, la gueule presque fermée. Elle ne hurle pas, quand elle est en peine ou en colère : elle est trop fière pour se

plaindre ; elle ne voudrait pas gémir à la façon des chiens domestiques. Non ; mais elle se rappelle formellement à l'esprit de ceux qui lui manquent : « Et moi? » fait-elle donc.

Elle voit le bateau qui s'éloigne déjà de quelques brasses... Elle est là, le corps penché sur la rive en pente, les pattes de devant collées à une roche que le flot couvre et découvre en murmurant, les griffes trempées dans l'eau. Elle regarde, avec une attention que rien ne saurait détourner, l'homme à la barre... Elle espère encore : c'est un ami ; s'il fait un geste de son côté, s'il la nomme, aussitôt sa queue, relevée en cerceau, rigide jusque-là, se détend et bat l'air de deux ou trois coups rapides. Mais le bateau fait du chemin ; la distance s'accroît : Fidèle réfléchit. Elle sait qu'on ne l'appellera plus ; elle prévoit qu'on la chassera peut-être : n'importe ! elle veut aller en mer ; il n'est pas possible qu'on la laisse seule à terre et qu'on la prive de cette promenade.

Elle prend son parti. Elle mesure l'intervalle ; elle saute sur une pierre vêtue de varechs, à fleur d'eau ; et, ramassant ses reins cambrés, elle s'élance ; elle plonge d'un bond sûr et souple... Elle reparaît au delà des roches, la tête sur le flot, la gueule bien serrée, les oreilles basses pendant à demi dans la mer. Elle nage en battant la vague, et l'on voit ses pattes brunes qui s'agitent en cadence, dans l'eau verte. Elle se hâte de toutes ses forces, pleine d'une grâce rapide. Enfin, elle touche à l'arrière du canot ; c'est le moment de la plus dure épreuve : si on ne la saisit pas par le cou, si le maître ne lui prête pas la main, c'est qu'on ne veut décidément pas d'elle. Et, le plus souvent, l'aventure tourne encore plus mal pour son brave cœur : on la menace de la canne ou de l'aviron. Elle ne veut pas y croire, et cherche un point d'appui sur la quille ; chassée de nouveau, il lui faut admettre que c'en est fait : aujourd'hui, elle n'ira pas à l'île. Elle vire de bord et rebrousse chemin. Au retour, la pauvre Fidèle nage plus lentement ; elle ne suit plus la ligne droite ; de temps en temps, un secret espoir se ranimant en elle, Fidèle tourne la tête : ne lui fait-on pas signe? Non, on ne la rappelle pas, et déjà le canot est très loin ; voici la grève : elle sort de l'eau, humiliée et piteuse.

Tout en se secouant, elle regarde encore la mer ; elle prend

de longs souffles d'air, la gueule largement ouverte : et elle éternue fortement, chassant l'eau salée par les naseaux. Le poil frisé, les oreilles, la queue, toute la fourrure lui colle au corps, dégouttant d'eau. Ses pattes mouillées se chaussent de sable jaune ; elle joue lentement de la langue dans sa bouche fermée, pour retrouver de la salive ; et, fâchée sans doute, mais soumise à la cruelle volonté des puissants, elle reprend, sans se presser, par le ravin à pic, le chemin de la maison.

Le temps vint qu'elle fut pleine : elle ne l'avait encore jamais été. Elle se fit très grosse ou plutôt épaisse ; elle perdit de ses formes longues, taillées pour la course ; ses flancs élargis s'abaissèrent ; la courbe creuse de son ventre s'effaça sous le poids de la portée ; et ses longs poils touchaient le sol comme les franges d'une besace en forme de cylindre. Fidèle, pesante, sembla surprise du fardeau qu'elle soulevait à chacun de ses bonds ; mais elle n'en bondissait pas moins, toujours prompte à sauter sur les rocs, par-dessus les haies, et à se lancer dans la vague. Rien ne l'arrêtait ; je ne pouvais l'empêcher de me suivre. Un soir, qu'elle avait couru pendant plusieurs heures sur mes pas, comme folle de mouvement, elle disparut tout d'un coup. En vain, on la héla. A l'aurore, épuisée, souillée de boue, et les pattes humides, on la trouva sous un pommier, près d'un petit chien noir qu'elle léchait, en agitant faiblement la queue. Elle avait semé cinq autres petits dans le potager, l'un dans un chou rouge, un autre dans les pommes de terre, un encore sous les laitues ; deux étaient morts.

On lui fit une crèche dans l'écurie. Sur la litière de paille odorante, elle resta couchée avec ses petits cachés sous elle. Mais elle n'y consentit que deux jours, où elle buvait très volontiers du vin sucré ; lasse, elle levait sur son maître un regard d'une lumineuse douceur, brillant de cette naïveté sans bornes, qui fait l'attrait des humbles créatures. « Voilà ce qui m'arrive, — semblait-elle dire ; — il y a ces petits, là, sous mon ventre, qui ne me laissent pas un instant de repos ; et je les lèche parce qu'ils sont humides, et qu'ils ont mon odeur... » Trois jours après, il fallut l'enfermer dans l'écurie : elle voulait sortir et renouveler ses courses sur la lande.

Quand elle entendait mon pas, et me sentait passer, elle aboyait de toutes ses forces, elle m'appelait, elle protestait avec colère, indignée que je ne la prisse plus à la promenade, et, pour la rendre plus patiente avec ses petits, je dus lui permettre de me suivre. Le soir, je la menais à l'écurie, et elle ne cherchait pas à éluder son devoir : la queue basse, elle me voyait ouvrir la porte et la refermer sur elle, déjà en proie à ses petits, rampant vers leur nourrice.

Aveugles, sourds, pareils à de gros vers noirs, à quatre tronçons d'anguille montés sur de petites pattes trop faibles et ployant sous le poids, les quatre cabots, la gueule à peine ouverte, poussaient, en frétillant, de petits sanglots, un mince soupir aigu. Ils se précipitaient à tâtons sur la mère : ne sachant rien, ne voyant rien, le tout-puissant instinct leur indiquait la route, leur descellait les babines, leur dressait le museau jusqu'aux mamelles de la mère ; ils suçaient goulument, avec un air de possession admirable et terrible ; ils se levaient sur leurs pattes de derrière ; la plante molle de leur pied pesait sur le pis gonflé, et le pressait pour en chasser le lait. Ils y allaient d'une telle force, d'une telle fureur avide que, parfois, leur arrière-train mal assuré, cédant tout à coup, ils culbutaient : ils tiraient encore le bout du pis dans la culbute.

Arc-boutés sur le trépied courbe de deux pattes et d'un rudiment de queue, les petits tettent droit leur mère ; ils sucent si fort qu'ils s'étranglent ; ils avalent avec une espèce de sanglot ; on entend le lait qui coule dans leur gorge ; ils boivent avec une furie effrayante. Elle, fatiguée, bâille, et de loin en loin, elle lèche celui qui tette sa mamelle la plus haute. Et les petits se battent déjà à qui mangera le plus : lâchant un pis, ils se ruent à en saisir un autre : à tous quatre, ils font un nœud de têtes et de pattes ; chacun d'eux, buvant, pousse le voisin et parfois le chasse. Ils geignent tout le temps qu'ils ne dorment ni ne boivent. Fidèle les prend au chaud sous elle : gorgés, les yeux toujours fermés, ils sommeillent, la grosse tête de l'un posée sur le dos de l'autre. Et ils semblent grossir à vue d'œil.

Fidèle m'adorait. Je vins, le plus doux et le plus fantasque

des dieux. Aucun des immortels ne l'avait encore caressée si doucement; aucun ne lui avait tant ni si patiemment parlé : pour la première fois, pensait-elle, un dieu daignait la comprendre. Elle me suivait partout. Elle courait devant moi dans la lande et sur les dunes ; elle faisait vingt fois le chemin sur mes pas, tirant de tous les côtés, bondissant, se roulant, me précédant, revenant au galop, et se plaçant enfin sous ma main pour une caresse. Alors, elle levait vers moi ses yeux pleins d'intelligence; elle riait, découvrant ses dents; son mufle brillant et humide frémissait; la folle joie des êtres jeunes étincelait dans ses prunelles bleuâtres; et elle aboyait éperdument, si je m'asseyais ou si je ne m'occupais pas d'elle. Elle ne criait que dans le transport de sa gaieté. Quand je pressais sa tête contre moi, de la main, je sentais les grands coups de son cœur dans la poitrine ; et j'écoutais avec une émotion étrange aller et venir ce pendule magnifique de la vie. Ou bien, je mettais ma main dans la gueule de la chienne, qui grognait de plaisir, s'excitant, tournant, agitant la queue, incapable de me mordre, feignant de vouloir le faire ; et je sentais encore la vie, la chaude vie, dans cette langue tiède, mouillant mes doigts, et me pressant le poing, entre les dents acérées, les voûtes humides du palais...

Ainsi, la bonne Fidèle me parlait dans mes courses : — une créature divine et nulle comme toutes les créatures... Et, sur cette terre dont la beauté me touche jusqu'à l'épouvante, j'écoutais dans cette bête la palpitation directe de la vie.

XIII

LA SAINTE

A X... Après-midi de novembre.

Je rencontrai cette jeune fille sur la lande, comme elle allait à l'église. Je l'aurais aimée, si elle avait voulu l'être.

Mais rien, à vrai dire, n'avait de prix pour elle; toute sa vie tenait dans la petite chapelle, au pied du pilier, où elle aurait souhaité de demeurer sans cesse. Quand elle sortait de sa maison, elle marchait légère, d'un pas qui vole, vers la demeure de son désir. Et là, entre ces murs gris, humides, dans cette cave sans jour, à l'odeur obscure de tombeau, elle ignorait tous les palais de la terre.

La musique l'enchantait. Elle avait un frère, son aîné de six ou sept ans, qu'elle préférait aux autres : il chantait d'une voix très claire et juvénile. Il avait été matelot. Grand, fort et bien en chair, il ne ressemblait point à sa sœur, sinon par son amour du chant; il n'était pas pieux; mais il avait ses jours de muette mélancolie : alors, il était brusque et taciturne. Il avait l'oreille longue et charnue : sous le bonnet, vallonnée de plis profondément découpés, et brillant d'un duvet blond, cette oreille était pareille au quartier de la noix fraîche, quand on la tire de la coque.

Le frère et la sœur me plaisaient; et je les gagnai par la musique. Lui aussi l'aimait ingénument. Les orgues, dans les villes où il avait entendu la messe, l'avaient bien plus ému que la pompe des cérémonies et le clergé nombreux : « Et pourtant, disait-il, à Saint-Pol, j'ai vu six évêques. »

Elle, portait avec grâce un nom disgracieux, qui étonnait d'abord : — Barbe. Elle était toujours triste, d'une tristesse égale et douce. Elle était sujette aux syncopes. Elle avait les yeux d'un gris presque noir, et, d'une douceur immuable, ils donnaient pourtant à la physionomie une expression décidée, un air de résolution inflexible. Sur un front haut et laiteux, régnaient des cheveux admirables, plus dorés et plus roux au cours de leur souple ruisseau qu'à la racine.

Elle était la dernière née. Sa mère n'était pas pieuse. Son père était mort en mer. Les grands-parents, durs et avares, avaient une ferme. Tous ses frères étaient de la plus belle venue, hautes pièces d'hommes, sans lourdeur et sans tares. Un d'eux avait laissé ses os au Sénégal. Le cadet, dont on disait qu'il avait disparu dans une tempête, avait déserté. Pour mener la maison, l'aîné. Il ne riait jamais. Il travaillait infatigablement; mais, deux ou trois fois par an, il buvait

pendant trois jours, se ruant à l'assaut d'une joie furieuse, aveugle, superbe.

*
* *

Je passais près d'elle. Sa petite coiffe en dentelles, en forme de coquilles ajustées, lui prenait la tête comme la gaine ajourée d'une noisette. Elle laissait voir de ses cheveux, seule parure.

D'abord désappointée de la rencontre, elle ne m'évita point et répondit volontiers. Elle se cachait pour prier. Elle adorait Dieu, surtout au crépuscule : « Je vais voir Dieu », disait-elle.

— Pourquoi êtes-vous si triste ? — lui demandai-je.

— Et vous ? — fit-elle, en me regardant de ses yeux clairs.

— Vous allez à l'église : moi, je n'y vais pas, — lui dis-je évasivement.

— Ah ! — soupira-t-elle, — je voudrais n'en pas sortir.

— Vous voudriez donc être morte ? Pourtant votre vie est douce.

— Je n'aime pas vivre.

— Vous n'aimez peut-être rien...

— J'aime le Paradis.

— Voyez comme ce soir la lande est belle. Les ajoncs ont l'odeur du miel... Le ciel est une lentille d'émeraude... N'êtes-vous pas touchée ?

— Le monde est beau, — dit-elle pensivement. — Mais que me font tous les trésors du monde, si c'est le Paradis que j'aime ?

— Que savez-vous, pourtant, du Paradis ?

— Comment ?... Tout ce qu'on m'en a appris. La vérité est dite en de saints livres. Et je la sais bien, puisque je connaissais déjà ce que M. le recteur m'en a fait lire...

— Dites-moi un peu, s'il vous plaît, Barbe, le bonheur de ce Paradis.

— Je me pense qu'en Paradis, dans la vue de Notre-Seigneur, la vie éternelle est douce, douce... comme au mois bépi quand, le matin, on se sent mourir de joie...

— On meurt donc sans cesse?

— On meurt sans mourir, dans le cœur de Notre Seigneur Jésus.

— Voilà ce que vous souhaitez...

— Je n'en suis pas digne, — fit-elle tristement. — D'autres l'ont été, les bienheureuses... Elles sont dans la gloire.

— Elles sont mortes... Vous n'auriez point de peur?

— Et de quoi?

— De douter?...

— Dieu peut tout ce qu'il veut, — dit-elle d'une voix basse et ardente.— Douterais-je de ce que j'aurais le bonheur de voir, moi qui ne doute pas de ce que je n'ai pas vu?

— Vous parlez des miracles?

— Oui. — dit cette simple fille avec tendresse. — Ces saintes, vous savez, avaient le corps couvert de plaies, et cependant il embaumait la violette et les roses. Elles ont vu leurs anges, la nuit, à leur chevet; et la Très Sainte Vierge Marie a essuyé, elle-même, leurs larmes... C'est ainsi.

— Qui n'envierait de les verser? Et l'on souffrirait volontiers toute sorte de supplices, n'est-il pas vrai?

— On ne les souffrirait pas, — dit-elle. — On en ferait sa joie. Je voudrais être déchirée de tout mon corps, pour être pansée par les anges, et que Jésus approchât ma peine de son cœur... Est-ce là endurer? Ne meurt-on pas de joie, si l'on est, pauvre femme, jugée digne de voir un miracle?

— Barbe, vous attendez-vous à des miracles?

— Oh! soupira-t-elle, que ne suis-je moi-même un miracle!...

Elle se tut un moment; puis elle reprit avec tristesse :

— Vous ne me croyez pas?

Alors, je lui dis :

— Vous ne me comprenez point... non plus.

— Mais, dit-elle, je sais que vous n'avez point de bonheur...

— Personne encore n'a senti mieux que vous ce que j'éprouve. (Je la regardais avec insistance.) Je suis comme vous seriez, si vous n'aviez ni l'église, ni le Paradis, ni votre Seigneur Jésus...

Elle eut peur, et joignit les doigts. Nous fîmes quelques pas. Nous étions seuls derrière la haie en fleurs, au parfum

si calme de terre et d'encens. Elle me donna un petit baiser, ou plutôt, prenant ma main entre les siennes, elle fit semblant de toucher ma joue de ses lèvres.

Je la vis rougir dans l'obscurité violette du crépuscule : non point une vague de sang; mais son visage de fleur pâle se couvrit d'une ombre, comme l'eau quand passe un nuage. Et ses mains brûlèrent. Elle s'en fut, Dame de la Compassion.

***

« Mon amour, mon amour! » pensais-je. Mais je ne murmurai point au bord innocent de cette vie. J'aurais tremblé, au contraire, que le terrible appel de ma nuit pût avoir un écho dans ce cœur plein de lumière. Car c'est bien le moins que l'homme, quand il tient par les deux fils les rideaux de la vie, les ferme sur l'horreur du vide, et ne les tire pas aux yeux de la créature confiante.

Je la regardais s'éloigner, si pure...

Il ne faut pas ravir au Ciel sa douce proie.

A. SUARÈS

COMMENT SE PRÉPARAIENT DES ÉLECTIONS

EN 1818[1]

C'est de 1817 que datent, sous la Restauration, les premiers succès du parti libéral. Alors que dans la Chambre « introuvable » de 1815 l'opposition démocratique n'avait compté que neuf membres et qu'elle n'avait guère dépassé ce chiffre dans celle élue à la fin de 1816, le renouvellement par cinquième du mois de septembre 1817 porta à vingt-cinq le nombre des « Indépendants ». La classe moyenne, que la loi électorale du 5 février 1817 avait dotée du pouvoir politique en substituant l'élection directe à l'élection à deux degrés, et qui, composée des citoyens âgés de trente ans et payant trois cents francs d'impôts, comprenait, dans la France entière, environ cent mille électeurs, s'était donc, dès le début, prononcée pour les idées démocratiques.

Ce résultat constituait pour le gouvernement de Louis XVIII un danger immédiat. S'il conservait la majorité dans la nouvelle Chambre, la victoire le laissait en face d'une rude guerre. A côté du centre constitutionnel, avec lequel le Roi entendait gouverner, il existait maintenant, au côté gauche de l'Assemblée, un groupe compact et hardi qui s'imposait

1. D'après les documents inédits de la *Police générale* conservés aux Archives nationales, cartons F[7], 4348; F[7], 4351 A; F[7], 4351 B; F[7], 4352 A; F[7], 4352 B.

par la valeur de ses membres plus encore que par leur nombre : parmi eux se trouvaient des hommes comme Dupont de l'Eure, Caumartin, Casimir Perier.

Là cependant n'était point le véritable péril. C'était l'avenir bien plus que le présent qui apparaissait redoutable. L'élan donné, les idées démocratiques n'allaient-elles pas se propager avec une étonnante rapidité? Et le parti libéral ne ferait-il pas des recrues encore plus nombreuses et plus éclatantes, susceptibles d'enlever au gouvernement sa majorité même? Une seconde éventualité était aussi possible, non moins funeste à la monarchie. On pouvait craindre qu'en présence des progrès de l'opposition démocratique, et par peur d'une révolution nouvelle, les modérés ne se joignissent à l'ardente phalange des ultra-royalistes : on reverrait alors toutes les passions et tous les excès de la Chambre introuvable.

Le second renouvellement des députés, qui devait avoir lieu en octobre 1818 dans vingt départements — Ain, Basses-Alpes, Basses-Pyrénées, Corrèze, Finistère, Gard, Indre, Landes, Loire, Manche, Moselle, Nièvre, Nord, Haute-Saône, Rhône, Sarthe, Seine, Seine-et-Marne, Tarn-et-Garonne et Vendée[1] — s'annonçait donc pour le Ministère sous de tristes auspices. Celui-ci le sentit immédiatement. Aussi, dès le lendemain des élections de 1817, chercha-t-il les moyens de parer au danger. Il n'en vit point d'autres que d'intervenir activement dans la direction de la prochaine consultation populaire. Ce ne fut pas toutefois sans hésitation qu'il prit cette résolution. Un scrupule, en effet, l'arrêtait. Le système représentatif, dont la France faisait l'essai, y avait été importé d'Angleterre; or, dans ce pays, la Constitution défend au gouvernement et aux particuliers, sous des peines sévères, toute espèce d'influence sur les élections : semblable interdiction n'était-elle pas comme une partie nécessaire du système? Il trouva néanmoins à cette objection des réponses qui le rassurèrent. La France et la Grande-Bretagne ne pouvaient se comparer absolument. Tandis qu'en Angleterre la forme

1. Dix-sept départements avaient à élire cinquante-deux députés composant la seconde série renouvelable. Le Rhône, la Seine et les Basses-Pyrénées, qui n'appartenaient point à cette série, devaient nommer trois députés en remplacement de membres décédés ou démissionnaires.

représentative avait été imposée par une révolution, en France « c'est le monarque qui seul avait concédé une charte, à laquelle la nation n'avait concouru que par son acceptation » : loin d'avoir été arrachée au prince, la charte était le résultat de sa volonté libre, « fille des lumières du siècle »; dès lors le Roi devait pouvoir en diriger l'application. Au surplus, la législation française, à la différence de la législation britannique, ne contenait aucun texte interdisant d'influencer les élections, et même en Angleterre, où une telle prohibition existait, elle n'était point appliquée : « c'est le secrétaire de l'Échiquier qui fait le travail des élections avec les grands propriétaires fonciers à l'influence de la Couronne ». Un dernier argument surtout convainquit le Cabinet. C'était un argument politique, le plus sérieux dans une matière qui touchait à la politique. Il s'appelait la raison d'État : si le Ministère négligeait les moyens à sa disposition pour façonner les élections, les intrigues de tous genres dont se servirait le parti libéral afin de s'établir en force dans la prochaine Chambre auraient finalement raison de la monarchie légitime[1].

I

Son parti une fois pris, le gouvernement se mit à l'œuvre aussitôt. Pour conduire le corps électoral, il fallait d'abord le bien connaître. Au mois de novembre 1817, après entente avec ses collègues, le ministre de la Police générale, M. le comte Decazes, invita donc les commissaires des départements intéressés à lui remettre « dans le plus bref délai possible »

1. Cette discussion, que nous venons de résumer, sur l'intervention du gouvernement dans les élections, est tirée d'une note intitulée : *Quelques observations sur le système général des élections dans un Gouvernement représentatif adaptées à la situation actuelle de la France* (Archives nationales F^7, 4351 A). Cette note n'est point signée; mais, sans aucun doute, elle a été écrite à la demande du ministre de la Police générale, et par un haut fonctionnaire de ce département, pour servir de base aux délibérations gouvernementales, à moins qu'elle n'ait été rédigée par le ministre lui-même. Sa forme et l'absence de signature ne permettent pas d'y voir un avis donné par quelque particulier au ministre de la Police.

la liste des citoyens de leur région aptes à entrer dans les collèges populaires. Il leur demanda en même temps une liste « séparée » des éligibles, qui nécessairement étaient aussi des électeurs. Ces listes devaient mentionner les noms, prénoms et profession, le lieu de la résidence actuelle, l'âge, le montant des contributions : contribution foncière, mobilière et patente. C'était, en somme, un travail assez peu compliqué. Le nombre de ces personnes n'était pas en effet considérable, puisque, d'après la charte et la loi du 5 février 1817, il fallait, pour être électeur, avoir trente ans et payer trois cents francs de contributions directes et, pour être éligible, être âgé de quarante ans et payer mille francs d'impôts : dans la plupart des départements, le chiffre des électeurs ne dépassait pas mille, et si dans celui de la Seine il y en avait dix mille, ils étaient divisés en plusieurs sections réparties entre vingt-cinq commissariats.

Ce ne fut pas toutefois à cette seule besogne matérielle, d'une confection facile, que le ministre convia ses collaborateurs. Cela n'eût point suffi pour l'œuvre qu'il voulait entreprendre. Il leur prescrivit de plus de distinguer, parmi les simples électeurs et les électeurs éligibles, « ceux qui, n'entretenant des rapports qu'à raison de leurs affaires, passent leur temps, à la campagne ou dans les villes, isolés et sans liaison, qui ont le droit de donner leur suffrage, mais dont le suffrage ne saurait déterminer celui d'aucun des autres », et « ceux qui, dans chaque département, arrondissement ou commune, jouissent d'un certain crédit d'opinion, qui, répandus dans les sociétés, sont parvenus à donner par leurs discours, leurs manières, leur savoir, leurs intrigues et même leur bavardage, une idée avantageuse de leur personne, qui dans un cercle plus ou moins étendu se sont constitués les régulateurs de ceux qui les écoutent et ne pensent pour la plupart que d'après eux ». Et, pour ces derniers, les commissaires devaient dresser « une sorte de statistique morale », « faire connaître les opinions qu'ils ont manifestées dans les différentes époques de la Révolution, celles auxquelles ils paraissent s'être fixés depuis la Restauration, le degré d'instruction qu'ils ont reçu, le genre d'études auquel ils se sont particulièrement livrés, leurs mœurs, leur manière de

vivre, enfin essentiellement le degré d'influence sur leurs concitoyens ». Par cette « mesure de prévoyance », le gouvernement saurait où s'adresser pour assurer à ses candidats la plus grande quantité de suffrages. Mais une semblable investigation, qui, déclarait le ministre, exigeait « de la pénétration et une extrême délicatesse », demandait du temps. Aussi, M. le comte Decazes, tout en réclamant l'envoi immédiat des listes, autorisa-t-il ses fonctionnaires à ne lui adresser que plus tard, au fur et à mesure qu'ils les auraient recueillies, les informations relatives à chaque personnage. Il ne fallait pas d'ailleurs que les choses fussent faites à la légère, car « l'objet était du plus haut intérêt et fondé sur des motifs extrêmement importants[1] ». Pour que ces notes de police, qui ainsi arriveraient à chaque instant de tous les points de la France, pussent être méthodiquement classées, et en même temps pour qu'on n'en découvrît pas aisément les auteurs, le ministre décida d'autre part de désigner par un numéro d'ordre les commissaires des différents départements : c'est pourquoi, sur les « listes des électeurs influents », telles qu'elles furent définitivement dressées, on trouve toujours un chiffre à la suite des observations qui y sont consignées.

Les premières listes un peu complètes qui parvinrent au ministère de la Police furent celles de l'Ain et de la Corrèze; elles y furent reçues dès le mois de janvier. Les autres ne tardèrent pas trop à les suivre. La police mit ainsi un zèle véritable à servir les vues du gouvernement. Au surplus, des compléments d'informations furent envoyés jusqu'à la veille même des élections. Les commissaires de la Seine semblèrent montrer moins d'empressement. Leurs premiers rapports ne datent, en effet, que de juin. Cependant on se tromperait si on attribuait ce retard à un pareil motif. En réalité, s'ils terminèrent leur besogne moins rapidement, c'est que le gouvernement les avait moins pressés. Plus rapproché des électeurs et ayant sous la main les fonctionnaires capables de le renseigner, il n'avait pas besoin de recueillir d'aussi bonne

1. Cette phrase de la note envoyée par le ministre de la Police à ses commissaires ne figure que sur la minute, elle a disparu de la copie (Archives nationales, F7, 3431 A) : le ministre jugeait sans doute qu'elle mettait par trop ses subordonnés dans la confidence des intrigues qu'il préparait.

heure « les éléments destinés à assurer le succès de la grande opération ». Cette opération était d'ailleurs moins importante dans le département de la Seine : ne faisant pas partie de la série sortante, celui-ci n'avait à nommer qu'un seul député, pour remplacer un de ses représentants décédés. Il faut enfin remarquer que le travail des commissaires de la Seine fut beaucoup plus parfait que celui de leurs collègues des autres départements. Non contents, comme ceux-ci, de faire suivre de leurs observations les noms des électeurs ou des éligibles, ils se livrèrent, en effet, à un classement de ces personnages véritablement méthodique et tout à fait « psychologique ».

A cette époque, le collège électoral du département de la Seine était partagé en vingt sections embrassant chacune des quartiers de Paris et des communes de la banlieue[1]. Les électeurs et les éligibles furent, dans toutes ces sections, divisés en cinq catégories, dont la formule est à elle seule fort instructive. La première comprenait les « électeurs qui, jouissant d'une certaine influence dans la section, peuvent être chargés directement et avec la plus entière confiance d'agir auprès des autres électeurs pour déterminer leurs suffrages en faveur des candidats proposés par le gouvernement ». Dans la seconde, étaient rangés les « électeurs qui peuvent être employés, secondairement et comme auxiliaires, à déterminer un plus ou moins grand nombre de leurs collègues à donner leurs suffrages aux candidats proposés par le gouvernement, mais auxquels il convient de ne confier cette mission qu'indirectement et par intermédiaire ». A la troisième catégorie appartenaient les « électeurs sans opinion fixe, insouciants ou étrangers aux principes politiques, susceptibles de céder par des considérations particulières, par des considérations d'intérêt ou par affection à l'influence d'un parti quelconque, et auprès desquels il importe de faire agir pour les déterminer à donner leurs suffrages aux candidats proposés par le gouvernement ». Enfin, la quatrième et la cinquième classes se composaient des « électeurs influents dans le parti

1. C'est une ordonnance royale des 2-12 septembre 1817 qui détermina les vingt sections du collège électoral du département de la Seine. (*Bulletin des lois*, VII, Bulletin CLXXII, n° 2717.)

ultra-royaliste et dans le parti ultra-libéral, et contre les manœuvres desquels il fallait se prémunir ».

Suivant quelle proportion les électeurs de ces cinq catégories se trouvaient-ils répartis entre les différentes sections du département de la Seine? C'est un point qu'il n'est pas sans intérêt de relever, car il jette une vive lumière sur la tendance politique, à l'époque, de Paris et de sa banlieue. Dans tous les quartiers, les plus nombreux étaient, naturellement, les insouciants et les indécis : on en trouvait deux cent vingt et un aux Lombards et à la Porte-Saint-Denis, trois cent cinquante-six et trois cent soixante dans les sections de l'Odéon et du faubourg Saint-Jacques. Beaucoup moins considérables étaient les électeurs acquis d'avance au gouvernement : la plupart des quartiers n'en comptaient qu'une quinzaine; quelques-uns, comme ceux des 12e, 13e et 20e sections, en comprenaient cependant jusqu'à trente ou quarante ; par contre, il n'y en avait pas un seul dans les quartiers du quai de Gesvres et de la rue de la Verrerie. La seconde classe d'électeurs était un peu mieux représentée : elle se composait, suivant les quartiers, de vingt à quatre-vingts citoyens. C'est à un chiffre bien inférieur que se montait la faction des ultra-royalistes : si dans de rares sections elle allait jusqu'à vingt membres, d'ordinaire elle ne dépassait pas la dizaine. Quant aux ultra-libéraux, au nombre de cinquante à Ménilmontant et au faubourg Saint-Jacques, ils atteignaient à peine une vingtaine dans les autres quartiers.

On le voit donc, les moindres détails de la statistique n'avaient pas été négligés par MM. les commissaires de police du département de la Seine. Et les replis les plus cachés du cœur humain ne leur avaient point davantage échappé. Mais où leur connaissance de la psychologie se montra surtout remarquable, ce fut dans les notes particulières qu'ils attribuèrent à chacun des électeurs. On trouve également des notes de cette nature, moins nombreuses toutefois, dans les listes dressées par les commissaires des autres départements.

Comme le ministre le leur avait recommandé, les commissaires s'enquirent surtout du degré d'influence des principaux citoyens. Aussi chacun d'eux est-il qualifié à cet égard. Celui-ci, « meneur de sa section », est « très influent dans

son quartier : aux élections dernières il n'a pas désemparé ; » celui-là « aurait plus d'ascendant s'il avait plus d'esprit » : un autre a peu d'autorité, mais il est « chaud, persévérant et tenace ». Sur certains les notes sont plus précises. Un épicier, par son influence dans sa classe, mérite ce joli titre : « électeur des épiciers » ; et un menuisier, ultra-libéral, est ainsi figuré : « sot, bavard, mésestimé, mais intrigant, en relation avec les petits entrepreneurs ; il influençait l'année dernière dans les cabarets ; il importe de l'annuler si on ne peut l'acheter ». Et de ces électeurs les uns étaient « faciles à diriger, aisés à circonvenir », tandis que les autres se montraient « entêtés dans leurs idées, raides dans leurs opinions ». Un dernier était « insouciant » : « on ne peut compter sur lui qu'autant que la démarche qu'on lui ferait faire ne lui ferait pas perdre de temps ».

Les défauts et les travers des hommes font, comme leurs qualités, une partie de leur crédit. Ils furent dès lors aussi soigneusement relevés.

Plusieurs sont « avares ». Quelques-uns, cupides : « ils aiment l'argent et sont indifférents pour ce qui n'en rapporte pas ». D'autres sont « fins et rusés jusqu'à la fourberie », voire même « un peu canailles » ; celui-ci, « quoique ayant peu de moyens », est un « véritable caméléon » ; celui-là seulement un « grand lecteur de journaux ». Voici maintenant l'important sans opinion : « Nouvellement anobli, ardent colporteur de listes, qui eût fait usage des listes ministérielles comme il fit de celles des ultra, si elles lui étaient parvenues les premières ».

Beaucoup sont avides d'honneurs : celui-ci « a demandé la croix en 1817 et dans cette circonstance il n'est rien que le ministère ne puisse obtenir de lui en flattant son désir d'obtenir cette grâce » ; celui-là, qui est adjoint, « est ambitieux de la dignité de maire ». Mais certains désirent les honneurs moins pour eux-mêmes que pour leur famille : un « constitutionnel de 1815 » « serait ministériel important s'il était flatté de voir son gendre placé à Paris à la cour royale ».

Il en est aussi de mécontents qu'on pourrait subjuguer aisément par « quelque caresse de l'autorité » : un ultra-royaliste « est très lié avec la famille de Polignac, mais il a une affaire

avec le Trésor pour une reddition de comptes » ; un meneur libéral serait acquis au ministère « s'il obtenait une place gratuite pour son fils dans un lycée » ; un ancien chef de division à l'Administration des ponts et chaussées « est partisan des idées ultra-libérales parce qu'il a perdu sa place » ; un riche propriétaire, « péroreur indépendant », « est fâché de n'être point paulmier de S. A. R. monseigneur le duc de Berry et de n'avoir pas obtenu la décoration de la Légion ». C'était en quelques mots montrer au gouvernement la voie à suivre. D'autres toutefois paraissent plus farouches : un marchand de vins, « en relations avec tous les charcutiers de la rive gauche de la Seine comme propriétaire de l'abattoir aux porcs, opiniâtrement exalté contre toute espèce de distinctions sociales, est, quoique d'une cupidité remarquable, inaccessible à la voie de la raison ». Quelques-uns sont « faibles et dominés par leur épouse » ; c'est par les femmes qu'il faudra les convaincre. Il y en a enfin dont on doit se méfier parce qu'ils sont « indiscrets ».

Les pires défauts servent parfois le gouvernement. Un logeur, jugé digne de figurer dans la première catégorie, est ainsi qualifié : « homme commun et ivrogne, mais bon royaliste ; on lui a fait connaître le député proposé par le ministère et il votera en sa faveur ; il a même promis de le faire nommer par quatre ou cinq électeurs ivrognes comme lui, avec lesquels il va boire journellement ».

Après les défauts, les qualités dont le cabinet peut profiter. Tel électeur est « éloquent » et « beau parleur » ; tel autre, d'un caractère aimable, est « fort estimé de la compagnie de chasseurs de la garde nationale dont il est officier et dans laquelle se trouvent de nombreux électeurs » ; celui-ci, « digne de confiance », est « franc et rond dans ses manières, il aime à se donner du mouvement : on peut l'employer à colporter les listes » ; celui-là est un « homme de bon ton, ayant des manières aisées, pensant bien et jouissant d'une grande considération : il a beaucoup de relations par son commerce » ; un dernier est « très dévoué au gouvernement » : « il y a trois ans, il a renvoyé un de ses ouvriers qui avait crié *Vive l'Empereur !* et il est resté deux ans sans le faire travailler afin de le punir ». Mais le trait qui caractérise la plupart des citoyens,

parmi ceux surtout qui « aiment le roi et le gouvernement », c'est qu'ils sont « d'excellents hommes, de bons pères et de bons maris, de bons officiers de la garde nationale » : type accompli du bourgeois de la Restauration, qui, quinze ans plus tard, devait s'appeler M. Prudhomme.

La connaissance des fortunes peut être également pour le ministère une aide précieuse. La nature de ses moyens d'action ne doit-elle pas nécessairement varier avec la situation pécuniaire des électeurs ? Les commissaires s'en sont dès lors soigneusement occupés. A ce point de vue, les citoyens sont « fort riches », « riches », « riches sans apparence », « à leur aise », ou « de fortune médiocre ». Pour quelques-uns les indications demeurent moins vagues : celui-ci « a sa fortune en grande partie en portefeuille » ; celui-là, au contraire, « a beaucoup de propriétés, mais elles consistent presque toutes en biens nationaux » ; un autre jouit d'une rente de vingt à vingt-cinq mille francs.

Aux yeux de la police, le tempérament lui-même a son importance ; car, lorsqu'elle le connaît, elle ne manque jamais de l'indiquer. Ainsi, elle déclare d'un électeur qu'il a « de la vigueur », et d'un autre qu'il est « de complexion sanguine ». Un dernier trait montre chez son auteur une connaissance profonde de l'âme humaine : un ardent royaliste est présenté comme « ultra-fanatique et, par conséquent, sans danger ».

Tels sont les portraits les plus saillants que les notes de police fournissent des principaux électeurs en 1818. Mais, on l'a vu, ce n'est pas seulement sur les simples électeurs que les commissaires de police devaient se renseigner ; c'était encore sur les électeurs éligibles. Et les notes qu'ils rédigèrent à leur occasion ne sont pas moins curieuses à dépouiller. Elles le sont peut-être plus encore, car l'importance du personnage les obligeait à creuser davantage. Ici, ils allèrent même souvent jusqu'à soulever le voile de la vie privée. Voici comment s'exprimait le commissaire d'un département du Nord sur un ancien député qui briguait à nouveau les suffrages : « Grand propriétaire, penchant plus vers les ultra que vers les libéraux, âgé de soixante-dix ans, épuisé par une jeune femme, moral affaibli ; on doute qu'il soit réélu à moins d'une intrigue très active ». Et, à son tour, le commis-

fournira des sommes nécessaires aux dépenses : celles-ci, sans être excessives, « ce qui ferait manquer le but qu'on se propose », seront assez fortes ; « on ne peut les évaluer qu'approximativement puisqu'elles varieront selon les localités, mais on ne saurait les mettre au-dessous de vingt mille francs par département ; à défaut d'autres ressources, les « fonds secrets » seront pris sur la liste civile ». Comment sera désignée cette « personne de confiance » ? Le choix en appartiendra au ministère lui-même. Et il l'exercera sur les listes que les commissaires ont reçu mission de dresser. Nous avons vu qu'effectivement, dans la confection de ces listes, ceux-ci devaient « essentiellement » signaler le degré d'influence de chaque électeur. Au surplus, pour un choix si important, le gouvernement s'entourera de tous les conseils. « Des inspecteurs de police, des préfets bien sûrs, des députés franchement dévoués le guideront dans ses recherches » ; seulement ce ne sera point par des circulaires que les ministres feront appel à cette collaboration, car alors la « tribune de la Chambre des députés retentirait bientôt de phrases plus ou moins pompeuses ».

Tel était le filet, excellemment tissé, qui devait saisir les électeurs. Il restait, pour les y attirer, à le garnir d'appâts.

Les appâts ne sauraient être les mêmes pour tous les citoyens. Ils dépendent nécessairement du caractère, de l'éducation, de la fortune.

Ainsi, il est des électeurs qu'on pourra s'attacher en leur « marquant dans le courant de l'année quelques égards ». A celui-là le préfet dira « qu'il ne laisse pas ignorer son excellent esprit au ministère qui en rend compte au roi ». A celui-ci « il remettra, lors d'un voyage à Paris, une lettre de recommandation pour le ministre dans les attributions duquel se trouve l'affaire qui nécessite le voyage ». Et de pareils procédés seront susceptibles d'amener au gouvernement de nouveaux partisans. Que le ministre, sur la recommandation du préfet, adresse à l'électeur un mot de félicitations ou abrège son voyage par la prompte expédition de son affaire, « il aura gagné vingt voix » ; car « notre électeur racontera l'accueil qu'on lui a fait et ce qui lui a valu tant d'obligeance, et, pour s'assurer le même avantage, on tâchera d'être agréable

à l'Administration». Mais, pour atteindre à ce résultat, il ne suffira pas toujours d'un mot ou d'un ordre aimable du ministre. Parfois celui-ci sera forcé de recevoir l'électeur dans son cabinet et même à sa table. Et, remarque le chef de la police générale, il en sera principalement ainsi pour ceux des départements voisins de la capitale : « Il est en effet peu d'électeurs de ces départements qui ne viennent quelquefois à Paris. Les ministres doivent avoir parmi les électeurs y résidant des personnes discrètes autorisées à leur présenter de temps en temps un électeur influent qui aurait une réclamation à faire ; un dîner ou donné ou seulement proposé, ce qui suffira souvent si le *compère* est adroit, et le ministère est assuré du succès le plus complet dans le collège électoral ». A la vérité, déclarait M. Decazes avec mélancolie, « les ministres en éprouveront de l'ennui, mais ils y sont exercés, et puis un électeur maître de vingt voix est moins déplacé à la table d'un ministre que tel pair, tel député qui cabale contre lui et qu'il faut pourtant inviter». Ce sont les électeurs ruraux qu'il importe de préférence de retenir à dîner, « car ceux-là en seront le plus flattés ». Si l'occasion se présente d'accueillir un électeur de la quatrième classe, ce qui sera rare, on ne devra pas non plus la laisser échapper ; seulement, dans ce cas, « il ne saurait être question d'inviter à dîner, on se contentera d'un *bonjour* dit avec obligeance, ce qui vaudra cinquante voix ». Les ministres de la Restauration n'étaient pas, on le voit, sans fierté, ils aimaient peu frayer avec la petite bourgeoisie.

Si de tels moyens peuvent suffire vis-à-vis des citoyens simplement vaniteux, ils ne sauraient contenter ceux dont l'esprit est plus pratique. Avec ces derniers on usera de procédés différents. C'est par des satisfactions moins platoniques qu'on s'efforcera de les capter. L'argent jouera d'abord son rôle. Le ministre de la Police, nous le savons, estimait à vingt mille francs le total des « fonds secrets » remis dans chaque département « aux meneurs pour le service des élections ». D'autres moyens, moins coûteux, sont encore à la disposition du gouvernement. Certaines professions se trouvent assujetties à des formalités ou à des taxes de police; on pourra dispenser leurs titulaires, s'ils paraissent disposés à bien voter, de remplir ces formalités ou d'acquitter ces taxes.

C'est ce que le ministre laisse entendre en ces termes adoucis : « Les hôtels garnis, les logeurs, les loueurs de carrosses et de cabriolets, les cafés et les marchands de vins, les maisons publiques en général dépendant de la police, en s'y prenant adroitement d'avance, par insinuation, on s'assurera d'une majorité automate qui portera machinalement le bulletin qui lui sera donné ». Voilà comment il convient de traiter les électeurs de la quatrième classe. Ceux des autres catégories ont des aspirations plus élevées. Ce sont des places et des décorations qu'il faudra « leur promettre, et même leur donner ». L'essentiel, déclare le ministre avec cynisme, est de promettre, de beaucoup promettre, fût-on résolu à ne point tenir. Et, dans cette distribution de faveurs, on ne devra pas oublier les fonctionnaires qui se sont distingués par leur zèle, ceux surtout qui, en étant autrefois restés étrangers, se sont rapprochés du gouvernement. Il importe d'ailleurs qu'« à eux, comme aux ecclésiastiques, on paye, aux approches des élections, leurs pensions et traitements souvent arriérés ».

Ainsi, du haut en bas de l'échelle administrative, depuis le ministre jusqu'au moindre juge de paix, tous les fonctionnaires devaient chercher à gagner l'électeur. Mais parmi les fonctionnaires il en est de particulièrement habiles qu'il y a intérêt, sans qu'on puisse les déplacer, à rapprocher des « mauvais » citoyens. C'était le cas notamment dans un département du Centre, dont le préfet était remarquable et qui avait un arrondissement en partie fort difficile à conduire, quoique mené par un excellent royaliste. Le ministre de la Police proposa d'en modifier les circonscriptions administratives : les cantons réfractaires, retirés au sous-préfet qu'on n'a point motif de changer, seront réunis à l'arrondissement chef-lieu, et de la sorte, « par les rapports qui s'établiront avec les premières autorités administratives », ils seront bien mieux dirigés.

Cependant, s'il peut être bon parfois de rapprocher les électeurs de certaines autorités, il peut être également utile de les soustraire à l'influence de quelques autres, d'un loyalisme douteux. « S'est-on bien assuré, écrit à ce propos le chef de la police générale, que, parmi les hommes qui, par état, par-

courent les départements, il ne s'en trouve aucun qui pervertisse l'opinion publique? On sait avec quelle avidité on écoute un fonctionnaire arrivant de la capitale, ou celui que sa dignité, l'élévation de ses fonctions placent au-dessus de ceux qui l'entendent. Les présidents des assises qui n'ont de rapports directs qu'avec des électeurs ont nécessairement sur leur esprit un grand ascendant. Est-il sage de laisser partout aux premiers présidents des cours royales la désignation des présidents des cours d'assises, et M. le garde des sceaux ne pourrait-il pas user de la faculté que lui donne la loi de faire les désignations, au moins pour les départements où les collèges électoraux doivent se réunir dans l'année? » Cette préoccupation du comte Decazes était assez naturelle, car la haute magistrature, qu'on n'avait guère épurée depuis 1815, était à ce moment remplie d'ultra-royalistes, hostiles au gouvernement autant que les libéraux.

Il était enfin, aux yeux du ministre, un dernier danger dont il fallait garantir les électeurs et que le Cabinet devait prévoir : c'étaient les manœuvres de l'opposition, surtout de l'opposition libérale, alors particulièrement active. Il en était une précisément que les « Indépendants » venaient d'inaugurer à Paris, et sur laquelle il importait d' « avoir l'œil très ouvert ». Dans chaque municipalité ils donnaient des dîners de réunion « où ils s'organisaient et se concertaient afin de s'assurer les suffrages des électeurs boutiquiers de la section ». Pour faire tourner ces « réunions mangeantes » au profit du ministère, le chef de la police conseilla « d'y solder momentanément quelques meneurs ».

Tels étaient, d'après M. Decazes, les différents moyens d'intimidation ou de séduction dont le gouvernement pouvait user dans l'année qui précédait les élections. Et, suivant lui, il convenait de les employer d'autant plus vigoureusement que celles-ci seraient plus proches. L'intervention du ministère devait se faire sentir, même lorsque les collèges seraient réunis. Car, disait-il, c'était à ce moment surtout qu'il fallait « séparer le grain de l'ivraie », et le procédé qu'il indiquait pour cela ne manquait pas d'originalité : « Pendant la tenue des collèges électoraux, les présidents, les préfets ne doivent jamais inviter à dîner les électeurs dont on est sûr, afin de

se ménager des places pour la quatrième classe, et, si par hasard il se rencontrait parmi elle des électeurs influents, mais dangereux, ce sont ceux-là qu'il faudrait inviter chaque fois pour diminuer leur influence en inspirant de la défiance aux paysans ».

III

Ces instructions, si détaillées qu'on pourrait les qualifier de *Manuel du parfait corrupteur*, furent scrupuleusement suivies.

Le gouvernement exerça d'abord sur ses fonctionnaires une surveillance étroite : chacun eut son dossier de police soigneusement mis à jour. Il les traita ensuite différemment suivant leur zèle. Les uns, les fidèles, obtinrent des récompenses : dans un département de l'Ouest « douze bourses des collèges royaux furent réservées à des enfants de fonctionnaires ». Les autres, les douteux, seulement des promesses : à un receveur général qui désirait faire passer sa recette sur la tête de son fils, « ce qui constituait un objet de cent mille francs de revenus, » on laissa entendre que pareille nomination dépendait de son attitude électorale. Quant à ceux dont il n'était pas permis d'espérer le retour, on les révoqua. C'est ainsi que dans la Manche deux receveurs particuliers furent destitués ; et, écrivait-on à la veille du scrutin, cette destitution a produit un excellent résultat, car « les agents des finances se sont tous bien conduits ». Le ministère fut loin cependant de déplacer tous les fonctionnaires signalés comme mauvais et qui, dans certains départements, étaient nombreux : huit dans les Basses-Alpes, cinq dans la Manche, dix en Vendée[1].

1. On trouve aux Archives nationales (carton F^7, 4351 A) le tableau, par départements, des fonctionnaires dont le changement était proposé ou indiqué comme utile. Il y avait onze départements où il ne devait être fait aucun changement : Basses-Pyrénées, Corrèze, Finistère, Gard, Indre, Loire, Nord, Rhône, Sarthe, Seine et Seine-et-Marne. Dans les neuf autres des changements devaient être faits, plus ou moins nombreux, et portant sur les fonctionnaires les plus divers (préfet, sous-préfet, conseiller de préfecture, maire, juge de paix, receveur particulier, percepteur, directeur des contributions indirectes, général commandant le département, chef d'état-major de la garde nationale, commandant des côtes, commandant de la compagnie maritime).

C'est qu'il craignait d'amener du mécontentement par trop de sévérité. S'inspirant des conseils de ses meilleurs amis, il montra d'ailleurs dans son œuvre d'épuration une certaine prudence. En général, il fit porter ses changements sur les deux partis extrêmes, « afin qu'on ne pût les regarder comme une réaction », et il ne destitua presque jamais un fonctionnaire sans en même temps en replacer un autre du même parti, mais d'une moindre influence, « pour que le public ne vît pas dans le fait une cause politique ».

Aussi bien, dans chaque département, comme le chef de la police l'avait recommandé, le gouvernement adjoignit à ses fonctionnaires, pour travailler les électeurs, des hommes dont il était sûr, et qui connaissaient le pays. Seulement, de peur que leur mission ne fût découverte par leurs voyages répétés, il les affubla de fonctions apparentes obligeant à des déplacements.

Et tous, les uns comme les autres, ils accomplirent leur besogne en conscience. Ils lancèrent les « insinuations » convenables en faveur des candidats préférés, et répandirent à profusion les faveurs ou les promesses : dans le seul département de la Manche, « on fit espérer la distribution de six décorations de la Légion d'honneur ». Parfois même ils témoignèrent de trop d'ardeur. Il en fut ainsi dans le département de la Seine. Dès le mois de mai, le ministre de la Police était avisé « de prévenir ses commissaires de mettre plus de réserve dans leurs démarches et, en recommandant les candidats portés par le gouvernement, de ne pas le faire comme ordre mais par insinuation » ; et, cinq mois plus tard, en pleine réunion du collège électoral, c'est une véritable protestation qu'on lui faisait parvenir : « Les démarches que font les commissaires de police de Paris pour faire élire M. Ternaux sont vues avec une défaveur marquée par les hommes de tous les partis ; tous réclament hautement *la liberté des élections* et se prononcent contre l'influence dont le gouvernement les entoure ».

Effectivement, l'action de l'autorité se manifesta jusqu'au dernier jour. Le 28 octobre 1818, le préfet de la Seine, M. Chabrol, effrayé des suffrages conquis la veille par Benjamin Constant, adressait aux maires la circulaire suivante :

« Vous connaissez le résultat de la séance d'hier. Il est instant que les bons citoyens se montrent. Je vous prie donc d'engager tous les électeurs de votre commune à se rendre immédiatement à leurs assemblées, et de leur indiquer M. Ternaux aîné comme le candidat qui réunit l'assentiment général. » Et, le même jour, dans la même occasion, un membre d'une des sections de Paris écrivait au ministre des Finances : « Si Son Excellence le ministre des Finances croit utile que je lui envoie à une heure les noms des électeurs qui ne sont pas venus voter et dont les suffrages seraient sûrement en faveur de M. Ternaux, j'aurai l'honneur de les lui adresser. On aurait encore le temps de les faire prévenir à domicile de se rendre de suite à leurs sections. Je crois indispensable d'augmenter le plus possible le nombre des votants, et je remarque dans ma section que celui des nôtres diminue. » C'est du même procédé incorrect qu'usa le préfet des Basses-Pyrénées : « La veille du jour de l'ouverture du collège, déclarait le 23 octobre ce préfet au ministre de la Police générale, j'eus la certitude, par les rapports de police, que la moitié des électeurs favorables à notre candidat n'était pas encore arrivée... Il ne fallait perdre aucun moment. J'ai écrit moi-même à des fonctionnaires et à des personnes dont j'étais sûr pour les faire venir le lendemain. »

En ce temps d'élections, tout, en quelque sorte, sembla permis aux préfets. Plusieurs, pour défendre les candidats ministériels, n'hésitèrent point à se faire journalistes. Ainsi, dans la Sarthe, le préfet, M. d'Estourmel, « n'ayant trouvé dans toute la ville du Mans aucun rédacteur capable », se chargea de réfuter un écrit dangereux que venait de publier un adversaire du Cabinet. Ce fut mieux encore en Corrèze. Ayant appris que, dans un banquet électoral, le candidat libéral « avait tellement bu qu'il n'avait qu'à grand'peine pu gagner le lit », le chef de ce département rédigea sur cette aventure, sans toutefois le signer, un long factum[1], qu'il pria le ministre de la Police de faire publier dans un journal de Paris « afin qu'il produise davantage d'effet et pour éviter les inconvénients des récriminations ou peut-être d'un ridicule

1. Il est conservé aux Archives nationales (carton F7, 4348).

procès » : il lui envoyait en même temps une liste des fonctionnaires et des électeurs auxquels il convenait d'expédier le journal.

Mais beaucoup de préfets ne se contentèrent pas de ces manifestations, après tout secondaires. Comme la loi du 5 février 1817 leur avait reconnu à eux seuls le droit de dresser la liste des électeurs et de statuer provisoirement sur les réclamations dont elle serait l'objet, il en est qui composèrent à leur guise les listes électorales, les surchargeant illégalement de citoyens dévoués au Cabinet. C'est ainsi que, dans le département du Gard, le nombre des électeurs, qui avait été de 991 en 1817, fut porté, en 1818, à l'aide des listes supplémentaires, à 1598[1].

Le gouvernement usa au surplus lui-même des plus graves manœuvres. Au mois de septembre, pour vaincre ses adversaires, il accomplissait un véritable coup d'État. L'Administration de la garde nationale, telle que M. de Vaublanc l'avait instituée le 18 novembre 1815, était complètement indépendante des ministres ; son chef, d'ailleurs irresponsable, était le comte d'Artois. Mais, sous l'influence de ce dernier, elle avait, en 1817, lors du renouvellement du premier cinquième, prêté un secours actif et puissant aux ultra-royalistes. Désireux qu'elle n'agît plus de même en 1818, M. Decazes, à la date du 30 septembre, quatre jours après la convocation des collèges électoraux, fit rendre par le roi une ordonnance qui remettait la disposition de la garde aux autorités civiles, sous la direction du ministre de l'intérieur[2].

Toutes ces machinations et toutes ces intrigues n'aboutirent cependant qu'à un échec pour le gouvernement de Louis XVIII. Si les ultra perdaient douze membres, les ministériels en per-

1. Ce fait donna lieu, à la Chambre des députés, le 20 mars 1819, à une protestation de la part de M. de Villèle. M. de Saint-Aulaire, président du collège électoral et député du département du Gard lors des élections de 1818, qui lui répondit, reconnut que « l'augmentation du nombre des électeurs sur ceux de l'année précédente avait été le résultat de l'influence exercée par l'Administration », mais que « cette influence avait été légitime, car elle n'avait eu pour but que d'appeler les électeurs protestants à exercer leurs droits, de les convaincre qu'ils pouvaient se rendre sans danger aux élections, et qu'ils y seraient protégés même contre les assassins ». (De Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, 3e édit., t. V, pp. 20-21).

2. De Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, 3e édit., t. IV, p. 503-504.

daient huit ; seuls les indépendants se trouvaient en bénéfice : ils gagnaient vingt représentants nouveaux, parmi lesquels La Fayette, Benjamin Constant et Manuel, ce qui portait à quarante-cinq leur nombre total dans la Chambre. Ainsi, cette fois encore, le parti libéral sortait triomphant de la lutte. Tant il est vrai que, le plus souvent, suivant la judicieuse pensée de Guizot[1], « ce qui fait les élections, c'est le vent qui souffle et l'impulsion que les événements impriment aux esprits, et non la volonté et le savoir-faire du pouvoir qui n'y ont qu'une influence secondaire ».

PAUL FAUCHILLE

1. *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 2e édit., t. I, p. 155.

NAPOLÉON

ET

LES THÉATRES POPULAIRES[1]

III

Ils connaissaient mal les Parisiens de leur temps et la police impériale, les prophètes qui avaient prédit des manifestations hostiles au décret, si rigoureux et inattendu, du 29 juillet 1807. Les victimes, sauf une qui déjà songeait à protester, se soumirent silencieusement; les journaux se contentèrent de supprimer à leur dernière page les noms des théâtres sacrifiés, et le public prit le chemin de ceux qui subsistaient encore. On ne prononça pas l'oraison funèbre des disparus, mais on fit une fois de plus le panégyrique du souverain, restaurateur des lettres; et quelques-uns même glorifièrent sa décision bienfaisante. L'excessive abondance des spectacles ouverts depuis quinze années diminuait, paraît-il, le nombre des œuvres nouvelles: comme il fallait un bon mois aux clients pour voir toutes les pièces offertes à leur curiosité, les directeurs ne se pressaient pas de changer les affiches, et auteurs et acteurs, à peu près sûrs d'être joués ou engagés, se donnaient moins de mal, apportaient des ébauches souvent informes et des talents à peine en germe. Désormais, pour conquérir une des huit scènes de la capitale, de plus grands efforts seraient nécessairess et rien ne retarderait plus les progrès de l'art dramatique épuré.

Malgré ces belles considérations, les mécontents ne man-

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

quaient pas, ni même les désespérés. Si les petits bourgeois oubliaient que le nouveau décret violait ceux de la Constituante et de la Convention, anéantissait une des conquêtes républicaines et rétablissait, en l'étendant quelque peu, un des monopoles d'autrefois, du moins se voyaient-ils avec un vif déplaisir sevrés d'un de leurs divertissements favoris. Et les déceptions devaient être nombreuses, puisque tous les théâtres condamnés vivaient bien ou se soutenaient. Les plus déconcertés étaient assurément les habitants du Marais. Ils n'avaient guère coutume d'aller chercher à la Comédie-Française ou à l'Opéra des spectacles lointains et coûteux, quand ils en trouvaient à leur porte de très agréables à des prix très modestes ; et voici que d'un seul coup on fermait tous leurs lieux ordinaires de réunion, cinq théâtres dont ils faisaient la fortune, et qui, en échange, égayaient leur vie et leur quartier. Chaque soir, en effet, les façades illuminées du Marais, des Anciens Associés et des Nouveaux Troubadours, de la Jeune Malaga et des Jeunes Artistes éclairaient comme en plein jour les rues Culture-Sainte-Catherine et de Bondy, la rue et le boulevard du Temple. Qu'allaient devenir ces bons bourgeois, maintenant que la police avait éteint ces lampions ?

Surtout, qu'allaient devenir ceux dont ces établissements assuraient l'existence ? Pour les grands, c'était la ruine, et, pour les petits, la misère. Ce qu'il advint alors des figurants, des contrôleurs et des souffleurs, des machinistes et des lampistes, des ouvreuses et des habilleuses, qui le sait ? Les humbles souffrants ont encore moins d'histoire que les peuples heureux. Inconnue de même, la destinée des comédiens si brutalement mis sur le pavé avec, comme les domestiques congédiés, une semaine pour trouver un gagne-pain. Que d'anxiétés et de démarches inutiles ! Pourtant, plusieurs avaient une réelle valeur et sauront faire quand même un glorieux chemin : tels Monrose, du Théâtre des Jeunes Artistes, Joanny, des Délassements Comiques, Firmin et Virginie Déjazet, des Jeunes Élèves. Et les directeurs ? Ce n'étaient pas les moins à plaindre. Ils ne pouvaient céder leurs salles aux théâtres autorisés, déjà confortablement installés ou rêvant d'établissements plus grandioses, et il était bien difficile d'utiliser ces immeubles autrement que pour des spectacles, lesquels étaient interdits. On ne vend pas un théâtre comme

un fonds d'épicerie. Les uns alors mirent la clef sous la porte et disparurent. Les autres, plus tenaces, se résignèrent à des métamorphoses humiliantes, mais qui leur permettaient de vivre : ils transformèrent leurs scènes en manèges, en pistes et en guinguettes, remplacèrent leurs acteurs par des clowns, des monstres, des bêtes, des figures de cire, et leurs pièces par des exhibitions variées, renouvelées des anciennes foires. Les Délassements Comiques offrirent asile à des animaux savants, à des nains, à des géants ; le Théâtre sans Prétention devint un café, le Café d'Apollon : on mit des tables à l'orchestre et des portes aux loges pour en faire des cabinets particuliers. Dans la salle Molière, on donna des séances de physique amusante, des scènes de ventriloquie, des assauts d'armes, des bals, des banquets. Aux Jeunes Artistes succédèrent des fabricants de lunettes. Le Théâtre de la Cité se fit une spécialité des pantomimes à grand spectacle, qui lui valurent encore de beaux bénéfices, au moins quand Franconi voulait bien prêter ses chevaux. Sa destinée finale sera d'être coupé en petits morceaux, c'est-à-dire en petites boutiques ; toute la machinerie du sous-sol, achetée par la Gaîté, cédera la place à des tonneaux ou aux plantes du quai aux Fleurs.

Ce fut une débâcle générale. Huit années auparavant, dans les théâtres des boulevards, on glorifiait le coup d'État de Brumaire, et des couplets cruels poursuivaient sur la route de Saint-Cloud les députés jetés par les fenêtres. En 1807, après ce que Prévôt, l'une des victimes, appelait « le second coup d'État de M. Bonaparte », ces mêmes couplets, à peine modifiés, sonnaient sans doute aux oreilles des comédiens jetés à la rue !

Il y avait cependant un théâtre qui méritait l'indulgence du gouvernement : celui des Variétés Étrangères. Établies dans l'ancienne salle Molière, près de la populeuse rue Saint-Martin, elles avaient un public nombreux d'habitués fidèles, et pas de concurrents. Ce n'est point à ce quartier qu'on pouvait reprocher d'être encombré de théâtres trop rapprochés les uns des autres ; et les Variétés Étrangères échappaient ainsi à l'un des griefs énumérés par l'Empereur devant le Conseil d'État. D'autre part, grâce au genre très spécial des pièces promises par leur enseigne, elles ne paraissaient pas

pouvoir être accusées de doubler inutilement les autres scènes. Il semble qu'elles méritaient plutôt protection et encouragement, puisqu'elles prétendaient révéler aux Parisiens les répertoires étrangers, et ouvrir aux lettres une nouvelle voie. Ne faisaient-elles pas modestement, pour le théâtre de tous les pays, une œuvre analogue à celle de madame de Staël qui étudiait alors les mœurs, la littérature et la philosophie allemandes? Peut-être était-ce là leur tort, et ce fut peut-être une des causes de leur ruine. On les aurait supprimées pour les mêmes raisons qui vont décider la suppression du livre *De l'Allemagne*; et l'on aurait dit aux comédiens dispersés ce que le duc de Rovigo écrira tout à l'heure à madame de Staël : « Votre œuvre n'est pas française, et les Français n'en sont pas réduits à adopter pour modèles les peuples étrangers. »

En tout cas, le théâtre supprimé méritait bien plus ce reproche que le livre interdit. Les modèles qu'il proposait n'étaient guère dignes d'imitation. L'auteur de *l'Allemagne* faisait un choix judicieux parmi les grands penseurs et les grands écrivains d'outre-Rhin ; dans les répertoires anglais, allemand, italien et espagnol, les fournisseurs des Variétés prenaient pêle-mêle beaucoup moins les œuvres littéraires que des mélodrames sombres et des comédies grossières, capables d'égayer un public dont on se souciait peu de faire l'éducation. Ce n'était guère du Gœthe, du Schiller ou du Shakspeare qu'on jouait aux Variétés Étrangères : on préférait la *Médée* de Glover à *Othello* ou à *Hamlet* ; on préférait surtout Kotzebue, et, mieux encore, des comédies et des drames justement inconnus et sans caractère exotique, auxquels on ne demandait que de faire rire ou pleurer. Si, par exemple, on jouait un certain *Inconstant* britanniques sous le titre des *Folles raisonnables*, ce n'était pas parce qu'on avait trouvé dans cette pièce une peinture des mœurs et de l'esprit anglais, mais parce que l'histoire plaisante et grivoise adaptée à la scène française était très semblable à d'autres qui se passent chez nous, et parce qu'à Paris, comme à Londres, on rencontre des faux roués assez naïfs pour se laisser escroquer par les courtisanes leur portefeuille, leur montre, leurs bagues et leur tabatière. De même, on choisissait les

drames, non pour les bons services qu'ils pouvaient rendre au théâtre français, et le sang nouveau qu'ils infuseraient sans doute à la tragédie épuisée, mais simplement à cause des palpitantes histoires qu'ils exposaient, de la grosse émotion qu'ils provoquaient, de leur mise en scène et de leur machinerie.

Et s'il n'y en avait pas assez pour satisfaire des appétits très excités, on jouait, tout simplement, des mélodrames français tirés de romans étrangers. Il suffisait, pensait-on, d'exhiber des personnages d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, et de promener les spectateurs dans tous les pays d'Europe, des bords de la Tamise aux rives du Danube. Les Variétés Étrangères n'avaient donc pas tous les jours l'originalité garantie par leur nom, et ne remplissaient point exactement les conditions imposées par le décret du 25 avril. Leur désobéissance et la fréquente analogie de leurs pièces avec celles des autres troupes expliquaient donc, dans une certaine mesure, la rigueur dont elles venaient d'être victimes.

De toutes ces exécutions, la plus déplorée et la moins attendue fut celle de la Porte-Saint-Martin. Pouvait-on prévoir sa fermeture après le récent décret qui lui avait réservé, au détriment de la Gaîté et de l'Ambigu, le privilège des mélodrames? N'était-elle pas de tous les théâtres de la capitale celui qui se rapprochait le plus des grands, et semblait le mieux mériter la bienveillance d'un gouvernement se disant ami des lettres? La destination primitive de la salle, construite pour l'Opéra, sa façade imposante, son intérieur majestueux et sa scène spacieuse lui donnaient un caractère, inconnu sur les boulevards, de noblesse et de distinction. Elle était devenue une bonne maison, fréquentée par la bonne compagnie. « En y entrant », dit Geoffroy, qui la compare à ces financiers de l'ancien régime élevés au-dessus de leur naissance par l'élégance de leurs manières, « on ne se croyait plus dans les quartiers populaires; en parcourant les loges on se croyait à la Comédie-Française. Honteux de paraître dans un salon où il y avait du si beau monde, le petit peuple ne s'y aventurait guère. » Sans doute, on lui donnait des drames à sa portée, mais souvent aussi d'autres pièces dont il n'avait que faire. L'aimable pantomime des *Jeux d'Églé*, les amours

de la nymphe et de Mercure, les aventures de Silène, pouvaient-elles convenir à un public peu familier avec Virgile et la mythologie? La grâce légèrement maniérée de certains ballets, où les délicats venaient chaque soir applaudir la très distinguée madame Quériau, pouvait-elle être goûtée des habitués de l'Ambigu? Combien insipide et inintelligible devait leur paraître la danse savante, tout allégorique, d'Églé et de Mercure qui, séparés par une guirlande de fleurs, vont et viennent, avancent et reculent, jusqu'au moment où la jeune fille se heurte contre le fragile rempart, glisse et tombe dans les bras du dieu! Tout cela était, au contraire, un régal pour la bonne société qui, trouvant à la Porte-Saint-Martin une extrême variété, tour à tour captivée par les drames et charmée par les ballets, ne cessait de chanter les louanges d'un théâtre dont elle faisait le rival de l'Académie de Musique, qu'elle déclarait même supérieur.

Ce furent sans doute ces éloges persistants et, à la longue, agaçants qui précipitèrent les rigueurs impériales et décidèrent la suppression d'une troupe si dangereuse pour les comédiens ordinaires de Sa Majesté! Ce que n'avait point fait l'interdiction des grands ballets, la fermeture du théâtre l'obtiendrait; et si les gens du monde ne venaient pas à l'Opéra, du moins ne pourraient-ils plus se permettre de désobligeantes comparaisons.

Mais la victime ne se montra pas aussi résignée que les autres. A cette époque, et sous ce régime, la résistance semblait impossible; elle fut essayée pourtant. On se sentait soutenu par la faveur d'un public respectable, par les sommes énormes dépensées pour monter mélodrames, féeries et ballets, et par les réclamations des créanciers. On pouvait aussi invoquer les engagements pris par l'État et ses obligations antérieures. En effet, la salle de la Porte-Saint-Martin, ancienne salle provisoire de l'Opéra, et qui faisait autrefois partie des domaines nationaux, avait été vendue aux directeurs « *d'après la valeur que lui donnait sa destination* ». En supprimant le droit de l'utiliser ou de la vendre comme salle de spectacle, on violait donc les conventions faites et l'on commettait une évidente iniquité. C'est ce dont les intéressés tentèrent de persuader le gouvernement.

Ce fut long, mais ils y réussirent. Ils ne pouvaient cependant espérer que le décret serait purement rapporté, et durent s'estimer heureux, puisqu'il leur était interdit de vivre comme par le passé, de ne pas mourir tout à fait. Le 11 mars 1809, le ministre de l'Intérieur leur écrivait :

J'ai examiné la demande que vous m'avez adressée pour avoir l'autorisation d'ouvrir la salle dont vous êtes propriétaires, et d'y donner divers genres de spectacles.

J'ai pris en considération les motifs que vous avez fait valoir à l'appui de votre demande, et surtout ce titre de propriétaires d'une salle qui faisait partie des domaines nationaux, et qui vous a été vendue d'après la valeur que lui donnait sa destination. Par cette considération, qui vous est particulière, j'ai cru devoir consentir à l'ouverture de cette salle, et je vous autorise à l'exploiter ou louer pour les spectacles qui sont déterminés de la façon suivante :

1° *Les jeux gymniques*. Ces jeux consisteront en danses de corde, sauts périlleux, et en tours de force et d'adresse, tels que luttes, pugilat, combats de gladiateurs, joutes.

2° *Les tableaux historiques* dans le genre Servandoni. Dans ces tableaux, les décorations devront être la partie principale. Chaque tableau pourra présenter un fait, un grand événement.

3° *Les évolutions militaires*. Ce spectacle consistera en marches, assauts, combats de fantassins ou de cavalerie.

4° *Des prologues*. Ces prologues seront à un ou deux personnages au plus. Il sera permis d'expliquer par ces prologues les sujets des tableaux historiques, évolutions et autres jeux. Les personnages qui y figureront et les grimes ou bouffons que l'on emploie ordinairement dans les tours de force et d'adresse seront les seuls acteurs qui pourront parler à ce spectacle.

Tels sont les seuls genres de spectacles que vous soyez autorisés à représenter dans votre salle, qui ne devra pas porter le nom de théâtre, mais de salle des *Jeux Gymniques*.

Cette organisation nouvelle plaçait la Porte-Saint-Martin au-dessous des quatre théâtres secondaires conservés et l'assimilait même aux cirques. On se soumit pourtant de très bonne grâce : la preuve, c'est que l'une des premières pantomimes représentées fut l'apothéose de l'Empereur. Dans *le Passage du Saint-Bernard*, Bonaparte apparaissait sur le sommet glacé du mont avec la redingote grise et le chapeau du petit caporal. « Le succès, raconte un contemporain, fut éclatant, prodigieux ; pendant quatre mois, la salle fut

comble; on croyait que cela ne finirait jamais. On a dit que le vainqueur de l'Italie avait assisté, dans une petite loge grillée, à l'une des représentations de cet ouvrage. Si cela est vrai, Napoléon a dû être satisfait de l'accueil qu'il recevait par procuration. L'enthousiasme que produisait cette grande figure, quand elle apparaissait au haut de la montagne, ne peut se décrire. Il faut avoir vu cela pour s'en faire une idée. »

Malgré ce triomphe qui ne se renouvela point, les directeurs regrettaient amèrement la situation perdue; et, convaincus qu'ils avaient reconquis par cette pantomime si flatteuse la bienveillance impériale, ils osèrent un beau jour oublier le règlement, franchir les limites imposées, risquer en un mot de véritables pièces. C'était hardi : les libertés que se permettaient les forains sous Louis XVI, Napoléon ne les tolérait pas, et ses ordonnances n'étaient point, commes celles de la police royale, faites pour être violées ou tournées. Un rappel à l'ordre arriva, sec, énergique et menaçant :

11 août 1811.

Je suis informé qu'au mépris de vos obligations vous donnez des représentations qui sortent du genre assigné à votre spectacle, que vous faites jouer enfin, sous différentes dénominations, de véritables pièces dramatiques, quoique ce genre soit exclusivement réservé aux huit théâtres de la capitale.

Je vous préviens que s'il vous arrive encore de donner, sous quelque prétexte que ce soit, des représentations d'un autre genre que celui qui vous a été permis, je donnerai des ordres pour la suppression de votre spectacle.

MONTALIVET.

Il n'y avait plus qu'à s'incliner. Les Jeux Gymniques végétèrent pendant quelques mois encore, puis disparurent. Du 14 juin 1812 au 5 août 1814, la Porte-Saint-Martin demeura close.

IV

Dans le choix des spectacles dont il voulait bien laisser la jouissance à sa bonne ville de Paris, Napoléon avait été inspiré par son ordinaire amour de l'ordre et son esprit systématique.

De même que les genres littéraires et les mots restaient séparés et parqués en castes, les théâtres furent classés, catalogués ; et chacun d'eux reçut une étiquette. Les casernes et les lycées de l'Empire n'étaient guère plus méthodiquement organisés.

Il fallait bien que la farce et la gaieté populaire eussent à Paris un refuge assuré. « Dans une grande ville où plusieurs théâtres sont ouverts journellement », disait alors *l'Opinion du parterre*, « il en faut un qu soit spécialement consacré à la grosse gaieté. Sur les autres on n'admet que la gaieté spirituelle, c'est-à-dire froide, contrainte, telle en un mot qu'elle doit être pour plaire aux gens du bon ton. Il faut bien que l'ancienne ait quelque part asile ».

Ce furent les Variétés qui se chargèrent de la recueillir, et de perpétuer au boulevard Montmartre, comme elles l'avaient déjà fait au Palais-Royal et à la Cité, les joyeuses traditions foraines. L'héritage était en bonnes mains : Brunet valait bien Francisque ou Dominique, et Piron ni Vadé n'auraient rougi de Désaugiers. C'était une rare bonne fortune, un gage certain de prospérité, que la possession de ces deux hommes réunis, si bien faits pour se compléter l'un l'autre. « Je défie », disait un de leurs admirateurs, « je défie le stoïcien le plus froid, le plus lugubre Héraclite, de voir la figure de Brunet sans éclater de rire, et de n'y point trouver un remède à sa mélancolie. » C'était sans doute un rire peu distingué, quand Brunet se montrait en villageoise, en ingénue, en Cendrillon ou en danseuse de corde, et l'on pouvait à la rigueur traiter « d'imbéciles, de gobe-mouches et de Midas parvenus » ceux qui prenaient plaisir à « ces bêtises, platitudes et trivialités ». Mais c'était le bon rire d'autrefois, celui de Molière, et de tous les auteurs forains, depuis Le Sage jusqu'à Sedaine, quand ce même Brunet incarnait tous les types drolatiques, si vivants et si vrais, retrouvés par Désaugiers dans les coins populaires où les avaient dénichés Piron, Vadé et Maillot, l'heureux auteur de *Madame Angot ou la Poissarde parvenue*. Ils descendaient bien en droite ligne des Jérôme, des Nicaise et de madame Saumon, les Vautour, les Dumollet, les Cadet Buteux, et Manon la Ravaudeuse ; et l'on se croyait encore chez Monet, à la Foire, quand, dans *Romainville ou la Promenade du dimanche*, on voyait apparaître — et la seule vue de ce groupe valait

presque une pièce, — M. et Madame Pépin, et le jeune Coco Pépin, accroché d'une main à l'habit de son père et serrant dans l'autre un beau polichinelle.

Assurément, Désaugiers appartenait de naissance aux Variétés, commme les Variétés appartenaient de droit à Désaugiers. Au Théâtre de l'Impératrice, où il avait fait jouer deux comédies, *le Mari intrigué* et *le Vàlet d'emprunt*, à Feydeau, où il avait risqué un opéra-comique, *le Physionomiste en défaut*, ce digne héritier des forains n'était pas chez lui. A sa gaieté folle, à sa verve bouffonne il fallait une scène plus libre. Les Variétés la lui donnèrent, et très à propos, au moment où, après avoir tenté tous les métiers et longtemps cherché sa voie, il venait enfin de la découvrir. Désormais, le théâtre, la troupe et l'auteur peuvent être tranquilles. « Cet établissement », avouait deux ans plus tard un journaliste malveillant, ou très habile dans l'art de la réclame déguisée, « est le plus avantageux de tous ceux qui existent dans la capitale. Les administrateurs ont su se faire chacun soixante ou quatre-vingt mille livres de rente. Quand ma mauvaise étoile me conduit aux Variétés, je vois les premières loges encombrées de jolies femmes et d'élégants qui prétendent faire partie de la bonne société. »

Ce sont ces jolies femmes et ces élégants, et aussi de graves personnages comme le comte Regnaud de Saint-Jean d'Angely et l'archichancelier Cambacérès, qui protégèrent les Variétés contre la jalousie et les dénonciations. Se souvenant de ses origines lointaines, ce théâtre hasardait quelquefois des pièces assez lestes, que l'envie et la pruderie signalaient aussitôt à l'autorité. Brazier raconte qu'un vaudeville grivois, *l'Ogresse ou la Belle au bois dormant*, ayant attiré tout Paris, le duc de Rovigo manda les directeurs des petits spectacles et leur fit une allocution touchant la morale, la littérature et le bon goût, comme si la littérature et le bon goût avaient affaire dans une parade des Variétés. Le tour des directeurs de ce théâtre étant venu, le ministre tonna contre lui plus fort que contre les autres, disant qu'il le ferait fermer s'il ne purgeait son répertoire. Brunet osa lui dire, d'un air timide, qu'il ne devait pas être responsable de l'effet que pouvaient produire des pièces censurées par le gouvernement;

que, sous l'ancien régime, on donnait des ouvrages plus licencieux. A ce mot d' « ancien régime », le ministre fronça le sourcil, et dit, en se promenant à grands pas dans son salon : « Oui, vous avez raison ; sous l'ancien régime, les ducs, les marquis, les comtesses riaient volontiers de ces platitudes ; mais on les a tous mis à la porte, et nous, on ne nous y mettra pas. » — Le duc de Rovigo ne pouvait alors prévoir le retour des Bourbons...

Dans l'héritage des vieux forains, les Variétés avaient pris la grosse gaieté et la farce grasse. Le Vaudeville préféra la chanson, la satire, la parodie, et se plut comme il le faisait depuis plusieurs années à entretenir par d'aimables apothéoses le culte des ancêtres. Fréquemment et régulièrement, les Le Sage et les Favart, Octave et Taconet, d'autres encore, vinrent sur la scène se faire applaudir par les petits-fils de leurs vieux clients, si fidèles jadis. Le Vaudeville s'était installé dans la salle appelée le Petit Panthéon, et c'était un panthéon en miniature qu'il élevait à ses petits grands hommes.

En même temps, il plaisantait, non sans esprit, ceux de la Comédie-Française et de l'Opéra. L'*Hector* de M. Luce de Lancival, cette tragédie de quartier général tant prônée par les critiques officiels et généreusement dotée par l'Empereur d'une rente de six mille francs, devenait au Vaudeville une farce curieuse, qui rappelait *le Mariage de Momus* et donnait un avant-goût de *la Belle Hélène*. Quel fantoche que cet Hector, tué par Achille d'un coup de carabine, et quel grincheux que ce Ménélas ! Est-il possible d'accueillir d'un air plus maussade une épouse repentante, qui vous revient avec six enfants, offerts par Pâris ? Et quelle délurée que la Vestale de M. de Jouy ! Elle était fort bien logée au grand Opéra, dans un temple confortable ; et la voici qui déménage pour ouvrir sur la scène du Vaudeville un magasin de modes ! Elles vont bien, les jeunes gardiennes du feu sacré, maintenant qu'elles ont coiffé le bonnet mignon des ouvrières, et ils ne s'ennuient pas dans leur compagnie, le patron Crépenville, ci-devant grand-pontife, et le maréchal des logis Licencius : combien les gais propos de ces demoiselles lui paraissent préférables aux acclamations dont les Romains le saluaient à l'Académie de

Musique, lui, le triomphateur Licinius, quand il montait au Capitole pour rendre grâces aux dieux!...

C'est par les pièces à couplets que le Vaudeville justifiait le mieux son nom et se rattachait le plus directement au théâtre forain de la seconde époque, celui qui peu à peu devenait l'Opéra-Comique[1]. Mais il cherchait aussi à imiter les grands théâtres par sa bonne tenue et sa correction distinguée. Dans son répertoire il n'y a pas de place pour les farces grossières, les aventures scabreuses, les chansons indécentes et les mots orduriers. Si, de loin en loin, quelques hommes du peuple osent se glisser sur la scène et s'attabler dans un cabaret[2], ils se montrent presque gênés et s'excusent de la liberté grande :

Sans doute vous serez surpris
Qu'au cabaret on vous invite :
C'est un des endroits qu'à Paris
La bonne compagnie évite.
Mais puisqu'enfin ce pas est fait,
Gardez que la critique en gronde...

La critique se gardait bien de gronder : le Vaudeville, prodigue en flatteries, était fort bien vu en haut lieu ; on le considérait presque comme un second Opéra-Comique.

Cependant, qu'étaient devenus, après le nouveau décret, les deux plus anciens théâtres populaires, la Gaîté de Nicolet et l'Ambigu d'Audinot? Le bail qu'elle avait consenti à Ribié expirait en mars 1808 : la veuve Nicolet s'empressa de ne le point renouveler. Puisque l'Empereur favorisait son théâtre, elle l'administrerait elle-même, avec son gendre Bourguignon.

On songea donc à faire de grandes choses. Sur l'emplacement de l'ancienne salle démolie une nouvelle fut construite, luxueuse et spacieuse ; on recueillit les épaves des camarades condamnés, et l'on prépara une soirée d'ouverture qui devait être riche, trop riche en promesses. Rien ne montre mieux la confiance superbe et les ambitions excessives de madame Nicolet que les prologues soumis par elle à son comité de lecture pour la séance d'inauguration[3]. Un de

1. Voir *les Théâtres de la Foire*, par Maurice Albert ; Hachette, éditeur.

2. *Une Matinée du Pont-Neuf ; la Famille des lurons ; une Journée chez Bancelin.*

3. Rapport de M. Pujoulx (28 septembre 1808). — Bibliothèque Carnavalet, — Ms. 12.625.

ces à-propos, *l'Exil de la Gaîté*, revue d'ailleurs amusante, ne se permettait-il pas de critiquer les autres théâtres, et particulièrement les théâtres de premier ordre? C'était une prétentieuse imprudence, qu'un des rapporteurs releva judicieusement. « La Gaîté, disait-il, étant placée l'un des derniers dans la série des spectacles, devait montrer plus de modestie et d'indulgence. C'était le moyen d'obtenir pour elle-même l'indulgence du public et du gouvernement. » N'était-il pas également téméraire d'annoncer qu'on retrouverait à la Gaîté tous les théâtres et tous les genres? Or, c'est surtout ce que promettait un second prologue, *le Retour de la Gaîté*; et le même rapporteur faisait sur ce point de nouvelles réserves. Il ne jugeait pas le théâtre en état de jouer la comédie. « Ce n'était pas là la spécialité de ses acteurs. Dans la composition actuelle de la troupe, la comédie et le vaudeville étaient les accessoires, les mélodrames et les ballets le principal. C'est là ce qu'il fallait mettre en évidence, surtout un jour d'inauguration, un jour où l'on voulait étaler ses richesses. On devait donc donner la préférence au *Siège de la Gaîté*, prologue dans lequel l'auteur avait mis beaucoup de mouvement, multiplié les personnages et cherché à occuper les yeux autant que l'esprit. Celui-là avait bien compris le caractère d'un théâtre qui doit vivre avant tout d'effets naturels ou surnaturels, de combats et de danses. »

Comme elle aspirait à remplacer tous les théâtres supprimés, l'ambitieuse Gaîté ne ferma pas sa porte au vaudeville et à la comédie, mais les féeries et les pantomimes, les mélodrames et les ballets restèrent les vrais maîtres de son affiche. C'est à ces genres populaires qu'elle dut sa fortune nouvelle. « Monsieur Bourguignon et madame Nicolet », constatait, quelques mois plus tard, *l'Opinion du parterre*, « peuvent se flatter à juste titre de posséder une des entreprises les plus lucratives de Paris. Ce sont surtout les mélodrames qui attirent. MM. Cuvelier et Pixérécourt sont les enchanteurs qui produisent tant de miracles. Combien ces deux hommes illustres doivent être chers aux administrateurs! Avec quel profond respect doivent-ils être reçus par M. Bourguignon et M. Corse, lorsqu'ils se présentent chez ces heureux

directeurs, armés du manuscrit de leurs pièces, destinées à de si grands succès! » — « Mânes de Nicolet et d'Audinot, » disait un autre, « ce ne sont plus les sauts périlleux de vos grands danseurs de corde ni les contorsions furibondes de vos grands enfants qui enrichissent vos successeurs. Ils ne sont plus, comme vous, réduits à défigurer les pièces du Théâtre Français pour se composer un répertoire; ils ont aussi leurs grands hommes. MM. Pixérécourt et Caignez ne sont-ils pas aujourd'hui les Corneille et les Racine du mélodrame? »

C'est Corse, directeur de l'Ambigu-Comique, qui réservait le meilleur accueil à ces maîtres enviés, dont on se disputait les produits. S'il faisait de si beaux bénéfices, s'il était

un moderne Crésus,
Un seigneur suzerain de neuf cent mille écus [1],

il le devait au mélodrame. L'Ambigu en était la citadelle et Corse, qui dirigeait auteurs et comédiens,

Corse, l'un des doyens de la bande sacrée,
Et de ce genre neuf l'inventeur principal,

partageait avec Pixérécourt, Caignez et Cuvelier la gloire, selon les uns, la honte, selon d'autres, d'avoir créé le mélodrame : il en avait fait le rival heureux de la tragédie et de la comédie, déjà dédaignées des gens du monde, et que les gens de lettres allaient peut-être abandonner. « Jadis », écrivait alors un classique inquiet [2], « ce genre n'était goûté que des bonnes et des enfants; aujourd'hui la meilleure société de Paris déserte les grands théâtres pour s'enfermer à l'Ambigu. On n'est plus obligé de prier messieurs du parterre d'ôter leurs bonnets, ni mesdames des secondes de respecter l'odorat et les toilettes de mesdames des premières. La tenue soignée des dames de chaque étage fait la sûreté de toutes. »

Il était donc définitif, le triomphe du mélodrame, prédit dès 1799 par une estampe curieuse. Dans le fond se dresse le Parnasse, sur la cime du quel Pégase caracole. Au premier plan, Melpomène et Thalie fuient épouvantées, poursuivies

1. *Le Mélodrame aux boulevards*, facétie littéraire, historique et dramatique, par Placide le Vieux, habitant de Gonesse.

2. *Essai sur l'état actuel des théâtres de Paris*, par J. D. B. (1813).

par le Drame, qui tient de la main gauche une torche enflammée et de l'autre brandit un poignard. Derrière, sont groupés les principaux personnages, tyrans, voleurs, brigands et traîtres, qui figurent dans les pièces modernes. On lit au-dessous : « Le barbare ! Il a juré leur ruine et il la consommera. »

S'il ne l'avait pas consommée à la fin de l'Empire, c'est que tous les amis de la Comédie-Française et de la tradition s'étaient ligués contre lui ; et, à lire les brochures et les journaux de cette époque, on pressent déjà les grandes batailles classiques et romantiques. Ce pelé, ce galeux de mélodrame qui mangeait l'herbe d'autrui, je veux dire qui faisait de si belles recettes, on l'accusait de tous les crimes : il corrompait le goût et la langue, falsifiait l'histoire, outrageait les mœurs, livrait à la haine et au ridicule les personnages les plus respectables, les plus saintes institutions... Et à ces reproches, dont quelques-uns n'étaient pas immérités, auteurs et directeurs des petits théâtres répondaient, non par une belle préface à la *Cromvell*, mais par la publication de leurs bénéfices ; et c'étaient de très gros chiffres, publiés par certaines journaux, qu'ils opposaient chaque année à leurs détracteurs exaspérés.

Quant aux critiques clairvoyants, ils devinaient déjà que de ce chaos d'œuvres vulgaires, mal construites et de forme pitoyable, mais pleines d'invention et d'intérêt, quelque chose de neuf et de beau pourrait bien sortir un jour. « Aux mélodrames de nos tréteaux », disait Geoffroy, « il ne manque plus, pour acquérir un titre littéraire, que l'éloquence et la dignité du style. Si l'on s'avise de les écrire en vers et en français, et si l'on a l'audace de les jouer passablement, malheur à la tragédie ! » Or, à l'époque où Geoffroy s'exprimait ainsi, on s'était déjà avisé de ces sortes de pièces qu'on appelait alors des *drames intermédiaires*. « Siraudin », raconte Théodore de Banville, « m'assura que tout au commencement du siècle, avant Chateaubriand, avant Lamartine, avant Hugo, un poète dramatique, dont les œuvres furent toujours ignorées, même de son vivant, avait eu le pressentiment du drame et du vers romantiques, avec toutes les ressources symphoniques de la rime-protée, agile, robuste, envolée et sonore. Je pris cela pour une mystification dont

je ne voulais pas être dupe ; et, très éloquemment, je crois, j'expliquai à mon ami, par des raisons techniques, en savetier qui parle de la chaussure, comme quoi ce qu'il me racontait était impossible. Siraudin n'aimait pas la discussion : il ne me répondit rien. Mais, le lendemain, il m'envoya deux pièces de cet auteur inconnu, dont je regrette amèrement d'avoir oublié le nom. O stupeur ! Les sujets en étaient chimériques, les scènes incohérentes ; mais tout cela était versifié et rimé par un très bon poète actuel, ayant toute sa vie étudié profondément Hugo : tant il est vrai que rien n'est vrai, pas même les époques, pas même le temps, et que la fabuleuse réalité se joue de nos faibles intelligences. »

Le malicieux Banville ne se serait-il pas joué de nous, à son tour, en racontant cette invraisemblable histoire, qui peut-être elle même est une mystification... Quoi qu'il en soit, Charles Nodier avait raison, lorsqu'il terminait par ces mots l'éloge de son ami Pixérécourt : « La tragédie et le drame de la nouvelle école ne sont guère autre chose que les mélodrames des théâtres populaires, relevés de la pompe artificielle du lyrisme[1]. »

MAURICE ALBERT

1. C'est ce que l'auteur de cet article essaie de montrer dans un livre qui va paraître, sous ce titre : *les Théâtres des boulevards* (1789-1848).

LA LETTRE DE CONVOCATION

Ce mercredi-là, comme à l'accoutumée d'ailleurs, M. Bastoul, l'instituteur de Sallèles, ouvrit sa porte sur le jour qui, encore indécis, tremblait autour des choses. A cause de la fraîcheur, il releva le col de son veston, puis, après avoir humé une prise, il s'ébroua fortement. Enfin, à pas lents, d'une allure musarde, il pénétra dans le jardinet attenant à la maison d'école.

Le village semble dormir ; pas un bruit humain. Cependant, au fond des cours, les poules caquettent déjà et des coqs claironnent la diane, à plein gosier. Bientôt, des écuries closes s'élèvent les hennissements saccadés des chevaux et des mules qui, voyant, à ces premières lueurs diffuses, la mangeoire vide, réclament la provende matinale et frappent du sabot le sol de terre battue.

Une aube de mai nacre le bord oriental du ciel où, seule, palpite encore, d'un éclat vif mais de plus en plus pâle, l'étoile du berger. Peu à peu, apparaît la teinte rougeâtre du terrain ferrugineux, teinte qui, sans doute, a valu, à tout le haut pays environnant, son nom significatif : *las Rufas*. A voir les collines voisines, les guérets, toute la campagne couleur de pourpre s'illuminer maintenant, on dirait d'un champ de bataille dont la terre est détrempée et rougie

par le sang, mais dont on a enlevé les morts et les blessés pendant la nuit.

De la vie s'éveille partout, à mesure que les clartés s'épandent. Dans les chênes verts du mont au flanc duquel est collé Sallèles, parmi les buissons et les bouquets d'arbres du ruisseau qui coule, en-dessous, dans un val, rouge aussi, vibrent les cris, battent les ailes du père et de la mère voletant près de chaque nid où des oisillons goulus tendent leurs becs largement ouverts par la faim du réveil.

De son jardin, M. Bastoul pouvait apercevoir, là-bas, en des lointains violets, la plaine de l'Hérault, toute plantée de vignes sur lesquelles flottait une impalpable brume irisée, bien vite dissipée par les premiers rayons du soleil rose. Mais, rendus indifférents à ce spectacle par une longue accoutumance, c'est à peine si ses yeux virent cette verdure si fraîche dans la transparence de cette matinée blonde et le cadre clair des Cévennes. Depuis plus de vingt-cinq ans, M. Bastoul était instituteur à Sallèles, et le charme particulier du pays ne le touchait plus. De goûts simples, il avait maintes fois refusé de quitter, même pour des postes plus avantageux, ce village cévenol où il s'était marié et où le retenaient depuis lors ses intérêts et ses habitudes. Par sa femme, il se trouvait être, en effet, un des plus gros propriétaires de la commune; il vivait à Sallèles tranquille et très estimé, car il avait vu bien des générations d'enfants défiler sur les bancs de son école et tendre la main à ses patoches.

En ce moment, il n'avait d'yeux, il n'avait de pensée que pour ses fleurs aux corolles éclatantes et variées, que pour ses arbustes mouillés d'aiguail. Très fier de ses collections de plantes, il les cultivait soigneusement et les aimait avec passion. Comme beaucoup de ses collègues qui vivent isolés dans leur village, M. Bastoul était un botaniste enragé. Depuis vingt ans, il consacrait ses loisirs à herboriser dans tous les environs. Les Rufes n'avaient pas un coin qui eût échappé à ses investigations, pas une combe qu'il n'eût parcourue en tous sens, pas une plante enfin qui ne figurât dans son riche herbier. C'était là son unique plaisir, sa marotte, comme la pêche ou la chasse pour d'autres instituteurs, comme l'ar-

chéologie, la numismatique ou la table pour beaucoup de desservants. Aussi, malgré sa modestie et son humilité naturelles, M. Bastoul était quelque peu connu des botanistes distingués de Montpellier. Même, lors d'une excursion d'étudiants dans cette partie des Cévennes, il avait rendu quelques services au chef de la caravane, professeur presque célèbre de l'École de pharmacie, lequel professeur, depuis cette époque, ne dédaignait pas, le cas échéant, de recourir aux connaissances spéciales et au dévouement du maître d'école. Si celui-ci en était flatté dans son amour-propre, il ne s'en montrait pas pour cela plus orgueilleux, car, dans ce village perdu, M. Bastoul était retourné, petit à petit, à la simplicité des braves pacants qu'étaient ses ancêtres.

Cependant la matinée devenait radieuse. Déjà, les laboureurs étaient partis un à un du village et l'on entendait, par les chemins caillouteux, s'éloigner leurs cris gutturaux et le grincement strident des roues de fer dans l'essieu desquelles s'emboîte le soc long et aigu des araires. Le soleil était haut dans le ciel très bleu et commençait à chauffer. L'heure de la classe allait sonner.

Avant de rentrer, M. Bastoul voulut jeter un coup d'œil sur son rucher, situé au fond du jardin, derrière une muraillette de pierres rougeâtres, car tout ce qui tient du sol est rouge dans ce pays.

Actives et bourdonnantes, les abeilles allaient et venaient de la ruche aux collines et à la vallée où s'ouvraient mille fleurettes, riches de sucs et de parfums. Loin de s'effaroucher à l'approche de l'instituteur, elles voletèrent autour de lui et d'aucunes se posèrent, presque caressantes et reconnaissantes, sur l'ami qui prenait d'elles tant de soin. Et lui, doucement, leur chantait ce mot qui charme, dit-on, les abeilles, sensibles comme des femmes à toute louange :

— *Bélas ! bélas ! bélas !...* (Belles ! belles ! belles !...)

Après quoi, M. Bastoul remonta lentement vers la cour de l'école, où piaillaient des voix aiguës d'enfants. Inconsciemment, il subissait le charme paisible de ces heures passées en plein air. Heureux, il souriait à ses chères fleurs, redressait d'un geste tendre quelques tigelles, secouait ses arbustes

où des fourmis processionnaient, débarrassait ses plates-bandes des mauvaises herbes si promptes à croître et à grener. En lui-même, il se promettait pour le lendemain jeudi, — toute une grande journée de congé ! — une bonne promenade à travers les combes. Peut-être, dans ses recherches, découvrirait-il quelque plante rare dont s'enrichirait son herbier?... Malgré ses cinquante ans, M. Bastoul avait encore bon pied et bon œil. Les fatigues de sa profession ne l'avaient point du tout vieilli. Ses élèves étaient peu nombreux; d'ailleurs sa vie s'était écoulée à l'air vif et balsamique des Rufes, et cet air avait tôt fait de nettoyer ses poumons des miasmes respirés entre les murs de sa classe étroite. Courtaud et un peu bedonnant, M. Bastoul était d'une robustesse à toute épreuve et n'avait jamais eu de bien grands soucis. Aussi, sur sa face large et rose, dans ses yeux clairs et bruns, se lisait une satisfaction complète, la paix que donnent aux humbles la santé de l'âme et la santé du corps.

***

— M'sieu ! m'sieu !

M. Bastoul cessa d'éplucher les brindilles sèches d'un superbe rosier, tout fleuri de la chair blonde de ses roses-thé. Il se retourna. Vers lui accourait un de ses élèves, brandissant un pli blanchâtre, sans doute quelque prospectus.

Il interrogea l'enfant :

— *Qu'ès aco, menut*? (Qu'est-ce que cela, petit?)

— M'sieu, c'est le *fateur* qui m'a dit de vous apporter ça tout de suite...

— Ah ! le facteur... il est matinal, aujourd'hui.

Et M. Bastoul consulta sa grosse montre d'argent, un véritable « oignon » quant à la forme. Il eut un geste de surprise.

— Fichtre ! — s'écria-t-il, — neuf heures moins vingt !... Je me suis oublié... Comme le temps passe vite !... *Zou!* va dire à tes camarades de rentrer en classe et de commencer la page d'écriture dont le modèle est au tableau noir... Et surtout pas de bruit, *tu surveilleras*... Le temps d'avaler mon bol de lait et je suis à vous...

Et, sans trop se presser néanmoins, il continua de suivre, à

petits pas, l'étroite allée du jardin : il ne se lassait pas d'admirer ses belles plates-bandes, si doux-fleurantes par cette matinée printanière.

— Là, voyons ce prospectus ! — fit-il enfin.

Lentement, il tira de leur étui et mit ses lunettes, après en avoir essuyé les verres sur sa manche.

Il regarda le pli qu'il tenait à la main. C'était une feuille de papier assez fort, entourée de deux bandes en croix. M. Bastoul jeta les yeux sur l'adresse et brusquement il murmura, en pâlissant :

— Fichtre ! ça vient de l'inspection académique... Et *très urgent* !... Mon Dieu ! qu'est-ce que cela peut bien être ?...

Il n'ose déchirer les bandes, pris de peur et tremblant comme, autour de lui, les feuilles à la brise.

C'est la première fois que pareille chose lui advient. Jamais, dans sa longue carrière, il n'a reçu aucun pli de l'inspection académique. Toutes les lettres administratives lui arrivent par l'inspecteur primaire de Lodève, son chef immédiat. Pour qu'on lui écrive ainsi directement, il s'agit donc de quelque chose de bien grave ?

Plein d'appréhension, M. Bastoul reste planté au beau mitan de son jardin si tranquille, si frais, si embaumé. Il tourne et retourne le malencontreux papier. Sur un coin de la bande grise, qu'il ne peut se décider à briser, flamboient ces mots : *l'Inspecteur d'Académie*, puis, au-dessous, une signature illisible.

Finalement, d'une main nerveuse, il rompt la bande, déplie le papier et lit, de plus en plus ému :

Monsieur l'Instituteur,

Vous êtes prié de vous rendre jeudi matin, de neuf à onze heures, dans le cabinet de M. l'Inspecteur d'Académie, pour une communication très urgente.

Et, au-dessous de la même signature illisible, flanquée d'un timbre à l'encre bleue, cette adresse :

A M. Bastoul, instituteur à Sallèles.

C'est tout. Pas d'erreur. C'est bien lui que l'on convoque

pour le lendemain. Et cette interrogation se pose soudain: que lui veut-on? qu'a donc à lui communiquer l'inspecteur d'académie ?

Il relit ces lignes froides, énigmatiques. Que cachent-elles? Immobile, le cœur serré, le regard trouble, il en oublie son déjeuner, il en oublie sa classe, où s'agitent bruyamment et criaillent ses élèves, il en oublie ses fleurs, ses arbustes, ses abeilles, tout enfin... Ses yeux hypnotisés ne voient que ce bout de papier dont le griffonnage cèle un secret, ce papier qui bruit sourdement à la brise frisante.

L'inspecteur d'académie le convoque dans son cabinet, directement, sans l'intermédiaire de l'inspecteur primaire ! D'avance, M. Bastoul en est tout remué... Pas d'autre indication. La foudre tombant à son côté lui aurait produit moins d'effet. L'esprit à la torture, il se répète:

— Que me veut-on?... Que se passe-t-il?...

En vain les abeilles, ses abeilles tant aimées vont et viennent sur les rosiers, bourdonnent joyeusement, puis filent en sifflant, telles de petites balles d'or, dans un rais de soleil ; en vain les fleurs se balancent avec des mines coquettes sur leurs tiges, exhalent leurs plus doux aromes, le pauvre M. Bastoul n'entend rien, ne voit rien, ne sent rien.

L'inspecteur d'académie — c'est-à-dire le chef puissant, redouté, qu'il n'a jamais vu, dont on ne parle qu'à propos de nominations, de promotions, de déplacements — le fait appeler ! Lui, humble instituteur qui a vécu heureux dans son trou, qui n'en sort presque jamais, lui qui ne reçoit qu'une fois par an ou tous les deux ans même, la visite de l'inspecteur primaire, — visite toujours ennuyeuse pour un vieux maître peu au courant des nouveautés pédagogiques, — il devra aller demain à Montpellier, dans les bureaux où, avant d'être signés par le préfet, se préparent les changements d'instituteurs et où, n'ayant rien eu à demander de sa vie, il n'a jamais bouté les pieds ! Et tristement il se rappelle des histoires de collègues appelés ainsi soudainement pour affaires graves dans ce cabinet où bientôt, avec quelle angoisse, Seigneur ! il va comparaître pour la première fois, lui, infime fonctionnaire de campagne, timide, chétif, craignant ses supérieurs et n'aimant que sa tranquillité !

Encore que la chaleur fût déjà forte, M. Bastoul avait froid au dos. Sûrement, ce ne pouvait être que pour quelque affaire très sérieuse! Oui, mais quoi?... Et en proie aux conjectures vagues, il s'alarmait, tandis que ses élèves, chevauchant les bancs et les tables, riaient, chantaient, tapageaient à qui mieux mieux dans la classe, dont les fenêtres s'ouvrent sur la rue, à l'opposé du jardin où le maître se tourmentait en lancinantes interrogations...

— Hé! dis, Arsène, que fiches-tu là, droit comme un piquet?.. Tu contemples les nuages? Ce n'est guère le moment... Allons, *nigaudas*, laisse tes fleurs et viens boire ton lait... Oh! Jésus! écoute-moi ces enfants, en font-ils du bacchanal! Que de bonnes calottes perdues!...

A la voix de sa femme, l'instituteur tressaille comme au sortir d'un mauvais rêve et passe la main sur son front en sueur. Cependant madame Bastoul, une petite vieille proprette, maigriote et vive, coiffée et vêtue à la paysanne, continue d'agiter ses bras, avec de grands gestes d'appel, dans l'encadrement de la porte.

Elle s'approche, impatientée :

— Hé! Arsène! — crie-t-elle, — es-tu sourd?... Espèce de Jean-de-la-Lune, tu couches toujours avec tes herbes!... Dépêche et viens-t'en boire ton lait... il va être neuf heures.

Elle secoue maintenant son mari par le bras :

— Écoutez-moi ça!... en mènent-ils du vacarme, ces diables d'enfants!... Qu'est-ce que ce papier que tu regardes d'un air éberlué?...

— C'est l'inspecteur d'académie qui me mande d'aller dès demain à Montpellier.

— Mais il est à Lodève, ton inspecteur!...

— Pas l'inspecteur primaire, je te dis : M. l'inspecteur d'académie!

— Ah! est-ce que je m'y connais, à tous ces gens!... Et alors, qu'est-ce qu'il te veut, celui-là?...

— Ma foi! je l'ignore, et c'est ce qui me tracasse...

— Est-il permis, Jésus! de déranger les gens sans leur dire pourquoi!... Un joli merle que cet inspecteur!

— Oh! oh! tu sais, c'est le grand chef, celui-là, et il est

rare qu'un inspecteur d'académie appelle ainsi un petit instituteur de village comme moi... Ce doit être quelque chose de bien grave... quelqu'un qui veut me porter préjudice... c'est peut-être pour me changer...

— Quitter Sallèles !... Ah ! ça, non, jamais ! — se récria la petite madame Bastoul, levant les bras et s'effrayant, à son tour, devant la mine abattue de son mari.

Fébrilement, elle l'interroge sur cet inspecteur qui, d'un mot, peut les arracher au pays natal et les envoyer promener à des lieues, au bout du département, si ça lui plaît. Tous deux sont tristes, maintenant. Ils rentrent enfin ; et, bientôt, dans le calme du village qui rougeoie au grand soleil, gronde la grosse voix de M. Bastoul, imposant silence aux perturbateurs et distribuant force verbes et lignes pour punitions.

Une paix profonde, troublée seulement par les chants des oiseaux, par les gloussements des poules et le bourdonnement des insectes, s'épand aux alentours, et les fleurs, ivres de lumière, jettent dans l'atmosphère qui s'embrase les fortes senteurs de leurs corolles que butinent les abeilles.



Toute la journée se passa pour M. Bastoul en des transes jusqu'alors inconnues. Lui, d'ordinaire si rassis d'esprit, cherchait, cherchait... Il en avait mal à la tête. Son imagination, s'éveillant soudain, après le long sommeil de tant de paisibles années, s'agitait sous le crâne, comme une bête captive, et cognait dur aux parois. Comme il se tourmentait, le pauvre homme ! Ce qu'il échafaudait d'hypothèses et les plus folles et les moins rassurantes ! Est-ce que sa tranquillité allait être en jeu ? Serait-il déplacé et, par suite, acculé à demander sa retraite proportionnelle ? — car sa femme ne consentirait jamais à quitter Sallèles ! — Mais encore il fallait une cause... Laquelle ?...

L'inspecteur primaire, venu un mois auparavant, se serait-il plaint de lui ? C'était un jeune, un débutant, frais émoulu de l'examen. Beau parleur, la bouche pleine de phrases pillées en des manuels de pédagogie, il s'était plu à faire la roue devant le brave M. Bastoul, tout interdit par cette

faconde. L'instituteur était émerveillé de la science livresque qu'étalait cet homme de trente ans à peine, lequel, pourtant, lui venait d'avouer n'avoir jamais enseigné dans une classe primaire, puisqu'il était, avant l'examen, professeur d'école normale. L'inspecteur avait parlé de Spencer, de Blackie, de Pestalozzi, de Channing et autres, — des noms que connaissait peu M. Bastoul, — et il avait préconisé telle ou telle des idées et des méthodes de « ces éminents pédagogues ». Puis il avait critiqué certaines leçons du vieil instituteur, donné un tas de conseils sur l'enseignement de la morale, des sciences, etc... — toutes choses dont on ne s'occupait guère autrefois, car on se contentait simplement d'apprendre aux enfants à lire, à écrire et à calculer.

M. Bastoul, abasourdi, n'y avait vu goutte, fort penaud d'entendre ainsi critiquer ce qu'il faisait depuis vingt ans et plus, sensible surtout au reproche de ne pas suivre et respecter « l'emploi du temps » collé sur un carton, où étaient piqués des insectes.

— De la suite, de la suite et du travail ! — avait conclu l'inspecteur.

Certes, s'il avait osé, l'instituteur aurait répondu qu'il ignorait ces belles choses, que lui et ses élèves travaillaient de leur mieux et que, grâce à ses soins, tout Sallèles savait aujourd'hui lire et écrire.

Somme toute, M. Bastoul se rappelait que le jeune inspecteur, enchanté de soi-même, l'avait quitté avec de bonnes paroles, un : « Au revoir, à l'an prochain, » très cordial et une franche poignée de main, après qu'il l'eut accompagné respectueusement sur la route, branlant sa vieille tête grise, d'un air convaincu, aux conseils verbeux de son nouveau chef. Non, réflexion faite et tout examiné, ce n'était pas de ce côté qu'il y avait à craindre.

Mais alors, quoi ?... Et, de supposition en supposition, ses craintes augmentaient. Et dire qu'il se promettait une si bonne journée à travers bois et combes, pour le lendemain !...

Au milieu de ses leçons, il s'interrompait, tirait de sa poche la lettre de convocation pour voir si elle ne lui dévoilerait pas enfin le mot de l'énigme. De temps en temps, il montait

dans la cuisine, échangeait des réflexions avec sa femme qui, à l'entendre, « se mangeait les sangs », elle aussi.

— Pardi ! — s'écria tout à coup M. Bastoul, — ne serait-ce pas ce becque-cornu de Froucandou qui me jouerait un tour et aurait écrit à Montpellier ?... Il est si sournois et si rancunier qu'il en est capable !...

« Froucandou », ou « Froucand », n'était autre que le maire, M. Fulcrand Servel, un jeune propriétaire, ancien élève de M. Bastoul. Celui-ci le traitait parfois encore en gamin, ce dont s'offusquait le maire qui ne laissait pas que de prendre ses fonctions au sérieux et de trouver que son vieux maître aurait dû montrer désormais un peu plus d'égards pour lui. Quelques jours auparavant, à propos d'une affaire du secrétariat, maire et instituteur avaient eu une discussion et s'étaient séparés assez froidement. M. Bastoul, qui possédait autant, sinon plus de bien au soleil que Froucandou, se croyait l'égal de ce morveux, à qui il avait jadis si souvent tiré les oreilles, et il lui en voulait de se poser en supérieur, à cause de son écharpe.

L'instituteur avait juré qu'il ne ferait point le premier pas : si Froucandou boudait, on le laisserait bouder !... Mais, sous la poussée de la peur, M. Bastoul n'y tint plus, et, à midi, se rendit chez le maire pour éclaircir la chose.

Froucandou, flatté de voir son ancien maître lui faire des avances, l'accueille aussi bien qu'il lui est possible et avec un sourire, un tantinet protecteur, sur sa mine chafouine. On choque les verres, vite remplis jusqu'au bord, de l'excellent vin blanc de Cambous.

M. Bastoul, décontenancé et rageur, plante tout à coup ses yeux dans les yeux du maire et lui dit :

— Tu sais, Froucandou, je vais demain à Montpellier.

— Ah ! — fait celui-ci, nullement interloqué.

— Oui, c'est l'inspecteur d'académie qui me convoque... et j'ignore ce qu'il peut bien me vouloir.

— Moi aussi, monsieur Bastoul... En tout cas, je vous donnerai une commission pour un marchand de meubles...

Cela est dit sans aucun embarras. La conversation se poursuivant, l'instituteur s'aperçoit que Froucandou ne sait pas

très bien ce qu'est l'inspecteur d'académie : — comme madame Bastoul, il le confond presque avec l'inspecteur primaire...



Ainsi, de ce côté encore, buisson creux ! M. Bastoul était au martyre. Lui, si débonnaire, il fut d'une humeur massacrante durant la classe du soir. Les claques, les punitions pleuvaient dru sur les récalcitrants et les bousilleurs, dès qu'ils profitaient des distractions du maître qui, le front à la vitre, le regard vague, semblait se perdre en des songeries profondes, dans les abîmes bleus du ciel rayonnant. Par moments, devenu nerveux, M. Bastoul ne tenait plus en place. Alors, il arpentait la petite salle d'école d'un pas saccadé, roulant des yeux terribles, criant et tempêtant pour des riens. Les enfants s'interrogeaient du regard comme pour se dire : « Tiens, quelle mouche l'a donc piqué, notre maître ?... On ne le reconnaît plus... »

— Ah ! j'y suis ! — murmura soudain M. Bastoul ; — quelque lettre anonyme... Il y a des gens qui ont tant de vilenie et de boue dans l'âme qu'ils se plaisent à faire du mal en se cachant, pour leur plaisir... Oui, un sale oiseau de ce genre, un de ces êtres plus visqueux qu'un crapaud, aura essayé de me nuire...

Aussitôt, sachant, en effet, que des lettres anonymes sont souvent envoyées aux chefs, qui ne jettent pas toujours au panier ces lâches dénonciations, il se demande s'il n'a pas autour de lui des antipathies sourdes, des parents mécontents : — car ils sont aujourd'hui si difficiles à satisfaire, les parents, et si faibles, si bêtes même pour leur progéniture, qui en profite !... De quoi a-t-on pu l'accuser ?

« Voyons, et de la franchise ! » se dit-il.

Humblement, il fait son examen de conscience et se découvre tant de torts qu'il s'en effraye et tremble, plus il y réfléchit, plus il descend au fond de lui-même.

A-t-il toujours rempli son devoir d'une manière irréprochable ? Certes, il fait son métier autant par goût que par habitude. Il est assez à l'aise pour vivre du produit de

ses terres et, s'il reste instituteur, ce n'est nullement par lucre : son bien, qui est affermé, lui rapporterait, dirigé par lui, beaucoup plus qu'il ne gagne comme instituteur. Il aime donc sa profession et il lui en coûtera fort, quand sonnera l'heure de la retraite, — qu'il reculera d'ailleurs autant que possible, — d'abandonner à un successeur la maison d'école et le jardin où se seront écoulées plus de trente années si douces de sa vie. Oui, mais quel homme, pour dévoué qu'il soit, n'a pas de faiblesses, n'encourt jamais de reproches?

Ainsi ne lui arrive-t-il pas, à la belle saison surtout, d'avoir « la flemme », de retarder et d'avancer les heures de la rentrée et de la sortie d'un bon quart d'heure, — une demi-heure au total, — et d'allonger aussi les récréations de quelques minutes?... C'est vrai que l'hiver, en revanche, alors qu'il se sent le cœur à la besogne, il ne regarde jamais la pendule et consacre à ses élèves, parfois, une heure de plus par jour... Ça fait la balance, au bout de l'an. Soit! mais il outrepasse ses droits, il est en faute.

Par ailleurs, quand ses élèves sont occupés à écrire un long devoir, ne les laisse-t-il pas sous la surveillance du plus grand, — cela pour monter chez lui, faire un brin de causette avec sa femme, ou encore pour s'en aller dans son jardinet tracasser un peu, tailler ses arbres, soigner ses fleurs, en un mot passer quelques minutes si douces, si exquises, mais dérobées ?... Et puis, aux chauds après-midi d'été, lorsque les plantes altérées penchent si tristement leurs tiges tendres, ne dérange-t-il pas ses plus robustes élèves pour qu'ils l'aident à tirer l'eau de la citerne et à arroser? Sans doute, les enfants font cela de bon gré, avec plaisir ; mais des parents, eux, sans oser se plaindre haut, n'ont-ils pas, à diverses reprises, prétendu que leurs fils perdaient leur temps? L'un d'eux n'est-il pas allé, un jour, jusqu'à insinuer que madame Bastoul elle-même ne se gênait guère, lorsqu'elle envoyait les élèves de son mari chez l'épicier ou le boucher, à l'instar d'une servante, et cela pendant la classe?

« Non, ce n'est pas bien d'agir ainsi », se répète M. Bastoul, suant à grosses gouttes. De même, quand les enfants sont trop turbulents et que la main lui démange, a-t-il raison

de s'impatienter, de distribuer çà et là une taloche, ce qui, il le sait bien, est défendu aujourd'hui? Peut-être quelque nigaud de père, n'ayant pas pardonné les calottes reçues jadis par lui-même, se sera plaint, sans rien dire, histoire de se venger.

Et puis, et puis, tant d'autres peccadilles, fort excusables sans doute, mais répréhensibles, oui, très répréhensibles! constate avec peine M. Bastoul.

Hélas! avec l'âge, durant les après-midi suffocants de juin et de juillet, que de fois il lui arrive, pendant sa digestion, d'avoir des somnolences et d'y aller volontiers de son petit somme, sur l'estrade, tandis que ses élèves musent doucement, afin de ne pas interrompre le repos du maître et pour fainéanter et roupiller, eux aussi, à loisir?... Autres griefs encore : il parcourt tous les matins — oh! un simple coup d'œil sur les nouvelles à sensation! — son journal en classe, travaille — rarement, dans les moments de presse — aux choses de la mairie dont il est secrétaire, néglige certaines parties du programme, entre autres la gymnastique, —parce que ça l'ennuie et que ses élèves font assez d'exercice, témoin leurs grosses joues rouges et leurs membres vigoureux de montagnards, — et la musique, parce qu'il ne l'aime pas et qu'il n'a jamais eu la voix ni l'oreille justes, etc...

Après s'être livré à cet examen sévère, en exagérant ses torts comme à plaisir, M. Bastoul courba tristement la tête et se reconnut coupable, très coupable même. Il se frappa la poitrine et murmura :

— C'est ma faute, ma très grande faute...

Plus de doute : il avait trop souvent prêté le flanc à la critique. Rien d'étonnant que des gens pointilleux et malveillants eussent appelé, en dessous, par une lettre anonyme. l'attention de l'inspecteur d'académie sur cet instituteur qui en prenait par trop à son aise.

M. Bastoul se sentit très malheureux. Que dirait-il? Quelles charges accablantes contre lui et quelle honte! Ses yeux s'humectèrent. Oui, il était coupable, très coupable...

Eh bien! ce serait tant pis pour lui! Parce que tout le village avait passé sous sa férule, appris à lire, à

écrire, à compter, sous sa direction, était-ce une raison de se montrer si confiant, si maladroit, et de traiter ces villageois, aujourd'hui pères de famille, quelques-uns grands-pères bientôt, comme au temps où ils usaient leurs fonds de culottes sur les bancs de l'école?... Triple sot, qui s'imaginait que tout le monde l'estimait, l'honorait et l'aimait dans Sallèles! Est-ce qu'on ne doit pas toujours se méfier de ces paysans, avares de mots, mais enclins à ruminer un tas de mauvaisetés et à trigauder leur prochain? Aussi sûr qu'il y avait eu un Judas parmi les douze disciples du Christ, il y avait, parmi ses anciens élèves, un envieux, un sacripant, un traître se cachant dans l'ombre pour mieux frapper en plein cœur.

C'est pourquoi, le soir, après le baisser du soleil, — une soirée délicieuse pourtant, et fine, et transparente, et ambrée par les lueurs mourantes et les reflets d'un crépuscule d'or, — M. Bastoul traînassa dans son jardin, un arrosoir à la main. Le corps agissait seul, sans goût et sans plaisir; l'âme était absente : elle roulait à travers les hypothèses les plus biscornues, chevauchait les imaginations les plus baroques, s'enlizait dans la vase mouvante des soupçons et ne revenait un instant de ces courses éperdues que pour chercher sous l'écriture quelconque de la lettre de convocation, une certitude qui se dérobait sans fin...

Il en fut de même tout le long de la nuit. L'idée que, dans quelques heures, il comparaîtrait devant l'inspecteur d'académie, juge souverain et implacable, qu'à son âge il allait recevoir une réprimande, être tancé vertement, « savonné » dur, enfiévrait le pauvre M. Bastoul. Chez les humbles, grande est la crainte du chef qu'ils ne voient que rarement et dont, à cause du mirage de l'éloignement, ils se font une sorte de dieu inexorable, ne se révélant que pour brandir son tonnerre et frapper sans pitié.

M. Bastoul se tournait et se retournait si bien dans son lit que sa femme agacée, car elle avait pris, elle, son parti de la chose, se mit à le rabrouer de belle façon.

— Ah çà! tu m'ennuies, — lui fit-elle. — Il ne te mangera pas tout cru, à la fin des fins, ton inspecteur. Si tu lui déplais,

il n'a qu'à le dire: nous avons du bien assez pour vivre à l'aise... Ne bouge donc plus, car il faut te lever au petit jour.

Mais le doux sommeil ne venait pas. Dans la fièvre grossissante de l'insomnie, tous les villageois défilaient l'un après l'autre devant l'instituteur... Est-ce Jeanet, — cette tête en l'air? — Est-ce Jaquounel, — cette tête basse? — Ou bien le curé?... Mais non! l'abbé Carel était un brave homme, « aussi vieux que lui dans Sallèles », et avec lequel il avait toujours bien vécu, même depuis que « ça avait tourné, dans le gouvernement » et qu'instituteur et curé se regardent de travers... Serait-ce un collègue jaloux, ambitionnant son poste? Mais il ne les connaît guère, ses collègues: à peine s'il les voit une fois ou deux par an aux conférences pédagogiques qui se tiennent au chef-lieu de canton; tous sont des jeunes, des débutants presque; et ils lui ressemblent si peu! Et Sallèles, d'ailleurs, n'est pas un poste à leur faire envie!

Alors quoi?... alors qui?... Et son esprit ne se calme point : une vraie tempête sous un crâne si paisible jusqu'ici.

***

A trois heures, tandis qu'à l'horizon s'étend une frange d'opale, M. Bastoul est debout. Il enfile son pantalon noir et endosse la lévite — saupoudrée de camphre — qu'il ne met qu'aux grandes occasions, et que sa femme a retirée la veille de la vaste armoire à linge appelée le « cabinet ». Il coiffe ensuite un chapeau haute forme démodé et fourre ses mains potes, aux gros doigts poilus, en des gants déteints. Enfin, après avoir fait les cent pas dans la maison, il part, à quatre heures, pour se rendre à la halte de Rabieux, distante de deux ou trois kilomètres. Le train qui vient de Lodève et se dirige vers Montpellier n'y passe qu'à cinq heures et demie: M. Bastoul a donc le temps.

Il chemine, pensif, très lentement, en évitant les trous, pleins de poussière rouge, où l'on enfonce jusqu'à mi-cheville.

Le jour se lève. Les reliefs des objets apparaissent, les contours se précisent. Dans la fraîcheur matinale flottent les parfums aromatiques des Rufes. Le silence des champs s'anime.

Le pont de la Margueride franchi, voici Rabieux, un moulin au bord de la Lergue. Plus d'une demi-heure à attendre. Sans entrain, M. Bastoul cause un instant avec la garde-barrière. Puis, comme il est seul, il époussète avec son mouchoir ses souliers et son chapeau, essuie le bas de son pantalon et sa lévite qu'il a ôtée.

Le sol trépide, le train siffle, s'arrête une minute et repart. Dans le wagon, où il se rencogne sans rien dire aux voyageurs, qui parlent haut et gesticulent à l'avenant; à Paulhan, où il est obligé de s'arrêter une demi-heure encore avant de prendre le train qui vient de Béziers; dans le nouveau wagon, où il se case difficilement, M. Bastoul reste silencieux, la mine tirée, de plus en plus malheureux, à mesure que l'heure fatale approche... Et chimères de papillonner, et appréhensions de croître. Oh! sa pauvre tête!...

***

Au sortir de la gare de Montpellier, ni les belles avenues et places qu'il traverse, ni le superbe théâtre reconstruit depuis peu, ni les étalages de la rue de la Préfecture n'attirent ses regards prompts à s'émerveiller en toute autre occasion.

Que lui veut-on ?...

Encore quelques secondes et, la rue montée, il sera devant l'hôtel de la préfecture. Il veut gagner du temps; il feint de s'intéresser aux gravures, aux étoffes, aux bijoux qui décorent les vitrines. Il a beau faire, son esprit va là-haut, ses yeux se dirigent vers ce monument dont un angle apparaît à l'extrémité de la rue, par delà la halle, grouillante d'acheteurs en ce moment; bientôt, sévère et froid, l'inspecteur d'académie fixera sur lui des yeux durs, lui fera de vifs reproches et lui imposera peut-être un déplacement.

Neuf heures... neuf heures et demie... Il faut se décider.

Le voilà dans le couloir qui sert d'antichambre. Des instituteurs, des professeurs sont là, qui causent, discutent et rient. L'inspecteur d'académie n'est pas arrivé. Très gêné, M. Bastoul se faufile dans un coin; les yeux troubles, le cœur battant à se rompre, il affecte de lire les affiches dont les

lettres dansent une sarabande éperdue. Que va-t-il advenir Cette interrogation aiguë point son cerveau, sans trêve. Enfin il jette un coup d'œil discret, peureux, autour de lui. La plupart de ceux qui l'entourent sont jeunes; ils sont calmes, viennent solliciter un avancement, un poste désiré, s'entretiennent, familiers, avec les commis d'académie qui entrent ou sortent.

Cependant il remarque que certains s'isolent, ont la mine soucieuse. A côté de lui, deux, à voix basse, parlent d'ennuis, de déplacements... Toutes ces figures sont inconnues à M. Bastoul. Son cœur se serre davantage, ses craintes deviennent de l'angoisse.

Enfin l'inspecteur d'académie paraît. C'est un homme jeune encore, de taille élevée, la figure douce, les manières avenantes. Avec un bienveillant sourire, il passe dans les rangs, au milieu des saluts plus ou moins obséquieux. Il dit :

— Je vous demande quelques minutes, messieurs, et je suis entièrement à vous.

Les conversations reprennent, tandis que, dans son coin où il s'efface, M. Bastoul tremble, tremble comme une feuille de peuplier au vent.

Un quart d'heure — un siècle — s'écoule.

Soudain un commis paraît et dit :

— Monsieur Bastoul est-il là?

Le pauvre homme tressaille; il se dresse et, bégayant, les jambes flageolantes, il avance, sous les regards qui le dévisagent, aussi blême qu'un condamné marchant à l'échafaud.

— Veuillez me suivre. M. l'inspecteur désire ne pas vous faire attendre.

Mon Dieu!... c'est donc bien grave, qu'on l'appelle le premier!

Gauche, la vue brouillée, il se cogne aux chaises, il se cogne aux meubles et pénètre dans le cabinet qu'on lui ouvre.

Mais, aussitôt, il voit l'inspecteur d'académie se lever en souriant, la voix accueillante, la main tendue. Tout en lui offrant un siège, l'inspecteur s'excuse de l'avoir dérangé.

— Je vais, dit-il, publier une flore du département, et M. X..., professeur à l'École de pharmacie, que vous avez vu plusieurs fois à Sallèles, m'a assuré que vous pourriez me donner de précieux renseignements sur la flore des Rufes que personne ne connaît mieux que vous. Mes occupations me retiennent ici, et, comme j'avais besoin de vous voir, j'ai pris la liberté de vous mander à Montpellier. Je désirerais avoir ces renseignements avant peu. Aussi, pour causer plus à l'aise et afin que je vous dise, en détail, quels services vous pouvez me rendre, quand vous serez rentré à Sallèles, j'espère, mon cher monsieur Bastoul, que vous me ferez le plaisir de déjeuner avec moi...

ANTONIN LAVERGNE

GEORGES DE PORTO-RICHE

« THÉATRE D'AMOUR »

J'aurai peut-être un nom dans l'histoire du cœur...

M. Georges de Porto-Riche se rappelle-t-il ce vers, qui est de lui et qu'il retrouverait, s'il l'avait oublié, — mais les poètes oublient-ils leurs vers? — dans un petit recueil d'élégies très modernes : *Bonheur manqué, Carnet d'un amoureux* (1889). — A cette date, il n'était pas l'auteur du *Théâtre d'amour*, puisque ce *Théâtre*, c'est le volume où il a réuni ses dernières pièces : *la Chance de Françoise* (1888), *l'Infidèle* (1890)[1], *Amoureuse* (1891), et le *Passé* (1897). Mais le vers qu'on vient de lire, n'aurait-ce pas été pour le volume une épigraphe charmante? M. Georges de Porto-Riche n'avait-il pas avoué là sa principale ambition, et sa plus originale, — compter un jour parmi les écrivains qui, romanciers, poètes ou bien auteurs dramatiques, ont innové plus ou moins dans l'expression des choses du cœur, y ont laissé le témoignage d'une sensibilité personnelle?

Depuis 1889, il n'a travaillé que pour le théâtre, mais toujours en psychologue indifférent aux questions sociales, même à celles que les drames de l'amour, dans la famille,

1. Cette comédie en un acte et en vers n'était, il est vrai, qu'un remaniement de *Vanina*, deux actes publiés en 1879.

dans le mariage, ou en dehors de l'un et de l'autre, et souvent contre les deux, proposent à l'attention du moraliste. Il n'a voulu être qu'un peintre nouveau du sentiment et de la passion; et ce parti pris le distingue curieusement d'un de ses plus célèbres rivaux, M. Paul Hervieu, qui, lui aussi, a fait de l'amour le ressort brûlant de son théâtre, mais qui, dans *les Tenailles*, dans *la Loi de l'Homme* et dans *l'Énigme*, a eu néanmoins, et surtout, le dessein de présenter dramatiquement des idées : si vivantes soient-elles, ces trois pièces sont des thèses en action [1].

C'est avec M. Maurice Donnay que M. Georges de Porto-Riche pourrait le mieux se comparer; encore y a-t-il chez l'auteur d'*Amants*, de *la Douloureuse*, de *l'Affranchie*, un moraliste, et qui, par exemple, au deuxième acte de cette dernière comédie, ne craignit pas de faire discuter la question des droits civils et politiques de la femme. Dans *la Douloureuse*, il avait déjà, sur le mariage et l'adultère, institué un véritable débat. Mais, heureusement, il n'est pas nécessaire qu'on raisonne devant nous, au théâtre, pour que nous ayons nous-mêmes à réfléchir : une œuvre sans théories, une œuvre uniquement de sensibilité, peut « dégager » autant de pensée que le drame à thèse le plus éloquent; et enfin, un artiste nerveux et passionné, psychologue vigoureusement subtil, comme M. Georges de Porto-Riche, ne saurait nous remuer le cœur sans toucher du coup notre intelligence, notre conscience.

Le théâtre le plus désintéressé des questions sociales, au XIXe siècle et en France, celui d'Alfred de Musset, dira-t-on qu'il est, pour l'esprit du lecteur ou du spectateur, le moins substantiel? Pour n'être pas d'un penseur, mais d'un poète, il n'en renferme pas moins une philosophie, — et la même précisément qui fait l'unité morale des pièces les plus récentes de M. Georges de Porto-Riche, savoir : malgré ses hontes et ses misères, l'amour est tout le bonheur, mérite seul d'être désiré, cherché, pleuré!

Musset n'avait aucune illusion sur le cœur ni sur les sens de l'homme ou de la femme; cependant, il s'écriait avec

1. Voir mon étude sur le théâtre de M. Paul Hervieu, *Revue de Paris* du 1er décembre 1901.

Perdican: « Il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux, mais on aime ; et quand on est sur le bord de sa tombe... on se dit : J'ai souffert souvent... mais j'ai aimé !... » Ainsi pense M. Georges de Porto-Riche, en romantique moderne, oh ! très moderne, car il a justifié son ambition d'apporter à la scène une nouvelle manière de sentir. Au lyrisme psychologique de Musset, il a substitué, tout naturellement, — je veux dire : en suivant son instinct, car il est peut-être le plus instinctif des écrivains dramatiques d'aujourd'hui, — il a substitué une sorte de réalisme lyrique où son extraordinaire sensibilité d'observateur et ses dons de création nette, précise, ont fini par se manifester dans toute leur puissance. *La Chance de Françoise*, *Amoureuse* et *le Passé* resteront « dans l'histoire du cœur ».

***

L'étonnant, c'est qu'il ne soit pas arrivé plus tôt à prendre possession de lui-même.

Sa première pièce, *le Vertige*, un acte en vers, est de 1873. C'était l'essai d'un très jeune homme. La seconde, en vers aussi, mais en quatre actes, *Un Drame sous Philippe II* acclamée à l'Odéon (1875), était l'œuvre d'un disciple brillant de Victor Hugo ; et longtemps, pour le public lettré, M. Georges de Porto-Riche demeura le poète de sa génération qui avait donné les plus belles espérances théâtrales comme néo-romantique. — Longtemps, car, de 1875 à 1888, il ne fit représenter qu'un acte en prose, *les Deux Fautes*, à peine supérieur au *Vertige*.

Dix ans, ma plume fut très lâche,

gémissait-il dans *Bonheur manqué*...[1]

Mais il faut peut-être se réjouir que les promesses d'*Un Drame*

1. De fait, ce n'est pas seulement l'auteur dramatique qui, dix ans, garda le silence; M. Georges de Porto-Riche ne publia aucun volume de poésies entre *Pommes d'Ève*, son troisième (1879), et ce *Bonheur manqué*. — Les deux premiers étaient *Prima verba* (1871) et *Tout n'est pas rose* (1877).

sous Philippe II n'aient pas été tenues. Est-il certain que nous aurions eu, quand même, *Amoureuse* et *le Passé*? Or, entre deux pièces de cette qualité et je ne sais combien de tragédies historico-romanesques, égales, pour l'intérêt et le mérite, à ce *Drame sous Philippe II*, si l'on avait le choix, pourrait-on hésiter? Qui ne sacrifierait celles-ci à celles-là, je ne dis pas sans regret, mais résolument?...

C'est par l'action, par les coups de théâtre, par les « situations », que vaut l'ouvrage du romantique de 1875 ; nullement par la psychologie, ou, du moins, très peu ; très peu aussi, — malgré les merveilleuses leçons de Victor Hugo, — par « l'écriture », où n'est à louer qu'un certain éclat oratoire.

Je supposerais volontiers, d'ailleurs, que M. Georges de Porto-Riche, s'il avait fait d'autres œuvres du même genre, aurait pu les mieux écrire, — non y faire admirer le relief, la couleur, ou la fermeté simple d'un grand style tragique. Il y a de jolis vers dans *l'Infidèle*, mais *l'Infidèle* est une fantaisie ; et je donnerais les plus heureux pour la première venue des petites phrases où Françoise, de *la Chance de Françoise*, dit — en prose — la poésie de son cœur.

***

La Chance de Françoise! Un de ces actes rares où se trouve condensée la substance morale d'une comédie qui facilement se fût développée en trois actes. Les sentiments de Françoise, le caractère de son mari, Marcel, il n'y aurait eu, en effet, qu'à les mettre aux prises dans une action un peu « corsée », au lieu de faire tourner court l'intrigue naissante. *La Chance de Françoise* est un petit chef-d'œuvre.

Les personnages — trois, sur quatre, ont de l'importance — sont vrais et vivants ; et vrais d'une vérité générale, autant que particulière, dans l'espèce d'atmosphère bohème où se dessine le ménage du peintre « joli garçon », né pour les aventures, et de sa petite femme, si tendre et si fine !

Oh ! ce n'est pas une indignée, cette Françoise, une révoltée ; ce n'est pas, si l'on veut, une [illegible] e » : simplement,

c'est une âme, — comme il y en a beaucoup, — faite pour aimer, souffrir, se dévouer :

— Je n'attends rien de mes droits, mais tout de ma tendresse.

Voilà trois ans qu'elle est mariée ; et si elle n'a pas eu la certitude que son « Lovelace » d'époux l'a trompée, si même elle peut croire qu'il ne lui a pas été réellement infidèle, elle sait bien qu'elle en doit remercier... la chance ! Du reste, il le lui avoue :

— Eh bien ! oui ! parfois je m'imagine que le bonheur n'est pas là, dans ces yeux malins, et j'essaie d'aimer une autre femme ; je me monte la tête, pendant quinze jours je me crois amoureux ; mais, quand il n'y a plus que le crime à commettre, je me dérobe, j'échappe : la chance de Françoise !...

Tel qu'il est, gai, câlin, bon, malgré tout, dans son égoïsme et sa perversité naïve, — elle l'adore ; et puis, elle n'est pas de celles qui peuvent se reprendre quand, tout entières, elles se sont données :

— Je ne suis qu'une petite bête, qui aimera le même homme toute sa vie.

Mais quelle existence est la sienne, dans sa perpétuelle inquiétude !

— Demain, m'aimera-t-il ? Est-ce qu'il en sait lui-même quelque chose ? N'est-il pas à la merci de sa fantaisie ? du temps qu'il fait ou de la femme qu'il rencontre ?... Le bonheur, c'est très difficile...

Sa tactique est de ne jamais se plaindre, d'être toujours souriante ; elle cache ses larmes. Et, lorsqu'elle a de la joie, c'est une « joie qui tremble ». — Sait-elle seulement s'il ne la quittera pas quelque jour ? Elle n'est pas jolie :

— Non, et pourtant je méritais de l'être.

Ses vingt ans, son esprit, son cœur, voilà toutes ses armes, et c'est beaucoup, et ce peut n'être rien.

Avant son mariage, Marcel a eu pour maîtresse la femme d'un ami, la belle Madeleine Guérin, Parisienne brillante ; qu'il la revoie, il aura « de mauvaises pensées » : — le mot est de Madeleine, à qui heureusement, « ça... ne dit pas » —

« pour l'instant ». Elle a beaucoup pleuré, il y a trois ans; mais « un autre » l'a consolée, et elle n'est pas encore assez légère, ou curieuse de sensations malsaines, pour tromper cet autre, tout de suite, avec l'ancien... Même, il lui monte aux lèvres un dégoût trop juste, à se voir là, indifférente devant cet homme qu'elle a aimée. C'est la vie:

— On se rencontre, on commet toutes les folies et toutes les infamies pour s'appartenir, et puis le jour vient où l'on ne se connaît plus. Au tour d'un autre !...

Néanmoins elle sera tentée, l'espace d'une seconde; mais ce serait « trop bête »...

Madeleine Guérin est une autre Parisienne que celle d'Henry Becque, et nous ne faisons que l'entrevoir, pour ainsi dire; elle n'en grave pas moins en nous son profil de future déclassée. — N'est-elle pas heureuse que son mari, la veille, en fouillant dans ses tiroirs, ait découvert les lettres de Marcel, et qu'il veuille divorcer? « Me voilà libre... ! » — Le soir elle partira pour Londres, — pas seule, bien entendu.

Et peut-être elle reviendra chez Marcel, disposée, cette fois, décidée à sacrifier joyeusement au Souvenir...

Pauvre Françoise ! Ta chance ne durera guère...

Mais qu'y a-t-il d'essentiellement original dans cette première pièce du *Théâtre d'amour*? Il y a qu'elle apportait, sur le Théâtre-Libre, sans brutalité, sans « rosserie », des nuances d'une hardiesse nouvelle dans l'expression du sentiment.

Vous rappelez-vous *le Caprice*, d'Alfred de Musset? D'un certain point de vue, c'est plus « raide »: Chavigny est marié depuis un an seulement et, chez lui, chez madame de Chavigny, qu'il croit au bal, il demande, à madame de Léry, qui n'est pas une Madeleine Guérin, mais une très honnête amie de sa femme, ce que Chamfort appelait « l'échange de deux fantaisies »... C'est un libertin XVIIIe siècle — et de tous les temps. — Mais quelle différence entre la manière dont il propose son *point de lendemain* : — « Ce qui s'offre à vous, n'est pas le plaisir sans amour, c'est l'amour sans peine et sans amertume... », — et le langage et le ton de Marcel avec Madeleine: « Madeleine, vous êtes la première qui me donniez une vraie tentation... Et je suis prêt à succomber. » Or,

il va de soi que la très curieuse différence tient : 1° à celle des situations, 2° à celle des milieux. Mais, justement, c'est le tout qui est décisif. Un artiste et la bourgeoise « fringante » qui fut sa maîtresse, parlant comme ils parlent, cela prouve à quel point M. Georges de Porto-Riche a été moderne, en refaisant *le Caprice*, sans le savoir. Et cette modernité de l'observation et du dialogue, il ne la devait qu'à ses dons propres.



L'Infidèle... « La scène se passe à Venise vers le milieu du XVIe siècle. » Mais, dans ce décor, et malgré l'intrigue et le dénouement 1830, malgré l'outrance érotique et bouffonne de vers auxquels le Musset de *Mardoche* eût souri, l'acte est d'essence moderne; et c'est pourquoi l'auteur, après le succès de *la Chance de Françoise*, fit bravement jouer cette fantaisie de jeunesse, cette *Vanina*, qui, devenue *l'Infidèle*, ne parut pas une trahison du Porto-Riche nouveau par celui de jadis; pourquoi elle réussit, — ce fut un triomphe ! — pourquoi, enfin, il l'a placée, dans ce *Théâtre d'amour*, entre *la Chance de Françoise* et *Amoureuse*.

En Vanina; en Renato palpite quelque chose de ce qui est l'âme beaucoup plus complexe de Marcel et de Françoise ; — et même d'Étienne et de Germaine, dans *Amoureuse*, — et de François et de Dominique, dans *le Passé*.

Que dis-je? Vanina est une Françoise tragique. Pour rendre jaloux l'ingrat Renato, elle s'est masquée, habillée en homme, et, la nuit venue, elle joue le personnage d'un amoureux de la belle : sous sa fenêtre, elle chante, — et Renato, qui ne la reconnaît pas, d'abord se moque, — mais en se moquant, il lui révèle :

> Je la trahis, mon cher...

Pour Vanina, c'est la mort : elle ne se tue pas, mais se fera tuer par lui. Insulté, furieux, il dégaine : les épées se croisent, et, blessée, elle tombe, pour ne pas se relever :

> Tu me trompais, ami, je ne pouvais plus vivre.

C'est la seule héroïne de ce *Théâtre* qui meure ; ce n'est

pas la seule qui veuille mourir. L'idée de la mort est naturellement la première qui s'offre à de certains désespoirs; les véritables amoureuses applaudiraient toutes Germaine s'écriant :

— Puisque je t'ai perdu, puisque le mensonge dans lequel j'ai vécu ne peut pas continuer, puisque l'illusion est détruite, ma vie est finie. Je n'ai plus de raison d'être à présent, autant me tuer... Oui, je me tuerai...

Toutes, elles applaudiraient Dominique jetant à l'homme qu'elle adore, mais à qui elle ne veut pas appartenir :

— Si tu fais un pas, je me tue.



Les grands peintres de l'amour, au théâtre, ont excellé surtout dans leurs portraits de femmes : portraits légendaires, historiques, ou d'imagination, si le mot « portrait » n'exclut pas celui « d'imagination ». Mais pourquoi l'exclurait-il ? La Femme n'est-elle pas le modèle ondoyant et multiple dont le plus grand poète, créant une femme, une autre, une autre encore, aspire seulement à fixer quelques aspects ?... Après Shakspeare, Racine fut le maître sans égal. Mais les femmes de Marivaux, les femmes de Musset, vivent aussi, et vivront longtemps. Notre théâtre d'aujourd'hui nous offre, à son tour, de belles images de l'« éternel féminin », ordinairement considéré dans le Paris de luxe, de douleur et de volupté, où l'amour, le véritable amour, n'est pas si rare qu'on le dit parfois. M. Paul Hervieu, M. François de Curel, M. Maurice Donnay, ont su voir dans ce Paris l'immortelle passion et la femme éternelle. M. Georges de Porto-Riche y a vu Germaine et Dominique; et n'eût-il écrit que ces deux œuvres, *Amoureuse* et *le Passé*, il aurait une place unique parmi ses rivaux.

Dominique et Germaine sont les filles de son imagination la plus personnelle, de son intuition psychologique la plus ardente et la plus sûre; et chez les plus émouvantes de leurs contemporaines, dans ce théâtre d'aujourd'hui si diversement original, il n'y a pas ce qui permettrait, soit avec l'une, soit avec l'autre, des rapprochements de caractères, dont elles seraient, après tout, diminuées.

Elles sont absolument à part, toutes les deux, et entre elles-mêmes incomparables.

***

Dans quelle pièce, en dehors d'*Amoureuse*, une épouse comme Germaine? Huit ans de mariage, et la passion, toujours, des premières semaines de ravissement... L'habitude, ce monstre dévoreur de tant de beaux rêves, elle en a fait son alliée, — pour elle seulement, hélas! Car au chant de la double lyre divine que sont le corps et l'âme de Germaine ne s'accorde plus sans inquiétude ni regret l'amour du mari; amour encore vif, amour profond, mais Étienne, savant qui voudrait travailler, se reproche tant d'heures « volées au devoir, à la pensée ». — Il est né « amant », c'est vrai, et c'est pour cela, d'ailleurs, que l'instinct de l'amante-née le lui a fait élire; c'est pour cela qu'il est, en dépit de sa raison, le *vir uxorius* qui ne sait pas résister à l'adorable tentatrice. Un sourire d'Elle, un regard, une robe qui la rend plus jolie? Étienne perd la tête.

— Malheureusement, tu la retrouves.
— Trop tard.
— Le matin.
— Il faut bien que le jour arrive.

Il plaisante, mais il souffre; et il la fera souffrir. Le duel est proche, où les cœurs se blesseront et finiront par se déchirer. Ce sera la grande scène du deuxième acte : une des plus affreusement belles qu'on puisse lire et relire. Toute moderne par la franchise des coups portés, — car il n'y a plus de convention d'aucune espèce en ce dialogue intrépide, — elle est, en même temps, d'une humanité sans date. Et elle aboutit à quelque chose de pire qu'une séparation, un divorce, ou une mort, — à cette menace :

— Ah! je te gêne! Eh bien, un homme te débarrassera de moi.

Paraît un vieil ami, Pascal. Étienne, au paroxysme de l'exaspération, et par bravade, l'accueille de cette folie :

— Tu arrives à propos. Puisque tu adores ma femme, console-la. Moi, j'en ai assez, je te la donne.

Et il s'en va...

— Ah ! le misérable ! l'imbécile, la brute !

crie Germaine... Et voici devant quoi Dumas eût reculé ; à quoi, suivant la poétique de *Francillon*, il eût substitué l'apparence de la faute, pour châtier le mari sans dégrader l'héroïne : — Germaine, affolée, s'offre, et Pascal, entraîné, accepte. Double trait de vérité autrement poignant, par ses conséquences au dernier acte, que n'eût pu l'être la comédie de l'adultère jouée par la femme et l'ami — jusqu'à l'éclaircissement final, où le spectateur anxieux aurait soupiré d'aise avec Étienne.

Le vertige de fureur qui la jette à l'ancien désir réveillé de Pascal, une épouse moins amoureusement épouse ne l'eût pas subi. C'est parce qu'elle fut, pour son mari, tout amour, que Germaine tombe, de cette chute monstrueuse, — les sens, d'ailleurs, glacés... Et, d'autre part, une trouvaille dramatique et psychologique de cette qualité, c'est, pour l'écrivain qui non seulement la fait, mais l'impose, un de ces coups dont l'histoire de l'art et « du cœur » ne laisse point de si tôt mourir le retentissement.

Mais le dernier acte est encore supérieur, en sa simplicité, à tout ce qui le précède. Germaine dira ce qui s'est passé, comme on dit les choses qu'on ne peut garder pour soi, qui sont trop lourdes, et qui aussi, en vous perdant, vous sont une suprême vengeance. Elle le dira sans phrases, et ce sera navrant ; d'autant plus qu'elle aime toujours. — Étienne ne la tuera pas ; il partira... puis reviendra : il l'a trop aimée, il l'aime trop, il a peur qu'elle ne se tue ou n'aille rejoindre Pascal. Et c'est le fond de la tristesse dans l'amour que nous allons toucher avec les deux vaincus.

— Ah ! pourquoi l'inquiétude et la jalousie m'ont-elles fait rouvrir cette porte ? Par quelle horrible contradiction du cœur suis-je revenu ?... Saurai-je m'en aller maintenant ?... C'est à croire que nous sommes rivés l'un à l'autre par tout le mal que nous nous sommes fait... Quel avilissement !

Tous deux pleurent et restent silencieux ; mais c'est elle qui s'en ira ! Elle s'élance ; il l'arrête :

— Je ne veux pas.
— Réfléchis, Étienne, tu seras malheureux.
— Qu'est-ce que ça fait !

Et c'est tout.

Et comment ne serait-ce pas tout ?... Mais demain, après-demain, que se diront-ils ?... Le drame est fini, un autre va commencer...

Et ici éclate une des plus notables différences du *Théâtre d'amour* avec le théâtre de Musset. Il y a de la douleur, et de la plus violente, de la plus tragique en des œuvres comme *On ne badine pas avec l'amour* ou *les Caprices de Marianne*; il n'y a pas cette amertune de tristesse, la vie continuant pour les deux protagonistes après la ruine de leur bonheur.

Dominique est une femme artiste, et n'est plus une jeune femme. C'est un sculpteur de talent, et un cœur admirable de loyauté, de haine du mensonge. Elle a été très belle; veuve, elle a eu un amant, qu'elle a aimé en grande amoureuse, — en plus grande amoureuse même que Germaine, ayant sur celle-ci les supériorités de sa nature d'artiste. — Mais son amant était « né infidèle », et, tout de suite, elle connut par lui « toutes les humiliations, toutes les angoisses, toutes les tortures, les plus atroces et les plus variées ». C'est elle qui parle ainsi ; et elle ajoute qu'après l'avoir martyrisée avec un véritable génie, un jour il ne revint pas. Encore ne sait-elle point tout le personnage ; elle apprend qu'il se faisait lire ses pauvres lettres par un domestique, ou les lisait lui-même à des camarades et à des filles, en cabinet particulier... Huit ans ont passé... Mais quel abîme est donc le cœur humain ! Il n'aura, ce François, qu'à se présenter chez elle, il sera reçu. Elle ne lui fera aucun reproche. Ils causeront en amis. Et, restée seule, elle fondra en larmes.

C'est qu'elle n'a pas cessé de l'aimer ; d'aimer en lui l'amour qu'elle avait mis pour la vie aux pieds du libertin.

François, qui peut être féroce et infâme, puisqu'il l'a été avec elle, n'est pas d'ailleurs le conquérant classique, celui que Musset a représenté :

Corrompant sans plaisir, amoureux de lui-même,
Et, pour s'aimer toujours, voulant toujours qu'on l'aime.

C'est un amoureux de l'amour; et même, s'il l'inspire, une des raisons en est que, d'abord, il le ressent. Oui, c'est un passionné, un *emballé*, — et aussi un homme intelligent, d'esprit fin, et capable de mélancolie. C'est avec tristesse qu'il dit à Dominique :

— Quel est l'homme qui ne change pas?... Chaque heure nouvelle est pleine d'embûches et de surprises... On adore une maîtresse, de bonne foi on lui donne sa vie et on lui demande la sienne en échange... et puis, il ne faut qu'un hasard, une émotion inattendue, une démarche quelconque; et la femme choisie entre toutes devient subitement un embarras pour le cœur et la conscience...

Mais pourquoi est-il revenu?... Pour voir si elle ne l'avait pas oublié? Non... Il croyait aimer une femme dont il a fait récemment la conquête, à Londres, où il est secrétaire d'ambassade; et cette femme, Antoinette Bellangé, Dominique la connaît, l'a mariée il y a quelques années, et, tout à l'heure, a essayé de la réconcilier avec son mari, qui eut de grands torts mais se repent. Elle ignorait son aventure, comme Antoinette l'ancienne liaison de François et de Dominique; dans leur conversation, les deux femmes ont été aussi franches l'une que l'autre; mais Antoinette est allée retrouver le séducteur pour lui avouer que les confidences et conseils reçus l'avaient « beaucoup troublée ». Et il est venu prier Dominique de ne pas le séparer de cette nouvelle maîtresse... Elle a été, naturellement, froissée de l'étrange démarche; il s'est excusé, puis, tout à coup :

— Tenez, renvoyez-moi, madame, car je me sens troublé par toutes sortes de regrets, et, malgré moi, j'oublie en vous voyant pour qui je suis venu...

Et elle a bien protesté :

— Vous êtes fou!

Elle ne l'a pas renvoyé!... Il a pu continuer :

— Depuis que je suis là, je vous regarde avec tristesse, avec étonnement; je vous regarde comme un beau livre que j'aurais lu trop jeune pour en comprendre la valeur.

Et elle a répondu :

— La vie !...

Si bien qu'il a osé lui demander si elle était retournée quelquefois dans la maison de campagne où ils s'aimèrent ; maison qu'elle possède toujours, et qui est « toujours voisine » de la sienne, à lui, car « les choses sont moins capricieuses que nous... » Enfin, — courant du présent au passé, ou du passé au présent, et se faisant suivre d'elle en ce vagabondage imprévu et dangereux, — il a été charmant, galant, avec, même, des pointes de gaminerie : il l'a fait sourire !... il l'a fait rire !...

Au reste, il a reconnu :

— Si vous aviez la folie de m'aimer encore, sans le vouloir je vous ferais encore du mal, et cette fois ce serait criminel, abominable...

Mais, bientôt, il tiendra un autre langage. Il n'aura plus qu'un rêve : la reprendre ; — et elle ne sera que trop disposée à se laisser éblouir, enivrer...

La malheureuse ! Peu après sa visite, un soir, à la porte d'un théâtre, elle l'a rencontré, il ne l'a pas vue ; mais « rien qu'en l'apercevant », confesse-t-elle à un ami, « j'ai regretté de ne pas être sa maîtresse ». Et encore :

— Il m'aurait dit de le suivre que j'aurais obéi.

Depuis lors, elle ne pense qu'à lui. C'est une obsession, une possession ; ou plutôt il y a là quelque chose de comparable à l'amour fatal célébré avec épouvante par la poésie grecque :

— A quoi me servirait de lutter contre moi-même ? Ma volonté est abolie, je ne suis plus libre... C'est à croire qu'une puissance invisible a décidé que j'appartiendrais à cet homme...

Et, vraiment, c'est une des beautés de l'audacieuse comédie que l'héroïne y puisse, y doive ainsi, un moment, parler de sa passion.

Elle est pourtant bien d'aujourd'hui, la Française dont l'idée fixe a cette espèce de grandeur antique. Elle met du

henné sur les mèches blanches qu'elle ne craignait pas de montrer avant d'avoir revu François; — François qu'elle attend, « plus agitée qu'une jeune fille », dans la maison de campagne où elle s'est réinstallée.

Elle sait, en effet, qu'il doit venir; elle a de ses nouvelles par Antoinette, à qui elle a offert l'hospitalité, et qui est sans défiance, — tandis qu'elle « rôde autour de son amour », elle, Dominique, l'*honnête homme*, que ses amis appelaient, il y a un mois, « notre conscience ».

Elle semble donc perdue quand François paraît et lui jure, — très sincèrement, — tout ce que le désir peut jurer... Il n'est plus « le même »! Ils seront heureux, cette fois!... Elle se promet pour le lendemain.

Seulement, il lui a dit qu'il était « libre », et il ne l'est pas encore : il n'a pas formellement rompu avec Antoinette; et lorsqu'il reparaît devant Dominique, à onze heures du soir, — au lieu de l'amoureuse qui n'aurait pu se refuser, il trouve une femme toute frémissante d'indignation :

— Si vous croyez que je suis une passade que l'on peut s'offrir entre deux rendez-vous avec sa maîtresse, vous vous trompez.

— Qu'il s'en aille! qu'il s'en aille!...

C'est le commencement de la dernière grande scène de l'ouvrage : la plus douloureusement vivante, pleine de frissons, d'orages d'âme, et de langueurs; duel et, par par instants, duo, où la fierté d'une femme redevenue clairvoyante en sa folie d'amour, où sa peur de souffrir et l'amer sentiment de sa déchéance physique lutteront désespérément contre les supplications répétées, les serments réitérés, la frénétique volonté, enfin, du plus terrible adversaire; où tout ce qui la soutient dans ce combat peu à peu faiblit, l'abandonne; où elle en arrive à se promettre encore; mais où, subitement, un mensonge abominable du vainqueur, un mensonge qui ne nous étonne pas de sa part, mais qui n'en est pas moins comme providentiel, dégage sa proie, la sauve... Il a dit :

— Pour toi, pour toi seule, il existe une petite maison près du Bois... à Saint-James.

Or cette maison, — Dominique le sait, un ami le lui a raconté, — il l'a louée naguère pour une Américaine ; et, saisie d'horreur :

— C'est dans le lit de cette femme que tu voulais m'avoir ! Voilà ton amour. Va-t'en, cœur public !

Nous applaudissons à ce dénouement ; nous en sommes heureux... Tout de même, quelle chance que Dominique ait été informée !... Un bavardage de moins, au second acte, sur ce François, il l'aurait reprise et, certainement, de nouveau torturée, puis quittée.

Et l'on m'entend bien : je ne blâme pas M. Georges de Porto-Riche. Quand le hasard, Providence souvent nécessaire au théâtre, ne fausse pas tout à coup de son intervention tel ou tel caractère ; quand cette Providence n'influe que sur l'action, avec la complicité logique des caractères aux prises, quel reproche faire à l'auteur ? Il a usé de son droit, sans plus. Or, si le mensonge réellement sacrilège de François n'est pas pour nous surprendre, — au contraire, il achève d'éclairer à nos yeux cette physionomie d'un homme d'amour en qui l'adoration ne peut être qu'une illusion du désir ; — Dominique, qui n'est pas seulement une victime de la fatalité amoureuse, pour qui l'amour est une religion, l'oblation totale de soi, Dominique est également vraie, de sa vérité propre en repoussant l'impie, en lui déclarant :

— Le bonheur est impossible avec toi. Puisque tu mens à cette minute sacrée, tu dois mentir depuis une heure, tu mentiras éternellement.

Ainsi, la chance même qui la sauve accroît l'intérêt moral du *Passé*.

Mais cessera-t-elle d'aimer François ?

— Hélas ! vous l'aimerez toujours !

soupire un homme qui aurait mérité d'être aimé d'elle, homme de grand cœur, d'indulgence infinie. Et, chose étrange, elle répond :

— Si je l'aimais autant que vous croyez, je ne l'aurais pas laissé partir. J'aurais eu plus de courage.

Elle ne regrette pas de l'avoir chassé, non: elle a bien fait; mais, pense-t-elle, il y a un amour qui accepte et brave tout. Amour vil, soit, mais sublime!... Et le dénouement de la comédie n'en est donc pas la conclusion morale. Pour Dominique, pour l'auteur, François, en définitive avait raison quand il s'écriait :

— Est-ce qu'on juge, est-ce qu'on condamne, est-ce qu'on chasse un être qu'on chérit ? Est-ce que notre histoire n'est pas celle de tous les amants ? Presque tous se sont méconnus et déchirés, et presque tous se sont pardonné tant que leur passion était vivante. Tu serais la plus vile des créatures que, moi, je te pardonnerais.

Et cette conception de l'amour, j'y reviens, c'est la philosophie de Musset transposée de la poésie psychologique dans une psychologie encore lyrique, mais d'observation. Et ce travail, plus ou moins conscient, du romantique moderne qu'est devenu M. Georges de Porto-Riche, j'y vois sa principale originalité, son titre le plus sûr, dès maintenant, à l'attention de l'avenir.

LÉOPOLD LACOUR

L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD.

LETTRES DE PROVINCE

— 1815-1817 —

« Pendant le séjour de l'empereur en Italie, il y eut à la Comédie-Française deux succès : *le Tartuffe de mœurs*, traduit ou plutôt imité de *l'École du scandale* de Sheridan, par M. Chéron, et *les Templiers*. Ce M. Chéron était un homme d'esprit qui avait été député à l'Assemblée législative; il avait épousé une nièce de l'abbé Morellet; j'étais extrêmement liée avec eux. L'abbé avait écrit à l'empereur pour qu'il donnât une place à M. Chéron. Au retour de ce voyage, *le Tartuffe de mœurs* fut joué devant Bonaparte; il s'en amusa tellement qu'après s'être informé près de M. de Rémusat de ce qu'était l'auteur, et avoir appris de lui qu'il méritait qu'on l'employât, dans un moment de facilité et de bienveillance, il l'envoya préfet à Poitiers. Malheureusement pour sa famille, il y mourut au bout de trois ans de séjour; sa femme est une personne de beaucoup de mérite et d'esprit. »

Ainsi parlait madame de Rémusat, au tome II de ses *Mémoires* [1], en recueillant ses souvenirs de l'année 1805. Et son petit-fils, Paul de Rémusat, en publiant cet ouvrage, récrit par elle vers la fin de sa vie (1818-1821), nous a raconté comment elle en avait brûlé la version primitive, en 1815, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe :

« Avant même que l'empereur fût entré dans Paris, M. Réal venait annoncer à M. de Rémusat qu'il était exilé avec douze ou quinze personnes, au nombre desquelles se trouvait M. Pasquier.

» ... Le lendemain même du jour où ce débarquement était public,

1. *Mémoires de madame de Rémusat — 1802-1808 —* (trois volumes in-8°, Paris, 1880). — Sur *le Tartuffe de mœurs* et M. Chéron, voir aussi *Lettres de madame de Rémusat, — 1804-1814 —* (deux volumes in-8°, Paris, 1881), tome I, p. 93.

madame de Nansouty était accourue chez sa sœur... Elle lui dit qu'on allait exercer toutes les inquisitions d'une police rigoureuse... et qu'il fallait se débarrasser de tout ce que la maison pouvait contenir de suspect. Ma grand'mère, qui d'elle-même peut-être n'y eût pas pensé, se troubla en songeant que chez elle on trouverait un manuscrit tout fait pour compromettre son mari, sa sœur, son beau-frère, ses amis... Personne ne connaissait l'existence de cet écrit, sauf son mari et madame Chéron, très ancienne et fidèle amie. Elle songea à celle-ci, qui avait déjà gardé ce dangereux manuscrit, et courut la chercher. Malheureusement, madame Chéron était absente [1]... »

L'holocauste fut accompli. Le 13 mars 1815, M. de Rémusat partit pour la terre de Lafitte (Haute-Garonne), qu'il avait rachetée en 1809 à la succession de M. de Bastard, aïeul maternel de sa femme, et qu'il avait visitée pour la première fois, avec son fils Charles, en septembre 1814. Sa femme, restée en arrière avec ses deux fils, pour ranger la maison et régler quelques affaires, partit environ deux mois après pour le rejoindre [2]. Avant même d'arriver à Lafitte, elle écrivait de Toulouse à madame Chéron la première des lettres que nous publions aujourd'hui.

Cette lettre et les suivantes, adressées toutes, par la fine épistolière que l'on connaît, à cette amie intime et confidente, forment une chronique de la vie provinciale pendant les Cent Jours et, surtout, — M. de Rémusat étant devenu, par ordonnance du 12 juillet 1815, préfet de la Haute-Garonne et l'étant resté jusqu'en février 1817, — pendant les deux premières années de la Restauration.

I

Ce lundi 15 mai [1815].

Madame de Vintimille [3] a dû recevoir une lettre de moi, ma très chère, qui vous aura donné de mes nouvelles; je

1. *Mémoires de madame de Rémusat*; préface.

2. Voir *Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration* (six volumes in-8°, Paris, 1884-1887), tome I, pp. 27-50.

3. Madame de Rémusat était née Vergennes. Son père, neveu du célèbre ministre, avait été guillotiné le 6 thermidor an II (24 juillet 1794). Après ce malheur, madame de Vergennes s'était retirée à Saint-Gratien avec ses deux filles, Claire et Alix, et leur ami Augustin-Laurent de Rémusat les y avait suivies. En 1796, il avait épousé Claire, âgée de seize ans à peine; lui en avait alors trente-quatre. Le jeune ménage avait continué de vivre à Saint-Gratien. On sait que madame d'Houdetot, fort âgée à cette époque, habitait dans le voisinage, à Sannois. Des relations

vous écris encore de Toulouse parce que je n'irai à Lafitte que jeudi. Depuis mon arrivée je suis un peu souffrante de ce voyage assez rapide que j'ai fait et je me repose ici, pour avoir la force de l'achever et de m'aller renfermer dans mon ermitage.

Je viens de recevoir votre bonne petite lettre, je vous en remercie de tout mon cœur: le plaisir d'apercevoir votre écriture dans mon paquet a été fort vif, et je m'aperçois qu'à une si longue distance, les enveloppes amies ont un prix et donnent une jouissance même avant d'avoir été déchirées. Tout ce que vous me dites a vraiment son écho dans mon cœur : je n'ose pas beaucoup le presser, je cherche à me fortifier tant que je peux, je vais doucement à la journée, à l'heure, n'interrogeant point l'avenir, et décidée à porter le présent de mon mieux.

J'ai retrouvé mon mari en bonne santé, et vraiment heureux de son séjour champêtre : il s'occupe de culture, il a des ouvriers dedans et hors de son château, et fait beaucoup de choses à fort bon marché parce que dans une grande terre on a facilement un grand nombre d'hommes prêts au travail; je ne lui vois qu'une inquiétude, qu'il me sera, je crois, facile de lui ôter, c'est la crainte que je ne m'ennuie dans notre solitude, et, comme je suis très sûre, entre lui et Charles[1], d'arranger bien mon temps, je vois qu'au bout de quinze jours il sera plus content qu'il ne lui est arrivé depuis longtemps. Imaginez, ma chère, que, durant le mois qu'il vient de passer seul, il m'a avoué qu'entre ses affaires et ses livres latins il n'avait pas trouvé le moment d'ouvrir un journal, et il m'a fallu lui apprendre mille choses après tout assez inutiles, car, lorsque j'ai voulu le mettre au courant, la distance et le repos opérant déjà sur moi, je ne trouvais que très peu de circonstances qui méritassent de lui être racontées.

Je crois, ma chère bonne, que nous mènerons une vie paisible : ma terre est isolée; le pays où elle est située, bien

d'amitié n'avaient pas tardé à s'établir entre les deux familles ; elles ne firent que se resserrer en durant. Madame de Vintimille, née Lalive, et nièce de madame d'Houdetot (en son nom, Sophie de Lalive), était devenue, malgré une grande différence d'âge, amie intime de madame de Rémusat.

1. Son fils aîné, alors âgé de dix-huit ans, et sorti du collège en août 1814.

calme, et les paysans ignorants de toutes choses. La ville où ie suis ne me paraît pas précisément aussi paisible; cependant, comme les Toulousains sont français, on y évapore beaucoup ses opinions en paroles et l'expérience nous a appris que du discours à l'action il y a un chemin immense.

Je ne commencerai guère à vous conter ma vie que lorsque je serai établie dans mon château. Je crois que j'y irai jeudi. Nous allons nous y entasser tous dans un coin, pour attendre que nos ouvriers aient fini le côté où mon mari me fait un petit appartement; j'attends les plus modestes de mes meubles de Paris, qui me meubleront ici avec un luxe tout à fait étranger à cette province, et je m'amuserai à m'arranger proprement.

Il faudra que vous preniez votre parti sur tous mes détails champêtres et que vous donniez votre intérêt à mes récoltes qui sont superbes et à mes vignes qui donnent de fort bon vin. Je vais trouver une basse-cour qui me plaît déjà à soigner. J'ai soixante poules, force oies et canards, des cochons si gros qu'ils ont une réputation dans le pays, deux vaches, une grande quantité de bœufs; deux mules qui me traîneront majestueusement, et cinq cents moutons qui me feront tous les matelas que je voudrai. Mon mari a ménagé à son fils le plaisir d'un assez joli cheval qui le portera dans nos environs. Voilà les hôtes qui m'attendent. Ajoutez-y huit à neuf métayers ou fermiers qui me doivent encore une telle redevance de volailles et de cochons que j'en ai à vendre à tout le pays, un gros chien des Pyrénées qui me gardera, et puis un bonhomme de curé[1], bien pauvre, bien vieux, que je m'amuserai à soigner sans que cela me coûte beaucoup, et vous aurez une idée de tout ce que Lafitte renferme d'êtres animés.

Au reste, il fait ici le plus beau temps du monde, et la ville de Toulouse est remplie de fleurs, de fraises, de petits pois et d'artichauts. On commence à y voir apporter des cerises, et dans un mois nous aurons des figues. Il faut être gourmand ici, et je vais m'efforcer à ce que ma santé le

1. L'abbé Casabon, un ancien capucin, qui avait juré la constitution civile du clergé.

permette ; mais il faudrait surtout aimer le vin, qui ne coûte que cinq sols la bouteille.

Je ne vous conterai guère Toulouse, car j'ai été si fatiguée que je suis à peine sortie : les douleurs que j'éprouvais avant de partir me sont revenues et je me baigne ici comme à Paris ; j'espère que le long repos de Lafitte me remettra. Ce que j'ai vu de la ville m'a paru triste, les rues sont étroites et les maisons bâties en briques ; mais les promenades, dit-on, sont superbes, toutes plantées sur les bords de la Garonne et du canal.

Hier, jour de Pentecôte, Charles a été voir les jolies femmes du pays qui se promenaient sous ces beaux arbres : deux cousines à lui et à moi s'étaient emparées de lui, et elles l'ont présenté aux élégantes de la ville, qui, à ce qu'il me paraît, l'ont trouvé fort joli garçon. Il a été un peu surpris, mais assez amusé, des conversations qu'il a entendues, toutes roulant sur le prochain, avec ce détail de province que vous savez, et, en rentrant chez moi, il m'assurait qu'il s'efforcerait de n'être point amoureux ici parce que le mystère, dont il fait cas, lui paraît difficile à conserver. Cependant nos Toulousaines ont les yeux si noirs et des manières si agaçantes, que je crois que Charles aura du mal, cet hiver, à leur échapper.

Adieu, mon amie, je parle de l'hiver et je vous avoue que j'aimerais assez une circonstance qui me ramènerait vers vous avant ; je ne sais cependant si j'y dois compter ; ce que je sais bien, c'est que l'absence ne fera rien à cette tendre amitié qui me donne à présent un chagrin profond et qui pourtant est un des charmes de ma vie.

Mon mari et Charles me disent de vous parler d'eux ; nous embrassons tous Henri[1].

II

Lafitte, ce 28 mai 1815.

Je reçois dans le moment, ma chère amie, une lettre de vous, et savez-vous quelle impression j'en reçois ? C'est de

1. Le fils de madame Chéron.

vous souhaiter ici de tout mon cœur ; vous y seriez bien mieux qu'à Paris, et Dieu sait avec quel plaisir je vous y tiendrais : vous êtes triste et inquiète, je le vois, et moi, ma chère, malgré ma solitude ou peut-être à cause de ma solitude, je suis calme et presque plus gaie qu'il ne m'est arrivé depuis longtemps. Vous savez tout ce que nous disions dans cette jolie cabane d'Auvers[1] sur le repos que donne la campagne, et, quand on goûte ce repos à cent cinquante lieues du centre de toute agitation, il devient presque un oubli complet des orages politiques dont on est presque indépendant. Enfin, quand les journaux m'arrivent, il semble qu'ils m'apportent les détails de ce qui se passe dans un pays qui m'est étranger, et j'ai besoin d'une sorte de réflexion pour y prendre intérêt.

D'après ce que je vous dis là, sans même la date de ma lettre, vous concluriez facilement que je ne suis plus même citadine de Toulouse, et, en effet, depuis jeudi me voilà dans mon manoir. Je ne sais si je suis sous le charme de la propriété, mais j'en suis très contente, de ce manoir : dans votre opinion, vous m'y trouveriez logée parfaitement, car je sais comme la belle vue d'Auvers vous paraît un des plus beaux ameublements de votre petite maison ; mais, avec le pays vraiment magnifique qui s'étend ici sous mes yeux de tous côtés, mon petit château est encore loin d'être aussi désagréable à habiter qu'on me l'avait dit. Il est bâti un peu irrégulièrement, parce que mes grands-pères en avaient commencé les réparations et qu'elles sont demeurées sans être achevées, mais le côté vieux et le côté neuf sont également logeables. De bonnes chambres gaies et spacieuses, des papiers propres que nous avons mis, et des meubles commodes achetés à Toulouse ou venus de Paris. Si je pouvais vous montrer tout cela, je suis sûre que vous en seriez contente. Mon mari me fait faire un appartement qui serait joli partout, et qui nous coûte peu de chose, parce que nous trouvons des matériaux dans de vieux bâtiments qui nous

1. Madame Chéron avait une propriété à Auvers-sur-Oise, non loin de Sannois et de Saint-Gratien. On sait, d'ailleurs, que l'abbé Morellet, son oncle, était un ami de madame d'Houdetot. Pendant des années, tous ces gens-là, gens d'esprit et amateurs d'esprit, avaient pris un mutuel plaisir à voisiner.

appartiennent, et que la main-d'œuvre se paye avec du blé ou du vin que nous récoltons. Je ne serai guère logée dans ce côté neuf du château que dans un mois, et, en attendant, j'occupe une bonne chambre où je vous mettrais volontiers si vous aviez le courage ou le moyen de traverser la France pour me voir. Moi à part, ma chère, ma belle vue mériterait un pareil déplacement.

Ma maison, placée au milieu de ma terre et toute environnée du mouvement rustique d'une culture variée et étendue, est située sur un coteau dont la pente qui va jusqu'à la grande route est meublée des maisons de mon village : ces maisons, bâties à la manière du pays avec des briques, des toits aplatis, semées çà et là et entourées toutes de petits jardins et de quelques arbres, ont l'air de fabrique de jardins anglais. A droite et à gauche, à une très grande distance, on voit encore plusieurs autres villages ; au delà de la route, une riche et belle plaine qui borde la Garonne ; après la rivière, une chaîne de coteaux très riants, et à l'horizon, c'est-à-dire à vingt lieues, les grandes montagnes des Pyrénées, vertes jusqu'à moitié, et dont les cimes éclatantes de neige brillent au soleil de mille feux. Ajoutez, ma chère, un ciel d'une pureté admirable et un air doux, rafraîchi par le beau voisinage des montagnes : vous comprendrez qu'au milieu d'un si beau pays je sens moins qu'ailleurs la privation d'un jardin ; j'ai devant ma maison une belle avenue où je me promène, et je vais me donner un âne sur lequel je parcourrai mes domaines, qui sont fort étendus.

Cette terre est belle ; on y cultive quantité de choses, ce qui y cause un mouvement d'ouvriers de toute espèce, et ce qui m'attache les paysans, dont nous faisons vivre la moitié. Il y a deux cents personnes au moins qui tirent tout leur bien-être du château, les uns par les foins, les autres par les blés ou les vignes, les autres par le lin, dont je fais une assez grande quantité de toile qui se débite dans le pays. Ma terre se compose de neuf fermes ou métairies qui sont toutes comme de petits villages à part, habités par des familles séparées qui cultivent mes champs et me doivent un grand nombre de redevances en volailles et en bétail ; tout cela donne un air d'abondance tout autour de nous, et une multi-

tude de soins et d'affaires qui occupent une grande partie de mes journées. Notre arrivée a réjoui ces bonnes gens, parce que la dépense du château leur est utile, et mes ouvriers sont les enfants de tous ces métayers.

Vous qui êtes une personne de campagne, vous prendrez intérêt à ce petit récit et vous comprendrez ce détail. Il faut, pour se trouver bien ici, oublier ces beaux châteaux des environs de Paris, si bien peignés, où vous et moi nous avons mené une vie plus élégante que champêtre; mais on trouve ici un intérêt différent, auquel je prendrai fort bien. Mon mari y est jusqu'au col; s'il était vrai qu'il y eût quelque courage dans ma résignation, assurément je trouverais une récompense plus que satisfaisante dans le repos dont il jouit, en comparaison des agitations qu'il a éprouvées depuis longtemps.

Ma chère amie, je suis seule, il est vrai, j'ai quitté mes amis, j'ai changé toutes les habitudes de ma vie; mais mon mari et mon fils sont à l'abri, mais je ne souffre point ici de la gêne de bien des privations que je sentais fortement, mais la sérénité est rentrée dans mon âme, je ne dépends de la fantaisie de personne, je n'ai plus de ministre à solliciter, de mécompte à soutenir, je ne me vois pas froissée dans mes sentiments qui m'ont valu des injustices et le blâme flétrissant de l'intérêt personnel de ceux qui, ne m'ayant pas imitée et ayant cependant obtenu des récompenses, taxaient mon dévouement d'imprudence et d'exaltation. J'ai plus souffert qu'on ne croit, ma chère amie, j'ai même souffert des soins de l'amitié qui se trouvait forcée de prendre trop souvent avec moi l'accent de la compassion ; enfin je crois que le temps où il faut se débattre avec des espérances qui finissent par faire presque autant de mal à former qu'à perdre est bien plus difficile à porter que celui où, en cessant de compter sur les autres, on attend l'avenir sans empressement, en s'arrangeant d'un présent assez doux. Voilà réellement ce qui fait ma force, et, quant à la peine très réelle que je sens à ne plus vous voir, vous que j'aime tant, et quelques autres, j'en fais un petit sacrifice à la Providence, croyant fermement qu'elle me saura gré de ma soumission.

Adieu, mon amie; je pourrais prolonger cette lettre et vous raconter encore bien des choses, mais je veux économiser le

plaisir que je trouve à vous écrire. Embrassez votre excellent oncle, pour moi, et votre aimable sœur. Dites mille tendresses à notre petit docteur[1]; je m'arrange pour que le soleil me tienne lieu de lui, je lui écrirai comment je m'en trouve. Ma pauvre sœur commence à s'inquiéter de son séjour en Bourgogne[2]; je crois que vous la verrez à Paris. C'est elle qui a besoin de courage, c'est vous, ma bien chère; eh! mon Dieu, qu'ai-je à me plaindre, après tout, et que je serais coupable si je n'appréciais ce qui me reste! Charles se porte à merveille, il est bien aimable, bien gai et plein de raison; il travaille, s'occupe, se promène, anime nos conversations, rit de ses espérances et même de ses regrets, et nous charme tous deux par sa philosophie si jeune, si riante et si animée.

Adieu encore, ma bien chère ; je vous le répète, j'aimerais à vous tenir ici ; — que vous mèneriez bien mon ménage!

III

Lafitte, ce 5 juin 1815.

J'avais mis dans mes arrangements, ma chère amie, de vous écrire de deux semaines l'une, et à madame de V... l'autre, pensant que vous voudriez bien vous donner mutuellement de mes nouvelles et que, puisque vous avez la bonté l'une et l'autre de me demander les mêmes détails et de me faire les mêmes questions, j'éviterais les duplicata des beaux récits de l'emploi de mon temps et les doubles descriptions. Mais il me semble que le voyage du Marais[3] vous tiendrait à une trop longue distance de ce qui me touche, et que vous êtes bien capable de ne pas vouloir être quinze jours sans rien savoir de moi.

Me voici donc, ma chère, pour vous dire que, plus je vais, et moins je suis mécontente de ma retraite et même de ma solitude. Cela me prouve à quel point toute ma pauvre machine avait besoin de repos; elle avait été froissée de tant

1. Apparemment, le docteur Bigot, médecin ordinaire de la famille.

2. Madame de Nansouty (Alix de Vergennes), veuve du général, s'était retirée chez madame de Nansotuy-Beauregard, au château d'Orain, en Bourgogne.

3. Le château du Marais, en Seine-et-Oise.

de manières, j'avais reçu tant d'émotions différentes et presque toutes pénibles, que j'impute à plaisir la certitude que j'ai d'être maîtresse de mes journées sans que nulle nouvelle et aucune parole viennent me troubler. Je puis ici penser et sentir tout ce que je veux sans qu'on me dérange par une opinion ou un fait qui me contrarie; je ne dis pas que je voulusse passer ma vie entière de cette manière, mais je me trouve dans l'état d'une personne qui, sortant d'une maladie assez longue, jouit des douceurs du sommeil qu'elle commence à retrouver. En vous plaçant à Auvers, vous comprendrez cet état, et je suis sûre qu'ici, avec moi, vous en partageriez tous les charmes.

Je regrette madame de V... pour vous, ma chère, quoique nous sachions que le genre des consolations qu'elle offre manque quelquefois son effet. Il y a dans sa manière une volonté très visible de se raidir et de vous raidir contre les inquiétudes; il faut, apparemment, qu'elle ait éprouvé souvent qu'il lui était plus facile de se défendre de sentir que de sentir modérément, et elle se butte contre des impressions qu'elle sait mieux repousser que dominer. Vous, au contraire, vous ne vous débarrassez des sentiments pénibles qu'en les usant; après les avoir considérés de tous côtés, analysés jusque dans les moindres détails, vous êtes si fatiguée que, de guerre lasse, vous arrivez à un peu de repos. C'est pour cela que je vous conviens mieux que notre amie, parce que je me débats moins qu'elle, et que pourtant je m'épuise moins que vous. Je n'ai pas souffert comme vous, ma pauvre amie, et j'ai conservé plus de moyens de me distraire. Au reste, quels que soient nos caractères différents, nous voilà trois femmes bien tendrement attachées l'une à l'autre, et ce qui me frappe dans cette intimité, c'est qu'elle se compose beaucoup de l'attachement que nous nous découvrons les unes pour les autres: vous aimez madame de V... de l'affection qu'elle me porte, il en est ainsi d'elle et de moi: il y a quelque chose de doux dans cette manière d'être liées.

Enfin, ma chère, je suis donc tout à fait habituée à ma retraite. Nous avons eu un temps fort pluvieux pendant quelques jours, et, quoique forcés de demeurer dans la maison, nous ne nous sommes pas ennuyés. Notre journée est à peu

près réglée et nous faisons une quantité de petites choses qui nous amusent. Ce château a bon besoin d'être meublé: mon mari est un excellent tapissier, il range nos chambres, je couds les rideaux et les lits. Vous savez comme à la campagne on est quelquefois gravement préoccupé de l'importance d'un patron à couper et d'une couture à faire. « Qu'importe, dit Werther, qu'on sème des fèves ou des petits pois! » Et moi je dis: « Qu'importe, pourvu que ma journée soit remplie, puisque je n'ai point devant moi de parterre pour rire et se moquer! »

Je me lève un peu avant neuf heures; mon mari, qui est dans ses champs depuis six heures, rentre alors, et nous déjeunons; après, nous visitons notre basse-cour et nous nous amusons à faire manger nos poulets. Ensuite, nous lisons des vers; à onze heures, Charles nous quitte, ou pour monter à cheval, ou pour s'occuper à ce qu'il lui plaît: il travaille beaucoup, et son esprit actif s'est créé nombre d'occupations. Jusqu'à midi, je garde mon mari pour causer sur cet aimable enfant, et sur cent choses. Ensuite je fais travailler mon petit Albert [1], puis je lis ou j'écris. Je me suis remise pour mon compte à l'histoire romaine: c'est prendre les choses de haut, mais ne faut-il pas passer sa vie à rapprendre ce que l'on sait ou croit savoir? Je vous assure que l'histoire est une bonne lecture dans ce moment. A trois heures, mes compagnons reviennent et nous lisons jusqu'à quatre l'*Histoire d'Amérique* par Robertson. Nous dînons à quatre heures, fort bien, et souvent avec de petits ragoûts inventés par moi dont on se moque, ou qu'on approuve. Après le dîner, seconde promenade à la basse-cour et encore un peu de causerie. On se promène ensuite tout à fait, moi fort peu, ces messieurs beaucoup. Pendant leurs courses, je reste seule et l'occupation ne me manque pas; j'ai souvent la visite de mon curé, qui est bonhomme, fort ignorant de toutes choses et qui me parle beaucoup plus des affaires du ciel que de celles de la terre. A huit heures et demie nous nous retrouvons pour lire *Clarisse* [2] que Charles a voulu connaître, jusqu'à dix

1. Son second fils, alors âgé de treize ans et demi. C'était un enfant peu développé de toute manière, qui devait mourir en 1830 sans avoir cessé d'être enfant.

2. *Clarisse Horlowe*, le roman de Richardson.

heures; alors je me couche et je finis ma journée avec mon ami Nicole. Le lendemain, je m'éveille à sept heures, et, en attendant l'heure de mon lever, je vous écris paisiblement dans mon lit.

Vous voyez, ma belle, qu'il n'y a pas dans tout cela de quoi avoir envie de se pendre, et que j'aurais eu beaucoup plus d'occasions de le faire il y a six mois qu'à présent. Vous avez peut-être remarqué que ce que j'ai d'esprit est beaucoup plus à mon usage dans le repos que lorsque je suis préoccupée de quelque inquiétude, ou seulement d'une pensée grave qui m'absorbe malgré moi et m'ôte le moyen d'accepter une distraction. Aussi je vous avoue que je crois que je suis plus aimable et plus aimée ici qu'à Paris; dans la société, depuis quelque temps, la presse des événements, le choc des opinions me fatiguaient tellement, que j'avais mille peines à me *ravoir*, et qu'il m'arrivait, faute de temps, que j'étranglais toutes choses; ici, rien ne me gêne, je m'amuse de ce qui me passe par la tête et le livre en toute sûreté à mon auditoire, peu nombreux, mais fort bienveillant. Vous savez les ressources qu'offre la conversation de mon mari, et combien Charles est animé même en traitant les sujets les plus graves; nous abordons toutes les questions; nous traitons sérieusement les matières légères, nous plaisantons sur ce qui est sérieux, nous nous entendons à demi-mot ou nous allons lentement, selon qu'il plaît à Charles à qui nous laissons souvent, sans qu'il s'en doute, le plaisir de diriger nos conversations. Politique, histoire, poésie, grec, latin, métaphysique, ménage, agriculture, tout nous est bon, et nous mène je ne sais où en nous amusant. Comme nous n'avons pas de prochain, nous rions de nous, faute de mieux, et en nous observant ainsi nous-mêmes, si la maxime de Richardson est vraie, nous n'aurons pas laissé que d'acquérir assez de connaissance du monde. Quand je dis nous, c'est Charles que je veux dire, car pour moi, ma chère, je ne me soucie pas d'en savoir davantage sur les hommes. Les révolutions (et nous en avons tant vues), en les [1]...

1. La fin de la lettre manque.

IV

Le 14 juin 1815.

Je ne sais, ma chère, si vous avez manqué à votre convention du dimanche ou si la poste a été inexacte, mais je n'ai point eu votre petite lettre accoutumée, et je suis dérangée par cette privation; j'ai d'autant plus besoin de vos nouvelles que vos lettres de Paris m'entretiennent toutes de votre profonde mélancolie, et que je m'inquiète de votre santé quand vous gardez le silence.

Quoique je sois très convaincue que mon absence ajoutée à tant de sujets d'inquiétude contribue à vous abattre ainsi, je ne suis pas assez personnelle pour ne pas désirer que vous surmontiez, s'il est possible, cette profonde tristesse, et je vous demande instamment de rassembler vos forces, pour traverser ce temps de calamités. Je vous assure qu'il n'y a pas de raison à tout prévoir et à tout craindre, et qu'en ne s'occupant que de la journée, sans porter ses regards en avant, on finit par arriver au terme des inquiétudes, par une suite d'incidents inattendus qui, s'ils rendent souvent notre espérance vaine, nous démontrent aussi très fréquemment à quel point nous nous étions trompés dans nos craintes. Je vous entends cependant, et je conçois que, solitaire comme vous l'êtes, et souvent seule avec votre active imagination près du lit d'un vieillard malade [1] vous ayez de la peine à ne pas vous dévorer vous-même ; je voudrais que vous allassiez vous reposer souvent à Auvers, et y reprendre des forces, sous l'influence de ce bon air que vous aimez.

Je vous jure, ma chère, que de toutes les personnes que j'ai quittées, vous êtes celle que je voudrais le plus tenir ici, parce que je suis certaine que vous seriez celle à qui ma solitude ferait le plus de bien. Elle me devient chaque jour plus agréable, et je commence à n'éprouver qu'une inquiétude, c'est qu'il n'arrive quelque incident qui me force d'en sortir. Cependant cette crainte n'est absolument qu'une pure spéculation, car rien ici ne m'avertit encore du moindre

1. L'abbé Morellet.

mouvement. Nous n'avons été dérangés que par un orage accompagné de grêle, qui a heureusement assez bien épargné mes champs, mais qui a causé de grands désastres dans le pays. C'est là le grand inconvénient de ce climat et la véritable tribulation des agriculteurs de ce canton. Le soleil a reparu et nous allons commencer nos moissons.

Je reçois de bien tristes lettres de ma sœur, elle me paraît retombée dans ses indécisions. Elle veut quitter Orain, et tourne ses pensées vers le Mont-Dore. Il y a une personne qui approuvera fort sans doute ce projet, et je souhaite qu'elle l'exécute, parce qu'il la distraira. Elle me parle quelquefois de me venir joindre; je n'ose l'en presser à cause de la distance, de la cherté du voyage, et de je ne sais quels mouvements qui pourraient arriver dans cette province et qui la troubleraient. Je suis décidée à ne pas m'effrayer facilement et à m'abandonner à la Providence qui a daigné me protéger jusqu'à présent; mais je sens que les agitations de ma sœur me troubleraient et me compliqueraient les partis que je prendrai, selon tout ce qui se passera. Espérons, ma chère amie, que les orages politiques se dissiperont comme ces nuées que je vois s'élever des montagnes et qui me donnent des inquiétudes passagères. Vous et moi, nous demandons si peu aux grands de la terre qu'en vérité ils ne doivent pas s'amuser à nous tracasser.

Avez-vous fait votre compliment à madame de Souza sur la nomination de son fils[1], en est-elle franchement contente? Parlez-lui de moi, je vous prie, et dites-lui que je n'oublie pas l'intérêt qu'elle m'a témoigné, mais que je suis loin de regretter que ses bons offices n'aient pas réussi à me garder à Paris, comme elle le désirait si obligeamment. Les événements m'ont fait faire une chose raisonnable, ma chère, et dont je m'applaudis à tous les moments. Ma fortune et l'avenir de Charles avaient besoin de cette retraite, et j'en recueille le prix dans ce repos complet qu'elle me procure.

Adieu, ma chère, ne vous abandonnez pas à une telle tristesse qu'elle vous rende muette avec moi; écrivez-moi, au contraire, bien longuement, je suis sûre que cela vous soula-

1. Charles de Flahault, né de son premier mariage.

gera : vous savez comme je vous entends, et vous êtes sûre que vous n'avez pas un sentiment que je ne partage.

Il me semble qu'Amédée[1] fait un joli mariage. Les disgrâces de cette famille ressemblent au bonheur des autres.

V

Ce 19 juin[2].

Je reviens à vous souvent, ma chère amie, parce qu'il me semble que dans la solitude où vous êtes, mes lettres vous tiendront un peu compagnie. Je sais par expérience qu'il y a toujours un petit mouvement de joie à voir entrer dans sa chambre quelqu'un qui vous apporte l'écriture d'une amie, et que, le jour où on a eu de ses nouvelles, on s'en croit un peu moins séparée que de coutume.

J'espère que, depuis que vous m'avez écrit en vous plaignant de mon silence, vous avez reçu mes lettres. Celle-ci est la quatrième depuis le 29 du mois dernier. Vous serez bien aimable de me dire si elles sont toutes arrivées exactement ; pour moi, j'ai tous vos dimanches, et je suis loin de vouloir vous engager à les interrompre.

Quelque triste que vous soyez, ne laissez pas de me parler de vous, de vos inquiétudes qui, après tout, ne sont pas sans fondement, et de votre santé dont je vois que vous n'êtes pas contente. N'arrivez-vous pas un peu, chère amie, à ce temps des femmes où elles ont besoin d'un grand courage pour soutenir tant de maux variés qui prennent mille formes différentes ? Causez un peu avec notre petit docteur sur le régime à suivre. Je voudrais que vous allassiez à Auvers passer quinze jours du mois pendant l'été, et que vous partageassiez de cette manière votre temps entre votre oncle et la campagne.

Quand vous êtes à Paris, vous pourriez sortir un peu le

1. Apparemment, Amédée de Pastoret.

2. La bataille de Waterloo s'était livrée la veille, le 18 juin ; mais on ne l'apprit à Lafitte, avec ses premières conséquences, — le retour de l'empereur, son abdidation en faveur de son fils et la nomination d'une commission exécutive, — que plusieurs jours après, entre le 25 et le 29, ou le 29 même : voir les deux lettres suivantes.

matin, de bonne heure, pour aller respirer, soit aux Champs-Élysées, soit aux Tuileries. Il m'est arrivé souvent, en demeurant l'été à Paris, de faire ainsi de pareilles promenades matinales. Elles sont assez jolies ; le mouvement de la ville à ces heures est tout différent de celui de la journée, et dans cette saison la vente des fleurs et des fruits, qui se fait le matin, donne un assez joli aspect aux rues. Je me souviens, tout en cheminant ainsi seule dans Paris, vers sept ou huit heures, d'être assez souvent entrée dans notre église, et d'avoir reçu des impressions douces et calmantes de la solitude que j'y trouvais et d'une messe que j'entendais avec un petit nombre de bonnes âmes éparses dans l'église. Ordinairement, quelle que fût ma disposition naturelle, je rentrais chez moi rafraîchie de corps et d'esprit, et tout le reste de ma journée se ressentait de la manière dont je l'avais commencée.

Je conçois que les événements qui nous menacent doivent occuper fortement une imagination comme la vôtre ; mais, ma chère, songez à quel point la prévoyance nous trompe souvent même dans les maux ; détournez-vous donc de tout amonceler dans vos craintes ; avec de la prudence et du sang-froid on évite beaucoup de choses ; vous aurez toujours le temps de prendre un parti, et votre petit Auvers me paraît un asile sûr dans un moment où Paris cesserait de l'être, et personne ne s'étonnera de vous y voir retirée, avec vôtre enfant ; et laissez pour quelques jours votre oncle, que l'âge met à l'abri de tout. Enfin songez à toutes les chances qui peuvent arriver, et que le moindre incident peut tout à coup changer les choses de manière à ce que vous personnellement n'ayez rien à redouter.

Voilà, ma chère amie, tout ce que je puis dire, étant si éloignée, et, je vous assure, une partie des choses que je me dis à moi-même, car enfin je ne suis pas tellement sûre de ne rien éprouver de tous ces orages que je n'aie besoin aussi de me rendre maîtresse de mon imagination. Mais je suis assez bien parvenue à la contenir, et cela par le moyen que je vous ai dit de ne pas la porter plus loin que la journée. Éveillez-vous, marchez un peu, tâchez de vous occuper, et gagnez l'heure de votre sommeil sans aborder le lendemain, il est bien rare que l'avenir soit bon à interroger.

Madame B... me paraît avoir été bien habile en employant comme elle le fait le loisir que lui laisse l'ambition : j'approuve fort ce joli mariage : la petite personne est vraiment fort agréable, et j'ai dans la tête qu'Amédée, qui est assez solitaire, fera un bon mari. Amusez-moi par le récit de cette noce, contez-moi la dot, les présents, le logement, etc. J'ai quelque inquiétude pour la corbeille : il y a bien de l'esprit dans cette maison pour que quelqu'un y sache acheter quelques chiffons.

Ne craignez pas, ma chère, que je mette trop peu d'importance à tout ce que vous pourriez me conter. d'abord, il me suffirait que ce fût vous qui contassiez, et puis, à la distance où je suis, tout a du prix. Et où en serais-je, mon Dieu ! si je ne croyais point que mon *moi* fût un passeport suffisant pour les pauvretés que je vous débite, et, si vous ne m'aimiez, que feriez-vous de mes choux et de mes canards dont je vous entretiens si souvent ? Parlez-moi d'Henri, dites-moi s'il suit toujours l'École de droit et quelle vie il mène : cette jolie famille d'Houdetot[1] fait-elle toujours l'amusement de ses soirées ?

Les nôtres se passent toujours dans un grand repos : nous sommes devenus trois machines animées qui, au son de la cloche, reprennent les mêmes occupations. La pluie nous a contrariés. et le temps est fort dérangé ; dans l'absence du soleil, j'ai été un peu souffrante, et j'ai passé quelques jours dans mon lit. Charles conserve toute sa bonne humeur ; vous savez qu'il aime le travail : il passe beaucoup d'heures seul, et il écrit cent choses. Ses études sont assez graves, et cette solitude ne lui aura pas nui sur ce point : quand nous nous retrouvons. ce sont des conversations sans fin, et puis nos lectures deux fois par jour ; nous allons avoir fini Robertson, mais nous sommes encore loin du dénouement de *Clarisse*. Quelquefois. pendant cette lecture, Charles s'endort et je gronde comme vous faisiez à Auvers, ou il se moque et je

1. « Le fils unique de madame d'Houdetot ayant passé dans l'île de France une partie de sa vie, en avait ramené une fort belle femme et neuf enfants, dont cinq filles toutes belles, qui sont établies à Paris, et dont quelques-unes sont mariées. Parmi elles on remarque aujourd'hui madame de Barante, la plus belle femme de Paris en ce moment. » — (*Mémoires de Madame de Rémusat*, tome II ; année 1806.)

gronde encore ; enfin quelquefois il s'intéresse, et alors je l'embrasse, car vous savez ma dévotion à *Clarisse*.

Je crois que ma sœur ira au Mont-Dore ; je ne sais si je pourrai aller aux eaux. Ma chère amie, il faut finir avec mon papier : adieu donc, ma très aimable et très aimée.

VI

Lafitte, ce dimanche 25 juin.

Ne me sachez donc pas un si grand gré, ma chère, de mes longues lettres : qu'ai-je à faire mieux que de tromper ainsi mon cœur autant que je le puis ? Car enfin on a beau être raisonnable ; être satisfaite de son repos et de sa retraite, il est impossible de ne pas regretter vivement une amie telle que vous. Oui, ma très aimable, je vous regrette vivement ; mais je vous souhaite ici, car je n'ai pas le courage de me souhaiter à Paris : vous y avez mis trop de canons, et le bruit me fait plus peur que jamais.

Je ne sais comment vous traite le ciel, mais ici nous sommes inondés de pluie, et vos recommandations sur le feu ne sont point hors de saison, car je me chauffe souvent en demandant inutilement à ce pays les chaleurs qu'on m'avait promises. Cela ne nous empêche pas de commencer nos récoltes, qui vont, pendant le mois de juillet, nous occuper beaucoup. Si vous manquez de pain, ma chère, vous viendrez m'en demander, et nous répéterons aussi les galettes d'Auvers.

Mais, à propos d'Auvers, je vois qu'on a fortifié jusqu'à votre pauvre Pontoise : eh ! mon Dieu, que craint-on de ce côté. Il me semble que les victoires de l'Empereur éloignent beaucoup les dangers de Paris.

Il ne se passe rien ici. Nos Pyrénées sont paisibles : les levées seules tourmentent nos paysans ; c'est un mal nécessaire dont ils sont loin de comprendre encore l'utilité, et leurs champs tout dorés par les moissons ont si bonne mine qu'ils désertent tant qu'ils peuvent pour les rejoindre. Au reste, ce ne sera pas un grand inconvénient tant que les Espagnols se montreront aussi peu qu'ils le font à présent.

Je vous dirai, ma chère amie, que, toute décidée que je suis à attendre patiemment les événements sans les presser avec l'imagination, je ne puis m'empêcher d'être moins tranquille depuis que la guerre est commencée. L'arrivée des journaux me fait un peu peur, et tout à coup, au milieu de mes paisibles occupations, je me sens comme arrêtée, souvent saisie par cette question que je me fais à moi-même : « Qu'est-ce donc qui se passe maintenant ? » Il est vrai que personne ici ne peut me répondre et que dans tout mon village il n'existe pas un habitant qui comprenne un mot de ce qu'on fait pour lui.

Quand je vois l'ignorance et l'indifférence des gens de la campagne, je suis tentée de me demander où diantre est donc ce qu'on appelle le peuple, qui veut, qui craint, qui aime, qui hait, et dont on fait tant de bruit? Où il est ! Bon Dieu ! ma chère, dans quelques salons de Paris et des grandes villes, dans quelques cafés ; et voilà ceux pour qui on agit, on écrit, on se fait tuer, tandis que ce qui compose le véritable peuple, je veux dire l'agriculteur, n'a pas en vérité la moindre idée des peines que les souverains se donnent pour ou contre lui.

Je lisais, l'autre jour, dans une préface de Voltaire, qu'on écrivait les livres sérieux pour quatre ou cinq cents personnes, et les livres gais pour douze cents au plus : je ne suis pas éloignée de croire qu'on règne pour un bien moindre nombre d'individus.

Puisque j'ai nommé Voltaire, je vous dirai, ma chère, qu'il m'a été impossible de songer à en défendre certains volumes à Charles: il a l'esprit assez fureteur, et, comme les défenses inutiles sont ce qu'il y a de pire, et que je ne serais pas assez sûre de son obéissance, je l'ai laissé maître de ses lectures. Elles sont en général nombreuses et variées : il aime à prendre une idée de toutes choses ; les bons livres balancent l'effet des mauvais, et je vois qu'en général il s'est composé un cercle d'idées raisonnables. Par-ci par-là, je démêle bien quelques erreurs, mais je compte sur l'expérience pour les détruire. Il sait suffisamment que Voltaire, en sa qualité de chef de secte, se trouvait souvent entraîné par l'esprit de parti : ainsi, il n'accepte point toutes ses opinions, et ses ouvrages d'ailleurs sont si pleins de contradictions qu'en les lisant tous on finit par trouver dans l'un le contre-poison de

l'autre. Cette remarque n'a pas échappé à mon fils. Vous avez, ma chère amie, le triste avantage de votre douloureux isolement : votre enfant est beaucoup plus dans votre main que Charles n'est dans la mienne. Son père ne mettrait pas tant d'importance que moi aux inconvénients de certaines lectures et son opinion est que l'esprit d'un jeune homme se forme de la diversité des impressions qu'il reçoit.

Après cela, il ne faut pas croire que nous soyons dans un temps où les livres fassent la moitié de l'effet qu'ils produisaient autrefois ; les événements parlent plus haut qu'eux, et nous ne sommes plus au siècle où les parlements auraient assuré la tranquillité de l'État en arrêtant un libelle.

Enfin l'opinion, en bien et en mal, est fixée, sur Voltaire, et il n'y a pas un jeune homme qui ne sache en quoi il a eu tort ou raison, avant d'en avoir ouvert un seul volume. Charles, qui aborde tout et qui saisit vite, ne reçoit pas facilement des impressions profondes ; il se pourrait qu'Henri, naturellement plus grave et peut-être occupé moins diversement que mon fils, fût plus fortement touché que lui, et j'en trouve la preuve dans le dégoût que lui inspire cette forme presque continuellement satirique qu'a adoptée Voltaire, et qui prive souvent de noblesse ses ouvrages les plus sérieux.

Mais, ma chère, vous permettez bien que je quitte Voltaire pour ne vous plus parler que d'Henri, et pour vous dire que, lorsque Charles me montre quelque chose de ses lettres, j'en suis tout aussi contente que vous pouvez l'être de celles de mon fils. Il fait de jolis vers, il est naturel dans sa prose, il est bon et fin, votre enfant ; il y a longtemps que je trouve sous son aimable modestie mille qualités aimables à découvrir. Ils sont bien comme ils sont, chacun à leur manière : puissent-ils être heureux, et Dieu les conserver. Je le dis, au moins. du ton dont ma bonne amie répétait cette prière pour le petit de Grignan ; mais, hélas ! nous avons bien autre chose à craindre que les contusions du siège de Philippsbourg.

Adieu, ma chère amie ; malgré les journaux, ne manquez point, je vous prie, de me dire toutes les nouvelles que vous pourrez me donner, et continuez avec votre tendre exactitude. Je vous embrasse et vous aime de toutes les forces de mon cœur : dans l'absence, on mesure bien exactement la place

que l'amitié donne à chacun, et en vérité vous devez être contente de celle que la mienne vous a réservée. Voulez-vous parler de moi à madame de Rumford[1] ?

VII

Ce 29 juin.

Il me paraît, ma chère amie, que, tandis que je suis pleine d'inquiétude sur vous et Paris, vous pourriez bien, de votre côté, vous tourmenter pour moi : j'ai écrit ce matin à mon cousin Bastard et je lui ai demandé d'aller vous rassurer; mais je pense qu'en vous écrivant aussi, vous aurez plus promptement de mes nouvelles.

Je suis encore dans un complet repos, et j'ai appris au moment où je m'en doutais le moins et ce que vous avez fait là-haut, et ce que nous avons fait à Toulouse. Les nouvelles y ont excité, en effet, un assez grand mouvement, le lundi de cette semaine. Des royalistes ont arboré le drapeau blanc et poussé de grands cris : les soldats se sont échauffés, ils ont parcouru les rues et ont tué plusieurs personnes, quelque pillage de boutiques a suivi; mais enfin la bonne contenance de la garde nationale et la nuit ont terminé ce tumulte, et on est assez calme à présent.

Nos campagnes ne prennent part à rien; cependant l'abdication de l'Empereur porte les paysans à croire que les choses vont se passer comme l'année dernière, et je ne sais pas comment on s'y prendra pour leur faire comprendre la vérité. Ce qui est certain, c'est qu'une mesure de rigueur mal appliquée allumerait facilement ici ces têtes un peu chauffées par le soleil; surtout s'il était vrai que l'ennemi parût sur nos montagnes comme on le répand ici.

Je vous prie, ma chère amie, de m'écrire souvent de petits mots pour me donner de vos nouvelles et de celles de nos amis. Peu de personnes à Paris pensent à moi, et vous imaginez facilement à quel point on a le temps de rêver creux, à la distance où je suis. Si quelqu'un a aussi des nouvelles de

1. La veuve de Lavoisier, remariée à M. de Rumford.

ma sœur, dites, je vous prie, qu'on veuille bien m'en donner, car nos lettres sont des temps infinis à nous parvenir. Ne croyez pas que les journaux me suffisent : ils ne me donnent que les faits, et je voudrais connaître les inquiétudes et les espérances, non des gens de parti, toujours déraisonnables, mais des personnes de bon sens. Envisage-t-on quelque jour à la paix ? Je vous fais des questions dont les réponses seront bien lentes à m'arriver : imaginez que je n'en suis qu'aux nouvelles du 23, et depuis six jours il a pu se passer tant d'événements ! Remettons tout dans les mains de la Providence ; si cette crise nous donne la paix et nous préserve de l'invasion de l'ennemi, il faudra bénir le ciel qui aura, par ce moyen, sauvé la vie à tant de pauvres gens.

Adieu, ma chère amie, je vous embrasse avec un cœur oppressé. Quand et comment nous reverrons-nous ? Écrivez à notre amie que vous avez eu de mes nouvelles.

VIII

Ce 5 juillet.

Ma chère amie, vous comprendrez bien ce que j'éprouve, quand vous saurez qu'hier j'ai reçu les journaux du 30, et une lettre de mon cousin B...[1] qui se termine par cette phrase : « J'entends le canon, je vais voir ce que c'est[2]. » En rassemblant toutes choses cependant, j'ai beaucoup d'espérance, et je crois que vous n'aurez pas couru un grand danger.

Je pousse les heures pour arriver à la soirée de demain qui m'apportera des nouvelles et qui m'apprendra la fin de cette crise. Ah ! ma chère, que nous devons de grâces à la Providence pour avoir tout terminé si rapidement, car enfin nos désastres, selon les spéculations humaines, devaient naturellement durer encore : les détails de cette grande bataille me froissent le cœur, et cependant il faut dire que, si elle eût été moins terrible, la campagne, en se prolongeant, eût encore

1. M. de Bastard.

2. Apparemment, le canon des alliés, dans la plaine Saint-Denis.

amené de plus grands malheurs... Combien nous avons besoin maintenant d'un gouvernement éclairé et généreux, qui nous remette dans cette ligne nationale à peu près perdue!

Ma chère amie, mon âme est vraiment pressée par tous les sentiments qui la soulèvent; il s'en faut de très peu que je ne pleure en vous écrivant. Si dans la retraite on sait moins bien le détail des choses, on est peut-être meilleur juge des motifs qui les produisent: depuis quinze jours, il me semble que du fond de ma petite chambre je démêle fort bien les petites passions qui ont dirigé et aveuglé, plus ou moins, ceux qui s'étaient chargés de sauver la patrie; je vois chacun occupé des plus misérables intérêts, travaillant moins à dicter des lois utiles à la nation, à l'avenir, à nos enfants, qu'à faire des conditions particulières pour la satisfaction de sa vanité. Celui-ci veut être ministre, celui-là veut être pair. Eh! mon Dieu, que font les hommes, de quelle garantie nous sont-ils? Ce sont les choses qu'il nous faut. Le talent, l'esprit, le génie même nous ont perdus; ayons de la bonne foi, et tout se posera; mais ceux qui se sentent coupables veulent non seulement se mettre à l'abri, mais encore tirer des avantages de l'impudence avec laquelle ils se pavanent de leurs fautes, je dirais presque de leurs crimes. La conscience n'existe-t-elle donc pas pour tout le monde, n'y a-t-il donc jamais pour certaines gens aucune heure solitaire, aucune occasion de rentrer en soi-même? Enfin n'arrivera-t-il donc point un moment où, dans notre pauvre France si flétrie, on pourra citer un Français qui aura eu le courage d'être vraiment citoyen et tout à fait désintéressé de ses craintes et de son ambition?

Pardonnez-moi si je vous écris avec cette vivacité, mais le moyen de n'être pas émue! Tant d'événements imposants dans le cours d'une année, la première ville du monde menacée deux fois par le canon ennemi, tous les souverains de l'Europe se réunissant deux fois pour abattre un orgueil insensé; la Nation aveuglée se ruant pour ainsi dire vers sa perte, tant de courage inutilement prodigué, tant de sang innocent versé, la démence des chefs, les cris de la liberté au moment où chacun se précipite dans l'esclavage, l'étalage des sentiments libéraux qui ne servent qu'à cacher les prétentions de

la vanité, la mauvaise foi ne trompant personne, et ne cessant de régler toutes choses : quel champ immense, mon amie, pour une foule de réflexions, quelles occasions pour l'historien futur de dévoiler les faiblesses humaines! Hélas! moi, pauvre femme toute faible, je ne puis que sentir ce que d'autres penseront et diront, et je ne vous livre mes émotions que parce que je sais que pour les comprendre votre amitié n'a pas besoin que je m'efforce de les ranger.

Ce 6 au matin.

Vous voyez, ma chère, que j'ai interrompu cette lettre hier: j'étais trop agitée et, quoique j'aie trouvé du soulagement à laisser échapper une partie de ce que j'éprouve, cependant je me suis arrêtée pour vous ménager et par égard pour le besoin de repos que vous aurez sans doute après ce que vous avez souffert. Je ne sais encore où vous en êtes, je continuerai de vous écrire quelques jours de suite sans fermer mon paquet que lorsque les journaux m'apporteront une fin quelconque.

Nous sommes tranquilles dans nos campagnes. Les villes fermentent un peu : les citoyens sont tenus en respect ou, pour mieux dire, en crainte, par les soldats; des deux côtés, on est armé et on regarde. A Lafitte un repos complet : si je ne savais pas lire, si je pouvais ne pas penser, je n'aurais nulle idée de la révolution; mais, ma chère, j'ai une grande disposition à cesser de m'en occuper le plus tôt possible et, dès que je serai rassurée sur vous et mes autres amis, je rentrerai avec joie dans le calme que me donnent mes occupations champêtres. Quelques personnes m'ont déjà écrit qu'elles croyaient qu'on allait me revoir; si vous voulez savoir le fond de ma pensée, en vérité je ne le crois guère: l'absence est une espèce de mort dans de pareilles circonstances, et j'ai appris à ne pas me fier aux puissants. Heureusement qu'ils ont perdu le pouvoir de me faire du mal, et je défie bien le moindre mécompte de m'atteindre.

Sans doute, j'aimerais à vous revoir; mais cependant, en rentrant dans Paris, malgré ce plaisir qui ferait battre mon cœur, je suis sûre que je ne pourrais me défendre d'une sorte d'inquiétude vague, résultat de mes souvenirs de l'année

dernière. Le monde me fait peur, ma chère, les hommes m'ont blessée, et j'ai perdu presque toutes les illusions qui font qu'on aime à vivre au milieu d'eux. Mon mari sent tout cela encore plus fortement que moi ; mais nous consulterons ce qui sera utile à Charles, et peut-être son avenir se trouvera-t-il mieux de notre séjour prolongé dans cette terre que du retour d'une situation brillante.

Si quelque événement nous fixait ici de la manière que je souhaitais l'année dernière, peut-être serait-ce le mieux; en vérité je ne m'avise pas de former réellement un souhait, je remets tout dans les mains de la Providence, et je suis sûre de m'arranger pour jouir des avantages de notre position, quelle qu'elle soit. Mon cœur s'attendrit à l'idée de revoir ma sœur et vous; mais si la raison me conseille autrement, je l'écouterai de préférence, voilà ce qui n'est pas douteux.

Mon projet est d'aller aux eaux bientôt; je reviendrai passer l'automne ici. Vraisemblablement, mon mari, vers la fin de la belle saison, fera un voyage à Paris pour quelques affaires; il y ramènera Charles; je ferai à mon enfant le sacrifice de me séparer de lui; je le confierai à mes amis; je compte sur sa raison, malgré sa jeunesse : il n'est pas capable d'abuser de sa liberté. Et nous verrons ensuite ce que l'année prochaine amènera.

Voilà mon plan, ma chère amie, j'en ai dit quelques mots à madame de V... Si vous en causez ensemble, je suis sûre que vous ne le trouverez pas déraisonnable et que vous comprendrez l'une et l'autre mes défiances des protections humaines, mes craintes de rentrer dans des tracas qui m'ont épuisée, mes regrets de vivre volontairement loin d'elle et de vous, et le courage avec lequel je saurai les soumettre aux devoirs de ma maternité.

Ce 7 au soir.

Je sais moins que jamais, ma chère amie, quand je vous enverrai cette lettre, mais ce m'est un soulagement de vous écrire. J'ai reçu hier la vôtre du 2 juillet, elle m'a pénétrée d'inquiétudes. Je comprends l'horreur d'une pareille situation; assurément je bénis le Ciel de ma retraite, mais il m'est impossible de ne pas souffrir très vivement, de mon côté, dans

une incertitude si pénible et des événements et du sort des individus. Et encore, j'ignore comment j'en serai tirée, car il est vraisemblable que je n'aurai plus de nouvelles pendant quelques jours et que vous aurez été conquis ou tout au moins cernés peu après dimanche.

Ah! si je me laissais aller, je me sentirais plus disposée que jamais à m'exhaler contre les différents partis qui ne peuvent donc se céder quelque chose, même dans les occasions où les plus effroyables dangers menacent tant d'innocents. Qu'il y a donc loin de tout cela à ce que j'éprouve, moi qui me sentirais prête à signer tous les sacrifices, si je pouvais par là sauver cette malheureuse France, moi, ma chère, qui consentirais à vivre à jamais ignorée et dans la médiocrité de ma fortune si je pouvais de cette manière changer notre sort à tous! Vous en feriez bien autant que moi, et cependant il me semble que ceux qui vous gouvernent maintenant, sans être touchés de vos maux, ne songent qu'à eux-mêmes, et envisagent cruellement de se sauver d'abord ou de vous perdre avec eux. Vos philosophes diront tout ce qu'ils voudront, mais leurs idées libérales, le sentiment de la dignité humaine dont ils se gonflent, les droits qu'ils mettent en avant comme citoyens, tout cela ne vaut pas ces purs sentiments qu'inspire la religion, ce désintéressement de soi qu'elle exige, cette humilité qui fait qu'on se compte pour si peu, et qu'on se dévoue aux autres pour le peu de temps qu'on a à passer sur cette terre; je voudrais qu'il fût attaché à tout individu placé dans ces postes éminents, où il arrive qu'on a à décider du destin des hommes, une espèce de crieur qui plusieurs fois par jour viendrait lui répéter ces paroles : « Souvenez-vous que la vie est courte et que vous n'avez que peu de temps à régner ici-bas. » Je parle pour les rois comme pour les gouvernements provisoires, car les princes ne me paraissent pas plus généreux que les autres, et tout ceci ne nous prouve que trop que, pour les faibles humains, dans quelque poste qu'ils soient, les concessions de la vanité sont les plus difficiles à faire.

Adieu, mon amie, pour ce soir; je vais me coucher tristement et désespérant de toutes choses. J'ai moins envie de quitter Lafitte que jamais.

Ce 9.

C'est aujourd'hui lundi, ma chère : j'aurai ce soir de vos nouvelles, ou, si le courrier manque, je saurai ce que cela veut dire ; mais je souffrirai beaucoup de cette incertitude. Je viens de passer trois jours comme dans une boîte, sans papiers, sans rien savoir. Après avoir épuisé toutes les conjectures, il fallait bien tâcher de se distraire un peu ; mais j'apportais à tout une disposition si triste que ces trois jours m'ont été fort pénibles. Ajoutez qu'il fait froid et qu'il pleut, sans qu'on sache pourquoi, et que j'ai un mal de dent et une fluxion très forte. Je trouve un peu de soulagement à vous écrire.

Dans les premiers jours de tout cela, comme j'ignorais ce qui se passait, j'étais livrée à un repos qui faisait un singulier contraste avec ce qu'on faisait dans le nord. Je me souviens d'une soirée vraiment charmante, il y a plus de quinze jours ; et imaginez que c'était précisément le jour de cette funeste bataille : on s'égorgeait sur la Sambre, et moi, au milieu d'une jolie prairie qui m'appartient, j'étais assise au pied d'une meule, regardant une trentaine de montagnards qui fauchaient mes foins. Six chars attelés de bœufs les emportaient ; on avait hissé Albert sur une de ces charrettes, et il riait de tout son cœur. Charles, à cheval, parcourait en tous sens la prairie. L'air était embaumé, le soleil couchant magnifique, la vue admirable, et toujours mes belles montagnes éclatantes de neige et brillantes de mille reflets. Je me portais bien, toute ma personne était tranquille et comme détendue, et cet état me paraissait si doux que, dans ce moment, ma chère, vous me permettrez de le dire, je ne souhaitais rien de plus.

Mais je ne sais pourquoi je vous raconte tout cela : un petit nombre de jours et quelques feuilles de papier que j'ai lues ont tout changé pour moi, et le repos ne viendra que lorsque vous m'aurez écrit que vous n'avez plus rien à craindre.

Ce 11.

Je vous ai écrit hier quatre lignes, ma chère amie ; il se présente une occasion de faire partir cette longue lettre : je vais donc la fermer. Je vous demande pardon de son désordre, elle dure depuis plusieurs jours.

Que je suis heureuse de vous savoir hors du canon ennemi, et que j'ai été tourmentée pour vous ! J'espère que nos provinces se sentiront bientôt de cette détente. Nos fédérés[1] sont bien un peu animés, mais on viendra à bout de les contenir. Je vous ai adressé hier un petit billet pour mon *grand ami*[2] : je vous en prie, faites-le-lui remettre le plus tôt possible. Chargez-vous de donner de mes nouvelles à madame de Vintimille : comme je savais qu'elle était à la campage, je ne lui ai pas écrit. Et puis ayez la charité de me donner de vos nouvelles. Si vous êtes fatiguée, faites écrire un bulletin par Henri. Contez-moi ce qui se passe ; ce qu'on dit de Bonaparte ; ce que devient la société, madame de Sou a, madame Devaines[3], etc. Enfin vous concevez ma curiosité sur mille sujets, et les anecdotes ne doivent pas vous manquer.

Embrassez pour moi votre cher oncle ; que d'assauts pour sa vieillesse, et comme il est heureux qu'il soit né avec une si belle âme et un si bon corps ! Je félicite mademoiselle votre sœur et je l'embrasse aussi tendrement. Et vous, chère amie, reposez-vous, regardez la vie sans pleurer, ce que vous ne faisiez guère, je pense. Adieu, mon amie ; si vous voyez mon cousin Bastard, dites-lui qu'il ne se relâche point dans son aimable correspondance, il a soutenu mon courage. Quant à M. Pasquier, il avait bien autre chose à faire que de penser à moi[4].

IX

Ce 13 juillet.

Pardonnez-moi, ma chère amie, si encore une fois je mets dans mon paquet une lettre pour M. de T... les journaux ne m'apprennent pas encore l'entrée du roi à Paris, je pense

1. On appelait ainsi une partie des gardes nationales levées par l'Empereur avant Waterloo.

2. Le prince de Talleyrand, redevenu ministre en même temps que Louis XVIII redevenait roi de France. — Sur l'amitié que portait M. de Talleyrand à M. et madame de Rémusat, voir les *Mémoires de madame de Rémusat*, tome III, pp. 188-197 et 323-331. — Pendant que cette lettre était en route, le 12 juillet, — la veille du jour où fut écrite la suivante, — le roi signait l'ordonnance qui nommait M. de Rémusat préfet de la Haute-Garonne.

3. Veuve du littérateur et conseiller d'État, membre de l'Académie française.

4. M. Pasquier était ministre de la justice et de l'intérieur.

qu'il est plus sûr de vous confier cette lettre ; faites-la arriver le plus tôt possible à M. Bertrand [1].

Je vous confierai, ma chère amie, que M. Pasquier m'écrit qu'il faudrait que nous arrivassions ; mais, en me donnant un pareil conseil, il ne pense pas assez que la situation de la France est loin de ressembler à celle de Paris. L'armée, sur la Loire en impose ; ce pays-ci est encore contenu par les troupes qui sont comme endiablées, et je ne sais comment on se tirerait d'un si grand voyage. D'ailleurs, ma chère, s'il ne devait produire aucun résultat, voyez quelle dépense inutile ! Où irions-nous à Paris, sans domicile, et que ferions-nous de plus que de reprendre ce triste métier de solliciteur, de nous user de nouveau peut-être par des mécomptes, et de reprendre tristement la poste pour notre ermitage, où je rapporterais la seconde fois moins de courage que la première ? J'écris à M. de T... dans ce sens, je lui parle d'une place à Paris, ou de la préfecture de Versailles, ou de celle de Toulouse. Si vous voyez madame de Vintimille, lisez-lui cette lettre : elle m'a promis le secours de son zèle, et assurément j'y compte. Je crois qu'elle fera aussi bien et mieux que nous.

Je n'ai pas voulu vous cacher rien de ce qui m'intéresse ; j'attends que notre amie soit de retour à Paris pour lui écrire, je n'ai rien reçu d'elle depuis longtemps. Adieu, le courrier me presse, je n'ai pas le temps d'ajouter un mot.

X

Ce 28 juillet.

Quelle que soit votre pénétration, vous n'aurez pas deviné ce qui m'a ramenée à Lafitte ; je laisse à madame de V... le soin de vous en instruire : je lui ai écrit beaucoup de détails que je peux confier à votre discrétion, et qui vous mettront au fait. Nous attendons les ordres d'en haut, et nous voilà nous reposant dans notre belle campagne [2].

1. M. Bertrand (Dominique), ancien négociant, avait été sous l'Empire secrétaire du Conseil du Commerce. Ami intime de M. de Rémusat, il était très lié avec M. de Talleyrand, chez qui même il finit par demeurer.

2. Nommé par le roi, M. de Rémusat s'était trouvé, à Toulouse, en face d'un

Mon amie, avec vous je ne déguise rien. je vous avoue en confidence que, de toutes les places que je pouvais désirer, celle de préfet est ce qui me plaît le moins ; et cependant je l'ai demandée et je dois m'applaudir de mon succès. Elle est d'un avantage incalculable pour mon fils, et quand on a les honneurs et les charges de la maternité, ce diantre d'argent devient le mobile sur lequel tout tourne ; mais, cet article passé, je vois des embarras de tous genres, une administration difficile, une responsabilité qui peut bien n'être pas sans danger, et des administrés échauffés par des opinions violentes et réellement un peu fous dans tous les partis. Si quelqu'un se tire de là, ce doit être assurément mon mari, impartial et calme comme vous le connaissez ; mais enfin ce sont des ennuis sans cesse renaissants, et je vais vous dire une chose ; c'est que je crois qu'il est cent fois plus facile d'être ministre à présent que d'être préfet. Les provinces sont comme embrasées pour longtemps. Chaque mot fait presque tirer l'épée et on y parle sans cesse de s'égorger.

Voilà pour le mari ; quant à moi, vu mon caractère, mes habitudes et ma santé, mon métier me déplaira souverainement : vous savez comme je m'étais retirée de monde, il faut que j'y rentre et tout au travers d'un monde que je ne connais pas et qui est armé réciproquement. La noblesse est ici fort hautaine, les restes du parlement fort exigeants et les opinions si vives qu'on estime à insulte les politesses faites à gens d'un bord différent. Je vous promets de faire de mon mieux et qu'il ne paraîtra rien de ma déplaisance, car je ne voudrais pas faire la sotte dame de Paris ; mais tout franchement, cela m'ennuiera, et j'ai besoin de dire que le résultat de tout cela sera de bien doter Charles pour me soutenir.

Gardez tout cela pour vous, chère amie, car il serait ridicule de se plaindre de ce qu'on a demandé, et peu à peu viendrai-je à bout de m'arranger dans les détails de cette masse de contrariétés, qui m'effrayent au premier coup d'œil.

Je me suis fort bien conduite pendant notre petit règne de quelques jours, si bien qu'en général, mon mari ayant de

autre préfet nommé sur place par le duc d'Angoulême. Il s'était retiré à Lafitte, après avoir rendu compte de l'aventure au ministre, et y attendait « les ordres d'en haut ».

son côté inspiré confiance par sa modération ferme et vraiment remarquable, la ville a pris parti pour nous.

Je ne vous donnerai pas encore de grands détails sur la société que je n'ai fait qu'apercevoir; elle est nombreuse et fort élégante. J'ai été invitée à un bal chez M. le duc d'Angoulême et j'aurais pu me croire au milieu d'un salon de Paris. Les dames de Toulouse sont jolies et très animées. La ville est grande, fort triste, les promenades magnifiques et la préfecture aussi belle que les plus belles maisons de Paris ; le spectacle assez mauvais, mais fréquenté parce que les dames y donnent des rendez-vous. Le goût de la musique y est général, et les talents y sont poussés très loin. Le peuple est vif, prompt à aimer et à haïr, fort royaliste, mais haïssant la noblesse, facile à se faire vengeance lui-même, insultant dans les rues ceux qui lui déplaisent et peu disposé à rentrer dans le repos.

Voilà tout ce que j'ai remarqué jusqu'à présent. La qualité de magistrat de mon mari a un grand succès parce que la ville est encore parlementaire : le nom de mon grand-père[1] a laissé un souvenir; son portrait est au Capitole, dans la salle des illustres. On trouve, à chaque pas, des rues et des places Bastard; un proverbe de la ville est d'avoir de l'esprit comme un Bastard, et, le jour que je suis arrivée, la rue où je loge était pleine de monde qui aspirait à voir mon grand nez. Si le malheur avait voulu que j'eusse un nez retroussé, j'aurais eu moitié moins de succès. Il faut donc convenir qu'on a eu raison de nous mettre ici, et, quand je pense que nous surveillerons notre terre, que nous en tirerons mille choses, que nous n'avons d'autre déplacement que de porter en quatre heures nos hardes à Toulouse, je pense qu'une place à Paris, qui m'eût charmée, m'eût été moins utile, et que deux ans peut-être passés de cette manière nous feront un bien extrême. Mais deux ans, ma chère, c'est une vie peut-être, et surtout pour moi, et d'ici là, et les événements, et ma sœur, et vous, et Charles, — voilà donc tout ce qui me fait du bruit dans ma tête et dans mon cœur, et ce qui m'empêche de dormir aussi bien que je le faisais le mois dernier. Vous voyez avec quelle

1. Dominique de Bastard, conseiller au parlement.

franchise je vous dis tout: mais le moyen de ne pas penser tout haut avec vous?

Mon mari regrette Paris pour moi et souffre aussi de se séparer de son fils, et, en effet, il a trouvé le moyen de faire de Charles un ami si aimable pour lui qu'il en sentira vivement la privation.

Voilà où nous en sommes, chère amie, et ajoutez en plus que nous ne savons pas si nous sommes préfets et que, dans ce moment, il ne nous est pas permis d'en exercer les fonctions; je vous écris donc en l'air, ne pressant pas les journées, selon ma coutume, et jouissant aujourd'hui de mon mari, de mon enfant, du plus beau temps du monde, et du calme que je respire.

Dites-moi donc si vous avez vu le Sismondi chez madame de Rumford. Je ne m'explique pas plus que vous le rapprochement des G... La qualité d'homme de lettres me paraît bien peu grave pour des fonctions si sérieuses. Je n'approuve pas davantage le choix de Joseph de V... Quatre préfets dans une famille, c'est trop. M. de X... aussi me paraît une faute, c'est un esprit absolument crochu. Voilà toutes mes critiques, le reste a mon approbation: nous marchons bien et, si nous pouvions faire de la fausse monnaie, il n'y aurait plus d'inquiétude. Enfin nous nous en tirerons, j'espère, ou du moins nos enfants, et c'est pour eux surtout et en eux que nous nous réjouirons.

Adieu, ma chère amie. J'espère que mes lettres vous arrivent; les Prussiens et les Français font cependant que les lettres tardent beaucoup.

XI

Ce mercredi 9 août.

J'ai reçu, hier mardi, votre lettre, et, quoique je ne puisse faire partir celle-ci que samedi, je commence toujours aujourd'hui, pour m'amuser, à causer un peu et je fermerai mon paquet vendredi. Vous me dites tant que vous aimez que je vous écrive que je me laisse aller à prendre ce plaisir, le plus vif que me laisse l'absence.

Mais, ma chère, je veux, toute affaire cessante, avoir une dispute en règle avec votre cher oncle : on dit qu'il se porte si bien que je ne crains pas de l'agiter, et je viens lui reprocher ce malheureux texte du progrès des lumières, que lui et ses chers philosophes ont prêché depuis quarante ans. Je vois ici dans nos campagnes, un grand nombre des inconvénients de toutes ces belles instructions qu'on a données au peuple, et si nos rois se tirent d'affaire avec une nation si raisonnante, ce sera une belle chose. Le mal des constitutions a gagné tout le monde ; habitants des villes, des campagnes, nobles, citadins, laboureurs, tout le monde parle et agite à tort et à travers les plus grandes questions. Les jeunes gens veulent tous être députés, les femmes font des voix, les moindres juges de paix voudraient arriver aux collèges électoraux, et enfin les paysans de mon village, au lieu de faire étudier la croix de par Dieu à leurs enfants, leur apprennent à lire sur les ordonnances du roi. Dans les réjouissances, les paysans en buvant s'animent sur les droits de l'homme et crient à la liberté sans trop savoir comment ils la veulent et d'où elle leur viendra. Ma chère, mieux leur vaudrait, je pense, aller à la messe, croire en Dieu, et se confesser d'avoir volé leurs voisins.

J'entends d'ici votre cher oncle : « La messe, et, de l'ignorance, vous ferez du fanatisme ! » Eh ! mon Dieu, depuis qu'on a tué ce pauvre fanatisme qui avait du bon, je ne vois pas qu'il y ait plus de raison dans les têtes et de repos dans ce bas monde. Mes pauvres philosophes, vous avez donné le quinquina pour couper je ne sais quelle fièvre, et vous avez fait des obstructions. Demandez à notre petit docteur si cela n'arrive pas en médecine quelquefois, et si alors le malade seulement fait autre chose que de changer de maladie.

Ce cher docteur criera aussi haro sur moi, car il est fortement pour les lumières : qu'ils nous donnent donc un moyen de ne pas nous y brûler. Mais, à propos du docteur, je suis en colère contre lui : il ne m'a rien répondu et je renonce à lui écrire. Dites-lui que voilà trois mois que je suis sans médecin et que je ne m'en porte pas mieux ; ma santé est la même, c'est-à-dire très variable, et le climat du pays comme ma santé. Vous me croyez brûlée par le soleil, et je me chauffe

réellement ; le vent, la pluie nous poursuivent ; nos récoltes, qui s'annonçaient bien, sont détestables ; nous nous en consolons en pensant que nous vous vendrons notre blé fort cher, car vous en aurez encore moins que nous dans le nord.

Mais pourquoi ne me parlez-vous pas des prouesses d'Hercule ***, comme l'appelle madame de Vintimille? J'avais, je ne sais trop pourquoi, de mauvaises idées sur lui ; je voyais dans cette maison tant et tant d'esprit, une métaphysique si subtile, des voix si claires ; enfin je me trompais beaucoup, et certes on ne peut pas répondre par un argument plus *ad rem*.

Le petit Z... doit être tout enflé de sa bonne fortune ; il y a des gens qui ne sont heureux que par les révolutions et qui peuvent dire, comme je ne sais plus qui : « Encore un coup de bâton, et voilà mes affaires faites ! » Je trouve que notre société n'a point à se plaindre et je m'en réjouis pour vous, ma chère amie : voilà Henri appuyé de beaucoup de côtés. Je ne sais pourquoi il se refuse à cette magistrature ; cet état et la marine, dont il ne se soucie pas, seront les deux plus beaux à l'avenir. Nous avons épuisé le militaire ; ce qu'on appelle l'administration ne mènera à rien, car vous verrez comme autrefois, comme selon la raison, les administrateurs pris parmi les magistrats : voilà l'avis de mon mari, et cela si bien que nous allons diriger Charles vers la place de maître des requêtes, et que toutes ses études marcheront de ce côté.

Mais voilà assez de paroles pour aujourd'hui : je reprendrai ma prose demain ; si je m'en croyais, je ne finirais pas. Il me semble que je cause, ma chère ; quel triste entretien, cependant ! Je donnerais beaucoup pour une heure de conversation avec vous.

Ce jeudi soir.

Je reçois votre lettre extraordinaire. Vous êtes bien aimable, ma chère amie, d'avoir pris si vivement part à mes tracas ; en vérité ils ont été assez désagréables, surtout pour mon pauvre mari qui s'est conduit, il faut que je le dise, admirablement et qui s'est fait ici un grand parti avec sa mesure et sa modération. Nous touchons à la fin et, dans deux jours, je crois qu'il sera réinstallé. Ma sœur vous donnera les détails, je les

lui ai mandés et je vous renvoie à elle. Adieu, ma chère et excellente, je vous aime de tout mon cœur.

Dites-moi donc ce que devient l'abbé de Montesquiou [1].

XII

Ce 16 août.

Il y a bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles, ma chère; vous avez brûlé mon dimanche, et j'en ai été toute dérangée : votre écriture m'est tout aussi nécessaire ici que l'air et le soleil, et le jour où je la démêle dans mon paquet est un beau jour. Vous avez été encore plus troublée que moi des ennuis que j'ai éprouvés. Je suis si bien faite aux mécomptes que celui-là, tout singulier qu'il était, ne m'a point trop surprise ; plus ou moins, nous sommes tous endurcis et la peau française devient comme *tannée*. On ne gagne pas grand chose à cette sorte de courage, et la délicatesse de sentir ajoute à toutes les autres délicatesses. La nation française perdra toutes celles qui la distinguaient. Sa force pour souffrir s'appuiera sur son indifférence, et nous pourrons bien arriver à ne nous trouver sensibles que lorsque nous serons écorchés.

Enfin, ma chère amie, nous voilà donc établis, et mon mari m'écrit maintenant de son palais. On a si bien fait dans ce pays par les fausses mesures qu'on a fait du choix du roi un sujet de cabale, et nous avons l'honneur, grâce à cette longue interruption, d'avoir un parti pour nous et un parti contre. Le premier est le plus nombreux et j'ose dire le plus raisonnable ; le second est exalté et nous donnera des tracas. Ainsi cette place que j'ai demandée, qui me paraissait un poste un peu triste, mais tranquille ; ce courage avec lequel j'ai étouffé le désir de retourner à Paris, ces calculs de la plus sévère raison, auxquels je me suis soumise, tout cela aboutit à me préparer des tracas et peut-être des chagrins. Il n'importe, nous voilà lancés et il faut rassembler ses forces contre des orages imprévus et qu'on eût pu éviter.

1. L'abbé de Montesquiou était beau-frère de madame de Fezensac, née Lalive, sœur de madame de Vintimille.

Au reste, ma confiance en mon mari me soutient un peu. Je vous proteste qu'il a été remarquable dans cette affaire; j'aurais voulu que les yeux qui l'aiment vissent à quel point il a su unir, dans une situation si délicate, en présence d'une autorité supérieure et chatouilleuse, le respect à la fermeté, Incapable d'aucune sotte vanité, il a eu la force de demeurer à Toulouse en présence de ceux qui le remplaçaient, entouré de gens qui le guettaient à la première sottise, au premier discours imprudent, se faisant un appui des gens sensés, protestant autant qu'il le pouvait contre les mesures dangereuses, et ne laissant pas échapper une seule parole qui pût donner à croire que cette affaire le touchât autrement que dans les intérêts du roi et du pays. On me mande de Toulouse qu'il n'y a personne qui puisse citer un mot inconvenant de lui, et tous ceux qui désirent le repos ont pris une telle confiance en lui qu'ils se jettent dans ses bras comme leur refuge. Mais il y a des têtes chaudes qui craignent sa modération et qui s'efforcent de le noircir. La dernière accusation est de faire de lui un acquéreur de biens nationaux. Il faut se résigner à ces sottises : on m'a un peu calmée en m'écrivant de Paris qu'on y avait approuvé sa conduite; soutenez-nous tous tant que vous êtes, dites à M. Bertrand de le bien recommander à M. de Tall... La raison et la mesure ont, dans les temps d'orage, presque toujours besoin d'être défendues.

Pendant tout ce conflit, je suis donc demeurée à la campagne: je ne me sentais pas un si grand fonds de modération que mon mari, et d'ailleurs je gardais mon fils dont la jeune tête s'était échauffée et qui me donnait de l'inquiétude. Ces petits affronts journaliers faits à son père le blessaient, et son opinion de dix-huit ans se manifestait avec une chaleur que je ne pouvais confier qu'aux échos de nos montagnes. Je vous l'enverrai ou je vous le mènerai (car il serait possible que je vous le menasse, mais je n'ose pas encore me le dire bien haut); enfin vous le reverrez bien formé et, en vérité, presque en état d'entrer dans les affaires. Son esprit, tout en conservant sa fraîcheur, a pris une gravité qui fait un contraste piquant avec sa jeune figure; la forme que prend le gouvernement éveille son ambition, je dirais mieux en disant une certaine ardeur de se distinguer, et, de lui-même, il tourne

ses études à des connaissances pratiques d'administration qu'il range dans sa tête avec le même ordre que le latin et les chansons. Si le sort le favorise, je ne serais pas étonnée qu'il acquît par la suite quelque réputation dans je ne sais encore quelle carrière. Est-ce un bonheur? je n'en sais rien; mais il n'y a pas moyen de s'opposer à ce penchant: il faut donc se laisser aller et se confier dans les espérances qu'il me donne.

Je vois, chère amie, que cette lettre est toute remplie de mon mari et de mon fils ; je n'en ai aucun remords en causant avec vous: je vous parle comme je me parle à moi-même.

Hier, nous avons reçu une lettre du petit Le Clerc[1] qui me prouve à quel point d'ailleurs ma confiance dans tous les vôtres peut être illimitée sur tout ce qui regarde Charles: monsieur votre oncle veut bien écouter ses vers, que je ne connais point, et même les copier. Si Charles met dans cette correspondance tout l'esprit de son jeune professeur, elle doit être vraiment remarquable. Les lettres de ce dernier sont charmantes: vers et prose, tout y est de bon goût; il y a longtemps que vous et moi nous avons apprécié tout ce qu'il y a de finesse et de tact sous ce bégaiement, mais ses lettres passent encore ce que je pensais.

Voilà tout ce que je vous écrirai de Lafitte, ma chère; je vais à Toulouse dimanche prochain: entre vous, ma sœur et madame de Vintimille, vous aurez tous les détails de ma nouvelle vie, et sûrement vous pourrez vous vanter d'être mieux instruite que qui que ce soit des nouvelles du Languedoc.

Hier, j'ai eu tout mon village en joie: il m'est venu force députations des environs. On a bu beaucoup de vin, crié vive le roi! et vive moi chétive. Les campagnes nous aiment beaucoup, nous allons voir quelle sera la ville.

(*A suivre.*)

1. Le « petit Le Clerc » était Victor Leclerc, plus tard doyen de la Faculté des lettres et membre de l'Académie des inscriptions. Professeur au lycée Napoléon, il avait donné des répétitions à Charles de Rémusat.

LA MAISON DU PÉCHÉ[1]

XXIV

A la petite porte du jardin, Fanny trouva Jacquine qui l'attendait.

— Entrez vite ! — dit la Chavoche. — Les Piédelu et les Perdriel rôdaient par là tout à l'heure. Ils ne vous ont point vue, au moins, ces mauvaises gens ?

— Je n'ai rencontré personne.

— C'est qu'ils en disent, des choses, contre vous et contre moi, ma chère dame !... des choses !... Et ça vient aux oreilles de madame Angélique. A cette heure, elle ne me regarde plus.

Les souffles du crépuscule erraient sur le « bosquet de Julie » dont les arbres, touchés par le printemps, mariaient sous une vapeur verte leurs ramilles fauves et brunes.

Jacquine reprit :

— Votre lettre est arrivée ce matin. Augustin ne comprenait pas si vous deviez venir ici, tout droit, ou si vous iriez d'abord au Chêne-Pourpre. Il m'a commandé de vous guetter, entre cinq et six heures, pour vous expliquer...

— Il n'est donc pas ici ?

— Il est chez le vieux Faron, avec M. Courdimanche.

1. Voir la *Revue* des 15 mai, 1er, 15 juin et 1er juillet.

— Le vieux Faron ?

— Oui, un chien d'ivrogne qui crève d'avoir trop bu... Ça lui a donné une maladie dans la tête : il fait des cris et des grimaces, que le monde en a peur!... Et c'est M. Courdimanche qui le soigne.

— Il est très bon, M. Courdimanche !

— Possible... Mais des gens comme Faron, des va-nu-pieds, des paresseux, c'est-il une société pour un monsieur de Chanteprie ?... Et il ne voit plus que des gens comme ça. Il ne quitte plus M. Courdimanche... Ça ne lui passera donc jamais, ces idées ?

La pierre bleue tremblait sur la joue de la Chavoche. Les mains crispées sous son châle noir, les yeux fixes, dominant Fanny de toute la tête, elle semblait dire :

« A quoi pensez-vous donc et que faites-vous, pour qu'il garde *ces idées-là*, lui qui vous aime !... »

— Je ne peux rien sur lui, ma pauvre Jacquine.

— Vous ne pouvez rien ? Bon Dieu de bois ! Vous ne vous êtes donc pas regardée ?... Il est pourtant fait comme les autres, M. de Chanteprie ! J'en ai vu, de ces garçons qui étaient sages comme des petits saints jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, mais, quand ils avaient vu d'un peu près une jolie fille !... Ça serait-il point que vous lui faites des misères, à mon fieu ?

— Moi, Jacquine ! C'est lui, au contraire...

— Dame ! je ne connais que lui ; j'aime ce qu'il aime, et je vous aime à cause de lui... Les gens de Hautfort m'appellent de vilains noms parce que je suis pour vous, et pour l'amour, madame Fanny, contre la prêtraille... Il n'y a rien de meilleur au monde, quand on est jeune, que l'amour ! La nature veut ça... Faut écouter la nature... L'amour embellit les filles laides et donne de l'esprit aux plus sottes. Je comptais, moi, qu'il changerait l'humeur à mon pauvre fieu !... Ne croyez pas qu'Augustin soit méchant, ou qu'il ne vous aime pas, ma chère dame !... mais on l'a drôlement élevé... Il s'en ressentira toujours.

— Toujours.

— Eh ! oui... Madame Angélique n'était pas faite pour le mariage. Elle a épousé son cousin, sans plaisir, par la

volonté des grands-parents. Je le vois encore, le pauvre jeune homme ! Il était tout comme son fils... Ces êtres-là, madame, qui sont toujours dans les livres, et dans les prières, ils n'ont pas le courage de vivre. Ils pensent à ce qui arrivera — peut-être — après la mort, et ils oublient qu'il fait bon sur terre... M. de Chanteprie est parti, tout jeune, et j'ai bien cru que notre Augustin allait le suivre... Un enfant si chétif !...

— Vous l'avez soigné, Jacquine ; vous êtes sa vraie mère, je le sais.

— Oui, sa vraie mère... Je l'ai veillé, bercé, caressé, je l'ai remis au monde... Et j'ai bien juré que celui-là, les curés ne le prendraient point, pour leur bon Dieu !... Je pensais : « Madame Angélique et M. Forgerus ont beau faire... la Chavoche est là... Et que seulement notre Augustin attrape ses vingt ans, la Chavoche aura raison... contre tout le monde... » Comprenez-vous ? — dit-elle avec un accent de maternité sauvage qui fit tressaillir Fanny. — Il lui fallait une femme à ce garçon : vous, une autre, ça m'était bien égal !... Mais, puisque c'était vous qu'il voulait, je vous donnais toute mon amitié, de confiance. J'étais à vous comme je suis à lui... Bon Dieu de bois ! Vous n'avez donc que de l'eau dans les veines ! Si j'étais de votre âge, et telle que je vous vois, je l'aurais bientôt tiré d'ici, mon Augustin, et je l'emporterais quelque part, n'importe où... L'air du pays ne lui vaut rien.

Les deux femmes, l'amoureuse et la servante, se regardèrent, et, dans les prunelles d'or de Jacquine, Fanny lut clairement une prière, un conseil.

— J'essaierai, dit-elle.

— Eh bien, je vous laisse, madame Fanny. Montez dans la chambre pour attendre Augustin, et, si le noir vous fait peur, allumez les candélabres.

Au rez-de-chaussée du pavillon, les volets rabattus faisaient les ténèbres, mais un reflet éclairait encore les pièces du premier étage. Fanny erra de chambre en chambre, prit un livre qu'elle feuilleta sans le lire et revint s'asseoir contre la fenêtre du cabinet de travail.

Le ciel pâle et doux, d'un blanc mauve, se fanait comme une anémone sur la plaine violette de Hautfort. Déjà les

chauves-souris, quittant leurs trous, palpitaient autour des ruines.

« Comme il tarde ! » pensait Fanny.

En bas, dans la profondeur, les chapelles et les cyprès du cimetière se pressaient entre les arceaux du petit cloître. Fanny se rappela le soir d'automne où, dînant avec Augustin, elle évoqua le squelette couronné des repas antiques, la Mort qui mêle aux pavots pourpres de Vénus ses pavots candides et conseille aux amants de cueillir le jour... Ingénieusement, elle avait interprété la leçon des morts couchés sur la pente de la colline. Mais depuis... Elle imagina les songeries d'Augustin, la terreur entretenue dans l'âme chrétienne par le souci perpétuel de l'éternité.

L'humide fraîcheur de la nuit s'insinuait dans le pavillon; très loin, une cloche sonnait. Un aboi lugubre traîna, — puis le silence... Augustin ne revenait pas...

Dehors, des vitres s'éclairèrent. La trompe du courrier retentit sur la place de l'église. Et ce fut le silence encore... La jeune femme épiait les bruits indistincts du soir. M. de Chanteprie l'avait donc oubliée ? Elle était seule, malade de froid et de faim, malade de peur. A tâtons, elle chercha des allumettes sur la cheminée, alluma l'unique bougie d'un candélabre, et cette lueur hésitante mit un peu de vie dans ce sépulcre de la vieille maison.

Et l'attente recommença, sous les yeux sévères des quatre évêques qui occupaient les quatre panneaux du cabinet de travail. La vétusté des choses étonna Fanny. Elle n'avait jamais remarqué l'état lamentable du mobilier : les rideaux plissés des bibliothèques n'étaient plus que des lambeaux verdâtres; mille piqûres de vers criblaient le bois des fauteuils. L'étoffe, décolorée, montrait la trame...

« Dehors, l'obsession du cimetière : dedans, l'obsession du passé... Tout, dans cette maison faite pour l'amour, tout est poussière, cendre, mélancolie... Et c'est là qu'Augustin doit vivre !... Ah ! la Chavoche a raison... Il faut partir, il faut nous en aller tous deux, par le monde, au bout du monde ! »

Il faisait nuit noire maintenant. Un courant d'air agitait la flamme de la bougie, qui projetait sur les murs les ombres des objets, agrandies, monstrueuses, mouvantes. Le

Christ janséniste aux bras dressés s'allongeait démesurément dans un coin. Fanny l'avait vu naguère dans l'alcôve d'Augustin, ce Christ bizarre qui venait d'Agnès la miraculée. Mais, depuis l'automne, M. de Chanteprie n'avait plus de crucifix dans sa chambre.

Neuf heures sonnaient quand Augustin arriva.

— Vous m'attendiez encore ! — s'écria-t-il en apercevant Fanny.— Je vous croyais partie, et j'allais courir au Chêne-Pourpre... Vous n'avez pas dîné ?

— Non. Jacquine m'a laissée ici, en me recommandant de n'en point sortir.

— Excusez-moi. Je suis désolé... Vous auriez dû partir, sans plus attendre... J'étais retenu pour une triste besogne... Ce malheureux Faron est mort.

— Eh bien, c'est tant mieux pour lui, et pour sa famille...

— Non pas, car il est mort tout à fait dément, sans les secours de l'Église... Il n'a pas eu conscience de son état et n'a pu se repentir... Oh ! ce délire abject, ces hurlements de bête... Quel châtiment !... Le malheureux !...

— Si le père Faron avait duré toute la nuit, vous m'auriez laissée toute la nuit, à vous attendre... Ce n'est pas bien.

Augustin répliqua :

— Quand j'ai reçu votre billet, ce matin, j'ai voulu vous télégraphier, pour retarder de quelques jours votre visite... Mais les termes de votre lettre étaient si vagues que je n'ai su où vous adresser ma dépêche : à Paris ? au Chêne-Pourpre ? Je ne comprenais pas...

— Et moi, je ne pensais pas vous désobliger... Pardonnez-moi... vous m'aviez interdit ces... surprises... Mais il y a encore deux trains pour Paris...

— Eh bien ! vous ne prendrez que le dernier, et vous dînerez avec moi, ma chérie ! Ne soyez pas ironique... Vous ne me désobligez pas...

Il baisa la joue froide de sa maîtresse.

— Vous boudez encore. Ce n'est pas généreux, Fanny...

Elle retenait ses larmes, la gorge serrée d'angoisse. Ah ! comme il pouvait lui faire mal ! « Vous prendrez le dernier train ! » Il trouvait cela tout naturel... Pourquoi donc était-elle venue, sinon pour l'avoir un peu à elle, du soir à l'aube,

cœur contre cœur? Était-ce à elle de dire : « Aimons-nous. Dormons ensemble. » Elle crut mourir de honte... « Vous prendrez le dernier train !... »

— Le petit domestique est allé prévenir Jacquine. Ma pauvre amie, vous ferez un triste dîner.

— Ça m'est bien égal. Je ne suis pas exigeante, vous le savez, — dit-elle à voix basse, car elle craignait d'éclater en sanglots.

Il s'approcha d'elle, et elle leva les yeux vers lui...

— Vous semblez fatigué, — fit-elle. — Est-ce que je vous ennuie? Voulez-vous que je m'en aille?... Je ne peux pas vous voir comme vous êtes en ce moment... Donnez-moi votre poignet... Oui, vous avez la fièvre...

— Je ne suis pas malade, rassurez-vous... Mais, Fanny, vous ne partirez pas si vite... et fâchée contre moi...

— Fâchée?...

D'un geste furtif elle porta la main du jeune homme à ses lèvres.

— Est-ce que je peux être fâchée contre vous?... Non, ne retirez pas votre main chérie... Je vous aime.

— Que vous êtes enfant!

Et d'un ton rude, comme pour vaincre leur double émotion :

— Allons, Fanny, soyons raisonnables. Ne nous attendrissons pas...

— Oui... J'oubliais que je dois prendre le dernier train.

Il n'eut pas le temps de répondre : Jacquine apportait le dîner.

— Ah! vous en avez, une mine! — dit-elle à Augustin. — Et madame Fanny... regardez-la donc!... Il ne pouvait pas crever plus tôt, ce vieil ivrogne?

— Tais-toi, Jacquine!... J'ai passé l'âge où tu pouvais me donner des leçons.

— C'est entendu, vous êtes le maître... Tenez, je vous ai préparé du vin chaud, à l'ancienne mode. Buvez ça tout de suite... Si vous tombiez malade, ce serait encore la vieille Jacquine qui serait obligée de vous soigner.

Le repas fut court. Jacquine se hâta de desservir.

— Bien le bonsoir, madame et monsieur — dit-elle en

s'en allant. — Je vas me coucher. Il est dix heures tout de suite.

Fanny se leva.

— Restez encore un moment, — fit Augustin. — Nous avons encore une grande demi-heure.

— Soit, je reste. Je ne veux pas écourter ma dernière visite.

— Votre dernière visite ?...

— Avant mon départ, oui... J'ai vendu tous les bibelots de mon exposition, et je me décide à voyager pendant quelques semaines ou quelques mois, en Hollande. Ce soir, j'étais venue vous dire adieu.

Elle épiait l'effet de ses paroles. Augustin se récria :

— Si j'avais su !... Oh ! Fanny, vous m'annoncez cette nouvelle au moment de partir ! Quelle traîtrise !

— Si vous aviez su ne pas me revoir avant quelques semaines... ou quelques mois... vous ne m'auriez pas invitée à prendre le dernier train ?

— C'est tout à fait décidé ?... Vous partez bientôt ?

— Bientôt... Quelle délivrance pour vous, Augustin ! Plus de lettres, plus de voyages à Paris, plus de... surprises comme ce soir ! Vous allez retrouver la paix de l'âme. Réjouissez-vous !

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ?... Vous me quittez : j'en éprouve une vraie tristesse, quoique... pourtant...

— Osez dire votre pensée... Soyez brave, une fois !

— Mon amie, nous traversons l'un et l'autre une crise pénible... Nos âmes se heurtent sans cesse... Je souffre, et je sens que je vous fais souffrir. Peut-être vaut-il mieux, pour notre bonheur, que nous soyons séparés quelque temps. Nous réfléchirons. Nous verrons clair en nous-mêmes.

— Allons, vous êtes accommodant. Je craignais des reproches, des soupçons... de la jalousie...

— De la jalousie ?... Mais vous voyagerez seule, Fanny ?

— Sans doute !... Pourtant, comme j'ai annoncé que je ferais un long séjour à Amsterdam, pour voir les musées et le port, un ou plusieurs amis viendront peut-être m'y rejoindre.

— Plusieurs amis ?...

— Au moins un.

— M. Barral ?...

— Lui ou un autre, qu'est-ce que ça vous fait ?

— Mais, Fanny, j'ai le droit...

— Quel droit avez-vous ?... Je ne suis pas votre femme, et je suis si peu votre maîtresse !... Que diriez-vous si je prétendais diriger votre vie, et savoir ce que vous faites pendant ces longs jours où je reste loin de vous, sans nouvelles de vous ?... Et puis, si ça vous déplaît que je reçoive M. Barral, en Hollande, accompagnez-moi, vous !

— Moi ?...

— N'êtes-vous pas libre ?... Mais je n'ai pas l'intention de vous enlever de force, mon ami. Réfléchissez...

Elle passa dans la chambre. Augustin la suivit.

— Que faites-vous là ? Que cherchez-vous ?

— Mon chapeau, ma jaquette... Je ne veux pas manquer le dernier train... Non, je n'ai pas besoin de lumière, ne vous dérangez pas, Augustin !

Violemment il l'avait saisie :

— Je ne veux pas que tu t'en ailles... Pourquoi me dis-tu des choses qui me rendent fou ?... Je veux, oh ! je veux...

Leurs voix n'étaient plus qu'un murmure...

Sous les rideaux, dans l'ombre, étendue contre lui, elle pleurait.

— Laisse-moi !... laisse-moi ! Je n'aurais pas dû céder. J'ai honte !

— Pourquoi ? Je ne sais pas pourquoi tu pleures ? Regarde-moi ! réponds-moi !

— J'ai honte... Je me dégoûte moi-même... Oh ! que ne suis-je loin d'ici !...

— Encore une fois, je ne sais...

— Tu ne m'aimes pas ! Tu ne m'as jamais aimée !

— N'es-tu pas dans mes bras ? Et tout à l'heure...

— Tais-toi !... Tes baisers ! Ils me font horreur, tes baisers... Oui, je suis dans tes bras parce que la jalousie a réveillé ta mémoire, parce que tu t'es souvenu de mon corps... Mais après, quel reproche dans ton silence, quelle rancune !... Tu me détestais !

— Fanny !

— Je suis pour toi ce qu'était l'alcool pour le vieux Faron : ton vice... Le vice honteux, ignoble, qu'on n'avoue point... Va, je sais !... Tu ne m'abuseras plus ! Tu ne

peux plus te tromper toi-même... Non, non, tu ne m'aimes pas!... Tu ne t'es jamais donné tout entier! Il y a quelque chose en toi qui se refuse, qui proteste... quelque chose d'insaisissable... Et c'est ça que je veux, ça seulement!... Laisse-moi!... Ne me touche plus!... Tes mains, ta bouche, ta chair contre ma chair... et pas ton amour! Ah! c'est horrible!...

Elle eut un cri navrant... Augustin soulevé à demi regardait la nuque sombre, les cheveux répandus sur les bras pâles, tout ce corps frémissant, humilié, secoué de sanglots.

— C'est ton amour que je voulais! J'ai cru le mériter par ma patience et ma tendresse... Tes froideurs, tes rebuts, ta négligence insultante, j'ai tout subi, tout pardonné... J'ai mendié tes lettres glacées, tes courtes visites, ces entretiens où tu me meurtrissais le cœur... T'ai-je fatigué de ma présence?... Ai-je pleuré devant toi?... Ne t'ai-je pas béni, pour ces miettes de tendresse dont tu me faisais l'aumône?... Ah! je n'étais pas fière! Tu me trouvais toujours, quand tu voulais, docile et caressante... Que n'aurais-je pas fait pour toi?... Comme je me donnais!... Et tout cela, parce que j'espérais, à force de t'aimer, être aimée!

Elle se tourna vers Augustin et lui frappa la poitrine.

— Tu n'as rien, là!... rien!... Je puis agoniser de douleur: mon désespoir, c'est ta revanche! Je dois expier le péché que nous commettons... Tu croirais qu'il n'y a pas de justice, si j'étais heureuse... Eh bien, rassure-toi: ton Dieu est vengé, ton Dieu triomphe! Depuis que je suis ta maîtresse, tu ne m'as pas donné une heure, pas une minute de bonheur vrai... Et maintenant, j'ai assez souffert! Je n'en puis plus! Il faut que cela finisse!...

— Ah! — cria-t-il, — si nous pouvions sortir de cet enfer!... Tu dis que tu n'es pas heureuse; me crois-tu plus heureux que toi?... Quand je pense à nos rêves de l'an dernier!... Tout est souillé, tout est détruit!... Je n'ai plus d'illusions et plus de courage!... Mais regarde-moi donc!... Je ne me ressemble plus! Je suis un autre homme. Mes anciens amis ne me reconnaissent plus... Et s'ils voyaient mon cœur!...

— Enfin, tu oses parler franchement!... Tu avoues ta

lâcheté, ton ingratitude !... Eh bien, je te délivrerai de moi... Fais pénitence, mon ami, sauve ton âme ! Ne meurs pas réfractaire, comme le vieux Faron... Que suis-je dans ta vie, moi ?... Le péché, la souillure !... Rassure-toi donc : je m'en vais... Il y a longtemps que tu souhaitais la rupture... Va ! je referai ma vie !... J'aimerai qui m'aime... Ne me retiens pas ! Je veux partir !...

La colère l'étourdissait. Elle parlait par phrases hachées, incohérentes...

— Tais-toi ! — dit Augustin. — Tu me fais pitié... Je connais cet abominable jeu... Par respect pour nous-mêmes...

— Pourquoi t'ai-je rencontré ?... Qu'es-tu venu faire dans ma vie ?... J'aurais aimé Georges,.. j'allais l'aimer... Il le sait bien, lui qui m'aime encore, lui qui m'attend... Ah ! tu n'étais pas jaloux ! Tu n'avais pas souci de ce que je pouvais dire ou faire !... Comme il m'implorait, l'autre soir, dans la voiture !... Je me suis défendue... gardée pour toi... Et pourtant, il m'aimait, j'en suis sûre ! Ses baisers étaient bien des baisers d'amour,..

— Que veux-tu dire ?..,

— Je n'ai plus de comptes à rendre. Laisse-moi !

Il la retint par les deux bras, si rudement, que ses doigts meurtrirent la chair délicate.

— Où veux-tu aller, à cette heure ?

— Où tu ne seras pas... où je pourrai t'oublier...

— Tu as vu Barral, l'autre soir... en voiture... tu as parlé de baisers... Explique-toi !... Je veux savoir... Est-ce une comédie que tu joues pour te venger ?... Est-ce que... ?

— Laisse-moi ! tu me fais mal !... Eh bien, oui, il m'aime, il me l'a dit...

— Tu l'as provoqué !

— Oh !

— Tu l'as provoqué, tu t'es prêtée par bravade, par dépit... Tu jouissais de sa convoitise, n'est-ce pas ?... Vous étiez seuls, la nuit... Et tu consentais... tu permettais...

Il maintenait Fanny, il l'écrasait contre lui, visage contre visage... Effrayée, elle balbutia :

— Tu me brises... Ne me regarde pas comme cela...

Mais l'image du couple enlacé, l'image de trahison et de

luxure fascinait Augustin, exaspérait sa fureur. Lâchant Fanny, il retomba la tête dans l'oreiller, sanglotant par secousses spasmodiques qui l'ébranlaient tout entier.

Elle se jeta sur lui, l'appelant à voix haute, épouvantée de ce qu'elle avait dit.

— Augustin ! Pardon... Je te jure que je n'ai fait aucun mal... J'ai souffleté cet homme...

Il la repoussa :

— Va-t'en ! Vous êtes dignes l'un de l'autre... Tu savais ce que tu risquais ! Tu le connaissais, ton Barral !

— Mais...

— Il rôdait autour de tes jupes... Tu acceptais sa présence, ses familiarités... Tu sentais son désir sur toi... Et ça te faisait plaisir ! Tu l'encourageais sans doute... Ah ! ton Barral, ton Georges... comme tu dis... Je le hais, d'instinct, depuis le premier jour !... Un bel amant, oui, l'homme qu'il te fallait... Oh ! toi que je mettais si haut, toi que je rêvais si grande, si pure, toi que je chérissais... Toi, ma Fanny !...

Il pleura. Puis l'ouragan de la jalousie le secoua encore. Il regarda sa maîtresse avec des yeux de haine. Il éclata en paroles injurieuses.

Elle dit simplement :

— Je renonce à te comprendre... Tu m'abandonnes pendant des jours et des jours. A toutes mes prières tu opposes l'inertie, l'indifférence... Et parce que j'obéis à ton vœu secret, parce que j'essaie de me reprendre, tu te répands en injures... Que veux-tu donc ?

Elle livrait le dernier combat, pressentant la victoire. Assise sur le lit, demi-nue, elle écartait de ses deux mains la masse de ses boucles sombres, et il y avait dans ses grands yeux de la joie et du désespoir.

— Je ne dois plus rester ici... Quittons-nous donc sans colère, car... tu le sais bien... je ne t'ai jamais offensé. J'ai été imprudente : j'ai eu le tort d'accepter un tête-à-tête avec Barral, parce que tu m'avais, une fois de plus, manqué de parole, et que je n'avais pas le courage de rester seule à dévorer mon chagrin... Mais je te le jure, j'ai souffleté cet homme et je lui ai fermé ma maison... Car je t'aime, et je ne puis aimer que toi... Tu m'es plus cher que la vie... Pourtant,

puisque je te suis odieuse, puisque je suis ton malheur et ton péché, il faut bien que je m'en aille...

Elle savait qu'elle ne s'en irait pas. Brisé, vaincu, Augustin souffrait, sous ses yeux volontairement impassibles, le même martyre qu'elle avait si longtemps enduré.

— Adieu.

Il se rejeta vers elle :

— Reste! j'étais fou!... Reste! pardonne!... Je crois tout ce que tu me dis : je ferai ce que tu voudras... Oh! Fanny! je suis si malheureux! Pardonne-moi! console-moi!... Je n'ai que toi au monde.

— Mais tu voulais sortir de « cet enfer »!... Tu me chassais, tu me renvoyais à Barral?...

— Ne me parle plus de cet homme... Il ne t'aime pas, non!... C'est moi qui t'aime!... J'ai voulu m'arracher de toi! Je me suis contraint à l'indifférence... Ce soir même, je t'ai paru brutal et méchant... O Fanny! je te reviens... Rends-moi ton corps délicieux. Rends-moi tes lèvres... Tant de souvenirs!... Rappelle-toi!... Fanny, maîtresse adorée!...

Leur cri d'amour expira dans les ténèbres et le désordre du lit. Les émotions contradictoires avaient exaspéré la sensibilité d'Augustin. Scrupules, remords, pudeur, tout sombra. Il ne fut plus maître de lui-même.

Elle triomphait :

— M'aimes-tu?...

— Je t'aime...

— Plus que ton salut?

— Plus que mon salut.

— Plus que ton Dieu?

— Plus que mon Dieu.

— Jusqu'au péché?

— Jusqu'à la damnation, jusqu'à la mort éternelle... Ah! me perdre avec toi!... rouler dans un abîme... ne plus penser... dormir... mourir.

— Va! l'éternité incertaine ne vaut pas une nuit d'amour... Tes mains sont glacées!... Tout ton corps tremble!...

— C'est le bonheur! Je pleure de bonheur... Ah! berce-moi, parle-moi... endors-moi. Ton parfum m'enivre...

— Pauvre, pauvre enfant!...

— Oui, un pauvre enfant, sans force, sans volonté... qui souffre... qui t'aime...

— Apaise-toi !... Ferme les yeux... Oublie... Nous sommes seuls au monde... Rien n'existe hors de nous... Les pavots fleurissent sur notre peine, et conseillent le sommeil... Endors-toi...

— Les pavots... oui... l'amour, la mort...

— Que parles-tu de mort ?... Tu délires ?... Nous sommes jeunes et pleins de vie... Aimons-nous !...

— Longtemps... toujours !...

— Toute la nuit.

— Toutes les nuits de ma vie.

— Tu ne me quitteras plus. Tu me suivras bien loin...

— Au bout du monde, hors du monde !... Donne-moi encore un baiser... Endors le souvenir qui me tue... anéantis le passé, verse-moi le sommeil de l'esprit, le repos du cœur, la volupté des sens, les beaux songes... l'oubli...

Les heures grises qui annoncent l'aube tombaient du clocher de Hautfort. Un fil pâle raya les volets. Le sifflet d'un train déchira l'air frigide. C'était le temps où madame de Chanteprie, à genoux dans sa cellule, disait *Matines* devant le Christ aux bras étroits...

Fanny dormait, victorieuse, sur la poitrine d'Augustin.

XXV

Un dimanche, après la grand'messe, mademoiselle Cariste rentra chez elle tout émue. Elle cria, dès le seuil :

— Mon frère, viens vite ! Un malheur... M. de Chanteprie...

Le capitaine, dans la petite cour, nettoyait le clapier. Il s'élança dans le salon, tenant par les oreilles un petit lapin qui gigotait.

— Augustin est mort ?...

— Plût à Dieu qu'il fût mort !

M. Courdimanche lâcha la bête, qui se fourra sous les franges du canapé.

— Que dis-tu, ma sœur ?

— M. de Chanteprie est perdu pour nous, pour sa pauvre sainte mère, pour la religion. Il quitte Hautfort-le-Vieux, avec cette créature.

— Comment sais-tu ?...

— Mademoiselle Piédelu a su de mademoiselle Perdriel que M. de Chanteprie avait commandé au *Bazar Parisien* une malle d'osier, doublée de toile cirée, à compartiments... Ce n'est pas pour voyager de Neauphle à Rouvrenoir, je suppose... Autre fait, plus grave : la créature est au Chêne-Pourpre depuis mardi. La veuve Giroux l'a vue entrer dans le parc des Chanteprie, par la petite porte. Elle va rejoindre Augustin chaque soir... (Le visage de mademoiselle de Courdimanche se couvrit d'une chaste rougeur...) Elle passe les nuits au pavillon.

— Et quand même !... cela ne prouve pas...

— Elle a déclaré — mademoiselle Perdriel le tient de la mère Testard — elle a déclaré qu'elle n'habiterait pas le Chêne-Pourpre, cet été, et qu'elle enverrait des locataires.

— Tu as raison, ma sœur. Ils doivent comploter quelque chose... Malheureux enfant !...

M. Courdimanche dut s'asseoir.

— Cette nouvelle est très douloureuse pour moi... Non, jamais je n'aurais cru... Si tu savais comment Augustin a soigné Faron, quelle charité généreuse !...

— Hypocrisie !... Il vous bernait... Sa gueuse l'a perverti, démoralisé... M. le curé dit qu'elle est la Bête de l'Écriture, cette femme-là.

Mademoiselle Cariste prononça ces mots à demi-voix. Son âme puérile était incapable de haine, mais on sentait, dans son accent, l'effarement vertueux des vierges vieillies, devant la femme d'amour. Elle se reprochait d'avoir reçu Fanny, une fois, chez elle : et il semblait que l'honnête salon, au meuble vert, aux mousselines immaculées, en gardât une souillure. Une femme de mauvaise vie s'était assise sur le canapé de velours, en face du Sacré-Cœur et de Saint-Joseph. et mademoiselle Courdimanche lui avait offert la liqueur de prunelle réservée aux ecclésiastiques... Quel souvenir !

— Je plains M. de Chanteprie. mais je ne puis lui pardonner d'avoir introduit chez nous sa... maîtresse !

Et mademoiselle Cariste rougit encore, en prononçant ce mot de maîtresse...

— Je ne peux pas lui en vouloir, ma sœur. Il était de bonne foi, le cher enfant... Ah! mon Dieu, quelle épreuve!... Que faire?... Nous ne pouvons que prier pour lui... pour eux...

— J'aimerais mieux me couper la langue que de dire un *Ave* pour la créature...

— Ce n'est pas un sentiment chrétien, ma sœur.

— Notre Seigneur a maudit celui ou celle par qui les innocents sont scandalisés...

Midi sonna. Mademoiselle Cariste fit le signe de la croix, et lança dans un soupir : « Cœur de Jésus, sauvez-nous! » — l'oraison jaculatoire qui lui valait cinquante jours d'indulgence. — Puis elle posa sur la cheminée son paroissien de maroquin noir, gonflé d'images pieuses, dénoua les brides de son chapeau et tira méthodiquement ses mitaines de fil perse, lavées et reprisées.

— Et s'il l'épouse!... — dit-elle tout à coup en se tournant vers le capitaine. — Elle veut le mariage, c'est sûr!

— Madame de Chanteprie dira toujours non... Et puis, Augustin n'a pas vingt-cinq ans.

— Il a vingt-quatre ans et demi, mon frère... Et la loi permet les actes respectueux.

— Si j'allais voir madame Manolé?... Si je lui exposais la situation, en faisant appel à son cœur, à sa délicatesse?...

— Le cœur, la délicatesse de?... Mon frère, oserais-tu aller chez cette personne qui vit publiquement avec M. de Chanteprie sans être mariée!... Que dirait notre ange, qui te regarde du haut du ciel!...

— Soit!... Je verrai Augustin.

— Et moi, je verrai madame de Chanteprie.

— Elle sait peut-être... par Jacquine...

— Allons donc!... Jacquine est aux gages de la créature... Mais, tôt ou tard, je te l'affirme, elle déguerpira de la maison.

Dans l'après-midi, le capitaine, digne et boutonné jusqu'au cou, le ruban rouge à la boutonnière, un chapeau presque neuf sur la tête, se présenta chez Augustin. Il s'était mis en tenue de cérémonie sans savoir pourquoi, craignant

peut-être que son vieux veston et son feutre râpé ne fissent tort à la gravité de sa mission.

Mais, dès les premières paroles d'Augustin, il fut déconcerté, troublé ; il oublia le discours préparé chemin faisant... M. de Chanteprie avouait ! Tristement, résolument, il annonçait son voyage en Hollande...

— Alors, c'est vrai, tu pars !...

— Je reviendrai...

— La rumeur publique dit que tu t'en vas... avec une femme...

Augustin répliqua :

— Je ne savais pas être espionné !... mais cela m'est indifférent. La rumeur publique ne vous trompe pas : je pars avec une femme.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — gémit le vieillard.

Il n'entassa pas les malédictions sur les anathèmes. Son cœur simple était déchiré par le malheur d'Augustin.

— Mon cher enfant, tu réfléchiras... Avant de prendre une résolution désespérée, tu penseras à tes devoirs, à ta mère, au bon Dieu... Je ne suis pas venu pour te gronder et pour te faire de la peine. Je t'ai toujours bien aimé, mon cher enfant... Nous devons être indulgents les uns pour les autres, afin que le bon Dieu soit indulgent pour nous. Moi, pécheur, je ne voudrais pas condamner mon frère qui vaut peut-être mieux que moi : condamnerai-je mon fils ?

— Je sais que vous êtes le meilleur des hommes, et que je suis indigne de votre affection... Mais je ne peux pas tou vous dire. Pardonnez-moi... Je dois partir : je partirai. J'ai engagé ma parole... D'ailleurs, je vous le répète, je reviendrai.

— Non, — dit le capitaine, — tu ne reviendras pas. Sans doute, en partant, tu nous diras « au revoir », de bonne foi... Mais quand tu auras vu le monde, changé de pays, amusé ton remords... tu ne voudras plus revoir Hautfort-le-Vieux... C'est tout un passé que tu dépouilles. Ici, tu ne reconnaîtrais plus rien, ni le visage des gens, ni le visage des choses... Et puis, elle, crois-tu qu'elle te laisserait revenir ?

— Ne me parlez pas d'elle, en ce moment.

— Eh ! je ne prétends pas l'accabler, elle non plus, — répondit M. Courdimanche. — C'est une malheureuse à qui manque

la foi comme la grâce t'a manqué... Je la plains... Je vous plains... Mais si je pouvais la voir, je lui représenterais le mal qu'elle t'a fait, déjà, et le mal qu'elle va te faire. Je la déciderais...

— Elle ne vous écouterait même pas... Elle et moi, nous n'avons plus notre raison, ni notre liberté, monsieur Courdimanche... Nous sommes des possédés d'amour, des maudits...

— Tu en es là ! toi, notre petit Augustin, l'enfant si pieux et si pur, qui rêvait l'apostolat et le martyre !... Esclave honteux d'une femme, à présent !... Que dirait M. Forgerus?... Quelle douleur pour ce saint homme, s'il te voyait ainsi déchu !...

— M. Forgerus lui-même ne pourrait rien pour moi. Il doit déplorer mon ingratitude, car depuis l'automne j'ai cessé de lui écrire et n'ai plus reçu de lettre de lui... Ah ! mon pauvre vieil ami, épargnez-vous l'émotion d'un débat cruel pour nous deux, et bien inutile. J'ai lutté contre ma passion. La femme que je chérissais, je l'ai traitée en ennemie... Mais je suis vaincu : je suis à terre. Abandonnez-moi !

— Ah ! cette femme nous l'a tué ! — s'écria M. Courdimanche, pénétré de douleur.

Augustin dit, avec un sourire qui effraya le vieillard :

— Vous voyez en moi un amant heureux. Ma détresse, ma déchéance, c'est l'œuvre de l'amour.

Le capitaine, indigné, se leva :

— L'amour?... mais tu n'es pas digne de prononcer ce mot, malheureux !... L'amour est un don de Dieu, un reflet de la charité divine... J'ai aimé... On t'a conté mon histoire : je n'étais plus jeune ; je vivais en égoïste, presque en païen, au petit bonheur, quand j'ai rencontré une jeune fille, si simple, si pieuse, un ange !... Je l'ai épousée... Dieu me l'a prise... Va ! je la chérissais autant que tu peux chérir ta Fanny... Eh bien ! l'amour m'a sauvé du péché de désespoir ; l'amour m'a donné la force de vivre et l'espoir de la retrouver, elle, dans le paradis ! L'amour m'a jeté dans les bras des pauvres ; il m'a fait comprendre leur dignité !... Que serais-je, sans l'amour?... Un vieux soudard abruti, tout occupé de ses manies, de ses infirmités, de son whist et de son absinthe...

Et je suis un homme heureux, plein d'espoir et de foi : un chrétien... Qu'est-ce donc que vous appelez l'amour, dans votre langage ?

— Je ne puis vous répondre... Laissez-moi souffrir seul.

— Alors... adieu !

Augustin dit, d'une voix sourde :

— Vous avez raison : je ne reviendrai pas. Pleurez-moi comme un enfant mort... Adieu ! Je n'oublierai pas que seul entre tous, après tous, vous m'avez aimé.

M. Courdimanche quittait à peine le pavillon que Fanny arriva tout inquiète.

— Quelqu'un est venu, — dit-elle, et ses yeux erraient autour de la chambre comme pour y découvrir un invisible ennemi. — Quelqu'un vous a troublé, Augustin.

— Le capitaine Courdimanche sort d'ici.

— Je suppose qu'il vous a représenté le scandale de votre conduite. Ses discours vous ont ému... Vous avez presque regretté...

— Que vous êtes peu généreuse, avec vos suppositions, et vos allusions, et vos reproches indirects, et vos airs de blâme !... Depuis quelques jours, à propos de tout, vous me faites des procès de tendance... Je suis prêt à vous suivre. J'approuve, en bloc, tout ce que vous faites. J'abdique ma volonté... Et vous n'êtes pas contente !

Elle pensait tristement que cette docilité, cette passivité d'Augustin, ce n'était pas la joyeuse complaisance de l'amour, mais une manière de ne pas décider, de ne pas conclure, d'éviter les responsabilités.

Parce qu'elle attribuait aux paroles un mystérieux pouvoir de suggestion, elle n'osa expliquer, tout haut, toute sa pensée.

— Admettez que je suis un peu malade... un peu folle... — dit-elle en s'efforçant de sourire. — Le bonheur m'effraie. De stupides pressentiments me clouent sur place, vingt fois par jour... Jamais je n'entre ici, sans me dire : « C'est peut-être la dernière fois... » Et lorsque vous me gardez, la nuit, près de vous, je ne peux pas dormir... Je vous regarde... et je me prends à désirer que nous mourions, tous deux, tout de suite...

— Je pense, en effet, que vous êtes un peu folle, ma chère amie... Je vais vous rassurer tout à fait : dans huit jours, mon notaire de Rambouillet m'enverra un régisseur que j'installerai chez Testard, au Chêne-Pourpre.

— Un régisseur pour gérer votre bien?... Mais vous reviendrez à Hautfort, après notre voyage. Est-ce bien la peine?...

— Ne nous mentons pas à nous-mêmes. Revenir? Avec vous?... C'est impossible... Sans vous?... Mais je n'aurai plus la force de vous quitter! Reprendre ma vie solitaire, tourmentée d'angoisses et de jalousies, dénuée de secours spirituels... Ah! Fanny, si vous me laissiez revenir, vous seriez bien imprudente!...

Elle murmura :

— Qu'ai-je fait?... J'ai mis le trouble dans votre âme et dans votre vie... Pourrai-je vous rendre heureux?... Ah! si vous aviez su m'aimer, je n'aurais voulu rien changer à notre existence!... Et, tenez, en ce moment même, j'ai presque envie de vous dire : « Restez! Vivons comme avant. »

— Comme avant!... Pour qu'un Barral profite de vos rancunes... Pour qu'un soir de solitude et d'ennui...

— Augustin! vous me faites injure!

— Non, nous sommes liés l'un à l'autre par les plus fortes chaînes... celles qu'on n'avoue pas... Notre amour n'est plus une idylle, un rêve de jeunesse, ni même un besoin de notre cœur... C'est... Ah! t'aimer comme avant, quelle plaisanterie!...Après ce que tu m'as fait connaître!... Rappelle-toi!...

Fanny baissa la tête... Oui, elle se rappelait des sanglots étranges, un amour furieux comme la haine, la stupeur de la mort sur un visage décoloré... Pendant ces nuits de volupté funèbre, Fanny avait cru revivre les pires heures de son mariage... Elle avait reconnu dans les yeux de son amant l'éclair de folie qu'elle avait vu luire, naguère, dans les yeux de Pierre Manolé... Malheureuse! Elle avait déchaîné elle-même l'impur démon qui possédait Augustin. Détestant la puissance de sa chair, elle souhaitait vainement triompher par la seule tendresse. Augustin la désirait... Elle voulait être chérie... Et sa victoire trop complète l'épouvanta.

Le régisseur, M. Dussaux, s'installa au Chêne-Pourpre,

dans un petit bâtiment annexe à la ferme de Testard. Et tout le pays connut que le départ de M. de Chanteprie était proche.

Contre le « fils dénaturé », contre la « mauvaise femme », les vertus hérissées des bourgeois, les rancunes sournoises des paysans se coalisaient. Les Testard, obligés de céder leur pavillon, surveillés de près par le régisseur maigre et vif, méticuleux et maussade, ne décoléraient plus. La Vittelotte crachait de côté quand elle rencontrait la Parisienne. Des inscriptions ignobles souillaient les murs des Trois-Tilleuls. Endoctrinées par mademoiselle Courdimanche, menacées de perdre la clientèle dévote, les lingères et les blanchisseuses de Hautfort refusaient leurs services à Fanny.

Un jour, le petit Vittelot, embusqué sous une haie, éclaboussa d'ordures la robe de la jeune femme. Madame Manolé calotta le gamin. Aux piaillements de sa progéniture, la Vittelotte accourut, et, menaça des gendarmes « c'te traînée qui couchait avec tout le monde et assassinait les gosses des pauvres gens ». M. Dussaux délivra Fanny de la mégère. Alors, Augustin s'effraya de sentir sa maîtresse seule aux Trois-Tilleuls, exposée à toute la méchanceté des voisins. Il lui conseilla de partir la première, sans avertir personne et d'aller l'attendre à Paris. Huit jours lui suffiraient pour mettre ordre à ses affaires : dans huit jours, il la rejoindrait.

— Ne puis-je saluer l'abbé Vitalis? Je n'ose aller au presbytère...

— Le curé de Rouvrenoir est, comme nous, entouré d'espions. J'ai su qu'on avait envoyé une lettre anonyme à l'évêque. Craignez de compromettre Vitalis. Je lui écrirai...

— Nous sommes donc des pestiférés, des parias !... Pourtant nous ne faisons de mal à personne. Quel pays affreux !... Quelles vilaines gens !

— Eh oui ! C'est ici comme partout. Les sots et les lâches, sous couleur de défendre la morale, se déchaînent contre une femme seule. Et je ne puis vous défendre. Nous aurions toujours tort. Bientôt, à mon bras, vous ne craindrez personne.

— Dans huit jours, vous serez à Paris?

— Je vous l'affirme?

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur.

— Eh bien ! je vous obéirai. J'ai confiance.

La veille de son départ, elle voulut faire un pèlerinage dans la campagne de Rouvrenoir. Un ciel blanc, soleil et vapeur, flottait sur la croupe des coteaux, sur l'outremer délicat des plaines. Dans les prairies foisonnaient l'anémone simple et le coucou safrané, flore enfantine du nouveau printemps. Comme au matin des amours pures, il y avait sur le bord des routes, des traînées de violettes mauves, pâles et sans parfum. Des vols de corbeaux suivaient les charrues, et l'inquiétude, le désir, l'attente, toutes les voix de la saison gémissaient dans le roucoulement langoureux de la tourterelle sauvage.

Augustin et Fanny prolongèrent l'émotion des adieux parmi ces choses aimées, qu'ils ne devaient plus revoir, et sur qui descendrait bientôt, comme un crépuscule immuable, la fixe beauté du souvenir. L'âme passionnée de la femme, hier élancée vers les félicités de l'avenir, s'attachait éperdument au passé, et le conjurait de revivre. Au déclin du jour, une averse murmura dans les jeunes feuillages ; des nuages ardoisés, à cimes lumineuses, amoncelés sur le couchant, laissèrent filtrer des gerbes de rayons jaunes. Réfugiée dans la chambre presque démeublée des Trois-Tilleuls, Fanny, aux bras d'Augustin, songeait en silence.

Et lui, saturé de mélancolie, la joue contre la joue de sa maîtresse, s'étonnait d'être sans désir. Pour la première fois, il sentit l'orgueil viril de la protection. Il rêva de refaire sa vie, de relever jusqu'au noble amour sa passion d'esclave.

— Nous avons souffert, — disait-il — nous souffrirons encore l'un par l'autre; mais tout le bonheur que peut donner l'amour humain, ce bonheur imparfait et douloureux, je te le donnerai, ma chérie...

Et Fanny répondait :

— J'ai peur, maintenant, d'être trop heureuse... Ah! si cette minute pouvait durer toujours !...

Vers minuit, M. de Chanteprie se retira. Il voulait que Fanny prît du repos, car Jacquine, avec la voiture, devait venir la chercher avant l'aube. La jeune femme supplia vainement :

— Laisse-moi, au moins, t'accompagner un instant sur la route :

— Pour qu'un ivrogne attardé, un Vittelot, te rencontre, revenant seule chez toi... Non, mon amie, sois raisonnable : enferme-toi dans la maison et ne bouge pas. Jacquine aura besoin de moi pour atteler. Elle sera ici, vers quatre heures, et demain tes persécuteurs verront les portes closes... Repose-toi, ma Fanny.

C'était une nuit de brume et de lune, douce, un peu humide. L'ombre opaque s'étalait en flaque d'encre au pied des tilleuls, et, sur la surface laiteuse de la maison, les sarments de vigne dessinaient une arabesque précise comme un dessin à la sépia. La terre était toute mouillée. Sous les lilas de la citerne, un crapaud lançait l'appel d'amour, une note claire, retombant à intervalles réguliers comme une goutte sonore dans une clepsydre de cristal.

— Huit jours ! — disait Augustin, — et je serai près de toi, pour vivre, avec toi, toute ma vie... Toute une vie, c'est un long bail, mon amour... Ah ! chère folle, si affamée de joie qu'elle ne sait rien sacrifier du bonheur d'aujourd'hui au bonheur plus sûr de demain !... Chère folle qui vis dans le présent comme une petite fille !

— Le présent seul existe, Augustin. Hier n'est plus ; et que sera demain ?... Nous pouvons mourir avant l'aube. Reste, oh ! reste !... Ne tentons plus les méchants hasards !... Vois, je te tiens ; je tiens dans ce petit cercle de mes bras tout mon bonheur, longtemps poursuivi, conquis à grand'-peine... Et je lâcherais prise, maintenant !

Suspendue à son amant, elle l'implorait, pâle et jolie dans sa longue robe grise. Son front, sous sa chevelure, était un beau marbre couronné de lierre noir. Ses dents éclatantes brillaient entre ses lèvres ouvertes pour une dernière supplication, et son visage, son geste, sa parole, à cette minute, eurent quelque chose de surnaturel. Près de la barrière fermée, elle parut comme un ange féminin, un esprit de ténèbres et de lumière, arrêtant l'homme au seuil du paradis...

Augustin baisa les mains qui le retenaient et doucement les écarta.

— Pour l'amour de moi, Fanny, rentre !... Dors aussi confiante, aussi paisible que si tu dormais sur mon cœur.

Bouche contre bouche, ils s'étreignirent.

— Adieu, ma chère âme, adieu!

Elle répéta : « Adieu! » d'une voix défaillante.

Sans un mot, sans un mouvement, elle regarda Augustin s'éloigner.

Au tournant du chemin, sur la crête du plateau, il se retourna pour la voir encore. Appuyée contre la barrière, silencieuse, rigide, les plis blanchâtres de sa robe tombant droit sur ses pieds, toute baignée de cendre lunaire, elle était déjà très loin, — elle n'était plus qu'un fantôme.

XXVI

A genoux sur le parquet de la salle d'étude, Jacquine entassait dans un panier les vieux livres jansénistes à tranche jaspée, à reliure de peau de truie ou de veau brun, qui portaient l'*ex libris* de Gaston de Chanteprie. Les portes grillées de la bibliothèque découvraient les rayons presque vides.

— Ceci encore, Jacquine.

Augustin empila les *Conférences de la mère Angélique* sur les *Essais de Morale* de Nicole, et les *Instructions théologiques* sur la *Science du Salut*. Et, pour étayer l'édifice branlant des volumes, il plaça d'un côté *la Fréquente Communion, par Antoine Arnauld, prestre*, et, de l'autre côté, l'énorme masse de l'*Augustinus. (Cornelii Jansenii episcopi iprensis Augustinus, seu doctrina sancti Augustini, MDCXXXXI.)*

— C'est bien une idée à madame de vous réclamer ces livres. Elle a donc peur que les souris?... Mais les autres?...

Jacquine montrait les rayons inférieurs de la bibliothèque.

— Les livres du chevalier Adhémar? L'*Encyclopédie*, Diderot, Montesquieu, Rousseau, Voltaire... Où seraient-ils mieux placés que dans ce pavillon? Je ne crois pas que personne y ait touché depuis cent ans.

La servante, d'un effort de reins, se mit debout, et s'en alla, le panier posé sur sa hanche. Augustin atteignit les enveloppes de papier jaune qui contenaient les lettres classées et datées, les manuscrits inachevés de Gaston. Chaque nom faisait surgir dans sa mémoire une figure humble ou fameuse,

magistrat en robe de palais, solitaire en petit habit gris, nonne au teint de cire dans la blancheur stricte du bandeau. Il ne s'arrêtait pas à les considérer, ces ombres évoquées par la piété maternelle autour de son berceau et dont il avait fait les témoins et les juges de sa vie. Que de fois, aux heures graves, il avait cru sentir leur bienveillance ou leur réprobation !

Une enveloppe se rompit ; des feuillets glissèrent ; un nom, sur une page, retint le regard d'Augustin. Il lut :

Le 14 de may, mourut ici mon cousin Étienne de Chanteprie, retiré depuis treize ou quatorze mois en ce désert. Il étoit fort bien fait ; il avait bel esprit et savoit parfaitement bien le latin et les belles-lettres. Souvent même, il exerçoit la noblesse de son esprit sur quelque sujet de poësie, et son cœur, enflé de vanité, trouvoit une grande douceur à cet exercice.

De mauvaises compagnies qu'il fréquenta lui firent oublier quelque temps les bons principes qu'il avoit reçus dans un âge tendre. Peu s'en fallut qu'il ne se laissât prendre aux pièges d'une demoiselle qui avoit une furieuse envie de l'épouser. Ce libertinage affligeoit extrêmement M. de Chanteprie, mon bon père, et M. de Saci nous dit à ce propos « qu'il étoit bien difficile de blanchir une jeune tête ».

Cependant, étant venu me voir à P. R., mon cousin témoigna quelques désirs de penser à lui. Il contemploit avec une admiration toujours nouvelle ces personnes choisies de Dieu de toute éternité, réunies dans cette école de pénitence, changeant leurs épées en bêches et leurs plumes en râteaux. Ses yeux, éclairés déjà, distinguoient la grandeur intérieure sous la bassesse apparente. Mais le monde, jaloux de retenir une si belle proie, l'attachoit comme par des chaînes d'or. La curiosité de la science et l'amour charnel enlaçoient cette âme touchée déjà par la Grâce... Soyez mille fois béni, mon Dieu, qui rompîtes les filets de la concupiscence et libérâtes cette âme en lui montrant l'indignité de l'objet qu'elle osoit préférer à vous !...

Mon cousin de Chanteprie, le cœur déchiré de cette découverte, se jeta dans les bras de M. Le Maistre et sollicita la permission de s'établir parmi nous. M. de Saci et M. Singlin lui imposèrent une longue attente pour éprouver sa résolution. Enfin, M. de Saci, s'étant laissé vaincre à ses importunités, se chargea du soin de sa conduite ce que nous regardons tous comme une marque de prédestination.

Cet homme, qui avoit brillé dans les cercles des courtisans, demanda par grâce qu'on le mît garde-bois. Il marchoit tout le jour dans les

bois, souffrant les plus grands froids avec un juste-au-corps de toile qu'il serrait seulement d'une corde quand le froid augmentoit. Il logeoit dans un bâtiment qui est sur la cave dans le jardin du monastère et qu'on appelle le Petit-Pallu. J'oubliois à marquer qu'il s'appliquoit aux langues, joignant le travail de l'esprit à celui du corps. Mais, comme il étoit extrêmement humble, il craignit qu'une pointe de vanité ne détruisît en lui les effets de la pénitence, s'il composoit aucun ouvrage françois. De grandes incommodités l'obligèrent à quitter les bois. Il s'occupa de la cuisine avec M. d'Éragny, gentilhomme du Vexin, et plus tard il transcrivit les ouvrages des autres solitaires, le caractère de son écriture étant fort bon.

Il mourut de la même maladie que le sieur Jacques Lindo. Un assoupissement soudain lui prit, après trois ou quatre accès de fièvre tierce et double tierce. M. de Saci le visitoit tous les jours et l'encourageoit. Je n'ai point vu d'homme aller plus droit à Dieu. Sa candeur, son affabilité toute chrétienne, tiroient des larmes au bon M. Pallu, notre médecin. Dès que sa maladie parut dangereuse, on prit soin de lui donner le saint viatique, qu'il reçut avec beaucoup de larmes et de soupirs, répétant les demandes quotidiennes que les solitaires ont ajoutées à leur prière du matin :

« Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, d'être du petit nombre de vos élus !

» Faites-moi la grâce de coopérer à vos saintes grâces !

» Faites-moi la grâce de vivre et de mourir pénitent ! »

L'horreur de ses péchés étoit toujours présente à son esprit, mais non pas moins présente que la miséricorde de Dieu, cette miséricorde qui ne paroît jamais plus grande que lorsqu'elle regarde une très grande misère. Ainsi mourut ce bon serviteur de Jésus-Christ, tué à la fleur de l'âge par les exercices de la pénitence, qu'il poussoit aux extrémités. Il fut enterré dans le chœur du dehors, à vingt pas au-dessous de la grille, regretté des sœurs et des hermites, qu'il avoit servis avec une bonté extraordinaire. On fit un jeûne ou abstinence de neuf jours pour achever sa pénitence et soulager son âme.

Toute la soirée, Augustin demeura penché sur les manuscrits où pâlissait l'encre jaunâtre. Il se coucha fort tard et, brisé par un sommeil pénible, s'éveilla vers le milieu de la nuit.

Étendu sur le dos, les yeux grands ouverts, il repassa dans sa mémoire tous les actes du drame dont il sentait venir le dénouement : la première rencontre avec Fanny, le dîner chez les Courdimanche, la jeune fille vertueuse apparaissant vulgaire et sans attrait, l'abandon d'un projet de fiançailles

qui eût changé toute sa destinée... Puis l'amour, déguisé d'abord sous les apparences d'une tendresse toute spirituelle, l'aveu, l'élan de Fanny vers la foi, et son inexplicable résistance à la vérité, et la séduction sournoise, et la chute... Il songea que l'incrédulité de Fanny n'était plus l'effet de l'ignorance, mais d'un volontaire aveuglement, et que la rebelle, opiniâtrément insurgée contre le dogme et la morale catholique, n'avait pas livré le combat sans guide et sans secours. Le seul hasard n'avait pas introduit dans la vie d'Augustin cette créature, armée tout exprès pour une œuvre de dissolution et de ruine. Derrière elle, on devinait l'instigateur des révoltes, l'artisan des tentations.

L'idée d'une manœuvre diabolique hanta M. de Chanteprie, l'hypnotisa comme un point fixe et brillant parmi les mirages de la fièvre et du demi-sommeil. « Je deviens fou, — songea-t-il, effrayé ; — je divague... Fanny m'a tendrement aimé... » Pourquoi les souvenirs du jeune amour fondaient-ils dans sa mémoire, s'évanouissaient-ils en brouillard ?... D'autres souvenirs s'éclairaient, sortaient de l'ombre avec le relief et la couleur de la vie. Les tempes d'Augustin battaient ; ses oreilles retentissaient de clameurs confuses ; son imagination malade enfantait des monstres féminins, goules et succubes, qui ressemblaient à Fanny... Et tout à coup, Augustin sentit que *quelqu'un* était là... Cloué sur le lit, il poussa le cri muet de l'épouvante... Un instant s'écoula, une éternité. Il crut percevoir le contact immatériel, la fuite silencieuse de l'Invisible...

Un jour terne rampait sur le plafond de la chambre quand il reprit conscience de la réalité. La porte battait ; Augustin, demi-vêtu, courut dans la bibliothèque. Le vent avait ouvert la fenêtre ; l'eau de pluie, amassée sur le balconnet, coulait en longue rigole noire.

« Quelle horrible nuit ! — pensa le jeune homme. — Le vent de la porte agitait mes rideaux, et j'ai cru sentir un être invisible, tapi dans l'ombre, qui m'épiait... Ah ! ces figures et ces voix du délire !... »

Les meubles déplacés, poussiéreux, n'avaient plus leur physionomie familière. Avant le maître, l'âme du logis s'en allait. M. de Chanteprie s'approcha de la fenêtre,

contempla le grand bâtiment de pierre et de briques entre les tilleuls du bosquet.

« Comme j'aimais toutes ces choses, la maison, le jardin, le cirque de coteaux qui s'échancre sur la plaine, et les toits de la vieille ville, et jusqu'à l'herbe des pavés !... Mes premières années m'apparaissent dans un brouillard suave, comme les lis de l'autel dans une vapeur d'encens. Que j'étais pur et paisible !... O mon enfance, toute pâle d'avoir fleuri à l'ombre du Passé ! O ma jeunesse, abusée par la chimère d'un céleste amour ! Adieu, fantômes de moi-même !... Où est-il, maintenant, le fils de Thérèse-Angélique, l'élève bien-aimé de M. Forgerus ?... La Maison du Pavot va se rendormir dans la nuit. Augustin de Chanteprie n'est plus qu'une ombre parmi des ombres... »

La poitrine découverte, les cheveux trempés de bruine, il rafraîchissait ses mains fiévreuses au fer mouillé du balcon, Soudain les coups réguliers de la première messe sonnèrent au clocher de Hautfort ; « La messe de cinq heures, la messe des servantes... » Il revit la chapelle mal éclairée, l'enfant de chœur aux yeux gros de sommeil, l'auditoire de domestiques et de pauvresses, le capitaine Courdimanche debout dans un coin, les bras croisés, les petites filles de l'ouvroir en pèlerines bleues... Les cierges clignotent... Une vieille épèle à mi-voix son paroissien... Il semble que Dieu s'approche et se baisse pour écouter...

« Seigneur, — murmurait Augustin, — ce sont des veuves et des orphelines, ce sont les pauvres d'esprit que vous aimez ; ce sont les consciences obscures que votre seul Évangile éclaire d'une petite lueur. Écoutez, mon Dieu, ces voix adorantes qui montent vers vous, à la première heure, dans le froid du matin gris. Elles prient pour ceux qui ne prient pas : pour le riche endormi dans sa chambre close, pour le misérable qu'effraie le jour nouveau, pour l'agonisant qui lutta toute la nuit contre l'Ange et qui s'apaise enfin, et s'allonge entre ses draps ; pour toute l'humanité qui recommence l'effort quotidien de vivre, et pour moi-même, pécheur ! »

L'appel sonore ébranlait son cerveau malade, ses nerfs affaiblis. Retiré dans sa chambre, il essaya de se rendormir.

Mais le souvenir de Fanny le poursuivait. Avec un frisson de dégoût, il revécut les affres nocturnes, et l'image évoquée, l'odeur, la chaleur, l'étreinte du corps féminin, lui furent odieuses.

« Voilà donc le prix de mon salut ! l'Idole que j'ai placée sur l'autel de mon âme, la voilà telle qu'elle apparut aux yeux des saints, dépouillée des grâces que lui prête l'ingénieux désir !... Pourquoi l'aviez-vous suscitée, mon Dieu, sinon pour éprouver ma patience, ma force, ma fidélité ! Comblé de vos grâces dès le sein de ma mère, je prétendais jouir de vos dons sans les mériter. Je me croyais invincible avant d'avoir combattu. Enfant présomptueux, je n'ai pas su reconnaître la tentatrice et déjouer ses pièges... J'ai souillé mon âme immortelle et mon corps de résurrection. Sur la roue ardente et le chevalet du martyre, je vous aurais confessé, mon Dieu ! Dans les bras impurs d'une femme, je vous ai renié...

» O Dieu de mon amour, vous savez que mes lèvres ont prononcé le blasphème, mes lèvres seules, et non pas mon cœur. Sous les baisers de Fanny, mon cœur insatiable criait sa nostalgie de vous. O bien perdu, ô lumière voilée, ô le plus secret, le plus torturant de mes désirs !... C'est mon châtiment de ne pouvoir vivre ni avec vous, ni sans vous... Je vous louerai, mon Dieu, je vous bénirai, je vous aimerai jusque dans le péché, jusque dans la mort, jusque dans les feux de la géhenne... Ah ! comme j'ai besoin de vous ! comme j'ai faim et soif de vous !... Qu'il serait bon d'être relevé, purifié, guéri !... Ne regardez pas mes iniquités : jugez-moi selon votre miséricorde, et non pas selon votre justice. Nu, blessé, mourant, je me traîne au bord de la route, dans la fange de mon impureté, venez, ô bon Samaritain ! fortifiez-moi de votre grâce ! mettez sur ma plaie l'huile et le vin... Non !... Détournez votre face... Retirez-vous de moi, Seigneur ! Je ne suis pas digne... Je ne suis pas digne... »

Longtemps, il clama sa détresse. Que demandait-il à son Dieu, qu'espérait-il ?... Il ne savait plus... Il ne savait même pas qu'il priait. Ses larmes coulaient comme le sang d'une blessure. Combien de temps resta-t-il prosterné, dans les demi-ténèbres ?... Après des heures, il gisait encore à genoux

devant son lit, la tête sur le chevet. Dehors, il faisait grand jour. Des oiseaux pépiaient. On entendait les bruits de la ville, et quelqu'un montait, à pas lents et lourds, l'escalier du pavillon.

Augustin ouvrit la porte sur le palier. Un vieil homme à crâne chauve, à barbe grise, le saisit dans ses bras... C'était M. Forgerus.

XXVII

— Il est quatre heures, madame, et, depuis le déjeuner, ces messieurs sont enfermés dans le pavillon. J'ai frappé à la porte, tout à l'heure, et M. Forgerus m'a crié : « Plus tard! Laissez-nous...» Est-ce qu'il restera ici, M. Forgerus?... Faut-il lui préparer sa chambre?... En voilà une idée, de tomber chez le monde sans prévenir!... Et vous l'attendez dans ce salon humide où il n'y a pas eu de feu depuis Noël!... Vous serez malade...

— Silence! J'ai besoin de repos, — dit madame Angélique.

— Dame! il vous a fait causer assez longtemps, M. Forgerus!... Ah! le voilà qui vient... C'est pas trop tard!...

Une inquiétude haineuse aiguisait les yeux de la Chavoche quand elle s'effaça pour faire place à M. Forgerus. L'ancien précepteur ne regarda même pas la servante. Il entra dans le salon délibérément, et ferma la porte derrière lui.

Madame de Chanteprie était assise dans un fauteuil près de la cheminée, un escabeau soutenant ses jambes malades.

— Venez, monsieur, — dit-elle, — mettez vous là près de moi. Vous avez vu mon fils, vous lui avez parlé? Dites-moi tout...

M. Forgerus assujettit ses lunettes sur son nez. Dans le jour blanc de la fenêtre, il paraissait à peine vieilli, et sa figure aquiline exprimait une espèce de fierté.

— Hé! — dit-il, — j'arrive à temps... Tout est aventuré, madame, mais, grâce à Dieu, rien n'est perdu...

— Quoi! pouvons nous espérer?...

La parole manquait à madame Angélique. Ses paupières

sans cils voilèrent ses yeux sans couleur. M. Forgerus reprit :

— Ce matin, après notre long et douloureux entretien, je suis allé au pavillon. Les volets de la chambre étaient fermés... J'entre : personne... aucun bruit... Je monte l'escalier : Augustin sort de sa chambre tout à coup... Il se trouve dans mes bras.

» Je vous l'avouerai, madame, dans ce premier moment, j'avais presque oublié mon rôle. Nous étions, Augustin et moi, troublés jusqu'aux larmes, incapables de nous entendre... Vivement, je l'ai entraîné dans la bibliothèque. Nous nous sommes remis, peu à peu ; j'ai regardé Augustin, et j'ai vu qu'il ne ressemblait plus à l'adolescent dont je gardais l'image dans mon souvenir. Un homme était près de moi, un homme que je sentais malade d'âme, et peut-être malade de corps, un homme que je devais aimer non plus comme un fils, mais comme un frère,..

» Il a compris que je savais tout. Il a semblé déçu, contraint. Ne voulant pas jouer la comédie du miracle, j'ai dit simplement la vérité : comment vous m'aviez appelé par lettre en janvier dernier, lorsque j'étais en voyage de convalescence, après une grave maladie ; comment j'avais eu connaissance de votre lettre, à mon retour, et quel échange de dépêches avait brusquement décidé mon départ, malgré les représentations de M. de Grandville. « Ainsi, vous n'êtes pas venu par hasard ? Vous étiez averti ? Ma mère vous attendait ? — Oui, certes, et je correspondais avec elle, télégraphiquement, par l'intermédiaire de mademoiselle Courdimanche. Votre Jacquine était suspecte, mon cher enfant... Suspecte, au moins, de complaisance... » Il a détourné la tête : « Puisque vous êtes si bien informé, vous savez qu'il est trop tard. — Je sais que vous êtes très malheureux et que je viens pour vous sauver... Osez me dire, en face, que vous n'êtes pas infiniment, affreusement malheureux !... » Je lui tenais les mains. Il essayait de fuir mon regard... Ah ! ce pauvre visage amaigri, ravagé...

Madame de Chanteprie murmura :

— Il vous a dit qu'il allait partir, avec... cette femme ?

— J'ai posé la question hardiment. Augustin m'a répondu

par des paroles incohérentes et contradictoires. Il redoute je ne sais quelle influence néfaste pour cette femme, s'il la quitte en ce moment; — et pourtant, il parle d'une crise morale, d'un suprême avertissement de Dieu... Tout est désordre et tumulte dans sa pauvre âme... A vrai dire, je crois qu'il a eu, déjà, plusieurs fois, l'obscur désir, sinon la volonté de se reprendre; mais devant la rupture nécessaire, immédiate, son cœur se révolte éperdument. Il aime cette femme.

— Il l'aime! — s'écria Thérèse-Angélique. — Que prétendez-vous là, monsieur?... En vérité, je crains qu'Augustin ne vous abuse par des grimaces sentimentales et des phrases de roman. Je connais mon fils : il a pu être victime de cette fatalité physique qui rend l'homme semblable aux brutes... Mais qu'il puisse aimer une maîtresse, l'aimer avec son cœur et son esprit, comme il ne m'a pas aimée, moi, sa mère, comme on ne devrait aimer que Dieu!... Non, monsieur, je ne puis le croire... On n'aime pas ce qu'on méprise... et ce que vous appelez une faiblesse du cœur, c'est le triomphe de la Bête!

— Croyez-vous, madame? — dit Forgerus, étonné par l'accent de haine et l'âpre regard de madame Angélique. — Je n'ai pas une connaissance parfaite de ces faiblesses du cœur dont il a plu à Dieu de me préserver. Cependant je me suis instruit par l'expérience des autres... Le démon prend les âmes grossières aux pièges grossiers des vices corporels, mais, pour capter les âmes pures, il dresse des pièges subtils et invisibles jusque dans les exercices de la piété, jusque dans les désirs de l'apostolat et du martyre. Ces âmes éclairées, méfiantes, scrupuleuses à l'excès, il les tente par les seuls vices qui ressemblent à des vertus. Quand votre fils a connu madame Manolé, il n'a pas vu en elle une proie à conquérir, mais une âme à sauver; et dans la déchéance de son amour, il songe encore à cette âme égarée, flétrie, perdue : « Que deviendra-t-elle, jusqu'où tombera-t-elle, si je l'abandonne?...» Ce n'est pas seulement le cri de la jalousie instinctive. Je vous l'affirme : Augustin est pris par le cœur. L'illusion d'un devoir l'attache à sa complice. Il nous faut détruire cette dangereuse illusion. Et cette tâche qui paraît odieuse, ingrate, inhumaine, n'est point facile.

Des larmes mouillèrent les joues parcheminées de Thérèse-Angélique, larmes de douleur et de colère, coulant de ces yeux qui n'avaient jamais pleuré.

— Ah ! — fit-elle, — je ne croyais pas qu'il l'aimât tant !... Cette inconcevable idolâtrie m'épouvante, et j'en souffre, monsieur, à cette heure, plus que je n'ai jamais souffert... Mon Dieu ! pourquoi mes parents m'ont-ils engagée dans le mariage, malgré mes terreurs et mes dégoûts ? Étais-je indigne du cloître ? Était-ce aussi un « piège invisible et subtil du démon », cet orgueilleux amour de la pureté qui me faisait haïr les noces ? Pressentais-je, à mon insu, l'ignominie de l'épouse, et l'ordure qui se dérobe sous la splendeur du sacrement ?... Hélas ! j'ai été femme, et j'ai été mère : j'ai conçu, de ma chair humiliée, ce fils que je voulais très fort et très pur... J'ai vu si longtemps, sur son front, la blancheur du baptême !... Je rêvais d'être une nouvelle Monique pour ce nouvel Augustin... Mais Dieu châtie l'orgueil de la mère comme il châtia l'orgueil de la vierge. Ce qui sort de la boue retourne à la boue : le fils de la femme retourne à la femme.

Soulevée, pleurante, madame de Chanteprie oubliait l'austère pudeur qui lui avait toujours fermé les lèvres devant M. Forgerus. Elle découvrait le mystère de sa vie, l'inguérissable plaie qui saignait encore après vingt ans de veuvage, et que les baumes mystiques n'avaient pu cicatriser.

Soudain, elle essuya ses yeux.

— Le chagrin m'emporte... Pardonnez-moi, — dit-elle au vieillard stupéfait et contristé. — Il ne s'agit pas de ce qu'a été mon existence, et de ce qu'elle aurait pu être... J'adore les desseins de Dieu sur moi, sans les comprendre... Mais mon fils !... que va devenir mon fils ?... Il faut le sauver, pourtant, à tout prix ; il faut lui arracher cette femme du cœur, dût-il en mourir mille fois !... J'aime mieux son salut que sa vie.

— Mais je vous répète que rien n'est perdu, madame ! Les voies de Dieu ne sont pas les nôtres, et ce que nous appelons un obstacle à sa grâce en devient parfois l'instrument. La sainteté sort de la corruption comme naissent du fumier les fleurs et les fruits de la terre... La grande vertu est souvent fille des grands repentirs.

— Je le sais, et je sais aussi que Dieu choisit dans la masse réprouvée des fils d'Adam ceux dont il fera des vases de gloire et ceux dont il fera des vases d'ignominie; je sais qu'il fait justice à tous et miséricorde à quelques-uns; mais qui de nous oserait espérer le salut, qui de nous oserait croire qu'il sera jugé par la justice ou par l'amour?... Ah! monsieur, il est trop véritable que l'habitude du mal se change en nature, et que l'impression du péché ne s'efface point, immortelle dans l'âme immortelle... La grâce seule donne la volonté et le pouvoir de faire le bien... La grâce! (Madame Angélique prononça ce mot comme Gaston de Chanteprie l'eût prononcé, avec une terreur révérentielle.) La grâce seule peut sauver mon malheureux fils; mais, si elle lui est refusée...

— C'est un effrayant mystère qu'on ne peut considérer sans demeurer tout interdit et tout stupide, — interrompit M. Forgerus. — Mais prenons garde, madame. Ces figures peintes qui nous entourent semblent reconnaître notre débat et prononcer le conseil du désespoir : l'ombre de Port-Royal est sur nous. Prenons garde d'avoir trop lu saint Augustin et pas assez l'Évangile. Le Maître récompense l'ouvrier de la onzième heure; le Père accueille l'Enfant prodigue, et le repentir du coupable réjouit les anges plus que la persévérance des justes. J'ose le dire : je reconnais dans la vie de votre fils, dans sa vie passée, et même dans son état présent, des marques éclatantes de la prédilection divine. C'est miracle que l'esprit de curiosité et la fausse science n'aient pas ébranlé sa foi : c'est miracle que la volupté n'ait pas engourdi sa conscience... Vous me parliez tout à l'heure de sainte Monique et de saint Augustin. Ne trouvez-vous pas dans les *Confessions*, que vous connaissez par cœur, des pages tout à fait propres à fortifier votre espérance?... Monique pleurait son fils comme un enfant mort; oui, par l'œil de la foi et dans la clarté spirituelle, elle le voyait mort devant Dieu. Elle ne pouvait souffrir qu'il demeurât à sa table et qu'il mangeât avec elle, tant ses blasphèmes manichéens lui faisaient horreur... Pourtant elle le vit, en songe, debout près d'elle sur une règle de bois, et un jeune homme étincelant de lumière lui vint commander de ne plus se mettre en peine

et de considérer que ce cher fils était « au même lieu où elle était ». Remettez-vous, madame, et permettez-moi de vous dire encore ce que disait un saint évêque à la mère douloureuse d'Augustin : « Il est impossible qu'un fils pleuré avec de telles larmes périsse jamais. »

Ainsi, et plus longuement, M. Forgerus exhorta madame Angélique. Elle était calme, lorsqu'il la quitta, en disant :

— Demain, ce soir peut-être, j'amènerai votre fils à vos genoux.

Au seuil du pavillon, il trouva Jacquine.

— Que faites-vous ici? qu'attendez-vous? — demanda-t-il, saisi d'inquiétude. — M. de Chanteprie est-il seul?

La Chavoche se mit à rire. Les bras croisés, dans son attitude habituelle, elle regardait le précepteur d'un air de défi.

— Bien sûr qu'il est seul ! — dit-elle. — Et s'il n'était pas seul, vous ne monteriez pas là-haut, monsieur le maître. Je suis de bonne garde, moi.

— Vous êtes une pauvre folle et je ne veux pas écouter vos radotages. Laissez-moi passer.

Elle dit, d'une voix basse, tremblante de fureur contenue :

— Vous revenez de chez les Turcs, sans crier gare, et vous croyez que mon fieu va se mettre curé, pour vous faire plaisir !

Forgerus l'écarta du geste. Elle murmura .

— Cagot, jésuite !...

Et elle s'en alla sous les arbres, en faisant des gestes saccadés, et en parlant tout haut. — L'épithète de « jésuite ! » avait fait sourire M. Forgerus.

« Cette vieille sorcière de Jacquine va prévenir l'autre.... la Manolé... Il faut agir tout de suite, enlever la forteresse à la baïonnette, et dès ce soir. »

Il monta l'escalier, comme à l'assaut. M. de Chanteprie, assis devant le secrétaire ouvert, lisait une lettre, aux derniers reflets du jour.

— Je vous avais laissé en bonnes dispositions, — dit affectueusement l'ancien précepteur. — Vous avez réfléchi, vous avez prié : je suis certain que vous avez le cœur plus à l'aise... Votre mère a prié, elle aussi ; et elle attend... Comprenez-vous?

Le jeune homme resta muet.

— Vous ne voulez pas la voir ?... Elle est bien malade, Augustin. L'âme demeure lucide et vaillante, mais le pauvre corps sera bientôt consumé... Connaissez-vous son état ?

— Je le connais.

— Et la vie de votre mère vous paraît de moindre importance que le prétendu bonheur d'une étrangère ?

— J'ai adoré ma mère, de tout mon cœur d'enfant... Mais depuis tant d'années, elle s'est fait une vie à part, loin de moi... J'ai honte de l'avouer : le lien filial s'est relâché. Ma mère m'inspire plus de respect que de tendresse. Je me suis accoutumé à trouver... ailleurs... l'affection, la sollicitude caressante...

— Alors ?...

— Alors... me conseillez-vous de mentir à ma mère, pour la consoler, pour prolonger sa vie ?

— Mentir, non ! — dit Forgerus consterné, — mais, après votre accueil de ce matin, vos confidences, j'avais cru que je pouvais répondre de vous... Augustin, il y a quelque chose ! Votre figure, votre embarras me font soupçonner... Que faisait ici votre endiablée Jacquine ?

— Elle m'apportait cette lettre... Lisez... Vous comprendrez mieux, peut-être, le trouble où je suis.

M. Forgerus prit la lettre, — une ardente supplication, l'inimitable cri de l'amour vrai qu'il reconnut sans le connaître. — Il en fut tout déconcerté. A travers les aveux d'Augustin, les anathèmes de madame Angélique, le récit naïf du capitaine Courdimanche, il s'était fait de madame Manolé une image bizarre, romantique, qui tenait de « l'Aventurière » et de la « Mangeuse de cœurs... »

« Assurément, — pensa-t-il, — elle est plus adroite, et plus sincère, que je ne croyais... Et pourquoi ne serait-elle pas sincère ? Elle aime Augustin, avec cette tendresse imaginative et sensuelle qui donne aux jeunes hommes l'illusion du grand amour. Certes, elle est bien armée pour le combat, l'ennemie ! »

Il posa la lettre sur la tablette abaissée du secrétaire, parmi des papiers mauves où il aperçut la même écriture longue et ferme, les mêmes majuscules aux belles courbes.

— Encore des lettres d'elle, toutes ses lettres que vous relisez, n'est-ce pas?... Vous y cherchiez des prétextes pour pallier vos défaillances.

— J'ai prié, — dit Augustin, — j'ai prié par mes larmes, par mes gémissements, par mon silence. Humblement, j'ai dénudé ma plaie et demandé ma guérison. Déjà — était-ce une illusion de l'orgueil? — il me semblait que mon âme enlizée dans le vice s'agitait, s'efforçait vers Dieu, d'un élan incertain, encore bien lourd. C'était comme une pression de mains très douces sur cette âme irrésolue, qui essayait d'avancer et tournait de côté et d'autre une volonté languissante. En vérité, pendant cette étrange accalmie, je croyais deviner en moi un travail intérieur, l'approche, ou tout au moins la promesse de la grâce. Je souhaitais de commencer, tout de suite, le sacrifice d'expiation... Et il ne me paraissait pas impossible — Dieu aidant — de vivre dans la pénitence, loin d'elle, que je sentais si loin de moi...

— Et puis?...

— Et puis, cette lettre est venue...

— Et vos prétendus dégoûts, votre prétendu repentir, cette crise salutaire se résout en velléités stériles... Ce matin, votre péché vous faisait horreur. Le jour s'achève, et déjà, par le désir, vous retournez à votre vomissement.

— Mais je ne peux pas la quitter! — s'écria Augustin. — Vous avez lu... Elle m'attend... Elle m'appelle... J'ai promis... Elle n'a au monde que mon amour! Et vous voulez que je lui dise : « Va-t'en! Souffre, pleure, perds-toi, si tu veux, pendant que je sauve mon âme!... » Que penserait-elle de moi? Je serais responsable de toutes les folies que son désespoir... Non!... Pas ainsi... pas si vite!... Accordez-moi quelques jours... Je la verrai : je la préparerai doucement à notre séparation. Je lui ferai comprendre que j'obéis à un commandement divin, mais que le meilleur de mon cœur lui reste attaché, que je l'aime encore, que je l'aimerai toujours... Si je la quittais brutalement, elle croirait que je suis un lâche hypocrite, et que mon repentir cache je ne sais quel projet...

— Vous la reverriez; elle vous tendrait les bras, et... Non, ne vous mentez pas à vous-même! Ayez la franchise

de votre lâcheté. Avouez que vous regrettez un plaisir infâme et que vous dites à Dieu : « Donnez-moi, s'il vous plaît, la continence, mais pas si tôt ! »

— Il n'y a pas dans l'amour que la sensualité. La tendresse...

— Oui, la tendresse des âmes-sœurs !... Vous voyez où ça mène ! Le piège sentimental est une œuvre démoniaque, comme le piège sensuel. Quand vous avez rencontré madame Manolé, vous étiez pur d'âme et de corps, libre de toute réminiscence voluptueuse. Et pourtant, vous êtes tombé ! Maintenant, l'accoutumance du péché remplit votre mémoire d'images lascives que la seule présence de votre maîtresse ferait surgir... Osez dire que vous êtes assez fort, assez sûr de vous pour risquer l'épreuve, pour revoir cette femme en ami !

— Vous ne me parlez que de moi, et je ne pense qu'à elle... Qui la défendra contre les mauvais conseils du dépit et du désespoir ?

— Elle est pécheresse comme vous êtes pécheur : il est juste qu'elle soit châtiée.

— Par moi, qui l'aime !

— Par vous, qu'elle a corrompu. Oui, — reprit M. Forgerus durement, — perdez le souci de cette âme. Si Dieu veut la sauver, il la sauvera bien sans vous. S'il veut la condamner, vos propres péchés retomberont sur elle... Vous tremblez à la pensée des larmes qu'elle versera, larmes d'orgueil déçu, de désir trompé ?... Mon enfant, les larmes des femmes sèchent vite. Ces amours violentes comme l'orage passent comme lui ; et il ne demeure rien d'elles que les ravages qu'elles ont faits. Votre Fanny se consolera... Et puis, qu'est-ce qu'un chagrin de femme auprès de la colère de Dieu ?

— Elle se résignera... qu'en savez-vous ? Elle m'aime.

— Elle est veuve, n'est-ce pas, et veuve très consolée ? Ce n'est pas la femme d'un seul amour.

Augustin frémit.

— Ah ! que me dites-vous ! Si je renonçais à elle, je voudrais qu'elle ne fût à personne après moi... Mais elle est belle... Je sais plus d'un homme qui la désire... Ce Barral !... Et je la jetterais moi-même dans ses bras !...

Il se leva brusquement et ferma, d'un coup sec, le tambour du secrétaire, comme s'il eût voulu le briser.

— Je vous en supplie... Ne parlons plus d'elle. Je ne suis plus en état de vous écouter.

XXVIII

Madame de Chanteprie, pour faire honneur à l'hôte, avait fait servir le repas dans la salle à manger de la grande maison. Augustin et M. Forgerus dînèrent en tête à tête. Le vieillard parla complaisamment du collège de Beyrouth et raconta son dernier voyage.

— Vous reprenez votre ancienne chambre, — dit Augustin, au beau milieu du récit qu'il n'écoutait pas. — J'ai fait chercher vos bagages chez M. Courdimanche. Ce soir, comme naguère, vous dormirez près de moi, dans la Maison du Pavot.

— Je pensais loger chez M. Courdimanche... Mais vous avez eu là une bonne pensée, Augustin... Vous aimez donc encore un peu le vieux maître?

— Pourquoi le vieux maître est-il parti?

— Parce qu'il avait un devoir à remplir, et parce que son élève était un homme.

Augustin soupira :

— Un homme!... Un enfant nourri de songes, étranger parmi les hommes de son âge et de son pays... A quoi étais-je bon, dans ce siècle?... Mais vous ne pouviez pas savoir, vous non plus... Vous étiez un savant, un solitaire... Qu'espériez-vous faire de moi?

— Un chrétien.

— Oui... un gentilhomme campagnard de la vieille France, catholique à la vieille mode, bon latiniste, bon jardinier, grand chasseur, et tout disposé à conclure un mariage « où l'amour et l'intérêt n'eussent point de part... » Mais, à la fin du dix-neuvième siècle, un tel homme apparaît comme un personnage de roman. Personne ne m'a compris... Jeté dans le monde, j'y ai senti l'air irrespirable.

— Et moi, — dit Forgerus tristement, — j'ai passé mon

existence entre les murailles d'une classe ou d'une bibliothèque... Puis j'ai connu votre mère, cette âme effrayante de pureté que hante le regret du cloître et qui s'est toujours débattue contre sa prison de chair... Dans cette maison, dans ces jardins, j'ai subi la fascination du passé. J'ai cru que l'esprit de Port-Royal, imprégnant ici toutes choses, passait en moi... et en vous... Et, malgré ma bonne volonté, mon dévouement, j'ai été, pour vous, un mauvais maître.

— Ne vous condamnez pas quand personne ne vous accuse! Ni vous ni moi nous ne sommes venus à notre heure, et nous sommes nés trois cents ans trop tard... J'ai bientôt compris que j'étais un anachronisme vivant, une plante déracinée... Voyez l'étrange destin de ces derniers Chanteprie : mon père, un malade, un mélancolique, qui passa dans la vie comme une ombre; ma mère, une malade aussi, obsédée par le regret du couvent... Et moi, le fils de leurs tristes noces, conçu dans la haine de l'amour, malheureux dans le monde, malheureux dans la solitude, demandant à la foi la douceur sensible de la tendresse humaine, à la tendresse humaine l'infini de l'amour divin... A quoi servent des gens comme nous? Que font-ils dans ce siècle? Où est leur place? Dans le cloître ou dans le cimetière.

— Le cloître vous est ouvert.

— Je ne m'y sens point appelé par la voix divine; je n'ai point l'âme d'un Rancé... Venez, mon cher maître, venez reconnaître votre chambre.

Ils suivirent la grande allée de la terrasse. Les noires charmilles se dressaient sous le ciel noir, et le vent roulait un parfum frais et vert, âpre et suave, les mille aromes confondus qu'exhalait le jardin de Jacquine. M. Forgerus se rappela qu'il avait suivi cette allée et respiré ce parfum, pour la première fois, treize ans plus tôt, en compagnie de la Chavoche.

« Elle me haïssait déjà... Et maintenant, elle me réserve quelque surprise... Oh! si je n'emmène pas Augustin avant deux jours, tout est perdu!... »

M. de Chanteprie conduisit le précepteur dans la chambre demeurée intacte et close depuis son départ : Forgerus se plut à revoir le petit lit de fer, l'armoire, la table, et la lampe de faïence coiffée d'un abat-jour bleu.

— Vous devez être fatigué, — dit le jeune homme. — Je me retire.

— Oh! oh! — fit Élie en le rattrapant par le bras, — je ne vous tiens pas quitte encore... Mettez la lampe sur la table ; asseyez-vous ici : nous avons à causer... Tout à l'heure, mon cher enfant, vous avez dit, à peu près : « Je n'ai d'autre refuge que le cimetière ou le cloître. » Et je vous ai répondu : « Le cloître vous est ouvert. » Mais il paraît que vous n'avez pas l'âme d'un Rancé... Que faire, alors?... Je n'ai pas envie de vous voir mourir — et je souhaite que vous trouviez votre place dans le monde.

— Ce sera difficile...

— Il vous faudrait Port-Royal, avec l'indépendance relative, la règle volontairement acceptée, l'absence de vœux qui rassure les consciences scrupuleuses, le travail intellectuel et manuel...

— Oui. Je lisais hier, avec une émotion profonde, l'histoire d'Étienne de Chanteprie, ce poète aimé des dames, qui « demanda par grâce qu'on le mît garde-bois », à Port-Royal, et qui fit une sainte mort dans les bras de M. de Saci et de M. Le Maistre... Ah! que j'eusse été heureux de marcher avec lui dans les terres, de porter le petit justaucorps de toile, de copier les manuscrits de M. Arnauld, et même de m'occuper à la cuisine avec M. d'Éragny, « gentilhomme du Vexin »!... Que de fois, je me suis plu à vivre, par l'imagination, cette vie des Solitaires!... Mais il n'y a plus de Port-Royal...

— S'il y avait un Port-Royal en France, j'y serais, Augustin, et je vous y recevrais avec joie. Ignorez-vous pourtant qu'il existe encore, de nos jours, des couvents, des asiles, des hôpitaux d'âmes, où des hommes très saints et très savants reçoivent, pour quelques semaines, les pécheurs comme nous? Vous savez qu'avant de partir pour Beyrouth, j'ai eu le très grand bonheur de faire une retraite dans une abbaye cistercienne du Limousin...

— A la Trappe de Saint-Marcellin?

— Précisément. Le Père abbé est mon ami d'enfance. J'irai lui demander l'hospitalité, ces jours-ci... une longue hospitalité... Dom Robert met sa bibliothèque à ma disposition. J'en ai l'âme toute réjouie.

Il décrivit le monastère bâti dans la vallée, ceint d'une muraille vaporeuse par la brume des étangs; la ruche muette de la ferme; les frères convers en robe brune et en sabots, menant la charrue ou fauchant les foins; les pères de chœur en *coule* blanche; et la beauté des offices nocturnes, et la douceur des méditations, et l'éternel silence...

— Oui, ce serait le havre de salut, le bon refuge, — murmurait Augustin.

— Dites un mot : je vous emmène.

— Quand?

— Demain... Après-demain, au plus tard... Dom Robert m'attend.

— Demain!

— Il faut que vous sortiez d'ici, tous liens rompus, libre... Je vous enlève, je vous isole sur une terre sacrée, sans autre horizon que le ciel.

— Demain!... Mais puis-je rompre ces liens qui m'enserrent, puis-je me retrouver libre, demain? C'est impossible!... Laissez-moi réfléchir encore, éprouver mes forces, préparer la rupture... Je ne peux pas m'en aller, sans voir Fanny, sans lui dire adieu...

— Non, mon cher enfant, — dit Forgerus, — il faut faire le sacrifice entier sans lâche complaisance, et non pas dans huit jours, non pas dans trois jours, non pas demain, — aujourd'hui même... Et vous le ferez, généreusement. Ce sacrifice épouvante la nature; il paraît inhumain parce qu'il est surhumain, et certes aucun homme, par ses seules forces ne peut l'accomplir... C'est la parole de l'Apôtre : « Je ne peux rien, mais je peux tout en celui qui me fortifie... » Dieu vous fortifiera : Dieu vous aide, obscurément, à votre insu. Il vous a sauvé de l'habitude mortelle en multipliant vos dégoûts : il a changé pour vous en fruits de cendre ces voluptés, les plus douces aux hommes charnels; il vous a tourmenté, harcelé, réveillé sans trêve, et il n'y a pas eu d'heure délicieuse où vous n'ayez senti son aiguillon. A peine faites-vous un pas vers la pénitence, vous êtes porté, soulevé; et cette femme que vous croyez encore si proche de vous, si étroitement liée à vous, vous êtes déjà très loin d'elle... En vérité, je suis confondu, saisi d'admiration, si je considère l'œuvre du Sei-

gneur en vous... Mais si je considère l'état où vous tomberiez par une rechute, je suis frappé de crainte et de douleur. Quelle déchéance! Quelle misère!... Et je ne parle pas seulement des disgrâces et des embarras matériels dont vous seriez accablé; ni de ces querelles, de ces jalousies, de ces compromissions secrètes, rançon infamante de l'amour humain... Je parle de la déchéance morale, de la misère d'une âme enlizée dans l'habitude, apathique, endormie, incapable même de souffrir... N'appréhendez-vous pas cette mort spirituelle, ce silence de Dieu?...

Longtemps, M. Forgerus parla, impérieux et suppliant tour à tour. Répondant aux questions, anéantissant les objections avant même qu'Augustin les eût formulées, il exprimait avec un art singulier les intimes aspirations de cette pauvre âme fascinée par un chimérique idéal. L'homme vieillissant, qui n'avait connu les passions que dans les livres et qui s'était volontairement plié, dès sa jeunesse, aux rigueurs d'une vie presque ascétique, disait en mots enflammés l'orgueil des chastes, la souillure de la femme, la décevante infamie de l'amour... Augustin, exténué par ce débat, ne discutait plus. Il cédait, malgré lui, à la promesse du repos. Être en paix, seul, ne plus rien voir, ne plus rien entendre!...

Il murmura:

— Si je consentais à vous suivre, vous me laisseriez la revoir, dites?... Une seule fois!... Devant vous!... Je ne toucherais même pas sa main... Je lui expliquerais seulement...

La douloureuse anxiété de ses yeux meurtris, de ses lèvres pâles, émut Forgerus.

— Une seule fois!... Je vous en supplie, mon cher maître!...

— Mon pauvre enfant, vous me faites peine... Si j'étais sûr... Mais non, non, ce serait une dangereuse folie... Soyez sage!... Épargnez à vous et à elle le péril de cet adieu... Quoi! vous pleurez!

— Je souffre... Mon cœur éclate... Il me semble que je vais mourir... Ah! Fanny, mon cher trésor, ma bien-aimée!... Je vois ce visage si doux, ces yeux chéris, ces lèvres, tout convulsés de désespoir... Fanny, ma Fanny!... Que fera-

t-elle, où sera-t-elle, dans un mois, dans un an?... Dans un an! Elle m'aura oublié sans doute, car, vous l'avez dit, elle n'est pas la femme d'un seul amour... Elle me méprisera pour se consoler de moi, ou peut-être... Elle cherche si âprement le bonheur!... Ah!... qu'elle soit malheureuse par moi, demain, et puis heureuse avec un autre homme, je ne puis pas supporter cette pensée... Cela me fait trop de mal!...

— J'ai prononcé une parole imprudente, — dit plus doucement M. Forgerus. — L'inquiétude jalouse vous tenaille... Allons, ne tournez pas la tête, n'ayez pas honte de vos larmes... C'est le dernier tribut que vous payez aux faiblesses de la nature... J'ai pitié de vous, oh! tant de pitié!... Mais je me trompais. aujourd'hui, en vous disant: « Perdez le souci de cette âme! » Si l'amie que vous pleurez n'est pas une créature tout à fait vile, elle sera touchée par vos exemples plus qu'elle ne le fut par vos discours. Dieu accordera peut-être à votre repentir la grâce d'une conversion refusée à vos prières... Du sacrifice d'un seul pourra sortir le salut de tous deux...

Augustin leva la tête : ses yeux étaient pleins de larmes qui ne tombaient pas.

— Vous savez, mon enfant, ce qu'on appelle la « substitution mystique », et comment les saints prirent à leur charge les tentations des faibles et les crimes des pécheurs. C'est la forme la plus haute et la plus pure de la charité chrétienne... L'innocent souffre volontairement pour le coupable; et le pénitent pour l'impénitent... Eh bien! tout imparfait que vous êtes, imitez cette générosité sublime. Appliquez à celle que vous aimez l'humble mérite de votre pénitence. Priez pour elle, souffrez pour elle, satisfaites à la justice du Dieu offensé par elle, soyez la rançon vivante de sa faute et de son erreur. Elle cherche la joie: vous chercherez la souffrance; elle veut être chérie et admirée : vous serez délaissé de tous et méconnu; elle se plaît à la diversité des spectacles, à tous les plaisirs de la curiosité, à toutes les voluptés des sens: vous ne regarderez le monde que pour y contempler les choses invisibles peintes dans les choses visibles, vous n'aurez d'ouïe et de voix que pour la prière, vous châtierez votre corps comme un ennemi. Alors — je veux l'espérer — l'équilibre

du péché et de la souffrance se rétablira dans les balances du Juge. La grâce sera donnée à la pécheresse qui ne l'a point demandée, ni méritée, — et à vous, mon fils, par surcroît.

M. de Chanteprie demeurait incertain, ébranlé...

Forgerus l'exhorta encore.

— Rentrez dans votre chambre — conclut-il. — Demain, nous entendrons la messe ensemble, et vous me ferez connaître votre résolution... Et priez, cette nuit, priez ardemment!... moi, je n'ai plus rien à vous dire. Dieu saura bien achever l'œuvre qu'il a commencée en vous.

XXIX

Timide, comme un pauvre honteux implore une aumône, Fanny demanda :

— Le courrier de cinq heures est arrivé?

— Oui, madame. Il n'y a rien pour vous.

— Vous êtes sûre?

La concierge, indignée, répliqua :

— Puisque je vous le dis.

Madame Manolé ferma la porte de la loge, pendant que la grosse femme ricanait :

— En voilà, des manières!... Quoi qu'elle attend?... Y a donc plus d'amour?

Elle s'en alla droit devant elle, sur le boulevard Raspail.

Depuis cinq jours, elle avait passé de la surprise à la colère, de la colère à l'angoisse, et de l'angoisse à une espèce de folie somnambulique. Le monde extérieur avait disparu. Elle n'en recevait que des échos lointains, des reflets amortis, la sensation du jour décroissant avec son espoir et renaissant avec sa peine. Elle ne vivait plus que pour guetter le coup de sonnette de la concierge apportant des lettres, le froissement des papiers glissés sous la porte... Elle ne sentait plus la faim ni le sommeil. Son imagination lui représentait, tour à tour, Augustin malade, veillé par madame de Chanteprie... Augustin près de sa mère agonisante, tourmenté d'affreux remords... Augustin saturé d'amour, honteux de

sa folie, cherchant une occasion de rompre « en silence et en douceur... » Elle avait tout prévu, tout craint, le pire et l'impossible, excepté le retour de Forgerus, le drame de conscience dont « M. le maître » précipitait le dénouement.

Pour la centième fois, elle se répétait à elle-même la dernière parole du jeune homme: « Toute une vie... » Sous les platanes chétifs du boulevard, elle marchait, très vite, berçant son angoisse au rythme de ses pas, répétant le monologue intérieur dont l'écho brisé lui montait aux lèvres :

— Il m'aime. Je ne veux pas douter de lui... Assurément, il est malade... Mais Jacquine ne me laisserait pas sans nouvelles... Non, c'est madame de Chanteprie qui est malade. Elle va mourir, peut-être... Alors, tout serait changé... Augustin, libre, m'appartiendrait, à moi seule!... Non... il verrait sa mère entre nous, toujours. Il dirait que nous l'avons tuée. Oh! savoir! savoir!...

Elle enfonçait ses ongles dans la paume de ses mains. A quelques pas, un bon vieux monsieur, assis sur un banc, examinait d'un air de compassion la jolie femme brune, si pâle, qui parlait tout haut, par exclamations étouffées. Un ouvrier peintre s'arrêta, balançant un seau plein de couleur :

— A qui causez-vous donc, la petite dame?...

L'apostrophe gouailleuse réveilla Fanny. Elle se vit en face du Lion de Belfort, sur la place où filaient des tramways. Le peintre riait ; le vieux monsieur hochait la tête. « Ces gens me croient folle », pensa Fanny. Elle retourna brusquement, gagna le trottoir désert qui borne le cimetière Montparnasse... Des enfants minables jouaient çà et là ; les mères, en caraco, les tançaient à voix criardes.

« Partir ! — songeait la pauvre amoureuse. — Relancer Augustin au chevet de sa mère !... Rencontrer madame de Chanteprie au chevet de son fils... Que faire, mon Dieu, que faire?... Allons ! je m'inquiète sottement : j'aurai une lettre au prochain courrier... Et si je ne l'ai pas?... » Elle éprouva, par avance, le navrement de la déception... « Tant pis ! je partirai demain pour Hautfort. Je rôderai autour de la maison et je finirai par rencontrer Jacquine... » Soudain, une idée jaillit : « Jacquine ! Elle répondrait, sans doute, si je lui télégraphiais. Elle m'est toute dévouée... J'aurais une dépêche demain matin. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? C'était bien simple!... »

Calmée, presque joyeuse, Fanny courut au prochain bureau de poste. La dépêche envoyée, elle respira, le cœur moins lourd, entrevoyant la fin de son supplice. Cependant, elle n'osait rentrer chez elle, attendre le courrier, dans le logement sombre, si lugubre au soir tombant... Par les avenues désolées qui bordent le cimetière de l'Ouest, elle reprit sa marche incertaine. Le paysage de pierre prolongeait les lignes rigides des façades parallèles, la fuite interminable des murs troués sur des terrains vagues ou des chantiers. Çà et là, des boutiques s'éclairaient, montrant des disques de perles noires, des bouquets de porcelaine, toute la bimbeloterie funéraire des « éternels regrets ». Derrière les grilles des marbriers, stèles, croix, chapelles gothiques, sarcophages égyptiens éclataient de blancheur crayeuse. Des becs de gaz clignotaient dans le soir mauve. Le ciel s'embrumait de vapeurs rousses sur le pont du chemin de fer. Sans trêve, douloureuse et discordante, la sirène d'une fabrique répondait aux sifflets des trains comme un monstre prisonnier à l'appel des monstres libres.

Et dans ce triste lieu, à cette heure triste, l'âme de Fanny s'élança vers le sillage aérien des fumées, vers la machine aux yeux de flamme qui rugissait la joie du départ... Mais, partout, barrant l'horizon, des murs de pierre l'enfermaient, pesaient sur elle de toute leur masse, de toute leur ombre... Elle fut, entre leurs parois, comme au fond d'un puits de ténèbres, oppressée, gémissante, seule à jamais.

— Ah! c'est fini, c'est fini! — murmura-t-elle.

Comment? pourquoi? elle n'en savait rien, mais elle était sûre que tout était fini. Une intuition infaillible lui montrait son arrêt inscrit sur la figure mystérieuse des choses. Éternellement, dans sa mémoire, ces murs violacés, ce ciel rougissant, ces lueurs éparses, ces clameurs stridentes se lèveraient autour de sa douleur...

Elle prit une rue au hasard, et, sur le boulevard Montparnasse, elle retrouva le bruit et le mouvement. Les restaurants que fréquentent les employés et les rapins du quartier débordaient jusqu'au milieu du trottoir. Les petites tables, les fusains dans les caisses vertes, rappelèrent à Fanny les auberges de banlieue où quelquefois elle s'était assise avec Augustin parmi les dîneurs du dimanche. Elle revit le geste,

le regard, les cheveux blonds de l'amant penché vers elle, — et le sentiment de sa détresse lui fut si intolérable qu'elle gémit tout haut, le visage contracté, les jambes tremblantes, souhaitant mourir.

Tout près de sa maison, maintenant, elle devenait lâche, la peur de savoir ralentissait son pas. A chaque instant, relevant sa voilette, elle essuyait ses yeux, indifférente à la curiosité des passants. Au coin de la rue Boissonade, elle hésita ; oh! le repas solitaire, le silence, le froid, l'insomnie!...

« Où aller?... Que faire?... Madame Robert est absente... Chez les Saujon, je rencontrerai Barral... Je n'ai personne... personne... »

Elle fit un effort de courage et entra dans le corridor... La concierge la guettait : — Une lettre pour vous, madame Manolé!... Une lettre qui portait le timbre de Hautfort-le-Vieux!... Mais cette écriture enfantine, tremblotée, ce n'était pas l'écriture d'Augustin.

« Madame, j'écris à madame pour lui dire que M. Forgerus est revenu de chez les Turcs et que ça m'ennuie, rapport à madame. Venez, madame. Il le faut.

» Votre servante,

» JACQUINE FÉROU. »

« Ah! le maître est revenu!... Madame de Chanteprie devait l'appeler à la rescousse. Les voilà tous contre moi, la mère, le précepteur, le curé, les Courdimanche, les dévotes et l'armée anonyme des honnêtes gens... Soit! Ils ne tiennent pas encore Augustin. »

Affolée tout à l'heure par des pressentiments, Fanny retrouvait l'énergie et la confiance, en face d'un ennemi réel. L'heure était passée des mélancolies et des larmes sans cause: il fallait agir, inventer un plan de bataille, opposer la ruse à la ruse, la force à la force. Qu'Augustin fût touché par les pleurs de sa mère et les discours de son ancien maître, qu'il déplorât son péché, qu'il regrettât ses engagements, c'était possible... « On le travaille, on lui enseigne l'attitude digne et contrite qu'il devra prendre, devant moi; on lui souffle les phrases qu'il devra me répéter. Déjà, ce bon, cet excellent

M. Forgerus nous voit renonçant l'un à l'autre, noblement, comme au cinquième acte d'une tragédie... Titus et Bérénice! Ah! malheureux Augustin, malheureux enfant qu'on harcèle avec le fantôme d'un Dieu Croquemitaine!... Mais demain, je serai à Hautfort, et je n'aurai qu'un mot à dire... Vraiment, je serais bien sotte d'avoir peur... Peur de qui, de quoi?... De ce Forgerus?... N'ai-je pas les meilleures raisons d'être tranquille!... Je n'oublie pas notre dernière journée de Rouvrenoir, les serments passionnés d'Augustin, ses caresses, notre adieu sous les tilleuls, et sa tendre, douce et jolie façon de dire : « Toute une vie, c'est un long bail, mon amour!... » Il m'a promis, il m'a donné toute sa vie... Et il me briserait, il me tuerait, pour satisfaire un fanatique et une vieille folle!.., Allons donc! »

Elle passa la nuit à se rassurer malgré l'inquiétude lancinante qui, parfois, la piquait au cœur. Comme elle se levait, le lendemain, vers dix heures, un coup de sonnette retentit... «Une dépêche, sans doute, la réponse de Jacquine?...» Fanny attacha son peignoir, noua ses cheveux sur sa nuque, et courut ouvrir la porte. Un vieux monsieur, à lunettes, tout de noir vêtu, demanda madame Manolé.

— C'est moi, monsieur.

— Madame, je vous prie d'excuser l'incorrection d'une visite faite à cette heure matinale : plus tard, j'aurais craint de ne pas vous rencontrer... Je vous suis envoyé par M. de Chanteprie.

Fanny crut reconnaître le notaire de Hautfort, celui qu'elle avait vu, jadis une fois, avec madame Lassauguette.

« C'est lui — pensa-t-elle. — Ce monsieur a bien une figure de notaire... Que vient-il faire ici?... Il a l'air sinistre, cet homme, avec sa redingote trop courte et ses lunettes d'argent... »

Pourtant, elle maîtrisa son trouble, et, de bonne grâce :

— Veuillez entrer dans l'atelier, monsieur, et n'en regardez pas trop le désordre : je vais partir pour un long voyage et ma maison est toute en désarroi.

L'inconnu s'assit. Il examinait les meubles, les dessins, les moulages, et Fanny elle-même, d'un air étrange.

Debout, sa robe blanche drapant à grands plis son corps

libre, elle enfonçait une épingle dans la torsade croulante de ses cheveux. Des boucles lustrées, légères, la couronnaient de pampres noirs. Son visage, affiné par la fatigue et le chagrin, délicat comme un bijou d'ivoire, souriait, un peu incliné, avec une expression charmante de curiosité, de confusion et de pudeur.

— Alors, — dit-elle en rougissant un peu, — M. de Chanteprie vous envoie...

— Oui, madame. Permettez-moi de me présenter moi-même. Vous connaissez mon nom : je suis M. Forgerus.

Le sourire s'effaça, les bras levés fléchirent... Fanny répéta :

— Monsieur Forgerus!

— L'ancien précepteur d'Augustin.

— Je sais... Que me voulez-vous?

— Madame, je suis venu contre mon gré, sur la prière formelle de M. de Chanteprie... Ma présence, ici, peut vous paraître singulière... car, d'après les convenances mondaines, nous devrions nous ignorer l'un l'autre... Cependant...

— Je vais vous mettre à l'aise, monsieur, et vous épargner un préambule oratoire... Votre nom seul me fait deviner la cause, et le but de votre visite. Ce n'est pas M. de Chanteprie qui vous envoie : c'est madame de Chanteprie.

— Madame, vous vous trompez : c'est bien Augustin de Chanteprie qui m'a chargé d'une mission délicate... pénible...

— Je ne comprends plus, monsieur, et je ne veux pas comprendre. Si M. de Chanteprie a quelque chose à me dire, qu'il vienne chez moi, qu'il parle lui-même... Nous nous connaissons assez intimement pour nous passer d'intermédiaires... Vous auriez pu ne pas vous déranger, monsieur.

— Je vous le répète, madame, je suis venu contre ma volonté; et votre émotion me révèle que vous avez compris...

Elle se prit à rire, de ce rire qui a les éclats de la colère et les secousses du sanglot.

— Si j'ai compris!... Vous venez, comme le père Duval dans la *Dame aux Camélias*, pour faire appel au noble cœur de la femme coupable!... Vous venez me redemander Augustin de Chanteprie, mon amant... Chemin faisant, vous avez préparé la tirade sentimentale et la tirade pathétique... Car je ne suis pas une fille; on ne peut pas m'offrir de

l'argent pour que je m'en aille : alors, on me paie de belles paroles... Oh ! c'est très simple !... Je prévoyais ça... J'ai compris tout de suite... Seulement, je ne suis pas une héroïne... Je n'ai pas un noble cœur... Et l'homme que j'aime, je le garde.

Elle débita cette réplique d'une haleine, presque sans comprendre ce qu'elle disait. Dès que M. Forgerus s'était nommé, elle avait senti une folie froide l'envahir, la dresser, méprisante et menaçante, devant cet homme.

Lui, très calme, passait la main sur sa barbe grise, et regardait Fanny comme un promeneur regarde, au Jardin des Plantes, la lionne tourner et gronder derrière les barreaux. Tout d'abord, l'accueil gracieux de la jeune femme l'avait ému d'une sorte de compassion. Mais cette attaque furieuse, cette insolente ironie le débarrassaient de tout scrupule.

— Vous le gardez, c'est bientôt dit !... Et s'il veut vous quitter ?

— Il m'aime !

— Il vous aime, soit !... Mais non plus avec cette égoïste et sensuelle passion qui le fit si longtemps votre esclave. Ses yeux se sont ouverts, enfin. Il voit sa faute et la vôtre, son malheur et le vôtre, son intérêt et le vôtre.

— Il m'aime !

— Il voit sa mère mourante, prête à le maudire, ses amis consternés, son âme perdue pour vous et par vous.

— Il m'aime ! il m'aime ! — cria Fanny, d'une voix déchirante.

— Cet amour était enfoncé au plus secret de son âme, au plus vif de sa chair. En l'arrachant, Augustin a cru mourir. La blessure saigne encore, mais j'y ai porté le remède héroïque, le fer rouge... Augustin guérira de vous.

— Il m'aime ! J'ai des preuves... Ses lettres... sa volonté d'unir nos vies !... Que venez-vous faire entre nous ?... Tourmenter cette pauvre âme, avec ces mots vains et vides dont vous l'avez étourdie pendant dix ans ?... Le péché, le salut, l'éternité, Dieu !... Ah ! vous savez vous en servir, de votre Dieu !... Vous êtes très fort, très habile... Vous avez pu manier l'esprit d'un enfant, lui montrer partout le vice, salir dans sa pensée la femme et l'amour !... Une belle œuvre,

vraiment, dont vous devez être fier!... D'un homme, vous avez fait un moine, un halluciné, un infirme, incapable de vivre et d'aimer. Mais je suis venue, moi, et j'ai détruit votre œuvre abominable, car j'étais les bras qui étreignent, les lèvres qui brûlent, le cœur qui aime et qui souffre... J'étais la vie, j'étais l'amour!... Allez, j'ai marqué Augustin d'une empreinte que vous n'effacerez pas avec l'eau bénite et les saintes huiles : je suis entrée en lui, je suis dans son âme, je suis dans sa chair... Absente ou présente, je le possède... Ah! vos manœuvres, vos ruses, vos mensonges, vos prêtres, votre bon Dieu, je ne les crains pas!... Si M. de Chanteprie était bien sûr de sa conversion, il serait venu me l'annoncer lui-même... Il a peur de moi! Il m'aime toujours!

L'ardeur du sang italien, prompt au meurtre et à l'amour, toute la violence méridionale que l'éducation avait refrénée, éclataient dans les yeux de Fanny, dans sa voix. Elle allait, venait, marchait dans l'étroit espace entre la table et le divan, haletante, pleurante, furieuse, désespérée...

— Je veux le voir. Vous me trompez. Vous me tendez un piège... Est-ce que je vous connais, ?... Vous n'êtes ni le père ni le frère d'Augustin!... Je ne vous crois plus... Donnez-moi des preuves... Ah! je verrai Augustin... J'exige... J'ai le droit...

— Vous n'avez aucun droit, — dit Forgerus, gagné par la colère. — Hier encore, M. de Chanteprie croyait garder un devoir envers vous... le devoir de vous adoucir la rupture... Il m'envoyait ici pour vous y préparer.

— Mille grâces!... Je vous suis bien reconnaissante!

— Je voulais être indulgent à votre colère et doux à votre douleur, mais je n'avais pas prévu cette déclaration de haine... la haine de Dieu, oui... qui se révèle dans vos paroles, malgré vous... Vraiment, madame, je serais trop naïf de remettre Augustin en votre présence : autant vous le livrer pieds et poings liés... Vous souffrez?... Tant pis!... C'est juste. Vous avez fait trop de mal aux Chanteprie pour que je m'attendrisse sur vos mécomptes. Insultez-moi ; blasphémez, pleurez... Peu m'importe!... Il faut en prendre votre parti : vous ne reverrez jamais Augustin.

Elle s'arrêta devant le vieillard, qui la considérait d'un air paisible à travers ses lunettes.

— Je ne le verrai plus !... Prenez garde à ce que vous faites ! Vous croyez que je me laisserai prendre mon amant et que je resterai ici, tranquille, à pleurer ?... Ne me mettez pas au défi !... Je n'ai rien à ménager... Je ferai tout... tout... pour le revoir, pour le reprendre... Je combats pour la vie, moi, je défends mon amour !

— Ah ! finissons-en, — dit M. Forgerus. — Vous voulez des preuves... En voilà ! Voilà une lettre d'Augustin... J'avais promis de vous la donner quand vous seriez plus calme, après le trouble de la première surprise... Mais jamais, jamais je n'avais vu une femme comme vous !... Je commence à en avoir assez, du drame, et de ce métier de bourreau qu'on me fait faire, malgré moi.

Il s'étonnait sincèrement d'être là, dans cet atelier décoré de figures impudiques, chez cette folle qui lui disait, en face, des choses à faire frémir... Ce n'était pas une « dame », c'était une Gorgone ; — une belle Gorgone à la vérité... — On l'eût exorcisée, autrefois.

Comment Augustin avait-il pu chérir cette femme ?

Pendant que M. Forgerus méditait sur la misère des amours humaines, Fanny était allée s'asseoir contre le vitrage de l'atelier. Ses doigts fébriles dépliaient maladroitement la lettre d'Augustin, effeuillaient ces pages qui frémissaient entre ses doigts, toutes chaudes de souffrance, comme les lambeaux d'un cœur déchiré. Elle lisait ; — et l'angoisse crispait son visage, obscurcissait sa vue, alourdissait sa tête qui pencha peu à peu. Les mains ouvertes, le front appuyé au vitrage, les paupières closes et ruisselantes, elle resta sans mouvement, sans voix, anéantie.

Alors, M. Forgerus se leva, fort embarrassé de son personnage, et désireux de se retirer. Il dit doucement :

— Je respecte votre chagrin, madame... Mon pénible rôle est terminé... et ma présence ne peut que vous déplaire.

Fanny se redressa, l'air effrayé :

— Oh ! non, ne partez pas, monsieur... pas encore...

— Mais, madame...

— J'ai des choses à vous dire... des choses... C'est très confus dans ma tête, voyez-vous... Tout s'embrouille... J'ai reçu un tel coup !... Laissez-moi me remettre... comprendre. .

Oh ! monsieur, je vous en prie, ne vous en allez pas !... je vous en prie...

Où était la Furie, la Gorgone?... C'était une pauvre femme, une pauvre enfant, effarée, pitoyable, qui implorait Forgerus.

— Vous m'écouterez, n'est-ce pas ?... Je vous ai dit, tout à l'heure, des paroles blessantes... des injures... Mais j'avais perdu le sens, monsieur... Depuis quelques jours... tant d'émotions !... La tête me tournait... Monsieur, vous êtes bon, vous êtes chrétien... Pardonnez-moi !... je regrette... Oui, maintenant, je regrette... Parce que, je le vois bien, tout dépend de vous... Si vous partiez, ce serait la fin, l'irrévocable... Et vous tenez ma vie dans vos mains, ma vie !...

— Je vous assure, madame, que je n'ai aucun ressentiment personnel contre vous... Je suis tout prêt à vous entendre.

Elle s'avança vers lui, et, d'une voix toute changée, d'une voix qui venait de l'âme :

— Permettez-moi de le revoir.

— Madame, c'est impossible. Vous avez lu...

— Une fois, une seule fois !... Je serai forte ; je ne pleurerai pas... Une seule fois, devant vous !...

« Elle aussi ! — pensa Forgerus. — La même prière, les mêmes mots!... » Il revit Augustin dans la chambre du pavillon, il entendit sa voix : « La revoir, une fois encore ! Une seule fois... Devant vous !... » Dans le même excès de souffrance, le même cri montait aux lèvres des amants. Et, malgré lui. M. Forgerus fut troublé... Il se vit, juge et bourreau, tenant ces deux âmes brisées, sanglantes, qui palpitaient l'une vers l'autre, dans un effort suprême pour se rejoindre encore et s'unir... Mais il ne se demanda pas s'il avait le droit de les séparer, ces deux âmes, et s'il n'avait pas commis une sorte de crime contre la nature, en violentant la conscience d'Augustin, en substituant sa propre volonté à la volonté du jeune homme. L'idée qu'Augustin et Fanny devaient seuls, d'un plein accord, libres de toute influence étrangère, disposer de leurs personnes et de leur destinée, cette idée subversive et choquante n'effleura même pas l'esprit de M. Forgerus. Son émotion fut toute physique, une brève défaillance nerveuse comme celle qu'on ressent devant un accident de la rue, ou à la table d'opération dans un hôpital.

— Madame, — balbutia-t-il, — vous me mettez au supplice, je vous assure, car j'ai pitié de votre douleur, et je ne puis, je ne dois rien faire pour la soulager... Mon devoir...

Fanny ne pleura pas, ne cria pas ; elle tomba sur les genoux. Son âme monta dans ses yeux, l'illumina toute, jeta sur son visage décomposé l'éclair sublime qui transfigure les mourants. Muette, elle saisit les mains de Forgerus: — et, à cette minute, le geste de la suppliante, l'admirable éloquence de son regard fixe et de sa bouche entr'ouverte, atteignirent à la beauté plus qu'humaine que les grands artistes ont à peine entrevue et réalisée quelquefois. Forgerus ne put soutenir ce spectacle... Les entrailles remuées, la gorge étreinte, il essaya de dégager ses mains... Pour la première fois, devant une femme il fut homme, attendri, charmé, presque vaincu... Mais la parole de consentement mourut sur ses lèvres... Il secoua tristement la tête; il répéta:

— Je ne peux pas... Ayez du courage!

— Vous n'avez donc aimé personne! — cria-t-elle, dans un sanglot.

— Je n'ai jamais aimé que Dieu, son Église, et Augustin de Chanteprie. L'intérêt seul de mon pupille règle mes actions et commande à mes sentiments... La pitié même doit lui céder... Relevez-vous, madame!... Ne vous humiliez pas devant un homme, pécheur comme vous. On ne doit s'agenouiller que devant Dieu...

Il la força de se lever, la fit asseoir sur le divan, et s'assit près d'elle. Elle lui obéissait machinalement, le regardait avec les yeux d'un animal qui se sent martyrisé et ne comprend pas... Ce petit vieillard, impérieux et placide, lui apparaissait puissant comme un dieu, maître de sa destinée. Elle ne savait comment gagner du temps pour le retenir, le fléchir peut-être... Sur un mot de lui, elle eût baisé les pieds de Forgerus.

— Vous êtes intelligente, votre cœur n'est pas profondément perverti... Élevez-vous au-dessus des rancunes vulgaires. Bénissez la main qui vous frappe pour vous sauver. Montrez-vous digne, enfin, de l'affection qu'Augustin vous garde encore. L'épreuve vous sera salutaire, la douleur méritée, humblement soufferte, vous rapprochera de Dieu. Essayez de prier.

— Prier? — dit-elle. — Pourquoi ?... Une douleur méritée ?... Je ne comprends pas... Quel mal ai-je fait? pour quel crime me punissez-vous?... J'aimais Augustin ; il m'aimait... Est-ce que nous n'étions pas libres ?... Est-ce que je recherchais la fortune de M. de Chanteprie, ou son nom?... Je ne voulais de lui que lui-même... Je supportais tout, de lui... J'acceptais tout... Il m'a envoyée chez l'abbé Le Tourneur ; il aurait pu m'envoyer chez un pasteur ou chez un rabbin... J'y serais allée de la même façon, avec la même bonne volonté... Je me suis appliquée à croire... Je n'ai pas pu... Est-ce ma faute?... Si vous n'avez que ça à me reprocher, vous êtes bien injustes, vous tous... Ah ! ce serait si simple de vivre, d'aimer, d'être heureux, sans penser aux choses de l'autre monde !... S'il y a un Dieu, qu'est-ce que ça peut bien lui faire qu'Augustin de Chanteprie et moi nous nous aimions?

« Seigneur ! pardonnez à cette femme, — pensait Élie Forgerus. — Elle ne sait ce qu'elle dit! »

Fanny reprenait :

— On vous a raconté que j'étais un monstre, n'est-ce pas?... C'est madame de Chanteprie, ce sont les fanatiques comme elle qui sont des monstres... Ils n'ont pas de cœur, ils n'ont pas de sang dans les veines... Oh ! ces gens-là, je les hais !... Moi, moi, une criminelle, parce que j'ai voulu vivre toute ma vie de femme, parce que j'ai cherché mon bonheur !

— Vous l'avez cherché où il n'était pas.

— Est-il dans vos couvents, dans vos églises, dans votre ciel glacé où je ne sens rien?...

— Pauvre femme !

— Vous me plaignez?

— Infiniment. La lumière a brillé sur vous et vous n'avez pas voulu la voir.

— Vous me plaignez... Et lui, me plaint-il de toute son âme dévote, me plaint-il en m'assassinant?

— Il pleure sur vous plus que sur lui-même. Qu'il souffrirait, s'il vous entendait parler ainsi !

— Veut-il donc que je lui dise « merci », quand il m'abandonne, quand il me tue... Car il m'a tuée... Je ne serai plus jamais, jamais, la femme confiante et fière que j'étais!...

Le ressort de ma force est cassé... Je ne lutterai plus... Je me laisserai aller, n'importe comment, n'importe où, au courant de la vie...

— Ne dites pas cela. Vous ferez la volonté d'Augustin. Son douloureux sacrifice ne vous sera pas inutile... Madame, ne serez-vous pas émue par la suprême prière d'un homme qui vous a aimée jusqu'à mettre son âme en péril pour sauver la vôtre?... Ne voulez-vous pas le suivre, dans les chemins étroits de la pénitence, le rejoindre dans la sphère bienheureuse où les âmes se retrouvent et s'unissent pour l'éternité?

— Des mots... des mots! — dit-elle, et tout à coup elle recommença de pleurer. — Je suis perdue... Qu'est-ce que je vais devenir, maintenant?... Tout est sombre autour de moi,.. C'est la nuit, le désert... Je n'ai personne... Qu'est-ce que je ferai, ce soir, demain, et après?... Et je suis jeune, et j'ai de longues années à vivre... seule... toujours seule... moi qui n'ai vécu que d'amour!...

— Dieu pardonne aux pécheurs et console les affligés. Donnez-vous à lui, madame.

Elle ne répondit pas.

— Je souhaite qu'il vous éclaire, mais je crains bien... Allons, je dois vous quitter!... Méditez, priez... On priera pour vous... Adieu, madame.

— Adieu.

Dans la froide lumière et le silence de l'atelier, les figures des tableaux font leur geste immuable ; les déesses de plâtre contemplent de leurs yeux sans prunelles la femme étendue sur le divan. Seule, parmi ce peuple inanimé, Fanny souffre, comme elle va souffrir, seule, parmi le peuple indifférent des hommes.

Elle n'éprouve aucun sentiment de haine ou de colère; elle ne s'excite pas à maudire Élie Forgerus et madame de Chanteprie; elle oublie que Barral a prédit ces choses, et qu'il attend.

Comme des nuages au vent, ses pensées roulent... C'est un chaos de souvenirs... Deux ans de sa vie, le merveilleux amour dans les décors enchantés du Chêne-Pourpre... Le vallon de Port-Royal... les soirs d'été... la lune claire entre

les tilleuls... la route blanche... la Maison du Pavot!... Ah! le reflet du feu sur le lit, le sourire du chevalier Adhémar, l'âme ombrageuse enfin domptée, le jeune amant qui tremble aux bras de la femme, et frémit avec elle, et défaille dans l'amour!... Ces cheveux, ces lèvres, ces yeux qui brûlaient Fanny, ces yeux dont le regard palpite encore, flèche ardente, au vif de son cœur blessé... Tout, les lettres qu'on lit en pleurant, les départs et les retours, les causeries, les caresses, l'anxieuse attente, les jalousies, les joies, les chagrins, l'intimité mystérieuse, — tout cela, c'est le Passé!

Qu'importent les mois et les ans!... L'amant perdu est aussi loin de Fanny que les morts dont elle ne porte plus le deuil! Elle sentira le visage adoré pâlir et s'effacer dans sa mémoire... Elle oubliera le goût des lèvres d'Augustin, le bruit de son pas, ses gestes coutumiers, son rire, son étreinte et jusqu'au timbre de cette voix qui disait : « Fanny! »

Il n'est plus!... il est mort, pour elle!... Fanny l'appelle vainement. Elle tend vers lui ses mains convulsives... Elle crie : — Non!... ce n'est pas vrai!... ce n'est pas possible!... je ne veux pas!... La douleur monte, des profondeurs de son être, coule avec ses larmes, avec sa vie... Écrasée, maintenant, silencieuse, elle ne bouge plus... elle ne gémit plus... Ses yeux vacillent, noyés de ténèbres, et le désir de la mort emplit son cœur.

MARCELLE TINAYRE

(La fin au prochain numéro).

DE

LA VALLIÈRE A MONTESPAN[1]

I

LES INTRIGUES CONTRE MADEMOISELLE DE LAVALLIÈRE

> « On croit que Sa Majesté va bientôt faire mademoiselle de La Vallière duchesse, elle le mérite et on ne peut pas être plus aimée qu'elle n'est à la cour, ne faisant jamais de mal à personne et faisant toujours tout le bien qu'elle peut. »
> (*Le prince de Condé à la reine de Pologne*, 23 avril 1666.)

En 1661, au moment où pour la première fois Louis XIV rencontra Louise de La Vallière, il y avait chez le jeune roi un mélange assez singulier de maturité précoce et d'inexpérience presque enfantine.

1. Parmi les documents inédits dont s'est principalement inspirée cette étude, il convient tout d'abord de citer les lettres même de Louis XIV, dont une faible partie seulement a été publiée et qui jettent parfois des lumières inattendues sur les relations du roi avec tel ou tel de ses sujets. — La correspondance de Le Tellier et de Louvois n'est guère moins précieuse : partageant avec Colbert et quelquefois accaparant la faveur du monarque, ils traduisent avec la différence de leurs caractères la pensée du maître sur les matières les plus privées, et souvent la laissent transparaître en toute limpidité. — Nous avons également trouvé à Chantilly les renseignements les plus abondants dans les nombreuses lettres que, de 1663 à 1667, le prince de Condé et le duc d'Enghien son fils adressèrent à Marie de Gonzague, reine de Pologne. Cette correspondance, dont M. le duc d'Aumale a signalé tout l'intérêt et dont M. Macon, l'aimable et distingué conservateur du musée Condé, a bien voulu nous donner la plus large communication, constitue l'une des sources les plus importantes pour l'histoire de la cour de Louis XIV pendant les premières années du règne. Témoins placés au premier rang, de trop haute condition pour se laisser absorber par l'esprit de coterie, doués d'ailleurs d'un jugement bienveillant, le père et le fils apportent dans leurs récits une exactitude et une autorité qui font le plus souvent défaut aux Mémoires du temps.

Le cardinal Mazarin et la reine-mère n'avaient rien épargné pour le former à son métier de roi, et, bien doué en intelligence et volonté, il apparaissait déjà mûr, conscient de ses droits et de ses devoirs. Un écrit anonyme, qui date des premières années de son règne, confirme d'autres témoignages très connus sur son caractère : « Il veut être maître tout seul et ne veut point se laisser gouverner de personne ; il est hardi, fier, intrépide, parle fort peu et bien à propos, constant dans ses résolutions, fort secret et judicieux.... Il veut que ses ordres soient exécutés très invariablement... Il rit fort peu et avec beaucoup de modération. »

Cependant ce garçon « bien fait, grand et fort, » d'une santé superbe, est avide de plaisir. Son tempérament l'entraîne indistinctement vers toutes les femmes dont il y a quelque apparence qu'il puisse être aimé. C'est l'une des moins belles des nièces de Mazarin, Olympe, la future comtesse de Soissons, qui allume ses premiers feux. Une des « filles » de la reine mère, mademoiselle de La Motte-Argencourt, succède à Olympe, et elle émeut à tel point le jeune roi « qu'il s'exprime comme un homme amoureux qui n'était plus sage». Calmé par le cardinal et par la reine mère, il est pris tout entier par la sœur d'Olympe, Marie Mancini, que les femmes jugent « toute laide ». Mais la politique intervient ; il est question d'un mariage avec Marguerite de Savoie ; du premier coup d'œil, Louis trouve « fort agréable et bien faite » cette princesse, bien qu'elle soit moins belle que la « toute laide » Mancini. La politique rompt le projet de mariage : il est reconquis par l'Italienne. Mais le cardinal et la reine s'interposent ; sa résistance à leur volonté ne va pas au delà de quelques larmes. Louis pleurera toujours facilement, et quelques sanglots bruyants rapidement oubliés témoigneront en mainte occasion, et de la bonté native de son cœur et de sa facilité égoïste à oublier toute peine où son amour-propre n'est pas intéressé. Il lui suffit d'apercevoir Marie-Thérèse, la triste infante espagnole, pour être charmé, et le lendemain des noces, il fait éclater sa joie.

Deux remarques frappent dans cette brève chronique d'amourettes : la facilité du jeune homme à aimer en peu de temps avec la même sincérité plusieurs femmes ; et cette

mauvaise chance qu'il n'ait pas rencontré la beauté chez celles que la politique ou le hasard lui a présentées. En timide, en adolescent à peine émancipé, il accueille avec enthousiasme toutes les bonnes volontés. N'est-ce pas, au dire des chroniques de la cour, une dame assez mûre, une « borgnesse », madame de Beauvais, qui lui a donné sa première leçon expérimentale d'amour? Si précocement développé par ailleurs, il demeure en matière sentimentale un très jeune homme, en quête d'amour, n'osant point lever trop haut ses regards, vaguement défiant de lui-même, craignant, par un effet de son expérience précoce, le piège des aventurières qui feindraient de l'aimer. Sans doute, il est secrètement jaloux de tels des jeunes gens qui ont été élevés avec lui, Tréville, Rohan, Lesdiguières ou Brienne, dont l'esprit est plus vif que le sien, et qui oublient quelquefois que leur camarade est devenu leur roi. Un comte de Guiche, dans un mouvement de colère, ne se gêne pas pour écrire : « que s'il pouvait tenir ce fanfaron (Louis XIV) en pleine campagne tête à tête, il lui ferait bien ployer les voiles ».

C'est que le jeune roi, dont les ministres admirent le jugement, n'est aux yeux de la jeunesse qui l'entoure qu'un enfant avec lequel on peut se permettre bien des libertés. Delamare raconte comment mademoiselle de La Motte, « fille » de la reine mère, future duchesse de La Vieuville, se vengea de la peur que lui avait faite le roi en lui envoyant cinq souris dans une boîte « fort propre » : « Cette demoiselle servant un jour le roi à table et lui donnant à boire de la main droite lui montra une grenouille de la main gauche. Le roi la voyant s'écria : « Ah! la vilaine! » et manqua de tomber en faiblesse... Les filles de la reine mère étaient d'une très grande familiarité avec le roi, jusque-là qu'un jour dans la chambre de la reine la même mademoiselle de La Motte pinça le roi d'une telle force qu'il ne put s'empêcher de crier : « Ha! la chienne! » Et la place où elle l'avait pincé devint toute livide. »

Tel était donc Louis XIV en 1661, au moment où la mort de Mazarin déchaîna toutes les convoitises: « Beaucoup de gens, note finement madame de La Fayette, espéraient quelque part aux affaires, et beaucoup de dames par des raisons à peu près sembla-

bles espéraient beaucoup de part aux bonnes grâces du roi. Elles avaient vu qu'il avait passionnément aimé mademoiselle de Mancini et qu'elle avait paru avoir sur lui le plus absolu pouvoir qu'une maîtresse eût jamais eu sur le cœur d'un amant; elles espéraient qu'ayant plus de charmes, elles auraient pour le moins autant de crédit et il y en avait déjà beaucoup qui prenaient pour modèle de leur fortune celui de la duchesse de Beaufort (Gabrielle d'Estrées) ».

La prudence du roi, sa timidité, ses sentiments religieux, son affection pour Anne d'Autriche et pour la jeune reine Marie-Thérèse, le retiennent un moment, pas longtemps. On raconte qu'il s'engagea d'abord dans un manège de coquetterie avec sa belle-sœur, « Madame », incapable de résister au besoin de plaire. Pour donner le change aux fâcheux, il fut résolu qu'il feindrait d'honorer de ses attentions une des beautés secondaires de la Cour : on hésitait entre mademoiselle de Pons, mademoiselle de Chemerault, et une autre jeune fille au service de Madame, « fort jolie, fort douce, fort naïve », dit madame de La Fayette, et qui s'appelait Louise de La Vallière.

Louise de La Vallière était de fort petite noblesse, et venait de faire ses débuts à la Cour ; elle avait à peine dix-sept ans. Des juges non prévenus ne l'admiraient guère : « Elle est d'une taille médiocre, fort menue, elle ne marche pas de bon air à cause qu'elle boite ; elle est blonde et blanche, pleine de petite vérole... » Pourtant, selon madame de Motteville, « elle était aimable et sa beauté avait de grands agréments par l'éclat de la blancheur et l'incarnat de son teint, par le bleu de ses yeux qui avaient beaucoup de douceur et par la beauté de ses cheveux argentés qui augmentait celle de son visage. »

Mais, sur les plus éclatantes et sur Henriette d'Angleterre elle-même, cette petite boiteuse avait aux yeux du roi une supériorité plus précieuse que celle de la beauté ou de l'esprit. Un jour qu'à propos d'un mariage dont il était question pour elle, il lui parla, il se convainquit que par hasard un de ses courtisans lui avait dit vrai : depuis un an et plus cette petite fille romanesque nourrissait un amour timide et lointain pour le roi de France. A cette tendresse naïve, qu'il n'avait jamais rencontrée, le jeune homme répondit par le don pas-

sionné de son cœur. La résistance ne fut pas longue. En quelques semaines, Louise de La Vallière était conquise, et, comme dans les beaux romans qui faisaient les délices des ruelles, le roi et la bergère s'aimèrent de toute la ferveur de leurs cœurs novices. « Ils gardaient beaucoup de mesures : il ne la voyait pas chez Madame et dans les promenades du jour ; mais, à la promenade du soir, il sortait de la calèche de Madame et s'allait mettre près de celle de La Vallière dont la portière était abattue ; et comme c'était dans l'obscurité de la nuit, il lui parlait avec beaucoup de commodité. »

Telle fut l'aventure idyllique de Louis XIV et de mademoiselle de La Vallière ; mais les idylles sont brèves dans la vie réelle. Elles fleurissent difficilement dans les cours royales comme celle dont madame de La Fayette nous a conté l'histoire sentimentale, Loret les splendeurs officielles, et le prince de Condé la chronique toute pleine d'intrigues.



Ce qui caractérise avant tout cette cour, c'est son extrême jeunesse et son ardeur au plaisir. Émancipée par la mort de Mazarin, toute une génération de vingt ans, grandie avec Louis XIV, secoue impatiemment le joug de quelques fâcheux, dont le plus illustre est la reine-mère. L'intrigue, l'intrigue amoureuse d'abord, est sa passion. Les compétitions y sont d'autant plus ardentes que la Cour n'est pas très nombreuse alors, et que les contacts y sont plus fréquents. A l'occasion de la visite du marquis de Caracène, retournant de Flandre en Espagne en traversant Paris, le roi voulut donner une fête : « Le bal, constate le prince de Condé, n'était point beau ; la plupart des dames étaient encore aux champs. Il ne s'en trouva dans tout Paris que quatorze ; encore madame de Carignan était-elle du nombre et madame de Bade, sa fille, qui n'a pas des attraits plus grands que sa mère. Je ne crois pas que le marquis de Caracène soit parti fort édifié de nos beautés. » Il est des jours où de son côté le duc d'Enghien observe mélancoliquement : « On ne s'est jamais tant ennuyé que l'on s'ennuie ici. Le roi est enfermé quasi toute l'après-dînée, et les reines jouent dans le même temps.

Il n'y a presque point de femmes ici et fort peu d'hommes. Jamais la Cour n'a été si petite et on ne sait quasi à quoi s'occuper. » En effet, la Cour n'est guère composée que des maisons du roi, de la reine, de la reine mère, de Monsieur, de Madame, et ces maisons sont beaucoup moins nombreuses qu'elles ne seront plus tard. Les seigneurs qui viennent se montrer au roi ne font que paraître. Ceux qui ont des fonctions dans les provinces obtiennent difficilement des congés. C'est cette petitesse de la Cour qui facilite les déplacements continuels de Paris à Saint-Cloud, à Versailles, à Saint-Germain, à Fontainebleau, etc...

Mais les moments d'ennui dont se plaint le duc d'Enghien sont rares. Chaque saison amène ses divertissements ; certain hiver fut le triomphe du bal masqué. « On prend quelquefois des habits de vieille, de procureur, de docteur en Sorbonnes et c'est une mode fort commode pour les galants... Depuis qu'on a trouvé l'invention des bals en masque, on ne peut plus souffrir les autres. Rien n'en approche. Il y a une liberté sans désordre. On se met où on veut, on parle à qui on veut parler et l'on y fait comme si tout le monde était égal. Si on veut être connu on l'est, et si on veut on ne l'est pas. » L'été, ce sont des parties aux champs, et voici comment monsieur le Duc annonce une grande fête préparée à Versailles. « La reine et toutes les dames partiront d'ici à six ou sept heures du soir et y arriveront la nuit. Elles y trouveront une grande collation en y arrivant, en suite de quoi on les mènera dans le parc où il doit y avoir une comédie, des ballets, un bal et un grand souper. On n'en reviendra qu'à sept ou huit heures du matin et on passera toute la nuit en fête et en divertissements.

Les réjouissances, bals, soupers, comédies, ballets, chasses, cavalcades, les revues, sont de merveilleuses occasions pour nouer des intrigues. Il se forme des petites coteries dont les dissensions font l'occupation de tous les jours, n'épargnant pas le roi lui- même qui, au début, n'est guère que le chef de l'une d'elles, non de la plus importante. Il y a celle de la reine mère, offusquée de la gaieté licencieuse qui se propage autour d'elle, et tâchant, avec quelques dames fidèles, de maintenir au moins le décorum extérieur ; celle de Madame, la plus turbulente et la plus bruyante de toutes : on s'y

aime, on s'y brouille, on s'y raccommode chaque jour; celle de Monsieur, qui en est fort différente; celle de la comtesse de Soissons, surintendante de la maison de la reine, l'une des femmes les plus intelligentes et les moins scrupuleuses de son temps. Il y en a dix autres, qui tour à tour se forment, se dissolvent et reparaissent au hasard des événements. L'agitation que créent leurs rivalités est si inséparable de la vie de Cour, que si par hasard elles font trêve, le duc d'Enghien s'en étonne, mande tristement qu'on s'ennuie, et s'excuse en faisant espérer un scandale prochain.

Or, tandis que toutes les personnes de quelque rang ont autour d'elles un cercle d'amis empressés à les servir, à surveiller leurs adversaires, il n'est guère que mademoiselle de La Vallière qui se meuve toute seule, à l'aveuglette : « Le peu d'esprit de La Vallière, explique dédaigneusement madame de La Fayette, empêchait cette maîtresse du roi de se servir des avantages et du crédit dont une si grande passion aurait fait profiter une autre : elle ne songeait qu'à être aimée du roi et à l'aimer. » Le demi-secret dans lequel, plusieurs années durant, est tenue sa liaison, la médiocrité de sa naissance, sa naïveté, sa simplicité, écartent d'elle les amitiés qui, en échange des services qu'elles rendent, attendent d'autres services. On la sait incapable de faire du mal, incapable également d'être utile à ses amis. Pourquoi donc s'attacher à elle ? « On ne peut pas, dit le prince de Condé, être plus aimée qu'elle n'est à la Cour, ne faisant jamais de mal à personne et faisant tout le bien qu'elle peut. » Possible, mais cette affection pour la maîtresse, qui ne songe qu'à aimer le roi et à être aimée de lui, ne peut guère être qu'une bienveillance banale, un peu dédaigneuse et un peu déçue, qui ne fera jamais qu'on se compromette en sa faveur, ni même qu'on lui donne un bon conseil dans un moment de détresse.

Et cette même naïveté, qui empêche mademoiselle de La Vallière de grouper autour d'elle des dévouements utiles, la fait la proie toute désignée d'aventurières médiocres plus propres à la compromettre qu'à la servir. C'est madame de Choisy, dont la morale se réduit à l'art du courtisan et qui la mit en action dans la personne de son fils; c'est aussi mademoi-

selle de Montalais. Celle-ci « avait naturellement beaucoup d'esprit, un esprit d'intrigue et d'insinuation ; et il s'en fallait de beaucoup que le bon sens et la raison réglassent sa conduite. » Elle avait obtenu de son amie l'aveu de ses relations avec le roi et elle s'entremit avec d'autant d'indiscrétion que de maladresse dans ses affaires. Par des confidences malencontreuses, elle fut l'occasion de la première brouille du jeune homme et de la favorite. Sa manie était d'écrire des lettres, d'en recevoir et de les conserver pour les faire reparaître à l'occasion. Elle était en correspondance avec tout ce qu'il y avait d'intrigants à la cour. Quand, disgraciée, elle fut reléguée à l'abbaye de Fontevrault, elle emporta avec elle la cassette renfermant ses papiers, véritable boîte à surprise d'où sortirent indéfiniment des pièces à scandale. Elle était pourtant presque recommandable à côté de mademoiselle d'Artigny, arrivée, dit-on, enceinte à la Cour, pardonnée par la pitié du roi et dont mademoiselle de La Vallière fit sa compagne de prédilection. « Belle comme un ange » et sans aucun scrupule, elle se distingua par sa complaisance à faciliter les rencontres des deux amants. « Ils ne font point de façon devant elle, Dieu l'ayant douée d'un esprit fort commode. » Le roi la récompensa en la mariant au comte du Roure avec une dot fort convenable.

De telles relations, quand même le roi lui-même condescendait à s'en servir, n'étaient pas pour fortifier l'ascendant de sa maîtresse. Elles n'étaient pas capables davantage de soutenir madame de La Vallière au milieu des hostilités auxquelles elle se trouvait en butte ; car sa mauvaise fortune voulait qu'elle réunît contre elle à la fois tous les honnêtes gens de la vieille Cour, désireux de voir le roi revenir dans le sentier de la vertu, et tous les intrigants de la nouvelle, avides de la supplanter dans la faveur de Louis XIV.



Ce n'est pas ici le lieu de redire, après beaucoup d'autres, toutes les tentatives de la reine mère pour rappeler son fils dans le droit chemin, la tristesse et les fureurs de la jeune reine, quand elle sut que « cette fille qui a des diamants aux

oreilles » était la maîtresse du roi; les efforts discrets d'hommes d'Église comme Bossuet, ou les démonstrations intempestives de maniaques comme le duc Mazarin. Nous ne passerons pas davantage en revue les innombrables machinations qui eurent pour but d'amener la chute de mademoiselle de La Vallière. Nous ne chercherons pas même à pénétrer le mystère d'un singulier épisode, que le duc d'Enghien raconte en ces termes : « Il est arrivé une aventure à mademoiselle de La Vallière il n'y a que deux jours, qui a fait assez de bruit. Elle entendit crier la nuit, comme elle dormait; un petit chien qu'elle a s'éveilla et dans ce même temps-là un homme marcha dans la chambre et parla. Elle n'entendit pas ce qu'il disait, elle demanda qui était dans la chambre et, personne ne lui ayant répondu, la peur lui prit, elle se jeta en bas de son lit et s'enferma dans un petit cabinet dont elle appela du monde par la fenêtre. Quelques gens étant arrivés, ils trouvèrent la chambre fermée à clé et ils furent obligés d'enfoncer la porte. Après être entrés, ils ne trouvèrent personne dans la chambre et seulement la marque d'un pied crotté sur un petit placet qui était tout près de la fenêtre, et la muraille égratignée comme si on y avait jeté des crampons pour attacher une échelle de corde et une autre échelle de bois à une autre muraille qu'il fallait passer pour venir au bas de la fenêtre. » Fut-ce une tentative de vol, ou, comme le roi le crut, un essai d'enlèvement? La chronique en fut longuement défrayée. Mais nous passerons une fois encore, pour nous arrêter à la fameuse affaire de la lettre espagnole, parce qu'elle est une des plus hardies tentatives dirigée contre Louise de La Vallière, parce qu'elle fournit un très curieux chapitre de l'histoire de la Cour, et aussi parce que nous y apporterons la précision de documents nouveaux.

Du plus au moins, l'aventure de la lettre espagnole a intrigué la curiosité de tous ceux des contemporains qui furent en situation d'être renseignés. Avec des variantes de petite importance, on en trouve la relation dans l'*Histoire de Madame* par madame de La Fayette, les Mémoires de madame de Motteville, les dépêches de l'ambassadeur vénitien Sagredo, une lettre circonstanciée de Guiche au roi, les Mémoires d'Ormesson, la Correspondance des princes de Condé, etc.

A tous ces récits, qui datent de trois ans après l'envoi de la fameuse lettre, nous en préférerons un autre. Il n'a pas, en effet, le seul mérite de l'inédit : il a celui d'émaner de l'homme qui recueillit toutes les pièces et toutes les dépositions et qui employa toute sa sagacité et toute son attention à tirer au clair les détails de l'affaire. C'est un mémoire écrit de la propre main du ministre Le Tellier.[1]

« En l'année 1662, vers le mois de mars ou d'avril (il s'agit exactement des premiers jours de mars), il fut porté à la demoiselle Molina, espagnole, l'une des premières femmes de chambre de la reine, un paquet adressé à Sa Majesté, dont l'enveloppe était suscrite de la main de la reine d'Espagne, dans lequel il y avait une lettre en langue espagnole portant avis à la reine que le roi entretenait commerce avec mademoiselle de La Vallière.

» Le paquet fut rendu à ladite demoiselle Molina par un garde du roi servant chez la reine, nommé Saint-Éloy, lequel l'avait reçu à la porte de la salle des Gardes des mains d'un homme inconnu qui lui dit que ce paquet avait été reçu d'Espagne à quelques lieues de Paris par dom Cristoval de Gavilla, s'en retournant à Madrid après avoir fait les compliments du roi catholique à Leurs Majestés sur la naissance de monseigneur le Dauphin, et qu'il avait eu ordre de Gavilla qui l'envoyait en Flandre de rendre ledit paquet à quelqu'une des dames étant près de la reine à son passage par Paris.

» Quoique, par l'inspection du paquet ainsi suscrit, la demoiselle Molina ne doutât point qu'il ne vînt de Madrid, néanmoins, dans l'appréhension qu'elle eut qu'il ne contînt quelque chose de fâcheux sur la santé du roi d'Espagne, elle se résolut de l'ouvrir, comme elle fit, et, y ayant trouvé une lettre de la teneur ci-devant expliquée, elle remit le tout au roi, sans en donner aucune connaissance à la reine. Il fut alors vérifié que l'enveloppe provenait d'un paquet que la reine avait reçu peu de jours auparavant de la reine d'Espagne, lequel Sa Majesté avait ouvert publiquement dans sa chambre, et qu'il fallait que quelqu'un à la cour l'eût ramassé, à dessein d'en mésuser. »

1. Ce mémoire était destiné à M. de Bezons, intendant dans le Languedoc, chargé, comme on verra plus loin, de procéder à l'interrogatoire du principal coupable dans l'affaire de la lettre espagnole. M. de Vardes, détenu à Montpellier.

Ainsi le rédacteur de la lettre anonyme avait voulu dénoncer à la jeune reine les amours de son mari. On conçoit à quel point cette tentative contre la liberté de son cœur irrita Louis XIV. Il fit bon visage devant la Cour, prescrivit le secret à mademoiselle Molina, et ordonna une enquête qui n'aboutit pas.

Dans son embarras, il s'ouvrit à l'un de ses courtisans les plus déliés, le marquis de Vardes, qui était présent à l'ouverture de la lettre, et à qui son âge (il avait dix ans de plus que la jeune génération qui s'agitait autour du roi), sa connaissance de l'intrigue et un air de supériorité qu'il prenait, donnaient un certain prestige. De Vardes s'efforça d'attirer les soupçons du roi sur mademoiselle de Montpensier, « dont l'esprit est toujours agité » et sur madame de Navailles, dame d'honneur de la jeune reine, dont le défaut de complaisance en matière amoureuse avait déjà contrarié le roi. Malgré toutes les recherches, il fut impossible de trouver aucune preuve contre personne. Mais divers épisodes où se trouvaient mêlés Vardes et la comtesse de Soissons donnèrent à penser au roi.

« Il y a quelques jours, écrit le prince de Condé, le 12 décembre 1664, que M. le chevalier de Lorraine parlant à mademoiselle de Fiennes qui est fille (d'honneur) de Madame, M. de Vardes y survint, qui lui dit qu'il s'étonnait de ce qu'il s'avisait de dire des douceurs à cette fille et qu'il lui conseillait de s'adresser à la maîtresse, que sur sa parole il ferait bien mieux et qu'il trouverait beaucoup plus de facilité. Le chevalier de Lorraine en alla faire le conte à l'heure même à plusieurs personnes qui l'ont redit à Madame et à Monsieur qui s'en sont plaints au roi, lequel a ordonné à M. de Vardes d'aller à la Bastille. » M. de Vardes avait-il tenu ce propos? Il le niait bruyamment. Mais la parole de ce noble seigneur était sujette à caution. Madame avait toute sorte de raisons de croire le pis qu'on dirait de lui.

Il est possible que Louis XIV, convaincu de la fausseté du marquis, ait dès ce moment soupçonné qu'il n'était pas étranger à l'affaire de la lettre, mais il n'attendit pas longtemps la pleine lumière. Tout en faisant la cour à Madame, le marquis de Vardes était l'amant de la comtesse de Soissons, sur laquelle d'ailleurs — c'est le comte de Soissons qui

l'affirme — il avait la meilleure influence. Pour se venger de Madame, la comtesse de Soissons livra au roi une lettre que le comte de Guiche, un suivant de la princesse, « lui avait écrite pendant leur galanterie ». On y agitait la question de rendre Dunkerque à l'Angleterre, et la personne royale y était traitée de manière fort insolente. Violemment irrité, Louis XIV alla trouver sa belle-sœur, qui se disculpa comme elle put, excipa d'un égarement passager, l'attendrit, et lui rappela qu'il lui avait formellement pardonné toutes ses folies de cette époque.

Puis, prenant l'offensive, Madame avoua « qu'il était vrai qu'elle avait eu part d'une chose qui s'était faite contre le service du roi, mais que c'étaient Vardes et la comtesse de Soissons qui en avaient été les auteurs ». Et elle les accusa d'avoir forgé la fameuse lettre espagnole. Le témoignage de Guiche vint peu après confirmer le sien. Il s'en ajouta d'autres.

Les véritables motifs de cette intrigue sont clairement indiqués par Le Tellier :

« Sa Majesté a aussi su que ledit marquis de Vardes a eu plusieurs motifs en composant cette lettre feinte. L'un, de devenir plus considérable auprès du roi par la division qui naîtrait entre Leurs Majestés et par les affaires qu'elle donnerait au roi. L'autre, de soulager le mécontentement de madame la comtesse de Soissons, à cause du nouveau rang accordé aux princes de la maison de Lorraine au préjudice de ceux de Savoie, en procurant par tous moyens que le roi retournât chez ladite comtesse, dont Sa Majesté s'était éloignée à cause des marques publiques que ladite dame avait données de son chagrin. Le dernier, l'espérance de l'éloignement de mademoiselle de La Vallière, ou au moins qu'en la conservant le roi serait obligé de la tirer de chez Madame et de garder beaucoup de mesures pour continuer à la voir.

»... En conservant mademoiselle de La Vallière et la tirant d'auprès de Madame, le roi serait obligé de se servir de la maison de ladite dame comtesse de Soissons, tant à cause de la commodité que de l'habitude que Sa Majesté avait d'y aller. Et que, par les uns ou les autres de ces événements-là, on porterait le roi à aller plus souvent que jamais chez ladite dame

comtesse, la réputation sur le fait du crédit se rétablirait et ledit sieur de Vardes tiendrait fort avantageusement toutes les avenues près de Sa Majesté. »

Ainsi, provoquer un scandale, brouiller le ménage royal, forcer le roi à se séparer d'une maîtresse, auprès de qui les intrigants ne trouvaient pas leur compte, ou bien, s'il la voulait garder, l'obliger à subir l'entremise de la comtesse de Soissons et à reprendre des habitudes dans la maison de cette reine d'intrigues, — en un mot, domestiquer Louis XIV au profit de la comtesse et de son amant de Vardes : tel fut le plan de cette petite conjuration. Il y avait de quoi mettre le roi en très grande colère. Il pardonna à Madame à cause de son repentir et de sa délation. Par égard pour le maréchal de Grammont, père du comte de Guiche, le roi ne tint pas rigueur à celui-ci, qui fut seulement exilé de la Cour et alla guerroyer en Hollande où il se distingua par son courage et son extravagance. La comtesse de Soissons fut envoyée dans ses terres ainsi que son mari. Mais toutes les sévérités s'abattirent sur le roué qui avait monté l'affaire, essayé d'en lire le succès sur le visage royal et de détourner les soupçons sur des innocents.

Au sortir de la Bastille, Vardes avait été invité à se rendre à son gouvernement d'Aigues-Mortes. Sitôt que le roi connut sa culpabilité, deux archers partirent pour l'arrêter ; l'ayant trouvé à Montpellier, ils lui signifièrent d'avoir à se défaire de son gouvernement et de sa charge de capitaine des Cent-Suisses. Presque en même temps, une série de courriers partaient des cabinets du roi, de Le Tellier et de Louvois, dans toutes les directions. Il fallait assurer le plein effet de l'arrestation de Vardes en mettant la main sur tous ses papiers : il y avait urgence aussi à saisir les lettres que mademoiselle de Montalais conservait par devers elle : c'était de ses inépuisables réserves qu'était sortie la lettre par laquelle la comtesse de Soissons avait voulu compromettre Guiche. La demoiselle, par ordre du roi, était enfermée à l'abbaye de Fontevrault. On arrêta aussi Corbinelli, l'ami de madame de Sévigné, qui avait servi d'intermédiaire entre ces illustres pêcheurs en eau trouble.

Des guet-apens étaient tendus à tous les courriers qui

pouvaient porter des messages des prévenus; car ceux-ci, comme bien on pense, ne s'endormaient pas. La comtesse de Soissons dépêchait courriers sur courriers à mademoiselle de Montalais et au marquis de Vardes. Rien n'est curieux comme de suivre, dans la correspondance de Le Tellier et de Louvois, cette lutte de vitesse entre les courriers de madame de Soissons et les courriers de Sa Majesté; les ministres étudient et pèsent gravement toutes les chances : l'état des routes, le nombre des relais, la qualité des chevaux, ou la trahison possible de quelque maître de poste.

Tant de précautions et de zèle démontrent l'importance que Louis XIV attachait à tirer au clair cette ténébreuse affaire. On en a d'ailleurs une preuve palpable quand on parcourt le volumineux mémoire de Le Tellier, que nous avons cité, et qui est une instruction à M. de Bezons, intendant à Montpellier, chargé d'interroger le marquis de Vardes.

M. de Bezons s'acquitta de sa tâche à la satisfaction de ses commettants qui lui exprimèrent à plusieurs reprises leurs remerciements. L'interrogatoire et l'examen des papiers de tout genre que l'on parvint à saisir furent menés, n'en doutons pas, avec tout le soin et le secret désirables. Après quoi le roi fit justice, comme il lui convint, et, à ce qu'il semble, en toute sagesse et modération.

La comtesse de Soissons vit sa disgrâce officielle prendre fin l'année suivante. « Le roi, note le duc d'Enghien le 28 octobre 1666, lui a permis de revenir à la Cour, mais je crois qu'elle aura peine à s'y mettre aussi bien qu'elle était devant son affaire. » Le duc et son père sont d'accord pour penser que « ce sont des gens perdus ». Effectivement ils ne recouvrèrent jamais la faveur royale. L'expérience, si rude qu'elle eût été, n'avait pu d'ailleurs éteindre chez Olympe Mancini le génie de l'intrigue, et elle recommença ses cabales, au grand désespoir du comte de Soissons. Quelqu'un s'en plaignit un jour à ce dernier, qui répondit, en mari point ombrageux, qu'il n'en pouvait arriver autrement, le roi ayant éloigné de la cour le marquis de Vardes, « le seul homme qui eût quelque empire sur madame de Soissons ». Ainsi la vive amitié de jeunesse entre le roi et la comtesse s'est éteinte. Plus jamais elle ne se ranimera. Peut-être, une des conséquences les plus graves — très

lointaine celle-là et inattendue — de la brouille entre Louis XIV et Olympe Mancini sera que le prince Eugène, fils d'Olympe, sera général autrichien au lieu d'être général français.

Vardes demeura le plus gravement frappé. Tandis que mademoiselle de Montalais, quelques mois après, était autorisée par Louis XIV à quitter temporairement son couvent pour vaquer à des affaires de famille, tandis que Corbinelli sortait bientôt de prison et se distrayait de ses malheurs en étudiant la philosophie, l'intrigant marquis, tombé malade pendant sa réclusion, obtenait à grand'peine quelques adoucissements à son régime. Et lorsqu'il recouvra la liberté, ce fut avec l'obligation de demeurer de longues années dans son gouvernement. Il ne reparut à la Cour qu'en 1683, vieilli, usé, insignifiant.



L'affaire de la lettre espagnole eut des conséquences de toutes sortes, à la Cour, dans l'État, et aussi dans les relations de Louis XIV avec Louise de La Vallière.

Le roi sentit la nécessité de mettre plus de distance entre sa personne et le reste du monde. Aux brillants jeunes gens qui, parce qu'ils avaient été élevés avec lui, oubliaient trop qu'il était leur maître, il rappela qu'il l'était et entendait le demeurer. Guiche et Grammont ne reparaîtront pas à la Cour. Lauzun, autre important, sera bientôt disgrâcié. Cela, pour apprendre à tous que tout ce qui touche au roi est « un mystère de respect ». Le roi se trouva confirmé dans ses préférences pour les hommes de peu, bourgeois ou petits nobles, qui n'étaient grands que par sa grâce, le prenaient fort au sérieux, et n'étaient pas gens à rire du « mystère de respect ». En même temps que les affaires du royaume, il leur confie les secrets de son intimité. C'est Colbert et sa femme qui ont le soin des enfants de madame de La Vallière, c'est Le Tellier et Louvois qui se chargent de liquider l'affaire de Vardes.

Quant à Louise de La Vallière, il sembla d'abord que la machination ourdie contre elle ne dût qu'affermir l'amour du roi pour elle. Les Condé nous la montrent dans tout l'éclat de son bonheur et de sa beauté. Elle brille au premier

rang des dames qui suivent à cheval les chasses à courre « avec des justaucorps en broderie et des chapeaux; elles piquent le mieux du monde et particulièrement mademoiselle de La Vallière avec une fille de Madame. Elles ne quittent jamais les chiens, et il est impossible à un homme d'aller plus vite. » Après les chasses, ce sont des bals « où les dames se montrent avec ces sortes de vestes que l'on porte depuis peu et des justaucorps. Il n'y a rien qui leur siée mieux au monde et elles ressemblent à des amazones. Mais surtout mademoiselle de La Vallière se met si bien de cette façon que l'on ne peut s'imaginer rien de plus joli qu'elle est quelquefois. Elle a été extrêmement gaie à ce voyage et aussi elle n'en a jamais eu tant de sujet. »

Mais un grave changement s'est produit dans les habitudes et la tenue de sa vie. L'intrigue de Vardes a montré au roi l'inconvénient d'avoir une maîtresse anonyme : c'est en spéculant sur l'ignorance de la reine qu'on a pu espérer abattre ou dominer la favorite. Le remède est fort simple. Louis XIV imposera sa maîtresse au respect de la Cour, aux bonnes grâces des reines elles-mêmes. A partir de 1665, la situation de madame de La Vallière revêt de mois en mois un caractère plus officiel. Aux reproches d'Anne d'Autriche, le roi confesse que ses passions sont plus fortes que sa raison : « Il lui avoua qu'il avait longtemps disputé contre lui-même pour ne pas demander aux femmes de qualité de suivre mademoiselle de La Vallière; mais qu'enfin il avait résolu que cela serait parce qu'elle le désirait et qu'il la priait de ne pas s'y opposer. » Quelques mois après, un jour que la reine mère est malade, à Vincennes, le roi lui amène lui-même mademoiselle de La Vallière. La reine mère n'osa pas refuser de la recevoir; elle lui dit quelques mots, et puis se contenta de rougir en silence devant la fidèle Motteville qui se taisait. Les derniers ménagements disparaissent après la mort de la reine mère. Au mois de janvier 1666, quelques jours à peine après qu'elle est descendue dans la tombe, Lefèvre d'Ormesson note à la messe du roi la présence de la reine, de monsieur le Dauphin et de Monsieur, et celle de mademoiselle de La Vallière « que la reine a prise auprès d'elle par complaisance pour le roi; en quoi elle est fort sage, » ajoute le magistrat.

Et Condé remarque avec satisfaction le 12 février : « Mademoiselle de La Vallière voit à cette heure la reine, et le roi en a beaucoup de joie. » Dans les ballets de la Cour, aux yeux de tous, avec des allusions à peine voilées, les vers de Benserade célèbrent son triomphe. Enfin, au mois de mai 1667, on apprend en même temps l'érection en duché de la terre de Vaujours au profit de la favorite et la légitimation des enfants qu'elle avait du roi.

Or, à ce moment, madame de La Vallière, duchesse de Vaujours, commençait à descendre la pente douloureuse qui devait la mener repentante au couvent des Carmélites. Il n'y a rien de paradoxal à penser que le changement même de sa fortune dut contribuer à détacher le roi de la femme qui avait été la délicieuse amante d'un amoureux de vingt ans, mais qui n'avait ni les qualités ni les défauts indispensables à une maîtresse attitrée, point de mire de toutes les jalousies, obligée à flatter non l'amour seulement, mais l'orgueilleux amour-propre du maître. Les années écoulées ne lui ont apporté ni l'assurance insolente qui convient à une favorite, ni même la tranquillité de conscience. Elle demeure effarée de sa fortune et troublée par de fréquents remords. Sa beauté, faite de charme, s'altère par l'effet de la fatigue, de ses couches fréquentes et laborieuses, de ses tristesses. Et la malignité publique l'en raille par la voix des chansonniers :

Que Deodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va.
Alleluia.

« Cette demoiselle, note Lefèvre d'Ormesson, ne me parut point belle; elle a les yeux fort beaux et le teint, mais elle est décharnée, les joues creuses, la bouche et les dents laides, le bout du nez gros et le visage fort long. »

La volonté du roi n'a pu lui assurer, avec le rang de duchesse, les respects qui ne s'adressent en ce temps-là qu'aux personnes hautement nées. La duchesse est d'autant moins à l'abri des méchancetés, qu'on la sent incapable de faire du mal. Sans qu'elle soit sotte, comme l'ont dit quelques malveillants, son esprit a plus de grâce que de brillant. Rien en elle

n'inspire la crainte, ne décourage les compétitions, ne donne l'impression qu'elle soit inattaquable. D'autre part, encore que le train de sa maison soit modeste, les dons que lui fait le roi ne sont pas sans soulever les mécontentements non pas de jaloux seulement, mais des ministres. Il y a des traces de sommes considérables données à madame de La Vallière, plus souvent au profit de ses protégés qu'au sien, et ses protégés, elle ne sait pas les choisir.

Car la vie de Cour ne lui a pas enseigné l'art d'entretenir des amitiés utiles. Par une fatalité déplorable, les rares intimes qu'elle a su grouper, tel le maréchal de Bellefonds, sont des courtisans disgrâciés qui ne peuvent lui être d'aucun appui. Les autres sont plus propres à la déconsidérer qu'à la servir. Madame de La Vallière ne sait pas refuser sa protection à qui la sollicite; elle est la proie de tous les quémandeurs, et la plus désintéressée des maîtresses royales devient une des plus onéreuses pour le trésor, une des plus importunes à ceux qui ont souci des intérêts du roi.

Au premier rang des parasites qui se réclament d'elle, il y a son frère, le marquis de La Vallière, dont nous avons conté ici-même la carrière[1]. Ses importunités auprès de Monsieur, son aventure avec le chevalier de Lorraine qu'il soufflète achèvent d'aliéner à sa sœur la bienveillance du frère du roi. Les rebuffades et les admonestations qu'il reçoit ne l'empêchent pas de reparaître avec le même sourire, d'être candidat à toutes les prébendes qui peuvent être à sa convenance; et derrière lui il y a sa femme, et aussi les parents de sa femme. Encore ceux-là sont-ils de la famille. A côté d'eux, une foule d'importuns compromettent et gaspillent le crédit de la trop indulgente duchesse de Vaujours.

Nous avons consulté les registres qui nous ont été conservés parmi ceux où figurait le relevé des demandes de grâces adressées au roi, et que rapportaient devant lui à tour de rôle les quatre secrétaires d'État. A parcourir ces listes, où figure tout ce qu'il y a de quémandeurs dans le royaume, on est stupéfait de la place considérable qu'y tiennent les suppliques apostillées par madame de La Vallière. Après les maisons royales dont le personnel était infiniment plus nombreux, c'est peut-être celle

1. Voir la *Revue* du 15 septembre 1901.

de la duchesse de Vaujours qui fournit le plus grand nombre de solliciteurs.

Mademoiselle Gérar, « femme de chambre de madame la duchesse de La Vallière », demande le don des biens qui ont appartenu à feue Hélène de Brie, fille naturelle du sieur abbé Le Normand, et elle l'obtient.— Mademoiselle de la Fresnay, « demoiselle de madame la duchesse de La Vallière », implore du roi « le pouvoir d'établir des commissaires dans les villes de Toulon, Antibes, Fréjus, Cannes, pour la visite des salines d'anchois et sardines pour empêcher les abus et malversations qui se commettent par ceux qui les salent, en marquant les barils d'une marque qui sera convenue et en percevant cinq sols pour le droit».— Launay-Gossart, « page de madame la duchesse de La Vallière », voudrait « faire rechercher des trésors qui sont dans quelques villages du pays d'Auge et de Falaise », et recevoir en don « ceux qui s'y sont trouvés depuis dix ans et qui s'y trouveront ». — Le privilège d'installer des messageries postales de ville à ville est un de ceux dont le profit est le plus sûr : le sieur Chaponnet, « garçon d'office de madame la duchesse de La Vallière », demande tout bonnement le monopole des transports « de Paris ès villes de Blaye et Bordeaux ». — Le sieur Du Moitié, « domestique de madame la duchesse de La Vallière », se contentera de faire les charrois « de la ville de Tours au lieu de La Burte où est le temple de ceux de la Religion prétendue réformée pour leur commodité ». — Et Pierre Vossier dit La Pierre, « domestique », également sera satisfait d'avoir pour six ans les mêmes privilèges entre Paris et Dieppe.

Ceux-là sont les modestes. Leur nom n'apparaît qu'une fois sur les registres royaux. Bernard de La Salle, « officier » de la duchesse, est moins discret. Successivement nous le voyons demander « le privilège d'établir des coches et bateaux sur la rivière de Loire pour aller de Roanne à Nantes », celui « de pouvoir faire jouir plusieurs pauvres fripiers, lingères, chaudronniers, dans la liberté de vendre et débiter leurs marchandises aux piliers des Halles ou dans les places publiques », celui des messageries de Lyon à Genève et de Lyon à Nantua, enfin « la confiscation des biens des sieurs de Monrepas et de

Vanoise condamnés à mort ». — Du Lac, maître d'hôtel du marquis de La Vallière, et sans doute élevé à bonne école par un tel maître, s'associe à Collin, valet de chambre de la duchesse, pour demander « le don des lods et ventes de la terre de Donzin et de Bussy située dans le Blaisois ». Mis en goût par son succès, le même Collin, d'accord avec le même Du Lac, souhaiterait s'approprier « les biens échus au roi, par droit d'aubaine, de feu Laurent Arnault, prêtre, ministre du Saint-Esprit ». Et il serait enchanté de voir réserver à lui seul « la permission de percevoir dans tout le royaume les droits sur le fait de la marque du fer doux et aigre », qui existent dans le ressort des Parlements de Paris et de Dijon.

Les noms de la plupart de ces importuns se retrouvent accolés à celui de Michel Tallegrand, « officier de madame la duchesse de La Vallière », qui mérite d'être tiré hors de pair : en matière de mendicité de cour, il apparaît sans conteste comme un maître.

En mars 1667, Michel Tallegrand et François Lazure, autre officier de la duchesse, sollicitent la permission « de faire un moulin hors du parc de Fontainebleau où se fait la décharge des eaux du grand canal, lesquelles se perdent inutilement dans les prairies, ce qui sera de grande commodité pour les habitants dudit lieu », et aussi celle d'établir un service de carrioles de Charenton à Paris et *vice versa*. — Au mois de novembre, maître Tallegrand, ayant pour associé le sieur Potier, également domestique de la duchesse, sollicite le droit de vendre à leur commun profit en Champagne, en Bourgogne, « et partout ailleurs où il se fait achat de vin pour la fourniture de Paris », des charges de maîtres tonneliers « dont l'office est de s'assurer de l'intégrité dans les dimensions des vaisseaux ». Avec François Lazure, déjà nommé, Tallegrand, en mars 1668, partagera, s'il plaît au maître, le privilège « de pouvoir seuls préposer et établir aux portes de Paris tel nombre de personnes que besoin sera pour décharger les charrettes des rouliers et voitures chargées de vin et autres marchandises qui entrent dans ladite ville, sans prendre autres ou plus grands droits que ceux que lesdits rouliers ou voituriers ont

accoutumé de payer volontairement ». — Pendant le seul mois de juillet, trois nouvelles demandes de ce Tallegrand. Il voudrait établir « un bureau d'adresses pour les garçons chirurgiens et barbiers qui cherchent maître », « pouvoir seul cultiver et faire planter en France une racine nommée garance, laquelle vient par le moyen des Hollandais qui tirent par ce moyen beaucoup d'argent de France », et enfin être chargé « du défrichement de la forêt de Grésigne située au pays d'Albigeois »: il a le tact d'associer le roi aux bénéfices de cette dernière opération en lui promettant des droits « qui lui seront plus profitables que ladite forêt dont Sa Majesté ne tire à présent aucune utilité, étant entièrement en friche ». — Les mois qui suivent, il demande « la permission d'établir un bureau dans Paris où toutes les perruques seront apportées pour y être contrôlées et y être apposée une marque au dedans de la coiffe avec défense d'en débiter qu'elles ne soient contrôlées sous peine de confiscation et de... livres d'amendes et de percevoir pour le droit de contrôle cinq sols par chaque perruque ».

Nous nous sommes arrêtés un peu longuement sur cette effrénée mendicité des gens de la duchesse, parce que nous rencontrions un curieux trait des mœurs de ce temps, mais aussi une indication précieuse sur le caractère de mademoiselle de La Vallière. Ce Michel Tallegrand, qui passera plus tard au service de la Palatine, aura lieu de regretter sa douce et bienveillante maîtresse. La Vallière ne savait pas tenir ses gens. Or, les sollicitations réitérées des protégés de la duchesse n'avaient pas seulement l'inconvénient de fatiguer la bienveillance du roi et de ses ministres; elles fâchaient la Cour, qui tout entière était solliciteuse, et particulièrement ceux dont les intérêts pouvaient se trouver compromis par l'octroi de telle grâce demandée. Pour ne citer qu'un exemple, Michel Tallegrand, en demandant le privilège des transports de Lyon à Grenoble, se trouva porter le plus sérieux préjudice à Louvois, fermier des chevaux de louage en la région, et le ministre dut écrire à Colbert pour le « supplier très humblement de ne rien faire en faveur dudit Tallegrand au préjudice de ses intérêts. » Or, malgré ces instances, il appert par un document postérieur que, dans une certaine mesure,

Tallegrand eut gain, de cause, et qu'une transaction intervint entre les deux parties.

C'est ainsi que la duchesse de La Vallière, qui n'avait pas d'amis, faisait des mécontents. Nulle part elle n'avait d'appui que dans le cœur du roi. Appui fragile. Au roi, qui approchait de la trentaine, maître absolu de son État, couvert de ses premiers lauriers, avide d'éclat et de magnificence, il fallait d'autres amours que celles qui avaient suffi au jeune homme entrant dans la carrière, timide et ne s'aimant point encore assez lui-même pour n'être pas ravi d'un simple et sincère amour. Louis XIV était en ces dispositions d'âme, quand il rencontra l'incomparable beauté et l'esprit éclatant de Françoise de Rochechouart, marquise de Montespan.

JEAN LEMOINE — ANDRÉ LICHTENBERGER

(A suivre.)

LA JEUNESSE DE TAINE

Les trois premières années de cette correspondance suffisent à nous renseigner sur l'essence d'un Taine. On y voit se dessiner la forme où tendait son germe; tous les éléments durables de sa personne y sont visibles : la réserve, la candeur, la tendresse, le pessimisme foncier, le dédain du plaisir et de la foule, la sensibilité panthéiste à la nature et surtout à la nature du nord, les profondes énergies qui cherchent leur détente et la trouvent dans la production de la pensée. Aussi décidés se sont révélés les aspects de son esprit : sa rigueur de logique, sa précision de formule, son culte de la preuve, son aptitude à voir les causes et leur liaison, son mouvement spontané vers la grande généralisation. De 1849 à 1851, il n'écrit pas de lettres. Il est « au couvent », et Paradol y est à présent avec lui. Sa mère et ses sœurs sont à Paris. Il est absorbé dans la préparation de la grande œuvre, dont les idées maîtresses apparaissent et commencent à s'ordonner.

Les lettres de Nevers et de Poitiers nous montrent sa première réaction devant la vie et les hommes. Triste et dure est cette première rencontre. Pour n'avoir pas déguisé sa

1. Voir la *Revue* du 1er juillet.

pensée philosophique, celui que ses maîtres regardaient comme un maître vient d'échouer à l'agrégation. A peine débute-t-il à douze cents francs au collège de Nevers, qu'on lui barre l'avenir dans l'enseignement qu'il préfère en supprimant l'agrégation de philosophie. Au moment où il se tourne vers l'agrégration des lettres, on la supprime aussi. En deux mois il écrit ses thèses de doctorat, et la Sorbonne les lui refuse pour hérésie. Il sent peser sur lui la malveillante attention du pouvoir : on l'observe, on le menace, on le déplace. Peu à peu il comprend que sa carrière est fermée, que le parti est pris de le limiter à la province, de le faire descendre dans les basses classes. Aux milieux de sympathie, à la famille où ses sœurs s'initiaient sous sa direction à la vie de l'esprit, aux intimités et aux combats philosophiques de l'École normale ont succédé la solitude dans la triste province, la médiocre classe, la banalité de la table d'hôte, le spectacle des vies toutes semblables, languissantes, engourdies dans la routine des petits métiers, les volontés remplacées par les habitudes, les esprits bornés au court horizon visible, aux soucis personnels, aux commérages et querelles de la vie locale. D'ordinaire un tel milieu a vite fait d'exercer ses influences. C'est comme une grise humidité qui, de ces pierres herbeuses, de ces ruelles, de toute cette fadeur, s'infiltre au cœur et le débilite. Nulle suggestion de vie personnelle et volontaire. C'est de soi-même que l'âme doit tirer la force de persister dans son mouvement.

Chez Taine, tout le mouvement vient du dedans. La passion dominante est un foyer constant; ni les chocs du dehors, ni la lente action de l'alentour ne peuvent en faire baisser la température. Là sont « les flambeaux intérieurs » dont il disait le rayonnement à Paradol. De son milieu visible il s'est entièrement abstrait. Les troupeaux humains, leur obéissance au préjugé, leur docilité au maître, ce qu'il voit de cette province française au moment du coup d'État, — persécutions, dénonciations et platitudes, — tout ne sert qu'à le convaincre qu'il est différent, et prépare en lui l'aristocrate de *Graindorge* et des *Origines*... « Plus je vis, et plus j'abaisse le niveau où ma pensée élevait les hommes. Nous faisons l'absurde hypothèse que les hommes sont des hommes; point

du tout : quelquefois on en rencontre un par hasard ; les autres sont des machines qui nous font du pain et des habits, et, j'ajoute, que nous devons saluer. » Ainsi s'affirme ce demi-mépris de la moyenne humaine qui, chez lui, s'accordait si étrangement au respect de l'homme en général, et de chaque homme qu'il rencontrait. « Tous les jours je trouve le niveau humain plus bas, mais je me trouve d'assez bonne compagnie pour rester seul avec moi. » — Seul avec les lettres de quelques-uns qui sont de son espèce : Paradol plus jeune et si passionnément admiré, si brillant et nerveux, trop prompt aux éclats, impatient de la lutte, dont les claires, les tranchantes idées s'expriment dans un « style magnifique » et, tout de suite, veulent passer à l'acte, — de Suckau plus cérébral et moins dissemblable, et que secrètement il préfère, car lui aussi « rumine des pâtées philosophiques », le calme et germanique confident de son obsédante pensée, celui dont l'épaule à l'École normale recevait sa tête lassée de travail et qu'il appelle aux heures trop désolées par le noir démon du spleen, — ses sœurs, enfin, qui lisent et s'éprennent d'art, dont les élans de sentiment et de pensée ne parviennent pas plus que les siens à se réprimer, dont les lettres, quoi qu'elles fassent, « tranchent sur le ton ordinaire de leur âge ».

Comme souvent elles lui sont lumineuses, ces grises journées de Nevers et de Poitiers ! Portes closes, le feu flambant dans l'âtre, un piano avec ses « vieilles sonates » pour les minutes de récréation, un divan pour y méditer, pour s'observer sentir et penser, des bouffées sinueuses de cigarettes où les idées viennent monter et ondoyer devant lui, — que désirerait-il au delà ? Librement, totalement, jusqu'à l'épuisement, il peut déployer sa passion maîtresse : « Penser, ordonner ses pensées, écrire ses pensées est une chose délicieuse, c'est le tête-à-tête de l'amour. » Dans sa petite chambre de Poitiers, il peut « rester deux mois sans donner une heure de pensée à son avenir, à ses espérances de fortune ruinée, aux affaires politiques ». A Nevers il a dix-sept cents francs par an et se déclare un Crésus. L'année suivante, ayant quitté la province et son revenu restant le même, il écrit cette phrase extraordinaire quand on songe qu'il la date de Paris : « Impossible ici de dépenser son argent ! » C'est qu'un « travail acharné et une

construction d'idées donnent un contentement profond». Voilà bien la sensation de plaisir qui naît de notre activité vraie, du jeu spontané et libre d'une faculté par où tendent à se dégager les profondes énergies de notre être. Comme les chants et les harmonies intérieures qui renaissent en un vrai musicien aussitôt que se font la solitude et le silence, les idées lui « trottent par la tête et babillent tout le jour ». Il faut qu'il fasse effort, qu'il s'impose des tâches mécaniques pour les chasser et se reposer. Ce travail d'invention qui se passe des ordres de la volonté, vraiment automatique, est l'indice des grandes vocations. Qu'il aboutisse ou non à des œuvres publiées, nul événement extérieur ne pourra l'arrêter ou le décourager. Que les docteurs de Sorbonne rejettent ses thèses, il n'en écrira pas moins « pour le plaisir de voir ses idées proprement enfilées les unes au bout des autres ». Un mois après le rejet de ses premières thèses il peut dire : « J'ai les matériaux et le plan complet d'un second mémoire sur la connaissance ». Ainsi fait l'araignée dont on déchire la toile et qui à l'instant, en silence, en recommence une autre. « Depuis que ma thèse est envoyée, j'ai lu presque tous les écrits de Hegel sur la philosophie de l'Homme. » Il les a lus, discutés avec lui-même, condensés en formules auxquelles il oppose ses propres formules, et dans le même temps il commence ses thèses nouvelles sur Lafontaine et les achève en quelques mois. Penser lui est une telle griserie que, s'il échoue au doctorat, c'est qu'en dépit de son échec à l'agrégation, des marques de la méfiance officielle, de tant d'avertissements qui lui ont dit le danger de philosopher tout haut, encore une fois, il n'a plus rien vu que l'architecture des idées qui, magiquement, se construisaient d'elles-mêmes, et qu'il s'est « laissé tromper par l'enivrement de la rédaction». Il voyait ses syllogismes dans une clarté éblouissante. Dans sa petite chambre il se « sent planer dans les espaces »; « sa science lui ouvre des horizons infinis ». A lire la confidence de ces joies nous en saisissons la nature très spéciale. Elles participent de l'extase et de l'ivresse. Sûrement la vue d'une belle série de causes le met dans un état analogue à celui où nous jette la grande musique. Suprêmes sensations que beaucoup d'hommes ne connaissent jamais ou ne rencontrent que dans l'amour !

Elles transportent l'artiste qui conçoit son œuvre ; certains aspects mystérieux de nature nous les donnent, et les yogis de l'Inde les ont cherchées par les méthodiques disciplines de l'âme : le temps et le lieu abolis, les limites de notre moi évanouies soudain, de vastes espaces apparus à l'esprit exalté, et, par delà les choses périssables où se limite d'ordinaire notre vision, les puissances permanentes entrevues tout d'un coup.

C'est le frisson de l'éternel et de l'infini que goûte ce jeune solitaire en analysant Hegel et en rédigeant ses propres formules.



« La pensée est un opium », a-t-il dit plusieurs fois, et nous en sentons d'autant mieux les passagères ivresses que « l'absence factice et l'oubli » nous sont plus nécessaires. Par une dure loi qui ne veut pas que la moyenne de nos vies se chiffre par une quantité positive de bonheur, les joies aiguës ne semblent réservées qu'à ceux-là qui descendent très au-dessous de l'ordinaire niveau de la souffrance. Rien ne pouvait détendre la volonté de Taine, mais quand il fallait quitter ces hautes régions de l'abstraction, il sentait plus douloureusement qu'un autre les misères de sa vie. Il fut très malheureux en province et cette expérience de jeunesse marqua d'une trace durable son âme et son esprit.

Au fond, l'origine de cette tristesse, on l'a déjà vu, est en lui-même. Si maîtresse que fût toujours sa raison de ses nerfs, si forte en lui la synthèse de sentiments et d'idées qui fait les grands caractères et les esprits fermes, il cachait un fonds morbide qui ne se révélait qu'à lui, en le disposant à souffrir et en noircissant sa vision du monde. Ceux qui sont misérables de la même façon reconnaîtront leur mal en lisant ces lettres. Ils savent aussi quel besoin a l'esprit de s'expliquer cette mélancolie par des causes extérieures. Certes, à vingt ans, Taine avait de grandes raisons d'être triste ; mais aux faits qui le heurtaient il associait son spleen et ils le froissaient d'autant mieux qu'il était tout prêt à souffrir. A mesure qu'on avance dans la lecture de ces lettres on en sent le ton

changer. Les plaintes y sont très rares : une seule fois auprès de Suckau il s'abandonne à l'aveu de sa désespérance. Mais son dédain de l'entourage, sa méfiance de la vie se font plus précis. Ce ne sont plus, comme à l'École, les simples intuitions de sa sensibilité. Une expérience personnelle de désillusion et de souffrance a vérifié et fixé ces sombres pressentiments. Vers la fin de cette année de province, après la menace expresse de M. de Fortoul, après le rejet de ses thèses, pour la première fois apparaît sur son visage l'imperceptible pli d'amertume qui trop souvent ensuite vint se mêler à son indulgent sourire. « Travailler est encore le meilleur sort; on s'intéresse à son ouvrage, le temps passe, on a détruit le temps, et, sans s'en douter on approche du grand repos. On perd à mesure qu'on vit toutes ses espérances. » Trop dur a été le contraste entre ses rêves de jeunesse et la réalité — la réalité de la France provinciale et administrative après le coup d'État. La science suspecte; toute pensée surveillée; des primes accordées à l'activité machinale — « la première condition pour réussir sous un gouvernement absolu étant, suivant le mot de Stendhal, de n'avoir ni enthousiasme ni esprit » ; — les concours réduits à « ceux de l'obéissance » ; des classes littéraires qui débutent par la prière et telles qu'il est défendu de prêter un *Pascal* aux élèves ; le mois de Marie obligatoire, le métier de professeur ravalé à des besognes de régent, la stupidité des élèves, les tracasseries et dénonciations ; nulle issue fermée sauf par la démission ; tant « de saletés et de platitudes » qu'il a « vues depuis deux ans » : — c'en est trop à la fin; la révolte est venue, le mépris profond, durable, définitif[1]. Il n'espère plus rien de sa carrière ; il lui tourne le dos ; il n'en veut plus ; il va démissionner : en attendant il « se tait et s'enfonce dans la science ». C'est alors qu'apparaît une nouvelle forme de son talent : l'ironie froide, coupante, le sarcasme grave, la verve imperturbable et noire de *Graindorge* et des *Origines de la France contemporaine*.

En somme, il a généralisé sa jeune expérience. De Nevers et de Poitiers il a rapporté des jugements sur l'homme et

1. Voir la lettre sur M. Graindorge écrite par son secrétaire, ancien professeur de rhétorique. Dernier chapitre de *Graindorge*.

sur la vie qui ne changeront guère. « J'ai appris à mes dépens ce qu'est la vie. En vivant j'apprends à vivre. On crie tout haut qu'il faut être honnête homme, et l'honnête homme est celui qui met bien sa cravate et friponne en secret. Je comprends maintenant pourquoi tous les maîtres que nous avons rencontrés nous semblaient si nuls. Ils l'étaient et étaient parvenus par là. » Il ne s'estime pas à plaindre, car ce qui lui arrive n'est pas exceptionnel : une fois pour toutes il a jugé que le lot commun, au début de la vie, c'est la désillusion ; et là-dessus sa conviction est si bien enfoncée qu'à la dernière page du dernier chapitre de son dernier livre, signalant les « vices » de l'éducation française, le plus grand qu'il trouve est sa disconvenance croissante avec la vie. « Si « laid », si « plat », si « sale, triste et dur » est le monde, que le jeune homme n'y entre que par une suite de chutes douloureuses. Contre les déceptions trop grandes, les déboires trop forts, le « crève-cœur », il faut le prémunir. A la société ambiante il faut l'adapter ou le résigner à l'avance.

La *résignation!* ses amis se rappellent de quel accent profond et simple il prononçait parfois ce mot. » C'est le précepte que de Poitiers il envoyait à sa plus jeune sœur : « Si je croyais encore au bonheur, je le chercherais dans l'habitude. Il n'y au monde que deux régimes : l'opium, l'ivresse, l'extase, la maladie, la mort, — ou bien la monotonie, l'insipidité du métier qui fait passer le temps et empêche de sentir. » Ce qu'il disait à sa seconde sœur en 1851, il le répétait à un très jeune homme, trente-cinq ans plus tard ; et il ajoutait d'une voix sourde : « Sur vingt hommes, il y en a dix-huit qui meurent de chagrin. » Celui qui entendait cette parole se rappelle encore la formule de vie qu'il énonçait dans une promenade à trois devant Maupassant déjà malade et douloureux : « travailler toute la journée, et le soir nettoyer ses instruments pour recommencer le lendemain ». Maupassant l'approuvait. L'un connaissait trop bien le détail concret de la vie, l'autre en avait trop compris les conditions générales, et tous deux s'accordaient pour conseiller de l'oublier.

*
* *

Pénétrons dans cette chambrette de province et voyons dans quels *alibis* Taine fuyait à cette époque la vie réelle. On possède encore quelques-uns des feuillets jaunis dont les menus caractères furent alors tracés dans de telles ivresses[1]. A les tourner on voit se lever une à une et l'on reconnaît les grandes idées abstraites qui conduisent toute son œuvre. C'est une chose émouvante que d'assister à leur naissance, de les voir jaillir plus drues, plus fortes, plus précises qu'on ne l'imagine à lire l'œuvre développée où leur jet neuf et serré n'est plus visible. En général, cette invention des idées est toujours le moment le plus original et le plus beau de la pensée de Taine. Elles apparaissent, rédigées d'un premier coup, réduites à l'essentiel d'une équation, puis reprises, vérifiées par des analyses obstinées, par des transpositions dans le concret, par la stricte définition des termes, corrigées, arrêtées enfin en propositions exactes et définitives. Alors, il les classe et les ordonne en systèmes.

Rien de plus instructif que d'assister à ce travail d'élaboration. A les constater dans l'acte, ces disciplines d'idéologie critique, à suivre ce contrôle sévère de la pensée par la méthode, on comprend que Taine crût en ses formules. Dans chacune, il apercevait une certaine quantité de vérité acquise et condensée, comme une parcelle de matière utile et précieuse au fond d'un creuset après tout le travail chimique, — bref, un résultat maniable qu'il gardait et introduisait sans y rien changer dans ses raisonnements. Que de fois nous l'avons entendu répéter presque la même phrase sur le même sujet ! Il en avait d'à peu près invariables sur Macaulay, sur Tourgueniev, sur Napoléon, sur l'Angleterre whig, sur tel écrivain contemporain. C'est que les faits littéraires, sociaux et historiques ne lui semblaient pas des motifs à improvisation et fantaisie. Il les jugeait définissables comme les objets de

1. Il ne s'agit pas d'une suite méthodique mais de pures notes jetées au jour le jour, où la même idée reparaît souvent plusieurs fois, traitée selon des points de vue différents. On a essayé ici de retrouver et de suivre le fil logique qui assemble ces notes éparses.

l'histoire naturelle, après analyse attentive et dégagement des « génératrices ». Derrière chaque formule il pouvait retrouver les faits caractéristiques qui s'y résumaient et la vérifiaient. De ces faits, il possédait un réservoir immense, et, pour raisonner, tantôt il se servait des faits et tantôt des formules. Les deux séries étaient parallèles et se substituaient l'une à l'autre. Elles forment les deux trames qui s'entre-croisent et se soutiennent mutuellement dans son œuvre, l'une parfois éclatante de coloris, l'autre rigide et nue, toutes deux nécessaires, le concret n'ayant d'intérêt pour lui que par l'abstrait qu'il contient, mais l'abstrait n'ayant de valeur à ses yeux que s'il est vraiment un extrait [1], une portion de la réalité sensible où il a tout son être et où il agit comme élément.

Former et allonger toujours ces deux séries des faits et des formules, c'est à quoi il s'emploiera jusqu'au bout. Son esprit ne s'arrête jamais, mais il ne se meut que pour trouver des positions fixes, suivant une ligne qui va de point de repère en point de repère. En 1851, c'est l'ensemble du « monde moral » dont il entreprend ainsi de reconnaître les grandes lignes et de dresser la carte sommaire par un repérage général. Dès sa seconde année d'École, il avait écrit : « Tout est à faire dans l'histoire de la Philosophie comme en Histoire. Et résumant le programme des recherches qu'il entrevoit : « en un mot, faire une zoologie de l'esprit humain avec la psychologie comme principe physiologique et anatomique ». Philosophies, arts, religions, littératures, langages, sociétés, États, gouvernements, voilà l'ensemble énorme qu'il appelle le monde moral et dont les changements au cours des siècles sont ce qu'il nomme l'Histoire. Ce monde moral, ce monde de l'histoire, il s'agit d'y voir et d'y étudier un cas du monde organique, d'y suivre « le principe de connexions », d'y distinguer les classes, les types, de trouver pour chaque groupe les lois de formation et de variation, en d'autres termes de le soumettre à la science, de l'expliquer en éliminant de cette multitude de faits ceux qui commandent les autres.

1. D'où la nécessité de ne pas le présenter tout de suite à l'état desséché et isolé, mais d'évoquer d'abord l'ensemble vivant dont on va l'extraire. Il voulait qu'on fît œuvre d'artiste avant de faire œuvre de philosophe. Même le traité de *l'Intelligence* commence par une description.

Tout de suite il a compris que ces faits élémentaires sont ceux de la psychologie, qu'il n'y a d'histoire que de l'âme humaine. Les sciences morales se ramènent à trois espèces de psychologies qui ne sont que la même à trois degrés de complication. La première, l'ordinaire, la plus simple, a pour objet l'Homme abstrait, à la fois général et isolé. La seconde étudie les principaux développements de l'homme, ses différentes relations, d'abord avec les autres hommes : langages, familles, associations, sociétés, États — puis avec l'univers : religions, philosophies, sciences, arts. La troisième psychologie est l'étude de ces relations entre elles, et c'est l'Histoire proprement dite. A présent, pour comprendre et classer ces relations suivant leur ordre de dépendance, restons fidèles à la méthode ; analysons-les, cherchons si toutes ne contiennent pas un même élément abstrait qui les explique. Tout de suite elles nous apparaissent comme constituées par nos actions : nous faisons la science par nos actes de savants, la famille par nos actes de fils ou de pères, la société par nos actes de citoyens. Ces actes eux-mêmes se ramènent à des volitions, celles-ci à des passions et désirs, ceux-ci enfin, selon Taine comme selon Spinoza, à des idées. L'idée, c'est-à-dire « un mode général de penser sur un sujet donné avec les passions et volitions qui en découlent », voilà le principe dernier de tout ce qui fait la matière de l'Histoire, voilà l'ultime abstrait, la « génératrice » qui développe la forme des groupes et des produits humains. Mais les idées font partie d'un système qui est l'Intelligence. Pour comprendre leur origine, leur formation, leurs espèces, leurs variations, leurs combinaisons, tout ce dont elles dépendent et dont va dépendre l'Histoire, c'est donc l'Intelligence qu'il faut commencer par étudier.

Aussitôt qu'à l'École normale il a posé cette conclusion, il projette son traité de *l'Intelligence*. Il en assemble les matériaux pour y fonder l'œuvre beaucoup plus vaste qu'il entrevoit alors, dont la seconde partie s'appellera « anatomie et physiologie générale et comparée des civilisations » et la troisième « Philosophie de l'Histoire ». Les lois, le mécanisme et la classification des idées, sur tout cela Taine entreprend en 1851 des recherches qui aboutissent l'année suivante à sa première thèse, c'est-à-dire à l'ébauche de

l'Intelligence, et, dès l'ébauche, tous les traits de l'œuvre définitive sont reconnaissables. Dans l'intelligence comme en toute chose il a cherché le fait simple et primitif dont tout le reste n'est qu'un dérivé ou un composé. Ce fait, c'est la sensation. « Des modifications analogues aux sensations se produisent dans le cerveau pendant la sensation et se reproduisent après sous le nom d'images. La conscience, par un système d'illusions naturelles et d'abstractions involontaires, aperçoit dans le moi individuel présent, le passé, l'avenir, le non moi, l'universel... — Le tout, écrit-il à de Suckau[1], forme une faculté unique, la faculté représentative, et résout le problème suivant : étant donnée une conscience, étendre sa portée et outre-passer ses limites en lui faisant connaître le passé, l'avenir, le non-moi, l'universel... En croyant connaître l'extérieur nous ne connaissons que nous-même, et cependant cette erreur se trouve conforme à la vérité. C'est la théorie de « l'Hallucination vraie » ; c'est la perception extérieure et de plus la mémoire, la prévision, les idées générales, les jugements inductifs et déductifs, la raison expliqués par une modification intérieure et simple de notre moi qui est l'image ou « sensation renaissante »

Voilà la première série d'études, — travail énorme où s'élabore une doctrine, et qu'a préparé « une foule de recherches et de théories particulières sur les couleurs, saveurs, odeurs, surtout sur les sons, d'autres sur les sensations musculaires, les différents modes de l'imagination, les relations du langage et de la pensée, — longues et minutieuses analyses, poursuivies par Taine en 1851, dans le silence de sa chambre de Nevers, sur le sofa où il s'étend, les yeux fermés pour mieux réfléchir, s'observer et lire en soi. Mais ce travail ainsi préparé n'est lui-même qu'une préparation. En même temps qu'il arrête sa théorie de la connaissance, il « commence des applications à la philosophie de l'Histoire ». — « Toutes les recherches sur l'Homme, écrit-il alors, se réduisent à ceci : 1° étant donnée la conscience et le moi étendu[2],

1. 15 juin 1852.

2. C'est-à-dire sans doute l'ensemble des sensations qui s'élaborent et s'ordonnent pour former l'idée de notre corps.

expliquer les fonctions de l'homme ; 2° étant données les principales représentations de l'Homme, les définir, les comparer, en faire le système ; 3° étant donné ce système, en faire l'histoire. C'est-à-dire : de la représentation en général, du système des représentations, des divers systèmes de représentations. » On le voit, dans cette enquête sur l'Histoire, les civilisations, les sociétés, la psychologie fournit tous les *a priori*. Suivant la prédominance de telle ou telle faculté, — « sensation, imagination, abstraction pure, abstraction poétisée, action immédiate ou réfléchie, etc., » — elle nous apprend comment les idées vont s'exprimer, s'enchaîner, se communiquer, se transmettre. Reste l'*a posteriori* qui pour chaque cas varie, que donne seule l'observation, et dont la formule générale est *race*, *milieu physique*, *milieu moral*. On reconnaît la formule dont Taine changera légèrement l'énoncé mais non pas le contenu, et qui, combinée à celles de la psychologie, doit rendre compte de tous les faits généraux[1] de l'histoire.

Cette première étude achevée, la seconde commence. On a vu les lois et les différentes qualités possibles des idées. Il s'agit à présent de faire le système général des idées, de trouver leur hiérarchie nécessaire, l'ordre suivant lequel elles s'étagent et s'appellent dans toute société. C'est « l'anatomie générale de l'histoire » ; au fond c'est une classification. Pour la faire il faut d'abord distinguer les différentes espèces d'idées, considérant non plus leur qualité psychologique

1. Généraux, car il n'a jamais prétendu que de ces formules on pût déduire ce qu'il y a de distinct et de personnel en chaque individu. Soit un champ de blé : on connaît la variété de la graine, le terrain, le climat, l'orientation. En appliquant les lois ordinaires de la physiologie végétale, on peut prédire la qualité de la moisson ; dans chaque épi de cette moisson, on pourra distinguer ce qui est dû aux influences et conditions générales. Mais on admet que chaque semence diffère à l'origine de sa voisine par des caractères individuels où tout est nécessaire, on le sait, mais d'une nécessité dont les termes sont trop nombreux, trop particuliers, trop changeants pour qu'on puisse pour chaque cas, calculer la formule des causes. Lafontaine donné, on explique ce qui appartient en lui à l'esprit français, à la Champagne, au XVIIe siècle. On peut même comprendre son mécanisme individuel, dégager sa « faculté maîtresse », définir ses facultés secondaires, montrer comment elles s'ordonnent autour de la première et en dépendent, bref, énoncer sa formule spéciale. On n'explique pas pourquoi cette formule était seule possible, pourquoi les parents de Lafontaine ont mis au monde un fabuliste au lieu d'un musicien, ni un homme de génie au lieu d'un imbécile.

mais leur matière et leur contenu. A cette fin, puisque toute idée est faite d'images plus ou moins élaborées et que toute image correspond à un objet qu'elle représente, commençons par regarder et distinguer les différents objets dont l'idée contient une définition latente. Ces objets sont composés d'éléments simples. Donc « les variations des définitions historiques des objets viendront des variations de l'idée des simples. Donc, en cherchant les variations possibles de l'idée qui leur correspond, on construira l'Histoire. Étant donnée telle définition des simples on en pourra conclure la religion, la philosophie, l'art, la forme de société, l'espèce d'état qui conviennent à cette définition. » La Philosophie, l'Art, la Religion sont les trois manifestations ou formes directes de notre idée du tout, de l'Être universel et de ses parties. Les lois, constitutions politiques et sociales, l'Histoire proprement dite expriment l'Homme individuel, la Société, la Famille. Les premières dépendent de la définition de l'être, les secondes de la définition de l'Homme. Mais la définition de l'Homme dépend de celle de l'Être. Donc en dernière analyse « la *variable universelle est la définition de l'Être,* » ce qui veut dire que dans toute civilisation l'idée métaphysique gouverne toutes les autres, que lorsqu'elle varie toutes varient par une longue série de contre-coups, que, de cette idée, chacune de celles qui engendrent et groupent les faits essentiels d'une civilisation tire sa forme et sa substance. « Si l'Être vrai est le général, l'indéterminé comme le dit l'Inde anéantissez-vous, si l'être vrai est une personne infinie (Dieu chrétien), méprisez la terre, aspirez au ciel pour confondre votre volonté dans celle de Dieu. » Ainsi de notre notion de l'Être dépend celle que nous avons de notre relation avec l'Être, celle de notre place dans l'univers, en un mot notre notion de l'Homme. De celle-ci dépend à son tour notre idée de l'État. Qu'est-ce en effet que l'État sinon un composé d'individus assemblés par communauté d'intérêts, d'origine, de vie, de conception, et d'où tireraient-ils leur idée de l'État sinon de l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes en général, c'est-à-dire de l'Homme? Même origine à l'idée de Famille, car « elle n'est que celle de l'Homme considéré dans sa qualité de père, de fils, de mâle, de femelle, de parent. » D'autre part, pour

prendre un autre groupe, qu'est-ce que notre idée de la Religion, de la Science, de l'Art, sinon notre idée de l'Être en tant qu'adorable, en tant que connaissable, en tant qu'imitable ?

A présent, tenant ce principe, nous pourrons construire le système des idées et, par suite, classer en groupes, suivant l'ordre des causes, les faits de civilisation qu'elles produisent. Elles s'échelonnent, ces idées, selon qu'elles sont plus ou moins proches, plus ou moins directement dérivées de la définition reçue de l'Être. Car celle-ci est la « génératrice » du système. Cause commune, élément commun à toutes ses parties, elle les fait communiquer, et, les soumettant à des « connexions », leur donne l'unité organique. On reconnaît ici la doctrine des *Essais de Critique et d'Histoire* et de la *Littérature anglaise*, celle qui voit un rapport entre un jardin de Lenôtre et une tragédie de Racine, celle qui représente toutes les parties d'un groupe comme solidaires et complémentaires, « en sorte que chacune d'elles nécessite le reste et que, toutes réunies, elles manifestent par leur succession et leur contraste, la qualité intérieure qui les assemble et les produit ». Cette qualité intérieure, en 1851, il la voit naître d'une idée, de l'idée la plus générale dans une société, et si plus tard il a tout ramené au climat, à la race, au moment, il n'a fait que remonter d'un degré dans l'échelle des causes, puisque ces grands facteurs déterminent l'idée quand elle est native et la modifient quand elle est importée. Mais, à l'*intérieur* du système d'idées qu'est à tel moment telle civilisation, il n'a pas cessé d'attribuer le rôle souverain à l'idée métaphysique régnante. Pour expliquer la sculpture grecque, il a décrit les dieux grecs ; il a dit l'essence du christianisme pour faire comprendre les formes et les perspectives des nefs gothiques. Cherchant les grandes puissances invisibles d'où sont sorties les œuvres et les mœurs en Angleterre au XVIe et au XVIIe siècle, en France au XVIIe et au XVIIIe siècle, il a trouvé, là les idées de la Renaissance et de la Réforme, ici l'esprit classique et l'esprit scientifique, c'est-à-dire, si l'on analyse, encore des idées sur le fond des choses. Par les variations, par les mélanges inattendus de ces idées, il explique les changements dans la nature des œuvres. Le courant des idées de la Réforme coupant celui des idées de la Renais-

sance lui fait comprendre le contraste de Shakspeare et de Milton ; l'arrivée de l'idée française classique, son action, à tel moment spécial et définissable, sur l'esprit et le tempérament anglais, impose à la fin du XVIIe siècle leur caractère aux œuvres de la Restauration. Caractère monstrueux, car il y a une « tératologie de l'Histoire », des accouplements d'idées si différentes qu'il en naît des monstres et des créatures non viables. Quelques-uns sont simplement mauvais ; il en sort des êtres condamnés à souffrir, à des développements vicieux ou avortés. De ce genre est l'union, en France, de l'idée classique et de l'idée scientifique. Celle-ci tend à régner aujourd'hui, mais nos institutions procèdent de la première, et tout notre avenir dépend de la question suivante : cette nouvelle idée du monde qui partout détruit les ordonnances anciennes pour reconstruire les sociétés et les esprits sur un plan nouveau, comment affecte-t-elle la France ? « De quelle façon le facteur commun se combine-t-il avec les facteurs spéciaux, permanents et temporaires de notre système ? » Cette question, on peut l'affirmer, est la dernière que Taine se soit posée, et l'on peut affirmer aussi que sa place est marquée d'avance dans le programme d'enquête que point par point arrêtait le jeune homme de 1851.

Ainsi l'idée de l'Être déterminant toutes les autres, et par suite toutes les manifestations humaines, elle nous donne le principe d'une « anatomie générale de l'histoire ». Après celle-ci la « physiologie ». Après « la théorie des fonctions morales prises immobiles », la théorie de ces fonctions « en mouvement ». En premier lieu leur naissance et leur développement sous les grandes influences de race, de climat et de milieu moral, puis leur passage de l'état obscur à l'état formulé, de la simple tendance agissant dans les mœurs à l'idée précise arrêtée dans le dogme. Taine avait suivi « leur ordre chronologique d'apparition qui est inverse de l'ordre logique », l'idée abstraite étant « la plus ultérieure puisque l'on innove dans la politique avant d'innover dans la morale, dans la morale avant d'innover dans la psychologie, dans la psychologie avant d'innover dans la métaphysique ». Il avait vu la même loi régir leur disparition — la politique, la littérature, la morale changeant d'abord, le dogme religieux survivant longtemps à

toutes les autres idées. Il avait noté le fonds primitif, général, commun à l'humanité entière — passions, appétits, instinct de conservation — qui, résistant à la force organisatrice de tout système, reste en dehors de tout système, en sorte que « le progrès de l'idée ne peut l'envahir tout à fait, mais seulement le diminuer infiniment, et qu'ainsi la civilisation est infinie ». Puis il avait étudié les relations de l'idée avec la forme qui est « l'action corporelle qu'elle détermine », et remarqué que « la forme est belle et vivante quand elle n'est produite que par l'idée comme il arrive au début des arts et des religions », qu'elle tend à subsister quand l'idée a péri, car l'habitude et l'imitation lui servent de soutien, — que l'idée ayant péri, la forme qui lui survit en retient cependant une certaine partie, tout au moins peut partiellement la ressusciter, ce qui est le principe, déjà deviné par Taine, de la suggestion et des admirables disciplines catholiques fondées sur la suggestion. Il avait vu dans la forme un moyen de communication pour l'idée, ce qui lui avait donné le principe d'une théorie du langage considéré comme une poésie (onomatopées et tours) et comme une philosophie (analyses et lois grammaticales). En même temps l'imitation de la forme lui apparaissait comme le grand mode de propagation de l'idée et le principal procédé par où les civilisations s'étendent et chaque nation devient un individu. D'autres propositions suivaient cette vue que M. Tarde trouvera à son tour et qui lui ouvrira des horizons si vastes et inattendus. Par exemple, que la forme ne communique l'idée qu'imparfaitement, et que l'interprétation en varie suivant les esprits, mais que, manifestée parelle, l'idée en devient plus forte, s'accompagne d'une croyance plus active chez celui qui l'a découverte et chez celui qui la reçoit. Que ce dernier ne l'ayant point produite par invention personnelle la comprend imparfaitement, la croit par un effet de l'imagination et surtout par habitude si la communication est répétée — et que tel est l'état ordinaire des religions ou métaphysiques populaires. Enfin que l'ordre chronologique est en général : l'Idée avec une forme inadéquate, l'idée avec une forme adéquate, la forme seule[1].

1. Note de Taine : Eschyle, Sophocle, Euripide — Corneille, Racine, Voltaire — Louis XIII, Louis XIV, Louis XV.

Telles sont les lois que fournit à Taine sa psychologie; elles concernent la formation des idées historiques et leur passage à l'expression symbolique ou pure, concrète ou abstraite. Puisque chaque système social peut se réduire à un système d'idées, elles composent ces lois, la physiologie de l'élément et comme du tissu commun à toutes les parties du système. Reste la physiologie du système constitué et de ses parties distinctes. Là-dessus, dans les loisirs que lui laissaient ses classes, la préparation de ses thèses, ses analyses d'Hegel et l'élaboration de *l'Intelligence*, Taine avait étudié à Nevers et à Poitiers: 1° l'influence d'une conception donnée sur le reste du groupe, — par exemple l'intervention d'une religion nouvelle; 2° l'influence réciproque de deux systèmes différents (duels d'idées, tératologie sociale, mélange de deux civilisations, — par exemple les invasions des Barbares au ve siècle; 3° les lois de la propagation à travers les différentes conceptions d'un système, d'une idée nouvelle, ou transformation d'une civilisation — par exemple le monde moderne se dégageant peu à peu du christianisme. C'est-à-dire, la loi des révolutions. Cela fait, il pouvait écrire: « Je ne vois pas d'autre point de vue. Le premier (formation générale des conceptions sous les influences de la race, du climat et du milieu), le premier est la naissance. Le second est la vie en tant que modifiée par une action extérieure. Le troisième est la vie en tant que se transformant par une action intérieure. Cependant on peut en ajouter un quatrième : lois de l'extinction de toute conception ; mort des civilisations (Grèce et Rome). »

En résumé, une série de « fixes », pour employer avec Taine le langage mathématique, de formes qu'on rencontre dans toute société et qui sont les différentes modes de l'activité spirituelle et sociale de l'Homme, — en second lieu « une variable indépendante » qui est toujours une représentation de l'Être, une ultime idée métaphysique, et qui faisant varier le contenu de chaque forme détermine les autres variables, telles sont alors pour Taine les deux données qui, se combinant, produisent l'ordre et les dépendances mutuelles des formes et ce qu'il appelle l'anatomie générale de l'histoire. On vient de voir les grandes lignes de la physiologie qui lui correspond, et dont les lois dérivent de celles de l'intelligence,

étude de la genèse, des mouvements et des fonctions de l'idée, étude des actions du dehors sur le groupe d'idées, des actions et réactions mutuelles à l'intérieur du groupe. Ces deux théories faites, la philosophie de l'histoire n'était plus qu'une application. Par exemple sur quelques débris on pouvait reconstruire les civilisations fossiles, puisque l'analyse des éléments donne la variable, et que les formes fixes sont connues *a priori*. On pouvait classer les civilisations suivant le progrès de la variable, c'est-à-dire, suivant les changements de la conception métaphysique d'où chacune tire sa vie et sa forme totale.

Remarquons comment il est arrivé à ces vues. Non point comme Hegel en déduisant de principes *a priori* et d'intuitions, mais en partant de réalités positives, constatées par l'expérience et l'observation : d'abord l'esprit humain et ses lois, ouvrières des œuvres humaines, ensuite les faits de l'histoire analysés, comparés et classés. « La méthode est toute expérimentale » a-t-il commencé par écrire ; « rassembler tous les faits connus, de toutes les espèces généraliser le mouvement pour chaque classe de faits ». Regarder les faits politiques, artistiques, dans chaque peuple, pour en éliminer les définitions générales, les comparer pour apercevoir ce qu'on peut appeler dans les civilisations différentes les *organes analogues*. « Comme en histoire naturelle dans l'ordre des mammifères le bras humain a son correspondant dans la nageoire de la baleine et dans les jambes de devant du cheval, de même, dans l'ordre des peuples laïques et libres la religion est une poésie libre chez la Grèce spontanée, sous ce ciel, et une prose juridique à Rome, dans le triste Latium, à cause du combat originel.» En d'autres termes, établir l'anatomie générale par l'anatomie comparée. A ce travail Taine a procédé par une « analyse des principales idées historiques », — idées de Dieu, de la Religion, de l'État, du Gouvernement, de la morale — minutieuse analyse préparée par une revue des faits généraux, de leurs causes, des situations qui les engendrent et conduisant à une définition qui s'applique à tous ceux de la même espèce et contient un principe de classification. Par exemple considérons divers types de gouvernement donnés par l'histoire : roi, sénat, assemblée, peuple. « De toutes ces formes la définition suivante est vraie : soit une collection

d'hommes ; le gouvernement est un homme ou plusieurs hommes dont la volition détermine les actions ou quelques actions de cette collection. Un seul individu gouverne, ou plusieurs, ou la totalité des citoyens, et voilà un principe de classification. Un second est l'espèce de fin voulue par le gouvernement. Un troisième, le degré de contrainte qu'il exerce sur la collection. — Autre exemple : qu'est-ce que Dieu ? Considérons tous ses cas et toutes ses formes, éliminons les caractères particuliers et gardons l'élément commun. La définition suivante viendra : « Dieu est une généralité quelconque, individualisée à cause de la nature de l'esprit humain. » Et Taine ajoute entre parenthèses : *voir psychologie*, — car sa psychologie lui dit pourquoi et de quelle façon l'esprit humain tend à remplacer une idée abstraite par une image. Cette généralité qu'on appelle Dieu peut être telle ou telle, et voilà encore un principe de classification. En effet « Dieu peut-être le tout en tant qu'être abstrait (Brahmes), en tant que bon ou mauvais (Perse), en tant que producteur ou destructeur (Germains, Égyptiens, Grecs). Ou bien un être moral : la famille (Lares et dieux romains), l'État (Fortuna publica), l'idéal moral (Jésus-Christ), la nature organique, les animaux (Amérique du nord), les arbres (Grèce), les hommes (héros divinisés), la nature inorganique. Enfin la nature de l'élément individuel où l'esprit enferme la généralité fournit un autre principe de classification. Ce peut être la simple individualité distinguée de l'objet (Brahmanisme) ou non distinguée de l'objet (fétiches, idolâtrie, lumière en Perse), ou accompagnée d'une qualité fondamentale (bien ou mal en Perse), ou celle de l'être humain, esprit et corps (Grèce), ou celle de l'esprit (Mahométisme, » Christianisme). D'où plusieurs conséquences importantes à la Philosophie de l'Histoire : « 1° La généralité du Dieu indique la puissance d'abstraction du peuple, ce qui permet d'induire le degré de grandeur de l'état (Inde, Grèce). 2° La poésie et l'art étant le général exprimé sous des formes individuelles, l'espèce et le degré d'individualisation dans une religion indiquent la nature et le degré de l'art (Grèce, Rome). 3° Dieu étant l'Être subsistant par soi, supérieur, non dépendant, la forme individuelle qu'il revêt est la plus parfaite et *il est l'idéal* (toutes).

4° L'idéal changeant, Dieu change (Époques de Platon, de David, du Christ, de Bouddha). 5° L'abstraction s'épurant, Dieu s'en va (xviiie siècle, siècle d'Auguste). 6° Le culte consiste dans la pensée de Dieu, dans les sentiments et actions qui en dérivent. Il l'individualise et le concrétise dans les actions (Christianisme aujourd'hui). Le culte suit donc invariablement des données. »

De cette façon se *développe* une formule juste. Celle de Dieu posée, on voit naître celle de la Religion, de la Philosophie, de l'Art. Toute religion contient une certaine idée de la divinité, mais incomplète, imprécise, faite de comparaisons et de métaphores. C'est le dogme, et il crée le culte composé de pratiques, cérémonies, symboles, Par conséquent toute religion est « un poème métaphysique accompagné de croyance ». Cette définition, Taine la gardera dans l'*Introduction* à la *Littérature anglaise*, à côté de celle de l'Art qu'il appellera « une sorte de Philosophie devenue sensible, à côté de celle de la Philosophie qu'il appellera « une sorte d'Art et de Religion desséchée et réduite aux idées pures ». C'est que dans la substance de ces trois groupes il reconnaît au fond le même élément : « la conception du monde et son principe », l'idée générale qu'en 1852 il a vue à la racine de tout développement social. De même dans la *Littérature anglaise* comme dans ses notes de jeunesse, il a distingué ces formes qu'on retrouve dans chaque civilisation, mais dont le contenu suit les changements de l'idée mère. Seulement, dans cet ensemble qu'il considère en 1865 « la conception du monde et de son principe » ne figure plus comme « variable indépendante ». C'est qu'il l'élargit cet ensemble, jusqu'à comprendre ses causes, c'est qu'il y introduit « la race, le milieu, le moment », les trois puissances dont les effets s'entrecroisent, se tissent l'un dans l'autre, pour nuancer diversement, de siècle en siècle, le fil des idées et mettre au jour la tapisserie merveilleuse. Par là il s'écarte de Hegel, à qui, cela est probable, il doit sa notion du rôle historique de l'idée, — et il s'en écarte d'un mouvement tout français, car c'est bien sa psychologie de l'intelligence, dérivée du sensualisme français, qui lui explique par le détail l'action sur la pensée, des trois grands abstraits, et pour chaque cas, lui permet de poser la

formule du premier, la race, puisque celle-ci se définit par telle structure psychologique primitive.



Ainsi, dans l'hiver de 1851, au moment où il lit Hegel avec les ivresses que l'on sait, il ne le subit pas. Son esprit est trop exigeant en fait d'analyse, a trop besoin de distinguer les causes, de suivre pas à pas leur échelonnement, de séparer et délimiter d'un trait précis chaque fait essentiel, de le noter en termes aussi strictement définis que ceux d'une équation, pour qu'il se contente des intuitions géniales et troubles, des idées diffuses, à plans multiples et indistincts du métaphysicien allemand. Lui-même, à cette époque, après avoir lu la *Philosophie de l'Histoire*, a noté ses dissidences et ses objections. Voici les reproches qu'il adresse à Hegel :

1° N'avoir pas suivi une méthode expérimentale, avoir déduit *a priori* l'Histoire de la Métaphysique.

2° Négliger les peuples qui n'expriment pas une idée historique distincte. Un naturaliste, en faisant l'échelle des animaux, doit marquer même ceux qui ne font pas échelon.

3° N'avoir pas fait le travail préalable des relations et subordinations de tous les organes d'une civilisation. (Manquer d'anatomie comparée.)

4° N'avoir pas cherché les lois générales de l'Histoire, par exemple celles qui dominent le mouvement général historique. Exemples : Relations de la forme et de l'idée. Lois de la substitution d'une civilisation à une civilisation. Que la métaphysique est la dernière transformée, les mœurs d'abord. N'avoir pas d'anatomie générale.

5° Avoir négligé ce qui précède la *Weltgeschichte*. Formation des langues, des États, des religions. Passage de l'état animal à l'état civilisé. Étude de la spontanéité poétique primitive.

6° N'avoir pas suffisamment étudié l'influence du climat et de la constitution du crâne (race). Il n'a guère étudié que l'influence du genre de vie : nomade, agricole ou maritime.

7° Avoir omis les principales recherches générales α) Tératologie, monstruosités historiques, accouplements. Cela est l'essence et le progrès de l'histoire. β) Embryogénie générale : ce qui est antérieur à l'état constitué. γ) Anatomie et physiologie générales. Relation des

organes. Relations des fonctions des organes. Théorie générale de la vie et de la mort. Par quoi commence la mort. δ) Anatomie et physiologie comparées. ε) Classification.

8° N'avoir pas indiqué la transition de la psychologie à l'histoire, les causes déterminantes de l'individu. Ce sont : le milieu physique (climat, sol), — le milieu physiologique (race, crâne, couleur), — le milieu moral (état de la civilisation et son espèce). Hegel ne dit rien des influences des milieux sur les idées : 1° par constitution du système nerveux, 2° par action sur le corps formé, 3° par la transmission des idées : interprétation de la physionomie, imitation, langage, habitude, éducation. La détermination totale est ainsi donnée. Si l'individu réagit ensuite, c'est par un développement de cette détermination. Point de liberté individuelle.

Mieux encore que toute cette critique, ces trois dernières phrases nous montrent par où Taine se sépare des Allemands et s'affirme Français. L'analyse méthodique, qu'il pratique comme ses maîtres, les idéologues français du XVIIIe siècle, le ramène au point de vue mécanique et mathématique qui fut le leur. A l'idée allemande d'un développement qui se suffit, d'une force qui, spontanément et mystérieusement, s'épanouit tout entière du dedans, il a substitué l'idée française d'une *détermination* venue du dehors [1] et dont on peut dissocier et énumérer un à un les facteurs. Il n'a pas défini l'Homme un moment dans la vie de l'Esprit, mais un théorème en marche. Certes, et dès le début de sa pensée — ses premières lettres en font foi, — il a senti l'unité organique de toute la nature, mais quand il a défini cette unité, il n'y a montré que celle d'un groupe comme les autres et dont toutes les parties sont solidaires et se déterminent mutuellement [2]. Ce sont bien moins les idées de Herder qu'il applique à l'histoire de l'Homme que celles des grands naturalistes français. Dans la psychologie de l'individu et des sociétés il introduit celles de Cuvier sur la connexion des caractères, celles de Geoffroy-Saint-Hilaire sur les organes analogues et sur l'unité

1. Puisque, en dernière analyse, la race est un fait secondaire, ayant pour facteur l'action prolongée d'un climat et d'un milieu.

2. D'où le principe de l'évolution qui ne présuppose qu'un premier changement à l'intérieur du groupe. Ce premier changement donné, tout le groupe doit changer *indéfiniment* et une série indéfinie de formes ou groupes secondaires y apparaître.

de composition[1]. En cherchant à donner dès 1850 à l'histoire « la psychologie comme principe anatomique et physiologique », qu'a-t-il fait sinon appliquer un procédé tout exact et délicat et qu'il juge spécial à l'esprit français, — celui qui dans tout ordre de faits cherche les « éléments générateurs »? Vers 1872, en préparant ses *Origines de la France contemporaine*, il notait que de ce procédé sont sorties les grandes découvertes françaises : la géométrie analytique de Descartes, la classification naturelle des plantes de Jussieu, la nomenclature chimique de Lavoisier, les idées de Bichat sur les tissus élémentaires, celles de Haüy sur la classification des cristaux par les angles, celles de Cuvier sur les organes en tant qu'utiles, celles de Geoffroy-Saint-Hilaire sur les parties en tant qu'éléments d'un type ». Poursuivant avec la même méthode un objet analogue, Taine a trouvé que « dans les sciences morales les éléments sont les types psychologiques généraux et individuels », et que dans ceux-ci les éléments sont les (facultés) « dominantes ». En effet, dans une société, toutes les parties et toutes les œuvres manifestent un certain type général d'âme et d'esprit, et là est la vraie raison des « rapports nécessaires » qui existent entre ces œuvres et ces parties, de ces « connexions » que Montesquieu avait déjà vues. « Son idée traînait par terre », a dit Taine avec modestie : « je l'ai ramassée ». Et cette vue de Montesquieu fut, selon lui, le point de départ de tous ses travaux de critique et d'historien. Plus encore qu'à Montesquieu il était reconnaissant à M. Guizot. Celui-ci avait soumis les grands faits de la civilisation en France et en Europe à des « classifications progressives » et en avait cherché la philosophie. Ce n'est pas, comme le veulent les critiques étrangers de Taine [2], en étudiant Herder, mais en lisant Guizot, qu'à seize ou dix-sept ans, dans « un transport extraordinaire », il conçut la possibilité de trouver les lois de l'Histoire et s'y appliqua tout de suite. De son aveu cette lecture lui révéla sa vocation, et, lui montrant la tâche de sa vie, orienta définitivement sa pensée.

1. Voir préface des *Essais de Critique et d'Histoire*.

2. Karl Hillebrand et après lui M. Barzelotti dans son ouvrage si remarquable : *La Philosophie de Taine*.

Aussi bien, quand il s'agit d'une conception aussi générale que celle du déterminisme historique, quel point de vue court et scolaire que de la réduire à une proposition précise pour l'attribuer à un seul inventeur et ne voir dans les autres qui l'ont exprimée et développée que des traducteurs et des porte-voix ! Nécessairement, d'elle-même, une telle idée sort d'un certain état général de culture où sont arrivés à peu près ensemble des pays de même civilisation. Données telle position atteinte dans son mouvement général par la pensée d'Occident, telle connaissance des sociétés passées, des sociétés actuelles, européennes et orientales, telles notions dues aux voyages plus faciles et plus fréquents et même, comme au commencement du siècle, aux expéditions militaires à l'étranger, aux rencontres des peuples, — donnés telles comparaisons devenues inévitables, des types, des coutumes, des législations, des constitutions, tels progrès accomplis par la linguistique, par l'histoire naturelle, par l'anatomie qui se prend au système nerveux et au cerveau, par l'étude des maladies mentales, — donné surtout l'insuccès, quand on a voulu passer à l'application, des théories de l'homme et de la société qui se fondent sur des *a priori* de morale idéale, de logique ou de sentiment, — une idée doit nécessairement apparaître : c'est que ce domaine aussi appartient à la science, et que les lois y règnent comme ailleurs. On a vu non plus seulement l'Homme mais les hommes, leurs variétés, et l'on veut savoir la raison de ces variétés, leur ordre, les classer, définir le type de chacune. On a vu des peuples différents et, en passant de l'un à l'autre, on a senti toutes leurs œuvres, tout ce qui les manifeste répéter la même différence. Des agitations et des souffrances sans nom, des cataclysmes sociaux ont obligé les esprits qui pensent à étudier d'une nouvelle façon les sociétés, et des essais inféconds ou désastreux de réforme, les effets monstrueux de doctrines séduisantes et improvisées ont enseigné que ces sociétés sont soumises, elles aussi, à des conditions rigoureuses.

D'une façon plus générale encore, le progrès et la vulgarisation des sciences exactes et naturelles ont accoutumé les esprits à leurs procédés. On veut savoir avec rigueur, on

cherche avec méthode, on espère des lois. Les lieux communs des classiques et des romantiques, les réussites oratoires ou lyriques ne suffisent plus. Plus ou moins explicite, une même idée d'ensemble gouverne tous les esprits et développe les mêmes idées secondaires. Comte pose la « sociologie » au sommet de la pyramide des sciences. C'est vers elle que toutes convergent. Les phénomènes humains et sociaux ont leurs causes dans les mathématiques, dans la physique, dans la chimie et la biologie ; c'est avec les méthodes de ces sciences qu'il faut les étudier. Mais Comte a manqué du sens de l'histoire et de la psychologie. Mieux que lui, Stendhal et Sainte-Beuve, les deux écrivains que Taine admira, je crois, par-dessus tous ceux du XIXe siècle français, sont des « naturalistes de l'esprit humain ». Tous deux ont observé les différentes espèces de la plante humaine. Le critique a étudié l'action « des milieux successifs qui forment l'individu ». Dans les œuvres il a cherché des indices pour l'analyser et le comprendre. Stendhal, voyageur et romancier, est allé plus loin. D'une part, au delà des âmes particulières il a regardé les formes ethniques de l'âme ; il a découvert qu'en Italie, en France, en Angleterre, au moyen âge, à l'époque de la Renaissance, de Louis XIV, aujourd'hui, on pouvait reconnaître telle action du climat et du milieu moral, telle influence sur les individus d'une situation politique ou d'une forme sociale, telle idée générale régnante, telle façon durable de penser, d'imaginer, de vouloir, d'aimer, et d' « entendre le bonheur ». Et, d'autre part, dans ses romans, indifférent au développement noble comme aux coups de théâtre, il introduisait l'analyse, la psychologie fine, exacte, savante celle qui suit dans un personnage l'effet de telles aptitudes, qui sait les lois des émotions, des images, des idées, qui s'en sert pour créer des types distincts, possibles, à qui rien ne manque que de s'être réalisés. Ainsi, par ses aperçus sur l'homme en général et sur les différentes espèces d'hommes, il annonçait les principales idées de Taine, et tel fut son souci d'exactitude, que pour serrer de plus près le réel, il se défendit les effets littéraires, s'astreignant au style nu, précis, à ce « style de code civil » que Taine admirait tant et dont il se servait en 1851 pour écrire ses formules et classer ses séries de faits. Porté par le

même courant, Renan écrivait en 1845 *l'Avenir de la Science*, et, par une concordance qui n'est pas un hasard et bien moins encore l'effet d'une influence intellectuelle, quelques années, quelques mois plus tard, dès le collège, Taine concevait la même religion de la Science, avec la même ferveur, avec la même foi dans ses dogmes, dans son infaillibilité, dans son progrès certain et infini, dans l'action directrice et bienfaisante qu'elle est appelée à jouer sur le développement et la conduite des peuples, et, telle est la nécessité générale que subissent ces deux pensées indépendantes l'une de l'autre et d'allure si différente, que plus d'une fois dans *l'Avenir de la Science* et dans les lettres d'École normale les mêmes convictions s'affirment par des expressions identiques. C'est en termes de psychologie que Renan écrit son introduction à l'*Histoire générale des langues sémitiques* [1]. A la lire on croirait qu'il a connu la formule où Taine à vingt-deux ans inscrit son programme : « faire une zoologie de l'esprit humain avec la psychologie comme principe anatomique et physiologique ».

Mais c'est dans toute l'Europe que la même pensée générale se développe à travers les cerveaux individuels. Au moment où Taine entrevoit la possibilité d'appliquer avec précision à l'histoire des sociétés humaines les principes, les méthodes, les propositions de l'histoire naturelle, Spencer en Angleterre appelle les sociétés des organismes et y découvre la complexité, la structure intérieure, les procédés de développement des êtres animés. Simultanément, Taine [2], Spencer et Mill soumettent l'esprit humain, le mécanisme de ses idées, celles de ces opérations qui semblaient les plus simples à des dissections semblables. Taine applique à l'étude de l'âme et de l'histoire les théories de Cuvier et de Geoffroy-Saint-Hilaire, Spencer y apporte les conceptions de Darwin. Telle est la généralité du mouvement que Carlyle, idéaliste et mystique, apprend aux Anglais l'inestimable et quasi mystérieuse valeur du document et fonde l'histoire sur la psycho-

1. 1855.

2. On a vu plus haut que dès 1851 (sans doute dès 1850) Taine a esquissé les analyses qui expliquent les idées du moi, du monde extérieur, la mémoire, la prévision, les idées et jugements généraux par un fait intérieur élémentaire.

logie des « héros » qui, mieux que les autres hommes, incarnent l'idée directrice de leur pays et de leur siècle. En France, avec Stendhal, Balzac, Flaubert, le roman ne se soucie plus que de vérité sociale et psychologique, ne veut plus que peindre des passions et des milieux réels ; il a quitté le point de vue romantique pour celui de la science ; il ne célèbre plus en des héros agités sur d'émouvants décors les grands tumultes de l'âme ; il peint les hommes véritables, ordinaires, sur un fonds juste de couleur historique et locale. Ces hommes, George Eliot voit leurs vies conduites par un déterminisme inflexible. Avec un art qui sait distribuer l'infini détail, qui pèse l'impondérable, elle suit les évolutions individuelles ; elle regarde se développer la tendance propre de chacun, et mesure l'action imperceptible des événements qui la favorisent ou plus souvent la font dévier. Même la Poésie ne cherche plus le beau que dans le vrai, et Robert Browning, évoquant les âmes d'autrefois, les fait apparaître et parler avec leurs différences intimes, chacune marquée du caractère spécial à son milieu et à son temps. Sa poésie est de l'histoire essentielle, c'est-à-dire, comme le veut Taine, une pure psychologie. En 1849, Ruskin commence à parler et, commentant Turner avec des faits de géologie, il donne à l'art pour seul critère la vérité.

Ainsi s'étend l'idée propre au XIXe siècle et qui n'est propre à aucun peuple ni aucun penseur, l'idée de la Science avec sa dérivée, l'idée de l'Histoire. Peut-on dire que celle-ci ne vienne que d'Allemagne? Sans doute elle naît sur plusieurs points à la fois, en ondes spontanées qui s'entre-croisent, réagissent les unes sur les autres avant de se mêler en un grand mouvement d'ensemble. A travers les hautes têtes elle se propage, et l'originalité de chaque peuple et de chaque esprit qui la pense n'est faite que de la vie qu'il lui communique en la mêlant à sa propre vie. Chez Taine, elle apparaît, au plus haut degré marquée du caractère français. Il l'astreint aux procédés d'analyse et de classification. Mais en passant par lui, en même temps qu'elle prend un aspect ethnique, elle se charge des éléments d'énergie, de pensée, d'imagination qui font la personnalité de Taine ; elle se projette au dehors suivant des rythmes qui sont les

siens. Dans nul cerveau l'idée n'a pris une forme plus systématique, ne s'est exprimée par de plus catégoriques affirmations.

Mais qu'il est difficile de discerner les effets des causes quand il s'agit de la vie, de la vie spirituelle comme de la vie physiologique, des rapports des âmes et des idées! Les âmes imposent leur forme aux idées qui les traversent, mais les idées transforment les âmes. Si Taine astreint l'idée de l'histoire à la forme du système, on peut dire que cette idée fait de lui un système, c'est-à-dire un ensemble lié et conduit par une seule loi. On l'a vu : aussitôt qu'il l'a conçue, sa vie est décidée. L'idée centrale commande toutes les autres, prescrit leur tâche à toutes ses puissances de désir et de passion. Par elle son esprit est un tout comme sa volonté. Dans ses travaux d'histoire, de critique, d'esthétique, de psychologie, rien qui ne dérive de cette proposition : La nature est le groupe de faits qui embrasse tous les autres [1]. Tous se tiennent par des dépendances mutuelles qui font l'unité de la nature, mais dans chaque groupe l'abstraction peut découvrir et isoler des faits générateurs. Dans les groupes que sont les sociétés humaines, les faits générateurs sont les types d'âmes et chacun de ces types est un groupe dont les faits essentiels sont des événements psychologiques. Donc la science complète est possible et, dans le monde moral comme dans le monde physique, nous pouvons atteindre l'essence.

Telle est l'idée qui déploie au dehors sa vie et son œuvre. Dans ses papiers épars de Nevers, on retrouve une petite note isolée qui porte pour titre : « Développement organique d'une idée». De ce développement qu'il indique, lui-même est un magnifique exemple. « Soit — disent les petits caractères jaunis; — soit une proposition ou croyance générale. En tant qu'elle est une idée en moi, elle tend, comme toute chose réelle, à persister, et devient une nécessité ou force générale... Son effet est

1. On sait que c'est l'idée de la nature indiquée dans la préface de *l'Intelligence* : une série et un faisceau de faits dont chacun a deux faces, l'une extérieure qui est un mouvement, l'autre intérieure qui est un événement moral élémentaire. Des faits ou événements, non point des phénomènes, le phénomène supposant un complément substantiel, nouménal, auquel Taine ne croyait pas. « Je ne suis pas phénoméniste », disait-il, et, souriant de la barbarie du mot : « Je m'appellerais plutôt un *éventualiste*. »

de gouverner, de coordonner toutes les autres en leur imposant le oui ou le non. C'est comme une force centrale qui se subordonne diverses autres forces plus petites et auparavant libres. Le développement de l'idée consiste dans le progrès et l'extension de cette subordination. Le résultat est un système gouverné par une seule idée. La formule est : étant donnée une multiplicité, apparaît une nécessité générale qui la réduit en un système et en une unité. »

C'est la formule même de toute organisation, de la vie et de l'art. Plus l'unité est complète, plus pure et dominatrice est l'idée, et plus la vie est intense, et plus la forme est belle. En ce sens, la vie de Taine fut une œuvre de beauté, l'une des plus parfaites où l'idée se soit réalisée. Cette multiplicité, qu'elle assemble et souverainement dirige, est si riche, si diverse et nombreuse! C'est sa volonté audacieuse mais qui se fait prudente pour ne pas manquer le but où elle tend avec passion : la vérité ; — c'est le frissonnant élan de toutes ses forces dont nous avons vu les jeunes ardeurs ; c'est la puissance de son attention soudaine et prolongée ; c'est le magnifique jeu de son intelligence analyste et méthodique ; c'est son amour du général dont la découverte le pacifie quand il est malheureux et souvent le ravit, — c'est sa sensibilité véhémente, c'est sa faculté de sympathie qui s'émeut en présence de la nature silencieuse et vivante et, par des intuitions étonnantes chez le pur logicien qu'il paraît être, en perçoit les volontés sourdes, les tendances simples et profondes, les reproduit en lui-même en le faisant poète ; — c'est la justesse de ses divinations psychologiques, le sens de la vie et des développements qui dans l'histoire, dans les âmes, lui donne les causes avec une sûreté dont nulle méthode ne serait capable, et ces causes dissociées, les réunit à nouveau, nous les montre dans l'acte, recrée la vie qu'il vient d'analyser. En 1851, il se limite à l'analyse, à la langue de l'analyse, mais — ses lettres de jeunesse en font foi — sa vision est déjà celle de l'artiste, et quand il comprendra que l'art peut servir à prouver l'analyse en reformant le tourbillon de vie dont l'abstraction vient de dégager la loi, il laissera se déployer ses puissances d'artiste. Il paraîtra différent, mais en lui rien n'aura changé. Il ne fera que mettre une force inutilisée jusque-là

au service de l'idée impérieuse, que l'intégrer dans le système qu'est devenu tout son être.



Après les jeunes et perçants éclats de cet esprit qui commençait à « penser le monde», je revois ses dernières lueurs. Je revois l'autre extrémité de cette vie dont je viens de suivre les premiers mouvements si originaux et si forts. C'était tout à la fin de février 1893 et ce fut la dernière fois qu'il me parla. Il était mourant, mais droit sur sa simple chaise. Que le corps était frêle, et si mince! Mais dans l'ombre crépusculaire, le crâne d'une architecture admirable en paraissait plus énorme; la mort prochaine ajoutait encore à la dignité souveraine de la tête. Un volume de Sainte-Beuve et son *Marc-Aurèle* étaient sur sa table, à côté de lui.

— Entre, me dit-il,... nous pourrons causer d'idées générales... c'est mon pain quotidien; j'en suis bien privé à présent! »...

Encore une fois, à voix brisée, avec des arrêts de fatigue, se déroula tout haut le monologue intérieur. Son intelligence n'avait certes déjà plus sa vigueur ordinaire, mais elle ne devenait point pareille aux autres; elle ne descendait pas au niveau commun; elle se tenait dans ses hautes régions accoutumées d'où l'on voit les ensembles. Simplement des nuages semblaient y passer; parfois la pensée s'embrumait et ne semblait pas s'achever... Il parla des conditions actuelles de la vie pour un jeune Français, de la famille française, puis de l'Orient, des Arabes, reprenant les formules, les faits significatifs auxquels il avait foi.

Puis après un silence, d'une voix qui s'éteignait et comme dans un rêve où ses yeux voilés ne nous voyaient plus :

— Ah les hommes!... Combien il y en a eu!... Combien d'espèces!... Combien de façons de chercher le bonheur!... Combien d'idées qui les ont moulés, qui les ont ordonnés en sociétés distinctes!...

Il songeait à tous ces milliards évanouis dans la nuit où il allait disparaître et que l'histoire aperçoit comme une suite infinie d'amas, comme des nébuleuses de plus en plus

vagues à mesure qu'elles s'enfoncent dans la noirceur du passé, mais si nombreuses qu'elle en découvre toujours. La pensée du mourant continuait celle du jeune homme qui, plus de quarante ans auparavant, se consolait en contemplant les idées mères de ces groupes humains, qui cherchait leurs lois, leur ordre, dégageait les termes communs aux définitions que les races et les siècles ont données des mêmes objets éternels, et dans sa solitude de province écrivait avec simplicité des formules aussi vastes que celle-ci : « Dieu est une généralité quelconque individualisée à cause de la nature de l'Esprit humain. »

ANDRÉ CHEVRILLON

UN DRAME

Ainsi donc, vous voulez savoir le motif de la brusque séparation des époux Dillopiano ? C'est très simple. En rentrant à l'improviste, le mari crut voir quelque chose de particulier sur la figure de sa femme et, connaissant ses habitudes, courut à un placard. L'ayant ouvert, il y avait trouvé Florindo Mifaimorire.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Moi ? rien.

— Eh bien, sors.

Et Florindo était sorti du placard, puis de la maison, à coups de pied au derrière. Et, le même soir, madame Dillopiano habitait seule, dans un autre appartement qu'elle avait loué.

Florindo Mifaimorire, encore lui !... Vous le connaissez, n'est-ce pas, le jeune premier irrésistible ? Qu'a-t-il donc de spécial, ce jeune homme, ou plutôt cet homme à l'air jeune ? Je ne saurais vous le dire, je ne suis pas une femme; mais la vérité, c'est que nulle femme n'a jamais été capable de lui résister. Il en a fait, des victimes, en vingt ans de carrière ! De tout rang et de tout âge, des blondes et des brunes, des grasses et des maigres, des belles et des comme ci comme ça. Toutes celles qu'il veut, il parvient à les avoir, et le malheur, c'est qu'il les veut toutes. Satané garçon !

Hâtons-nous de le dire, madame Dillopiano n'avait pas été la plus glorieuse de ses conquêtes. On racontait pas mal d'histoires sur son compte, et on faisait courir le bruit que son mari, le directeur, n'avait jamais payé un sou de droits d'auteur à personne. Et cependant, le « répertoire » n'avait jamais été composé d'œuvres sans valeur ou tombées dans le domaine public. Sa femme jouait certaines pièces pour ses soirées à bénéfice, en demandant l'autorisation aux auteurs, et ceux-ci l'accordaient à titre gracieux. « Décidément, affirmaient les mauvaises langues, ces messieurs ont envers elle des dettes de reconnaissance; elle leur revaut cela d'une autre manière... » Mais c'est une légende, et vous savez mieux que moi qu'il ne faut pas ajouter foi aux légendes... Ce qu'il y a de certain, pourtant, c'est que la réputation de madame Dillopiano n'était pas immaculée. Le mari, lui, avait toujours fermé un œil par amour de la paix et, peut-être, par nécessité: où trouver un grand premier rôle de femme qui coûte moins que la sienne ?... Et, qui sait? Il aurait fermé un œil, et même les deux, cette fois encore, si, malheureusement, poussé par un déraisonnable accès de colère, il n'avait pas commis l'imprudence d'ouvrir ce placard. Le placard ouvert, il ne pouvait plus fermer les yeux; et, en conscience, il devait se livrer à des excès, flanquer des coups de pied à cet intrus!

Il lui avait demandé : « Qu'est-ce que tu fais là?... »

Et l'autre... Triple bête!... S'il avait fourni de suite une réponse convenable, mon Dieu, on aurait pu discuter, finir par l'admettre pour bonne et retenir Florindo à dîner.

« Rien!... » Voyons, même sans être un buveur de sang, ni un querelleur, on devait trouver insuffisante une pareille réponse.

Après, toutefois, il avait regretté de s'être laissé emporter ainsi. Car, je vais vous dire, c'est ennuyeux, c'est agaçant d'avoir administré des coups de pied à un monsieur avec lequel on doit vivre en commun, se trouver en contact matin et soir qu'il faut tutoyer, embrasser et appeler son « vieil ami », dans les comédies... Et il en avait beaucoup de comédies, au répertoire, dans lesquelles lui, Dillopiano, premier rôle, et cet autre, Mifaimorire, jeune premier, étaient les meilleurs

amis du monde. Pis encore, ces drames où ils étaient rivaux, tous les deux amoureux du grand premier rôle, Corinne Dillopiano. Pis que tout, enfin, quand, dans la comédie ou le drame, il était le mari de sa femme, et Florindo... l'ami de tous les deux. Il y a des situations embarrassantes et quelque peu grotesques, vous en conviendrez.

D'ailleurs, ce qui est fait est fait : les coups de pied étaient arrivés à destination, et personne ne pouvait les nier. Toute la question, c'était de les oublier, si possible. Un plus grand scandale, non, pour l'amour de Dieu! cela ne convenait à aucun des trois. Il ne convenait pas à Florindo de se vanter de cette aventure qui avait fini si tragiquement pour lui : — c'était bien la première fois que pareille chose lui arrivait! — Cela ne convenait pas à Corinne, et je n'ai pas besoin d'ajouter pourquoi. Cela ne convenait pas à Érasme Dillopiano — il s'appelait Érasme, le pauvre homme; — la divulgation de cet événement aurait eu, pour conséquences logiques et naturelles, une séparation artistique d'avec sa femme, la rupture de l'engagement de Florindo, la désorganisation de la troupe, l'annulation des traités, les protestations des *impresari*, les dédits à payer : en somme, la ruine complète. Car on ne trouve pas tous les jours un grand premier rôle de femme et un jeune premier; sans compter que tous les contrats portaient cette clause : « avec la Compagnie telle qu'elle est constituée dans ses principaux emplois ». Et les *impresari* n'accepteraient probablement pas un autre grand premier rôle de femme et un autre jeune premier; surtout un remplaçant quelconque de Mifaimoirire : un animal, soit dit entre nous, mais qui plaît au public, ou mieux aux femmes, et, quand les femmes vont au théâtre, les hommes les suivent.

Donc, silence et mystère!

Ah! ah! tout cela vous étonne? Vous riez? Vous riez de ce pauvre Dillopiano et vous le gratifiez des épithètes les plus humiliantes que vous suggère votre morale de gens riches. Eh bien, permettez-moi de vous le dire, messieurs, vous n'y comprenez rien du tout. Vous autres, vous avez vingt mille livres de rente, certains d'entre vous en ont davantage. Et avec vingt mille livres de rente, on peut se payer le luxe

de faire le superbe, l'homme fort, inflexible, le Caton, tout ce qu'on veut. Mais quand on doit travailler pour manger, mais quand de faire le Caton, cela vous coûterait la vie même, ou compromettrait votre avenir et vous obligerait à jeter sur le pavé quarante personnes qui dépendent de vous, ou à laisser saisir le peu que vous possédez pour faire honneur à votre signature, en tout ou en partie, et à payer des frais, des frais énormes, par fierté ; alors, messieurs... Voyons, ne me faites pas enrager, si vous désirez que je vous narre la suite de mon histoire. Je raconte et vous m'écoutez. Ne discutons pas ; gardez vos réflexions pour vous, ou bien nous nous fâcherons. Que voulez-vous? moi, j'ai de l'affection pour Dillopiano et j'approuve sa manière d'agir. Je vous le dis une fois pour toutes... Et restons bons amis. !

Nous en étions ?... Ah ! aux coups de pied ; continuons... Toujours à cause de cette colère dont avait été saisi notre ami... (*Mon* ami, soit ! je ne veux pas vous imposer mes amitiés ; mais permettez-moi de vous le déclarer, vous avez l'esprit bien étroit... Et que le bon Dieu vous préserve de vous trouver dans le même cas... c'est moi qui rirais !...) Je disais donc ?... Vous m'interrompez, à chaque instant, par une exclamation ou une grimace... Je finirai par perdre le fil !...

A cause de cette colère qui ne s'était pas assez traduite par des coups de pied, mon ami, après le départ de Mifaimorire, s'en était pris à sa femme ; mais avec dignité, presque avec calme, il faut l'avouer. Il la dévisagea et lui dit d'une voix sourde :

— Toi... j'ai assez de toi. Ote-toi de mes pieds.

A cette idée des pieds, ayant encore présent à la mémoire le spectacle auquel elle avait assisté, elle se sentit bouleversée. Non qu'elle craignît trop l'effet du geste que son mari avait déjà fait à l'adresse de Florindo ; mais elle en redoutait beaucoup l'effet moral. Elle savait que son mari, au fond, était un homme juste et bon. La bourrasque passée, on pourrait sans doute causer et arriver à une transaction, qui sait ? Mais, s'il en venait à la violence, s'il la battait, alors tout espoir serait définitivement perdu et toute réconciliation deviendrait impossible. C'est elle qui repousserait toute dis-

cussion désormais et toute transaction. Battue par son mari, sa dignité lui imposerait le dégoût et le mépris pour le reste de sa vie. Un homme ne doit pas frapper une femme. C'est une vérité... de théâtre, et que personne, au théâtre, n'a mise en doute.

Il fallait donc éviter un outrage qui élèverait une insurmontable barrière entre elle et son mari. Oh! elle n'aurait jamais pu, elle n'aurait jamais *dû* lui pardonner de l'avoir battue.

A vrai dire, il ne la menaçait pas positivement de la battre: on ne bat pas avec le pied. Mais quoi! ce serait toujours des voies de fait. Corinne jugea opportun de les éviter. Elle mit son chapeau et partit.

Érasme eut aussitôt — voyez si ce n'est pas un homme juste et bon! — il eut aussitôt un élan de générosité; il sentit tout à coup naître en lui un mouvement de compassion. Est-ce qu'on renvoie, séance tenante, sa femme de chez soi, comme une domestique prise à voler du sucre dans le buffet? Il courut jusque sur le palier et demanda :

— Où vas-tu?

Et Corinne répondit :

— Je m'ôte de tes pieds.

Érasme se mordit les ongles, se précipita dans l'escalier, la rejoignit, la prit par les poignets et murmura avec angoisse :

— Tu ne vas pas chez ton amant?...

Le brave homme pensait à l'avenir. Le fait subsistait; qu'au moins les conséquences ne devinssent pas irrémédiables.

Corinne connaissait son mari. Et elle eut sur-le-champ un éclair de génie :

— Non, — répondit-elle, — je suis indigne de toi; mais lui, je le déteste!

Et elle sortit, heureuse et tranquille. Elle avait posé les bases de son avenir.

Tout en se dirigeant vers une maison meublée qu'elle connaissait pour y avoir demeuré autrefois, elle se disait : « Comme j'ai bien envoyé ma réplique!... Il faudra que je me rappelle cette intonation-là pour la scène... »

Ce soir-là, comme par un fait exprès, on donnait *l'Amour*

sans l'estime : à Corinne incombait le rôle de la femme vertueuse, et à Érasme celui du mari débauché. Les jeux du hasard sont variés à l'infini, et, dans la vie des comédiens il en arrive de très drôles, comme celui-ci. Et ce soir-là, ils jouèrent parfaitement, beaucoup mieux à coup sûr que d'habitude. L'interversion des rôles vous donne la vision nette des sentiments que doit éprouver et exprimer votre adversaire, et, à votre insu, agit de la manière la plus efficace pour provoquer et aviver en lui ces sentiments qui sont les vôtres. Tandis que vous aidez votre interlocuteur, que vous le « montez, » — comme on dit en jargon de théâtre, — vous rendez admirablement le rôle qui vous est confié et qui, dans la vie réelle, a été le sien, parce que, de son côté, il opère sur vous comme vous opérez sur lui. Le « montage » est réciproque.

Durant la représentation, au dernier acte, à un moment où le mari et la femme se trouvaient rapprochés et se taisaient, Érasme fut à même de chuchoter à Corinne, en tournant le dos au public :

— Attendez-moi après la représentation ; je vous accompagnerai.

Elle lui fit signe qu'elle l'attendrait. On savait peut-être déjà dans la troupe que Corinne avait quitté le toit conjugal : Érasme avait cru apercevoir une certaine curiosité sur la figure des comédiens, avoir interrompu par son approche quelques papotages, avoir vu quelques rires mal dissimulés, avoir été l'objet d'une observation pas toujours discrète. Florindo avait certainement gardé le silence ; mais qu'importe ? La nouvelle pouvait être déjà parvenue dans les coulisses par un de ces nombreux fils conducteurs, ténébreux et cachés, qui apportent des maisons au théâtre tous les potins qui sont la seconde vie de la plupart des comédiens. Il fallait donc qu'il accompagnât sa femme. S'en aller pour la première fois chacun de son côté, c'eût été mettre le feu aux poudres. Quelle belle flambée de rires, d'exclamations, de moqueries ! Non, jamais ! Un directeur doit se faire respecter.

Les deux époux se rejoignirent à la petite porte de la scène et sortirent ensemble. Tous les acteurs étaient là guettant cette sortie, et l'on vit, au contraire, leurs nez s'allonger outre

mesure : ils étaient déçus dans leurs espérances et dépités de ne pouvoir assouvir leur curiosité.

— Où habitez-vous ? — demanda Érasme, une fois dans la rue.

— Chez madame Madeleine.

Il fallait donc tourner à droite. Et ils se mirent en route, muets, sans se hâter.

Corinne marchait en rasant le mur, à petits pas, attendant qu'il parlât. Érasme se tenait près d'elle, évitant de lui toucher le coude ou la robe. Il avait quelque chose à lui dire, évidemment, mais il était fort embarrassé. Et, comme le chemin n'était pas long, ils parvinrent à la maison de Corinne sans qu'il eût soufflé mot. Elle s'arrêta et dit :

— C'est ici.

Elle tira de sa poche la clef de la porte. Lui, machinalement, s'en empara, et ouvrit en galant chevalier.

— Avez-vous des allumettes ? — lui demanda-t-il.

— Oui, merci.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Elle entra, en se courbant.

— Pardon, un mot ! — ajouta-t-il enfin.

Corinne passa la tête hors de la porte.

— Demain, vous, n'avez pas répétition, vous — continua l'excellent homme — moi, si. Ayez l'obligeance de m'attendre à quatre heures : j'ai à vous parler.

— C'est bien.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

La porte claqua violemment ; Érasme retourna chez lui. Il soupa tristement avec les restes du dîner : la cuisinière-femme de chambre avait suivi sa maîtresse en exil, et il ne voulait pas aller dans un restaurant, par crainte d'y rencontrer des amis capables de faire des réflexions en le voyant seul.

***

Le lendemain, à quatre heures, Érasme Dillopiano entrait chez sa femme. Elle l'attendait comme elle l'avait promis.

— Bonjour, — lui dit-elle d'une voix faible.

Et elle lui fit signe de s'asseoir.

Érasme s'assit. Corinne resta debout. Elle avait les paupières rouges, mais il ne put deviner si c'était l'effet des larmes ou du rouge savamment appliqué. Ah ! messieurs, la fourberie des femmes !... Ah ! mesdames, la fourberie des actrices !... Mais, attention ! ne vous montrez pas trop sévères, ne montez pas sur vos grands chevaux : les actrices sont des femmes comme les autres, et il y en a qui valent bien plus et bien mieux que certaines personnes de ma connaissance et de la vôtre. Si Corinne s'était mis du rouge aux paupières, c'était dans une bonne intention, pour attendrir son mari, se faire pardonner, redevenir une petite femme bonne et affectueuse. Certaines personnes de ma connaissance se mettent du rouge pour être belles. Mon amie s'en mettait pour être laide. Dites-moi, vous qui êtes des modèles d'intelligence, laquelle a le caractère plus noble, les sentiments plus modestes et plus délicats ?

— Soyons brefs, — dit Érasme.

Un silence suivit. Corinne attendait, les yeux baissés, en roulant entre ses doigts les cordons du grand tablier blanc qui recouvrait sa jupe.

— Les faits sont les faits et on ne les efface pas. Vous ne les avez pas niés, cela vous était impossible. Vous avez un amant.

— J'ai eu, — soupira Corinne.

— Tant mieux ! — répondit Érasme ; et il corrigea aussitôt : — tant mieux pour vous, si cet emploi du passé indique le repentir, le retour à de meilleures idées ! Pour moi, cela ne change rien à la chose, et il ne peut plus y avoir jamais rien de commun entre nous.

Pouvait-on parler plus dignement ?... Voyez si Érasme était un brave homme !... Je crois que vous finirez par avoir, comme moi, de l'affection pour lui. Quand vous le connaîtrez à fond, il vous sera doux de l'appeler votre ami... Mais ne nous égarons pas !

Il reprit, après une pause, douloureusement :

— Plus rien de commun, ce n'est pas le mot... Nos vies artistiques sont associées, et nous ne pouvons pas les séparer...

Corinne respira.

— Oh! — poursuivit-il fièrement, — je vous le jure, Corinne, je vous jure que je n'ai jamais désiré comme aujourd'hui être riche et indépendant. J'aurais assuré votre existence et je vous aurais abandonnée à votre malheureux sort. Et ce serait un grand soulagement pour moi de crier à la foule : « Ma femme m'a trompé, elle a sali mon nom, elle a souillé ma demeure. Je la chasse, car je suis un honnête homme blessé dans ce que l'honnête homme a de plus cher, son honneur... »

Ici, — je le reconnais moi-même le premier, parce que je suis équitable et n'ai d'engouement pour personne, — ici, dans ce langage, il y avait quelque souvenir du répertoire; mais ce n'était qu'une question de forme. On ne récite pas impunément, pendant vingt ans, tous les soirs, la prose d'Augier, de Sardou, de Dumas fils et de Paolo Ferrari. L'acteur est comme une éponge : il s'imprègne, il s'imbibe. Pressez tant qu'il vous plaira, il restera toujours quelques gouttes à l'intérieur. Mais les sentiments d'Érasme Dillopiano étaient justes et sincères.

— Malheureusement, — continua-t-il, — cette légitime et consolante satisfaction, qui est permise aux hommes indépendants, ne me l'est pas, à moi. Je dois travailler et, pour mon travail, j'ai besoin de vous, tout comme vous avez besoin de moi. Bien plus! amère dérision du destin! (encore un souvenir du répertoire classique...) bien plus, vous et moi, nous avons besoin, au moins pour un certain temps, de celui qui est cause de mon infortune, de la vôtre... j'ai nommé votre vil séducteur.

Il se passa une main sur le front, et, d'une voix angoissée, entraîné par la situation, « monté », il s'écria :

— Et vous l'avez cru! Et vous vous êtes laissé séduire, ensorceler par ses paroles!... ces mêmes phrases qu'il répète à toutes les femmes!... Vous, vous, misérable créature, vous vous êtes flattée d'être aimée réellement par lui! Non, Corinne, non! que je vous le dise, moi qui suis désormais un étranger pour vous, moi qui suis un désintéressé, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Non! Je dois vous ouvrir les yeux : c'était un caprice de sa part, un caprice vulgaire

et mesquin, et, pour le satisfaire, il n'a pas hésité une minute à fouler aux pieds l'amitié, à profaner une maison et une femme !... Et vous l'avez cru !...

— Hélas ! — soupira Corinne.

Deux larmes roulaient sur ses joues ; deux larmes qui lui enlevaient son rouge et laissaient les traces de leur passage... Elle n'avait pas prévu ces larmes !

— Mais ne nous perdons pas en vaines récriminations, — dit Érasme sagement.

Et il reprit, après un court silence :

— Que puis-je, que dois-je faire ?... Me conseillez-vous de me séparer de vous, aussi comme artiste ? Me conseillez-vous de chasser ce coquin, en lui payant son dédit, — car il l'exigerait, et ce cas de résiliation n'a pas été prévu dans l'engagement, — et de renoncer aux traités avec le Gerbino, le Paganini et l'Arena Nazionale en payant d'autres indemnités ; de licencier la troupe, car je ne trouverais pas du jour au lendemain à remplacer un grand premier rôle de femme et un jeune premier ; enfin, une perte de cinquante ou soixante mille francs, que ne suffirait pas à couvrir tout ce que je possède, les décors, les costumes et les petites économies que vous savez ?... Et mon nom et le vôtre livrés en pâture à la foule, couverts de ridicule, de mépris, dans tout le monde des théâtres ?...

— Non, — murmura Corinne.

— Voilà la vie comme elle est, — s'écria alors mon ami. — Que les philosophes, les moralistes, les dramaturges me jettent l'anathème !... Oh ! ils ne savent pas toutes les larmes de sang que verse un mari trompé, quand il a en outre le malheur d'être à la tête d'un théâtre. Oh ! on ne l'a pas encore écrit, ce drame cruel d'un directeur trahi par sa femme !

— Érasme ! — implora Corinne, avec un infini sentiment de commisération et un élan d'affection inattendu.

Elle n'avait jamais considéré la chose à ce point de vue. Un nouvel horizon s'ouvrait à ses yeux de femme adultère. Et, à cette minute, elle se dit sincèrement : « Pourquoi n'ai-je pas d'abord réfléchi à tout cela ?... Cent amants, mais un acteur, jamais !... Infliger au mari la vie en commun avec l'amant de sa femme, c'est atroce... Oh ! que j'ai été bête ! »

— Car on a beau dire, — poursuivit Érasme (il n'était pas encore au bout de ses doléances), — d'autres maris ont été et sont journellement trompés par des camarades, par un employé, par un homme nécessaire à l'exercice de leur profession ou de leur métier; ils peuvent le chasser, ils peuvent se séparer de lui. On est toujours à même de le remplacer : des avocats, des comptables, des commerçants, des commis, des ingénieurs, des ouvriers, il y en a tant qu'on en veut. Mais où trouver un jeune premier? Où? Il n'y en a plus... Les quelques-uns qui pourraient le faire, même des médiocres, ne daignent plus, comme aux temps de Bellotti, d'Alamanno Morelli, ou de Salvini et de Rossi, tenir cet emploi qui a pourtant un répertoire splendide. Non! Ils veulent être grands premiers rôles... Si je renvoie Florindo, par qui le remplacer?

Ma parole, si vous aviez vu et entendu cet homme obligé de discuter ses intérêts de famille en se fondant sur les conditions de son théâtre, il vous aurait fait pitié... Ce pauvre Dillopiano, vous finirez par l'aimer, je vous assure. Quant à moi, lorsqu'il me raconta cette histoire, — c'est par lui même que je l'ai apprise, il y a dix ans, — il me fit un tel effet que je lui sautai au cou et pleurai d'attendrissement. Son cas me parut sublimement tragique : — quelque chose de shakspearien.

Un long silence succéda à ce discours d'Érasme.

Corinne, brisée d'émotion, vint s'asseoir à côté de son mari sur le canapé, et, d'une voix imperceptible, elle dit amoureusement :

— Oublie.

— Ah! oublier! C'est trop me demander, Corinne!... Ces choses-là ne s'oublient pas... Mais tâchons d'en rendre les conséquences moins cruelles.

— Je suis à vos ordres, — balbutia Corinne.

Il rassembla ses idées, et, redevenu calme par un effort de volonté, il continua :

— Vous demeurez ici, c'est bien. Aujourd'hui même, on vous apportera vos malles. Si je ne me trompe, vous y trouverez de mes affaires. Vous aurez la bonté de les sortir et de me les renvoyer. Adèle (la bonne) est ici avec vous :

qu'elle y reste. Je verrai à organiser le mieux possible cette malheureuse vie de garçon dans laquelle je rentre... pas par ma faute, Dieu le sait ! Je vous ai aimée et je vous ai été fidèle.

— Érasme ! — supplia Corinne.

— Évitons les émotions, — s'empressa-t-il de répondre ; — ce n'est pas le moment... Cherchons plutôt une raison plausible et non dépourvue d'un semblant de vérité pour justifier aux yeux du monde notre séparation de lit et de table.

Un long silence suivit encore. Le prétexte n'était pas facile à imaginer.

— Vous ne trouvez rien ? — demanda Érasme au bout d'un certain temps.

— Non.

— Vous êtes plus habile à inventer des cachettes pour vos amants.

— Oh ! Érasme !

— Pardonne-moi, tu as raison : aujourd'hui les méchancetés ne servent à rien... Cherche.

— Si nous disions que l'appartement était trop petit ?...

— Le secrétaire, le régisseur, le *portacesta*[1] l'ont vu. On sait qu'il est très grand.

Un silence.

— Tu cherches ? — demanda Érasme.

— Oui... Eh bien... que la maison est humide, et que je ne puis y rester à cause de mes névralgies ?...

— Pas plus tard qu'hier, on parlait de la chaleur qu'il fait et Dordini me disait : « Comment diable as-tu choisi ce logement ? Le soleil y tape du matin au soir... Moi qui habite en face, au nord, je jouis d'une fraîcheur délicieuse. »

— Il y a des maisons humides quoique le soleil tape dessus, — objecta Corinne.

— Et, tu t'apercevrais de l'humidité au bout de trois semaines, et tu aurais changé de domicile pour dix jours seulement qui nous restent avant de finir la saison ?

— Je ne trouve pas mieux. Cherche à ton tour.

1. L'homme qui, chaque jour, porte de chez les comédiens au théâtre la *cesta*, la malle où sont leurs costumes du soir, et, le lendemain, les reporte du théâtre chez les comédiens.

Le nouveau silence qui suivit fut rompu par Érasme.

— Si nous racontions que tu as eu une dispute avec la propriétaire et que, aussitôt dit, aussitôt fait, par un de ces mouvements de colère qui te sont habituels et qui te poussent aux résolutions les plus inattendues et les plus bizarres, tu as voulu déménager ?...

Corinne allait répondre, quand Adèle entra.

— Madame ne dîne pas ? il est quatre heures et demie.

— Si, je viens.

Et elle se leva.

— Cela ne vous contrarie pas de venir dans la salle à manger? — demanda-t-elle à son mari.

Érasme se leva et la suivit.

Corinne s'assit à table, où le dîner était servi.

— Je n'ai pas faim, — dit-elle, — mais il faut me forcer à manger : autrement, ce soir, je ne tiendrai pas debout.

Et elle ajouta :

— Après les émotions d'hier, vous auriez pu m'épargner la *Tosca*, ce soir.

— Elle était déjà sur l'affiche. Chiarella la veut. Vous savez bien qu'on ne discute pas avec lui.... Eh bien, que pensez-vous de mon idée?

— Votre explication paraîtra aussi invraisemblable que la mienne. Tout le monde sait qu'il est facile d'éviter les rapports avec la propriétaire, surtout quand on a, comme nous, une bonne qu'on peut charger des commissions... Non?

— C'est vrai! — dit Érasme, douloureusement convaincu.

Et de nouveau un silence.

Corinne mangeait sa soupe, en rechignant, comme si elle avait de la peine à l'avaler.

— Vous avez dîné? — demanda-t-elle à son mari.

— Non.

Elle n'osait pas. Elle s'arma de courage.

— Voulez-vous partager mon repas?

— Non, merci.

Il y eut encore une pause.

— Où dînerez-vous?

— Je ne sais pas. Dans un restaurant..

Corinne eut un sanglot violent; elle laissa retomber sa

cuiller sur la table et porta vivement sa serviette à ses yeux.

— Qu'avez-vous? — demanda Érasme.

Elle ne répondit pas. L'émotion lui coupait la respiration.

— Qu'avez-vous? — insista Érasme.

Alors elle écarta la serviette. Les taches du rouge y restaient empreintes, et elle la fit rapidement disparaître sur ses genoux.

— Que c'est triste! — gémit-elle.

— Oui, mais quelle satisfaction de pouvoir se dire : « Je n'ai rien à me reprocher! »

En ce moment, mon ami était trop cruel. Pardonnons-lui, voulez-vous? il avait le cœur tellement ulcéré!

Et Corinne, s'enhardissant de nouveau, se remit à dire :

— Les acteurs vous verront, au restaurant ; ils s'approcheront, vous demanderont comment, pourquoi, seront tout surpris ou s'en donneront l'air. Et il faudra répondre, inventer des excuses, des prétextes... Il vous sera impossible de manger. Pensez que vous avez aussi un rôle fatigant, ce soir!

— J'irai hors barrière, dans une auberge où les comédiens ne vont pas.

— Et vous mangerez mal. Vous serez pressé par l'heure, et vous arriverez au théâtre en sortant de table, sans avoir pu vous accorder votre petit somme habituel... Allons, partagez mon dîner.

— Non, merci.

Adèle était rentrée. Elle enleva la soupière et disparut.

— D'ailleurs, — reprit Corinne, — si vous devez aller dîner dans un endroit où nul acteur ne puisse vous rencontrer, où en trouverez-vous un plus sûr qu'ici?

Elle croyait avoir découvert la raison la plus convaincante, la pauvre femme...

— Non, c'est inutile d'insister! — répliqua Érasme.

Et dans sa voix il y avait un suprême regret. Il semblait dire : « Quand même je le voudrais, tu comprends que je ne pourrais pas. »

Mais Adèle rentrait avec un plat.

— Qu'est-ce que tu m'apportes? — demanda Corinne, d'un ton mélancolique.

— Du foie de veau à la livournaise... Oh ! la passion de monsieur ! — ajouta la fine et dévouée servante.

Les regards de Corinne et d'Érasme se rencontrèrent. Une larme brillait dans les yeux du mari. Et, tandis qu'Adèle retournait à la cuisine, Corinne reprit d'une voix ferme :

— Allons, cela devient de l'enfantillage ! Tout est fini entre nous, personne ne le sait mieux que moi, et, vous le voyez, je me résigne à ma juste punition. Mais cela ne vous compromettra pas de vous asseoir à ma table... Cela me peine et m'humilie tellement, de vous savoir seul à une table de restaurant !... Vous n'êtes même pas capable de commander. On vous servira des choses réchauffées trente-six fois...

— Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain ! — répondit Érasme douloureusement. — Ce sera tous les tristes jours qui me restent à vivre... Oh ! par bonheur, ce ne sera pas long, je le prévois.

— Eh bien, allez-vous-en, — s'écria Corinne avec des larmes dans la voix ; — cessez de me mettre au supplice. Laissez-moi manger, que je reprenne des forces... malgré moi, je vous le jure... Ou plutôt, courez au théâtre, changez le spectacle, donnez une pièce où je n'aie pas de rôle : il m'est impossible de jouer ce soir.

— Il ne manquerait plus que cela ! — dit Érasme. — Ce serait complet ! Mille francs de perte et les protestations de cet animal de Chiarella !...

Il s'était levé, il demeurait hésitant.

Corinne interpréta en sa faveur ce mouvement ; et, pour encourager son mari :

— Allons, asseyez-vous, mangez et causons.

Et elle appela :

— Adèle, Adèle ! un couvert pour monsieur.

Érasme Dillopiano s'assit et se mit à manger ce foie de veau à la livournaise, qui était en effet sa passion. Pauvre homme ! il avait besoin de se garnir un peu l'estomac. On peut bien dire qu'il n'avait pris aucune nourriture depuis la veille. Était-ce un souper, celui qu'il avait fait hier soir ?

— Ne perdons pas de vue le but de notre entretien, —

fit-il observer sagement, après avoir englouti les deux premières tranches de foie.

— Ce vin-là ne te convient peut-être pas ? — demanda Corinne. — Veux-tu que j'envoie chercher de ce *barolo* que tu bois d'habitude ?

— Non, merci.

— C'est l'affaire de deux minutes. Veux-tu ?

— Non, merci. Ce vin-là est très bon.

— Réellement, il te plaît ?... Il coûte moins cher que celui qu'on buvait... dans l'autre maison.

— Où l'as-tu acheté ?

— Chez un marchand de vins près d'ici... C'est Adèle qui l'a découvert. Deux francs le fiasque[1]. Ce n'est pas cher, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas cher.

Érasme — vous l'avez deviné — se prêtait à une conversation banale, par une exquise délicatesse. Mais son visage était sérieux, sa contenance digne et correcte ; l'implacable souvenir de ses récentes infortunes le rongeait intérieurement.

— Ainsi donc, — reprit-il au bout d'un certain temps, — vous ne trouvez pas ma solution possible ?... J'accepterai ce que vous voudrez, et je mettrai en œuvre tout mon talent, toute ma pratique de la vie, tout... permettez-moi de le dire : tout mon cœur... pour donner un semblant de vérité aux explications que nous fournirons. Je saurai inventer des faits, des circonstances, des détails. Bien malin sera celui qui doutera !... Mais les malins ne manquent pas... et il n'en manque pas dans la troupe...

— Encore un peu de foie ?... Cette brave Adèle en a fait une quantité... comme si elle prévoyait que vous dîneriez avec moi... C'est une bonne fille... Prenez donc.

— Merci, j'en ai assez.

— Je crois qu'il n'y a pas autre chose... J'avais dit à Adèle de me faire un tout petit dîner... Je ne supposais pas que je trouverais la force de manger ce que j'ai mangé.

Et, avec une nouvelle émotion, elle ajouta :

— Mais je n'espérais pas vous avoir !...

1. Le fiasque contient deux litres et quart.

— Alors, que décide-t-on ? — demanda Érasme, qui tenait à ne pas suivre sa femme dans la voie des regrets.

— Ce qu'il vous plaira. — Et, après un court silence : — Il faut encore penser à une chose : en admettant qu'on croie à l'une ou à l'autre de nos explications, qu'on accepte le prétexte que nous invoquerons, cela paraîtra toujours étonnant que moi seule aie changé de logement, que vous me permettiez d'habiter ailleurs, et que vous, vous gardiez l'ancien... Vous ne trouvez pas ?

Adèle apportait de la dinde froide.

— Encore !... — s'écria Corinne.

— Mais, madame, je ne savais pas que monsieur dînerait ici. Ce que j'avais préparé n'était pas suffisant pour deux personnes. Ma foi, je suis descendue au Restaurant d'Orient et j'ai pris de la dinde. J'ai eu tort ?

— Non, tu as bien fait, — dit Corinne en souriant.

Et elle offrait le plat à son mari. Et lui :

— Tu sais, je ne mange plus rien!

— Un petit morceau, pour me faire plaisir ?...

— Je ne peux plus.

— Si tu en prends, j'en mangerai aussi, là !... Pauvre Adèle ! elle nous aime bien.

La servante les rapprochait. Le bon Dieu se sert des plus humbles pour accomplir ses œuvres bienfaisantes...

— Voyons, — fit Érasme, en découpant la dinde, — il faut pourtant trouver une solution. Le temps presse.

— Oui, le temps presse. A mon avis, nous avons déjà trop attendu... Oh ! ne crois pas que je veuille te mettre des bâtons dans les roues, t'empêcher de réaliser ton dessein. Tu ne peux pas me recevoir sous ton toit. C'est juste, très juste même. Et je baiserais encore la trace de tes pas... Mais je dois te dire tout pour que tu prennes bien tes précautions. J'ai réfléchi à beaucoup de choses, cette nuit : je n'ai pas fermé l'œil, tu peux en être certain ! Cela se voit sur ma figure, que je n'ai pas fermé l'œil... Je ferai une vilaine *Tosca*, ce soir... Je disais donc... quoi ?... Ah ! je disais que nous avons déjà trop attendu pour annoncer que nous vivons séparés. Hier, ignorant tes intentions, je n'ai pas osé parler. Aujourd'hui, à la répétition, tu n'as rien dit, n'est-ce pas ?

— Rien.

— Voilà ! Et, dans la troupe, on est déjà renseigné... Dame ! j'ai dû prévenir le *portacesta* de venir ici, au lieu d'aller... là-bas... Et puis, il n'y a pas à se faire d'illusions : tu connais les comédiens... Lui... l'autre... Mifaimorire, enfin, n'aura pas soufflé mot, j'en suis sûre. Mais n'importe...

— Oh ! parbleu ! Hier soir, il y avait ces trois vieilles qui chuchotaient... et Piantachiodi aussi, avec un air mystérieux... Et la Servicaldo, qui t'en veut : elle est persuadée que c'est toi qui n'as pas voulu lui donner le rôle de Marthe...

— Donc... ce soir, nous irons au théâtre et nous dirons : « Vous savez? nous n'habitons plus ensemble... pour telle ou telle raison... » celle que tu voudras?... Eh bien, je vois d'ici leurs figures : « C'est à présent seulement que vous nous le dites?... » On trouvera surprenant que nous n'ayons pas révélé cet événement aussitôt le fait accompli. Dame ! eux autres se racontent tout, même s'il manque un bouton à leur chemise; les langues marchent... Ce sera encore une difficulté pour leur donner une explication et pour la leur faire accepter... Qu'en penses-tu ?

Érasme Dillopiano n'en doutait point. Il était peiné, accablé sous le poids de cette tâche si ingrate d'en imposer à quarante comédiens.

Ils discutaient et s'enrageaient ainsi. En attendant, la dinde avait disparu. Adèle apporta le dessert.

— Donne-nous du vin, Adèle, et verses-en à Monsieur. Et puis, — reprit Corinne, — ayons le courage nécessaire et acceptons carrément la situation avec tous ses dangers...

Érasme releva les yeux et regarda sa femme en face. Qu'y avait-il encore? Quel côté de la question restait-il à observer? Quelle nouvelle difficulté venait se dresser entre eux et le but honnête qu'ils s'étaient fixé : sauver la chèvre et le chou ?

Corinne ajouta, en grignotant des cerises :

— Nous cherchons un prétexte pour les huit ou dix jours qui nous restent à passer ici, à Gênes, et nous ne pensons qu'à cela... Et après?... à Livourne? à Florence? à Turin?... Nous vivrons séparés. Que dirons-nous?... Aurons-nous toujours des maisons humides? Ne trouverons-nous jamais d'appartement assez grand, tandis que nous en avons toujours

trouvé depuis quinze ans que nous sommes mariés?... Quinze ans! il semble que c'était hier!... Ou bien aurai-je dans chaque ville une dispute avec la propriétaire, le premier jour, une heure après notre arrivée?

Érasme Dillopiano se leva. Il n'avait pas songé à cela. La difficulté de l'entreprise l'anéantissait. Pourtant il était bien ferme dans sa résolution. Il ne pouvait pas reprendre sa femme: il ne pourrait plus vivre avec elle... Ne parlons pas du cœur, je vous en prie: un homme qui travaille, un honnête homme sait imposer silence à son cœur, s'il ne parvient pas à le faire raisonner comme la tête. Il ne s'agissait pas du cœur. Mais la dignité? Sa dignité de mari offensé, indubitablement trompé, puisqu'il avait surpris dans une armoire l'amant de sa femme?... On ne transige pas avec la dignité... Et quelle bonne, quelle juste, quelle noble manière il avait de comprendre la dignité humaine! Oh! chez lui, ce n'était pas cette dignité de parade qui pousse les maris trompés à faire de l'esclandre et à crier sur les toits: « Voyez, je suis... ce que je suis..., et je me venge, je la chasse... » Non! C'était une dignité que j'appellerai intime. Lui, il ne faisait pas de tapage, il ne pouvait pas en faire. Mais il lui répugnait, — il lui répugnait, entendez-vous? — de garder pour compagne cette femme qui l'avait trahi..., de partager avec elle, ne fût-ce que les repas... Aujourd'hui, il avait accepté son dîner par compassion et par nécessité: il fallait bien se mettre d'accord. Mais en sortant de cette maison, tout à l'heure, en fermant la porte, il fermerait aussi, définitivement, la porte sur le passé. Et il commencerait une vie nouvelle...

— C'est vrai! — s'écria-t-il. — Nous luttons en vain. Rendons-nous.

Corinne le regarda, les yeux fixes, remplis de désir.

— Rendons-nous, et disons la vérité.

— La vérité?...

A son tour, elle bondit, frappée d'épouvante.

— Ce qui se rapproche le plus de la vérité; ce qui peut satisfaire la curiosité du monde et calmer sa rage de scandale...

— C'est-à-dire?... — demanda Corinne, d'une voix étranglée.

— C'est-à-dire, — reprit Érasme, — nous avouerons franchement que nous nous sommes séparés pour incompatibilité d'humeur, à la suite d'une dispute plus violente ; qu'on reste bons amis, camarades, compagnons de métier, associés même, si tu veux ; mais chacun chez soi... Cette nouvelle causera quelque surprise, on en parlera pendant huit jours dans toutes les compagnies théâtrales, mais l'honneur sera sauf et nous atteindrons notre but.

Corinne était restée bouche bée et les yeux grands ouverts. Le courage que son mari montrait tout à coup d'une façon inattendue (elle espérait une tout autre solution) l'étonnait et l'effrayait. Il dut provoquer une réponse :

— Eh bien ?...

Elle répondit avec calme :

— Comme tu voudras. Mais, fais-y attention, ne t'imagine pas que tu en imposeras à personne !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?... Oh ! que tu es naïf ! Croirais-tu à une pareille histoire, si on venait te la raconter à propos d'un collègue ?

— Moi ? certes, du moment qu'il s'agirait de gens honnêtes !

— Ah ! de gens honnêtes !... Et nous, est-ce que tout le monde nous considère comme honnêtes ?

— Tu en doutes ?

— Pour toi, je n'en doute pas. Mais me croit-on honnête, moi ?

En émettant cette question, elle montrait un courage égal. Elle jouait sa dernière carte : le tout pour le tout !...

Érasme baissait la tête, pensif.

— Car le monde est ainsi fait ! — poursuivit Corinne. — On devrait croire une femme honnête jusqu'à preuve du contraire. C'est l'opposé qui arrive : jusqu'à preuve du contraire, on la croit toujours dépravée. Le moyen que tu proposes n'est certainement pas un brevet d'honnêteté que tu me donnerais ! Sur dix personnes, il y en aura une bonne et une crédule qui accepteront ton explication. Les huit autres diront : « Elle l'a fait cocu !... » Pardonne-moi cette expression crue et vulgaire. Dans notre cas spécial, la bonne personne et la crédule devront avoir une triple dose de bonté et de crédulité. Nous avons toujours vécu en bonne intelligence et nous aimant.

Avant ce... malheureux incident, il n'y a jamais eu un nuage ou une mauvaise parole entre nous, on le sait bien. C'est à toi seul que revient tout le mérite de la constante tranquillité dont nous avons joui pendant nos quinze années de vie conjugale ; je n'ai jamais tenu comme aujourd'hui à le reconnaître et à t'en remercier... Tu m'as pardonné mes erreurs, tu as supporté mes défauts avec une patience exemplaire ; moi, j'ai toujours été avide de compliments, parfois quinteuse, souvent coquette. Mon Dieu ! comment ne pas l'être, quand on est belle et courtisée, lorsqu'on vit sur les planches d'un théâtre ?... Et toi, jamais un reproche, jamais un mot aigre ni une observation. Tu as été la bonté même. On l'a vu et remarqué, ta réputation d'homme droit, de mari modèle, est aussi établie que celle d'artiste éminent.

— Je t'en prie... Corinne...

— La vérité !... Oh ! ce ne serait pas le moment de te prodiguer des louanges vaines et menteuses !... Eh bien..., après quinze ans, tu invoquerais tout à coup l'incompatibilité d'humeur ? tu inventerais une dispute nouvelle pour faire suite à d'autres qui auraient déjà surgi entre nous ?... Je commence à douter que la bonne personne te prête foi, ou la crédule.

— Ainsi donc...

— Pardon, je n'ai pas fini... As-tu la moindre estime pour Mifaimorire ? Je crois que non. Et moi, pas davantage... J'ai eu un instant d'oubli... En y repensant maintenant, cela me semble impossible... Mais tu m'as ouvert les yeux, tu m'as fait raisonner. Et je me souviens du passé, je me rappelle avec horreur et avec effroi que cet homme s'est toujours vanté de ses bonnes fortunes et n'a jamais pu s'empêcher de les raconter à ses camarades aussitôt que les relations amoureuses étaient rompues. Or, il est ici, dans notre compagnie, il te craint, et il se tait et il se taira ; mais, l'année prochaine, il ne sera plus avec nous... Ah ! non, je te le jure !... L'un de nous deux partira, lui ou moi !... Je pense avec terreur à ces six mois que nous devons encore l'avoir ; je pense avec dégoût aux soirs où nous jouerons dans la même pièce, et où je devrai lui parler, m'approcher de lui, l'embrasser...

Corinne se couvrit le visage avec les mains. Puis elle continua :

— Six mois de torture... Mais pas un jour de plus !... C'est la seule condition que je pose... Non, c'est la seule prière que je t'adresse, si tu veux que je continue à être ton grand premier rôle de femme... Eh bien, le jour où il nous quittera, il racontera tout, il dira du mal de moi, il te tournera en ridicule.

— Et alors ? — demanda Erasme, épouvanté.

— Alors ?... Alors tout le monde, même les rares personnes qui auront cru aujourd'hui notre histoire, s'il s'en trouve, tout le monde aura la preuve évidente de notre séparation. Et le scandale que tu veux, que tu dois éviter aujourd'hui, éclatera ce jour-là. Tu peux y compter, tu peux le prévoir d'une façon précise, dès maintenant : ce sera le premier jour du carême, l'année prochaine [1].

— Ainsi donc ? — dit Érasme plus mort que vif.

— Donc ?... J'arrive à la conclusion, mon ami, à la conclusion logique et naturelle. Si, ce jour-là, j'habite chez toi parce que tu ne m'auras pas chassée, on ne croira pas Florindo : on supposera que c'est une de ses fanfaronnades coutumières. Si nous vivons unis, au moins en apparence, comme nous l'avons toujours fait jusqu'à hier, ce sera le plus beau, le plus éclatant démenti infligé aux vantardises de cet homme. Tu n'es pas un nigaud ; personne, du moins, ne t'accuse de l'être. Et alors, non seulement ceux qui sont bons et honnêtes, mais tous diront : « S'il garde sa femme, s'il vit avec elle en bons termes, cela prouve que Florindo est un menteur et veut faire croire ce qui n'est pas. »

— Par conséquent ?... — osa à peine demander Érasme.

— Par conséquent... de deux choses l'une : ou tu me renvoies et tu révèles la vérité toute nue, comme tu en as le droit ; ou je rentre sous ton toit, aujourd'hui même, à l'instant... C'est comme cela, mon cher ami. Les demi-mesures ne valent rien. Il faut avoir le courage de son opinion, mais l'avoir tout entier.

— Ah ! c'est terrible ! — soupira mon ami en se laissant retomber sur le canapé.

— Terrible ? — répartit Corinne. — Réfléchis : quelle dif-

1. La saison théâtrale, en Italie, finit la veille du carême.

férence y a-t-il entre la solution que tu désirais et celle dont je te montre la nécessité ? Une différence de logement... Tu peux te contenter d'avoir une chambre à part. Pour tout le reste, quelle est la différence, puisque je devrais continuer à être ta camarade de théâtre, ton associée, et, en apparence, ta femme chérie et considérée ?

Érasme Dillopiano, écrasé, se cachait la figure entre les mains.

Corinne se jeta à ses pieds, en pleurant, par un élan subit de tendresse et d'émotion.

— Oh ! Érasme, je n'ai jamais aimé que toi, je n'aime que toi. Je serai bonne, je serai sage, j'obtiendrai mon pardon, j'arriverai à te faire oublier.

— Relève-toi, — commanda Érasme, — et viens ! Dieu me voit, m'écoute et me juge, le Dieu des honnêtes gens. Il sait que je ne suis pas un lâche...

Corinne, sans attendre la suite, courut à la porte, l'ouvrit et cria :

— Adèle ! Adèle ! appelle une voiture : on retourne à l'autre appartement.

*
* *

Et l'histoire est finie.

Vous autres, j'imagine, vous avez encore une curiosité à satisfaire : — « Au bout de dix ans, font-ils encore chambre à part ? »

Je ne suis pas en état de répondre à cette question. Moi, je l'avoue ? je ne l'ai pas posée à mon ami. Que voulez-vous, ce détail ne m'intéresse vraiment pas. Tout ce que je puis faire, c'est de vous indiquer un moyen de vous renseigner. Avez-vous un domestique ? — Oui. — Est-il beau garçon ? — Assez. — Eh bien, la compagnie dramatique d'Érasme Dillopiano vient presque tous les ans dans votre pays. Les époux ont toujours à leur service Adèle, qui est encore une belle grosse fille rougeaude et qui n'a jamais été insensible aux déclarations d'amour. Envoyez votre domestique faire la conquête d'Adèle, et qu'il sache lui arracher des confidences. Ce détail-là, qui pourrait le connaître mieux qu'elle ?

Cela vous étonne que moi, — *spychologue*, comme dit la plus intellectuelle de mes amies, — je ne m'inquiète pas de cela? Je vous dirai que, à mon avis, ce détail n'a aucune importance. La conclusion, la morale, si vous voulez, que je tire de cette histoire, est d'un ordre différent et bien plus élevé. J'ai remarqué la grande influence que les conditions sociales, ou, pour être plus précis, les diverses professions, les divers métiers exercés par les hommes, ont sur la solution des plus importants, des plus épineux problèmes que soulèvent les contingences de la vie. Imaginons le comte A, l'avocat B ou le banquier C qui découvre dans une armoire l'amant de sa femme. Qu'est-ce qui s'ensuit? Un procès public, la séparation judiciaire et des déclarations bruyantes, afin que tout le monde apprenne la juste vengeance du mari, la belle satisfaction que la loi faite par les hommes accorde aux hommes! Le comte A, le banquier C et l'avocat B sont très riches, ou gagnent beaucoup d'argent : ils peuvent se payer le luxe de faire une pension à leur femme ou de renoncer aux avantages de la dot, et prendre une maîtresse, s'ils ne l'avaient pas déjà.

Mon ami le comédien, vous l'avez vu, n'a pu se permettre ce luxe. Les circonstances, les conditions pécuniaires de sa profession l'ont obligé à garder sa femme. Eh bien, il a évité le scandale, il s'est épargné le ridicule; il n'aurait pas compromis l'avenir de ses enfants s'il en avait eu. Il a renoncé à la satisfaction immédiate, violente, mais inutile et bête, que la loi et les préjugés lui auraient accordée; mais il s'est procuré la paix et la tranquillité morale et matérielle pour le reste de ses jours. Dix années ont passé, les affaires vont bien, et je le crois, au fond, l'homme le plus heureux de la terre... sauf les ennuis que lui donnent les jeunes auteurs.

Je sais ce que vous allez m'objecter. Oui, messieurs, il y a le cas où le comte A, l'avocat B et le banquier C tirent des coups de revolver et tuent la femme, l'amant ou eux-mêmes. Quand on est incapable de se dominer et de se faire une raison, adieu!... Il peut se trouver aussi un acteur qui tue. En pareil cas, la position sociale, le métier ne comptent plus. C'est un malheur, et tant pis pour celui à qui il arrive! On s'expose à aller au bagne, sans aucun bénéfice.

Heureusement, ces cas-là deviennent tous les jours de plus en plus rares. Le progrès a servi à quelque chose.

Mais dans les cas ordinaires et plus communs? N'ai-je pas raison?... N'ai-je pas raison d'affirmer que la vie des comédiens a du bon?

A propos!... Mifaimorire — vous savez, le beau Florindo! — a été un homme consciencieux pour la première fois de sa vie. Peut-être, soit dit entre nous, craignait-il qu'on ne vînt à apprendre l'histoire des coups de pied au derrière, et il n'a pas soufflé mot de cette aventure. Personne donc ne sait absolument rien, et, si madame Dillopiano n'est pas considérée comme un modèle de vertu, dans le monde des coulisses, on ne parle pourtant pas de ce drame qui a marqué son existence. Moi, je ne le connais que par les confidences du mari ; et je suis un homme discret. Aussi, je vous en prie, n'allez pas maintenant le raconter partout : vous me rendriez un bien vilain service.

MARCO PRAGA

Traduit de l'italien par ALBERT LÉCUYER.

OPHÉLIE

A M. Paul Boegner.

Se fuyant elle-même et fuyant ses pensées,
Ophélie a suivi le chemin des roseaux,
Où, dans le demi-jour des feuilles caressées,
Une fraîcheur trahit la présence des eaux.

Un vieux saule, où la voix des brises se lamente,
L'accueille sous le toit de ses rameaux épars ;
Et, lasse, elle s'assied au bord de l'eau dormante
Qui berce le sommeil mouvant des nénuphars.

Les sous-bois violets tissent du crépuscule ;
Par endroits se détache un tronc blanc de bouleau :
Elle rêve... Une fleur — narcisse ou renoncule —
S'échappe de ses mains et fuit au fil de l'eau.

Et la douceur du soir en elle s'insinue ;
L'heure passe ; Vénus s'allume au fond des cieux.
Mais la vierge s'attarde à rêver, retenue
Par un trouble indicible, obscur, délicieux.

Et voici qu'un murmure, une plainte étouffée
Sort de l'onde et palpite en la paix des sous-bois :
Elle écoute. — On dirait qu'une invisible fée
Se penche à son oreille et lui parle à mi-voix ...

*
* *

« O vierge aux voiles blancs! vierge aux grands yeux tranquilles!
Viens à moi ; je connais ta faiblesse. Pourquoi
Te mêler à la foule, à la clameur des villes,
Où la vie inclémente est trop rude pour toi?

» C'est la nymphe des eaux, ta sœur, qui te réclame.
Qui t'offre le repos et le néant divins :
Viens, docile à ma voix, mêler ton âme à l'âme
Des sources, des roseaux, des bois et des ravins.

» Approche ; penche-toi sur l'eau qui te ressemble.
Puis laisse-toi glisser, mollement, doucement :
Tes peines, tes regrets s'effaceront ensemble;
Tu fermeras les yeux pour un rêve charmant.

» Et tu reposeras au bercement de l'onde,
Et je te porterai, câline, dans mes bras,
Et mes eaux te feront, ô vierge pâle et blonde,
Un oreiller très doux où tu t'endormiras.

» Ton petit corps, tout blanc parmi tes mousselines,
Fuira comme ces fleurs qui tombent de tes mains.
Et des flûtes d'argent, des harpes cristallines
Te chanteront des chants inconnus des humains.

» Les poètes diront ta jeunesse fervente;
D'autres viendront rêver ici, les yeux en pleurs,
Mais toi, toujours plus jeune et toujours plus vivante,
Tu renaîtras parmi les feuilles et les fleurs... »

*
* *

Longtemps ainsi les eaux lui parlent à voix basse;
Déjà la vierge cède et s'abandonne un peu,
Quand soudain, comme un vol de colombes qui passe,
De lointaines rumeurs vibrent dans le soir bleu.

« Écoute bien : ce sont les voix de ton enfance.
Après avoir fait cercle autour de ton berceau,
Pouvons-nous te livrer, tremblante et sans défense,
A l'appel caressant et perfide de l'eau ?

» Nous savons ta jeunesse et tes rêves paisibles ;
Nous avons vu fleurir ton âme en tes yeux doux.
Vas-tu briser d'un coup tant de fils invisibles
Que dix-huit ans de vie ont tissés entre nous ?

» Ne reconnais-tu pas, derrière la ramée,
La ville aux clochers bleus sur qui tombe la nuit ?
De chaque toit s'envole un ruban de fumée ;
Un peu de clarté jaune à chaque vitre luit.

» Mais les cloches, ce soir, ont des sons plus moroses ;
Mais les vieux murs, témoins de ton premier émoi,
S'attristent ; et du cœur des êtres et des choses
Monte un suprême appel qui s'élève vers toi.

» Ne demeure point sourde à ces voix familières :
Les arbres du chemin te sont de vieux amis ;
Les maisons des voisins te sont hospitalières ;
Le bonheur s'offre à toi tel que Dieu l'a permis.

» Songe à ceux qui, là-bas, t'attendent sur la porte ;
Ouvre tout grand ton cœur, au lieu de le fermer.
Viens vivre : tu verras que chaque jour apporte
De nouvelles raisons de sourire et d'aimer.

» Cesse donc de rêver, Ophélie ! Ophélie !
Regarde... Il se fait tard... Tout bruit s'est arrêté.
Nous savons la douceur de ta mélancolie,
Mais le rêve est moins beau que la réalité. »

***

La vierge alors se lève. Écartés par la brise,
D'eux-mêmes les rameaux s'ouvrent devant ses pas ;
Mais la branche où sa main cherche un appui se brise :
Elle est prise par l'eau qui ne l'oubliait pas.

Tout est calme. Le jour lentement diminue.
Confiante, ignorant le péril, quelque temps
Elle glisse sur la rivière, soutenue
Par ses cheveux épars et ses voiles flottants...

Et depuis, par les soirs de printemps et d'automne,
Ses compagnes, qui vont rêver sous les roseaux,
Croient retrouver un peu de sa voix monotone
Dans la plainte du saule et les soupirs des eaux.

ANDRÉ DUMAS

ALEXANDRE DUMAS

ET

L'HISTOIRE

Le vingt-quatrième jour de ce mois, il y aura juste cent ans que naquit le bon dramaturge et romancier populaire Alexandre Dumas. A Villers-Cotterets et ailleurs, on se fait gloire de célébrer son centenaire ; il entre décidément dans l'histoire. Nous sera-t-il permis de rechercher en quelle mesure il fut historien ?

I

Je ne doute point qu'appliqué à Dumas, le mot ne semble dur à entendre. Dès le 1er et le 26 novembre 1833, en deux articles qui éclatèrent comme bombes sur la renommée et les prétentions envahissantes de l'auteur d'*Henri III et sa Cour*, d'*Isabel de Bavière* et de *Gaule et France*, Granier de Cassagnac le renvoyait à l'école, — où s'apprend l'histoire. — On lui rappelait que la compilation et le plagiat découpés en dialogue et en récit ne sont que jeux puérils et qu'il ne suffit pas de fourrager dans le passé pour en attraper la science et l'intelligence. Depuis, à mesure qu'il ajoutait les chroniques aux mémoires et les romans aux chroniques, commençant

par Mere-wig pour terminer par les couches de la duchesse de Berry, les critiques ne se sont guère départis de cette attitude hautaine. Le moyen de prendre au sérieux le feuilletonniste, qui pour son coup d'essai, débute par ce boniment :

Un des privilèges les plus magnifiques de l'historien, ce roi du passé, c'est de n'avoir, lorsqu'il parcourt son empire, qu'à toucher de sa plume les ruines et les cadavres pour rebâtir les palais et ressusciter les hommes ; à sa voix, comme à celle de Dieu, les ossements épars se rejoignent, des chairs vivantes les recouvrent, des costumes brillants les revêtent et, dans cette Josaphat immense où trois mille siècles conduisent leurs enfants, il n'a qu'à choisir les élus de son caprice et qu'à les appeler par leurs noms pour qu'à l'instant même ceux-là soulèvent avec leur front la pierre de leur tombe, écartent de la main les plis de leur linceul et répondent, comme Lazare au Christ : « Me voilà, Seigneur, que voulez-vous de moi? »

Il s'en faut que ces lignes emphatiques marquent un bon ouvrier de la science. Elles ne révèlent ni la curiosité du philologue, ni la méthode de l'érudit, ni la modestie du savant, dont les travaux à longue échéance n'ont d'autre objet que d'apporter une pierre, bientôt invisible, mais toujours utile au monument de vérité. Dumas se méfie de ces « études particulières de langue, que tout le monde n'a pas le temps de faire, et qui causent une fatigue que les hommes spéciaux ont seuls le courage de supporter ». Pour aller au plus pressé, il commence par apprendre l'*Histoire de France* encapsulée dans les distiques de l'abbé Gautier :

En l'an quatre cent vingt, Pharamond, premier roi,
Est connu seulement par la salique loi...

D'une page d'Anquetil, il extrait un drame ; dans l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de Barante, il taille une suite de chroniques accueillies par la *Revue des Deux Mondes* : désormais, il domine le passé de la France. Il s'agit bien de modestie, de désintéressement, de patience et de méthode ! Il dévore les *Études historiques* de Chateaubriand ; il se repaît d'Augustin Thierry, de Michelet et de Walter Scott. Son idéal s'éclaire aux rayons de ces gloires modernes. L'histoire « proprement dite » lui apparaîtra toujours comme « une compilation ennuyeuse de dates et de faits rattachés chronologi-

quement les uns aux autres ». Au-dessus de l'historien est le poète, — c'est-à-dire l'homme d'imagination, celui qui fait comparaître Lazare à volonté. — Il faut lire cette théorie hasardeuse dans un conte amusant, *la Figurine de César*, au premier volume des *Causeries*. On y verra comment un magistrat de Bourg-en-Bresse, curieux de l'histoire locale, fut écrasé par l'instinctif génie du romancier, lequel laissa tomber sur la magistrature et l'érudition cet aphorisme d'une forme un peu familière, mais foncièrement admirable : « Quels historiens cela ferait que les poètes, s'ils consentaient à se faire historiens ! » Au moins, gardez-vous d'entendre par ces paroles que la vérité générale passe en beauté les faits particuliers, mais simplement que Dumas, en ceci comme en tout le reste, fait plutôt fond sur les ressources de son esprit, et compte pour peu curiosité, patience, investigation, tout ce menu détail que le commun des savants, dont le chœur des Muses n'a pas entouré le berceau, tient pour les nécessaires assises du savoir.

Un homme ainsi bâti ne s'embarrasse pas de la méthode critique. On ne saurait dire qu'ils soient ennemis l'un de l'autre : ils ne se connaissent point. Tous les textes lui sont bons qui sollicitent la fantaisie; ils sont meilleurs, ils sont excellents, s'ils frappent le regard comme d'un trait de lumière. C'est à ce prix qu'ils valent d'abord. Il importe beaucoup moins, s'ils sont authentiques ou non, de première ou de troisième main. C'est l'affaire de certains savants que Dumas désigne avec quelque dédain sous le nom « d'École positive » : grimauds utilitaires qui tiennent « qu'on n'apprend rien de solide dans les romans historiques et avec les mémoires apocryphes ». On exagérerait à peine sa pensée en décidant que seuls sont dénués de valeur les documents dont la lecture demeure improductive. Car, si Dumas fréquente l'histoire, c'est pour en avoir des enfants, comme il dit; même il lui arrive de lui faire violence pour gagner du temps et les avoir plus vite. Il est vrai que, d'ailleurs, on découvre en lui des scrupules édifiants. De 1833 à 1840, il écrit Hlode-Wig pour Clovis et Hilpe-rick pour Chilpéric. Quand on est jeune, on cède à la mode et au prestige des vocables inusités. Il se montre soigneusement attentif, au moins dans ses premiers ouvrages,

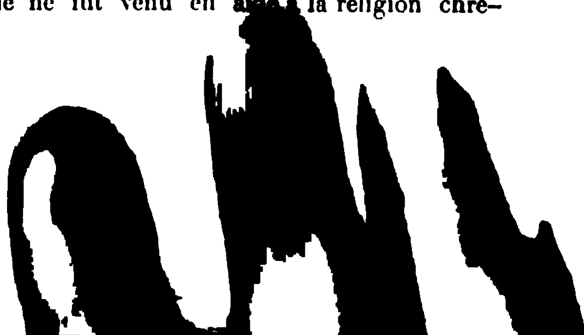
à ne laisser subsister en nos esprits aucun doute sur l'originalité de ses vues. Il revendique avec une entière franchise toute la responsabilité des idées qu'il hasarde : « Nous rappellerons, dit-il, une fois pour toutes, que nous exposons une opinion purement personnelle, sans aucun désir de prosélytisme, sans aucun espoir qu'elle devienne générale... » Et c'est lorsqu'il s'agit d'une saillie de l'imagination, ou même d'une réflexion empruntée à Guizot, comme il arrive quelques pages plus loin. (*Gaule et France*, pages 156 et 164.)



La fantaisie n'a pas une moindre part dans la philosophie que les événements lui suggèrent. Sa doctrine repose sur l'immuable principe des petites causes et des grands effets. Que la boutade inspirée à Pascal par le nez de Cléopâtre ait servi de maxime aux dramaturges et romanciers vers le début du XIXᵉ siècle, à compter de Byron jusqu'à l'auteur de *la Tour de Nesle* et de *la Reine Margot*, il ne sied pas de s'en étonner : elle servait leurs desseins et flattait leurs superstitions. Elle est le ressort vital des péripéties et l'âme même des légendes ; elle dispense les romantiques de trop approfondir le cœur de l'homme.

« Il n'est pas de romancier ou d'historien », écrit Dumas dans *Isabel de Bavière*, « qui n'ait fait son amplification métaphysique sur les causes minimes et les grands effets. » Dès sa première chronique, combien n'a-t-il pas raison de marier au nom de cette philosophie l'histoire et le roman ! Le roman de l'histoire vit de cette aimable métaphysique ; elle favorise le genre d'amplification où se complaît le feuilleton populaire. Dans une œuvre proprement historique, je ne dis pas qu'elle n'entraîne parfois des considérations imprévues. Qui a pu lire sans émoi, à la page 55 de *Gaule et France*, après le récit de la victoire remportée par Karl le Martel sur les Sarrasins, cette réflexion que le penseur suggère gravement à l'historien :

Ainsi l'Europe fut envahie parce qu'un petit roi West-Goth avait violé je ne sais quelle Lucrèce ; et le monde entier était mahométan, si le fils d'une concubine ne fût venu en aide à la religion chrétienne !...



Cette philosophie à fracas s'apaise volontiers dans le mystère du hasard ou même au sein du bon Dieu. Fatalité, Providence, sont les deux termes où aboutissent ces phrases magnifiques. La première l'emporte, lorsque Dumas se souvient de Chateaubriand ou de Byron ; mais l'autre est une ressource inestimable alors que le récit nous incline vers les émotions douces. Aux âmes superstitieuses je veux recommander le chien du sire de Giac, cet intrépide candidat à l'humanité qui, par un obscur pressentiment, faillit sauver son maître du trépas et reçut pour sa récompense un coup de hache dont il eut la tête fendue. Mais comment ne pas signaler aux libres esprits cette ultime explication de toute chose, cette main qu'on entrevoit « dans cette nuit obscure, la main lumineuse de Dieu tenant les rênes du monde et le poussant invariablement vers le progrès » ?

Si l'on me dit que ce sont là façons de parler, plutôt que de penser, imagination verbale plutôt que synthèse scientifique, je n'y contredirai pas. Et, sans doute, il y a un peu d'enfantillage là-dessous, avec je ne sais quel penchant à vaticiner et tenir les grands mots pour de grandes idées : de cette illusion Dumas ne fut pas l'unique dupe aux environs de 1830. Il est possible qu'on n'ait rien expliqué lorsqu'on écrit à propos de la révolution de Juillet : « Aussitôt le soleil de juillet se leva, et, comme celui de Josué, s'arrêta trois jours aux cieux ». Le plus sûr moyen de ne rien entendre à l'évolution de l'humanité, c'est de répudier la raison. Qu'est-ce enfin, que : « Trois hommes, selon nous, ont été choisis de toute éternité dans la pensée de Dieu pour accomplir l'œuvre de la régénération : César, Karl le Grand et Napoléon », et autres formules de même envergure, sinon l'évident témoignage que, dès son ouvrage *Gaule et France*, Alexandre Dumas était muni d'une philosophie assez étendue pour concevoir *Isaac Laquedem*, ou le roman de l'histoire du monde, à défaut d'un *Discours sur l'histoire universelle* ou de la *Politique tirée de l'Écriture sainte* ?

Au surplus, cette doctrine serait étroite, si le diable n'y avait place. Il l'a. Un élément contrebalance le Hasard et Dieu même : à savoir la passion. Et voici comment. Lorsque Dieu eut créé l'homme, au grand dépit de Satan,

l'homme s'endormit. Alors Satan l'examine dans tous les détails « avec une attention haineuse que la perfection des formes et leur harmonie ne firent qu'augmenter encore ». Mais Dieu veillait sur sa créature ; et le diable allait s'éloigner impuissant, « lorsqu'il s'avisa de frapper doucement sur l'homme avec son doigt : arrivé à la poitrine, il entendit qu'elle sonnait le creux. *Bon !* dit Satan *il y a là un vide : j'y mettrai des passions* ». Après avoir conté cet apologue, Dumas nous avertit gravement que c'est les histoires des passions déposées par le diable dans ces poitrines creuses qu'il offre à ses lecteurs. A la vérité, pour être le plus fécond des conteurs français, il se montre moins riche d'invention que Satan. C'est à peu près uniquement l'amour qui porte le trouble dans le cœur des hommes et pèse d'un grand poids sur leur histoire, et leur gouvernement, si l'on en croit la reine Margot et certain frère Dominique, des *Mohicans de Paris*, porte-parole de l'auteur même. « Je vous loue d'aimer... Tournez les yeux vers tous les points de la terre, et vous verrez que ce sont les formes vivaces de la passion, bien plus que les combinaisons du génie, qui ont fait mouvoir les ressorts des empires, et ébranlé ou affermi le monde. »

Dieu tout-puissant, hasard prépondérant, génie aveugle, forces vivaces de l'amour traversant les desseins de Dieu même assurent, pour peu qu'on y fasse réflexion, dans la théorie philosophique de l'histoire, un doux avantage à la politique des alcôves, à la diplomatie des dames galantes, et surtout à la naturelle vertu des hommes vigoureux. Ces personnages illustres, qui furent les abrégés de leur époque, mènent leurs pensées et leurs exploits sous l'œil d'un Dieu romanesque, du petit dieu Cupidon. On comprend désormais pourquoi critique, méthode et philosophie scientifique des événements ne furent pas la principale affaire d'Alexandre Dumas ; et l'on ne s'étonne guère que ses ouvrages historiques ne constituent point son fonds d'historien. Quinze ans après la publication de *Gaule et France*, au plein de sa renommée et de son talent, mesurant mieux ses ambitions et ses moyens, il écrivait dans *les Quarante-Cinq* :

Nous n'avons pas la prétention d'être historien ; si nous le devenons

parfois, c'est quand l'histoire descend au niveau du roman, ou, mieux encore, quand le roman monte à la hauteur de l'histoire.

II

Alexandre Dumas n'a pas visé à la science, mais il a eu l'intuition du passé. C'est pourquoi ses romans sont historiques plus que ses histoires. Chroniqueur, il compile ou découpe; romancier, il voit. Il a le don de retrouver à travers les âges les mœurs et les figures des hommes. Cette disposition d'esprit, qui est singulière et presque unique, il la doit à l'imagination. Dès que Dumas cesse d'imaginer, il cesse de voir; et cessant de voir, il perd le sens du réel. Alors l'histoire ne lui paraît plus qu'un squelette sans muscles et sans cœur, un fantôme, indifférent. C'est le sens de la vie qui domine en lui. Sa faculté historique est par-dessus tout une faculté vitale.

Cela même le distingue de Walter Scott, son maître. Lorsque les ouvrages du « barde écossais » pénétrèrent en France, ils ouvrirent aux artistes et littérateurs une carrière nouvelle plutôt qu'ils ne leur révélèrent un idéal. Ils constituaient le bibelot en dignité; le bric-à-brac recevait la consécration de l'histoire. L'œuvre vaut moins par elle-même que par l'influence qu'elle exerça, grâce aux circonstances qui la favorisèrent. Le génie de l'écrivain ne passe point la curiosité. Ses romans sont spacieux et froids, richement meublés dans le goût des différentes époques, avec de longs alignements de vitrines, des étiquettes, des catalogues et descriptions minutieuses, un peu plus que complètes. Parmi ces inestimables collections, on voit circuler des costumes et des ombres légères, sans autre individualité que celle du geste, du tic et quelques traits de la physionomie ou de langage, — le tout soigneusement numéroté comme les pièces rares d'un musée : on se meurt un peu d'ennui là dedans.

Dumas n'est pas curieux du bibelot, mais de la vie. Les parchemins ni les documents ne l'intéressent en eux-mêmes.

A travers les écrits de Tacite, Suétone, Joinville, Froissart, Marguerite de Navarre, Brantôme, Saulx de Tavannes, d'Aubigné, l'Estoile, etc., c'est le train des choses réelles, familières, dont il redonne le spectacle et retrouve le sentiment. L'érudition n'est pour lui qu'un moyen. Il n'est pas un amateur de curiosités ; il en veut aux témoignages du passé. Il ne collectionne point. C'est pourquoi. au rebours de Walter Scott, il ne décrit guère, sauf quand il sommeille ou bâille. Les accumulations de détails ne sont pas son fait. Le château de Fontainebleau découvre à ses yeux amusés des fresques, plafonds, cheminées, qui font la joie des artistes; mais, à travers ces grandes salles et couloirs sans fin, il cherche la cotte de mailles que portait Monaldeschi, il revoit la cour d'Henri III, l'entourage de Christine, les démarches et intrigues des filles de Madame, et guette les escapades du jeune roi Louis XIV. Ne cherchons pas en lui l'historien méthodique, il est un voyant actif et avide. Le goût qu'il a pour l'histoire s'explique moins par un besoin de vérité que comme une convoitise du réel. Ce qu'il recherche sur toute chose, dans ses lectures, c'est le trait de *naïveté*, qui révèle le milieu, les mœurs, le personnage au naturel. Il n'est pas de ceux pour qui les monuments empruntent à peu près tout leur prix du lointain dans lequel ils nous apparaissent. Au contraire, il tâche à diminuer les distances ; il supprime les piédestaux. Il tient les documents pour des sources véritables, — des sources de vie.



Ceux d'entre les critiques qui le prennent de haut ne peuvent admettre que ce brasseur de feuilletons ait eu quelque soin des textes. S'ils consentaient une fois à y regarder de plus près, ils se ménageraient quelques surprises. M. Lenôtre, qui naguère découvrit aux archives un certain Rougeville, revint de sa chasse aux vieux papiers tout émerveillé de l'érudition qui cautionne les aventures du *Chevalier de Maison-Rouge*. Les récentes études de M. Funck-Brentano ne détruisent point cette impression. Ayant jadis vérifié, pour ma part, les sources du drame *Catilina* et du roman *Acté*, je sus à quoi m'en tenir : je connus que des lectures bien conduites précédaient

l'éclosion de la pièce ou du livre, et que dans la « fabrique de romans Alexandre Dumas et Cie », comme disait Mirecourt, il fallait faire une part à Auguste Maquet, esprit curieux, ingénieux, professeur d'histoire averti, grand fureteur de parchemins, adroit traqueur de sujets. Je n'ignorais pas que ce Maquet dénicha un jour Ange Pitou à la Bibliothèque et apporta tout chaud ce personnage de roman à Dumas, sous réserve de compléter les recherches nécessaires. Et Dumas d'accepter l'aubaine et de vendre incontinent à un journal le feuilleton à venir. Une brouille survient, puis un procès entre les collaborateurs : notre Dumas, pressé par l'acquéreur, faute de connaître les documents dépistés par son rabatteur, s'engage en un long récit de sa propre jeunesse qu'il prête généreusement à son héros. Cependant on se réconcilie : Maquet reprend le chemin de la Bibliothèque, Ange Pitou celui de l'histoire, et l'on s'empare de la Bastille.

Sur des textes doctement choisis, la faculté intuitive de Dumas fait merveille ; et cette débordante vitalité qui lui est propre, il la transfuse aux hommes et aux choses d'autrefois. En échange de la lettre morte, il rend le mouvement, l'action et le sentiment de la réalité dès longtemps évanouie. Il recrée à sa façon, et sans effort... Un jour qu'Alexandre Dumas fils me faisait visiter sa maison de Marly, nous poussâmes, en devisant, jusqu'au grenier. Une surprise m'y attendait. Nous foulions à même des rames d'un papier bleu pâle et de grand format : « Baissez-vous et moissonnez ! » me dit mon hôte en éclatant de rire. Et, me baissant, je ramassai au hasard ces pages où s'alignait une belle écriture cursive, exempte de ratures et trahissant la tranquille application d'un parfait expéditionnaire. C'était la dernière partie d'*Ange Pitou* et le *Collier de la Reine*. L'un et l'autre furent publiés en collaboration avec Auguste Maquet. Qui donc disait que Dumas prenait de toute main et faisait écrire ses romans par ses collaborateurs ou son domestique ?

*
* *

Pour définir ce sens de la vie qui chez lui supplée au sens historique, cette sorte d'instinct imaginatif qui lui tient lieu

de méthode et à l'aide duquel il s'établit dans une époque, rien ne vaut une sorte d'étude expérimentale. Examinons comment, éclairé par les documents, il fait la lumière un moment de l'histoire. La *Dame de Monsoreau*, « esquisse du règne d'Henri III », est un de ses plus attachants ouvrages. Démêlons ce qu'il y a d'authentique en ce conte, et voyons l'auteur en plein travail, sondant les sources et faisant jaillir l'intérêt et la vérité.

Ce règne d'Henri III le séduit singulièrement. Il y démêle des passions entières ; l'action y est souveraine. L'énigmatique figure du roi l'attire par un équivoque mélange d'hypocrisie et de majesté, de vice et de hauteur :

> Si qu'au premier abord chacun estoit en peine
> S'il voioit un Roy femme ou bien un homme Royne...

D'instinct, il avait au milieu de cette cour planté les décors de son premier drame. Il y replace son roman, muni de lectures solides et bien renseigné. Il possède Brantôme, Marguerite de Navarre, la *Confession de Sancy*, le second livre des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, un pamphlet intitulé l'*Ile des Hermaphrodites*. Il en emprunte les détails qui lui ont servi à reconstituer ce joli chapitre de la toilette royale ; il y voit aussi consacrée la mode des rendez-vous galants aux églises, qu'il ne manquera pas de mettre à profit. Mais surtout il a scruté les *Mémoires-Journaux* de Pierre de l'Estoile, que venait de publier la collection Petitot : c'était pour lui un trésor. Les pamphlétaires tantôt forcent le trait et tantôt dissimulent une part de la vérité sous le voile des allusions. Chez les poètes, même satiriques, la réalité s'estompe dans le recul du temps et la pompe du vers alexandrin. Mais où trouver un document plus véritable et parlant mieux à l'imagination que ce carnet d'un curieux qui enregistre au jour le jour les choses mémorables, et s'en explique « librement, à la française », qui consigne en de courts paragraphes les « belles rencontres » ou mots qui ont fait fortune, l'événement, la nouvelle, le scandale de la semaine pêle-mêle avec les sonnets, quatrains, épigrammes, portraits, pasquilles transmis sous le manteau? C'est le train même de la vie noté sans autre souci que celui de la ressemblance ; c'est un album

d'instantanés. On n'y voit rien de solennel, point de portraits de famille ni de statues en pied, mais les mœurs et les hommes naïvement crayonnés sans retouches. Je vous laisse à penser si, pour écrire la *Dame de Monsoreau*, Dumas trouve son homme en l'Estoile.



Qui n'a gardé le souvenir de ce plaisant récit, où la fiction se mêle à l'histoire, et dont l'intérêt se soutient et se propage avec aisance, où Henri III défend son trône à la fois contre son frère et contre les Guises, où dans une demi-retraite la reine-mère s'accroche au pouvoir, où le fou conseille son prince, où la Ligue grandit mystérieuse et menaçante, où les moines s'agitent et prêchent, où les mignons se peignent, se parfument, se pavanent, se carrent, se provoquent et se tuent, — cependant que Diane de Méridor, la jeune et belle fille d'un vieillard aux cheveux blancs, enlevée du château paternel sur l'ordre du duc d'Anjou, tombe aux mains du Monsoreau, qui l'épouse sans être aimé d'elle et, de concert avec son puissant rival, fait périr dans un guet-apens le seigneur Bussy, intrépide consolateur de la dame? — Nul sujet ne fut plus romanesque; et jamais le romanesque ne fut plus uniment marié au réel. Ouvrons plutôt le *Journal* :

Le mercredi, 19e d'aoust, Bussy d'Amboise, premier gentilhomme de M. le Duc, gouverneur d'Anjou, abbé de Bourgœil, qui faisoit tant le grand et le hautain à cause de la faveur de son maistre... fust tué par le seingneur de Montsoreau, ensemble avec lui le lieutenant-criminel de Saumur, en une maison dudit seingneur de Montsoreau, où la nuit ledit lieutenant, qui estoit son messager d'amour, l'avoit conduit pour coucher cette nuict-là avec la femme dudit Monsoreau, à laquelle Bussi dès longtemps faisoit l'amour [1].

Ainsi l'intrigue galante, qui s'entrecroise avec l'intrigue politique, est confirmée par un bon témoin.

Dumas s'oriente dans cette époque et dans cette cour. La politique en est plus cauteleuse que compliquée. Le génie

1. L'orthographe de L'Estoile est capricieuse. Nous reproduisons le texte publié par M. Bonnefon. Paris, A. 1888.

rusé de Catherine s'applique à prévenir une rupture entre le roi et Monsieur, mais surtout à écarter du trône Henri de Navarre, s'accordant en secret avec les Guisars, et leur « soutenant le menton de toute sa puissance pour priver ceux de Bourbon de la couronne de France ». Pour la Ligue, dès que le *Journal* en signale l'origine, il en dénonce les menées, les prétentions et le but :

Mais, tost après, fut descouvert que leur entreprinse tendoit à l'exploit et exécution d'une Ligue sainte, dèspieça par les Guisars tramée et brassée par toute la France, soubs prétexte de ce qu'ils se nommoient vrais protecteurs et asserteurs de la Religion Cath., Apost. et Rommaine... Ligue sainte, dy-je, pourpensée et inventée par défunct Charles, cardinal de Lorraine, voiant la lignée de Valois proche de son période, et l'occasion se présenter, sous ce beau masque et saint prétexte de religion, d'exterminer les premiers de la Maison de Bourbon et les plus proches de la Couronne, pour faire [parce qu'ils font] ouverte profession de ladite Religion Prétendue Réformée, et par ce moien empiéter la couronne de France, *qu'ils disoient avoir esté ravie à Lotaire, dernier Roy de France de la race de Charlemagne*, et à ses enfants, leurs prédécesseurs, par Hugues Capet, qui n'y pouvoit prétendre aucun droit que par la violente et injuste usurpation, par le moien de laquelle il s'en estoit emparé.

On trouvera dans *la Dame de Monsoreau* le commentaire en action de cette page judicieuse, aux chapitres XX et XXI, — du premier volume, notamment aux pages 248 et 249, — au chapitre XI du second ; et l'on en lira les suites plaisamment reliées entre elles, à commencer par le chapitre XXII du troisième. Elle est la trame, à proprement parler, du roman.



Dès le début, Dumas nous introduit en pleines mœurs de l'an 1578. Il esquisse un tableau animé des « Noces de Saint-Luc ». D'abord on y voit Henri III, et de méchante humeur. C'est anticiper de deux ans sur la disgrâce du « mignon suspect », dont la femme fut retenue prisonnière, tous les papiers et coffres saisis. « On fondait cette disgrâce sur ce qu'on disait que Saint-Luc avait révélé à sa femme

quelques secrets du cabinet du Roy... » Dumas a combiné diverses notes du *Journal*, et la défaveur royale, qui atteint le nouveau marié, ne contrarie pas la vérité. Si le roi est froid, Monsieur est absent; le duc d'Anjou n'aime point les favoris de son frère. Il fut absent, en effet :

Le dimanche gras 3e février, Monsieur, frère du Roi, accompagné de la Reine sa mère, et de la Reine de Navarre, sa sœur, s'en alla dès le matin promener au bois de Vincennes et à Saint-Maur-des-Fossés, tout exprès affin de n'assister aux nopces qui ce jour furent faites au Louvre, en grande pompe, de Saint-Luc et de la demoiselle de Brissac...

Dumas a marqué de deux événements cette fête où revivent les hommes de ce temps. Bussy, insolent et dédaigneux, vêtu d'un simple costume noir, marche derrière six pages habillés de drap d'or. « Sire, dit-il au roi en désignant les mignons, quand on vit dans un temps ou les maroufles sont vêtus comme les princes, je crois de bon goût aux princes, pour se distinguer d'eux, de se vêtir comme des maroufles. » Le fait et le mot sont exacts. Cela se passait le jour des Rois, 6 janvier 1578, comme Henri, « désespérément brave[1], frisé et goldronné, estant suivi de ses jeunes mignons, autant ou plus braves que lui », menait au Louvre la demoiselle de Pons, reine de la fève. La boutade, plus brève, eut les mêmes suites: «... Disant tout haut que la saison estoit venue que les plus bélistres seroient les plus braves. De quoi suivirent les secrettes haines et les malcontentements et querelles qui parurent bientost après... » La seconde « bravache » de la soirée est le défi adressé aux mignons. Le romancier ne l'a point inventé : le vendredi 10 janvier, Bussy se prit bien de querelle à un bal du Louvre.

Ainsi, dès le premier chapitre du roman, considérons que cela est moins peint que vivant et que pas un des traits de mœurs n'a échappé à Dumas. « J'ai fait des ordonnances somptuaires, — s'écrie Chicot en nasillant et contrefaisant le roi ; — mais si celles que j'ai faites ne suffisent pas, j'en ferai encore, j'en ferai tant qu'il y en aura assez. » Henri III

1. Richement vêtu.

était, en vérité, fort enclin à décréter sur les habits : plusieurs notes du journal en font foi. On nous dit même que le deuil de Monsieur fut porté en violet : ce que Dumas n'aura garde d'omettre. Enfin arrêtez-vous, un moment, à ce croquis du groupe des favoris : « Maugiron, Schomberg, et Quélus, vêtus de leurs plus magnifiques costumes, tout raides dans leurs pourpoints splendides, *et dont les fraises énormes semblaient des plats supportant leur tête...* » Voilà sans doute un joli mot, un mot qui donne du ton à cette esquisse de mœurs, qui fixe la vision en notre esprit, un mot de physionomiste... Eh bien, Dumas l'a rencontré dans l'Estoile : « De façon, dit celui-ci, qu'à voir leur teste dessus leur fraize, il semblait que ce fust le chef de Saint-Jean dans un plat. »



Il excelle à mettre en œuvre les petits faits vrais qui posent d'abord les personnages de plain-pied avec nous, ou nous avec eux. Si Bussy sort à cheval, il glisse une paire de pistolets dans ses fontes, malgré l'édit récent. Et certes, le mercredi, 26e de novembre, il fut fait à son de trompe « défense à toutes personnes de porter pistoles dans la ville de Paris ». Le singe de madame de Barbezieux, les « petits chiens damerets » du roi, l'*Arche de Noé* en voyage, le bilboquet de Quélus, la sarbacane de Schomberg, tout cela ravive à nos yeux des passe-temps ou des modes que l'Estoile avait notés à leur date. L'anagramme du *Vilain Herodes* (Henri de Valois), sur lequel Chicot équivoque avec agrément, est le plus inoffensif des jeux d'esprit où se plaisait un Lincestre prêchant à Saint-Barthélemy contre le Valois. Ce sont menus détails, qui n'éclairent point les âmes, mais distinguent les individus. Ils sont comme les garants d'une vérité plus immédiate, et, si je puis dire, plus réelle. Il ne s'agit point ici de l'art d'un Mérimée. Dumas s'adresse aux yeux et à l'imagination ; et, par une naturelle association d'idées, il fait dépendre de nos premières impressions notre connaissance de ses personnages. Le geste, l'habitude, le tour du visage, tout cela est dans le *Journal* de l'Estoile, sous forme de réflexions ou de commentaires : car

ce journaliste semble plus judicieux et exact que profond ou délié. Il n'est que de rendre à tout cela le mouvement. Si Dumas nous fait paraître Henri III, les indices extérieurs de son caractère nous frappent dès l'abord. Sous le costume marron que peignit Clouet ou dans le déshabillé, ce « faux mufle du grand hypocrite de France », comme dit la légende d'une gravure sur bois, exprime tout de suite l'âme douteuse de cet Héliogobale deux fois couronné. Le vice efféminé est combattu en lui par un reste du sang et de la race : et c'est la première contrariété que Dumas a retenue.

Ce pendant que le Roy faisoit jouxtes, tournois, ballets et masquarades, où il se trouvait ordinairement habillé en femme, ouvroit son pourpoint et descouvroit sa gorge, y portant un collier de perles et trois collets de toile, deux à fraize et un renversé, ainsi que lors les portoient les dames de la Cour.

A ce juste discernement et, sans doute, à quelque respect de la souche française nous devons peut-être de ne rencontrer nulle part, dans *la Dame de Monsoreau*, trace de ces vers frappés en médaille :

Et notre roi, par grand meschef,
A pris d'un lièvre la figure.

Pareillement, Dumas ne s'est pas appesanti sur tout ce qui relate la débauche de ce pauvre tyran subtil et détraqué. N'y pouvant mettre de l'honnêteté, il y a mis de l'esprit. Surtout il s'est attaché à répandre le jour sur un autre contraste qui fait de cette tête grimaçante comme un chaos.

Retors et superstitieux, en effet, tel fut encore ce prince : il n'est bruit dans le *Journal* que de mômeries, processions, pèlerinages à pied, flagellations, visites à Notre-Dame de Chartres et dévotions aux saintes chemises « pour avoir enfans ». Pénitent et grammairien, il ruse avec les règles et Dieu. Tour à tour humilié sous son sac d'Hiéronimite ou redressé par un mouvement d'orgueil, il traverse Paris marmonnant patenôtres, ou s'accroche au trône dans un accès de majestueuse colère ; il a une rude façon d'éloigner les prévaricateurs ou les félons :

Et lui donna le Roy un coup de pied en le chassant (tant sa

colère fust grande), l'appelant larron et le menassant de le faire pendre s'il lui advenoit jamais de se trouver devant lui.

Vicieux, capricieux, impérieux, superstitieux, cauteleux, plus moine que roi, si l'on en croit l'Estoile, plus roi que moine, si l'on s'en rapporte à Dumas, l'Henri III du roman est plus vrai que celui du drame. Et pour ce qui est des vivacités du pied royal, le Saint-Luc de *la Dame de Monsoreau* en témoignerait au besoin, qui, comme un simple chevalier de Seure, se met au hasard d'être « excédé », suivant le joli archaïsme du *Journal.*



Le duc d'Anjou est affligé d'un double nez qui dénonce le traître. Dumas a fait bonne mesure de laideur au traître et au nez, l'un portant l'autre, et l'un et l'autre chansonnés. Il avait pour lui les textes :

Flammans, ne soiez étonnés
Si à François voiez deux nés:
Car, par droit, raison et usage,
Faut deux nés à double visage.

Cet axiome est d'une telle évidence que Dumas n'y a pas résisté : il a imputé au prince une bonne part des noires actions que réclame un roman populaire. Même chez les mémorialistes on voit que ce fils de France ne sut guère entretenir d'amitiés. L'Estoile, qui traite souvent avec indulgence Henri III, parlant de « sa bonté et douceurs accoutumées », ne se défend pas de consigner en son registre les propos les plus sévères à l'endroit d'Anjou. Je ne sache pas qu'il l'ait expressément accusé d'avoir enlevé Diane de Méridor, laquelle ne connut ces sévices que dans l'imagination de notre Dumas, mais ce n'est pas trahir l'histoire que de l'en montrer capable. Monsieur est de toutes les intrigues, tantôt complice du Navarrais et tantôt de Guise. La mort de son fidèle Bussy, que l'Estoile lui impute nettement, n'est pas pour le blanchir devant la postérité. Au surplus, enlèvements, violences et meurtres de femmes sont assez souvent mentionnés à cette époque, et aux environs du rang qu'il occupe, pour que nous n'allions

pas faire à un romancier le reproche d'avoir chargé cette mémoire outrageusement.

Il ne semble pas davantage que Dumas ait méconnu les Guises. Il a conservé au Balafré le prestige de sa blessure magnifique, à Mayenne l'embonpoint ami des plaisirs. Madame de Montpensier, que les épigrammes appellent communément « la boiteuse », joue dans *la Dame de Monsoreau* comme dans l'histoire un personnage fort actif. Elle fut, en effet, l'intrépide ouvrière de sédition, entretenant l'ardeur de ses prédicateurs à gages, Boucher, Lincestre, Pigenat, Prévost, Auberi, avançant les affaires de la Ligue « par la bouche » de ces sermonnaires appointés, remuant les couvents, faisant la reine à Paris, préparant le taffetas des bannières, « pratiquant menées et monopoles », et « ayant esté si impudente et eshontée que d'avoir dit, à trois jours de là, qu'elle portoit à sa ceinture les ciseaux qui donneroient la troisiesme couronne à frère Henri de Valois. »

Revoyez le second et le troisième volume de *la Dame de Monsoreau*, et, après y avoir pris votre plaisir, assurez-vous que l'imagination s'y est donné libre carrière, mais dans le sens même du vrai. Et pour Gorenflot, on peut dire qu'au prix d'un Boucher et d'un Lincestre, il est bénin, bénin en ses homélies de carrefour, aimable exemplaire de la gaieté gauloise et bien digne par sa capacité de l'abbaye de Beaune que Dumas lui a gracieusement octroyée ; — au reste, toujours prêt à se répandre, comme ses vertueux confrères, en injures contre le roi, et à jouter, dodelinant et tonitruant tout comme un autre, contre le monstre et le Sardanapale. Dom Modeste Gorenflot, juché sur son âne, s'élève au-dessus de l'histoire : sa puissante bedaine symbolise une des plus vieilles traditions de la satire populaire.

Pour faire contraste avec ce digne ami, Chicot a reçu de Dumas l'aspect d'un échassier anguleux. Par une invention malicieuse, le fou du roi est la forte tête du roman. Son rôle s'en trouve singulièrement agrandi. Car Chicot n'est pas une fiction : Chicot a grimacé et gouaillé ; on l'a vu et entendu. D'Aubigné cloue son nom au premier hémistiche d'un vers indigné : Néron comme les Valois, avait

Les Chicots en amour, les Hamons odieux.

Le *Journal* cite ses mots. D'un coq-à-l'âne : « Nique à Noque », on peut induire qu'il eut, en effet, une part dans la politique de son maître, et que Guise ne lui revenait point :

Chicot en garde la pantoufle,
Si le fraizé revient en Cour...

Même, Chicot a écrit ; du moins on a écrit sous son nom. L'Estoile a recueilli trois lettres, revêtues de cette signature, trois pamphlets qui ont pu donner le ton à cette verve bouffonne et sensée, qu'il soutient dans tout le roman. Deux s'adressent « au Roy mon bon maistre », et l'autre « à madame ma maistresse ». Au reste, Chicot tutoie également maîtresse et maître. Et ces épîtres sont une parodie politique où éclate la haine des Guisarts ; et, chemin faisant, on ne mâche pas quelques bonnes vérités peu agréables au roi. « Je n'ai que faire d'estre ton fils pour estre tué ; aussi bien, n'as-tu jamais enfanté que des ingrats. » Les allusions et attaques personnelles abondent : « Dis au Magnifique qu'il gouverne les Cardinaux tant qu'il voudra, mais sans rien usurper de mes privilèges. Autrement, je ferai prier Dieu pour lui le jour des Morts. » Et, s'il donne Henri au diable, au moins lui promet-il franchise et fidélité à outrance : « ... Mais maugré l'Union et le bourreau, et tous tant qu'ils sont, voire maugré ta chaire percée... je demourerai des tiens, et le grand Diable rompra le col à ceux qui te veulent tromper. » Ironie, bon sens, haine de l'Union et dévouement au prince, Dumas avait la chance de trouver tout cela en ces trois lettres qui furent comme le berceau du plus follement vrai entre tous les factotums de roman.

***

Les mignons ont été ménagés dans *la Dame de Monsoreau* : le respect du lecteur l'exigeait, et aussi je ne sais quelle indulgence y inclinait Dumas, que charme la jeunesse. Saint-Luc, une fois marié, ne redevient-il pas un grand seigneur accompli ? Reconnaissons que les petits vers du temps le représentent comme un Normand cupide et dépourvu de courage. L'esthétique du roman ne supportait pas que le modèle des maris et des amis pût être ainsi traité : c'est d'Épernon,

célibataire et insolent, qui à sa place est gratifié de ce défaut. Au demeurant, tous les ridicules et vices de ce bourdonnant essaim, de cet « équipage de couchette », Dumas les a recueillis sans peine dans le *Journal*, où les rubriques « mignons — querelle de mignons — battaille de mignons » se répètent à l'envi. Et ces pantins circulent à travers l'œuvre romanesque, frisés, fraisés et fardés, tout raidis par l'empois du linge et de l'attitude, sans cesse occupés de défis et de duels, et toujours prêts à « jouer, blasphémer, sauter, danser, volter, quereller et paillarder, et suivre le Roy partout et en toutes compagnies ». C'est le portrait que l'Estoile en trace. Dumas en a plutôt atténué l'expression: ils sont braves et ils ont vingt ans.

Il suffit que leur ennemi, le brave des braves, les passe en élégance, en valeur et en beauté. Louis de Clermont, comte de Bussy, seigneur d'Amboise, est le héros parmi les héros de Dumas. Nul n'est plus vivant, nul ne fut imaginé avec plus de joie, non pas même d'Artagnan. Il est le prototype de ces jeunes seigneurs friands de la lame et fidèles en amour que le peuple a longtemps adorés. Il incarne l'énergie et la passion, avec un rien d'impertinence et je ne sais quel sentiment chevaleresque, à la mode de chez nous. Il joint toutes ces qualités, qui sont proprement nôtres, au don d'être ami. Oh! le bon personnage de convention!... Dumas ne pouvait mieux traduire ni interpréter le texte de l'Estoile. A peine a-t-il adouci l'avidité de ce beau gentilhomme et négligé ses pilleries soldatesques pour célébrer ses pilleries galantes.

Oui, ce parfait amant de bibliothèque populaire, cet exemplaire achevé de vaillance et de foi, ce beau gentilhomme qui emplit le cœur de Jenny songeuse et liseuse en sa mansarde, a été, en 1579, dessiné d'une main sûre. Car, « le mercredi 19e d'aoust » quand il mourut ces lignes furent écrites :

Telle fut la fin du capitaine Bussy, qui estoit d'un courage invincible, hault à la main, fier et audacieux, aussi vaillant que son espée, et pour l'aage qu'il avoit, qui n'estoit que de trente ans, aussi digne de commander une armée que capitaine qui fust en France, mais vicieux [1] et peu craignant Dieu ; ce qui lui causa son malheur,

1. Le bon l'Estoile appelle vice la faculté d'aimer que nos romanciers estiment à l'égal d'une vertu.

n'estant parvenu à la fin de ses jours, comme il advient ordinairement aux hommes de sang comme lui... Il aimoit les lettres, combien qu'il les prattiquast assez mal, se plaisoit à lire les histoires et entre autres les Vies de Plutarque; et quand il y lisoit quelque acte signalé et généreux, fait par un de ces vieux capitaines Rommains: « Il n'y a rien en tout cela, disoit-il, que je n'exécutasse aussi bravement qu'eux à la nécessité »: aiant accoutumé de dire qu'il n'estoit né que gentilhomme, mais qu'il portoit dans l'estomach un cœur d'Empereur; si bien qu'enfin, pour sa gloire [à cause de son orgueil, Monsieur le prinst à dédain, et de tant qu'il l'avoit aimé du commencement, sur la fin il le haïst, aiant consenti, selon le bruit commun, à la partie qu'on lui dressa pour s'en desfaire. En quoi se vérifie un meschant proverbe ancien, parlant des princes, qui dit : « Très heureux est qui ne les cognoit, malheureux qui les sert, et pire qui les offense. »

En lisant cette page, Dumas vit l'homme en pied. Sans doute il ne se sentit pas d'aise, tant l'idéal d'énergie et de passion cher aux Français qui virent le début du XIXe siècle lui paraissait heureusement personnifié en ce capitaine du XVIe. Surtout il trouvait à ces réflexions du bon l'Estoile un double mérite qui secondait singulièrement son intuition de l'histoire : la naïveté, qui est le signe de la vie, et l'intérêt dramatique, qui en produit l'illusion.

III

Car il est aussi guidé vers la vérité par le goût qu'il a pour l'action. L'histoire, étant le grand livre des faits et gestes des hommes, est infiniment plus propice qu'on ne pense à l'invention dramatique, laquelle anime si fort les romans d'Alexandre Dumas.

Parmi les événements qui entrent en la composition de *la Dame de Monsoreau*, les uns sont imaginaires, mais non en dehors de toute vraisemblance, étant causés par d'autres dont l'exactitude est incontestable. On ne saurait affirmer qu'un Chicot ait bien véritablement expédié un Nicolas David avec ce tour d'esprit et de main qui lui fait

tant d'honneur au chapitre VI du tome II. Mais pareils estocades et meurtres exquis sont affaires courantes dans le *Journal* ; les prétentions généalogiques des Guises, on nous les atteste à force d'épigrammes ; et il est fait plus d'une allusion aux intrigues qu'ils ont en cour de Rome. Maître Nicolas David meurt donc dans les formes, et l'intérêt que nous prenons à l'amusant récit de cette mort n'offense pas trop l'histoire.

Plus souvent l'imagination de Dumas n'intervient que pour rendre à la réalité défunte le mouvement de l'action. Dès le second chapitre du roman, Bussy affronte l'attaque de quatre mignons, après s'être fort moqué d'eux et avoir pris rendez-vous. Cette rencontre eut lieu près la porte Saint-Honoré (et non à la Bastille), le 1er février 1578. Quélus y était en compagnie de Saint-Luc, Do, Darques et Saint-Mégrin. Si les personnages ne sont pas les mêmes, le motif qui les décida fut celui que le romancier nous a dit au premier chapitre : « Pour ce que Bussi qui était brave soldat, se moquoit ordinairement de ces mignons de couchette et en faisoit fort peu de compte. » Bussy, monté sur une jument « bragarde », soutint le choc. Pour rehausser la valeur de son héros, Dumas a omis un gentilhomme qui l'accompagnait et fut grièvement blessé. Car il combine, arrange, choisit, pour la vivacité du récit. Parfois même il se joue ; les gens dénués d'imagination assurent qu'il se joue de nous.

Les chapitres VII, VIII et IX de *la Dame de Monsoreau* sont d'une fantaisie réjouissante. On se rappelle comment Henri III fut converti du jour au lendemain, comment il eut peur d'avoir eu peur, et comment la voix du Seigneur se trompa et parla à Chicot, croyant parler au roi : — la voix du Seigneur est celle de Saint-Luc, qui, après avoir creusé un trou dans la paroi de la chambre royale, se sert d'une sarbacane comme d'un porte-voix pour faire entendre au Valois d'édifiantes vérités. — On trouvera le germe de cette espièglerie fantastique à la page 89 du tome IV de l'Estoile : *les belles figures et drolleries de la Ligue*, recueil d'estampes et de pièces imprimées ou manuscrites. Sous le n° XXIX est conservé LE VRAY PORTRAIT D'UN HOMME *lequel s'est apparu à Henry de Valois dedans le chasteau de Blois*. En haut, cette inscription :

Penitenciam agite; au-dessous, une pièce de vers qui commence ainsi :

Henry de Valois, amende-toy !
Les âmes crient vengeance après toy!

Une chose, au moins, est véritable dans cette scène apocalyptique : c'est la folle superstition d'Henri III. Véritable encore, l'escapade du roi à travers Paris, dans *la Soirée de la Ligue*. Les prédicateurs lui reprochaient à pleine bouche ces sorties de « quaresme-prenant ». Au moment où le romancier semble en prendre à son aise, il s'appuie sur un document.

Mais qu'est-ce, à présent, que ce bon conte de Monsieur mis au secret dans une chambre du Louvre, et cette fuite à l'aide d'une échelle de corde, et le voyage de Catherine et la réception qui lui est faite? Qu'est-ce que cet invraisemblable chapitre : *Où l'on voit la reine mère entrer peu triomphalement dans la bonne ville d'Angers* ? Qu'est-ce que ce Bussy qui s'amuse à la faire passer par la poterne? Et ce duc qui feint d'être malade et la reçoit alité? Et ces inventions burlesques, dont Dumas fait volontiers étalage et dont il est le mauvais marchand?... Ces détails singuliers sont la pure vérité. Monsieur fut gardé à vue dans sa chambre, se réfugia à l'Abbaye Sainte-Geneviève et « pardessus les murailles de la ville se fit descendre avec une corde dans le fossé ». Sa mère, redoutant les conséquences politiques de cette rupture, se rendit à Angers malgré son âge, et, en dépit de sa majesté, elle dut « entrer par un guichet : ce qu'elle trouva fort mauvois, et dit que c'estoit la première fois qu'on lui avoit fait passer le guichet, et M. le duc se fit descendre du château dedans une chaire à bras, faisant semblant de s'estre démis une jambe et ne pouvoir cheminer ».

Le duc d'Anjou rentré en grâce, tout l'intérêt politique de la *Dame de Monsoreau* gît dans cette question : la Ligue s'emparera-t-elle du roi à la Fête-Dieu, et la porte du couvent se refermera-t-elle sur un moine? Conciliabules secrets, sacre mystérieux de Guise, la procession, l'entrée à l'Abbaye Sainte-Geneviève, cela fait dans le roman une bonne suite de menées, conspirations et convoitises en marche. Il semble enfin que Dumas ait dépensé en ces épisodes

toute sa fantaisie de romancier, tout son talent de dramatiste... Il est étonnant d'habileté : à la bonne heure! Mais il est effrayant de véracité. L'Estoile garantit vicissitudes et péripéties du complot; il est caution de tout ou presque tout, vous dis-je; je n'en accepte pas l'éloquence des conspirateurs :

Nous le ferons excommunier par le pape, et, en ce faisant, le rendrons si odieux qu'il n'y en aura pas pour nos pages. Nous nous en desferons aisément, ou, pour le moins, nous en ferons un moine : aussi bien, est-il, la plus part du temps, jésuite, capucin, feuillan...

De petits vers ont trait au sacre de nuit. Une comparaison nous est baillée, qui éclaire l'obscure rivalité de Guise et d'Anjou, dont Dumas a tiré les scènes de l'abbaye, avec changements à vue (ch. XIX, XX et XXI du tome I) :

Si voioit-on par là que les rats, pour se garder du chat, cherchoient tous moiens pour lui pendre une sonnette à l'aureille; mais que nul n'osoit entreprendre de l'attacher. Et de fait, les Conseils qui se tenoient en ce temps, au Collège de Forteret, ne tendoiént à autre chose qu'à se saisir de la personne du Roy...

La procession que nous suivons avec angoisse au dernier volume de *la Dame de Monsoreau* fut peut-être celle où « le Roy marcha sans garde ne différence aucune des autres confrères, soit d'habit, de place ou d'ordre », le vendredi 25 mars 1583 ; et nous voyons qu'une autre fois, après avoir fait par les rues et églises de Paris ses dévotions accoutumées, il se cloîtra du samedi saint au mardi de Pâques 1586 et « ne bougea des capucins à y faire prière et pénitence ».

Même, si madame de Montpensier déguisée en moinillon vous fait sourire et vous moquer, apprenez de grâce qu'« en ce mesme an 1577, fut prise et découverte, dans le couvent des Cordeliers, une garce fort belle, déguisée et habillée en homme, qui se faisait appeler Anthoine... » Décidément, péripéties dramatiques de ce complot ne sont pas tant imaginaires!

***

Et nous voyons du même coup l'instinct, à défaut de méthode, qui fortifie chez les lecteurs de Dumas l'impression de

réalité vivante et actuelle. L'histoire, prise en soi, est un texte véridique, mais qui, à distance, nous offre des faits cristallisés : par une concrétion fatale, ils font bloc; encore qu'ils continuent à recéler la vérité comprimée en eux, dès longtemps la force de vie s'en est toute retirée. Dumas l'y rappelle à sa manière, qui n'est pas l'analyse des causes morales, mais des actions mêmes. Il en décompose les mouvements, il en marque le progrès, les efforts et les succès changeants. Il conçoit la vérité historique comme une énergie qui se développe en une sorte de drame à cent actes divers. Il écrirait volontiers, lui aussi :

Quelque crime toujours précède les grands crimes...

mais parce qu'à ses yeux les événements de l'histoire, de même que tout ce qui émane de notre activité, loin d'être indivisibles, sont préparés, espacés et déterminés par une logique effective et selon une naturelle gradation. Je consens que cette conception des choses n'implique pas une intelligence profonde des idées qui les dominent. Mais elle aide à la résurrection des gestes humains, qui est plutôt en notre pouvoir que celle des hommes mêmes.

L'assassinat de Bussy, vers la fin de *la Dame de Monsoreau*, en fournit un heureux exemple. Où trouver une scène plus vigoureusement menée ou plus habilement conduite? Tout devient une arme entre les mains redoutables de ce capitaine. Il lutte jusqu'à la mort avec un courage, une agilité, une élégance, un sang-froid proprement admirables. On étouffe d'émotion, on suffoque de pitié : cela est réel, actuel, présent, et, de plus en plus, à en pleurer. Le romancier a-t-il faussé compagnie à l'histoire?...

Sur le minuit, fut aussitôt investi et assailli par dix ou douze, qu'accompagnoient le seingneur de Montsoreau, lesquels de furie se ruèrent sur lui pour le massacrer. Ce gentilhomme, se voiant si pauvrement trahi, et qu'il estoit seul (comme on ne s'accompagne guères volontiers pour telles exécutions), ne laissa point de se défendre jusques au bout, *monstrant que la peur,* comme il disoit souvent, *jamais n'avait trouvé place dans son cœur.* Car, tant qu'il lui demeura un morceau d'espée dans la main, il combattit toujours, et jusques à la poingnée, et après s'aida des tables, bancs, chaires et escabelles, avec lesquels il en blessa et offensa trois ou quatre de ses ennemis,

jusques à ce qu'estant vaincu par la multitude et desnué de toutes armes et instruments pour se deffendre, fust assommé près une fenestre, par laquelle il se vouloit jetter pour se cuider sauver. »

Dumas a démêlé dans cette page tous les éléments de son récit. La bravoure de la victime en scelle fortement l'unité. (« Tu te trompes, dit Bussy, je n'ai jamais peur... » Voir p. 219 et *passim* dans le chapitre.) Le lâche procédé de Monsoreau fait contraste. A présent, il faut reconstituer les divers moments du drame : — d'abord une scène d'amour, qui est implicite dans le texte, — puis, la surprise : — un rempart de meubles se dresse ; — oh ! les beaux coups d'épée donnés et reçus ! — du renfort vient à Monsoreau par l'escalier ; — l'arme de Bussy se rompt ; — la porte cède ; — blessé, mourant, sublime de courage et d'orgueil, il s'approche d'une fenêtre, il s'élance ; — il reste suspendu à des pointes de fer et un homme du duc d'Anjou l'achève. — Ainsi, les quelques lignes du *Journal*, ensevelies dans le sommeil des vieux livres, se réveillent ; elles nous pénètrent d'une émotion croissante et font passer en nos esprits l'image agrandie d'une action complète et comme un recommencement du vrai.

L'exemple du combat livré par les mignons, vers la fin de l'ouvrage, ne serait pas moins probant en faveur de cette faculté d'évocation qui opère sur les textes mêmes. On y verrait, entre autres détails qui semblent sujets à caution, un coup mortel porté par un mort, et qui, en dépit des apparences, est d'autant plus beau qu'il est authentique. Ce trait d'une rare énergie fut constaté, le 8 juin 1579, en un duel entre Anjeau et la Hette, « où le mort tua le vivant ». Malgré son goût des événements dramatiques, le romancier n'a pas inventé celui-là. Qu'importe, maintenant, que Monsoreau périsse par la main de celui qu'il fit occire en vérité ? N'est-il pas manifeste que, si Dumas prête à l'histoire, elle le lui rend ?

IV

Cet instinctif penchant vers la vie, joint au don de l'exprimer par le dialogue et le récit, qui soutient et conduit

l'imagination de Dumas, l'a mis en état de sentir et deviner ce que d'autres écrivains plus profonds ont méconnu. Pendant que Stendhal et Mérimée demandent à l'Espagne, à l'Italie ou à la Corse les modèles de passions fortes, notre homme les découvre dans la France des XVIe et XVIIe siècles. Plus amusé qu'inspiré par la première partie du XVIIIe, il retrouve, aux approches de la Révolution, toute sa vigoureuse allégresse qui, lui fut souvent tournée à grief sous le nom de brutalité. Cette brutalité fait de lui un historien de nos mœurs. Quelque atténuation qu'y apporte la fiction romanesque (le beau tendron à promener par les routes d'Anjou et sous les séculaires ombrages de Méridor qu'une Brissac contrefaite comme elle fut!), il a mis en plein jour tout le long de ses ouvrages ce que l'individualisme musculaire comporte de convoitise, de violence et d'emportement. Il a fait paraître ce qu'aux époques où la force domine, le superbe animal humain retient de l'animalité. Et, curieux des dessous de l'histoire, enclin à jeter dans les aventures du roman des individus plutôt que des types, il a écarté ce voile brillant dont la littérature et la tradition enveloppent à nos yeux les réalités d'autrefois.

Pendant qu'un Ronsard, imbu d'humanisme, accorde sa lyre sur le mode grec et latin, dans le moment que la Pléiade s'essaye aux doctes chants et que Montaigne, détaché de toutes les opinions, s'enfonce dans le labyrinthe de son élégant *peut-être*, — le danger guette l'homme à chaque tournant de rue et jusque dans sa demeure. Les Mémoires sont tout pleins de ces meurtres quotidiens qui se commettent « à la barbe du roi ». Et notre brasseur de feuilletons populaires, à qui l'on refuse communément le moindre sens historique, s'avise « qu'en ces temps de force brutale, où la puissance personnelle était tout, un homme pouvait, s'il était vigoureux et hardi, se tailler un petit royaume physique et moral dans le beau royaume de France ». L'honneur consiste à compter pour rien l'existence d'autrui. Le confondant avec la force, on se targue de bien tuer, non de bien vivre. Ce médecin Rémy qui, dans la *Dame de Monsoreau*, donne ses soins au grand veneur qu'il hait, est manifestement imaginaire : il se figure qu'étant « médecin il

doit guérir les gens » ; il est comme dépaysé parmi ces mœurs, il n'est pas de l'époque. Car l'époque a éprouvé que tous les désirs se justifient par un poignet d'acier. Voilà ce que Dumas, qui à travers les documents gardait le contact avec la vie, nous a exposé, et voilà ce que la littérature nous cache trop.

Ou plutôt, nous avons désappris de l'y voir. Les études du beau ont trop longtemps endormi notre appétit du réel. A dater des Précieuses, il semble que la société du XVII[e] siècle rejette décidément les excès du XVI[e]. On répète couramment que les mœurs furent soudain policées, que l'individualisme brutal s'apprivoisa sans résistance. Et puis, l'on va citant les admirables ouvrages des Corneille, des Molière, des La Fontaine, après lesquels on nomme Racine, qui surpasse tous les autres en douceur et politesse. Mais on souffre sans réserve l'aventure de Chimène qui, orpheline le matin, reçoit dans l'après-midi le meurtrier de son père ; l'entêtement de Rodrigue à mourir sous le toit et par la main d'une jeune fille qui soutient la vue de cet homme et de cette épée encore teinte du sang paternel et pour couronner le tout, l'espoir ou la menace d'un rapprochement et d'un mariage à brève échéance. Horace nous émeut sans nous offenser, et nous ne songeons guère à quel point cette vertu est forcenée. Nous oublions que Lauzun reconnaissait l'amour de Mademoiselle en lui écrasant le pied d'une pirouette ; et nous fermons les yeux sur l'inqualifiable démarche des petits marquis par où se termine, ou peu s'en faut, le *Misanthrope*. La poésie de La Fontaine nous rend complaisants à la dureté de sa morale douteuse. Enfin, pendant des années et des années encore, nous célébrerons la tendresse de Racine et la noble aménité des mœurs qu'il met sur la scène, tandis qu'Oreste perd la raison, Pyrrhus est tué, Phèdre s'abîme dans les plus affreux tourments, — et qu'on voit l'humaine passion plus cruellement poussée à bout que sur aucun théâtre, avec une religieuse et inexorable opiniâtreté.

***

Dumas le savait bien, qui avait pratiqué Pontis, La Porte, mademoiselle de Montpensier, Hamilton, Saint-Simon et tous

les peintres des mœurs intimes. Il n'ignorait pas non plus que l'entreprise de madame de Rambouillet — qui ne réussit qu'à moitié — avait changé les formes de la galanterie plutôt que les façons de l'amour. En ce grand siècle tant vanté, l'avantage est encore aux manières soldatesques. Les larges blessures, les coups qui laissent des traces magnifiques, remuent les cœurs et sont les passavants de la passion. On se rappelle la « furieuse plaie » de Mascarille. Que ne lit-on *l'Histoire de Madame*, écrite par cette bonne La Fayette? On y verra comment la main cicatrisée de Guiche émeut la princesse. Le siège, l'assaut, la prise d'une place sont des métaphores de toute vérité.

Cette galanterie même qui règle les démarches extérieures des amants ne saurait passer pour délicatesse. Les gens de goût difficile sourient d'incrédulité aux aventures galantes qui abondent dans *les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*. *le Vicomte de Bragelonne*; ils récusent la rudesse des sentiments et la puérilité des escapades contées par Dumas. Que ne relisent-ils madame de La Fayette? Ils auraient une juste impression des convoitises et de la grossièreté foncière qui distinguent ces jeunes gens parfumés, enrubannés et tout parés de dentelles. Guise s'amuse, de concert avec Madame, à mettre de l'encre dans les bénitiers pour que Monsieur se barbouille la main et le visage. Telle est sa manière de répondre aux attentions de Monsieur, lequel lui faisait « voir Madame à tous moments avec tous ses charmes, et prenoit même le soin de les lui faire admirer. » Et il est constant aussi que cette Madame, qui fut la douceur de cette cour, et qui semblait « demander le cœur », quelque indifférente chose qu'elle pût dire, promène à travers vingt intrigues son charme et ses grossesses.

On reproche à Dumas cassettes, cachettes et billets, tous accessoires de mélodrame, qui rapetissent cette grande époque. Que ne voit-on Guiche déguisé en chiromancienne pour dire la bonne aventure à Madame, puis caché dans l'escalier, et puis dans la cheminée? A-t-on oublié le personnage que fait la Montalais, une fille d'honneur, et celui d'un certain Malicorne, sans compter Manicamp? Ne se rappelle-t-on plus Vardes? Tous ces gens-là trahissent tout le monde et n'y

mettent point tant de discrétion ! Il y a dans toute cette histoire un trafic de lettres qui surpasse l'imagination de Dumas père.

Et, après maintes vilenies, ce ne sont que « désespoirs violents et inconcevables ». C'est Guiche qui, costumé en laquais, s'évanouit comme un Othello ; c'est Vardes « qui se cogne la tête contre les murailles, pleure et fait toutes les extravagances possibles ». Surtout n'allons pas oublier que Guiche, Vardes et consorts sont les maîtres en galanterie et les arbitres de toutes les élégances.

Le roi même, qui n'abandonnait jamais « son air de maître du monde », est fort éloigné d'apporter dans ses aventures de cœur des scrupules exagérés. Dans le moment qu'il s'intéresse à Madame, il convient avec elle qu'il feindra de distinguer une de ses filles d'honneur, pour « en éblouir le public » : euphémisme charmant, si l'on oublie la jeune fille. Il rejoint La Vallière, vers la fin de la soirée, dans la chambre de Saint-Aignan, et, bientôt, dans la propre chambre de la « petite violette », toutes portes ouvertes. On se serait plus gardé d'y entrer, observe cette aimable La Fayette, « que si elles avaient été fermées avec de l'airain ».

Un jour, La Vallière a gardé un secret qui lui fut confié : le maître du monde, jeune, gaillard et fort en appétit de toutes façons, entre en une violente colère, et ressent toute sa jalousie. La favorite se réfugie chez les dames de Chaillot : Louis la rejoint en hâte dans le parloir du couvent ; il la revoit « couchée à terre, éplorée et hors d'elle-même ». Que voulez-vous que fît un cœur vraiment épris ? Il lui arracha le secret, sans lui accorder le pardon. Puis, comme il s'agit de décider Madame à la recevoir, il dit à cette princesse, toujours engagée dans quelque passe difficile, « tout ce qu'il venait d'apprendre d'elle et de ses affaires » ; et Madame céda, moins étonnée de cette indigne violence qui lui était faite que des renseignements fournis au roi.

Dumas a été aussi brutal, mais pas davantage. Ne cessera-t-on de lui reprocher cette juste vue des choses et des hommes, sur lesquels les poètes et les artistes nous ont trop longtemps aveuglés ? Entre la vérité historique répandue dans *le Vicomte de Bragelonne*, et celle qu'entrevoyait

Taine en écrivant de Racine, je n'hésite point : je tiens pour la première.

***

Un autre mérite est propre à ces romans. Quelques entorses que l'amour y ait parfois données à l'histoire, il y est représenté comme une autre forme de l'action. La passion n'y apparaît presque point passive. Toujours fougueuse, elle n'est plus romantique. Dumas a compris que les grandes amours n'arrivent à leur plein développement qu'aux époques troubles où l'énergie est souveraine, où, instincts et désirs, tous les ressorts sont tendus. Les soupirs et les rêves, la romance et les étoiles, *le Lac* et la *Tristesse d'Olympio*, maladie du siècle et mélancolie, veulent un ciel plus serein.

Les grands amoureux, parmi lesquels La Môle et Bussy sont les aînés et Maison-Rouge l'audacieux cadet, trouvent dans la joie d'aimer la jouissance d'agir. Il semble qu'à ces heures où l'homme passe tout entier dans l'ardeur de vivre, la faculté d'aimer atteigne au paroxysme. On se souvient du léger scandale qui accueillit la publication de *l'Abbesse de Jouarre* : Dumas, qui était « une force de la nature », avait eu de la passion une vue analogue. Je n'ignore pas que le chevalier de Maison-Rouge, *alias* Rougeville, ne fut guère qu'un chenapan ; mais la tête de La Môle conservée comme une relique et l'œillet déposé dans la cellule de Marie-Antoinette sont les indices d'amours autres que celles de René et de Didier. L'histoire en fait foi.

***

Est-il à cette heure besoin de redire que, pareil à nombre de ses contemporains, Dumas ignora la méthode et méconnut la science, conférant à la fantaisie le privilège des vagues généralités où la raison a peu de part ? Mais, amant de la vie, il en a relevé les traces et suivi les naturelles démarches à travers les écrits de ces chroniqueurs et mémorialistes qui furent de leur époque les sûrs et indiscrets témoins. Son imagination a fait le reste. D'instinct, il a recueilli les traits,

qui distinguent l'individu ; il a discerné dans les faits historiques les phases de l'action pour en rapprocher de nous l'intérêt dramatique et en ressaisir la vérité.

Il a donc entr'ouvert le solennel et glacial linceul, et puis évoqué Lazare sans façon. Alors Lazare s'est simplement remis à vivre avec sa propre physionomie, par gestes et actes tout semblables à la réalité coutumière ; il a repris l'habitude de l'effort, du mouvement, de l'amour, toutes ses habitudes dans son atmosphère vitale. Et il n'a pas répondu : « Seigneur, que voulez-vous de moi ? » assuré qu'on n'exigeait de lui que l'air d'exister, à la bonne franquette, comme au temps où il était de ce monde. Ainsi Dumas nous communique l'illusion d'avoir le passé comme à portée de la main, après que cette illusion même s'est faite en son esprit par une vivifiante interprétation des textes. Les grands noms ne l'éblouissent point ; il ne nous en éblouit pas davantage : ce personnel historique se replace spontanément, en bonne compagnie de créatures imaginaires, au milieu des mœurs qu'il traversa. Même il arrive que le romancier, guidé par un exact sentiment des choses d'autrefois, revoie sous des couleurs plus vraies des époques entières, que l'admiration traditionnelle nous avait trop embellies. Écrivain populaire, avec bonhomie et souvent avec bonheur, Alexandre Dumas met l'histoire à hauteur d'homme.

HIPPOLYTE PARIGOT

QUESTIONS EXTÉRIEURES

L'ANGLETERRE ET LA PAIX

Depuis trois mois, l'Angleterre se demandait avec angoisse si le couronnement viendrait sans la paix. La paix est venue : le couronnement ne viendra pas de longtemps encore, et peut-être ne viendra-t-il plus jamais pour Édouard VII. Nous voyons recommencer, autour de ce lit royal, la poignante tragédie qui remplit tout le règne de l'éphémère Frédéric III ; le monde tourne aujourd'hui vers Londres les mêmes regards apitoyés que jadis vers San Remo. Mais la paix est venue.

Le 31 mai 1902, les représentants en Afrique des États boers, Transvaal et Orange, ont enfin accepté les conditions offertes par le Gouvernement britannique. Les pourparlers duraient depuis deux mois et demi. C'est le 12 mars que les délégués boers étaient entrés en contact avec lord Kitchener. Durant ces dix ou douze semaines, qui peut savoir au juste la véritable histoire de ces négociations? Le Gouvernement anglais a tout fait pour en cacher ou en laisser ignorer le début et les péripéties. Jamais à Londres ni au Cap la censure et le cabinet noir n'ont exercé leur surveillance des lettres et télégrammes avec autant de rigueur. Bientôt les généraux et délégués boers arriveront en Europe : nous saurons alors par qui la paix fut demandée, et quelles conditions secrètes ont déterminé les Boers à souscrire aux

offres de lord Kitchener. Jusqu'ici, nous n'avons que la version anglaise en un court *Livre Bleu*, de treize pages, qui résume la correspondance — une faible partie de la correspondance — échangée entre Londres et le Sud-Afrique au sujet de cette paix [1]. Des premières pages de ce *Livre Bleu* (pages 1 et 2), il ressort clairement que l'intervention amicale de la Hollande et les efforts du Dr Kuyper, en décembre et janvier derniers, ont été la cause apparente de la paix : c'est, dit la dépêche n° 1, pour communiquer aux chefs boers la teneur des propositions hollandaises que lord Kitchener est entré en relations avec Schalk Burger (lettre du 12 mars); c'est, dit la dépêche n° 7, après avoir lu *enfin* la correspondance échangée entre le Gouvernement de Sa Majesté et la Hollande, que les chefs boers ont été d'opinion que l'heure était propice pour mettre un terme à la guerre (lettre des Boers à lord Kitchener, du 12 avril). Mais il est bien évident que la Hollande n'a pas imposé cette paix et que, sans une invite ou des symptômes favorables, elle n'aurait pas même osé la conseiller. La véritable cause, la cause effective de ce traité, fut le désir mutuel des deux belligérants d'en finir, coûte que coûte.

Du côté de l'Angleterre surtout, il est certain que ce désir d'en finir, coûte que coûte, a tout entraîné. Peuple, Ministère et Royauté, la nation entière, pendant trois années, avait impatiemment attendu, de Noël en Noël, le terme de ses angoisses et de ses humiliations. Mais, depuis six mois, son impatience se mêlait d'une crainte superstitieuse touchant le mauvais augure, le mauvais œil, que jetteraient sur toute la durée du nouveau règne les fêtes du couronnement, si l'on venait à les célébrer en plein égorgement de chrétiens, de protestants, de fidèles lecteurs de la Bible.

Lassée dans ses espoirs de triomphe absolu ; gênée dans ses affaires ; inquiète de son crédit abaissé ; effrayée dans sa dévotion superstitieuse par les morts quasi fatidiques de Victoria et de Cecil Rhodes, ces victimes dévouées par Kruger à la vindicte du Très-Haut ; menacée surtout dans ses intérêts vitaux par les entreprises américaines et par cette concurrence des

1. Cd. 1906 : Correspondence respecting terms of surrender of the Boer forces on the field.

États-Unis qui, de jour en jour, s'installe sur le marché même des Trois Royaumes : l'Angleterre commerçante se dégoûtait du *khaki*. Après son accès de fièvre belliqueuse, elle revenait à la raison. Depuis trois ans, elle n'avait eu qu'une seule heure de pleine joie en ce Jour ou plutôt cette Nuit de Mafeking (18 mai 1900), où, pour un instant, la délivrance de Baden-Powell avait effacé la tristesse de Ladysmith, de Spion-Kop et de Colenso. La Cité voulait enfin son Jour de la Paix et sa Semaine du Couronnement.

La populace, à coup sûr, restait en proie à la fureur *jingoïste*. Mais ceux-là mêmes qui en avaient le plus soigneusement cultivé le microbe et déterminé l'accès, les aristocrates et les *monopolists* de tout vol, expiaient cruellement l'irréparable tort de leur folle conduite. Sans parler de leurs énormes pertes d'argent, depuis trois ans, chaque jour avait mis un nouveau deuil en leurs très nobles familles. Les listes du *War Office* estiment que, du 11 octobre 1899 au 31 mai 1902, la guerre africaine a coûté 27 354 hommes et 1 080 officiers. Ce sont là chiffres officiels, réduits au plus strict minimum, et qui ne comprennent encore que les morts et les amputés. Mais, en outre, parmi les 72 000 hommes et les 3 000 officiers rapatriés comme blessés, malades ou invalides, combien d'autres achèvent de traîner leur convalescence, qui figurent comme survivants sur les rôles du *War Office* et qui disparaîtront avant quelques mois ou seront désormais impropres à toute vie réelle[1] !

Atteint lui-même par ces deuils dans ses affections les plus proches, le ministère unioniste était poussé, acculé à la paix par d'inéluctables nécessités. Il avait touché le bout de ses ressources. Depuis un an, il ne pouvait plus, malgré la belle figure qu'il essayait encore, faire face aux multiples périls de l'intérieur et de l'extérieur.

A l'intérieur, comment creuser plus bas le déficit énorme? ou comment y jeter, même en quantités insuffisantes, des

1. Voici d'après le *Times* le tableau de cette chasse sud-africaine :

	Tués	Blessés	Manquants	Total
Officiers. . .	701	1 851	383	2 935
Soldats . . .	7 091	20 978	9 178	37 239

impôts nouveaux? Les taxes de la guerre commençaient à porter leurs fruits. Les taxes des blés et du charbon, surtout, pouvaient plaire aux fanatiques de l'Empire, qui n'y voyaient qu'un bel acheminement à leurs rêves de Zollverein et de *Fair-Trade* impérial. Mais la majorité de la nation allait constater avant peu que cette mesure fiscale atteignait dans leur source même ses plus sûres richesses, en compromettant sa clientèle étrangère et sa main-d'œuvre à bon marché. Déjà, les rapports des consuls commençaient de signaler au *Foreign Office* les mauvais résultats de cette politique douanière. Pour ne prendre qu'un exemple : jusque dans les ports méditerranéens qui, depuis quarante ans, ont été la plus belle province du commerce britannique, le charbon d'Amérique peut lutter désormais contre le charbon anglais « handicapé, disent les consuls, par la taxe nouvelle » ; partout où les Américains trouvent un fret de retour, leurs vapeurs et leurs voiliers apportent le charbon ; ce fret de retour, il semble qu'en plusieurs points la Méditerranée puisse le fournir ; en deux ports, les marbres d'Italie et les marbres de Grèce le fournissent déjà. Et derrière le charbon, les produits américains, fers, tissus et manufactures, vont arriver, comme jadis étaient arrivés les produits britanniques derrière le charbon anglais. On peut donc prévoir que tout accroissement des taxes se traduira désormais par une diminution de commerce. Averti par ses consuls, le ministère sentait la gravité de la situation : que dirait la nation quand, à son tour, elle percevrait aussi nettement les premières conséquences de cette grande politique du déficit et du protectionnisme renaissant?

Plus encore que l'argent les hommes allaient manquer. Avant peu, le *War Office* ne pourrait plus suffire aux besoins de la relève. Car le ministère avait beau jeu de proclamer, dans la presse complice, qu'il avait encore des camps remplis de troupes fraîches et que les offres d'engagements volontaires dépassaient la demande. En réalité, tout le monde savait que l'on était à bout et que, à moins de dégarnir complètement l'Irlande, l'Inde, Gibraltar, Aden et les autres forteresses maritimes, on ne pouvait plus contenter les insatiables demandes de lord Kitchener. Achever de dégarnir l'Irlande, qui l'oserait à cette heure critique où l'île entière, protestants

et catholiques, semble prête à s'unir contre l'ennemi commun, le gouvernement de Londres? Pour la première fois depuis trois siècles, les deux moitiés de l'Irlande sont enfin d'accord et réclament sinon l'autonomie, du moins la révolution agraire; contre l'Ulster protestant aussi bien que contre l'Erin catholique, il faut songer désormais aux mesures de prévoyance et se ménager peut-être les moyens de répression.

Dégarnir l'Inde déjà si mal pourvue de troupes européennes! on pourrait moins encore se lancer en un tel risque. A tort ou à raison, la conduite et les paroles de la Russie inspirent de jour en jour une plus grande méfiance au ministère anglais. Par l'évacuation de la Mandchourie, les Russes ont calmé ou prévenu l'hostilité des autres puissances, et toutes leurs forces seront bientôt disponibles pour une descente vers l'Indus ou le Golfe Persique. Or, on dit à Londres et l'on feint de croire (et le monde diplomatique donne quelque créance à ces nouvelles) que, dans l'entourage du Tsar, un parti nombreux et puissant ne voit plus de remède aux embarras intérieurs et aux troubles de l'empire que dans une guerre étrangère : le Tsar lui-même pencherait à la guerre. Il ne faut, je crois, attacher à ces bruits aucune importance. Il est certain néanmoins qu'ils ont eu leur influence sur la conduite des affaires anglaises. En face de ces éventualités, si improbables qu'elles puissent nous paraître, le ministère sentait qu'à tout prix la guerre africaine devait prendre fin. Et cette fin devait, pour d'autres motifs encore, arriver avant le couronnement. Ici, les grands joueurs de l'impérialisme se sont trouvés pris à leur propre jeu : si nous connaissions les dessous de l'aventure, rien ne serait plus amusant peut-être que la façon dont ces dupeurs se trouvèrent enferrés.

De tous les *bluffs* inventés par la politique impérialiste, aucun ne vaut assurément le renom et l'importance que, par système, M. Chamberlain et ses amis ont donnés aux « Premiers » coloniaux dans la presse et dans les affaires de la Métropole. Depuis six ans, depuis le jubilé de la reine Victoria, les journaux anglais n'ont retenti que des discours et des exploits de ces « Premiers ». A vrai dire, le « Premier » est vraiment le produit typique de l'Angleterre actuelle. Premier de Manitoba, Premier d'Ontario, Premier de Columbia, Pre-

mier de Victoria, Premier de Nova-Scotia, Premier de Tasmania, sept ou huit autres encore : le monde espagnol avait ses généraux, le monde anglais a ses « Premiers », et pour onze ou douze millions d'habitants, les colonies anglaises ne comptent pas moins de quatorze ou quinze premiers ministres.

Ce sont chiffres qu'il faut méditer. Quand l'Angleterre agite devant nos yeux la liste de ses terribles Premiers, il ne faut pas oublier que chacun de ces potentats gouverne moins de huit cent mille habitants. Le Premier de Terre-Neuve, assisté de huit collègues, n'a pas trois cent mille administrés. Le Premier de Western Australia n'en a pas quatre-vingt mille. Le Premier du Natal en a soixante-cinq mille. Le plus bruyant de tous, le Napoléon de la Nouvelle-Zélande, M. Seddon, n'en a que sept cent soixante-dix mille : c'est-à-dire que notre préfet du Finistère en a tout autant et que notre préfet de la Seine en a cinq fois plus. Mais parmi ces Premiers il est des « archipremiers », comme des maréchaux dans cette cohue de généraux parlementaires. Et voici venir, pour le jour du couronnement, le trio des tout-grands Premiers, Premier du Canada, Premier de l'Australie et Premier de la Nouvelle-Zélande qui, flanqués des Premiers du Cap, du Natal et de Terre-Neuve, personnifieront l'empire futur autour de la vieille royauté.

Empire et royauté, ces deux termes représentent deux choses fort inégales, puisque le Royaume-Uni compte plus de quarante et un millions de citoyens anglais et que l'empire n'en a pas treize. Du triple au simple, le Royaume devrait donc, en bonne arithmétique, disposer de l'influence décisive dans tout l'aménagement et l'exploitation du bien familial. Mais ce fut le grand jeu des impérialistes d'exalter la puissance et les droits des Anglais d'outre-mer. Depuis le début de la guerre surtout, pour rendre confiance à la nation et lui faire malgré tout espérer la victoire complète, pour essayer aussi de terrifier l'Europe maugréante, on a amplifié, magnifié, exalté jusqu'aux nues, la grandeur, la richesse l'irrésistible puissance des colonies, et le génie et le patriotisme de leurs « Premiers ». « Nous avons contre nous l'hostilité du monde, a répété M. Chamberlain, qu'importe ? n'avons-nous

pas nos colonies?» Et les éloges n'ont pas tari sur la valeur et l'endurance et l'enthousiasme des contingents coloniaux.

Ce que valaient au juste, — sauf de rares exceptions, — ces escouades de matamores, guêtrés, empanachés et bardés de cartouches, il est plus d'un témoin de la guerre qui commence à nous l'avouer : ils ne méritaient pas, semble-t-il, la poudre dont on fusilla quelques-uns de leurs chefs. Mais, dans l'esprit de la nation ignorante, les dithyrambes de la presse impérialiste ont implanté un véritable besoin de reconnaissance envers ces héros des colonies, et l'opinion publique serait toute prête à concéder, malgré tout, les récompenses et salaires que leurs « Premiers » réclament. Or, c'est dans la conférence de «Premiers», qui suivrait le couronnement, que les colonies devaient formuler ces demandes. Par avance la majorité du ministère anglais (et M. Hicks-Beach l'a franchement déclaré) savait bien qu'on ne pouvait pas les accueillir ; j'exposerai prochainement aux lecteurs de la *Revue* l'incompatibilité de ces exigences coloniales et des intérêts métropolitains : le plus fougueux impérialiste du ministère, sauf M. Chamberlain, n'oserait pas lancer l'Angleterre dans le protectionnisme et les droits différentiels que rêvent de lui extorquer ses colonies.

Et pourtant, cruel embarras ! si la guerre n'était pas finie à l'ouverture de cette grande conférence des Premiers, quelle force contre les vrais intérêts de la nation ne tireraient pas les Premiers coloniaux de l'embarras croissant où l'on serait tombé et du besoin où la nation elle-même, sur la foi des impérialistes, croirait être de l'appui colonial ! Déjà M. Seddon, de sa plus grosse voix, menaçait de retirer ses contingents, si l'on ne promettait pas d'acheter en Nouvelle-Zélande toutes les viandes destinées à l'armée... Et quelle admirable et unique occasion n'aurait pas M. Chamberlain pour imposer enfin ses projets de *Fair Trade* et de Zollverein protectionniste !... En fin de compte, si l'on voulait échapper à la tyrannie de M. Chamberlain et aux exigences coloniales, il apparaissait que, de toute nécessité, il fallait traiter avec les Boers avant de traiter avec MM. les Premiers, et ce n'est pas une des moindres ironies de cette guerre que le ministère anglais ait préféré en passer d'abord

par les conditions de l'ennemi, avant d'affronter les conditions de ses fidèles coloniaux.

Aux désirs des ministres, vint s'ajouter la volonté royale. Il est certain qu'Édouard VII a voulu la paix, qu'il l'a voulue de toutes ses forces et qu'il l'a servie de tout son pouvoir. L'humanité lui en est redevable : elle aurait tort seulement de lui en être trop reconnaissante ; car, malgré la pitié profonde qu'inspire le spectacle de cette royale agonie, il ne faut point attribuer à Édouard VII des mérites qu'il n'a pas eus. Déjà se voyant peut-être tout proche de la mort et du souverain juge, s'il a senti quelques regrets ou quelques craintes, l'histoire n'oubliera pas que, prince de Galles, en 1899, il a servi la cause de la guerre avec la même ardeur qu'en 1902, roi, il a servi la cause de la paix. Son amitié pour Cecil Rhodes (et ce terrible homme avouait sans fausse pudeur comment il acquérait l'amitié des puissants), ses intérêts personnels, les intérêts de son gendre, le duc de Fife, et ceux de toute sa famille firent, en 1899, du prince de Galles, le véritable chef du parti belliqueux : il voulut alors la guerre pour lui-même autant que pour son peuple. C'est aussi pour lui-même d'abord, pour son couronnement, ou, qui sait ? peut-être pour la prolongation et la tranquillité de ses derniers jours, pour la sécurité de sa vie future, qu'Édouard VII a voulu la paix. Il faut reconnaître pourtant que, torturé par ce mal terrible dont les médecins essaient en vain de nous cacher la nature véritable, le roi lutta patiemment, courageusement contre toutes les résistances, qu'il affronta les entrevues et les récriminations de M. Chamberlain et que la paix fut, pour une bonne moitié, son œuvre personnelle.

***

Du côté des Boers, le désir de la paix ne semble pas avoir été moins général. Je ne parle pas des Boers d'Europe et de l'entourage du président Kruger qui, peut-être, désiraient la guerre à outrance : ils le disaient et le criaient du moins ; et pourtant, il est difficile de croire que cette paix, entremise par le docteur Kuyper, l'ait été sans l'avis et contre le gré des Boers réfugiés en Hollande. Mais, en Afrique, il me

paraît certain qu'une forte majorité désirait la paix depuis un an déjà. Les dernières négociations de 1902 et les conditions mêmes du traité de paix me semblent éclairer d'un jour tout nouveau les premiers pourparlers entamés en février 1901 par lord Kitchener et Louis Botha.

M. Chamberlain a rejeté sur Louis Botha l'échec de la paix en 1901. Des seules pièces officielles publiées par le gouvenement anglais, une autre conviction me paraît s'imposer aujourd'hui. Ces pièces ont été triturées et tronquées à plaisir: le *Livre Bleu* de 1901, qui les contient (Cd. 528), n'a que sept pages et onze dépêches. Et, malgré tout, il me semble que, par comparaison avec les pièces du *Livre Bleu* récent, une vérité ressort claire et certaine: c'est que le seul M. Chamberlain a, de parti pris, empêché la paix de se conclure dès mars ou avril 1901, aux conditions actuelles. Considérez, en effet, que la paix actuelle contient trois sortes de stipulations touchant: 1° la situation politique des États; 2° la situation juridique des particuliers; 3° enfin l'indemnité aux victimes de la guerre. Nous examinerons par la suite les deux premières. La troisième, qui fut, je crois, le nœud de la paix, est contenue dans l'article 10:

Art. 10. — Une commission sera nommée dans chaque district du Transvaal et de l'Orange, pour aider à rétablir la population dans ses foyers et fournir aux fermiers les aliments, l'abri et les semences, cheptel, instruments, etc., indispensables. Le gouvernement de S. M. mettra à la disposition de ces commissions une somme de trois millions de livres sterling, et il permettra que tous les billets de la République Sud-Africaine et tous les reçus, donnés par les officiers combattants des ex-républiques, soient présentés à une commission judiciaire que nommera le gouvernement. Si cette commission judiciaire accepte ces billets et reçus, ils seront admis comme titres établissant les pertes de guerre.

Outre la subvention gratuite de trois millions de livres sterling, le gouvernement de S. M. sera disposé à faire, dans le même but, à titre de prêt, des avances qui ne seront pas frappées d'intérêt pendant deux ans et qui ensuite seront remboursables après une certaine période d'années avec 3 p. 100 d'intérêt. Aucun étranger, aucun rebelle n'aura droit au bénéfice de cet article.

Donc, par le traité de 1902, le gouvernement anglais concède aux victimes de la guerre, aux Boers de l'Orange et

du Transvaal — car les rebelles du Cap sont exceptés : — 1° une subvention gratuite, un libre don, *a free grant*, de trois millions de livres, c'est-à-dire soixante-quinze millions de francs; 2° un emprunt illimité qui ne portera pas d'intérêt d'abord, et seulement un intérêt de 3 p. 100 ensuite. En 1902, l'Angleterre achète la paix à beaux deniers comptants : s'il reste vingt ou vingt cinq mille combattants boers, c'est l'extrême maximum ; soixante-quinze millions de francs pour vingt-cinq mille hommes donnent trois mille francs par tête ; je crois qu'à ce prix bien des guerres finiraient, Que ces conditions pécuniaires aient tenu une grande place dans les négociations de 1902, on ne doit pas s'en étonner : avec toutes ses vertus et toute sa bravoure, le Boer est avant tout un paysan pauvre, dont la vie publique et privée fut toujours dominée par le souci, et même (disaient les détracteurs anglais) par le désir rapace de l'argent.

Mais en 1901, ces conditions pécuniaires n'avaient pas tenu moins de place dans les pourparlers entre Botha et lord Kitchener. Le 1er mars 1901, quand lord Kitchener transmet les demandes des Boers, il n'insiste pas sur les stipulations politiques ni juridiques, mais, arrivé aux conditions pécuniaires, il prévient que Botha met un prix tout spécial à la garantie des dettes, que les combattauts ont contractées envers les fermiers pendant la guerre ; « ces dettes, ajoute lord Kitchener, n'atteignent pas un million de livres ; mais c'est là un point capital pour Botha, *this he made rather a strong point of* ». Il est visible que lord Kitchener est disposé à tout concéder là-dessus : un million de livres sterling, vingt-cinq millions de francs ! ce n'est pas le prix que coûte une semaine de guerre ! Mais Botha demandait en outre une assistance pécuniaire pour reconstruire les fermes brûlées et pour permettre aux fermiers de reprendre leur vie. Là-dessus encore, lord Kitchener croit pouvoir s'engager : « Je pense, répondit-il à Botha, que cette assistance sera *donnée. I said, I thought some assistance would be* given [1]. » Lord Milner admet aussi les mesures d'assistance aux fermiers ruinés par la guerre. Le 3 mars 1901, tout le monde en Afrique escompte la paix

1. *Livre Bleu*, Cd. 528, p. 2.

ainsi réglée : Botha accepte les conditions politiques et juridiques, moyennant le paiement de cette assistance *donnée*.

C'est alors qu'intervient M. Chamberlain. Il écrit à lord Milner le 6 mars 1901 : « Pour l'assistance aux fermiers, il me semble impossible de mieux traiter nos ennemis que nos sujets restés fidèles. Mais, puisque j'ai reconnu déjà la nécessité de parer, après la guerre, à la ruine de nos nouvelles colonies, vous pouvez substituer au texte de lord Kitchener la formule suivante : on prendra en considération la possibilité de soulager les fermiers *par des prêts*, *the possibility of assisting* by loan *the occupants of farms*. » Ce mot *prêt* soulève aussitôt les critiques de lord Milner, qui proteste le 9 mars : « Les autres changements apportés par le gouvernement de S. M. aux termes de lord Kitchener me paraissent sans importance. Mais le mot de *prêt* affaiblira tout l'effet des autres mesures libérales. Kitchener est encore plus que moi opposé à cette introduction du mot *prêt* : connaissant la défiance des Boers, il pense que ce mot va leur sembler un piège pour mettre la main sur le fermier. »

Que répondit M. Chamberlain? le *Livre Bleu* de 1901 a supprimé toutes les lettres et pièces entre le 9 et le 20 mars ; mais nous voyons que dans les conditions définitives, offertes le 20 mars 1901 par lord Kitchener, c'est la formule de M. Chamberlain qui a été maintenue : « *the possibility of assisting* by loan *the occupants of farms* ». A l'assistance *donnée*, qu'avait promise lord Kitchener, M. Chamberlain a donc, malgré les avis de Kitchener et de Milner, substitué l'assistance *prêtée*... Et la paix fut retardée d'un an : c'était là sans doute ce que désirait M. Chamberlain ; un an de guerre n'a pas nui à ses affaires personnelles ni surtout aux affaires de sa bonne ville de Birmingham. Mais au bout d'un an de guerre, voici qu'en 1902 les Boers obtiennent tout à la fois l'assistance donnée et l'assistance prêtée, un pur don, *a free grant*, et un emprunt, *on loan*. Si quelqu'un a dû mettre une sourdine à ses caprices de 1901, ce ne sont donc pas les Boers à coup sûr et, dans ce premier point, le traité de 1902 est une reculade de M. Chamberlain.

Or, ce point, il faut le redire, était le nœud même de la paix. Sur les deux autres groupes de stipulations, — 1° situation

politique des États: 2° situation juridique des particuliers, — il semble que, dès mars 1901, l'entente avait pu se faire. Car il avait été bien entendu avant l'ouverture des pourparlers qu'il ne pouvait plus être question de l'indépendance des États boers : « J'ai prévenu expressément Louis Botha, écrit lord Kitchener le 23 février 1901, qu'il était inutile de nous rencontrer si la question de l'indépendance était remise en discussion. » C'est après cet avertissement que Botha avait accepté la rencontre ; pour la forme, semble-t-il, Botha essaya pourtant d'obtenir quelque forme d'indépendance, *some kind of independence :* « Mais je refusai toute discussion là-dessus en ajoutant que toute forme d'indépendance ne pourrait être dans l'avenir qu'un motif ou un prétexte de guerre. Le sujet fut donc écarté [1]. » Botha acceptait donc ou ne refusait pas la situation politique de colonies que l'Angleterre imposait aux anciens États boers. Mais quelle serait la situation juridique des particuliers, belligérants du Transvaal ou de l'Orange et rebelles du Cap ou du Natal ?

Pour les Boers du Transvaal ou de l'Orange, lord Kitchener ne prévoyait aucune difficulté : considérés comme belligérants, ils ne pourraient être inquiétés, ni dans leur personne ni dans leurs biens, pour aucun acte se rapportant à la guerre. Mais, sujets anglais étant passés à l'ennemi et ayant combattu le drapeau britannique, les rebelles du Cap et du Natal étaient coupables de haute trahison. Botha demandait qu'on leur accordât une amnistie pleine et entière, pour leurs personnes, pour leurs biens, pour leurs droits civils et politiques. A cette amnistie, lord Kitchener, soit générosité, soit lassitude et désir d'en finir, semblait enclin ; mais lord Milner fit de graves objections : « Il me semble tout à fait impossible de concéder l'amnistie à des rebelles : la paix obtenue à ce prix aurait un déplorable effet au Cap et au Natal. » On trouva un compromis : « Les rebelles du Natal et du Cap pourront ne pas rentrer chez eux (et, restant au Transvaal ou dans l'Orange, ils ne seront pas inquiétés); mais s'ils veulent rentrer, ils seront jugés d'après les lois que les colonies viennent de voter à cet effet ; ces lois, vous le savez sans doute, ont gran-

1. Lettre de lord Kitchener du 1er mars 1901.

dement adouci les pénalités pour crime de haute trahison »; lord Kitchener promettait qu'en aucun cas ces pénalités n'excéderaient la perte des droits politiques, et Botha se résignait pour les rebelles à cette perte de la « franchise » électorale... Le traité de 1902 n'a fait que reprendre les promesses de lord Kitchener; mais on dit, en outre, que l'amnistie, refusée dans le traité public, doit être en réalité concédée par un acte gracieux de Sa Majesté au jour de son couronnement : une promesse verbale ou un engagement secret aurait stipulé cette mesure de grâce. Sur ce point encore, ce sont donc les Boers qui, de 1901 à 1902, ont eu gain de cause.

Ajoutons certains détails qui tenaient fort au cœur des *burghers :* le droit de porter les armes leur est maintenu; la rentrée de tous leurs prisonniers est formellement promise; la question des Cafres, c'est-à-dire la situation politique des noirs au sein des communautés boers, est réservée aux futures décisions des seuls parlements boers. Mais voici le gros morceau : la situation politique des États. Ici, la victoire anglaise semble, à première vue, complète. Car les Boers se reconnaissent désormais les sujets d'Édouard VII : les États libres de l'Orange et du Transvaal ont cessé de vivre pour n'être plus que des colonies anglaises. Nous venons de voir qu'en février 1901 Botha faisait déjà le sacrifice de cette indépendance. Regardons de plus près ce que signifient, en réalité, ces grands mots.

Les anciens États boers devront prendre le drapeau britannique; mais ils garderont leur langue nationale : l'honnête surintendant des camps de concentration, G.-F. Esselen, avait bien prévu[1] que ces camps étaient une occasion unique d'imposer l'anglais aux générations futures; la guerre finie, on reconnaît aux Boers le libre usage du hollandais dans leurs écoles et dans tous leurs actes publics... Les anciens États boers devront perdre leur diplomatie particulière et remettre au *Foreign Office* leurs relations avec les puissances; mais ils gardent leur autonomie, c'est-à-dire la libre confection et administration de leur politique intérieure, de leur constitution, de leurs lois, de leurs finances, de leur jus-

1. Voir ma Chronique du 15 mai 1902.

tice, etc., etc. Bref, sous le drapeau britannique, ils restent leurs propres maîtres, sauf en ce qui concerne la guerre, et, pour comprendre la juste valeur de cette organisation, il suffit d'en écouter le retentissement parmi les colons anglais ou plutôt anglo-saxons, parmi les *Britishers* du Cap.

Les colonies anglaises du Cap et du Natal sont aujourd'hui ce que le Transvaal et l'Orange seront demain, c'est-à-dire des États autonomes sous le drapeau britannique. Dans ces États, les Anglais de race et de langue, les *Britishers*, sont en minorité; les *Afrikanders*, les Hollandais de race et de langue boers, forment ou formeront bientôt la majorité, et déjà Cecil Rhodes avait découvert que l'on ne peut pas gouverner constitutionnellement le Cap sans l'appui de l'*Afrikander Bond*. Dans les États-colonies de l'Orange et du Transvaal, ce sera mieux encore : sauf dans les districts miniers où les Anglais vont accourir en foule, on peut dire que la presque unanimité des assemblées gouvernementales sera conquise à l'élément boer. Sous le drapeau britannique, l'Afrique australe sera donc partagée entre quatre États boers : Natal, Orange, Transvaal et Cap. Que demain ces quatre États constituent entre eux une fédération semblable aux fédérations canadienne ou australienne ; qu'une grande république sud-africaine s'organise avec un parlement fédéral et un ministère commun : l'Angleterre métropolitaine n'y mettra aucun obstacle et, même, les impérialistes de Londres y applaudiront comme à un nouveau pas vers la fédération panbritannique. Dans quelques années, donc, la conférence des tout grands « Premiers » anglais pourra compter un nouveau partenaire, le « Premier » de la République africaine. Mais dans cette République, par le seul et libre jeu de la constitution, ce sont les Afrikanders qui, sans conteste, disposeront du pouvoir absolu : c'est un Afrikander qui régira l'Afrique australe; aussi les *Britishers* du Cap crient déjà qu'il faut suspendre — ils n'osent pas encore dire : supprimer — la constitution.

Il faudra que ces *Britishers* du Cap se résignent. Le gouvernement de Londres n'osera plus jamais renouveler l'aventure parce qu'il aurait contre lui toute la nation. L'un des grands résultats de cette longue guerre a été de changer du tout au tout les sentiments du peuple anglais à l'égard des

Boers. Avant la guerre, le Boer n'était pour l'Anglais qu'un esclave en rupture de chaîne, un nègre mal blanchi, un « race-inférieure » taillable, corvéable et surtout méprisable. Après la guerre, le Boer tient aujourd'hui la première place dans l'estime britannique : quand l'Anglais se déclare tout prêt à traiter les Boers en égaux et véritablement en concitoyens, on ne peut pas mettre en doute la sincérité de ses sentiments ; John Bull est toujours plein d'admiration pour les poings solides dont il a bien senti le poids, même sur sa propre figure. Par l'estime publique comme par le nombre, les Boers sous le drapeau britannique seront donc les véritables maîtres de l'Afrique australe. Ainsi sera réalisé le rêve de Cecil Rhodes, la grande Afrique pan-afrikander, dressée sur les ruines du Transvaal et de l'Orange, Et c'est encore l'une des ironies de cette guerre que, voulant travailler à la défense de la nationalité boer, Kruger travaillait peut-être contre la future grandeur de son peuple, alors que Cecil Rhodes, serviteur de l'impérialisme britannique, aura, malgré les *little-afrikanders*, amené la grande fédération hollandaise.

En somme, la paix de 1902 semble donner ou promettre l'Afrique aux Boers. M. W. T. Stead, qui est prophète et dont les prophéties se réalisent quelquefois (en 1895 il avait prédit toute la politique subséquente de J. Chamberlain et, même en ses détails, la crise de Fachoda), écrivait au lendemain de cette paix : « Le 30 mai 1431, les Anglais, maîtres des trois quarts de la France, brûlaient Jeanne d'Arc, et toute la nation applaudissait à cette atrocité, qui eut pour résultat de nous enlever la France entière, sauf Calais. Le 30 mai 1902, les Anglais, maîtres de toute l'Afrique australe, viennent de brûler le drapeau et l'indépendance des républiques boers : cette atrocité, à laquelle toute la nation applaudit encore, nous coûtera l'Afrique, où, dans cinquante ans, la seule ville du Cap nous restera comme un autre Calais. »

Est-ce à dire que les Anglais ne gagnent rien à ce traité de 1902? Au début de la guerre, lord Salisbury s'écriait en un beau mouvement d'indignation : « Les champs d'or! que nous importe? nous ne combattons pas pour les champs d'or. » Le traité que l'on a publié ne stipule rien, en effet, pour les champs d'or. Ce silence est vraiment étrange. Je crois impos-

sible d'admettre qu'un article secret n'ait pas tranché la question et que l'Angleterre ne soit pas devenue propriétaire ou surintendante des *goldfields*, comme jadis en 1871 des champs de diamants. Or, cette acquisition des *goldfields* ne doit pas servir seulement à l'enrichissement des spéculateurs, *monopolists*, aristocrates et autres amis de M. J. Chamberlain : les penseurs de l'impérialisme assignent au *goldfield* un autre rôle, un rôle vraiment impérial, et j'ai expliqué aux lecteurs de la *Revue* comment Cecil Rhodes rêvait un Empire universel fondé par un syndicat de milliardaires anglo-saxons : « C'est l'or, disait-il, qui doit conquérir et régir le monde moderne. » Propriétaire des *goldfields* canadiens, australiens, zélandais et sud-africains, la nation panbritannique détient désormais le monopole de l'or ; les trois quarts de la production mondiale sont en sa dépendance ; de 1890 à 1900, la valeur de la seule production anglaise a passé de cent soixante à six cents millions de francs ; durant la même période, la production du Transvaal fut la suivante (en chiffres ronds) :

1890	1892	1894	1896	1898
47	110	190	215	400 millions de francs.

Ajoutez désormais ces deux chiffres : l'Angleterre peut espérer de ses mines d'or un revenu annuel d'un milliard pour le moins. Que ce milliard lui soit léger en Europe et en Afrique ! Du fond du cœur, nous ne pouvons, nous autres Français, que nous réjouir de cette aubaine : la richesse de l'Angleterre est le facteur essentiel de notre prospérité ; plus l'Angleterre gagnera d'argent à ne rien faire, et, plus elle aura le temps et le moyen d'apprécier et de payer notre travail... En Afrique, ce seront d'autres travailleurs, les Cafres et les Hottentots, qui d'abord en profiteront. On sait qu'avant la guerre, plus de deux cent mille nègres étaient occupés dans les mines. Signataires d'engagements qui en faisaient des esclaves temporaires, parqués et traités dans les *compounds* comme un véritable bétail humain, ces nègres étaient, du moins, payés et surtout sauvés ou guéris de l'alcool. Dans la plupart de ses colonies, le blanc d'Europe a détruit par le fusil ou l'alcool l'indigène noir, jaune et rouge : en

Afrique australe, les mines d'or assurent la vie et la santé des peuples de couleur. Douze cent mille au Cap contre quatre cent mille blancs; huit cent mille au Natal contre soixante-dix mille blancs; les noirs et cuivrés sont, au dire des connaisseurs, assurés de l'avenir sur tout le continent austral, si les blancs renoncent à leurs procédés d'extermination. Or les mines d'or, pour leur main-d'œuvre, exigent que le blanc ménage et développe cette unique source de travail.

Avec la question *afrikander*, c'est d'une question cafre que désormais va dépendre le sort de l'Afrique anglaise. Entre les deux, il est possible que la politique de Londres établisse son arbitrage et règne quelque temps par cette division. Mais croire qu'en vérité on tient ou l'on tiendra l'avenir, l'Empire et le reste du monde par le seul moyen de l'or! Nous avons sous les yeux, à nos portes, un exemple qui nous rend incrédules. Nous savons que l'Espagne un jour crut aussi tenir le monde par ses eldorados, — c'est l'exacte traduction de *goldfields*. Confiants dans cette richesse inépuisable qui ne coûtait aucun travail, les chefs puis la masse de la nation se prirent d'un beau dédain pour les peuples pauvres qui gagnent leur vie à la sueur de leur front. Avant la conquête des *goldfieds* du Pérou et du Mexique, Tolède était une grande ville du fer, comme Birmingham l'est aujourd'hui; les draps de Salamanque, les soieries de Séville et de Grenade tenaient alors la place des tissus de Leeds, de Bradford et de Manchester. L'Angleterre impérialiste enfile aujourd'hui les chemins de Philippe II : nous savons où ils mènent; chaque année marquera pour elle un nouveau progrès dans la paresse aristocratique et l'ignorance bigote; elle deviendra, ce que sont déjà ses colonies australiennes, une communauté de mains blanches, de spéculateurs et de nobles fainéants. Les radicaux anglais, qui fondèrent la grandeur de l'Angleterre actuelle, nous ont appris que le monde n'appartient qu'aux mains noires.

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

L'ASSOCIÉE

I

Quittant par une oblique la rue de Lafayette, Antonin Piot s'engagea dans la cité d'Antin qui, toute petite, avec quatre issues au moins, lui parut ménagée comme une maison équivoque. Il lut les lettres blanches sur la plaque d'émail indigo : DISPENSAIRE D'ANTIN. C'était ici que l'adressait Dieulegard, son directeur. Dieulegard avait dit :

— J'ai promis d'envoyer quelqu'un voir les tuberculeux du docteur Tellier. Allez-y, monsieur Piot. Pour vous qui avez de la couleur, il y a là un joli reportage à faire : la maladie et la misère pittoresques !... Surtout, pas de crachats !... Pas non plus de revendications sociales... La misère pittoresque, mais résignée et souriante, dans la note du journal...

Le Dispensaire d'Antin n'occupait qu'un rez-de-chaussée modeste. L'exiguité du local étonna Piot, dont le vocabulaire était court, et à qui le mot « dispensaire » représentait à peu près un hôpital de quartier. Il croyait trouver des dortoirs. Ayant franchi le seuil et entre-bâillé des portes, il s'aperçut que l'appartement, dont sans doute on avait abattu quelques cloisons, ne se composait guère que de deux salles, une salle d'attente et une salle de clinique. Une servante conduisit le journaliste au docteur Tellier, qui se mit à sa disposition pour

lui exposer le mécanisme très simple de l'établissement. Mais Antonin Piot préféra s'orienter d'abord sans guide. Sa prétention était d'exceller au reportage impressionniste. En vérité, il voyait bien et se souvenait sans notes, avec la forte mémoire des paysans, ses aïeux, qui n'usaient guère de l'écritoire. Et, pour avoir échangé avec lui quatre mots, Piot avait noté déjà la haute carrure d'Albert Tellier, sa voix agréable et caressante, la séduction d'un accueil cordial, une bouche très jeune et très bonne, le sourire charnu, un peu nègre, et l'or en paillettes qui jouait gentiment dans ses yeux, et cet argent en fils qui, près des tempes, rehaussait une chevelure noire, épaisse et gamine.

Antonin Piot était frappé par la belle humeur des patients. Dans la pièce où ils attendaient leur tour, des gens bavardaient, rapprochés par une intimité de station thermale. Ils semblaient se raconter des projets ou se confier des espérances. Le journaliste lut sur leur visage l'optimisme indélébile du poitrinaire. On appelait les nouveaux venus, on se serrait pour leur offrir un coin de canapé. Une portière séparait la salle du cabinet de consultations, où un externe en médecine, poupin sous son duvet roux, soulevait le reps de la tenture et signalait à Antonin Piot l'affluence flatteuse du public :

— Vous voyez, monsieur, ça marche...

Le petit carabin, gonflé devant le reporter, souriait à l'achalandage. En effet, « ça marchait », et même assez rondement. L'un après l'autre, les sujets étaient introduits, et ils passaient de main en main dans l'atelier, selon la plus extrême division du travail. Car si la première salle était bondée de clients, la seconde était encombrée de médecins. L'externe duveteux les nomma. M. Tellier auscultait les malades avant que M. Thirion, armé d'une seringue, leur injectât un liquide sous la peau. Puis deux vieillards, M. Brives et M. Roy, se ceignaient le front d'un diadème métallique auquel était ajusté un petit phare pour l'exploration des gorges. On ne voyait que le crâne de M. Lecouvey, courbé sur la bascule où il pesait chacun dès son entrée. Sur une table écartée, M. Broutet remplissait des fiches. Comme il portait, ainsi que tous ses confrères, le blanc tablier serré à

la taille, on eût dit le vendeur d'une active épicerie, préposé, par intérim, à la comptabilité.

Piot n'était pas le seul intrus dans le dispensaire. On présenta deux médecins, sans tabliers, simples visiteurs. M. Fortera, chargé de mission par son gouvernement, italien, sans doute, ou portugais, était épanoui de respect devant les méthodes du dispensaire d'Antin. Le second personnage n'étant pas étranger, ne s'astreignait à nulle bienveillance. En vain l'honnête Broutet lui communiquait ses meilleures fiches, du geste engageant dont il eût tendu une image à un gamin grognon : le docteur Abadie-Neuding les repoussait d'une main grasse. Il y attachait si peu de prix qu'il fermait les yeux pour ne pas les voir.

— Quoi ?... le poids de vos malades augmente ?... Mais ça m'est équilatéral !

On lui soumit diverses statistiques, relatives à des traitements comparés. Il souriait, pitoyable, et s'en tenait à sa formule joviale et absolue : tout lui était « équilatéral ». Piot conçut pour son dédain une assez forte admiration. Inconsciemment il lui emprunta un peu de son aisance. Il surveilla les externes qui, pour étonner le journaliste, se coiffaient du laryngoscope, lui donnaient des poses fantaisistes, l'inclinaient presque sur l'oreille. Parmi les jeunes gens en travail, Piot se sentait très camarade. D'ailleurs, M. Abadie-Neuding avait passé son bras sous le sien pour lui conter des cures autrement curieuses, le cas récent d'un manufacturier qui vous faisait de la tuberculose « à tire-larigot » et qui avait au poumon gauche une caverne grosse comme le poing. — Le médecin faisait voir son poing, qui n'était pas d'un petit diamètre. — Il avait guéri le monsieur, radicalement. Seulement, n'est-ce pas ? il y avait thérapeutique et thérapeutique. Abadie-Neuding s'avouait incapable de soigner des passants qui font dans le dispensaire trois petits tours et puis s'en vont. Lui, Abadie-Neuding, quand on lui confiait un malade, il ne le lâchait plus. Il l'enfermait dans son sanatorium, qui n'était pas installé à la Riviera ou dans l'Engadine... L'Engadine ! ce qu'elle lui était « équilatérale » !... « Le sanatorium d'Abadie-Neuding était sis au cœur de Paris, rue Riboutté, à deux pas du square Montholon :

— Venez. voir ça, jeune homme, ça vous intéressera.

Piot promit sa visite et le médecin se retira en jetant des bonjours du bout des gants.

Alors le reporter s'approcha du chef de la clinique : le docteur Tellier interrogeait avec douceur un nouveau venu dans la maison. A l'entendre respirer, il diagnostiquait des lésions assez profondes. Pas de tare, pourtant, héréditaire ni congénitale. Une mise correcte, un air d'ouvrier cossu, n'indiquaient pas une victime de la misère. Mais l'homme dit son métier: il était praticien chez un sculpteur. Tellier expliqua à Piot ce cas de phtisie professionnelle, cette tuberculose obtenue mécaniquement, les déchirures du poumon corrodé par le marbre dont on aspire les poussières. Le docteur souhaita un changement de métier, ordonna des injections créosotées, offrit un crachoir de poche, prescrivit une nutrition abondante. Une fillette parut ensuite, que pilotait sa concierge charitable, parce que la maman ne pouvait délaisser l'atelier. Les yeux de l'enfant lui sortaient de la tête, l'oreille se décollait. Elle se dénuda pour l'auscultation : le dessin du squelette apparaissait déjà sous la peau. Piot, sensible, se détourna de cette déchéance, feignit de s'absorber dans la contemplation d'affiches oblongues qui bariolaient les murs comme des papiers électoraux. Et, de fait, par leur accent sinon par leur objet, ces placards ressemblaient à des avis de la dernière heure. Une affiche dénonçait: « Le crachat, voilà l'ennemi ! » Une autre commandait : « Attention ! Ne buvez que du lait bouilli ou stérilisé ! » Une troisième conseillait : « N'entrez jamais dans un appartement qui n'a pas été désinfecté. »

Cependant le journaliste observait qu'avant leur retraite les pauvres diables étaient dirigés par le docteur Broutet dans un cabinet attenant à la salle de consultations, et qu'ils en sortaient au bout de cinq minutes, les bras chargés de paquets. Piot ne crut pas indiscret de pousser par là ses investigations: il entra. Auprès d'une table encombrée de flacons divers, une jeune femme était assise, gracieuse, souriante et parfumée. A Piot, qui s'excusait de l'indiscrétion, elle répondit que leur commun ami Dieulegard lui avait annoncé sa venue. Elle avait été charmée que le directeur de *l'Époque* l'eût choisi, pour décrire le dispensaire de son mari. Madame

Albert Tellier dit adorer les articles d'Antonin Piot. Elle savait par cœur des phrases de son dernier article sur « les Trois Publics du Concours hippique ». C'était de l'histoire si contemporaine, si vivante, si grouillante !...

Antonin Piot, qui avait de la valeur, s'estimait à son prix, au moins. Il cherchait une phrase de reconnaissance. Avant qu'il l'eût trouvée, un brave homme entra avec deux petits garçons trop minces. Madame Tellier les complimenta sur leur meilleure mine. Étaient-ils bien sages ? Prenaient-ils bien leur huile de foie de morue et leur poudre de viande ? Le papa les secouait pour qu'ils répondissent. Ils hochaient leurs têtes bouclées.

— La dame les intimide ! — dit le papa, plus gaillard.

Alors madame Tellier, choisissant entre les flacons, donna des extraits de viande, des somatoses, une bouteille de vieux bordeaux, glissa enfin dans les mains maladroites des enfants une pièce de cent sous à peu près cachée dans une petite enveloppe. Et Antonin Piot, qui l'avait tout de suite regardée comme une jolie personne, commençait à la considérer comme une madone.

Elle lui dit l'histoire des deux gamins. L'homme n'était point le papa. L'un après l'autre, les parents étaient morts, poitrinaires. Les enfants n'avaient pas précisément contracté la phtisie, ils n'étaient qu'infectionnés tuberculeusement. (Piot nota le participe et l'adverbe). On les guérirait. On était en train de les guérir.

— Il ne m'a pas échappé — dit Piot — comme vous êtes bonne pour eux...

— Cela n'est rien, mais c'est cet homme qui est grand, Vous l'avez vu. Il est aide-ajusteur au chemin de fer de l'Ouest. Il gagne quatre francs quatre-vingts par jour. Les parents de ces pauvres petits étaient ses voisins. Quand la consomption les a enlevés, il est allé prendre les enfants et il les a ramenés chez lui, simplement. Il en tenait un par chaque main. Il les a adoptés sans notaire. Maintenant, il prélève, deux fois par semaine, une demi-heure sur son déjeuner pour les conduire au dispensaire.

— C'est magnifique ! — résuma Piot.

— N'est-ce pas ? — dit madame Tellier. — Il faudra raconter cet héroïsme.

Antonin Piot comptait bien n'y pas manquer. C'était tout à fait « dans la note du journal ». Il louangerait l'aide-ajusteur pour la belle modestie de son socialisme pratique. Dieulegard serait enchanté. Il n'ouvrirait pas de souscription, parce que les abonnés critiquaient l'abus de telle pratique, mais il serait enchanté. Les détails féminins relèveraient le ton de l'article. Piot gravait dans ses yeux, pour le clicher tout à l'heure dans sa copie, le portrait de l'interlocutrice, les ondulations brunes, les yeux graves et tendres sous des sourcils qui pourtant se rejoignaient, la bouche belle, le menton précis. Il s'attardait à la contempler, et elle souriait, un peu gênée de son insistance, qu'elle semblait subir en raison de l'article prochain, à cause des petits tuberculeux et quasiment pour les pauvres. Le journaliste se grisait de sa propre puissance, qu'il consacrait par noblesse à une œuvre pie. Devant les traits fins et le buste élégant de madame Albert Tellier, il goûtait énormément la religion de la souffrance humaine. Il admirait que la cité d'Antin pût cacher tant de grâce et tant de charité. Comme il était fort jeune, Piot en déduisait incontinent un magnifique mépris des « grues ». Certes, la forme de madame Tellier le troublait, mais, dans le même temps, sa bonté l'émouvait. Et le mélange, neuf pour lui, de ces deux sentiments lui paraissait extrêmement distingué. Il s'épanchait :

— On trouve tout à Paris, les extrêmes se coudoient. Je ne me serais jamais douté que là, cité d'Antin, à deux pas de l'agitation égoïste, se cachait une maison du bon Dieu... Et ce n'est peut-être pas la seule. Mais non ! Tout à l'heure un de ces messieurs m'a confié qu'il dirigeait une clinique semblable, pas loin d'ici. Je dois le visiter. J'ai sa carte : « Abadie-Neuding, rue Riboutté... »

Madame Tellier sursauta :

— Vous n'irez pas chez ce charlatan ! Vous vous couvririez de ridicule. Abadie-Neuding ! Thirion vous dira ce qu'il vaut. Vous entendrez Thirion ! Il déjeune chez nous demain. Venez donc, vous serez gentil... A midi et demi, 50, boulevard Haussmann... Mais vous me promettez de ne pas aller visiter l'établissement de la rue Riboutté ?... Ni les autres ?... Vous êtes avec nous, vous nous appartenez, nous vous gardons...

Le brave Piot disait oui, de tout son cœur. Mais Geneviève Tellier était encore secouée d'une indignation comique à l'idée qu'il aurait pu nommer Abadie-Neuding. Piot riait d'un rire de tendresse, de joie et d'obéissance. Elle confirmait sa défense avec une moue gaiement puérile, elle offrait son beau sourire en prime...

II

— Lur-Saluces ou Montrachet?

Antonin Piot répondit au hasard. Un liquide bouton-d'or coula dans le cristal à facettes. Le vin était frais, les huîtres grasses et la minute confortable. Piot respecta le domestique qui promenait de convive en convive ses deux bouteilles et l'embarras du choix. Il était charmé d'être assis à la droite de Geneviève Tellier, de ses dentelles blanches. La nappe, comme les serviettes, d'une toile paysanne, épaisse et jaunie, convenait à la familiarité du déjeuner et prouvait une simplicité dont Piot apprécia l'élégance.

— Lur-Saluces ou Montrachet?

— Lur-Saluces *et* Montrachet, — répondit l'autre voisin de Geneviève, le docteur Thirion.

Il tendait au valet un grand verre et un petit.

— Bravo! — dit madame Tellier. — Vous faites honneur à notre cave.

— Vous l'avez dit, chère madame. C'est honneur que je lui fais. Je n'ai pas soif, je me forcerai. Et je retiens l'idée qui est brillante. Sophie, la prochaine fois que les Tellier viendront partager notre soupe et notre bouilli, tu feras déboucher deux litres, tu offriras : « Félix Potin ou Julien Damoy?... »

— Charles, ne sois pas méchant! — souligna madame Thirion.

Les boutades de Thirion enchantaient Albert Tellier. Elles choquaient peut-être sa femme, qui rougit. Le docteur Broutet dévia la conversation sur divers cas observés ce matin à la clinique. Sa parole était humble et interrogative. Ses phrases

inachevées se perdaient dans une barbe grisonnante et débonnaire. Au contraire, Thirion ponctuait les siennes à petits coups de ses mâchoires rasées. Par-dessus les propos savants et les termes techniques, les femmes des trois docteurs échangeaient quelques mots; Marie Broutet admirait Geneviève, dont le courage assidu s'appliquait aux besognes du dispensaire :

— Moi, je ne le pourrais pas. Ça me dégoûterait, ça m'ennuierait... Je crois que j'ai mauvais cœur.

Son air doux et la sincérité du geste prouvaient qu'elle se calomniait. Madame Thirion, qui ne pratiquait pas davantage les phtisiques de la cité d'Antin, fournit une justification plus importante. Elle eut certes adoré se dévouer et offrir tout son temps. Mais nulle minute de son temps n'était libre. Elle le devait à l'éducation de ses enfants. Antonin Piot fut avisé que ses petits n'avaient ni précepteur, ni gouvernante, d'abord parce que leurs parents n'étaient pas riches, ensuite parce que les soins mercenaires sont suspects. Le journaliste vit que madame Tellier rougissait encore. Il estima que les Thirion éclaboussaient le monde de leur pauvreté, qu'il est noble d'être spartiate, mais qu'il est immodeste d'étaler un lacédémonisme exubérant. Cependant Geneviève contestait qu'elle eût elle-même le moindre mérite, car les malheureux du dispensaire étaient propres, pleins de gratitude et même de bonne humeur. — Le reporter s'informa auprès des médecins :

— Connaissent-ils leur état? Est-ce que vous leur avouez crûment la chose? Ou leur dorez-vous la pilule?

— Ah! — répondit Tellier, — vous touchez là le plus embarrassant des problèmes. « Doit-on le dire? » Il n'y a pas de réponse absolue. L'homme est un animal peureux de la mort. Pendant des siècles, la tuberculose était regardée comme une affection fatale, comme une maladie dont l'issue funèbre n'était pas éluctable: on avait alors infiniment raison de donner le change au malade. Maintenant encore, il n'est pas toujours utile de dire la vérité. Avant-hier, cher monsieur, vous auriez rencontré au dispensaire un petit chasseur de Vincennes réformé : il lui reste bien un quart de poumon qui brûle à grand feu. Ses cheveux sont aplatis et comme collés à sa tête. Tu as vu, Broutet, la dilatation persistante de la

pupille? La paupière supérieure, décrivant un plein cintre et abaissée, masquait une partie du globe oculaire et ne laissait presque voir de l'œil qu'une amande blanche, avec une tache sombre en haut. C'était une expression de bonté et de beauté presque angéliques. Et c'était un amour infini de la vie... Ce garçon n'a pas trois mois à vivre. Nous lui avons dit qu'il avait les poumons délicats et surmenés, nous lui avons donné une injection qui ne lui fera ni chaud ni froid et après laquelle il prétendait éprouver déjà un mieux sensible. On l'a pourvu d'un crachoir de poche : il s'en servira peut-être vingt-quatre heures. Il devait revenir aujourd'hui ; la fièvre, sans doute, l'a jeté au lit. A celui-là pourquoi dire la vérité? A quoi bon lui ravir l'espoir dont son agonie même ne le dépossède pas?

— Nous faisons mieux de nous taire, — conclut Broutet qui ne paraissait pas bavard.

— Ça dépend! — reprit Tellier. — Qu'un individu nous arrive comme le sculpteur de ce matin, avec des lésions bénignes, il ne faut pas hésiter à le mettre en garde. Vous lui dites : « Vous avez été touché par un microbe qui court les rues et qui n'est pas très méchant, puisque tout le monde n'en est pas encore mort ; il a profité d'une faiblesse accidentelle ou acquise de votre organisme pour s'installer en vous, pour y pulluler à son aise et pour fabriquer ses poisons : il a déjà produit des tubercules qui gênent votre respiration. L'ennemi est dans la place ; si vous suivez notre tactique, vous pouvez rapidement l'en déloger. Votre salut dépend de vous uniquement... » Tenez ce discours avec conviction. Il n'épouvante pas. Il fait peur, mais la peur est nécessaire pour qu'ils n'oublient pas leur mal qui, lui, ne les oublierait pas...

Tellier s'étonnait du dogmatisme auquel il s'était laissé entraîner. Il résuma, en badinage :

— Vous voyez, tantôt nous avouons par prudence, tantôt nous mentons par miséricorde... Nous faisons pour le mieux... Et nous ne tombons pas toujours juste...

— Je suis sûr que si! — rectifia Piot, admirant le tact de M. Tellier, son humanité, sa modestie.

Ce sentiment frappa Charles Thirion, qui s'empressa de le diminuer :

— Je ne suis pas un clinicien, je suis un chimiste ou un éleveur, comme vous voudrez, qui dirige des haras de bacilles : je cherche des sérums qui les incommodent, et je vous les apporterai. Je n'ai ni clientèle ni hôpital. Le laboratoire de la Faculté me suffit. Je ne viens au dispensaire que par hasard et par curiosité. Mais si j'avais, comme Tellier, des malades, ma règle serait nette : aux riches et à leurs familles, je dissimulerais la vérité ; chez les pauvres, je la dirais. Ne vous récriez pas ! J'ai mes raisons. La vie des pauvres ne vaut pas grand'chose : ils en ont conscience et ils y attachent peu de prix. L'instinct égoïste et bas de la conservation ne les étouffe pas. Il n'arrivera jamais à un milliardaire d'arrêter le cheval emporté d'un laitier, tandis qu'il arrivera au laitier d'arrêter le cheval du milliardaire. Cela crie de vérité. Aux rares fois que je suis venu cité d'Antin, j'ai observé le cas d'un bonhomme qui avait contracté le germe au chevet de son fils, ou celui d'une bonne femme, infectionnée en soignant son frère. Ces gens ne se lamentent pas. Advienne que pourra : ils ont fait leur devoir immédiat ; vous pouvez leur parler de tuberculose, cela ne les fera pas défaillir. Mais, dans les quartiers chics, c'est une autre gamme. Là, la vie est chère. Monsieur, pendant nos années d'internat, notre professeur Bachelin m'envoyait souvent gagner quelques écus chez des poitrinaires considérables sur qui il s'agissait de veiller. Un infirmier eût suffit, ou une sœur, mais, n'est-ce pas, quand on en a les moyens, on fait rincer son pot par un agrégé... Ah ! ah ! il faut avoir vu les gens donner les soins strictement indispensables avec une répulsion qu'ils ne parviennent pas à dissimuler, pour comprendre qu'au-dessus d'un certain chiffre de loyer il est incongru de prononcer le mot de tuberculose.

On protesta contre la rigueur de Thirion. Geneviève fut approuvée, avouant que, au dispensaire, elle réconfortait parfois les malades effarés, les persuadait en confidence qu'ils n'avaient pas mine de phtisiques et que les docteurs les avaient seulement menacés, avec des mots un peu sévères pour être mieux obéis. Elle ne leur parlait que de bronchite chronique. Il ne faut pas plus effrayer les miséreuxque les millionnaires. Mais son langage conciliateur ne désarma pas

Thirion, qui tenait au *distinguo*. Pince-sans-rire, il proposait de subdiviser la maladie en deux variétés : la phtisie des riches et celle des pauvres. La première, prise à temps, se soigne dans des stations spéciales, par le repos, l'air vif et la bonne nourriture. La seconde se traite n'importe quand, à Paris, par un sérum qui serait souverain si on l'avait trouvé...

Le bruit sourd des chaises qu'on déplaçait à l'étage supérieur tira les regards vers le plafond.

— On se lève de table, là-haut, chez notre jolie voisine.

Geneviève nomma mademoiselle Eslande, de l'Opéra-Comique. Tellier et Piot parlèrent musique. Dans le médecin intelligent et humain, le reporter découvrait un autre homme, un Parisien très aimable et très jeune. Entre le veston bourru de Thirion et la redingote amorphe de Broutet, sa jaquette lui parut de coupe savante. Une médaille amusante fixait la faille de son plastron. Albert Tellier montait haut dans l'estime affectueuse d'Antonin Piot.

Au fumoir, où l'on servit le café, un garçonnet de six à huit ans s'ébattit avec des éclats de jeune *fox*. Le petit Tellier était dru et fort dans son complet de matelot. Sa vue rappela probablement à Sophie Thirion qu'elle avait négligé depuis deux heures l'éducation de ses enfants. Les bacilles de Thirion l'attendaient aussi dans son laboratoire. Le couple annonça son départ, en citant des lignes d'omnibus. Puis le petit matelot accapara Marie Broutet. Il quémandait des histoires, qu'elle improvisait docilement. Les Broutet étaient sympathiques au reporter. De tout temps, à ses yeux, le mari avait dû avoir à peu près cinquante ans et la femme bientôt quarante.

— Ce sont nos plus sûrs amis, — confirma Geneviève, sur la causeuse où elle avait rejoint le journaliste. — Ils sont nés pour l'amitié. Ils n'exigent pas qu'on pense à eux. On pense devant eux, et ils sont contents.

Par contre, les Thirion avaient agacé Piot. La femme lui semblait pimbêche. La fronde du mari le choquait. Il n'aimait pas les « Alceste à la manque », ces visages rasés et qui narguent. Geneviève défendit le savant. Il était sévère à autrui, mais sans indulgence pour lui-même. Ses taquineries n'ôtaient rien à la vertu de son caractère et de son talent.

Thirion avait été, comme Albert, un des élèves préférés de Bachelin : les deux étudiants avaient réussi au même concours de l'internat. Mais — Geneviève l'assurait — Albert n'avait aucun goût de briguer les hauts mandarinats de la profession. D'autre part, il n'avait jamais eu besoin de « faire de la clientèle ». On voulait, il y a quelques années, l'engager dans la politique. Il y eût réussi. Jadis M. Tellier, son père, avait été sous-secrétaire d'État. Et le jeune ménage était lié avec Pellerat, l'ancien bâtonnier, l'ancien chef du cabinet libéral. Mais madame Tellier avait dissuadé son mari de toucher à la cuisine parlementaire. Plus tard, peut-être, le Sénat... Mais, en vérité, n'avait-il pas autre chose à faire ? La politique divise et irrite. L'œuvre qu'il avait entreprise, et qui n'était encore qu'à son début, s'avérait mieux patriotique. Que faisait-on ici contre la tuberculose ? En Allemagne, l'assurance contre la maladie est obligatoire pour les ouvriers : alors les compagnies fondent ou subventionnent des sanatoria. A la prévoyance prussienne Geneviève comparait l'inertie française. La phtisie nous ravit annuellement deux cent cinquante mille individus : population égale à celle de Bordeaux. A Paris, la moitié des décès est causée par la tuberculose. Est-ce que toutes les énergies, celles des médecins, des hommes d'État, des capitalistes, ne devraient pas se conjurer en face du fléau ?

Piot, préparant sa chronique, n'avait garde de la contredire. Elle devenait toute rose d'animation et d'intelligence. Il regardait les documents qui sortaient précis de sa belle bouche. Cependant le petit matelot riait de tout son cœur, épanoui et bruyant, aux fables de Marie Broutet. Geneviève courut à lui, l'étouffa de baisers. Le tableau enchanta Piot, célibataire.

Il prenait congé. Madame Tellier se souvint des brocards de Thirion. Elle admirait qu'on recherchât dans des cornues les panacées universelles ; mais, en attendant, elle trouvait les plaisanteries des chimistes un peu faciles, qui vous eussent laissé mourir comme des mouches. Des créatures atteintes guérissaient par les soins donnés au dispensaire. De ceux même qui étaient perdus on adoucissait un peu l'agonie.

— Nous essayons de les égayer, nous leur donnons quel-

ques gouttes de vin, des paroles amies, une fleur; ils partent heureux...

— Je m'en vais comme eux, — dit le journaliste en lui baisant la main.

Il se sentait embaumé d'élégance. Il allait tourner sa chronique pittoresque, nuancée d'attendrissement, dans la note discrètement féminine qu'aimait Dieulegard, son directeur. Ce serait un joli article.

III

Du laboratoire, Charles Thirion avait téléphoné à madame Tellier. Passerait-on ensemble la soirée de vendredi? Geneviève, en réponse, avait dit mille regrets et rappelé son obligation hebdomadaire de dîner chez les Pellerat. Au bout du fil, Thirion avait ricané lourdement :

— C'est juste... vous êtes de service... vous ne pouvez pas manquer l'atelier...

Aux heures difficiles, quand le Sénat, dans un prurit d'honnêteté, réclamait à chacun ses comptes, Pellerat avait escaladé la tribune et répondu à la meute :

— Messieurs, j'ai été deux fois ministre des finances, deux fois président du Conseil, et je n'ai pas six mille francs de rente.

L'unanimité de l'assemblée avait acclamé sa pauvreté par un ban formidable, par des cascades d'applaudissements si impétueuses que tous les suspects s'y lavèrent du même coup et que Pellerat fut dès lors désigné pour la présidence de la République. Mais il ne se hâtait pas d'y parvenir; il se contentait de demeurer le plus recherché des avocats de Paris. Son éloquence ampoulée et imprécise, l'ampleur de son geste et le choc de ses poings contre sa poitrine, et le libéralisme de sa barbe grise, le sénateur ancien bâtonnier ne les montrait plus qu'au Palais, où l'on peut croire qu'ils rencontraient chez les juges une impartialité déférente et attentive.

Parmi des familiers, Pellerat atténuait l'importance de ses

allures. Geneviève Tellier voyait l'habit mal coupé, une cravate nouée en corde sous un col trop rabattu, et la face qui se détendait, étroite, un peu simple, entr'ouverte par un rictus aimable. Aucune malice n'émanait de ce visage assez pauvre. Le regard doux était vide. C'était l'une des colonnes de l'État. Comme on remonte de l'effet à la cause, les yeux de Geneviève traversaient la table, attirés par l'éclat de madame Pellerat. René Caudry, l'ancien secrétaire de l'avocat, qui présentement était chef de cabinet quelque part, suivit le regard de Geneviève. Ensuite ils se retournèrent l'un vers l'autre, dans une commune impression :

— Elle est étonnante!

Leurs amitiés sincères la contemplaient. A cinquante ans, nulle ride ne vieillissait la grâce de son sourire oblique. Par propreté, certes, car on la savait dénuée de coquetterie, elle teignait une chevelure grise. Le visage, joliment carré, un peu kalmouk, était comme empli par les yeux, des yeux verts de jeune femme, qui suffisaient à prouver l'intelligence ensemble et l'énergie, cette générosité que domine le clair vouloir, toute une fine maîtrise. « Madame Pellerat... et ses élèves! » blaguait souvent Thirion. Sans ironie, madame Tellier la considérait, entourée de ses œuvres. Et n'était-ce pas, au bout de la table, son œuvre la plus surprenante que cet Évariste Billard, si gai convive, si médiocre graveur et numismate si incertain, à qui, — ayant su démontrer aux archéologues la probité de son art et aux artistes l'étendue de son érudition, — elle avait procuré deux fauteuils à l'Académie des Inscriptions et à celle des Beaux-Arts? De Félicien Cosset, — qui se taisait parce qu'il achevait de polir mentalement l'anecdote qu'il improviserait tout à l'heure, — de Félicien Cosset elle avait secoué le dilettantisme quinquagénaire et paresseux ; il dirigeait maintenant la *Revue des Belles-Lettres*. Ce n'était pas sans dessein qu'elle avait placé la spirituelle maigreur de Cardinal, le jeune ciseleur d'étains, besogneux de gagner sa vie, à côté de l'obésité affable du père Lempereur, celui du « Vin de maté Lempereur », le riche droguiste que rien de ce qui concernait « l'art nouveau » ne pouvait laisser indifférent.

En vérité, près de madame Pellerat, les autres femmes

avaient petite figure. Peut-être, pour lui complaire, exagéraient-elles leur insignifiance naturelle. Trois ou quatre dames différaient à peine d'Henriette Caudry, l'épouse du chef de cabinet. Même élégance mesurée, même satisfaction respectueuse. Et, comme par discrétion, toutes étaient châtaines. Leur doyenne, madame veuve Lesne, mangeait humblement à la droite de Pellerat. Feu son mari avait traduit Hæckel et dirigé l'Assistance publique. Extrêmement pauvre, elle s'adonnait à d'innombrables œuvres de charité. Elle était sourde. La petite madame Cosset assurait tout haut que la vieille grignotait les médailles d'or décernées jadis à son mari. Madame Pellerat était fort bien placée pour savoir que la veuve Lesne vivait de trois ou quatre pensions cumulées avec des secours temporaires. Mais elle tolérait les gamineries de Fanny Cosset, de « Cossette », comme chacun l'appelait. Cossette, avec ses cheveux de gigolette, son nez canaille, son buste gavroche, Cossette et ses mœurs frivoles bénéficiaient d'une indulgence spéciale de madame Pellerat, à qui il était agréable que, parmi tant de personnes sérieuses, une créature étourdiment dévergondée reconnût aussi son protectorat.

Geneviève le retenait comme une leçon qu'il ne faut pas oublier : l'attrait de cette maison résidait dans la diversité harmonieuse des convives qu'on y protégeait. Madame Pellerat décidait le voisinage des couverts pour le meilleur profit de chacun, et elle savait ensuite, d'un mot adroit, provoquer d'utiles conversations. C'est ainsi qu'elle complimentait ensemble madame Tellier et Dieulegard, assis à la gauche de Geneviève, à propos de l'article d'Antonin Piot sur le dispensaire d'Antin. Elle amorçait leur dialogue.

La jeune femme comblait de gratitudes ingénieuses le vieux directeur de *l'Époque*. Évidemment, Piot avait écrit une chronique bien gentille. Mais, — elle n'en doutait pas, — avant le travail du reporter, il y avait l'inspiration du rédacteur en chef. Elle vantait l'art suprême de diriger un journal. Dans la brève pointe de sa barbe blanche, Dieulegard se rengorgeait. Il était, d'ailleurs, modeste de manières et d'esprit. Mais il ne protestait qu'à demi contre les congratulations de la jeune femme dont les épaules étaient charmantes. Dieule-

gard oubliait que madame Pellerat lui avait demandé cette publicité gracieuse. Il se prenait à répéter que l'affaire est malaisée de deviner les préférences des lecteurs. Une douce confiance l'inclinait vers sa voisine. Il lui attribuait une finesse rare, sans remarquer que ses propos valaient à l'interlocuteur une meilleure opinion de lui-même.

Geneviève réitérait des approbations reconnaissantes. L'article sur le dispensaire commençait à combler une lacune. Le siècle finissant était soucieux de son hygiène.

— Oui, — dit Dieulegard, — nous avons la maladie de l'hygiène.

Geneviève, à ce mot, rit de toutes ses dents, qui étaient régulières et humides. Comme il avait raison ! Ici-bas chacun désire qu'on lui parle de son mal... « Qu'on le chatouille où ça le démange », résuma encore Dieulegard, prompt aux familiarités. Les deux voisins étaient en parfait accord. Et cet accord ravissait la jeune femme, la confirmait dans une idée qu'elle attribuait à son mari, et qui était de tenir le grand public au courant des questions sanitaires, de l'instruire par des statistiques curieuses, de l'amuser par des souvenirs d'hôpital, de lui fournir même des formules ou des conseils pratiques : Albert avait dans la presse dix amis pour un à qui agréerait son projet. Dieulegard se découvrit le dessein, mûri déjà, de publier dans *l'Époque*, régulièrement, une chronique médicale. Il ajouta qu'il avait songé au docteur Tellier qui, outre le savoir, possédait la première vertu des chroniqueurs : le tact. Ainsi, il y avait des noms de maladies et de médicaments, qu'on n'imprimerait jamais dans *l'Époque*... Cette particularité le fit glisser à des gaillardises un peu grosses, que Geneviève, croquant des cerises déguisées, subissait avec tant de bonne grâce qu'elle ne semblait pas en peser la lourdeur exacte. L'affaire s'acheva en gaieté. Il fut convenu que Tellier, le lendemain, déjeunerait au cercle avec Dieulegard. Celui-ci dit un titre : « Les Causeries du Docteur », qui enchanta Geneviève. « Les Causeries... » C'était le terme juste, et le seul. Madame Tellier s'inclinait vers le voisin, pour mieux considérer l'inventeur qui avait trouvé ça tout seul. Elle eût pensé à « chronique », à « bulletin », à « courrier », mais point rencontré « causeries ». Il est vrai qu'elle n'était

point directeur de journal. On devient écrivain, on naît directeur. Albert le lui avait toujours déclaré, et elle le vérifiait : M. Dieulegard avait ce don, ce génie de diriger. Dieulegard réduisit l'éloge : ce n'était qu'un pli accoutumé de l'esprit ; il avait « cette bosse-là », comme d'autres ont celle de la diplomatie, des mathématiques, de la poésie...

Tandis que les messieurs fuyaient au fumoir, Geneviève s'approchait de la maîtresse de la maison, lui rapportait le projet du directeur de *l'Époque*, conséquence heureuse de l'article de Piot qu'elle lui avait obtenu. Madame Pellerat exigeait la primeur des confidences. Elle fut heureuse d'avoir suscité l'événement. Tellier, qui, sans observer sa femme ni Dieulegard, s'était amusé, au cours du dîner, à écouter Magitot, l'explorateur du Yunnan, et à s'emplir l'esprit d'images exotiques, Tellier ne se doutait pas qu'on le pourvoyait d'une puissance immédiate, d'une trique et d'un encensoir, selon l'occurrence. Geneviève songea à tous les Abadie-Neuding. Elle imagina la rage de Thirion. Elle se vit elle-même relisant les articles d'Albert, lui suggérant un mot plus indulgent ou plus acerbe. Et elle embrassa la bonne hôtesse...

IV

Le baron Heurtel remit au domestique son paletot et un jonc à pomme d'écaille. Pour pénétrer au salon, il tint son chapeau dans la main gantée. Le vieux baron avait des manières. Même chez sa filleule, il gardait l'observance de quelque cérémonie.

Madame Tellier se jeta au cou de son parrain. Ils se reprochaient doucement les deux mois où ils ne s'étaient pas vus. La jeune femme s'excusa par le surmenage de Paris ; M. Heurtel invoqua la paresse des champs et des bois. Durant l'hiver qui s'achevait, il n'avait pas dépassé quatre fois les cent arpents de La Malaguette. Geneviève se hâta de lui en demander des nouvelles. Il donna des nouvelles qui étaient délicieuses, raconta la prodigalité des violettes, les audaces des lilas, l'éveil des arbres de Judée. Elle s'enquit du père Cadard, qui

était alcoolique, mais dévoué. Il prospérait; le baron avait souffert qu'il réalisât son rêve : maintenant le jardinier rejetait toute la besogne sur ses aides et sur sa fille. Chez un imprimeur de Corbeil, Cadard s'était fait imprimer des cartes de visite où il s'appelait « garde principal et jardinier en chef des domaines de La Malaguette ». Car il avait soif même du glouglou des titres.

A Cadart, le baron Heurtel préférait Poitou, le caniche, ou la chatte Musotte. L'une et l'autre allaient bien. Le printemps enchantait Poitou, qui s'arrêtait dans ses gambades pour le renifler. Le lyrisme de Musotte était moins exubérant. Elle accompagnait par condescendance son maître et son camarade dans leurs courtes promenades, mais elle les suivait de loin, s'assurait de la sécheresse des sentiers, et, si l'on s'engageait sur un terrain mou, elle aimait mieux rentrer au logis en quelques bonds.

— Vous ne vous ennuyez pas trop, parrain?

— Je m'amuse...

Il respirait une mélancolie infinie que cachait mal la bonhomie affectée des rides.

— Je m'amuse... Il y a des petits divertissements pour les personnes isolées : on fait des réussites avec des cartes. Je joue même au billard : c'est, l'hiver, un exercice sain et qui dérouille mes vieilles jambes. Il est vrai que le nouveau curé est trop godiche et que maintenant je joue tout seul. Je me propose de faire soixante carambolages en cent coups : donc je gagne ou je perds. Poitou dort sous le billard. Mais la chatte saute sur la cheminée pour surveiller de haut la course des billes et les lois des angles. Je ne crois pas qu'elle juge les coups, mais elle a certainement l'entente de quelques rythmes.

— Vous lisez, parrain?

— Je lis moins. Il me faut choisir mes lectures et m'arrêter après un ou deux quarts d'heure. Car la vue s'affaiblit... Ils sont un peu usés...

M. Heurtel ouvrait grands ses yeux. Geneviève leur souriait, tout émue. C'était l'usure d'un acier très bleu et très clair. Elle ne se souvenait point d'avoir vu ces yeux animés par une émotion soudaine. Ils ne semblaient pas mystérieux.

mais leur discrétion était absolue. Maintes fois la filleule avait tenté d'y surprendre l'aveu d'un drame probable, ou d'un roman, et jamais elle n'avait deviné pourquoi celui dont sa mémoire d'enfant gardait une image si brillante et si vive s'était fait une âme sauvage, un caractère replié sur soi-même, une vie désenflammée qui ne brûlait qu'en veilleuse d'un secret. Elle se rappelait le timbre clair de sa voix, jadis. Et depuis des années il parlait bas, comme si plus rien, à son gré ou à son indifférence, ne valait tout à fait la peine d'être dit.

Sur ces deux êtres le silence posait son attendrissement. La pudeur de leur affection en prit ombrage : ni l'un ni l'autre n'aimait les effusions faciles. Le baron reprit, se forçant au verbe narquois :

— Pourtant, je lis un peu. Je parcours les gazettes, et je suis charmé quand elles me renseignent sur ma filleule, qu'elles disent aussi belle que charitable, et sur son petit garçon à qui je voudrais bien tirer les oreilles...

Madame Tellier rougissait que son parrain eût connu l'article d'Antonin Piot : elle pensait que rien ne lui aurait été plus pénible que de lire son nom dans le journal. Elle se précipita au devant du jeune Michel qui venait dire au revoir. Sa gouvernante le menait en promenade plus tôt qu'à l'ordinaire, parce qu'à quatre heures M. Mariage lui donnerait sa leçon.

Le petit bonhomme donna ses cheveux à embrasser et décampa. Le vieillard montra la porte qu'il venait de refermer :

— Voilà, comme dit le rédacteur de *l'Époque*, « le bénéficiaire d'une hérédité d'élite... » Et voici « la sœur de charité, laïque, exquise, charmante... » Le journaliste n'a peut-être pas un tact exquis, mais c'est un écrivain charmant...

Geneviève concevait les mépris du vieillard pour la publicité, puisque celle-ci, somme toute, était une flatterie au siècle dont il se détournait. Abandonnant résolument Antonin Piot, elle déplora l'indiscrétion des journalistes, familiers sans vergogne, qui notaient tout et qui le répétaient.

— Mais comment a-t-il pu noter les faïences de ta salle à manger ?

— Il est venu jeudi prendre une tasse de thé...

Madame Tellier voulut indiquer une conséquence heureuse de ce reportage, et parla avec sérieux des « Causeries du Docteur » que Tellier allait commencer dans *l'Époque*. Telles vulgarisations étaient intéressantes.

— Pourquoi ne m'en as-tu rien dit dans tes lettres ?

— L'idée est d'hier, la chose a été ébauchée au dîner des Pellerat.

— Albert est-il là ?

— Il déjeune précisément avec Dieulegard.

Le baron Heurtel n'aurait pas su pouffer de joie. Mais quand la misère des choses se relevait d'une cocasserie tout de même imprévue, il égrenait un rire lent et cristallin, et il mettait sa main devant ses lèvres, par décence.

— Nous devenons modernes, ma fille... Comptons : le déjeuner avec M. Dieulegard, le dîner chez madame Pellerat, et le thé de M. Piot : ça fait trois. J'admire le rôle colossal de la nourriture dans les rapports des hommes. En l'admirant, je constate comme je suis mal accordé avec le temps où j'achève de vivre. J'imaginais que des réunions, des entrevues, des visites aux salons, des rencontres aux clubs sont des façons naturelles de voir les gens, et que les odeurs de cuisine y ajoutent peu d'agrément. Si l'on tient aux libéralités splendides, que n'offre-t-on, comme autrefois, des violons, une sérénade ? Mais non ! Nous avons changé tout cela. Quand nous disons : « Venez chez nous », nous sous-entendons : « Vous y trouverez des truffes. » Honni soit qui mal y pense !...

Geneviève riait d'un rire forcé. M. Heurtel ne riait plus et suivait le fil de son idée :

— L'usage n'est point prémédité. Mais on a tellement à faire ! On n'a pas le temps de parler, sauf à l'heure des repas. Mais l'habitude des affaires est la plus forte : on continue d'en traiter en mangeant. Une chose m'inquiète : comment ferez-vous lorsque les progrès de la chimie auront conduit à la fabrication de granules alimentaires qu'il suffira d'avaler pour se nourrir, quand l'élevage des bestiaux sera aussi aboli que la culture de la garance ? Il paraît que cela viendra. Je l'ai lu dans *l'Époque*, où je trouve tout. C'est votre science même qui vous fera des lois somptuaires. Se conviera-t-on à gober des pilules ?

— Pourquoi pas? — dit Geneviève.

— N'ayons pas d'inquiétude : la mastication des poissons, des aloyaux et des gibiers durera toujours autant que nous. C'est un noble spectacle dont on ne se lasse point. Les gens sont si bien résolus à s'assembler aux seules fins de manger que, dans l'intervalle des festins, les dames qui vers cinq heures reçoivent leurs amis mettent à leur disposition des tables pleines de victuaille légère, de pains fourrés, des chocolats en crème, même, m'a-t-on dit, des soupes à l'oignon et des pommes de terre rissolées...

— Oh! parrain...

— Je n'affirme pas ce dernier détail, qu'on m'a pourtant certifié. On m'a dit que de jeunes hommes et aussi des vieillards désireux de parvenir, après s'être repus à six heures, recommençaient l'opération à huit. Dans une société organisée de la sorte, l'essentiel est de posséder un tube digestif à toute épreuve. Ce n'est plus par métaphore que l'on a des appétits. Et je commence à saisir pourquoi, d'un gaillard intrépide en affaires, on dit qu'il a un « estomac » magnifique.

Madame Tellier le concevait : sous sa verve joviale, M. Heurtel cachait une désapprobation très affligée. Mais les mots, pour lui répondre, restaient dans sa gorge, comme une honte d'enfant.

— Dans cette gourmandise, Geneviève, il y a une idée pas sotte. On est bien inspiré d'ajuster ses affaires la bouche pleine. L'homme repu de bonne chère et pénétré d'alcool est un animal plus ductile. On se pousse mieux qu'ailleurs dans l'échauffement des nourritures; les ripailles qu'on a partagées préparent aux plus cordiales complicités : on a déjà dévoré des proies ensemble. En outre, elles entretiennent l'ambition : car elles sont coûteuses et il s'agit d'en recouvrer le montant. C'est un cercle parfait et vicieux. L'usage ne prête qu'à une critique : comme on se ne repose qu'à table du tourbillon mondain et qu'on n'y mange encore qu'avec des tiers utiles, la vie intérieure est nulle. Ne nous arrêtons pas à l'objection, qui n'est pas grosse. Voyons plutôt dans cette pratique le résultat d'une vive civilisation. Aussi bien est-elle à l'inverse de l'animalité : Poitou et Musotte se parlent toute la journée, sauf à la minute des repas, qu'ils avalent

chacun dans son coin. Mais ce sont des bêtes pleines de pudeurs niaises...

Le baron Heurtel abrégea sa visite, et sa filleule fut gauche à le retenir. Dans le dépit qu'il l'eût si mal comprise, elle tremblait un peu en baisant ses joues, méticuleusement rasées, où elle reconnaissait le parfum fidèle du vieillard, une goutte vaporisée de cette odeur, qu'on lui avait donnée mais qu'il ne donnait pas, faite d'héliotrope, de rose, d'autre chose encore, bouquet jalousement gardé comme un souvenir qui serait un secret.

V

Monsieur le baron Heurtel,
à La Malaguette,

Armainvilliers
(S.-et-M.).

17 avril.

« Mon cher parrain,

» Vous auriez ri encore ce soir. J'ai ri moi-même et j'ai pensé à vous. Albert s'est arrangé avec Dieulegard : il commencera ses articles, en feuilleton, d'aujourd'hui en huit. Il m'avait téléphoné cette nouvelle peu d'instants après votre méchant départ. Puis il était allé à la Faculté, au laboratoire de Thirion, où ils étudient leurs créosotes. A huit heures, j'attendais son retour ; j'étais impatiente de causer avec lui de ce travail prochain. Il arrive, en effet. Mais il arrive flanqué de Thirion, de René Caudry, qu'ils avaient rencontré, et de Broutet qu'ils étaient allés chercher. Je me suis rappelée vos paroles sur les festins collectifs, et j'ai éprouvé une grande envie de rire, et puis une grosse envie de ne pas rire.

» Mon Dieu, je n'ai aucune aversion contre les amis de mon mari. Caudry est très agréable. Il est même joli garçon, bien élevé, informé avec cela et assez gai. En outre, dès le café, il demande la permission de se retirer : pour lui, le dîner est un alibi. Pendant qu'Henriette file la laine, il s'en va digérer dans la compagnie de demoiselles

encore plus gaies que lui-même. Pour Thirion, c'est un hérisson fort supportable quand sa femme n'est pas là. Et il retourne de bonne heure à sa besogne. Il n'y a personne d'aussi gentil que les Broutet : Paul pianote pour amuser Albert, ou le laisse gagner aux échecs ; Marie s'applique à des travaux de crochet. Elle se tait pour ne pas me déranger, mais, si je lui parle, elle oublie son ouvrage. — Marie me regarde écrire comme Musotte vous regarde jouer au billard. C'est une pâte exquise que Marie... Et tout le monde est charmant... Mais j'ai bien mal aux nerfs.

» Car il y a un fait bizarre, et que je n'ai pas encore observé si clairement qu'aujourd'hui, où Albert et moi nous avions à nous parler seul à seule. Je vous le dis sans phrase, comme je vous dis tout : mon mari est devenu incapable de demeurer un soir en tête à tête avec moi. Si nous restons chez nous et que, par hasard, nul ne sonne à la porte, il parcourt ses revues, puis s'étaie de coussins sur le lit de repos, et s'endort doucement jusqu'à l'heure du coucher. J'en fais autant sur ma chaise longue. Nous ressemblons à monsieur et madame Denis, dernière manière. Je m'empresse d'en plaisanter, parrain, de peur d'être obligée d'en pleurer.

» Ne vous moquez pas de moi, comme vous avez fait hier en feignant de prendre au sérieux et presque au tragique des bagatelles mondaines. Votre Geneviève qui vieillit, qui va dépasser la trentaine, est toujours la fille droite et très scrupuleuse que vous préfériez. Ce n'est pas une femmelette, larmoyant qu'elle est malheureuse. Malheureuse, non ! On ne m'a pas volé mon bonheur ; mais il s'évapore devant moi, comme un morceau de camphre. Il me paraît tout petit, et sa mesquinerie m'effare.

» A qui parlerais-je, sinon à vous ?

» Je ne suis pas une femme compliquée. Je n'ai pas cherché midi à quatorze heures. J'ai placé mon amour à fonds perdus, dans l'amour d'Albert. Suis-je ruinée ? Oui et non. Non, puisqu'il n'aime pas en ville. Oui, puisqu'il n'aime guère à la maison. Ou, du moins, il m'aime d'un amour si paisible qu'il s'y endort.

» Qu'est-ce que j'ai de lui, je vous le demande ? de l'af-

fection usuelle, de la camaraderie : je crois que mon absence prolongée lui causerait une sensation de vide. (Mais celle de Broutet le chagrinerait-elle beaucoup moins?) Quoi encore? J'ai sa confiance, oh! imperturbable, dans ce sens qu'il ne doute jamais de moi. Puis il vient s'épancher, si quelque chose le peine ou l'agace. Au total, il ne me bat pas, il ne me veut aucun mal, ses procédés sont irréprochables et même cordiaux : il m'offre un bijou pour ma fête. C'est donc un excellent mari.

» Parrain, je ne suis pas niaisement romanesque. Je suis très lucide. Si je n'avais fait qu'un mariage de passion, je trouverais tout naturel qu'après sept ou huit ans l'amour d'Albert se fût usé aux heurts de toutes choses, dans l'opposition des caractères ou des intérêts, à la difficulté de vivre, aux soucis d'argent. Mais vous n'ignorez que notre union fut, en outre, décidée selon les convenances parfaites, selon la sagesse et la raison. Rien ne devait troubler notre accord. C'est peut-être pour cela qu'il lui est devenu ennuyeux comme un lac.

» Ne croyez pas à la désillusion d'une femme qu'on vient d'égratigner dans son amour-propre. Je ne vous écris point au reçu de la lettre signée : « Une personne qui vous veut du bien, mais que révolte votre aveuglement », où l'on vous mande des trahisons conjugales. Albert ne me trompe pas : « on le saurait ! » Il faut lui rendre encore cette justice qu'il lui arrive d'être tendre. En sorte qu'il ressemble tour à tour à un amant empressé ou à un camarade négligent. De loin en loin, la fougue de ses caresses doit me consoler de sa pensée distante. Eh bien, non, la compensation ne me suffit pas, ni cette fidélité inerte.

» Je voudrais autre chose que je sens très bien, mais que je dirai mal. Je voudrais sa tendresse attentive. Je voudrais lui être ce qu'il m'est : tout. Qu'il reste une demi-heure silencieux, c'est plus fort que moi, je lui dirai : « A quoi rêves-tu ?» Au lieu que je pourrais tomber muette sans qu'il prît la peine de s'en étonner. Il m'est indispensable comme l'air, et moi je ne lui suis pas nécessaire. Je pense toujours sa pensée ; il ne pense jamais la mienne. Et ainsi de suite : je balancerais, toute la page, la comparaison.

» En ce moment, je le vois devant l'échiquier, qui tend un piège à la malice courte de Broutet. Je vois le sourire enfant de sa bonne bouche. Je vois sa tignasse noire, sèche et enfantine. Je vois l'or en suspension dans ses yeux comme dans l'eau-de-vie de Danzig. Je ne suis jamais lasse de le regarder. Il est vrai qu'il est séduisant. Mais, moi non plus je ne suis pas laide, et il ne s'attarde pas à me regarder... L'idée ne lui en vient même pas, sauf dans l'obscurité...

» Il n'aime rien. Vous le croiriez gai et content de vivre. Mais il s'ennuie. C'est évident. Il souhaite des compagnonnages pour s'étourdir. Il connaît sa valeur qui est grande et qu'il pourrait accroître : je suis sûre qu'il y a en lui des impatiences de grand homme enfermé dans une petite ville. Il n'en a point clairement conscience : on voit mal en soi-même. Il ne s'avise pas de la médiocrité de notre tran-tran. Mais moi, j'ai la vision très nette du couple que nous devenons : oh ! vu du dehors, un bon ménage, où l'on ne se querelle pas, et même où l'on s'embrasse ; mais, au dedans, un ménage sans tendresse agissante, sans unité, sans joie réciproque, un ménage qui ne vaut pas la peine d'être vécu !

» Est-il besoin de vous dire, parrain, que jamais je ne me suis plainte à Albert ? A quoi bon ? Si je lui dois être indifférente, du moins ne lui serai-je jamais importune. Rien n'est si vain que se lamenter. Mieux vaut guérir. Y a-t-il pour notre cas une thérapeutique ? Je le crois, ou plutôt j'ai confiance en un régime que je n'ai pas institué par raison, mais que j'ai trouvé d'instinct...

» Je vous écrirai, parrain, mes petites méthodes. — Comment n'avez-vous pas deviné ? Comment avez-vous si mal vu et compris ? Ne l'oubliez plus, je ne me propose rien que de l'adorer.

» Avec lui, c'est vous seul que j'aime.

» GENEVIÈVE.

» Chatouilles à Musotte et bonne claque à Poitou. »



27 avril.

« Cher parrain, vous me demandez « mon ordonnance », sur un ton un peu malicieux. Vous me traitez en marchande d'orviétan. Il ne s'agit pas de délivrer mes prescriptions aux jeunes épousées, en même temps que leur livret de famille. D'ailleurs, je ne prétends pas que ce qui réussit à Pierre convienne à Paul. Et puis, ça m'est égal, le ménage de Pierre et celui de Paul. Je ne m'occupe, au monde, que du mien. Je ne suis pas bonne, parrain chéri. Hors ceux que j'aime, le reste de la planète m'est indifférent. Ainsi la capitale de la Nouvelle-Zélande pourrait brûler, corps et biens : j'en serais moins touchée que si Albert s'enrhumait du cerveau ou se retournait un ongle.

» Parlons de lui. *Il va mieux*. J'en étais sûre. Je ne me suis plainte à vous, l'autre jour, qu'étant certaine de la convalescence. A ce moment-là, on devient grognon, on s'irrite. Quand le mal est aigu, on se tait.

» Ce n'est pas d'hier qu'il s'ennuyait, et que je m'en rendais compte, et que j'en méditais. Je crois qu'il s'est toujours ennuyé ; même, et je m'en flatte, avant de me connaître. Cela vous surprend peut-être ; car il est aimable, il est pimpant, il se plaît avec chacun. Mais ça n'empêche pas ! Au contraire. J'ai découvert ceci : *un rien l'amuse parce que tout l'ennuie*. Concevez-vous, parrain ? Un enfantillage lui plaît : il le distrait d'une idée précédente qui le lassait déjà. Voilà comme il est. On risque de se tromper : on n'envisage que la façade de son caractère, qui est avenante et ornée, que tout le monde aime et que j'adore. On ne sait pas le fond. Ce fond n'est pas mauvais. Albert est un peu égoïste : s'il ne l'était pas, il serait moins séduisant. Surtout il est faible, il est pénétrable, par mollesse, à toutes les influences, et on le félicite d'être éclectique parce qu'il est incapable de s'attacher à un objet.

» Ainsi personne n'avait débuté avec plus d'éclat. A trente-deux ans, chef de clinique de Bachelin, il pouvait, à son choix.

passer l'agrégation ou se constituer une clientèle. Mais tout de suite il n'y tenait plus assez pour en fournir l'effort. Il aima mieux travailler tour à tour à la clinique et au laboratoire. En se jouant il a rédigé deux mémoires précis et élégants, et qu'on a d'autant plus loués que leur auteur ne se proposait pas d'en tirer le moindre avantage. Bachelin le pressait d'écrire d'autres ouvrages ; il a dit « oui », et il n'en a rien fait : cela l'ennuyait... Tout l'ennuyait, même son grand savoir et son beau talent.

» J'ai eu, un jour, l'intuition claire d'un bienfait à réaliser: le guérir de cet ennui, invisible à lui-même et manifeste pour moi. Il fallait lui fournir un amusement durable, mais varié. Je n'en ai trouvé qu'un. Puisqu'il avait du mérite et qu'il n'était pas paresseux, mon idée ne me sembla pas absurde. Il s'agissait d'éveiller en lui une activité qui sommeillait, de le divertir par les résultats de cette activité, de lui suggérer le goût de la réussite par laquelle il s'élèverait au-dessus de la « petite ville » anonyme, médiocre, endormante.

» Le servirais-je, ici, ou ne bourdonnerais-je qu'en mouche du coche ? A Paris, sur dix hommes de sa qualité, il y en a neuf qui languiront en route, contre un qui fera son chemin. Rien n'est moins évident que le mérite d'un savant. Il faut qu'on l'éclaire pour qu'il brille. A moins d'une fameuse énergie, s'il lui manque l'auxiliaire qui vous pousse par le coude aux bons endroits et qui vous tire par la manche aux mauvais, s'il n'est pas guidé par ce geste de voisin, de mentor un peu, il n'aura pas la bravoure de monter jusqu'au but.

» Je me suis représenté, parrain, à quel point Albert était né pour réussir, combien l'effort lui serait léger et le gain charmant. Il plaît, il a le don de plaire ; il en a le désir et presque la manie. Cette disposition, qui souvent m'a fait souffrir comme un défaut, pourquoi n'en eût-il pas profité pour sa fortune, sans ambition démesurée, d'ailleurs, sans vanité sotte, mais seulement parce qu'il occuperait mieux et qu'il amuserait les loisirs de sa vie en partageant les bénéfices moraux de l'élite ?

» Je vous rapporte ceci clair comme un calcul. Mais je n'ai agi d'abord que par instinct, et, s'il faut tout vous dire, par

celui de la conservation : car j'ai craint qu'il ne tombât dans l'oisiveté, j'ai eu peur de cette oisiveté pour lui, et, par conséquent, pour moi. Voilà pourquoi, il y a longtemps déjà, je l'ai engagé à organiser son dispensaire, auquel il s'est dévoué et qui l'intéresse encore. Il se croit indifférent au qu'en-dira-t-on, mais je l'ai deux fois surpris à relire l'article d'Antonin Piot, qui était plein de fadaises, mais plein aussi de compliments lourds : et l'on a toujours les épaules assez fortes pour recevoir de gros éloges.

» Je vous avouerai que je me suis employée de mon mieux à ce qu'il écrive dans *l'Époque*. Et l'autre soir j'étais impatientée qu'après cet arrangement conclu, il rentrât à la maison avec des amis devant qui il n'en pouvait parler. Maintenant il se plaît à composer ses « causeries ». Car il a de la finesse en critique, et il a consacré à une espèce de vilain charlatan, nommé Abadie-Neuding, un alinéa dont les confrères ont été très satisfaits et un peu effrayés. Ce travail le récrée et lui donne le plaisir d'un devoir accompli. Ma petite idée lui est hygiénique. Parrain, ne me grondez pas, s'il a fallu pour la mener à bien quelques déjeuners et quelques dîners. Je ne les mangeais pas par gourmandise !

» Je suis contente : il ne s'ennuie plus. Je suis contente, et je vous embrasse bien plus fort que quand je suis triste.

» Votre,

» GENEVIÈVE ».

***

31 mai.

« Nous sortons peu, parrain, et nous n'entendons rien que je puisse vous rapporter et qui anime votre bon sourire. Albert, après les heures du dispensaire et des articles, commence à réunir dans un corps d'ouvrage des milliers d'observations, c'est-à-dire de fiches. C'est une œuvre considérable et même monumentale à laquelle mes tendres astuces ont décidé son amour-propre. Il travaille, en ce moment, et c'est près de lui que je vous écris.

» J'ai acheté une table d'acajou qui sous l'Empire fut un

tric-trac et je l'ai installée à côté de son bureau. Albert utilise mon ignorance : je transcris ses notes, je découpe les documents dignes d'être conservés, je les lui classe en dossiers. Je réponds aux lettres banales, car il n'a pas plus la patience que le temps de s'y appliquer. Puisque vous m'avez traitée de « grimpette », je ne suis pas fâchée de vous montrer, monsieur, que votre filleule est apte à quelque chose. Un secrétaire, pour deux cents francs par mois, enlèverait la besogne... C'est juste, mais sa besogne serait mal faite, parce qu'il ne la ferait pas avec amour.

» Moi, j'y mets tout mon cœur, mais je n'y mets pas de vanité. Pourtant je vaux mieux qu'un scribe machinal. Vous pensez que je ne souffle pas souvent une inspiration de génie. Mais je prévois assez bien le pas de clerc à éviter. Là-dessus, parrain, permettez-moi de vous dire que les femmes sont très supérieures aux hommes. Je ne sais pas si elles ont plus de bon sens, mais elles flairent mieux, dans le moindre billet, la gaffe à esquiver, celle où les hommes glissent par négligence, quand ce n'est pas par une sorte de dandysme...

» ... Je viens de m'interrompre. Je ne comprends pas pourquoi je parlais de dandysme. Voulais-je dire cette confiance un peu légère, un peu suffisante, qui est particulière aux hommes ? Je ne sais plus très bien ce que je voulais dire. Albert m'a dérangée, en me demandant s'il y a une *l* ou deux *l* dans « annulé ». Pour être plus sûre, j'ai consulté Littré. Je lui ai donné sa réponse. Il n'y a qu'une *l*. Il m'a tout de même embrassée deux fois.

» Soyez heureux de mon bonheur, parrain chéri. Je vous cite un détail bête, mais il n'y a pas de détails bêtes. Albert a besoin de moi. Dans sa neuve activité, qui est, si vous voulez, un élan vers la vie plus laborieuse, plus brillante, même plus gaie, et aussi plus parfaite, il y a place pour moi, tout près de lui. J'y retrouve la communauté de pensée abolie dans l'amour oisif. Comme c'est mieux, en effet, comme c'est plus doux et plus chrétien ! Dieu veut que ce soit avec la sagesse, avec le travail utile, que je pénètre de nouveau dans sa vie. L'amour n'y perdra rien : il ne songe plus à moi comme à un devoir ; c'est sa carrière qu'il envisage studieusement ; moi, je deviens sa récréation. Quel bonheur !

» Je me dis bien que son esprit est volage, qu'il a de la facilité, une sorte de génie trop rapide, et qu'un labeur devenu aisé le rebute. Le dispensaire le fatigue un peu et il s'y fait souvent suppléer par son assistant, le petit Deshayes, qui vous a, je crois, été présenté. C'est le fils du conseiller d'État qui a été ministre pendant la Commune. Ce petit est un jeune médecin fort malin et qui ira loin. De même, pour les articles de *l'Époque*, Albert se contente de noter ses idées, qui sont ingénieuses et pas pédantes, et c'est moi qui achève d'écrire. En ce moment, il est tout à son ouvrage, qui sera magnifique. Qu'importe s'il change volontiers d'occupation ? Son activité se renouvelle. Et je suis tranquille : « Succès oblige », comme disent les réclames. Son succès, je ne me leurre pas, sera grand. Il lui créera des charges nouvelles. Albert tient déjà une petite puissance, dont il ne se dépouillera pas et qui le flatte. Exemple : dans sa dernière causerie, par une plaisanterie innocemment drôle, il avait annoncé qu'il passerait prochainement en revue les titres des candidats au fauteuil vacant de l'Académie de médecine. M. Caverlochère lui a écrit pour l'en remercier par avance et lui a exprimé le regret de n'avoir pas le « jeune maître » pour concurrent. Il y a mieux : Bachelin lui-même, le professeur d'Albert, nous envoie ce soir un télégramme où il prie son confrère Tellier en consultation, demain, en même temps que trois gros manitous de la Faculté, au chevet du maharadja de Nakhom-Sava, lequel est alité, au Grand-Hôtel, avec des maladies cocasses !

» Albert a bien ri. Moi aussi. En tête à tête, nous avons ri. Nous avons ri ensemble. Cela ne nous était pas arrivé depuis des mois. Dans ce bon rire s'enfuyaient ses déplaisirs et mes tourments. Au gré de ma tendresse, qu'il m'aime ou qu'il soit heureux près de moi, c'est tout un.

» Le comprenez-vous, parrain chéri, qui m'avez tournée en dérision comme une petite ambitieuse ? Je ne suis ambitieuse que de partager même son humeur. Je veux qu'il se réjouisse de son succès. Ce n'est que pour son compte et à son profit que je « m'applique » ; quant au reste, vous ne croyez pas, *pour de vrai*, que je sois occupée d'intrigues ou assoiffée d'honneurs ! Je vous le demande : qu'est-ce que vous voulez qu'ils me fassent ?

» Parfois je me reproche de compliquer sa vie et de troubler le repos facile de son avenir. Mais puisqu'il s'ennuyait dans sa molle quiétude, il ne se peut pas que j'aie eu tort. Alors je me félicite d'avoir eu raison. Et tant mieux si je l'accable un peu, puisqu'il a davantage besoin d'un appui, d'un renfort ou d'un conseil, davantage besoin de moi. Vous savez que ça, c'est mon bonheur. Je vous disais que je n'étais pas ambitieuse. Encore le suis-je de mon bonheur. C'est mon droit, n'est-ce pas? C'est peut-être mon devoir. On a « des devoirs envers soi-même », si je me rappelle bien mon cours de morale.

» Je n'oublie pas de remercier le bon Dieu, qui a été très bon pour moi. Il est vrai que, d'abord, je m'étais aidée toute seule : le ciel n'aime pas à *commencer !*

» Bonsoir, cher grand ami. Je vous embrasse à pincette. A bientôt. Je m'ennuie aussi après La Malaguette, qui va se faire belle, j'espère, pour notre automne. Tendresses aux bêtes.

» GENEVIÈVE »

VI

A minuit, éteintes les lampes de travail, M. et madame Tellier s'allaient coucher, lorsqu'on carillonna à la porte. Une personne d'âge se présentait, tout émue, suppliait le médecin de monter à l'étage supérieur : « Mademoiselle Eslande était tout à coup malade et pensait mourir, pas moins. Elle avait perdu le souffle... »

Malgré qu'il ne cultivât nulle clientèle, Albert ne pouvait refuser d'assister une voisine en péril. Il promit de voir sur-le-champ la jeune femme. Mais il ne se hâta point. Il retira sa vieille veste de chambre et passa sa jaquette, où, depuis quelques jours, un filet rouge, à la boutonnière se détachait sur l'étoffe gris de fer. Puis, au petit peigne, il se lissa la moustache.

— Dépêche-toi ! — priait Geneviève, inquiète.

Albert ne mettait dans ses lenteurs aucune inhumanité particulière. Il obéissait seulement à l'usage professionnel

par quoi le médecin signifie qu'il n'est pas à la disposition du malade. Il peut faire languir, puisqu'il est indispensable.

— C'est une petite vanité, — expliquait-il gentiment à Geneviève ; — mais, — ajoutait-il, — c'est aussi une grande modestie : l'implicite aveu que notre concours n'est presque jamais urgent, et pas toujours inoffensif...

Madame Tellier haussa ses belles épaules, qui s'évadaient du peignoir : elle détestait les plaisanteries dont la médecine était l'objet.

En haut, il traversa deux salons du style Louis XIV le plus roide. Ses yeux cherchèrent sans les trouver quelques divans « profonds comme des tombeaux ». Mais il n'y avait pas dans tout le mobilier le moindre coussin pour rire.

Marguerite Eslande haletait devant sa fenêtre ouverte. Près d'elle, la personne d'âge disait des prières. Une soubrette répétait que c'était trop fort tout de même. Le docteur s'enquit du temps depuis lequel la crise sévissait.

— Une petite demi-heure, — dit la vieille.

L'autre rectifia :

— Plus d'une heure !

Une querelle s'ébaucha sur la véracité de leurs montres. Cependant, de tous ses muscles, la cantatrice faisait effort pour mieux respirer. La sueur baignait son visage. Tellier s'étonna que la jolie artiste fût si franchement laide. Il s'était muni de quelques médicaments d'usage probable. Après une injection assez copieuse de chlorhydrate de morphine, l'oppression diminua. La malade put tousser. Le médecin l'ausculta. A la percussion, la sonorité était normale. L'accès se dissipait. M. Tellier griffonna un mot pour sa femme, et la soubrette courut demander à madame Tellier quelques spécifiques supplémentaires. Déjà la douleur s'atténuait et Marguerite Eslande pouvait parler. Mais le silence était plus congruent à la scène. Elle portait sous son nez le mouchoir imbibé de pyridine avec le geste mortuaire et las d'une autre Dame aux camélias.

Albert s'amusait de ces grimaces. Il avait reconnu une crise d'asthme nerveux, soudaine, mais bénigne, et sans importance. Quelques détails confirmaient l'exact diagnostic : la pression de l'atmosphère était ce soir remar-

quablement basse ; l'accès avait éclaté trois heures après le dîner ; et, depuis son repas, le sujet ressentait une pesanteur à l'estomac. Il n'y avait, il l'assura, aucun lieu de s'inquiéter. Une nuit ou deux encore, la crise pouvait se renouveler, sans plus de péril. La personne d'âge insistant pour que mademoiselle bût quelques gouttes de rhum, le docteur s'y opposa ; comme elle avait quand même rempli un petit verre, il le lui prit des mains et le vida. La gaminerie de ce mouvement fit rire même la malade. Tandis qu'il rédigeait une ordonnance sur un buvard aux armes de madame de Staal-Delaunay, Marguerite Eslande s'éclipsa pour s'ajuster. Elle reparut en une robe de maison très riche et claire, mais sérieuse, qui enfermait haut son col et couvrait presque ses mains. En deux minutes, elle avait renoué ses cheveux, retouché son visage, agrafé son rang de perles. Tellier discerna par quel talent sûr et rapide elle se muait en jolie femme. Ce constat, d'ailleurs, l'intéressait médiocrement. Il avait sommeil et hâte de redescendre à son lit. Mais, après le tableau de l'accident, il dut subir la scène de réception. La camériste apportait un plateau chargé de saxes anciens, de thé fumant, de petits fours. Il but très vite et grignota vivement. Puis il prit congé, fatigué de tant de courtoisie.

A Geneviève il dit les impressions de la visite, la joliesse truquée. Madame Tellier n'était point surprise de ces remarques, conformes à l'idée que suggérait l'art de mademoiselle Eslande. La chanteuse n'avait que des dons passables : son application à en tirer le plus parfait usage était si heureuse qu'on avait fini par accorder quelque perfection à son talent. Pareillement, elle n'était pas jolie ni pire : pourtant personne n'observait comme elle était plate, tout le monde parlait de sa spirituelle maigreur, si rare chez les chanteuses. Tout-Paris appréciait, autant que la modestie de sa voix et que la grisaille de son talent, ce qu'il y avait de réservé dans son élégance. Des intimes vantaient son goût du bibelot historique et les marchands la disaient « connaisseuse ». Toute sa vie était organisée avec le chic le plus discret. Elle ne se baignait qu'aux plages anglaises.

Madame Tellier, par Antonin Piot, par d'autres, était instruite du talent factice de Marguerite Eslande et de son

éthique adroite. Tant d'apprêt dans la conduite ne pouvait agréer à Tellier. Geneviève le savait, et qu'il n'avait de goût que pour les individus simples, spontanés, pittoresques. Jugeant l'actrice une fâcheuse, il se proposait de confier au petit Deshayes le soin facile de son traitement. Au lit, où ils lisaient, Geneviève combattit doucement cette résolution. Il fallait, entre voisins, se montrer serviables. Mademoiselle Eslande se tenait très bien et à sa place. C'était une charmante cantatrice : on était souvent amené à connaître une femme de théâtre, et celle-là, somme toute, était plus estimée que ses camarades...

— Oui... oui... tu as peut-être raison... tu as parfaitement raison.

Tellier se rangeait à l'avis de Geneviève, d'abord avec hésitation, puis avec l'apparence d'une conviction solide. Il ne prenait pas la fatigue de contrôler si sa femme était dans la vérité ou dans l'erreur. Mais discuter épuisait sa nonchalance. Ses contradictions se bornaient à des silences, à une plaisanterie, à quelques moues. Il s'y attardait moins pour défendre son opinion que pour atteindre le temps où l'on peut sans inconvenance adhérer au sentiment opposé. Quand la pendule sonna deux heures, il était entré tout à fait dans les vues de madame Tellier.

La poussée d'asthme de mademoiselle Eslande céda à quarante-huit heures de médication. Le troisième jour, le docteur reçut la visite de M. Benoit-Barbet.

Tellier avait aperçu quelquefois, au cercle, l'ami considérable de la chanteuse légère. M. Benoit-Barbet était le propriétaire d'une fabrique de conserves alimentaires dont les bénéfices se taxaient à cent cinquante mille francs par mois. Il en était affligé parce que ses ennemis le traitaient d'épicier, mais il ne s'en débarrassait point. Cependant son souci quotidien était que ses millions n'offusquassent personne. Il les cachait. Il effaçait son buste. Il tâchait à détourner l'attention par une mise négligée, par une barbe pauvre.

L'industriel tenait à remercier lui-même le jeune maître des soins efficaces qu'il avait prodigués à son amie. Il rappe-

lait combien une affection de la gorge ou des bronches eût été préjudiciable à l'artiste lyrique. Il s'inquiétait d'une rechute possible, témoignait une sollicitude de papa. Tellier promit qu'il continuerait de veiller sur le souffle précieux de mademoiselle Eslande. D'ores et déjà il conseillait, pour l'été, vingt et un jours au Mont-Dore. M. Benoit-Barbet lui répondait à mi-voix, presque en mystère, afin de ne laisser aucun doute sur le caractère important de sa tendresse.

Puis le marchand de conserves affirma que le prêtre vit de l'autel. Tellier saisissant mal la portée du proverbe, M. Benoit-Barbet, aussi délicatement qu'il put, aborda la question des honoraires. Le docteur l'arrêta aussitôt : il ne faisait point de clientèle et ne recevait pas d'argent. L'autre avait sans doute prévu la réponse, car il trouva un biais. Il pria le maître d'accepter son obole pour le dispensaire d'Antin. M. Benoit-Barbet tira son portefeuille, déplia une coupure de vingt-cinq louis. On se quitta très amicalement.

L'événement fortifia Geneviève dans la conviction qu'ils avaient été bien inspirés en soignant la cantatrice. Une fois de plus, elle remarquait qu'on est toujours récompensé d'une action intelligente. Le docteur trouvait un peu anglo-saxonne cette conception de la Providence. Geneviève n'ajoutait mot. Mais elle songeait avec bienveillance au célèbre fabricant. Elle estimait que, dans ce degré de puissance, le négoce devient aussi considérable que la science ou la politique : d'où qu'elles s'élèvent, à partir d'une certaine hauteur, les têtes apparaissent presque au même niveau...

Mademoiselle Eslande, rencontrant le médecin dans l'ascenseur, répara un oubli qu'elle s'imputait : elle le pria de dire sa reconnaissance à madame Tellier, qui, dans la nuit de la crise, avait si obligeamment choisi et envoyé le médicament, cette pyridine qui l'avait sauvée. Même, l'artiste fût allée la remercier elle-même, si elle n'avait craint de paraître importune. Tellier ayant répondu qu'elle aurait été la bienvenue, mademoiselle Eslande annonça qu'elle viendrait le prochain lundi. C'était, comme par hasard, le jour où Geneviève recevait. L'actrice vint en velours havane, dans la parfaite toilette de visite. Peut-être son chapeau, fermé en

capote, fut-il jugé trop petit et « comme il faut » à l'excès. Sa visite était de gratitude : madame Tellier avait dû être ridiculement dérangée par l'invasion éperdue de « nounou ». Car la personne d'âge qui avait sollicité le secours de la science était la propre nourrice de la chanteuse. De sa vie, « nounou » ne l'avait quittée. Geneviève la félicita de savoir garder des serviteurs si dévoués.

Les dames, la belle madame Grandjean, Fanny Cosset, s'inquiétaient de la santé de mademoiselle Eslande. Elle rapporta l'étiologie du docteur Tellier, selon qui tels accidents étaient héréditaires : M. Eslande, le père, avait été professeur, et l'exercice de cette fonction prédispose aux attaques d'asthme. C'était l'avis de madame Lesne. Mademoiselle Eslande connaissait la veuve pour lui avoir accordé son concours, au bénéfice de diverses institutions charitables où l'on soignait tant de vieillards et tant d'enfants que madame Lesne se croyait des clartés assez fortes en médecine. A cinq heures, Fanny Cosset se leva brusquement.

— Pourquoi partez-vous, Cossette ? — demanda madame Grandjean ?

— Parce que, — répondit Cossette, — c'est l'heure de mes rendez-vous.

Mademoiselle Eslande ne sourit pas à la boutade. Elle-même, par discrétion, se retira. Geneviève la comblait de compliments sur sa robe, sur son chapeau, sur sa voix : même quand elle parlait, on pressentait le charme de son mezzo. Cette bienveillance, répondait l'actrice, n'était pas unanime : dans le journal du docteur Tellier, dans *l'Époque*, le chroniqueur musical la détestait. Pourtant elle ne lui avait jamais rien fait, elle ne l'avait même jamais vu. Mais, quand on se tient d'une certaine manière, on indispose les gens accoutumés à plus de complaisances... Geneviève n'admettait point qu'elle fût la victime de la critique. Elle parlerait à Dieulegard : désormais l'écrivain de *l'Époque* serait plus clairvoyant et la trouverait délicieuse, comme tout le monde.

VII

Albert dictait un chapitre à Geneviève. Vite et bien elle calligraphiait. Sans couper la pensée de son mari, elle prenait sur elle de substituer quelquefois aux mots qu'il disait un terme moins usé, un verbe élégant. Seulement, quand la correction lui semblait très heureuse, elle la lui proposait, timide pour qu'il l'approuvât.

On s'interrompit : une personne qu'envoyait la concierge du dispensaire sollicitait d'être reçue par le docteur. Geneviève se retira dans son boudoir, où elle lut *l'Époque*, en attendant qu'Albert se fût débarrassé de la visite importune.

Qu'y avait-il? Canotier rouge et lainages souples, ce fut une grande fille qui entra, un peu frêle, assez teinte, de museau doux et joli.

— Je vous demande pardon, monsieur. J'ai une amie qui a lu dans le journal qu'on guérissait les gens ayant ma maladie, qu'il n'y avait qu'à aller cité d'Antin. J'y ai été tout à l'heure. C'était trop tard, les docteurs étaient partis. J'ai causé avec la concierge. Elle m'a expliqué que le traitement ne coûtait rien. Alors il m'est passé une idée. J'ai pensé qu'en payant un petit peu, je serais peut-être mieux soignée. C'est comme ça, monsieur le docteur, que je me suis arrangée pour que la concierge me dise votre nom...

Les gants de Suède tripotaient un porte-monnaie.

— ...C'est comme ça, monsieur, que je suis venue vous trouver...

Le dessein divertissait Tellier, mais il gardait la gravité convenable. Il écoutait une voix blanche de timidité, mais de timbre clair et qui gaminerait si on la rassurait. Il regardait les lèvres rougies au bâton, le sourire contraint qui ne demandait qu'à rire.

— Laissez votre bourse tranquille, mon enfant. Il est exact qu'en principe le dispensaire est réservé aux pauvres. Mais vous n'imaginez pas que je m'en fasse un bureau de recrutement pour clients sérieux!... Vous avez des médecins dans votre quartier. Où habitez-vous?

— Rue de Constantinople. Oh ! c'est rempli de docteurs. Mais mon amie est certaine qu'ils ne sont pas bons pour la tuberculose... Ça ne fait rien, monsieur, je vous demande bien pardon...

Elle se levait peu à peu d'un mouvement lent et joli. Albert vit avec peine qu'elle allait disparaître. Une sympathie montait en lui pour cette inconnue, et une curiosité. Elle n'avait ni l'accent ni l'allure d'une fille. Dans le chic du costume tailleur, elle n'avait pas davantage l'air d'une ouvrière. Et le retroussis de son petit nez intriguait Albert infiniment.

— Qui diable vous a parlé de tuberculose ? En voilà des gros mots !...

D'un geste bienveillant, il l'invitait à se rasseoir. Lui-même s'allongeait dans son fauteuil tournant, croisait ses jambes, faisait miroiter avec avantage le vernis de ses bottines. Elle recouvra quelque aisance. Leurs voix exprimèrent l'agrément mutuel.

— La tuberculose, oh ! monsieur le docteur, je suis payée pour savoir que je l'ai.

— Comment, payée ?... D'abord, si c'était vrai, mon enfant, vous ne le diriez pas si gaiement.

— Pourquoi ? On se fait une raison, n'est-ce pas ?... Et puis je n'ai ni enfants, ni parents. Je suis toute seule. Alors, ça ne me révolutionne pas. Qu'on meure de ci ou de ça...

— Voyez-vous une grande urgence à mourir ?

Afin, sans doute, qu'elle ne se fût pas dérangée en vain, il eut la grâce de l'ausculter. Son linge était léger et sa peau fine. Tout de suite un râle se précisa, pas violent, mais régulier. Ce n'était pas un mal soudain et fugace : c'était la phtisie classique, familièrement installée dans l'un et l'autre poumons.

— Nous n'allons pas vous droguer. L'essentiel est de respirer un air pur, de suivre un régime très substantiel que je vous indiquerai... Il ne faut pas trop travailler...

— Je ne travaille pas.

— Il ne faut pas non plus trop vous amuser.

— Oh ! docteur...

— Voulez-vous me permettre de vous demander votre nom ?

— Poup... Marie.

— Madame ou mademoiselle Marie Poupp ?

Elle éclata d'un rire franc, pas criard, d'un joli rire de contralto.

— Non, docteur ! Je m'appelle Marie, mais tout le monde m'appelle Poupette.

— Je ne puis pas vous appeler comme tout le monde ?...

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, mademoiselle Poupette, il suffit évidemment de vous regarder pour vous trouver aimable. Mais ça ne vous vaut rien qu'on vous trouve aimable et surtout qu'on vous le dise, et surtout que ça vous fasse plaisir... Je ne sais pas si je m'explique clairement...

Poupette comprenait les mots, surtout les intonations, l'insistance un peu hésitée, gentiment indiscrètes... Il n'était pas méchant, ce docteur. Elle regardait ses cheveux en tignasse gaie, ses yeux mordorés, la perle brune qui fixait sa cravate, le ruban rouge négligemment noué à la boutonnière du veston. Poupette aimait les hommes chics qui ne posaient pas. Avec Tellier elle fut tout de suite en confiance. Et, s'installant mieux, cambrant le buste, levant son nez irrespectueux, elle devint tout à fait agréable, de cet agrément que les autres femmes n'apprécient pas, mais que préfère le désir des hommes et qui émerveille les archiducs ou les hospodars quand ils se promènent incognito rue Montmartre.

— Vous êtes une drôle de Poupette !

— Pas drôle tous les jours, docteur...

Sa voix s'aggravait. Tellier se souvint du râle entendu tout à l'heure, et que, depuis un instant, il avait presque oublié. Où diable avait-elle contracté son mal et qui lui avait dit le péril ?

— Vous rappelez-vous si vos parents souffraient de la gorge ou des bronches ?

— Je ne crois pas. Maman est morte d'une typhoïde, un jour que ça courait dans le quartier. Papa, qui travaillait dans la gravure, était un gaillard superbe, mais il avait toujours soif. Il paraît que c'est très nuisible pour les enfants quand les parents lèvent trop le coude... Pourtant, je n'avais jamais ressenti de mal... Il faut vous dire que papa ne gravait pas tous les jours et qu'à la maison les vivres étaient rares. Alors, ne sachant pas de métier, j'ai fait des séances chez plusieurs peintres de la rue Laugier. J'ai posé souvent

pour Chéret. Je suis la bonne femme qu'il a dessinée sur son affiche du Théâtrophone. Elle est mieux faite que moi, mais il me voyait comme ça... Un jour, une amie m'a introduite chez un couturier de la rue Royale : on m'a prise comme mannequin. C'est tuant. On supporterait encore de passer quatre-vingts robes par après-midi sans un quart d'heure de repos ; des fois, on s'amuse, quand une grosse vieille se met en fureur parce qu'un corsage va moins bien sur elle que sur nous. Mais, l'été, le métier n'est plus tenable. Dans cette morte saison, on prépare les modèles de l'hiver. On les taille sur le mannequin vivant. En plein août, on nous emmitoufle dans le velours et dans la fourrure. C'est comme ça que j'ai attrapé mon chaud et froid...

— Vous avez eu, probablement, une pleurésie ?

— Oui, et, depuis ce temps-là, je ne me suis jamais bien guérie. On m'a dit que j'avais dû être souffrante auparavant, sans y faire attention. C'est possible. Le fait est qu'au moindre rhume, parfois sans cause, j'ai des crachements de sang. Est-ce assez stupide ?... Pourtant je ne me fatigue pas. Depuis ma pleurésie, je ne travaille plus... Je ne fais pas non plus la noce... Vous vous demandez comment je vis ? Je suis rentière, docteur, ou, si vous aimez mieux, je suis pensionnée. Je vous raconterai ça un jour. Mais je bavarde, je bavarde, comme si vous n'aviez qu'à m'écouter...

Décidément, c'était une drôle de Poupette. Elle intriguait le savant, et il se fût peiné de ne la plus revoir. Il parla des injections hypodermiques, bonnes à fortifier les poumons un peu fragiles. Mais où la traiter ? Cité d'Antin, elle perdrait des heures à attendre parmi des pauvresses. Chez lui, Tellier observait le principe de ne point recevoir. D'autre part, il se refusait à l'abandonner aux soins des docteurs de quartier ; il la voulait guérir lui-même. Une combinaison restait, imprévue, mais pratique. Pourquoi ne la soignerait-il pas chez elle ? Ça n'était pas dans ses habitudes, mais il ne trouverait jamais un plus séduisant prétexte d'y faire exception. Elle ne s'en vanterait pas, voilà tout. Son logis serait au dispensaire une annexe un peu secrète.

Poupette se récriait devant l'excès de cette obligeance ; mais, sentant qu'elle ne la devait pas qu'à la philanthropie, elle se

permettait un sourire parfaitement familier. Les bras levés et le buste libre, elle vérifiait, vis-à-vis de la glace, l'épinglage solide de son canotier. Enfin, jour fut pris avec plus de frivole mystère que, d'habitude, on n'en met à fixer une consultation.

Au boudoir, Geneviève attendait son mari, sans nulle impatience : car l'article de *l'Époque* qu'elle avait commencé de lire retenait son attention.

Antonin Piot, l'impressionniste reporter, continuait la série des « Matinées de Paris », inaugurée par la description du dispensaire d'Antin. Piot variait excellemment les milieux sur lesquels il fixait son gros œil infaillible. Il avait passé dans un vélodrome de Levallois-Perret sa dernière « matinée », les heures d'avant-midi où le cyclisme n'est pas public. Dans sa chronique, quelques paragraphes avaient intéressé madame Tellier qui, toute seule, balbutiait de petits mots d'approbation. Piot avait écrit :

Je vous présente M. Joe Winter, de Melbourne, *manager*.

Je l'ai rencontré dans l'exercice de ses fonctions, qui sont tout à fait singulières.

Hamilton, le champion célèbre, devant moi s'entraîne. Il suit des tandémistes, qui ne sont eux-mêmes que des instruments. La pensée qui les mène est à côté de moi, sur la pelouse, dans le crâne duveté, un peu fumant, de M. Joe Winter, *manager*. — M. Joe Winter est sémaphorique. Il prodigue les signaux qui ordonnent, à chaque minute, la vitesse calculée en vue de l'entraînement *maximum* d'Hamilton et de sa fatigue *minima*.

A midi, M. Joe Winter éponge son front et rempoche son chronomètre. Il goûte quelques instants d'un loisir bien gagné. Je m'approche de lui. Il devient communicatif et volontiers autobiographique.

Autrefois M. Joe Winter professait les mathématiques à Victoria. Mais le sport nouveau l'a pris tout entier, et il a « fait » son compatriote Hamilton. Violant sa modestie, il nous expose lui-même ce cas d'élevage. Il y a six ans, personne, dans une course, n'aurait parié un *penny* sur les chances de Hamilton ; aujourd'hui, il a cinq cent mille dollars dans les jambes. Cette métamorphose est l'œuvre scientifique de M. Winter, qui ne nous dissimule pas ses qualités de directeur, de banquier, d'impresario, de mécanicien, d'hygiéniste et de réclamier. Il vante sa précision de métronome et son dévouement de nourrice sèche...

— J'ai, dit-il, une idée philosophique qui domine tout.

Il va me confier cette idée, quand Hamilton reparaît. Nous allons déjeuner tous les trois.

— Commandez pour deux, — me prie-t-il.

J'obéis. Lui-même dicte au maître d'hôtel le menu particulier d'Hamilton: œufs pochés aux épinards, gelée de viande, gruyère. Hamilton ne boira que son café.

Et nous revenons aux idées générales.

Car l'âme de Joe Winter est métaphysique et déductive. Il s'est inspiré d'une loi : celle de la division du travail. Pourquoi les cyclistes ont-ils besoin d'entraîneur ? D'abord, pour fendre l'air devant eux ; mais surtout, parce que l'entraîneur voit les obstacles et les tourne, calcule le train, songe à la fatigue et y fait droit. Derrière lui, le champion n'a qu'à pédaler : son cerveau se repose, donc ses jambes « tricotent » mieux. Mais l'entraînement, sur route ou sur piste, n'est qu'une forme rudimentaire de la division du travail sportif : Joe Winter est allé plus loin. Aux hasards de la conduite individuelle, il substitua une mécanique de vivre raisonnée. Il s'est fait la pensée attentive d'un autre homme, de cet Hamilton qu'il appelle affectueusement « son poulain ». En sorte que tout l'esprit, toute la puissance, toute l'ardeur d'Hamilton sont descendus dans ses jarrets. Winter prescrit l'hygiène, règle le travail, choisit les entraîneurs, procède aux engagements, traite avec les entrepreneurs divers. Tout à l'heure, pendant que le « poulain » avalait méthodiquement ses épinards, Joe Winter l'a averti :

— Je viens de renouveler votre traité avec l'*Irish Company*. Signez là... et là...

Hamilton a signé. J'ai lu le traité. Il est somptueux. Mais il impose à Hamilton la charge de partager les mensualités avec Joe Winter et de rigoureusement lui obéir.

Rien qu'à la résignation cordiale avec laquelle le coureur mâchait ses fades mais utiles épinards, je garantirais son obéissance. D'ailleurs, sur ses traits plats, on lit la gratitude avec la déférence qu'il garde au *manager*. Joe Winter est son maître, qui lui supprime toute dépense mentale et, je crois bien, toute hésitation morale. M. Winter n'est pas seulement sa pensée, il est encore sa conscience...

...Voilà, pour la plus grande gloire du sport, un phénomène assez curieux : l'abdication d'une personnalité. Abdication ? Non pas, mais renoncement consenti de la force devant la sagacité, ou plutôt union invincible de deux énergies, d'une direction avertie, d'une virtuosité docile...

L'innocente prétention d'Antonin Piot était de joindre à son vif crayon de reporter un joli brin de plume de moraliste. Il s'exaltait devant « l'éleveur » et son « poulain », « ménage

idéal », étalait en leur honneur une érudition joyeuse, exubérante, citait pêle-mêle l'apologue des Membres et de l'Estomac, l'*Homme-Femme* de Dumas fils, évoquait la mécanique spirituelle d'Ignace de Loyola. Il regrettait de n'avoir pas le génie de Vigny pour écrire *Grandeur et Servitude sportives*. Et Geneviève Tellier, avec bien de la curiosité, apprenait l'association merveilleuse des deux Australiens, cette fortune d'un talent amplifiée par une volonté. Une loi physiquement vraie, presque une règle de la nature, ratifiait son sens instinctif du travail divisé, de l'effort lié, du *trust* conjugal. L'harmonieux esprit de Geneviève interprétait l'histoire de Joe Winter comme une approbation bien imprévue, assez spéciale, mais très topique, de sa propre conduite.

Elle se proposait, d'écrire ce soir, au baron Heurtel : au lieu d'une lettre, elle enveloppa, à l'adresse de son parrain, la chronique d'Antonin Piot, dont, avec le crayon rouge d'Albert, elle avait souligné quelques mots : *ménage idéal, association...*

Tellier reparut :

— La mère Honoré, la concierge de la cité d'Antin, est décidément abrutie : voici qu'elle m'envoie des visites à domicile; elle me dérange pour examiner une toquée, une espèce de phtisique imaginaire !... J'ai cru ne jamais m'en débarrasser...

Cependant Geneviève badinait en son for intérieur : est-ce que *manager* et « ménagère » n'avaient pas à peu près le même son, à peu près le même sens ?...

Heureux, Albert se rappelait l'épiderme fin de Poupette; mais il avait oublié la couleur de ses yeux. Gris sombre ? ou brun clair ? Il cherchait à se souvenir, répétant machinalement :

— La mère Honoré est bien abrutie... La mère Honoré est très abrutie...

— Oui, mon poulain ! — répondit Geneviève, heureuse.

LUCIEN MUHLFELD

(A suivre.)

LETTRES DE PROVINCE[1]

— 1815-1817 —

XIII

Ce 31 août [1815].

Il y a bien longtemps, ma chère amie, que je ne vous ai écrit ; j'ai été occupée de manière que je n'avais le temps ni de me soulager le cœur en causant un peu avec vous, ni même de songer à ma pauvre santé qui n'est pas trop bonne et qui a reçu ici plus d'un assaut. — J'ai eu d'assez graves inquiétudes, j'ai été obligée de les contraindre et de me jeter dans les misères d'une arrivée à une place : les visites, les chiffons, l'établissement de maison sans argent et les dépenses sans revenu. J'ai reçu un prince[2], et encore dans ce moment j'attends M. le duc et madame la duchesse d'Angoulême ; je me couche, je me relève, je trouve des forces je ne sais où, je prends patience, et lorsque toute la partie de cérémonie qui me regarde sera finie, si notre province est tranquille, j'irai me reposer à Lafitte et respirer de tous les tracas qui m'environnent.

Ne croyez pas, ma chère, qu'une préfecture ressemble en rien, en ce moment, à ce que vous l'avez vue ; on y est presque comme sur la brèche, en butte à des passions de tous

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

2. Le duc d'Angoulême, qui déjà était descendu à l'hôtel de la préfecture, avec la duchesse, dans les premiers jours d'août. (Voir *Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration*, t. I, pp. 84 et suiv.)

genres et à des partis bien exaltés. Peu à peu, je l'espère, tout se calmera, mais nous aurons eu de rudes moments à passer[1]. Vous avez beau dire, mon amie, les personnes chargées de faire exécuter les ordres sont beaucoup plus à plaindre que celles qui les donnent, et je suis encore effrayée d'avoir osé souhaiter cette place-ci. Cependant nous commençons à recueillir le fruit de la bonne tenue de mon mari ; peu à peu les préventions s'éteignent, et, depuis trois jours surtout, on se serre visiblement autour de nous. Je suis la plus aimable que je puis ; on s'est avisé de m'y faire précéder d'une réputation d'esprit qui fait que je m'applique surtout à être un bon enfant, et je vois qu'on est content de me trouver toute simple et toute unie.

Si on avait plus de repos, je m'aperçois que la société peut être agréable. J'ai déjà démêlé un assez bon nombre d'hommes aimables ; mais l'esprit de parti paralyse à présent la conversation, et chacun est trop en regard pour se livrer à quoi que ce soit. La noblesse est hautaine ; les femmes belles, élégantes. Je crois que je finirai par leur convenir, parce que je ne me trouverai dans le chemin d'aucunes de leurs prétentions. Elles commencent à lorgner Charles, il s'en amuse, et cela me sert un peu. Vous conviendrez que c'est un singulier moyen ; vous pouvez vous en amuser avec ma sœur et madame de Vintimille. Je le leur enverrai pourtant bientôt, parce que je suis plus sûre de son repos à Paris que dans ce pays à demi enflammé. Il a beaucoup d'études à finir, qu'il n'achèverait point ici : les ressources, de ce côté, sont médiocres, et il n'y aurait guère ici d'autre *cours* à faire que celui des jolies femmes, et ceux de Paris lui vaudront mieux en physique, en histoire, etc. J'ai encore une autre raison : c'est qu'il pourrait, dans ce pays-ci, arriver un moment où un jeune homme serait forcé de prendre un parti quelconque, et les querelles et les coups d'épée seront plus faciles à éviter à Paris.

Vous devinez, d'après le peu que je vous dis, à quel point

1. Rappelons seulement que, le 15 août, à Toulouse, le général Ramel, chargé de désarmer les compagnies de volontaires royalistes appelés « verdets », avait été blessé d'un coup de feu, puis massacré à coup de poignard, dans son lit, par une bande de forcenés ; il était mort le 17.

nous en sommes et combien ma pauvre tête est pleine de choses différentes. Il y a vraiment une sorte de folie dans les cervelles et dans la vie que chacun mène en France. Pour moi, je vous écris en faisant des guirlandes de lys pour madame la duchesse d'Angoulême, en chiffonnant des robes et des chapeaux, et j'ai sous les yeux un triste rapport des massacres qui se font dans les Cévennes et de la guerre qui vient de se déclarer entre les protestants et les catholiques à Nîmes et dans les environs. Soixante mille Espagnols menacent nos frontières, les Autrichiens sont à Montpellier; je trouve vos lettres de Paris bien tristes; mon mari est si accablé de besogne que je ne le vois pas; je n'ai pas un sol, et je suis forcée à mille dépenses; je souffre, et il faut que je sois en visite tout le jour, etc., etc. — Vous voyez, ma bonne chère, quel chaos; j'ai pris mon parti de me soumettre à tout, et si je deviens folle ou, en vérité, si je meurs au milieu de tout cela, à la bonne heure! Dans le premier cas, vous me soignerez; dans le second, vous ne me regretterez pas beaucoup, mon amie: le malheur des temps nous interdit presque de pleurer ceux que nous avons perdus. Adieu, chère bonne, je ne vous écrirai guère pendant le séjour de nos princes; je ne sais combien il durera. En vérité, il faut que je vous aime bien pour trouver encore le temps de vous aimer.

XIV

Ce vendredi soir.

Je recevais votre dernière lettre d'Auvers, ma chère, dans laquelle vous me félicitiez de mon repos de Lafitte, au milieu du plus horrible effroi que j'aie éprouvé de ma vie. Voilà l'absence et voilà comme on ne peut nullement dormir en repos les uns sur les autres quand on est séparés.

Je crois que ma sœur vous aura conté ce que je lui ai mandé. Nous avions eu un petit commencement de trouble, le vendredi, dont je crois vous avoir dit un mot dans ma lettre du samedi; mais, le lundi, ce fut bien autre chose, et je ne puis encore me remettre de mon trouble et de ce que j'ai souffert. Dans ces sortes de crises, on est monté sur je ne

sais quoi d'extraordinaire qui fait qu'on ne se sent plus, qu'on ne pleure guère, qu'on se trouve forte et capable de tout; mais après on s'aperçoit du mal qu'on a éprouvé. Je pleure à présent dix fois par jour, j'ai une peine infinie à m'en empêcher en regardant mon mari; un bruit, un mouvement qu'on fait autour de moi me fait tressaillir; enfin, c'est un ébranlement de ma personne que vous comprenez. Je me baigne beaucoup, je tâche d'entretenir mes forces; mais ce long hiver que j'ai devant moi et qui peut nous ramener de tels événements pèse sur mon imagination et me fait une peur extrême.

Dans ce moment, nos gens sont comprimés, nos factieux fuient ou se cachent, mais l'affaire des subsistances sera un prétexte toujours prêt à se renouveler. La confiance, une fois détruite, est si lente à se rétablir! Vous imaginez bien que les mouvements derniers ont empêché les propriétaires d'envoyer leur blé au marché, les arrivages sont suspendus; j'ai fait venir le peu que j'avais à Lafitte pour le marché de ce matin, et tandis que mon malheureux mari s'épuise de toutes manières pour ces gens-ci, qu'il s'expose, qu'il se lance au milieu de cette populace effrénée, qu'il travaille jour et nuit pour maintenir le calme ici, des scélérats répandent dans ce peuple qu'il accapare le grain, qu'il le revend à son profit, et des gens bien élevés, des gentilshommes enfin, par haine du parti qui semble l'emporter, d'un ministère qui paraît le plus fort, répètent ces infâmes propos qui exposent les jours de celui qui en est l'objet.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas un certain nombre de gens raisonnables qui rendent justice cependant à la conduite si belle que tient mon mari; mais, malheureusement, l'effet de la raison est lent, et celui de la calomnie a des ailes. Et si vous saviez cependant quelles menaces lance cette populace à ces coupables imprudents qui ne craignent pas de l'exciter; combien une pareille effervescence retomberait sur eux, quelles accusations portées contre les nobles, les riches! Le lundi matin, jour où mon mari a passé deux heures et demie au milieu du marché, haranguant, s'efforçant de s'opposer au pillage et demandant en vain à l'autorité militaire de dissiper l'attroupement (cette autorité répondant

toujours qu'il fallait attendre et tâcher d'en venir à bout par la persuasion), il entendait, m'a-t-il dit, des propos qui lui rappelaient les commencements de la Révolution: que le malheur voulût que cette multitude eût des chefs, et nous verrions les mêmes malheurs.

Je crois cependant que, si la session se passe bien, on viendra à bout de ces gens-là, et qu'on se calmera des deux côtés : l'opinion de M. Maine de Biran[1], dont vous me parlez, me paraît sage ; mais si je vois encore bien des chances pour la France, je suis bien effrayée des chances locales qui nous menacent, et je crois que nous avons besoin d'être secourus ici par un appareil de force qui en impose. Peut-être tout cela s'éclaircira-t-il: mon mari a l'air de croire que la conduite qu'on a tenue en aura imposé pour quelque temps, il m'engage à me rassurer ; mais ses soins, sa bonté pour moi m'émeuvent encore.

Ah! ma chère, combien vous auriez été émue de son courage, de sa tendresse, de sa surveillance pour moi, au milieu de tout cela, du calme inébranlable qu'il a montré et qui en a tant imposé! « Vous me tuerez si vous voulez, disait-il à ces furieux, mais vous ne m'empêcherez pas de faire mon devoir, et il viendra un autre préfet qui vous fera pendre. » Sa contenance courageuse l'a certainement sauvé, et Dieu a eu pitié de moi en détournant les pierres qu'on lui lançait.

Je ne sais, ma chère, si je ne devrais pas vous parler moins de tout cela, ménager mes amis, leur épargner ces détails ; mais je n'ai pas la force de garder le silence, oppressée par celui que je suis contrainte de garder ici. Je n'ai pas une amie qui puisse m'entendre ; chacun est occupé de ses propres intérêts et ne songe guère à moi; on me saurait presque mauvais gré de mes larmes, on m'accuserait de jeter l'alarme si je laissais voir de l'inquiétude; quelques-uns seraient charmés de me voir pleurer ; enfin on a bien autre chose à faire qu'à m'écouter. C'est donc en écrivant seulement que je puis trouver quelque soulagement. Pardonnez-moi si je vous afflige, et puis cependant ne vous tourmentez pas trop. Ma pauvre tête est malade, une grande affection donne de

1. Le philosophe, élu député en 1815.

grandes angoisses : il est possible que je m'agite encore plus que je ne le devrais ; vous devez vous le dire, ma raison me le dit aussi ; un peu de temps et de repos remontera mon courage et mes espérances.

Ce samedi matin.

Voilà encore une journée passée, ma chère amie, et elle a été paisible. Le marché n'a point eu d'orage, la force armée qui l'environnait a contenu le monde ; c'est un pas qu'un jour de repos ; — nous regagnerons peut-être de la tranquillité, et on aura le temps de prendre des mesures pour qu'un semblable mouvement ne recommence pas.

Notre petit docteur m'envoie un régime que je vais essayer de suivre, si je puis le placer au milieu de tout cela ; j'ai bien besoin de me soigner un peu, je vais m'en occuper, et ensuite, si Dieu le veut et peut-être encore d'autres *si* qui pourtant ressortent de sa volonté, j'irai vous voir le printemps prochain. Adieu, adieu, ma bien chère amie.

XV

Ce 6 septembre.

Ma chère amie, quand nos méridionaux ne tuent pas, ils sont réellement fort aimables dans leur délire animé, et, depuis cinq jours, je suis témoin de ce qu'ils peuvent faire dans ce genre.

Nos deux princes[1], par leur présence et le dernier service que M. le duc d'Angoulême nous a rendu en nous préservant des Espagnols, ont porté les têtes et les cœurs ici à un tel degré d'exaltation que je ne crois pas qu'on puisse aller au delà. Si je voulais vous rendre la peinture de cet enthousiasme pour celle que vous m'envoyez de votre fête de la Saint-Louis, quelque bon qu'ait été le peuple de Paris, vous verriez que rien ne peut se comparer à nous dans ce genre. La population entière de la province refluant dans cette ville, chaque rue plantée d'arbres, depuis samedi une illumination permanente, personne ne songeant à se coucher,

1. Le duc et la duchesse d'Angoulême.

Madame traînée par le peuple chaque fois qu'elle sort, tout le monde à genoux en sa présence, des cris, des chants, des adorations de toute espèce, ses habits mis en morceaux et gardés comme reliques, un mélange d'attendrissement et de joie dont il est impossible de n'être pas profondément émue.

Vous ne vous étonnerez guère, si je vous dis que je suis à peu près morte de fatigue au milieu de tout cela; j'aurais besoin de ne pas remuer, de ne rien sentir, de me mettre sous quelque bocal impénétrable, et je passe mes journées dans un mouvement qui fait que je ne sais où me reprendre et me retrouver.

Nos illustres hôtes ont été pour nous d'une bonté parfaite qui nous fera un grand bien dans ce pays. Il m'est visible qu'ils ont voulu prouver aux Toulousains que l'éloignement momentané où ils nous ont tenus ne nous était nullement personnel, mais qu'il venait seulement du système qu'on avait cru devoir adopter. Il est impossible de n'être pas très reconnaissant de ce soin, d'autant qu'il éloignera de nous le retour des dangers que nous avons courus.

M. le duc d'Angoulême vient de partir. Madame le suivra demain; je songerai à me reposer un peu, j'achèverai de faire ici les visites de devoir, et ensuite je tâcherai d'aller me rafraîchir le sang à la campagne.

Mais, ma chère, ce repos sera bien attristé par les préparatifs du départ de mon enfant. Je ne balance plus à l'envoyer à Paris où mes amis l'appellent; je m'immole encore à ce dernier sacrifice plus pénible pour moi que pour toute autre, et cela pour cent raisons que je crains de développer ; je brise encore cette fois mes plus chères affections; en vérité, j'aurai bien étranglé cette année tous les sentiments de mon cœur, et ce qui me soulage un peu, c'est que je ne me vois plus guère de sacrifices à faire.

Ah! ma pauvre chère, s'il est doux de se livrer aux habitudes du cœur, qu'il y a, dans cette pauvre vie, de moments où on en sent vivement le danger! Il me semble toujours que peu à peu on me retire les étais sur lesquels j'étais portée, et j'éprouve une fatigue morale contre laquelle je ne sais aucun remède. Au reste, il n'y paraît point : j'ai été obligée de me contraindre en tous sens, je ne manque à rien,

je ne m'écoute point d'aucune manière, ce que je souffre est pour moi seule; Dieu et deux ou trois amis sauront seuls ce que j'ai renfermé de soupirs et déjà dévoré de larmes ici. Mais que la petite chaumière d'Auvers, que le bruit de vos tisserands, que le repos de votre vallée me feraient de bien!

J'imagine que ma sœur vous voit souvent; je lui écris des volumes; elle pourra vous dire mille choses que je n'ai pas le temps de vous répéter; je vous renvoie à elle pour les détails et votre bonne amitié entendra tout. Je crois que vous aurez tous été inquiets pour nous et vous aviez bien un peu raison : quelque idée qu'on ait de cette vivacité méridionale, il est impossible de la comprendre dans toute son étendue lorsqu'on n'en est point témoin; la joie prend ici la couleur d'une violence sans exemple et l'autorité a beaucoup à faire, même seulement quand le peuple de cette ville ne fait que rire et chanter.

Adieu, ma chère et bien-aimée amie; je vous écris en l'air, je vous reviendrai la semaine prochaine, mais il me semble que je suis un peu reposée et rafraîchie quand j'ai pris un moment pour vous dire que je vous aime du plus tendre de mon cœur.

XVI

Ce 8 septembre 1815.

Je vous assure, ma chère, que vous auriez pu donner ma lettre, et que notre ami Bertrand s'en effarouche à contretemps. J'ai la mesure de ce que je puis dire à son hôte[1], et je voulais surtout qu'il fût averti, parce que, si en effet son intention n'est pas ce qu'on nous écrit, j'aurais aimé qu'il sût qu'on nous mettait en avant par je ne sais quelle raison[2]. Et, comme je suis certaine qu'il a eu souvent l'idée dont je vous parle, il eût été beaucoup moins surpris que vous et M. B. l'avez cru.

Au reste, je lui écris (à M. de T.) par ce courrier, et je vous

1. M. de Talleyrand, chez qui M. Bertrand habitait.

2. Évidemment, — d'après ce qui suit, — on avait parlé de faire entrer M. de Rémusat dans le ministère.

débarrasse tous deux de ce soin dont vous vous êtes plus troublés qu'il ne le méritait. J'aimais mieux ne pas lui écrire, de peur qu'il ne brûlât point ma lettre et qu'elle ne tombât dans quelques mains étrangères; je vais traiter cette affaire avec lui, et avec d'autant plus de liberté que je suis loin de souhaiter ce dont je lui parle. Tous les postes élevés, dans ce temps-ci, sont hérissés d'épines ; cependant ne croyez pas que celui de ministre soit si exposé : le pire, c'est qu'on vous renvoie, et on ne renvoie pas un ministre sans lui donner quelque chose. Quant aux dangers, ah ! ma chère amie, qu'ils sont loin d'approcher de ceux que mon mari a courus ici !

Tout cela est passé, je le répète, et la vraiment noble contenance de mon mari l'a emporté. Mais ce qu'il a renfermé en lui-même, ses inquiétudes, ses veilles, l'attendrissement secret qu'il éprouvait en songeant à moi et à son fils, ses tentatives pour parvenir à m'éloigner sans me laisser deviner ce qu'il redoutait, la résistance que je lui opposais sans me livrer à la funeste consolation de l'émouvoir en lui communiquant mes craintes, tout cela lui a fait mal ; il est changé et maigri, et mon cœur est encore tout froissé. — Cependant le repos est du moins rétabli pour ce moment, et le séjour de Monseigneur et de Madame nous a été fort utile ; l'un et l'autre ont été pour nous d'une bonté parfaite, et nous sommes caressés maintenant par des gens qui nous faisaient bien mauvais visages.

Je crois tout à fait que M. M[1]. est content de son sort ; il est de bonne foi quand il redoute un changement. Pourtant je ne serais pas étonnée qu'il fût forcé de le subir, et alors ces ponts et chaussées seraient la perfection pour nous. Mais l'absence est un inconvénient à tout, et je n'y compte pas même quand ils seraient vacants.

Au reste, mon amie, il y a une sorte de folie à souhaiter quelque chose à présent ; il faut bien se garder d'avoir la moindre influence sur son propre sort : j'ai pensé en faire une cruelle expérience, et le sacrifice que j'ai fait de toutes mes affections, de toutes mes jouissances, à la fortune de

1. M. Molé. — Il avait accepté, pendant les Cent Jours, la direction générale des Ponts-et-Chaussées. Le roi l'avait maintenu dans ce poste et nommé pair de France.

mon fils, a failli me coûter bien cher. Cette leçon me servira pour la vie, et achève de me refroidir sur les mécomptes de tous genres. Quatre ou cinq minutes par jour, je pense aux moyens d'avancement que peuvent nous donner nos amis, et ensuite, le reste du temps, je m'en remets au hasard qui fait tourner à volonté la roue de fortune, comme il charge et dirige à l'armée les boulets de canon.

Je vous disais donc, chère amie, que nos princes nous avaient traités à merveille. Je vous envoie, et à Henri, des couplets de Charles, qui sont assez jolis. Madame a voulu le voir et l'a remercié d'une manière fort gracieuse, et cette petite chose a encore eu un bon effet.

J'ai fait ici de cette magie noire dont madame de Sévigné parlait à madame de Grignan : c'est-à-dire que j'ai dépensé de l'argent sans en avoir. Vous direz, avec votre bon esprit, que cela s'appelle des dettes; il en est bien quelque chose, mais je pourrai, grâce à mon vin et à mon blé, les payer promptement. Enfin j'ai bien reçu Madame, je me suis rajeunie et parée, et j'ai été étonnée de voir que cela m'allait assez bien ; j'ai donné un fort beau bal, présenté toute la ville ; ce qui est assez plaisant, c'est que mon ancien métier[1] me donnait des moyens de me tirer d'affaire dans cette nouvelle cour, et de savoir à peu près ce que j'avais à faire auprès de mes illustres hôtes. Je riais tout bas des choses de cette vie et de moi, ma chère ; mes souvenirs se confondaient quelquefois avec le présent, et, si j'avais eu à qui confier tout ce qui se passait au dedans de moi, cela m'aurait amusée. Bon Dieu ! que j'ai donc vu de marionnettes depuis dix ans ! Et moi toute la première, n'en suis-je pas une aussi ? Mais celle-là est un peu disloquée et ses pauvres rouages ne vont guère.

Je reçois une lettre de Poitiers, toute pleine de vous : madame de Lascours[2] m'écrit que votre souvenir y est encore tout

1. On sait que madame de Rémusat, nommée en 1802 « dame pour accompagner » madame Bonaparte, était demeurée comme « dame du palais » auprès de l'impératrice Joséphine. — « Mon système à moi, ma chère, c'est de ne point mettre d'affectation à écarter le souvenir du passé, et, quand l'occasion se présente, de dire nettement : « J'étais là, vous n'y étiez pas, et voilà la vérité. » (Madame de Rémusat à madame de X*** ; lettre du 13 décembre 1815. — *Correspondance de M. de Rémusat*, t. I, pp. 165-166).

2. Alors préfète à Poitiers.

frais, et cela dans toutes les classes. Elle me paraît contente de l'esprit du pays, mais les garnisons l'inquiètent beaucoup. Il me semble que chaque partie de la France a son histoire: ce côté, ses soldats; le Nord, les étrangers; notre Midi, les royalistes un peu imprudents, et les départements de notre voisinage une belle et bonne guerre de religion sans religion qui cause d'épouvantables désordres. On assassine les prêtres à Nîmes, les montagnes des Cévennes voient renaître les camisards, et l'esprit de parti n'applaudit que trop à ces vengeances populaires, de quelque côté qu'elles tournent. Je ne sais comment tout cela arrivera à se poser; madame de Vintimille m'écrivait une fois que Bonaparte était parti comme Médée; cette comparaison n'est que trop juste.

Je ne me porte pas trop bien : le repos de Lafitte m'avait engraissée, mais les dignités m'ont déjà changée; j'ai besoin des eaux et je n'y vais point parce que je n'ai ni temps ni argent; il fait un beau soleil, mais il enflamme les têtes et je ne le sens que par le délire où il jette nos habitants.

Je m'en irai chez moi bientôt, mais avec le dragon du départ de Charles, et peu après avec le poids de son absence. Je passerai vraisemblablement l'automne seule à Lafitte : tout le monde quitte Toulouse, et d'ici à Noël je n'ai rien à faire ici. Si j'avais été une personne comme une autre, j'aurais bien pu aller passer trois mois avec vous, mais il faudrait revenir l'hiver, et vous savez quelle belle mine me donnent les frimas.

Adieu, mon amie; je voudrais me dédommager de tant de privations en amassant un peu d'argent, mais nos récoltes sont mauvaises et l'imposition de guerre me coûte quatre mille francs à cause de la place de préfet qui compte comme revenu. Que faire à tout cela, que se soumettre comme vous, comme tant d'autres! Si j'étais à une lieue, vous viendriez, dites-vous : ah! que votre amitié me consolerait! Je ne sais si je pourrai avoir madame de Vannoise[1]: ce mariage, maintenant si dégingandé, la retiendra pourtant. Vous me parlez de marier Constance[2] ici : je n'y vois que de

1. Cousine de madame de Rémusat.

2. Mademoiselle de Vannoise.

grandes filles qui sèchent sur pied et des hommes plus ou moins ruinés.

Adieu, mon amie, il me semble que mes lettres allongent tous les jours : hélas! elles sont mon seul soulagement. J'écrirai à madame de Vintimille par l'autre courrier; voulez-vous le lui dire, et lui donner de mes nouvelles?

XVII

Ce mardi 12 septembre 1815.

Ma sœur va vous dire, ma très chère, que dans une vingtaine de jours j'aurai le plaisir de vous embrasser. Ce voyage a été décidé hier dans notre petit conseil, après l'arrivée du courrier qui m'a apporté des lettres qui m'ont fait prendre cette détermination. Nous avons à Paris des affaires assez importantes, et comme M. de Rémusat ne peut pas quitter son poste, il faut bien que ce soit moi qui prenne cette fatigue. Je sais à peine si je serai contente de vous voir, car je voudrais demeurer peu de temps à Paris et revenir ici un peu avant la mauvaise saison.

Je ne sais si ma santé se trouvera de force à une pareille course, mais les affaires parlent haut et je ne balance point à m'embarquer. Veuillez bien donner à madame de Vintimille cette petite nouvelle. Je lui ai écrit hier; mais je ne savais encore rien du projet que je devais arrêter quelques heures après. Je ne sais nullement où je logerai à Paris : ma sœur vient de louer sa maison et sera forcée sans doute de la quitter pendant mon séjour. Je lui écris pour qu'elle me trouve un gîte. Si seulement vous aviez eu une chambre de plus, je crois que j'aurais été tomber chez vous; je pense cependant que je pourrai aller soit chez madame de Mery, soit chez madame de Grasse[1], je tiens à ce quartier pour mettre à profit le peu de temps que j'aurai. Ainsi, ma chère, je vais vous mener Charles moi-même; M. de Bastard m'accompagne : vous voyez que je serai fort bien gardée. Le temps est

1. Veuve d'un émigré, amie de madame de Rémusat; elles avaient habité, à Paris, dans la même maison.

beau: je ne crois pas que ce voyage me fasse du mal. J'ai trop appris par moi-même les inconvénients qui résultent du retard qu'on apporte dans les affaires, et nous en avons qui demandent absolument la présence de l'un de nous deux.

La ville de Toulouse est absolument déserte jusqu'au mois de janvier, ce qui me fortifie encore dans mon plan : préparez-vous donc, ma chère amie, à m'embrasser bientôt. Vous recevrez cette lettre dimanche prochain et vous pourrez encore m'écrire le mercredi, si vous voulez : j'aurai le temps de recevoir votre lettre, car je ne partirai qu'après le 25. Nous nous dédommagerons bien des inconvénients de la correspondance, qui est si loin de suffire à une amitié comme la nôtre, et nous pourrons enfin causer en toute liberté. Je laisserai mon mari plus tranquille : car, malgré la nécessité des affaires, je vous avoue que je n'aurais pas eu le courage de le quitter si j'eusse vu encore tous les dangers qu'il a courus amoncelés sur sa tête. Mais on commence ici à lui rendre justice, on voit ce qu'il vaut, on l'aime, on le consulte, et nous avons le fruit de nos peines.

Puisque vous appelez nos députés, nous allons vous les envoyer avec joie. La convocation des Chambres [1] fait un bon effet dans cette province ; on espère qu'elles marcheront dans le système royal et qu'elles fortifieront son autorité. Si les étrangers se retirent, je crois, ma chère, que nous commencerons à voir clair dans nos affaires, et les nuages se dissiperont un peu.

Adieu, ma chère amie ; il me semble que ma lettre, toute courte et vide qu'elle soit, vous occupera assez ; j'espère que d'ici au 25 il ne m'arrivera aucun accident qui me dérange dans mon plan. Je vous embrasse tendrement.

XVIII

Ce mercredi 20 septembre 1815.

Ma chère amie, je vous écris délicieusement, assise dans mon jardin par le plus beau temps du monde. Il est vraiment

1. Les Chambres étaient convoquées pour le 7 octobre.

très agréable, mon jardin, il est vaste, il y a de l'ombrage, de belles fleurs, de beaux fruits, de l'espace. Je suis à l'ombre d'un énorme figuier tout couvert d'excellentes figues, dans un bon fauteuil, une petite chaise sous mes pieds, mon écritoire sur mes genoux, par une de ces journées que madame de Sévigné appelle de cristal, où la chaleur du soleil et la fraîcheur de l'air sont si bien mêlées, si bien fondues qu'on ne s'aperçoit fortement ni de l'une ni de l'autre, et que seulement on sent (pour me servir de l'expression de mon ami Platon) qu'on respire avec harmonie.

J'admire comme, ici-bas, nous autres belles ou pauvres machines, nous sommes soumises à toutes ces influences extérieures. Je n'ai pas une raison de plus ou de moins pour être de meilleure ou de plus mauvaise humeur, et cependant ce beau temps met du calme dans mon âme; l'avenir, l'absence, les soucis présents ne la pressent pas comme de coutume.

Dès que je me suis vue, ma chère, dans cette disposition passagère, j'ai vite songé à vous écrire, d'abord pour augmenter mon bien-être, et ensuite pour vous dédommager des lettres un peu sombres que je vous écris quelquefois. Voilà le vrai charme d'une amitié comme la vôtre, c'est qu'on peut lui parler sur tous les tons, et qu'elle est toujours prête à répondre sur chacun d'eux. Je m'en suis bien aperçue depuis un mois, et j'ai tellement vu à quel point vous aviez compris et senti mes chagrins, que j'ai regretté de n'avoir pas eu le courage d'en dissimuler une partie. Mais que voulez-vous, je suis seule, et, ce qu'il y a de pis, seule au milieu d'une foule d'indifférents; il ne fait pas tous les jours si beau, quelquefois on est oppressé ici par un vent sec et brûlant qui ôte les forces. Alors, si on m'afflige, je ne sais plus où me mettre, et, si je vous écris, il est impossible que mes lettres ne se ressentent pas de l'état où je suis.

Si vous contiez ceci à votre cher oncle, dans sa belle et philosophique santé, il se moquerait de moi; il dirait : « Quelle pauvreté! que font le vent, le soleil, la pluie, sur la gaieté, sur la tristesse? et que devient la raison, la force de l'âme, etc., etc. » Hélas! je n'aurais d'autre ressource que de me jeter dans les bras de notre ami Bertrand pour le

prier de me défendre, et je parie qu'avant de commencer, à la seule description de notre terrible vent d'autan, il boutonnerait hermétiquement son manteau.

Ce vent, c'est le grand inconvénient de ce climat : c'est le siroco de Naples, le mistral de Marseille, c'est le diable ; il enlève les toits, brise les fenêtres, renverse les individus dans les rues, et dérange plus ou moins les cervelles. Ici les hommes le donnent pour justification des sottises qu'ils disent, et les femmes des sottises qu'elles font, et on assure que les juges et les confesseurs même acceptent cette excuse.

A propos des femmes, elles sont fort singulières ici, ma chère ; je ne puis m'accoutumer à leurs violences. Il m'arrivera ici ce qui ne m'arrivait guère, c'est de mieux aimer la société des hommes que celle des femmes. Ils sont plus instruits et partant plus modérés ; j'en trouve un assez bon nombre vraiment aimable ; avec tout cela, je ne suis point encore très frappée de cet esprit méridional qu'on m'avait tant annoncé. Je me souviens qu'un jour ma sœur soutenait à des amateurs de la campagne que la Halle de Paris était le plus beau jardin qu'elle connût et qui donnât les plus beaux fruits : en vérité, sur toutes choses je crois qu'il en faut revenir aux Halles de Paris, toutes halles qu'elles sont.

Elle me conte fort bien (je veux dire ma sœur) ce qu'elle appelle la nouvelle journée des dupes. Je l'avais un peu prévue, on avait parlé trop haut d'avance pour réussir, et je vais encore gager, du pied de mon figuier, que rien ne se passera dans la Chambre comme on l'annonce. Il faudrait que certaines gens fussent bien peu habiles (et ils le sont beaucoup) pour ne pas déjouer des projets ainsi proclamés partout. Il y a ici des gens qui disent : « C'est toujours un mauvais son de cloches pour les ministres que ce qui vient de se passer. » fasse le ciel que cette cloche ne soit pas un tocsin : je suis encore loin de me reposer sur l'avenir ; mais je n'y veux pas penser aujourd'hui.

J'ai été hier visiter deux couvents où j'ai trouvé encore plus de repos et de vrai calme que sous mon figuier ; l'un est sous la protection de saint Antoine, l'autre est habité par des Visitandines. J'ai eu de la peine à ne pas témoigner de la prédilection à ces dernières, lorsqu'elles se sont

réclamées de notre bienheureuse mère de Chantal; au reste, l'une et l'autre maison respirent le bonheur et la paix. Il y a sur le front des religieuses je ne sais quelle sérénité qu'on ne voit point ailleurs et qui m'attendrit toujours. Je disais à l'une d'elles que la vie qu'elle menait nous faisait honte, à nous autres gens du monde, et que je ne pouvais croire que Dieu regardât du même œil ces saintes élues et nous. Elle me répondit, avec un ton de voix tout simple: «Ah! madame, quels sont nos mérites à côté des vôtres! Vous vivez au milieu des tentations auxquelles vous avez à résister sans cesse, et nous, ici, nous sommes à l'abri de tous les dangers.»

Après tout, ma chère, cette bonne fille avait peut-être raison: si nous résistons, nous avons un grand mérite; mais résistons-nous? Par ma foi, je n'en sais rien.

Je mène Charles à Henri; je lui dirai adieu moins tristement pour revenir voir son père: le pauvre cœur d'une femme se fait des peines et des plaisirs à sa façon; puisqu'on ne peut échapper aux unes, il ne faut pas repousser les autres. — Adieu, ma chère amie.

XIX

Ce mardi 7 novembre[1].

J'ai chargé, hier, madame de Vint de vous donner de mes nouvelles, ma chère amie, et puis je pense que vous serez bien aise d'avoir un mot de moi. J'éprouve une certaine répugnance à écrire dans ce moment à mes amis: j'ai le cœur si serré, je sens si bien le besoin de me détourner d'eux et du cercle d'idées dans lequel j'étais rentrée, pour retrouver ici des forces et du repos, que je ne vous dirai que le moins possible combien je vous regrette et combien j'ai souffert.

Alix[2] vous dira que j'ai fait mon voyage rapidement et heureusement: j'étais vraiment dans cette voiture comme roidie par je ne sais quelle contraction douloureuse qui sem-

1. Dans l'intervalle de la précédente lettre à celle-ci, madame de Rémusat avait passé trois semaines à Paris, où elle avait laissé son fils Charles.

2. Madame de Nansouty.

blait devoir s'affaiblir en présence de mon mari, et, en effet, quand je l'ai vu, j'ai beaucoup pleuré, j'ai pu nommer mon enfant dont je chassais la pensée pendant ces quatre jours, et je me trouve mieux. Vous sentirez tout cela parfaitement.

Je vais me reposer et attendre mon prince[1] qui arrive vendredi, et pour lequel il faut mettre ma maison sens dessus dessous. Je vais déménager tout en arrivant et chercher dans un grenier un lit et une baignoire où je demeurerai jusqu'à cette arrivée.

Adieu, ma chère amie, la plume me tombe des mains; je ne sais vous parler ni de moi ni de vous. Je me rappelle comme vous m'avez dit adieu, et cela me fait mal. Dans quelques jours je serai plus sage : attendez-moi donc et écrivez-moi.

XX

Ce samedi 18.

Je commence, ma chère amie, à être un peu de mauvaise humeur contre vous : il me semble que voilà un bien long temps que je suis partie et je n'ai point encore démêlé votre écriture dans mes paquets. Je viens vous en faire des reproches, ce soir, quoique cette lettre ne parte que mardi et que d'ici là j'espère que j'aurai reçu quelque chose. C'est ce qui fait qu'après avoir un peu déchargé ma bile, je brise cet article et je me mets à répondre d'avance à cette lettre qui, j'espère, est en route à présent.

Hélas! ma chère, je puis bien, en effet, y répondre d'avance, car je suis à peu près sûre de ce qu'elle contiendra, et je prévois vos aimables paroles sur le renouvellement de l'absence. Je n'ai aperçu Paris, ou plutôt mon pauvre quartier, que pour mesurer encore mieux le courage dont j'ai besoin contre tant de séparations à la fois. Je me trouvais isolée, il y a deux mois : jugez où j'en suis maintenant, quand je me vois si loin de mon fils.

Cette privation est d'autant plus pénible que je vis seule presque toute la journée. Je ne vois mon mari qu'aux heures

1. Le duc d'Angoulême. (Voir *Correspondance de M. de Rémusat*, tome I, p. 96.)

des repas ; il est accablé de besogne et quelquefois, pour m'achever, j'ai peur que cet excès de travail et la sorte de tension à laquelle il est condamné ne le fatigue. Plus nous allons, plus il semble qu'un préfet ait à faire. Nos têtes vont toujours s'échauffant dans ce pays, les passions s'y aigrissent, les vengeances se multiplient, et un préfet est dans un pays comme celui-ci une sorte de représentant de tous les ministres, auquel les gens de tout état et de toute classe viennent apporter leur humeur et leurs passions.

On dit toujours que cela n'aura qu'un temps ; mais ce temps sera long, je pense, et nous sommes encore dans notre Midi fort loin de vouloir du repos. J'ai pris mon parti, pour porter ce fardeau qui m'est un peu lourd, de m'efforcer à ne pas laisser aller mon imagination plus loin que la journée ; je ne regarde que le moins que je puis au lendemain, je tâche de me faire mille petites occupations et j'abandonne ma barque à la Providence et au hasard, qui est encore quelquefois une providence.

On vous aura dit les mouvements de Nîmes et le départ subit du prince[1] : nous l'attendons mardi prochain, et nous

1. « Votre tante vous aura conté, mon enfant, l'arrivée et le prompt départ du duc d'Angoulême... Vers le soir, la vérité a commencé à se répandre ; on a su que Monseigneur avait ordonné, lors de son passage à Nîmes, que les temples protestants fussent ouverts ; qu'il s'était élevé une émeute lorsqu'on avait voulu exécuter cet ordre ; que le général de Lagarde [le comte de Lagarde, ancien émigré, ami du duc de Richelieu], commandant la division, avait eu une balle dans la poitrine, et que Monseigneur était reparti sur-le-champ, avec une célérité et un dévouement vraiment admirables, pour soutenir les ordres qu'il avait donnés... Peu s'en faut à présent qu'on ne veuille se replacer au temps de la Ligue, et que ces démêlés ne fassent renaître les mêmes troubles. Je ne désespère pas d'entendre, d'ici à peu de jours, parler des Albigeois. On trouvait fort bon que les catholiques de Nîmes eussent fermé les temples protestants, et chassé de cette ville les négociants qui l'habitaient, en brûlant leurs maisons. On ne blâmait pas trop même le meurtre du général Lagarde (qui, heureusement, n'est point mort de sa blessure), et on s'étonne que Monseigneur aille au secours des *infidèles* et d'un général français. » (Madame de Rémusat à son fils Charles ; lettre du 15 novembre 1815. — *Correspondance de M. de Rémusat*, tome I, pp. 103 et suivantes. — Voir aussi pp. 131-133.)

« Vous n'avez point, comme nous, des gens en correspondance avec les habitants de Nîmes, qui ont l'inconcevable absurdité de se plaindre de tout ce que votre prince a fait, et qui l'accusent d'avoir reçu trois millions des protestants pour persécuter les catholiques. J'ose à peine écrire cela ; vous croyez rêver. Eh bien, cependant, voilà ce qu'on m'a dit de vingt côtés. C'est à croire qu'on est fou, que tout le monde est abruti... » (Charles de Rémusat à sa mère ; lettre du 7 décembre 1815. — *Correspondance de M. de Rémusat* ; tome I, pp. 144-145.)

savons que cette dernière émeute est calmée, mais il existe une haine profonde entre les protestants et les catholiques ; si nous nous battions, la religion ne serait sûrement que le prétexte, mais il suffirait pour donner une couleur sombre à nos discordes. Heureusement que ce département n'a guère que quatre à cinq mille protestants, tranquilles jusqu'à présent ; ce sont les pays environnants où ils abondent, et nous pourrions encore demeurer paisibles quand notre voisinage serait agité.

Un voyageur raisonnable serait bien embarrassé, ma chère amie, en parcourant la France dans ce moment, d'expliquer les motifs de la dissidence des opinions d'un pays avec un autre qui n'est quelquefois séparé que par une rivière ou un simple grand chemin. Ici, dans notre bonne ville de Toulouse, il serait peu sûr de se montrer dans les rues sans une cocarde blanche à son chapeau ; à Auch, qui n'est qu'à trente lieues, on ne permet aucun signe extérieur qui annonce les opinions ; plus loin vers notre gauche, on ne voudrait que des cocardes vertes, etc. Que dire, si ce n'est que les Français sont encore malades et que la plupart d'entre eux ne veulent pas guérir?

Au reste, ce ne sera pas la faute de l'aimable prince qui est maintenant dans ce pays si nous ne sommes ni sages ni heureux : il ne s'épargne ni la fatigue ni même les dangers, et il est vraiment admirable de conduite, de discours et de dévouement au Roi et à la patrie. Notre pauvre ville, qui l'aime à l'adoration et qui ne l'a vu qu'un instant, est dans ce moment triste et abattue de son absence, et cette peine se fait remarquer dans toutes les classes d'une manière fort touchante ; je crois que nous allons faire un beau bruit à son retour et il l'aura bien mérité. Nous sommes devenus des juges tellement sévères pour tout ce qui est sur ou proche des trônes que je vous avouerai que, vivement émue de ce qui vient de se passer sous mes yeux, j'en ai écrit fidèlement la relation ; je l'ai envoyée à madame de Chastellux pour qu'elle s'informât s'il n'y a aucun inconvénient à la publier, et, du moins d'où je suis, je pense qu'elle ne ferait point un mauvais effet dans un journal. Si ces dames sont de mon avis, vous la lirez en vous disant bien que, loin d'avoir rien exagéré, je n'ai pas tout dit, et que les choses se sont absolument passées comme je les raconte.

Il me semble que vous avez bien de la peine à juger le maréchal Ney[1] : vous qui êtes une personne expéditive, vous devez dire de belles paroles, et sur ce malheureux traité[2] qui ne paraît point. Peut-être que, lorsque cette lettre vous arrivera, le maréchal sera mort, et le traité signé, et alors vous rirez ou plutôt vous soupirerez avec moi des mécomptes de l'absence. Pensez donc, ma chère amie, qu'à sept jours de date de toutes choses, je passe mon temps à ravauder sur ce que vous avez déjà oublié; et quand je songe que mon avenir est pour ainsi dire votre passé, je ne veux plus songer, et je plante tout là.

Ce lundi 20.

Je reçois votre lettre, comme je m'y attendais. Que je vous plains, ma pauvre amie, et se peut-il que votre petit Auvers soit encore pays conquis! Vous ferez bien de ne pas vous engourdir dans votre découragement et de continuer vos réclamations. Enfin, si vous n'avez pas eu assez de pouvoir pour garder un sous-préfet, vous devez facilement pouvoir changer votre maire, dont la devise n'est assurément point à l'ordre du jour. Consultez madame de Vintimille, elle qui est si bien d'avis qu'il ne faut pas se laisser assommer, et agissez un peu.

Je n'ai recu par cet *ordinaire* (j'aime ce mot, parce qu'il est de mon temps favori), je n'ai reçu que des lettres tristes : celles de ma sœur le sont toujours, et j'en ai une de cette pauvre madame de Lascours. Vos Poitevins ont été bien sévères pour elle, et, comme je connais parfaitement les allures de province, je comprends ce qui lui arrive et comment il

1. Le vendredi 10 novembre 1815, le conseil de guerre s'était déclaré incompétent; le procès du maréchal Ney devait commencer, devant la Chambre des pairs, le lundi 20. (Voir *Correspondance de M. de Rémusat*, tome I, pp. 100, 101, 112, 145-147.)

2. Le traité de paix entre la France, d'une part, et la Grande-Bretagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie de l'autre : « Le traité est signé; on devait le porter aujourd'hui aux deux Chambres. Mais il a fallu laisser reposer la Chambre des pairs. On voudrait l'envoyer samedi, mais le procès retardera tout. » (Charles de Rémusat à sa mère; lettre du 21 novembre 1815. — *Ibid.*, p. 112.)

lui arrive. Si mon cousin[1] avait laissé le ménage à Clermont, où il était aimé, tout cela ne serait point arrivé. Le ciel a bien fait de me faire femme et, par conséquent, sans aucune chance pour devenir ministre : j'en aurais été vraisemblablement un très mauvais, car j'aurais souffert de cette responsabilité de la fortune et du sort de tant de familles et d'individus qui aurait pesé sur moi.

Vous avez bien raison de dire que j'ai besoin de croire que ce que je fais sera utile non à mon avenir, auquel je ne regarde guère, mais à celui de mon fils pour avoir du courage : car je vous confesse qu'il m'en coûte beaucoup de vivre loin de mes habitudes. Ce n'est pas la partie agitée de la vie de Paris que je regrette, mais ce repos d'esprit que me donnait la non-responsabilité de mille choses, et puis précisément cette uniformité de mes soirées et cette entente de moi à mes amis qui existait encore même dans nos discussions les plus opposées. Il n'y faut plus penser et laisser couler l'eau, ou plutôt courir le torrent.

Je ne vous dis rien de ce procès de Ney, dont les journaux sont pleins, parce qu'il sera bien avancé quand ceci vous arrivera [2]. Je ne sais si je me trompe, mais je trouve qu'il y a de l'effroi dans le discours de M. de Richelieu [3]. Il est vrai que de loin on juge mal.

Je suis charmée du retour de force de notre oncle. Je lui enverrai dans trois semaines un beau canard de Lafitte, dont il me dira des nouvelles ; j'y avais pensé pour la Saint-André[4], mais il ne serait point encore assez engraissé.

Faites, ma chère, mille compliments à mademoiselle Betz[5], et dites à M. Bertrand de m'écrire des nouvelles de son patron, et de lui demander ses commissions pour moi.

1. Madame de Rémusat, dans sa correspondance, a coutume de désigner ainsi M. Pasquier.

2. Il commençait le jour même où cette lettre fut écrite.

3. Le discours violent par lequel, au lendemain du jour où le conseil de guerre s'était déclaré incompétent, le duc de Richelieu, premier ministre, avait déféré l'affaire du maréchal Ney à la Chambre des pairs.

4. L'abbé Morellet s'appelait André.

5. La sœur de madame Chéron.

XXI

Ce jeudi 7 décembre.

Je suis bien affligée, ma chère, de ce que vous me dites et vos soldats d'Auvers me pèsent extrêmement; j'espère cependant que la signature du traité doit enfin vous débarrasser. Vous aurez beaucoup plus souffert qu'une autre, et assurément bien moins crié. — Je remercie votre cher oncle de m'avoir regrettée. Certes, j'aurais tenu ma place à cette bonne petite soirée et j'aurais embrassé cet excellent homme de tout mon cœur; votre lettre et ses vers m'ont fait pleurer : j'admire qu'il se soit oublié pour ne parler que des affaires publiques et que l'amour de cette pauvre France soit encore son sentiment dominant[1]. Embrassez-le tendrement pour moi.

Je crois comme vous, ma chère amie, qu'il y a un peu d'humeur personnelle dans le mécontentement de certaines gens; nous avons peut-être dans ce moment la même pensée et, si vous répondez à mon idée, vous me direz dans quelle situation vous paraît être mon grand cousin. Ne l'attaque-t-on pas un peu? Il est bien vrai, après cela, que je trouve que le travail des Chambres ressemble un peu plus à une suite de querelles particulières qu'à des discussions animées par le bien public. Il est clair qu'on en veut à M.r de Marbois, je suis trop éloignée pour savoir la raison, et, si cela continue, vous le verrez forcé de donner sa démission : je suis loin de décider s'il a tout ce qu'il faut pour être un bon garde des sceaux, mais je m'attristerais de voir le ministère se renouveler si souvent et je crains que cela n'ébranle la confiance générale.

Au reste, je parle de tout cela comme une provinciale et peut-être ma lunette n'est-elle point bonne. Mais, ma chère, il faut dans ce temps-ci avoir une bien grande provision

1. « Nous avons, ce soir, souhaité la fête à l'abbé Morellet, qui marche très lentement... Il va y avoir un an qu'il s'est cassé la cuisse ; c'était, je crois, pour trouver moyen de faire encore des progrès à quatre-vingt-neuf ans. Cela est merveilleux; il nous a lu des stances pleines de force et d'âme, qu'il m'a promis de me donner pour vous les envoyer ». (Charles de Rémusat à sa mère ; lettre du 28 novembre 1815. — *Correspondance de M. de Rémusat*, t. I, p. 139.)

d'amour du prochain pour résister à la *haine effroyable* du Misanthrope. Il y a tant de bruit à Paris que tout s'y choque, s'y succède et s'y efface promptement; mais, dans nos provinces, on a le temps de voir toutes choses à l'aise, et la pauvre humanité est bien laide à présent. Les haines, les petites vengeances, les calomnies les plus absurdes se couvrent ici des noms sacrés de Dieu et du Roi. On voudroit déplacer tout le monde dans l'espoir d'être placé à son tour. L'autorité est assaillie de dénonciateurs et dénoncée à son tour si elle veut seulement être juste. On ne craint pas, pour avancer, d'attenter légèrement aux réputations, de détruire l'existence des familles. On entend dire que tel homme est un scélérat avec le ton qu'on aurait employé autrefois à dire qu'il était ennuyeux. Enfin, tout cela fait mal au cœur à voir; le désintéressement n'est point assurément au nombre des vertus à la mode et, si le Roi voulait, comme le roi de Naples, récompenser ceux qui ne demandent rien, la liste des pensions serait bientôt faite.

Et cependant nos princes ne prêchent que la tolérance et la paix. Celui que nous avons ici possède, à un point très étendu, toutes les nobles qualités de l'âme; plus offensé que qui que ce soit et se retrouvant ici au milieu des pays où la trahison l'a livré à son ennemi [1], il ne cherche point à connaître les coupables et montre visiblement que, s'il croit devoir punir comme prince, comme homme il aime à pardonner. Il est impossible de le voir de près sans s'attacher beaucoup à lui; vous savez comme j'aime à aimer, et vous imaginez facilement avec quel plaisir je me livre à tous les sentiments doux que cet aimable prince m'inspire. Il n'y a pas un mot qui ne soit vrai dans ce que vous avez lu dans *le Moniteur*, et je pourrais faire une collection touchante de tous les mots bons et droits qui échappent à son âme. Sa piété est extrême et pas gênante le moins du monde; je le vois ici aller à la messe tous les matins sans s'enquérir si on l'y accompagne, ses aides de camp même n'y sont point forcés et ne l'y suivent que le

1. On sait que le duc d'Angoulême, lorsqu'il avait essayé de s'opposer à la marche de Napoléon revenant de l'île d'Elbe, avait été abandonné par les siens et tenu prisonnier pendant plusieurs jours, à Pont-Saint-Esprit, avant de s'embarquer à Cette pour aller à Barcelone.

dimanche; les jours maigres, il mange son poisson sans regarder ce que les autres font; il s'amuse du spectacle, permet à la plaisanterie de se mêler à la conversation, et vit avec sa maison, qui est composée de jeunes gens, comme un père au milieu de ses enfants. Il paraît avoir le caractère doux, quoique sa volonté soit ferme et toujours énoncée de manière à le montrer, et il a surtout une qualité rare et que j'aime extrêmement, c'est une sérénité d'âme qui en montre toujours la pureté.

Voilà, ma chère amie, ce que m'a paru ici M. le duc d'Angoulême, et ce qui doit consoler notre avenir. Il ne néglige aucune occasion de savoir; il questionne, écoute les réponses, et, quand il croit apercevoir la vérité, il change très bien d'opinion. Avec cela, il est populaire et il aime la France comme un Bourbon. Ce matin, il disait à mon mari, avec un accent que je voudrais faire passer jusqu'à vous : « Ah ! monsieur, si on voulait nous donner le temps, quel bien on pourrait faire à cette belle France — encore belle, ajoutait-il en soupirant, en dépit de l'Europe et d'elle-même ! »

Depuis quelque temps, vous trouverez que toutes mes lettres sont pleines de lui : c'est qu'il me fait du bien de le louer, et je me repose en l'aimant. Ma chère amie, je ne suis point faite pour les passions violentes, la haine m'est réellement personnellement inconnue ; elle devrait, pour tous les Français, venir s'éteindre auprès de tant de vertus.

Il me paraît qu'on est content de mon fils ; et moi, je le suis fort de ses lettres. Je craignais un peu qu'il ne se perdît dans les visites, mais ma sœur me mande qu'il passe beaucoup de temps seul, et j'en suis charmée, car il a beaucoup à apprendre encore. Je m'applaudis toujours de m'en être séparée, quelque mal que j'en éprouve : il eût perdu son temps ici, il n'aurait rien vu de bon à regarder, et je ne sais si j'eusse toujours été bien tranquille de l'évidence dans laquelle il se serait trouvé. Il travaille, il se fait des amis, profite de ce qui se passe sous ses yeux, apprend à vivre sans moi, qui, comme il dit lui-même, négociais toujours pour lui, et cet essai de ses forces le formera plus que n'eussent fait mes conseils : car l'expérience ne se remplace pas, et encore même nous suffit-elle toujours ?

XXII

Ce vendredi 22 décembre.

Voilà qui est prouvé, ma chère, il n'y aura jamais entre César et moi le moindre moyen de comparaison, je me hâte de vous en avertir pour que vous n'en cherchiez pas ; et je vous déclare que j'aime mieux être la cent millième à Paris en robe de chambre et causant avec vous les pieds sur les chenets que la première partout ailleurs. Si je n'étais pas décidée courageusement à résister à l'ennui, je sens qu'il me gagnerait précisément par l'obligation où je suis d'avoir ici de l'importance; mes amis et le repos, voilà désormais ce qui me conviendrait et ce dont il faut que je vive privée.

Ces petites passions qu'enfante dans ce temps-ci la vanité des prétentions, encore amoindries par les chétives dimensions de la vie de province, m'environnent de tous côtés et me déplaisent à l'excès. Il semble que je m'aperçoive encore plus, où je suis, de la disproportion énorme qui existe entre nous et notre histoire. Elle est très imposante, très grande, notre histoire; Dieu sait quel parti les écrivains tireront quelque jour du récit de nos calamités, mais je ne sais comment ils expliqueront comment des fils aussi grêles que ceux qui sont tendus sous nos yeux, comment tant de médiocrité de tous côtés ont pu conduire et produire des faits si gigantesques : en attendant, cela fait mal au cœur à regarder et je ne sais où prendre un point de vue pour nous voir.

Peut-être doit-il toujours en arriver de même d'une nation longtemps flétrie par le despotisme. Les hommes sortent énergiques et animés des désordres populaires, mais ils sont amoindris par la tyrannie : après la chute du despote restent encore en mouvement les petites passions qu'il aimait à tenir éveillées, certain qu'il était de les diriger à son gré, et de là vient cette ridicule agitation où nous sommes tous et qui montre l'humanité par un triste côté.

Vous vous moquerez de moi et de mon radotage tant qu'il vous plaira, ma chère, mais en attendant mieux je soutiendrai

toujours que l'amour pourrait nous tirer seul d'affaire. Mais, vous le savez,

Amour est mort : ce pauvre compagnon
Est enterré sur les bords du Lignon.

Et, malgré notre soleil ce n'est point en Languedoc qu'il ressuscitera. J'ai mandé à ma sœur hier que, lorsque nos jeunes gens sont, par hasard, amoureux dans ce pays, ils tombent en apoplexie aux pieds de leurs maîtresses et meurent en six heures de temps. C'est ce qui vient d'arriver dans cette ville, et en voilà assez pour achever de perdre mon pauvre ami. On en a conclu que la haine était meilleure pour la santé, et on s'est mis de plus belle à crier, blâmer et appeler les supplices. Oh! que ces petits bourreaux en cornettes m'impatientent! Quand je les vois si aigres, si animées, si violentes, et pourtant si dévotes, si exactes au jeûne et à l'office, je serais toujours tentée de leur dire comme madame de Sévigné à M. de Guitaut : *Mieux vaudrait souper.*

Malgré ma mauvaise humeur, je ne suis cependant pas si noire que beaucoup d'autres ; je crois au retour de l'ordre, parce que nous n'aimons pas plus à nous désheurer qu'au temps du cardinal de Retz. On me rabat les oreilles de l'exemple de la Pologne; ceci n'y ressemble point du tout : le partage de la France est impossible, Paris ne peut pas devenir tout bonnement une ville de garnison, et le roi de Paris le sera toujours d'un grand État. Nous retrouverons de l'argent peu à peu, nous aurons de belles moissons et beaucoup de vin à vendre aux étrangers, car j'ai planté cette année six arpents de vignes ; et quant à nos statues, que j'ai d'abord un peu pleurées[1], il faut mettre Racine sur le piédestal de l'Apollon ; Corneille, au lieu et place du Laocoon ; *ma chère amie*[2], ne vous en déplaise, là où était la Vénus, et tant d'autres que vous nommerez vous-mêmes, une belle figure de Louis XIV brillant sur tout cela dans le plafond, et ensuite écrire au maréchal Blücher comme les Lacédémoniens : *Viens les prendre !*

1 L'Apollon du Belvédère, le Laocoon, la Vénus de Médicis, etc., venaient d'être enlevés du Louvre, par les alliés, malgré la résistance de Louis XVIII et de Denon, directeur général des musées.

2. Madame de Sévigné.

Que dites-vous de ce nouveau Muséum? Il rit beaucoup à mon imagination. Il aurait quelque chose du salon de votre cher oncle, mais il faudrait en ôter quelques figures que je sais bien et sur lesquelles je me disputerais avec lui. O mes beaux jours de dispute ne vous reverrai-je donc plus!

M. Bertrand m'écrit que le *Super flumina* de votre saint André[1] a produit un très grand effet dans ce salon que je regrette tant ; en disant ces stances ici dans ma petite chambre, en me représentant cette voix ferme dont vous me parlez, cette belle et touchante vieillesse, cette âme si jeune encore et qui doit nous conserver le corps si longtemps, je me suis attendrie, et mon mari qui m'écoutait avait les yeux aussi rouges que moi. En tout, ma chère amie, je ne sens guère que je vis que lorsque je reçois vos lettres ou que je vous écris ; le reste du temps une grande partie de mon *moi*, fort inutile à tous ces gens-ci, demeure comme endormie. Je parle avec mon monde et ne cause guère ; si je suis seule, je lis l'histoire de France et j'y trouve que les idées libérales datent de loin, car j'y vois un certain Adalbéron, archevêque de Reims, qui disait à Hugues Capet lorsqu'il voulut le faire Roi, *qu'il ne dépendait pas de lui seul de donner un Roi à la France, et que c'était l'affaire du public, non pas d'un particulier*.

Vous trouverez ces paroles dans Mézeray et vous les enverrez au *Constitutionnel*, si vous voulez. Mais que tous ces journaux sont ennuyeux ! Tous les nains et géants m'affadissent[2], et les autres sont dans l'opposition sans la moindre apparence d'esprit. Dites donc à notre petit professeur[3], à Henri et à Charles d'en faire un, je suis sûre qu'il vaudra mieux ; je me chargerai de la correspondance rurale du Midi, et personne ne rendra meilleur compte que moi de la manière dont il faut engraisser les canards et les oies.

1. Voir plus haut, p. 513.

2. Allusion au *Nain vert*, journal royaliste, apparu en juin 1815, devenu le *Géant vert ou Mélanges de politique et de littérature*, et qui devait s'appeler en 1816 *La Chronique politique et littéraire* ; allusion aussi au *Nain couleur de rose*, journal politique, littéraire et moral, par Théaulon et Dartois, — libéral celui-ci, — qui vécut de septembre 1815 à mai 1816.

3. Victor Le Clerc.

En attendant le journal, vous aura sous peu des échantillons de mon savoir-faire en ce genre.

Dites aussi à M. Villemain que je voudrais connaître son discours[1], et que je compte sur lui pour nos Jeux floraux. Enfin, chère bonne, parlez de moi à monsieur votre oncle et à votre chère sœur. Cette lettre vous arrivera vers la fin de l'année: j'ai envie de vous souhaiter pour l'autre de me revoir ; que dites-vous de cet acte de désintéressement ?

XXIII

Ce 26 décembre.

Santé, repos, bonheur pour Henri et toujours un peu de courage pour vous, voilà, chère bonne, ce qui compose mes vœux. Je pourrais, je crois, y ajouter mon retour près de vous sans que vous trouvassiez ce dernier souhait de trop ; mais je n'appuie guère là-dessus, parce que je ne vois pas de chances à un voyage pour moi dans le courant de cette année, et les espérances peu fondées ne sont pas de celles sur qui je veuille appuyer mon courage. Je suis bien sûre, ma chère amie, que vous penserez à moi lundi en embrassant Charles et même en embrassant votre fils ; donnez-moi encore un souvenir dans la chambre de votre oncle et parlez-lui de moi ainsi qu'à mademoiselle Betz.

Ah ! mes pauvres amis, que j'aurais eu du plaisir à passer cette journée avec vous, et qu'elle va me paraître solitaire et vide malgré tous les compliments que je recevrai ici !

Nous avons enfin l'hiver du Midi, un beau soleil, un temps doux, et depuis deux jours mes fenêtres sont toujours ouvertes. Comme il y a dans la femme un peu d'esprit de contradiction, je ne me porte pas si bien depuis qu'il fait beau, et je garde la chambre avec quelques-unes de mes misères. J'ai l'enfantillage de n'être pas trop fâchée de souffrir dans cette douce température, afin qu'on ne vienne pas me la jeter à la tête si jamais mon bon sort me ramène vers vous; et puis, quand il me serait prouvé que le soleil du Midi me convient,

1. M. Villemain, nommé professeur d'éloquence française à la Faculté des lettres, venait de prononcer son discours d'ouverture.

j'aimerai toujours mieux un peu plus de malaise à côté de vous. D'ailleurs, je mène une vie qui a plus de mouvement que d'intérêt et qui me fatigue : je reçois et rends nombre de visites ; vous connaissez ce métier ; il faut tenir tête à une grande ville, se tendre sans cesse pour dire des riens, s'agiter de minuties, faire de grandes affaires d'un dîner ou d'un bal, se parer. Enfin toutes choses que je déteste ; il n'y parait pas ; mais ce train m'ennuie et tout le beau de mes projets est de planter là mes Toulousains au printemps et d'aller respirer l'air d'avril auprès de mes montagnes. Mais auparavant j'ai tout ce redoutable carnaval à traverser et je dis souvent comme cette pauvre madame de Grignan. « Je voudrais dormir et me reposer pour mon argent. »

Adieu, chère amie ; il est en règle qu'une lettre de bonne année soit courte ; si je m'en croyais, je ferais facilement celle-ci plus longue, mais aussi vous seriez assommée de mon écriture ; je vous quitte en vous embrassant tendrement et tristement.

XXIV

Ce 27 décembre.

Vous avez bien raison de dire que je dois trouver dans cette ville un certain nombre de personnes plus raisonnables qui pourraient me composer un cercle paisible, et je les prendrais volontiers dans quelque classe que ce fût, mais une foule de circonstances particulières s'opposent encore au soulagement que j'en retirerais. Le parti exalté exerce une sorte de puissance qui imprime la terreur à tout le monde : on demeure donc chez soi ; les femmes, par goût, par usage, sont sédentaires ; les hommes préfèrent les cafés aux salons, ou le spectacle, qui est une espèce de café, et avoir dans cette ville une petite société est presque chose impossible.

C'est une méfiance des uns aux autres, un penchant à se nuire, un usage de se déchirer mutuellement qui rend la conversation difficile. Ensuite un grand fond d'ignorance : on ne reçoit point un livre nouveau, excepté les brochures de partis ; presque personne ne pense à ouvrir un livre ancien. On ne cause point, on ne conte rien ; il n'est point

question de faire de musique, de se réunir pour deviser, les pieds sur les chenets; la dévotion est toute en pratique et point du tout en morale : mon ami Nicole ne serait pas compris, je vous jure.

Enfin, c'est un monde tout neuf pour moi, qui le serait beaucoup pour vous, plein de préjugés, de préventions, sous le reflet des habitudes espagnoles que le voisinage a conservées. Je ne sais plus à qui je mandais ce qui est arrivé à mon mari, il y a un mois, et qui vous donnera une idée des facilités de l'administration. Vu la misère générale, M. de Rémusat a fort encouragé et soutenu les dépôts de mendicité. Une belle députation de prêtres et de dévots est venue lui demander raison de ce soin qu'il prenait, lui reprochant amèrement qu'il attaquait la religion par cette conduite ; que, les pauvres étant les représentants immédiats de J.-C., les déranger dans l'état de mendiants était un sacrilège. Mon mari n'a pas laissé que de poursuivre son travail, mais il a fallu faire enlever de force les mendiants, et encore se trouve-t-il tous les jours des gens riches qui donnent à ces mendiants des cautions au moyen desquelles ils sortent du dépôt, retournent à leur borne tendre la main, et le soir souvent dépouillent au coin des rues celui qui les a secourus.

Vous concevez d'après cela, que même dans les occasions les plus simples, l'administration qui veut tenter quelque amélioration est toujours obligée de la faire exécuter dans une forme arbitraire qu'il est désagréable d'employer. Enfin, ma chère, ouvrez l'histoire de France, lisez l'histoire des Albigeois, les guerres de Toulouse, et, depuis, le temps du massacre de Duranti[1] : concluez qu'on en est encore à peu près à toutes ces façons de voir et de faire.

La politique est donc venue ensuite échauffer les passions sur ce fond ; elles auront d'autant plus de durée que l'ignorance les entretient : on ne veut rien savoir de ce qui est vrai, mais seulement de ce qui flatte le parti, on se crée des incidents, on rêve des personnages, et, si on essayait de faire arriver la vérité, on se ferait assommer. La violence des caractères enflamme également de tous les côtés : ceux qui ne sont

1. Le président Duranti, massacré par des ligueurs, à Toulouse, en 1589.

point dans le royalisme exalté tombent dans un système républicain effrayant. Les manants sont terribles de part et d'autres ; si je ne sais quel événement faisait éclater les différentes mines, on se traiterait sans quartier et la morgue de la noblesse pourrait être cruellement punie par la sauvage férocité de l'artisan.

Il est en vérité très possible que quelque malheur fût arrivé sans l'habileté vraiment singulière avec laquelle mon mari contient ces deux factions : il a trouvé moyen avec des formes douces, mais une fermeté qui n'a jamais reculé, d'en imposer beaucoup ; on le craint de part et d'autre ; on l'a vu s'exposer sans hésiter, on sait qu'il serait difficile de l'effrayer, et j'ai la certitude que s'il n'avait donné de bonne heure cette idée de lui, il eût été perdu dans toute l'horrible étendue de ce mot.

Si je vous revois, comme je l'espère, je vous conterai des choses qui vous feront frémir, et vous conviendrez encore plus que vous ne le faites à quel point je devais désirer de sortir de cette fournaise. Mais il n'y faut plus penser ; ayons patience et soumission, et espérons que je pourrai enfin respirer l'air plus doux que vous me promettez. Au reste, dans ce moment, nous sommes assez paisibles. Je reprends un jour la semaine prochaine ; j'ai fait de nombreuses visites, on ne m'a guère reçue : j'ai l'air de croire qu'on n'y était pas, nous verrons si on me les rendra. J'ai donné quelques dîners, en commençant par ceux dont j'étais sûre ; l'hiver se passera dans ce manège et nous verrons après.

Adieu, ma chère, cette lettre est courte parce que j'ai la migraine ; je n'ai pas voulu laisser partir ce courrier sans vous demander pardon de mes tristesses et sans vous dire que mon pauvre cœur tout resserré, tout contristé en lui-même, est tout plein de tendresse et de reconnaissance pour vous !

(A suivre.)

LA FONDATION

DES

UNIVERSITÉS FRANÇAISES

Une loi du 10 juillet 1896 a constitué les facultés françaises en universités.

Cette loi est une date dans l'histoire de notre haut enseignement ; elle y marque la fin d'une étape et le commencement d'une autre. Pour la pleinement comprendre, il faut donc la rapprocher de ce qui l'a précédée et déterminée. Les quatre articles dont elle se compose, et qui lui donnent une apparence des plus modestes, sont en réalité l'achèvement d'une longue et laborieuse évolution, dont les vrais commencements se trouvent dans les travaux des assemblées révolutionnaires.



A la place des universités de l'ancien régime, tuées par leur constitution, par leurs abus, par leur hostilité contre la philosophie du XVIIIe siècle, la Révolution, née précisément de cette philosophie, voulut avoir, pour l'enseignement et pour la culture des sciences, des établissements conçus et organisés d'après le type même de la science et des sciences. Elle produisit de l'enseignement supérieur une théorie qui n'a été dépassée nulle part, qui n'est encore pleinement réalisée en aucun lieu, sauf peut-être en quelques universités des États-Unis. Dès le

premier jour, elle le conçut comme un vaste organisme, un et multiple à la fois, un ainsi que l'esprit humain d'où vient toute science, multiple ainsi que les objets divers auxquels cet esprit s'applique, ouvert à tout ce qui peut être sujet d'études et de recherches, abstractions mathématiques, réalités physiques, réalités morales, créations des lettres, créations des arts, applications des sciences aux arts techniques, avec autant de compartiments qu'il y a de divisions naturelles dans les choses, compartiments distincts, mais non séparés, dans lesquels circulerait une même vie, un même esprit. C'était l'Encyclopédie mise en acte. Que telle ait été la conception propre de la Révolution française en matière d'enseignement supérieur, on ne saurait en douter. Les premiers linéaments en apparaissent dans un écrit de Mirabeau au début de la Constituante; elle se trouve plus visible dans le rapport de Talleyrand à cette même Assemblée; elle éclate dans celui de Condorcet à la Législative; elle se retrouve dans des rapports plus obscurs, sous la Convention, sous le Directoire, comme une production naturelle de l'esprit de la Révolution.

Pourtant, en fait, ce que la Révolution a créé, dans cet ordre, ce ne sont pas, l'Institut mis à part, de ces vastes établissements ouverts à toutes les sciences, où elles eussent été groupées selon leurs affinités et leurs liaisons; ce furent des *écoles spéciales*, c'est-à-dire des établissements particuliers, limités chacun à l'étude d'une science déterminée ou d'un groupe déterminé de sciences : écoles de mathématiques, écoles de médecine, école d'histoire naturelle, école de langues orientales, censées se suffire chacune à soi-même, fragments séparés et incoordonnés de l'ensemble rêvé. Pourquoi le fait fut-il en désaccord avec la conception? On n'a pas à le rechercher ici. Il suffit de constater qu'avec le fait la Révolution a laissé la conception. La conception, c'étaient les universités, au sens moderne du mot. Le fait, ce furent les écoles spéciales. Pendant près d'un siècle le fait prévalut sur la conception.

Aux écoles spéciales créées par la Convention, le Consulat en ajouta d'autres, les écoles de droit. Des écoles de médecine et des écoles de droit, l'Empire fit des facultés; à côté de ces facultés, obtenues par un simple changement de nom,

il créa des facultés des lettres et des facultés des sciences. Mais, sous un vocable nouveau ou plutôt renouvelé de l'ancien temps, ce furent toujours des écoles spéciales pour la médecine, pour le droit, pour les lettres, pour les sciences. Elles n'eurent ni l'ampleur ni le développement que comporte un enseignement savant, à visées générales. Elles furent avant tout des jurys d'examen en vue de la collation des grades que l'État exigeait désormais pour l'exercice de certaines professions. Enfin, bien qu'incorporées à l'Université impériale, bien que placées trois par trois, quatre par quatre, dans les mêmes villes, elles furent étrangères les unes aux autres, sans rapports, sans vie commune, sans unité. Dénuées à peu près complètement des ressources indispensables aux recherches savantes, médiocre fut leur existence, médiocres leurs résultats. De temps à autre, quelques-unes d'entre elles reçurent de professeurs éloquents un éclat factice et passager. De temps à autre, il sortit de leurs pauvres laboratoires quelque grande découverte. Au total, elles n'eurent pas dans la vie de la nation et dans la science française un rôle comparable à celui des universités allemandes dans les pays allemands.

A la fin du second Empire, cette médiocrité commença à être vivement sentie et dénoncée. Misère des bâtiments, insuffisance des crédits, détresse des laboratoires, absence des premiers instruments de travail, torpeur des institutions, et, trop souvent, avec beaucoup de talent, langueur des hommes, devinrent chez les savants une plainte à peu près générale. Après la guerre de 1870, à la plainte des savants se joignit celle des patriotes. Il apparut que l'insuffisance de notre enseignement supérieur avait bien pu être une des causes de la défaite, et dès lors la réforme de cet enseignement s'imposa comme un mode du relèvement national.

On avait jugé à ses fruits le système des écoles et des facultés spéciales. Il en fallait un autre. Un seul parut possible, celui-là même qui en Allemagne avait produit des fruits si différents, celui que la Révolution, impuissante à le réaliser, avait laissé comme un héritage à reprendre et à faire valoir. La conception n'avait pas sommeillé tout ce temps. Sous le gouvernement de Juillet, en plein triomphe des facultés spé-

ciales, isolées et dispersées, elle avait reparu. « Paris, a écrit Guizot dans ses *Mémoires*, attire et absorbe moralement la France. » A ce mal, il ne voyait qu'un remède : la création, en contrepoids à Paris, de quelques grandes universités dans les départements. Ces universités, Guizot les rêvait complètes. Pour les avoir complètes, il les voulait rares. « Il n'y a pas en France dix-sept points où l'on puisse réunir avec quelque chance de succès toutes les parties de l'instruction supérieure l'ensemble des connaissances humaines et des études nécessaires aux professions libérales. »

Avec Paris, quatre Universités provinciales lui paraissaient suffire : Strasbourg, Rennes, Toulouse, Montpellier. Ce ne fut qu'un projet individuel et sans lendemain. L'opinion n'y était pas. Elle ne réclamait dans l'enseignement supérieur « aucune œuvre générale et nouvelle ». Elle n'était préoccupée à cet égard d'aucune grande idée ; « le haut enseignement tel qu'il était constitué et donné, suffisait aux besoins pratiques de la société, qui le considérait avec un mélange de contentement et d'insouciance. »

Il en fut autrement après 1870. On sentit avec vivacité le besoin d'une réforme générale et d'un renouvellement des institutions. Depuis quelque temps déjà, c'était le vœu des savants. Avivé par un sentiment patriotique, ce fut bientôt celui de tous ceux qui avaient conscience et souci des plus hauts intérêts du pays. Une réforme de l'enseignement supérieur s'imposait. Mais quelle réforme ? Les hommes les plus compétents étaient d'accord pour signaler comme cause essentielle du mal la multiplicité et la dispersion des facultés, et comme remède, la concentration des facultés des divers ordres en un nombre limité de centres, « puissants foyers d'étude, de science et de progrès intellectuel ». De puissants foyers d'étude, de science et de progrès intellectuel, qu'était-ce, au fond, sinon la conception même des encyclopédistes et des philosophes de la Révolution, vaincue par les faits, durant un siècle, et renaissant comme la vérité même ? Qu'était-ce encore, sinon ce qu'en tout pays on appelle des universités ? A partir du moment où la réforme de l'enseignement supérieur fut tenue pour une nécessité publique, la constitution d'universités en France fut tenue pour le terme où devait

aboutir cette réforme. Le mot se présenta spontanément et s'imposa comme le signe exact de l'œuvre à entreprendre.

« Il est sage, écrivait M. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique dans le gouvernement de M. Thiers, d'avoir un certain nombre de capitales intellectuelles, où se trouvent réunies, sous la main des jeunes gens, toutes les ressources nécessaires au complet développement de leur esprit. » Et l'année suivante, en présence des Sociétés savantes, à la Sorbonne, après avoir montré les lacunes et les misères de l'enseignement supérieur, il réclamait « la formation de ces universités qui nous manquent ». A l'Assemblée nationale, M. Laboulaye déclarait nécessaire qu'il y eût des universités et qu'on n'éparpillât pas « sur la surface de la France des facultés qui se trouvent stérilisées par leur isolement ». A la même Assemblée, M. A. Desjardins proposait comme essai de créer, à Nancy, une université complète, avec les plus larges franchises. Dans le même temps, M. Paul Bert déposait une proposition de loi pour supprimer les facultés inutiles et constituer les autres en universités. De même, les plus grands savants, Michel Chasles, Balard, Claude Bernard, Pasteur, Sainte-Claire Deville, Hermite, émettaient ce vœu : « Pour fortifier l'enseignement supérieur en France, il faudrait créer cinq grandes universités, y compris celle de Paris, et donner à chacun de ces corps l'autonomie scientifique, ainsi que les ressources de tous genres pour en assurer la prospérité. » Peu à peu, avec Renan, Berthelot, Michel Bréal, Ernest Lavisse, Gabriel Monod, d'autres encore, il se créait toute une littérature pour exposer et justifier la restauration de l'enseignement supérieur par les universités.

***

Pour demander ainsi des universités, quelle vertu leur attribuait-on ? Une grande vertu : celle d'un organisme adapté à sa fonction. Pendant trois quarts de siècle, on s'était moins préoccupé du rôle scientifique que du rôle professionnel des facultés. Avec la République, le point de vue change. La science, longtemps suspecte, parce qu'elle est liberté, apparaît aux hommes d'État comme investie d'un triple office.

D'abord, un office intellectuel. Des œuvres de la troisième République, une des plus considérables aura été sans contredit le développement de l'instruction publique. Son premier devoir était l'instruction populaire. Le danger était d'avoir pour elle une prédilection exclusive. Il n'en a rien été. La République a compris que l'enseignement populaire est une canalisation et qu'il doit s'alimenter à la source vive des découvertes et des idées nouvelles, c'est-à-dire à l'enseignement supérieur. « Fermez les laboratoires et les bibliothèques, a dit Berthelot, arrêtez les recherches originales, et nous retournerons à la scolastique. » Un second office des sciences est d'être, soit directement, soit indirectement, des facteurs de richesse. De plus en plus, la science donne aux choses, à la matière brute, à la matière vivante, des formes et des valeurs nouvelles, et c'est vraiment à sa force que se mesure dans un pays la puissance de l'industrie. Dans la lutte économique des peuples, au plus savant sera la victoire. D'où la nécessité, sous peine de déchéance et de ruine, d'avoir un enseignement supérieur armé pour la découverte, apte à la production. De la science, on attendait encore d'autres services. On se disait que par elle s'établirait dans l'élite, puis, par infiltration, dans la masse, un esprit public conscient et ferme, et que par elle se maintiendrait dans la démocratie un idéal, capable de provoquer de puissants essors. C'est un moine, le P. Didon, qui écrivait dans ce temps : « L'organisation de notre haut enseignement est vicieuse. Elle produit fatalement la division dans l'ordre intellectuel, et, par voie de conséquence, dans l'ordre politique et social. Tant que cette organisation ne sera pas réformée, nul progrès, nul essor puissant n'entraînera le pays dans des voies nouvelles et meilleures. »

Avec une telle conception du rôle de la science, on ne pouvait que chercher à donner à l'enseignement supérieur l'organisme par lequel il aurait le plus de vie et de fécondité. La forme dispersée dans laquelle il avait vécu jusqu'alors était jugée à ses résultats et condamnée. Restait la forme concentrée. On savait quelles moissons elle avait données en d'autres pays. Pourquoi, en France, serait-elle moins féconde ? Pourquoi n'amènerait-elle pas professeurs et étudiants à travailler ensemble comme maîtres et compagnons ? Pour-

quoi ne provoquerait-elle pas dans les facultés une vie à vivre en commun ? Pourquoi ne hausserait-elle pas leurs visées au-dessus du terre-à-terre des disciplines strictement professionnelles ou des vanités d'un enseignement frivole ? Pourquoi ne leur inspirerait-elle pas un souci plus haut et plus général de la science ?

Les promoteurs et les champions de ces idées ne se firent pas illusion sur les difficultés de l'entreprise. La foi dans leurs idées ne les aveugla pas sur les réalités et les obstacles.

Un premier obstacle était la coexistence, avec les facultés, de grands établissements scientifiques, comme le Collège de France et le Muséum, et de grandes écoles spéciales, comme l'École polytechnique et l'École normale. Il ne pouvait venir à la pensée de personne de les supprimer ou de les amoindrir. Mais ne continueraient-elles pas d'attirer à elles l'élite de la jeunesse ? — La difficulté, pour réelle qu'elle fût, n'était pas de celles qui font reculer. Tout d'abord elle n'existait qu'à Paris. A Paris même elle n'existait que pour les sciences et les lettres ; dans les sciences et les lettres, elle n'était que partielle. Le contingent nécessairement limité des écoles spéciales mis à part, il restait matière assez abondante pour alimenter à Paris et dans les départements plusieurs universités fortes et prospères. Et puis la destination des écoles spéciales n'est-elle pas de subvenir aux besoins de certains services publics ? En dehors de leurs recrues, n'y a-t-il pas des milliers d'étudiants ? Pour ceux-là ne valait-il pas la peine de donner à l'enseignement supérieur l'organisation qu'on jugeait la meilleure ? D'ailleurs cette coexistence des universités et des écoles spéciales, au lieu d'entraver le progrès de la science, n'y contribuerait-elle pas par l'échange des services et par l'émulation ?

Un autre obstacle était l'existence même de ce grand nombre de facultés isolées, leurs habitudes, leurs traditions, les mœurs de leurs maîtres. C'est d'elles que devaient être faites les universités. On ne pouvait songer à changer du jour au lendemain des traditions invétérées. Pour les modifier, on compta sur le temps et sur l'action que finissent toujours par exercer les idées justes sur des esprits éclairés et soucieux du bien public. On compta plus encore sur les maîtres nouveaux, et on eut soin de les choisir jeunes, et bien dans l'esprit qu'on

voulait propager. Il n'y avait donc pas d'obstacles insurmontables dans les faits.

S'en trouvait-il davantage dans les idées? — Une première objection consistait à dire : en assignant la science pour objet aux universités et par suite aux facultés, on se trompe sur leur destination véritable. Leur destination, c'est de former des avocats, des magistrats, des médecins, des pharmaciens, et non des chercheurs de vérité. Sans doute la science pure est nécessaire en tout pays civilisé. Mais pour y pourvoir, n'a-t-on pas le Collège de France, le Muséum, certaines écoles spéciales? Voudrait-on transformer en savants tous les étudiants des facultés? Ce serait une chimère, et si, par impossible, elle venait à se réaliser, ce serait le pire des résultats sociaux. Que demandent ces jeunes gens, pour la plupart modestes d'origine? Un diplôme, un gagne-pain. Ce qu'il leur faut, c'est un apprentissage. Restons dans la tradition française; laissons la science aux hautes écoles, et pour les facultés ne rêvons pas autre chose qu'un enseignement professionnel.

La science aux hautes écoles, l'enseignement professionnel aux facultés, tel sans doute avait été jusqu'alors le mot d'ordre. Mais n'était-il pas devenu suranné? Pouvait-il assurer l'avenir? N'était-il pas grand temps d'en adopter un autre, la science au centre même de l'enseignement professionnel? Or il se trouvait que, juste à ce moment, la pratique si longtemps séparée de la théorie répudiait à ce divorce. La pratique sans la science, c'est l'empirisme. De ce legs du passé, on connaissait maintenant l'insuffisance et le péril. Depuis quelque temps déjà, et chaque jour davantage se faisait une alliance étroite entre la théorie et la pratique. Le mot d'ordre du présent, le mot d'ordre de l'avenir, il était là, et n'eût-on voulu faire des facultés, groupées ou non en universités, que des écoles professionnelles, qu'il eût fallu en faire des écoles scientifiques.

Mais on était en droit de vouloir mieux pour elles. Pourquoi leur refuser d'être des lieux de recherches savantes? — Parce qu'elles ne l'avaient pas été jusque-là. — Mauvaise raison, puisqu'il s'agissait justement de leur faire rendre plus d'effets. Sans doute on ne rêvait pas de former autant de savants qu'elles auraient d'étudiants. Mais on se propo-

sait nettement deux choses : donner à tous les clartés scientifiques sans lesquelles les professions de leur choix demeureraient obscures et empiriques; en même temps, dans la masse, assurer la sélection d'une élite, et, pour cette élite, organiser le travail scientifique. Par essence, l'université est encyclopédie. Est-ce à dire que l'étudiant de l'université doive promener son intelligence de sujet en sujet, effleurer toutes choses et n'en approfondir aucune? Pas du tout. Les intelligences encyclopédiques ont été toujours une rareté, et chaque jour elles se feront plus rares. Mais sans viser à l'encyclopédie dans l'organisation universitaire, on voyait, pour tout étudiant, un profit très positif. « L'université, écrivait Ernest Lavisse, ne donnera pas seulement à chacun la dose de connaissances qui lui est nécessaire : elle élargira les esprits par le spectacle de son enseignement, et par le contact qu'elle établira entre des jeunes gens de vocations diverses. Elle le fortifiera par la méthode même de l'enseignement supérieur; car l'enseignement supérieur, c'est, en fin de compte, une méthode. Son objet suprême est d'élever les esprits au-dessus des connaissances de détail, et de les rendre capables de cette haute dignité qui est la faculté de juger par soi-même et de produire des idées personnelles. »

Pour l'élite, une bonne organisation du travail en commun avec les maîtres, afin d'assurer la tradition des méthodes et la constitution des cadres. Le point très faible de notre enseignement supérieur n'avait-il pas été l'absence de cette organisation? Certes, à aucun instant du siècle, les hommes de génie, les grands inventeurs n'avaient manqué en France. Mais, après les intuitions du génie, il faut, pour mettre en œuvre la découverte, le travail patient, souvent obscur, des travailleurs de second, de troisième plan. Que de preuves attristantes nous en avons eues en France! Combien de découvertes françaises ont donné sur un autre sol leurs fruits les plus abondants, et nous sont même revenues, d'ailleurs, avec une marque étrangère! Et cela, parce qu'autour de nos grands hommes ne s'étaient pas formés à temps ces cadres de travailleurs indispensables au progrès de la science. Faute de cette organisation du travail, que de choses ne s'étaient pas faites, que de lacunes restaient à combler dans l'histoire,

dans la littérature! Et dans le monde indéfini des sciences expérimentales, que de choses apparaissaient comme ne pouvant se faire que par la coordination d'efforts nombreux, par la collaboration des maîtres et de leurs compagnons!

A l'idée des universités, on faisait une autre objection de doctrine d'autant plus sérieuse en apparence qu'on la tirait de l'évolution même de la science et de son état présent. Par définition, l'université est rapprochement, concentration. Or la tendance des sciences est juste à l'opposé. Comme tout ce qui évolue, la science débute par l'enveloppement; mais elle progresse par le développement, c'est-à-dire par la distinction et la séparation. Le mot présent de la science, et, semble-t-il, son mot définitif, n'est pas universalité, mais spécialité. Donc vouloir ramasser des enseignements distincts dont la tendance naturelle est la divergence, c'est aller contre la nature des choses et marcher au rebours de l'évolution scientifique. Les universités sont archaïsme, et non pas nouveauté. Là même où il s'en conserve par respect du passé, elles se métamorphosent. Autour, mais en dehors de la maison mère qui contenait tout à l'origine, il s'est formé par scissiparité des établissements distincts, instituts de physique, instituts de chimie, instituts de zoologie, séminaires d'histoire, séminaires de philologie, toute une colonie de maisons particulières, travaillant chacune à part, vaquant chacune à une besogne propre, répondant chacune à un besoin particulier, ateliers individuels de spécialités différentes.

Des spécialités, sans aucun doute, il en faut dans la science. Le champ est trop vaste pour n'être pas divisé et subdivisé. Mais la spécialité n'est pas la séparation; la distinction n'est pas l'isolement. Plus, au contraire, la science pénètre dans le détail infini des choses, plus sont nécessaires les points de repère et les vues d'ensemble. Le spécialisme exclusif est une meule qui pulvérise les idées. Il lui faut un correctif, les conceptions générales. La spécialité étroite, qui ne se rattache pas à des idées plus larges, ne saisit qu'un tout petit coin de la réalité, sans la comprendre, car, la comprendre, c'est la relier à l'ensemble. Tout ce qui vit est un; tout ce qui évolue l'est également, et c'est ne voir qu'un des effets de l'évolution que de considérer seulement les distinctions qu'elle établit.

Ces distinctions sont aussi liaisons, c'est-à-dire coordination et subordination. Dans chaque science particulière, chaque spécialité se rattache à la science générale et contribue pour sa part à la réaliser. Là est précisément le propre de l'université : des spécialités subordonnées à une culture générale.

Le mouvement en faveur des universités naissait donc d'un besoin de rapprochement et d'unité, diamétralement opposé au spécialisme à outrance qui sévissait alors sur les universités allemandes. Il n'était donc pas une servile imitation de l'Allemagne. Qu'on eût devant les yeux les services d'ordre scientifique et d'ordre national rendus à leur pays par les universités allemandes, qu'on en attendît de pareils pour la France des universités françaises, rien de plus naturel. En fin de compte c'était moins imiter que revenir aux traditions de la France. Historiquement, c'est sur le sol français que sont nées les universités. La plante mère a été, au moyen âge, l'Université de Paris. A la longue, sans doute, après des siècles de fécondité, elle s'était décolorée, étiolée; mais c'était bien une plante française qu'il s'agissait de ranimer et de faire reverdir. Les fruits donnés ailleurs par des bourgeons autrefois sortis d'elle montraient que, dans des conditions nouvelles, elle pouvait fleurir encore, d'autant mieux que le principe vivifiant de sa nouvelle atmosphère était lui-même un produit de la France. La raison, la science, la corrélation des sciences, n'est-ce pas Descartes? N'est-ce pas l'Encyclopédie? N'est-ce pas le génie français essentiellement synthétique et généralisateur?

En même temps, c'était un retour à la Révolution, non pas à ses œuvres, mais à ses conceptions, aux projets nés de sa philosophie, à ces grandes écoles agencées selon la division naturelle des sciences que Talleyrand, Condorcet, d'autres encore avaient voulu mettre à la place des universités féodales de l'ancien régime, condamnées et disparues.



Ces idées, aujourd'hui claires et bien dépouillées, étaient encore dans le trouble de la fermentation, lorsque en 1876, le

ministre de l'Instruction publique, M. Waddington, crut le moment venu de faire des universités. La loi de 1875 sur la liberté de l'enseignement supérieur avait enjoint au gouvernement de présenter, dans le délai d'un an, un projet introduisant dans l'enseignement supérieur de l'État les améliorations reconnues nécessaires. M. Waddington pensa que, pour l'améliorer, la vraie méthode était de le reconstituer, et que pour le reconstituer, le meilleur moyen était de le constituer en universités.

Ces universités se fussent appelées nationales par opposition aux universités libres, que désormais la loi permettait de créer, et aussi pour marquer leur rapport à l'État et prévenir jusqu'à l'apparence d'un démembrement de l'enseignement supérieur en districts indépendants. Il n'y en aurait eu qu'un petit nombre, sept au plus, dans de grandes villes, riches en ressources, et choisies sur la carte comme les nœuds d'un réseau régulier, Paris au centre et, à la périphérie. Bordeaux, Montpellier, Lyon, Nancy, Lille et Rennes. C'eût été parfait, si par université M. Waddington avait entendu le corps des facultés d'une même ville. Mais pour lui, les universités devaient être moins des corps que des circonscriptions. Appréhension des résistances locales, souci politique de ne supprimer aucun des établissements existants, même le plus inutile et le moins vivant, ou bien espérance qu'ils finiraient tous par se développer, il conservait toutes les facultés, toutes les écoles. Seulement il les groupait autrement. Les anciennes académies eussent subsisté pour l'enseignement secondaire et pour l'enseignement primaire. Pour l'enseignement supérieur, il leur superposait des circonscriptions plus étendues. Ainsi, l'Université de Paris eût compris comme noyau les facultés de Paris, et, comme satellites, les facultés de Caen, les écoles de médecine de Rouen et de Reims, la faculté de théologie catholique de Rouen. L'université de Lyon aurait lié aux facultés de Lyon celles de Grenoble, celles de Clermont, celles de Dijon, et l'école préparatoire de Chambéry. L'université de Montpellier se fût ramifiée à Toulouse, à Marseille, à Aix, et, par delà la Méditerranée, à Alger. Il y eût eu, dans chaque université, des facultés métropolitaines et des facultés suffragantes.

Les vices de ce projet sautent aux yeux. D'abord le caractère artificiel et arbitraire des groupements. Pourquoi Nancy rattaché à Paris, non à Lyon? Toulouse à Montpellier, non à Bordeaux? En second lieu, la violence faite à des sentiments fort naturels et respectables, les facultés de Grenoble, de Dijon, de Clermont, entièrement soustraites aux autorités de Grenoble, de Dijon, de Clermont, et relevant d'une autorité lointaine, placée à Lyon, celles de Toulouse vassales de Montpellier. Si le groupement s'était fait, immédiatement il eût tendu à se disloquer. Enfin la contradiction à l'idée même d'université. L'université, c'est la vie en commun. Quelle vie commune aurait pu s'établir entre établissements éloignés les uns des autres, inconnus les uns aux autres. Sans doute, deux ou trois fois par an, des hommes venus des divers points de la région universitaire se fussent réunis au centre, dans la même salle, sous la présidence d'un même chef. Moyen insuffisant pour les animer d'un même esprit, pour les coordonner vers un même but, pour faire d'eux les organes d'un même corps. De telles universités n'eussent été qu'une affiche. Au lieu de forces d'attraction, elles n'eussent eu en elles que des forces centrifuges.

Préparé dans l'année qui suivit la loi de 1875, le projet Waddington ne fut pas soumis aux Chambres. La politique en fut cause. Le gouvernement du Seize-Mai eut d'autres soucis. Et quand, après cette crise, le pouvoir revint aux républicains, on eut quelque hésitation, non sur les fins à réaliser, mais sur les moyens à employer. Les esprits étaient-ils suffisamment prêts, dans les facultés et hors d'elles, à une réforme d'ensemble? N'allait-on pas troubler l'air en soulevant de tous côtés les objections? Ne valait-il pas mieux s'acheminer vers le but à pas lents, par étapes successives et réglées? En voulant tracer d'un seul coup toutes les lignes de l'édifice, alors que manquaient encore tant de matériaux pour le construire, ne courait-on pas risque d'en mal assurer les assises? La méthode la plus sage n'était-elle pas celle des progrès continus? Le plus sûr n'était-il pas d'amener peu à peu les choses à ce point que la loi, au lieu d'avoir à constituer des universités, n'aurait qu'à en consacrer la formation progres-

sive? La méthode était nouvelle en France, où d'ordinaire les lois précèdent les faits ; c'était la méthode expérimentale. Ce fut celle qu'on adopta, et l'on se mit à l'œuvre, sur tous les points à la fois, par le dehors, par le dedans.

Et pendant ces années de préparation, toujours on eut devant les yeux le but à atteindre. On s'efforça, en provoquant, en favorisant dans les facultés la vie et les mœurs universitaires, d'amener les chöses au point où la création des universités apparaîtrait comme la conséquence naturelle et nécessaire des progrès réalisés.

En 1883, la question fut officiellement posée devant les facultés par une circulaire de M. Jules Ferry. « Il est facile de voir, disait le ministre, dans les diverses mesures que j'ai prises depuis cinq ans relativement aux facultés, que j'attachais la plus grande importance à tout qui pouvait développer dans l'enseignement supérieur le sentiment de la responsabilité, l'habitude de s'administrer soi-même. Nous aurions obtenu un grand résultat s'il nous était possible de constituer un jour des universités rapprochant les enseignements les plus variés pour qu'ils se prêtent un mutuel concours..., gérant elles-mêmes leurs affaires, pénétrées de leurs devoirs et de leur valeur, s'inspirant des idées propres à chaque partie de la France, dans la variété que comporte l'unité du pays... Je ne me dissimule pas que le temps est nécessaire pour un tel succès ; que dans ces sortes d'entreprises, quelque légitimes que soient les ambitions, il ne faut rien précipiter, rien hasarder. Il me semble cependant, après les résultats obtenus jusqu'ici, que la question peut être tout au moins mise à l'étude. Dans ce grave sujet, comme dans tous les autres, c'est surtout de l'opinion du corps enseignant, de ses lumières et de son dévouement, qu'il faut espérer de sérieux progrès. Je crois donc devoir l'appeler à me faire connaître ses vues. »

L'enquête fut concluante. La plupart des facultés, celles du moins qu'animait le plus l'esprit de la science, s'accordèrent à proclamer la supériorité de la constitution universitaire, et à la réclamer comme un bienfait et un progrès. Le gouvernement ne crut pas cependant que le moment fût encore venu de déférer à ce vœu. Suivant la parole plus haut citée, il ne fallait rien précipiter, rien hasarder. Ni les mœurs des facultés,

ni l'opinion publique ne parurent assez préparées à ce changement. Avant de le proposer aux Chambres, on voulut instituer une expérience décisive qui permît de juger en pleine connaissance de cause si, oui ou non, les facultés étaient mûres pour cette vie universitaire dont elles paraissaient sentir si vivement la dignité et les avantages. De là les décrets de 1885.

Les universités auxquelles on voulait aboutir devaient être des personnes morales. Mais la matière dont elles seraient composées étant donnée : c'étaient les facultés. On ne pouvait songer à faire table rase du passé, du présent, et à construire sur un plan idéal; on ne pouvait songer davantage à fondre ensemble les facultés différentes, en effaçant entre elles toute distinction personnelle. Les universités ne pourraient donc être que des unions de facultés, des personnes collectives faites d'autres personnes.

Un premier décret du 25 juillet 1885, contresigné par M. René Goblet, restaura la personnalité civile des facultés, tombée en désuétude, et leur reconnut l'aptitude à posséder et à recevoir.

Partant de là, un autre décret du même jour, sans donner encore aux facultés un budget propre, leur rendait possible sous la forme des fonds de concours, l'emploi des subventions que leur attribueraient les départements, les communes et les particuliers, et décidait qu'elles pourraient en faire usage pour la création de nouveaux enseignements, les dépenses des laboratoires et des bibliothèques, et l'institution de bourses en faveur des étudiants. Comme il était à prévoir que des libéralités seraient faites indivises à plusieurs facultés d'une même ville, pour en régler la répartition, le même décret établissait, dans chaque académie, un « Conseil chargé des intérêts communs des divers établissements d'enseignement supérieur du ressort ». Il l'appelait « Conseil général des facultés », et le composait « du recteur président, des doyens et directeurs et de deux délégués de chaque établissement, élus par leurs collègues ». C'était la première ébauche de l'organe indispensable à l'existence des universités futures.

Introduit incidemment par un document d'ordre financier, et pour une fonction très limitée de même ordre, cet organe naissant allait bientôt se développer et prendre des fonctions

plus nombreuses au milieu des facultés rapprochées. Le décret du 28 décembre 1885, rendu sur la proposition de M. René Goblet, a été vraiment une charte provisoire des universités, avant les universités.

Les dispositions en sont relatives, les unes à chaque faculté isolément, les autres à l'ensemble des facultés d'un même ressort.

Dans chaque faculté, il est établi un conseil et une assemblée. Le conseil, c'est la faculté personne civile. Il comprend les professeurs titulaires, et les professeurs adjoints, assimilés aux titulaires. L'asemblée, c'est la faculté enseignante. Elle comprend en outre des titulaires, les chargés de cours et maîtres de conférence pourvus du grade de docteur. Le conseil et l'assemblée ont des attributions différentes : au conseil, tout ce qui regarde la vie civile de l'établissement ; à l'assemblée tout ce qui touche à sa vie scientifique.

La plus grande nouveauté était l'organisation du conseil général des facultés. Là était l'expérience, l'expérience décisive qui devait faire apparaître, par les faits, si, oui ou non, les facultés de France avaient en elles l'esprit nécessaire à des universités. Par un décret, on ne pouvait faire d'elles des corps, des personnes morales ; mais on pouvait les rapprocher, leur permettre de manifester elles-mêmes leur solidarité scientifique. Pour tenter l'expérience, on avait sous la main l'organe commun que venait de leur donner, pour une fonction très particulière, le décret du 25 juillet 1885, ce conseil général où toutes étaient représentées. Il suffirait d'en étendre les attributions dans la limite des lois.

Par destination, le conseil général était un organe de vie commune entre les facultés d'une même ville. Il fallait donc lui donner, comme attributions, tout ce qui, dans les limites légales, pouvait susciter et alimenter cette vie. A côté des intérêts particuliers de chaque enseignement et de chaque faculté, on distingua des intérêts communs à l'enseignement tout entier, et l'on confia la charge de veiller à ces intérêts au conseil général des facultés. Ce n'étaient pas les universités ; mais c'en était une première ébauche. Le temps et l'expérience décideraient de la forme définitive.



Le pouvoir réglementaire avait suffi pour cette première organisation, et on avait jugé prudent de s'en tenir, pour commencer, à ce qu'il permettait. Pour aller plus loin, il fallait la loi. Aller plus loin, c'était, pour les facultés, obtenir un budget propre alimenté par l'État; pour la réunion des facultés, c'était devenir un corps, investi lui-même de la personnalité civile, et n'être plus seulement une juxtaposition de personnes.

L'article 51 de la loi de finances du 17 juillet 1889 créa les budgets des facultés et décida que les crédits ouverts au ministre de l'Instruction publique pour le matériel de ces établissements seraient versés à ces budgets sous forme de subventions. En exécution de ces dispositions, un règlement d'administration publique du 22 février 1890 organisa le budget et la comptabilité des facultés. C'était pour elles une nouvelle indépendance et de nouvelles possibilités d'initiative.

Quant à la réunion des facultés, on savait que leur forme définitive n'allait pas surgir rapidement comme un cristal dans la liqueur qui le contient dissous. Mais on espérait que peu à peu elle se dessinerait d'elle-même, comme s'organise une matière vivante. L'organisation de 1885 était une expérience. On laissa cette expérience se poursuivre plusieurs années de suite. Puis, quand les résultats en furent certains, quand, à des signes manifestes, il fut avéré que les facultés, celles du moins où les forces étaient plus vives et les volontés plus actives, s'acclimataient à la vie commune, quand il se fut opéré des rapprochements entre les professeurs, entre les étudiants, quand des circonstances solennelles, comme l'inauguration de la nouvelle Sorbonne et les fêtes du sixième centenaire de l'université de Montpellier, eurent fait voir que ce mot d'université ne passionnait pas seulement les écoles, mais qu'il disait quelque chose à l'opinion publique, le moment parut venu de faire reconnaître par la loi l'œuvre accomplie, de la consacrer et de l'achever.

A cet effet un projet de loi fut déposé sur le bureau du Sénat par M. Léon Bourgeois, alors ministre de l'Instruction publique.

Ce projet débutait par une définition : « Les universités sont des établissements publics d'enseignement supérieur, ayant pour objet l'enseignement et la culture de l'ensemble des sciences. » De cette définition découlait tout le projet. Par elle se trouvaient déterminés : l'état légal des universités ; elles seraient des établissements d'État, et non des établissements libres, des agents d'un service public, et non, comme les universités de l'ancien régime, des corporations indépendantes ; — leur destination scientifique : elles auraient pour objet non pas une science particulière, mais toutes les sciences, organiquement unies et coordonnées ; — leur situation civile : elles seraient, non pas une simple administration, comme celle des postes ou celle des ponts et chaussées, mais des personnes morales, capables de posséder, gérant elles-mêmes leurs biens, sous le contrôle et la tutelle du pouvoir central ; — leur composition : puisqu'elles devaient être composées avec des matériaux préexistants, les facultés, elles comprendraient au moins les quatre facultés classiques, droit, médecine, lettres et sciences, et il ne pourrait en être fait là où manquerait une d'elles ; — leur organisation générale : elles auraient un conseil élu par elles, mais à la tête de ce conseil serait placé le recteur de l'Académie, représentant direct de l'État ; — leurs attributions scientifiques ; elles assureraient les enseignements nécessaires aux grades établis par la loi ; mais, hors de là, elles auraient toute liberté d'enseignement et de recherche ; — enfin leur organisation financière : elles auraient chacune son budget propre, alimenté par le produit des dons et legs, les allocations de l'État, les subventions des particuliers, des communes et des départements, et les droits d'études et d'examens versés par les étudiants.

Il y eût donc eu des universités, mais il n'y en eût pas eu partout où il y avait des facultés. Il avait semblé qu'en faire d'incomplètes et de boiteuses serait œuvre verbale, vaine et compromettante, et que mieux valait, comme l'avaient demandé Guizot, Cousin et tant d'autres, n'en avoir d'abord que quelques-unes, là où elles étaient déjà des réalités, et laisser au temps le soin d'en former de nouvelles, si plus tard les éléments devaient s'en rencontrer sur d'autres points. C'est par là surtout que le projet allait être attaqué. Le gou-

vernement avait déposé son projet au Sénat, espérant que les raisons d'intérêt général et d'ordre scientifique dont s'inspirait la loi y seraient comprises et acceptées, et que, contre elles, ne prévaudraient pas les intérêts d'arrondissement. En quoi il se trompait.

La commission chargée d'examiner le projet fut lente en son travail. Composée en nombre à peu près égal de partisans et d'adversaires des universités, elle en accepta le principe, grâce à l'influence de trois de ses membres, MM. Jules Simon, Berthelot et Bardoux, tous trois anciens ministres de l'Instruction publique, mais, sur des points essentiels, elle en altéra assez profondément l'organisation.

Tout d'abord, une définition théorique des universités lui parut inutile en tête de la loi. Elle biffa donc celle que proposait le gouvernement. C'était se donner du champ pour d'autres changements dans le dispositif. Le gouvernement voulait qu'il ne pût y avoir d'universités que là où seraient les quatre facultés. La commission acceptait la formule, mais avec un correctif, imposé par des intérêts particuliers dont le projet faisait peut-être trop bon marché. A ce moment il n'y avait que sept centres académiques à quatre facultés, Paris, Lille, Nancy, Lyon, Montpellier, Toulouse et Bordeaux. Il n'y eût donc eu de possibles que sept universités. L'Ouest en eût été dépourvu. Pour qu'il pût en avoir une, la commission proposa que là où il n'y aurait pas de faculté de médecine, il suffirait d'une école de plein exercice. En même temps, c'était donner l'espoir aux groupes de trois facultés, Caen, Dijon, Grenoble, Poitiers, que le jour où leur école préparatoire de médecine deviendrait de plein exercice, eux aussi pourraient devenir des universités.

Du sort réservé aux facultés qui ne seraient pas réunies en universités, le gouvernement ne disait rien. Implicitement cependant, il les déclarait maintenues, puisqu'il proposait que leurs conseils généraux fussent investis, en matière disciplinaire, des attributions conférées par le projet aux conseils des universités. Mais, en subsistant, garderaient-elles toutes les attributions des facultés? On s'effrayait du silence du gouvernement à cet égard. Sans leur prêter une valeur officielle, on s'effrayait plus encore de certains projets mis en

avant, et d'après lesquels, seules les universités eussent eu le droit de conférer les grades supérieurs, doctorat en médecine, doctorat en droit, doctorat ès sciences, doctorat ès lettres. Pour couper court à ces alarmes, la commission crut bon de déclarer, en un article spécial de la loi, que « rien n'était innové, au point de vue des attributions, dans les académies où les facultés ne seraient pas constituées en universités ». Par là elle laissait toutes les facultés sur un pied d'égalité légale, sans tenir compte des différences qu'établirait entre elles la constitution des universités. Nouvelle concession aux intérêts particuliers et locaux.

Une disposition essentielle du projet était le régime financier des universités. Ne sont vraiment indépendants que les établissements qui ont un budget et en disposent, sous des garanties et des contrôles déterminés par la loi. Sur ce point, le projet du gouvernement était très large. Il constituait un budget aux universités et il proposait d'y verser, avec le produit des dons, legs, revenus et subventions des particuliers, une subvention de l'État et la totalité des droits d'études et d'examens acquittés par les étudiants. Sur ces ressources, les universités eussent été tenues de payer toutes leurs dépenses, toutes celles de leurs facultés, personnel et matériel, et les excédents de recettes leur eussent appartenu. La commission repoussa ces dispositions si larges. Elle consentit à donner un budget aux universités, et c'était une conséquence presque nécessaire de leur personnalité civile; mais elle refusa d'y verser sous forme de subvention les crédits ouverts au budget de l'Instruction publique pour les dépenses des facultés; elle refusa également d'abandonner aux universités les droits d'études et d'examens. Comprenant cependant que réduits au produit des dons et legs et aux subventions des départements, des communes et des particuliers, les budgets des universités seraient trop pauvres pour faire œuvre utile, la commission proposa qu'en fin d'exercice, le ministre de l'Instruction publique y versât les sommes non employées sur les crédits ouverts au budget de son département pour le personnel de chaque université, ce qui était une prime aux vacances d'emploi prolongées. Elle proposa encore que les universités pussent être autorisées par la loi de finances à

percevoir des droits spéciaux à l'occasion des certificats d'études, distincts des grades d'État, et des diplômes honorifiques qu'elles pourraient établir.

Ainsi mitigé, le projet vint en discussion au mois de mars 1892, près de deux ans après qu'il avait été déposé. Le débat fut brillant. Mais, dès le premier jour, il apparut clairement que la conception des universités, même avec les tempéraments introduits par la commission, rencontrerait peu de faveur auprès du Sénat. Elle avait contre elle les alarmes de l'esprit de centralisation, qui se réclamait faussement de l'esprit même de la Révolution ; celles des écoles spéciales, qui se croyaient menacées, un jour ou l'autre, d'incorporation violente à l'Université de Paris ; celles des régions dont les facultés n'étaient pas destinées à devenir des universités, et qui voyaient dans ce fait une déchéance ; celles enfin de la plupart des professeurs de ces mêmes facultés, qui craignaient de décroître quand les autres grandiraient. Toutes firent bloc, et ce fut contre le projet un assaut des arguments les plus divers, parfois même les plus contradictoires. On faisait œuvre inutile. S'il était bon de rapprocher les facultés, le décret de 1885 y avait pourvu. — On faisait œuvre dangereuse. Au lieu de l'émulation qu'on voulait introduire entre les facultés, ce serait la discorde. — On faisait œuvre contraire aux principes de notre droit public. Sous une forme atténuée, c'était vraiment des corporations qu'on allait rétablir, alors qu'en France l'enseignement public, à tous ses degrés, est et doit rester un grand service public. — On se méprenait sur la destination des facultés. Cette destination n'est pas la culture désintéressée des sciences ; c'est un ensemble d'éducations professionnelles. — On voulait faire de la décentralisation. On faisait juste le contraire, puisqu'on concentrait au profit des grandes facultés, au détriment des petites. — On disait faire œuvre française, et c'était au fond une imitation de l'étranger, cette maladie des peuples vaincus. — On se réclamait de la Révolution. En réalité, on lui tournait le dos; on en déchirait les principes, comme de vieilles affiches hors d'usage, pour revenir à des institutions de l'ancien régime et du moyen âge. — Enfin, et c'était l'argument le plus redoutable, on blessait les intérêts de certaines villes. Sans doute

on ne frappait pas ouvertement, brutalement leurs facultés, mais on les plaçait dans des conditions telles qu'elles étaient condamnées à disparaître de mort lente.

En vain le ministre, M. Léon Bourgeois, le rapporteur, M. Bardoux, d'anciens ministres de l'Instruction publique, M. René Goblet, M. Combes, s'efforcèrent-ils de calmer les alarmes, et de montrer à quelles réalités, à quelles idées, à quels besoins répondait le projet. Les intérêts particuliers étaient trop en émoi ; les exigences locales avaient parlé trop haut. Il était certain que malgré toute l'éloquence de ses défenseurs, le projet serait repoussé. Il fallait éviter un échec irréparable. Le gouvernement accepta le renvoi à la commission d'un contre-projet déposé au cours de la discussion. Renvoyé dans les cartons de la commission, ce contre-projet s'y endormit.

Il parut prudent de ne pas le réveiller. Mais on ne demeura pas inactif. Dans la discussion publique, adversaires et partisans du projet du gouvernement étaient tombés d'accord que le rapprochement des facultés était une œuvre à conserver et à mettre à l'abri des hasards. Or, le décret de 1885 n'avait pu que ce que peut un décret. Il avait, dans chaque ressort académique, rapproché les facultés, mais il n'en avait pas fait un corps. Chacune d'elles était personne civile ; leur ensemble ne l'était pas. Chacune d'elles avait son budget ; leur composé n'en avait pas. L'existence même de ce composé, sortie d'un décret, était précaire. Puisqu'on n'avait pu franchir le pas décisif, au lieu de s'arrêter devant cet insuccès, n'était-il pas sage de revenir à la méthode des progrès lents ? Et ne serait-ce pas un progrès véritable d'obtenir que les facultés, rapprochées mais non unies en un seul et même être, par le décret de 1885, devinssent enfin des corps, que ces corps eussent les attributions des personnes civiles, et que les conseils généraux des facultés, dont les preuves étaient faites, fussent reconnus et consacrés par la loi ? Au fond, et on ne se le dissimulait pas, c'était l'abandon du système des grandes universités, et on savait bien que sur cette voie nouvelle, on aboutirait à un plus grand nombre d'universités qu'on n'avait voulu tout d'abord. Mais, sans parler de la nécessité de couvrir la retraite et de se donner du temps pour préparer

un projet nouveau, il parut qu'il y aurait sagesse à ne pas sceller l'avenir par une conclusion définitive, et à remettre la question en expérience, tout en réalisant un progrès décisif.

Il n'y eut d'opposition sérieuse ni à la Chambre, ni au Sénat, lorsque quelques mois plus tard, le successeur de M. Léon Bourgeois, M. Ch. Dupuy, proposa d'insérer dans la loi de finances un article ainsi conçu : « Le corps formé par la réunion de plusieurs facultés de l'État dans un même ressort académique est investi de la personnalité civile. Il est représenté par le conseil général des facultés. Il sera soumis, en ce qui concerne ses recettes, ses dépenses et sa comptabilité, aux prescriptions qui seront déterminées par un règlement d'administration publique. » — Ce n'étaient pas des universités. Mais, à la place des groupes de facultés, sans existence légale, sans liens légaux, c'étaient des corps légalement institués, des établissements publics, capables d'une vie indépendante, et l'importance de cette transformation n'était pas contestable.

Cet article de loi fut bientôt complété par deux décrets, l'un du 9, l'autre du 10 août 1899. Par le premier, les attributions du conseil général des facultés étaient élargies et mises en harmonie avec l'état légal des nouveaux corps ; par le second, était constitué leur organisme financier.

Cependant la commission du Sénat restait toujours saisie du projet de 1890 et du contre-projet de 1892. Sous l'influence de la discussion publique, elle avait élaboré le projet suivant :

« Tout groupe de facultés de l'État, existant dans un même ressort académique, à l'exception des facultés de théologie, est constitué en université, et reçoit la personnalité civile.

» L'université prend le nom du chef-lieu d'Académie.

» Les écoles supérieures de pharmacie sont assimilées aux facultés.

» L'école de médecine et de pharmacie de plein exercice, les écoles préparatoires de médecine et de pharmacie, les écoles préparatoires des sciences et des lettres pourront être rattachées à l'université du ressort par une loi spéciale qui réglera les conditions de ce rattachement.

» Les autres établissements d'enseignement supérieur, sur leur demande et après avis du ministre dont ils relèvent, pourront être également rattachés à l'université du ressort, en vertu d'une loi spéciale à chacun d'eux. »

Par cette rédaction, la commission allait au delà de ce qui avait été réclamé dans le débat. Non seulement elle faisait des universités partout où il y avait des facultés, ne fussent-elles que deux, comme à Clermont-Ferrand et à Besançon. Mais par une contradiction absolue au principe même des universités, qui est la vie commune, elle prévoyait l'entrée dans les universités d'établissements excentriques aux facultés, comme les écoles de médecine de Nantes, d'Angers, de Limoges, de Tours, de Rouen, de Reims, les écoles préparatoires à l'enseignement supérieur des lettres et des sciences de Rouen, de Nantes et de Chambéry. Par bonheur, cette conception ne fut pas soumise au Sénat. Autrement, tous les intérêts locaux, même les plus infimes, même ceux qui n'avaient pas réclamé, s'y seraient sans doute attachés, et c'en eût été fait de la conception vraie des universités.

***

Un an à peine après la loi et les décrets de 1893, pendant que les corps de facultés commençaient à fonctionner, un député, M. Vigné d'Octon, usant de l'initiative parlementaire, déposa à la Chambre une proposition de loi qui reproduisait le texte du projet de 1890. Son dessein était de rouvrir la discussion devant une autre assemblée. Le gouvernement n'était pas pris au dépourvu. Il savait quelle solution nouvelle il proposerait, le jour où se poserait de nouveau la question. La Chambre ayant décidé de prendre en considération la proposition de M. Vigné d'Octon, le gouvernement ne pouvait la laisser s'engager plus avant, sans présenter de solution. Le 18 juin 1895, un décret retirait du Sénat le projet de loi de 1890. Le même jour, un nouveau projet était déposé à la Chambre par M. Raymond Poincaré, ministre de l'Instruction publique.

Aux termes de ce projet, tous les corps de facultés devenaient des universités. « Un précédent cabinet, est-il dit dans l'exposé des motifs, avait pensé, avec d'anciennes et hautes

autorités, que, pour répondre à leur véritable destination, les universités devaient être d'abord peu nombreuses. Vous savez quels obstacles cette conception a rencontrés devant elle. Nous ne la reprenons pas. D'ailleurs, depuis cinq ans, les faits se sont modifiés. En particulier est intervenue la loi du 28 avril 1893. Nous estimons qu'après avoir constitué dans chaque ressort académique un corps de facultés, après avoir donné à ces corps mêmes organes et mêmes attributions, il convient de les transformer tous en universités. »

En se résignant à cette solution, le gouvernement cédait devant les faits. Après l'attitude du Sénat, la chose ne faisait plus doute : ou il y aurait des universités dans tous les centres académiques, ou il n'y en aurait dans aucun. A tout prendre, mieux valait encore en avoir trop que de n'en avoir pas. Mais en consentant à constituer des universités fort inégales, et qui étaient loin de répondre toutes à son idéal, le gouvernement entendait qu'en elles fût déposé un principe de concurrence et d'émulation. Il était résolu à les traiter toutes avec équité, à leur distribuer à toutes, comme par le passé et suivant les mêmes mesures, les crédits mis à sa disposition par les Chambres. Mais il ne l'était pas moins à obtenir pour elles d'autres ressources variables avec leur importance. Sur ce point, il était décidé à n'admettre ni amendement, ni transaction.

Voici quel système il proposa. Les droits payés par les étudiants sont de deux sortes : droits d'études et droits d'examens. Les uns et les autres étaient versés au Trésor. Qu'il en soit ainsi des droits d'examens, on le comprend ; les grades étant grades d'État, il est légitime que les droits dont ils sont frappés profitent à l'État ; c'est comme une recette régalienne. On le comprend moins des droits d'études. Il sembla légitime que le produit en fût appliqué au perfectionnement des études, aux instruments du travail scientifique. Dès lors, ce n'était plus par l'État qu'ils devaient être perçus, mais par les universités elles-mêmes et à leur profit. Ce surcroît de ressources leur étant assuré, la libre disposition leur en étant donnée, on pouvait espérer qu'elles rivaliseraient entre elles pour attirer et retenir les étudiants, et que cette émulation tournerait au bien des études, de la science et du pays.

Contre ces dispositions, on ne pouvait invoquer le principe

supérieur de l'unité budgétaire. Les droits d'études ne sont pas en effet des impôts, mais des rétributions ; ils ne sont pas une contribution payée par tous les citoyens en vue de subvenir aux services publics ; ils sont la rémunération par l'étudiant d'un service reçu par lui. D'autre part, on ne pouvait plus leur opposer qu'elles allaient créer des caisses spéciales, suspectes à l'administration des finances. Depuis 1889, chaque faculté, ayant son budget propre, avait sa caisse spéciale. De même chaque corps de facultés depuis 1893. Dans ces caisses, créées par la loi elle-même, il s'agissait simplement de verser de nouvelles ressources.

Le projet de loi fut voté, à la Chambre des députés, le 5 mars 1896, à l'unanimité de 518 votants. Il le fut au Sénat, le 7 juillet suivant, par 223 voix contre 29.

La loi fut promulguée le 10 juillet 1896. Elle était brève, simple et d'apparence modeste. Elle se composait seulement de quatre articles. A dessein on n'y avait mis que l'indispensable, ce qui ne pouvait être décidé que par la loi. L'article 1er disposait que « les corps de facultés institués par la loi du 28 avril 1893 prennent le nom d'universités ». — C'était un état civil authentique aux universités de fait, encore innomées, qui existaient déjà. Par l'article 2, le Conseil général des facultés était légalement reconnu et recevait le nom de Conseil de l'université. L'article 3 transférait aux Conseils des universités la connaissance des affaires contentieuses et disciplinaires, relatives à l'enseignement supérieur public, jusqu'alors dévolue aux conseils académiques. Enfin l'article 4, la pièce essentielle de la loi, décidait qu'à dater du 1er janvier 1898, il serait « fait recette au budget de chaque université des droits d'études, d'inscription, de bibliothèque et de travaux pratiques acquittés par les étudiants, conformément aux règlements », et que « les droits d'examens, de certificats d'aptitude et de visa, acquittés par les aspirants aux grades et titres prévus par les lois, ainsi que les droits de dispenses et d'équivalences, continueraient d'être perçus au profit du Trésor. » Il disposait enfin que les droits perçus par les universités ne pourraient être affectés par elles qu'aux objets suivants : « dépenses des laboratoires, bibliothèques et collections, construction et entretien

de nouveaux bâtiments, création de nouveaux enseignements, œuvres dans l'intérêt des étudiants. »

En regard de l'ample projet de 1890, c'était peu, ce semble, que ces quatre articles. Mais il faut se souvenir que, depuis 1890, avaient été constitués les corps de facultés, investis de la personnalité civile ; que ces corps avaient été dotés d'un budget; que les règles de leur comptabilité avaient été fixées par un règlement d'administration publique; que les attributions des Conseils généraux, leurs représentants légaux, avaient été singulièrement élargies. D'ailleurs, il y avait tout avantage à ne pas enlever au pouvoir réglementaire du ministre les matières qui sont de sa compétence. Théoriquement, il faut ne demander à la loi que ce qui ne peut être fait que par elle. Pratiquement, en faisant régler par elle des questions qui peuvent l'être par des décrets, on s'interdit les changements qui sont une conséquence et une condition de la vie. La loi scelle pour longtemps ce qu'elle touche. Un décret, au contraire, est chose plus malléable et se modifie aisément. A cet égard, la loi de 1896, en sa brève teneur, valait mieux que le projet de 1890. Celui-ci avait eu le tort, peut-être inévitable à ce moment, de comprendre dans son texte nombre de dispositions d'ordre réglementaire, par exemple la composition des Conseils des universités et leurs attributions. La loi de 1896, en laissant toutes ces matières au pouvoir qui a qualité pour les régler, se conformait aux principes généraux et n'enfermait pas dans un moule rigide l'organisation qui allait être faite des universités.



Dans les larges et souples lignes de cet organisme, quelle fut leur organisation administrative? Elle devait résulter à la fois de leur situation légale et des fins qu'on leur avait assignées.

Légalement, on avait fait d'elles des établissements publics. Cette expression a dans la législation française deux sens fort différents, mais non exclusifs. Elle signifie d'abord des établissements fondés et entretenus par l'État, les départements et les communes, par opposition aux établissements

privés, fondés et entretenus par des particuliers ou des associations. Elle signifie aussi des services d'un intérêt collectif, à caractère tantôt général, tantôt local, rattachés à l'État ou aux subdivisions de l'État, départements ou communes. Ces services sont doués de la personnalité civile, c'est-à-dire de la capacité d'acquérir à titre onéreux ou gratuit, parce que l'État sans s'interdire à lui-même, sans interdire aux pouvoirs locaux de contribuer à la réalisation des intérêts dont ces services ont charge, a voulu leur attribuer des ressources propres, pour une réalisation plus complète et plus assurée de ces intérêts. Les établissements publics sont donc des personnes morales, dont la personnalité ne se confond pas avec celles de l'État. des départements ou des communes, et qui sont chargées, par la loi, de services publics déterminés. Deux traits leur sont essentiels : être les organes de services publics ; pouvoir acquérir, posséder, recevoir. Tels étaient, avant la constitution des corps de facultés, l'Institut et chacune de ses cinq Académies, les chambres de commerce, les diocèses, les fabriques, les hospices et hôpitaux, l'Ordre de la Légion d'honneur, les syndicats de communes. Tels ont été, depuis cette constitution, et sur le modèle fourni par elle, «la réunion des Musées nationaux du Louvre, de Versailles, de Saint-Germain et du Luxembourg », et le Conservatoire des Arts et Métiers. Cette doctrine s'est trouvée récemment confirmée et précisée par une loi de février 1901 sur la tutelle administrative en matière de dons et legs. qui distingue deux catégories de services nationaux : ceux qui sont investis de la personnalité civile, et ceux qui en sont dépourvus [1].

De cette définition résulte une seule conséquence nécessaire : la distinction du patrimoine de l'établissement public d'avec celui de l'État, s'il s'agit d'un service national, d'avec celui du département ou de la commune, s'il s'agit d'un service local. Mais, cette distinction respectée, tout le reste est contingent et variable. Ainsi les immeubles occupés. Peu importe qu'ils soient ou non la propriété de l'établissement qui en a l'usage. La Légion d'honneur est logée chez elle ; l'Institut est établi dans un immeuble domanial ; les communes

1. Cf. Aucoc, *Les établissements publics et la loi du 4 février 1901*. Paris 1901.

sont propriétaires des églises; l'État l'est des cathédrales et des palais épiscopaux; d'autres établissements d'un caractère national incontestable, les lycées, sont installés pour la plupart dans des propriétés communales. Peu importe aussi le mode d'administration de l'établissement. Tantôt ses représentants sont des membres de droit, tantôt des membres élus, tantôt des membres nommés par le pouvoir central, tantôt encore un mélange de membres de droit, de membres élus et de membres nommés. Peu importe enfin que l'établissement soit pourvu d'un budget spécial. L'individualité financière est sans doute un signe de la personnalité civile, mais elle n'en est pas une condition nécessaire. L'Institut, qui est personne morale depuis l'an X, n'a jamais eu de budget.

Aucun type ne s'imposait donc pour l'organisation administrative des facultés. On s'arrêta à un type mixte, celui-là même qu'avaient constitué pièce à pièce les règlements de 1885 et de 1893, dont les preuves étaient déjà faites, et qui avait l'avantage, tout en respectant pleinement la personnalité civile des universités comme celle des facultés, de maintenir entre elles et l'État des liens qu'il n'eût pas été sans péril de relâcher à l'excès.

Dans chaque ressort académique, le Conseil général des facultés devenait Conseil de l'université. La composition n'en fut pas modifiée. Le recteur de l'Académie, nommé par le Président de la République, en resta le président. A sa charge de délégué de l'État, il joignit désormais celle de pouvoir exécutif et de représentant légal de l'université.

Quelles sont maintenant les attributions des universités? Envisagées dans leur forme, elles sont distribuées en quatre degrés. Le propre des assemblées est de voter. Mais quand elles ne représentent pas des personnes souveraines, leurs votes n'ont pas tous les mêmes effets. Il en est qui peuvent emporter exécution par eux-mêmes, quand ils ne sont pas contraires aux lois et à certaines règles tracées par le pouvoir chargé d'assurer l'exécution des lois; il en est qui ne peuvent être exécutés qu'après approbation de l'autorité supérieure; il en est qui ne sont que des avis donnés à l'autorité qui décide; il en est enfin qui ne sont que des vœux. Empruntée à deux lois libérales, la loi de 1871 sur l'organisation

départementale et la loi de 1884 sur l'organisation communale, cette distribution, qui avait pour elle son libéralisme même et l'épreuve d'une assez longue durée, fut appliquée, en 1893, à l'organisation des corps de facultés. On la confirma en organisant les Conseils des universités. Il leur fut donné pouvoir de statuer sur certains objets limitativement énumérés; ces décisions sont définitives, si, dans le délai d'un mois, elles n'ont pas été annulées pour excès de pouvoir ou pour violation d'une disposition légale ou réglementaire, par arrêté du ministre, après avis de la section permanente du Conseil supérieur de l'instruction publique; — pouvoir de délibérer sur certains autres objets, également énumérés; ces délibérations ne sont mises à exécution qu'après approbation du ministre; — pouvoir de donner des avis, sur d'autres objets, toujours énumérés, au sujet desquels la décision est réservée au ministre; — enfin, pouvoir d'émettre des vœux sur tout ce qui concerne l'enseignement supérieur.

Envisagées dans leur matière, les attributions des Conseils peuvent être groupées sous trois chefs : la vie civile, la vie scientifique et la juridiction disciplinaire.

La vie civile résulte de la personnalité morale. Elle est un moyen pour la vie scientifique; en fait, elle l'accompagne; logiquement, elle la précède. Représentant légal d'une personne civile organe de l'État, et comme telle soumise à la tutelle de l'État, le Conseil statue sur tous les actes d'administration des biens de l'université; il délibère simplement sur les actes de disposition, acquisitions, aliénations, échanges, relatifs à ces biens; il ne fait également que délibérer, sans statuer, sur les emprunts, sur l'acceptation des dons et legs, quand ils donnent lieu à réclamation et aussi quand ils sont soumis à des charges et conditions; il ne fait également que délibérer sur les offres de subventions; ces subventions pouvant avoir en vue la création d'enseignements contraires à l'ordre public, il parut nécessaire d'en subordonner l'acceptation à l'approbation du ministre responsable devant les Chambres; enfin, il donne son avis sur le budget de l'université, dont les recettes et les dépenses sont arrêtées par le ministre.

Après la vie civile, la vie scientifique. Dans chaque faculté

elle est l'œuvre des maîtres. Sa condition première est la liberté scientifique. Dans les limites résultant du titre de son enseignement, le maître doit être maître de son programme. Aussi avait-on promptement aboli l'obligation où il était autrefois de soumettre, chaque année, le programme de son cours à l'administration centrale, qui le lui renvoyait contrôlé, parfois remanié, toujours estampillé. Mais un maître n'est pas seul dans sa faculté ; une faculté n'est pas seule dans une université. Il importe « au bien des études et à l'intérêt des étudiants », suivant la formule inscrite dans le décret de 1885, que, dans chaque faculté d'abord, puis dans les facultés d'une même université, tous les enseignements soient coordonnés en vue de ce bien et de cet intérêt. Seul le Conseil de l'université a compétence pour établir cette coordination. On lui remit donc le pouvoir de statuer souverainement sur « l'organisation générale des cours, conférences et exercices pratiques proposés pour chaque année scolaire par les facultés et écoles de l'université ». — Une seule obligation réglementaire lui fut imposée, celle de comprendre dans cette organisation générale les enseignements nécessaires à l'obtention des grades établis par l'État. La « collation des grades » est une des fonctions pour lesquelles, à l'origine, la puissance publique a créé les facultés. En constituant les facultés en universités, la loi n'avait pas supprimé cette fonction, et l'État continuait de pourvoir aux dépenses qu'elle entraîne. Il était donc nécessaire que l'exercice en fût assuré. Mais, si importante qu'elle soit, cette fonction ne marque pas la limite de la vie scientifique des universités, pas plus que le grade d'État n'est la limite de la science. Aussi, en dehors, ou si l'on veut, au delà des études par lesquelles l'étudiant peut parvenir aux grades, les universités furent-elles libres de pourvoir au reste, avec leurs ressources propres et avec le concours de l'État lui-même.

Une des raisons invoquées en faveur de la création des universités avait été l'existence de rapports chaque jour plus nombreux et plus profonds entre les différentes sciences, et l'apparition de sciences nouvelles, naissant indécises aux confins de sciences plus anciennes ; d'où l'on concluait à la nécessité, pour suivre le mouvement même de la science,

d'établir dans l'organisme du haut enseignement des contacts et des anastomoses par où se feraient une circulation et des échanges. Conformément à ces vues, le décret du 21 juillet 1897 donne pouvoir au Conseil d'université de statuer sur « l'organisation et la réglementation des cours, conférences et exercices pratiques communs à plusieurs facultés ». Dans l'intérêt même de la science, on lui remit aussi le pouvoir de statuer sur la réglementation des cours libres.

Ce fut toujours dans le même intérêt qu'on lui attribua, sous réserve de l'approbation ministérielle, le droit d'instituer « des titres d'ordre exclusivement scientifique ».

La question n'était pas nouvelle. Elle avait été posée en termes très explicites dans l'exposé des motifs présenté au Sénat, en 1890, à l'appui du premier projet de loi sur les universités.

« En France, les grades conférés par les facultés sont des grades d'État. Ils ne donnent pas seulement un titre, mais un droit ; celui qui les reçoit, les reçoit pour en jouir avec tous les droits et privilèges qui y sont attachés par les lois et règlements. Aussi les épreuves en sont-elles les mêmes devant toutes les facultés. Qu'il y ait là une gêne à la liberté scientifique des universités, nous ne le contestons pas. Mais serait-il possible, à l'heure présente, alors que nous n'avons encore des universités que des espérances, et non des certitudes, de changer de fond en comble notre système de grades d'État si profondément enraciné dans nos mœurs ? D'ailleurs, pour le faire, il faudrait remettre en question quelques-uns des principes sur lesquels les lois de 1875 et de 1880 ont établi la liberté de l'enseignement supérieur. On a, en effet, astreint les étudiants des facultés libres aux mêmes études, aux mêmes examens, aux mêmes programmes que ceux des facultés de l'État. En retour, on leur a garanti des diplômes conférant les mêmes droits. Ce sera aux universités elles-mêmes d'atténuer les effets de cette restriction nécessaire par une entente vraiment scientifique de l'ensemble de leurs enseignements.

» Pour cela, toute latitude est donnée à leurs Conseils. Ils pourront créer des certificats d'études et des diplômes, distincts des grades d'État, certificats et diplômes dépourvus de sanction légale, possédant seulement une valeur scienti-

fique, mais qui seront des preuves d'un savoir acquis en pleine liberté d'études, et qui vaudront d'autant plus en France, et surtout à l'étranger, que la science sera portée plus haut dans l'université qui les délivrera. »

Depuis lors, on s'était efforcé de mettre plus de science dans les grades, et partant plus de liberté dans les études. Le vieux système s'était assoupli ; les programmes avaient perdu de leur rigidité ; l'initiative des maîtres avait un plus vaste champ ; celle des étudiants, nulle autrefois, était devenue possible. Pourtant les grades restant les grades, c'est-à-dire des garanties d'ordre professionnel, ils ne comportent pas l'étude en pleine et absolue liberté. Il faut que le médecin, à qui son diplôme donnera le droit d'exercer la médecine, justifie de certaines connaissances ; sinon, il est un péril public ; et justement les grades ont été institués à un moment où, dans la société française, il y avait beaucoup de ces périls, et pour les conjurer.

Dans d'autres pays, des garanties sont également exigées pour l'exercice de professions où la science est requise ; mais la preuve du savoir demandé s'y fait devant des jurys d'État, et les universités vaquent en pleine liberté à leur tâche scientifique

Il eût été impossible d'introduire et d'acclimater pareil système en France. La loi y eût fait obstacle, et des mœurs quasi séculaires auraient fait obstacle au changement de la loi. Dès lors, les grades d'État n'étant pas toute la science, comme il importait de ne pas arrêter à leurs limites l'œuvre des universités, le plus simple et le plus efficace parut être d'autoriser les universités à délivrer, en dehors des grades d'État, des titres scientifiques dont elles détermineraient elles-mêmes les conditions et le contenu. Toutefois, il y avait des précautions à prendre. Entre les grades d'État et les titres universitaires, il fallait prévenir toute confusion, et même établir une ligne de démarcation infranchissable. Aussi fut-il décidé que, les grades d'État conservant leurs privilèges et leurs droits, les titres universitaires seraient d'ordre purement scientifique, et ne vaudraient que comme preuve scientifique ; qu'ils ne conféreraient aucun des droits et privilèges attachés aux grades ; qu'en aucun cas ils ne pourraient être déclarés

équivalents aux grades; enfin, que les diplômes en faisant foi seraient délivrés par le recteur agissant, non comme agent du gouvernement, mais comme président du Conseil de l'université, et en une forme de nature à prévenir toute confusion avec les parchemins d'État délivrés par le ministre de l'Instruction publique.

Ainsi furent constituées les universités françaises. Les résultats principaux de cette constitution encore récente seront l'objet d'une étude ultérieure.

LOUIS LIARD

LE MARIAGE DE MICHELET

« Ainsi, chère, de livre en livre, j'allais au-devant du livre vivant, j'allais au-devant de toi. »

Michelet allait avoir cinquante ans. Il était las, et le travail, qui l'absorbait, ne lui donnait pas le bonheur. Il menait une existence de moine, et pourtant il était homme par la chair et par le cœur, autant que par la pensée. Il touchait à la vieillesse, et sentait avec amertume qu'il avait à peine vécu, ayant vécu privé d'amour.

Adolescent, il avait eu un compagnon admirable, qui mourut. Le *Journal* nous a fait connaître ce beau roman viril, dont Poinsot fut le héros. Plus tard, Quinet fut pour Michelet un précieux appui. Mais cette liaison ne pouvait apaiser son âme sensible à l'excès. Il avait impérieusement besoin d'une tendresse de femme, et ne la rencontrait pas. A trente ans, il avait épousé une maîtresse qu'il venait de rendre mère. Elle était son aînée de plusieurs années ; d'ailleurs médiocre, incapable de causer avec lui, ou de s'intéresser à son travail, et Michelet ne l'aimait pas. Elle fut malheureuse et mourut en 1839. Alors il s'accusa d'avoir été coupable envers elle, et fut pris de remords qui accrurent sa détresse. Telle avait été la vie familiale du poète qui écrivait la description de la France et l'histoire du moyen âge. Pourtant, il lui restait une fille à élever, un vieux père à soigner. La fille se maria et, en 1846, le père, fort âgé, s'éteignit. Voici Michelet abandonné dans son appartement désert.

Il en avait assez d'être lu, étudié, commenté, et de lire, d'étudier, de commenter lui-même. Il voulut, pour tromper son isolement, agir, et se mêler en apôtre aux agitations de son époque. Il éprouva le besoin d'épancher sans contrainte son génie lyrique, jusqu'alors à demi retenu par la discipline des faits. Laissant interrompu le labeur de sa grande histoire, qui le retenait dans des siècles trop lointains, du moyen âge il passa soudain au XIXe siècle, et composa le premier de ses poèmes, *le Peuple*. Michelet sortait d'une famille très humble ; enfant, il avait travaillé de ses mains dans l'imprimerie de son père. Il avait connu la misère, et grandi parmi les ouvriers. Il gardait le souvenir de ces années difficiles, et n'oubliait pas les hommes braves, simples et joyeux qu'il avait alors connus. Menacé par le découragement, il pense à eux ; il se réconforte en décrivant avec amour la multitude à demi consciente des artisans, des ouvriers, des paysans. C'est le peuple qui nous soutient, affirme-t-il. Son instinct est notre force. Si nous manquons de confiance, allons à lui, écrivons pour lui : il nous rendra au centuple ce que nous lui aurons donné. Mais les habitudes de vie que Michelet avait contractées l'écartaient radicalement des compagnons de sa jeunesse. Il était devenu un philosophe et un écrivain raffiné, également incapable d'« aller au peuple » ou d'écrire pour lui. Il donnait des conseils qu'il ne pouvait suivre, et sa tristesse ne fut pas allégée.

Quinet le pressait d'accepter une chaire au Collège de France, et de s'adresser chaque semaine à la jeunesse des Écoles. Michelet y consentit. Il aimait la distraction de la parole. Les heures où, jeune, il s'entretenait avec ses royales élèves, les agréables filles de Louis-Philippe, puis, les conférences intimes de l'École normale, lui avaient toujours fourni un très doux réconfort. Après des journées entières passées aux Archives, Michelet avait plaisir à voir de jeunes visages ; il causait, improvisant sur telle époque, ou telle idée : le moyen âge, les nationalités, l'éducation, etc. « L'enseignement, aimait-il à répéter, est une forme de l'amitié.» La chaire du Collège de France, créée à son intention, lui donnait la plus entière liberté. « Histoire et Morale », portaient les programmes. Michelet parla donc d'histoire et de morale, c'est-à-dire de

tout au monde. Il réunissait un vaste public où les proscrits de dix pays se mêlaient aux étudiants parisiens : ses cours furent une série de triomphes, et pourtant Michelet ne se trouva pas pleinement satisfait. Cet auditoire de jeunes gens qui l'écoutait une heure par semaine, il l'appréciait, mais ne pouvait s'en contenter.

Quelle était cette inquiétude qui ne lui laissait pas une minute de sérénité, que voulait-il enfin ? Michelet commençait à le comprendre : il avait besoin d'amour. Il éprouvait un frisson de révolte en pensant que la vieillesse approchait, et l'isolerait à jamais. « J'en étais triste, écrit-il, et dans le cœur je sentais un grand vide. »

Michelet avait coutume d'interpréter sa vie et de donner à ses émotions intimes une signification historique et philosophique. Malheureux, il pouvait accuser le hasard ou lui-même : il s'en prit à l'Église. Elle a gardé la femme, pense-t-il avec irritation, tandis que l'homme s'est émancipé. Elle a réussi à la charmer avec un art infini. A la plus fine des créatures, elle a su donner pour amis les plus fins des psychologues, ses prêtres. Que peut-il rester à l'époux ? Un corps sans âme, une chair déflorée. Le libre penseur est sans appui, sans consolation. Il est condamné au désespoir, c'est-à-dire à l'impuissance, et toutes ses paroles seront vaines tant que le confessionnal menacera l'unité du foyer.

C'est alors que Michelet publia son livre du *Prêtre et de la Famille*, véritable cri d'appel jeté aux quatre coins du monde : d'une voix tendre, désolée, il appelle une femme. L'ouvrage fit scandale. Il fut loué par la presse d'opposition, dénoncé du haut des chaires. Mais ce tumulte était de la politique, et Michelet avait écrit pour une seule personne l'inconnue qui saurait l'entendre.

***

Marie-Athénaïs Mialaret naquit d'une mère anglaise et d'un père français, aux environs de Montauban. Elle arriva troisième enfant, et la maison était étroite. On l'envoya donc passer quatre années en nourrice chez une paysanne de l'Aveyron. Quand l'enfant revint chez ses parents, elle était

une fille déjà sérieuse, renfermée, timide et gauche par fierté. Elle resta seule dans son coin comme une petite cendrillon. Sa mère était de glace et l'effrayait. Parfois, Marie-Athanaïs se rapprochait d'elle et voulait l'embrasser. « Mais, écrit-elle, je rencontrais son regard, son œil d'un bleu pâle comme l'eau. Je reculais et revenais m'asseoir. »

L'enfant craignait moins son père, mais elle l'admirait tant qu'elle osait à peine lui parler. Il avait vu des choses si extraordinaires, et traversé de telles aventures! A quinze ans, exilé par sa famille qui le jugeait insubordonné, Yves Mialaret était parti seul pour les Antilles. Il réussissait à gagner sa vie en donnant des leçons de français quand éclata la Révolution. Les noirs se soulevèrent. Aussitôt il fut avec eux. La crise fut longue et sanglante. Les esclaves, les mulâtres, les colons, les Anglais, les Français, formaient cinq partis dont les combinaisons rapides multipliaient les catastrophes. Le jeune homme manœuvra dans cette bagarre avec sang-froid et bonheur. Il échappa trois fois à la mort. Toussaint-Louverture, qui l'avait emprisonné, lui fit grâce, le prit pour secrétaire, puis de nouveau le jeta en prison. Le jeune homme s'évada, partit en mer sur une embarcation légère, fut saisi par un croiseur anglais, abandonné sur un rocher, sauvé par un navire américain et rapatrié en France. Alors il passa quelques années très calmes dans l'administration impériale, en Toscane et en Ligurie. Mais il était dans l'île d'Elbe quand Napoléon y fut renfermé. Le voisinage du héros ranima les ardeurs du fonctionnaire assagi. Yves Mialaret sut pénétrer dans la petite cour de Piombino, et gagner la confiance de l'Empereur : il revint en France avec lui. Napoléon vaincu, Mialaret fut condamné par la Restauration à la prison perpétuelle. Et cette fois encore il s'évada. Franc-maçon, il se fit reconnaître par un capitaine franc-maçon qui l'embarqua à fond de cale et le conduisit à New York. Il reprit là-bas son ancien métier de précepteur et eut la bonne fortune de plaire à une de ses élèves, qui était toute jeune et assez riche. Il l'épousa, eut deux enfants, et revint au pays natal, en Languedoc, avec la famille qu'il avait fondée, pour savourer dans une longue retraite la griserie de ses années aventureuses. Grand lecteur de Voltaire, de Rous-

seau, de Bernardin de Saint-Pierre, il se composa une bibliothèque. Il voulait achever sa vie comme un bon philosophe du XVIIIe siècle, aux champs et un livre à la main.

Ce héros retiré ne tarda pas à distinguer la sauvage petite fille. Elle était énergique, ardente : il se reconnut en elle. Elle tenait de sa mère une raideur puritaine, une fierté qui l'amusait aussi. Il l'appelait : « Ma princesse ». Il surveilla son éducation. Elle avait le goût de la campagne : il lui parla des bêtes, des plantes, et l'initia toute petite aux merveilles des sciences naturelles. Son enfant devint sa dernière amie. Il assistait avec bonheur aux premiers essais d'une intelligence presque virile.

— Que je te sens ma fille ! lui disait-il.

Mais il mourut. Marie-Athénaïs tomba aux mains des femmes, créatures étroites qui ne la comprenaient pas, et peut-être lui en voulaient de cette longue préférence dont elle avait joui. Les prêtres, distinguant en cette orpheline une activité supérieure, l'entourèrent, et bientôt la pressèrent de prendre le voile. Révoltée contre la basse atmosphère de sa famille, elle trouvait dans la vie religieuse une grandeur qui la séduisait. Mais sa faible santé lui interdisait l'entrée de ces ordres charitables ou missionnaires qui l'eussent tentée, et le cloître avait peu d'attraits pour son indépendance native. Elle brusqua les choses, et, rompant avec son directeur, échappant aux sollicitations d'un évêque, elle s'enfuit, préférant aller gagner son pain à l'étranger.

Tristesse pour tristesse. Marie-Athénaïs Mialaret était ambitieuse. Institutrice à Vienne, engagée au service de la princesse Cantacuzène, elle se trouva confinée dans une situation humiliante. Elle éprouvait des souffrances complexes et vives. Brouillée avec les prêtres qui l'avaient élevée, elle n'en gardait pas moins le goût de la religion, et s'était fait un besoin de ses cérémonies imposantes et douces. D'une part, elle se fût difficilement passée de la communion, de la confession ; d'autre part, une certaine fierté naturelle l'empêchait de livrer au premier venu les secrets de son âme, et les prêtres allemands lui déplaisaient. Elle ne pratiquait donc pas, et c'était une grande gêne.

Un hasard lui mit alors entre les mains la dernière œuvre

de Michelet, *Le Prêtre et la Famille*. Elle connaissait très vaguement l'auteur et ses idées ; mais, voyant qu'il parlait de la confession avec détail, elle acheta son livre, et l'emporta dans la petite ville d'eau où l'emmenaient ses maîtres. Elle lut d'abord les merveilleuses nouvelles où Michelet raconte les relations ferventes de saint François de Sales et de sainte Chantal, de Bossuet et de madame Cornuau, de Fénelon et de mademoiselle de Maisonfort. Ces grands religieux avaient eu des amies, qui leur donnaient, en retour d'une direction ferme, l'appui de leur tendresse. Mademoiselle Mialaret était faite pour sentir la beauté de ces romans intellectuels : elle fut enthousiasmée, et les relut plus d'une fois, avant de commencer la dernière partie de l'ouvrage, dont le ton polémique l'effrayait un peu. Elle surmonta cette première impression. La voix profonde, et si féminine, du poète la pénétra. Séduite et convertie, elle s'avoua que la confession est une terrible chose, une habitude dangereuse, une loi criminelle. Mais faudra-t-il ne plus se confesser jamais? Mademoiselle Mialaret, elle-même solitaire, entendit la supplication du solitaire. Elle écrivit à Michelet, et lui livra son âme. « Le monde n'admet pas qu'une jeune fille puisse chercher un guide en dehors du prêtre. Si vous le lui ôtez, alors que lui restera-t-il? J'ai perdu mon père à quatorze ans ; si je l'avais conservé, je n'aurais pas besoin d'un directeur... Puisqu'il me manque, et que vous êtes l'occasion de ma peine, permettez-moi de vous demander de tenir pour une fois sa place, de me parler comme vous le faites à votre enfant, et de me donner assistance, car je sais bien que je ne me retrouverai plus jamais telle que j'étais avant de vous avoir lu. Il me faut une orientation nouvelle... »

On peut croire que mademoiselle Mialaret n'espérait qu'une réponse dont elle avait un réel besoin, une correspondance un peu suivie peut-être. Michelet vit plus vite et plus loin. Cette âme de femme qui se donnait lui fut un commencement de bonheur, et une phrase de son Journal trahit sa fragilité sentimentale. « Je craignis, dit-il, de me laisser prendre le cœur dans un amour impossible. » L'âge de la jeune fille « l'alarmait ». Il fit effort, en répondant, pour contenir son émotion, et réussit. Il envoya de belles et

fortes pages, bien dues à l'enfant qu'il avait troublée. D'abord il s'excusa, attribuant aux violences de la vie publique ce qu'il y avait de trop amer et âpre dans son livre. Il ne la détourna pas de chercher les avis d'un prêtre « pieux et âgé ». Mais en même temps, il lui recommanda la lecture assidue, réfléchie, des grandes œuvres de l'humanité : la Bible, les Évangiles, Dante, Shakespeare, Cervantès; et, sur toutes choses, il lui vanta les bienfaits d'une vie active, qui exerce l'âme et la détend ; il lui recommanda d'aimer sérieusement ses élèves, de s'intéresser vraiment à leur éducation, et, autant que possible, de se livrer avec eux à des pratiques charitables qui élargiraient encore sa vie spirituelle. Il se mit, pour terminer, à son entière disposition.

Mademoiselle Mialaret fut-elle un peu déçue? Trouva-t-elle que Michelet, si tendre dans ses livres, était, dans sa correspondance, trop réservé? Elle remercia d'un mot assez bref, et ce fut Michelet qui répliqua, sans nécessité, avec effusion. Dès cette deuxième lettre, il s'épanche et parle de lui-même. Quel désarroi dans son accent, quelle faiblesse ! Nous sommes en janvier 1848. Le mouvement réactionnaire, si puissant dès la fin du règne de Louis-Philippe, vient de le frapper. Le ministre de l'Instruction publique suspend son cours du Collège de France, comme précédemment il avait suspendu ceux de Mickiewicz et de Quinet. Michelet souffre cruellement de cette interdiction qui le prive de sa meilleure consolation, la sympathie d'un auditoire de jeunes gens. La tristesse des temps accroît sa tristesse intime ; le silence qu'on lui impose fait déborder son cœur, et c'est en ami malheureux qu'il s'adresse tout à coup à mademoiselle Mialaret. « Personne plus que moi n'a besoin de sérénité et de force, au milieu de ce malheureux monde détruit, sur les ruines duquel je m'obstine à espérer encore... » Il veut se contenir, et laisse échapper des aveux presque définitifs. « Il ne faut point trop nous attendrir sur nos tristesses, ni sur celles de ceux qui nous intéressent ; c'est un avis que je dois m'adresser à moi-même en vous lisant... »

Sans doute, mademoiselle Mialare fut satisfaite, car elle écrivit en réponse une lettre fort longue, et remercia son correspondant « pour la solide et ferme amitié dont il voulait bien l'honorer ».

Ces premières paroles venaient d'être échangées quand éclata la révolution de Février. En quelques semaines, l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Autriche, se trouvèrent soulevées. L'enthousiasme, la naïveté d'espérance et de foi, étaient extrêmes. Mais la crise trouvait en Michelet un observateur averti et lucide. Il surveillait depuis trop d'années les progrès de la réaction ; il en connaissait trop bien les ressorts lointains et cachés pour espérer qu'un jour d'émeute pût l'arrêter, ou même la retarder sensiblement. D'autre part, le travail, qui était sa seconde vie, ne lui apportait aucune consolation. Il étudiait l'histoire de 1791, année hésitante où la Terreur s'annonce après la grande fête de 1789, et, dans le passé comme dans le présent, l'avenir semblait menaçant. « Je me trouvai avoir dans ma vie deux révolutions, celle que j'écrivais et celle qui se faisait sous mes yeux. » Elles l'agitaient également toutes deux, et c'était trop d'émotions pour lui.

Le gouvernement provisoire lui rendit sa chaire au Collège de France. Il accepta, heureux, malgré sa lassitude, qu'on lui donnât un devoir à remplir. Mais il sentait combien sa voix serait faible et impuissante. Le danger, pour la Révolution, c'était ce peuple immense, ignorant, et qui se trouvait investi de la souveraineté sans même l'avoir demandée, sans connaître, ou à peine, l'étendue de ses droits. C'était lui, et non quelques centaines d'étudiants bourgeois, qu'il aurait fallu atteindre, instruire, éduquer. Michelet aurait voulu que dans tous les faubourgs, des jeunes gens, dirigés par leurs maîtres, parlassent, chaque soir, à des foules ; il aurait voulu qu'un peu du nouvel évangile parvînt jusque dans la moindre chaumière, et il rêvait d'écrire, à cet effet, une histoire de France qui eût été comme une Bible du Peuple. Mais ses goûts délicats, sa langue subtile, ses manières d'homme d'étude l'arrêtaient à l'instant d'agir, et l'empêchaient d'écrire des livres populaires. Pourtant son inquiétude croissait de semaine en semaine : il savait que son idéal, que l'avenir de sa pensée, étaient liés au sort de cette révolution hâtive et superficielle.

La catastrophe inévitable survint avec les journées de Juin. Ce ne fut pas une de ces émeutes légères, presque joyeuses, et réglées comme une parade militaire, dont Paris était alors coutumier. Il ne s'agissait plus d'envahir la Chambre, de

proclamer à l'Hôtel de Ville un gouvernement provisoire, de visiter l'Archevêché ou les Tuileries en jetant par les fenêtres les pages arrachées des missels ou les brocarts des meubles royaux. Le soulèvement de juin 1848 fut une convulsion profonde et brutale.

Michelet demeurait sur la place du Panthéon. La fusillade l'enferma chez lui pendant deux jours, et il vit, de ses fenêtres, « le peuple tirer sur le peuple ». L'insurrection vaincue, il parcourut les faubourgs, les rues dépavées et sanglantes. L'événement surpassait ses craintes. Malgré son pessimisme, il n'avait jamais prévu, pour ces heures de mars et d'avril dont quelques-unes furent très belles, un dénouement si atroce. Du jour au lendemain, la France devint autre. Immobile et silencieuse, elle ne se ressemblait plus, et Michelet ne reconnaissait plus en elle cette âme enthousiaste, cette « personne » qu'il avait tant aimée. Il perdait du même coup son idéal et sa patrie.

« Ce qui me serrait le cœur, écrit-il, c'est que je sentais que pour longtemps il y aurait anéantissement du travail et de la charité. » Il en fit l'épreuve : l'étude lui devint impossible, et, quand il essaya de reprendre sa tâche au chapitre interrompu, la plume lui tomba des doigts. Toute dépense d'énergie lui répugnait comme une absurdité. En janvier 1848, durant cette première crise de tristesse qu'avait déterminée la suspension de son cours, il écrivait encore à mademoiselle Mialaret une phrase merveilleuse d'optimisme : « J'ai cette supériorité, du moins, de n'avoir aucun doute. Je crois à un avenir meilleur pour le genre humain, et je crois que nous le ferons ». En cinq mois il perdit cette assurance. Il avait cinquante ans quand il douta pour la première fois.

Ses enfants l'emmenèrent passer l'été en Normandie : la campagne le remettrait sans doute, et lui-même le croyait. Mais il s'aperçut bientôt, avec un véritable désespoir, que la nature lui était devenue comme étrangère. La vue des prairies, des arbres et des fleurs avait soudain perdu sa douceur. pourquoi tant de vie, s'il faut aboutir à l'homme et si l'homme est mauvais? Michelet n'avait plus de goût à rien. Quelque chose de bien profond était brisé dans son âme.

*
* *

Cependant son inconnue était heureuse à Vienne. Il lui avait envoyé, par deux fois, de courts billets inquiets et pressés. Elle avait répondu des lettres enthousiastes. Elle était jeune, et le monde agité. L'Europe, pour saluer ses vingt ans, était en feu. Elle portait à Vienne des ceintures tricolores, et. d'accord avec la vieille princesse roumaine et romanesque dont les enfants lui étaient confiés, organisait des manifestations dramatiques et sentimentales. Saluée par les acclamations, elle aidait, de ses mains délicates, à construire des barricades.

Mais une catastrophe abattit bientôt cette fièvre. La ville fut prise et soumise à un régime de terreur. Les Cantacuzène décidèrent de retourner en Roumanie. Mademoiselle Mialaret, fatiguée, toujours souffrante, hésitait à les suivre. Elle avait trop goûté à la vie pour consentir à s'enterrer si loin. Elle recourut à son directeur laïque, Michelet ; ne pourrait-il la recommander à une institution parisienne, où, gagnant quelque argent, elle aurait néanmoins, chaque jour, trois ou quatre heures libres pour suivre les cours de la Sorbonne ou du Collège de France ?

Michelet avait le cœur vraiment malade. De si loin, si vite, à l'aveugle, il s'était épris, et, quand il sut que cette enfant allait venir, il se troubla au point de n'oser lui répondre. « Tout en m'informant, écrit-il dans son Journal, je m'examinais et je luttais déjà contre moi. Je ne lui répondis que le 16 octobre, après quinze jours passés, lui donnant faussement pour prétexte la difficulté de lire sa fine écriture. » Deux semaines et plus pour lire une lettre ! Le vieil érudit, secrétaire aux Archives, mentait plus naïvement qu'une ingénue. Du moins il ne fit rien pour attirer la jeune fille. « Vous ne reconnaîtriez point Paris, lui dit-il, c'est un désert... beaucoup de pensions sont fermées, faute d'élèves. » Vaines paroles : il est malaisé d'arrêter une femme.

Michelet travaillait sans relâche. Debout dès l'aube, jusqu'à onze heures il étudiait, composait, rédigeait. Puis il déjeunait rapidement, et se rendait aux Archives où son service le retenait jusqu'à quatre heures. Alors il se promenait un

peu, dînait légèrement, et se couchait fort tôt. Ainsi vivait, « accablé de toutes les douleurs de l'histoire », cet homme tendre et malheureux.

Le 8 novembre 1848, à onze heures comme d'habitude, Michelet quitta son bureau. En traversant le salon, il aperçut une carte : mademoiselle Mialaret était venue, puis repartie, chassée par une consigne inexorable. Accourue de si loin, combien elle avait dû être désappointée ! Elle avait annoncé son retour pour quatre heures. Mais d'ici-là, qu'allait-elle devenir ? Sortirait-elle, se risquerait-elle seule dans ce quartier d'affaires ? « J'en fus si préoccupé et inquiet, écrit Michelet, que je devançai l'heure habituelle de mon départ des Archives. Il fallait qu'elle n'eût pas à attendre cette fois. »

A quatre heures exactement, il rentrait et la trouvait chez lui. Elle était là, assise, un peu dramatiquement vêtue, toute en noir, avec une rose pâle au chapeau, frêle, et prodigieusement blanche de visage. Était-ce une vivante ou une morte qui venait à lui de si loin ? « Ma première impression, dit-il, fut de saisissement. » Elle parla : sa voix était singulière, nette, énergique, et d'une fermeté presque virile. Elle remercia sobrement, puis exposa ses plans d'avenir. Ni la province, ni l'étranger, ne pouvaient la satisfaire. Elle avait besoin d'instruction, de vie intellectuelle, de Paris. Quelquefois une toux cruelle secouait son pauvre corps, et arrêtait les mots dans sa gorge. Elle s'interrompait alors, puis reprenait, de sa voix courageuse, toujours calme et toujours nette. Michelet écoutait, séduit et subjugué. La faiblesse l'intéressait, la force lui en imposait. Il trouvait en cette enfant tout ce qui lui manquait : la tendresse en vain cherchée, l'énergie prête à manquer. En elle était le secret de sa vie, de son équilibre, de son bonheur. Il sentit avec effroi qu'il avait eu raison de craindre, et que son cœur était pris. Il n'était pas homme à se contenir. Sa voix charmée disait assez son émotion, et mademoiselle Mialaret découvrit qu'elle avait trouvé mieux qu'un protecteur, et mieux peut-être qu'un ami. Elle se leva discrètement ; Michelet, d'une main émue, lui posa sur les épaules un long manteau noir, doublé d'une soie rose assortie à la fleur piquée sur son chapeau. Debout, la fragilité de

toute sa personne semblait extraordinaire. Elle sortit : l'apparition s'était évanouie.

Mademoiselle Mialaret rentra dans la maison où elle était descendue, ce respectable hôtel du Bon Lafontaine, fréquenté, aujourd'hui comme il y a cinquante ans, par la même clientèle de prêtres et de sages provinciaux. Elle s'y retrouva seule et attendit plusieurs jours sans recevoir un mot de Michelet. D'autre part, sa mère, bouleversée de la savoir librement installée à Paris, lui écrivit une lettre sévère. Un ecclésiastique, ami de la famille, fut en même temps prévenu et envoyé auprès de la jeune fille. Elle se demandait avec inquiétude comment elle pourrait résister, et par quels arguments elle répondrait aux représentations, aux ordres de sa mère ? Elle était sans argent, sans travail, et l'homme sur qui elle avait compté ne donnait pas signe de vie.

Michelet n'avait pas oublié mademoiselle Mialaret. Mais il sentait en lui-même une passion qui l'effrayait, et redoutait la moindre démarche. Maintes fois, il passa, repassa devant la porte de la jeune fille, comme un amoureux de vingt ans : il n'osait pas monter. Enfin, après six jours, il se résolut à lui envoyer le deuxième volume, tout récemment paru, de son *Histoire de la Révolution française*. L'offrande arriva juste à temps pour secourir mademoiselle Mialaret. Elle comprit qu'elle n'était pas abandonnée, et reprit courage. Elle lut, et son enthousiasme fut ranimé. Les grandes figures de madame Condorcet, et surtout de madame Roland, étaient faites pour la ravir. Un monde nouveau, passionné, héroïque, s'ouvrait devant elle, et ce monde était le sien. L'autre année, en Autriche, elle avait presque oublié sa foi en lisant le livre du *Prêtre* ; elle décida de rompre avec sa famille en lisant l'*Histoire de la Révolution*.

Au surlendemain de son envoi, Michelet osa se présenter. Mademoiselle Mialaret, très discrètement, lui cacha ses difficultés intimes. Elle causa longuement de son enfance et de son père, qui avait été tout dans sa vie, et que personne, ni frère, ni amie, ni ami, n'avait jamais remplacé. Michelet ne résista pas à l'attendrissement : « Je serai votre père... » dit-il.

Dès lors la jeune fille se sent forte contre les siens. Elle

reçoit avec hauteur le prêtre qui vient la relancer. « D'où vient, répondit-elle, cette nécessité impérieuse que je parte ? Lorsque, plus jeune de deux ans, j'ai été envoyée à cinq cents lieues sur une terre étrangère, il faut croire qu'on avait confiance en ma raison, ma sagesse. D'où vient qu'on me la retire aujourd'hui ? Ma sœur est mariée, elle a un enfant, ils sont trois dans la maison, et ma place est prise. C'est donc en dehors de la famille que doit s'accomplir ma destinée. Écrivez à ma mère, et calmez-la. » Le prêtre écrivit en effet ; il prévint : « Nous avons affaire à une révoltée », et une seconde lettre, aussitôt expédiée, lui donne pleins pouvoirs sur celle que là-bas on considère comme une enfant : qu'il choisisse le couvent où elle ira prendre le repos nécessaire ; qu'il ordonne.

Nouvel assaut, nouvel échec. D'autres ecclésiastiques intervinrent auprès de mademoiselle Mialaret. Le clergé de son pays, qui la connaissait et l'appréciait, se résignait mal à la perdre. On lui fit entrevoir qu'il ne serait pas impossible de lui ménager, en dehors de sa famille, une belle existence. Puis, des promesses on passa aux menaces : rien ne put fléchir la résolution calme de mademoiselle Mialaret. Elle avait arrêté son choix, et, sans hésitation ni tristesse, disait un définitif adieu au monde de son enfance : pays, parents, croyances. En même temps, elle écrivait à Michelet, et, le 20 novembre, l'ayant vu deux fois, elle se donnait : « Vous voulez bien m'appeler votre enfant, disait-elle... Disposez donc de moi comme d'une seconde fille... A vos heures de peine, puisque vous en avez, vous trouverez que c'est bien réellement un cœur d'enfant qui vous parle, car il n'a encore rien donné. »

Il est difficile de penser qu'une femme aussi lucide et aussi déterminée que mademoiselle Mialaret n'ait pas saisi, en la rédigeant, toute la portée d'une semblable lettre. Michelet, qui s'interdit toujours d'espérer, ne comprend pas d'abord, ou du moins n'ose pas comprendre ; et il note dans son Journal intime : « En réalité, avide de vie cérébrale, ce qu'elle voulait, c'était entrer dans une institution, mais se conserver, en même temps, des heures libres pour me les consacrer... » Il ignore le destin qui l'entraîne, et se défend encore d'aimer cette enfant. Il se conduit comme un homme épris, et, pour

s'excuser à ses propres yeux, il trouve des raisons austères à chacun de ses actes. Il supplie mademoiselle Mialaret de rester à Paris, contre la volonté formelle de sa mère, et puis il se donne à lui-même des explications dont la simplicité désarme : « Était-ce lui conseiller de désobéir?... Grand Dieu, non. Jamais cela ne m'était arrivé avec les jeunes filles qui m'avaient fait l'honneur de me consulter. Toujours, je les avais détournées de rester seules à Paris. Mais ce que voulait celle-ci, sage entre les sages, c'était précisément le contraire...» La remarque est naïve : celle-ci, « sage entre les sages », voulait rester avec Michelet.

Pendant les derniers jours de novembre, il continue de se défendre ainsi, toujours cédant devant la passion, et convaincu de son héroïsme. Il était de plus en plus malheureux, c'est-à-dire de plus en plus faible. La situation politique était extrêmement sombre. Les livres de Michelet venaient d'être biffés des programmes de l'enseignement; ses amis de l'Université étaient tracassés, révoqués. Il craignait enfin pour ce bureau des Archives qui lui était si cher. Toutes les habitudes de sa vie étaient menacées.

Le 1er décembre 1848, Michelet et mademoiselle Mialaret se promenaient ensemble sur la terrasse des Tuileries, allant de la place de la Concorde au château déserté. Michelet parlait de sa vie, de son isolement, de sa tristesse désespérée, profonde au point qu'il ne pouvait presque plus ni penser, ni écrire — deuil suprême pour cet homme de lettres. Et soudain il se déclara : « Mon existence est désormais en vous, nulle part ailleurs; sans vous je ne suis rien; avec vous, je sortirai des épreuves du passé, plus fort, plus puissant, plus fécond. Je ne m'appartiens plus; c'est en vous que je me cherche, c'est de vous, de votre décision que j'attends ce qui sera pour moi la vie ou la mort. »

Il parlait avec une exaltation si vive que les passants se retournaient étonnés. La jeune fille termina la scène par un serrement de main : « Je vous écrirai ce soir », murmura-t-elle.

Mademoiselle Mialaret n'avait pas été surprise par la déclaration de Michelet. Elle y était préparée, et pourtant elle fut émue. Son rêve devenait un fait et la vie apparaissait avec

son inconnu terrible. Pour cette jeune fille, c'était le renoncement à ce qu'à vingt ans on désire toujours, et l'acceptation définitive de la plus austère existence. Elle était femme, séduisante, et le savait. A Vienne, elle avait connu des jeunes gens agréables; pourtant elle vivrait seule avec un vieillard. Elle était indépendante, de goûts et d'habitudes; pourtant elle devrait accepter la vie commune avec un homme qu'elle devinait passionné, exigeant, absolu. Elle pleura, médita, pria, — non pour se décider : le don de sa personne était consommé; mais pour trouver la force d'écrire à son ami une lettre digne d'elle, de lui, et de cette heure solennelle.

Enfin, elle se ressaisit : elle se livrait pour toujours, et sacrifiait sa jeunesse aux aventures d'une grande vie intellectuelle. Elle accepta cet avenir. Minuit sonnait quand elle prit la plume : « Quoi qu'il arrive, après un tel jour, je resterai vôtre. Je vous suivrai dans la liberté ou la fatalité. Ne me parlez jamais de la différence d'âge qui existe entre nous. Ceux qui ne peuvent mourir restent jeunes éternellement... Ici-bas, je serai pour vous ce que dans mon désir d'indépendance je n'eusse été pour personne. Je serai vôtre, si entièrement, que je ne me retrouverai plus. »



« Enfant, une puissance redoutable est en toi. »

C'était donc le bonheur. Michelet avait cru, dans sa naïveté d'intellectuel, que tout était perdu parce que les événements ne confirmaient pas ses espérances de penseur, et quelques mots écrits par une enfant le faisaient soudain plus riche qu'il n'avait jamais été. Il resta plusieurs jours comme saisi. « Ce qui vous effraiera encore plus qu'aucun orage, écrit-il à un ami, c'est qu'il n'y a pas d'orage; mais un état vraiment grand, calme dans la passion même, et tout à fait solennel. Jamais mon cœur, je le sens, ne fut plus pur, ni plus haut. »

Ce calme est, en effet, plus effrayant qu'aucun orage : il en annonce de terribles. Michelet est désormais incapable de véritable sérénité, et la joie va l'anéantir comme tout à l'heure la tristesse. Les sanglots, les pleurs, les cris maladifs

envahissent la correspondance et le journal intime. Il y a quelque chose de pénible à sentir ce cœur puissant battre comme une machine déréglée. L'amour dont Michelet est possédé est une passion maladive, et avide de sensations excessives. Trente années de solitude et de souffrance morales ont développé en lui un besoin de tendresse et de vie en autrui qui a lentement miné, brisé sa propre volonté, sa propre vie. Il s'incline devant son amie comme un fidèle devant son église. « Que risquez-vous, ô reine! lui dit-il, près de ceux qui vous regardent d'en bas, et prosternés devant vous?... J'ai le cœur trop épris, trop malade de vous, trop troublé, tremblant et superstitieux dans cette dévotion. Le peu que vous voudrez me dire d'aimable et de compatissant, j'aurai peine à y croire encore... »

Il s'humilie, il adore. Son amour devient une religion dont il se raconte à lui-même la légende et les dogmes : il cheminait, pèlerin épuisé par tant de siècles et de terres qu'il avait traversées ; enfin il s'arrête au bord du chemin, résigné à mourir; mais non : « La première lueur me vint de l'Orient, du solitaire jardin de Prague où la jeune exilée me lisait, et me regardait de loin, comme si j'étais la France. — Et le premier bruit que j'entendis du tombeau, ce fut un battement de cœur, d'un cœur de jeune fille, qui était un appel à moi inconnu... »

Cette jeune fille, venue d'Orient, est une étrange créature : Américaine, Anglaise, Créole, Française, elle incarne toutes les races. Elle-même était découragée, et menacée par la mort, quand elle implora l'assistance d'un mourant. Mais voici que, par un beau miracle, de leurs deux faiblesses associées va surgir une force infinie, qui se répandra sur la terre sanglante comme une mer d'amour et de consolation... « mer féconde d'où l'Inde assure que sont nés *ou naîtront* les jeunes mondes, les dieux meilleurs, et les hommes plus doux »... que sont nés *ou naîtront* : en écrivant, Michelet corrige le vieux mythe; il y fait entrer d'un mot le grand mythe moderne, le progrès. Ces dieux meilleurs et ces hommes plus doux ne sont pas nés, car les méchants nous entourent et la méchanceté triomphe. Mais assurément ils naîtront : comment et par quel miracle?

La légende du couple providentiel et rénovateur se rencontre dans presque toutes les mythologies: c'est la famille de Noé et les hôtes de son arche; ce sont les justes de Sodome; c'est Siegfried et Brunehilde. Une même idée inspire tant de fables; un homme et une femme purs suffisent à sauver l'étincelle divine; qu'ils s'unissent, et l'effort de l'humanité est assuré d'un recommencement. Or, cet homme et cette femme, disait Michelet, c'est aujourd'hui ma fiancée et moi-même. Nous sommes élus par Dieu pour sauver la nature.

Ne voyons pas là une affirmation de poète habitué à manier les symboles. Michelet avait toujours cru à l'existence d'un Dieu personnel, à l'immortalité de l'âme, à la réalité de la Providence, et c'est littéralement qu'il se croit désigné par un décret spécial de cette même Providence. Il frissonne dans cette élévation sublime. Il a des visions, il entend des voix. Alors, effrayé par le désordre intérieur où il se débat, il se tourne vers son amie, qu'il devine constamment énergique et tranquille. « Dans cet état de défaillance et de mort relative, écrit-il, une chose vit en moi, et c'est vous... » Il la supplie : « Harmonisez-moi ! »

Ces lettres déchirantes, mademoiselle Mialaret les reçoit sans trace d'émotion ni de trouble; elle sait que Michelet est faible, un peu perdu d'exaltation, et qu'elle devra lui servir de mère aussi bien que d'amante. Rien ne l'étonne. « Je puiserai sans cesse l'infini dans tes yeux, et je te le rendrai en paroles éternelles, » lui écrivait son fiancé au 1er janvier 1849. Elle répond : « Un vœu unique, ami, au seuil de cette année qui doit tant compter pour nous... Ce vœu, c'est que vous croyiez en moi autant qu'aux premiers jours de notre rencontre. »

Mais voici qu'un drame bourgeois se mêle au dialogue lyrique. La famille et les amis de Michelet s'agitent. Aux mains de quelle femme est-il si complètement tombé ? On s'informe, et nul ne la connaît; c'est une jeune fille, qui paraît seule au monde, sans doute quelque aventurière hardie. Gendre, fille, camarades d'une part chambrent le vieil amoureux, et d'autre part écrivent à mademoiselle Mialaret. « Ce mariage est contraire à toute raison. Si vraiment vous aimez, pour le bonheur même de votre ami, éloignez-vous ». Il

semble que tant d'obstacles effrayèrent un instant mademoiselle Mialaret. Mais elle réfléchit, se reprend, et persiste : avec Michelet sa pensée doit se développer, sa volonté s'exercer, sa destinée s'accomplir; et s'il faut lutter contre toute une famille, elle luttera ; n'a-t-elle pas déjà brisé la sienne? son refus d'obéissance l'a brouillée avec sa mère : elle est seule au monde. Elle ne reculera pas.

Généralement, ces sortes de crises se dérobent à l'histoire, et restent le secret de quelques intimes. Mais nous nous trouvons ici, par exception, très bien documentés. Madame Michelet a pris soin de publier elle-même un volume de lettres, entremêlées de commentaires, grâce auxquels nous pouvons suivre de jour en jour la bataille engagée autour du pauvre homme, que les disputes bouleversent, par une famille effrayée et par une énergique jeune fille, résolue à garder sa conquête. Aux pages exaltées que son amant lui envoie, elle répond des billets lucides et fermes. Elle commande : vous serez ainsi avec votre gendre, ainsi avec votre fille... Elle exige. Parfois Michelet résiste; mais il faut enfin qu'il cède, et qu'il obéisse. Alors, il se plaint, du fond de son amour. « Ah! chère, lui arrive-t-il de s'écrier, que deviendrai-je, étant à ce point dans tes mains? — Ah! qu'elles me soient bonnes et douces, ou autrement *je meurs* ». Et ce mot fin lui échappe : « *Ton caractère est plus tendre que doux.* » Une autre fois, plus douloureusement encore, il dit : « Je te compare au simple et délicieux breuvage que prépare la jeune fille pour y lire sa destinée; *breuvage parfois amer...* » Enfin, après une scène plus vive, quelque dispute avec les siens, il se voit au pouvoir de cette femme qui est dure, et prend peur. Dans une lettre vraiment solonnelle, il adjure sa compagne d'être bonne pour lui. « Est-ce que tu ne sens pas encore, ô jeune amie! dans quel abime je suis tombé?... Pour moi, je ne suis plus... Enfant, tu as en toi une grande et redoutable puissance. Eh bien, emploie-la à refaire ma vie. » L'enfant savait cela. Mais elle savait aussi que pour administrer ce cœur malade, pour lui donner, selon sa prière, « un doux rivage, un lit régulier et profond », il fallait le dominer et l'envelopper tout entier. Elle répond d'un mot terrible : « Hélas! ami, vous n'êtes pas seul quand je ne suis pas avec vous... »

Michelet était tombé entre des mains impérieuses. Mademoiselle Mialaret avait compris que le travail était la condition de sa vie. Elle n'avait oublié ni sa première déclaration d'amoureux : « Vous me donnerez le renouvellement dont j'ai besoin », ni les inquiétudes d'artiste qu'il avouait souvent : « Je crains que désormais la fièvre ne soit tout mon génie... », et elle répétait avec insistance : « Si vous travaillez, nous vivrons... Voilà le cadeau de noces que je vous demande : la victoire sur ce sentiment qui vous absorbe et vous a fait créer une idole ». Michelet écoutait ces conseils, et travaillait avec assiduité. Tant d'orages troublaient à peine sa vie laborieuse. Pour visiter sa fiancée sans réduire ses heures d'étude, il se levait une heure plus tôt que de coutume, écrivait jusqu'à neuf heures au lieu de dix, et restait aux Archives jusqu'à trois heures au lieu de quatre. Il réussissait à garder assez de calme intérieur pour achever le troisième volume de *la Révolution Française*, et reviser d'anciens manuscrits. La crise n'avait donc pas atteint toutes les réserves de ce puissant esprit.

Mais ces besognes d'écriture et de rédaction, il s'en acquittait par devoir. Au contraire, il s'exaltait à l'idée de reprendre son cours du Collège de France. Puisque, dans la détresse universelle, une jeune fille lui avait donné la certitude suprême : l'amour; puisque la Providence l'avait élu dépositaire de ce grand secret, il devait parler, c'était un devoir et une joie.

Dès les premiers jours de ses fiançailles, il avait promis à mademoiselle Mialaret d'écrire, inspiré par elle, un livre sur cet art oublié : l'art d'aimer ; et en même temps il avait choisi le sujet de ses conférences prochaines : l'amour. Le 25 janvier 1849, il commença son apostolat. La veille, il avait causé longuement avec sa fiancée, se grisant du délire sacré dont il se croyait le prophète. Enfin, il entre dans la salle, et, regardant l'auditoire, reconnaît aussitôt cent visages amis : Polonais, Allemands, Italiens, exilés qui ont maintes fois sonné à sa porte. Mais il ne veut voir qu'une seule personne; il cherche des yeux mademoiselle Mialaret, et la découvre bientôt. Alors il parle. Il expose d'abord la triste situation de l'Europe : la révolution d'Italie écrasée dans Milan, menacée

dans Rome, assiégée dans Venise; la Hongrie, l'Allemagne en danger, et la France près de céder à un César. Partout, la violence triomphe, et les peuples assistent avec indifférence au massacre de leurs défenseurs. Alors Michelet pose devant tous la question qui l'a tant ému : une humanité si lâche mérite-t-elle d'être aimée? Mais il se reprend tout à coup : L'amour n'a pas le droit de se décourager, s'écrie-t-il. — « O nations, je vous suivrai, dans la liberté et dans la fatalité ! »

Le cœur de mademoiselle Mialaret dut battre un peu vite au bruit des acclamations. Cette phrase que Michelet venait de prononcer, elle-même l'avait écrite dans sa première lettre de fiancée. Ils étaient loin, les jours de Vienne où elle ambitionnait de revenir à Paris pour étudier à la Sorbonne. Elle-même était l'inspiratrice du plus retentissant des cours de Paris, et les applaudissements étaient pour elle.

Enfin, après quatre mois de crises, ils se marièrent. Il n'y eut pas de cérémonie religieuse. Les témoins de Michelet furent Edgar Quinet et Hector Poret, un camarade d'enfance; ceux de sa femme, Mickiewicz et Béranger. Le vieux chansonnier avait lui-même demandé à assister la jeune fille, « quand elle jurerait obéissance », et il la prit « à son bras », écrit Michelet, « représentant son père, comme il est le nôtre à tous ».

Les deux amants allèrent passer quelques jours à Versailles; puis ils revinrent habiter la petite maison de banlieue, mi-urbaine, mi-campagnarde, qu'ils avaient louée du côté de Neuilly. Pendant six mois, ils vécurent seuls, « tout près l'un de l'autre, dans le travail et la sagesse, comme deux purs esprits ».

***

Cette phrase de madame Michelet n'est peut-être pas tout à fait exacte. Les orages de ses fiançailles ne devaient pas avoir une fin si rapide; il allait falloir encore beaucoup de temps et de souffrances pour établir un accord profond entre mademoiselle Mialaret, si volontaire, si puritaine, et cet homme qu'elle avait épousé, ce romantique sensible jusqu'à la maladie, et dissolu de tendresse.

Il semble que d'abord un peu de mésentente physique divisa les époux. La jeune femme ne comprit pas toutes les ardeurs de son mari. Elle ne put sympathiser avec « cette passion profondément exclusive qui souvent me rend injuste », comme écrit Michelet lui-même. Elle lui résista et il s'irrita. Moins d'un mois après son mariage, elle s'avoue : « Ce n'est pas vivre que de boire sans cesse à une coupe aussi amère ! » Ces premières difficultés durèrent peu ; mais, à peine écartées, d'autres survinrent. Madame Michelet fut de nouveau tourmentée par les inquiétudes religieuses qu'elle avait oubliées pendant ses fiançailles. Elle avait réussi à se détacher du catholicisme ; mais en même temps, elle s'était détachée de tout, et souffrait d'un état de sécheresse intérieure, d'autant plus pénible que Michelet était perpétuellement agité par une fièvre de mysticisme et d'enthousiasme : elle ne pouvait ni s'associer à son travail ni même sympathiser avec sa pensée. Une grande douleur détendit l'âme de la jeune femme ; en juillet 1850, elle eut un enfant, qui mourut presque aussitôt. Michelet s'enferma quinze jours avec elle, la réconforta, et dès lors les époux furent unis.

Ils auraient pu être heureux, si Michelet avait été moins sensible aux fluctuations de la situation politique européenne. Mais la défaite irrémédiable de la révolution, la popularité grandissante de Louis Bonaparte, lui causèrent une horreur nerveuse qui le rendit incapable de recevoir aucune consolation. En 1851, son cours du Collège de France fut suspendu pour la deuxième fois, et il perdit l'emploi qu'il occupait depuis si longtemps aux Archives. Il quitta Paris, se retira dans une petite maison de campagne située aux environs de Nantes et fit, pour terminer son *Histoire de la Révolution*, un effort qui l'épuisa. En décembre 1853, il était brisé.

Alors madame Michelet commença d'exercer sa toute-puissante autorité. Elle résolut de partir avec son mari pour un pays lointain, de le reposer en le dépaysant. Elle l'emmena en Italie, et l'isola dans une baie sauvage, à Nervi, près de Gênes. C'était une misérable bourgade habitée par quelques familles de pêcheurs. Madame Michelet dut s'improviser ménagère, et accommoder elle-même le « palazzo » délabré

qu'elle avait loué. Elle se fit servante et cuisinière, sans cesser un instant d'être la femme et le secrétaire de son mari. Elle dirigea sa vie, minute par minute, pensée par pensée. Elle lui apprit à observer les montagnes, la mer, les oiseaux, les insectes, et réussit à ramener un peu de calme dans l'esprit de ce malade qui se plaignait d'être « brûlé par toutes les tristesses de l'histoire ». Michelet obéissait comme un enfant, et reprenait goût à la vie. En 1849, il avait dit à sa fiancée : « C'est près de toi, seul avec toi, dans un petit jardin secret, au désert d'un quartier perdu, les portes closes, qu'oublié, j'oublierai aussi... le monde *moins toi*. Tu es le miroir magique où il m'apparaîtra plus pur *et plus vrai qu'en lui-même*... Jeune, pure et silencieuse, par la force de ta nature, inconnue à toi-même, ô fleur, tu recommenceras tout en moi. » Michelet, en écrivant ces lignes, avait exactement prédit sa convalescence de Nervi.

Au printemps, Michelet revint en France. Jamais il ne s'était senti plus de choses à dire, ni plus de puissance pour les exprimer. Il était de nouveau persuadé qu'il avait reçu la mission providentielle de rappeler l'Europe à son idéal révolutionnaire et aux traditions du XVIIIe siècle. En 1855 comme en janvier 1848, il pouvait écrire : « J'ai du moins cette force de n'avoir aucun doute... »

Ses projets étaient vastes, et en dix-sept années de vie il put les réaliser tous. Il acheva son histoire : parti de Rome, il raconta Waterloo et les souvenirs de son enfance. Il écrivit ses poèmes de science naturelle et de philosophie morale. Pourtant il ne retrouva pas l'influence qu'il avait autrefois exercée. Sans doute, les temps étaient changés, et le goût public avait varié depuis 1847. Mais il existe une autre raison, plus sérieuse et durable. Pour donner au monde la sérénité, il faut d'abord l'avoir en soi. Or, Michelet ne la possédait plus. Il n'avait pas retrouvé, il ne retrouva jamais l'équilibre intérieur que les fatigues d'un immense labeur, jointes à la commotion de 1848, avaient rompu. La blessure qu'il croyait fermée n'était que pansée, et pansée par la main d'une femme. Jusqu'à la dernière heure, madame Michelet dut rester auprès de lui, l'assister, le soutenir et le diriger, comme à Nervi, en toutes choses. Pour exercer sa domination d'une manière plus

sûre, elle isola son mari, écartant ses anciens amis et même ses enfants. Elle entretint autour de lui une atmosphère artificielle, et comme une température de serre chaude. Elle réussit à prolonger la vie du grand écrivain, et peut-être même à sauver son activité créatrice qui était compromise. Mais elle ne put lui donner que l'illusion de la santé.

A partir de 1854, Michelet est un malade, et quand il parle de force morale ou de liberté, nous ne pouvons l'écouter sans arrière-pensée, car nous le sentons le plus misérable des hommes modernes, le plus avide de tendresse nerveuse et de consolation. Son éloquence est transformée. Elle devient ardente et subtile à l'excès. Elle intéresse ; mais, au moment de convaincre, d'une phrase ou d'un mot, elle étonne. Une imperceptible brisure altère les sonorités de ce merveilleux instrument, et quelque chose d'inquiétant se mêle à leur surcroît d'acuité.

DANIEL HALÉVY

MAMAMOUCHI

« Mamamouchi, vous dis-je ! Je suis mamamouchi ! » répète à madame Jourdain tout ébaubie, le Bourgeois gentilhomme de Molière, habillé à la turque et coiffé d'un immense turban. Dans sa sotte vanité, il s'est laissé persuader sans peine que le fils du Grand Turc, désirant devenir son gendre, l'avait d'abord voulu élever à la dignité de mamamouchi ; et rien dans la cérémonie burlesque, ni les quatre rangs de bougies allumées qu'il a vus sur le turban du mufti, ni l'Alcoran garni de clous dont le poids a endolori son propre dos transformé en pupitre, ni les coups de bâton et de plat de sabre que lui ont administrés en cadence de soi-disant Turcs dansant autour de lui, rien n'a pu désabuser M. Jourdain, rien n'a pu même éveiller un soupçon dans cette orgueilleuse cervelle. A sa femme, qui gémit : « Hélas ! mon Dieu ! mon mari est devenu fou ! » il répond superbement : « Paix, insolente ! Portez respect à M. le mamamouchi ».

Et là-dessus les critiques à l'envi de crier à l'invraisemblance, de regretter qu'une grande comédie de caractère finisse en farce bouffonne, et que Molière ait changé en caricature grotesque le portrait magistralement ébauché. Ils ont à la fois tort et raison ; raison, parce qu'un auteur comique ne doit jamais oublier que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ;

mais tort parce que, si M. Jourdain, par l'excès prodigieux



de son orgueil, demeure une exception dans la nature, il ne sort pas du moins de la nature. C'est ce qu'en 1687, dix-sept ans après la première représentation du *Bourgeois gentilhomme*, a clairement prouvé la mystification vraiment extraordinaire que les écoliers de l'Université de Caen, avec la complicité de toute la ville, ont pu faire subir à leur ancien recteur, l'abbé Michel de Saint-Martin, le plus honnête et le plus généreux, mais aussi le plus vaniteux et le plus crédule de tous les hommes[1].



De même que M. Jourdain, — car tout concourt à les rapprocher l'un de l'autre, — l'abbé Michel de Saint-Martin était fils d'un riche marchand de drap. Dès qu'il s'était trouvé en âge d'apprendre, ses parents avaient appelé à Saint-Lô, pour lui servir de précepteur, un gentilhomme ruiné, le sieur Jullin; et, sous sa direction, ils avaient envoyé l'enfant étudier d'abord à Caen (c'était le pays de sa mère), puis à Paris, afin qu'il perdît l'accent normand, enfin au collège royal de La Flèche, où les Jésuites, sous Louis XIII, élevaient toute la noblesse riche du royaume.

Ses études terminées, Michel de Saint-Martin était parti pour l'Italie, où il s'était fait recevoir docteur en théologie à l'Université de Rome et avait obtenu du pape le titre de protonotaire du Saint-Siège apostolique. Après avoir visité la Hollande, la Flandre, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, et écrit de copieuses relations de ses premiers voyages, il était revenu à Caen, où il s'était fait agréger à l'Université, et, bientôt, il en avait été élu recteur. Sorti de charge, il ne voulut pas quitter cette ville, à laquelle il s'était attaché; et il l'a comblée de ses bienfaits.

Car l'abbé de Saint-Martin faisait de sa fortune le plus noble

1. Nicolas-Joseph Foucault, intendant de la généralité de Caen, qui préparait un *Sammartiniana*, avait réuni de nombreux documents sur le héros de cette aventure singulière. L'abbé Porée, frère du célèbre jésuite, en a formé trois volumes, mal ordonnés et d'une lecture difficile, qui ont été publiés en 1738 et 1739 à La Haye, sous le titre de *la Mandarinade*. Nous en avons tiré ce court article, en contrôlant les dires de l'abbé Porée par les ouvrages de l'abbé de Saint-Martin lui-même et par le témoignage de Vigneul-Marville. (*Mélanges d'Histoire et de Littérature*, T. 1, pp. 368 et suivantes).

emploi : il ne se contentait pas de distribuer des médicaments gratuits à tous les pauvres qui venaient le consulter et de multiplier les fondations pieuses[1], de réédifier l'école de théologie qui tombait en ruine et de fonder à perpétuité une chaire de théologie morale dans le Collège des Jésuites; il embellissait la ville de statues et de monuments coûteux. C'était, devant les Croisiers, un puits magnifique, dit « des quatre évangélistes »; sur la place Saint-Sauveur, un Christ présentait sa croix aux regards des condamnés que l'on menait au supplice ; à la porte de Bayeux, se dressait un saint Martin mitré; sur la place Saint-Pierre, un autre Christ bénissait les passants et un saint Michel terrassait le démon. Ailleurs, l'abbé de saint Martin relevait une croix fort belle, qu'avaient jadis abattue les huguenots. Par une heureuse innovation, il faisait apposer aux carrefours et à tous les coins de rues des écriteaux pour indiquer les directions. Enfin, comme sa générosité était inépuisable, il offrait de contribuer pour une somme de dix mille livres à l'érection de fontaines publiques, et pour une somme non moins considérable à la création d'une bibliothèque à l'Université.

Il semblerait que la ville de Caen dût éprouver pour son vénérable bienfaiteur la plus profonde reconnaissance. Il en était la risée.



Son éducation aristocratique et les belles alliances qu'avaient contractées ses cadets, son érudition qui, pour être mal digérée et sans critique[2], n'en était pas moins réelle, ses nombreux voyages faits à une époque où l'on ne voyageait guère, sa

1. Un dîner pour douze pauvres confessés et communiés le jour de Saint-Pierre, en souvenir d'une fondation analogue du pape Grégoire le Grand ; 50 livres aux Pères de l'Oratoire afin qu'ils fassent des prières pour les morts ; un flambeau d'argent pour le meilleur motet en l'honneur de sainte Cécile ; une plaque d'argent et un anneau d'or pour les meilleures odes latines en strophes alcaïques sur la conception de la Vierge ; 100 livres pour donner plus d'éclat à la grande procession qui se célèbre tous les trois ans à Saint-Lô, en l'honneur de la Vierge, et pour entretenir une lampe devant son autel, etc.

2. Ne raconte-t-il pas, de la meilleure foi du monde, que le roi de Syracuse, Hiéron, pour garder l'incognito et passer partout inaperçu, voyagea plusieurs années monté sur une vache et se nourrissant avec le lait de sa monture ?

fortune, qui lui permettait d'avoir un train de maison que l'on n'a point accoutumé de voir chez un homme d'église, tout cela réuni avait développé en l'abbé de Saint-Martin une hypertrophie du moi tellement excessive, qu'elle avait fini par faire de ce vieillard si respectable par ses mœurs et par sa bonté un véritable grotesque.

Étant fils d'une mère « demoiselle », il se montrait entêté de noblesse. A tout propos, et même hors de propos, dans les innombrables opuscules qu'il faisait imprimer et distribuait aux nobles de la ville, il niait, toujours comme M. Jourdain, que son père eût jamais tenu boutique : la vérité est, disait-il, qu'il achetait toute la draperie des foires de Caen et de Guibray, et, sans quitter lui-même son château fortifié de Cavigny, tout couvert de la plus belle ardoise d'Angleterre, il envoyait vendre cette draperie en Allemagne, en Syrie et dans tout le Levant, occupant ainsi et faisant vivre près de vingt-cinq mille personnes. Comment ce Normand, qui se connaissait en drap, avait-il contribué à chasser de la Nouvelle-France les pirates et les corsaires? C'est ce que son fils n'expliquait point; mais il assurait que Louis XIII, en récompense, lui avait donné le marquisat de Miskou au Canada ; et voilà pourquoi l'abbé signait : « Michel de Saint-Martin, écuyer, seigneur de la Mare du Désert, marquis de Miskou.» Il avait fait apposer ses armes : trois glands d'or en champ de sinople, à tous les monuments dont il avait doté la ville. « Que ne sommes-nous en Pologne, où il est permis de couper le pied à un paysan avec un sabre, quand il s'est moqué d'un gentilhomme? » écrivait-il un jour au recteur de l'Université, pour se plaindre que le portier du collège eût été si impertinent que d'oser lui demander un de ses ouvrages. Et l'on assure qu'un autre jour dans son dédain pour ceux qui n'étaient pas « nés », il refusa un clystère de la main d'un apothicaire qui n'était pas gentilhomme. Pendant son rectorat, il avait défendu que les écoliers approchassent de sa personne « de plus de cinq à six pieds de roi »; ce qui fit que l'un d'eux s'avisa de lui présenter cérémonieusement sa thèse de philosophie au bout d'une perche.

Quand on est marquis de Miskou, on ne saurait se contenter de la vieille servante traditionnelle chez les gens d'église. Aussi l'abbé va-t-il répétant qu'il a en outre cinq

domestiques mâles : un laquais, un scribe, un musicien, et deux porte-chaises, tous de belle taille; car il n'est pas de ceux qui « prennent de petits nains pour les servir, afin d'employer moins d'étoffe à les vêtir, et pour épargner la dépense de bouche ». Sans doute sa maison de Caen n'est pas, comme celle de feu son père à Saint-Lô, assez vaste pour contenir un couvent de religieux et trois écuries de chevaux d'Espagne et d'Angleterre, deux remises à carrosses, une cave à cidre et une cave à vin ; mais elle renferme un vaste jeu de paume couvert, et l'abbé décrit avec complaisance ses belles cheminées dorées, son cabinet rempli de curiosités, tapisseries, tableaux, meubles à l'antique, et sa grande salle, ornée de sept violes d'Angleterre, où il donne des concerts et chante — faux, prétendent les mauvaises langues — devant les personnes de distinction. Sur sa porte, il avait fait graver cette fière devise : *Non nobis, sed reipublicæ nati sumus.* « Nous sommes nés, non pour nous, mais pour la république. » Un soir, un mauvais plaisant — tel Gennaro dans *Lucrèce-Borgia* — remplaça par un *o* l'*a* de *nati*, modifiant ainsi, ou à peu près, le sens de la phrase : « Connu de tout le monde, à moi-même inconnu. » Grande colère de l'abbé, que rien n'indignait comme un manque de respect.

Pour un mot, un geste, un sourire, il envoyait une assignation; et, plus processif à lui seul que toute la Basse-Normandie, il se plaint sans cesse au tribunal, dont il fait l'amusement : tantôt, ce sont les sieurs d'Engranville et d'Aveine, qui se sont moqués de sa perruque, pendant qu'il disait la messe aux Cordeliers; tantôt c'est M. de Lasson qui l'a raillé dans un pasquin sous le nom de « l'abbé malotru »; tantôt enfin c'est Jean Blachet, écolier en droit, qui a troublé une messe en musique que le bonhomme faisait célébrer à l'occasion de ses soixante-dix ans, « pour remercier Dieu de l'avoir préservé de mille périls tant par mer que par terre, s'étant trouvé cent fois sur l'Océan et sur la mer Méditerranée à deux doigts de la mort, et dans des forêts affreuses, où coulaient des ruisseaux de sang d'hommes qui venaient d'être égorgés par des voleurs ».

Vers la fin de ses jours, l'abbé de Saint-Martin, menacé de paralysie, fit aux eaux de Bourbon un voyage qui acheva de lui

tourner la tête. Il se prit d'admiration pour le fameux médecin Charles de l'Orme, aussi bizarre qu'il l'était lui-même[1] : il se fit construire un lit de brique semblable au sien pour s'y enfourner la nuit ; il s'enfonça jusqu'au cou dans le pantalon de ratine imaginé par lui pour se préserver des vents coulis ; comme lui enfin, tant pour se garantir du froid que pour conserver sa mémoire et son bon sens, — tout le monde en croit avoir, — il mit à ses jambes huit paires de chausses et un bas fourré, sur sa tête neuf calottes et un capuchon pardessus. Lorsqu'il revint à Caen ainsi accoutré et traîné dans la *vinaigrette* qu'avait inventée Charles de l'Orme, il obtint, naturellement, un vif succès de curiosité. De toutes parts on vint le voir, le consulter, lui demander des prescriptions hygiéniques. Il se crut un grand médecin, et fit tant et si bien qu'il faillit être poursuivi pour exercice illégal de la médecine, et que le duc de Montausier crut devoir engager le doux maniaque à ne plus donner d'ordonnances par écrit.

On comprend maintenant que l'abbé « Saint-Martin de la Calotte », comme on l'avait surnommé, soit devenu la gaieté et la joie de la ville de Caen. Lorsqu'il se rendait à l'église dans sa chaise, — car il avait dû bientôt renoncer à sa *vinaigrette*, « qui lui émouvait trop les humeurs », — les écoliers et la canaille lui faisaient cortège en criant : « Vivat ! vivat ! » Et le vaniteux vieillard penchait à la portière sa ventripotente personne, enveloppée d'une robe de damas violet à ramages, et il saluait à droite et à gauche, murmurant : « Merci Dieu ! Comme ce bon peuple m'aime ! »

Ce bon peuple le devait bientôt mystifier comme jamais, je crois, n'a été mystifié personne.



En 1684, le roi de Siam avait envoyé à Louis XIV une ambassade solennelle pour lui faire savoir que le bruit de sa gloire était venu jusqu'en Orient, et qu'il ne voulait conclure de traité de commerce qu'avec lui. Le roi de France, comprenant aussitôt le parti que sa politique coloniale pouvait

1. Voir la *Revue* du 1er juillet 1896, ou notre livre : *Hommes et Mœurs au XVIIe siècle* ; Paris, 1900.

tirer d'une pareille démarche, reçut les mandarins siamois du haut de son trône et entouré de toute sa cour, et décida d'envoyer à son tour en ambassade auprès de leur roi le chevalier de Chaumont, avec l'abbé de Choisy pour coadjuteur.

Comme ces événements faisaient l'entretien de tout le pays, un conseiller au parlement de Normandie, M. du Tot Ferrare, sans prévoir le moins du monde les conséquences qu'allait avoir cette plaisanterie, s'imagina d'écrire sous le nom du chevalier de Chaumont une lettre à Michel de Saint-Martin : il priait l'abbé, qui avait appris dans ses voyages à connaître le cérémonial de toutes les cours de l'Europe, de vouloir bien l'instruire comment il se devait comporter en si grave circonstance, et du train qu'il lui convenait d'emmener, équipages, livrées, musiciens, gens de lettres, etc. Il le conjurait de lui répondre sans tarder « à Paris, rue de la Vieille-Monnaie, à l'adresse de M. Bigot, Indien, proche du *Tabouret vert* ».

Devant une demande aussi surprenante et une adresse aussi bizarre, l'orgueilleux et naïf personnage n'eut pas une minute d'étonnement, pas plus qu'il n'en aura lorsque, dans une lettre datée pourtant du 1er avril, l'abbé Boivinet, neveu de Boileau, lui demandera des notes sur sa vie, sous couleur que l'historiographe du roi désire insérer son éloge parmi ceux des grands hommes du siècle. L'abbé de Saint-Martin fit, selon sa coutume, tirer à cinq cents exemplaires la prétendue lettre, si flatteuse pour lui, du chevalier de Chaumont, et publia bientôt une réponse de cinquante pages, parfaitement incohérente, qui est la chose la plus ridicule du monde : il prie l'ambassadeur d'offrir au roi de Siam deux de ses livres de médecine, lui donne pour son voyage les conseils d'hygiène les plus intimes et les plus saugrenus, et dresse une liste, interminable, des présents dont il doit se munir ; j'y relève notamment « trois douzaines de peignes d'écaille de tortue, d'ivoire et de buis pour le sérail des femmes ».

La plaisanterie avait trop bien réussi : on la continua. Quelques mois après, de fausses lettres de Siam arrivaient à l'abbé de Saint-Martin. Le chevalier de Chaumont et l'abbé de Choisy le remerciaient de ses précieux avis, et lui apprenaient deux grandes nouvelles : plein d'admiration pour ses ouvrages médicaux, le roi de Siam avait voulu placer dans la

pagode royale le buste de l'abbé de Saint-Martin sculpté par Saint-Igny, et il exprimait le désir d'avoir auprès de lui l'abbé lui-même pour en faire le chef de son conseil de médecine, le surintendant de ses étuves et l'inspecteur général de ses fourrures. A la lecture de ces lettres, le cœur du brave abbé se gonfla de joie à en éclater sous son justaucorps de drap noir doublé de peaux de lièvres : sans doute Benoît, à cause de la relation de son voyage en Flandre et de son livre sur le *Gouvernement de Rome*, l'avait déjà voulu tirer en cire pour le faire figurer dans sa cour de Bruxelles et, dans sa cour de Rome, parmi les cardinaux du sacré Collège; mais que le roi de Siam plaçât son buste dans sa propre pagode, parmi ses vingt dieux !... Et l'abbé arrêtait dans la rue les passants pour les informer de l'honneur qui lui était fait au delà des mers.

La mine ayant été ainsi longuement préparée, il ne restait plus qu'à allumer la mèche, lorsque se présenterait l'occasion favorable. Ce fut un cousin germain de Michel de Saint-Martin, M. Gonfrey, docteur en droit, qui s'en chargea. Quand le roi de Siam eut envoyé en France une seconde ambassade, M. Gonfrey persuada l'abbé de Saint-Martin qu'elle était chargée de l'emmener comme premier médecin de Sa Majesté Siamoise, avec de gros appointements et la dignité de mandarin du premier ordre. Trois semaines après, pendant le carnaval de l'an 1687, il lui annonçait que l'ambassadeur et huit autres mandarins, avec une grande suite et un nombreux cortège d'éléphants, de chameaux et de dromadaires, venaient d'arriver à Caen et de s'installer au *Cygne de la Croix*[1].

Voilà l'exposition terminée ; le second acte de la comédie va commencer.



Les prétendus ambassadeurs étaient des écoliers de l'Université, dont le plus âgé n'avait pas vingt ans ; parmi eux se trouvaient le fils de M. Gonfrey et deux autres parents de l'abbé de Saint-Martin ; c'était même l'un de ceux-ci, le che-

1. L'enseigne de cette auberge était un cygne ayant une croix d'or au cou. Ces jeux de mots étaient fréquents dans les anciennes enseignes (Voir Clément de Ris, *Les Enseignes de Paris*, 1877).

valier de Saint-Jean des Baisans, qui faisait l'ambassadrice ou mandarine. Pour déguiser leurs traits et pour se vieillir, ils s'étaient barbouillé le visage de diverses couleurs « à la mode du pays de Siam ». Sur des habits de théâtre à la romaine, qu'ils avaient loués, ils avaient passé des robes de chambre dont les manches étaient retroussées jusqu'au haut ; ce qu'on voyait des bras et des jambes était peint comme le visage ; des bonnets en forme de pain de sucre couvraient entièrement les cheveux. Le soir, aux flambeaux, cette ambassade de carême-prenants se rendit chez l'abbé de Saint-Martin, qui avait voulu, pour la recevoir, revêtir son habit de protonotaire, et qui l'attendait debout, appuyé sur le bras de M. Gonfrey et entouré d'une nombreuse assistance.

Après des salamalecs profonds et longs, l'ambassadeur prononça une harangue en siamois, qu'un interprète traduisit : frappé de la ressemblance de l'abbé de Saint-Martin avec un célèbre talapoin de Siam, qu'il se souvenait fort bien d'avoir vu deux mille ans auparavant, le monarque asiatique désirait s'attacher sa scientifique personne en qualité de premier médecin, et lui conférait la dignité suréminente de mandarin du premier ordre, avec une pension de six mille pistoles (dix mille livres en monnaie de France), dont le premier quartier lui serait versé avant qu'il s'embarquât à Brest. Une lettre du roi, traduite en latin, confirmait les paroles de son ambassadeur. Pour faire ses préparatifs de départ, trois jours étaient laissés au nouveau mandarin, que l'ambassadeur devait ramener de gré ou de force : il en répondait sur sa tête.

***

Toute la nuit l'abbé de Saint-Martin se tourna et se retourna dans son lit de brique, sans pouvoir y trouver le sommeil. Certes, ces honneurs sans précédents en France chatouillaient délicieusement son orgueil. Mais comment, à son âge (il avait soixante-treize ans), et avec ses infirmités, entreprendre un si long voyage? Comment abandonner son beau cabinet de curiosités, et cette chère ville de Caen où il était si fort admiré? D'autre part, il avait une réelle peur des mandarins, dont le visage barbouillé ne lui disait rien de bon.

Il se leva profondément troublé, et se fit porter chez l'intendant de la ville, M. Gourgues, qu'avaient instruit déjà de cette plaisante aventure le poète Segrais, alors premier échevin, et M. Dumoustier, lieutenant général du bailliage. Le vieillard leur raconte les événements récents, qui le remplissent en même temps d'une juste fierté et de craintes légitimes. Que doit-il faire en cette conjoncture? On tient conseil, et, malgré les révoltes de sa vanité blessée, l'abbé de Saint-Martin, tout tremblant, se résigne à la plus humiliante des démarches : il demandera au doyen de la Faculté de Médecine, afin de le remettre à l'ambassade siamoise, un certificat, muni du sceau de la Faculté, attestant qu'il n'a jamais étudié la médecine et qu'il ne saurait donc passer pour médecin : aussitôt après il écrira à Louis XIV pour l'avertir que des étrangers veulent enlever par la force une des gloires de son royaume. Afin de calmer ses inquiétudes, M. de Montchevreuil, colonel du régiment du roi, consent à détacher huit ou dix de ses plus braves grenadiers, qui garderont en armes la maison de l'abbé et le défendront contre les violences dont le menacent de fanatiques admirateurs.

Toute la ville vint féliciter le premier médecin du roi de Siam ; mais ses transes empêchaient l'orgueilleux vieillard de goûter une joie sans mélange. Dans l'attente de la réponse de Versailles, il ne vivait pas, elle arriva, tant le roi avait, dit-on, donné au courrier l'ordre de se hâter, vingt-quatre heures à peine après que l'abbé avait écrit sa supplique.

Par une lettre de cachet, Louis XIV, — on voit que les mauvais plaisants ne reculèrent devant aucune audace — défendait formellement à M. l'abbé de Saint-Martin de sortir de son royaume sans sa permission, attendu qu'il s'estimait trop heureux « d'avoir dans ses États un homme d'une si vaste érudition et qui avait rendu de si grands services à ses peuples ».

On se figure les transports et l'allégresse du bonhomme à la lecture de cette lettre à la fois si flatteuse et si résurrective pour lui. Mais M. Gonfrey hochait la tête, craignant bien, murmurait-il, que l'abbé ne devînt la cause d'une sanglante guerre entre la France et le Siam.

« Pour vous excuser du moins le mieux que vous pourrez,

déclara-t-il à sa dupe, il faut que vous engagiez l'ambassade à souper, lorsqu'elle viendra en grande pompe vous apporter le bonnet de mandarin. — Merci Dieu ! Je le ferai volontiers, s'écria l'abbé. J'ai bien traité jadis toute la compagnie des pèlerins du Mont Saint-Michel, et l'affaire est aujourd'hui d'une tout autre importance, puisque jamais encore un Français n'a été mandarin de Siam ! »

***

Il commanda, en conséquence, un magnifique souper à l'auberge de la *Croix de fer*, la meilleure de Caen, et accepta l'offre de M. de Saint-Simon Meautis, qui, afin de faire honneur à ses illustres hôtes, se vint proposer à lui pour gentilhomme servant.

Sur les sept heures du soir, un grand bruit dans la rue et la lueur de nombreux flambeaux annoncèrent l'arrivée de l'ambassade. Des gens de livrée portaient comme en triomphe l'énorme bonnet destiné à se dresser majestueusement sur les neuf calottes et le capuchon du récipiendaire.

A peine informés que le roi de France se refusait à laisser partir le nouveau médecin de leur roi, les Siamois manifestèrent par leurs cris et par leurs hurlements le plus violent désespoir ; il fallut, pour les apaiser, leur remettre une copie collationnée de la lettre de cachet, qui seule pourrait, disaient-ils, les protéger contre la colère de leur maître.

Alors commença la folle cérémonie. Difficilement et pesamment l'abbé s'agenouilla, avec l'aide de ses amis ; un des mandarins se vint placer en face de lui, tenant sur un coussin, ainsi qu'un diadème royal, le glorieux bonnet fourré de peaux de lapins, entouré de trois cercles d'or, un peu ouvert par le haut comme une mitre, et, de même que ceux des mandarins et de la mandarine, surmonté d'une houppe éclatante. Aussitôt l'ambassade entière se mit à danser autour de cet autre M. Jourdain, lui appliquant par intervalles de petits coups de sabres sur la tête. Enfin l'on couvrit les calottes qui couvraient son chef du large bonnet, non sans que Madame la mandarine l'eût élargi encore en le fendant avec des ciseaux ; mais coquettement elle masqua l'ouverture avec un

ruban noué en fontange. La cérémonie se termina par des salamalecs réciproques.



Ensuite on passa à table. Tous les assistants, y compris les dames, restaient debout, par déférence, derrière les chaises des mandarins, qui mangeaient avec leurs doigts et prenaient à deux mains les perdrix pour mordre à même. De temps en temps, la mandarine donnait de petits coups avec la pointe de son propre bonnet dans le visage de l'abbé, qui, averti par l'interprète que c'était là une marque de vénération, prenait la houppe et la baisait respectueusement. Chaque fois que l'on portait la santé du roi de France ou celle du roi de Siam, M. de Montchevreuil prévenait par la fenêtre les grenadiers : ils faisaient alors une décharge de mousqueterie à laquelle se mêlaient le son des hautbois et le bruit des tambours.

Tout à coup l'un des faux mandarins, M. de Saint-Fremont, qui était le petit-neveu de l'abbé de Saint-Martin, s'aperçut que son oncle le regardait attentivement. Dans la crainte d'être reconnu, il fit une grimace horrible au marquis de Miskou scandalisé. L'interprète s'empressa de déclarer que c'était là un témoignage de profonde estime dans le royaume de Siam, et dès lors l'ambassade entière ne cessa plus de grimacer en l'honneur de l'abbé qui, par politesse, se croyait obligé de faire en réponse les grimaces les plus hideuses. Brisé par tant d'émotions, il finit par s'endormir à table. On l'emporta dans son lit de brique.

Aussitôt la mandarine invita en excellent français les assistants et les soldats à prendre leur part du festin, et l'on but deux cents bouteilles de bourgogne au nouveau mandarin.

Le lendemain, à son réveil, le premier soin de l'abbé de Saint-Martin fut de faire peindre un bonnet de mandarin sur sa couronne de marquis, aux panneaux de sa chaise à porteur, avec cette devise : *Virtuti debita merces*[1]. Puis il reçut derechef les félicitations des habitants de la ville, qui vinrent lui donner du Monseigneur et de l'Altesse Sérénissime. Sur

1. Juste récompense du mérite.

les onze heures, il se rendit aux Cordeliers, pour entendre la messe dans la chapelle à la romaine qu'il avait élevée à saint Michel, son patron ; un jeune officier le conduisit par la main, comme une princesse ; il avait une escorte de grenadiers, et une foule énorme le suivait. Enivré de l'encens qui lui était ainsi prodigué, le bonhomme devenait tout à fait fou.



Aussi reçut-il fort mal ses héritiers, quand, inquiets de lui voir faire tant de dépenses, ils vinrent l'avertir qu'il était tout simplement joué par les écoliers. Il les traita d'envieux, d'ingrats, d'ennemis de sa gloire. « N'avait-il point ouï les ambassadeurs parler siamois ? Et comment des écoliers auraient-ils appris en si peu de temps une langue des plus difficiles de l'Orient ? » Et, sur ce beau raisonnement, il fit jeter ses parents à la porte.

Il se fâcha tout rouge contre le préfet du Collège des Jésuites, qui prétendait de même, par charité pure, le désabuser ; et Varlet, son barbier ayant cru également devoir lui ouvrir les yeux : « *Canaglia*, s'écria l'irascible abbé, tu es donc aussi du complot ! » et, saisissant le coquemar plein d'eau chaude qui était sur la table, il le lança de toutes ses forces à la tête du pauvre barbier, qui, pour avoir voulu bien faire, reçut une blessure et perdit une pratique.

Nul ne réussit jamais à détromper l'abbé de Saint-Martin de la chimère qui rendait si heureux son immense orgueil, et il expira, le 14 novembre 1687, persuadé qu'il remettait entre les mains de Dieu l'âme d'un mandarin de Siam.

On l'enterra dans sa belle chapelle des Cordeliers, devant un tableau de la sainte Cène, où il s'était fait représenter parmi les douze apôtres. Son corps y fut porté clandestinement, deux ou trois heures avant le jour, pour que toute la ville ne vînt pas rire aux funérailles de l'infortuné *mamamouchi*.

N.-M. BERNARDIN

LA POÉSIE AU GHETTO

MORRIS ROSENFELD

Most wretched men
Are cradled into poetry by wrong ;
They learn in suffering what they teach in song[1].
Shelley. — *Julian and Maddalo.*

Aucun lieu ne semble moins fait pour servir d'asile à la poésie que ce *ghetto* de New York, où une suite de hasards douloureux amena, des plaines de la Pologne, Morris Rosenfeld.

C'est dans l'extrême est de la grande ville que se sont réfugiés les juifs chassés d'Europe par la misère ou la persécution. Ils forment là une véritable cité, *Jewtown*, qui est peut-être la plus formidable des agglomérations humaines. Sur un territoire d'un mille carré, alors que Whitechapel n'a jamais compté plus de cent soixante-quinze mille âmes, les habitants du *ghetto* sont aujourd'hui plus de trois cent trente mille. Aussi ne reste-t-il pas, dans la trentaine de rues qu'ils occupent, un pouce de terrain inutilisé : partout se dressent d'immenses bâtisses, hautes de sept ou huit étages, serrées les unes contre les autres, empiétant sur l'espace réservé à la circulation, abritant de la cave au grenier un nombre incalculable de familles. A chaque étage, dans des logements réduits parfois à une ou deux pièces étroites, s'entassent père, mère, dix ou douze enfants, quatre ou six pen-

1. « Bien des misérables sont amenés à la poésie par l'injustice qui les berce ils apprennent de la souffrance ce qu'enseigne leur chant. »

sionnaires : car, pour ces juifs, si pauvres qu'ils soient, l'hospitalité est une loi à laquelle nul ne se dérobe. Outre ces familiers, qui sont le complément inévitable de la famille, tous les sans-logis sont généreusement accueillis. Si les chambres sont pleines, si les dormeurs, allongés côte à côte sur le plancher, ne laissent pas de place aux nouveaux venus, on case où l'on peut les vagabonds et les errants, dans quelque boyau sombre, sur les marches de l'escalier, souvent même dans une cour, derrière la maison, où une vieille caisse remplie de paille protège, contre le froid et la pluie, un peu de leur pauvre carcasse. En été, tout ce peuple déborde dans les rues : par les nuits plus clémentes, ce ne sont que femmes, vieillards, enfants déguenillés, couchés au hasard sur le bord d'un trottoir, adossés au fût d'un réverbère ou aux volets d'une boutique close.

A cette foule s'ajoute sans cesse un afflux nouveau d'immigrants, Polonais, Russes, Galiciens, Bohémiens, qui n'apportent avec eux que leur intelligence assimilable, l'adresse de leurs mains et l'infatigable activité de leur énergie nerveuse. Volontairement cantonnés dans ce *ghetto* qui leur donne un peu l'illusion de la patrie lointaine, où toutes les formes de leurs divers jargons se retrouvent dans les journaux, dans les enseignes hébraïques des boutiquiers, dans les chansons des rues et les vaudevilles de leur théâtre, ils vivent là, le regard et la pensée tournés vers l'Orient, avec l'espoir toujours déçu, toujours renaissant, du retour final au pays édénique, la Palestine perdue. Ils ne s'aventurent pas dans la cité des gentils, où l'on voudrait les obliger à parler anglais, à se vêtir comme tous les Américains, peut-être même à travailler le samedi. Ils préfèrent courir par les rues de « leur » ville, criant les vieux habits, — *Old clo's* ! — colportant tout ce qui peut tenir dans une balle, jusqu'à de la bijouterie en faux et de la chaussure à bon marché. Cependant la majorité, faute des ressources indispensables, renonce à tout métier libre et va se vendre à l'un des nombreux *sweaters*, prêts à exploiter la détresse.

On sait ce qu'est le *sweater*[1], dont l'ignoble sobriquet indique

1. Littéralement, le « sueur ».

clairement la profession. Ce misérable, qui souvent a subi lui-même l'esclavage qu'il impose aujourd'hui à d'autres, se charge de faire « suer » à l'ouvrier tout ce que celui-ci conserve de force et de courage. Intermédiaire entre la maison de vente et les manœuvres, il distribue à ceux-ci les serviles besognes. Durant des heures et des heures, sans repos, sans relâche, les malheureux demeurent attelés à une besogne toujours identique. Les uns piquent, d'autres coupent, d'autres cousent des boutons; nul d'entre eux ne connaîtra jamais le métier complet du tailleur; nul n'aura jamais la possibilité de gagner plus largement sa vie, de devenir un jour indépendant, heureux. Tous peinent, pour quelques *cents* par jour, jusqu'au moment où la fatigue, l'abrutissement, les émanations délétères des draps accumulés dans les ateliers mal aérés auront anéanti chez eux, sinon toutes les facultés vitales, du moins les derniers restes de l'intelligence et de la raison[1].

***

C'est dans ce milieu d'ignominie et d'horreur que fut jeté, à vingt-cinq ans, Morris Rosenfeld, après une jeunesse peu fortunée, mais embellie par la joie de vivre dans le plein air et la liberté de la nature, au bord du grand lac qui baignait le pied de la maison paternelle.

C'était, ce lac entouré de collines boisées, la gloire du petit village lithuanien de Bokshe (district de Suwalk). Durant de longues générations, les riverains avaient vécu du produit de la pêche, et les ancêtres de Rosenfeld n'avaient jamais failli à la tâche. Seul, le père du poète, Éphraïm Rosenfeld, s'était établi tailleur; encore délaissait-il volontiers son aiguille pour accompagner les vieux dans la barque. Né en 1861, Morris Rosenfeld, dès qu'il sut marcher et parler, fut associé à ces expéditions; il partait avec son père et son aïeul, et les deux

1. Sur la vie des juifs du ghetto, cf. J. A. Riis, *How the other half lives* (New York, 1890). Sur le *sweating system*, ses causes, ses effets, les remèdes proposés, les documents ne font pas défaut. On en trouvera un excellent exposé dans le livre de M. J. A. Hobson, *Problems of Poverty* (Londres, Methuen, ch. IV, V, VI). La bibliographie de ce dernier ouvrage fournit l'indication de nombreuses sources.

hommes, laissant le filet traîner à la dérive, se faisaient une joie d'étonner la jeune imagination de l'enfant par des récits merveilleux et de vieilles légendes populaires. Aussi Morris Rosenfeld vivait-il comme entouré d'une atmosphère poétique, dans la continuelle douceur de souvenirs vieillots et charmants. Sa mémoire fut bientôt meublée de toutes sortes de poèmes traditionnels, et, à sept ans, il chantait déjà d'une voix fraîche, au milieu d'un cercle de voisins et d'amis. Tout le village eut bientôt un véritable culte pour le petit prodige dont le précoce talent savait faire oublier aux plus malheureux la dureté des temps et les souffrances matérielles.

Éphraïm Rosenfeld sentait bien que son fils n'était pas fait pour accepter le sort d'un obscur travailleur ou d'un pêcheur. En 1871, il se transporta à Varsovie, espérant trouver là des maîtres pour l'enfant. Pendant quatre pénibles années, ce père lutta contre la mauvaise fortune afin de donner à son fils l'instruction nécessaire : si les repas étaient maigres, et mal payés les travaux du tailleur, Morris Rosenfeld acquérait pourtant, avec des bribes de polonais et d'allemand, une suffisante connaissance de la langue et de la littérature hébraïques. Son esprit, prompt à saisir la beauté, cherchait dans la lecture de la Bible d'abondantes et profitables méditations, en même temps que la poésie de l'Écriture développait les dons naturels encore en germe dans ce cerveau neuf.

Quand le tailleur, las de s'user en vains efforts, quitta Varsovie, ouvrit une échoppe à Suwalk et voulut associer son fils à sa besogne, Morris Rosenfeld ne put maîtriser ses goûts contemplatifs, renoncer aux longues songeries solitaires et aux courses dans la forêt. Les parents n'osèrent trop troubler le charme quasi sacré de ce rêve : on laissa volontiers à son oisiveté l'enfant, qui sut, dès lors, occuper utilement ses loisirs. Il lut avidemment les chefs-d'œuvre de la poésie hébraïque, et, s'il ne possédait qu'une simple teinture des langues modernes, il arriva, du moins, à posséder avec sûreté le dialecte judéo-allemand, le *yiddisch*[1], que déjà il employait à de timides essais.

1. La langue et la littérature *yiddisch* ont été étudiées, de façon savante et intéressante, par M. Leo Wiener, professeur de langue slave à *Harvard College*, dans *The History of Yiddish Literature* (Londres, Nimmo, 1890).

Ce *yiddisch*, qui devait être, pour Rosenfeld, un instrument si docile et si varié, semble, en vérité, peu propre à l'expression de la pensée poétique. Le « jargon », comme l'appellent ceux mêmes qui le parlent et l'écrivent, est une sorte de symbole des incessantes migrations auxquelles la fatalité a contraint le peuple juif. A un fond de vieil allemand, survivance du vocabulaire commun aux chrétiens et aux juifs de Francfort et de Spire, se sont ajoutés, après la recrudescence des persécutions, vers la fin du XIV[e] siècle, des éléments empruntés aux dialectes des populations qui donnèrent successivement asile aux fugitifs. Lorsque aux *Blutbäder*, aux « bains de sang » du moyen âge, succéda, au XVI[e] siècle, l'effort violent de conversion, les juifs, soucieux de conserver le précieux privilège de leur intégrité religieuse, s'attachèrent plus étroitement à l'étude des livres saints ; et l'observance des pratiques rituelles, en prenant dans l'existence familiale une place de plus en plus importante, fit entrer dans la langue une forte proportion de termes hébreux. Ainsi se constitua un vocabulaire où se trouvent aujourd'hui mêlés des mots d'origine germanique, slave, anglo-saxonne, adaptés à l'insuffisant alphabet hébraïque, déformés par la transcription et par une prononciation défectueuse, devenus enfin méconnaissables pour les nations même qui en avaient fourni les formes premières.

Cependant, une fois transposé en caractères gothiques ou romains, ce jargon perd un peu de son aspect déroutant, surtout quand celui qui l'emploie possède quelque notion des autres langues modernes. Le *yiddisch* lithuanien, dont se sert Rosenfeld, ne présente guère, comme particularité embarrassante, que l'affluence des termes slaves et des vocables hébraïques dans les œuvres qui traitent des sujets juifs. Partout ailleurs, il ne se sépare de l'allemand que par la simplification de la grammaire, ne conservant de la déclinaison que le nominatif et le datif, et de la conjugaison que le présent, par une syntaxe arbitraire et par une construction analytique assez rapprochée de la construction anglaise. Quant aux légères divergences vocaliques, à la confusion des *i* et des *ü*, des *e* et des *a*, ce n'est là qu'un obstacle facilement surmontable.

Mais si la langue offre, pour le philologue un intérêt évident, elle semble, pour l'artiste, le chaos, la cacophonie la plus barbare. Les sons gutturaux écorchent le gosier, les dentales sont d'une lourdeur toute germanique, les labiales, douces ou fortes, se distinguent à peine les unes des autres. Ces défectuosités, jointes à l'incertitude de la syntaxe et au « babélisme » du vocabulaire, paraissent ôter à la phraséologie toute possibilité de grâce, d'harmonie, de simple unité littéraire. Comment un tel galimatias peut-il fournir, à l'esprit ou à l'oreille, tout ce que nous exigeons de l'expression poétique, la facilité, la souplesse, le charme musical ?

Sur ce point, les meilleurs prédécesseurs de Rosenfeld ne sauraient nous donner satisfaction[1] : en dépit de leur esprit, de leur imagination, ils n'ont mis dans leurs écrits didactiques, satiriques ou moraux, que des lieux communs, exposés selon une versification monotone et plate. Ce fut le fils du tailleur qui réalisa le miracle de rendre fluide et doux le patois lourd et rocailleux du juif polonais. Possédant au plus haut degré le don de refléter en soi les mille aspects de la nature et de trouver, pour rendre sa pensée, une infinie variété de rythmes et de mètres, il a, de toutes pièces, inventé l'art qu'il devait illustrer. Dès sa quatorzième année, il avait cherché à donner une forme aux impressions, aux idées qui remplissaient son esprit et, si ces premiers tâtonnements sont encore hésitants, il y a déjà la marque d'une personnalité naissante dans les « poèmes nationaux » qu'il composa ensuite.

Ces *Nazionale Versen*, où il dépeignit la misère du peuple juif, comme il devait, un jour, chanter la détresse universelle des humbles et des déshérités, ne sauraient nous attarder longtemps. L'épigraphe même qu'il a inscrite en tête du recueil, en indique le caractère spécial[2]. L'abondance des souvenirs judaïques nous contraindrait ici à un commentaire explicatif, qui interromprait fastidieusement l'agrément des citations.

1. Voir, cependant, la *Chrestomathie* qui termine le volume de M. Leo Wiener.

2. « Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même » (Ps. CXXXVII, 5.)

Nombre de ces pièces sont consacrées au rappel de vieilles coutumes et fêtes juives, où se mêle toujours l'attristante pensée de la déchéance du peuple nomade, la douloureuse réminiscence de la gloire abolie[1]. Parfois, avec l'autorité de sa foi très pure, le poète attaque énergiquement le pharisaïsme étroit des sectes bigotes : il flétrit tantôt la honteuse coutume de la flagellation *(Malkoth Schlagen)*, tantôt la loi barbare qui ordonne à la mère de laisser mourir l'enfant affamé plutôt que de mendier une bouchée de pain chez un gentil *(Men tor nit)*, tantôt encore l'injuste excommunication qui frappe le bâtard *(Der Mamser)*, tantôt enfin les cruelles pratiques de purification *(Die Erste Twile)*. Il y a aussi de terribles légendes, comme celle du rabbi surpris dans la forêt par une troupe de joyeux lurons *(Die Katt Lezanaim)*, et mourant de peur dans la nuit et l'orage. Rosenfeld atteint à la grandeur épique, lorsqu'il nous montre l'arrivée des « verts », des immigrants, à New York *(Die historische Päckelach)*. Ces malheureux portent l'unique bagage, la Loi « écrite sur parchemin », qui fait leur richesse et leur force, qui les soutient dans l'adversité et leur rappelle l'antique mission. Un autre poème conte le désarroi d'une famille pieuse, où la célébration de la Pâque est troublée par les embarrassantes questions d'un enfant : « Pourquoi vous réjouissez-vous de l'Exode ? Ne sommes-nous pas toujours esclaves ? » *(Der Varstörter Seder)*.

Puis la poésie de Rosenfeld prend un caractère plus profane. Ce sont d'importantes ballades auxquelles il ne manque que la pureté de la langue pour mériter d'être comparées aux œuvres des grands lyriques allemands. Lorsqu'il regrette la patrie, toujours aimée *(Mein Vaterland)*, ou lorsqu'il fait surgir de la tombe le soldat juif tombé sur le champ de bataille de Plevno, son mètre acquiert une vigueur extraordinaire. Dans cette dernière pièce *(Der jüdischer Soldat)*, les guerriers morts accourent à l'appel du héros et viennent attester son patriotisme. « C'est un cliquetis d'armes, un piétinement de troupes, une course », les lourdes armures s'entrechoquent, la cla-

1. *Haneroth Halalu, A neue Icha, Zu a laufigen Wasser, Sfire, Der jüdischer May, Kidesch Lewone, Feldmesten*, etc.

meur des soldats retentit au loin[1]. Si *le Rêve d'Alexandre III (Alexander dem Dritten's Traum)* est tragique jusqu'à la cruauté, il faut reconnaître la puissance poétique de l'angoisse qui étreint le cœur du tsar et qui gagne tout le palais. Mais cette poésie de Rosenfeld, si pathétique, si poignante qu'elle soit, n'égale pas en intensité dramatique ce que les épreuves de la misère devaient lui inspirer ensuite.

***

Rosenfeld, marié à dix-huit ans par ses parents, ne tarda pas à divorcer, pour épouser deux ans plus tard Rébecca Yewarkowski, qui lui est demeurée une fidèle compagne, aujourd'hui vaillante mère de quatre enfants. C'est alors que l'impossibilité de gagner sa vie dans son pays l'obligea de s'expatrier. Il partit pour l'Amérique[2], mais, comme il ignorait tout métier, il ne trouva pas d'ouvrage et revint à Suwalk. A ce moment, le désespoir lui dicta un émouvant poème : *Sur le sein de l'Océan (Auf'n Busen vun Jam).*

Un navire revient d'Amérique vers la Russie ; la tempête le surprend et menace de l'engloutir. Ce ne sont partout que pleurs, plaintes, prières, partout l'effarement, le désarroi. Seuls, dans l'entrepont, deux hommes demeurent insensibles, dans le déchaînement de la tempête :

L'eau mugit, les vagues écument,
Le vent siffle et hurle follement,
La chaudière halète, la cheminée gronde ;
Pourtant, voyez, en bas, les deux hommes sont toujours [silencieux.

1. Quelques vers suffiront à donner au lecteur une idée de la puissance imitative du rythme :

Vun nahnten un vun weiten kummt der schwerer Gang;
Es werd a Tupperei, es werd a Klingerei,
A Geherei, a Dreherei, a Springerei.

2. Selon Rosenfeld, l'émigration est devenue chose si habituelle en Pologne, que, pour dire « émigrer en Amérique », on ne dit même plus *fahren* (partir en voyage), mais simplement *gehen* (aller), — sans indiquer la destination, que chacun devine.

Ils regardent froidement la Mort dans les yeux,
  La redoutable puissance de l'orage ne les émeut pas;
Il semble que la Mort ait été leur nourrice,
  Dans la terreur et la nuit ténébreuse.

« Qui êtes-vous, malheureux, dites-moi,
  Vous qui pouvez imposer silence à la plus terrible détresse,
Vous qui n'avez ni sanglots ni larmes
  Aux portes mêmes de l'affreuse Mort?

» Dites, sont-ce des tombes qui vous ont enfantés?
  Ne laissez-vous ni parents, ni femme ni enfant
Pour vous pleurer quand vous serez perdus, tout à l'heure,
  Dans le profond, dans l'effroyable abîme?

. . . .

» Quoi! n'avez-vous ni patrie, ni pays,
  Ni foyer, ni maison amie pour vous accueillir,
Que vous portiez en vous un tel mépris
  Pour la vie et que vous attendiez la noire tombe?

» N'avez-vous donc personne, dans le ciel, là-haut
  Vers qui crier, dans le malheur?
N'avez-vous donc pas de nation, n'avez-vous donc pas de
  Déshérités, quelle est donc votre destinée? »

. . . .

« La nuit du tombeau n'est pas notre mère,
  Nous n'avons pas eu pour berceau la tombe;
C'est un bon ange qui nous a enfantés,
  Une tendre mère veilla sur nous avec amour.

» Une mère nous a caressés; nous avons été nourris
  Par une douce, chaude et aimante poitrine.
Nous avons été choyés et contemplés avec amour
  Par un père, qui nous baisait tendrement.

» Nous avions un logis, mais on l'a détruit;
  On a brûlé ce qui nous était le plus sacré, [d'ossements.
On a fait, des plus chéris et des meilleurs, des monceaux
  Les autres ont été emmenés, les mains liées.

. . . .

» Nous sommes des juifs, des juifs déshérités,
  Sans ami et sans joie, sans espoir de bonheur.

. . . .

» Nous sommes des misérables, semblables à des pierres;
La terre ingrate refuse de nous accorder une place;
Nous faisons route, mais, hélas! nul ne nous attend.
Dites-moi, je vous prie, quel est le but de notre course!

» Que le vent souffle et fasse rage, qu'il hurle avec fureur,
Que bouillonne, écume et rugisse l'abîme!
Quoi qu'il arrive, nous sommes des juifs abandonnés,
L'Océan ne peut que laver notre brûlante blessure... »

En effet, le retour au pays fut suivi bientôt d'un nouveau départ : cette fois, le poète dit adieu pour toujours à la patrie et passa en Hollande. Là, il s'essaya au clivage du diamant, mais ne tarda pas à tomber malade. A la fatigue d'un travail qui exige l'effort continu de la main et de l'œil s'ajoutait l'effet débilitant de l'égrisée qui vole et adhère aux bronches de l'ouvrier. Rosenfeld alla tenter la chance dans le refuge de tant d'autres proscrits, à Londres, où longtemps il chercha en vain sa vie. Comment réussit-il à ne pas mourir de faim dans le *ghetto* de Whitechapel, c'est ce qu'on ne sait trop, car il avoue seulement avoir « fait bien des choses ». Il échoua enfin à ce qui devait être la plus douloureuse station de son calvaire, à la *sweat shop*[1], où il dut regretter la taillerie de diamants.

Au milieu de l'accablante, de l'affolante activité des machines, il ne perdit pourtant pas son énergie morale. Le rêve embrumait si bien sa pensée qu'il ne voyait qu'à travers un nuage poétique l'horreur de sa situation présente. Si la longue journée le tenait enchaîné à la tâche avilissante, il se consolait en passant les nuits à lire les poètes de jadis et d'aujourd'hui. Il avait appris à connaître Shakespeare par la traduction de Schlegel; Homère, Virgile, Dante, Hugo et les grands Français, traduits en allemand, en anglais, en hébreu même, l'initiaient à la beauté lyrique. Les jours de fête et de chômage, il chantait, sur des airs de sa composition, le labeur et la servitude. C'était là pour lui la véritable existence : les épreuves n'étaient alors que de méprisables accidents.

1. Littéralement, « atelier de sueur ».



Un jour vint, cependant, où il ne put supporter plus longtemps la rigueur du climat de Londres. Sûr de retrouver à New-York au moins le refuge de la *sweat shop*, il alla s'établir à *Jewtown*; il y devait parachever cette partie de son œuvre qui, par l'invention comme par l'exécution, lui est plus exclusivement personnelle, les *Chants du Labeur*.

Ce qui différencie cette poésie « ouvrière » de tout ce que le « quatrième état » a produit dans ce genre, c'est, outre l'élévation de la pensée, où rien ne se rencontre de vulgaire ni même de familier, l'unité d'inspiration du cycle entier. Les tableaux de la vie misérable qui est le lot des victimes de la *sweat shop* ne servent qu'à mettre en lumière les différents aspects de la fatalité sociale, fatalité qui n'épargne ni les grands ni les petits et qui diminue la faute des individus en augmentant celle du système social lui-même.

Rosenfeld embrasse dans sa commisération tous ses frères, sans distinction de rang ou de race; s'il s'attache à peindre les maux des humbles, c'est parce qu'il a pu, par lui-même, en sonder la profondeur. Il a suivi de près l'existence de l'esclave, et, esclave lui-même, a su rendre avec une saisissante vigueur le supplice des forçats volontaires. Dans la pièce intitulée *Die Schap*, il a adopté un rythme martelé et ininterrompu qui donne au lecteur, pour peu qu'il s'applique à scander les vers, l'obsession du ronflement des machines [1].

Dans l'atelier, les machines grondent si furieusement,
Que souvent, dans ce grondement, j'oublie que j'existe.
Je me perds dans l'effroyable tumulte,
Mon moi disparaît, je deviens une machine.
Je travaille et travaille et travaille sans fin ;
Je peine et peine et peine sans compter.

[1] Je citerai ici quelques exemples de ce mètre, où l'usage de l'amphibraque produit particulièrement l'impression d'une agitation trépidante.

Es rauschen in Schap aso wild die Maschinen;
As oftmal vergess ich in Rausch, as ich bin.
. . . .
Ich arbeit, un arbeit, un arbeit ohn Cheschben;
Es schafft sich, un schafft sich, un schafft sich ohn Zahl.

Pourquoi ? Pour qui ? Je ne sais, je ne le demande pas :
— Comment une machine pourrait-elle être douée de pensée ?
. . . .

A l'heure de midi, l'atelier m'apparaît
Comme un sanglant champ de carnage où tout repose désormais :
Autour de moi je vois, gisants, les cadavres,
De la terre crie le sang répandu...
Un instant après, on sonne l'alarme,
Les morts s'éveillent, la bataille renaît,
Les cadavres luttent pour des étrangers, pour des inconnus,
Ils combattent, ils tombent, ils s'effondrent dans la nuit[1].

Je contemple le champ de bataille avec un amer ressentiment,
Avec terreur, avec un désir de vengeance, une infernale torture;
L'horloge, à présent, je l'entends clairement, elle crie :
« Il y aura un terme, un terme à l'esclavage ! »
Elle vivifie en moi la raison, le sentiment,
Elle me montre la fuite des heures :
Je resterai un misérable tant que je demeurerai muet,
Je serai un déshérité tant que je demeurerai ce que je suis. .

L'homme, qui dormait en moi, s'éveille;
L'esclave, qui veillait en moi, s'endort :
Allons, l'instant propice est venu !
Il faut mettre un terme, un terme à la misère !
Mais soudain — le sifflet, le « *boss*[2] » — une alarme !
Je perds la raison, j'oublie où je suis ; —
C'est un tumulte, une bataille ; hélas ! mon moi s'égare,
Je ne sais rien, ne me soucie de rien, je suis une machine !...

A défaut de son propre portrait, Rosenfeld nous fait celui de son voisin, le « Pâle Apprêteur » *(Der bleicher Apreter)* :

Je vois, là, un pâle apprêteur,
Usé par l'atroce labeur !
Depuis que je me souviens de lui, toujours il coud,
Consumant jusqu'au bout ses forces.

1. Ces deux derniers vers méritent aussi d'être cités. (Je ne m'abstiens de reproduire la pièce entière que de peur de fatiguer le lecteur) :

Es kampfen die Trupes far Fremde, far Fremde,
Un streiten, un fallen, an sinken in Nacht.

2. Le contremaître.

Les mois ont fui,
Les années passent en courant,
Et l'homme pâle est toujours là, penché,
Luttant contre la machine brute.

Je m'arrête et j'observe son visage,
Son visage couvert de poussière et de sueur,
Et je sens qu'en lui aucune vigueur physique ne travaille,
Que seule, à présent, l'énergie morale le soutient.

Cependant les pleurs tombent en pluie drue
Depuis le lever du soleil, jusque tard, le soir;
Ils pénètrent les étoffes,
Ils imprègnent les points de la couture.

Dites-moi, combien de temps encore poussera-t-il,
Cet homme affaibli, la roue sanglante?
Oh! qui me peut me dire quand viendra pour lui la fin?
Qui connaît la clef de cette angoissante énigme?

Hélas! c'est difficile, bien difficile à dire.
Pourtant une chose est sûre et claire :
Quand le labeur aura tué celui-ci,
Un autre prendra sa place et coudra.

Les pleurs sont un léger soulagement; Rosenfeld l'avoue, sans affectation comme sans honte, dans un poème d'une émotion poignante : *Un pleur sur le fer. (A Trähr auf'n Eisen)*.

Hélas! l'atelier est froid et sombre!
Je tiens le fer et, debout, je le presse.
Mon cœur est faible, je gémis et je tousse!
Ma poitrine souffrante se soulève avec peine.

Je gémis et je tousse, j'appuie le fer et je songe ;
— Mes yeux se mouillent, un pleur tombe;
Le fer est brûlant; mon petit pleur
Bout, bout et ne sèche pas[1].

1. Voici cette strophe :

Ich krächz, un husst, un press, un klär,
— Mein Aeug werd feucht, es fallt a Trähr,
Der Eisen glüht; — das Trährel mein,
Das kocht un kocht un siedt nit ein.

Je ne me sens plus aucune force, ma vigueur est usée;
Le fer échappe à ma main;
Pourtant le pleur, le pleur muet,
Le pleur, le pleur bout toujours et toujours

Ma tête bourdonne, mon cœur se brise,
Je demande avec détresse, avec anxiété :
« Dis-moi, ami de ma misère et de ma peine,
O pleur, pourquoi ne sèches-tu pas?

» Peut-être es-tu l'avant-coureur
M'annonçant que d'autres te suivent.
Je voudrais bien le savoir, dis :
Quand finira la grande calamité? »

J'aurais volontiers interrogé encore et encore
L'infatigable, la folle larme;
Mais alors est survenu un torrent
De pleurs, de pleurs sans nombre,
Et j'ai aussitôt compris
Combien est intarissable la source des pleurs.

Pour l'ouvrier enfermé dans cette geôle, les joies mêmes de la paternité, consolation du dernier des mendiants, sont chose inconnue, interdite. Écoutez Rosenfeld parler de son enfant *(Mein Jüngele)*. Entendez sa voix, nuancée d'un peu de douce gaieté au début, s'attrister peu à peu en une plainte désolée[1] :

J'ai un petit enfant,
Un petit fils tout joli!
Quand je le vois, il me semble
Que le monde entier m'appartient.

1. Je demande encore qu'on me permette de citer ici le texte *yiddisch*, qui est d'ailleurs particulièrement intelligible, — au moins pour qui sait l'allemand. — On excusera la longueur de cette citation en faveur de l'intérêt rythmique des vers et de l'émotion dont ils sont pleins :

Ich hab a kleinem Jüngele
A Sühnele gar fein!
Weren ich derseh ihm, dacht sich mir
Die ganze Welt is mein.

Nor selten, selten seh ich ihm,
Mein Schönem, wenn er wacht;
Ich treff ihm immer schlafendig,
Ich seh ihm nor bei Nacht.

Mais rarement, rarement le vois-je,
Mon beau petit, lorsqu'il est éveillé;
Je le trouve toujours endormi,
Je ne le vois que la nuit.

Le travail me chasse tôt du logis
Et ne me laisse revenir que tard:
Hélas! ma propre chair m'est étrangère!
Étranger, le regard de mon enfant

Je reviens au logis, dans l'angoisse
Au milieu des ténèbres,
Ma pâle femme me conte aussitôt
Tous les jolis jeux de l'enfant,

Die Arbeit treibt mich früh araus
Un last mich spät zurück;
O, fremd is mir mein eigen Leib!
O, fremd mein Kind's a Blick!

Ich kum zuklemmterheit aheim,
In Finsterniss gehüllt, —
Mein bleiche Frau derzählt mir bald
Wie fein das Kind sich spielt,

Wie süsz es redt, wie klug es frägt :
« O Mama, gute Ma,
Wenn kummt un brengt a Penny mir
Der guter, guter Pa ? »

Ich hör es zu un eil, — es mus,
Ja, ja, es mus geschehn!
Die Vaterliebe flackert auf :
Es mus mein Kind mich sehn!...

Ich steh bei sein Gelägerel
Un seh, un hör, un scha!
A Traum bewegt die Lippelach :
« O wu is, wu is Pa ? »

Ich kusch die bloe Aeugelach,
See öffnen sich. — « O, Kind! » —
See sehen mich, see sehen mich
Un schlieszen sich geschwind.

« Da steht dein Papa, Teuerer,
A Pennile dir, na! »
A Traum bewegt die Lippelach :
« O, wu is, wu is Pa ? »

Ich bleib zuwehtagt un zuklemmt,
Varbittert, un ich klär :
« Wenn du erwachst a Mal, mein Kind,
Gefindst du mich nit mehr. »

Comme son parler est doux, comme il demande avec malice :
« O maman, maman chérie,
Quand viendra-t-il m'apporter un sou,
Mon papa, mon papa chéri ? »

J'entends cela, et je me hâte : — il faut,
Oui, oui, il faut que cela soit !
L'amour paternel s'enflamme :
Il faut que mon enfant me voie !...

Je me tiens près de son berceau,
Je le vois, je l'entends, et... chut !
Un rêve agite les petites lèvres :
« Oh ! où donc, où donc est papa ? »

Je baise les petits yeux bleus,
Ils s'ouvrent. — « Oh ! mon enfant ! » —
Ils me voient, ils me voient,
Et se referment bien vite.

« Ton papa est là, mon chéri,
Voici un sou pour toi, tiens ! »
Un rêve agite les petites lèvres :
« Oh ! où donc, où donc est papa ? »

Je reste là, plein de détresse, de douleur
Et d'amertume, et je songe :
« Quand tu t'éveilleras un jour, enfant,
Tu ne me trouveras plus là. »

Ainsi l'ombre même du bonheur est refusée au misérable. S'étonnera-t-on si le désespoir lui montre dans la mort l'unique fin de ses maux, si le rossignol lui vante, comme seul lieu de repos, le cimetière[1], et si la fatalité engage avec le déshérité des colloques semblables à ces stances[2], dont chacune exprime les trop justes désirs de l'homme et y répond cruellement.

Tu veux oublier ton sort et te reposer ?
— Ne t'inquiète pas, bientôt tu gagneras le séjour du repos !
. . . .

1. *Die Bessolem-Ssolowei.*
2. *Varzweiflung* (Désespérance).

Tu souhaites d'être un champ baigné d'air et plein de verdure?
— Patience, on t'y portera bientôt!

. . . .

Ah! tu voudrais te baigner, te laver dans le ruisseau?
— Sois sans crainte, on te lavera bientôt de la tête aux pieds!...

. . . .

Maintenant tu voudrais te vêtir d'étoffes blanches?
— Avant qu'il soit longtemps on t'en revêtira!

. . . .

Tu voudrais être au frais? — A quoi bon aller dans la forêt!
Tu ne tarderas pas à être toi-même glacé!

. . . .

Je n'ai pas d'amis, je suis toujours seul.
— Tu compteras bientôt d'innombrables amis;
Déjà, ils grouillent et t'attendent!

Dans ces chants que l'esclavage inspirait à Morris Rosenfeld, on chercherait vainement, un seul cri de haine ou de colère. Pourtant la notion de l'iniquité sociale est présente à l'esprit du poète, et parfois des velléités de révolte s'éveillent en lui. Dans la *sweat shop*, dans les journaux du *ghetto* où paraissent ses œuvres, il a voisiné avec les représentants de toutes les sectes révolutionnaires; mais aucun d'entre eux, semble-t-il, n'a exercé sur lui une influence convertissante. Il sait tous les droits que l'opprimé pourrait faire valoir pour revendiquer sa part dans les joies du monde [1], mais il ne croit pas à l'efficacité de la violence. Si, dans l'une de ses ballades [2], la fiancée du mineur enseveli au fond de la mine pousse un cri de rage : « Oh! les égorgeurs d'hommes! » c'est, nous dit l'auteur, que la douleur a dérangé sa raison. Si dans maints tableaux [3] il nous peint la dureté du cœur humain, il ne croit pas cependant qu'il appartienne à l'individu de changer la face du monde. C'est la conclusion d'une pièce [4], qui sera la dernière citation de cette étude rapide:

Tandis qu'autour de moi tout repose
Dans un silence de mort,
— Pas un bruissement, pas un son, pas un mouvement, —
Soudain, dans la profondeur de la nuit,

1. Cf. *Die Nachtigalt zum Arbeiter, Was is die Welt? Auf'n Totengarten*, etc.
2. *Die Kale vun die Berg.*
3. *Der blinder Bettler. Die Lichtverkäuferin. Die areme Gesind.*
4. *Die Freiheit, — a Traum* (*La liberté, — un songe*).

1er Août 1902.

Comme par enchantement,
Elle se présente à mes yeux.

C'est une femme blonde et belle;
Son corps est blanc comme la neige,
Mais ses joues sont pâles, pâles;
Ses épaules sont fortes et gracieuses,
Parées du manteau d'or de sa chevelure,
Mais ses yeux sont mouillés de pleurs.

Elle me regarde et reste muette,
Lève ses mains et me montre
Qu'une chaîne enserre ses poignets;
Je sens, je comprends ce qu'elle veut,
Et enfin, au milieu des larmes,
Elle me supplie : « Délivre-moi ! »

Mon cœur s'échauffe, s'embrase,
Je cours à pas précipités
Et je saisis la chaîne;
Horreur ! je recule :
Un serpent, long et énorme
Est enroulé autour des fers.

Je crie, je donne l'alarme, je hurle,
Mais le sommeil est terrible !
Je n'entends que le ronflement des dormeurs :
« Allons, debout, levez-vous vite !
Et que la lumière brille enfin ;
— Venez, venez rendre libre la Liberté ! »

Le silence ! Seul
Je m'agite : autant vaudrait tenter d'éveiller une pierre.
Pas un des dormeurs ne bouge.
Que j'appelle ou non,
Pas un ne se lève, ne fait un pas.
Il n'y a ni trêve ni issue.

Cependant qui pourrait voir ce spectacle
Sans devenir fou de rage !
— Il faut, il faut que cela finisse !
Je me jette dans le péril !
Une voix me crie : « Pauvre insensé ! »
Et je m'éveille de mon rêve...

Rosenfeld est trop bon juif pour attendre d'une intervention humaine ce que la volonté divine seule pourra amener

un jour : le règne de la concorde et de la charité sur la terre. C'est dans cette résignation aux tourments et à la déchéance momentanée que réside l'originalité du poète : chrétien, il supporterait son humilité avec l'espoir d'une récompense céleste ; juif, il veut, en agissant sur les raisons, en émouvant les âmes, préparer la venue des temps messianiques ; c'est la mission d'Israël, mission de paix et de fraternité. Rosenfeld ne connaît ni distinctions de cultes, ni différences de classes : tous les hommes, semblablement créés par la nature, aujourd'hui encore séparés, dissociés par un aveuglement passager, seront, demain peut-être, touchés par une grâce miraculeuse, oublieront les haines et réuniront les membres épars de l'unique famille.

Ces douces illusions pouvaient, en vérité, permettre à Rosenfeld d'affronter les pires souffrances morales ; il est plus surprenant que son corps ait pu résister au labeur de la *sweat shop*. Pourtant, il quitta ce servage, et trouva encore assez de force pour aller porter, à travers les *ghettos* des États-Unis, le réconfort de ses chants. Épuisé, vieux avant l'âge, il se fit entendre dans des réunions, acquit une clientèle d'auditeurs qui l'aimèrent, l'hébergèrent et contribuèrent de leurs deniers à la publication d'un mince volume[1].

Ce fut pendant une « tournée » dans le *North End* de Boston, que Rosenfeld eut la bonne fortune de rencontrer un érudit, M. Leo Wiener[2], qui se prit d'enthousiasme et d'affection pour l'aède, l'assista de ses conseils, écrivit lui-même une traduction anglaise de certains poèmes[3] et, enfin, provoqua une souscription parmi les admirateurs du poète. Grâce à ce concours, Rosenfeld acheta un très modeste fonds de papeterie ; dans la boutique *d'Amsterdam Avenue*, le père et la mère peinent courageusement pour faire vivre les quatre petits. Rosenfeld,

1. *Liederbuch, von M. Rosenfeld* (Grover bros. edit. New York). Ce recueil, imprimé en caractères hébraïques et précédé d'un portrait de l'auteur, ne contient que quarante poèmes ; l'œuvre totale de Rosenfeld en compte plus de trois cents.

2. Je dois ici remercier personnellement le savant professeur d'*Harvard College* qui m'a obligeamment fourni nombre de précieux renseignements et de documents indispensables.

3. *Songs from the Ghetto*. (Copeland et Day, edit., Boston, 1898).

en dépit de sa foi et de sa poésie, connaît trop bien la vie pour ne pas envisager avec inquiétude tout ce que l'avenir réserve aux tristes enfants du *ghetto*.

***

Tel est le « poète-tailleur » Morris Rosenfeld. Je n'ai pas prétendu donner ici une étude approfondie de l'inspiration et de la technique de l'artiste : les développements d'un semblable travail dépasseraient de beaucoup les limites d'un article. Il m'a paru intéressant de présenter au lecteur français un écrivain qui, n'ayant pas eu de maîtres, n'aura que de rares disciples, et qui n'occupera, dans l'histoire, que la brève durée d'une existence humaine.

Chaque jour de plus énergiques efforts sont tentés en vue d'assimiler les réfractaires des *ghettos* à la masse du peuple américain. Bien que la Pologne soit encore abondamment peuplée de juifs fidèles à leur patois, il semble que le *yiddisch*, par ses incessantes transformations, soit destiné à se rapprocher de plus en plus des grands idiomes germaniques.

Il importait de conserver le souvenir de cet homme qui sut, par la souffrance, la justice et l'amour, se hausser au-dessus des misères humaines, et qui, persécuté, proscrit, déshérité, ne voulut jamais prêcher la haine ou la violence à ceux même qui auraient pu comprendre et excuser sa rage. Ame purifiée par les épreuves, ce juif a toujours gardé le calme de sa pureté et vivra, dans la mémoire de quelques hommes, comme la merveilleuse incarnation de vertus hautes et simples.

ANDRÉ CRÉHANGE

LA MAISON DU PÉCHÉ[1]

XXX

Un dimanche de septembre, M. de Chanteprie parut à la grand'messe, et la nouvelle de son retour, colportée de salon en salon, de boutique en boutique, courut bientôt Haulfort-le-Vieux. Chez le coiffeur, au Café de la Belle-Vue, les « esprits forts » de la ville parlèrent du fanatisme et de l'obscurantisme clérical ; le notaire, esprit conciliant, déclara que « toutes les opinions sincères étaient respectables », et le percepteur répondit « qu'il faut de la religion pour les femmes, mais qu'un homme est un homme, sacrebleu ! » Dans les antiques maisons du quartier noble, quelques aïeules sentimentales s'étonnèrent qu'Augustin fût revenu si peu changé en apparence. D'autres, qui doutaient fort que le sentiment religieux pur et simple eût jamais séparé deux amants, prétendirent que M. de Chanteprie pleurait sur sa faute moins que sur quelque trahison de la « créature », et, tout bas, elles murmurèrent que l'amour réparerait vite le mal qu'avait fait l'amour.

Cependant l'abbé Le Tourneur promenait sa joie dans les familles pieuses qui avaient vu sa confusion. Il louait Dieu de l'avoir choisi comme l'instrument indigne d'une œuvre de

1. Voir la *Revue* des 15 mai, 1er, 15 juin, 1er et 15 juillet.

salut : — car lui seul, l'abbé Le Tourneur, ecclésiastique prudent et sage autant qu'expérimenté, lui seul avait guidé madame de Chanteprie, conseillé M. Forgerus, retenu M. Courdimanche dont le zèle maladroit eût tout compromis. Et, poussé à la sévérité par un excusable ressentiment personnel, M. Le Tourneur se montrait plus janséniste que tous les Chanteprie ensemble. Oui, ce prêtre indulgent, qui se faisait gloire d'être « opportuniste », ce doux M. Le Tourneur, si habile à manier les fragiles consciences féminines, il déplorait maintenant ce relâchement de la discipline chrétienne qui ne permet plus la pénitence publique après le scandale public du péché. Et les dames frémissaient, voyaient déjà M. de Chanteprie vêtu d'un sac, la corde au cou, la cendre sur la tête, prosterné aux portes de Saint-Jean, et confessant son péché devant l'assemblée des fidèles.

Augustin voulait ignorer la curiosité des regards, la bêtise ou la malice des propos. Par un effort d'humilité, violentant les pudeurs de son âme, il avait subi le petit supplice d'une exhibition à la grand'messe, supplice imposé par M. Le Tourneur, comme le simulacre atténué de l'impossible amende honorable. Depuis ce jour, il restait enfermé dans sa maison, et, quand il traversait, par hasard, les rues de Hautfort, il ne parlait à personne.

— Eh bien, votre maître n'est pas venu vous voir ? — disaient les commères à Jacquine Férou. — Il y a une nouvelle gouvernante, et une cuisinière, chez les Chanteprie. Vous voilà remplacée.

La Chavoche souriait de mépris et semblait dire : « Ils ne me remplaceront pas !... » Dans la bicoque qu'elle avait louée, près de l'église Saint-Jean, elle vivait seule, exécrée des voisines, cultivant un petit jardin et soignant deux chats familiers. L'après-midi, elle s'asseyait dans la cour de son logis, et les gamins s'avançaient jusqu'à la porte entre-bâillée, pour voir la redoutable Chavoche qui branlait la tête et parlait toute seule en tricotant.

Un jour, comme Jacquine rêvassait ainsi, se chauffant au soleil d'automne, M. de Chanteprie entra dans la cour.

— Notre Augustin !... Mon fieu !...

Elle le prenait à bras le corps, lui posait aux joues deux

baisers passionnés et rudes, puis, sans le lâcher, se reculait pour le mieux voir, d'un air d'extase.

— Lui! c'est lui!... On disait qu'il ne viendrait pas ici; mais je savais bien, moi, qu'il ne pourrait pas oublier sa pauvre vieille.

Quand son transport fut calmé, elle fit asseoir le « fieu » près d'elle, et, lui tenant toujours les mains, elle dit :

— Vous ne voulez donc pas vous mettre curé, que vous êtes revenu à Hautfort?

— Mais, Jacquine, je n'ai pas la vocation... Qui t'a fait croire?...

— Dame! On dit tant de choses, ici!... Vous avez fait causer le monde, vous savez... Et un mauvais monde!... On en a raconté des histoires!...

— Cela m'importe peu, je t'assure. Parlons de toi, ma bonne. Tu es bien?... Tu ne t'ennuies pas trop?

— J'ai trois cents francs de rente; la baraque n'est pas vilaine, et mes chats me tiennent compagnie... Tout de même, quand madame Angélique m'a donné mon congé, j'en ai vu trente-six chandelles!... Depuis plus de cinquante ans que j'étais chez vous... car je vais avoir soixante-dix-neuf ans tout à l'heure, sans qu'il y paraisse, mon fieu!... Elle va bien, madame Angélique?

— Elle supporte ses maux.

— Oui, elle nous enterrera tous... Les gens qui n'aiment rien, rien ne les use... Et vous êtes tout à fait d'accord, à présent?

— Ma mère est très bonne pour moi, trop bonne,

— Mieux vaut tard que jamais... Et M. Forgerus?

— Il est retourné là-bas, en Asie-Mineure.

— Vous savez que M. l'abbé Vitalis n'est plus à Rouvrenoir?

— Je le sais.

— On lui a fait des ennuis. On a écrit à son évêque des bêtises, des mauvaisetés, pour le faire partir... Et le v'là à l'autre bout du diocèse, le cher homme. Rouvrenoir n'a plus de curé. On n'en remettra plus, parce que vos croquants sont des impies. Il n'y a pas de travail pour un curé... C'est celui de Tréville qui dit la messe et fait les enter-

rements... Et il y a une école de filles, maintenant, dans le presbytère.

Augustin regardait la cour étroite, le jardinet tout jaune de dahlias et de coréopsis, et, par-dessus le mur, le portique latéral de l'église, les gargouilles aux arêtes amorties, rognées par les siècles, les arcs-boutants si beaux dans la poudre dorée du soir.

— Vous avez l'air tout drôle, mon fieu.

— Tu me trouves changé ?

— Point trop maigri, point trop pâli... changé tout de même.

— Allons, je t'ai vue... Je suis content.

Il se levait.

— Partez pas... Faut que je vous dise...

— Quoi ?

Jacquine était déjà dans la maison. Elle rapporta un tout petit paquet noué de ficelle grise.

— Mon fieu chéri, v'là des papiers pour vous,

— Des papiers ?

— Oui, des lettres. J'ai promis...

Il fit un geste de refus.

— Eh bien, quoi ?... Ça ne vous engage à rien. Vous n'êtes pas obligé de répondre. Lisez seulement.

— Madame Manolé n'existe plus pour moi.

— Et si elle était morte, tout à fait ?

Augustin, qui marchait vers la porte, s'arrêta, tout pâle.

— Morte ?...

— Elle n'est pas morte, non... mais elle n'en vaut guère mieux, la pauvre...

— Elle est venue ici ?...

— Ah ! plus de dix fois ! Elle voulait se périr. Elle disait : « Je n'en peux plus, Jacquine, je souffre trop ! » et des choses, que ça me saignait le cœur de l'entendre. Moi, je lui disais bien de se faire une raison, et que ça serait trop bête, à son âge, et avec sa figure, de se détruire à cause d'un homme... et qu'il n'y avait pas que vous au monde...

— Ah ! tu lui disais ça ?

— J'étais en colère contre vous, contre madame, contre M. le maître... et cette pauvre petite me faisait pitié... V'là

toutes les lettres qu'elle vous a écrites. Je les ai gardées pour vous les donner, vu que personne ne savait votre adresse.

— Je ne les lirai pas.

— Eh bien, vous les brûlerez... Moi je m'en décharge avec plaisir, et que le loup me croque si je me mêle encore de vos affaires!... Mais j'ai dans l'idée que vous m'en parlerez le premier, de votre Fanny.

— Tais-toi !

— Vous n'avez donc point de cœur?

— Tu ne peux pas me comprendre.

— Là, ne vous fâchez donc plus! On ne parlera plus d'elle... Ce qui est fini est fini.

Augustin mit le paquet de lettres dans sa poche et s'en retourna chez lui en rêvant.

A Saint-Marcellin, pendant les premières semaines il avait souffert, atrocement. L'ignorance où il était de l'état et des sentiments de Fanny, la certitude d'être méconnu, — oublié peut-être, — une inquiétude tendre et jalouse, mille pensées baroques, sinistres, honteuses, l'avaient tourmenté jour et nuit. Dieu, qui d'abord semblait l'accueillir, se retirait tout à coup; la source des effusions tarissait au cœur du pénitent; la prière n'était plus qu'une récitation mécanique. Abreuvé d'amertume et de dégoûts, privé des grâces sensibles qu'il désespérait de mériter jamais, Augustin perdit confiance... Il crut sentir sur lui l'écrasante réprobation et comme les premières ombres de la nuit éternelle. Mais M. Forgerus veillait. Mieux que le confesseur choisi par Augustin, il sut, dans les oraisons communes et les entretiens de chaque jour, conquérir et rassurer son élève. Hardiment il interpréta selon le sens chrétien toutes les circonstances mystérieuses, toutes les rencontres singulières de sa vie passée et de ses tristes amours; il lui montra partout le travail manifeste de Dieu attentif à rejeter hors du monde celui qu'il ne destinait point au monde, Dieu caché, Dieu présent, Dieu choisissant les moyens les plus divers et les moins prévus, pour produire au moment marqué la crise définitive, la tempête de l'esprit et du cœur où la grâce éclate en foudre.

Augustin s'humilia sans ferveur, pria sans joie, mais il

continua de s'humilier et de prier, et peu à peu, sous l'influence de ce que Fanny appelait « l'auto-suggestion des mystiques », l'aiguillon des sens s'émoussa, le cœur séché s'amollit, les larmes bienfaisantes jaillirent.

La longue retraite achevée, M. Forgerus parti pour Beyrouth, M. de Chanteprie était sorti du cloître, comme d'un hôpital, et il était revenu à Hautfort, l'âme toute vacillante encore, toute étourdie du jour et du bruit. L'office, la prière, les lectures pieuses. les travaux manuels, ne laissaient point de place à la rêverie dans une vie qu'Augustin voulait stricte et dure, réglée minutieusement. Et la douleur même, assourdie, avec de lancinants retours, devenait une ancienne et chère habitude dont Augustin ne souhaitait pas guérir trop tôt. Il portait le souvenir de sa maîtresse comme un cilice sur son cœur.

Et voilà que sa visite chez Jacquine troublait cette sorte de quiétude passive, ce demi-sommeil d'âme où M. de Chanteprie croyait reconnaître la paix de Dieu... Le nom seul de Fanny, le contact des papiers qu'elle avait touchés, c'était assez pour rallumer toutes les fièvres des sens et de l'imagination. Enfermé dans la nouvelle chambre qu'il occupait, Augustin se demanda avec angoisse s'il aurait le cruel courage de renvoyer ces lettres à Fanny, sans les lire, ou de les brûler?

« Si je les garde, je les lirai, tôt ou tard, dans une minute de faiblesse... et si je les lis, je suis perdu... »

Un instant, il soupesa le paquet dans sa main ouverte... Quinze ou vingt lettres, sans doute, des morceaux de la vie de Fanny, — de cette vie inconnue qu'il avait tant désiré connaître... Il pouvait, en les lisant, assouvir sa curiosité passionnée, endormir peut-être son inquiétude... Quel poids léger!... Et, dans ces petites feuilles, il y avait tout un monde d'amour et de souffrance, une âme enclose qu'on sentait frémir... Chère Fanny!... Augustin la voyait, entrant chez Jacquine, demandant : « Est-il revenu? » Elle ne s'était pas consolée; elle n'oubliait pas, la bien-aimée!

Le jeune homme rêva longtemps; puis, entre les chenets, dans le foyer vide, il plaça le petit paquet de lettres, parmi des brindilles de bois... Mais le cœur lui manqua. Il demeurait indécis, un genou en terre, une allumette à la main...

« Je ne peux pas... Il me semble que c'est un peu d'elle que je vais anéantir... »

Il se releva et fit quelques pas à travers la chambre. C'était une pièce d'angle, située au premier étage de la grande maison, et qu'on appelait autrefois « la chambre des hôtes ». Deux fenêtres ouvraient, l'une sur le jardin, l'autre sur la plaine. Ni luxe ni confort : un lit de noyer à rideaux de serge, des stores de mousseline reprisés, des meubles dépareillés et vulgaires ; au mur, ce christ janséniste que les amants avaient exilé naguère de leur alcôve, et que madame Angélique avait fait prendre dans la bibliothèque du pavillon.

Augustin s'agenouilla devant ce Christ de bois sculpté, presque noir, la tête hérissée d'épines, les côtes saillantes et remontées par l'effort des bras distendus. Il pria quelques minutes, et revint vers la cheminée. La flamme jaillit, lécha les angles du parquet qui noircirent, frangés d'une ligne ardente; le feu ravivé enfin l'enveloppa; et des lettres amoureuses il ne resta rien qu'un peu de cendre blanchâtre et d'innombrables papillons noirs envolés dans le courant d'air du tuyau. M. de Chanteprie avait tenu la promesse faite à son directeur, il avait vaincu la tentation ; — mais était-ce donc le saint plaisir de l'obéissance qui mêlait soudain à sa tristesse une si étrange douceur? D'où lui venait cette émotion qu'il ne connaissait plus, qui était, presque, de la joie?

Il osait se réjouir, et pourquoi? Parce que sa maîtresse l'aimait encore, — et de quel amour!... Étaient-ce là les sentiments d'un pénitent? Que Fanny Manolé, touchée par la grâce, marchât dans la voie étroite du repentir, alors seulement Augustin de Chanteprie pourrait murmurer le cantique d'allégresse. Mais, cela même, il ne le saurait jamais que par hasard...

« C'est une morte! — se disait-il. — Nous ne savons rien de la condition des morts, et cependant nous prions pour eux... Ainsi prierai-je pour elle. »

Et Fanny rentra dans sa vie.

Mais elle n'était pas — comme il l'avait craint — la Tentatrice. Il vivait sur le fonds d'idées et de sentiments

rapportés de Saint-Marcellin, et la brume qui monte des étangs autour de l'abbaye cistercienne semblait flotter encore sur ses sens et sur son esprit. Fanny ne perçait pas le nuage mystique. Inaccessible et voilée, elle redevenait une âme, et Augustin, priant pour elle, retrouvait des sensations d'autrefois, comme des échos de mélodies transposées du mode joyeux au mode mélancolique.

Sa vie ne fut plus qu'une imploration et qu'une offrande. Chaque matin, demandant pour l'absente le don gratuit, le secours immérité : la grâce! il disait : « Puisse-t-elle vivre sans péché durant ce jour! » Chaque soir, offrant au juge le tribut quotidien des macérations volontaires et des désirs vaincus, il disait : « Ne regardez point l'iniquité de cette femme! »

Vers la mi-décembre, une lettre de Fanny arriva, directement adressée à M. de Chanteprie; puis, quinze jours après, une autre, et ainsi toutes les quinzaines, à des dates presque régulières. Fanny avait revu Jacquine; elle savait qu'Augustin était à Hautfort.

M. de Chanteprie frémissait quand il recevait ces lettres; il regardait l'écriture comme il eût regardé un portrait, et, d'après la forme des courbes et la pente des lignes, il faisait de puériles conjectures sur l'état physique et moral de Fanny. Ces lettres, qu'il ne lisait pas, lui racontaient mille choses : que Fanny l'aimait toujours; qu'elle était à Paris, dans l'appartement qu'Augustin connaissait, puisque toutes les enveloppes portaient le timbre du boulevard Montparnasse. Une fois, le timbre révéla que la jeune femme voyageait dans le Midi, et l'imagination du jeune homme travailla... Les lettres attendues mettaient dans sa vie ascétique un intérêt humain, excusable en vérité, puisque Augustin n'avait rien fait pour provoquer ou entretenir cette correspondance. Qu'il eût aimé les garder, ces lettres, pour les contempler quelquefois, sans les ouvrir, pour les toucher, les baiser furtivement! Mais il avait juré... Détournant la tête, il jetait au feu les enveloppes mauves, et il recommençait de compter les jours.

Il n'était pas revenu au Chêne-Pourpre; il n'approchait jamais du pavillon, dont le toit d'ardoise se violaçait entre les branches éclaircies. Tout le temps qu'il ne donnait pas aux

œuvres de charité, aux besognes du jardinage, il le passait dans sa chambre, occupé à reviser les mémoires de famille. Après sa mort, cette histoire des Chanteprie, publiée, servirait peut-être à l'instruction des âmes pieuses. Et c'étaient ses heures de récréation spirituelle, l'évasion de son âme dans le cher passé, parmi les êtres et les choses dont il était véritablement contemporain.

L'hiver s'écoula, lugubre et long, chaque jour ramenant les mêmes devoirs, les mêmes travaux, les mêmes pensées. Vers la fin de mars, Augustin s'étonna d'éprouver, par accès, des lassitudes. Il travaillait moins aisément, les tempes serrées de migraine. Une inquiétude inexplicable le tourmentait, comme s'il eût attendu quelqu'un ou quelque chose.

Plus oppressé que de coutume, les nerfs vibrants, il s'assit un jour sur un des bancs de la terrasse. Le ciel gris et bleu fondait en averses rapides. Des vapeurs flottaient sur les bois couleur de tan, et l'air imprégné d'eau était comme un grand bain immobile et tiède où l'on s'engourdissait jusqu'au sommeil.

Augustin respirait avec effort. Son cœur gonflé lui faisait mal. Il pensait à Fanny et il croyait sentir sur ses paupières enflammées, sur son front pesant, les mains légères de cette femme.

— Qu'ai-je donc ? — soupirait-il. — Je ne suis plus moi-même... Et pourtant, il n'y a rien de nouveau dans ma vie.

Ses yeux, fixés sur le sol, découvrirent parmi les feuilles mortes, au pied d'un tilleul, une violette pâle. Sur les branches noires, des bourgeons éclataient, cotonneux ou gluants, avivés de pourpre, et M. de Chanteprie reconnut le printemps.

XXXI

Depuis le départ de Jacquine, madame Angélique avait pris en main la direction du ménage. Elle ne se contentait plus de donner aux pauvres le superflu de ce qu'elle possédait : elle retranchait presque tout le nécessaire pour acccroître la

« part de Dieu ». Mademoiselle Desfossés, la nouvelle gouvernante, vieille personne excessivement laide, était devenue le ministre des charités secrètes que Jacquine n'eût point tolérées. Le semblant de bien-être, que la Chavoche entretenait à force d'industrie, disparaissait peu à peu. Le cheval et la voiture étaient vendus, le petit domestique congédié, et M. de Chanteprie remplaçait au jardin l'homme de peine. Et comme mademoiselle Desfossés avait plus de piété que de vertus ménagères, la vaisselle s'ébréchait, les rideaux troués pendaient sur les vitres ternies; les araignées filaient leur toile aux angles des plafonds ; l'extrême charité avait les mêmes effets que l'extrême avarice. Ce désordre du logis, l'indifférence de la maîtresse et l'incurie de la gouvernante, désolaient Cariste Courdimanche. Aux discrètes observations de son amie, madame Angélique répondait qu'elle et son fils étaient des pauvres devant Dieu et ne devaient pas vivre plus commodément et plus délicatement que les pauvres.

Le bahut du grand salon disparut, puis les tapisseries de la salle à manger, des tableaux, une pendule ancienne en émail bleu et en albâtre. L'abbé Le Tourneur s'étonna.

— Vous vendez vos antiquités ? —dit-il à madame de Chanteprie. — Je connais un marchand de Paris qui cherche partout des meubles Louis XVI. N'avez-vous pas toute une chambre de style très pur et parfaitement conservée, dans le pavillon ?

— La chambre du Pavot, le meuble jaune et gris ? Ces vieilleries ont-elles une grande valeur ?...

— Il paraît. Voulez-vous que j'avertisse le marchand ?... Il donnerait peut-être un bon prix de ces « vieilleries ».

— Qu'il vienne à Hautfort ! Augustin lui montrera...

— Hé ! — dit l'abbé, — Augustin se défera malaisément de cet héritage de famille.

Madame Angélique comprit l'intime pensée du curé. Elle répliqua durement :

— Augustin m'obéira. Vraiment, je les donnerais pour rien, ces meubles qui rappellent des abominations !

Le soir même, elle déclara sa volonté au jeune homme, qui fit en vain de timides objections, et, le surlendemain, le marchand parisien, M. Guibert, vint voir M. de Chanteprie.

C'était un vieillard très doux, très blanc, qui affectait des airs d'artiste et portait un chapeau de soie à bords plats. La violette académique fleurissait sa boutonnière.

Il remarqua l'aspect minable du salon, les vêtements d'Augustin, en velours à côtes, d'un brun terreux, râpés et ternis, et il flaira la pauvreté cachée, l'inexpérience de ses clients, la « bonne affaire ».

M. de Chanteprie le conduisit au pavillon. Les persiennes du premier étage étaient fermées depuis un an, mais à travers les vitres de la salle basse on apercevait les volets intérieurs à filets d'or. Le toit, mouillé par la pluie récente, luisait au soleil; le seuil disparaissait sous les feuilles pourries et les herbes folles. Des gouttes cristallines tombaient du lierre arborescent.

La clef grinça dans la serrure rouillée. Augustin ne pouvait ouvrir.

— Personne n'habite ce petit paradis ? — demanda M. Guibert.

— Personne.

La porte cédait. Une bouffée d'air glacial, un souffle de sépulcre, vint au visage d'Augustin. La salle basse apparut, avec son pavé de mosaïque, ses boiseries, ses amours qui brandissaient les trophées du jardinage parmi des guirlandes de pavots.

— Montons au premier étage, monsieur... Je vous précède.

Le marchand s'attardait à regarder le détail des sculptures. M. de Chanteprie répéta :

— Il n'y a rien à vendre ici. Montons vite.

La nervosité de ses gestes, l'impatiente brusquerie de ses paroles surprirent M. Guibert. Ce M. de Chanteprie était sans doute un noble gueux, fort humilié d'avouer sa gueuserie en brocantant des souvenirs de famille. Doucement, le marchand répondit :

— Pardon! il y a ici des boiseries, des trumeaux fort abîmés, mais que j'achèterais peut-être si vous...

Augustin était déjà dans l'escalier. M. Guibert pensa :

« Il est ... bizarre, ce jeune homme! »...

Dans la bibliothèque, le secrétaire Empire attira d'abord son attention.

— Permettez ! — dit-il, — nous verrons tout à l'heure le Louis XVI.

Son regard, ses doigts caressaient l'acajou sombre et satiné, les chimères de bronze, le tambour rabattu du beau meuble.

— Et maintenant, voulez-vous me montrer la chambre ?

— Vous... vous y tenez absolument ? — dit Augustin.

— Mais je suis venu pour la voir ! — s'écria M. Guibert, qui trouvait son client un peu trop original tout de même. — Si je vous dérange, ou si vous n'avez pas envie de faire marché avec moi, je m'en irai... Vous êtes peut-être souffrant ? — reprit-il,

— Oui, un peu... ce n'est rien...

— Ah ! les premiers soleils d'avril sont dangereux. Il faut y prendre garde... Passez devant, monsieur, vous connaissez les aîtres... moi, je n'y vois goutte... C'est la chambre de la Belle au Bois dormant !...

Une ligne de jour séparait les volets. Les yeux d'Augustin, éblouis d'abord par les ténèbres, reconnaissaient peu à peu les formes et les nuances des choses qui dormaient sous un velours de poussière. Entre les colonnettes de la pendule, le scarabée du balancier pendait immobile, avec un rehaut de lumière sur ses élytres d'or. Le miroir n'était plus qu'un lointain reflet vert, une eau morte et moisie. Deux fauteuils proches semblaient écartés par une fuite soudaine...

Tremblant, comme un violateur de tombes, Augustin poussa les volets : le plein jour inonda la chambre.

— Des bois sculptés, des soieries du temps... Il faudra réparer tout ça. Voyez ces piqûres de vers... et l'étoffe toute usée...

Guibert allait et venait, déplaçait les sièges où Rosalba et Fanny, tour à tour, s'étaient assises ; il maniait la pendule qui avait sonné les heures blanches des belles nuits ; il tâtait les rideaux de la couche, secouant la poussière des souvenirs. Et M. de Chanteprie, tout frémissant du désir de chasser cet homme, baissait la tête, et regardait les cendres du foyer.

— Nous avons bien de la peine à vendre... Il y a tant d'imitations, tant de vieux neuf... Et puis la mode est au *modern style*, aux horreurs anglaises des Maple et des *Liberty*... Enfin, j'irai jusqu'à seize cents francs...

Augustin dit comme en rêve :

— Nous réfléchirons l'un et l'autre... Je vous écrirai.

— Mais...

— Je vous écrirai... Demain... Excusez-moi. Je ne me sens pas bien. Je ne suis pas en état de discuter.

— Soit ! — dit M. Guibert stupéfait. — Je vous fais toutes mes excuses... Si j'avais su ... Enfin, vous m'écrirez ?

— Demain...

Augustin accompagna le marchand jusqu'à la petite porte du parc et remonta dans la chambre profanée. Il suffoquait de colère et de honte, devant les choses salies par le contact et la convoitise de l'étranger ; il avait envie de les baiser l'une après l'autre et de leur dire : « Pardon ! »

Pour la première fois, il secouait sa passivité, son inertie coutumière... Qu'avaient donc comploté l'abbé Le Tourneur et madame de Chanteprie ? Ils voulaient de l'argent pour leurs pauvres... Eh bien, Augustin vendrait ses terres, ses fermes, ses livres, et jusqu'aux draps de son lit. Il mangerait dans une écuelle et boirait dans un gobelet de bois comme les ermites des légendes, car il n'avait pas besoin d'argent et de bien-être !... Quel ouvrier, quel paysan vivait plus pauvrement que lui ?... Mais voir les reliques de son enfance et de sa jeunesse s'en aller chez des inconnus... Non, c'était plus qu'un sacrifice, c'était un sacrilège !

« Des gens s'assiéraient dans ces fauteuils, vautreraient sur ce lit leur sommeil ou leur débauche... Il y aurait, là, des amants... »

Il souleva le rideau de soie safranée, contempla la couche un peu basse, la courtepointe à dessins mauves représentant l'ermitage d'Ermenonville et le tombeau de Jean-Jacques... Tout enfant, il s'amusait des paysages composites, saules et sarcophages, répétés à intervalles égaux sur la toile de Jouy... Plus tard, une nuit d'octobre, il avait vu la vieille étoffe tout empourprée par les reflets dansants du feu... Dehors la rafale effeuillait les trembles ; la pluie crépitait : les paroles balbutiées bouche à bouche n'étaient plus que des soupirs dans le silence enchanté de la chambre...

« Non, — pensait Augustin, — notre amour n'était pas seulement l'appel de la chair à la chair, le déguisement sen-

timental de la luxure. Si je m'abandonnai jamais aux seules impulsions de l'instinct, si je m'enivrai d'impureté, ce ne fut pas cette nuit-là... Je dois, je veux expier ces heures : je ne peux pas les regretter... Là, elle était là, debout au chevet du lit, ni perverse, ni provocante, mais si simple, si sincère, et si heureuse de se donner!... Comment oublier l'infinie tendresse de ses yeux, ses beaux yeux qui m'aimaient, qui semblaient me plaindre et demander pardon du bonheur qu'ils promettaient?... Ah! ces yeux... ces yeux chéris... Toujours je les vois, toujours je sens sur mon âme leur regard mouillé de larmes, qui m'interroge, et ne comprend pas!...

» O Fanny, ma Fanny, comprendras-tu jamais?... Devineras-tu, par une intuition du cœur, le secret de mon silence? Est-il possible que tu m'aimes encore?... et ne cesseras-tu pas de m'écrire comme on oublie de mettre des fleurs sur une tombe quand le temps du deuil est passé?... »

Étendu en travers du lit, la face sur le chevet, il pressa de ses lèvres, de ses mains, la toile de la courtepointe.

« Fanny, où es-tu, que fais-tu, pendant que j'embrasse ton fantôme, sur ce lit glacé?... Entends-moi, bien-aimée, réponds-moi, parle à mon âme!... Ah! si tu me voyais en ce moment, tu aurais pitié de moi, ma chérie... Quelles douces paroles tu saurais me dire! Comme tu bercerais ma peine sur ton sein!... Je souffre, ma Fanny, je souffre d'être seul et de n'être plus aimé... Dieu est si haut, si loin!... J'ai besoin de tendresse humaine. Je voudrais, aux bras d'une femme, redevenir un petit enfant... »

Les rideaux, mollement rejoints, refermaient leur muraille soyeuse dont la trame usée montrait par places l'or atténué du jour. Une plainte confuse mourait dans leurs plis, un nom répété cent fois par des lèvres balbutiantes... L'enchantement d'amour avait repris Augustin.

Quand madame de Chanteprie l'interrogea, il répondit :

— M. Guibert m'écrira.

De bonne foi, il oubliait que lui seul avait promis d'écrire. On n'entendit plus parler du marchand.

Mais Augustin restait comme ensorcelé. Avril pluvieux et doux lui versait la fièvre. Les murs de sa chambre l'étouffaient.

Il reprit l'habitude des longues promenades : on le vit au Chêne-Pourpre, à Rouvrenoir, devant les Trois-Tilleuls. Le terreau de feuilles, amassé sous les arbres depuis l'automne, exhalait une odeur de cimetière autour de la petite maison. Sur la porte un écriteau pendait, comme une épitaphe. Augustin lut : « Propriété à vendre »... Une pointe aiguë lui pénétra le cœur. Il s'enfuit.

Il revint. Il rôda sous les châtaigniers et les chênes, près du presbytère de Rouvrenoir, dans la forêt. Il traîna partout son corps exténué, son âme déchirée aux mille épines des souvenirs, et toujours un charme, une suggestion invincible, le ramenèrent dans la Maison du Pavot.

Car la Bien-Aimée l'attendait, dans la chambre aux boiseries couleur de perle, aux tentures couleur d'aurore, pour un étrange et merveilleux entretien. Elle n'était pas la maîtresse impatiente de volupté; elle était l'amie consolatrice, la « tendresse humaine» qu'appelaient tous les vœux muets d'Augustin. Quand il essayait de lire ou d'écrire, quand il travaillait au jardin, une voix intérieure lui disait : « Va !... » Il se raidissait contre la tentation : « Je n'irai point... » Malgré lui, ses pas le conduisaient vers le Bosquet de Julie : « Je n'entrerai pas; je ne monterai pas l'escalier ! » Il entrait, il montait; il s'asseyait au coin de la cheminée, dans la bergère — et Fanny, évoquée par son désir, lui tendait les bras.

Pendant des jours troubles et doux, M. de Chanteprie n'eut plus de pensée que pour la lettre qui allait venir. Celle-là, s'il avait le courage de ne point la lire, il n'aurait point le courage de la brûler... Comme il déplorait, maintenant, d'avoir détruit les autres ! Le calendrier s'effeuilla ; — mais pour la première fois depuis l'automne, l'espérance d'Augustin fut déçue, la lettre de Fanny ne vint pas... Elle ne vint jamais...

Alors M. de Chanteprie connut ce supplice de l'attente qu'il avait tant de fois infligé à sa maîtresse. Il imagina toutes sortes d'hypothèses pour ne pas accepter la vérité... Fanny était malade; elle voyageait peut-être... Pourquoi n'écrirait-elle plus?... Il n'osait pas dire : « Pourquoi écrirait-elle encore? » Et pourtant, après un an d'espoir acharné, inutile, la malheureuse femme devait être lasse d'implorer une fatalité

sourde et muette. L'habitude émoussait sa peine. Elle se résignait enfin... Elle se consolerait bientôt.

Les jours passèrent. Les mois ardents succédèrent aux mois fleuris. Un soir d'été, Augustin entra chez Jacquine.

Dès ses premières paroles, la Chavoche l'interrompit :

— Mon pauv'fieu, je savais bien que vous reviendriez pour me parler d'elle, mais je n'ai rien à vous dire... ou si peu !

— Dis-moi ce que tu sais.

— Pourquoi? — fit la vieille, hésitante. — Vous avez bien vécu des mois, sans rien savoir... ne pensez plus à madame Fanny, mon fieu. Ça n'est plus la peine...

— Elle s'est consolée... oui... avec l'autre?... Cela devait arriver, tôt ou tard... Je n'avais plus aucun droit sur sa vie... Oh ! je ne lui en veux pas... mais... tout de même...

Sa voix se brisa. Il mordait sa lèvre pâle, et sa poitrine haletait.

— Mon fieu ! — répétait Jacquine, effrayée. — Est-il possible que ça vous remue comme ça !

— Dis-moi tout, vite, je t'en supplie.

— Hélas ! *tout*, ce n'est pas grand'chose, mon fieu. Madame Fanny est venue très souvent l'hiver dernier. Mais vous n'avez jamais répondu à ses lettres... Alors, elle a pensé que vous n'aimiez plus que le bon Dieu... Dame ! c'était mortifiant pour une femme, d'attendre après vous...

— Et puis?...

— Et puis, dans le milieu d'avril, elle est encore venue, mais si changée, si triste, cette fois !... Elle est allée revoir votre maison, les Trois-Tilleuls, Rouvrenoir, et je lui ai fait son dîner, ici même, sur cette table... Elle pleurait beaucoup Elle disait : « Jacquine, j'aurais dû mourir tout de suite, quand il m'a quittée, mais j'espérais... j'attendais... Et maintenant, il est trop tard: je suis lâche. Je n'ose plus ...» Et elle disait encore : « Qu'a-t-il fait de moi, Jacquine! Où m'a-t-il jetée?... Je suis perdue, maintenant, perdue !... Si vous le revoyez, dites-lui cela seulement : que les choses sont arrivées comme il l'a voulu... » Elle a pleuré et sangloté jusqu'au soir, et elle est partie... Reviendra-t-elle ?... Je ne sais pas.

— Elle ne reviendra plus... — dit Augustin. — Adieu, Jacquine.

La Chavoche s'élança, rattrapant le jeune homme par son vêtement, et, le ramenant de force en arrière :

— Écoutez!

— Quoi?

— Vous vous faites des idées!... Qu'est-ce que ça prouve, des paroles qu'on dit dans le chagrin, ou dans la colère?... Nous ne savons rien...

— Si, je sais...

— Puisque ça vous chavire le cœur, c'est donc que vous l'aimez encore, madame Manolé?...

Il repoussa Jacquine, sans répondre.

— Vous l'aimez! — cria la Chavoche, — vous l'aimez! Bon Dieu de bois! Quelle misère!... Ça vous était si facile d'être heureux!... Et maintenant, vous voilà à des cent et mille lieues l'un de l'autre... O mon fieu, dites un mot, et je vous jure que je vas la chercher, que je la trouve, et que je vous la rends, votre Fanny!

Elle s'accrochait à Augustin, le fascinant de ses yeux d'or, mais il l'écarta doucement et s'en alla, en haussant les épaules comme pour dire: « A quoi bon? »

XXXII

Perdue, elle était perdue, la bien-aimée! Ni la tendresse d'Augustin ni son sacrifice n'avaient pu sauver cette âme: « Pourquoi, mon Dieu? — demandait-il, prosterné devant le Christ aux bras étroits. — Est-elle si pervertie ou si malheureuse que vous deviez lui refuser, éternellement, votre grâce? N'ai-je pas prié pour elle, souffert pour elle, expié pour elle? Ses fautes ne peuvent être plus grandes que mon repentir et que votre miséricorde. » La voix des Docteurs et des Pères lui répondait: « Dieu ne fait point de marché avec sa créature; il ne vend point sa grâce, fût-ce au prix des larmes et du sang. Que parles-tu d'expiation, toi qui chéris encore ton péché dans la complice de ce péché?... Malheureux! le Dieu jaloux veut

être aimé pour l'amour de lui-même et non pour l'amour d'un être périssable. Qui ose pénétrer son dessein ? Qui ose lui demander le prix de l'innocence ou du repentir ! Lui as-tu donné quelque chose, le premier, pour prétendre en tirer récompense ?... Adore ses jugements incompréhensibles, sa justice qui ne ressemble point à la justice des hommes, et laisse le conduire les âmes sans lui demander comment et pourquoi !... Car tu ne dois point te targuer du mérite illusoire de ta pénitence. Dieu, qui sonde les reins et les cœurs, découvre le principe et la racine de toutes tes actions ; il en connaît les intentions et les motifs ; il sait si ces intentions naissent d'un fonds de charité ou de cupidité, et si c'est l'amour divin ou l'égoïsme qui en est l'origine. Il aperçoit tous ces mouvements secrets dont tu as bien le sentiment, mais dont tu n'as point la connaissance. Il juge tes actes par les intentions, les intentions par les amours du cœur, et les amours du cœur par cette loi éternelle qui nous ordonne de l'aimer, seul, et par-dessus toutes choses. »

Augustin entendait ces voix, et les austérités, les pieux exercices, la rude discipline à laquelle il s'était soumis lui apparaissaient inutiles et dérisoires. Il avait cru s'isoler dans la pénitence, rompre les ponts avec le monde, mettre l'abîme entre lui et la Tentation... Et il avait laissé un fil suspendu sur l'abîme, par où la Tentation avait passé. Dieu brisait la suprême attache ; Dieu exigeait le sacrifice entier, et la véritable pénitence commençait, dans la véritable solitude...

« Adieu, Fanny ! Adieu, fantôme adoré ! Je n'étais pas digne de te sauver... Que la volonté de Dieu soit faite, et non la mienne ! » murmura-t-il en pleurant.

Les paroles de résignation étaient sur ses lèvres, mais dans son cœur grondaient le doute et le désespoir...

... Et ce fut l'automne, encore : les viornes rougirent sur la Maison du Pavot ; le colchique mauve étoila les prés humides parmi les cercles de champignons ; la campagne toute d'or exhala l'odeur des pommes mûres, — et dans les vents attiédis, dans les parfums amers d'octobre, Augustin crut respirer l'arome même de son amour.

Alors tout lui devint odieux, les êtres, les choses. Il disparut des jours entiers, partant dès l'aube, rentrant au crépuscule avec des débris de feuilles dans les cheveux. On ne le reconnaissait plus, si maigre, si hâve, hanté par l'idée fixe, toujours inquiet, ne tenant plus en place, pareil à ces ensorcelés des contes qu'un loup-garou chevauche et force à courir jusqu'à la mort. Des bûcherons l'aperçurent parfois, au cœur de la forêt, couché sous un arbre, la face enfouie entre les bras, immobile. La nuit, madame Angélique l'entendait parler tout haut, crier des supplications et des injures où se mêlait le nom de Fanny... Il l'appelait, il l'évoquait, non plus le dérisoire fantôme, mais la femme, l'ardente amoureuse dont le souvenir brûlait son sang. Et elle venait pour décevoir son désir, pour exaspérer sa jalousie, tantôt pâle et pleurante, tantôt demi-nue, rouge des baisers de Barral... Partout, il la retrouvait, dans les bois fauves, sous les charmilles du Bosquet, dans l'église, dans le cimetière... Elle épiait son réveil; elle le suivait au jardin; elle tournait les pages de ses livres; elle faisait tomber la plume de ses doigts; elle chuchotait à son oreille pendant la prière; elle se couchait dans son lit...

Madame Angélique pressentit un danger, un retour offensif de la tentatrice et elle essaya de confesser Augustin. Mais la Sainte ignorait les mots qui jettent les fils aux bras des mères, et le jeune homme se déroba toujours.

XXXIII

Vers la fin de cette même année, la Chavoche accomplit ses quatre-vingts ans. Elle était devenue très maigre, les joues fibreuses, la bouche enfoncée entre le nez et le menton, les prunelles dédorées et rétrécies sous les arcades des sourcils grisâtres. Et quand elle s'asseyait sur sa porte, à croppetons, elle ressemblait tout à fait à une vieille chouette frileuse roulée en boule au bord d'un trou.

Un soir, mademoiselle Desfossés vint la querir et lui apprit ce que tout Hautfort savait déjà : M. de Chanteprie était très malade d'une grippe mal soignée qui se compliquait de pleu-

résie. Dans son délire, il réclamait Jacquine; il s'étonnait qu'elle ne fût pas là.

La Chavoche prit son châle et son cabas, confia ses bêtes à une voisine, ferma sa porte à double tour et suivit la gouvernante.

Dans la chambre d'Augustin, le capitaine Courdimanche et madame Angélique causaient tout bas. Le malade reposait. Une lampe, placée loin du lit, laissait le chevet dans l'ombre.

— C'est toi, Jacquine! — dit la mère. — Ah! je pensais bien que tu viendrais... malgré tout.

— C'est pour notre Augustin que je suis venue et non pas pour vous, madame Angélique... Je ne m'en retournerai point qu'il ne soit mort ou guéri.

Elle s'approcha du lit, considéra le masque aux joues creuses, à la peau grise et flétrie, aux narines pincées... Ce spectre, c'était le fieu qu'elle avait tant aimé. Le chagrin, le remords, le regret, les pratiques de l'ascétisme, une violence méthodique faite à la nature, avaient ruiné ce pauvre corps que la maladie — espérée peut-être — achevait de consumer.

— Ma fi! — dit Jacquine, — il est bien mal!

Le capitaine essuyait ses yeux et soupirait en silence. Madame de Chanteprie murmura:

— Tout espoir n'est pas perdu. Les médecins prétendent qu'une guérison... apparente... peut survenir... Mais j'ai fait mon sacrifice; j'ai remis mon fils aux mains de Dieu. Il supporte ses maux avec une patience admirable; son âme triomphe de son corps comme d'un ennemi vaincu et renversé par terre. Hier, il a reçu l'extrême-onction. Dans quels sentiments de ferveur et de résignation, vous le savez, monsieur Courdimanche... Vous en fûtes édifié et consolé autant que moi.

— Édifié, oui... mais rien ne peut encore me consoler! — dit le vieillard qui ne cachait pas son émotion.

— Il ne va pas mourir comme ça! grommela Jacquine. Les médecins, qu'est-ce qu'ils savent, les médecins?... On a de la vie et de la force, à vingt-six ans... Le voilà qui s'éveille!

Elle prit la main décharnée qui traînait sur les draps, et penchée sur le jeune homme, elle dit:

— Mon fieu chéri, mon trésor, mon seigneur, votre Jacquine est là, votre vieille Jacquine qui va vous soigner elle-même, comme quand vous étiez petit... Ne parlez pas, mon fieu... Et vous autres, allez-vous-en, laissez-nous! Je suffirai à le veiller et à le servir. Avec moi, il a confiance.

Ainsi, madame de Chanteprie et la Chavoche se retrouvèrent réunies, pour de longues semaines, devant le lit d'Augustin. Quand le malade éprouvait quelque soulagement il écoutait de brèves lectures de l'*Imitation*, il s'unissait, de cœur, aux prières dites à haute voix par madame Angélique. Mais quand la fièvre brûlait ses membres, quand il étouffait, râlant et défaillant, il regardait d'abord Jacquine...

D'elle, il acceptait tous les soins, toutes les familières gronderies : elle seule savait disposer les oreillers, effacer les plis du drap, composer des boissons calmantes plus efficaces que les drogues des médecins. Un peu fée, un peu sorcière, rude et maternelle, bienfaisante comme les « bonnes herbes » dont elle gardait le parfum, elle ne semblait pas vieille, mais seulement très ancienne, contemporaine des rochers et des bois. Assise près du lit d'Augustin, elle le couvait de son regard magnétique ; elle lui parlait du printemps proche, des blés qui perçaient les sillons, d'un pêcher qui par miracle avait fleuri. Et ses yeux, son geste, sa voix, disaient : « Il faut vivre! » Augustin subissait le charme... Faible et confiant, il s'abandonnait, il s'appuyait sur le cœur de Jacquine comme sur le cœur même de la nature.

Et, contre toute espérance, ses forces revinrent. Le premier dimanche de carême, il put se lever, et l'abbé Le Tourneur dit une messe d'actions de grâces.

Les bons Courdimanche remerciaient Dieu, dans une explosion de joie, mais madame de Chanteprie restait soucieuse.

— En vérité, — dit-elle à mademoiselle Cariste, — je pense comme Angélique Arnauld : « La tendresse humaine nous porte à nous réjouir de la convalescence de ceux que nous aimons, mais il y a quelquefois en cela plus d'affection que de sagesse. » J'ai vu, avec une pieuse envie, j'ai vu mon fils dans le port du salut, bientôt libéré des misères corporelles et presque assuré d'un bonheur éternel. Le voilà rejeté sur la mer ora-

geuse, parmi les écueils du péché, exposé à tous les naufrages. Je suis presque tentée de plaindre mon pauvre enfant.

Mademoiselle Cariste sursauta :

— Ma bonne amie, que prétendez-vous?... Est-ce que vous regretteriez que votre fils ne soit pas mort?

— Ne soyez pas scandalisée, — dit madame Angélique. — Comme mère, je me réjouis de la guérison d'Augustin; comme chrétienne, je souhaite de n'avoir point à déplorer cette guérison. Si Dieu l'avait voulu, mon fils se reposerait enfin dans la gloire; il prierait pour moi; il m'attendrait... Et moi, je mourrais en repos...

Assurément, mademoiselle Courdimanche respectait la Sainte, mais elle ne put s'empêcher de balbutier quelques phrases sur l'amour maternel, « cet instinct sacré... »

— Il n'y a pas d'« instincts sacrés », — riposta madame de Chanteprie. — L'instinct nous est commun avec les animaux, et sainte Élisabeth demandait à Dieu de détruire l'instinct en elle, et de lui accorder la grâce de ne plus aimer ses enfants selon la chair. Était-ce une mère dénaturée?

— Puisque l'Eglise l'a canonisée, je ne veux pas blâmer sainte Élisabeth, mais...

— J'aime mon fils, — reprit madame Angélique, — j'ai passé ma vie à prier pour lui, et parce que je l'aime, mademoiselle Cariste, son salut m'est plus précieux que son bonheur, que sa santé, que sa vie...

La vieille demoiselle ne trouva rien à répondre. Elle n'était plus bien sûre que le Dieu de madame de Chanteprie fût le même Dieu qu'elle adorait, elle, Cariste Courdimanche... « Non ! — pensait-elle, — je ne reconnais pas Notre-Seigneur dans ce Christ farouche, aux bras dressés, qui n'accueille que le petit nombre des élus... Notre-Seigneur ne demande pas des sacrifices humains ; il compatit aux faiblesses de ses créatures, et l'on désarme sa colère avec des prières, des aumônes et un moment de sincère contrition... »

Le sourire de Jésus enfant, le lis de Saint-Joseph, les mains ouvertes de la Vierge blanche, ornements de son petit salon, achevèrent de rassurer mademoiselle Cariste. Elle éprouva la douceur de vivre dans une région tempérée, unie, à mi-côte de la sainteté, et elle se promit de ne point guinder

son âme puérile jusqu'à ces sommets mystiques qu'habitait madame de Chanteprie.

La convalescence d'Augustin, saluée comme un miracle, traînait et languissait pourtant sous la menace d'une rechute. Le jeune homme, abusé par une guérison factice, déclara qu'il se sentait fort bien et qu'il entendait reprendre, au plus tôt, son ancien régime de vie. Quel régime, M. Courdimanche le savait, lui qui, appelé près du malade, avait arraché le cilice sanglant serré sur sa chair. Le capitaine fit intervenir l'abbé Le Tourneur lui-même qui dispensa M. de Chanteprie de tous jeûnes et abstinences et lui imposa comme un devoir l'obéissance au médecin. La Chavoche devait y veiller, car dès les premiers jours de son nouveau règne, Jacquine avait déclaré qu'elle ne délogerait pas de chez son fieu.

— Le printemps me guérira tout à fait, — disait Augustin.

Le printemps vint; les poiriers fleurirent; un brouillard vert courut sur le Bosquet, et M. de Chanteprie commença de descendre au jardin pendant les heures de soleil. Entre Jacquine et madame Angélique, il marchait jusqu'au bout de la terrasse, et rien n'était plus lugubre que ces promenades où la mère, le fils, la servante épiaient réciproquement leurs pensées sur leurs visages et ne prononçaient pas un mot.

Augustin se fatiguait vite. Essoufflé, les jambes mollissantes, le front moite, il remontait dans sa triste chambre. Jacquine roulait son fauteuil près de la fenêtre et s'asseyait en face de lui pour tricoter. Le silence faisait les heures plus lentes. Bientôt, M. de Chanteprie laissait tomber sur ses genoux le livre trop lourd à ses doigts. Il écartait le rideau de mousseline, contemplait le paysage de Hautfort-le-Vieux, le clocher, la porte gothique, les toits bruns, et le petit carré du cimetière qui retenait son regard. Quel conseil recevait-il, quel mystérieux appel lui venait des morts couchés dans le cloître?... Au crépuscule, la chambre était toute grise. Augustin ne bougeait plus. La rigidité de l'extase descendait sur son visage noyé d'ombre, sur ses paupières abaissées, sur sa bouche entr'ouverte. Effrayée de le voir si pâle, Jacquine lui touchait la main pour le réveiller. Alors un frisson le tra-

versait; ses pommettes devenaient rouges. Il se couchait plus fiévreux chaque soir et plus faible.

— Ah! mon fieu, — lui dit un jour Jacquine, — que regardez-vous donc là-bas? Otez vos yeux de dessus ce cimetière. Ce n'est point une vue plaisante, et si j'étais que de vous, je reprendrais l'ancienne chambre, la chambre du Pavot, si jolie!...

Il sourit tristement. Agenouillée près de lui, elle supplia:

— Mon fieu, mon cher fieu, aidez-nous! Que peuvent les remèdes, et les médecins, et les soins de votre Jacquine, si vous avez perdu le goût de vivre?... Vous guéririez, si vous vouliez guérir!... Mon fieu, n'est-il plus rien dans le monde qui vous donne du désir ou du regret? N'est-il plus rien que vous aimiez, ni personne que vous ayez envie de revoir?...

— Rien, ni personne, Jacquine. Cesse de me tourmenter, ma pauvre bonne. J'ai enfin gagné mon repos.

Elle dit, très bas, contre l'oreille du jeune homme:

— Vous ne me trompez point?... Voulez-vous que j'aille là-bas... à Paris... pour savoir?...

Il lui mit la main sur la bouche... Docile, elle se tut, et pourtant cette indifférence l'épouvanta comme un mauvais présage. Non, Augustin n'était pas consolé: il était épuisé de corps et d'esprit, et le peu de force que la maladie lui avait laissé, il l'usait non plus à souffrir, non plus à expier, mais à vivre quelques jours encore ou plutôt à se survivre, Ce qu'on appelait une chrétienne résignation, c'était le premier froid de la mort qui engourdissait les sens et l'âme. L'instinct de la Chavoche lui avait révélé une vérité qui échappait à la mère d'Augustin, à ses amis: M. de Chanteprie ne guérissait point parce qu'il ne voulait point guérir; il mourait parce qu'il avait perdu le goût de vivre.

Et Jacquine désespéra... Elle, la thaumaturge rustique, à qui les « plantes du poison » et les « bonnes herbes » avaient livré tous leurs secrets, elle, qui par des philtres et des formules, avait soulagé des incurables et ranimé des agonisants, elle se sentit vaincue. M. Courdimanche reçut la confidence de son trouble et des ses terreurs. Le capitaine fit venir le médecin, l'interrogea — et le docteur répondit par un geste d'impuissance... Fils d'un tuberculeux et d'une névropathe,

rejeton d'une race épuisée par des mariages consanguins, M. de Chanteprie aurait pu vivre sans doute, s'il avait consenti à vivre comme tout le monde. Mais il avait sacrifié tout, et lui-même, à la passion religieuse : il s'était suicidé, lentement...

— Alors... il n'y a rien à faire? — dit M. Courdimanche, atterré.

— Rien... qu'à laisser mourir tranquille ce malheureux, le prolonger peut-être... J'ai averti madame de Chanteprie ; je lui ai dit que si son fils n'avait pas eu la prétention d'être un saint, — comme elle est une sainte, — il ne serait pas, à cette heure, en péril de mort. Elle m'a répondu que l'intérêt de l'âme passait avant le soin de la guenille charnelle... Notre conversation en est restée là, et je ne suis pas disposé à la reprendre. Madame de Chanteprie me fait horreur... Et puis, on ne discute pas avec des fanatiques. On les abandonne à leur manie, puisqu'on ne peut pas les doucher.

M. Courdimanche n'osa pas défendre madame Angélique, mais il s'en alla dans l'église, pour pleurer. Ce pauvre homme, qui n'était pas un fanatique et qui était tout près d'être un saint, ne se résignait pas à regarder l'humanité comme un amas de créatures corrompues. Il chérissait Augustin, et, quand Dieu appelait ce jeune homme aux félicités prématurées du ciel, le père Courdimanche disait timidement : « Seigneur, pas encore !... » Et même, il suppliait le Maître redoutable de le prendre, lui, vieillard inutile, à la place d'Augustin. Mais le Seigneur n'écoutait pas M. Courdimanche.

Maintenant, Augustin ne sortait plus, ne parlait guère et ne prêtait un peu d'attention qu'aux lettres de M. Forgerus. Rien ne lui faisait plus plaisir ni peine. Les bruits de la terre lui arrivaient comme une très lointaine rumeur dont il ne percevait plus le sens. Demi-libre et demi-captive, son âme errait déjà dans les régions inconnues, aux confins de la vie et de la mort ; déjà, il n'était plus de ce monde.

Bientôt, une main mystérieuse toucha les cheveux blonds qui devinrent ternes et rudes, les prunelles dont le bleu mauve se fana, les ongles qui se recourbèrent, le corps qui s'épuisa dans la fièvre et les sueurs, la peau flétrie qui laissa transparaître les lignes de la tête de mort. Augustin ne luttait pas.

Doucement, il échappait aux bras de Jacquine; il semblait s'éloigner, se dissoudre dans une ombre surnaturelle. Il s'effaçait du monde, comme s'efface une figure ébauchée au fusain sur le papier, un contour qui se dilue et s'évanouit insensiblement jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une page blanche...

— Il durera jusqu'à la fin de mai, — disait le docteur.

Juin commença : Augustin « durait » encore, mais ses forces déclinaient rapidement. Il ne quitta plus sa chambre.

M. Le Tourneur lui faisait de fréquentes visites et lui apportait des livres consolants, de « bons ouvrages » approuvés par NN. SS. les évêques... Augustin feuilletait à peine ces petits traités de dévotion fades comme la tisane de tilleul. Et même il goûtait moins qu'autrefois le doux symbolisme des évangiles, la pâle mystique de l'*Imitation*. Sa préférence allait aux livres bibliques, aux plus noirs, aux plus durs, qui racontent le néant de l'homme et la vanité des vanités. Lui qui avait trouvé dans l'amour d'une seule femme des félicités qu'ignora Salomon dans ses harems, — lui qui gisait maintenant, abandonné, sur le fumier de ses espérances et de ses joies, — il écoutait retentir en lui des clameurs venues du lointain des siècles, la lamentation désabusée de l'Ecclésiaste et le gémissement de Job. Il jouissait de se connaître misérable, de se mépriser et de mépriser avec soi tout ce qu'il avait désiré, tout ce qu'il avait chéri. Le sentiment de la vanité de toutes choses lui endurcissait si étrangement le cœur, qu'en regardant vers le passé, en arrière, il s'étonnait d'avoir aimé Fanny... Que ses enthousiasmes de jeune homme et d'amant lui apparaissaient inutiles et ridicules !... Aimer, à quoi bon? Jouir, souffrir, posséder, comprendre, à quoi bon? A quoi bon s'épuiser en agitations stériles sur la grande route des tombeaux?... Et, la nuit, comme son imagination pervertie se repaissait avec un affreux plaisir des images de la dissolution prochaine, il s'allongeait volontairement entre ses draps, les bras collés aux flancs, s'essayant à l'attitude funèbre qu'il allait prendre, bientôt, pour l'éternité... Le jour, penché à la fenêtre, attentif à la voix des morts qui l'appelaient parmi eux, il s'absorbait dans la contemplation funèbre que Jacquine n'osait plus troubler d'un mot ou d'un soupir.

Un soir, mademoiselle Desfossés frappa doucement à la porte de la chambre.

— Jacquine, une dame demande à vous voir? Voulez-vous descendre?

La Chavoche, saisie, replia son tricot.

— Une dame?... Mais je n'attends personne... je ne sais pas...

M. de Chanteprie demeurait impassible.

— Va! — dit-il. — Qu'attends-tu?...

Elle le regarda fixement ; il répéta :

— Descends vite, puisqu'on veut te voir.

Et il reprit sa pose méditative, le front appuyé au carreau de la fenêtre.

Jacquine, la tête perdue, descendit. Quand elle remonta, Augustin n'avait pas bougé.

— C'est ma nièce, — dit-elle, — ma nièce Georgette... Elle veut vous offrir des fruits de son jardin, et elle serait très heureuse si vous pouviez la recevoir...

— Où est-elle?

— Là, dans le corridor...

Il dit, d'un ton lassé :

— Eh bien, qu'elle entre!

Elle entra, et sa camisole de mousseline, son sourire, son regard, ses cheveux fauves éclairèrent la chambre, dès le seuil. Timide, le sang aux joues, le bras arrondi sur le panier qu'elle portait contre sa hanche, elle regardait M. de Chanteprie d'un air de compassion.

Et lui, détourné enfin de l'obsédant paysage, redressé sur l'oreiller, semblait s'éveiller tout à coup... Il la reconnaissait, l'éblouissante fille! Il n'avait pas oublié l'idylle du verger, le reflet vert des arbres sur la gorge blanche, la nuque rousse inclinée, le geste des doigts égrenant les groseilles mûres... Georgette, la première tentation, la première vision de l'Ève éternelle!... Ces cheveux, ce jeune sein, ce visage de rose ardente, Augustin les avait revus, cent fois, en d'involontaires rêveries. Et Georgette non plus n'avait pas oublié l'adolescent aux yeux froids, aux brèves paroles, qui l'avait recueillie sur la route, un soir de juin. Quel sentiment, peut-être ignoré d'elle-même, la ramenait près du mourant, elle,

l'éclatante Jeunesse aux cheveux pleins de lumière, aux mains pleines de fruits?

— Approchez, — dit Augustin, — posez votre panier, là, sur la table... Ce sont des cerises de votre jardin?

— Et des fraises des bois... Je les ai trouvées en cherchant des champignons du côté de Rouvrenoir. Elles sont toutes fraîches... C'est un parfum!... Ça embaume.

— Du côté de Rouvrenoir?... Oui, c'est la saison des fraises... Et la dernière pluie a fait pousser, dans la forêt, les gros cèpes et les girolles qui fleurent l'abricot... La forêt!... Comme on est bien, dans la forêt!... J'aimais la grande avenue de hêtres qui s'enfonce dans un vallon... Allez de ce côté, mademoiselle Georgette, il y a des fraisiers plus qu'à Rouvrenoir...

— J'irai, monsieur, j'irai sans faute, et je vous apporterai des fraises, encore, des fraises qui auront mûri sous ces hêtres que vous aimez.

Il rêva quelques minutes, comme grisé par l'odeur des fruits. Jacquine lui prit le poignet.

— Mon fieu, ne vous émouvez pas à parler. Georgette reviendra, puisque vous le voulez bien. Allons, va-t'en, ma petite... tu fatigues M. de Chanteprie.

— Laisse-moi remercier cette jeune fille... Vous êtes toujours en place, mademoiselle Georgette?

— Non, monsieur, je suis revenue chez mes parents, pour... me marier...

Elle était devenue pourpre.

— Alors, je souhaite que vous soyez heureuse... Adieu, mademoiselle.

— Au revoir, monsieur. J'espère que vous serez bientôt guéri.

Elle fit une révérence, gauche et gracieuse, et s'en alla, poussée par la Chavoche. Le jeune homme ferma les yeux.

Son âme qui depuis tant de jours habitait avec les morts, son âme prisonnière des morts, semblait se débattre faiblement pour s'affranchir. Détourné des tombeaux, Augustin regardait une dernière fois du côté de la vie. Et, dans une brume d'aube, dans un parfum de printemps, il voyait se

lever des ombres confuses qui étaient ses jeunes chimères et ses jeunes amours. Peu à peu, trois formes se détachaient, se précisaient, avec des robes flottantes et des figures de femmes. La première, fantôme incertain, portait une guirlande de pavots; la seconde, des grappes de groseilles; et la troisième tendait ses bras blancs dans un geste de douleur et de volupté. Celle qui n'était qu'un fantôme n'était pas moins réelle pourtant que les vivantes... Et les vivantes n'étaient pas moins lointaines que le fantôme... Rosalba, Georgette, Fanny! Elles étaient venues l'une après l'autre dans la vie d'Augustin; elles l'avaient conduit de l'ignorance au rêve, du rêve au désir, et du désir à la passion. Il les voyait, contemporaines malgré le temps, réunies malgré l'espace, associées et confondues dans sa mémoire comme l'image une et triple de l'Amour.

Et tout à coup, il sentit que son âme allait vers Elles, dans une fuite éperdue, dans un vertigineux retour, son âme arrachée à la hantise funèbre, son âme victorieuse des morts, son âme qui n'était plus chrétienne, ni stoïque, ni résignée, son âme instinctive qui *voulait* vivre! La terreur panique, la force qui emporte les régiments débandés à travers les champs de bataille le souleva tout entier... Il ouvrit les yeux: sa chambre lui fit horreur. Il voulut marcher: le sol manqua sous ses pas... Il s'appuya aux murs qui se dérobèrent. Il cria:

— Jacquine!... vite!.. Emmène-moi!... Je veux sortir d'ici! J'étouffe!...

Mais ses prunelles hagardes se révulsèrent... Il s'évanouit.

XXXIV

C'était la veille de la Saint-Jean. A l'horizon de Hautfort, l'aveuglante lumière des jours d'orage tombait par les trouées du ciel couleur de plomb. Pas un souffle. L'ombre bleu foncé des grands nuages stagnait sur les collines.

On avait tiré le lit au milieu de la chambre. Madame Angélique et mademoiselle Courdimanche disposaient sur le guéridon une nappe blanche, des flambeaux, un bouquetier

de porcelaine rempli de roses et de résédas. Le carreau était semé de fleurs effeuillées et de ces brindilles de fenouil dont l'arome évoque la splendeur rustique des processions de Fête-Dieu. Jacquine, assise sur un tabouret bas, les coudes aux genoux, les poings aux dents, considérait ces apprêts d'un œil stupide.

Depuis quatre jours, Augustin ne disait plus un mot, ne voulait voir personne, l'âme reployée, pareil à ces bêtes qui se terrent pour mourir. Ce matin-là, seulement, il avait parlé; il avait exprimé sa volonté de communier en viatique, et l'on attendait l'abbé Le Tourneur.

Dehors, une clochette argentine tinta, et tinta encore en se rapprochant. Mademoiselle Cariste ouvrit la fenêtre. Elle aperçut le curé qui passait sous la porte Bordier avec son enfant de chœur. Le capitaine Courdimanche, tête nue, accompagnait le bon Dieu, et des femmes, rangées au seuil des masures, faisaient le signe de la croix.

Les yeux brouillés de larmes, mademoiselle Cariste se retira. Elle alluma les cierges trop hauts pour les chandeliers et, trempant un rameau de buis dans l'eau bénite, elle aspergea le sol de la chambre et les draps du lit. La porte s'ouvrit enfin, et mademoiselle Desfossés annonça :

— Voilà le bon Dieu qui vient.

Aussitôt les trois femmes, et la Chavoche même, s'agenouillèrent.

Un murmure d'oraisons emplissait le long corridor, et l'enfant de chœur parut, en robe rouge, tenant la clochette d'argent dans sa main gauche et dans sa main droite un cierge allumé. M. Le Tourneur suivait, tenant le ciboire qu'il déposa pieusement entre les flambeaux du guéridon. Et tous les assistants sortirent.

Alors le prêtre vint s'asseoir au chevet d'Augustin et l'engagea à réciter le *Confiteor*. M. de Chanteprie, soutenu par les oreillers empilés, parlait à voix basse. Il avouait des langueurs et des distractions pendant la prière, de secrètes impatiences, un sentiment inexplicable de colère, presque de rancune, contre les personnes qui l'assistaient...

Il s'interrompit tout à coup, et M. Le Tourneur, croyant la confession finie, entama le petit discours qu'il avait com-

posé et appris une fois pour toutes, et qu'il débitait devant tous les lits de mort : « ...Résignation... confiance dans l'infinie bonté de Dieu... Associer ses souffrances particulières aux souffrances de Jésus crucifié... » Certes, l'émotion de M. Le Tourneur était réelle et assez vive pour que son accent la révélât, mais elle ne savait s'épancher qu'en formules conventionnelles. Les mains du prêtre tremblaient un peu; il évitait de regarder le pénitent; — et pourtant l'eau tiède de son éloquence coulait comme une source ininterrompue, égale, sans jets imprévus, sans bouillonnements excessifs.

— ... Et vous soumettre, corps et âme, à la sainte volonté de Dieu, n'est-ce pas, mon cher enfant ?... Je vais donc...

Augustin soupira. Saisi d'inquiétude, l'abbé tourna la tête :

— Qu'avez-vous?... Vous souffrez?

Les lèvres du jeune homme s'entr'ouvrirent... Il ne pouvait parler... Mais cette bouche contractée, ces yeux fixes, ces yeux implorants exprimaient une si affreuse angoisse que M. Le Tourneur en pâlit.

— Dites simplement votre peine... Que craignez-vous ?...

— Je n'ose pas... Je ne peux pas...

— Vous n'osez pas avouer une faute... un scrupule?...

— Je n'ose pas communier, — dit Augustin. — Le secours que je demandais, ce saint viatique... Oh! non... non... je n'ose plus...

— Pourquoi donc?

— J'ai peur...

— Vous avez peur de quoi?... de la mort?... Mais votre état, très grave, assurément, n'est pas désespéré... La grâce de l'extrême-onction, que vous avez reçue au début de votre maladie, a opéré en vous un véritable miracle... Déjà Dieu vous a conduit aux portes de la mort pour vous ramener à la vie... Peut-être...

M. de Chanteprie fit un signe de dénégation.

— Eh bien? — dit l'abbé, — quand même Dieu vous rappellerait à lui, vous ne devriez pas manquer de courage, ni de confiance, vous, un Chanteprie, vous, un chrétien!

Le visage du jeune homme se décomposa :

— J'ai peur, — répéta-t-il, et sa voix n'était plus qu'un souffle. — J'ai peur... de Dieu!

— Mais c'est de la folie ! — dit M. Le Tourneur stupéfait. Vous avez peur de Dieu ! Vous n'osez pas recevoir le gage de notre rédemption, la sainte hostie ?...

— Je ne suis pas digne...

— Aucun de nous n'est digne de devenir le vivant tabernacle du Dieu vivant. Mais, si nous ne sommes par nous-mêmes que corruption, n'oublions pas que Jésus nous couvre de ses mérites et lave nos souillures de son sang divin... Vous avez péché, mon fils ; pourtant votre pénitence sincère, votre foi que le monde n'a pas ébranlée...

Augustin gémit :

— La sincérité de ma pénitence !... La fermeté de ma foi !... Hélas !...

— Que voulez-vous dire ?... Vous avez conçu des regrets coupables, des doutes ?...

— Oui... des doutes...

— Depuis quand ?

— Depuis peu de jours... depuis que mon mal s'est aggravé... Oh ! comment exprimer ces pensées involontaires, cette défection soudaine de ma volonté ?... cette agonie de l'âme, qui précède l'agonie du corps ?... Mon Dieu !... vous le savez ! J'étais sans orgueil, sans regrets, presque sans mémoire... La plaie d'amour ne saignait plus... Je me croyais résigné, je me croyais indifférent. Je consentais à la mort... Oui, je m'en allais si doucement, avec confiance...

— Et maintenant ?...

— Dieu ! — s'écria Augustin, — ô Dieu ! est-ce possible ?... Est-il vrai que pour avoir, un instant, traversé le monde, j'aie remporté du monde, à mon insu, la semence du doute répandue qui germe à présent, qui lève, qui croît d'heure en heure ?... Hélas ! je me réfugie au pied de la croix ; je récite le symbole des apôtres ; je rallume ma foi à la sainte lumière des Écritures... Hélàs ! hélas !... Dans la nuit de la mort qui monte, le flambeau vacille... il tremble... il s'éteint...

— Ne vous arrêtez pas à ces pensées, mon enfant. Le démon vous sollicite... Laissez-le faire... Ne discutez pas avec lui, ne discutez pas avec vous-même... Vous prenez pour des réalités les vains mirages de la fièvre... Je vous en conjure ; calmez-vous ; ayez confiance ; priez.

— N'est-ce pas, — dit Augustin d'une voix suppliante, — je ne peux pas perdre la foi, *maintenant*, la foi qui a réglé ma vie, à qui j'ai tout sacrifié?... Ce serait une dérision effroyable... Dieu ne permettrait pas... Et cependant!... Là, tout au fond de moi, j'entends quelque chose... quelqu'un... qui proteste : « Si tu t'étais trompé?... Si ce que tu as nommé ton devoir n'était qu'une illusion de ta conscience?... Des preuves, des certitudes... il n'y en a pas que la raison humaine puisse concevoir... Pour croire, il faut aimer; à l'heure de la mort, tu n'aimes plus ton Dieu assez pour y croire... » Ainsi parle la voix... Et, perdant pied, submergé de toutes parts, je me raccroche à la raison comme à la planche pourrie qui me soutiendra — peut-être — dans ce grand naufrage... Je refais le pari de Pascal : « Si je perds, je ne perds rien. Si je gagne, je gagne tout. » Mais la voix ironique, tout bas, ricane : « Si tu perds, n'as-tu rien perdu? Ce rien, c'est ta jeunesse, ta force, ta santé, ton amour! Ce rien, c'est toute ta vie qui pouvait être heureuse et belle, humainement!... Hypothèses, les sanctions d'outre-tombe, le jugement, les récompenses et les châtiments éternels!... Hors de ta vie, que tu as jetée comme un méprisable enjeu, il n'y a pour toi ni réalités, ni certitudes... » Ainsi me parle encore la voix... Et moi, misérable...

— Tentations! — cria M. Le Tourneur, étendant la main comme pour un exorcisme : — tentations vaines et négligeables... Derniers assauts de l'esprit du mal!...

Augustin se dressa sur sa couche. Ses mains décharnées saisirent le bras du prêtre, et son visage hagard devint effrayant.

— Aidez-moi! — cria-t-il. — Aidez-moi! Secourez-moi! L'ennemi est là... Il me guette... Dans les yeux des femmes, dans les livres des savants, dans le sanctuaire secret de mon cœur... Là... là... au chevet de mon lit... pendant les nuits douloureuses... avec le visage de Jacquine, avec le visage de Fanny... C'est lui, mon père, c'est lui qui me souffle ces regrets inavouables... ces doutes... cette peur sacrilège de la communion... Oh! priez avec moi, pour qu'il s'en aille!... priez, pour que je meure réconcilié, apaisé... Mais je ne veux pas mourir encore!... Mon âme n'est pas prête... Je

n'ai pas expié mes fautes... Je veux vivre et souffrir... Oh! ne me quittez pas! Défendez-moi!... Demandez à Dieu un délai?... quelques jours... Moi, moi, comparaître devant le juge irrité!... Moi, seul et nu en sa présence!... Que lui dirais-je?... Dans quels abîmes ne me précipiterai-je pas, de moi-même, si lourd de crimes, et foudroyé par sa splendeur!... Ah! la réprobation... la grâce qui m'abandonne!... l'épouvantable éternité!...

Il eut un haut-le-corps éperdu, comme pour fuir une vision terrible, puis il retomba sur l'oreiller. Une houle de sanglots gonfla sa poitrine, et deux larmes, sans cesse reformées, coulèrent du coin de ses yeux au coin de sa bouche dans cette ride profonde que creusent les longues douleurs.

L'abbé Le Tourneur oubliait les phrases préparées à l'avance... Il avait baptisé Augustin de Chanteprie; il l'avait préparé à la première communion; il lui avait administré le sacrement des malades, et demain, sans doute, il dirait sur sa fosse le dernier *Requiem*... Certes, il croyait bien connaître ce jeune homme qu'il avait aidé dans toutes les phases de la vie chrétienne, et toujours il avait compté qu'Augustin ferait une mort édifiante, une « belle mort », dont on parlerait longtemps dans la paroisse... Cette explosion de doute et de désespoir affligeait M. Le Tourneur comme ami, et comme ecclésiastique. Il n'avait pas prévu cette scène... Il ne savait s'il devait chercher une inspiration dans l'amitié humaine ou dans la science théologique, et si des paroles affectueuses rassureraient M. de Chanteprie mieux que des arguments. Il pensa que ce n'était plus le temps de discuter, et que la pauvre âme acharnée à demander des raisons, il fallait l'enivrer d'espérance... Il encouragea Augustin, entremêlant l'exhortation de prières spontanées; il l'assura que la tentation non consentie et patiemment supportée peut ajouter au mérite d'une âme; que les plus grands saints ont conçu des inquiétudes sur la foi; et que Jésus-Christ même avait supplié son Père d'éloigner le calice... Oui, la terre étonnée avait frémi d'entendre le Fils crier vers le Père: « Pourquoi m'avez-vous abandonné?... » Et comme le curé parlait, il sentait, sur son bras, les doigts crispés resserrer leur étreinte; les yeux désespérés, fixés sur ses yeux, suppliaient encore : « Aidez-moi! »

Les dernières larmes, les plus amères qu'Augustin eût pleurées en ce monde, glissaient, si lourdes, si lentes, sur la face de l'agonisant !...

La confession achevée, M. de Chanteprie essaya de balbutier l'acte de contrition, et le prêtre leva les mains pour le bénir et l'absoudre. Puis il l'engagea à se recueillir, à s'abandonner aux bras de Dieu comme un enfant coupable et pardonné aux bras d'un bon père. « Vous allez recevoir le saint viatique... » Augustin frissonna... « Recevez-le, en toute confiance, dans un sentiment d'humilité et de douceur. » Et la porte se rouvrit... A travers le brouillard de ses pleurs, Augustin entrevit un noir défilé de formes silencieuses qui entraient une à une et se prosternaient autour du lit : il entrevit la petite flamme des cierges, jaune dans le plein jour, la robe rouge du servant, le blanc surplis du prêtre, le ciboire comme un point de vermeil. L'odeur des roses emplissait la chambre et il parut à M. de Chanteprie que son âme se détachait déjà, et flottait, légère, si légère, dans ces lueurs vagues et dans ces vagues parfums... Demi-conscient, triste et docile, il sentait son Dieu venir vers lui ; il sentait autour de lui, l'Église, représentée par le prêtre et les fidèles, l'Église attentive à l'abriter sous l'étole symbolique, à le rafraîchir de ses eaux lustrales, à le bercer de ses chants millénaires qui endorment l'une après l'autre, dans la mort, les générations des hommes...

.

L'abbé Le Tourneur était parti. Dans la chambre crépusculaire, l'odeur des cierges éteints se mêlait, tenace et funèbre, à l'odeur des roses. Déjà, l'on ne distinguait plus les angles des murs; mais la mousseline des rideaux retenait un reflet bleuâtre, et M. de Chanteprie regardait décliner la lumière, cette douce lumière du soir qu'il ne verrait plus.

Un grand silence s'était fait dans son âme. Il songeait à des choses très anciennes, qu'il croyait avoir oubliées, à de petits événements de son enfance, à des gens morts depuis longtemps dont il revoyait, distinctement, le visage. Ils étaient morts, ces gens, comme Augustin allait mourir. Il resterait de lui ce qui restait d'eux, un petit tas d'ossements qui, chaque jour, tombe en poussière; une image confuse dans la mémoire des

hommes qui, chaque jour, va s'effaçant... Ceux qui avaient aimé Augustin, ceux qui l'avaient connu, mourraient aussi, en peu d'années, et bientôt personne ne prononcerait plus son nom, personne ne se rappellerait plus sa forme terrestre, et ce serait l'anéantissement total, la fin véritable.

Augustin pencha la tête, et il sentit contre sa tempe la caresse soyeuse de ses cheveux; il ferma et rouvrit ses paupières qui obéirent au commandement de ses nerfs; il serra ses mains l'une contre l'autre, et fit mouvoir ses doigts... Quoi! il vivait; très faible, certes, mais il vivait!... Et dans quelques heures, peut-être, il ne serait plus *lui*, il serait cette chose qu'on appelle un *mort*... Et dans huit jours, dans quinze jours... que serait-il, que seraient ses paupières, ses lèvres, ses mains?... Ses mains! Il les éleva un peu contre le jour, et les considéra avec une attention extrême, avec une sorte de pitié.

« Le temps où je ne serai plus... Je ne peux pas concevoir un temps où je ne serai plus... Et ceux qui sont morts, je ne peux pas concevoir qu'ils existent encore, dans un lieu innomé, indéfinissable... Mon père... le vieux garde-chasse des Trois-Tilleuls... Faron l'ivrogne... la petite Mélie, la fille du maréchal... Nous, les vivants, — puis-je dire encore que je suis un vivant? — nous pleurons nos défunts, parce que les âmes désincarnées nous sont aussi étrangères que les corps inanimés... A notre regard, à notre sentiment, les morts sont bien morts...

Il frémit:

« Voilà que je parle comme Jacquine!... Pourquoi n'ai-je pas les pensées et les émotions que je devrais avoir, moi, chrétien, moi qui viens de recevoir un Dieu? C'est la nature qui combat la grâce, jusqu'au dernier moment...

Il s'efforça de prier, de penser à l'éternité. Mais l'idée chrétienne de la mort, qui était en lui si nette, si vive, si torturante pendant la confession, s'évanouissait peu à peu... Et l'idée humaine de la mort dominait, substituant une appréhension toute physique aux affres de l'esprit.

« C'est le démon qui rôde, — songea Augustin. — Il faut pourtant que je me recueille... Je dois, je veux me recueillir... »

Il récita mentalement une prière, mais ses yeux attachés sur la fenêtre mesuraient le déclin du jour... Un rayon oblique touchait le côté droit de l'embrasure, et reculait, reculait sur le mur blanc... Une heure passa. Jacquine entra, avec une lampe, et Augustin dit d'un ton de colère :

— Non ! non !... emportez-la !

— Mais il fait nuit, mon cher fieu !

Il murmura :

— Oui... la nuit commence...

Et, comme si ses forces s'en étaient allées avec le jour, il s'étendit, la tête en arrière, les bras abandonnés. Une tristesse plus amère que la mort débordait son âme, et, jusqu'à la nuit noire, il ne bougea plus.

Les Courdimanche étaient partis, en promettant de revenir dans la soirée ; madame de Chanteprie et Jacquine, assises côte à côte dans un coin de la chambre épiaient les moindres mouvements d'Augustin.

— Il repose... Il va mieux ! — dit tout bas madame Angélique. — Vois... Le corps même ressent la grâce vivifiante du sacrement...

Jacquine prit la lampe et s'approcha du lit, puis elle revint s'asseoir près de sa maîtresse.

— Chut !... — dit-elle, — ne parlons pas... il entendrait... Ses yeux sont grands ouverts. On dirait presque qu'il pleure... Et quand je l'ai appelé, il a tourné sa tête sur l'oreiller et il ne m'a pas répondu...

— Il cause avec Dieu, Jacquine... Oui, oui, taisons-nous !

L'abat-jour de porcelaine, recouvert de gaze bleuâtre, irradiait une lueur livide. Dans les demi-ténèbres, le lit, étroit, était blanc comme un tombeau. L'air, saturé d'une odeur de roses et d'une odeur de cire où se mêlait le relent des fioles pharmaceutiques, pesait aux poumons. Augustin se plaignit d'étouffer.

— Si j'ouvre la fenêtre, vous prendrez du mal, mon fieu chéri ! — dit Jacquine...

— Ah ! qu'est-ce que ça fait ?...

Elle le toucha : il avait la peau moite et froide, le pouls très lent... Depuis l'après-midi, sa figure avait changé,

vieillie en quelques heures, les paupières plus lourdes, l'œil atone : — une de ces figures où le peuple dit « que la mort est peinte ».

— Avez-vous soif?... Voulez-vous que je relève votre oreiller?

— Ah! laisse-moi!...

Il avait déjà l'indifférence du mourant qui ne tient plus à rien ni à personne, et rebute ceux-là même qui s'empressent autour de lui. Et comme Jacquine avait vu mourir beaucoup de monde, des vieux et des jeunes, elle reconnut ce symptôme de la fin prochaine, et, hochant douloureusement la tête, elle fit un signe imperceptible à madame de Chanteprie.

Muettes, le cœur serré, elles reprirent leur veillée... Madame Angélique priait ardemment, si ardemment que sa douleur se consumait presque dans l'ardeur de sa prière. Elle songeait, avec une sainte dilection, à l'heure, maintenant peu lointaine, où elle irait rejoindre son fils bien-aimé... Déjà, voyant sur son front la couronne de gloire, elle le contemplait avec respect et elle remerciait Dieu qui lui avait permis d'enfanter à la vie éternelle celui qu'elle avait enfanté à la vie mortelle. Elle ne doutait pas un instant d'avoir fait, sans défaillance, son devoir de mère et de chrétienne... Et près d'elle, accroupie dans l'ombre, la Chavoche pleurait... Elle pensait à l'enfance de son « fieu », aux jolis cheveux blonds qu'il avait, à ses manières si douces, aux caresses qu'elle recevait de lui — et le pauvre cœur octogénaire éclatait tout bas, sans bruit, sans ostentation de désespoir... Augustin!... Elle l'avait tant aimé! Il avait été pour elle ce que l'époux et l'amant sont aux autres femmes : son orgueil, son délice, son tourment, son amour... Oui, le seul amour de sa longue vie, ou plutôt sa vie même. On pourrait bien enterrer la Chavoche avec son fieu, roulés dans la même toile : elle se sentait mourir de sa mort...

La fournaise du jour avait embrasé la nuit. Au loin, des éclairs silencieux ouvraient, dans le ciel sans étoiles, des perspectives phosphorescentes. Les noctuelles entraient en bourdonnant dans la chambre, et Jacquine, qui croyait aux présages, regardait avec terreur voleter autour de la lampe ces grands sphinx Atropos qui portent la figure de la Mort

sur leurs ailes de velours gris... Tout à coup, au loin, des voix joyeuses s'élevèrent... Sur la crête des collines, dans la plaine, des feux s'allumaient.

« On danse, là-bas !— pensa Jacquine.— C'est la nuit de la Saint-Jean... Oui, il y a des garçons et des filles qui sautent autour des feux, et qui s'embrasseront après, dans les venelles. Ils n'ont pas envie de devenir des saints, ni des saintes... L'amour les contente, ceux-là... »

Augustin remua. Les deux femmes s'élancèrent.

— Quoi !... Que veux-tu ?...

— Je suis mal... Ne me quittez plus !... Maman !... Jacquine !...

— Il passe ! — cria la Chavoche.— La lampe !... Tenez la lampe !... Donnez-moi le vinaigre... Ah ! mon fieu, mon fieu chéri !

Les Courdimanche, de l'escalier, entendirent le cri de Jacquine. Ils accoururent, et leurs voix s'unirent à la lamentation de la servante. Un instant, la chambre fut pleine de clameurs ; mais le malade rouvrit les yeux et regarda l'un après l'autre ces gens éperdus qui pleuraient.

La lampe, placée maintenant près du lit, éclairait en plein son visage. Pâle d'une pâleur verdâtre dans le blanc cru des oreillers, il avait la bouche violette, les yeux caves, et ses prunelles élargies, profondes, réflétaient déjà toute l'horreur de la nuit éternelle où il entrait. Ses mains, tâtonnantes, pétrissaient les plis du drap, les ramenaient sur lui comme un suaire. Et des gouttes de sueur glacée tombaient de son front.

Il n'avait plus de paroles... Son regard seul vivait encore, son regard conscient, lucide, chargé de rancune farouche. Et ce regard, allant de madame Angélique aux Courdimanche, et des Courdimanche aux absents, *qu'il voyait*, semblait dire :

« Qu'avez-vous fait de moi ? »

— Il nous demande des prières, — dit madame de Chanteprie.

Le regard du mourant se tourna vers elle. Mais ni elle ni personne ne pouvaient comprendre ce qu'exprimait ce regard. Il erra encore, et s'arrêta sur Jacquine, plus doux et si triste que la Chavoche sanglota tout à coup.

— Silence! — dit madame de Chanteprie. — Son âme entre dans la gloire... Que les morts pleurent leurs morts. Nous, chrétiens, prions!

Elle se tourna vers le Christ cloué au-dessus du lit, et, tenant dans ses mains la main de son fils, debout, comme une prophétesse inspirée, elle récita les Prières des agonisants. Sa voix haute, claire, distincte, dominait les sanglots de Jacquine et le râle du moribond :

« Sortez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant qui vous a créée, au nom de Jésus, fils du Dieu vivant qui a souffert pour vous, au nom du Saint-Esprit qui s'est communiqué à vous ; au nom des Anges et des Archanges, au nom des Trônes et des Dominations, au nom des Chérubins et des Séraphins, au nom des saints Apôtres et des Évangélistes, au nom des religieux et des solitaires, au nom des martyrs et des confesseurs, au nom des vierges et de tous les saints et saintes de Dieu. Que vous soyez aujourd'hui dans la paix et que votre demeure soit dans la sainte Sion. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur!... »

Le râle devenait plus fort. C'était une longue, une affreuse inspiration spasmodique, régulière, que le capitaine Courdimanche et mademoiselle Cariste entendaient retentir au fond d'eux-mêmes. Et madame Angélique priait :

« Sortez de ce monde, âme chrétienne... Je vous recommande au Dieu tout-puissant; je vous laisse à celui dont vous êtes la créature, afin qu'après que vous aurez payé par votre mort le tribut de l'humanité, vous retourniez à votre auteur qui vous a formé du limon de la terre. Que l'horreur des ténèbres, que l'ardeur des flammes et la rigueur des tourments vous soient inconnues... Que Jésus, qui a voulu mourir pour vous, vous délivre de la mort éternelle... Que vous découvriez l'éternelle vérité dont la splendeur est si éclatante, et qu'étant unie dans la compagnie des bienheureux vous jouissiez de la douceur et de la contemplation divine pendant les siècles des siècles... Amen! »

Jacquine ne pleurait plus. Ses traits, si beaux dans leur décrépitude, étaient devenus rigides, comme sculptés dans un très vieux buis. Si grande, si auguste, si maternelle, le front ceint d'une étoffe noire, elle ressemblait à ces nourrices anti-

ques que les Grecs aimaient à pencher sur le cadavre des héros. Trempant un linge dans une eau mêlée de vinaigre, elle humectait les lèvres desséchées du moribond, et parfois d'un baiser pieux essuyait la sueur de ses tempes. Puis tout bas, comme en rêve, elle lui disait :

— Dors, mon fieu chéri, dors !

Et madame Angélique priait :

« Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de ce malade, et nous vous prions, Seigneur Jésus, qui avez sauvé le monde, de mettre dans le sein des Patriarches cette âme pour laquelle votre miséricorde vous a fait descendre sur la terre. Reconnaissez, Seigneur, votre créature qui n'a point été créée par des dieux étrangers, mais par vous seul, Dieu vivant et véritable, parce qu'il n'y a pas d'autre Dieu que vous... Seigneur, réjouissez son âme par votre présence et ne vous souvenez pas des anciennes iniquités et des faiblesses que la colère ou la fureur d'un mauvais désir a excitées en elle. Car, encore qu'elle ait péché, elle n'a pas abandonné la foi du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; mais elle l'a conservée ; elle a eu le zèle de Dieu gravé dans son cœur, et a fidèlement adoré Dieu qui a fait toutes choses. »

Un insecte couleur de cendre tournait au-dessus de la lampe, jusqu'à ce que son petit corps, collé au verre, grésillât. Les pétales des roses blanches tombaient un à un sur la nappe du petit autel. Dehors, une voix féminine appelait :

— Jeanne !... Berthe !... Cora !... Marie !...

La Chavoche gronda :

— Du vinaigre, encore... Cette eau est chaude... De l'eau fraîche, vite !... Non ! personne avec moi... Laissez-nous !... Je veux l'aider dans ce passage, toute seule... Ah ! comme il baisse... Oui, oui, va, je suis là, ta vieille, ta Chavoche !... Je vas t'endormir comme autrefois... Ah ! pauvre ! pauvre !... Quelle pitié !... Il râle... Il souffre... Et j'ai vécu si vieille pour voir ça !... Ah ! guérisseuse de malheur !... Ah ! vieille bête ignorante qui n'a pas pu sauver son fieu !... Il meurt, il meurt, et il y a des gens qui disent qu'il y a un bon Dieu dans le ciel... Il est donc sourd, quand les gens en chagrin l'appellent !... C'est donc perdu, les prières qu'on lui dit, et les chants et les simagrées des prêtres !... Un Dieu !... Un

Dieu qui tue les enfants !... Un Seigneur qui n'a pas pitié de ce qu'il y a de plus beau et de meilleur au monde !... Non, non, ce n'est pas vrai... Il n'y en a point !... Il n'y a pas de justice... On a tué notre Augustin avec des mensonges... Il meurt pour rien... pour rien !

Elle se tordit les bras, avec un cri sauvage. Les Courdimanche pleuraient, à genoux. Immobile, droite devant le Christ sombre, madame Angélique achevait les Prières des agonisants :

« Seigneur, nous vous prions d'oublier son ignorance et les péchés de sa jeunesse : montrez-lui votre grande miséricorde et souvenez-vous de cette âme dans l'éclat de votre gloire. Que les cieux lui soient ouverts, que les anges se réjouissent avec elle !... Recevez-la dans votre royaume... »

La bouche d'Augustin tourna. Les yeux qui ne voyaient plus, ses yeux où montait l'ombre de la mort, s'ouvrirent une dernière fois, tout grands, dans une expression d'angoisse suprême... Un filet de sang coula, du coin des lèvres... Et la pauvre âme tremblante s'en alla, dans l'inconnu, au murmure des prières.

MARCELLE TINAYRE

L'HOMME CHINOIS

— UN ESSAI DE PSYCHOLOGIE SOCIALE —

Depuis Marco Polo et Mendoça, on a tant écrit sur la Chine, tant écrit sur son histoire et sa législation et sa religion et ses mœurs et sa littérature et sa philosophie... tant écrit et tant écrit, que le savant M. Cordier, qui a eu la patience de dresser cette gigantesque bibliographie, n'y a pas consacré moins de 2 230 pages de petit texte serré, sur deux colonnes.

— Oh ! que de livres ! — s'écriait mademoiselle Préfère en regardant la bibliothèque de M. Sylvestre Bonnard. — Et vous les avez tous lus ?

— Hélas ! oui, — répondit M. Sylvestre Bonnard, — et c'est pour cela que je ne sais rien du tout, car il n'y a pas un de ces livres qui n'en démente un autre, en sorte que, quand on les connaît tous, on ne sait que penser...

On ne sait que penser de la Chine, si loin de nous et si peu dans notre intimité. D'après quelles règles, quels principes, se gouverne-t-elle ? Et quelle est la différence qui sépare son peuple de notre société moderne ? Son caractère général ? A-t-il évolué à travers les siècles ? Ou alors, le Chinois ne s'appuie-t-il réellement que sur son passé ? Et son état social est-il bien la résultante de son passé ?...

Toutes ces questions ont été tournées et retournées, des

milliers de fois, par les écrivains les plus divers : journal de route des globe-trotteurs, souvenirs de diplomates, rapports de consuls, études de linguistes, etc. Et il en est résulté la plus extravagante cacophonie d'impressions et d'opinions.

« Je tiens le Chinois pour le plus heureux, le plus sage et le plus modéré des hommes », conclut M. d'Hervey de Saint-Denis.

« Je tiens le Chinois pour le plus vieillot, le plus incohérent, le plus cocasse des hommes », conclut M. Marcel Monnier.

« J'aime mieux les nègres les plus dégradés de l'Afrique la plus reculée, s'écrie M. Jules Lemaître. Ah ! les Zoulous me sont maintenant doux à voir et je baiserais les Achantis sur la bouche. Ceux-là, du moins, ne sont que des brutes, ils ne sont pas ridicules. Mais il y a, chez ces Jaunes, quelque chose qui serait risible, si leur vue ne serrait le cœur et n'emplissait les yeux d'épouvante. Étant des magots qui vivent, ils sont beaucoup plus laids que des brutes et plus inquiétants... »

« Ah ! quelle race que cette race chinoise ! Quel immense et merveilleux réceptacle de la plus forte, de la plus juste, de la plus psychologique des organisations ! Quelle inébranlable société coopérative et mutuelle ! » s'écrie, à son tour. M. Alexandre Ular.

Et suivant que vous aimerez le paradoxe ou que vous ne l'aimerez pas, que vous serez partisan de la dernière civilisation yankee ou de la première civilisation des *King* ; suivant que vous écrirez dans la *Revue Blanche* ou dans l'*Économiste français*, vous élèverez ou vous abaisserez le Chinois, vous en ferez un sage ou un imbécile. Chacun de vous croira trouver, dans ce Chinois, l'exemple le plus habilement choisi pour venir défendre et consolider ses théories réactionnaires ou progressistes.

On ne saurait nier les services que le Chinois a rendus, est encore appelé à rendre dans nos discussions politiques, économiques, philosophiques. Le Chinois reste, peut-être, la dernière ressource des derniers salons où l'on cause.

Et cependant, le Chinois ne mérite point cette place prépondérante que nous lui avons donnée dans nos derniers salons où l'on cause. Le Chinois ne mérite pas d'être pris

pour modèle, ni en bien, ni en mal. Je crois que c'est un neutre ; je crois qu'il n'est, dans notre chimie sociale, ni acide, ni alcalin. Et que c'est lui rendre mauvais service, l'exalter sans cause, que de le prendre pour un sage ; mais que c'est aussi le calomnier — et je m'en accuse, et je lui en demande pardon, moi qui l'ai fait tant de fois — que de le prendre pour un imbécile. Il est entre les deux : ni sage, ni imbécile ; il est comme vous et moi. J'ai même la certitude qu'il est un peu plus bête que vous et moi...

Mais on m'accuserait encore de parti pris en le disant aussi librement. Il faut donc l'examiner de près et dégager sa personnalité.



Confucius l'a prêché, il y a 2 500 ans : « Pour gouverner son pays, il est nécessaire d'avoir appris à gouverner sa famille. L'éducation inspire l'amour de la famille, la fidélité au souverain, le respect envers les parents, l'union entre les époux, l'accord entre les frères et la constance dans l'amitié. Le souverain est le grand maître de la famille chinoise. Le père est le grand-maître de sa propre famille. »

Sur la famille repose tout le système social et gouvernemental de la Chine. Le Chinois est soumis à son père, à sa mère, à tous ses ancêtres, à tous ses morts. Et tels ses morts ont vécu et tel il voudra vivre lui-même, car le changement serait insulte à leur mémoire.

« De la famille est née l'organisation de la propriété et des successions; puis la religion des dieux de la nature a groupé les familles et créé la cité avec ses lois, ses rites, ses magistrats; puis les croyances se sont modifiées et ces modifications ont produit les révoltes qui ont bouleversé les cités. » Cette définition classique de Fustel de Coulanges est vraie pour la Chine, en ses deux premiers points, et fausse, en son dernier. La Chine n'a jamais modifié ses croyances; elle ne ne s'est jamais révoltée. Elle est contente de son sort, de l'héritage de ses ancêtres. Piété filiale, harmonie familiale, docilité sociale et intellectuelle, adaptation aux circonstances, elle a toutes les vertus moyennes ; elle est faite, tout entière, de cet « élément tiède » que Jésus rejetait de sa bouche.

Très pratique, préoccupée de son bonheur en ce monde et plaçant ce bonheur dans ce que la main peut atteindre, la civilisation chinoise a voulu rester absolument étrangère à la mètaphysique, à la théologie. Seul Lao-Tse fut peut-être un métaphysicien. Mais que reste-t-il de Lao-Tse?

Alors, ni métaphysicien, ni théiste, ayant un profond éloignement pour les idées abstraites, on aurait pu croire que la science, avec la force de ses réalités, satisferait le Chinois. Mais vous savez qu'il n'en est rien et que, pas plus que la théologie et la métaphysique, la science n'a eu d'action sur le vieil Empire.

Ce qui caractérise le mieux l'Homme chinois, c'est son bon sens. Rien de l'infini, rien de l'inconnu, quoiqu'il soit plein de superstitions [1]. Il vit sans contes et sans légendes. Son vieux fonds de crédulité naïve ne s'applique qu'aux choses terrestres et jamais aux choses de l'au-delà. Aucun mal d'imagination, aucune révolte — il faut y insister — contre la société, contre ses lois, ses devoirs. Si l'on a pu dire que le Norvégien et le Russe « boitaient de la tête », on n'en saurait dire autant du Chinois.

Il y a différentes causes qui peuvent accroître, en nous, le désir et le pouvoir de l'amélioration, de la recherche vers plus de vérité et plus de justice. Il y a Dieu, il y a le beau, il y a l'amour de l'humanité, ce besoin d'harmonie que tout être de notre race poursuit consciemment ou inconsciemment, il y a la femme... Chez lui, rien de cela. Ce mieux, il lui paraît inutile de l'atteindre; il ne le comprendrait point.

1. Celui qui désire étudier l'influence de la superstition sur l'esprit humain, écrit Holcombe, trouvera en Chine un champ d'observations comme ne lui en offrira, sans doute, aucun autre pays. L'âme de la nation paraît infiniment saturée d'idées superstitieuses. Celles-ci jouent un rôle important dans la vie quotidienne de chaque Chinois, lui dictent sa ligne de conduite, soit pour ses affaires, soit pour ses plaisirs, secondent ou contrecarrent ses plans, influent sur la valeur de ses propriétés, l'influencent pour le choix d'une femme ou du jour du mariage, interviennent dans ses rapports avec ses enfants, quelquefois raccourcissent son existence et toujours règlent la date, le lieu et le cérémonial des obsèques.

Un Chinois, dit le docteur Matignon, ancien médecin de la légation de France à Pékin, n'hésitera pas à dépouiller un temple de ses idoles bouddhiques, mais il n'entorrera pas son père sans avoir consulté, à ce sujet, un savant géomancien. Il rira volontiers des figures et des crânes énormes des divinités taoïstes, mais il tremblera de peur si son voisin élève un mur un peu haut qui risque de contrarier l'influence favorable de sa maison.

Il a un tel culte de hiérarchie, il est tellement soumis à sa discipline et tellement convaincu qu'il lui faut des maîtres ; l'idée de révolte est si loin, si loin, qu'il s'étonne, qu'il se scandalise de tout ce qui tend à détruire l'immutabilité de ce dogme.

« Tout le monde se ressemble dans votre Occident, me disait un mandarin de Canton. Le costume est le même pour les maîtres et pour les domestiques. Vous ne savez pas maintenir le rang. »

« Vous ne savez pas maintenir le rang... » « Vous ne savez pas maintenir la sagesse...» « Vous ne savez pas...» Il nous répète, à chaque instant, que nous ne savons pas... Personne n'est moins modeste qu'un Chinois, et dans la sérénité de sa conception sociale, il nous méprise profondément. Il nous traite de barbares; il nous reproche d'être patauds et balourds, de n'avoir aucune forme de politesse, aucune morale, aucune philosophie. Ayant vécu si longtemps isolé ou seulement entouré de petits États tributaires, il s'est considéré comme le centre, le pilier, le « nombril du monde ». Son Empereur, Fils du Ciel, régnait sur les rois. Et un orgueil immense, auprès duquel celui de Nabuchodonosor eût été de l'effacement, l'a figé, depuis des millénaires, dans son attitude d'idole.

Il est certain qu'il nous ignore, plus que nous ne l'ignorons nous-mêmes. Ce peuple, ennemi du merveilleux, a cependant trouvé du merveilleux pour nous dépeindre, tant nous sommes à l'opposé de ses conceptions. Lorsque Tchou-Sen fut pris, en 1840, par les Anglais, on raconta, dans toutes les provinces, que les Européens avaient des jambes tellement raides que s'ils venaient à tomber, ils ne pourraient plus se relever. Ils étaient complètement aveugles; leur figure et leurs cheveux étaient d'un rouge ardent. Beaucoup vivaient comme des amphibies : sept jours sur terre et sept jours dans la mer...



J'ai déjà dit que le Chinois était entièrement étranger à la métaphysique, à la théologie. Il ne faut pas voir, en effet, dans son système religieux, autre chose qu'un fétichisme

supérieur. Il a des autels dédiés aux planètes, aux fleuves, aux montagnes. Il a le culte des ancêtres, mais sans croire à la vie future, car la mort et la vie, il n'en saurait établir nettement la différence, et la mort, pour lui, c'est la vie qui continue. Elle ne le trouble pas.

Un jour, me racontait l'évêque de Pékin, un vieillard de soixante-quinze ans étant malade, ses fils réunis discutaient, entre eux, pour savoir s'il fallait appeler le médecin : « Le père est âgé ; il ne peut plus travailler. Le médecin coûtera tant, les médecines, tant. C'est une grosse dépense. Ne vaudrait-il pas mieux le laisser s'éteindre tout doucement? » Le malade avait entendu ; il leur répondit : « Ne vous inquiétez pas. Il est, en effet, inutile de faire une dépense pour moi. Au lieu de perdre vos taëls en médicaments, faites donc plutôt donner une nouvelle couche de vernis à mon cercueil ! »

« Je me trouvais, l'année dernière, me racontait encore l'évêque de Pékin, chez des planteurs de riz, un peu avant l'enterrement de la mère de famille récemment défunte. De ma chambre, je voyais tous les préparatifs : plus de cinquante personnes s'amusaient, riaient, fumaient des pipes, buvaient de l'eau-de-vie, lorsque le fils arriva : « Messieurs, leur dit-il, c'est le moment de pleurer. — Ah ! très bien ! » Et voilà tout le monde qui se dirige vers la chambre mortuaire et pleure, et sanglote. Un instant après le fils revient et leur dit : « En voilà assez, je vous remercie. — Ah ! très bien ! » Les larmes se sèchent. On reprend les pipes et les joyeuses conversations. »

Pourquoi, en effet, se désoler quand on ne divinise pas plus la mort que la vie ; quand on n'attend pas plus le châtiment d'un enfer que la récompense d'un paradis? Confucius avoue qu'il « n'entend que peu de chose aux dieux ». Il ne possède même point assez de connaissances pour dire positivement qu'ils existent. Et, du reste, il n'éprouve aucune difficulté à « sauter ce sujet ». Et après Confucius, ses disciples ne seront pas plus curieux. Ils « sauteront » ce sujet...

Toujours le bon sens du Chinois, qui ne veut adorer que les choses qui frappent directement ses yeux : la voûte du ciel, la terre, les fleuves, parce qu'on les voit sans effort d'abs-

traction. Il a le culte de la nature; mais cette nature, il ne la transformera jamais par une interprétation symbolique.

L'idéalisme n'existe pas pour lui et l'art, par conséquent, n'existe pas — et, de même qu'il n'a pas la poésie de l'art, il n'a pas davantage la poésie de la science. « Dans son esprit, les phénomènes s'associent par contiguité. Pour le lettré, tout l'univers se réduit aux combinaisons de deux principes, le *yien* et le *yang* ; tout le raisonnement scientifique aboutit à un cliquetis de mots. L'histoire naturelle n'est qu'un catalogue de faits à peine classés; les mathématiques se composent de formules empiriques, destinées à la solution de problèmes particuliers, et ignorent cet enchaînement de propositions dont les Grecs ont posé les premiers termes. »

Pas d'idéal artistique, pas d'idéal scientifique et social. A-t-on jamais vu chez un Chinois des rêves de régénération universelle? Les problèmes sociaux lui paraissent résolus par la famille, par la commune. Son intellectualité est faite. Morale, conscience, caractère, rien n'a bougé. Une génération les transmet à une autre; l'héritage passe de mains en mains, sans augmenter ni diminuer.

Mais si vous voulez mieux connaître la Chine, lisez Confucius, Meng-Tse et quelques-uns, encore, des innomblables traités d'éthique que nous montre la bibliographie Céleste. Lisez Confucius surtout [1]. La Chine repose sur Confucius, sur sa philosophie simple, simplette, oserai-je dire, pleine de doctrines morales d'un égoïsme commode. « Ces doctrines ne sont que bonnes, pratiques, écrivait Hegel ; on n'y peut rien apprendre de spécial. » Le sage en appelle à la raison pour régler les rapports qui doivent exister entre les princes et les populations, les gouvernants et les gouvernés. Et cette intervention de la raison est, presque toujours, en faveur de ces derniers.

1. Confucius, d'après le *Len-Yu*, était de haute taille ; il avait la poitrine et les épaules larges, l'air grave et majestueux, le teint olivâtre, les yeux grands, la barbe longue et noire, le nez aplati, la voix forte et éclatante. Au milieu du front, il avait une excroissance, ce qui lui avait fait donner le surnom de *Kiou*, petite montagne. Sa démarche était grave, comme s'il avait eu des entraves aux pieds. Et quand il saluait, sa robe tombait toujours droite et bien disposée. En introduisant les hôtes, son pas était accéléré et il tenait les bras étendus comme les ailes d'un oiseau. Il enseignait la morale et parcourait les divers royaumes qui composaient la Chine. Il prêchait le désintéressement, l'équité et le mépris des richesses.

Que dire de cette prière adressée au Ciel par Tao-kouang, à l'occasion d'une longue sécheresse ?

« Moi, ministre de P'an-kou, je suis responsable de l'ordre du monde et de la tranquillité de l'Empire. Dévoré de chagrin, je ne puis ni dormir ni manger, et pourtant aucune averse n'est encore tombée. Je me demande si j'ai peu prêté d'attention aux affaires de mon gouvernement. Si, en élevant des mausolées et en établissant des jardins, j'ai fait des dégâts dans les propriétés ? Si dans la nomination des fonctionnaires je n'ai point choisi des gens capables ?... » — « Obtiens l'affection du peuple, recommande Confucius, et tu obtiendras le pouvoir. Perds l'affection du peuple, et tu perdras le pouvoir... »

C'est la *Science du bonhomme Richard*, vingt-cinq siècles avant Franklin. C'est du quadruple extrait de banalité et de vulgarité ; c'est le triomphe, l'apothéose du bon sens. Et c'est ce qui constitue la faiblesse de cette morale confuciste : elle est trop purement humaine, trop platement « bon sens ». Le bon sens ne plaît point au peuple. Jamais rien de grand n'a été fondé sans l'idéal.

***

Donc une religion entièrement étrangère à la métaphysique; un gouvernement entièrement étranger à l'action individuelle. L'absence du régime des castes. Pas d'aristocratie héréditaire. Pour l'empereur, lui-même, la couronne n'est pas héréditaire.

Et vous savez que ce type gouvernemental, pas plus que ce type religieux, rien n'est venu le modifier. Il s'est développé comme en vase clos. Rien n'est venu le modifier : ni Lao-tse, ni le Bouddha dont le dogme fut toujours méprisé de la classe lettrée, ni le christianisme, impuissant, puisqu'il compte à peine, après trois siècles d'apostolat, un million de prosélytes.

L'empereur, les mandarins, le peuple.

L'empereur, au sommet, « élément d'unité, de consolidation et d'extension » ; les lettrés, les mandarins, qui dirigent les fonctions d'État sous le contrôle impérial ; le peuple.

L'empereur, le maître absolu de tout ce qui existe dans son Empire, le seul propriétaire, car tous les biens territoriaux sont censés lui appartenir. Il a le droit de vie ou de mort sur tous ses sujets. Sa personne est tellement sacrée que si, par impossible, un attentat était commis contre lui, la loi exigerait que la famille du criminel fût éteinte : son grand-père, son père, ses fils avec leurs femmes et leurs enfants jusqu'au dernier né, tous massacrés[1]...

Après l'empereur, les mandarins. Leur vie fermée que nous pénétrions à peine, et qui nous paraît, maintenant que nous la connaissons mieux, lamentablement pauvre et nue.

Et le peuple. Ce peuple qui, dans certaines villes, pleines de misère et d'opium, grouille si épais, qu'on ne voit point le sol, qu'on ne voit point les corps, et qu'il semble que tout cet entassement jaune rampe et se tord en masses visqueuses, comme une poignée de lombrics sur une table de laboratoire !

Je me souviendrai toujours de mon voyage à bord d'une chaloupe cantonaise, en plein Kouang-Si, sur la route de Nanning-fou...

Nous venions de quitter Wu-chau. On évoluait lentement au milieu des pilotis de la rive ; on traversait un bras d'arroyo où la foule des sampangs et des sampaniers se faisait de plus en plus dense, indescriptible : des poignées de femelles chinoises cuisaient le riz, allaitaient leurs petits, montrant des coins de gorge flasques et maigres sous la tunique entrebâillée ; des poignées de mâles chinois remorquaient des jonques à la cordelle, chargeaient ou déchargeaient des bannes de coprah. Et partout cette même odeur de vase qui montait, couvrait de remugles le pays entier...

Assis sur un des panneaux de l'arrière, je suivais l'implacable et éternel défilé des berges plates. Les villages poussaient en terre grasse ; les cultures se rangeaient en carrés, soignées, sarclées et repiquées ; des bœufs traînaient la charrue ; et des paysans squelettiques, enfoncés, jusqu'aux

1. A la mort de l'empereur, tout l'Empire doit porter le deuil et ne point se raser la tête pendant cent jours. Cette règle est très sévère, et, lorsque T'oung-tche mourut, les ennemis du vice-roi Li-hung-Tchang lui firent donner un blâme pour l'avoir, disaient-ils, négligée. Aussi, quelques jours après, le vice-roi, ayant rencontré un pauvre homme rasé de frais, lui fit, sans plus de façons, trancher la tête. (*Péking, histoire et description.*)

cuisses, dans la boue, se retournaient au bruit du sifflet de la machine et nous regardaient... Et toujours les villages se succédaient en groupes serrés, en un dédale de ruelles tortueuses, de maisons en feuilles, en torchis ou en briques, avec des cochons ventrus devant les portes, des poules, des canards barbotant — et la rizière toute grande et couvrant tout... Mais le lendemain, le fleuve s'encotonna de brouillard. Alors, on ne vit plus rien, qu'aux bords des rives les tiges des bambous longues et minces et, dans une loge de ciel, un gros soleil rond et rose comme un pain à cacheter. La sirène charriait, sans discontinuer, sa houle de hurlements ; des ombres passaient et repassaient au-dessus de nous, qui étaient des cigognes effrayées s'envolant à lourdes ailes...

A bord, s'entassaient les haillons, les chapeaux-pagodes, les enfants morveux, les chignons et les tresses. Il y avait là de vieilles paysannes qui graillonnaient d'innomables cuisines, des crevettes confites, des têtes de poissons farcies et des crêpes filandreuses suant le ricin... Jamais je n'avais vu une telle ripopée, un tel salmigondis de Jaunes !... Des coolies dormaient étendus jusqu'au seuil des barreaux de la chaudière, d'autres se frottaient les pieds, triaient leurs puces, comptaient leurs poux, couvraient le pont de crachats glaireux. Des Cantonais roulaient leur graisse luisante dans des robes pisseuses et fripées. Vautrés sur une natte, deux Coréens vêtus de tuniques blanches fumaient silencieusement... Une femme se lavait le visage dans un bol de thé qu'elle buvait ensuite jusqu'à la dernière goutte, car il faut que rien ne se perde. Une autre femme, armée d'une clifoire de jonc, cherchait le derrière étique de son marmot qui en pleurait d'effroi. Des water-closets sans toitures et séparés les uns des autres par une cloison basse, laissaient voir leurs visiteurs : de gros Chinois congestionnés, hilares, qui s'accroupissaient bruyamment...

... Mais le fleuve s'était élargi, se perdait maintenant dans un labyrinthe d'îles vertes. Le soleil déchirait le brouillard. Alors, de chaque côté, s'étendit la tache jaune, ininterrompue des champs de riz...

Pauvres peuples de misère et d'opium ! Et plus ils vont, et plus ils s'enfoncent dans leur vie de poussahs abjects et huileux

que l'on mène avec quelques grains de morale vieillote et un fouet. Les Chinois attachent une telle importance aux formes extérieures, qu'ils n'en comptent pas moins de trois mille, codifiées par le *Li-Ki*. Le conseil des rites règle la mode. Le droit de tenir une canne à la main est réservé aux vieillards de soixante-dix ans ; la peau de mouton est la seule fourrure permise aux acteurs et aux bateliers...

La loi s'étend à tout : à la construction, au style des maisons, au luxe de la table et de l'ameublement. Les fondations de la demeure d'un préfet de premier rang doivent plonger à vingt pouces au-dessous du sol ; la demeure d'un fonctionnaire de neuvième ordre ne comprend que six appartements, et celle d'un simple citoyen ne comprend « qu'une suite de chambres sans le moindre décor ».

Quelques-uns parmi leurs mandarins, Li-hung-Tchang, Tchang-tche-Tong, Yuan-Shi-Kai, Liu-Kun-yi, ont fait ce qu'ils ont pu, pour les sortir de leur débine. Mais combien peu !

Li-hung-Tchang envoie en Europe des groupes d'étudiants gradués des collèges militaires et agricoles ; Tchang-tche-Tong donne des instructions pour que ces étudiants « en même temps qu'ils s'instruisent des sciences étrangères, se pénètrent, le plus possible, des sciences et des mœurs des étrangers ». On dit qu'il vient d'envoyer une requête au trône « pour qu'il fasse composer des dessins représentant la prise de Tien-Tsin et la fuite de la cour. Les *tao-taïs* distribueraient ces dessins dans toutes les villes, en vue d'exciter le peuple à faire des efforts énergiques pour s'amender... » On dit que Cheng, le directeur des télégraphes, rêve une gigantesque association de capitaux qui mettrait entre ses mains le trésor économique des vingt provinces. On dit que Yuan-Shi-Kai ira demander au Japon ses instructeurs militaires...

On dit encore... Mais que ne dit-on pas ?... Et réussiront-ils à remuer la lourde pierre chinoise ? Ils sont une poignée de mandarins, tout juste une demi-douzaine, qui veulent une autre Chine, contre une impératrice et vingt mille mandarins qui n'en veulent pas, et un empereur, sourd, opiomane, quasi idiot, qui ne sait ce qu'il veut...



Non, la Chine n'a pas évolué et n'évoluera pas. Cinq cents ans avant Jésus-Christ, son empire était définitivement constitué, et depuis, jusqu'à nos jours, il est allé se répétant.

Et voyez combien la loi de progrès est souvent à l'opposé de la loi de morale ! Voilà un peuple qui ne repose que sur cette loi de morale. Vous ne pouvez passer chez lui sans vous heurter à un bon sentiment. Il est moral dans sa philosophie, moral dans sa littérature, moral dans ses croyances, moral dans ses mœurs, dans ses habitudes, dans toute sa civilisation, dans toute son unité psychique. Il est moral au delà de toute expression connue.

En Chine, la pauvreté n'est pas honteuse comme chez nous ; on doit respecter la dignité acquise par le mérite personnel ; on doit respecter la vieillesse. Quand on vous appelle *lao-ye*, vieil ancêtre, c'est presque un titre de noblesse. L'empereur est « père et mère » de son peuple ; les mandarins, « pères et mères » de leurs administrés. La propriété est très morcelée. L'agriculture est le but principal de la population. L'industrie est inférieure, c'est vrai; le machinisme inférieur, c'est vrai. Cependant, ils ont encore de belles soies, de belles porcelaines. Et si le machinisme est inférieur, la main-d'œuvre le remplace; et il faut voir, dans cette haine de l'outillage moderne, encore une mesure de prudence du Chinois qui veut ainsi assurer du travail au plus grand nombre. En revanche le commerce est très développé ; et il porte encore la marque de la raison essentiellement utilitaire, ne laissant rien, ou presque rien, au luxe.

« L'argent qui entre par le commerce, écrit Lie-tse, n'enrichit un royaume qu'autant qu'il en sort par le commerce. Il n'y a de commerce longtemps avantageux que celui des échanges nécessaires ou utiles. Le commerce des objets de faste, de délicatesse ou de curiosité, suppose le luxe. Or, le luxe qui est l'abondance du superflu chez certains citoyens suppose le manque du nécessaire chez beaucoup d'autres. Plus les citoyens mettent de chevaux à leurs chars, plus il y a de gens qui vont à pied. Plus leurs maisons sont vastes et

magnifiques, plus celles des pauvres sont petites et misérables. Plus leurs tables se couvrent de mets, plus il y a de gens qui se trouvent réduits uniquement à leur riz. Ce que les hommes en société peuvent faire de mieux, à force d'industrie, de travail et d'économie, dans un royaume bien peuplé, c'est d'avoir tous le nécessaire et de procurer une aisance commode pour quelques-uns. »

Le Chinois a le culte de la famille. C'est entendu. Il est loin de l'égalité anarchique « propre seulement à faire surgir le conflit inévitable des prétentions égoïstes ». Il est actif ; il est sobre.

Il a une idée de la justice assez haute. A la base de son organisme judiciaire, se trouvent les *anciens* du village qui doivent toujours chercher à concilier les parties en matière civile. Mais si l'entente est impossible, il y a le juge de district, les juridictions supérieures d'arrondissements, de départements et de provinces ; il y a même l'empereur. Et toutes les lois recommandent l'indulgence, presque le pardon. Deux frères sont condamnés pour le même crime : un seul en portera la peine. Le père envoyé en exil peut demander à son fils de le suivre et le fils ne peut s'y refuser.

Le Chinois est patriote à sa manière, par son attachement aux mœurs et aux habitudes nationales, aux mœurs et aux habitudes de ses ancêtres. « Celui qui parvient aux honneurs ou à la richesse, et qui ne retourne jamais au lieu de sa naissance, est comme un seigneur splendidement vêtu qui marche dans les ténèbres. »

L'éducation chinoise est essentiellement morale. C'est entendu. L'homme doit s'appliquer à l'étude, car l'homme studieux arrive aux plus hautes fonctions de l'État. Le personnel gouvernemental se recrute, par les examens, dans tous les milieux. De sorte que l'on peut dire, avec les apologistes de la Chine, que la Chine est administrée par une classe non héréditaire, émanée de la masse de la population au moyen d'un système régulier d'épreuves qui font, autant que possible, appel au mérite.

On peut dire aussi que l'empereur est réellement le « père de ses sujets » et que, s'il voulait abuser de sa toute-puissance, seul le code d'opinions et de mœurs continues qui a nivelé

la Chine, l'arrêterait sur la route des Caracallas et des Nérons. On peut dire aussi que l'armée chinoise est réduite « à sa fonction normale de gendarmerie »... On peut dire aussi... Mais que peut-on dire, sans se répéter?... Et sans que les 2 230 pages, sur deux colonnes serrées, de M. Henri Cordier nous rendent modestes!

Ne sera-ce point se répéter encore que de dire que la Chine est un bloc social et comme une sorte d'Église positiviste qui n'aurait jamais eu ses grands schismes, qui n'aurait jamais connu ces époques de doute et d'anarchie morale qu'un peuple doit traverser, pour arriver à plus de vérité et plus de justice? Elle a cru tout résoudre par sa propre méthode où tout était de même ordre, et sortait des mêmes principes, et obéissait aux mêmes lois. Orgueilleuse, elle s'est persuadée qu'elle avait, seule, la raison, la « haute raison ». Elle a nié la liberté en forçant ses quatre cents millions d'habitants à vivre d'une pensée commune, d'une foi commune et d'une science communes. Et quand un peuple nie le progrès, il meurt de cette négation. Il meurt de paralysie générale.



Et qu'il nous serait facile, maintenant, de montrer que ce pays si fier de sa « morale supérieure » en est au fond plus loin que nous — qu'il qualifie d'immoral — et que ce pays a mérité sa décadence, pour d'autres causes que son isolement, son abstention et sa paresse intellectuelle!

Et qu'il serait facile de montrer, en lui, le plus bel exemple de cette hypocrisie de conscience, n'accordant jamais ses théories avec le fait! Ce qui paraît ici solidement fixé sur le granit séculaire de la tradition des *King*, n'est plus qu'une rhétorique chancelante, une enfilade de belles phrases bien cadencées, bien ornées au pinceau et que personne, pas plus les lettrés que le peuple qui les écoute, ne met en pratique. Et cependant, avec quelle complaisance ils parlent de leur « sagesse » et de leur « raison »! C'est comme si nous avions la prétention de faire reposer notre société européenne sur l'Évangile et si nous avions l'outrecuidance de dire que nous en observons tous les préceptes!

Quand on examine le Chinois, il faut voir l'envers de sa médaille si pure. Ce peuple si moral, si supérieurement moral, honore la pauvreté. Le pauvre est respecté. Mais le coolie y marche à coups de verges, et l'esclavage y subsiste encore. En temps de disette, les familles surchargées d'enfants vendent leurs filles pour un sac de riz.

La condition de l'ouvrier chinois ne paraît pas malheureuse? Oui, ses besoins sont minimes : quatre sous par jour. Il s'habille de loques, couche par terre, sur une vieille peau de mouton. Mais encore que ses besoins soient minimes, encore est-il obligé de manger! Et il y arrive difficilement, Les métiers sont fermés, n'admettent pas d'intrus. La loi de l'offre et de la demande est impitoyable. Les grèves y sont longues et dures.

Un négociant de Shangaï, M. Bard, nous a raconté qu'il avait vu, à Tien-Tsin, des manœuvres tomber, à coups de marteau, sur un groupe de scieurs de long coupables d'avoir accepté de travailler, dans un chantier, à raison de dix sapèques au-dessous du salaire normal. En 1897, nous racontait toujours M. Bard, une bataille s'engagea entre les débardeurs d'Han-Keou et ceux de Han-Yang. Une centaine d'individus furent tués.

L'empereur, fontaine du pouvoir, du rang et des honneurs, « père et mère » de son peuple, ne s'occupe pas de son peuple. Il n'est jamais en contact avec lui. Momie vivante enserrée dans les bandelettes du formalisme, il vit seul dans son Palais, avec ses neuf épouses officielles, ses sept cent cinquante maîtresses et ses trois mille eunuques. L'empereur, père et mère de son peuple, fontaine du pouvoir, du rang et des honneurs, est le plus souvent abruti par l'opium et par le spleen.

Les mandarins forment une classe émanée de la masse de la population par un système régulier d'épreuves qui font, autant que possible, appel au mérite. Oui, ils sont pleins de titres littéraires, mais tous ou presque tous, en même temps, concussionnaires, contrebandiers, pillards. Et comme ils ne doivent rester en place que trois années seulement, ils s'arrangent tous, ou presque tous, pour réaliser leur fortune en ces trois années. Tout se vend en Chine, une préfecture ou

une vice-royauté, comme un comptoir de marchand de soie. Les *tao-taïs* des grands ports du sud, qui reçoivent de la Cour un traitement de quinze mille francs, en gagnent, en réalité, sept ou huit cent mille[1].

J.-H. Gray déclare que les fonctionnaires, pris en général, appartiennent à la classe la plus corrompue qui soit au monde. Le peuple en a peur et ne s'adresse à eux qu'à la dernière extrémité. « Au cours d'un séjour de près d'un demi-siècle dans diverses provinces, ajoute-t-il, je n'en ai rencontré qu'un seul qui ait obtenu l'estime et la vénération de ses compatriotes. »

La propriété privée est très respectée en Chine, « l'aisance y est soutenue ». Oui, mais les monts-de-piété abondent, et l'on prête de l'argent à 40 p. 100, et l'on voit parfois le débiteur aller se pendre à la porte de son créancier.

La famille est la base de l'organisme gouvernemental de la Chine; elle assure « l'amitié, la sûreté des relations et la tranquillité ». Et rien n'est plus moral que la paix, l'harmonie et le bonheur. Si cela était? Mais souvent, cela n'est pas. L'esprit de famille se change en esprit de clan. Et des rivalités locales et des haines se forment. On se bat et l'on se tue.

La *Gazette Officielle* de Pékin, citée par M. Ph. Daryl, en fournit un exemple curieux dans la pétition d'un habitant du Kouang-Toung. Cet homme exposait que « deux de ses parents, ayant refusé de se joindre à des cousins à eux dans une querelle de clan, s'étaient vus soumis à des persécutions épouvantables. Comme résultat de cette querelle : en moins de quatre ans, dix personnes avaient déjà perdu la vie et vingt autres des deux sexes, emmenées en captivité, avaient été privées des yeux, des oreilles et des pieds. Trente maisons étaient en ruine; plus de cent hectares de terres ravagés; des temples jetés bas, des digues détruites, des sépultures ouvertes... »

Dans ce « pays d'égalité », une moitié de la population est soumise à l'autre moitié. La femme n'est qu'une servante en

1. Les exemples de malversations des mandarins, dans tous les services de l'État, sont innombrables. Un général avec deux barils de poudre européenne en fera douze. Un autre acceptera des armes qui n'auront ni portée ni solidité, moyennant une commission de 20 ou 30 p. 100. Dans les ports du Pe-Tche-Li, la plupart des obus rangés dans les magasins des arsenaux étaient en carton recouvert de papier argenté...

chef. Son existence entière se passe dans la maison, vouée aux soins du ménage.

Dans ce « pays d'égalité », la justice recommande l'indulgence et presque le pardon. Le Code doit poursuivre les magistrats coupables d'abus de pouvoir, de cruautés. Et cependant la torture existe : on brûle les doigts du patient, on le fait agenouiller sur du verre pilé, on le pend par les pouces. Et il y a la cangue, le fouet, « le bronze chaud », l'épieu qui troue le ventre... Les prisons sont atroces, sales, puantes et sans air. La mortalité, énorme.

Le culte national, c'est le respect du passé, l'adoration des principaux êtres extérieurs, ciel, terre, fleuves et montagnes. Mais il y a longtemps que tout cela n'est plus que la répétition machinale des rites. Et l'on peut dire que le Chinois s'est complètement détaché de toutes formes religieuses autres que le souvenir de l'ancêtre. Et l'on peut dire encore, avec sir Th. Wade, que, « si par religion il faut entendre autre chose qu'une éthique, on doit refuser au Chinois toute espèce de religion. Il a sans doute un culte, un millier de cultes, mais pas de foi. Il a des quantités d'enfantines idolâtries dont il est prêt à se moquer et dont pourtant il n'oserait s'affranchir. »

⁂

Voilà donc ce qu'est le Chinois.

Certes, il est conscient, il est intelligent; il a sa morale qui lui commande la fraternité, la charité. Sans doute, il obéit à sa morale, mais il n'y apporte aucune sensibilité, aucune tendresse, aucune joie, ni émotion, ni sympathie, ni pitié, aucun mouvement de cœur et de nerfs. Il est absolument incapable de s'intéresser à quelque chose, à quelque idée ayant quelque noblesse et quelque grandeur. Il est en bois. « Il est égoïste, dit M. Matignon : ne lui demandez pas un but élevé; son intelligence conçoit peu ou pas le dévouement. Les Européens qui ont vécu longtemps au milieu des Célestes et ont su résister à l'*enchinoisement*, sont tous convaincus de cette vérité que le Chinois est surfait et jugé en Europe trop au dessus de sa valeur. »

Il n'est pas l'exceptionnel, en bien ou en mal. Il est le commun. Il est la médiocrité disciplinée et persévérante. Il a méconnu le rôle de la beauté dans la vie; son rationalisme a été sans égards pour ces entraînements des âmes, ces « miracles d'amour », ces emballements vers l'idéal qui font les saints laïques et les saints religieux. Il a voulu maintenir l'ordre matériel — et rien de plus — en détruisant toute idée de critique et de révolte, en mettant toutes les têtes sous le même bonnet d'ignorance.

Les morales et les dogmes doivent évoluer dans l'humanité, parce que tout doit évoluer dans l'humanité, parce que c'est l'attribut même de la vie. Ils n'ont point évolué chez le Chinois. Il est bien tard pour qu'ils évoluent encore. Et ces paroles de Pasteur resteront pour lui lettre close :

« Où sont les vraies sources de la dignité humaine, de la liberté et de la démocratie modernes, sinon dans la notion de l'infini, du mystère de l'Univers, devant laquelle tous les hommes sont égaux? La mystérieuse puissance du dessous des choses, la grandeur des actions humaines, se mesure à l'inspiration qui les fait naître. Heureux, celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile. Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini. »

Et faute de comprendre jamais ces admirables paroles, la Chine est en train de mourir. Elle est déjà morte...

GASTON DONNET.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LA CAGE DE L'AIGLE[1]

PERSONNAGES

NAPOLÉON.

GOURGAUD (Baron), premier officier d'ordonnance de Napoléon.

BERTRAND (Comte), grand maréchal du palais.

MONTHOLON (Comte de), chambellan, ministre plénipotentiaire.

HUDSON LOWE, lieutenant général, gouverneur de Sainte-Hélène.

O'MEARA, médecin de la marine anglaise.

MARCHAND, premier valet de chambre de Napoléon.

ARCHAMBAULT jeune, valet de chambre.

SALOMON, brocanteur à Jamestown.

THOMAS READ (Sir), major d'infanterie, aide de camp d'Hudson Lowe.

NICHOLL'S, capitaine d'infanterie.

CIPRIANI, maître d'hôtel de Napoléon.

LORD ROCHDALE, gouverneur de Madras.

BALNETT, négociant anglais.

MADAME DE MONTHOLON.

MADAME BERTRAND.

BETSY BALCOMBE.

JANE BALCOMBE.

VALENTINE.

Voyageurs anglais, Valets.

PREMIER TABLEAU

LE SALON DE LONGWOOD AU MOIS DE NOVEMBRE 1817

Un salon, se prolongeant sur la droite par une sorte de véranda. Trois portes au fond : celle du milieu donne accès dans la chambre de l'Empereur ; celle de gauche, dans la salle à manger ; celle de droite, dans le jardin. — Dans l'angle de gauche, une petite cheminée où brûle un maigre feu de bois.

1. Afin de prémunir le lecteur contre certaines surprises, je l'avertis ici qu'il n'est rien que d'authentique dans ce petit ouvrage. Je me suis simplement proposé de tracer une esquisse de la *vraie vie* de Sainte-Hélène, en dehors du parti pris et de la légende. Pour le composer, j'ai puisé aux sources les plus diverses : *Mémorial, Journaux* ou *Souvenirs* de Gourgaud, Montholon, madame de Montholon (seul, parmi les compagnons de Napoléon, Bertrand, fidèle jusqu'au silence, n'a rien écrit), O'Meara, Mrs. Abell (Betsy Balcombe) ; les rapports de Stürmer, Balmain, Montchenu, etc. Il y faut joindre, quoique suspectes, les pièces anglaises, les œuvres de Warden, Glower, O'Brien, Tydner, etc. — C. V.

A gauche, au premier plan, un clavecin. — A droite, la véranda, coupée d'une large porte-fenêtre, est close par un vitrage dont plusieurs carreaux sont cassés, et à travers lequel on aperçoit le jardin, puis, au lointain, un poste anglais, dont les feux s'allumeront lorsque le canon sonnera six heures du soir. — A l'extrême droite, et au premier plan, un billard. — Le plafond est très bas, recouvert d'un papier goudronné, par où filtrent des gouttes de pluie. — Les lames du parquet sont à demi pourries, ainsi que les plinthes du lambris qui couvre les murs jusqu'à cinquante centimètres environ. — Dans le salon, tapissé d'un papier chinois à rosaces jaunes, un canapé, des fauteuils, des chaises; vieux meubles en très mauvais état, d'acajou à fond de canne, avec coussins de crin noir. — Tout est délabré. On sent l'humidité. — Aux fenêtres, des rideaux de mousseline blanche. Un lustre au plafond.

SCÈNE PREMIÈRE

ARCHAMBAULT, SALOMON, DEUX VALETS ANGLAIS qui achèvent de ranger le salon.

(Archambault porte l'habit vert, brodé d'or, le gilet blanc, la culotte de soie noire, les bas de soie blancs, les souliers à boucles. Les laquais ont la livrée impériale, vert et or. Salomon est vêtu d'une longue houppelande, à basques flottantes, et chaussé de demi-bottes où le pantalon est rentré.)

SALOMON. — Non, monsieur Archambault, non, je ne puis pas... Quinze shillings, je vous ai dit... Et j'ai tort, je ne suis pas sûr de m'y retrouver. Enfin, c'est convenu... Mais je n'ajouterai pas un penny.

ARCHAMBAULT. — La semaine dernière, vous m'avez donné une guinée, et il n'y avait que quatorze bouteilles, et...

SALOMON. — J'ai encore eu tort, monsieur Archambault. J'ai cru que je les perdrais. La flotte de l'Inde a quitté Sainte-Hélène et les officiers du camp sont difficiles. L'autre jour, le capitaine Maxwell m'a dit que je les empoisonnais, que la viande était pourrie...

ARCHAMBAULT. — Qu'ils fassent donc les dégoûtés !... La viande de l'Empereur !... Nous sommes bien obligés de nous en contenter, nous !... *(Aux valets.)* Allons ! Est-ce fini ?... Eh bien, quoi ?... qu'est-ce qu'il y a ?... *(Un des valets montre, en riant, le pied d'un fauteuil qui s'est détaché.)* Un fauteuil cassé ?... Ce n'est pas le premier. Rien ne tient dans cette maudite baraque !... *(Aux valets.)* C'est bon ! laissez-le là ; poussez-le contre le mur. Allez chercher le panier... *(Ils ont l'air de ne pas comprendre. — Montrant la porte de gauche, au fond.)* Le panier de M. Salomon... *(Les valets rient bêtement et sortent.)*

SALOMON, *aux valets.* — *Look if the account is right*[1] ?...

ARCHAMBAULT. — Qu'est-ce que vous dites?...

SALOMON. — Je leur recommande de ne pas casser les bouteilles... Le fait est que, lorsque l'on a logé aux Tuileries... *(Examinant le mobilier.)* C'est du hêtre, c'est mou, ça ne fait pas d'usage... Et comme la maison n'était pas habitée depuis vingt ans... Ici, c'était une grange... Mais je vends de bons meubles, moi ; du vrai chêne, solide, proprement travaillé, qui vient de Londres. Tout ce qu'il y a dans mon magasin, d'ailleurs, c'est du bon, et, avec moi, on s'arrange toujours. Si on le disait au « Général » et s'il se plaignait, il obtiendrait peut-être?...

ARCHAMBAULT. — Peuh ! Les fauteuils, les tables, les lits et le reste, et tout !... Tenez : regardez-moi ça !... *(Il donne du pied dans une lame du parquet : elle s'enfonce.)* Et ça !... *(Il soulève une plinthe du lambris : un rat s'en échappe.)* Un rat !... Il n'y a qu'eux qui se trouvent bien à Longwood, avec les moustiques et les punaises... Aussi la maison en est pleine !...

SCÈNE II

LES MÊMES, GOURGAUD.

(Gourgaud entre par le fond, à droite, d'un air affairé et inquiet. — Il porte le costume de général d'artillerie, petite tenue ; des bottes, des épaulettes blanches ; point d'épée ni de cocarde).

GOURGAUD. — Sa Majesté ne m'a pas fait appeler?...

ARCHAMBAULT. — Non, mon général. Elle ne m'a rien dit, du moins...

GOURGAUD, *dépité.* — Ah !... *(Voulant paraître tranquille et expliquer naturellement les choses.)* Oui... je sais... *(Tirant sa montre.)* Il n'est que trois heures... *(A part.)* C'est étrange !... L'Empereur m'avait dit, hier... *(Il remonte et se plante devant la fenêtre de droite, au deuxième plan.)*

SALOMON, *sur le devant, avec Archambault, à demi-voix.* — Toujours pressé, M. Gourgaud?...

ARCHAMBAULT. — Oui, il entre ici comme dans une ville assiégée... *(Songeant aux valets et inquiet.)* Pourvu que ces imbéciles !...

GOURGAUD, *se retournant et descendant brusquement.* — Sa Majesté n'est pas malade?...

1. « Regardez s'il y a le compte... »

ARCHAMBAULT. — Non, mon général, pas que je sache...

GOURGAUD. — Bien, bien... M. le grand maréchal n'est pas venu?...

ARCHAMBAULT. — Non, mon général.

GOURGAUD. — Et... et M. de Montholon?...

ARCHAMBAULT. — Non plus, mon général.

GOURGAUD, *rassuré et satisfait.* — Sa Majesté était un peu fatiguée, ce matin, lorsqu'Elle m'a fait l'honneur de me dicter ses dernières notes, et sans doute...

ARCHAMBAULT *fait signe qu'il ne sait rien, puis :* — Si vous désirez, mon général, demander une audience?...

GOURGAUD, *affectant une absolue tranquillité.* — Inutile. Je me souviens... J'ai besoin de parler au comte Bertrand. *(Il retraverse le salon, de gauche à droite, et, sur le point de sortir, d'un air négligent.)* Je suis là, dans le jardin, n'est-ce pas?... Si Sa Majesté me faisait appeler?...

ARCHAMBAULT. — Oui, mon général... *(Gourgaud sort; Salomon s'incline en de profonds saluts.)*

SCÈNE III

ARCHAMBAULT, SALOMON, puis les VALETS.

ARCHAMBAULT, *à Gourgaud, à la cantonade.* — Oui, oui, on t'avertira!... *(A Salomon.)* Il enrage, parce que l'Empereur ne l'a pas demandé. Si Sa Majesté l'écoutait, Elle l'aurait sans cesse sur le dos.

SALOMON. — Et où est-il, votre... Empereur, en ce moment?...

ARCHAMBAULT, *montrant la porte du fond.* — Là, dans sa chambre... avec le docteur O'Meara.

SALOMON. — Oh! alors... *(S'asseyant dans un fauteuil, qu'il tâte.)* C'est un brave jeune homme, M. Gourgaud.

ARCHAMBAULT. — Et un de vos bons clients!...

SALOMON. — Il me fait quelques petites visites...

ARCHAMBAULT. — Et il se laisse voler tant qu'il vous plaît!... *(Salomon proteste.)* Mais prenez garde : il vous cassera les reins, un de ces jours. Il n'était pas déjà si content de votre dernière mulâtresse... Yola... vous savez bien?

SALOMON, *les mains sur son cœur.* — On m'avait trompé, monsieur Archambault!... Mais, précisément, j'ai reçu de jolies Chinoises, si aimables, si gentilles... Et si vous vouliez?...

ARCHAMBAULT. — Oh ! moi...

SALOMON. — Vous préférez mademoiselle Valentine, la fille de chambre du major ?...

ARCHAMBAULT. — Mêlez-vous donc... *(Les valets entrent par le fond, à gauche. Ils portent une lourde corbeille, recouverte d'une toile à voile, d'où dépassent des goulots de bouteilles. — Allant à eux.)* Doucement, hein ? vous autres !... *(Un temps.)* Et dépêchez-vous !... S'*il* entendait !... *(Les valets traversent le salon. Archambault prend dans le panier une bouteille et la donne à l'un des domestiques, qui rit largement, enchanté de l'aubaine.)*

SALOMON, *se levant et vivement.* — Ah ! ce n'est pas de jeu, monsieur Archambault !...

ARCHAMBAULT. — Taisez-vous, vieux filou !... Vous avez bien assez de profits !... *(Comme les valets sont sur le point de sortir, la porte de la chambre de l'Empereur s'agite : Salomon va se cacher à droite; Archambault grogne.)* Sacrrr !... *(Il fait de la main signe aux valets de se hâter, et se tient immobile et raide, face à la porte. — Un temps. — Les domestiques ont disparu. Personne ne sort de la chambre. Alors Archambault :)* J'ai bien cru... Voilà ce dont vous êtes cause, père Salomon ! Vous me ferez chasser...

SALOMON. — Eh bien ! puisque vous vous ennuyez tant à Sainte-Hélène !...

ARCHAMBAULT. — Ah ! oui, je m'y ennuie !... Une prison ! Le bout du monde ! Un service accablant !... Pas une distraction !... Si encore... Mais je suis même moins payé qu'en France !...

SALOMON. — Qui vous empêche de partir ?

ARCHAMBAULT. — Si j'avais su !... J'aurais dû dire que j'étais malade, moi aussi, et m'en aller avec mon frère et Santini. Tandis que maintenant... Ah ! si c'était à refaire !... Et je ne suis pas le seul, allez ! J'en connais plus d'un... Tout de même, s'*il* savait !... *(Il montre la chambre de l'Empereur.)*

SALOMON. — Bah ! pour quelques bouteilles de vin et quelques livres de viande... Que voulez-vous qu'il dise, ce pauvre *Bony* ?... Il en a trop pour lui. Et c'est bien juste que vous, son valet de chambre, vous ayez de petits bénéfices... *(On entend un bruit de voix dans le jardin, puis on aperçoit un groupe d'Européens qui s'approchent de la porte-fenêtre, et qui font mine d'entrer, avec de grands gestes.)*

ARCHAMBAULT. — Encore ces sauvages !... Tous les Englisches s'arrêtent donc à Sainte-Hélène ?... *(Aux étrangers.)* Il n'y est pas !.. *(A Salomon.)* On nous prend pour des bêtes curieuses. Ça m'étonne que le gouverneur ne nous mette pas dans une fosse, derrière une grille... *(Aux étrangers.)* Vous pouvez crier, vous n'entrerez pas !...

Hein?... Quoi?... Si vous croyez que j'entends votre charabia!... Il n'y est pas!... Il n'y est pas, là!... Malade!... *(A Salomon.)* Dites-leur donc ça, vous; dites-leur quelque chose...

SALOMON — *The General being unwell cannot receive visitors*[1]... *(Mais les Anglais ne s'en vont pas. Quelques-uns tirent de leur gousset des pièces d'or et les montrent.)*

ARCHAMBAULT, *à Salomon.* Ah! coquin! Vous vous faites payer!...

SALOMON. — Non, non, M. Arch...

ARCHAMBAULT. — Voir l'Empereur Napoléon pour une demi-couronne, comme au musée de cires!... *(Il marche, menaçant, vers les Anglais, qui se décident à s'éloigner.)* Ce n'est pas dommage!... *(A Salomon.)* Et vous, vous ne feriez pas mal de partir avec eux. Si Sa Majesté vous surprenait ici!...

SALOMON. — Je m'en vais, M. Archambault, je ne veux pas causer d'ennuis à un brave Français... *(Il cherche autour de lui.)* Je reviendrai la semaine prochaine, n'est-ce pas?... pour le panier?...

ARCHAMBAULT. — Oui... mais... une guinée, vous entendez?...

SALOMON. — Vous savez bien que je fais tout pour vous être agréable, et que nous nous entendons toujours... Et si vous pouviez me procurer... des cheveux, une cravate, quelque chose... un souvenir, enfin, du grand empereur Napoléon?...

ARCHAMBAULT. — Vous seriez capable de le débiter par morceaux!... *(Il pousse vers le fond, à droite, Salomon qui, en sortant, glisse le pied du fauteuil dans sa houppelande.)*

SCÈNE IV

ARCHAMBAULT, VALENTINE.

(La porte du fond, à gauche, s'entr'ouvre et l'on voit s'y encadrer un visage de femme. Archambault y va vivement et parlemente avec la visiteuse, qu'il cache ; puis il s'écarte en disant :)

ARCHAMBAULT. — Je veux bien vous laisser entrer, mademoiselle Valentine. Mais vous ne resterez pas longtemps et vous serez gentille?... *(Entre Valentine. Archambault la lutine, lui prend les mains, la taille. Elle se défend en riant.)* Very nice girl[2]!... *(Il la conduit vers la porte de la chambre de Napoléon. Tandis qu'elle se penche sur le trou de la serrure, il fait le guet.)*

1. « Le Général est malade : il ne peut recevoir. »

2. « Charmante fille!... »

VALENTINE, *se retournant vivement.* — Oh !... *Shocking !...*

ARCHAMBAULT. — Vous voilà contente ?... Eh bien, et moi ?... *Very pretty* [1] *!... (Il l'embrasse sur le cou.)* Revenez tant que vous voudrez, mais... *(Il l'embrasse.) I love you ! I love you ! I love you* [2] *!... (Il veut l'embrasser encore, mais elle aperçoit Bertrand, se dégage et sort en riant.)*

SCÈNE V

ARCHAMBAULT, BERTRAND.

(Bertrand entre par la porte du fond, à droite. — Il a le costume de maréchal, sans épée ni cocarde. Il porte sous son bras un vaste portefeuille de cuir vert, très fatigué, timbré d'un N couronné, en or. — Très calme, un peu gauche, un peu lent et compassé, un peu solennel sans morgue, acceptant les choses comme elles viennent et avec l'idée qu'on n'y peut rien changer. Caractère droit, simple et affectueux ; esprit timide et indécis. Il est conciliant par nature, redoute les querelles et ne veut pas d'affaires. Toujours partagé entre son admiration pour l'Empereur, qui lui est quasi sacré, encore qu'il lui tienne tête parfois, et l'amour de sa femme et de ses enfants.)

BERTRAND. — Sa Majesté n'est pas sortie de sa chambre ?...

ARCHAMBAULT. — Non, monseigneur. Mais si...

BERTRAND. — Ne La dérangez pas. J'attendrai. *(Il dépose son chapeau et son portefeuille sur une chaise et s'assied.)* Savez-vous comment Elle se porte aujourd'hui ?...

ARCHAMBAULT. — Je n'ai pas eu l'honneur de La voir. Mais M. Marchand m'a dit qu'Elle avait passé une mauvaise nuit. Elle s'est levée plusieurs fois et ne s'est assoupie qu'au matin...

BERTRAND. — C'est bien triste. Mais il faut espérer que la robuste constitution de Sa Majesté surmontera les souffrances de l'exil... *(Un temps.)*

ARCHAMBAULT. — Monsieur le grand maréchal n'a pas d'ordres à me donner ?...

BERTRAND. — Non, mon ami. *(Archambault sort. — Un temps. — Tirant sa montre.)* J'aurais peut-être le temps d'aller retrouver ma femme ?... *(Il se lève.)*

SCÈNE VI

BERTRAND, GOURGAUD, entrant rapidement, par le fond, à droite.

GOURGAUD. — Sa Majesté ne m'a ?... *(Il aperçoit Bertrand.)* Ah ! mon cher comte, que je suis aise de vous voir ! *(Il lui serre les mains avec effusion.)*

1. « Très jolie !... »

2. « Je vous aime ! Je vous aime ! Je vous aime !... »

BERTRAND. — Moi aussi, mon cher général.

GOURGAUD. — Je ne vous demande pas des nouvelles de madame la maréchale. J'ai eu le plaisir de l'apercevoir dans son jardin, avec votre charmante Hortense, et j'ai pu constater que le séjour de Sainte-Hélène ne lui enlève, Dieu merci, rien de sa beauté ni de sa grâce.

BERTRAND. — Elle montre, en effet, une vaillance peu ordinaire à son sexe, et ne se relâche pas un instant de sa sollicitude maternelle. Mais son état ne laisse pas de m'inspirer quelque inquiétude.

GOURGAUD. — Quoi?...

BERTRAND. — Entre nous, la solitude, l'ennui, le chagrin peut-être, la rongent. *(Gourgaud fait mine d'interrompre; Bertrand continue, imperturbable.)* Et c'est naturel, en vérité. Comment une femme jeune, délicate, sensible, accoutumée, dès l'enfance, aux douceurs de la vie, et qui, j'ose le dire, ornait la cour la plus brillante du monde, comment ne serait-elle pas affectée d'un revirement si brusque et si complet?... *(Même jeu.)* Loin de moi la pensée qu'elle regrette le sacrifice qu'imposait notre attachement à Sa Majesté!... Je crains, toutefois, que ce sacrifice n'excède ses forces, sinon son courage...

GOURGAUD. — Madame la maréchale songerait-elle à partir?...

BERTRAND, *plus vivement, mais toujours prudent.* — Je ne dis pas cela!... Et même, mon cher général, s'il arrivait qu'on nous prêtât un tel projet, et qu'on vous en avisât, je vous prierais d'y voir une calomnie et de lui opposer un démenti formel... Je sais bien que, dans un accès de découragement, sous le coup d'une déception, certains propos ont pu échapper à ma femme qui risqueraient d'être méchamment interprétés... Je sais que sa santé est très ébranlée par cet exécrable climat... Je sais que lord Dillon, son oncle, se fait fort d'obtenir ma grâce... Peut-être madame Bertrand ne rencontre-t-elle pas toujours les marques d'amitié, les... égards auxquels elle aurait droit?... Je ne veux pas parler de l'incommodité du logement, de la nourriture, du service... Et si j'ajoute que mes fonctions auprès de l'Empereur me laissent trop rarement jouir de l'intimité du foyer, c'est que vous ne l'ignorez point... Bref, notre situation est difficile; d'aucuns diraient intolérable. Mais...

GOURGAUD. — Oui... Par bonheur, vous puisez une consolation dans l'amour de vos enfants...

BERTRAND. — Certes!... Et pourtant, ils me sont, eux aussi, un sujet d'inquiétude. Le séjour prolongé de Sainte-Hélène ne leur est-il pas funeste? N'auront-ils pas lieu de me reprocher, plus tard, leur instruction négligée, le temps perdu, l'avenir compromis?...

GOURGAUD, *véhément.* — Eh! que dirai-je, moi qui, sans que

rien me le commandât, ai quitté ma famille, mes amis, ma patrie, l'armée ?... qui, à trente-deux ans, tandis que la plus belle carrière m'était promise, ai renoncé à mon grade et brisé mon épée ?... qui me suis arraché des bras d'une mère en larmes et d'une tendre sœur ?... moi qui suis seul ici, abreuvé d'amertume, obligé de comprimer les élans d'un cœur avide d'affection ?... Ah ! vous êtes moins malheureux que moi !...

BERTRAND. — Votre sort est digne de pitié, en effet. Mais vous êtes jeune, vous pouvez tout espérer de la vie. Sa Majesté vous aime...

GOURGAUD. — Elle m'aime ?... Tenez, mon cher général ! ne trouvez-vous pas Sa Majesté bien injuste envers moi ?...

BERTRAND. — Mais... je ne vois pas...

GOURGAUD. — C'est alors que vous ne voulez pas voir !... Là-bas, Sa Majesté me traitait bien, m'employait souvent et avec éloges. Elle avait distingué mon zèle et mes connaissances. Pendant les dernières campagnes, j'ai été nuit et jour sur pied. A Dresde, c'est sur mon rapport que l'Empereur a changé son plan d'opérations. A Reims, j'ai forcé l'ennemi. J'étais premier officier d'ordonnance. Encore aurais-je dû passer aide de camp et de moins anciens que moi ont-ils obtenu la place... Si je suis venu à Sainte-Hélène, c'est par mon libre choix. Et depuis que nous y sommes, l'Empereur me tient à l'écart, me pique, me rudoie, me marque une indifférence, une animosité croissantes... Voyons : vous a-t-il témoigné le désir que je m'en aille ?...

BERTRAND. — Jamais ! loin de là !... Vous vous...

GOURGAUD, *impétueusement*. — Eh bien, je partirai !... je n'ai rien à me reprocher !... Je dirai : « J'ai fait ce que le devoir me prescrivait ; je me suis trompé... » Ah ! monsieur le grand maréchal ! Sa Majesté peut être un grand capitaine, mais Elle a le cœur bien dur ! *(Il s'assied et pleure.)*

BERTRAND. — Qu'allez-vous penser là, mon cher Gourgaud, et pourquoi vous tourmenter ?

GOURGAUD, *se levant*. — Enfin, comment expliquer qu'hier Sa Majesté ait joué aux échecs avec moi, m'ait dicté jusqu'au milieu de la nuit, m'ait quitté de fort bonne humeur, et que, depuis, Elle ne m'ait ni vu, ni parlé, ni fait demander ?... On m'éloigne, on me traite comme un zéro. Je suis le seul à ne pas lire les livres qui arrivent ici. On m'alloue cinquante francs par mois pour l'entretien de l'écurie... Cinquante francs par mois pour douze chevaux !... Et l'on a dépensé cinquante guinées pour cette misérable vache qui ne donne pas deux pots de lait !... Lundi, on a distribué trente-cinq bougies, et je n'en ai eu qu'une !...

BERTRAND. — C'est attacher trop d'importance, vraiment...

GOURGAUD, *piqué et soupçonneux.* — Prétendez-vous, vous aussi, que je suis un enfant, un niais ?... Je n'aurais pas attendu cela de vous, monsieur; je vous croyais mon ami...

BERTRAND. — Je le suis, en effet, et je vous assure que la douleur vous égare... Sa Majesté vous aime *(Mouvement de dénégation de Gourgaud.)* J'en suis certain *(Mouvement moins accentué.)* Elle fait le plus grand cas de votre dévouement. Elle ne peut pas se passer de vous. Elle vous appelle son fils...

GOURGAUD, *ému.* — Oui, *Gorgo, Gorgotto*... Mais cependant...

BERTRAND. — Mais songez à l'horreur de sa situation! Songez que ce n'est pas seulement sa propre infortune qui le tourmente, mais qu'Elle pense qu'Elle a causé le malheur de la France!... qu'Elle pense à Moscou, à Waterloo!...

GOURGAUD, *attendri.* — C'est vrai!... Quelle chute!...

BERTRAND. — Croyez-vous que je n'aie pas, moi aussi, et tout le premier, à souffrir de son humeur?... Faites comme moi. Ne contrariez pas Sa Majesté. Pourquoi discuter sans cesse avec Elle et la contredire?... Dites comme Elle. C'est le vrai moyen de lui plaire... Quand Elle demande à quelqu'un son opinion, c'est pour qu'on soit de la sienne... Et puis Elle revient toujours à la raison...

GOURGAUD. — Oui, Elle est juste et bonne au fond... *(Un temps, — Puis, furieux.)* Je suis sûr que ce sont ces Montholon!...

BERTRAND. — Oh!...

GOURGAUD. — Si! si!... D'ailleurs, je m'en étais défié tout de suite... Ils ont encore dîné, hier, et seuls, avec l'Empereur. Ils le flattent, le caressent pour extorquer des faveurs, des cadeaux... Lui, s'est fait donner le grand cordon, comme ce jésuite de Las Cases s'était fait donner la croix, sur le *Bellérophon*, pour... « rehausser son prestige aux yeux des Anglais »!... Elle... Vous savez qu'elle reçoit des appointements!... Cinq cents francs par mois, comme son mari!... Et l'on s'étonne qu'elle achète tant de robes, de colifichets!... Ah! ils ne manquent pas d'argent!... *(Changeant de ton.)* A ce propos, mon cher maréchal, vous m'obligeriez fort en me rendant les deux louis que je vous ai prêtés...

BERTRAND. — Mon Dieu, je vous avoue qu'en ce moment...

GOURGAUD. — Il faut que je paye le docteur, mon domestique... Le tailleur réclame un acompte...

BERTRAND. — Mes charges sont lourdes. J'ai eu, ce mois-ci, pour vingt-cinq louis de blanchissage. Tout est hors de prix. Il m'a fallu emprunter cinq livres pour renvoyer ma femme de chambre... Enfin, si ce n'était pas très urgent...

GOURGAUD. — Bon, bon! je m'arrangerai. Mais, n'ayant plus que ma montre et mes pistolets en garantie, je ne puis faire de dettes.

BERTRAND. — Soyez tranquille : *On* les paierait.

GOURGAUD. — Ah! oui!... L'Empereur m'avait dit d'avancer cinq louis à Pinutkowski... et je les attends toujours!

BERTRAND. — Mais j'ai cinq cents francs à vous remettre de la part de Sa Majesté...

GOURGAUD, *violemment*. — Je n'en veux pas!... Si ce sont des gages, je ne veux pas être humilié... Je vendrai mes pistolets... je saurai bien vivre sans un sou!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, NAPOLÉON, O'MEARA, MARCHAND.

(La porte du fond s'ouvre: entrent Napoléon, O'Meara et Marchand. — Napoléon est vêtu d'une robe de chambre-redingote, en basin blanc à dessin dit « œil de perdrix »[1], d'un pantalon de même étoffe, très ample. La robe de chambre, boutonnée par un seul bouton, s'ouvre sur la chemise. Le col est largement ouvert, pas de cravate. Sur la tête, un madras bariolé à fond rouge, d'où sortent les cheveux, d'un brun foncé, rares sur les tempes, abondants sur la nuque, longs, rudes, mal brossés. Aux pieds, des pantoufles. — Napoléon a le teint jaunâtre, tout à fait « mauvaise graisse ». Sa barbe n'est pas faite. Il paraît fatigué et s'appuie sur l'épaule du docteur. — O'Meara porte l'uniforme des médecins de la marine anglaise. — Marchand, la même livrée qu'Archambault.)

NAPOLÉON, *continuant la conversation avec O'Meara*. — *No, caro dottore, no c'è rimedio che valga la libertà*[2]...

O'MEARA. — *Spero che la Sua Maestà la ritroverà fra poco*[3].

NAPOLÉON. — *Si, ma*[4]... — *(Apercevant Bertrand et Gourgaud, qui, à son entrée, se sont inclinés et attendent qu'il leur parle, il s'avance vers eux, et, très aimable, presque enjoué.)* Que ne vous êtes-vous fait annoncer?... Vous m'auriez tiré des griffes du docteur... *(Bertrand et Gourgaud lui baisent la main. — A Bertrand.)* Comment me trouvez-vous?...

BERTRAND. — Mais... un peu jaune...

NAPOLÉON. — Comment! un peu jaune?... C'est ça!... Dites tout de suite que je suis bilieux, atrabilaire!... La mine d'un tyran!... Mais vous m'insultez, monsieur le grand maréchal!... *(Il marche sur lui, feignant d'être irrité.)* Allons, livrez-moi cette oreille, que je me

1. Voir la collection de S.A.I. le prince Victor Napoléon.

2. « Non, cher docteur, il n'y a pas de remède qui vaille la liberté. »

3. « J'espère que Votre Majesté la recouvrera bientôt. »

4. « Oui, mais... »

venge !... *(Mais, à cette caresse familière, et si désirée, Bertrand ne se déride pas.— Se tournant vers Gourgaud.)* Eh bien, fameux Gourgaud, mon premier officier d'ordonnance !... Toujours amoureux ?...

GOURGAUD. — Oh ! Sire...

NAPOLÉON. — Voyons ! quelle est, présentement, la dame de vos pensées ?... Après miss Wilks, miss Kneipps ; après miss Kneipps, miss Mason, sans parler de cette pauvre petite « Nymphe », miss Robinson.., Voilà comme vous êtes, jeunes gens de Paris !... Lovelaces !...

GOURGAUD. — Ah ! Sire ! Lovelace perdrait ici son temps !... Il n'y a pas une seule femme !...

NAPOLÉON. — Comment ? Vous n'avez même plus d'esclaves ?...

GOURGAUD. — Non, Sire. Il faut la permission du Gouverneur !...

NAPOLÉON. — Oh ! alors !... Quelle barbarie !... C'est cela qui vous rend maussade. Il vous faudrait une belle petite femme...

GOURGAUD. — Assurément, Sire. Une femme est un assez joli meuble...

NAPOLÉON. — Eh bien ! il me semble que la Nymphe...

GOURGAUD. — Sire, la Nymphe était ambitieuse. Elle visait plus haut qu'un simple compagnon de Votre Majesté...

NAPOLÉON. — Bah ! parce que je suis entré deux ou trois fois chez elle !... Et avec vous encore, ou Bertrand !...

GOURGAUD. — Votre Majesté oublie que la Nymphe l'avait avertie qu'elle se promenait seule, chaque matin...

NAPOLÉON. — Elle est brune. J'ai toujours préféré les blondes. Oh ! les brunes ont bien leur charme !... Mais, à quarante-huit ans, mon cher, on ne fait plus la cour aux femmes... Et puis, il ne faut pas dire cela. L'Impératrice en aurait de la peine, si elle le savait... *(Un temps. Bonhomme, d'un air détaché et voulant voir si l'on sait quelque chose.)* Bah ! ce n'est pas l'embarras,.. Elle a peut-être un galant ?... *(Gourgaud et Bertrand demeurent impassibles.)* Mais vous cherchez des faux-fuyants. Votre mine dit assez que vous êtes amoureux... *(Il s'assied dans un fauteuil, lourdement, de l'air et dans l'attitude d'un homme fatigué, les jambes écartées, les bras ballants ; ventre proéminent et boursouflé. — Il est au milieu du salon ; Bertrand est à sa droite ; Gourgaud, à sa gauche ; O'Meara, à gauche aussi, mais un peu en arrière. Marchand est resté au fond, devant la porte.)* Docteur, n'avez-vous pas aussi quelque limonade pour cette maladie-là ?

O'MEARA. — Mais, Sire, le général possède un remède infaillible : la jeunesse !...

GOURGAUD. — Ah ! pour ce que j'en fais, de ma jeunesse !...

NAPOLÉON. — Bon! Vous voilà dans vos idées noires!... Êtes-vous souffrant?...

GOURGAUD. — Toujours un peu de dysenterie.

O'MEARA. — C'est l'effet du climat. Mais attendez le retour de la saison sèche...

GOURGAUD. — Et quand reviendra-t-elle, la saison sèche?... Vous nous l'annoncez depuis deux mois et la pluie ne cesse pas!... Avant-hier, j'avais cinq centimètres d'eau dans ma chambre. Un pan de ma muraille est tombé, ce matin...

NAPOLÉON. — Oui, c'est un f... pays!... Couvrez-vous donc: vous en avez le droit, puisque les Anglais le prennent. Mais vous manquez d'énergie, vous vous laissez abattre...

GOURGAUD. — Ah! Sire, si ce n'était que ma santé!... Mais je n'ai pas le cœur à l'espérance ni à la joie...

NAPOLÉON. — Vous avez reçu de mauvaises nouvelles de votre mère?

GOURGAUD. — Je n'ai même pas de nouvelles!...

NAPOLÉON. — Vous l'aimez trop. Croyez-vous que je n'aime pas la mienne?... Mais il faut être raisonnable... Quel âge a-t-elle?...

GOURGAUD. — Soixante-sept ans, Sire.

NAPOLÉON. — Parbleu! vous ne la reverrez plus. Elle mourra avant que vous rentriez en France.

GOURGAUD. — Ah! Sire!... *(Il pleure.)*

NAPOLÉON. — Mais si, vous la reverrez!... Quel enfant!... Vous la reverrez, et votre sœur et vos amis... Et quand vous reviendrez à Paris, *Gorgotto!*... vous serez célèbre, admiré, envié!... Tout le monde vous fera fête; on courra pour vous voir et vous entendre. Allons!... Mais patientez. Dans deux ou trois ans, je serai mort et vous vous en irez...

GOURGAUD *se redresse à ce mot, et sur un ton véhément, mêlé d'indignation et de douleur.* — Quoique Votre Majesté soit bien injuste pour moi depuis quelque temps, ce qu'Elle vient de dire est par trop fort!... J'espère qu'Elle n'en pense pas un mot?...

NAPOLÉON. — Comment?... Moi mort, vous ne resterez pas ici, j'imagine?...

GOURGAUD, *sans voir les signes que lui fait Bertrand.* — Votre Majesté vient de dire que lorsqu'Elle serait morte, nous en ririons, et je ne puis...

NAPOLÉON. — Vous-vous-en-irez!... Et c'est toujours comme ça!... Vous n'écoutez pas, ou vous comprenez mal. *(Gourgaud, confus, baisse la tête.)* D'ailleurs, si vous êtes triste, il faut travailler. Avez-vous résolu le problème et fait les calculs que je vous donnai hier?...

GOURGAUD. — Sire, j'avoue...

NAPOLÉON, *toujours affable, faisant visiblement des avances et jouant la bonne humeur.* — Vous êtes un paresseux ! Je vous mettrai aux arrêts !...

GOURGAUD. — Ah ! Sire, j'y suis bien déjà !... Et dans une tanière, encore !...

NAPOLÉON. — C'est comme M. le grand maréchal, qui passe tout son temps à cajoler madame, au lieu de rédiger mes notes au Gouverneur.

BERTRAND. — Sire, il faut bien que ma femme prenne quelque distraction, et c'est mon devoir...

NAPOLÉON. — Oui, vous êtes un mari modèle... *(Sec, et avec un reproche sensible.)* Mais vous êtes sorti, ce matin, à neuf heures, sans ma permission... Et, hier, vous ne vous teniez pas de bâiller...

BERTRAND. — Sire, j'étais debout depuis quatre heures, et... la fatigue...

NAPOLÉON, *à mi-voix.* — Autrefois... *(Un temps. — Il se lève, non sans effort, et se promène, la tête basse, les mains croisées sur le dos, le front soucieux et contracté.)* — Parbleu, messieurs vous êtes peu aimables !... Ah ! ce pauvre Las Cases !... où est-il ? .. Il me faisait des contes, du moins. Il était toujours de belle humeur !... Vous, vous êtes gais comme des bonnets à poil !...

GOURGAUD, *pincé.* — M. de Las Cases était si bien traité de Votre Majesté !...

NAPOLÉON. — Mais je vous traite bien, mon fils *Gorgo.* Vous m'approchez à tout instant, vous vivez de ma vie... Que voulez-vous de plus ?

GOURGAUD. — Sire, j'ai le défaut d'être trop attaché à Votre Majesté, et je crains qu'on ne cherche à me nuire auprès d'Elle par des insinuations perfides...

NAPOLÉON, *tristement.* — Ah ! toujours des soupçons, des jalousies, des plaintes !... Vous n'êtes ici qu'une poignée, au bout de la terre, et au lieu de former une famille, vous faites la joie de nos ennemis par vos discordes. Ne savez-vous pas que l'Europe tient ses lunettes braquées sur nous ?... Vous dites que vous êtes venus pour soulager mon infortune : Soyez donc unis... Croyez-vous que je ne souffre pas assez ?... Je ne dors plus de ce bon sommeil qui me reposait la tête. Je m'assoupis... je me rappelle mes fautes... C'est comme un cauchemar continuel dès que je ferme les yeux... Et, le jour... Vous pouvez vous en aller, vous !...

GOURGAUD, *ému aux larmes.* — Ah ! Sire... oui... c'est que... Nul plus que moi n'éprouve le besoin d'aimer... *(Il baise dévotement la main de Napoléon.)*

BERTRAND, *à part, comme en extase.* — Quel homme!... Quel courage!... *(Un temps.)*

NAPOLÉON, *se ressaisissant.*—Aussi bien que feriez-vous en France?... Voici Bertrand qui est condamné à mort : on le fusillerait comme Ney, comme La Bédoyère... Et vous, Gourgaud, si vous rentriez, votre cher duc de Berry vous ferait couper le cou, tout frères de lait que vous soyez... Il faut en prendre votre parti, vous dire: « Je resterai ici quatre ou cinq ans... » Vous vous illustrez. Je pourvoirai à votre établissement, je vous doterai... Oui, j'ai encore quatre ou cinq ans à vivre, et tout ce que je possède vous appartiendra... Je n'ai plus de famille que vous. Mon frère Joseph plante des jardins en Amérique. Le roi de Rome ne pense pas plus à moi qu'à... *(Bertrand et Gourgaud protestent d'un geste : Napoléon fait signe qu'il n'a point d'illusion.—Un temps.—Il se rassied.—Moins tristement et avec une pointe de malice.)* Et puis, je serai peut-être en France avant vous?...

GOURGAUD, *étonné et joyeux.* — Quoi? Votre Majesté a des raisons de supposer?...

NAPOLÉON. — Le docteur a lu les gazettes.

O'MEARA, *s'approchant.* — Il paraît qu'en Angleterre les *Riotors* font de grands progrès. Ils ont arboré le drapeau tricolore. Le ministère est très anxieux...

NAPOLÉON. — La princesse Charlotte est pour moi... *(Il cherche dans la poche de son gilet, n'y trouve pas ce qu'il veut, étend la main. Bertrand va prendre une tabatière sur la cheminée et la lui apporte.)*

O'MEARA. — On dit que de graves événements se préparent en France...

BERTRAND. — Mais tout cela est-il bien fondé?...

NAPOLÉON, *le bourrant.* — Ah! Bertrand qui doute toujours!...

BERTRAND. — Eh! Sire! si c'était la première fois!...

NAPOLÉON. — Il faut du temps. Mais qu'y a-t-il donc là d'impossible?... On ne m'oublie pas. Ne vous ai-je pas dit que Louis XVIII ne pourrait se maintenir?... Et, pour l'Europe, retombée sous le despotisme des rois, je représente la liberté.

O'MEARA. — Le Gouverneur est plus sombre et plus irascible que jamais. On s'attend à ce qu'il soit remplacé. Il doit en être instruit et tient la nouvelle secrète; mais c'est le bruit de toute la ville. D'ailleurs, le *Majestic,* qui apporte le courrier, est signalé, et si l'Empereur le permet?...

NAPOLÉON. — Allez, docteur, et revenez avec de bonnes nouvelles... *(Sortent O'Meara et Marchand. — A Bertrand et Gourgaud.)* Oui, l'opinion me devient favorable. J'ai idée que nous serons bientôt

dans d'excellentes conditions... *(A Bertrand.)* Mais ne verrai-je pas madame Bertrand?...

BERTRAND, *avec quelque embarras.* — Sire, je n'oserais affirmer...

NAPOLÉON. — Est-elle indisposée?

BERTRAND. — Mon Dieu, Sire...

NAPOLÉON. — Et les enfants?...

BERTRAND. — Ils se portent bien et je remercie Votre Majesté! Ma femme serait heureuse et fière de l'intérêt que Votre Majesté lui marque. Elle n'a pas d'ambition plus haute que de plaire à Votre Majesté... et... elle n'est pas certaine d'y réussir...

NAPOLÉON. — Ah!... C'est parce que je lui ai dit, avant-hier, qu'elle ressemblait à une blanchisseuse endimanchée et que sa coiffure était de la Chine?... Mais cela n'a aucune importance!...

BERTRAND. — Vous savez, Sire, les femmes... Et comme Votre Majesté a rendu, hier, visite à madame de Montholon, et que nous n'avons pas eu l'honneur de La recevoir...

NAPOLÉON, *sur un autre ton.* — Ah!... *(Il lève les épaules. Un temps.)* Mon cher maréchal, veuillez dire à madame Bertrand qu'elle ne doute pas que je l'aille voir ce soir même...

BERTRAND, *enfin épanoui.* — Ah! Sire, vous nous comblez!... *(Il lui baise la main et remonte.)*

NAPOLÉON, *à Gourgaud.* — Vous voyez?... De quoi vous mettez-vous en peine?... Si une femme entre chez moi, on est jaloux. Si j'en vais visiter une, l'autre se pique. Il faut que je mesure, que je partage exactement mes paroles et mes gestes. Voilà Bertrand ravi. Mais, hier, sa femme lui a fait une scène terrible. Elle a jeté les assiettes à terre et s'est évanouie... C'est une créole. Elle en a toutes les inconséquences... N'en parlez pas à Bertrand. Cela lui ferait de la peine et ce n'est pas sa faute. Il m'est dévoué. Mais il n'est occupé que de sa femme et de ses enfants, et c'est elle qui le tourmente. A Paris, elle serait plutôt venue sur les genoux. A l'île d'Elbe, elle ne me voyait jamais. Elle n'y était pas depuis quinze jours qu'elle voulait partir. Elle allait seulement chez Pauline pour accrocher de temps en temps un cadeau : une robe, un bijou. A présent que je suis malheureux, elle reste chez elle, tandis qu'elle aurait dû redoubler de soins et d'attentions. Elle prend ma maison pour une auberge... Et pourtant, je les ai comblés, elle et son mari!... Mais ils ne pensent qu'à eux et oublient ce qu'ils me doivent... *(Tout cela est dit sans amertume, presque sans reproches, comme une chose naturelle et à laquelle il fallait s'attendre.)*

SCÈNE VIII

NAPOLÉON, GOURGAUD, BERTRAND,
MADAME DE MONTHOLON, BETSY et JANE BALCOMBE.

(Madame de Montholon, de taille moyenne, grasse, brune, l'air doux et aimable. Elle porte une robe de demi-cérémonie, en soie jaune. Au cou, parure d'émeraudes entourées de diamants. — Betsy Balcombe, qui n'a que quatorze ans, semble en avoir dix-huit. Blonde, assez jolie, très vive, espiègle, parle et s'amuse à tort et à travers sans même soupçonner l'étiquette. Jane, son aînée, est brune et assez maussade.— Les deux sœurs ont des robes de linon blanc. — Madame de Montholon fait une grande révérence de cour et va baiser la main de l'Empereur, qui se soulève légèrement.)

MADAME DE MONTHOLON. — Sire, je me suis permis d'amener ces petites personnes, les filles de votre fournisseur, Balcombe.

NAPOLÉON.— Vous avez bien fait. Elles savent que j'ai toujours plaisir à les voir... Que vous êtes belle !... Encore une robe neuve !... *(Il la prend par la taille, la regarde, la fait tourner et lui tapote les joues.)* Et Montholon ?...

MADAME DE MONTHOLON. — Je prie Votre Majesté de l'excuser. Le Gouverneur a fait annoncer sa visite...

NAPOLÉON. — Ah ! ah ! les nouvelles d'Europe !... *(Madame de Montholon va serrer la main de Gourgaud et de Bertrand. Ils se placent tous trois à gauche, un peu en arrière.— Aux demoiselles Balcombe.)* Mon Dieu ! mesdemoiselles, vous êtes bien tranquilles aujourd'hui ?... Vous fais-je peur ?

BETSY. — Oh ! non, général !... Mais vous n'êtes pas habillé ; vous avez la barbe longue, et ce n'est pas poli pour recevoir des dames...

NAPOLÉON. — Voyez madame la maîtresse des cérémonies !.., *(Il leur fait signe d'approcher. Elles se tiennent debout devant lui. Il prend la main de Betsy.)* Eh bien, mademoiselle Betsy, as-tu gagné ton éventail ?

BETSY. — Pas encore. Mais j'espère bien...

MADAME DE MONTHOLON, *non sans étonnement et dépit.* —Votre Majesté a promis un éventail ?...

NAPOLÉON. — Oui, mais en échange d'une grande faveur... Il s'agit de mettre le feu à la perruque de Montchenu !...

MADAME DE MONTHOLON. — Le commissaire français ?...

GOURGAUD. — Votre Majesté sait-Elle qu'il se vante de Lui faire peur ?... qu'il affirme qu'Elle se cache, qu'Elle n'ose l'affronter ?...

NAPOLÉON. — Lors des dernières courses données au camp,

Montchenu s'est coulé dans un fossé, et, en se rasant contre les talus, il a dirigé sa longue-vue sur ma chambre. Voilà comment l'Europe sait ce qui se passe à Longwood... *(A Betsy.)* Eh bien, si tu veux l'éventail...

BETSY, *sautant et battant des mains.* — Oui, oui, je l'aurai!... *(Elle tire la langue et fait des grimaces à madame de Montholon.)*

NAPOLÉON. — T'es-tu bien amusée depuis que je ne t'ai vue?

BETSY. — Pas beaucoup, monsieur.

NAPOLÉON. — Comment?... Pas de dîner?... pas de bal?...

BETSY. — Il y a eu bal chez sir Thomas Read, mais je n'y suis pas allée.

NAPOLÉON. — On t'avait couchée parce que tu n'étais pas sage?

BETSY. — Vous êtes un méchant!... *(Elle lui tape sur les mains.)* Parce que ma robe n'était pas prête.

NAPOLÉON. — Mais celle-ci est fort bien... un peu courte cependant...

BETSY. — C'est que j'ai grandi.

NAPOLÉON. — Oui, mauvaise herbe pousse toujours.

BETSY. — Je ne peux pas en acheter des douzaines, moi, comme madame de Montholon !...

MADAME DE MONTHOLON. — Mais...

BETSY. — Depuis que vous êtes arrivée, le tailleur ne travaille plus que pour vous.,.

MADAME DE MONTHOLON. — Oh!

NAPOLÉON. — Ne vous défendez pas : la vérité sort de la bouche des enfants.

BETSY. — Et madame Bertrand, non plus, n'est pas contente. Elle a dit qu'il fallait être bien coquette pour se mettre en robe de soie dès le matin.

BERTRAND. — Croyez, Sire...

NAPOLÉON, *le faisant taire d'un geste.* — Et M. Bertrand, qu'a-t-il répondu?

BETSY. — Je ne sais pas... mais il a dû répondre « oui », comme d'habitude.

MADAME DE MONTHOLON, *vivement, pour détourner l'entretien.* — Puisque la journée est, par hasard, assez belle, pourquoi Votre Majesté n'en profiterait-Elle pas pour monter à cheval?... Elle n'est pas sortie depuis longtemps, et Elle n'ignore pas que le docteur Lui recommande l'exercice...

NAPOLÉON. — Eh bien, oui... quoique je ne puisse tolérer d'avoir

perpétuellement un Anglais sur les talons... *(Il se lève et sonne. — A Gourgaud.)* Vous m'accompagnerez, général?...

GOURGAUD. — Trop heureux, Sire...

NAPOLÉON, *à Bertrand.* — Et vous?

BERTRAND. — Sire, si Votre Majesté le permet...

NAPOLÉON. — Je vous permets d'aller retrouver madame Bertrand. Et n'oubliez pas de lui dire...

BERTRAND. — Ah! Sire! je n'aurai garde! *(Il sort.)*

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins BERTRAND; MARCHAND, entrant par le fond, à gauche.

NAPOLÉON, *à Marchand.* — Fais seller Fringant et Vizir. *(Marchand s'incline. Napoléon marche un peu, puis s'adosse au billard, la main gauche étendue sur le tapis.)* C'est un vrai chanoine que mon cheval. Il est bien nourri et ne fait rien... *(Betsy prend une bille de billard et la lance sur la main de l'Empereur. Napoléon se retourne et court lourdement après l'espiègle, qui, riant et sautant, tourne autour du billard. — Pendant ce temps-là :)*

MARCHAND, *indigné et désolé, à demi-voix à Gourgaud.* — La litière manque aux chevaux de Sa Majesté, et ils n'ont pas eu de foin depuis trois jours!... *(Gourgaud fait signe qu'il n'en est pas moins désolé et qu'il n'y peut rien. Marchand sort. Napoléon, qui a attrapé Betsy, lui pince le nez et les joues. Elle lui tire la langue.)*

NAPOLÉON. — Je vais m'habiller et sortir. Mais, pour vous consoler, on va vous servir de ce sirop et de ces bonbons que vous aimez. *(Détachant lentement chaque mot et chaque syllabe.) You la-ike véri mosh drink, miss; some-ta-imes brann-dé, djinn...*[1] *(Betsy rit aux éclats.)* Quoi? n'ai-je pas fait bien des progrès?

BETSY. — Oh! monsieur *Bony*, vous prononcez comme un Chinois!...

MARCHAND, *rentrant.* — Les chevaux de Sa Majesté sont sellés.

NAPOLÉON *remonte et jette par la fenêtre de droite les yeux dans le jardin. Il s'arrête brusquement. Son visage se convulse de colère. Il crie :* — Non, non!... Je ne sortirai pas!... *(Il rentre précipitamment dans sa chambre. — Stupeur générale. — Puis on regarde...*

MADAME DE MONTHOLON. — Ah! c'est le monstre!... Venez, petites!... *(Elle entraîne les Balcombe et sort par le fond, à gauche.)*

1. Pour : « *You like very much drink, miss; sometimes brandy, gin...* » (« Vous aimez beaucoup boire, mademoiselle ; quelquefois de l'eau-de-vie, du gin... »)

SCÈNE X

GOURGAUD, sur le devant, à gauche; MARCHAND, au fond, devant la porte de l'Empereur. — Entrent, par la droite, MONTHOLON, HUDSON LOWE, le MAJOR THOMAS READ, le CAPITAINE NICHOLL'S.

(Montholon a le costume des chambellans de la cour impériale. — Lowe est en uniforme de major général anglais. Il est grand, extrêmement maigre et raide; une longue figure osseuse, maculée de taches de rousseur ; de rares cheveux, d'un jaune sale, yeux caves, sourcils roux et épais, regards obliques et fuyants. Il se dandine en marchant.

HUDSON LOWE, *continuant la conversation.* — ... Et moi je vous dis, monsieur le comte, que ceci ne saurait durer. Voilà plus d'un an que je n'ai vu le général Bonaparte. Il repousse obstinément toute demande d'entretien, dans l'unique dessein de m'offenser et de rendre ma mission impossible.

MONTHOLON, *tout le temps poli, conciliant, mais ferme.*— J'affirme à Votre Excellence que l'Empereur est souffrant et hors d'état de la recevoir.

HUDSON LOWE. — Mes renseignements particuliers me permettent de croire que sa santé est fort bonne.

MONTHOLON. — Ce n'est pas l'avis du docteur.

HUDSON LOWE. — Oh ! ce faquin d'O'Meara s'est laissé enjôler par le Général. Il a maintenant partie liée avec lui et le considère comme une victime. Il va à la chasse aux nouvelles et répète ce que l'on raconte en ville. Mais qu'il prenne garde!... Au reste. fondée ou non, cette claustration est ridicule et du plus mauvais goût. *(Avec une lourde insolence de la scène, qu'il conservera jusqu'à la fin.)* Je croyais que le Général aimait fort l'exercice.

MONTHOLON. — Sa Majesté l'aimait, en effet, et le docteur ne cesse de le lui conseiller. Mais Elle se plaint des limites qui lui ont été assignées.

HUDSON LOWE. — Un mille carré!... Le parc de Sa Grâce le duc de Wellington n'est pas beaucoup plus vaste. Enfin, il n'est point interdit au Général de se promener dans l'île.

MONTHOLON. — Sauf votre permission et sous l'escorte d'un officier anglais.

HUDSON LOWE. — Un officier anglais n'est pas un geôlier, monsieur!...

MONTHOLON. — Sans doute. Mais cette... cette surveillance perpétuelle...

HUDSON LOWE. — Rendue nécessaire par les caprices du général

Bonaparte. Ne s'est-il pas amusé, avec monsieur que voici... *(Il montre Gourgaud)* à mettre le capitaine Poppleton dans le plus cruel embarras en prenant un galop si furieux qu'ils échappèrent à sa vue?...

GOURGAUD. — Une escapade d'écoliers, et qui prouve seulement que le capitaine est mauvais écuyer.

HUDSON LOWE. — Escapade qui ressemble fort à une tentative d'évasion... Au surplus, les écoliers indociles ont besoin d'être mis en pénitence.

MONTHOLON. — Comment Votre Excellence peut-elle redouter une évasion? Outre que Sa Majesté s'y refuserait absolument, si la chance lui en était offerte, quel moyen a-t-Elle de fuir ce rocher inaccessible, perdu au milieu des mers?... Vous avez ici deux régiments d'infanterie, un bataillon d'artillerie, la milice de Sainte-Hélène. Vous avez une division navale, trois ou quatre vaisseaux dans la rade, une frégate ancrée à chaque point de la côte qui soit abordable au risque des plus grands périls. Deux bricks croisent jour et nuit autour de l'île. Nul navire ne peut s'approcher à moins de cinquante milles sans être signalé, nul n'entre dans le port sans être muni d'une autorisation spéciale et minutieusement visité. Vous avez établi des batteries sur toutes les crêtes, des postes à tous les carrefours, des sentinelles à chaque tournant du chemin...

GOURGAUD. — Et qui nous arrêtent en dépit des promesses et des laisser-passer...

HUDSON LOWE. — C'est leur devoir. Un soldat comme vous peut-il s'en étonner?

GOURGAUD. — Est-ce aussi leur devoir de tirer, oui, de tirer à balle sur Sa Majesté, ainsi que l'a fait, l'autre jour, un soldat?...

HUDSON LOWE. — C'était une erreur et le soldat a été puni.

GOURGAUD. — Tiens! je croyais qu'on l'avait nommé caporal?...

HUDSON LOWE. — S'il le fut, c'est qu'il le méritait!

MONTHOLON. — Un autre cordon de sentinelles est tendu autour de Longwood, à cent mètres... On les voit d'ici. Il y en a trente-cinq... A six heures du soir, elles cernent la maison...

GOURGAUD. — Parbleu! je me suis levé, la nuit dernière; j'ai voulu sortir, pensant qu'il ne pleuvrait pas beaucoup plus dehors que dans mon lit: j'ai trouvé un factionnaire à ma porte et un autre sous ma fenêtre!... Je dois ajouter que celui-ci dormait...

MONTHOLON. — On ne peut pénétrer ici que sous l'escorte d'un soldat, qui tient la pointe de sa baïonnette sur la poitrine du visiteur...

HUDSON LOWE, *très cassant.* — C'est bien. Je sais ce que j'ai à faire.

MONTHOLON. — Votre Excellence a des ordres, je n'en doute pas. Mais l'Empereur...

HUDSON LOWE. — L'Empereur!... Sa Majesté!... Vous n'avez que ces mots-là à la bouche!... Vous vous imaginez toujours être en France. Il conviendrait pourtant de renoncer à ces habitudes. Je n'ai pas connaissance d'un empereur quelconque demeurant dans cette île. Je ne connais que le général Bonaparte, car je suppose que par « l'Empereur » vous entendez désigner l'individu que mon gouvernement veut bien traiter comme un officier de distinction. *(Mouvement de fureur de Gourgaud,)* Mais certainement!... Plus d'un prince souverain n'a pas les revenus, les douze mille livres que lord Bathurst daigne accorder pour son entretien... Et je ferai observer en passant que ces douze mille livres ont été allouées sur ma proposition, au lieu des huit mille que l'on avait fixées tout d'abord...

MONTHOLON. — C'est vrai. Mais vous avez opéré, depuis, des retranchements qui ne nous laissent pas toujours le nécessaire.

HUDSON LOWE. — C'est pour arrêter le gaspillage. Comment admettre que l'on consomme plus de sel blanc ici qu'à *Plantation House*? On se servira désormais de sel gris pour la cuisine... Quant au vin, dont vous vous plaignez également, dix bouteilles ne suffisent-elles point?... Chez moi, je ne délivre qu'une bouteille par jour et par tête... Et je vous donne cependant une bouteille de madère!... Mais l'on prodigue...

MONTHOLON. — Je fais reboucher, chaque soir, les bouteilles entamées.

HUDSON LOWE. — Enfin, j'ignore où cela passe. Le bois, le charbon, la viande, l'eau même, il semble que vous les consommiez pour rien, pour le plaisir...

MONTHOLON. — Nous avons été obligés de brûler des barriques!... L'eau nous manque souvent. Celle de Longwood est saumâtre; celle qui nous vient de la ville garde, des tonneaux de rhum où on l'expédie, une saveur détestable. Quant à l'eau de pluie, quoique le ciel ne la ménage pas, comme nous n'avons ni réservoirs ni citernes, elle ne peut suffire aux besoins de la maison, ni aux bains de Sa Majesté...

HUDSON LOWE. — Ah! *(Lourdement persifleur.)* Je voudrais savoir si le général Bonaparte a toujours eu pour les bains ce goût immodéré... Emportait-il une baignoire à la guerre?... Ce devait être bien mal commode!... *(Il rit niaisement, les autres Anglais de même.)*

GOURGAUD. — Inutile! Il avait celles du roi de Sardaigne, du roi d'Espagne, du roi de Prusse ou de l'empereur d'Autriche...

HUDSON LOWE, *même ton.* — Le Général est libre, certes, d'employer ses loisirs à sa guise. Mais je ne vois pas bien, quant à moi, la nécessité de... se faire bouillir si fréquemment et durant tant d'heures...

MONTHOLON. — Je crains que Votre Excellence ne soit mal informée. Si mon témoignage lui paraît suspect, j'invoquerai celui d'officiers anglais même. Le vin est infect, la viande dégoûtante, parfois pourrie... Je rougis de signaler d'autres incommodités, ces légions de rats qui troublent notre sommeil...

GOURGAUD. — Je suis forcé de leur lancer mes bottes !

HUDSON LOWE, *même ton.* — J'ai ouï dire, en effet, que le général Bonaparte occupe maintenant son génie militaire à combattre ces terribles rongeurs... L'événement est possible, bien que j'aie lieu de croire que les progrès du fléau sont dus à la négligence des domestiques, négligence qu'il encourage probablement. Mais il y a quelque chose de comique dans cette plainte d'un monarque, et le fait est en contradiction avec la sagacité que l'on prête à ces animaux... *(Les Anglais rient encore.)* Ce sont là de petites misères. Au reste, je n'ai jamais refusé d'entendre de justes réclamations...

MONTHOLON. — Il me semble que M. le grand maréchal...

HUDSON LOWE, *changeant de ton, irrité et haineux.* Oh ! M. Bertrand est un excellent serviteur !... Il ne se contente pas de m'accabler de notes et de rapports, sur l'ordre de son maître... Il l'excite à la résistance. Il donne, de son côté, les exemples les plus dangereux. Ses enfants sont un perpétuel sujet de scandale. Le petit Arthur n'a-t-il pas osé dire, comme on lui montrait le portrait du roi de France : « Quel est ce gros pouf?... » et sa sœur Hortense, après qu'on lui eut nommé Sa Majesté Louis XVIII : « C'est un grand coquin » ?

GOURGAUD. — Dame ! Son père a été condamné à mort par Sa Majesté Louis XVIII !...

HUDSON LOWE, *furieux.* — C'est un intrigant, vous dis-je... un fourbe, un scélérat !... un... un fils de g... ! *(Gourgaud fait un mouvement violent. Montholon l'arrête, et, très fermement :)*

MONTHOLON. — Des récits mensongers ont certainement égaré Votre Excellence. M. le grand maréchal est le plus honnête homme du monde.

HUDSON LOWE. — Non, on ne me trompe pas... Et vous-même, monsieur de Montholon, qui prenez de ces airs innocents, votre conscience est-elle donc si tranquille ?...

MONTHOLON. — Moi ?...

HUDSON LOWE. — Croyez-vous que je ne comprenne pas ce que signifient ces haricots ?...

MONTHOLON. — Ces?...

HUDSON LOWE. — Vous n'avez pas envoyé des graines de haricots à M. le marquis de Montchenu?...

MONTHOLON. — C'est vrai. M. de Montchenu, à qui, bien que commissaire du gouvernement français, les distractions manquent dans l'île, s'est adonné, comme nous, au jardinage. Il a admiré les haricots de notre potager. Je lui en ai offert. Je ne vois point là...

HUDSON LOWE. — Et comment se fait-il que ces haricots soient blancs et verts?...

MONTHOLON. — Mon Dieu... généralement...

HUDSON LOWE. — Les blancs ne désignent-ils pas, par dérision, le drapeau des Bourbons, et le vert, comme en témoigne cette livrée... *(Il montre Marchand.)* c'est, avec l'emblème d'une ironique espérance, la couleur favorite de Napo... de l'ex... du général Bonaparte...

MONTHOLON. — Je ne...

HUDSON LOWE. — Et de tout ainsi!... Mais l'exemple vient de haut. Loin de montrer une soumission en rapport avec son état, et qui peut-être lui mériterait de l'indulgence, le général Bonaparte s'est mis en révolte ouverte. Je le prie à dîner avec la comtesse Loudon, une des plus grandes dames de l'Angleterre : il ne me répond pas. Je l'avise que je viendrai le visiter : il ne me répond pas. Je me présente ici : il se dit malade... Eh bien, je le répète, cela ne saurait durer. Mes instructions sont formelles. Sachez que l'officier de service doit s'assurer de sa présence, le voir chaque jour, par tel moyen qu'il jugera à propos!... Or, comment ces prescriptions sont-elles remplies? Capitaine Nicholl's, contez-nous les entraves que l'on met à votre mission.

NICHOLL'S, *solennel, raide, comme s'il récitait un rapport.* — Depuis le 25 octobre jusqu'au 6 novembre, Napoléon Bonaparte s'est obstiné à demeurer invisible. Le 6, j'ai aperçu un chapeau qui pouvait contenir sa tête; le 7, rien. Le 8, je suis resté douze heures sur mes jambes, m'efforçant de voir Napoléon Bonaparte, avant d'y parvenir. Le 9, rien; le 10, rien. Le 11, j'ai regardé pendant trois heures par le trou de la serrure : Napoléon Bonaparte était dans son bain. Il m'a vu sans doute. Il s'est levé, il a marché vers moi, et j'ai vu sa nudité... Le 12, je crois bien que j'ai aperçu Napoléon Bonaparte en train de repasser ses rasoirs dans son cabinet de toilette... Le 13, rien... Le 14...

HUDSON LOWE, *furieux.* — Vous entendez?... Voilà à quoi est réduit un officier de l'armée anglaise! Mais il faut que cette comédie cesse! *(Il marche vivement au fond, vers la chambre de Napoléon.)*

GOURGAUD, *le suivant, ainsi que Montholon.* — Qu'allez-vous faire ?

HUDSON LOWE. — Voir le général Bonaparte !

MONTHOLON. — Sa Majesté a déclaré qu'Elle ne souffrirait pas qu'on entrât dans sa chambre.

HUDSON LOWE. — J'ai le droit d'entrer partout !

MONTHOLON. — Qu'Elle y résisterait par la force !...

HUDSON LOWE. — Que m'importe !

MONTHOLON. — Qu'Elle aimerait mieux se tuer que de subir ce qu'Elle considère comme un outrage !

HUDSON LOWE. — Allons donc !...

MONTHOLON. — J'avais le devoir d'avertir Votre Excellence ! *(Lowe continue d'avancer. A Marchand, qui d'abord avait fait mine de lui barrer le passage, Montholon fait signe de s'effacer. Lowe va jusqu'à la porte. Mais là son élan s'arrête. Il hésite, puis redescend à grandes enjambées saccadées toute la scène.)*

HUDSON LOWE. — J'en référerai à mon gouvernement. *(Il salue et sort. Thomas Read et Nicholl's lui emboîtent le pas. Sur le seuil de la porte du jardin.)* Vous informerez le général Bonaparte que lord Bathurst a bien voulu lui envoyer les livres qu'il demandait. Ils sont arrivés aujourd'hui par le *Majestic. (Tirant un papier de sa poche.)* Voici la facture !... *(Sortent les Anglais, ainsi que Marchand, à qui Montholon fait signe de les reconduire.)*

SCÈNE XI

MONTHOLON, GOURGAUD.

MONTHOLON. — J'ai cru, cette fois, que le maudit Anglais allait exécuter sa menace !... Son ressentiment ne désarme pas, et je ne sais si nous parviendrons toujours à en préserver l'Empereur.

GOURGAUD, *ironique, sec et hautain.* — Ce n'est pourtant pas faute que vous y mettiez de la patience !... Thomas Read et le capitaine ne sont guère plus complaisants...

MONTHOLON. — Mon cher Gourgaud, permettez-moi de vous dire...

GOURGAUD. — Non, monsieur, je ne permets pas et je n'ai pas d'observations à recevoir de vous...

MONTHOLON, *piqué.* — A ce compte, je remarque...

GOURGAUD. — Quoi ?

MONTHOLON, *désirant éviter une querelle.* — Rien...

GOURGAUD, *furieux.* — Ah ! monsieur, trêve d'insinuations et de réticences !... *(Montholon veut remonter, Gourgaud l'arrête).* Non, cette fois, vous n'échapperez pas à une explication nécessaire. Vous prétendez passer avant moi. Vous ne perdez aucune occasion de m'offenser ! *(Montholon fait des signes réitérés de dénégation et essaye de parler. Gourgaud l'en empêche.)* Je suis pourtant plus ancien que vous. J'ai gagné mes grades sur les champs de bataille, j'ai reçu quatre blessures, j'ai sauvé la vie de l'Empereur. Que pouvez-vous opposer à cela, monsieur ?... Vos services de chambellan et de prétendues missions diplomatiques ?... Voilà de fort grands mérites !... En revanche, vous vous appliquez à me ruiner dans l'esprit de Sa Majesté.

MONTHOLON. — Moi !...

GOURGAUD. — J'en suis sûr !... Et je sais aussi que madame de Montholon se coalise contre moi. Eh bien, je vous avertis, monsieur, que je suis à bout. Je défendrai mon honneur par tous les moyens. Je n'en puis supporter davantage ! Je suffoque ! *(Et il suffoque réellement. — Un temps.)*

MONTHOLON, *fort contrarié, mais toujours conciliant.* — Mon cher général, je vous donne ma parole...

GOURGAUD, *qui a repris haleine.* Non, monsieur, je ne suis pas dupe de ces feintes protestations !... Ah ! qu'on ne me pousse pas au désespoir !... Plutôt que de me laisser avilir, je... je me battrai ! Oui, si vous voulez, demain matin, avec vos pistolets, au coin du champ labouré...

SCÈNE XII

NAPOLÉON, MONTHOLON, GOURGAUD, encore frémissant.

MARCHAND *ouvre la porte du fond et annonce.* — L'Empereur !... *(Napoléon entre lentement. — Il porte un habit de chasse vert, fort râpé ; col et parements de velours vert, pas de galons, boutons d'argent à figures d'animaux (cerfs, renards, sangliers, etc.), basques très courtes et retroussées. — L'habit est boutonné très haut et jusqu'au creux de l'estomac, faisant saillir le ventre ; il s'ouvre largement sur un gilet de satin blanc. — Plaque de la Légion d'honneur, avec l'aigle. Culotte de casimir blanc. Bas de soie blanche, portés depuis plusieurs jours et où les souliers ont laissé leurs marques. Souliers découverts à boucles d'or ovales. Petite cravate noire. Le petit chapeau, sans cocarde. Il a fait sa barbe et brossé ses cheveux[1].)*

1. Voir le dessin de Dobjin.

NAPOLÉON. — Eh bien, il est parti?

MONTHOLON. *Il lui baise la main.* — Oui, Sire...

NAPOLÉON. — Qui l'amenait ici?

MONTHOLON. — Toujours la même chose : des remontrances, des récriminations, des menaces...

NAPOLÉON. — Il ne veut pas reculer les limites?

MONTHOLON. — Hélas! non, Sire!... Non plus que cesser les retranchements sur la nourriture...

NAPOLÉON. — Quelle mesquinerie!... *(Avec colère.)* On nous marchande notre existence!... Eh! qu'il fasse ce qu'il voudra, mais qu'il me laisse tranquille!... *(A Marchand.)* Fais briser ce qui reste d'argenterie et qu'on la vende!... *(Un temps. — Napoléon se calme et va vers Gourgaud, qui se tient à gauche, silencieux et sombre. Il lui pince l'oreille.)* Eh bien, *Gorgotto*, que vous a dit votre bon ami Lowe?

GOURGAUD, *farouche.* — Le Gouverneur n'est pas mon ami, Sire...

NAPOLÉON, *plaisantant.* — Ah! je pensais...

GOURGAUD. — Oui, on l'a dit sans doute à Votre Majesté. On dit tant de choses!... D'ailleurs, le Gouverneur n'a pas besoin de moi pour avoir des amis ici...

NAPOLÉON. — Je ne comprends pas.

GOURGAUD. — Interrogez M. de Montholon, Sire.

NAPOLÉON, *regardant Montholon qui paraît fort ennuyé.* — Encore ces disputes!... Si j'avais su, je n'aurais amené que des domestiques!... *(A Gourgaud.)* Voyons, qu'avez-vous?...

GOURGAUD. — Je ne veux pas être humilié.

NAPOLÉON, *toujours très conciliant.* — Vous êtes un enfant!

GOURGAUD, *piqué.* — M'appeler « enfant, » c'est me dire que je suis une bête... Oh! je sais que Votre Majesté m'a retiré son affection et sa confiance...

NAPOLÉON, *étonné.* — Mais... vous me cherchez querelle!...

GOURGAUD. — Non, Sire. Et la plus grande preuve de dévouement que je puisse donner à Votre Majesté est de me contenir...

NAPOLÉON, *ennuyé.* — Eh! votre dévouement...

GOURGAUD. — J'espère qu'il est assez connu de Votre Majesté?... Personne n'a fait davantage pour Elle, dans la mesure de ses forces. Je L'ai suivie dans toutes ses campagnes, je lui ai donné mon sang, j'ai eu le bonheur de Lui sauver la vie...

NAPOLÉON, *sincère.* — Comment?... Où donc?...

GOURGAUD. — Mais... à Brienne. Ce hussard autrichien qui allait sabrer Votre Majesté, et que j'ai abattu d'un coup de pointe...

NAPOLÉON. — Je ne m'en souviens pas.

GOURGAUD, *de nouveau suffoqué.* — Les bras m'en tombent!... Tout l'état-major a été témoin du fait et tout Paris s'en est entretenu... *(Napoléon, qui commence à s'irriter, se promène, les bras croisés, en sifflant.)* Ah! il est trop vrai que Votre Majesté me déteste, puisqu'elle nie les choses les mieux établies!...

NAPOLÉON, *se dominant encore.* — On ne peut pas discuter avec vous. Vous vous plaignez toujours et de tout. Vous voyez des injures et des ennemis partout. Vous avez un caractère sauvage...

GOURGAUD. — C'est que je ne sais pas flatter et mentir... comme les autres.

NAPOLÉON. — Les autres m'aiment.

GOURGAUD. — Et moi?

NAPOLÉON. — Vous m'aimez comme on aime une maîtresse. Vous êtes impossible!... Vous avez cru être mon camarade : je ne le suis de personne.

GOURGAUD, *de plus en plus exalté.* — Je n'aime pas Votre Majesté!... *(Bertrand entre tranquillement par la porte du jardin. Gourgaud va à lui et le saisit par le bras.)* Ah! monsieur le grand maréchal, je vous prends à témoin! Venez, venez me défendre contre les injustes reproches dont on m'accable! *(Mais Bertrand, fort contrarié, se dégage, ne répond pas et va se placer derrière l'Empereur, à droite.)*

NAPOLÉON. — Vous m'étiez attaché là-bas!... Mais ici... ici... Il faut plus de courage pour souffrir que pour mourir!...

GOURGAUD, *furieux de voir que Bertrand ne le défend pas.* — Ah! Sire, si vous saviez!... Dès leur arrivée, ils voulaient tous s'en aller, tant ils avaient peur de l'exil!... Et depuis, combien de fois!... Et maintenant encore!... A ma place, ils ne seraient pas restés un quart d'heure.

NAPOLÉON. — Que m'importe!... Après tout, je n'aime que les gens qui me sont utiles et tant qu'ils le sont. Je suis forcé de m'en tenir aux apparences. Je n'entends que les paroles; je ne lis pas dans les cœurs... Et vous, vous n'avez que des choses dures à me dire. Votre humeur me blesse. Si l'ennui ou le chagrin vous ronge...

GOURGAUD. — Puisque je déplais à Votre Majesté, puisque je lui suis à charge... je partirai...

NAPOLÉON, *sèchement.* — Eh bien, partez!

GOURGAUD, *affolé.* — Oui, je... Oui... Ah! pauvre Gourgaud, qu'es-tu venu faire dans cette galère?

NAPOLÉON, *même ton, à demi-voix.* — Assez!... Ces querelles me tuent!... *(Un temps. — Napoléon se laisse tomber pesamment sur un*

fauteuil, accablé et visiblement souffrant. Il renverse sa tête, porte la main à son estomac et dit d'une voix douloureuse :) Ah ! mon pylore ! mon pylore ! *(Un temps encore. — Bertrand et Montholon, attristés et inquiets, n'osent rompre le silence. Gourgaud, éperdu, tergiverse, puis va se planter dans l'angle gauche, adossé au piano, dans l'attitude d'un enfant qui boude. — Plus calme, à Gourgaud, mais sans le regarder.)* Général, oubliez, je vous en prie, mes expressions un peu vives... *(Un temps. Se reprenant.)* Vous a-t-il paru, Montholon, que le Gouverneur connût les nouvelles d'Europe ?...

MONTHOLON. — Non, Sire, ou du moins, je n'ai pas remarqué. Il est si dissimulé !... Mais j'ai lu les gazettes. Elles sont des plus favorables à Votre Majesté. Les catholiques irlandais se sont soulevés. Le ministère anglais va être renversé.

NAPOLÉON. — Alors nous aurons lord Holland et lord Granville. C'est le triomphe de la princesse Charlotte.

MONTHOLON. — On affirme, en outre, que le Gouverneur a longuement, par deux fois, conféré avec l'amiral.

NAPOLÉON. — Nous saurons tout par le docteur qui a promis de revenir.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME DE MONTHOLON et les DEMOISELLES BALCOMBE, puis MARCHAND.

NAPOLÉON, *toujours assis, à madame de Montholon.* — Ah ! madame ! vous n'êtes pas brave ; vous fuyez devant l'ennemi !...

MADAME DE MONTHOLON. — Je ne fuis pas, Sire, je l'évite. Je... *(On entend, à nouveau, un bruit de voix dans le jardin. On aperçoit un groupe. Puis, Marchand entre.)*

MARCHAND. — Sire, des Anglais sollicitent la faveur d'être reçus par Votre Majesté...

NAPOLÉON. — Qu'y a-t-il là ?...

MARCHAND. — Lord Rochdale, gouverneur de Madras, et milady, un autre fonctionnaire des Indes et diverses personnes...

NAPOLÉON, *après un instant d'hésitation.* — Fais entrer !...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LORD et LADY ROCHDALE, cinq ou six Anglais. — Ils regardent, avec une curiosité passionnée, Napoléon, qui se contente d'incliner la tête.

NAPOLÉON. — Lord Rochdale ?...

LORD ROCHDALE, *s'avançant.* — C'est moi, général.

NAPOLÉON. — Vous êtes gouverneur de Madras?

LORD ROCHDALE. — Oui, général.

NAPOLÉON. — Vous allez rejoindre votre poste?

LORD ROCHDALE. — Oui, général.

NAPOLÉON. — Combien d'habitants à Madras?

LORD ROCHDALE. — Plus de deux cent mille.

NAPOLÉON. — Quelle garnison?

LORD ROCHDALE. — Trois mille hommes.

NAPOLÉON. — Troupes anglaises?

LORD ROCHDALE. — Un bataillon du 37e.

NAPOLÉON. — A-t-il servi en Europe?

LORD ROCHDALE. — En Espagne, général.

NAPOLÉON. — Quelles sont les productions de Madras?

LORD ROCHDALE. — Du riz, du coton, des bambous...

NAPOLÉON. — S'amuse-t-on là-bas?

LORD ROCHDALE — Pas beaucoup, général.

NAPOLÉON. — Eh bien, pour vous distraire, il faudra faire un petit Rochdale à milady... *(Pour indiquer que l'audience est terminée.)* Je suis content de vous avoir vus. *(Deux ou trois Anglais sortent. Mais l'un d'eux s'approche de Napoléon et crie.)*

THOMAS BALNETT. — *I am Thomas Balnett, of Manchester. I manufacture drawers and stockings. I employ two hundred workmen. I travelled very far. I stopped at St Helena to see Napoleon. I was anxious not to miss this attraction. I betted my neighbour, George Buxton, a hundred pounds I should see Napoleon. I won. I am very glad.* [1]

(Napoléon, qui ne comprend pas, fait des signes de tête.)

LORD ROCHDALE, *à Montholon.*— Mais il a l'air d'un Français!... *(Napoléon montre qu'il est fatigué de ce verbiage.)*

MONTHOLON, *aux Anglais.*— Sa Majesté désire prendre un peu de repos... *(Ils sortent, avec Marchand. Balnett crie et gesticule toujours. — Un temps.)*

MADAME DE MONTHOLON, *à la fenêtre de droite.* — Ah! voici le docteur!

1. « Je suis Thomas Balnett, de Manchester. Je fabrique des caleçons et des bas. J'occupe deux cents ouvriers. J'ai beaucoup voyagé. Je me suis arrêté à Sainte-Hélène pour voir Napoléon. Je ne voulais pas manquer cette attraction. J'ai parié cent livres à mon voisin, George Bruxton, que je verrais Napoléon. J'ai gagné. Je suis très satisfait. »

NAPOLÉON, *se levant vivement et remontant.*— Il vient au galop. C'est une bonne nouvelle !... *(A Bertrand.)* Mon cher maréchal, vous comprenez que je ne puis sortir en ce moment. Veuillez m'excuser auprès de madame Bertrand. Dites-lui que je l'irai voir demain sans faute et que je la prie à dîner tout à l'heure...

BERTRAND, *assez dépité, mais n'osant protester.* — Oui, Sire... *(Coup de canon : mouvement de surprise, malgré l'habitude.)*

MADAME DE MONTHOLON. — C'est le signal de six heures du soir. On va placer les sentinelles. *(Aux Balcombe.)* Mes chères petites, si... *(Se reprenant, à Napoléon.)* Votre Majesté voudrait-Elle autoriser ces demoiselles à se retirer?... On ne les laisserait plus passer aux avant-postes.

BETSY. — Oui, et nous serions obligées de rentrer à Jamestown dans un char à bœufs, comme l'autre jour. Il nous a fallu plus de trois heures. La nuit était si noire qu'une roue s'est embourbée et que nous avons failli verser.

NAPOLÉON. — Et, la nuit, vous avez peur que les loups-garous ne vous mangent?...

BETSY. — Mais, général, je ne crois pas aux loups-garous ! C'est bon pour les enfants...

NAPOLÉON. — Mais vous croyiez bien que j'étais un ogre, avec un gros œil rouge et flamboyant au milieu du front, avec de grandes dents pour dévorer les petites filles qui n'avaient pas été sages...

BETSY. — Oh ! monsieur *Bony*, on exagérait... Vous êtes moins laid que cela.

NAPOLÉON, *à Bertrand.*— Reconduisez ces demoiselles et revenez vite... *(Sortent Bertrand et les Balcombe.)*

SCÈNE XV

NAPOLÉON, MONTHOLON, MADAME DE MONTHOLON, GOURGAUD, toujours au même endroit et dans la même posture. — Entre O'MEARA, très affairé et qui paraît joyeux.

O'MEARA. — Sire, le *Majestic* n'a pas encore obtenu libre pratique. Mais quelques marins ont déjà pu communiquer avec la terre... *(Il respire.)* L'Impératrice Marie-Louise a été chassée de Parme et remplacée par Napoléon II.

NAPOLÉON, *très vite.* — Et ce polisson de Neipperg? *(Surprise : « IL SAIT DONC?... » Embarras de O'Méara. Il continue :)*

O'MEARA. — Le roi Joseph est monté sur le trône du Mexique. En France, le mécontentement des troupes était extrême. Le maréchal

Gouvion Saint-Cyr a dit à Louis XVIII : « Si vous voulez une armée, il faut lui donner la cocarde tricolore... » Une grave insurrection a éclaté dans Paris. Le général Clauzel a réuni un grand nombre de soldats et de matelots, et une armée de 150 000 hommes s'organise... *(Un temps. — Napoléon se promène avec agitation, les bras croisés. Il conduit toute cette scène très vite, de manière fort pressante. Il est redevenu Empereur. Gourgaud s'est retourné, écoute avec intérêt et s'avance peu à peu.)*

NAPOLÉON. — Cela devait arriver. Je vous l'avais dit. Mais qui va se mettre à la tête du mouvement?... Je ne vois personne capable de faire de grandes choses... Eugène?... Soult?... Peuh!... Eugène est brave. Il a de l'honneur. Il m'aime. Mais il est mou, indécis... Soult est un égoïste et un ambitieux. Il n'osera pas se compromettre...

MONTHOLON. — Davout...

NAPOLÉON. — Ne croyez pas cela!... Davout s'est laissé tromper. Ou plutôt, il a trahi, lui aussi. Il a vu que tout était fini, il a voulu conserver ce qu'il avait...

MONTHOLON. — Il paraissait si dévoué à Votre Majesté!...

NAPOLÉON. — Vous ne connaissez pas les hommes.

MONTHOLON. — Cependant...

MADAME DE MONTHOLON, *voyant que cette insistance déplaît à Napoléon.* — Certainement, Votre Majesté eût été mieux servie par Lannes, par Ney...

NAPOLÉON. — Quelle erreur!... Lannes, Ney, étaient impayables sur un champ de bataille. Mais ils étaient hommes à vous ouvrir le ventre, s'ils y eussent trouvé leur avantage... Murat n'était bon qu'au feu. A part cela, c'était une bête... Ney m'a trahi. Qui sait ce qu'eût fait Lannes dans ces derniers temps?... Marmont, que j'avais, pour ainsi dire, élevé dès l'enfance, m'a bien trahi!... Et Berthier, que j'avais comblé!... Et Augereau! Et Gouvion Saint-Cyr!... Je vous dis que vous ne les connaissez pas!...

MONTHOLON. — Votre Majesté a bien mauvaise opinion de l'humanité.

NAPOLÉON. — Je ne suis pas payé pour la trouver belle!... *(Un temps. Il réfléchit.)* Clauzel?... Ah! Clauzel!... Il est jeune, il a des moyens, de la vigueur... Je ne crains que lui...

MADAME DE MONTHOLON. — Comment? Votre Majesté supposerait que Clauzel?...

NAPOLÉON. — Croyez-vous qu'il serait assez niais pour me céder la place?... J'ai bien des partisans... Mais, s'il réussit, il en aura beaucoup aussi. Et puis, les derniers ont toujours raison. On oublie

le passé pour le présent... Ah ! si j'étais en France !... J'aurais vite soixante, cent régiments. Tout le monde se rallierait à moi. Je n'ai pas cinquante ans. Je me porterais encore bien... Il me reste au moins trente ans de vie... Mais... Oh ! la sotte chose que d'être prisonnier ! *(Un temps. — Il rêve.)*

MONTHOLON. — Enfin, je ne vois rien là que de fort avantageux pour Votre Majesté.

MADAME DE MONTHOLON. — Oh ! moi, d'abord, je ne veux pas rester hors de France plus de cinq ans, pour ne pas être trop vieille en revenant à Paris !...

O'MEARA. — Oui, tout s'arrangera pour le mieux. Au reste, on sera fixé dans quelques heures, et je ne manquerai pas...

NAPOLÉON. — Docteur, vous êtes le meilleur médecin du monde; mais vous avez un confrère plus habile encore... C'est la fortune !... *Addio. (O'Meara s'incline et sort par le fond, à droite.)* Napoléon, *assez satisfait tout de même, et ragaillardi, redescend et dit en passant :)* Tiens !.. M. Gourgaud qui est ressuscité !...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BERTRAND et MADAME BERTRAND entrent par la droite. — Madame Bertrand est grande, blonde, jolie, souple, gracieuse ; joli pied, jolis cheveux, physionomie ouverte et agréable. Beaux yeux noirs, brillants et doux. Beaucoup de dignité, un port de reine ; de l'enjouement ; vivacité et sensibilité extrêmes. — Elle a, comme madame de Montholon, une robe de demi-cérémonie, en soie rayée.

NAPOLÉON, *allant, avec un empressement marqué, vers madame Bertrand.* — Ah ! vous arrivez enfin, madame la boudeuse !... Oh ! que vous êtes belle !... Et quelle robe !... A la bonne heure !... Voilà un buste de dîner, de salon !... *(Il l'embrasse, la caresse et Bertrand ne peut s'empêcher d'en montrer quelque embarras.)* Et votre petit garçon, comment se porte-t-il ?...

MADAME BERTRAND. — Fort bien, Sire... quoi qu'on en dise... *(Ceci avec intention évidente.)*

NAPOLÉON. — Crie-t-il toujours beaucoup ?...

MADAME BERTRAND. — Il crie devant Votre Majesté, parce qu'il ne La connaît pas : il La voit si rarement !... Pourtant, c'est un sujet de plus pour elle... le seul Français qui soit entré à Longwood sans la permission de lord Bathurst. *(Elle va serrer la main de Montholon et de Gourgaud, et embrasse, du bout des lèvres, madame de Montholon.)*

SCÈNE XVII

Les Mêmes, CIPRIANI entrant par la porte du fond, à gauche. — Il a l'habit vert, brodé d'argent, le gilet blanc, la culotte de soie noire, des bas de soie blanche, des souliers à boucle, l'épée.

CIPRIANI. *Il fait un profond salut, s'avance solennellement et annonce:* — Le dîner de Votre Majesté est servi !...

NAPOLÉON. — Et que nous donnes-tu, pour dîner ?...

CIPRIANI, *confus.* — Oh ! Sire... un salmis de pigeons, un gigot et des *maccheroni*...

NAPOLÉON. — Va ! ne te passe pas ton épée au travers du corps !... Cela vous plaît, mesdames ?

MADAME BERTRAND. — Notre cuisinier ne nous habitue pas à de pareils festins.

NAPOLÉON, *qui, après une légère hésitation, a offert son bras à madame Bertrand.* — Eh ! que ne venez-vous dîner tous les jours ?... *(Ils défilent, précédés de Cipriani.)* Je vous ai dit cent fois... *(Ils sortent ; fièrement et d'un air de bravade, Gourgaud passe devant Montholon.)*

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor, mais il fait nuit, et, par le jardin, on voit au loin, les feux du camp anglais.

SCÈNE PREMIÈRE

La porte de la salle à manger, au fond, à gauche, s'ouvre. Entrent NAPOLÉON, MADAME BERTRAND, MADAME DE MONTHOLON, GOURGAUD, MONTHOLON, — puis CIPRIANI et trois laquais anglais. — La porte reste ouverte.

NAPOLÉON, *à la cantonade.* — Restez, Bertrand. Vous avez cinq minutes pour croquer vos bonbons... *(Les domestiques disposent, — l'un, à gauche au premier plan, une table d'échecs ; — l'autre, au centre et un peu en arrière, un guéridon et des tasses ; — le troisième verse le café : — le tout sous la direction de Cipriani.)*

NAPOLÉON, *à Madame Bertrand, qui est à la fenêtre.* — Il pleut?...

MADAME BERTRAND. — Non, mais...

MONTHOLON. — Le baromètre baisse ; le vent a tourné au sud-ouest.

MADAME DE MONTHOLON. — Cela nous promet une jolie rafale.

GOURGAUD. — Il y avait longtemps!... *(Le café est servi. Napoléon s'assied. Les autres restent debout. Mais Napoléon, très aimable, à Montholon :)* Prends un siège, Cinna... *(Puis il fait gracieusement signe aux dames de s'asseoir.)*

MONTHOLON. — Dobjin, que j'ai rencontré ce matin, m'a dit qu'au dernier orage, il y avait eu dix centimètres d'eau dans les tentes...

NAPOLÉON. — Dobjin?... Quel est celui-là?

MONTHOLON. — Un capitaine du 66e...

MADAME DE MONTHOLON. — Un gros, rougeaud, avec de longues moustaches... Il ressemble un peu à Vandamme...

NAPOLÉON, *avec une pointe de malice.* — Vous connaissez tous les officiers de la garnison.

MADAME DE MONTHOLON. — L'île est si petite, Sire!

NAPOLÉON. — Oui, mais vous les attirez chez vous. C'est comme cela qu'on se fait mépriser des Anglais.

MADAME DE MONTHOLON. — Oh! mépriser!... L'expression de Votre Majesté a certainement mal rendu sa pensée...

NAPOLÉON, *qui a fini sa tasse de café.* — Ah! C'est bon!... ça me fait du bien là!... *(Il passe la main sur son estomac. Montholon prend la tasse, la remet à Cipriani. Les valets emportent le plateau. — Cipriani paraît toujours confus. Napoléon lui donne un léger coup de mouchoir sur la joue et lui dit :)* Console-toi! Je ne dînais pas si bien que cela à vingt ans!... *(Il se lève. A Gourgaud :)* Daignerez-vous jouer avec moi, monsieur Gourgaud?

GOURGAUD, *surpris, embarrassé, ému.* — Mais, Sire...

NAPOLÉON. — Il y a longtemps que je ne vous ai battu...

GOURGAUD, *piqué.* — Pardon, Sire...

NAPOLÉON. — Quoi?... Voilà huit jours que je n'ai joué avec vous!...

GOURGAUD. — Je croyais que Votre Majesté disait qu'il y avait longtemps qu'Elle ne m'avait maltraité...

NAPOLÉON *se rembrunit, mais il veut rester calme, et, souriant :* — Allons! venez jouer. Cela vous remettra de belle humeur.

GOURGAUD. — Non, Sire...

NAPOLÉON. — Vous refusez de jouer?... *(Bertrand rentre et va à droite.)*

GOURGAUD. — C'est mon humeur qui ne se remettra pas... Mais je suis bien loin de refuser de jouer. C'est un trop grand honneur que Votre Majesté me fait là... *(Ils s'asseoient à la table d'échecs.)*

NAPOLÉON. — Attention, baron Gourgaud !... Nous allons refaire la campagne de Saxe !... *(Souriant.)* Vous y étiez, je crois?...

GOURGAUD, *complètement regagné, avec effusion.* — Ah ! Sire !... *(Napoléon et Gourgaud jouent à gauche; Bertrand, Montholon, madame Bertrand, madame de Montholon, sont assis à droite. — Un temps.)*

MADAME DE MONTHOLON, *à son mari.* — Et que disent les journaux, de l'Impératrice?... *(Bertrand lui pousse le coude, lui montre de l'œil Napoléon. Montholon répond à voix basse.)*

BERTRAND, *à demi-voix* — C'est abominable à elle, de s'amuser de la sorte, tandis que l'Empereur est ici !...

MADAME DE MONTHOLON. — Est-il joli homme, au moins, ce Neipperg?...

MONTHOLON. — Je l'ai vu à Amsterdam, en 1811... Il m'a paru... *(La suite bas.)*

NAPOLÉON, *à Gourgaud, vivement.* — Ah ! pardon !... Pièce touchée, pièce jouée !...

BERTRAND. — C'est égal !... Avoir été l'impératrice des Français la femme de l'empereur Napoléon !...

MADAME DE MONTHOLON. — Eh ! mon cher maréchal, mieux vaut Neipperg debout...

BERTRAND. — Mais comment savez-vous tout cela?

MONTHOLON. — J'ai rencontré le commissaire russe. Il est fort aimable...

MADAME DE MONTHOLON. — Et les Stürmer!... Ils sont pleins d'aménité et ne demandent qu'à nous voir... Ils nous feraient d'agréables relations...

MADAME BERTRAND. — On dit que l'amiral donnera un grand bal, la semaine prochaine?

MADAME DE MONTHOLON. — Il vous a invitée?...

MADAME BERTRAND. — Pas encore. Mais je sais qu'il a l'intention de le faire... Et vous?...

MADAME DE MONTHOLON. — Oh!... je m'en soucie si peu!... Est-ce que... *(Détachant bien le mot pour lui donner son sens.)* « l'amirale » fera les honneurs?...

MONTHOLON. — Comment?... Une fille qu'il a amenée d'Angleterre!...

MADAME BERTRAND. — Elle a de bien beaux bijoux. Je l'ai aperçue, l'autre jour, comme j'entrais chez Balcombe. Figurez-vous une robe... *(La suite bas.)*

GOURGAUD, *à Napoléon.* — Ah! cette fois, c'est vous, Sire...

NAPOLÉON. — Pas du tout!... j'ai reculé mon fou, mais je l'ai remis en place aussitôt. Ce n'est pas la même chose...

GOURGAUD. — Votre tour était prise...

NAPOLÉON. — Voilà!... Dites tout de suite que je suis mauvais joueur...

GOURGAUD. — Oh! Sire, je n'ai pas dit cela!...

NAPOLÉON. — Eh! dites-le donc, mon cher, car c'est vrai... Allez faire la cour à madame Bertrand... Ça vous amusera davantage... *(Gourgaud se lève. — A madame de Montholon.)* Voulez-vous essayer de venger ce guerrier malheureux?

MADAME DE MONTHOLON. — Avec plaisir, Sire, quoique le général ne remette à personne le soin de sa vengeance...

GOURGAUD, *très sec, prêt à se fâcher.* — Certainement non, madame, et...

NAPOLÉON, *à Gourgaud.* — Vous ai-je permis de parler? *(Gourgaud va se mêler au groupe de droite; madame de Montholon s'assied à la table d'échecs.)* Que jouons-nous?... une discrétion?...

MADAME DE MONTHOLON. — Votre Majesté a le droit d'être indiscrète.

NAPOLÉON. — Non. Une discrétion de votre part. *(Plus bas.)* Ne querellez pas ce pauvre Gourgaud : c'est sur moi que cela retombe. *(La suite bas. — Ils jouent. — Montholon se lève en bâillant, et se tient debout près de la porte-fenêtre.)*

MADAME BERTRAND, *à Gourgaud.* — Si vous tenez, comme on le prétend, un *Journal,* écrivez-y les méchancetés de madame de Montholon. Cette vilaine femme n'a-t-elle pas dit, hier, que mon enfant maigrissait et que mon lait ne valait rien?... J'ai fait venir le docteur, qui a trouvé mon petit superbe et mon lait excellent... Mais elle est toujours occupée à me faire de la peine. Elle n'est même pas polie. Je suis allée la voir avant-hier : elle s'est dite malade et a refusé de me recevoir. Si cela lui arrive encore, je ne mettrai plus les pieds chez elle...

BERTRAND, *inquiet.* — Mon amie...

MADAME BERTRAND. — Je suis sûre que c'est elle qui excite l'Empereur contre moi et qui l'empêche de venir me voir. Oh! je sais bien ce qu'elle voudrait!... Son manège est assez visible. Il en est même honteux. Et le mari qui ne remarque rien... ou qui fait semblant!...

BERTRAND. — Pourquoi supposer?...

MADAME BERTRAND. — Stürmer, lui-même, en a été frappé. Et comment l'Empereur ?...

BERTRAND. — L'Empereur est ainsi. Nous ne pouvons changer son caractère. C'est ce caractère-là qui est cause qu'il n'a pas d'amis, que Drouot et ceux qui étaient à l'île d'Elbe ont refusé de le suivre ici. Demain, nous serions transportés à Malte ou aux États-Unis, qu'il aurait de nouveaux visages autour de lui, une nouvelle cour et ne nous regarderait plus... Qu'y faire ?

MADAME BERTRAND. — Oh! vous... Vous resteriez vingt ans ici, sans vous ennuyer! *(Pendant ce temps, Napoléon s'est peu à peu assoupi. — Madame de Montholon cesse de jouer. Elle tousse pour appeler l'attention des autres et leur désigne, du doigt, la tête de l'Empereur qui dodeline au-dessus des échecs. — Un temps.)*

MONTHOLON, *revenant quand il n'a plus entendu parler.* — Le grand homme perd ses cheveux... *(Madame de Montholon se soulève pour mieux voir.)*

MADAME BERTRAND. — Ne trouvez-vous pas qu'il a bien souvent des somnolences, maintenant, après les repas ?...

MONTHOLON. — Et dans la journée.

BERTRAND. — C'est que ses nuits sont mauvaises. Marchand m'a dit qu'il ne dormait pas plus de deux ou trois heures, et encore!...

MONTHOLON. — J'en sais quelque chose. La semaine dernière, il m'a fait appeler à cinq heures du matin et il m'a dicté jusqu'à midi. J'étais mort de fatigue...

MADAME DE MONTHOLON. — Il s'affaiblit d'ailleurs... Le foie, l'estomac... Le docteur en sait plus long qu'il ne veut le dire... *(Un temps. — Silence. — Ils réfléchissent, et à la même chose.)*

MADAME BERTRAND. — S'il mourait, tout de même... brusquement ?... *(Madame de Montholon hoche la tête; Bertrand demeure impassible ; Gourgaud ricane. — Silence.)*

MONTHOLON, *comme la chose la plus naturelle du monde.* — Il devrait bien nous assurer à chacun trente mille livres de rente.

GOURGAUD, *amer, avec un violent mépris.* — L'oncle à héritage!... *(On hausse les épaules : c'est tout ce que mérite la boutade de Gourgaud; et puis il serait imprudent de la relever.)*

NAPOLÉON. *(Il se réveille, et, pour faire croire qu'il n'a pas dormi, espérant qu'on ne s'en est pas aperçu, à madame de Montholon :)* — Vous avez gagné... C'est assez pour aujourd'hui... Je ne fais rien qui vaille... *(Il se lève. Son mouchoir tombe. Tous se précipitent pour le ramasser. C'est Montholon qui y réussit. Napoléon se dirige vers la petite fenêtre du fond, à droite, et regarde dans la nuit. Madame de Montholon va rejoindre le groupe. Tous debout.)*

MADAME DE MONTHOLON, *à Gourgaud.* — Général, comptez-vous aller bientôt à Jamestown ?

GOURGAUD, *sincère, mais avec un peu d'emphase.* — Je ne veux rien faire qui déplaise à l'Empereur.

MADAME DE MONTHOLON, *câlinement.* — Ah ! mon cher général...

NAPOLÉON, *qui n'a pas vu ce qu'il cherchait, redescendant.* — Allez-y, *Gorgotto*... Et vous devriez aller aussi au bal de l'amiral.

GOURGAUD. — Sire, puisque...

MADAME DE MONTHOLON. — Là ! vous voyez bien !

GOURGAUD, *très sec.* — Lorsque Sa Majesté me fait l'honneur de me parler, je prie madame de Montholon de ne pas m'interrompre dans ma réponse...

NAPOLÉON. — Il faut s'amuser à votre âge.

GOURGAUD. — Si Votre Majesté le désire...

MADAME BERTRAND. — Alors, vous seriez tout à fait aimable de passer chez madame Polding, pour la robe qu'elle devait m'essayer la semaine dernière... *(Napoléon s'assied, fait aux autres signe de s'asseoir. Il joue, un instant, avec les pièces des échecs, puis se perd en rêverie.)*

MADAME DE MONTHOLON. — Comment?... Encore une robe?... Vous voulez éclipser lady Lowe ?...

MADAME BERTRAND. — Il faut bien que je me dépêche, avant que vous les ayez achetées toutes... Et je n'ai plus rien à me mettre. *(Elle regarde son mari.)*

BERTRAND, *appuyant sa femme.* — Il est certain que... *(A Gourgaud.)* Et si ça ne vous dérangeait pas, mon cher ami...

MADAME DE MONTHOLON. — Et vous prendriez ma poudre dentifrice, chez Salomon...

MADAME BERTRAND. — Et de l'*Eau des Sultanes,* chez Balcombe...

MADAME DE MONTHOLON. — Voyons, mon bon Gourgaud...

GOURGAUD, *encore défiant et bougonnant.* — « Mon cher général !... Mon bon Gourgaud !... » C'est toujours ainsi quand vous avez des commissions à me donner. Et puis, quand je les ai faites, vous n'êtes jamais contentes et vous dites que je n'y entends rien...

MADAME BERTRAND. — Non, non ; vous êtes admirable. Tenez ! je n'ai connu, pour rivaliser peut-être avec vous, que M. de Lancry, l'aide de camp de Sébastiani. Il m'avait rapporté de Constantinople des pâtes et des parfums qu'on ne fabrique que pour le Grand Seigneur en personne.

MADAME DE MONTHOLON. — Au fait, qu'est-il devenu, Lancry ?

MONTHOLON. — Je ne l'ai pas revu, au retour de l'île d'Elbe.

GOURGAUD. — Mais si ! Il était à l'état-major de Soult. Je lui ai serré la main, le matin de Ligny. Depuis, par exemple...

MADAME DE MONTHOLON. — Et sa grande passion pour madame Tanzac ?...

MADAME BERTRAND. — Celle qui avait été la... l'amie du roi Murat ?...

MADAME DE MONTHOLON. — Non, sa belle-sœur, la femme de l'officier aux guides...

MONTHOLON. — Une brune, avec de beaux yeux tendres, et un signe près de l'oreille...

MADAME BERTRAND. — Ah ! oui !... elle était jolie !...

MADAME DE MONTHOLON. — Oh ! jolie ?... La peau épaisse, des dents mal rangées... *(Et, pendant tout ce papotage, d'ailleurs discret, on a parfaitement oublié Napoléon. — A la fin, il sort de sa songerie.)*

NAPOLÉON. — Murat était bien brave !... Si je l'avais eu à Waterloo, à la tête de la cavalerie, le résultat eût pu être tout autre... Je l'aurais peut-être laissé revenir, comme il m'en suppliait, si Fouché ne m'en avait détourné... J'aurais dû faire fusiller Fouché. C'est un coquin qui m'a perdu... Murat avait plus de coup d'œil que Ney. Il s'entendait mieux à conduire la charge. Il électrisait les soldats. Il eût été capable de renverser la troisième ligne d'infanterie anglaise... Ney était bien brave aussi... Mais il avait la tête bouleversée... *(S'animant.)* Et comment supposer que Ney, qui m'avait signalé lui-même l'importance de la position des Quatre-Bras, négligerait d'occuper cette position ?... Il a gaspillé ma cavalerie dans un assaut prématuré. Il a mal ordonné l'infanterie de d'Erlon... Il m'a fait bien du mal... Soult aussi... Il n'était pas un bon chef d'état-major... J'aurais dû confier à Suchet le commandement que j'ai donné à Grouchy. Il fallait là plus de vigueur, plus d'élan, que n'en a Grouchy... Mortier m'a causé bien du tort, en quittant le commandement de la garde à Beaumont... Si j'avais eu à sa tête Bessières, ou Lannes, le malheur ne serait pas arrivé... Je croyais avoir les grenadiers à cheval en réserve. Leur charge eût rétabli les affaires. Un officier avait transmis, de ma part, l'ordre d'avancer à Guyot, et je n'ai jamais donné cet ordre, jamais !... Ah ! mon Dieu ! Les grands événements tiennent à de bien petites causes !... Si je n'avais pas été si fatigué, le 17, j'aurais couru à cheval toute la nuit, et rejeté les Anglais jusqu'à Bruxelles... Je mourais de fatigue !... C'est la fatalité ! Mais je n'aurais pas dû perdre la bataille... Après tout, je ne suis qu'un homme... *(Sauf par Gourgaud, cette tirade a été écoutée avec respect, mais avec une indifférence où la*

politesse ne cache pas l'ennui. Ils l'ont si souvent entendue, ou de semblables ! Et à quoi bon ?... Bertrand a bâillé.)

MONTHOLON, *qui est à côté de lui, à demi-voix.* — Ah ! Waterloo !... *(Et le ton signifie clairement : « J'en ai assez !... » — Un temps. — Puis Napoléon se lève brusquement, faisant tomber sa chaise, que Gourgaud ramasse. Tous se lèvent.)*

NAPOLÉON. — Quelle heure ?...

MONTHOLON. — Neuf heures, Sire.

NAPOLÉON. — Comme les nuits sont longues !

GOURGAUD. — Et les journées, Sire !...

MADAME DE MONTHOLON. — Qui donc a dit qu'elles se suivent sans se ressembler ?...

NAPOLÉON. — Que faire ?..,

MONTHOLON. — Une partie de reversi ?... *(Cette proposition est accueillie sans enthousiasme.)*

MADAME BERTRAND. — Nous ne pouvons cependant pas nous passer encore à la toise !...

GOURGAUD. — Nous n'avons pas grandi depuis huit jours !

MADAME DE MONTHOLON. — Pourquoi Votre Majesté ne lirait-elle pas un chapitre de ses campagnes ?...

NAPOLÉON. — Et M. Gourgaud qui critique tout !

GOURGAUD. — Moi, Sire ?...

NAPOLÉON. — Non. Nous allons lire autre chose... l'*Iliade* ?... *(Pas d'enthousiasme non plus.)*

MADAME BERTRAND. — Ce n'est pas très nouveau.

NAPOLÉON. — *La Nouvelle Héloïse* ?...

BERTRAND. — Nous l'avons finie avant-hier.

NAPOLÉON. — Le *Dormeur éveillé* [1] ?...

GOURGAUD. — Il nous endort !...

NAPOLÉON. — *Paul et Virginie* ?... *(Même jeu. — Un temps.)*

MADAME BERTRAND. — C'est bien triste...

MADAME DE MONTHOLON. — De pareilles lectures remuent trop l'âme : j'en ai ma digestion toute troublée.

NAPOLÉON. — Eh bien, la *Bible* ?... *(Même jeu.)*

MONTHOLON, *bon courtisan.* — Pourquoi pas ?...

MADAME DE MONTHOLON. — Oh ! ce n'est pas très gai non plus !... Jacob sur son fumier... *(On rit.)* Quoi ? Qu'ai-je dit ?... Ah ! Jacob. Job... ça se ressemble tellement !...

NAPOLÉON. — Ne vous fâchez pas ! Vous n'êtes pas de la Sorbonne...

1. Comédie d'Andrieux.

Et puisque je ne trouve pas de livre qui vous agrée, vous allez nous jouer quelque romance...

MADAME DE MONTHOLON. — Je suis heureuse de plaire à Votre Majesté, mais j'ai les doigts bien rouillés. *(Elle se met au piano.)*

BERTRAND, *bas, à Montholon.* — Il faut que je me lève de bonne heure demain... *(Madame de Montholon joue une romance italienne. Napoléon l'écoute avec un visible plaisir, bat la mesure de la tête et chantonne au refrain. Au début du deuxième couplet, Marchand paraît au fond, portant une lettre sur un plateau d'argent.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, MARCHAND.

MARCHAND. — De la part du docteur O'Meara.

NAPOLÉON. — Ah !... *(Il se lève vivement et ouvre la lettre avec plus d'empressement et de curiosité qu'il n'en voudrait marquer. — Silence anxieux. — Pendant qu'il lit, son visage se contracte et s'assombrit. Quand il a fini, il déchire le papier et lance les morceaux sous le billard. — Un temps. — Personne n'ose parler, mais les yeux interrogent avidement.)* — Tout était faux !...

TOUS.— Oh !... *(Et pourtant, ce « Oh !... » ne dénote pas beaucoup de surprise ni dépit.)*

NAPOLÉON, *marchant par saccades, les mains nouées sur le dos, le front penché, l'air courroucé.* — On ne plaisante pas avec les gens qu'on assassine !... *(Un temps.)*

BERTRAND. — J'avais bien raison de dire à Votre Majesté !...

NAPOLÉON, *sèchement.* — Quoi ?...

BERTRAND. — Qu'Elle ne devrait pas donner créance à des bruits si suspects, à des récits si invraisemblables...

NAPOLÉON, *même ton.* — Je n'ai que faire de vos conseils !

BERTRAND, *froissé.*— Votre Majesté a tort de ne pas les écouter davantage. Je Lui en ai déjà donné dont Elle se fût bien trouvée si Elle les avait suivis...

NAPOLÉON, *très irrité.* — Pouvez-vous parler ainsi !... Vous n'auriez pas dit cela aux Tuileries !... Tout ce que je faisais et disais, alors, était bien... Vous m'insultez !... Je sais que je suis déchu ; mais le ressentir de l'un des miens, c'est trop dur !... *(Il continue à marcher. — Un temps. — Comme à lui-même.)* Quel roman que ma vie !... *(Un temps encore. — Il se calme peu à peu, mais, toujours sous le coup d'une vive souffrance et avec brusquerie :)* Allons nous

coucher !... Bonne nuit, mesdames. Je souhaite que cela ne vous donne pas de mauvais rêves ! *(Tous lui baisent la main.)*

GOURGAUD, *les larmes aux yeux, murmure.* — Oh ! Sire !...

NAPOLÉON. — Quoi?... Pas de sensiblerie. Il faut regarder la réalité en face. Pensez-vous que j'ignore pas que l'on veut ma vie?... On n'attendra pas trop longtemps. Et peut-être cela vaut-il mieux pour mon fils, pour ma mémoire?... Si Jésus-Christ n'était pas mort en croix, il ne serait pas Dieu ! *(Il étend la main. Tous, sauf Marchand, s'inclinent et sortent.)*

TROISIÈME TABLEAU

LA CHAMBRE DE L'EMPEREUR

Cette chambre a environ quinze pieds de long, douze de large et dix de haut. — Murailles tendues de nankin brun, avec bordures de guirlandes et de bouquets rouges, en papier. — Un mauvais tapis à ramages verts, semé de fleurs, cache mal le parquet à moitié pourri. — Au fond, a gauche, un canapé. — Au milieu une cheminée avec chambranle de bois peint en blanc. — A droite, un lavabo d'argent, dernier débris de luxe et de grandeur. — En avant, à gauche, le lit : le lit de Marengo, en fer, à rideaux de soie verte. — Entre le lit et le canapé, un paravent. — Au milieu, un guéridon portant un chandelier à trois branches. — A droite, une vieille commode. — Le canapé, tendu d'étoffe blanchâtre, et le guéridon, sont couverts de livres en désordre. — Des livres aussi, tombés au hasard, sur le plancher. — Sur la cheminée, un buste du Roi de Rome, deux chandeliers, deux flacons et deux tasses en vermeil. — A droite, deux fenêtres, qui se ferment avec des pièces de bois et sont drapées de rideaux de mousseline blanche. — Au mur du fond, entre le canapé et la cheminée, un grand portrait de Marie-Louise, tenant son fils dans ses bras, par Isabey. — Au-dessus de la cheminée, que surmonte une petite glace, deux autres portraits de Marie-Louise et cinq du Roi de Rome, dont l'un sur un mouton, un autre, assis, essayant de mettre une pantoufle ; tous deux par Aimée Thibault. — A droite de la cheminée, un portrait de Joséphine. — Au-dessous, la montre de Napoléon, en or, suspendue à une épingle que soutient une tresse de cheveux de Marie-Louise. — A gauche, la grosse montre d'argent de Frédéric II. — Un fauteuil et une chaise, de hêtre peint en vert.

NAPOLÉON. *(Il entre dans sa chambre avec Marchand. Il se déshabille très vite, en jetant à terre, au hasard, les vêtements que Marchand ramasse. Marchand lui tend aussi ses vêtements de nuit.)* — Allons !... vite !... maladroit !... *Il le bourre et le pince. Quand il a le torse nu, — un torse gras, à la peau glabre et d'un blanc jaunâtre, — il se frotte les bras et la poitrine avec une brosse rude. Il la passe à*

Marchand pour que celui-ci frictionne les épaules et les reins.) Eh bien ! as-tu peur ? Allons !... fort !... comme sur un âne !... *(Enfin, Marchand le lotionne avec de l'eau de lavande.)*

MARCHAND. — Je suis obligé d'avouer à Votre Majesté qu'il n'y aura bientôt plus d'eau de lavande.

NAPOLÉON, *haussant les épaules.* — Ne crains rien : le Prince régent, mon bon frère, y pourvoira... *(Il se couche, mais, à peine couché, s'agite et se retourne dans son lit. Il maugrée :)* Ah ! que ce lit est mal fait !... Je t'ai pourtant dit de bien me border !... *(Marchand le borde, range les objets, etc. Il ne sort pas. Napoléon lui crie :)* Va-t'en ! je n'ai plus besoin de toi !... *(Puis voyant la confusion et la tristesse du bon serviteur, lui dit, d'un ton plus doux :)* Allons ! va, mon bon Marchand !... *(Marchand lui baise la main et se retire. — Un temps. Napoléon est couché. Mais il ne peut dormir. Il se lève, fait quelques pas d'un air las et abandonné. Il apparaît alors vieilli, découragé, malade. Il vient s'étendre sur le canapé du salon. — Un temps. — Il s'écrie douloureusement :)* Ah ! dormir !...

(Mais on entend, dans le jardin, des pas nombreux et cadencés qui se rapprochent : c'est une patrouille anglaise. Elle s'arrête devant la maison. Napoléon se redresse. La sentinelle échange le mot d'ordre avec l'officier. Et tandis qu'accroupi sur le canapé, les yeux écarquillés dans l'ombre, Napoléon regarde et écoute, le rideau tombe, lentement.)

CAMILLE VERGNIOL

L'ASSOCIÉE

— DEUXIÈME PARTIE —

I

Michel dînait à six heures, par ordonnance de papa, afin qu'il pût se coucher à neuf, digestion faite. *Fräulein* surveillait son repas, auquel madame Tellier ne manquait pas d'assister. Ce soir, comme tous les soirs, le petit ne parlait que de M. Mariage, son maître, qu'il adorait. Cependant Geneviève dépouillait le courrier. Albert lui confiait ce soin : il détestait ouvrir ses lettres et les lire, affirmait que les gens ne vous écrivent jamais pour votre agrément, mais dans leur intérêt.

Trente enveloppes provenaient d'une agence dont l'office est de découper les articles où figurent les noms de ses abonnés. Depuis une semaine, chaque courrier était encombré de « coupures ». Après Paris, après la province, c'était l'étranger — *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, *Imparcial*, *Haarlems Dageblad*, *Novosti* — qui commentait, dans des termes généralement identiques, cette étude que Tellier avait donnée à une revue à la mode et qui avait déclenché tous les bavardages.

Avec les notes et les dossiers de son mari, occupé à de plus graves recherches, Geneviève s'était amusée à tourner cet article de vulgarisation, à y résumer en tableaux saisis-

1. Voir la *Revue* du 1er août.

sants et pittoresques les ravages de la phtisie pulmonaire. Le docteur avait lu, approuvé, biffé un détail puéril, rectifié un mot impropre. L'étude, signée Albert Tellier, s'intitulait : *La tuberculose assassine*. Était-ce l'attrait d'une matière toujours actuelle, l'effet d'un titre « raccrocheur », le hasard d'une semaine vide d'événements, ou l'amicale complicité de divers journalistes ? La chronique parisienne s'était emparée du sujet, et, après elle, la presse de l'Europe signalait le sensationnel article, c'est-à-dire que ses correspondants de Paris, séant pour la plupart dans un vieux cabinet de lecture du passage de l'Opéra et dans un café du carrefour Drouot, avaient détaché et expédié le même alinéa, — d'abord cité par *l'Époque*, — où Geneviève calculait d'une façon un peu saugrenue, mais presque plausible, le *coût* de la tuberculose : « On peut approximativement poser qu'un citoyen français, un homme civilisé, rapporte à la société, par son intelligence et son travail, dans une vie moyenne de 40 ans, une somme de 25.000 francs. Or il meurt chaque année en France, par la seule tuberculose, environ 150.000 personnes. Sans parler des deuils, de la dépopulation et de la défense nationale, la perte matérielle va donc de 3 à 4 milliards par an : et cela double, tout juste, le budget des dépenses du pays. N'est-ce pas effrayant ? »

Le raisonnement était assez baroque, mais l'univers le trouvait typique et l'imprimait à l'envi, y compris l'interrogation finale : *Ist es nicht schrecklich* ?... *Is it not terrible* ?... *Non fa stupire* ?... *No es espantoso* ?... Si bien que le méchant papier, de banalité accorte et pimpante, avait mieux servi la notoriété d'Albert Tellier que dix probes années de clinique. La marquise Amblimonte-Cecci, curieuse de capter toutes les notoriétés récentes, l'avait, pour ce soir même, convié à dîner. L'invitation ne concernait pas madame Tellier, et Albert avait eu la gentillesse de la décliner, ou plutôt il l'avait acceptée, mais il était convenu qu'il s'excuserait à la dernière minute, prétextant des devoirs professionnels.

A sept heures, Albert rentra. Geneviève s'enquit si, au moment convenable, il n'avait point omis de prévenir de son absence la marquise Amblimonte.

— Je ne l'ai pas oublié... je ne l'ai pas encore fait. D'ail-

leurs, il est temps de faire porter un mot par un domestique. Je voulais te consulter auparavant.

— Sur quoi?... puisqu'il était entendu...

— Voici. J'ai vu Dieulegard, tout à l'heure. Il dîne chez madame Amblimonte. Il m'a dit : « Vous verrez votre maître Zamboni, qui est charmé de vous rencontrer... » C'est Zamboni qui présidera, en septembre, le congrès de Turin.

— Alors?...

— Alors, c'est tout... Remarque qu'il m'est parfaitement égal de connaître le professeur Zamboni. Tu sais que je me moque des grands manitous. Mais, puisque nous allons à Turin, il est peut-être intéressant d'entrer en relations amicales avec le président... Du moins, j'ai craint que tu ne fusses de cet avis et que tu ne me reprochasses de m'être dérobé par légèreté à une entrevue assez utile.

— Si tu juges correct d'aller dans le monde sans ta femme, ne te gêne pas!...

— Je me gêne si peu que nous allons dîner tous les deux au Café des Ambassadeurs... Nous entendrons des tourlourous plus amusants que Zamboni.

Tellier cherchait, à la quatrième page de son journal, le programme des cafés-concerts. Il rayonna :

— Yvette!... Nous aurons Yvette!...

Geneviève mollissait devant la hâte du consentement.

— Qu'est-ce que tu aimes mieux?

— J'aime mieux Yvette.

Il sonna le valet de chambre, écrivit les lignes nécessaires pour se dégager. Elle lut le billet, mais ne se décida pas à l'envoyer. Elle pria le domestique, qui l'attendait, de revenir dans cinq minutes. Tellier grillait une cigarette sereine. Détaché de la résolution qu'on prendrait, docile par avance à s'y conformer, il s'était fait un visage indifférent et irresponsable. Dès lors Geneviève était acculée à l'alternative la plus généreuse. Elle déchira la lettre :

— Vas-y!

Dans sa chambre de toilette, où elle l'avait accompagné, il parodia l'héroïsme de comédie : « Et maintenant, va te battre! »

— Je ne plaisante pas. Une fois n'est point coutume, mais il n'est pas sage de déroger à une habitude fondée sur le

sentiment de la dignité... Tu imagines que je n'aurais pas pris un vif plaisir à ce dîner et que je ne redoute pas qu'on t'y enlève! Mais, en ignorant ta femme, la marquise Amblimonte te traite en petit garçon. Crois-tu qu'elle négligerait madame Pellerat ou madame Bachelin?

— Elle négligerait.

— Quel est ce genre d'inviter les maris sans leur femme?

— C'est le genre d'une vieille dame, à qui, eu égard à son âge, à son nom, à son rang et à son esprit, la société tolère cette excentricité égoïste: la compagnie des femmes l'ennuie, elle l'évite.

— Tu oublies qu'elle reçoit mademoiselle Eslande.

— Elle excepte les artistes.

La courtoisie de leurs brèves répliques allait tourner en aigreur: Geneviève le sentit, elle se tut. Albert concentrait sa pensée sur l'insertion des boutons d'une chemise. Madame Tellier lui trouvait le visage trop simple et trop ouvert des jours où il était le plus impénétrable. Sans erreur, elle le présuma content. Elle ne doutait pas qu'il goûtât quelque allégement de n'être pas retenu à la maison et par sa femme. Il était dispensé d'un sacrifice. Tandis qu'il luttait avec les petites perles et les boutonnières plus petites, elle le devinait heureux de la fugue, enchanté du « lâchage », guilleret de l'école buissonnière.

Tellier achevait sa toilette, la vérifiait au miroir, lustrait sa moustache au peigne humecté d'ambre; puis, comme Geneviève observait son scrupuleux apprêt, il jeta au hasard quatre coups de brosse dans sa tignasse:

— Ça ne fait rien... ça ira comme ça...

Elle l'aimait. Elle le trouvait beau. Il tourna autour du col l'adroit nœud d'une mousseline blanche à pois. Il endossa son frac. Parce qu'il allait sortir sans elle, il sembla à Geneviève qu'elle ne l'avait jamais vu en habit. Sa robe de maison un peu flétrie, mais qu'elle conservait pour plus d'aise, lui parut misérable. Elle-même crut vieillir. Elle comprit l'amertume des mères qu'embrassent les fils au départ vers des lumières, vers l'inconnu. La différence de leurs costumes, à lui et à elle, signifiait entre eux un écart soudain. Elle craignit qu'il n'éprouvât le sentiment réciproque et qu'il

ne s'y complût. Oui, sous sa déférente douceur, il couvait la joie, peut-être mal consciente, de l'humilier. Parbleu ! sa bonne grâce, son « gentil-garçonnisme » la traitait de plain-pied. Mais les gens — qu'y faire? — établissaient une distance entre l'homme de valeur et son aimable compagne. Les gens restaient stricts dans leur justice...

Tellier était prêt. Le frac lui allait bien. Il l'amincissait. Elle se voyait, à croppetons, sur un fauteuil trop bas. Le chantonnement machinal, qui depuis une heure l'obsédait, il l'assourdit, puis l'arrêta un instant avant le baiser de l'antichambre et le mot d'affectueux agacement sur la pensée qu'elle dînerait seule...

Seule, elle dîna. Sans colère, elle s'étonnait d'être frustrée. Pourquoi la privait-on de le suivre et de le voir parmi les faveurs dues à son talent? Le monde lui parut sot qui, dans l'association, n'accorde à la femme, même intelligente, qu'un rôle occulte et bas, qui ne lui attribue que les plates astuces, les secrètes manigances, l'intriguette vile. Ah ! qu'elle eût de bon cœur envoyé Albert auprès du professeur Zamboni s'il avait seulement protesté contre la niaiserie d'autrui ! Mais non ! l'humaine naïveté d'Albert acceptait les atouts, l'abandonnait à son jeu de dupe. Elle avait, pour seulement le seconder, dédaigné des succès personnels, négligé la camaraderie de ses amies... Après cela, le geste était trop cavalier de la baiser au front et de s'en aller briller devant des marquises spirituelles.

Son dîner fut bref, étant solitaire. Elle pianotait sur la nappe, faisait bon visage, regardait à la dérobée le valet qui la servait, redoutait qu'il ne la plaignît comme la veuve de l'époux que la renommée lui enlevait.

II

Quatre heures. Geneviève attendait Henriette Caudry, sa médiocre et châtaine amie. Ensemble elles iraient chez madame Bachelin. Jusqu'à l'arrivée d'Henriette, madame Tellier feuilleta une comédie. Un personnage y agitait avec autorité.

enfantillage et brio toutes sortes de philosophies féminines. Geneviève lisait cette réplique : « Une fois mère, le secret est bien simple pour être heureuse : sois mère avant tout. » Elle ferma le livre et gagna la chambre de Michel : M. Mariage, le professeur, se leva à son entrée. Elle le pria de poursuivre sa leçon dont elle venait prendre une petite part. Il commençait de donner au garçonnet quelques notions des figures. Sa main gauche tenait un bloc-notes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un volume.

— Bien... Montrez-moi, maintenant, une surface... Bien... Une autre... Bien... Et comment appelez-vous la rencontre des deux surfaces ?

— Une ligne.

Madame Tellier admirait l'intelligence claire, déjà nette comme la bonne balle rasée à la tondeuse. Le petit se tenait droit et sain dans son complet de matelot.

Elle lui présenta un papier qu'elle avait plié en triangle :

— Et cette figure, comment l'appelles-tu ?

Mais le jeune Michel protestait contre l'intrusion, frappait la table de ses petits poings :

— Laisse-nous, maman, tu ne sais pas... laisse dire M. Mariage :

Il est vrai que M. Mariage lui inculquait ces notions abstraites avec une patience, une douceur et une ingéniosité admirables. Il était né pédagogue. Autrefois, tandis qu'il suivait des conférences de la Sorbonne, il avait connu Albert Tellier au quartier latin. Une séduction mutuelle avait rapproché l'élégance de Tellier et la simplicité de Mariage. Pourvu de rentes légères, Mariage, bien qu'il possédât des clartés de tout et qu'il eût pris l'agrégation d'histoire après celle des sciences naturelles, n'avait nulle goût pour la machine universitaire, nulle envie de répéter chaque année le même cours jusqu'à sa retraite comme un percheron d'omnibus recommence la même course jusqu'à sa réforme. Toujours il avait caressé le rêve de mener à bien, du début au terme, une ou deux éducations, de façonner quelques adolescents bons et harmonieux. Tellier, en temps opportun, s'était souvenu de cette vocation. Un matin, il s'était mis en quête du

savant, l'avait déniché à l'École des Hautes Études où il s'amusait à apprendre le copte, et lui avait confié Michel, à qui Mariage désormais consacrait sa vie avec une abnégation de mariste. Tellier, qui se piquait d'humanisme, le comparaît à l'offrande que Brutus portait dans le temple de Delphes, à ce bâton qui semblait de bois grossier, mais qui était fourré d'or fin. Sous ses airs bourrus M. Mariage cachait toute science et toute vertu. En voyant l'enfant qui aimait ce maître et dont le frais esprit se dépliait sous ces mains dévouées, Geneviève remerciait Dieu pour l'envoi du docte Samaritain. Elle-même donnait à son fils l'exemple de l'honneur, de la simplicité, de la bonne grâce ; mais elle estimait inutile sa collaboration précise à une culture si parfaite et elle se fût jugée presque ridicule d'y vouloir ajouter « son grain de sel ». Cependant elle se rappelait le mot du psychologue : « Sois mère avant tout. » Madame Tellier ne demandait pas mieux. Mais exercer sa maternité sur ce petit corps solide, sur cette petite âme droite, qui poussait comme une jeune arbuste dans un terrain riche, c'était tout de même, à trop peu de chose près, une sinécure.

On avait saisi la différence du losange et du carré quand Geneviève s'éclipsa pour recevoir madame Caudry. Bientôt la voiture emporta les jeunes femmes chez les Bachelin, vers les rues neuves des Ternes où s'élevaient des immeubles déjà splendides parmi des terrains encore ignobles. Le chemin était assez long et madame Tellier n'avait guère à dire à sa voisine. Elle regardait Henriette Caudry, son éternel sourire d'affabilité modeste et heureuse. Comment celle-là organisait-elle son bonheur ? Elle n'avait pas d'enfants. Elle n'avait pas d'amant. René Caudry était un politicien de talent, d'ambition, même un joli garçon et un cœur aimable, mais qui aimait partout sauf chez lui. Geneviève s'effarait sincèrement de la solitude d'Henriette, et surtout de son humeur égale, douce, reposée, satisfaite de quelle illusion ? Elle tenta une question :

— Tu ne trouves pas qu'on s'ennuie, ce mois-ci ?

— Comment s'ennuyer ? On ne fait rien, mais on est accablé d'affaires et de corvées : regarde cette liste pour

aujourd'hui. Voilà six visites indispensables. Et je dois aller au ministère de la Marine, où vend ma belle-sœur. J'ai un essayage à six heures chez Doucet. On n'a pas le temps de répondre à une lettre. On n'a pas le temps de penser...

C'était rigoureusement vrai. On n'avait même pas le temps de pleurer. Inutile de chercher d'autre explication au geste affairé et amusé de toutes les Henriette Caudry. Geneviève appréciait une providentielle et consolatrice et sédative bienveillance dans le train rapide de la mondanité. Une hygiène éperdue, un régime apte à étourdir les âmes dans l'ennui y était, eût-on dit, décidé par mille solidarités : qui s'ignorent, choisi par un instinct commun. Geneviève y pressentait une manière d'assurance contre la torpeur et contre l'angoisse. Ce n'est pas sans raison qu'on se hâte de sourire de tout. Il y avait peut-être une sagesse continue dans tant de courtes folies...

Le professeur Bachelin avait été et restait pour Tellier un maître paternel, assidu, charmant, et la gratitude de Geneviève ne négligeait pas madame Bachelin. Elle ne manquait jamais un de ses mardis, elle en savait par cœur les personnages familiers. Elle retrouvait ici avec joie le visage kalmouck, bellement carré, les grands yeux, verts et vifs, de madame Pellerat. Vieilles et puissantes camarades, madame Pellerat et madame Bachelin possédaient les mêmes amies et, pour ainsi dire, la même cour. Seule la menuaille différait : là, femmes d'avocats sans cause encore, de sous-chefs de cabinet, de petits auditeurs ; ici, femmes de médecins de quartier, d'assistants, d'agrégés éventuels. Mais « l'état-major » pareil des deux amies, Geneviève, qui le voyait, les vendredis, chez madame Pellerat, le revoyait, les mardis, chez madame Bachelin. C'était Fanny Cosset, « Cossette », toute blonde et ingénue, entre deux rendez-vous. C'était la femme du chirurgien, la belle madame Filsjean, bientôt quinquagénaire, et sculpturale toujours, ornement indélébile de l'Élysée et de la République, maintenue, semblait-il, sans limite d'âge dans les cadres de l'activité, — d'une activité d'ailleurs toute plastique, car, glaciale de tempérament et passionnée de sa seule beauté,

madame Filsjean avait été vertueuse. — On le savait. Et quelques hommes de sens éteints, mais d'imagination brillante, l'avaient courtisée durant un quart de siècle. Certains soirs, elle semblait encore admirable; d'autres jours, le ridicule la vainquait. Peureuse, indécise, entre la gloire et la décrépitude, elle surveillait son port, parlait peu, approuvait avec des clins d'yeux et des monosyllabes de poule. — C'était Caverlochère, le grand accoucheur, confondu en grâces auprès de madame Tellier pour la réclame que sa célébrité espérait quand même des « Causeries du Docteur ». C'était la bonne Marie Broutet, l'aigre Sophie Thirion, l'anodine Henriette Caudry. C'était surtout madame Brown, notable et décisive, curieuse par la supériorité qu'elle accordait aussitôt et sans contradiction possible à tout ce qui la concernait : ses fournisseurs, ses chevaux, ses enfants, son hôtel, son divorce, son procès.

Toutes ces femmes, Geneviève les avait pratiquées de longue date, mais elle s'appliquait à les connaître mieux : depuis les paroles échangées tout à l'heure avec Henriette, elle essayait de suivre respectueusement divers bavardages derrière lesquels il y avait peut-être du souci qui s'étourdit, de l'envie, du désespoir. Pourquoi ne s'amuserait-elle pas, comme les autres, avec des turbulences et des pépiements? A part Cossette, envolée déjà, ainsi qu'une merlette amoureuse, ces femmes étaient honnêtes et la valaient bien. Des frivolités médiocres, renouvelées, innombrables, suffisaient à occuper les années de leur vie. A leur imitation, il était loisible de « se distraire ». Le jeu manquait d'ampleur, mais il était modeste et semblait sûr. Geneviève s'approcha, avec toute sa bonne volonté. Elle écouta : madame Filsjean et deux pintades sans importance complimentaient madame Brown sur l'agrément de sa dernière soirée. Les pintades picoraient encore leur plaisir. La comédie les avait particulièrement ravies. Elles en célébraient l'auteur. Sur quoi, madame Brown arrêta leurs mercis pour se féliciter soi-même plus congrûment. La pièce était de son cousin Guy, qui collaborait à toutes les revues du cercle. L'actrice et les deux acteurs qui l'avaient interprétée appartenaient à l'Odéon, y tenaient des emplois sérieux. L'ouvrage serait, ce printemps, représenté à la Bodinière.

Les directeurs de plusieurs grands théâtres avaient sollicité le cousin Guy. Mais, judicieusement, il refusait d'être joué en lever de rideau, pour l'amusement des ouvreuses ; personne n'arrivait plus au théâtre avant la grande pièce.

— C'est qu'on dîne trop tard, — nota madame Filsjean.

— On dîne de plus en plus tard, — approuva une pintade anonyme.

Sur l'heure des repas chacune dit son mot. Madame Thirion marquait pour la mode un dédain où il y avait de l'hostilité rurale et de l'ostentation miséreuse : son Charles exigeait la soupe servie à sept heures, comme au pays, chez le père. Caverlochère renchérit : son oncle, médecin de Louis XVIII, s'attablait au dernier coup de cinq heures. Au contraire, les pintades assuraient leurs maris si occupés qu'elles ne dînaient jamais avant huit heures et demie. Madame Brown résuma la situation :

— Bientôt on ne dînera plus, on soupera.

Enveloppée dans l'ineptie des verbiages, Marie Broutet jetait vers Geneviève des regards de détresse timide. Mais la matière n'était pas épuisée. Madame Caudry découvrit un autre point de vue : le dîner tardif augmente les heures utiles de l'après-midi trop court. Mais, à propos, elle s'oubliait dans le plaisir de la conversation : elle n'avait que le temps de filer à sa vente du ministère de la Marine. Une personne qui n'avait rien dit se souvint de la même obligation : elles feraient route ensemble jusqu'à la rue Royale. Après leur départ, on les plaignit. Vraiment, la bienfaisance devenait agressive. Ce n'était que comptoirs, kermesses et tombolas. Certes on vénérait madame Lesne, mais elle n'était pas raisonnable. D'ailleurs, il y avait abus partout : ainsi, à Cabourg, où madame Brown se rendait avec ses enfants pendant les deux mois de leurs vacances, les préparatifs d'une fête de charité duraient trois semaines : or on ne connaissait que cinq ou six indigents dans la commune. La femme du docteur Lecouvey confirma le fait : elle aussi passait l'été à Cabourg. Dès lors la question des villégiatures était posée. On la vida. Presque toutes ces dames eussent aimé mieux la grasse campagne de la Normandie ou de la Touraine, des champs à perte de vue, avec des bois, bien

entendu, et un peu d'eau. Malheureusement, personne ne pouvait opter selon son seul agrément. Il fallait attendre les congés scolaires, s'arranger avec les loisirs des maris, réserver vingt et un jours pour les eaux. En somme, la plupart se contentaient des plages de la Manche. Le sable, après tout, était encore ce qu'on avait trouvé de meilleur pour les enfants. Les chéris s'y roulaient, comme des canards dans la fange. — Une dame agitait son *plum-cake* dans la tasse de thé pour mieux figurer le barbotage de sa progéniture. — Aussi, à la mer, était-ce un meurtre, selon madame Brown, que de vêtir ses petits avec élégance et que de les contraindre à des soucis de propreté. Elle n'admettait que la toile « bleu marine ». A son sens, les grandes personnes eussent été bien inspirées d'observer pareille simplicité. La mode de l'année, les jupes à traîne étaient, aux champs et aux plages, souverainement inconfortables. Elle ne s'y soumettait pas. Avec madame Lecouvey, elle prenait jour pour la conduire chez sa couturière, qu'elle avait asservie à la rigueur de son goût.

Séance tenante, d'autres rendez-vous furent pris. Il était tard, on s'allait séparer, et une singulière inquiétude se peignait sur les visages : « Quand se reverrait-on ? » On se reverrait, le lendemain, au jour d'Henriette Caudry. Les Lecouvey et les Filsjean se rencontraient le soir même, à l'Opéra. Les autres personnes, avant de partir, se promirent des « petits bleus », des coups de téléphone.

Orgueilleuse, apitoyée et interdite, Geneviève les écoutait comme elle n'avait jamais fait. D'ordinaire et sans préméditation, elle se dérobait au commérage général, gagnait un petit coin avec une amie chère comme madame Pellerat, comme Marie Broutet, avec qui l'on pouvait doucement parler et même se taire. Aujourd'hui qu'elle s'était installée au centre de la volière, la misère du ramage l'épouvantait. En vérité, à ces grandes niaises elle préférait Fanny Cosset et ses farces. Car telles jacasseries ne se justifient que pour dissimuler de joviales intrigues. Autrement, leur insipidité est à peine tolérable. Geneviève s'étonnait que ces femmes ne succombassent point à l'intoxication par l'ennui. Mais non, elles semblaient mithridatisées, elles semblaient presque joyeuses.

Tout à l'heure, elles ressassaient leur soirée de la veille; demain, elles commenteront leur thé d'aujourd'hui. C'est sûr, les rendez-vous sont pris; tout est prévu pour l'enchaînement des vaines paroles sans solution de continuité : elles se sont garées d'un jour de solitude, d'un instant de vie intérieure...

III

M. et madame Bachelin n'organisaient plus de réceptions. Ils étaient gras, l'un et l'autre, redoutaient l'effort mondain et la cérémonie. Mais leur table succulente, presque chaque soir, s'ouvrait à quelques amis. Ainsi traitaient-ils M. et madame Pellerat, Albert et Geneviève Tellier, et François de Noyelles, le frère de madame Bachelin, encore galant et assez spirituel.

Écœurée des papotages de l'après-midi, madame Tellier fut tout heureuse que M. de Noyelles, après le dîner, s'assît à côté d'elle. A peine s'asseyait-il un peu trop près : c'était chez lui attitude et habitude, et l'on n'y prenait pas garde. Geneviève avait quelque confiance en son esprit. Elle lui conta ses impressions de l'heure précédente, le bruit des caillettes en liberté, la flagrante inutilité de leurs ébats.

— Je vois ça d'ici, — dit M. de Noyelles. — Des femmes assemblées ne parlent guère que de babioles et en parlent souvent sans grâce. Elles ne recouvrent leur finesse que dans le tête-à-tête et pour la confidence.

Madame Tellier se disait honteuse de l'infériorité de son sexe et des billevesées dont il bruissait. Sûrement, dans le fumoir, on était moins sot. François de Noyelles le contestait, autant pour montrer de la courtoisie envers l'interlocutrice que pour exprimer aux autres hommes une pitié dédaigneuse et douce. Mais Geneviève s'attachait à son idée.

— Ne niez pas. Les propos des pires oisifs valent cent fois mieux. Du moins discutent-ils, quelquefois avec tact, de politique ou de sport. Ils rapportent les anecdotes de leurs cercles. L'art joli de l'escrime les intéresse. Il y a des gourmands : l'analyse subtile d'une venaison ou d'un vin est

amusante. Enfin la plupart des hommes travaillent, s'instruisent des gens ou des choses, échangent les renseignements acquis. Et puis ils fument, ce qui facilite le bienfait du silence.

— Ils parlent aussi des femmes, — interrompit Noyelles, avec un sourire navré, — et ils en parlent bien pauvrement.

— Ils en parlent à leur goût, avec grossièreté, je le concède. Vous voulez dire qu'ils parlent de la « fête » et des filles. C'est peut-être plus intéressant que de répéter des sornettes sur la mode des traînes, sur l'heure des repas, sur les avantages des bains de mer comparés à la campagne... Remarquez que je ne mentionne pas les médisances, parce qu'on ne se les permet point devant madame Bachelin ou devant madame Pellerat... Sincèrement, des femmes assemblées, des femmes en visite, ne savent que se dire. Et celles qui par hasard touchent à des matières telles que la politique, la science ou l'art paraissent aussitôt ridicules, singesses, désexuées. C'est comme si elles allumaient un gros cigare... Je vous jure qu'elles ne doivent parler de rien ni penser à rien. Quelle sottise ! Quelle misère !

— Vous exagérez, chère madame. Elles doivent penser, et à des objets fort captivants. Mais c'est grande prudence à elles que de garder le mystère sur leurs jolies méditations. Ne croyez pas qu'elles soient vraies dans ces réunions si fades : elles ne deviennent naturelles que dans leurs beaux secrets. Cela seul compte, et cela seul suffit pour annuler toute revendication, comme toute plainte du féminisme. Il n'y a que les créatures disgraciées qui puissent se juger lésées et souffrantes. Mais chaque femme désirable, vous le savez mieux que personne, chaque femme aimée emplit une pensée masculine et la régit. Qu'importe que les hommes semblent accaparer l'agrément, le savoir et la puissance, puisqu'ils sont en réalité soumis au bon plaisir qui volète dans les petites têtes ? Voilà votre force clandestine. Ne le racontez pas aux féministes mégères et bossues. Seule, la laide est pauvre. Mais la beauté mène le monde, puisque chacun des hommes est dominé par son caprice. *Trahit sua quemque voluptas* !... Pardonnez la pédanterie... Du reste, le mot a sa traduction profane et même triviale : « Chacun suit sa particulière ! » Il est honnête, en

retour, que les femmes gardent pour leur servant toutes les grâces qu'elles ont dans l'esprit. C'est les lettres d'amour : la plus nice des poupées en a fait qui sont des bijoux...

Noyelles fermait les yeux à demi comme s'il remuait dans sa mémoire des cartons pleins de billets ingénieux, parfumés et suaves.

— Vous, vous devez écrire divinement, avec la sagesse tendre et la clairvoyance gaie d'une petite princesse de Ligne...

Madame Tellier ne connaissait pas la « petite princesse de Ligne ». Mais l'hommage lui agréait. Elle éprouvait un plaisir délicat et vif dans la compagnie d'un homme qui avait de la culture, de la finesse, le goût évident des femmes. Depuis bien longtemps, et jusqu'à la veille, jusqu'au dépit mélancolique de ce dîner Amblimonte, Geneviève n'écoutait pas d'une oreille sympathique la libre parole des hommes. Épouse-amante, sa vertu, qui était spontanée et non délibérée, voyait dans la satisfaction prise par d'autres à ces tête-à-tête quelque chose comme une trahison platonique. Tel jeu pouvait aider les personnes frivoles dans leurs recrutements. Il lui semblait, pour les femmes loyales, ou vain ou irritant. Cependant l'assiduité de M. de Noyelles lui valait, ce soir, tout ensemble et sans qu'elle le démêlât très clairement, un repos après les sottises subies l'heure d'avant et une revanche sur le dîner chez la marquise, sur ces dialogues de la veille auxquels on ne l'avait pas conviée.

Francis de Noyelles, avec sa fatuité subtile, en prenait avantage. Il glissait le compliment direct, inclinait le dialogue au flirt...

— En somme, qu'est-ce que vous appelez le *flirt* ? — demanda Geneviève à Noyelles, qui avait prononcé le mot.

— Le *flirt*, mais c'est votre question même qui n'est pas posée à haute voix... Le *flirt* commence à l'isolement. Flirter, c'est, pour un instant, se séparer, à deux, de l'univers... Un homme et une femme « flirtent » dès que, au lieu de commenter autrui, ils s'appliquent à se faire mieux connaître l'un à l'autre, dès qu'ils parlent d'eux-mêmes, dès qu'ils se disent mutuellement leurs sentiments, dès qu'ils se penchent ensemble sur leurs cœurs, dès aussi qu'ils y jettent des petits cail-

loux, pas très pointus, pour regarder, comme dans une onde, l'émoi de quelques houles... Essayons... Je m'appliquerais...

Madame Tellier haussa ses belles épaules. Elle ne s'indignait pas. Elle appréciait, plus qu'elle ne l'eût supposé, le brillant que Noyelles mettait dans sa diction et dans ses phrases, l'image de fierté irréprochable qu'il voulait suggérer de lui-même. A sa délicatesse elle tendit un piège :

— Dites-moi, est-ce que Cossette écrit bien?

— Cossette n'écrit pas, elle vient se faire lire. C'est même un livre de cabinet de lecture. On déchiffre les fossettes de ses hanches...

Il était tombé dans le trébuchet. Une brève indignation suffit à redresser l'âme flexible de Geneviève. Par cette causerie trop abandonnée elle sentait qu'elle se rapprochait d'une Fanny Cosset. Pauvre Cossette! Si Noyelles ne l'avait pas aimée, de quel droit l'abaissait-il? Et comme il était pire, s'il l'avait aimée!... Les fossettes de ses hanches!... La voix de madame Tellier se durcit :

— Comment le savez-vous?

L'autre se rattrapa en badinage :

— Ça se lit dans ses yeux...

Il tenta de reprendre les fines fadaises. Geneviève ne l'interrompait pas, parce qu'elle ne l'écoutait plus. Elle entendait seulement la voix roucoulante et sa mémoire inindulgente maintenant lui rappelait une paire de coulombs, jadis, à la Malaguette, qui avaient fait leur nid sous sa fenêtre et dont on avait dû se débarrasser, tant leur musique vous crispait à la longue. Elle regardait exactement Noyelles, voyait le *clubman* vieux bientôt et froid, ne s'échauffant que pour ce sport de cabotinage; elle voyait ses lèvres minces et sèches, égoïstes et économes, qui démentaient la générosité de ses beaux yeux. Elle se souvenait des propos de Thirion sur son avarice, et qu'il mangeait dans le monde afin d'économiser l'écu d'un repas au cercle. Pour ne pas compter comme bouche inutile, oui, pour payer son dîner, il s'était accoutumé à faire la cour aux dames, après le café... Geneviève se contenait pour ne pas rire : elle l'arrêta gravement :

— Vous, je ne serai certaine que vous aimez une femme que quand vous vous serez ruiné pour elle!

Noyelles était assez délié pour l'apercevoir lointaine et moqueuse. Il déplora sa vilaine imagination. Il rétorqua : il n'y avait que les amoureux médiocres qui fussent capables de se ruiner ; la misère crée des soucis où se gâche et s'use la pensée d'un amour unique. L'amant dévoué ménage sa fortune pour sauvegarder l'indépendance de sa passion...

Geneviève s'amusait franchement.

— Et, après avoir, si bien compris ce que doit être la bonne fortune, il achève ses jours marqués de pierres blanches et roses, blondes et brunes, dans de solides conseils d'administration...

— Pas d'ironie, chère amie ! jamais d'ironie dans le flirt ! Il ne faut pas se moquer... Il faut se comprendre... Permettez-moi de vous comprendre, de vous faire un grand et déférent compliment : vous êtes une mauvaise « flirteuse ». Vous êtes trop parfaite et, je n'en doute pas, trop aimée, pour apporter dans le sport autre chose qu'une curiosité narquoise, tout au plus les boutades d'une sensualité nerveuse et, par hasard, dépitée...

M. de Noyelles, qui ne s'affligeait jamais de ne point aboutir, savait battre en retraite avant la minute du ridicule. Il se leva pour prendre congé, saisit la main de Geneviève et la porta à ses lèvres sèches, enfin il attarda sur elle son long et tendre regard. Il avait, dans le monde, une manière de donner ses yeux aux femmes qui pouvait signifier : « Vous savez que je vous aime toujours », ou : « Je me souviens comme nous nous sommes aimés... » De bon cœur, Geneviève l'aurait giflé. Mais Noyelles, soucieux de panser son amour-propre, avait trouvé sa phrase de départ, la ponctuait d'un index gamin et grondeur :

— Vous, comme on vous aimerait trop, si on n'aimait pas assez votre mari !

De quel droit mêlait-il son mari à ces équivoques bagatelles ? Tellier, à l'autre bout du salon de travail, était assis au bureau de Bachelin et à son côté : il accorda une main bienveillante, un peu dédaigneuse, à Noyelles, qui s'inclinait avec sa courtisane humilité. Elle rougit de plaisir, approuvant l'indifférence d'Albert à l'égard du phraseur. Déjà, il avait renoué la discussion avec

son maître : Geneviève aimait l'intelligence qui jouait dans ses yeux mordorés; elle voyait, sur les liasses de notes, sur les revues techniques, son geste léger, juste, démonstratif sans emphase, soulignant, elle le devinait, des raisonnements topiques, auxquels se rendait, avec un hochement de conciliation, l'autorité érudite et classique de Bachelin.

Elle appréciait la noblesse des deux hommes qui, dans les soirs où ils se délassaient des labeurs et des cliniques, pensaient avec ardeur, s'efforçaient encore à s'intruire, s'entr'aidaient pour mieux avancer dans une science généreuse. Ceux-là n'usaient pas leurs loisirs, comme un Abadie-Neuding ou un Thirion, aux dénigrements confraternels et malins. Albert, comme son maître, était un caractère : les idées l'émouvaient plus que les gens. Geneviève l'en admirait de tout son cœur passionné. A peine osait-elle se rappeler ses rancunes d'hier, la médiocrité de son chagrin à propos, non pas certes d'une fête, mais d'une corvée sociale qu'il avait dû accomplir sans elle. Quel enfantillage! Comment n'avait-elle pas sursauté d'une honte, s'abandonnant à ce qu'on appelle d'un mot vilain et qu'elle se prononçait en punition : le « cramponnage ». Et, dans le projet de s'étourdir aux nigauderies des péronnelles, dans l'essai plus proche d'amuser sa vanité aux discours d'un fat, elle reconnaissait à présent un mouvement plus vain encore, un tour mesquin, un esprit de vengeance inavouée et qu'elle n'eût certes pas osé s'avouer. Elle! Noyelles! Un *flirt*! Devant l'absurde image, elle s'humiliait...

Elle s'approcha de la table où madame Bachelin et madame Pellerat achevaient un besigue, moins pour occuper leurs pensées que pour distraire leurs doigts. Souvent elles s'arrêtaient, une carte en main, ajoutaient un souvenir à quelque histoire de jeunesse. Geneviève entendait des noms qui n'étaient pour elles que des mots illustres, mais qui, pour les deux femmes, étaient gros de mémoire : Gambetta, Dufaure, Gounod, Trousseau... Elles nommaient des morts, et leurs jeunesses à elles-mêmes était dès longtemps mortes. Elles avaient été belles épouses, et loyales, et bienfaisantes. Geneviève se jura qu'elle mériterait de leur ressembler. Et, l'une après l'autre, elle alla les embrasser, filialement.

La partie de besigue était finie : madame Bachelin attira près d'elle sa petite Geneviève. Elle lui confiait ses soucis. Ni Bachelin, ni elle-même, malgré l'apparent excès de leurs santés, n'étaient vaillants. Elle tremblait également de perdre son mari ou de lui manquer un jour. D'un premier lit, M. Bachelin avait un fils, fâcheux sujet dont on ne parlait jamais, dont on recevait quelquefois des nouvelles, aux soirs qu'une tristesse planait sur l'amicale et confortable maison. Auprès de ces graves chagrins, madame Tellier mesurait plus petites ses appréhensions dans la vie. Il lui était doux de compatir à la peine de sa vieille amie.

— Vous savez que Caverlochère, qui me croit savante, ou qui sait comme je vous aime, m'a parlé du rapport de M. Bachelin à l'Académie. Il m'a dit: « C'est un chef-d'œuvre, c'est beau comme du Claude Bernard. »

La femme du professeur serra les mains de Geneviève.

— Vous le lui répéterez : ça lui fera plaisir. Il n'a pas trop de bonheur...

Ses paupières fatiguées refoulèrent des larmes. Elle ajouta gaiement :

— Servons le thé, petite.

Madame Tellier offrit une tasse à M. Pellerat, installé devant un guéridon, avec un *magazine*, et qui prenait des notes. Depuis le dîner, l'incorruptible orateur approfondissait le rébus de l'*Illustration*. Il en avait élucidé des fragments, il inscrivait au fur et à mesure sur un petit papier les résultats de ses découvertes. Mais des morceaux essentiels demeuraient impénétrables. Les veines se gonflaient à son front obtus. Quand même, il serait le mari d'une présidente de la République, et de la plus belle hôtesse de l'Élysée. Geneviève, une fois de plus, contemplait madame Pellerat, l'énergie sereine de son œuvre, cette énergie exprimée par le menton si joliment carré. Ses yeux restaient jeunes dans la joie du devoir accompli en secret comme on satisfait un vice. C'était un grand modèle.

« Pourquoi serais-je moins patiente ou plus maladroite ?... »

IV

Marie Broutet s'amusait de l'hésitation de Tellier répétant :

— Je t'assure que la cité d'Orléans est une oasis très saine, pleine de verdure, et très « centrale. » Il y a même un jet d'eau. Tu devrais visiter l'appartement; nous ne découvrirons pas mieux.

— Je ne le verrai pas, — objectait Geneviève, — précisément parce qu'il est « central », ce qui ne lui confère une qualité que pour les commerçants du neuvième arrondissement. On abandonne le centre : c'est pour le fuir que nous déménageons. On n'habite pas plus une cité de la rue Taitbout que ce coin du boulevard Haussmann orné des contreforts de l'Opéra. Tout se tient, dans l'existence de gens raisonnables. Je sens et, en y réfléchissant, tu sentiras ce qu'il y a pour nous de discordant à demeurer dans l'agitation de ces quartiers. C'était sans inconvénient pour de jeunes mariés. Mais nous vieillissons, mon chéri, et il nous faut un logis définitif et qui nous ressemble.

La veille, en visite, mademoiselle Eslande avait annoncé à madame Tellier son prochain départ : elle était en train d'acquérir un hôtel avec un parc à Neuilly. Neuilly, l'Étoile, Auteuil, c'était une solution. Il y a deux écoles, avait songé Geneviève : la plus moderne, qui préfère l'ouest de la ville ; la plus classique, qui garde sa dilection aux avenues surannées, envahies de silence. Le reste — par exemple, cette Chaussée-d'Antin — n'a pas de style, pas de couleur, ou n'en a plus depuis la monarchie de Juillet et le second Empire. L'Ouest, tout neuf, sied au parisianisme récent d'une demoiselle Eslande et d'un M. Benoit-Barbet. Les rues de Varennes, de Grenelle, de Saint-Dominique séduisaient davantage la filleule du baron Heurtel. D'autres gens, il fallait le croire, partageaient ses opinions, puisque les maisons du centre perdaient de leur valeur.

— Pauvre boulevard ! — murmurait Tellier, — tout ça ne te rajeunit pas...

Geneviève citait les Bachelin, qui venaient de faire bâtir leur hôtel près de la porte Maillot, et les Pellerat, qui gardaient un logis charmant aux quais de l'île Saint-Louis.

Marie Broutet, étant à Geneviève une amie de confiance et comme une camarade de charge, avait parcouru à son intention le faubourg Saint-Germain. Elle avait trouvé, rue Vaneau, vis-à-vis la rue de Chanaleilles, un appartement aussi isolé qu'un hôtel, dans un immeuble de deux étages qui s'aérait aux jardins de l'ambassade d'Autriche-Hongrie.

— N'est-ce pas, — demandait Tellier, — l'hôtel Fontaine, celui du comte Fontaine, ton grand-oncle ?

— Non, — répondit madame Broutet, — c'est l'hôtel de Chauvry.

— Mais c'est le même ! L'oncle Fontaine, devenu quelque chose auprès de l'Empereur, avait reçu le titre de comte et l'hôtel de Chauvry, qu'il a, sur ses vieux jours, perdu au baccara... Heurtel m'en a souvent parlé : on l'avait mené, dans sa jeunesse, à la maison Louis XVI de la rue Mademoiselle, maintenant rue Vaneau.

L'idée de retrouver presque une maison de famille transportait madame Tellier. Marie Broutet dut l'y conduire aussitôt. En route, elle se souvint d'une objection : le loyer demandé était excessif. Mais le prix n'arrêtait pas Geneviève. Depuis deux ans, depuis la mort et l'héritage de M. Tellier le père, les ressources du ménage avaient triplé. Si, jusqu'à ce jour, on n'en avait pas augmenté le train, c'était pour ne point marquer une hâte d'user de la fortune venue dans le deuil.

Les deux femmes arrivèrent, rue Vaneau, à un lourd portail, flanqué de communs assez pauvres. La laideur du seuil plut à Geneviève : elle aimait que l'on cachât l'élégance de sa vie et détestait les «pignons sur rue». La porte franchie, on entrait dans le vaste rectangle d'une cour, au fond de laquelle s'élevait, trapue, la maison. La hauteur des fenêtres la datait du XVII[e] siècle ; mais elle avait dû être restaurée, il y a cent ans environ. Même, un assemblage un peu saugrenu de colonnes prouvait le goût déjà romain d'un émule de Soufflot. Marie Broutet expliqua : le propriétaire se réservait le rez-de-chaussée, qui avait, sur le côté, son entrée particulière. Au

premier étage à louer, on accédait par le grand perron auquel faisait suite un escalier.

— Tu regarderas la rampe ! ajouta Marie, qui ménageait ses effets.

C'était un chef-d'œuvre de ferronnerie, une dentelle de métal digne de Gouthière. On eût dit que cette rampe descendait dans un verger. Pas de fleurs ou de fruits dont sa rigide matière ne rendît les délicatesses, imitant les pampres de la vigne et ses nervures. Geneviève se retournait vers Marie avec un rire d'admiration complice. La rampe la décidait.

D'ailleurs les salons étaient hauts et vastes, avec les notables restes des somptuosités d'un autre temps. Geneviève déchiffrait le relief des boiseries aux dessus des portes, aux trumeaux des cheminées, à vingt panneaux attestant le goût d'un siècle pour la sculpture intime et son inclination vers les images flatteuses de la sensibilité, les flambeaux d'hyménée, les instruments de musique champêtre, les cœurs et les arcs et les carquois, et les paniers fleuris, et les outils de propret jardinage, les accessoires au complet d'une idylle de Salomon Gesner.

A la vérité, les appartements à coucher et les chambres de toilette étaient aussi de l'époque, c'est-à-dire trop simples. Mais le luxe du « confort » s'ajoute : il suffit de le commander et d'ouvrir sa bourse. Ce qui ne s'achète pas, ce que madame Tellier souhaitait et ce qu'ici elle trouvait, c'est la grandeur du décor, c'est la noblesse des aîtres dignes d'encadrer une destinée magnifique. Amusée d'abord, elle s'émouvait maintenant d'être abritée par le même toit que ce parent lointain. Son imagination la persuadait qu'elle recouvrait une demeure perdue.

Ensuite, avec Marie Broutet, cordial résonateur de ses enthousiasmes, Geneviève se rendit rue de Babylone, chez un loueur de voitures, fournisseur des douairières. Depuis leur mariage, les Tellier conservaient le même « locati » : un « service » quelconque, ni rapide ni confortable. C'était pour Geneviève une négligence à réparer dans le jour qu'elle était en veine de réformes. Pas plus pour une voiture que pour une demeure on ne se détermine au hasard.

— Mademoiselle Eslande qui s'en va habiter à Neuilly, à sa place, sur des terrains neufs, loue une « compagnie » et y attelle une paire de cobs de dix mille francs. C'est élégant en son genre, c'est pratique pour courir d'une répétition à un rendez-vous... Mais je ne vois guère les petits cobs de la cantatrice dans les écuries de la rue Vaneau...

Aux remises du loueur, madame Tellier distingua un coupé lourd dont la caisse était profonde. Elle se fit présenter les chevaux, adopta des hollandais d'encolure courte, d'allure épaisse et familiale. La « bouclerie » des harnais serait d'argent. On attellerait « à un ». Elle recommandait un siège à l'anglaise, large et plat. Car, tandis que mademoiselle Eslande, comme un boursier, avait deux chevaux et un cocher, madame Tellier préférait la correction d'un cheval entre les brancards et de deux hommes sur le siège.

Sa joie se raviva, le soir, à instruire Tellier des splendeurs de la rue Vaneau. Elle dessinait le plan de l'appartement, appuyait le crayon aux contours du salon carré qui serait le cabinet du maître. L'admiration dilatait sa tendresse. Il méritait cette demeure, il était le plus digne d'en habiter la noble beauté. Albert bénéficiait de l'émerveillement suscité par les ciselures authentiques.

— Je réalise un rêve, qui est un rêve juste. Tu vaux tellement mieux que les autres! Je ne te voulais pas dans une maison pareille à toutes...

Tellier subissait, content, l'amoureuse exaltation. Le projet relatif à la voiture l'interloqua un instant. Il redoutait les lenteurs des respectables dadas. Mais il s'en fut voulu d'abîmer la joie de Geneviève, l'approuva par des baisers, décida à part soi qu'il prendrait des fiacres.

Une idée le dérida :

— Veux-tu parier que Thirion ne prisera pas les boiseries Louis XVI?

— Aussi n'ai-je pas l'intention de les lui montrer tous les jours!

— Moi, sa vertu bougonne me divertit toujours... Et puis il nous aime de tout son cœur de hérisson.

— Tu veux dire que nous sommes en butte à son amitié

qu'on a pour sa carrière et celle qu'on en suggère aux autres, la propreté dans les vêtements comme dans les actes, tout, les domestiques que tu sais conserver, la voiture que tu sais choisir, la maison qui sera le cadre approprié à toi-même. C'est un ensemble qui vous fait une forteresse contre l'opinion publique. Tu négligerais quelquefois ces prudences parce que tu es très bon et que tu juges autrui à ton image, aussi parce que tu es un peu léger, un peu frivole, — ne dis pas non : ce matin, tu regrettais le boulevard ! — parce qu'il te reste quelque chose du carabin en béret, de l'étudiant bohème...

— L'amour est enfant de Bohême ! — voulut conclure Tellier.

Ils s'aimèrent. — Albert n'était pas fâché de mettre un terme à la dialectique où il discernait une justesse trop dénuée, tout de même, de désinvolture et d'imprévu.

Elle sollicita une affirmation explicite :

— Est-ce que je ne suis pas dans le vrai ?

Il certifia qu'elle était éblouissante de vérité :

— Brigadier, vous avez trop raison...

V

L'Association internationale de biologie avait perdu son trésorier, d'une mort subite et non involontaire, et le Comité de cette association avait levé sa séance en signe de deuil, — « et même en signe de ruine », ajoutait Thirion. — Ce malheur valait à Tellier deux heures de loisir imprévu : il grimpa la rue de Constantinople.

Par cette saison pluvieuse, il interdisait toute sortie à Poupette. Il la trouva enfouie dans un roman policier, un roman fait d'une liasse de feuilletons, prêt amical de la concierge.

A la vue d'Albert, elle poussa un petit cri de bonheur et se blottit câlinement dans ses bras. Il couvrait de baisers lents la peau transparente de son visage, et ses lèvres abaissaient les paupières de cendre mauve sur la nuit des yeux

trop grands, trop enfoncés et trop humides. Il s'alarma, mais la félicita de quelque couleur qui relevait le teint de ses pommettes. Pour l'auscultation, elle se dénuda ; sa gorge et son dos d'ancien modèle gardaient une jeunesse exquise. L'examen s'acheva dans des privautés amoureuses. Parce qu'il sentait plus atteinte la petite amie, parce qu'il croyait voir, aussi distinctement qu'à travers le microscope, les bacilles secrétant leurs poisons et ulcérant les cellules sous ces seins charmants, il voulait, trahi par son savoir et médiocre en son talent, lui dispenser, sinon le salut, sinon la force, du moins son apparence et cette ardeur, puissante et fugitive, hélas ! qui flambe aux transports de l'amour.

C'était un élan pareil de vaine, d'amère, presque de furieuse pitié, qui l'avait naguère rapproché de la jeune femme, alors qu'il ne se croyait attiré vers elle que par de légères curiosités. Elle avait, par morceaux, dit toute son anecdote, raconté sa liaison de trois années avec le jeune Roger Bonnard, le fils du banquier, par qui elle se laissait aimer sans entrain jusqu'au jour où dans sa poitrine s'avérait un mal invisible et sournois. Le petit amant la conduisait alors au vieil et sûr médecin de sa famille. « Voilà un confrère — pensait Tellier, dès qu'il sut la suite de l'histoire — que n'étouffe pas le scrupule du secret professionnel !... » Car, dès le lendemain de la consultation, la maman Bonnard faisait aviser par lettre la pauvre fille que jamais elle ne reverrait son garçon, un garçon bien délicat, et elle comptait sur sa loyauté pour le préserver, à l'avenir, d'une inévitable contagion. En même temps, on adressait à Poupette trois billets de cinq cents francs ; les ordres étaient donnés au notaire pour que même somme lui fut versée chaque trimestre. Poupette acceptait d'une âme égale cette rente viagère, la disparition du falot camarade et le certificat de tuberculose. Par une insouciance frivole et comme populaire, par une sorte de fatalisme montmartrois, elle pouvait sans gros cœur écouter la chanson rosse de la souffrance humaine.

A sa touchante histoire, Tellier vérifiait la remarque de l'implacable Thirion que le mal peut s'avouer aux humbles, pour qui la vie, étant moins suave, a moins de prix. D'ailleurs, plus coquette qu'ardente, Poupette avait délibérément

consenti une vie assez recluse, un peu végétative, mais point maussade, entre Marion, sa belle voisine, et Félicité, sa servante. De la brutale révélation, il ne lui restait qu'un effroi secret de pouvoir donner du mal à qui lui voudrait donner de l'amour. Tellier avait tôt découvert la qualité de cette épouvante, et le savant ne pouvait s'empêcher de la comparer au pitoyable émoi d'une bête hydrophobe. Et donc y avait-il eu aussi du mensonge bienfaisant, une générosité, même un gracieux héroïsme, avec la bonne assurance que les craintes étaient illusoires, dans le mouvement soudain où il l'avait prise par gentillesse autant que par désir. Mais, bien qu'elle eût feint qu'il la rassurât, elle osait à peine lui tendre ses lèvres sèches.

Il amusait Tellier que Poupette agitât près de lui sa silhouette de modèle, d'ouvrière, d'amante délurée, de fille parisienne. Il se reposait devant la simplicité de sa nature, ignorante des combinaisons et des adresses. Même l'exiguïté du logis ne lui était pas sans agrément. On n'y observait aucun style que celui de la fanfreluche chiffonnée par des mains légères. L'électricité n'y brillait point, mais, aux lampes, des dentelles et de tendres linons tournés en abat-jour égayaient l'œil comme des « dessous » de joie. Ici l'on ne subissait pas l'inquisition muette des valets. Il n'y avait que Félicité, la servante, et elle gardait généralement sa bouche ouverte, et ses yeux écarquillés pour mieux exprimer un dévouement ravi.

— Félicité, est-ce que madame a été raisonnable ?

— Non, monsieur le docteur ! Je lui ai bien promis que je me plaindrais... Elle ne boit pas la moitié de son lait, elle chipote sur sa viande, elle dit qu'elle a assez des œufs, et elle prétend qu'elle n'aime plus la bière. Voilà comme elle est raisonnable !

Pauvrette ! Il eût fallu qu'elle mît les bouchées doubles. Mais comment combattre l'inappétence, vaincre cette inertie de l'estomac ? Avec Bachelin, Tellier essayait depuis peu un traitement assez empirique, mais qui réussissait à quelques sujets : l'application sur le foie et le creux de l'épigastre d'un réfrigérant violent, tel que la neige carbonique. Cette crymothérapie, il ne la pouvait pratiquer rue de Constantinople. Alors il médi-

tait l'urgence d'organiser des sanatoria, non pas seulement à l'usage des millionnaires qu'accaparent les charlatans, ou des indigents pour qui l'hôpital fera toujours figure de prison, mais pour la classe moyenne, la plus intéressante et la moins protégée. Et de Poupette, la pensée du médecin remontait à Benoit-Barbet, à mademoiselle Eslande...

Marion parut, décolletée. Chaque soir avant de sortir, la blanche et leste voisine traversait le palier, entrait chez Poupette, jacassait une heure. Tellier rencontrait avec plaisir ce corps potelé, cette tête de bébé sain, coiffée jusqu'aux oreilles par les lourds bandeaux des cheveux blé mûr. Il était impossible que Marion doutât de la perfection de sa nuque et de son col, où ses blouses s'échancraient opportunément.

— Bonsoir, Marion, vous êtes riante comme une prairie...

Poupette accusait, sans conviction, Albert et Marion de se faire la cour, et le grief les égayait tous les deux. Il est vrai que Tellier n'avait pas de sévérité pour l'affectueuse courtisane. Il savait qu'elle s'en irait tout à l'heure vers quelque bar achalandé de camarades familiers de son corps. Mais il n'ignorait pas qu'il faut vivre et qu'on n'en choisit point les moyens. Après tout, elle n'avait pas plus d'amants que Cossette ! Et la boucle de strass qui scintillait à la cambrure de son soulier, près d'une cheville emmaillée de noir, lui semblait un point de mire engageant. Marion riait plus haut pour lui plaire. Il goûtait sa propre séduction, ce soir, sur deux jolies filles. L'événement le rajeunissait, n'échauffait en lui nulle envie de débauche, mais délectait ce bohémianisme d'esprit qu'on lui reprochait récemment, dont tout de même un grain était nécessaire à mener une vie pas trop pédante.

Bientôt, en descendant la rue de Constantinople, où s'abrite et vivote une petite bourgeoise de l'amour, il se félicitait, mieux que d'aucune jadis, de cette passade qui n'était ni sans fantaisie, ni sans mélancolie, et où sa sensibilité s'occupait presque innocemment : car aucun engagement ici ne le liait ; il ne rencontrait son amie qu'en des minutes dérobées, par contrebande, de loin en loin, aux heures de ses travaux. Ni sa chair, ni sa pensée, ni son cœur n'étaient pris. Visiter, une fois peut-être par semaine, la jolie malade et sa blonde amie,

était-ce plus grave que de passer, comme il faisait chaque mois, quelques heures au cercle? De telles diversions l'esprit sortait assoupli, délassé, mieux conscient de sa gravité, pour s'être un instant approché de l'amour et du jeu, enfantillages...

Albert Tellier ne s'analysait pas avec une clarté absolue. Il distinguait mal la raison vraie de son allégresse, ne démêlait point qu'il satisfaisait l'humain penchant de cultiver quelque mystère dans sa vie; de n'être pas conjugal tout entier; de subtiliser un peu de soi-même à la communauté due; de pratiquer, selon l'instinct du mâle, l'abus de confiance sentimentale pour sauvegarder en cachette l'illusion de la liberté. Ceci, Tellier ne se l'avouait pas, et même il ne songeait à rien qu'à humer la tiédeur de l'air, mais il fustigeait les pavés d'une canne étrangement jeune et bien indépendante...

VI

Le retour de Turin, après la semaine du congrès, fut parfaitement gai. Dans le wagon-salon de M. et de madame Tellier et du docteur Thirion, chacun des voyageurs se pouvait féliciter du bref séjour en Italie.

Tellier avait été élu l'un des quatre vice-présidents de la conférence, partageant cet honneur avec un confrère finlandais, un péruvien et un bernois. Sa communication sur les thérapeutiques neuves qu'on expérimentait au service de Bachelin, ce mémoire de belle lumière et de critique forte, avait été très applaudi. Tellier s'y faisait une part si discrète en louangeant son professeur que le président Zamboni devait rappeler les méthodes du dispensaire d'Antin, qui appartenaient en propre à l'orateur trop modeste, un de ceux déjà qui n'ont plus de maîtres, mais seulement des égaux et des émules. Dans son remerciement, Tellier accordait qu'en effet le travail moderne n'implique plus de maîtrise, que les découvertes ne semblent pas nominatives, qu'elles sont tentées dans des laboratoires collectifs et vérifiées dans des cliniques communes à des équipes de travailleurs entre lesquels, exactement, il n'y a plus de hiérarchie. Autres temps, observait

Tellier, autres techniques. L'intuition du génie solitaire avait sa beauté et sa gloire. Aujourd'hui peinent d'accord cent fourmilières en travail altruiste. L'invention de chacun s'y amplifie par les sagacités de tous. Qu'importe qu'il s'ensuive moins de renommée aux individus si, par une telle méthode, l'humanité fait des progrès sûrs, merveilleux et quotidiens? Tellier le croyait : dans une ère à venir, nul nom de savant ne surgira au-dessus des autres parce qu'une foule d'intelligences, réparties sur la planète, s'efforceront en même temps et que leurs conquêtes dues à tous, appartenant à tous, ne porteront pas des estampilles de propriétaires, et ces vaines signatures! Par là, concluait-il, un grand siècle de science ressemblera à un grand siècle de foi, dont les cathédrales sont anonymes... L'élévation de cette vue historique était-elle comprise par tous les congressistes? Il est à croire que beaucoup d'entre eux entendaient, à tort, et avec joie, dans les paroles du médecin, un pronostic hostile aux confrères illustres, aux « bonzes » alourdis d'or, qu'on envie et qu'on déteste, — en sorte que, loué par les libres esprits, Albert Tellier avait été acclamé par ceux qui constituent la majorité dans ces diètes assez ouvertes, c'est-à-dire par les empiriques ignares, les prétentieux savantasses et les « loufoques » méconnus. Mais la fumée des succès est douce, quand même elle s'échauffe dans un foyer vil.

Moins apte à l'éloquence publique, Charles Thirion avait obtenu des éloges dans les commissions du congrès. Il s'y était abouché avec ces docteurs têtus qui, à Oxford, à Berlin, à Buenos-Ayres, poursuivent les mêmes recherches sur de pareils microscopes. Ils avaient échangé, touchant leurs élevages, des confidences animées. Mutuellement, ils s'enquéraient des mœurs de leurs microbes, discutaient de cultures et d'ensemencements ainsi que d'une agronomie lilliputienne, prenaient des nouvelles de leurs infiniment petits avec une sollicitude rivale et maternelle. Thirion rentrait à Paris l'âme tranquille : ses bacilles étaient les plus solides du monde.

Geneviève avait été fêtée par la galanterie italienne. Au banquet d'adieu, entre Zamboni et le préfet de Turin, elle avait su, d'un tact finement informé, vanter sa science au premier et sa ville au second, et l'un et l'autre avaient été

charmés par tant de grâce avertie, élégante, désirable. On commençait par lui adresser des compliments sur « le génie » de « son très illustre » mari, mais, au terme de la soirée, le savant et le fonctionnaire exprimaient sans concert une même réflexion qui enchantait Geneviève : lorsqu'on n'avait été présenté qu'à M. Tellier, on le reconnaissait « un maître accompli », mais aussitôt qu'on avait le bonheur d'approcher de madame Tellier, on le devinait « un homme enviable ». La jeune femme suivait des regards qui allaient d'elle à Albert et d'Albert à elle, des regards de sympathie, d'estime, de jalousie, des regards qui les unissaient. Diverses dames chuchotaient, méfiantes. Geneviève s'approchait de quelqu'une d'entre elles, lui disait son espérance de la recevoir, une prochaine année, quand le congrès s'assemblerait à Paris, — et la jeune femme à qui elle s'adressait, toute rouge parce que la Parisienne l'avait distinguée, prenait aussitôt une vaniteuse distance sur ses partenaires de tout à l'heure...

Ainsi, de Turin, Geneviève emportait d'aimables images, l'admiration souriante des hommes, le convoiteux émoi des femmes...

Après les vents glaciaux qui soufflaient en Piémont, la tiédeur du wagon ragaillardissait. Les trois voyageurs s'affirmaient heureux du retour. Thirion s'étirait, secouait la lassitude des solennités qui avait engourdi ses membres. Chacun cachait la satisfaction qu'il gardait de cette semaine, y ayant plus d'élégance à s'éloigner d'un succès comme on ferait d'une corvée...

Ce congrès, Tellier et Thirion confessaient ne s'y être rendus que pour la gloire de Bachelin, mais ils n'étaient pas dupes de telles cérémonies où l'on collabore médiocrement à la science. Les académies, les doctes corps, les universités échangeaient, chaque mois, mille bulletins : des bibliothèques collectionnaient ces travaux et point n'était besoin qu'en un amphithéâtre s'assemblassent leurs auteurs. Sans doute les congrès aidaient à la controverse verbale et à la discussion ; mais la critique improvisée n'a pas de valeur scientifique. Au fond, l'utilité réelle de ces conciles

était de faciliter les voyages : les compagnies de chemins de fer accordaient le « demi-tarif ». Il y avait encore les banquets : on était presque nourri. Et des breaks gratuits conduisaient les amateurs aux monuments et aux « points de vue ». Enfin c'était un prétexte à faire pleuvoir la manne des distinctions honorifiques. Thirion entr'ouvrait son sac de voyage, pliait une cravate de commandeur des SS. Maurice et Lazare :

— Emballons cette moire... Ça fera plaisir aux enfants !

Maintenant des rires fusaient à leurs lèvres, au souvenir des types baroques ou pédants qu'ils avaient frôlés, toute la semaine. Leurs brocards tombaient drus sur la doctoresse Soniowska, de Varsovie, sur la conviction de son lorgnon d'or, sur la raideur de ses mouvements de salutiste. Une heure durant, elle avait gardé la parole en séance plénière pour ne rien dire qui ne fût banal et lisible aux manuels. Il fallait une candeur féminine et splendide pour découvrir devant une assemblée de spécialistes le traitement de la phtisie par les vapeurs fluorhydriques et par le gaïacol, qui est classique depuis Dujardin-Beaumetz, depuis Grancher, que Charcot avait déjà essayé avant la guerre. Le comble était que l'assemblée avait écouté la vieille fille avec un intérêt soutenu et salué sa péroraison par des salves de bravos. Thirion avait vu le moment où l'on allait voter l'affichage !... L'ovation des imbéciles n'importait pas ; mais des maîtres comme Zamboni, comme Bürger, comme Van Ostade avaient pareillement acclamé la doctoresse. Leur indulgence stupéfiait Tellier.

Thirion ricanait :

— Les applaudissements n'allaient pas à l'orateur, mais à sa robe, bien qu'elle fût caca d'oie. Ce n'est point la doctoresse qu'ils ont applaudie, c'est la dame. Je dois signaler que cet émerveillement devant si peu de science est bien humiliant pour les féministes, et même pour les femmes. C'est comme s'ils avaient crié : « Oh ! oh ! voilà un congressiste en jupe et qui sait tout de même quelque chose... Elle peut dire papa et maman, gaïacol et créosote. Comme c'est particulier ! »

Thirion, la grimace de ses lèvres rases, son esprit où les idées se coupaient à angle droit, comme les rues de Turin, divertissait Albert et Geneviève. Il avait peint subtilement

la nuance de ce succès. Mademoiselle Soniowska apparaissait pareillement ridicule aux yeux de madame Tellier, pour qui le féminisme était naïf, se proposant de singer l'activité avec le geste des hommes. Geneviève y répugnait : assumer les rôles masculins donnait la lourdeur puérile des travestis.

Le libéralisme d'Albert Tellier contestait qu'une exclusion si absolue fût légitime. Une surprise charma Geneviève qu'il défendit les capacités de son sexe. Mais Tellier spécifia : il estimait convenable d'ouvrir et même de réserver aux femmes cent offices où la vigueur masculine est superflue. N'était-ce pas absurde d'asseoir des gaillards derrière le grillage des guichets, et de préposer des athlètes à la vente des timbres-poste ?

Il concédait seulement aux femmes une bureaucratie machinale. Geneviève haussa le problème, le dégagea de la question du paupérisme, se plut à ne l'envisager qu'au regard des classes intellectuelles et aisées. Ici, le mariage étant la loi presque commune, les femmes n'avaient pas à se proposer un idéal distinct de celui des époux. C'était assez pour elles d'y collaborer de tout leur zèle et de toute leur influence...

— Et cette influence — reprit Tellier — est bonne ou mauvaise selon le modèle qu'elles souhaitent qu'on copie.

— Pourquoi un modèle et une copie ?

Tellier, qui avait de la nonchalance dans le privé, regretta d'avoir émis une opinion qu'il devait justifier.

— Mon Dieu, tout s'enchaîne... Il faudrait posséder des mémoires secrets sur toutes les créatures, déjà sur le premier homme et sur la première femme, par exemple, les mémoires du Serpent... A leur défaut, nous pouvons tirer quelques pauvres inductions du sens commun et de la biologie, observer que la faculté génératrice des femmes est plus passive, et aussi que leurs crânes renferment une moindre quantité de cervelle que ceux des mâles. Il en résulterait — et les faits n'infirment pas — qu'elles sont très aptes à porter les spéculations comme les enfants des hommes, et non à les créer. Elles saisissent leurs idées dans le monde extérieur, elles les conçoivent, elles les mûrissent, elles les restituent. Leur émouvante destinée est de se charger des germes et des notions et des concepts

d'autrui. Aussi croient-elles inspirer leur pensée quand elles ne conseillent qu'une imitation...

Tellier aurait donné raison à un enfant pour lui faire plaisir et si l'enfant l'en avait prié. Mais nulle puissance ne l'eût déterminé à se démentir pour tout de bon. Sa courtoisie acceptait libéralement les opinions adverses, parce qu'il restait inébranlable dans les siennes. Selon le roulis du train qui l'emmenait loin des succès de Turin, il suivait, avec la fumée de sa cigarette, les courbes harmonieuses, certaines et continues de sa pensée. Il omettait de surveiller l'impression qu'en ressentait Geneviève, et que Thirion s'éjouissait à observer de ses yeux un peu vairons.

— Oui, chère madame, ça n'est pas pour nous en faire accroire ni pour vous désobliger, mais c'est nous, les hommes. qui vous avons inventé même votre fuseau et votre quenouille.

— Merci de l'attention ! dit Geneviève.

Une gêne l'empêchait de se tourner vers la fumée de son mari, et c'est à Thirion qu'elle objecta :

— Il faut tout de même laisser aux femmes quelques initiatives qui ne sont pas laides ; ainsi l'esprit de justice qui anima des Judith ou des Charlotte Corday...

Ces noms ne persuadaient pas Tellier :

— Charlotte Corday exécuta les suggestions de la chouannerie normande. Judith, assassinant un général ennemi dans son sommeil, n'a commis qu'un meurtre avec préméditation... Il me semble, au contraire, qu'on trouverait toujours les femmes en deçà ou au delà de la justice. Leur faiblesse la hait prudemment. D'ailleurs, à la justice convient une sérénité où s'impatientent les nerfs féminins.

Maintenant la gaieté de Geneviève affectait de souscrire à toutes les restrictions d'Albert :

— Très amusant !... Et qu'est-ce qui nous reste ?

— Au choix, — répondit Thirion, — deux rôles magnifiques qu'un philosophe un peu brutal a résumés : courtisane ou ménagère... Le mérite est grand à les bien tenir, la vaillance égale à préparer le délice ou le bien-être du voisin, à réaliser docilement ses souhaits. Il faut, chère madame, une vertu respectable pour surmonter la difficulté d'obéir.

— Obéir !... — dit Tellier. — Je place mieux le mérite des femmes. Sans doute, elles n'ont pas l'âme métaphysique. En dépit de mademoiselle Soniowska, j'imagine que, toutes seules, elles n'auraient pas pressenti les sciences ni seulement l'arithmétique, ayant horreur des chiffres. Sans doute encore, elles n'ont pas l'esprit d'action et il y a de l'ingénuité dans leur turbulence. Mais, dans le couple, le mâle suffit à l'effort. La vertu de son amie est d'apparaître et que sa vue lui allège la peine de travailler. Le bienfait de la femme est d'exister. Elle est : c'est beaucoup. Un privilège est dû à sa grâce : elle a droit au loisir...

Mortifiée dans son cœur énergique, Geneviève eût préféré la contrainte gauloise au ménage. Mais devant l'étranger elle écoutait comme des flatteries tant de caressants dédains.

— Ayons droit au loisir !

Rieuse, elle s'étendit sur une banquette, tournant presque le dos aux deux voyageurs, n'orientant vers eux qu'un profil narquois...

— ... Dites-moi, Thirion, par quelle sottise tous les artistes du monde ont-ils modelé sous des traits féminins les emblèmes de la sagesse, de la science?...

— Même de l'agriculture et de la cotonnade... C'est pour le galbe de l'image.

Et il tendait une main complimenteuse vers Geneviève allongée et ses belles courbes.

— « Galbe » est tout à fait gentil !

C'était assez de marivaudage idéologique. D'une sacoche, madame Tellier tira décidément un bouquin jaune et elle s'enfouit dans ses pages avec une futilité agressive.

VII

Après leur refus d'assister à une réunion du soir, Albert avait obtenu des Thirion qu'ils vinssent déjeuner. Non sans cérémonie, Charles consentait à se séparer de ses bacilles, et Sophie de ses fillettes. Depuis le congrès de Turin, depuis

l'installation des Tellier rue Vaneau, les Thirion se faisaient très rares. L'absence était une première critique que leur pauvreté adressait au luxe. Mais ils ne s'en tenaient pas à cette censure discrète.

— Nous n'osons plus venir, — dit Thirion, — nous ne sommes pas de l'époque... Et puis nous allons tout salir.

Car il arrivait soigneusement crotté. Il avait dû marcher exprès dans le ruisseau de la rue du Bac.

— Montrez-nous où c'est beau... C'est du Louis quoi?

A Tellier un facteur apportait un colis expédié de Hollande. Il enfermait un petit cadeau promis, lors du congrès, par le professeur Van Ostade. Albert avait admiré un plaid court et chaud, l'avait envié, aux soirs froids de Turin. Il était ravi d'en recevoir un tout pareil.

— Voilà le manteau rêvé pour la chasse. Je l'emporte, ce soir, à la Malaguette. Jamais mon tailleur n'aurait trouvé cette étoffe à la fois souple et rèche... Et c'est pour rien. A Leyde, Van Ostade paye ça douze florins.

— Ça doit faire encore pas mal de kopeks! — dit Thirion, qui n'aimait pas que l'on comptât autrement qu'en francs ou en sous, ni d'ailleurs qu'on s'habillât à Leyde.

La coquetterie jeune de Tellier s'enchantait de l'envoi. Il souhaitait que la pluie froide continuât, pour mieux utiliser le manteau à la chasse. Geneviève écoutait revenir le mot « chasse » sur ses lèvres qui le prononçaient amoureusement. Mainte fois déjà elle avait été frappée de l'attention qu'accordent les hommes aux bottes, aux carniers, aux fusils, aux apprêts d'un sport d'où les femmes sont généralement exclues, qui procure pour quelques heures le plaisir d'un congé et comme l'illusion fringante du célibat...

Tellier, afin de mieux en juger l'effet, avait jeté le plaid sur les épaules de Thirion :

— Comment appelles-tu cette nuance, Thirion? chaudron clair? tabac de Virginie?... Voilà ce qu'il te faudrait pour l'automne, quand tu vas fumer tes terres...

— Merci! Nous avons, là-bas, des lainages du pays, des capuches qui n'ont pas la prétention d'avoir une nuance, n'est-ce pas, Sophie? ni même un sexe, et dont nous nous servons indifféremment...

Le même soir, deux heures avant son départ vers les tirés de la Malaguette, Albert achevait de préparer un des derniers chapitres de son ouvrage. Geneviève pénétra doucement dans son cabinet. Elle tenait sur ses bras deux cartons de modes.

— Il faut que tu me donnes un conseil. J'ai fait venir un boa blanc et un boa gris, ne pouvant me décider entre eux. Regarde bien, lequel aimes-tu le mieux ?

Il levait à regret les yeux de dessus ses notes, tandis que Geneviève tour à tour s'enveloppait des plumes de neige et des plumes de cendre.

— J'aime mieux le gris.

— Tu en es sûr ?

— J'en suis foncièrement convaincu.

De nouveau son visage s'était penché vers le papier, la plume allait reprendre son élan. Madame Tellier se pressa contre son épaule.

— Tu ne crois pas que le blanc est plus seyant ?

— Peut-être...

— Alors, que décider ?

Il déposa sa plume et repoussa ses notes. Son visage exprimait une aménité exaspérée.

— Je t'assure qu'il m'amuserait mieux de chiffonner des brimborions que de dresser des statistiques. Mais il est peut-être plus urgent que je termine mon travail...

Un léger choc de son poing contre la table achevait sa pensée : par rapport aux intérêts qu'il étudiait de l'humanité souffrante, l'achat d'un boa gris était peu de chose, et même la femme qui s'en souciait...

Madame Tellier se retira sur la pointe des pieds.

— Tu as raison. Je te demande pardon. Travaille, mon ami, travaille : seulement, hâte-toi, car la chasse n'attend pas, ni le train...

Certes ce boa était négligeable. Le plaid hollandais importait davantage à la science, ou du moins au savant.

La rêverie de Geneviève rejoignit Charles et Sophie Thirion : elle les aperçut très loin, dans une ferme du Berry, côte à côte, sous leurs capuchons conjugaux et inusables...

VIII.

M. Mariage ne voyait aucun inconvénient, pour l'éducation du jeune Michel, à ce qu'un autre maître lui apprît des rudiments de religion. La pédagogie de M. Mariage était assez ferme pour enseigner, quand il le faudrait, le départ des notions contrôlées par la raison de celles acceptées par la foi. Même il augurait qu'une parole chrétienne le pourrait seconder, l'aidant à ouvrir le cœur d'un enfant et à fortifier son imagination. Tout dépendait du coadjuteur ; M. Mariage se serait insurgé contre la collaboration d'un plat cagot, mais il estimait l'abbé Compagnon.

C'est madame Pellerat qui avait recommandé à Geneviève l'abbé Compagnon. Elle le garantissait gallican, libéral et même républicain. Il était professeur au Petit Séminaire et aumônier d'une École normale de jeunes filles. Il serait évêque, quelque jour : elle y veillerait. M. Compagnon, qui n'avait pas quarante ans et dont la santé était belle, tâchait à se vieillir par des façons un peu lourdes et surannées : il portait des lunettes à forte monture et usait de mouchoirs à carreaux larges. Il aimait les livres, les gens, le siècle, non d'une âme benoîte, mais par la pente d'un esprit curieux. Sachant qu'on s'écarte des caractères stricts, il cachait plus de vertu que le soin de son avenir ne lui permettait d'en montrer. Au surplus, on ne pouvait méconnaître sa culture, ni sa franchise, ni sa simplicité. Il eût été tout à fait parisien si son tact ne l'en avait préservé. Pour agréer à madame Pellerat, M. Compagnon s'occupait régulièrement du petit Michel. Il n'avait pu s'approcher des Tellier sans les aimer et, malgré la diversité de ses travaux, il passait quelquefois le commencement d'une soirée avec eux et leurs amis. Il plaisait.

La veille du nouvel an, l'abbé Compagnon était venu présenter ses vœux. Madame Tellier le prit à part et en confidence. Elle avait besoin de ses lumières pour une amie qui n'osait point les solliciter. L'abbé était trop discret pour s'étonner de cette délégation.

Geneviève exposa qu'il s'agissait d'une personne mal assurée de son bonheur, et qui souhaitait, en son incertitude, un conseil désintéressé.

M. Compagnon demanda :

— Est-elle bonne catholique ?

— On ne la proposerait pas en exemple de piété et les choses de la religion ne l'absorbent pas beaucoup, — vous diriez : pas assez, — mais enfin elle fait ses pâques, elle va à la messe...

— Enfin, elle a la foi ?...

— Je n'en sais trop rien, l'abbé ; elle non plus : car elle n'a, Dieu merci, pas traversé ces épreuves tragiques dans lesquelles la croyance s'affermit ou s'en va. Je n'oserais pas dire qu'elle a « la foi », mais je puis vous affirmer qu'elle a « de la foi ». Elle n'a pas répudié les pratiques de sa jeunesse, qui fut celle d'une bonne petite chrétienne. Elle ne vérifie pas tous les jours la force de sa religion; du moins, elle n'a jamais la velléité d'en douter.

— Bon ! Dites-moi son affaire.

— Son affaire, — sourit Geneviève, — c'est bien des affaires ! C'est même des affaires sentimentales. Je pourrais vous en donner une première idée, trop vague, en vous confiant qu'elle aime son mari mieux que son mari ne l'aime.

— Et qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?...

L'abbé Compagnon répliquait si carrément que madame Tellier, un instant, s'interloqua.

— Pourtant, mon cher abbé, si elle vous allait trouver au confessionnal, vous lui répondriez...

— Oui, certes. Je lui répondrais : « Ma fille, je suis ici pour entendre vos péchés et pour vous aider à les expier. Je n'ai pas à m'immiscer dans la conduite de monsieur votre mari ni dans les péripéties de votre ménage. Laissons-les en paix, je vous prie. Descendez dans votre conscience, lisez-y clairement vos fautes, et il se pourrait que cette lecture vous suggérât d'utiles remèdes pour le trouble dont vous vouliez parler et qui ne me regarde pas ».

— Et vous la renverriez sans direction ?

— Mais, chère madame, nous supposons que je serais son confesseur, et non, ce qu'à Dieu ne plaise, son directeur.

— Pourtant, si vous étiez le directeur...

— Je ne me vois pas beaucoup dans ce ministère, qui est périlleux. Il n'y a plus guère que les Pères jésuites qui, dans un temps où l'Église abandonne aux âmes plus de liberté et de responsabilité, aient persévéré dans ces directions personnelles...

— Or donc, — dit Geneviève en riant, — nous allons nous figurer pendant dix minutes que mon amie parle par ma bouche et que vous êtes un directeur jésuite plein de mansuétude et de subtilité.

— Nous allons le supposer, madame, — riposta M. Compagnon, — mais ce sera bien pour ne pas vous désobéir, et ce ne sera que pour dix minutes, après quoi vous me permettrez de réintégrer ma conscience de séculier... Vous disiez, je crois, que cette personne ne rencontre pas chez son mari une affection équivalente à celle qu'elle nourrit pour lui? Ici, c'est d'abord la prière qui serait le plus efficace...

Geneviève l'interrompit avec impatience :

— Vous ne voudriez pas, l'abbé, qu'elle aille intéresser par des vœux, saint Antoine de Padoue, pour récupérer l'amour perdu comme un objet égaré ?

— Pourquoi pas? Vénérez Antoine de Padoue, qui fut un grand saint, fertile en miracles, et un cœur ingénu dont le parfum plaisait au Seigneur. Dans Venise, il prêcha un sermon à des poissons, et les poissons l'écoutèrent attentivement... D'ailleurs, je ne recommande pas en particulier saint Antoine de Padoue. Il y a d'autres saints qui sauraient intercéder pour votre amie, sans compter le bon Dieu, à qui elle pourrait bien s'adresser directement !

— Mais, à part la prière...

— A part la prière, ma chère enfant, je ne vois plus grand chose. Un de vos écrivains à la mode lui donnerait peut-être des avis plus ingénieux qu'un pauvre prêtre, même qu'un jésuite... D'ailleurs, ça doit mieux se deviner que s'enseigner l'art de conserver vivace la tendresse d'un époux. Que cette dame s'applique à montrer au sien un visage avenant, une humeur égale... Dieu m'est témoin que je ne lui conseillerai pas les galanteries outrées ni la stimulation des paroles ou des atours qui ressembleraient aux pro-

cédés du Malin, mais peut-être qu'une recherche honnête dans sa tenue, qu'un soin plus élégant dans sa mise...

M. Compagnon commençait à suer. Geneviève reprit de l'assurance.

— Non, non, mon cher abbé, vous n'y êtes pas, et c'est moi qui me suis mal expliquée. Mon amie ne se plaint pas que son mari soit infidèle, ni la délaisse. Son tourment est moral. Comment vous le dépeindre? C'est une femme clairvoyante et jalouse de son bonheur. Ni vous, ni moi ne lui reprocherons de ne chercher son bonheur que dans l'amour de son mari, dans le partage de ses soucis, de ses travaux, de ses espoirs : or, son mari est toute sa pensée, à elle, et elle n'est pas sa pensée exclusive, à lui...

— Et comment le serait-elle? Il doit l'aimer, la protéger, se dévouer pour elle, mais pourquoi voulez-vous qu'à son unique profit, il néglige les autres devoirs? Il a une profession, je présume, cet homme qui peut lui occasionner des inquiétudes d'argent, ou d'amour-propre: il y songe peut-être quand sa femme ne le sent pas tout à elle. Hors celle-ci, il a une famille, des parents, des enfants, sans doute : voilà encore des objets de devoir et des préoccupations... Qui sait si sa santé n'est pas altérée? Souvent la douleur physique assombrit le caractère...

— Son caractère est uni et sa santé est florissante. Il n'a nulle tristesse de famille, nul déboire de carrière. Sa fortune excède ses besoins...

Appréhendant la ressemblance du portrait, Geneviève ajouta:

— Et ils ont deux petites filles, belles comme les amours et joufflues comme des pêches.

Ici le prêtre ne put s'empêcher de l'arrêter avec une vivacité bourrue:

— Eh! madame, vous êtes trop bonne de vous chagriner pour votre amie. Eh quoi! Son mari est riche, sain, aimable, vous venez de le dire, et intelligent, puisqu'il réussit dans ses affaires. Dieu a béni deux fois son union ; mais qu'est-ce qu'il lui faut? Il lui faut Roméo? Voulez-vous lui donner un avis de ma part? C'est qu'elle prie la Sainte Vierge de lui conserver son bonheur!

— Ah! l'abbé, je comprends, moi aussi, qu'il y a peut-

être dans ses troubles trop d'ardeur ou trop de délicatesse. C'est pourquoi je lui avais promis de les confier à un prêtre : le commerce des âmes vous apprend la vertu d'être indulgent aux peines, ce qui est plus malaisé que de l'être aux fautes... Je ne puis vous dire qu'une chose : cette amie vit pour un seul être au monde. Elle se voudrait l'esclave de ses ambitions nobles ; et elle sent qu'elle ne possède point sa pensée. Là-dessus vous me parlez du bonheur de cette femme et vous lui conseillez de prendre garde à ne pas le perdre. Mais son bonheur, l'abbé, si elle ne le sent pas, elle ne l'a pas! Et je vous jure qu'elle est quelquefois, qu'elle est aujourd'hui malheureuse, et que, si elle a tort de l'être, ça n'est pas sa faute...

Avait-il transparu, malgré le sourire intentionnel des lèvres, trop d'émotion dans les yeux de Geneviève, et son regard l'avait-il trahie? Ou l'abbé se reprochait-il d'avoir bien réfuté avec son esprit, mais mal secouru avec son cœur? Ayant éclairci ses besicles avec son mouchoir à carreaux, il conclut de son mieux :

— Oui, avec l'apparence de grands biens qui semblent providentiels, votre amie peut souffrir d'un froissement profond et secret. Mais le temps est un remède souverain. Il lui faudrait s'armer de patience. Puis il s'offre à elle bien des diversions. Que Dieu ne lui impose pas l'épreuve d'un enfant malade, car ce serait dans un pire désespoir que s'évanouirait sa peine. Cependant elle peut, sans doute, s'adonner davantage, et de plus près, à l'éducation de ses filles. Puisqu'elle est riche, il est indiqué qu'elle s'occupe de charité. Qu'elle s'en occupe effectivement, et pas seulement en souscrivant aux œuvres et en patronnant des tombolas mondaines, mais en allant aux malheureux, en allant chez eux : la vue des plus graves misères allégera les siennes. Que vous dirai-je? Un beau voyage serait dans son existence et dans celle de l'époux une utile distraction. Souvent les âmes se rapprochent ainsi. Elles s'élèvent en même temps devant des sites ou des pays inconnus...

Le visage de Geneviève exprimait une sérénité incrédule. L'abbé s'efforça de l'égayer :

— Peut-être ces gens-là vivent-ils trop en sauvages?...

— Oh non ! — dit Geneviève.

— C'est, — reprit l'abbé, — qu'il ne faut pas s'isoler si l'on veut toujours se plaire. Racontez donc à votre amie l'histoire de ce brave couple : « Vous me bâillez au nez, mon homme », disait la femme. Et l'autre lui répondit : « Ma bonne, le mari et la femme ne font qu'un, et, quand je suis seul, je m'ennuie. »

— Eh mais, — répondait Geneviève, — voilà un homme qui raisonne comme mon amie : « Le mari et la femme ne font qu'un ». C'est tout ce qu'elle demande, et c'est bien, n'est-ce pas, ce qu'elle pouvait exiger dans le mariage chrétien ?...

L'abbé levait des bras dubitatifs:

— Vous employez là deux mots, « exiger » et « chrétien », qui vont très mal ensemble. Je sais qu'il est permis d'espérer la félicité conjugale : le Christ a sanctifié le mariage et lui a destiné une grâce particulière ; les apôtres et les conciles en ont réglé le sacrement. Mais encore ne faut-il pas trop attendre et de l'épousaille et de l'épouse. Il y a un mot de saint Paul bon à méditer : « Le mariage est un grand mystère. »

— Quelle parole éternelle et profonde !

— Saint Paul l'a écrite dans sa cinquième épître aux Éphésiens. Je vous avoue qu'il ne donne pas tout à fait au terme de mystère la signification accoutumée, mais ça m'est égal : les paroles des apôtres sont vraies dans tous leurs sens. « Le mariage est un grand mystère » : il ne faut pas trop faire, devant les mystères, l'esprit fort, ni l'âme forte...

M. Compagnon se moucha bruyamment, comme pour secouer dans le linge à carreaux les subtilités qu'il n'aimait point.

— Je m'oublie, chère madame, dans le plaisir de causer avec vous. Ces questions sont bien attrayantes. Je suis, hélas ! mauvais casuiste. Pourtant, avant de me retirer, je voudrais ne pas refuser l'avis qui est demandé à ma bonne volonté et je m'en vais vous le donner en toute sincérité. Le malaise de votre amie — vous me permettez de dire carrément ma pensée — se dissiperait si elle devenait meilleure catholique. Dites-le-lui bien : il y a une superbe antichrétienne dans cet appétit maladif du bonheur, ajoutez : d'un bonheur égoïste et qui ne cesse pas de l'être parce qu'il se

concentre dans l'affection espérée d'un homme. Ce serait pour elle un grand soulagement que de se confesser : pas besoin d'un grand clerc ; le premier prêtre venu lui procurera cette douceur qu'elle parlera d'elle à quelqu'un qui l'écoutera d'une oreille bienveillante et désintéressée. La confession, c'est l'antidote souverain de l'orgueil. Votre amie souffre d'orgueil.

— Ce n'est pas un vice ni une bassesse...

— C'est un péché. Qu'elle courbe son âme, et Jésus se penchera sur elle. *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Voilà ce qu'il faut lui dire, en français parbleu : « Dieu bénit et protège l'humilité de sa servante... »

Geneviève se levait en même temps que M. Compagnon.

— Merci pour elle, mon cher abbé. Je le lui tournerai en souhait, demain, pour ses étrennes. Seulement, servante... humilité... j'ai peur que ce ne soit pas dans son tempérament... Redites-moi, tout de même, la parole de saint Paul...

— « Le mariage est un grand mystère. »

LUCIEN MUHLFELD

(A suivre.)

LETTRES DE PROVINCE[1]

— 1815-1817 —

XXV

Ce dimanche 11 février [1816].

Je viens de faire quantité de visites, ma chère, et pour me rafraîchir un peu le cœur et l'esprit, j'ai envie de vous parler avant mon dîner. Vous ne me reconnaîtriez pas si vous me voyiez ici : je suis toujours en l'air, toujours tendue vers un petit bête de devoir à remplir, j'ai une liste de mes madames que je consulte afin de n'en oublier aucune et de les visiter également ; tout cela est pitoyable et j'attends avec impatience le carême qui me laissera quelques jours à moi.

Ma ville est fort brillante dans ce moment ; on y danse et on y soupe tous les jours chez quelqu'un, on joue, on veille; enfin, c'est comme à Paris, et peut-être mieux, ou pire, qu'à Paris.

Hormis que ma santé ne s'arrange pas trop bien de tout cela, je conviens que ce mouvement des corps donne du repos aux esprits; nous sommes un peu détournés des affaires publiques et moins agités que vous du budget parce que nous savons que, de quelque manière qu'on le tourne, nous aurons peu d'argent et qu'il en faudra payer beaucoup, et nous avons le bon sens sur cet article d'attendre sans disputer d'avance. Il est arrivé ici depuis quelques jours un bruit

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

qui nous charme. C'est que le ministère allait encore une fois se changer et que M. le duc d'Angoulême serait chef du conseil. Nous verrons si nos nouvellistes sont bien instruits : on attend le courrier de demain avec impatience.

J'ai tant parlé de la pluie et du beau temps depuis trois heures qu'il faut que je vous en dise un mot. Le temps me paraît ici gascon comme tout le reste : il devient tout à coup fort doux, le soleil brille, les bourgeons s'épanouissent, et puis il arrive une gelée ou de la neige qui rétablit parfaitement l'hiver. Hier nous avions froid, aujourd'hui il fait doux, et je ne réponds de rien pour demain.

Il faut se dégoûter en toutes choses de compter sur ce lendemain qui vient presque toujours si différent de ce que l'on a espéré, et quelquefois craint. Je me répète souvent cette petite maxime, ma chère, pour ne pas tomber dans les inquiétudes où m'entraîneraient les lettres que je reçois de Paris: votre encre à tous est un peu noire, et j'ai de la peine à conserver le repos d'esprit que je me suis comme imposé. Le diantre soit de ceux qui veulent nous agiter encore, et, par parenthèse, quelle mouche avait piqué vos Lyonnais ?

Il y a dans ma situation présente quelque chose qui me soutient, c'est que mon petit manoir n'est qu'à huit lieues de moi, et que j'ai appris que je saurais très bien y vivre. Je l'arrange toujours un peu dans cette idée, modestement et commodément, et je commence à penser, comme vous, que lorsqu'une chambre est bien fermée et le lit bon, on y peut laisser un vieux papier. Il est vrai que je n'ai guère de vieux papiers à garder chez moi, car les murailles y sont peu couvertes, mais je les garde à peu près telles qu'elles sont, et je plante des arbres et je meuble ma basse-cour. Quand viendra le mois d'avril, si mon mari va à Paris, comme il en a le projet, moi, je me ferai dame châtelaine. En son absence, je me fais une joie de cette petite retraite.

Nous en sommes ici à *Jeanne de France*[1], que vous avez

1. « Mardi, il paraît un ouvrage de madame de Genlis : *Jeanne de France*. J'ai recueilli les suffrages; il me paraît que c'est un roman peu historique, fort commun, fort insignifiant, purement et froidement écrit. » (Charles de Rémusat à sa mère; lettre du 5 février 1816. — *Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration*, t. I, p. 265.)

sans doute déjà oublié et que moi je n'ai point encore lu ; nos dames en sont contentes, vos journaux en disent du mal : Comme vous savez que j'aime assez à juger d'avance, je suis tentée de me mettre du parti des journaux et de l'application qu'ils ont faite à madame de Genlis des homélies de l'archevêque de Grenade. Peut-être au lieu de lire *Jeanne*, je lirai *Gil Blas*. Quand j'étais plus jeune, je ne l'aimais guère, parce que je trouvais qu'il me conduisait dans toutes les classes de la société pour en dire du mal ; peut-être m'en plaindrais-je moins à présent : le temps flétrit tout.

Il y a ici des femmes qui se lèvent à huit heures et qui, à onze heures, se mettent à une table de jeu pour jusqu'à minuit ; elles me disent que c'est un plaisir toujours nouveau, et qu'il y a vingt ans qu'elle se le procurent : ne trouvez-vous pas qu'elles ont plus de raison que nous ? Nos jouissances, à nous, ne sont pas de nature à durer vingt ans sans interruption. Je voudrais arriver à m'engourdir de cette manière, et à préférer un reversi à toute votre conversation ; j'y travaille de mon mieux. Je voudrais aussi devenir gourmande : j'envie les yeux brillants que mes soupers, qui sont réellement fort bons, font faire à mes convives, et je pourrais presque être jalouse des succès qu'ils me donnent. Tout ce que mes grâces, mes discours, mes soins ne pouvaient obtenir qu'à grand'peine, les canards de Lafitte et les pâtés l'ont enlevé en deux ou trois soirées. Madame de Maintenon n'eût rien valu dans ce pays, et le rôti sera toujours ce qu'on y aimera le mieux.

Tout cela veut dire que je suis contente de ma position dans ce moment, et que les difficultés s'aplanissent de jour en jour. A présent il dépend de vous là-haut de nous maintenir dans cet état.

Qu'est-ce donc qui a pris à Laborie[1] pour devenir tout à fait séraphique ? J'ai tort, ma chère, sans doute, mais je

1. Roux de Laborie, l'un des fondateurs du *Journal des Débats* avec les frères Bertin, secrétaire général du gouvernement provisoire en 1814, et qui avait suivi Louis XVIII à Gand, était alors député de la Somme. — « On nous assomme de propositions en faveur du clergé : donations, dotations, restitutions, aliénations, etc., et les communautés religieuses, et l'état civil dans les mains des curés ! Et jusqu'à M. Laborie, devenu un orateur séraphique !... L'empereur de Russie vient de bannir les jésuites. Il leur faut bien un asile, et l'on espère leur ouvrir le royaume de Henri IV. » (Ch. de Rémusat à sa mère ; lettre du 1er février 1816. — *Corr.*, t. I, p. 250.)

n'aime pas certaines opinions livrées ainsi à de certaines gens. Je trouve aussi que notre assemblée tourne un peu à la rhétorique, et à la rhétorique de gens qui n'ont pas si bien fait la leur que nos enfants. A propos d'eux, ils doivent être un peu mécontents du discours d'un M. de Saint-Romain[1] sur l'éducation publique. Ce discours, fort injurieux, ne conduit à rien; il serait si court de dire : « L'éducation avait le grand tort de n'être pas assez religieuse; attachez un bon prêtre, homme d'esprit, à chaque collège, faites dire la messe tous les jours, les prières en commun, que les élèves se confessent à des temps fixes, et voilà tout. » Il est plaisant d'entendre vanter si fort l'éducation qu'on donnait autrefois, quand on songe que cette éducation a fait tous les hommes de la Révolution, et que la plupart des philosophes ont été élevés chez les jésuites. Eh ! mon Dieu ! c'est que l'heure était venue, et tâchez donc qu'elle ne revienne pas. — Madame de Vintimille doit être contente : le vent tourne aux jésuites. Ils nous reviendront du Nord, comme les cosaques; cela est plaisant. Quel bizarre siècle que le nôtre, ma chère amie !

Voilà quatre heures et demie et la cloche de mon dîner. Adieu, ma très aimable, je vous quitte un peu brusquement pour aller dîner; je crois que je boirai à votre santé et au plaisir de vous revoir.

XXVI

Ce 23 février.

Vous voilà, ma chère amie, dans un grand silence, et assurément vous devriez avoir bien plus de temps pour écrire que moi; réellement, je ne sais où j'en suis, ma tête est étourdie des violons, et je trouve le carnaval d'une longueur extrême. Ma santé n'est cependant pas mauvaise au milieu de tout cela, et je me remets assez de ma petite maladie. J'espère que

1. Musard de Saint-Romain, député. — « Ne voyez-vous pas M. de Saint-Romain qui, dans son beau discours sur l'éducation, dit que Port-Royal est une des institutions enseignantes qu'il faut oublier ? » (Ch. de Rémusat à sa mère; lettre du 5 février 1816.— *Corr.*, t. I, p. 268-9.)— « M. de Saint-Romain a proposé, l'autre jour, de fermer toutes les écoles pour dix ans, parce que l'ignorance vaut mieux que les mauvais principes. » (Ch. de Rémusat à sa mère; lettre du 18 février 1816. — *Corr.*, t. I, p. 290.)

je me porterai bien dans le carême et qu'un peu de liberté et de beau temps me permettront de vivre à mon gré et d'aller respirer dans mes champs. Mon Lafitte est devenu comme votre Auvers; il est mon point de consolation et de repos sur l'avenir, et je l'oppose toujours à tous les noirs que veulent me donner les lettres que je reçois.

Vous êtes tous au foyer de la lumière ou du feu, comme vous voudrez, et vous sentez le roussi à tous moments; nous, nous sommes tranquilles à présent, et, quand je vois le ciel pur et que je vois que mes blés sont du plus beau vert du monde, je suis tentée de croire que tout va à merveille.

J'ai eu hier matin un plaisir *tout neuf* et que je ne puis conter qu'à une ménagère comme vous : c'est de couper des draps et des nappes faits avec du lin que j'avais soigné l'année dernière chez moi. Cette toile est, comme vous le pensez bien, un peu moins fine que celle de Hollande, mais enfin elle vêtirait au besoin; mon pain me nourrirait, mon vin est bon ; j'ai des volailles, vous savez ce que c'est que mes canards ; je viens de tuer un cochon qui pesait six cents livres; mon toit est couvert: ma foi, ma chère amie, arrive qui plante, je ne veux plus me tracasser de rien, et me voici à l'épreuve de beaucoup de choses.

Cet exil de l'année dernière m'a été fort utile; les malheurs (hors ceux du cœur, qui souvent tuent, ou quelquefois font pis) ont cela de bon qu'ils exercent le courage et nous font découvrir au dedans de nous des facultés qui, sans cet essai, nous demeureraient inconnues ; éclairé, fortifié par l'expérience de certaines contradictions, on s'habitue peu à peu à apprécier les choses à peu près ce qu'elles sont, ou, se repliant sur soi, on trouve qu'on ne s'était point assez écouté, qu'il y a dans notre âme des moyens de se suffire à soi-même dans certaines occasions, de se suivre, de se regarder vivre enfin, et peu à peu il arrive que pour récompense on parvient à se mettre hors de l'atteinte de mille chagrins qui assomment ceux qui ne s'étaient point préparés.

Voilà des réflexions, ma chère amie, qui sont un peu singulières au milieu du tourbillon où je vis, mais je m'y livre avec vous, parce qu'elles me reposent et chassent les fumées de mes festins. Je cours ici de fête en fête, de bals en bals;

j'en donne de très jolis, qui charment mon monde : j'apaise les haines au son de mes violons, et fais danser ensemble des gens qui, sans cette harmonie, ne se parleraient pas ; on ne s'aime pas davantage, mais on pense moins à se haïr, c'est quelque chose. J'ai quelquefois peur que le carême ne nous ramène nos dissensions : la religion est âcre ici ; les hommes gâtent tout.

Qu'est-ce que dit votre cher oncle sur le renouvellement des querelles des jésuites et des jansénistes ? Moi qui, vous le savez, me nourrit de Nicole, j'ai bien envie d'être du parti de *Nos Messieurs*, et de dire à tous ces disputeurs que rien n'est si monarchique que les écrits sortis de Port-Royal. Il est assez plaisant qu'on fasse de si grands éloges des anciens collèges lorsqu'on voit que Voltaire et presque tous les philosophes sont sortis des mains des jésuites ; je leur rends la justice de croire qu'ils ont depuis souvent maudit leur ouvrage, mais il faudrait au moins n'en pas tant parler, et surtout ne pas dire tant de mal d'une éducation qui a fait Charles et Henri. Il me semble qu'avec ces preuves en main je serais capable d'affronter M. de Saint-Romain, et son rapport, et, sérieusement, sans vouloir tout détruire, il serait facile d'ajouter ce qui manquait à nos lycées. La manie des tables rases nous a fait faire bien des fautes depuis vingt-cinq ans : on détruit, on détruit, et personne ne sait ce qu'il mettra à la place. Eh bien, ma chère, le hasard bouchera les trous, et je crois que c'est à lui que je me fierai exclusivement désormais.

Mais savez-vous, ma chère, ce qui m'arrive ? C'est que, ne trouvant personne à aimer ici, et d'ailleurs ne me souciant guère de vous remplacer dans mes affections par de nouveaux intrus, je me suis mise à me prendre de belle passion pour mon chat et pour un petit chien qu'on m'a donné : c'est une folie dont vous vous impatienteriez si vous en étiez témoin, mais qui me donne beaucoup d'occupations parce que je m'applique à faire vivre ensemble ces deux animaux qui sont fort jaloux l'un de l'autre. Je prétends que je répète avec eux ma leçon le matin, pour la bien dire le soir dans mon salon. Et, en effet, il faut que je pense sans cesse à accorder dans dans ce pays les chiens et les chats.

Mais il me semble que vous me demandez comment il se fait que je ne trouve personne, sinon à préférer, du moins qui me plaise : il y en aurait bien en y regardant de près, mais il en naîtrait pour moi d'autres inconvénients. On est ici fort susceptible sur les moindres préférences, et, après être parvenue à surmonter les préventions qu'on avait élevées contre moi, il faut que je m'applique maintenant à recevoir très également les avances et les empressements dont je suis l'objet. Il y a certainement dans cette ville des hommes et des femmes d'esprit ; leurs relations avec Paris m'en rapprocheraient facilement ; si les habitudes journalières demeurent toulousaines, la conversation pourrait peut-être quelquefois se montrer un peu sur le ton de Paris; mais alors viendraient les remarques, les mécontentements, les petits caquets, et comme ce que je souhaite surtout, c'est du repos, je me défends de ce qui me plairait, et je reviens à mon chat et à mon chien. Vous ririez de me voir toujours suivie de ces deux petits animaux, et d'entendre mes courtisans trouver que mon chien aboie avec un accent particulier et que mon chat égratigne de la meilleure grâce du monde.

Je vous en prie, ne vous tourmentez donc plus sur l'avenir d'Henri et laissez-le se confier à mon ami le hasard comme tous tant que nous sommes. Je suis bien déterminée à ne pas me faire un tracas de Charles, tant que je lui verrai de la santé. Nos enfants sont élevés de manière à savoir remplir leur temps ; la jeunesse est bien forte, chère amie, et je crois qu'elle se moquerait, si elle osait, des peines qu'on se donne pour la troubler en la tirant du présent, pour lui faire regarder dans l'avenir. Voilà Charles qui m'écrit que, toute réflexion faite il est charmé d'être au monde dans ce temps-ci[1], que tout ce qu'il voit l'intéresse et l'amuse, et qu'il n'a pas une inquiétude, quoiqu'il prévoie encore des ouragans. Je le laisse dire et faire et ne m'épuise pas à lui prouver qu'il eût été aussi heureux dans un siècle moins fertile en événements, parce qu'il aurait toujours eu alors ses dix-huit ans qui lui

1. « Je ne voudrais pas être né au temps où l'on était sûr de tout, où l'on avait son chemin tout tracé devant soi, où tout était prévu, préparé, attendu ; j'aime le hasard ». (Ch. de Rémusat à sa mère ; lettre du 28 novembre 1815. — *Corr.*, t. I p. 140).

colorent toutes choses ; je ne lui demande que de se soigner et de vivre, et j'abandonne le reste au destin. Faites comme moi, ma chère, voyez au travers de quelles chances vous avez passé, vous morfondant d'inquiétude en pure perte ; laissez faire la jeunesse d'Henri, elle en sait plus que vous.

Je ne me suis point trop ennuyée de *Jeanne de France* : ce pays me rend moins difficile que vous, et puis j'ai assez aimé à lire une brochure nouvelle qui ne traitait point la politique.

Je suis édifiée de saint Laborie ; le voyez-vous encore ? L'Église dit qu'il faut payer ses dettes avant de faire l'aumône : donc nous devrions vaquer au budget. Mais ces matières n'offrent guère de chances à la rhétorique, et nous sommes vraiment en rhétorique dans nos Chambres. M. de Chateaubriand nous a fait un plaisant entretien de Bonaparte avec les peuples de l'aquilon et de l'aurore. C'est bien le cas de dire comme Petit Jean : « Je suais sang et eau etc., etc. » Cependant j'ai aimé un paragraphe de Laborie sur Louis XIV et le Roi, qui est bien et de bon goût. Et puis j'ai aimé beaucoup le dernier discours de M. Pasquier au sujet de la loi des élections. Dites-moi s'il me reste encore quelque apparence de goût, et si je serais à la mode à Paris.

Ce samedi.

Parlons d'Henri, chère amie : pendant que votre lettre m'arrivait, vous voyez que j'en étais occupée, et je crois que la résignation philosophique que je vous conseillais a beaucoup de bon sens. Ne croyez donc pas, dans ce temps-ci, que la situation de mon fils, et de qui que ce soit ait beaucoup plus de chances que la sienne. Si vous voulez cependant des conseils plus positifs, je vous dirai que ce soir nous avons causé assez longtemps de votre garçon, M. de Rémusat et moi, et notre avis à tous deux serait que vous le missiez dans les finances. Vous trouverez là plus de facilité, et lui plus d'avancement. J'ai un assez bon nombre de cousins qui, à l'âge d'Henri, s'y sont placés et qui n'étaient guère soutenus. Ils ont travaillé, ils ont tous de bonnes places, et l'un d'eux même est devenu receveur général. Vous êtes capable de crier de peur à l'idée d'un

cautionnement, mais nous ne sommes pas encore à chercher celui d'Henri. Un de ces jeunes gens, M. de Saint-Didier, est arrivé à la Chambre des comptes et vient de faire un très beau mariage; les autres sont plus ou moins bien. Vous avez à la trésorerie M. Piscatory[1], et M. Legrand, premier commis des finances, qui y est très estimé, et sur lequel la recommandation d'Alix et de moi ferait bon effet. Henri est appliqué; il faut qu'il se détermine à trouver de l'ennui dans tous les commencements des choses, et, d'ailleurs, qu'est-ce que c'est qu'un travail qui vous donne la liberté de toutes les soirées, et qui porte votre attention sur des matières qui ont maintenant une si grande influence dans le système politique actuel? Dans l'administration des forêts vous auriez des souvenirs qui vous appuieraient. Ou bien, dit M. de Rémusat, Henri veut-il entrer dans une ligne qui demande de l'instruction et des connaissances solides? Qu'il se dirige vers l'enregistrement: le droit y est très utile, et, avec du travail, on est à peu près sûr d'arriver.

Enfin les places de finance sont les plus à l'abri des orages politiques, car on a toujours besoin de gens qui sachent bien compter, et dans cette carrière on reçoit assez généralement le prix de son application. Mon mari déclare à Henri que s'il fallait qu'il se plaçât près d'un avocat pour y apprendre son métier, ou dans quelque partie de l'administration, il trouverait toujours ce qu'on lui donnerait à faire très fastidieux, et, après avoir bien pensé et repensé, il opine pour que, tout bonnement, vous alliez trouver MM. Piscatory et Legrand, et pour que vous leur disiez : « Voilà mon fils, faites-le travailler, d'abord comme surnuméraire, et nous verrons après. » Nous avons ici quantité de gens qui ont débuté de cette manière et qui ont des places de quinze et vingt mille francs. M. Gaudin[2], M. Devaines[3], tant d'autres ont commencé ainsi, et dans le premier moment avaient moins de moyens d'appui

1. Caissier du Trésor.

2. On sait que Gaudin (nommé duc de Gaëte en 1809) avait été ministre des finances depuis le 18 Brumaire jusqu'en 1814 et pendant les Cent Jours. — Il devait encore être gouverneur de la Banque de France depuis 1820 jusqu'en 1834.

3. Conseiller d'État.

que votre fils, et, plus j'y pense, ma chère amie, moins je crois que vous deviez vous écarter de cette idée. Quant à l'éducation d'Henri, les chiffres n'ont point empêché M. Piscatory de s'occuper de grec et de latin et d'être, quand il le veut, fort aimable dans le monde. Je vois un jour votre enfant receveur général : alors tout sera paisible, il aura au moins quarante mille francs de revenu, il achèvera le château d'Auvers et vous irez dans une bonne voiture. Consultez vos amis ; voilà notre avis.

A présent, ma chère, je vais me coucher, car il est dix heures. J'étais invitée ce soir à un bal, mais, ma foi, j'ai brûlé cette fête, parce que je sais qu'on ne me boudera pas cette fois et qu'on a envie d'être invité au grand bal que je donne à mon tour le mardi gras. Je suis charmée d'avoir passé ma soirée tranquille au coin de mon feu ; il y avait bien quinze jours que cela ne m'était arrivé et que je me couchais exactement sans jambes et sans voix. Demandez un peu ce que notre petit docteur pense que me fera ce régime, ou plutôt ne le lui demandez pas, car il se pourrait bien que cela vous tracassât : je suis persuadée qu'il ne me convient pas du tout, mais je n'ai pas les moyens du choix, et je vais et j'irai jusqu'à la fin, — de quoi? me direz-vous. Ma foi, je n'en sais rien. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

XXVII

Ce 15 mars.

A votre retour d'Auvers, ma chère amie, vous aurez appris que je suis malade, et vous en serez plus affligée que surprise.

Je me portais mal, le jour de mon grand bal, j'avais de l'enrouement. La fatigue de cette journée qui, vous le savez, pour une maîtresse de maison, commence dès le matin, m'a fait mal : ma poitrine s'est prise assez vivement, et le lendemain je me suis mise au lit que j'ai gardé dix jours en toussant, en souffrant beaucoup de l'estomac, et avec des douleurs horribles dans la tête.

Je viens de recevoir votre aimable et bonne lettre d'Au-

vers; je vous remercie mille fois de m'avoir écrit de cette petite retraite pour laquelle je conserve un tendre souvenir. J'entre sûrement dans toutes les tristesses de ce voyage pour vous, mais je crois que celui que vous ferez au mois de mai vous raccommodera avec votre chambre, et la jolie vue de votre fenêtre est un calmant dont je connais l'efficacité. Un de mes rêves, ma chère, est de me retrouver encore avec vous dans notre petite chaumière, avec ce tic-tac du chanvre qui est si bien demeuré dans mon imagination. Là, nous discuterons ensemble tous les motifs réunis qui font que je puis me résigner à la vie que je mène, mais je vous prouverai que je suis faite de manière à ce que tous ses avantages doivent glisser sur moi. N'était ma disposition particulière, je pourrais, ma chère, être flattée ici des succès que j'y obtiens: j'ai vraiment remporté des victoires, tout ce qui me fuyait me recherche, et je pense même que si un hasard heureux ou malheureux me tirait d'ici, en général j'y serais regrettée. Mais quand tout ce monde se mettrait à m'aimer, que diantre voulez-vous que cela me fasse? Je crois que je leur répondrais toujours comme cette Bretonne dont parle madame de Sévigné, qui disait à ses amoureux : « Messieurs, en vérité, je suis bien fâchée, mais je ne puis nullement vous réciproquer. » Il faut cependant mener d'autant sa petite barque : ramons donc, ma chère amie, et, en attendant que je vous rejoigne, laissez-moi aimer mon chien et mon chat.

Mon mari trouve que vous raisonnez mal pour Henri. Il dit que les jeunes gens se trompent sur le travail et se font illusion sur le mot d'administration: il y a de l'administration dans la finance et de la finance dans l'administration; quelque carrière qu'on prenne, il faut toujours se soumettre à donner une partie de ses journées à un travail fastidieux, et dans ce siècle-ci les finances offrent souvent un grand intérêt aux spéculations même de l'esprit. Quant au droit, il est bon à tout. Ne rejetez donc point nos idées, et causez avec M. Pasquier.

Il me semble que les orages ministériels s'apaisent. En voulant courir après le mieux, la Chambre nous fait beaucoup de mal par le retard du budget : toute l'administration de-

meure suspendue, les impositions se paient mal, et, quelle que soit la fin, une mauvaise loi vaudrait peut-être encore mieux qu'une pareille stagnation. D'un autre côté, les dissensions politiques réchauffent les partis, les protestants de ces départements s'inquiètent des discours religieux de nos députés et la malveillance fait courir mille bruits fâcheux, Eh bien! ma chère, malgré tout cela, je vois clair qu'on marcherait avec un gouvernement ferme, quelque route qu'il suivît, pourvu qu'on la connût nettement; le peuple est tranquille et ne demande qu'à être gouverné, on nous a depuis longtemps façonnés à la soumission et nous obéirons encore pourvu qu'on veuille bien commander. Il faut que le vouloir soit plus rare qu'on ne le pense,

Votre pauvre oncle m'inquiète beaucoup : de ce que vous me dites, je crains ou peut-être une fin prochaine ou, s'il est fort encore, un affaiblissement d'organes qui vous donnera d'autres chagrins. Que faut-il donc désirer, bon Dieu! dans ce bas monde, puisqu'un peu plus ou moins d'années doit toujours nous amener à ce point. Ma foi, ma pauvre chère, ne désirons rien, mais ne craignons guère non plus, laissons couler l'eau, et n'embrassons que la journée.

Adieu, ma très aimable amie, je réponds une bien petite lettre à votre grande : mais je suis faible encore et ne puis écrire longtemps.

XXVIII

Ce 30 mars.

Maintenant que le temps est beau, je me promène chaque matin, en me levant, dans mon jardin, qui est une très jolie chose, et dans ce moment tout parfumé de violettes et de jacinthes; ensuite je déjeune, et si vous voulez savoir comment, c'est avec du lait auquel je me suis mise de mon ordonnance et qui me réussit bien. C'est alors que m'arrivent les lettres qui font la conversation de mon compagnon et de moi pendant notre petit repas. Je m'occupe ensuite d'Albert, et j'écris ou je lis mes pieuses lectures du carême. A une heure, je me promène hors la ville ou bien je fais des visites

à pied. A trois heures, je rentre, et jusqu'à quatre heures et demie, je fais mille petites choses. Je dîne, je joue au loto avec Albert et son père, je prends mon ouvrage. Vers sept heures, les visites m'arrivent; elles se succèdent jusqu'à dix heures: on cause du budget, des députés du département, des maires de nos communes, des changements à faire, des opinions bonnes ou mauvaises, de toutes sortes de petits caquets de province. Lorsqu'il me vient certains hommes aimables ou certaines femmes que j'ai distinguées, la soirée tourne assez bien; mais le plus souvent elle est assez lourde, par tous les riens que je débite et qu'on me débite. Le fonds sur lequel je tournais à Paris m'a un peu gâtée. A dix heures, on me laisse, je me couche et je m'endors sur les lettres de madame de Sévigné. Vous voilà, ma chère, bien au fait de l'emploi de mon temps, je ne sais pourquoi je vous ai conté ces niaiseries.

Il me semble que les discussions de la Chambre ont bien fini: j'aime qu'on se rapproche et que rien ne soit dérangé, et je conclus que nous autres, esprits doux, nous devons dire: «C'est bien», car je suppose les exaltés de tous côtés mécontents. Nous façonnerons un peu le gouvernement représentatif à nos allures et peut-être n'en ira-t-il pas plus mal. Il faut bien se mettre en tête que, pour nous autres Français, la royauté sera toujours chose plus importante qu'en Angleterre. Nous ne saurons pas nous dégager entièrement de nos vieilles habitudes, et moi qui suis, vous savez, un peu monarchique en Louis XIV, je ne trouve pas que ce soit un mal; ensuite les propriétaires de France, si peu riches en comparaison de nos fiers voisins, ne peuvent prétendre à la même indépendance; enfin nous touchons à nos voisins de par tous les bouts, et l'obligation d'avoir une grande armée augmentera toujours le pouvoir du Roi.

Tout cela me fait croire que nous nous éloignerons plus ou moins du modèle à la mode à présent, et je ne redoute pas les modifications que la force des choses amène. Vous savez, ma chère amie, que mon système, à moi, car chacun se mêle d'avoir un système maintenant, est de me fier beaucoup aux choses et peu aux hommes. Nous tendons à l'ordre et au repos : c'est cette tendance qui a chassé Bonaparte et ramené deux fois le

Roi, c'est elle qui a sauvé la France d'un déchirement complet, c'est elle encore qui vient de rapprocher des partis très éloignés et qui voulaient s'arracher les yeux; elle conservera son influence sur les petits mouvements passagers qui nous agiteront de temps en temps. Je suis loin de croire à un repos parfait, mais je ne suis point de ceux qui annoncent encore une révolution, et je me tiens tranquille, sans trop espérer ni trop craindre; le bruit que vous faites à Paris s'évapore toujours un peu par les routes et nous arrive assez amorti pour que nous résistions à son influence, à moins qu'il ne devînt extrême. Enfin la fatigue de cette longue révolution et le despotisme de Bonaparte ont heureusement désintéressé le peuple du mouvement qui deviendrait dangereux; la vraie nation ne se soucie que de goûter le repos dont elle a besoin. — Voilà donc ma politique; vous direz peut-être qu'elle est celle d'une paresseuse, et qu'il y a dans la crainte une certaine énergie qui me manque : à la bonne heure!

Je lis à présent des choses admirables. Le *Caresme* de Massillon me paraît fait pour nous. Mes amis de Port-Royal semblent nous avoir devinés, je les aime pour cette *politesse chrétienne* qu'ils nous recommandent sans cesse : il est certain que les bonnes formes ramènent les bons fonds; les hommes sont faits de manière qu'ils manquent souvent moins à leurs habitudes qu'à leur conscience, et Nicole savait la faiblesse humaine quand il ordonnait, au nom de Dieu, les égards journaliers des uns envers les autres. Et qu'on ne me dise pas que cela mène à l'hypocrisie : ne finit-on pas par devenir un peu ce que l'on est obligé de feindre d'être toujours? N'en déplaise à M. Sosthènes de la Rochefoucauld, je crois que le jansénisme à la manière de *Nos Messieurs*, ne pourrait ne nous être que très bon.

Vous allez dire, ma chère amie, qu'à tout ce que je vous dis là, il est bien clair que je suis à plein collier dans la lecture de ma chère madame de Sévigné. Je vous jure que cette lecture me paraît, cette fois, comme un moyen de me replacer au milieu des amis que j'ai quittés. Et que madame de La Fayette, M. de la Rochefoucauld et M. de Coulanges, enfin tout ce petit monde me paraît beaucoup plus en vie que tant de gens qui tournent ici autour de moi sans que je m'en soucie.

D'ailleurs cette chère femme a tout senti, a tout dit, sur les séparations et les souvenirs du cœur, et quand je lis seule au coin de mon feu ce qui échappe si naturellement à son âme, à ce sujet, je suis tentée de m'écrier tout haut, comme le maréchal de Bellefonds faisait aux sermons de Bourdaloue : *Morbleu, elle a raison !*

XXIX

Ce vendredi saint.

Je n'ai pas eu de vos nouvelles aujourd'hui, ma chère ; cela m'a manqué, parce que j'avais repris à votre dimanche. J'espère que ce n'est pas que monsieur votre oncle soit plus malade et qu'une très petite circonstance aura causé ce mécompte. Je vous attends lundi, et je vous réponds d'avance.

En vérité, dans ce temps on pourrait le faire assez facilement, car on sait à peu près ce que vous autres Parisiens vous allez mander. La loi des élections vous aura très occupés, vous aurez dit beaucoup de paroles, vous aurez eu quelques inquiétudes, prévu je ne sais combien de chances plus ou moins fâcheuses, et puis il arrivera comme dans tout le reste un terme moyen qui finira tout, et la montagne s'en tiendra, encore cette fois, à l'enfantement d'une souris.

Je crois bien, chère bonne, que, plus vous allez, et plus votre bon sens déclame contre le gouvernement représentatif ; mais que voulez-vous mettre à la place ? Est-il possible de recréer en un jour ces parlements, ouvrage de tant de siècles, dont, par parenthèse, les remontrances étaient bien autrement hardies que celles de nos députés ? « Fort bien, me direz-vous, mais le Roi passait outre. » A la bonne heure ! mais aussi arrivaient les troubles et les révolutions : c'est là toute notre histoire de France.

Enfin il faut bien considérer la royauté sous un autre point de vue que celui qui serait tant de mon goût et qui nous ramènerait aux formes du temps de mon ami Louis XIV : j'en suis plus convaincue que jamais depuis que

j'ai lu le dernier ouvrage de cet archevêque de Malines[1]. Songez aux pas effrayants qu'on a faits, lorsqu'on voit qu'on est arrivé à imprimer tout chaud et flétrir, car il faut trancher le mot, une maison régnante, voisine et parente de celle du pays où se publie un pareil ouvrage : cette liberté renferme tout le secret du bouleversement opéré par les révolutions et, après cela, il est fou de penser à retourner en arrière, et très inutile de se dresser contre la seule forme de gouvernement qui nous reste. Gardons nos Chambres, car nous ne les ébranlerons plus qu'en achevant de nous renverser, et souhaitons des ministres fermes qui les dirigent. C'est là le nœud de l'affaire. Je crois toujours que nous nous tirerons de tout cela.

Notre ville de Toulouse, sans hésiter, met M. de Villèle au ministère de l'intérieur, et prépare un char ou quelque chose d'approchant pour recevoir son maire quand il reviendra[2]. Moi, je voudrais fort qu'il revînt, car de son retour ici dépend le départ de mon mari, qui a quelques affaires là-bas et surtout fort envie de revoir son fils. Pour moi, je demeurerai paisible dans mon Midi et m'appliquerai à soigner ma pauvre santé dont je ne suis pas trop contente.

Notre ville est cette semaine livrée tout entière à de pieux devoirs qui lui vont fort bien. Les églises ont été ouvertes hier toute la journée, les rues étaient pleines de monde qui se rendait aux stations, les gens de la meilleure compagnie quêtaient sur les places publiques pour les pauvres et les hôpitaux, et on trouvait partout sous ses pas des malades et des prisonniers les fers aux pieds, auxquels on avait permis de demander l'aumône aux passants. Le peuple n'est presque pas sorti des églises, nos chaires n'ont retenti que de pa-

1. La brochure de l'abbé de Pradt, — archevêque de Malines : — *Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne*. — « Il va paraître, pour nous récréer, un nouvel ouvrage de l'abbé de Pradt : c'est la *Campagne d'Espagne*. Des personnes, madame de Labriche, entre autres, qui en ont entendu la lecture chez le duc de Raguse, disent que c'est très amusant, et de la plus insolente sincérité au sujet de la famille régnante en Espagne, et surtout de la Reine mère. » (Ch. de Rémusat à sa mère ; lettre du 10 mars 1816. — *Corr.*, t. I. p. 306).

2. M. de Villèle, maire de Toulouse, député de la Haute-Garonne, se distinguait alors, à la Chambre, comme rapporteur de la loi électorale présentée par M. de Vaublanc, ministre de l'intérieur, et comme auteur d'un contre-projet.

roles de paix, et j'ai été surprise de voir nos prédicateurs plus modérés qu'on ne dit que sont les vôtres : quand mes Toulousains sont dans ce bon train, je les aime à la folie, et je les trouve dignes de leur royalisme, ce qui ne leur arrive pas toujours.

M. de Rémusat a donné ici *fort simplement* (selon sa coutume) de très bons exemples. Il a paru aux portes de beaucoup d'églises et donné lui-même beaucoup d'argent. Le peuple a été d'autant plus surpris que ses prédécesseurs n'avaient jamais pensé à se joindre à lui dans de pareilles solennités, et j'ai eu le plaisir de l'entendre louer par des infortunés qui disaient tout haut qu'ils lui devaient le pain qu'ils allaient acheter.

En tout, ma chère amie, je crois qu'il est impossible de se mieux conduire que ne l'a fait ici mon mari : aussi est-il pressé, entouré maintenant de ceux qui s'en défiaient le plus, et qui vont jusqu'à dire bien haut qu'on lui doit le repos de cette province si près de s'embraser il y a quelques mois. Il arrivera qu'on ne se doutera guère de tout cela là-haut, et bien heureux encore si on n'arrive pas à lui en savoir mauvais gré : car ainsi va le monde, et le mérite, quelque modeste qu'il soit, est toujours difficile à pardonner.

Le livre de cet abbé de Pradt est pourtant fort intéressant, à mon avis ; il me paraît mieux écrit que les autres, ses récits sont faits avec modération, et malheureusement vrais : quelle tragédie complète, avec tous ses actes, ses suspensions, sa catastrophe et son dénouement ! Peut-on pousser plus loin l'habileté de la fourberie que ne le fait l'auteur de tout cela ? Tenez, ma chère amie, quand on pense avec quel sang-froid nous avons tous glissé sur de semblables horreurs, il faut convenir que nous méritons un peu nos châtiments. Tâchons donc de voir enfin la main de Dieu partout, et nous deviendrons résignés et tout près d'être tranquilles.

Mais contez-moi donc votre Institut[1] : on dit que les partis y sont plus chauds que jamais ; on y a laissé des gens

1. Allusion à la réforme de l'Institut : — ses différentes classes reprenaient le nom d'académies ; vingt-deux membres étaient expulsés, parmi lesquels Monge, David, Sieyès, Carnot et Lakanal ; de nouveaux membres étaient nommés, sans élection, par simple ordonnance du roi.

qui doivent se trouver bien surpris de s'y asseoir à côté des nouveaux venus, et je vous avoue que je ne sais comment m'y prendre pour placer M. Jouy près de l'évêque d'Alais.

XXX

Ce lundi.

Vous êtes la plus aimable du monde, ma chère : vous me renvoyez mes périodes, comme faisait madame de Sévigné, mais vous les enchâssez si bien que je trouve qu'elles ont beaucoup gagné à ce voyage.

Ce grand cousin[1], après un assez long silence, trouvant un jour l'encrier de ma sœur à sa portée et une lettre commencée pour moi, s'est avisé d'y remplir une page de sa façon, et, de même qu'il vous salue quand il vous voit comme s'il vous avait rencontrée la veille, il m'a écrit tout comme s'il l'avait fait tous les courriers. Je me suis amusée à lui répondre de la même manière, dans une lettre adressée à Alix, que j'étais sûre qu'il avait été charmé de trouver une occasion de m'avoir écrit en chargeant une autre du début et de la fin de sa lettre; que j'étais charmée à mon tour de son souvenir, tout en ne me pendant pas quand il me manquait; qu'il devait convenir que notre amitié était d'un genre commode; que je lui avais si bien vu donner sur le nez à celles qui se rendaient exigeantes que j'avais rangé la mienne, au risque qu'il y manquât quelque chose, mais que je le croyais d'humeur à ne pas se soucier trop du complet en fait de sentiment.

Enfin j'étais en train de me moquer un peu de lui; s'il me répond quelque chose, je vous en amuserai, mais je suis à peu près convaincue que tout cela sera comme non avenu. Il sait et il sent, car il a de l'esprit, que j'ai vu clair à ce qu'il vaut et à ce qu'il ne vaut pas ; de là date son refroidissement: vous avez raison de dire qu'il faut le flatter pour le garder. Notre amie m'écrit quelquefois qu'elle en est contente et je vois assez clairement qu'il n'en est rien, ou plutôt qu'elle s'est refroidie à ce sujet, que d'autres l'occupent et que c'est

1. M. Pasquier.

ce qui fait sa modération présente. Parmi ces autres, je vois beaucoup son cousin, à elle[1], qu'elle admire et dont elle est fière. J'en fais un grand cas, de ce cousin-là ; vous et moi, nous nous sommes toujours bien entendues sur son compte : les années lui feront du bien, elles légitimeront quelques-unes de ses formes, et il lui restera un bon esprit, et une grande dignité. Enfin il est grave, et cela me plaît. Vous et moi en tirerons une fois plus de parti pour nos enfants que de l'autre.

Cette Chambre est folle[2], ma chère, et puis nous sommes tous fous : c'est une maladie qui gagne. Quel fouillis, bon Dieu ! Le livre de votre évêque, d'un côté ; le roi d'Espagne qui fait donner la question de l'autre. Je ne me repose que sur la belle et bonne tenue de notre Roi : il a quelque chose du calme imposant de mon ami Louis XIV. Mais que ses sujets doivent lui paraître d'étranges têtes ! Quelle singulière opposition que celle de cette Chambre ! Quel soin elle prend de légitimer toutes les libertés des Chambres futures, quel exemple elle donne, avec les meilleures intentions du monde, comme elle consolide, sans s'en douter, les droits du gouvernement représentatif contre le pouvoir royal ! Et les royalistes qui applaudissent à cela sans voir où conduira le sillon qu'on trace maintenant ! Et cette charte qu'on veut changer avant d'en avoir essayé, et ces ministres qui se maintiennent en reculant toujours, que de contradictions, que d'inconséquences, que voilà bien les hommes ! Qui se serait douté de tout cela quand ce diable d'homme nous tenait sous sa main de fer ? Qui ? Lui seul ! qui disait : « Vous croyez la révolution finie, elle n'est que contenue. »

Ah ! je conçois que vous ayez besoin de repos, mais, ma pauvre amie, prenez courage, nous ne nous reposerons plus ; je ne crois pas trop aux bouleversements que prédisent quelques esprits chagrins, mais quant au calme, nous ne le verrons pas. Cette génération est maudite, le désordre ne s'usera qu'avec elle. Allez cependant respirer vos lilas, jouissons d'un beau soleil en passant, mettons à terre le plus de choses que nous pourrons, prions Dieu, aimons-nous, laissons briller

1. M. Molé.

2. Il s'agit, on le sait, de la « Chambre introuvable ».

la jeunesse de nos garçons, et puis *fiat voluntas tua*. Tout le repos de l'âme et de l'esprit est là. Ah! ma chère amie, que d'orages on pourrait regarder impunément si on se pénétrait bien de la petitesse des choses de la terre, de la grandeur des choses divines, de la brièveté du temps et de la durée de l'éternité! Mais je m'arrête, car il s'en faut de très peu que je ne fasse un sermon. J'en ai entendu un très bon pour mon dimanche de Pâques. Je suis contente de mon carême, je lisais Massillon le matin et je sortais satisfaite, le soir, de nos prédicateurs. Ils ne nous ont rien dit, Dieu merci, de ce qui touche ce temps-ci ; ils se sont tenus à l'Évangile; quelquefois seulement de petits éloges de la piété du Roi, fort à propos : enfin notre piété n'avait rien de méridional.

Adieu, ma chère amie; je suis un peu pressée, comme vous l'étiez la dernière fois, et je ferme cette lettre. Je ferai mes pâques demain; j'ai dérobé ce petit moment à mes petits exercices pieux, mais vraiment ce n'est pas trop m'éloigner de l'idée de Dieu que de m'arrêter un moment sur la pensée de notre amitié : elle m'est si douce et si chère qu'elle me donne une nouvelle occasion de lui rendre grâces des heureuses liaisons, des tendres sentiments qui auront marqué mon passage en ce monde.

XXXI

Ce dimanche, 21 avril.

Faute de vous, je relis votre bonne lettre, et je vous dirai que je serais bien tentée de vous renvoyer, à mon tour, ce que vous m'écrivez sur l'abbé de Pradt. On pourrait l'imprimer à la tête de ses œuvres et donner à la postérité le jugement que vous en portez.

Ce que vous me dites de l'importance qu'il acquiert peut au reste s'allier très bien avec le peu d'estime qu'on lui porte, et, dans son goût pour le bruit et l'effet, il a pris le meilleur parti en écrivant comme il fait. Vous aviez tort de lui conseiller de ne pas imprimer : vous parliez au prélat que vous aviez rêvé; celui-ci est né pour le scandale, et il est de

ces gens qui savent en tirer parti. Laissez-le donc faire, et lisons-le, car il est fort amusant.

On vous aura parlé, ma chère, de ce désastre arrivé ici ; il a causé de tels accidents qu'il faut remercier le Ciel qu'il ne soit pas arrivé la nuit et que le vent ait un peu dérangé l'effet de l'explosion. Il y a plus de cinquante maisons de cette ville endommagées, des cloisons détruites, des planchers enfoncés, des portes et des fenêtres brisées, et, heureusement, moins de personnes blessées qu'on ne l'eût pu craindre après un tel désordre. J'étais seule dans ma chambre, très paisiblement assise, et j'ai reçu un si grand ébranlement de la commotion avant d'avoir entendu l'explosion que j'ai cru que c'était un tremblement de terre. Mon mari, qui était debout dans son cabinet, a eu son chapeau renversé de dessus sa tête par suite de cette même commotion. Mais le plus beau, c'est que j'avais le projet d'aller me promener un jour de cette semaine à cette île de la poudrière, et que, si le temps avait été plus doux, il est assez vraisemblable que je me serais trouvée là. Certes, ma chère, je ne vous écrirais pas aujourd'hui. Une dame de cette ville y était avec sa fille : elles ont été mises en pièces ; on a retrouvé tous leurs membres épars. Les rapports sur tout cela portent l'évaluation de la poudre sautée à un peu plus de cent vingt mille livres, et les pertes de la ville à au moins douze cent mille francs. L'explosion a été entendue à Montauban, qui est à quinze lieues. C'est un grand malheur pour ce département, dont la misère était déjà considérable.

Au milieu de tout cela, on rit des différents effets de la peur. Les gens se cachaient dans la cave, soutenant qu'on tirait à boulets rouges sur la préfecture ; une vieille cuisinière, épluchant ses herbes, voit tomber la porte d'un petit caveau et s'écrie en se cachant le visage : « Bonaparte est là dedans ! » D'autres parcourent les rues en disant : « Ce sont les Anglais. »

Pour moi, j'ai été plus ébranlée qu'effrayée, et, pour vous donner une idée de mes sentiments pour mes deux petits amis, je veux dire mon chat et mon chien, après m'être saisie d'Albert, m'attendant à une suite d'autres secousses, je cherchais un moyen de les mettre à l'abri. Il me semble qu'ils n'ont plus rien à me demander en preuve d'affection. Au

reste, ma chère, je promets à votre amitié, qui, je crois, me demande ma parole, de ne jamais visiter de poudrière. Mais il y en a de tant d'espèces que ne puis répondre de n'en pas trouver sous mes pas.

Nous attendons ici avec une grande impatience les nouvelles nominations, quoique nous craignions fort qu'elles ne soient dans un sens qui ne nous plaît guère. On ne murmure ici que des noms que nous n'aimons pas, et, en vrais Toulousains, nous voudrions voir notre député Villèle à l'intérieur. Au reste, le succès de ce député, qui charme cette province, cause en même temps une grande surprise. C'est un homme qui n'avait point donné lieu de penser qu'il fût d'étoffe à atteindre la célébrité que vous lui donnez à Paris. Son extérieur est désagréable, sa voix détestable, sa conversation lourde et lente ; mais il a réellement du mérite personnel, une belle âme, une grande bonne foi, de la vraie vertu, une excellente réputation, et il est du petit nombre de ceux qui pensent sincèrement ce qu'ils disent. Après cela, a-t-il raison de le penser ? je n'en sais rien, je ne suis pas capable d'en décider. Nous lui ferons sûrement ici quelque réception éclatante.

Mais, bon Dieu ! ma chère amie, qu'il serait à souhaiter qu'on coupât court à de pareils différends, et qu'ils ont donc une triste influence sur notre *ignorance agitée* ! Car je ne puis trouver une meilleure manière de vous donner une idée de la disposition d'esprit des provinciaux du Midi. Ils ne savent pas ou savent mal, et ils ne cherchent qu'une occasion de remuer, sans idée fixe sur le but où ils se dirigeraient. Il n'est pas rare de rencontrer dans la société, ici, des gens qui, tout neufs encore sur les dangers immédiats, qui ne les ont pas atteints, s'efforcent de vous démontrer qu'on ne se tirera d'affaire qu'avec quelques mois de bataille, disent-ils, ou comme ils l'appellent, de désordre organisé. Et quand on leur demande s'ils ont un secret pour arrêter juste ce désordre au point qu'il faut, ils vous rient au nez, et vous taxent de poltronnerie.

Voilà pour la ville ; les campagnes sont heureusement plus calmes. Si on veut, elles demeureront paisibles : elles y sont toutes portées ; mais si on les soulevait, je craindrais fort que, même en ce pays, elles ne marchassent point dans le sens

qu'on croit. La révolution a bien profondément germé partout, et il y a entre la chaumière et le château une haine qui n'est point éteinte. Mais tout cela se refroidira si on le veut bien. Toute sédition, d'ailleurs, qui n'a ni chef ni argent, n'a guère de danger. Nommez-nous de bons ministres, calmez vos Chambres, laissons faire le Roi, et tout ira.

Votre pauvre oncle m'afflige beaucoup. Qu'est-ce donc qu'il a aux jambes en surplus de ces démangeaisons, et la fracture au milieu de tout cela le fait-elle souffrir? Peut-il encore retrouver quelque goût pour son écritoire et toutes ses petites feuilles volantes? Ah! s'il n'avait que quatre-vingts ans, comme il aurait pris à ces changements académiques[1]! Je donne ma voix à M. Cuvier. Quant à votre Dorion[2], je n'y consentirai jamais : il est trop ennuyeux, je ne vous passe pas cette fantaisie. — Adieu, je vous aime tendrement.

XXXII

Ce 28 avril. — Dimanche.

Mon Dieu, ma chère amie, que je suis affligée de l'état de votre pauvre oncle et que je comprends bien tout ce qu'il vous fait éprouver! Assurément, si j'étais à Paris, je serais bien de ce petit nombre d'amis qui vont essayer de le distraire de ses douleurs, et je vous aiderais à porter vos tristes réflexions. Cette fin sans espérances, c'est-à-dire sans consolations, est un des plus douloureux spectacles qu'on puisse imaginer, et quand ce ne serait que par pitié de soi-même, il faudrait repousser avec soin, pendant le cours de la vie, tout ce qui tend à détruire cette seule lueur qui éclaire l'homme prêt à finir, et qui le fortifie contre les déchirements d'un dernier adieu. Erreur pour erreur, celle qui console, après tout, ne devrait-elle pas paraître la préférable?

J'accepte l'espoir que vous voulez que je prenne pour le retour de ma santé avec le beau temps, mais ce dont je déses-

1. L'abbé Morellet était membre de l'Académie française.

2. Auteur de plusieurs tragédies et poèmes épiques, dont la *Bataille d'Hastings*, poème en douze chants; alors candidat au fauteuil de Ducis.

père, c'est de ce dernier retour; la pluie est parfaitement établie ici, elle noye toutes choses et se déborde dans nos champs. Le printemps glisse sans qu'on puisse le regarder et ce froid humide me fait beaucoup de mal. J'ai aussi le cœur contristé de la misère générale : nous voici commençant à nous sentir des suites des calamités de l'année dernière, l'argent se resserre, les propriétaires souffrent et le peuple manque de travail et de pain. Mon mari y fait de son mieux : il donne tout ce qu'il reçoit, il invente ce qu'il peut de ressources; mais cette gêne redouble les difficultés de l'administration, car la misère met presque toujours le peuple en mutinerie, quand surtout il se trouve des insensés, comme dans ce pays, qui ne demandent pas mieux que de l'y pousser. Jusqu'au moment de la récolte, il faut se préparer à ces embarras.

Depuis que je suis devenue sensible aux avantages de la propriété rurale, j'entre aussi dans les inquiétudes qu'elle donne : la grêle nous menace toujours ici; elle vient de frapper nos seigles, et je tremble pour mon blé et mon vin. Les goûts les plus simples, les plus naturels ici-bas sont toujours bien mêlés de troubles : ce serait un grand avertissement, si nous en voulions profiter. J'envie ces dévots, ma chère, dont les yeux sont incessamment tournés vers une autre région que la nôtre et qui n'ont pas le temps de les baisser sur ce qui se passe autour d'eux. Il y a quelques jours que j'ai accompagné mon mari dans une visite qu'il a faite aux hôpitaux. Tandis que les sœurs de la charité qui les dirigent lui rendaient compte de leur administration, je regardais ces bonnes filles, et je remarquais sur leur front, dans toute leur personne, une sérénité, un repos, qu'on ne rencontre jamais chez les gens du monde, même les plus heureux : si par hasard on nous surprend dans une assiette tranquille, ce moment de calme est toujours pour nous comme suspendu entre une agitation passée et une agitation à venir qui laissent ou donnent encore une chance à l'inquiétude. De là cette différence qui s'aperçoit fort bien sous le voile blanc de ces heureuses religieuses. Oui, heureuses en vérité, ma chère : si vous saviez comme elles étaient calmes, ce jour où toute cette ville était encore dans l'épouvante de l'explosion de la veille! Cependant elles s'étaient vues entourées de décombres comme nous, mais

elles nous disaient qu'elles avaient cru à la fin du monde, qu'elles s'étaient mises en prières et puis voilà tout; le reste était l'affaire de Dieu et ne les regardait plus.

Dans cette même visite, j'ai aussi parcouru une salle où on soigne les fous; ils étaient tous assez calmes et chacun d'eux exclusivement occupé de leur fantaisie particulière qui n'avait rien d'effrayant. Je ne sais si c'est l'habitude d'entendre souvent déraisonner autour de moi, mais en vérité je n'ai pas trouvé ces pauvres gens fort différents de ceux que je rencontre ailleurs; et certaines personnes que je vois mettre en avant des souhaits tous propres à compléter notre perte me paraissent infiniment plus dignes de la loge et des barreaux.

Oui, je connais *Charlemagne*[1]: c'est-à-dire que je l'ai entendu lire et que je ne me souviens que de m'être fort ennuyée dans cette soirée. Il me semble que c'était un ouvrage froid, politique, et toujours écrit en Lemercier. Je ne pensais pas que cela pût réussir. J'ai peur que ce ne soit encore un chagrin pour ma pauvre cousine.

Mais que dites-vous donc de ce mariage X...? Quand je pense que tant de beauté et toute cette jeunesse se seront épuisées dans la maladie pour en arriver là, cela me fait pitié, et je ne me console que par l'idée que X... en *saura* toujours bien assez pour faire un enfant et que, dans un an, N... aura au moins une jouissance qui ressemblera à celle des autres femmes et qui sera toute simple et toute naturelle; jusqu'ici tout a été bien compliqué pour cette pauvre enfant. Sa mère est contente aussi à faire pitié : sa joie donne idée de ses peines.

XXXIII

Ce samedi 11 mai.

Or sus verbalisons, ma chère. M. de Rémusat dit que lorsqu'on commence à entrer dans une administration quelconque, on est censé passer par tous les grades inférieurs, mais qu'on peut obtenir de travailler dans les bureaux et d'y

1. Tragédie de Népomucène Lemercier. — Composée sous le Consulat, elle fut représentée pour la première fois, au Théâtre-Français, le 27 juin 1816.

demeurer toujours, tandis que de cette manière on ne remplit que fictivement les premiers emplois toujours désagréables dans tout début. Peut-être est-ce ainsi que M. de Barante[1] l'entendrait, ou qu'on pourrait lui faire entendre. Éclaircissez ce point et ne vous découragez pas.

Il m'est venu une autre idée : il ne serait pas impossible que l'Académie ouvrît les affaires étrangères à votre enfant ; quand je dis les affaires étrangères, je ne parle point de ce qui est ordinairement réservé aux grands seigneurs, comme les ambassades, mais l'administration de cette partie, qui offre tant de ressources et de bonnes et honorables places. L'abbé Morellet, écrivant à M. de Richelieu, ou peut-être même au Roi, qui aime les gens de lettres, s'appuyant sur son grand âge, demandant pour son petit-neveu, produirait, je crois, un bon effet. Il ne faudrait pas qu'il fût question de place ni de traitement, mais de la faveur d'être attaché comme surnuméraire aux bureaux des affaires étrangères; M. de Bastard l'avait sollicitée et obtenue, l'année dernière, pour un de ses frères et en était fort content ; une fois là, j'y connais du monde, nous trouverions mille moyens de recommander votre fils, il travaillerait et ferait son chemin comme tant d'autres.

Il serait très possible que le Roi lui-même fût touché des paroles de votre pauvre oncle dans l'état où il est, qui lui dirait que, ne connaissant personne, il prend la liberté, vieillard et infirme qu'il est, de lui demander, à lui directement, un témoignage de sa bonté qui pourrait être porté au ministère des affaires étrangères et en ouvrir les portes à l'enfant d'une nièce qui soigne ses vieux jours et qu'il a adoptée. Il écrirait de même au duc de Richelieu, que quelque infime que soit sa demande, dans cette même ignorance des formes où sa vieillesse le laisse, il ne sait que s'adresser au Roi et au protecteur éclairé et naturel des académiciens, etc. Vous comprenez tout cela. Quelquefois ces formes un peu étranges réussissent assez, et cette carrière dans son administration est encore bien belle; il y a de simples commis aux affaires étrangères qui, par leur travail et leur aptitude, sont devenus des gens fort importants.

1. Directeur des contributions indirectes.

Vous êtes à Auvers dans ce moment et vous avez un plus beau temps que nous: je crois que toutes les nuées du ciel se sont donné rendez-vous pour fondre sur la ville de Toulouse; nous n'avons le soleil que par éclairs, et je ne jouis de mon jardin qu'au travers de mes fenêtres. Si cette humidité pouvait un peu rafraîchir nos têtes méridionales, je prendrais patience, mais il me semble que, loin de là, nous nous échauffons davantage. La Chambre, en partant, a ouvert un champ très vaste aux vivacités des partis. Les uns la regardent comme le palladium de l'État, les autres comme sa perte, car sur les bords de la Garonne tout est extrême: on ne voit que des royalistes intolérants ou des républicains forcenés. Je mandais à madame de Grasse, l'autre jour, que c'était surtout dans ce pays que j'avais entendu le plus fréquemment attaquer le Roi; elle me répond que c'est la même chose en Provence: sa noble conduite, sa modération, sa clémence sont blâmées par ces esprits emportés et haineux, et chacun le voudrait le roi de sa vengeance particulière. Pour moi, je vous avoue que j'ai été attendrie du récit qu'ont fait les journaux de ce 3 mai, où le roi s'est si noblement livré aux Parisiens : ce devait être un spectacle touchant et une fête vraiment nationale.

Ce dimanche 12,

J'ai été interrompue hier par l'arrivée du courrier de Grenoble qui nous a apporté les nouvelles[1]: tout cela me paraît tirer bien juste avec ce que vous me mandez de Paris, et explique peut-être la multiplicité de certains bruits absurdes qui se répandaient beaucoup dans nos cantons. Nos autorités, à tout hasard, prennent leurs précautions, et, au moment où je vous parle, les portes de notre ville sont fermées parce qu'on fait une enquête exacte sur un assez grand nombre d'officiers en demi-solde qui s'y sont réunis, cette semaine, sous différents prétexte. Ces gens-là tiennent de mauvais propos. C'est un cercle vicieux dont il est difficile de sortir. on se défie d'eux, et je crois qu'on a raison; ils vivent entre

1. A Grenoble, une émeute soulevée par Paul Didier, le 4 mai, au cri de « Vive Napoléon II! » avait été réprimée avec un zèle rigoureux par le général Donnadieu, ci-devant républicain, devenu royaliste fervent.

eux, s'aigrissent et deviennent dangereux. Dans les villes royalistes et animées comme celles-ci, ils sont publiquement insultés, quelquefois ils répondent, proposent le duel, se battent, et assez ordinairement tuent leur homme : alors grande plainte contre eux ; c'est une occasion de division continuelle. Si on les met dans les campagnes, autre inconvénient : ils disent mille sottises, que les paysans avalent. On ne se tirerait de tout cela qu'en les embarquant pour quelque expédition lointaine, ou en leur donnant quelque peste qui n'atteignît qu'eux ; cela est horrible à dire, car ce sont des Français.

Ma chère, les temps de révolutions rendent les hommes affreux. Les rapports de Grenoble disent qu'il y a une quarantaine de ces officiers retraités qui se sont bien conduits : je voudrais qu'on les reprît et qu'on les récompensât d'une manière éclatante.

Au reste, ne vous inquiétez pas pour nous, et songez que le Midi de Grenoble est à plus de cent lieues du Midi de Toulouse ; on est averti, on est sur ses gardes, et nous ne donnerons, j'espère, le signal de rien. Mais veillez à Paris sur le Roi, conservez-le nous : s'il lui arrivait malheur, ah ! ma chère, cela fait frémir, même dans ces pays ci, quelle *jacquerie* ! C'est le mot. Et je vois des fous qui ne s'en doutent pas et qui sourient à l'idée d'allumer cet incendie. Dieu nous sauvera, j'espère, en veillant sur nos princes : toute la France est là. — Adieu, ma très aimable et très aimée.

(A suivre.)

ISLAM SAHARIEN

LA

…UXIÈME NUIT[1]

(…TS DE JOURNAL)

Zaouïa de Mozafrane, 26 août.

» …oursuivi tout hier soir par
… cauchemar.
350 …aud, si chaud !… Dehors,
» 225 …, le *mouddlen* chantait
… impérieusement douce :
200 …, écrivez ce qui vous
» … d'Islam ! Écrivez la

150
» 180 …ujourd'hui. Et voici
…ivre les ordres de
La Barrique FRANCO … plâtre où se res-
…issée…. Malheu-
… …uxième Nuit », aventure involue
dont chaque matin je tourne une page, manquera de roma-
nesque, je le crains. Je ne puis y faire paraître à loisir (et je

1. Ces lignes très simples résument et synthétisent de longues enquêtes lointaines. — Sous le voile de noms fictifs, pas un fait ne s'y développe qui n'ait été observé directement, ou puisé aux sources les plus authentiques. Pas un renseignement n'y figure qui n'ait été corroboré en la vie vraie des *zaouïas*. Et — si j'ose employer dès la première page une tournure arabe — j'ai su ce que j'ai su… et j'ai vu ce que j'ai vu. (Note de l'Auteur.)

le regrette) des épisodes extraordinaires, — ni faire prononcer à mes personnages des choses très spirituelles, — ni faire changer Si-Kaddour, mon *taleb* garde-malade, en noble dame aux yeux fiers.... De plus, j'ignore le futur dénouement : grosse énigme. Sans doute, fort prosaïquement, sera-t-il de boucler mes valises et de partir....

Pourtant je reconnais ceci : dans le vrai livre légendaire (le livre merveilleux qu'une secte persane s'en va, de nos jours encore, récitant par les villages), dès que l'épisode semble avoir assez duré, les princes ou les portefaix ou les beaux jeunes gens disent adieu à leurs hôtes bénévoles. Sans aucun artifice de conclusion, ils sortent « voir l'état de leur Destinée sur le chemin du Tout-Puissant » : et nous possédons une histoire de plus, achevée par Schéhérazade....

C'est pourquoi, Schéhérazade d'occasion, je me décide à me soumettre aux injonctions de ma fantaisie, comme obéissait la jolie favorite : « en toute déférence et d'un cœur pur »... Et nous commençons.

***

Il était une fois deux amis, deux Parisiens, fuyant en la monotonie du Désert l'autre monotonie des corvées mondaines, et cherchant, depuis des mois, si les privations rendent l'esprit moins inquiet, ou si leur âme se trouverait mieux « ailleurs ». Car ils souffraient du mal d'être trop civilisés, trop cosmopolites,— d'avoir trop de fibres en eux pour sentir la difficulté, l'amertume, la peine et la sécheresse de vivre, — plus assez pour paisiblement jouir.

Et tous deux revenaient maintenant, par la force des choses, vers l'existence citadine. Ils pensaient regagner soit Tripoli par Ghadamès, soit Ouargla par Temassinine : ils ne savaient pas au juste ; ils allaient presque au hasard, errant à travers des sables mal définis sur leur carte. En France, si l'on eût pu les voir, on les aurait déclarés perdus.

Mais peu de danger de se perdre bien réellement, avec un guide indigène, — à moins d'être trahi par lui. Et le guide des deux voyageurs un voleur de profession appelé Bou-Haousse ne les trahissait point. En organisant leur petit convoi, quelqu'un leur avait dit : « Choisissez pour vous

conduire un brave imbécile, ou un brigand; ni l'un ni l'autre ne vous livrera aux divers Chaanba ou Touareg. » Le conseil avait paru bon. Et Bou-Haousse s'étant trouvé, brigand doublé d'imbécile, il fut engagé tout de suite comme supérieurement idoine aux besoins de la situation.

Les voyageurs avaient désiré connaître le Sahara dans la plus grande fougue de sa chaleur torride. Oh! qu'ils étaient servis à souhait!... Mais enfin, le 23 août, accablés jusqu'à l'agonie par la sensation cherchée, ils convinrent de retourner bride (la corde de leur méhari) du côté des septentrions. Et crac!.... celui qui narre cette histoire se cassait la jambe ce jour-là, fort adroitement, juste au-dessus de la cheville — incident de voyage vraiment superflu.

Je passe les cris, les exclamations. Nul secours possible. Le guide, troublé sans doute par le malheur du « Sidi », ne paraissait même plus certain de la direction à suivre. Il expliquait au blessé (qui comprend l'arabe et qui le parle aussi, mais très mal) il expliquait comment, la dune ayant changé son aspect mouvant, Allah seul pouvait reconnaître la vraie piste à prendre. Et, pour être mieux entendu de l'autre « seigneur », Bou-Haousse ajoutait en français de circonstance :

— Ya Sidi, y en a pas la route... y en a pas...

Il était neuf heures du soir. Nous avions voulu faire une étape au clair de la lune croissante, malgré l'opposition de notre petite escorte qui redoutait de marcher la nuit. Et cette lune malencontreuse se cachait derrière de gros nuages — des nuages sahariens, c'est tout dire, puisque ce pays n'admet que l'excès.

— Y en a pas la route...

Mon ami jurait :

— Et du bois? y en a-t-il, du bois?

Puis, se tournant vers moi :

— Je pourrais te soulager un peu, te fabriquer des « attèles » afin de soutenir ta fracture. Nos fusils sont trop lourds; ne reposant sur rien, ils te tireraient péniblement. Du bois... Il faudrait du bois...

Bou-Haousse ne comprit pas d'abord. Quand il eut compris, il s'exclama :

— Ya Sidi! y en a du bois, *bezef, bezef!*

Alors il s'enfonça, quoique tremblant, parmi l'ombre nocturne, et revint avec une forte brassée de genêt saharien, sec, et propre à faire une belle flamme, mais où les rares fragments ligneux offraient des aspects tortus.

« Du bois », pour l'Arabe, c'est ce qui brûle. L'infortuné Bou-Haousse fut ahuri de la colère du seigneur français. Les chameaux broutaient les tiges fanées que dédaignait cet exigeant maître... Et nous restions là, enveloppés d'obscurité, ne sachant à quoi nous résoudre, nous « sentant » pâles mutuellement, lui de contrariété, moi de douleur.

Et tout à coup — je n'oublierai jamais ce miracle — dans le Sahara morne et sombre, où pas un être ne semblait devoir exister, dans cette solitude muette et quasi désespérée, l'air embrasé nous apporta la palpitation d'un soupir humain... d'un chant... Les notes infiniment douces arrivaient à nos oreilles — mélopée de tendresse plaintive, flottante, imprécise, voluptueuse — prière d'*aâcha*, telle que la psalmodie chaque soir l'Islam, au faîte des mosquées.

Je m'écriai, bouleversé :

— Ai-je le délire, dis-moi?

Mon compagnon se penchait du côté de Bou-Haousse, pour savoir. Mais Bou-Haousse, dont le visage faisait une énigmatique tache grise sous son voile et son turban, expliqua tout de suite, avant qu'on l'eût interrogé.

— Ya Sidi... le *moudden* appelle au salut... à la zaouïa de Mozafrane...

Faiblesse morale ou dépression physique, je crois presque que je pleurai.

Nous marchions. Mon pied flottait, lamentablement, sur le cou de mon chameau. Nous allions vers l'horizon d'où l'espérance était venue nous surprendre... Nous nous dirigions, menés par Bou-Haousse, guettant une imperceptible lumière qu'il prétendait découvrir.

Quand nous atteignions le sommet d'une des vagues de sable, il la voyait, cette précieuse indicatrice. Puis, redescendus dans les replis profonds, il ne la voyait plus... Et nous, nous ne distinguions rien, ni d'en haut, ni d'en bas.

Mon ami demandait :

— Qu'est-ce que Mozafrane ?

Et Bou-Haousse répondait, avec une emphase mêlée d'une crainte, d'un étrange respect :

— Ya Sidi, l'endroit prend son nom d'une colline de terrain jaune. Mais sur la colline est la zaouïa des Djazerti, grande *bezef*, riche *bezef !*

J'écoutais à peine. Arriver... Arriver... Ne plus porter suspendu ce membre fracassé... L'enthousiasme arabe du guide m'impressionnait très peu. J'avais vu en Algérie quelques zaouïas plutôt mesquines, abris d'un marabout de troisième ordre. J'ignorais les puissantes sectes du sud, le nom de leurs promoteurs — ou du moins je les oubliais, car bien des choses ensuite devaient me revenir à la mémoire.

— Tu souffres ?

— Oui, beaucoup...

Arriver... arriver... Quitter ces dunes... Ne plus subir cette secousse du chameau... La lumière, maintenant, devenait visible aussi pour nous... Elle paraissait, disparaissait. C'était comme une petite étoile allumée près des horizons de la terre — une toute faible lueur, aussi fugace que les pâles fantômes d'étoiles vraies, semés entre les gros nuages, près des horizons du ciel.

Arriver... arriver... arriver...

Cependant mon ami s'inquiétait. Une idée lui venait qu'il soumit à ma pseudo-science saharienne ; et cette idée renfermait un soupçon : pourquoi Bou-Haousse, jusqu'à l'heure de ma catastrophe, n'avait-il soufflé mot de l'existence d'une « riche » demeure voisine, en ces pays où le moindre point habité implique une halte près d'un puits, le rafraîchissement de la soif ?

— Voyons, insista-t-il, penses-y ; cela ne te semble pas louche ?

Tout, hors ma jambe, m'était indifférent. La logique de ce camarade un peu méthodique m'agaçait, me contraignant à parler.

Je répliquai :

— Ne te frappe pas. Cette zaouïa doit être un simple campement, ou une pauvre coupole au-dessus d'un méchant gourbi, comme à Temassinine...

— Peu importe. Le guide n'aurait pas « brûlé » Temassinine, n'est-ce pas? Et pourtant ici, sans ton accident, nous n'aurions même pas soupçonné ce Mozafrane.

Justement la lumière du port augmentait, phare dans la nuit d'orage... Et j'avais de plus en plus mal...

J'interviewai pourtant Bou-Haousse. Or son langage imagé (quand il parle sa langue maternelle) nous révéla des périls probables, et soudainement nous cloua au sol.

— Ya Sidi! que ton beurnouss ne se retire pas de moi! Ma langue s'était tue pour le bien : car les Djazerti, leur cœur bat souvent contre les Français. Un *Roumi* qui va chez eux, c'est *kif* le lièvre qui va chez le chacal, *kif* la gazelle qui va chez le chien sloughi. Un Grec et un Italien y ont trouvé « la mort rouge », l'année dernière...

Comme Schéhérazade toujours, j'arrête mon récit au temps le plus inopportun : la fatigue me terrasse. L'air embrasé dessèche mon énergie, et mes mains lasses retombent, me refusant la consolation du griffonnage — jusqu'à cela!

II

1er septembre.

Des jours ont passé. Ma prostration (le *them* des Arabes) veut bien m'accorder quelque répit, sauf une reprise çà et là, vers l'heure du couchant. Et je vais tâcher d'employer ce mieux à renouer le fil de ma « narration ».

Quand le guide nous apprit l'inimitié de ceux-là mêmes dont nous espérions l'aide secourable, nous demeurâmes consternés.

— Ya Sidi, se justifiait Bou-Haousse, ya Sidi, j'ai vu ta souffrance, et je me suis dirigé vers la zaouïa quoique sachant le danger. Ya Sidi, ma langue s'est tue, là aussi, pour le bien. La force des choses passe avant le choix. Mieux vaut encore comme appui la broussaille épineuse que le trou vide; et, d'un sac de mauvaise farine, *inch' Allah*, on tire quelquefois d'assez bon pain.

« La force des choses passe avant le choix » — évidente vérité.

Nous arrêtant près d'un rocher qui signalait la fin de la dune, nous envoyâmes donc Bou-Haousse — avec la moitié des Arabes d'escorte — parlementer à Mozafrane. La belle lumière étincelait, de plus en plus brillante, si claire qu'elle empêchait de reconnaître la masse ni l'importance des bâtiments proches d'où elle émanait. Je m'irritais de la durée des négociations, torturé par le poids et l'enflure de ma cheville... Plusieurs chiens aboyèrent, des voix traversèrent la nuit.

Puis le silence de nouveau... Le vent brûlant fâtiguait nos fronts. Il paraissait souffler l'angoisse sur le Sahara de mystère, sur le sauvage Désert mal endormi...

Je l'ai su depuis :

Un succès de nos troupes, au Chari et au Tchad, avait légèrement changé quelques mois auparavant la politique des Djazertïa. Et le grand chef actuel de « l'Ordre », Sid' Amar-ben-Mohammed-ben-El-Aïd-ben-Taïeb-ben-Ahmed-Bou-Saad-ed-Djazerti se trouvait actuellement loin de Mozafrane, en route pour le Ouadaï. Il espérait là-bas persuader de sa candeur nos chefs militaires, et leur démontrer que lui, pieux Chériff, n'avait jamais soutenu Rabah, ni le fils de Rabah, ni le Mahdi d'Omdurman...

En de telles conditions, des Français à la rigueur pouvaient être admis dans l'enceinte bénie, dans cette maison fermée de Mozafrane, sans qu'on crût nécessaire, pour si peu, de leur octroyer le trépas. Leur présence même serait un gage. Et la zaouïa se devait de les recevoir royalement.

Aujourd'hui, deux semaines ayant passé, il m'est possible de m'expliquer tout ceci : mais alors je ne compris rien à ce qui survenait, je n'essayai point de comprendre... Et je ne trouve dans mon souvenir de ce soir-là aucune réflexion raisonnable. Des impressions, oui,... des sensations,... comme des lambeaux de songe. C'était elle qui m'attendait devant le seuil, je vous assure — *elle*, la Mille et deuxième Nuit...

Je me revois, sotte épave inerte, descendu de chameau,

affalé au pied d'une longue muraille — puis franchissant (soulevé entre les bras de deux nègres qui viennent de surgir) la poterne compliquée... Les deux colosses me sourient tendrement, de leurs soixante-quatre dents blanches. Ils m'encouragent :

— Ya Sidi ! *Chouïa, chouïa...*

Je sens autour de mon visage l'impression fraîche et délicieuse d'un jardin, où les reflets de bougies errantes couraient sur le tronc des palmiers, tombaient sur d'autres touffes vertes. Je reconnais — de si longtemps je ne l'avais entendu — le petit bruit léger de l'eau, quand elle murmure sa fuyante, agile, cristalline chanson.

Je vois, je sens...

Et de toutes parts des yeux brillants, des étoffes bariolées sortent de l'ombre, s'agitent, se pressent, s'éloignent, se rapprochent. Et des formes de beauté, vêtues d'ors somptueux, se dérobent derrière la foule. Et le chœur me jette ce vœu :

— Que ta nuit soit avec le bonheur !

Peut-être le mal physique (qui s'opposerait, même en un autre état moral, à tout bonheur selon le musulman) peut-être a-t-il développé ma « réceptivité » nerveuse. Malgré mes atroces élancements je jouis, je me dédouble pour ainsi dire. Je ne sais plus si mon ami m'accompagne, ni si je suis transporté dans quelque Bagdad de jadis, par le pouvoir d'un *djinn*... ni si ces remuantes silhouettes ne sont pas des djinns mêmes — des djinns transformés en humains, jusqu'à l'heure de l'aube où l' « ange-coq » fera fuir tous les maléfices avec toutes les obscurités.

Et le surnaturel me fait frissonner, au seul contact de son apparence...

Mes deux nègres me répètent, du ton dont on console les très petits enfants :

— Ya Sidi... *chouïa, chouïa...*

Chouïa... bientôt... un peu de patience... Et me voici dans une cour immense, presque une place — puis dans d'autres cours. Les « génies » nombreux m'escortent. Combien sont-ils ? Des centaines. Une odeur de benjoin, de musc, s'exhale des portes entr'ouvertes. Le clair-obscur se joue sous

de basses colonnades sculptées. Et mes deux *négros* soudain s'arrêtent, les bougies mouvantes aussi : car en avant d'une profonde voûte, seul, rigide, impérieux, un homme se tient, de vingt-cinq ans à peu près, entièrement drapé de blanc, sauf la corde de chameau qui rattache son voile neigeux.

Le *sanctum sanctorum* commence là, je le comprends ; et d'instinct je me redresse, me tenant au cou des porteurs ; je m'arrache à ma vision — ou plutôt je la continue... N'est-il pas idéalisé pour nous, le dialogue du cérémonial arabe, dont les mots simples et bibliques s'échangeaient déjà dans l'Yémen ancien ?

Un effort. Ma gorge se desserre. Je demande au jeune « saint », très beau, très hiératique :

— Le salut sur toi ! Es-tu le maître du logis ?

Et ce personnage me répond, d'une voix sans couleur et sans timbre qui semble venir on ne sait d'où, peut-être des rochers sonores caressés par le vent, peut-être de ces anges du second ciel, n'ayant point de corps tangible :

— Je remplis sa place à cette heure, selon la volonté d'Allah-Puissant.

Me voilà instruit. Désignant de mon index ma poitrine, je m'annonce sans attendre davantage :

— L'hôte de Dieu !

Mon compagnon fait de même :

— L'hôte de Dieu !

Et le jeune homme aux vêtements blancs, qui ne paraît point nous avoir écoutés, murmure les yeux baissés :

— Vous êtes ici dans votre maison...

C'est tout — c'est assez. Accueil sincère ou non, nous voilà donc abrités. La « mort rouge » dont parla Bou-Haousse ne nous atteindra sans doute point, jusqu'au jour où nous quitterons cette zaouïa et où des émissaires du sabre pourront courir après nous, — puisque la « franchise » de l'hospitalité ne nous couvrira plus de son égide.

Je songe au droit d'asile de certains couvents, au moyen âge. C'est davantage qu'un hasard, cette ère musulmane de l'Hégyre qui retarde de six cents ans...

III

6 septembre.

Je n'éprouverais aucun plaisir à revivre les détails de mon « hissage » par un escalier de pierre jusqu'aux appartements d'honneur, — ni les phases pénibles du traitement de ma fracture, sous la direction de mon camarade, avec l'aide du vieux *taleb* Si-Kaddour et de Barka, l'un des grands *négros*.

Il « fallait du bois », circonstance qui m'avait frappé. On en trouva, d'étrange et de précieux, parmi les réserves de cet asile fantastique. Une des planches de ma gouttière est en thuya; l'autre en cèdre du Liban; l'érable de Syrie, aux délicates mouchetures satinées, soutient le bout de mon pied... Et ce plâtre dur, très blanc, dans quoi furent trempées ces mousselines indiennes, et qui prend en séchant l'aspect du marbre, c'est le même que celui dont sont faites les corniches, les volutes, les inscriptions délicates de la *Koubba* des tombeaux, au centre de la zaouïa — merveille de l'oasis sacrée. Les pèlerins d'Islam viennent l'admirer; de toute l'Afrique, d'une partie de l'Asie, ils arrivent ici, par lentes caravanes, apporter des offrandes et chercher le salut futur près des sépultures bénies — près de la plus ancienne, surtout celle de l'illustre et défunt fondateur de l'Ordre, trisaïeul du chériff actuel, le grand saint Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti. Puis, ayant vu, ayant baisé les tombes miraculeuses, ils s'en retournent, les pèlerins. Ils s'enfoncent dans ces contrées aux noms de barbarie noire : le Borkou, l'Ouadaï, le Baghirmi, le Sokoto. D'autres regagnent le Hedjaz à travers la Nubie anglaise. D'autres regagnent le Maroc en passant (mi-craintifs mi-pillards) entre le Touat et la grande Hamada. Et combien de noms encore pourrais-je énumérer, lointains peuples asiatiques, ou tribus voisines de nomades sauvages : celles par exemple des Chaanba de l'Erg, presque tous dissidents aux armes françaises.

C'est le territoire de ceux-ci qu'a dû traverser mon ami lorsqu'il m'a quitté quelques jours après mon accident, rap-

pelé à Paris par les obligations les plus impérieuses. Pauvre cher garçon!... J'apprends, de source à peu près sûre, que sans attaques périlleuses il a pu atteindre des pays moins scabreux. Je m'en réjouis, certes... Je devrais être satisfait... insouciant... paisible ; et tout au contraire mon âme se ronge. Les visites que je reçois, presque du matin au soir, ne peuvent me remplacer l'amitié française. La nouveauté du milieu ne sait pas me faire oublier ma triste immobilité, et ces affres « de ne rien savoir »...

Ne rien savoir, ni d'ici ni de là-bas — ni de ceux qui m'entourent, étrangers, ni des miens que j'ai laissés...

Il y a trois ans, j'étais venu déjà jusqu'aux parages lointains de l'Oued-Mya, ressemblant aux dunes de Mozafrane. Je les ai aimés, car ils sont prenants et beaux. J'ai savouré paresseusement les jeux de la divine lumière entre les sommets des collines blondes, où le sable qui glisse compte seul le temps enfui, et où manque le courrier de France. Mais, lors de ce précédent voyage, j'allais, je marchais : j'étais libre. J'ignorais donc l'âpre torture que je ressens aujourd'hui, et qui de mon séjour en ce lieu fait un calvaire.

— Ya Sidi, m'exhorte Si-Kaddour, que te manque-t-il parmi nous? Tu es un oiseau de la mosquée : il est bien nourri ; il entend louer Allah ; il boit au bord d'un clair bassin ; il couche sur les tuiles vernissées. Que te manque-t-il?

Il me manque « tout ». Et surtout de m'agiter, pour rien, pour le plaisir, comme le petit oiseau des tuiles, le petit passereau des rares minarets sahariens.

IV

8 septembre.

J'ai laissé dormir pendant quarante-huit heures mon chagrin ridicule. Et me voici calmé, sorti du moins de cette tristesse qui mine en moi la santé promise par Si-Kaddour.

Ce matin encore, nous eûmes là-dessus, lui et moi, une conversation fort animée.

— Sidi, je réponds de ta cure ; je réponds de tout, sauf

les événements d'Allah. Mais permets-moi, Sidi, de t'indiquer les préceptes de l'expérience. Par la bénédiction sur toi! pour mieux remettre ta jambe, une saignée derrière l'oreille gauche te ferait le plus grand bien. Le sang de l'homme doit se traiter comme l'eau du puits : plus tu en tires, plus elle est limpide. Et ce remède était adopté dès le temps d'Abraham!...

Mon silence encourage le verbeux Si-Kaddour. Il agite sa barbe grise dans son voile blanc retenu par une corde. Il étend le bras vers le ciel, pour prendre à témoin soit Allah même, soit l'ange Djébril, soit Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti, le Sublime, le Vénéré, le Pôle Très-Élevé.

— O Sidi, reprend Si-Kaddour, laisse-toi persuader! Tu es au-dessus de mes yeux! Mon cœur est pour toi comme celui d'un enfant pour son père! — remarquons ici que j'ai trente-cinq ans, et que le taleb Si-Kaddour serait plutôt sexagénaire; mais cela ne gêne en rien l'expansion de sa rhétorique ni de son prolixe respect. — Quand tu ne te sens pas bien, je ne suis pas bien non plus, par la barbe du Prophète! Je ne trouverai point le repos tant que ta complaisance ne m'aura pas permis de te faire faire cette saignée, au bas des cheveux, ici, ici...

Sa main ridée, vieille griffe sans méchanceté, s'approche de ma nuque avec des gestes inquiétants. Je proteste, je me fâche. Je refuse avec la même véhémence les pointes de feu, les frictions sympathiques de graisse d'autruche sur « la jambe qui n'a point de mal » — et même l'eau d'une sainte fontaine, Aïn-Selam, laquelle jaillit un jour d'autrefois sous les pas bénis de Bou-Saad, ce sublime Bou-Saad-ed-Djazerti.

— Comme tu voudras, Sidi, soupire enfin le rabroué. Tu restes le maître du savoir et de la perspicacité...

En réalité, il se sent froissé dans l'âme, il me boude, il s'éloigne; et j'en profite pour recommencer à griffonner ces pages : justement mon encrier de terre verte m'offre son encre bourbeuse de tout le zèle de ses sept trous (nombre fatidique). Vais-je décrire les objets qui m'entourent? Ou ma longue chambre blanchie à la chaux? Mais quand j'aurai précisé : tant de mètres d'un sens et tant de l'autre, il n'y aura que des dimensions. Amis qui me lirez, rien n'ira vers vous de cette nudité mélancolique, toujours un peu ruinée, des choses

musulmanes... Vous ne sentirez pas la fraîcheur des faïences claires dont les arabesques couvrent le sol. Vous ne comprendrez pas l'agrément doux de la fine poussière qui voile de gris le marbre candide, le *zli-zli* de la petite cheminée, à la mode franque, venue sur le dos d'un chameau depuis Tripoli-Barbaresque où la générosité d'un fidèle l'acheta de quelque Italien...

O poussière d'Islam, à l'odeur d'aromates et d'amour et de suint, tu tombes lentement, voluptueusement, puis tu restes... Tu restes quand nous passons... tu donnes, aux objets récents, la vétusté noble des choses jadis ensevelies, poudre de paisible néant, poudre de résignation...

Pas de meubles pour couper la monotonie des parois interminables — sauf un coffre de Smyrne, un chef-d'œuvre, dans la gloire atténuée de ses nacres, de ses ivoires et de ses vieux bois... Une lampe d'argent s'accroche par une cordelière rose, en soie pâlie, aux petites poutres serrées peintes couleur d'émeraude. Et sur une parcelle de l'étendue des faïences je gis, moi et mon tapis — ce dernier objet, cadeau d'un adepte marocain à la zaouïa de Mozafrane. Le donataire de cette couche un peu dure serait convulsé d'horreur, s'il savait son pieux hommage voué au service d'un impur Roumi, chien fils de chien !

— Cependant — me dit le bon Si-Kaddour, — vous autres chrétiens ne nous venez pas à l'encontre autant que les idolâtres, ni à la traverse autant que les Juifs. Car des quatre « Livres » descendus des Cieux — Allah daigne par eux nous instruire ! — vous en reconnaissez trois. Et vraiment, par la bénédiction du Puissant qui t'a fait et m'a fait, nous serions *kif* des frères, sans la détestable erreur dont vous êtes abusés — pardonne ma franchise, ô Sidi ! — l'erreur, l'horrible erreur vous amenant à prendre Notre-Seigneur Aïssa (Jésus) pour le Fils de Dieu, et non pas, comme nous, pour le Souffle incarné de Dieu...

Il ne m'épargne là-dessus ni les commentaires des Hadits, ni la Souna, ni le docte Sidi-Khelil. Je ne parais sans doute pas convaincu : alors le vieux taleb s'installe, les jambes croisées, au bord du tapis. Barka le *négro* nous apporte deux

minuscules tasses de thé, relevé d'un brin de menthe, — puis il s'assied aussi. Mon Bou-Haousse se rapproche, troisième auditeur très attentif. Et Si-Kaddour, sans pitié, ouvre lentement le Koran même, son gros livre parcheminé dont la tranche couleur d'azur s'orne d'une inscription dorée : *Ne me touche qu'avec des doigts purs*. Et il me lit des versets de la cinquième sourate :

Au nom du Dieu clément et miséricordieux !

Tu reconnaîtras que ceux qui nourrissent la haine la plus violente contre les fidèles sont les juifs et les idolâtres, et que ceux les plus disposés à comprendre les fidèles sont les hommes qui se nomment chrétiens : c'est parce qu'ils ont des prêtres et des moines, et parce qu'ils sont sans orgueil.

Il s'interrompt, l'empressé Si-Kaddour, pour rappeler les serviteurs à l'ordre. De sa propre main mal lavée, il chasse des mouches impertinentes voltigeant près de mon visage. Les mouches fuient, et reviennent aussitôt que le taleb s'est replongé dans la « Parole ».

— Ya Sidi ! je trouve encore, avec la permission d'Allah, ceci, sainte sourate deuxième :

Dieu est le patron bienveillant de tous ceux qui croient en lui...

Ses besicles énormes font à Si-Kaddour de gros yeux de chat-huant. La corde qui ceint son chef vénérable oscille en mesure, rythmique et convaincue. Puis il se tait — il médite — et le grand silence saharien, parfumé de menthe, plane sur nous...

Pauvre Si-Kaddour !... Malgré son savoir, il possède une des âmes innocentes parmi les instruits de la zaouïa — la plus innocente, la seule innocente, je crois. Eussé-je été un officier de nos « bureaux arabes », amené hors de nos territoires par accident, l'on aurait placé près de moi au lieu de ce brave vieux quelque taleb plus jeune, bien retors, bien flatteur, avec mission d'extraire de ma cervelle tous les renseignements possibles et impossibles. Mais je ne suis qu'un touriste, un demi-*globe-trotter*. Et l'on a compté sur Si-Kaddour pour ne me donner aucune lumière politique, aucune, sauf sur ce qui concerne la grandeur et la prospérité de la Confrérie. On espère faire ainsi de moi un inconscient

émissaire qui, plus tard, proclamera la force d'une puissance occulte, immense, avec laquelle il faut compter.

Où (d'après les Djazertïa) porterai-je l'écho de cette renommée?

Mais à Paris... en ces endroits d'influence qu'ils ignorent eux-mêmes... en quelque lieu que ce soit où l'on intrigue, où l'on susurre les nouvelles de l'Orient et de l'Occident... où l'on agite les questions d'alliances européennes, de suprématie plus ou moins imaginaire des puissances — les questions anglaise, allemande, italienne, balkanique, turque, arménienne, égyptienne, russe, indoue — tout ce qui retentit au cœur de l'Afrique, et par quoi le réveil d'Islam croît ou décroît.

..

Lorsque Si-Kaddour eut assez longtemps réfléchi, il redemanda du thé, l'attendit, le but, et fit d'une voix persuasive :

— Ya Sidi, par ta tête chérie, nous aimerions beaucoup les Roumis, si les Roumis ne venaient chasser sur nos terres... Nous les aimerions, et moi je t'aime, ô Sidi. D'ailleurs, par le Jour de la Rétribution, crois-moi : de son vivant Notre Illustre Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti ne se sentait point l'ennemi des chrétiens. Il admettait tous les pouvoirs, et toutes les croyances de bonne foi. Quand sa bouche vénérée entretenait ses disciples, il leur répétait bien souvent, ô Sidi, le symbole des Trois Barques. Et ses paroles étaient de miel... et ses enseignements étaient d'or pur...

Naturellement j'ai dû subir la parabole des Trois Barques, sœur de celle des Trois Anneaux. Et je constatai, une fois de plus, que si les peuples des neiges arctiques célèbrent dans leurs poèmes le brillant soleil toujours chaud, les peuples du Sahara, privés d'eau jusqu'à la souffrance, montrent une curieuse inclination aux comparaisons maritimes, fluviales, nautiques — tant l'homme aspire à ce qu'il n'a pas.

— Ya Sidi... Un père avait trois enfants. Lorsqu'il sentit l'heure venue de boire sa dernière tasse, il dit à ses fils : « Écoutez ! Vous trouverez au rivage trois barques amarrées, toutes semblables ; mais une seule est vraiment la barque du salut. L'aîné de vous prendra la première, en comptant du

côté de la Mecque, le second la seconde, et l'autre la troisième. J'ai eu soin de réserver la meilleure part à mon enfant préféré... » Là-dessus, il s'en alla voir de l'autre côté de la vie. Les fils pensèrent tous trois : « C'est moi le préféré; c'est moi que mon père chérissait; j'étais la fraîcheur de son œil. » Et ils naviguèrent confiants, par Allah, malgré les tempêtes. Chacun disait aux deux autres : « J'ai la barque du salut! » Et Dieu-Puissant ne les en châtiait point, parce qu'ils étaient sincères...

Puis soudain, changeant de ton, Si-Kaddour entonna les louanges du fondateur de la Confrérie djazertique :

— Ainsi parlait Sidi-Bou-Saad, le Sublime. Tout ce qu'il fit fut élevé ; tout ce qu'il créa fut durable. Rien qu'en cette zaouïa-mère de Mozafrane, ô Sidi, mille et cinq cents esclaves cultivent les jardins. Et ils sont heureux... Les pèlerins sont hébergés et nourris, les déguenillés sont vêtus, les persécutés sont soutenus, les infirmes sont gardés et soignés, les enfants sont instruits dans la voie du Seigneur... Des *eulémas* plus érudits que le Grand Chériff de la Mecque forment des savants qui vont répandre la science d'Allah à travers le monde des Croyants. Et nous avons d'autres zaouïas, Sidi, dans tous les pays lointains, même hors de l'Afrique : trois en Arabie, sept en Asie turque, deux à Stamboul! Les Djazertïa ont fait musulmanes, depuis trente ans, les contrées noires idolâtres, du fleuve Nil au fleuve Niger. Mais je le reconnais : la perle fine du collier, le rubis de la couronne, par Allah qui ne rêve jamais, c'est Mozafrane. Les dons des frères y affluent, s'y concentrent, et d'ici retombent en pluie d'aumônes sur tout l'univers d'Islam!...

Il était pâle d'enthousiasme, le vieux taleb, et cette exaltation me pénétrait peu à peu, fluide bizarre. De nouveau je me sentis frissonner : un petit vent de délire passa près de mon front trop chaud. Le soir tombait. Nous nous taisions. Les faïences prenaient, dans la demi-obscurité, un éclat nacré, fantastique. — Fantastique, ce mot revient sous ma plume, malgré moi...

V

9 septembre.

Cette zaouïa m'impressionne. A certaines minutes une émotion se déclenche en moi, qui tient de la jouissance et de la douleur... Mon état maladif entre ici pour quelque chose, et je m'abandonne trop volontiers à ce trouble.

De menus, très menus faits m'agitent inexprimablement.

Ainsi la visite quotidienne (et solennelle) que me font les Saints, les Djazerti. Une vaine formalité, pourtant, et si calme!

Tous les hommes de la famille ensemble, frères, oncles, neveux, cousins du chériff, ils se déplacent vers quatre heures, après la prière d'*aâsser*. Et justement chaque fois je viens d'entendre de loin, par lambeaux étouffés, les litanies de leur « Ordre », dont le bourdonnement voluptueux semble un confus soupir d'amour... Je ne suis plus de complet sang-froid quand ils entrent à la file, muets, lents, mystérieux, la main sur leur cœur, en leurs vêtements tous pareils. Du blanc, rien que du blanc de laine, plus souple que les souples soies. Une apparence liliale de lévites, les uns maigres comme des fakirs, les autres trop bien nourris. Mais ils sont beaux; ils sont étranges... Ils ont de pénétrants yeux noirs....

Ombres qui glissent, ils s'approchent. Des esclaves ont déroulé sur les faïences, près de mon tapis, d'autres tapis. Alors ils s'affaissent d'un écroulement uniforme, faisant autour de moi le cercle, les Djazerti, les Sphinx. Ils me contemplent: et moi j'emplis mes yeux de leur aspect hiératique....

Ils ont bien, je crois, en avançant, demandé de mes nouvelles. Mais les brèves paroles, si basses, ont passé sans être un bruit. Et ce silence qu'on écoute est plein d'inconnu... Il protège à la fois, et menace... Il est puissant, enveloppant, violent: expectative de fauves ou de dominateurs...

Ce sont, pour la plupart, des hommes touchant la quaran-

taine. Quelques-uns âgés : Si-Mesroud-ben-Mohammed, Si-El-Bachir-ben-Naïmi-ben Taïeb, et d'autres noms dont je vous fais grâce. Deux jeunes beurnouss seulement se trouvent là, parce que proches héritiers de la « bénédiction », de la *baraka* très sainte. C'est l'un d'eux, Si-Ahmed-ben-El-Aïd, neveu du chériff actuel, qui me reçut à l'arrivée — les fréquents revoirs n'ont point amené la moindre détente entre lui et moi.

Ces rocs vêtus de neige tiède sont escortés, au second rang, de rochers d'importance moindre. Par exemple (très vaste beurnouss), Si-Djelloul-ben-Embarek, grand *oukil* des tombeaux, administrateur de la zaouïa; puis l'émacié, l'austère Si-Kouïder-ben-Mohammed, *cheikh* de l'école théologique, supérieur direct de mon vieux Si-Kaddour. Ils forment, avec le *khodjah* (secrétaire), la suite aphone des Djazerti — tout comme plus modestement Si-Kaddour, blotti derrière moi, et Bou-Haousse, aplati au mur, forment la mienne....

Et les minutes coulent... et nous nous taisons tous...

Puis, sans un froissement de leurs draperies, sans une parole qui dérange le pli sanctifié de leur bouche, ils se relèvent et s'en vont, comme ils étaient venus, lents, mystérieux, une main sur leur cœur plein d'intrigues. Chacun espère avoir un jour, entière ou partagée, l'autorité djazertique, celle qui gouverne les « Frères » à travers la distance énorme du Caire au Congo, du Maroc au Darfour, du Sénégal au Tchad, et ceux d'Asie Mineure et de Turquie... Chacun aspire à l'héritage divin : « bénédiction », « étincelle », *baraka* de l'ancêtre, du fondateur de toutes leurs joies sacrées ou profanes, ce vieil illustre Sidi-Bou-Saad, mort il y a cinquante ans....

Il fut le premier Djazerti.

Ses descendants directs portent ce titre patronymique; ses simples adeptes sont nommés les « Djazertïa » — substantif dérivé dont nous possédons l'analogue : les Bonaparte, pour la famille elle-même, et les « Bonapartistes » pour les partisans.

Mais aucun dévouement de chez nous, voire celui d'un grognard envers le Petit Caporal, ne peut donner l'idée de cet

abandon mystique, de cet anéantissement de l'affilié entre les mains de son Maître. *Tout* disparaît : l'initiative, le vouloir propre, la possession personnelle, l'attachement familial — l'individualité entièrement fondue dans un seul *Moi*, que symbolise la *baraka*....

VI

10 septembre.

— O Si-Kaddour, — disait ce matin Bou-Haousse au lieu de brosser mes vêtements, — Si-Kaddour, je voudrais recevoir aussi le *dikhr* des Djazerti...

Le vieux taleb releva les besicles de corne, à l'aide desquelles il cherchait je ne sais quel argument dans un vénérable bouquin, compilation des doctrines du grand aïeul. Cela s'appelle : *La Source jaillissante, ou l'Arrivée aux Désirs et à l'Immanence céleste, par le Maître généreux, le Refuge parfait, le Pôle supérieur, Celui qui dévoile aux hommes le chemin droit, Notre-Seigneur le Cheikh et Chériff Sidi-Bou-Saad-ed-Djazerti.*

Lorsque Si-Kaddour (trop souvent) me lit cette kyrielle, il baise ensuite sa main qui toucha les lettres formant le nom du Saint, le nom béni, et ajoute ardemment :

— Que Dieu Très-Haut soit satisfait de Lui !

Mais je m'égare. Il s'agit du vœu que formait l'exquis Bou-Haousse.

— O mon fils, lui répondit le taleb, ton souhait part d'un bon mouvement, car la religion maintient l'homme comme le mors maintient le cheval. Cependant n'es-tu pas déjà initié à quelque autre « Ordre » religieux ?

Certainement, Bou-Haousse l'était. Ces associations musulmanes, avec un succès divers, se partagent les âmes compliquées et naïves du continent noir. Et bien des Sahariens appartiennent sans trop de scrupule à plusieurs confréries à la fois.

Bou-Haousse, de son capuchon, tira lentement un chapelet qu'il n'osait plus porter au cou depuis l'approche de Mozafrane.

— Ya Sidi Taleb... je suis *Khouan* des « Khadrïa ».

— Les Khadrïa, ô mon fils, sont des saints qui marchent comme nous dans une Voie généreuse.

Vieux renard de Si-Kaddour! Sa bouche louangeait les Khadrïa. Mais son geste, son regard les dédaignait, les méprisait, précipitait dans l'abîme ces concurrents des Djazertïa.

— Les Khadrïa, ô mon fils, acceptent, je le sais, que leurs « Khouan », leurs frères, soient à eux en même temps qu'à d'autres. Allah est Grand et Miséricordieux! Mais nous, les Djazertïa, n'admettons pas avec nous le troupeau des Khadrïa. Par la barbe du Prophète! une âme ne peut chercher la Voie menée par deux guides... Le vaisseau sombrera dans la mer, s'il y a deux capitaines se mêlant de le diriger...

Bou-Haousse, humble en sa modeste gandourah de coton blanc, hochait la tête.

— Ya Sidi Taleb, c'est une chose grave, pour le chien, de renoncer à sa tente et de s'enfuir vers un nouveau maître.

Le bon taleb hochait la tête également. Leurs deux coiffures — gros paquets blancs ceints d'une corde — semblaient s'agiter en mesure, et d'accord.

— Oui, tu as raison, mon fils. Par la bénédiction de Sidi-bou-Saad, tu as raison. C'est une chose grave. Réfléchis, avant de te décider.

Puis changeant de timbre et d'une allure impérieuse :

— Mais tu dois savoir, ô mon fils, que nos maximes sont sévères : ainsi l'a voulu Sidi-Bou-Saad, le Sublime, le Vénéré. Qui veut être parmi nos « Khouan » s'astreint à sept règles, ô mon fils :

1° Porter son chapelet à la main, et ne pas l'étaler sur sa poitrine, ostentation d'orgueil nuisible;

2° N'avoir aux réunions d'amis ni *tar* ni autres instruments de musique profane ;

3° Ne pas danser ;

4° Ne pas chanter, fût-ce même des paroles pieuses;

5° Ne pas fumer;

6° Ne pas respirer la poudre de tabac;

7° Ne pas boire de café, et seulement du thé qui rend les cœurs paisibles et les esprits sages.

Tu me comprends bien, ô mon fils?

Certes, il comprenait bien, le guide Bou-Haousse : car une grimace ondulait à travers ses traits brunis. Si-Kaddour crut devoir faiblir d'une petite concession, et dit, hésitant :

— La seule de ces règles, ô mon fils, qui puisse recevoir une atteinte, est celle dont le numéro d'ordre correspond au dernier doigt de ta main. Oui, si tu es riche, à la rigueur tu peux fumer : mais tu fais mieux de t'abstenir. Et si tu es pauvre, pourquoi diminuerais-tu ainsi la farine destinée au couscous de tes enfants ?.....

Ici la volubilité revint avec l'intransigeance, et le vieux taleb acheva, et ses phrases tombaient, grêles, drues et rapides sur la tête de Bou-Haousse :

— Mais, ô mon fils, du jour où tu entreras parmi nos « Khouan », où tu recevras le *dikhr* et notre chapelet pour réciter le dikhr, de ce jour-là tu ne discuteras plus ces choses de détail. Ton obéissance sera tout entière à ton Cheikh, puisque tu lui appartiendras toi-même, et tes femmes, et tes enfants, et tes biens périssables, et ton âme qui ne périt pas. Tu ne devras plus être qu'un serviteur, ô mon fils, un instrument sous des doigts habiles. Tu devras te laisser manier, comme le cadavre entre les mains du laveur des morts !...

Le silence, le prodigieux silence régna de nouveau dans ma chambre, entre les poutrelles vertes et les faïences à l'éclat nacré... Le silence saharien... Très difficilement je me retournai sur mon coude : je voulais mieux voir le visage des deux interlocuteurs maintenant méditatifs.

Si-Kaddour, le front bas, paraissait penaud, confus. Probablement craignait-il d'avoir — poussé par l'excès de son zèle — trop dévoilé devant le Roumi les secrets qu'il faut cacher. L'inféodation des *Khouan* ne regarde point les profanes...

Bou-Haousse, au contraire, qui tout à l'heure rechignait devant la simple idée de ne pas fumer, exultait d'une sorte d'allégresse, joie de sacrifice, ardeur extatique et concentrée. « Tu te laisseras manier comme le cadavre par le laveur des morts... » Ah ! qu'ils ont bien compris, ces félins « manieurs » d'âmes, à quel point les races qu'ils dominent ont besoin de se donner ! Ils ouvrent les bras, ces habiles tyrans, et les peuples s'y précipitent, eux et leur conscience, leur avoir et

leurs armes, leur vouloir de crimes et leur vouloir de vertus. Et voici que ces « Ordres », ces affiliations, qui végétaient en pays musulman à partir du XIVe siècle de notre ère, sans avoir augmenté le nombre de leurs rares adeptes, voici qu'elles conquièrent le monde, depuis vingt ans. Voici que par elles l'Islam en marche gagne de toutes parts sur le bouddhisme d'Asie, sur le fétichisme d'Afrique. Voici que deux cent millions de *Khouàn* (sans compter les mahométans de souche très orientale, les Ouahabites, les Bâbistes, tous ceux opposés au principe du « dikhr »), voici que ces deux cents millions portent jusqu'à la Sibérie, jusqu'à l'Australie, les étendards du Prophète et les versets du Koran...

Et je me demande, étonné, par quels moyens? par quel pouvoir?

Les « Ordres » promettent, je le sais, l'extase mystique. Mais il semble tout d'abord qu'entre l'extase et l'intellect populaire la distance soit trop immense pour que suffise ce seul appât, ni le bonheur « d'être à un Cheikh ». Ne serait-ce point plutôt ceci : par ce fait de supprimer une petite partie des joies corporelles, juste de quoi faire sentir un joug, *ils* enveloppent les autres satisfactions d'une sorte d'idéal fruste?...

Nous aurions ainsi la formule :

Se priver pour jouir.

Et jouir de temps à autre, avec l'intensité d'une crise — en corrigeant, par l'extrême atteint dans l'excès, la trivialité matérielle des gestes ou des actes...

Je songe, écrivant ces lignes, au festin qu'on me sert chaque soir, à ce luxe sauvage de viandes et d'argenteries dont aucune de mes instances n'a pu me délivrer — fût-ce aux jours fiévreux où nul des mets n'approchait de mes lèvres.

— Ya Sidi, m'affirme le vieux taleb, tu es l'hôte de Dieu. La zaouïa serait méprisée si nous ne te présentions point le repas d'hospitalité.

C'est-à-dire la grande *dhiffa* des Arabes, les plats succédant aux plats, et d'autres, jusqu'à l'arrivée du mouton rôti entier. Mais ce qu'on n'imaginerait pas, c'est ce banquet pour moi seul... tout seul. Si-Kaddour se retire après m'avoir assuré une fois de plus des utilités de la résignation. Bou-Haousse et Barka le nègre descendent aux cuisines. Et je suis entouré par d'autres noirs, quasi muets, qu'on revêt en l'occasion de vestes somptueuses, aux couleurs tendres et pâlies. Ils apportent, sans un bruit, les flambeaux d'argent, les bassins d'argent, les gobelets d'argent près du tapis que je ne quitte jamais : une accumulation de trésors, un écroulement des vaisselles de Sardanapale... Mais Sardanapale ne soupçonnait pas de telles ciselures, quelques-unes de pur Louis XV, et le reste de la bonne époque italienne. D'où *cela* vient-il ? Où cela s'est-il caché, le long des siècles, jusqu'à ce que des *Khouan* dévots l'achetassent en vue d'en faire don ?

Et les sirènes d'un « surtout », blafardes, nerveuses et fines, scintillent sous la lueur mouvante de bougies turques, violemment parfumées... Et des fruits, des gâteaux étranges s'accumulent en de précieuses coupes qui furent des « widerkomm » d'honneur, au XVI[e] siècle, sur les bords du Rhin. Et je ne sais plus où je vis, moi, tant cet orgueil qui jette à mes pieds les richesses d'un musée me déroute, et tant ces objets désuets, parfois tarés de « bosses » malheureuses, ont l'air surpris de se voir en ce pays, patinés de poussière d'Islam.

Le repas dure longtemps. Les chairs abondantes s'étalent, qu'on renouvelle et remplace en silence — en silence, toujours, sans que j'aie touché parfois à l'une d'elles. Et cette odeur animale de cire chaude et de jus, cette saveur d'épices mêlée à des relents de benjoin, cette bête rôtie de laquelle l'agenouillement, sur un vaste plateau guilloché, semble me demander grâce, tout cela me répugne et m'attire à la fois. La griserie qui nous vient du sang monte à ma tête peu solide... Je suis seul, tout seul... Je ne mange pas, ou à peine... Et le service se continue comme si des spectres invisibles devaient venir se rassasier à cette orgiaque profusion... Et parfois un vertige me prend... Je crois les apercevoir, les revenants du Désert, les ancêtres des Saints

actuels. Ils agitent, autour des grands plats, leurs mains de squelettes... Les bougies roses qui grésillent dans l'air tiède et lourd me semblent les cierges heureux de leur festin de famille. Et l'eau — dont un mince filet passe au pied de ma fenêtre, et dont le murmure grossit à cette heure d'arrosage nocturne — me paraît la voix des fantômes, essayant de dire encore les litanies des Djazerti, ce balbutiement voluptueux qui fait rêver aux soupirs d'amour...

Si de telles impressions montent en moi, Roumi fils de chien, le chef arabe ou congolais ou kurde doit en éprouver de très fortes lorsqu'on lui sert une *dhiffa* semblable — sensations éloignées des miennes, mais plus délicieuses, profondes et ineffaçables. Et de même aussi, le régal moins somptueux offert aux vulgaires pèlerins doit agir prodigieusement, par les sens et par l'esprit, sur des malheureux accoutumés aux privations, — pasteurs de la brousse, errants des sables.

Mais j'anticipe. Je n'ai pas aperçu les pèlerins que chaque jour amène à Mozafrane. Je ne connais pas leurs bombances.

Pendant les huit ou neuf semaines de repos qu'exige une jambe cassée en ce climat brûlant, je suis condamné, si nul miracle n'intervient, à vivre le *Voyage autour de ma chambre*. Un hasard méchant me bloque, avec le tapis du Maroc et le coffre de Smyrne, derrière ces murs épais, sur les faïences nacrées, sous les poutres vertes. Il me donne pour seules consolations les propos de Si-Kaddour, et cette médiocre joie d'écrire — d'étouffer sous des mots mon continuel élan vers la liberté...

JEAN POMMEROL

(A suivre.)

LA

MARINE FRANÇAISE

DANS LES MERS D'ORIENT

Le *Journal officiel* a publié le 1er et le 25 avril des décrets qui remanient profondément l'organisation de nos forces navales dans les mers d'Orient et dans l'Atlantique. C'est une démarche hardie, dont le public ne s'est pas avisé, préoccupé qu'il était alors de questions plus passionnantes. La réforme, en tout cas, vaut un examen attentif. Non seulement il est juste de faire ressortir les idées neuves, les théories encore controversées auxquelles le ministère donne une sanction officielle, mais aussi et par contre, il est bon de montrer les flagrantes erreurs commises dans l'interprétation des règles de la stratégie maritime et les conséquences graves que ces erreurs pourraient entraîner en temps de guerre.

I

L'article 1er des deux décrets en définit d'une manière précise l'objet fondamental : dans les eaux étrangères, toutes les divisions navales à champ d'action restreint sont supprimées. Elles font place, d'une part, à une « force navale des mers d'Orient », de l'autre à une « force navale de l'Atlantique ».

A la tête de la première de ces forces navales, on place un

vice-amiral qui ne relève que du ministre. Son prédécesseur immédiat, le vice-amiral qui dirigeait l'escadre de Chine pendant les dernières complications, était bien aussi « commandant en chef », mais son autorité ne s'étendait pas sur les divisions du Pacifique, de Cochinchine et de la mer des Indes; son pavillon ne devait pas être porté, comme celui de son successeur, sur l'immense étendue d'eau qui, de l'Amérique à l'Asie et à l'Afrique, de la mer de Behring aux régions polaires du Sud, couvre beaucoup plus de la moitié du globe terrestre.

Si, pour constituer la force navale des mers d'Orient, on a voulu fondre ensemble des éléments épars dont l'amalgame était sans doute peu favorisé par les distances mais qu'il était impossible de rattacher à l'escadre de la Méditerranée, c'est une combinaison toute différente qui prévaut dans la formation de la « force navale de l'Atlantique ».

Là, les divisions d'Islande et de l'Atlantique, les stations locales du Sénégal, du Congo, de la Guyane viennent se souder à l'escadre du Nord, *force métropolitaine*, en passant sous l'autorité du vice-amiral commandant en chef de cette importante réunion de bâtiments. De l'ancien continent au nouveau, c'est toujours cet officier général, qui, désormais, aura la haute direction des opérations navales.

Ainsi la « force navale » française ne présente plus que trois grands groupes organisés, chacun sous un vice-amiral commandant en chef. Le premier de ces groupes est celui de la Méditerranée, le second celui de l'Atlantique, le troisième celui des mers d'Orient, en les rangeant dans l'ordre de puissance absolue.

Quoi qu'il en soit, ce qu'on a voulu à la rue Royale, c'est *assurer l'unité du commandement sur des champs d'action beaucoup plus vastes qu'autrefois* : « Une seule autorité, dit le ministre dans un rapport du 1er avril, imprimera le mouvement à toutes les portions de ce vaste ensemble et les dirigera conformément aux vues politiques du Gouvernement et aux instructions du ministre de la Marine, qui n'auront plus à s'éparpiller entre des chefs multiples et indépendants les uns des autres. »

Certes ! L'unité du commandement, c'est là une condition

de succès dont personne ne songe à contester la valeur; mais encore faut-il que le chef unique désigné puisse *effectivement* diriger en vue d'une action commune tous les éléments de sa force navale, et nous montrerons que ce résultat ne saurait être atteint ni dans l'Atlantique, ni dans les mers d'Orient.

L'idée n'en est pas moins intéressante. Il fallait réagir, en effet, contre le morcellement exagéré de nos divisions navales et contre l'isolement où elles se complaisaient, obéissant ainsi à des tendances chères à la Marine. Mais il y avait là une question de mesure...

Cette idée, remarquons-le encore, avait déjà reçu une importante application en 1900, lors de la réunion en « armée navale », réunion *effective*, d'ailleurs, des deux escadres cuirassées du Nord et de la Méditerranée sous les ordres d'un même officier général. Le temps n'est pas bien loin de nous où une conception de ce genre eût paru chimérique, sans objet sérieux, et où la réalisation n'en aurait pu être poursuivie qu'au prix d'épineuses difficultés au sujet des personnes.

Question d'opportunité, cette fois...

***

La détermination des éléments constitutifs de la force navale des mers d'Orient met encore en lumière l'application d'une idée qui, si elle n'est pas nouvelle, avait du moins été perdue de vue par la Marine française, tandis que la Marine italienne en faisait le fondement de son concept général des opérations de la flotte la plus faible contre la flotte la plus forte : il s'agit de l'importance reconnue à *la vitesse*, non plus pour tel type de navire donné, mais pour une réunion de bâtiments, et du choix de cette précieuse faculté stratégique comme base de l'homogénéité d'une force navale, aux lieu et place des facultés tactiques, *l'armement* et *la protection*.

« J'ai pu former, dit le ministre, une escadre active que composeront douze croiseurs modernes, dont deux croiseurs cuirassés rapides, trois croiseurs corsaires très rapides et sept croiseurs protégés de 2ᵉ et de 3ᵉ classe. — Cette escadre sera suffisamment *homogène au point de vue de la vitesse*

pour qu'il lui soit possible de se porter tout entière, rapidement, sur un point quelconque des mers sur lesquelles son action doit rayonner. »

Voilà qui est clair : cette escadre de croiseurs sera très mobile; ses opérations ne risqueront point, comme celles de presque toutes nos flottes d'autrefois, d'être compromises par la lenteur de quelques-unes de ses unités, et il convient de louer le ministre qui a su discerner cet enseignement de l'histoire... Oui, mais, si bien que l'on marche, si unis que l'on reste, il faut toujours, pour obtenir un résultat militaire, passer de la phase stratégique à la phase tactique, des « opérations » au « combat ». Il faut échanger des coups. Et alors l'homogénéité au point de vue de la vitesse suffira-t-elle? Ne serait-il pas bon qu'elle fût doublée de *l'homogénéité au point de vue de l'armement, offensif et défensif*? Quelle figure feront, dans un engagement, les chétifs croiseurs de 3e classe à côté des croiseurs cuirassés, et ne seront-ils pas une gêne plutôt qu'un secours pour le commandant en chef?

C'est ce que nous aurons à examiner.

Le paragraphe que nous venons de citer révèle en tout cas la préoccupation d'organiser *la guerre du large*, alors que, jusqu'à présent, on ne semblait prendre souci, au ministère de la Marine, que de *la guerre d'escadre* ou de *la guerre de côtes*. C'est un pas considérable et qui déclare la faveur dont jouissent aujourd'hui les théories de la « Nouvelle École ».

Un autre témoignage de l'heureux progrès des études militaires dans la marine apparaît dans l'importance que prennent, à la fin des deux rapports-préambules des décrets d'avril, les indications relatives à nos *bases d'opérations extérieures*. Il faut même avouer que l'on ne pouvait s'attendre à trouver dans un texte rendu public des détails aussi précis sur la situation actuelle de ces « points d'appui », pour se servir de l'expression officielle.

Ainsi: Préoccupation d'assurer l'unité du commandement sur un champ d'action défini;

Importance attribuée à la vitesse d'une force navale;

Organisation de la guerre du large;

Souci des bases d'opérations extérieures,

tels sont les traits principaux qui caractérisent les décrets du

1er et du 25 avril et les recommandent à l'attention du public intelligent. N'hésitons pas à féliciter le ministre de l'initiative qu'il a su prendre en essayant de donner pour fondement à l'organisation de nos forces navales des principes dont la justesse n'est plus aujourd'hui sérieusement contestée, mais dont la Marine semblait hésiter encore à s'inspirer dans la préparation à la guerre maritime. Marchandons d'autant moins en ce moment-ci la louange que, tout à l'heure nous allons être obligés de faire les réserves les plus expresses et les plus étendues sur le détail de l'application de ces mêmes principes.

II

Limitons d'abord notre examen à ce qui touche la force navale des mers d'Orient.

Pour avoir une idée précise de ce que doit être et de ce que peut faire cette force navale, nous avons à étudier brièvement :

Son champ d'action ;

Ses adversaires et leurs desseins probables ;

Le genre de guerre, offensive ou défensive, qu'elle devra soutenir et les méthodes d'opérations qu'elle appliquera.

Quand l'étude de ces trois facteurs nous aura permis de déterminer la composition convenable de la force navale, nous nous occuperons de ses bases de concentration et d'opérations, enfin de ses lignes de communications.

Qu'on le veuille ou non, il y aura forcément dans l'immense « champ d'action » que l'on assigne à la force navale des mers d'Orient plusieurs *théâtres d'opérations* distincts. Il est clair que, suivant des circonstances que nos adversaires éventuels dirigeront, si même ils ne les font pas naître, l'intérêt militaire se portera dans l'un ou dans l'autre — et sans doute dans plusieurs à la fois — des bassins maritimes que l'œil reconnaît en se posant sur la mappemonde. Il semble donc difficile que des opérations sérieuses puissent être conduites avec les mêmes moyens, et dans toutes les saisons, dans le canal de Mozambique ou dans le golfe du Pé-tchi-li, sur les côtes de l'Australie ou sur celles de la Corée. Il paraît sur-

tout impossible que si des événements de guerre se produisent simultanément sur des théâtres d'opérations aussi éloignés les uns des autres, le chef *unique* de la force navale des mers d'Orient puisse y parer en temps utile, et prendre, en pleine connaissance de cause, les mesures appropriées.

Quant à se trouver lui-même sur les lieux au moment décisif, il n'y faut pas songer. Quelle que soit la rapidité de la portion active de ses forces, cet officier général n'essaiera pas de jouer, sur un échiquier stratégique où les distances moyennes sont de plusieurs milliers de milles marins, le jeu de navettes qui pourrait à la rigueur réussir, dans la Méditerranée, au chef de notre escadre cuirassée du Midi, s'interposant entre deux escadres anglaises appuyées l'une sur Gibraltar, l'autre sur Malte.

Au reste, précisons un peu :

La supériorité de forces de nos adversaires probables, Anglais et Japonais, dans les mers d'Orient est si considérable que l'on peut dès maintenant prévoir deux attaques simultanées contre nos possessions. L'une, visant Madagascar, sera conduite par la division navale du Cap de Bonne-Espérance, renforcée d'une partie des divisions des Indes orientales et de l'Australie ; l'autre, visant le Tonkin, sera menée par l'escadre anglaise des mers de Chine, aidée de ce qui restera de la division des Indes et de la presque totalité de la division du Pacifique. Pendant que ces opérations se dérouleront, utilisant à terre les troupes aguerries que rendra disponibles la pacification de l'Afrique du Sud, la flotte japonaise tiendra en échec, au nord de la mer de Chine, l'escadre russe, moins nombreuse, moins libre de ses mouvements, prenant appui sur des bases moins solides et moins bien distribuées[1].

1. Pour n'avoir pas à y revenir, notons ici que la Russie entretient dans les mers de Chine une escadre composée de :

4 cuirassés d'escadre et 2 canonnières cuirassées ;
4 croiseurs cuirassés (1 modèle nouveau, 3 anciens) ;
5 croiseurs protégés et 5 canonnières ;
20 contre-torpilleurs.

Les bases d'opérations Vladivostok et Port-Arthur (l'ancien arsenal chinois du Liao-Toung) sont bien outillées, mais elles sont isolées l'une de l'autre par le massif de la Corée et par l'archipel du Japon. Vladivostok n'est d'ailleurs pas aisément accessible en hiver, malgré les vapeurs brise-glace qu'on lui a envoyés récemment.

Il est même permis de prévoir que la Chine, désireuse de prendre une part profitable dans un conflit où elle serait si directement intéressée, joindrait sa marine renaissante à celle des Anglo-Japonais et ferait passer à ses bandes de routiers du Yun-nan la frontière du Tonkin.

Quelles seraient, en tout cas, pour notre force navale des mers d'Orient, les conséquences des deux agressions simultanées que nous envisageons ?

A supposer que les événements ne l'eussent pas surprise en pleine dissémination, qu'aucun des navires envoyé en mission loin du gros ne risquât d'être intercepté par des adversaires mieux renseignés, et qu'enfin tous ses éléments pussent être promptement réunis en un point de concentration fixé à l'avance, le commandant en chef français se garderait bien de diviser les forces si heureusement rassemblées dans sa main. Il se rendrait compte que le seul moyen de les employer utilement contre un ennemi partout supérieur ou au moins égal en nombre serait de les porter tout entières sur le *théâtre principal d'opérations*.

Admettons qu'en raison des circonstances politiques et militaires, il y ait lieu de considérer *le golfe du Tonkin* et les côtes de l'Indo-Chine comme étant ce théâtre principal. Engagé là dans des opérations très actives, le vice-amiral se trouvera dans l'impossibilité matérielle de diriger la défense des eaux de Madagascar. Il en laissera par conséquent tout le soin et toute la responsabilité effective au commandant particulier des petits bâtiments stationnés sur le littoral de la grande île de l'Océan Indien.

Le soi-disant « commandant en chef » n'exercera donc son autorité suprême que dans le sud de la mer de Chine et, par la force des choses, l'unité de commandement recherchée par le ministre ne sera pas réalisée.

En 1781-1783, le champ d'action en Orient se réduisait à la mer des Indes, mais le théâtre principal d'opérations, plus restreint encore, ne comprit que les eaux qui baignent l'Hindoustan. Le génie de Suffren et l'égalité des forces des belligérants y retenait les Anglais. Cependant, à diverses reprises, l'anxiété fut grande à l'Ile de France, principale base de ravitaillement de notre escadre. Le gouverneur, M. de

Souillac, se hâtait alors de rappeler Suffren et ses vaisseaux; le ministre même en donnait l'ordre : « Rentrer à l'Ile de France, s'écriait Suffren, jamais!... Ce serait perdre l'Inde! » Et l'énergique général restait obstinément, même dans la saison des typhons, sur le théâtre des opérations décisives, convaincu d'ailleurs que Maurice ne courait pas de danger sérieux tant que sa force navale était intacte.

De 1803 à 1810, le champ d'action fut d'abord plus étendu. La division Linois poussant ses croisières jusqu'aux Philippines, le général Decaen, gouverneur de l'Ile de France et commandant en chef de nos forces de terre et de mer, dut renoncer à diriger les opérations de cette force navale. Ce ne fut d'ailleurs pas sans regret.

Plus tard, après la dispersion et la destruction presque totale de la division Linois, surtout lorsque la chute du Cap de Bonne-Espérance enlevé aux Hollandais, nos alliés, permit aux Anglais de serrer de plus près l'Ile de France, le théâtre des opérations actives se réduisit à la mer des Mascareignes. Sur ce champ restreint, Decaen put diriger quelques années encore nos trop faibles groupes de frégates, et lorsque l'Ile de France succomba en 1810, à peu près abandonnée de la métropole, le combat du Grandport voila de quelques lauriers le cruel sacrifice de la plus belle de nos colonies[1].

Concluons de tout ceci :

Qu'un champ d'action très étendu se subdivise naturellement en plusieurs théâtres d'opérations, entre lesquels il convient de discerner le *théâtre principal* pour y porter toutes les forces disponibles ;

Que l'action *efficace* du commandant en chef ne peut s'exercer que sur le théâtre où il opère de sa personne, avec le gros, tout au moins, de sa force navale ;

Que décréter l'unité de commandement sur un champ d'action trop vaste, c'est se leurrer, et d'une manière dangereuse, à cause des incertitudes qui planeront dans l'esprit des subordonnés, en l'absence du commandant en chef, soit sur les décisions à prendre au moment du danger, soit sur le degré de responsabilité qui leur incombera.

1. Voir le beau travail de M. Prentout : *l'Ile de France sous Decaen*.



Quels sont maintenant les adversaires que notre force navale des mers d'Orient trouverait devant elle?

Ces adversaires, on le sait, sont les Anglais et les Japonais, peut-être les Chinois, — et l'on nous pardonnera, d'envisager ici, dans une étude toute théorique, des éventualités que de récentes conventions diplomatiques ont présentées nettement à tous les esprits, mais dont nous écartons de tous nos vœux la réalisation.

L'Angleterre entretient sur le champ d'action défini par le décret du 1er avril une escadre et quatre divisions indépendantes, sans parler de la *division d'instruction*, division volante, qui peut se trouver là, à point nommé.

L'escadre dite des *mers de Chine* se compose de :

5 cuirassés de 1er rang, modernes ;
2 grands croiseurs cuirassés neufs ;
2 croiseurs cuirassés anciens ;
12 croiseurs protégés [1], dont 6 de 1er rang ;
16 canonnières de divers modèles ;
6 « destroyers », ou contre-torpilleurs ;
2 transports,
1 garde-côtes pour la défense de Hong-Kong.

Sur ces 46 bâtiments on en compte au moins 22 parfaitement aptes à la guerre du large.

La division du Pacifique compte :

1 croiseur cuirassé assez ancien ;
2 croiseurs protégés moyens ;
2 corvettes ou fortes canonnières ;
1 contre-torpilleur.

Ce groupe fournirait des renforts après un engagement.

La division des Indes orientales présente :

5 croiseurs protégés, dont 1 de 1er rang et 1 de 2e ;
3 canonnières et un aviso-torpilleur ;
1 garde-côtes pour la défense de Bombay.

1. Les croiseurs « protégés » n'ont en réalité de *protection*, c'est-à-dire de plaques métalliques, que sur le pont qui recouvre l'appareil moteur et les soutes. Les croiseurs « cuirassés » y ajoutent une *muraille verticale* d'acier plus ou moins épaisse, plus ou moins étendue, suivant le type.

Les deux premiers croiseurs, navires récents, et l'aviso-torpilleur pourraient prendre part à des opérations actives en dehors des golfes du Bengale et d'Oman.

La division du Cap de Bonne-Espérance et des Côtes orientales d'Afrique comprend :

1 cuirassé ancien, refondu récemment ;
7 croiseurs protégés, dont 1 de 1re classe ;
8 canonnières.

Trois des croiseurs de cette division seraient immédiatement utilisables pour une campagne sérieuse sur une aire étendue.

La division navale d'Australie offre deux catégories de bâtiments. Sur les 9 croiseurs, les 2 avisos-torpilleurs et les 2 canonnières dont elle se compose, 5 croiseurs et les 2 aviso-torpilleurs appartiennent aux colonies australiennes tandis que les autres unités relèvent directement de la couronne. Sur ces dernières, le commandant en chef de l'escadre de Chine pourrait prélever 2 croiseurs pour l'aider dans ses opérations. Mais il semble plus probable que la totalité des forces de cette division, jointe à celles de la division du Pacifique, profiterait de nos embarras en Indo-Chine et à Madagascar pour agir contre la Nouvelle-Calédonie. Pour une expédition de ce genre les ressources en volontaires bien organisés ne manqueraient pas en Australie, où l'on convoite depuis longtemps notre établissement du Pacifique.

Tout compte fait, on voit que les emprunts auxquels les divisions navales qui l'entourent pourraient consentir en faveur de l'escadre de Chine, porteraient aisément sa *force active* à une trentaine d'unités modernes.

La *division d'instruction* y ajouterait éventuellement ses 4 beaux croiseurs de 1re et 2e classes.

Quant aux renforts qui viendraient d'Angleterre, nous n'en dirons rien, le nombre et la valeur de ces éléments devant dépendre, soit de visées qui nous restent inconnues, soit d'événements de guerre que nul ne peut prévoir.

Les *points d'appui* de la marine anglaise dans les mers d'Orient sont nombreux, habilement distribués, organisés de longue date en vue des opérations de guerre. Nous les citerons en distinguant par des initiales les « dock yards »

(arsenaux de réparations, bases d'opérations complètes), des « victualling yards » (bases de réapprovisionnement) et ceux-ci des simples « coaling stations » (dépôts de charbon).

La ligne de communications Mer Rouge-Pé-tchi-li a pour jalons :

Aden (C. St.), Trinquemalé de Ceylan (V. Y. devenant peu à peu D. Y), Colombo (C. St.), Singapoure (C. St.), Hong-Kong (D. Y. très important), Weï-Haï-Weï (V. Y.).

A cette liste il convient d'ajouter Bombay et Calcutta, bien que ces deux grands ports soient en dehors de la ligne directe. Pour donner une idée des ressources que les bâtiments anglais y trouveraient, notons seulement leur onze docks-flottants ou bassins de radoub.

La ligne de communications Le Cap-Pé-tchi-li, qui se raccorde à la précédente soit à Singapoure, soit à Hong-Kong, s'appuie sur :

Cape-town (V. Y.), Simon's bay (D. Y.), Maurice, (V. Y.), points auxquels il faut ajouter comme « coaling-stations » : Port Élisabeth, Durban, Lourenço Marquez (théoriquement neutre), Zanzibar et Mahé des Seychelles.

La ligne de communications Le Cap-Nouvelle-Bretagne, partant de Simon's bay et passant par Maurice, peut, suivant les circonstances, s'infléchir vers le nord du Pacifique, et alors user des points d'appui du Japon, ou, au contraire, tendre vers le sud, auquel cas elle rencontre l'Australie, avec Perth, Adélaïde, Melbourne, grandes villes de commerce aux ressources abondantes, Sydney (D. Y.), Brisbane et Thursday-Island, précieuse « coaling-station » du détroit de Torrès[1]. En plein Pacifique et sur la route directe de Vancouver, on rencontre la belle possession anglaise des Fidji, où un ravitaillement en combustible est toujours facile. La ligne de communications trans-Pacifique se termine enfin à Port-Esquimalt de Vancouver, « victualling-yard » susceptible d'entreprendre des réparations.

Ce coup d'œil rapidement jeté sur l'organisation des lignes

1. Mentionnons pour mémoire les ports bien outillés de Hobart-town (Tasmanie), de Wellington et Auckland (Nouvelle-Zélande). Notons aussi qu'à Acapulco Mexique) et à Coquimbo (Chili), la marine anglaise a des pontons-magasins.

de communications anglaises dans les mers d'Orient ne suffirait pas à en faire apprécier la valeur si nous ne rappelions l'admirable prévoyance avec laquelle toutes les colonies britanniques ont été reliées à la Métropole et entre elles par un réseau de câbles sous-marins si serré, si bien combiné, que les possessions des autres puissances européennes s'y trouvent comme enlacées. Deux lignes nouvelles et d'un développement considérable vont cependant fortifier encore ce réseau en rattachant l'Australie, d'une part à la Nouvelle-Bretagne au travers du Pacifique, de l'autre au Cap de Bonne-Espérance par l'Océan Indien. D'ailleurs, l'Australie était déjà reliée à l'ancien réseau par un câble venant de Java et atterrissant à Palmerston.

A des forces si sérieuses et si bien outillées pour la guerre du large, le Japon vient apporter un précieux appoint, et comme bâtiments et comme arsenaux.

La marine de l'Empire du Soleil Levant mettrait facilement en ligne aujourd'hui :

5 cuirassés d'escadre de premier rang et 2 cuirassés de deuxième rang ;
6 croiseurs cuirassés du plus récent modèle ;
14 croiseurs protégés, presque tous rapides ;
20 « destroyers » ;
50 torpilleurs de toutes classes.

Cette brillante flotte s'appuie sur une série de positions fortifiées dont la distribution fait honneur au jugement militaire de l'amirauté japonaise. En effet, autour du « Chatham » de la mer intérieure, Kouré, grand chantier des constructions neuves, magasin d'approvisionnements considérable, se groupent trois arsenaux qui sont plutôt des bases d'opérations que des chantiers et des magasins, Yokoska au sud-est, Sasebo au sud-ouest, Maïzuru au nord-ouest.

Le bras de mer qui sépare le Japon de la Corée est étroitement surveillé par le groupe d'îlots de Tsu-shima où l'on a installé un important poste de torpilleurs.

Au sud, en plein détroit de Formose, Makung des Pescadores, Makung que nous avait conquis Courbet !... voit

relever ses forts et deviendra à bref delai un dépôt de charbon, de vivres, de munitions. A Formose même, Kélung constitue déjà une bonne «coaling station».

La Chine, dont nous ne mentionnons les faibles ressources que pour mémoire, disposerait d'un ancien cuirassé, de 5 croiseurs moyens, tout neufs et rapides, d'une assez nombreuse série de canonnières fluviales et de quelques bons torpilleurs. Son arsenal de Fou-tchéou, sur la rivière Min, est assez bien reconstitué pour rendre de très sérieux services à une force navale éprouvée par des événements de guerre.



De ces trois puissances, ou seulement des deux premières, quels peuvent être les desseins contre les possessions territoriales de la France et de la Russie en Orient?

La réponse serait longue si nous voulions examiner toutes les éventualités et tracer des plans de campagne. Bornons nos prétentions à faire remarquer que nous sommes vulnérables, nous, Français, sur deux points principaux (laissons de côté, une fois pour toutes, la Nouvelle-Calédonie dont le sort, heureux ou malheureux, n'influerait probablement pas beaucoup sur la physionomie de la guerre): le Tonkin [1], et Madagascar. Les Russes le sont en Mandchourie par la Corée, où les menacent toujours les Japonais; mais nos alliés ont sur nous l'immense avantage de la continuité des communications par terre, avantage que doublera à bref délai le complet achèvement du transsibérien. En somme, de Cronstadt à Port-Arthur, tous les approvisionnements, toutes les munitions, toutes les pièces de rechange des bâtiments de l'escadre russe du Pacifique parviendront à destination sans que l'ennemi puisse les intercepter. Il n'en sera pas ainsi pour nous.

De ce bénéfice considérable de la position de nos alliés au nord de la Chine il est permis de conclure que l'attaque

1. Peut-être avons-nous tort de considérer le Tonkin comme plus menacé que la Cochinchine française. Ne perdons pas de vue que le Siam fournirait aux forces anglaises de la Birmanie et des Indes une excellente base d'opérations et des secours de toute nature.

de nos adversaires communs se portera plutôt au sud, vers l'Indo-Chine. Au reste il ne semble pas à l'Angleterre qu'elle donne des coups sérieux quand ce n'est pas la France qui les reçoit, et elle saura d'autant mieux entraîner le Japon avec elle que celui-ci a déjà laissé percer quelques convoitises pour le Tonkin. Au partage final, l'Anglais s'accommoderait mieux du superbe Saïgon, le Calcutta français.

Considérons donc comme *admissibles* les traits généraux suivants pour les opérations dans les mers de Chine :

Concentration de l'escadre anglaise à Hong-kong ; concentration de la flotte japonaise à Sasébo ; réunion à Nagasaki d'un corps de quarante mille Japonais et des paquebots à vapeur nécessaires pour le transporter.

Blocus des forces navales russes soit dans le Pé-tchi-li, soit à Vladivostok par la flotte japonaise ; diversions sur la Corée, sur le Liao-Toung, pour menacer Port-Arthur et *provoquer une rencontre navale* ; recherche, dans le même but, de l'escadre française par les forces navales anglaises.

Si l'avantage sur mer reste aux nouveaux alliés, ou si seulement l'escadre russe est tenue en respect, expédition anglo-japonaise au Tonkin, les Anglais fournissant surtout l'escorte ; débarquement à la baie d'Along, ou à Monkaï ; diversions vers le haut Mékong contre le Tonkin, vers le bas Mékong contre le Cambodge et la Cochinchine avec l'aide des Siamois ; diversion éventuelle des Chinois sur le haut fleuve Rouge ; démonstration à Thuan-An pour entraîner la cour de Hué à se déclarer contre le Protectorat.

Voilà pour l'un des théâtres d'opérations.

Pour l'autre, Océan Indien–Madagascar, les Anglais agiront seuls, mais c'est là qu'ils auront le plus de ressources en troupes, matériel de guerre et engins de transport.

La concentration se fera à loisir, soit à Lourenço-Marquez, soit à Zanzibar, soit à Maurice. L'escorte sera fournie par les divisions des Indes, d'Australie, du Cap, celle-ci renforcée peut-être par la petite division de l'Atlantique sud. L'expédition aura lieu aussitôt qu'on aura l'impression que le convoi n'a rien à craindre de la part de nos bâtiments. Le point de débarquement sera Majunga, ou Tamatave, si l'on veut s'attaquer à l'Imérina et à Tananarive, cœur de notre domination,

la baie William Pitt, si l'on ne vise que la destruction de Diégo-Suarez, notre base d'opérations dans la mer des Indes.

La prise de possession de la Réunion, à qui la création du nouveau port de la *Pointe aux galets* donne quelque intérêt, précédera ou suivra l'expédition de Madagascar; il importe peu... Quant aux comptoirs de l'Inde, ils ne sauraient et ne prétendent pas résister un moment.

***

Quel genre de guerre est-il expédient d'adopter contre les adversaires dont nous venons d'étudier sommairement les forces et d'esquisser les desseins possibles?

Prendrons-nous l'offensive, ou nous contenterons-nous de nous défendre?...

Au premier abord, il semble que le parti le plus sage serait de garder une attitude strictement défensive, d'autant plus justifiée que les opérations engagées sur un théâtre aussi éloigné de l'Europe ne peuvent avoir qu'une répercussion médiocre sur les faits de guerre décisifs.

La réflexion corrige bientôt cette impression instinctive. Elle montre, et ceci est conforme aux principes généraux de la guerre, que celui qui se borne à repousser une attaque *court des risques sans en faire courir à son adversaire* et finit, en conséquence, par être vaincu; que d'ailleurs, lorsqu'il s'agit d'empêcher un débarquement sur un littoral étendu, la défense localisée à terre reste presque toujours inefficace, les défenseurs n'arrivant pas en temps utile, ou avec des forces convenables, sur le lieu où se produit l'attaque. Et de ceci naît l'idée d'une *défensive active*, utilisant pour s'opposer à la descente les engins flottants et mobiles.

Est-ce assez, cependant, de vouloir arrêter l'adversaire au moment où il touche notre rivage? Il est plus sûr de le prévenir et de traverser ses desseins en s'attaquant à son convoi de transports, au moyen de bâtiments de haute mer très rapides, propres aux coups de surprise. Et nous voici dans la *défensive offensive*. Nous y serons bien mieux, nous toucherons même à l'*offensive pure* si nous préparons une expédition contre l'un des établissements le plus à notre

portée, et si, par surcroît, nous donnons à l'ennemi des inquiétudes sur la sécurité de son commerce maritime.

L'offensive pratiquée par une force navale capable de protéger deux ou trois paquebots portant le peu de troupes et de matériel indispensables pour un coup de main, capable surtout d'infliger de grosses pertes au commerce ennemi, cette offensive est parfaitement justifiée par les sains principes de guerre, et nous constatons avec plaisir que, d'une manière implicite du moins, le décret du 1er avril la préconise pour les opérations de l'escadre des mers d'Orient.

Faut-il, au surplus, s'arrêter à cette considération du peu d'influence que le résultat de la lutte dans ces parages éloignés aurait sur l'issue de la guerre?... Mais, outre qu'il y a des exemples de conflits maritimes (celui de 1898 entre l'Espagne et les États-Unis) qui se sont terminés sans que les opérations décisives aient eu lieu dans les eaux métropolitaines, il faut se rappeler que nombre de traités ont été conclus sur la base de l'*Uti possidetis* et qu'il sera toujours difficile de recouvrer par des négociations une colonie qu'on se sera laisser enlever par la force des armes.

Si l'on peut, comme nous l'avons laissé entendre, accepter avec résignation les risques que l'insuffisance de nos ressources navales fait courir à un établissement de deuxième ordre tel que la Nouvelle-Calédonie, en sera-t-il de même de colonies aussi florissantes que l'Indo-Chine ou d'un avenir aussi plein de promesses que Madagascar?... A quoi bon coloniser, à quoi bon acquérir à tant de frais, planter, bâtir, fonder si l'on n'était pas résolu à défendre son bien?...

Résumons-nous :

— *Défensive* sérieusement organisée sur le littoral de nos colonies et dans leurs eaux territoriales ;

— *Offensive* bien calculée contre certaines possessions de l'adversaire, en tout cas contre ses convois militaires, contre son commerce, contre ses lignes de paquebots, tels sont les genres de guerre que nous devons soutenir ou entreprendre.

Et nous sommes maintenant en mesure de déterminer les *méthodes particulières de guerre navale*, ainsi que les types de bâtiments qui satisferont aux exigences de cette défensive sur les côtes et de cette offensive au large.

Pour la défensive dans les eaux territoriales, ce sont les procédés et les engins bien connus de la guerre de côtes. Nous aurons donc, avec les batteries et les troupes comme points d'appui, des garde-côtes cuirassés de faible tirant d'eau, doués de belles facultés évolutives et d'un solide armement, mais pouvant se contenter d'une vitesse réduite et d'un approvisionnement de charbon restreint. Autour de ces bâtiments, destinés à interdire à l'ennemi l'accès des principaux mouillages en prolongeant le rayon d'action des batteries de côte, ou même à remplacer ces batteries sur les points dépourvus de défense, viendront se grouper de petites unités difficilement utilisables en haute mer, mais qui, sur la côte amie et assurés d'une retraite, peuvent faire agir avec plus de confiance leurs moyens offensifs, canons ou torpilles. Cette dernière arme sera maniée surtout par des torpilleurs dont il faut avoir un bon nombre, non seulement pour parer à de fréquentes avaries, mais aussi pour pouvoir pratiquer les attaques de nuit *par groupes*, les seules vraiment sérieuses.

N'oublions pas, pour les opérations sur les grands cours d'eau asiatiques, les petites canonnières fluviales qui rendent tant de services en flanquant les colonnes, en favorisant les passages de rivières, en dirigeant et protégeant les convois de barques ou de radeaux. Là encore, il ne faut point marchander sur le nombre.

En ce qui touche les méthodes de guerre qui s'inspirent de l'offensive, un doute s'élève : ferons-nous de la guerre d'escadre dans ces mers éloignées ? Rechercherons-nous les batailles rangées ?... Doute purement théorique, car il nous serait actuellement difficile de trouver, en dehors des unités indispensables dans les eaux européennes, les cuirassés d'escadre susceptibles d'être opposés sans désavantage aux cinq puissants navires de ce type que l'Angleterre présente dans les mers d'Orient.

C'est donc la méthode de guerre, complexe, qualifiée de *guerre du large* et caractérisée par emploi des unités rapides, qui convient le mieux à la situation de notre marine tout en satisfaisant au programme d'opérations que nous tra-

sions tout à l'heure : coups de main sur certains points ; attaque des convois de troupes et des convois de navires marchands ; capture des paquebots isolés ; le tout sans préjudice des opérations qui pourraient suivre une jonction éventuelle avec les forces russes.

III

La détermination précise et l'organisation des éléments de notre force navale des mers d'Orient deviennent maintenant plus faciles.

Et d'abord la constatation de l'existence de deux théâtres d'opérations distincts nous fait sentir la nécessité de dédoubler cette force navale, d'en attribuer une partie, la plus faible, à celui de ces deux théâtres que nous jugerons le moins important, — ce sera, si l'on veut, la mer des Indes, — et l'autre, la plus forte, au « théâtre principal d'opérations », les mers de Chine ; ce qui ne veut pas dire que ces deux tronçons ne pourront pas se réunir, si besoin est, mais qu'ils opéreront le plus souvent d'une manière indépendante et sans se préoccuper d'obtenir une coordination de mouvements que ne permet pas la nature des choses.

Dès lors, le chef du groupe le plus faible gardera l'initiative de ses résolutions et la responsabilité de ses actes sur son théâtre secondaire d'opérations. Mais, tenu de déférer, dans des cas définis, aux demandes de concours du chef du groupe le plus fort, il se rangera, en cas de jonction, sous les ordres de ce dernier officier général, qui assumera, à partir de ce moment, toutes les responsabilités.

En 1781 nos forces navales en Amérique étaient partagées en deux groupes. Le chef d'escadre de Grasse, pouvu d'une commission de lieutenant général, commandait vingt-trois vaisseaux dans la mer des Antilles. Sur le littoral de la Nouvelle-Angleterre, le chef d'escadre de Barras dirigeait une forte division de huit vaisseaux. M. de Barras n'était point subordonné au comte de Grasse ; il était même plus ancien que celui-ci comme chef d'escadre. Cependant lorsque les progrès

des corps d'armée de Washington et Rochambeau dans le Maryland et de La Fayette en Virginie eurent fait sentir l'intérêt d'une action combinée de toutes les forces de terre et de mer franco-américaines contre l'armée anglaise de Cornwallis, M. de Grasse, que sa commission de lieutenant général et les instructions du ministre autorisaient à prendre le commandement des escadres en cas de réunion, proposa à son collègue de lier leurs mouvements en vue de l'investissement de York-town, en lui indiquant la baie de la Chesapeake comme point de rassemblement. M. de Barras renonça à l'expédition de Terre-Neuve qu'il préparait et se rendit au désir exprimé par M. de Grasse. Il appareilla de Newport le 25 août pour descendre du nord au sud, tandis que l'escadre des Antilles, remontant du sud au nord, mouillait le 30 août au rendez-vous et débarquait aussitôt trois mille deux cents hommes empruntés aux garnisons des îles françaises. Ce contingent rejoignit La Fayette à Williamsburg, d'où il observait York-town.

L'amiral anglais Graves commandait à cette époque vingt et un vaisseaux qui prenaient New-York comme base d'opérations. Cet officier général chercha naturellement à s'interposer entre les deux escadres françaises. Il n'y réussit pas. Arrivé trop tard à la Chesapeake pour y prévenir les vaisseaux des Antilles, il reprit aussitôt le large pour intercepter Barras, mais il fut atteint par de Grasse qui le battit le 6 septembre et l'obligea à regagner New-York avec des avaries qui le mettaient pour longtemps hors de cause. D'ailleurs, pendant ces courtes opérations du cap Henry, les vaisseaux de M. de Barras étaient arrivés au rendez-vous sans rencontre fâcheuse.

Concentrée devant les embouchures du York et du James River, la flotte française transporta d'Annapolis dans la presqu'île de York-town le corps de Washington et de Rochambeau. L'investissement de la place ainsi terminé, M. de Grasse voulut encore, après avoir pris toutes ses précautions contre une attaque venue du large, coopérer aux opérations actives à terre en débarquant douze cents marins qui allèrent rejoindre les cinq mille fantassins de Rochambeau. Quelques jours après, le 19 octobre 1781, lord Cornwallis capitulait et le triomphe de la cause des « insurgents » était désormais

assuré, grâce, pour une grande part, à la marine française[1].

Nos devanciers obtenaient donc par des moyens simples et naturels la coordination des efforts, l'unité de direction que l'on poursuit aujourd'hui par des moyens forcés et peu en rapport avec les véritables nécessités de la guerre.

Quels sont maintenant les navires qui composeront nos deux groupes ; et, dans chaque groupe, quel sera l'effectif de la force chargée des opérations offensives, au large?

En Indo-Chine nous avons à pourvoir à la protection d'un littoral dont l'étendue dépasse 1 300 milles marins. Il faut penser aussi à la défense de Quang-Chau-Wan, notre poste avancé au delà d'Haï-Nan. Enfin les 2 000 kilomètres du cours navigable du Mékong et le Fleuve Rouge veulent être activement surveillés. En présence d'une tâche aussi lourde, les éléments actuellement disponibles dans notre colonie d'Extrême-Orient semblent bien insuffisants. Ce sont :

2 très anciens cuirassés de croisière, considérés comme garde-côtes ; 2 canonnières cuirassées, 4 petits avisos ou canonnières non protégées, 4 chaloupes-canonnières, 1 contre-torpilleur et 6 torpilleurs.

A la vérité l'intérêt de la défense du littoral indo-chinois n'est pas égal partout, et il faut éviter de disperser ses forces. En plaçant nos bâtiments dans quatre postes bien distribués : baie d'Along (Tonkin); Tourane (Annam) ou Thuan-An (entrée de la rivière de Hué); Cap Saint-Jacques (entrée de la rivière de Saïgon); enfin Quang-Chau-Wan[2], on satisferait à tous les besoins. Mais encore faudrait-il doubler le nombre de nos canonnières cuirassées et de nos torpilleurs. De plus une petite division d'éclaireurs de côte serait d'une grande utilité; on pourrait la composer d'anciens avisos-torpilleurs et la placer au point central, Tourane ou Thuan-

1. Un récit plus complet ferait mieux ressortir l'importance capitale de la coopération des escadres de MM. de Barras et de Grasse. Peut-être l'entreprendrons-nous un jour. Notons, dès maintenant, que les talents déployés par le comte de Grasse dans la campagne de 1781 n'ont jamais été reconnus comme il convient. La réputation de ce brillant officier général ne survécut pas à l'échec de la journée du 12 avril 1782 (bataille des Saintes). Il y a là de l'injustice et de l'ingratitude.

2. On ne trouve pas toujours ce point sur les cartes. C'est une baie qui s'enfonce dans la partie orientale du pédoncule de la presqu'île de Leï-Tchou ; celle-ci fait face à l'île de Haï-Nan et appartient à la province chinoise du Kouang-Toung.

An. Enfin le nombre des canonnières fluviales devrait être triplé : on en a un bon type, peu coûteux, d'une répétition facile.

N'insistons pas davantage sur cette organisation défensive des eaux territoriales de l'Indo-Chine, — cela nous entraînerait trop loin, — et arrivons aux unités chargées de la guerre du large.

Telle que l'on vient de la constituer, la force navale *active* des mers d'Orient admet dans sa composition cinq types de navires bien différents :

1 croiseur cuirassé proprement dit, le *Montcalm ;*

1 croiseur dont l'artillerie est cuirassée, mais non la muraille de flanc, le *d'Entrecasteaux ;*

3 croiseurs protégés rapides, preneurs de paquebots, le *Guichen*, le *Château-Renault*, le *Jurien-de-la-Gravière ;*

4 ou 5 croiseurs de 2e classe, des types *Pascal* ou *Bugeaud ;*

2 ou 3 croiseurs protégés de 3e classe.

Nous l'avons fait observer déjà, il n'y a d'autre homogénéité dans cette réunion de bâtiments que celle qui est basée sur la vitesse. Quant à l'armement offensif et défensif, aucune similitude : si le *Montcalm* et peut-être le *d'Entrecasteaux* peuvent *momentanément*, en usant de procédés tactiques spéciaux, essuyer le feu des cuirassés anglais ou japonais, cette audace est interdite à nos dix autres croiseurs, qui ne sauraient se mesurer non plus, ni avec les croiseurs cuirassés de l'adversaire, ni avec les croiseurs protégés dont le déplacement dépasse 5 000 tonnes. Tout au plus peut-on admettre une certaine égalité de forces entre les meilleurs de nos croiseurs de 2e classe, le *Pascal*, par exemple (4 canons de 165, 10 canons de 100) et la *Dido* ou l'*Isis*, de 5 600 tonnes, qui portent 5 pièces de 152, 6 de 120 et 9 de 76.

Dans ces conditions, on ne voit pas bien notre escadre essayer de mordre sur un convoi portant des troupes, dont l'escorte lui sera toujours supérieure en nombre, en armement, en protection, et le plus souvent égale en vitesse.

Si bien combinée que puisse être une surprise à la mer, on ne saurait se flatter de n'y point recevoir quelques coups ajustés, car enfin l'adversaire n'est pas dépourvu de toute vigilance. Ceux de nos croiseurs non cuirassés qui seront

atteints à la flottaison verront leurs facultés de marche et de gouverne paralysées par l'introduction de l'eau dans un certain nombre de cellules de la tranche horizontale compartimentée. Le commandant en chef se trouvera donc dans la nécessité d'abandonner ces unités pour ne pas compromettre les autres ; la mer, en effet, n'offre pas d'*accidents de terrain* où se puisse cramponner une arrière-garde chargée de couvrir la retraite du parti qu'alourdissent ses blessés.

Il n'en serait pas ainsi, on le comprend, si cette force navale était exclusivement composée de croiseurs cuirassés, les avaries de ces bâtiments ne pouvant affecter à beaucoup près le même caractère de gravité que chez les croiseurs simplement protégés. Du reste, au bénéfice d'une plus grande résistance aux coups perforants, au bénéfice, par conséquent, de l'*homogénéité dans la protection*, une escadre de croiseurs cuirassés joindrait ceux de l'homogénéité dans la vitesse et le rayon d'action, de l'homogénéité même dans l'armement, en dépit de certaines différences qui séparent, à cet égard, des types déjà trop nombreux. Elle serait, cette escadre, l'instrument souple, solide, bien en mains avec lequel on n'hésite pas à tenter les combinaisons tactiques les plus audacieuses, celles qui donnent de beaux résultats.

Remarquons que, de ces unités plus puissantes, nous n'aurions besoin, pour obtenir les mêmes effets, que d'un nombre plus restreint. Lamotte-Picquet, que ses facultés d'initiative, d'audace, d'énergie calculée appelaient particulièrement à la conduite de la guerre du large, écrivait, le 18 avril 1781, au maréchal de Castries, ministre de la Marine : « Il n'y a pas lieu de craindre qu'une escadre de six vaisseaux bons marcheurs et de quelques frégates puisse être interceptée. Il n'y en a jamais eu d'exemple, et les précautions qu'une expérience continuelle doit me suggérer me mettront à l'abri d'un pareil malheur. Il n'est pas possible, en outre, que je ne m'empare de quelque flotte de commerce ; la manière dont elles sont convoyées ne me permet pas d'en douter. Si, toute l'année, nous avions en croisière une escadre de huit vaisseaux, peu de bâtiments ennemis parviendraient à leur destination. Le moyen le plus sûr, selon moi, de vaincre les Anglais, c'est de les attaquer dans leur commerce. »

Lamotte-Picquet venait d'être mis à la tête d'une forte division de six vaisseaux et de deux frégates. Il partit le 25 avril de Brest, atteignit quelques jours après le convoi de trente voiles qui portait en Angleterre les dépouilles de Saint-Eustache, l'île hollandaise indignement pillée par Rodney, captura vingt-deux de ces bâtiments après avoir dispersé l'escorte, échappa par des manœuvres habiles aux vingt-huit vaisseaux de l'amiral Darby, lancé à sa poursuite, et rentra à Brest le 24 mai.

Cette division de six vaisseaux bons marcheurs, voilà le modèle de la force navale des mers de Chine. Les bons marcheurs de 1781, ce sont les croiseurs cuirassés de 1902...

Fort bien ! — Malheureusement une difficulté momentanément insurmontable nous arrête court, ici : où prendrons-nous ces six croiseurs cuirassés ?...

La liste de notre flotte porte bien vingt et un de ces bâtiments mais, sur les vingt et un, il n'y en a que sept en service, dont six de types très anciens et qu'il ne peut être question d'envoyer dans l'Extrême-Orient[1]. Le septième est le *Montcalm*, et ce beau croiseur neuf est en effet destiné aux mers d'Orient. Quatre autres, *Dupleix*, *Gueydon*, *Jeanne-d'Arc*, *Marseillaise*, sont en essais, mais deux seulement seront prêts à bref délai. Quant aux dix derniers les dates de leur disponibilité s'échelonnent de 1904 à 1906.

Nous touchons là du doigt le capital défaut des mesures que vient de prendre le ministre, puisque, fussent-elles toutes parfaitement justifiées en principe, elles ne sauraient, en ce moment, être appliquées avec les moyens d'action convenables. Il faut attendre au moins deux ans pour que cette situation soit modifiée et que nos croiseurs cuirassés, *dont le nombre total est d'ailleurs manifestement insuffisant*, puissent former deux divisions, non pas de six, mais seulement de quatre unités sérieuses, dans les mers de Chine et dans l'Atlantique. Hâtons-nous d'ajouter que, réduite à quatre croiseurs *cuirassés*, la division active des mers de Chine serait cependant encore plus capable de remplir toute sa tâche que « l'escadre » de croiseurs *protégés* que l'on organise en ce moment.

1. Sauf peut-être le *Dupuy-de-Lôme*, mais après le changement de son appareil évaporatoire, opération toujours longue.

Quatre croiseurs cuirassés !... N'est-ce point là précisément la composition de la division Cervera, tandis que les forces des amiraux Sampson et Schley représentent d'une manière assez exacte les éléments actuels de l'escadre de Chine anglaise?... Et ce rapprochement n'est-il point pour donner à réfléchir sur le sort de notre division active?

Des quatre unités de la division espagnole, trois n'avaient guère du croiseur cuirassé que le nom : du moins leur cuirasse de flanc ne s'étendait-elle que sur une faible partie de la flottaison. La protection était même si mal comprise que des tuyaux de vapeur essentiels furent percés dès le début, ainsi que les collecteurs d'incendie. L'artillerie était approvisionnée de cartouches dont un bon nombre ne pouvait entrer dans les bouches à feu. Les chaudières étaient dans le plus fâcheux état ; le charbon pris à Santiago ne valait rien et, la veille de la sortie, la moitié des équipages rentraient, harassés, des lignes de défense extérieures. Rappelons enfin, pour compléter ce désolant tableau, que le quatrième croiseur cuirassé, le mieux défendu, le *Cristóbal Colón*, venait de sortir des chantiers italiens sans sa grosse artillerie...

Non ! Il ne nous est pas permis de croire qu'une division française soit jamais, ou de longtemps encore, obligée d'affronter l'ennemi dans une situation aussi précaire, et l'exemple ne saurait donc nous intimider...

***

Passons à la composition de la force navale de l'Océan Indien, notre deuxième groupe.

Ici les exigences sont moindres. Bien que le littoral à défendre (et nous ne parlons que de Madagascar) soit encore plus étendu qu'en Indo-Chine, nous n'avons à nous occuper en réalité que de la partie nord de l'île et, dans cette partie, que de trois ou quatre points. Le reste se défend tout seul.

Ce n'est pourtant pas assez, pour Majunga, Tamatave, Antongil et Diégo-Suarez, des deux canonnières que nous avons là-bas, d'un transport armé de quatre canons et des chaloupes démontables de l'expédition de 1895. Diégo seul demanderait un garde-côte cuirassé et quelques torpilleurs.

Quant à la force navale active — il en faut une, bien que, par hypothèse, nous soyons sur le théâtre *secondaire* d'opérations — elle se composerait de trois ou quatre des croiseurs protégés que nous trouvons insuffisants pour les mers de Chine, étant bien entendu, d'ailleurs, que ce groupe ne se compromettrait pas inutilement dans une rencontre décisive avec les divisions anglaises, qu'il se considérerait comme une « division d'observation », se contentant d'intercepter les paquebots, de surveiller le canal de Mozambique d'un côté, la mer des Mascareignes de l'autre, d'assurer des communications faciles du nord au sud de l'île, de lier Tamatave à la Réunion, enfin de détacher, en cas de besoin, l'une de ses unités vers Saïgon pour porter au vice-amiral des nouvelles d'une importance capitale... car user des câbles sous-marins, disons-le tout de suite, il n'y faudra pas songer.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que, si une expédition était conduite contre Madagascar, nos bâtiments, après avoir fourni aux autorités maritimes et militaires tous renseignements utiles sur la force du convoi et sa destination, n'hésiteraient pas à se jeter au moment propice sur les transports de troupes et à en détruire le plus grand nombre possible, sans s'arrêter à la prompte vengeance qu'en tireraient les bâtiments d'escorte. Nos marins savent se sacrifier quand il le faut.

IV

Nous venons de fixer la composition idéale et la distribution rationnelle de notre force navale dans les mers d'Orient. Nous avons réclamé : pour la défensive côtière, un plus grand nombre d'unités et de plus puissantes ; pour l'offensive au large, en ce qui touche les mers de Chine, une forte division de quatre croiseurs cuirassés[1], et, en ce qui concerne l'Océan Indien, un groupe de trois ou quatre croiseurs protégés.

1. C'est au chiffre de six qu'il faudrait arriver. Nous ne verrions pas d'inconvénient à ce qu'on laissât à cette division, mais à titre d'éclaireur, un des croiseurs protégés de 2e classe. On pourrait discuter aussi l'adjonction de deux *contre-torpilleurs*, type *Cassini*, qui rendraient de grands services dans les surprises de convois, la nuit, et qui, en cas de mêlée avec les unités lourdes des escortes, porte-

Mais que cette force navale soit composée suivant les vues du ministère ou suivant celles qui viennent d'être exposées, il lui faudra toujours des *bases d'opérations* bien organisées et en nombre convenable; il lui faudra des *lignes de communications*, ou, pour mieux dire, des *engins de communications* disposés à l'avance sur ses lignes d'opérations principales.

Voyons donc quelle est notre situation à cet égard et, premièrement, occupons-nous des *bases d'opérations*, auxquelles le ministre, remarquons-le, donne le nom de *points d'appui*.

« Points d'appui », soit!... L'expression a des dehors plus modestes que celle de « bases d'opérations ». Mais justement, ceci nous inquiète: nous craignons qu'il n'y ait une trop exacte correspondance entre le terme et l'idée qu'on se fait à la rue Royale de ce que doit être l'organisme.

Or, qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas seulement d'offrir à nos unités détachées dans les mers d'Orient des rades de refuge défendues, ni de simples « coaling stations », ni même des « victualling yards » suffisamment approvisionnés en vivres, vêtements et matières consommables ; il ne s'agit de rien de moins que de « dock yards » de plein exercice, où ces unités devront trouver, en même temps que l'abri sûr, que le charbon, que les vivres, un *arsenal* bien outillé, pourvu de moyens puissants pour les réparations de coques, de machines, de chaudières et d'artillerie; pourvu *d'au moins un bassin de radoub de la plus grande taille*, d'un assortiment convenable de pièces de rechange pour les appareils mécaniques des navires considérés; pourvu aussi, de munitions, poudres, projectiles, charges de torpilles, matières explosives ; capable enfin de fournir des renforts aux équipages éprouvés par les fatigues, par les maladies, par le feu...

Et des fonds!... Des fonds en numéraire, *en or*, bien entendu. C'est un point à ne pas oublier. Comptons que nous pouvons être séparés pendant des années de cette force navale des mers d'Orient, que telles circonstances se produiront où le papier n'aura plus de valeur et où l'argent des particuliers se cachera. De 1803 à 1810 les plaintes de Decaen sont navrantes sur la pénurie de fonds monnayés, par où

raient à celles-ci des coups sensibles. Ces bâtiments feraient d'excellente besogne dans les parages abrités des grosses mers, dans les détroits malais, par exemple.

tous ses efforts se consument et l'organisation de la guerre du large est entravée...

Voilà donc le genre de *points d'appui* qu'il faut donner à nos forces exotiques, et c'est bien ce qu'on nomme communément dans la marine *bases d'opérations*.

Nous trouvera-t-on trop exigeant? Prétendra-t-on qu'il n'est pas nécessaire de doter les bases extérieures aussi richement que les bases métropolitaines?

Nous prétendons que si; que les besoins des bâtiments seront, là-bas, les mêmes qu'en France, sinon plus grands, les croisières étant plus longues, plus fatigantes, sur des théâtres d'opérations si vastes; que, d'ailleurs, de la fâcheuse variété des types naît le besoin d'assortiment de matières et d'objets confectionnés très variés aussi; qu'il suffit qu'un seul des navires envoyés en Chine ait des canons de 240 d'un certain modèle, tirant dans des tourelles d'un certain type spécial, pour qu'on se voie dans la nécessité de munir Saïgon, Diégo-Suarez, Nouméa même peut-être, de lots de poudre particuliers, de projectiles dégrossis qu'il faudra charger, ajuster et garnir exactement sur place; de pièces de rechange, aussi bien pour les bouches à feu que pour les affûts, les plateformes, les appareils hydrauliques, sans oublier les matrices spéciales pour les cuirs emboutis des presses et les copies de tous les plans d'exécution du constructeur; qu'il suffit encore qu'un seul navire sur douze ait, par exemple, des chaudières d'A*** pour qu'on soit obligé d'envoyer à chacun de ces trois principaux points d'appui certaines rondelles d'amiante pour bouchons de lames d'eau et tant d'autres choses encore; qu'au point de vue des approvisionnements il n'y aura par conséquent de différence entre Toulon et Saïgon, ou Diégo, qu'en ce qui touche *la quantité*, dans chaque espèce de matières ou d'objets emmagasinés, mais non pas en ce qui touche *l'assortiment* de ces espèces. Or on sait bien que c'est de là que viennent les difficultés pour la formation des magasins, difficultés qui sont telles, dans la pratique, qu'il serait à souhaiter que l'on développât d'une manière très sensible les facultés de production directe de l'un des trois arsenaux d'Orient, Saïgon, par exemple, en ce qui concerne les objets confectionnés. On pourrait parer ainsi

à des oublis fâcheux, à des retards dans les livraisons des fournisseurs, et surtout aux « risques de mer », dont nous allons parler.

Ce que devraient être nos points d'appui étant donc bien établi, voyons ce qu'ils sont en réalité.

Nous en avons, ou plutôt nous voudrions en avoir quatre : Diégo-Suarez, à la pointe nord de Madagascar; Saïgon, sur le Donnaï, avec la rade défendue du cap Saint-Jacques; Hong-Haï ou Port-Courbet, au fond de la baie d'Along, dans le golfe du Tonkin; Nouméa, en Nouvelle-Calédonie.

Nous pouvons, en outre, considérer comme dépôts de charbon *éventuels :* Majunga et Tamatave, Kouang-Chau-Wan, la Réunion, Djibouti, Tahiti. L'organisation défensive de ces six derniers points laisse encore beaucoup à désirer. Celle des quatre premiers, fort délaissée il y a peu de temps encore, s'améliore et se complète depuis deux ans, tandis qu'on cherche à les doter d'un outillage qui leur permette de jouer le rôle de base d'opérations, dans la complète acception du terme.

Saïgon est d'ailleurs, de beaucoup, le port le plus favorisé : il y a là, vraiment, un arsenal, non pas certes aussi puissant qu'il le faudrait, mais déjà capable de rendre de sérieux services à la force navale des mers d'Orient. Cet arsenal comporte, point capital, *un bassin de radoub, le seul susceptible de recevoir un grand croiseur*; le seul, répétons-le, qui existe pour nous en ce moment au delà du canal de Suez, alors que les Anglais en ont au moins six !

Diégo n'a encore que des « installations très rudimentaires »[1] On s'est surtout occupé jusqu'ici du camp retranché du Cap d'Ambre, qui domine le port, et des batteries qui battront le goulet[2]. « Le programme de 1900, voté par les Chambres, *comporte la création d'un bassin de radoub*, auquel il sera indispensable d'ajouter des ateliers de réparations, des magasins, des parcs à charbon...[3] » Autant dire que Diégo n'est pas

1. Voir *Le Programme maritime de 1900-1906*. Intéressant travail dont l'auteur garde l'anonyme. La nécessité des points d'appui-arsenaux y est bien indiquée (p. 249).

2. Deux millions votés en 1902, ce qui indique bien que tout n'est pas terminé.

3. *Progr. marit.*, p. 251.

encore, il s'en faut, base d'opérations : c'est, tout au plus, un port de refuge, une rade défendue.

A Nouméa, il en est de même : très bonne rade, dont on perfectionne les défenses (250 000 fr. votés en 1902)[1], mais où des navires modernes seraient fort empêchés d'entreprendre les réparations que rendrait nécessaires un combat sérieux ou seulement une croisière active de longue durée.

Quant à Hong-Haï, ce n'est encore qu'une « indication »...

Telle est notre situation; et lorsqu'on la compare à celle de nos adversaires (les deux arsenaux russes étant si loin au nord, et d'ailleurs maîtrisés par ceux du Japon, on ne peut s'empêcher de se demander si l'on s'est bien rendu compte, à la rue Royale, de la position dangereuse où l'on allait placer cette force navale des mers d'Orient, inférieure en nombre, inférieure en puissance, et à qui l'on impose la méthode de guerre la plus active plusieurs années avant de pouvoir lui assurer les moyens de la soutenir!

Faire la guerre du large à trois mille lieues de France, avec *un seul grand bassin de radoub* sur un champ d'action qui dépasse la moitié de la planète ! C'est impossible !... Et à quoi bon réunir des bâtiments qui pourraient donner de 19 à 21 nœuds, si la salissure de leurs carènes, sans parler de l'encrassement de leurs chaudières[2], leur en enlève trois ou quatre et les met à la merci de leurs adversaires?

Ici donc s'accentue le capital défaut des conceptions ministérielles, le défaut que nous signalions à propos de notre pénurie de croiseurs cuirassés. Ces conceptions sont de plusieurs années en avance et la tentative de réalisation que l'on fait aujourd'hui ne saurait aboutir à aucun résultat sérieux.

Allons-nous, maintenant, rechercher quelle est, de ces quatre bases d'opérations, celle qu'il conviendrait de choisir comme *base de concentration* de notre force navale, au début des hostilités?... Ce choix n'est plus libre, puisque, en fait,

1. Dans ce chiffre on ne comprend que les travaux de fortifications proprement dits. La loi du 20 juillet 1900 attribue *globalement* cinq millions à *l'armement* des nouveaux ouvrages de nos colonies.

2. Une remarque curieuse et qui prêterait à de graves considérations économiques et militaires, c'est que, sur les douze croiseurs des mers d'Orient, on trouvera au moins sept types différents de chaudières ! Quelle source de complications pour la constitution des magasins et des ateliers de réparations !

il n'y a que Saïgon qui soit à peu près en état de jouer un rôle que Diégo-Suarez, avec sa belle position stratégique, devrait pouvoir revendiquer aussi.

Saïgon sera donc, forcément, notre base de concentration, et c'est une raison de plus de souhaiter que le théâtre principal des opérations soit le bassin des mers de Chine.

***

Que si, n'ayant pas de bases d'opérations convenablement pourvues, nous étions assurés de libres communications, soit de colonie à colonie, soit de colonie à métropole, quelques-uns des graves inconvénients de la situation actuelle seraient atténués. Il n'en est pas ainsi : Madagascar ne recevra, par son câble de Majunga à Mozambique, aucun télégramme, ni de Paris, ni de Saïgon, et il n'est pas certain que Saïgon même en reçoive de Paris, malgré le rattachement récent, à Amoy, du réseau annamite avec les lignes de la Compagnie Danoise « Store Nordiske-telegrafen-Selskab », qui se raccordent avec les lignes russes. Cette Compagnie a des attaches intimes avec les deux grandes Compagnies anglaises « Eastern » et « Eastern extension ». On peut être convaincu que nos adversaires feront tout au monde, en temps de guerre, pour nous priver des bénéfices de ce raccord.

« Nous devons signaler ici, après tant d'autres, dit M. le sénateur Charles Dupuy, l'état de dépendance dans lequel nous nous trouvons pour nos communications télégraphiques avec nos colonies et avec les pays étrangers. Nous sommes heureux de constater que le Gouvernement a déjà diminué cette dangereuse sujétion... Il faut souhaiter que nous puissions poursuivre cette œuvre d'affranchissement dont il n'est pas besoin de souligner l'importance... [1] »

Nous n'ajouterons rien. Aussi bien ce sujet est-il pénible. Par quel aveuglement nous sommes-nous laissés devancer au point d'être encore tributaires de la puissance la plus intéressée à couper nos communications maritimes? Quand en redeviendrons-nous maîtres? quels efforts financiers faudra-t-il

1. Rapport sur le budget des colonies pour 1902 (p. 24-25).

faire pour cela, et nous laissera-t-on le temps de les faire?... Ah! qu'il en coûte d'avoir oublié pendant tant d'années qu'il y a une science de la préparation à la guerre, qu'il y a une stratégie du temps de paix, la stratégie politique!

Mais, indépendamment des câbles sous-marins, il existe à la mer, à l'usage des navires, comme à terre, à l'usage des véhicules ordinaires, des *lignes de communications* qui, pour n'être pas rigoureusement tracées sur l'eau ainsi que les routes le sont sur le sol, n'en sont pas moins déterminées par les contours des continents ou les circonstances hydrographiques; par l'intérêt de suivre le trajet le plus court afin d'y pouvoir suffire avec l'approvisionnement de charbon des soutes; par l'avantage, enfin, de reprendre haleine, de se ravitailler, dans des postes fortifiés qu'on peut appeler les *jalons* de ces lignes de communications.

Dans les conflits qui se déroulent à terre, « où le secret de la guerre est celui des communications », il importe à un égal degré que l'ennemi ne détruise ni les routes tracées, ni les véhicules. Dans un conflit maritime, il ne s'agit que de ces derniers, puisqu'à la mer tout est chemin. Mais la difficulté n'est pas moindre, pour la marine la plus faible, de garder ses communications: il faut, en effet, qu'elle empêche l'adversaire de capturer les transports qui apportent à ses divisions détachées dans les mers lointaines les matières, les objets de rechange, les munitions que les points d'appui exotiques ne peuvent fournir, les renforts de personnel[1], les instructions, les renseignements qui ne passent plus par les câbles, asservis à l'ennemi.

Le problème des communications de la force navale des mers d'Orient, c'est donc, pour nous, le problème de l'emploi de *transports rapides* susceptibles de subir plusieurs fois la « chasse » des croiseurs ennemis, sans que leurs soutes à charbon soient complètement vidées.

Problème difficile sans doute, si l'on en juge par la solution que nous trouvons dans le rapport du ministre :

1 Il est permis de penser que, pour envoyer des hommes et peut-être certain matériel, le chemin de fer Transsibérien pourrait nous servir. Mais il reste toujours à nos bâtiments la difficulté d'atteindre les ports russes au travers des escadres anglaise et japonaise.

« Enfin quatre transports aménagés le plus économiquement possible, sur le modèle des navires de commerce, serviront à transporter, en temps de paix, le matériel de guerre, les munitions, etc., nécessaires à chacun de nos points d'appui extrême-orientaux, et pourront, en temps de guerre, prêter le concours de leurs hommes et de leurs canons aux ports dans lesquels ils se trouveraient au moment de l'ouverture du conflit. »

Qu'est-ce à dire?... Ces transports cesseront-ils justement leurs voyages pendant les opérations militaires actives, dans la période où se fera la plus forte consommation de matériel et de personnel?...

Non! Plus encore dans le temps de guerre que dans le temps de paix, les communications par transports entre la France et l'Extrême-Orient devront être continuelles et régulières, aussi bien pour le réapprovisionnement direct des bâtiments que pour la reconstitution des stocks des points d'appui, appauvris rapidement par les consommations anormales qui résultent de l'état de guerre. La perspective de voir ces transports, bien qu'*armés commercialement*, « prêter le concours de leurs hommes et de leurs canons aux ports dans lesquels ils se trouveraient », ne nous consolerait pas du dommage que causerait l'interruption d'un service si indispensable. Mais, cela dit, empressons-nous d'ajouter que ce n'est pas sur les transports auxquels le ministre fait allusion qu'il conviendrait de compter pour donner quelques chances de continuité à nos relations avec les mers d'Orient. Ce sont, en effet, des navires d'allure médiocre et qui n'auraient garde d'échapper, de Toulon à Dakar, ou de Dakar à Diégo, aux actives croisières de bâtiments dont les vitesses s'échelonnent de 15 à 20 nœuds. Le *transport du temps de guerre* ne peut être qu'un paquebot postal donnant régulièrement de 15 à 16 nœuds, pouvant aller jusqu'à 18, et capable d'emmagasiner dans ses soutes une quantité de charbon considérable.

Nous possédons des paquebots réalisant ces conditions. L'utilisation militaire de ces bâtiments doit donc être prévue.

V

Nous sommes arrivés au bout de notre tâche, au moins en ce qui concerne la force navale des mers d'Orient. Les questions que soulèvent l'organisation et la mise en œuvre de celle de l'Atlantique sont assez différentes et d'un intérêt assez vif pour mériter une étude particulière que nous ne tarderons pas à soumettre aux lecteurs de la *Revue*. Récapitulons, en terminant ce premier travail, les principaux points sur lesquels ont porté nos louanges et nos critiques. Les conclusions se dégageront d'elles-mêmes.

Nous avons d'abord sincèrement applaudi à la sanction donnée à certains principes capitaux de la stratégie maritime :

Par l'organisation de l'unité de commandement ;

Par la création d'escadres ou divisions très mobiles et homogènes par rapport à la vitesse ;

Par le choix de l'offensive, en général, pour ces nouvelles forces navales, et, en particulier, par le choix de la méthode dite « guerre du large » sur les théâtres d'opérations où l'emploi de cette méthode paraît en effet le mieux justifié ;

Par l'intérêt, encore timide, témoigné à la constitution des bases d'opérations extérieures.

Mais nous avons dû faire remarquer ensuite :

Qu'on avait perdu de vue la nécessité de distinguer, sur un champ d'action très étendu, le théâtre d'opérations principal, et l'impossibilité pour l'unique commandant en chef de diriger les événements militaires, à la fois sur les théâtres secondaires, et sur ce théâtre principal, où il doit se trouver de sa personne ;

Que la force réelle de l'adversaire n'ayant sans doute pas été appréciée exactement, on avait donné à l'escadre active des mers d'Orient une composition (croiseurs protégés) qui ne répond pas aux exigences du rôle qu'on lui attribue ;

Que, d'ailleurs, dans l'état actuel de nos ressources en croiseurs cuirassés, on ne pouvait encore constituer des divisions actives satisfaisant aux conditions essentielles de la guerre du large contre une très puissante marine ;

Qu'enfin ce jugement se trouvait confirmé par la situation précaire de nos points d'appui dans les mers d'Orient et par la criante insuffisance de nos moyens de communications.

Retenons surtout ces derniers griefs afin que l'on hâte la construction de nos croiseurs cuirassés et la mise en état de nos points d'appui : car si le décret du 1er avril est de deux ans au moins en avance en ce qui touche la constitution rationnelle des divisions actives, il l'est de quatre ans, de cinq ans peut-être, en ce qui concerne l'adaptation complète de nos bases extérieures à leur rôle important.

L'extraordinaire complication du matériel naval actuel fait de l'organisation des bases d'opérations et de la préparation à la guerre du large sur les mers lointaines des problèmes d'une difficulté inquiétante pour les nations chez qui les ressources financières ne sont pas à la hauteur de toutes les nécessités politiques et militaires. Ces problèmes, que le département de la Marine semble avoir à peine effleurés, préoccupé qu'il était surtout jusqu'ici de la guerre dans les eaux européennes, ces problèmes, le ministre les a crus résolus lorsqu'il a entrepris de créer une force navale capable, dans sa pensée, de se maintenir dans les mers orientales.

Il est temps de revenir à une appréciation plus saine de la situation ; il est temps encore, mais il n'est que temps, d'évaluer avec une minutieuse exactitude les besoins qui se révéleront au cours d'un long conflit dans ces parages éloignés ; il n'est que temps aussi de peser sans complaisance toutes les chances favorables ou contraires et de réduire la part des hasards malheureux en mesurant l'élan de nos ambitions sur la portée de nos moyens. Les succès de notre pavillon en Extrême-Orient, le salut des plus belles provinces de notre empire colonial dépendent de notre prévoyance, de notre sagesse, de la justesse de nos calculs.

***

DE

LA VALLIÈRE A MONTESPAN[1]

II

LA LUTTE POUR LE ROI

> « On veut dire à la Cour que le roi songe un peu à madame de Montespan et, pour dire la vérité, elle le mériterait bien, car on ne peut avoir plus d'esprit et de beauté qu'elle en a. »
>
> (*Le duc d'Enghien à la reine de Pologne*, 5 novembre 1666.)

Madame de La Vallière a trouvé grâce auprès de la reine Marie-Thérèse elle-même, et tous les historiens lui ont été bienveillants. Beaucoup, après Louis XIV, se sont laissé prendre au charme insinuant de madame de Maintenon. Madame de Montespan n'a pas rencontré la même indulgence. Ambition sans scrupule, faste démesuré, orgueil insolent : ce sont les moindres reproches qu'on lui adresse. Volontiers on y ajoute l'hypocrisie, et, sinon des crimes qualifiés, au moins des espoirs monstrueux, peut-être des tentatives scélérates. Nous ne songeons point à reviser dans son ensemble le procès de madame de Montespan. Nous voudrions seulement, en complétant au moyen de documents nouveaux l'histoire de son mariage et de ses débuts à la Cour et dans la faveur de Louis XIV, mettre le lecteur en mesure de décider s'il ne convient pas d'accorder le bénéfice de circonstances atténuantes, non soupçonnées jusqu'ici, à cette jeune femme

1. Voir *la Revue* du 15 juillet.

qu'il verra livrée à toutes les tentations, entourée d'exemples fâcheux, délaissée et peut-être incitée au mal par quelques-uns de ceux qui étaient ses protecteurs naturels.



Bien que, en sa qualité de premier gentilhomme de la chambre, il eût droit à un logement au Gros Pavillon du Louvre, le marquis de Mortemart résidait ordinairement en son château de Lussac, dans le Poitou. C'est là que sa seconde fille, la future marquise de Montespan, naquit le 5 octobre 1640; elle fut baptisée le jour même à l'église Saint-Maixent, ainsi que l'atteste l'acte suivant, conservé aux archives de la commune de Lussac-les-Châteaux :

Le vendredi, cinquième jour d'octobre mil six cent quarante. a été baptisée Françoise de Rochechouart, fille de Gabriel de Rochechouart, chevalier des ordres du Roi, conseiller en ses conseils d'État et premier gentilhomme de la chambre de Sa Majesté, seigneur marquis de Morthemart, Lussac-le-Chasteau et prince de Tonnai-Charente, et de dame Dianne de Grandsaigne. Et sont les parrains et marraine, Nicollas Rozet et Françoise Massoulard, qui ne savent signer.— Tartaud, prêtre.

Ce document nous renseigne sur deux détails qui ont leur prix. Il nous fait connaître la date de naissance de la future marquise; or il arriva que plus tard, dans un document également officiel, elle oublia cette date pour se rajeunir d'une année. — L'acte de baptême nous apprend en outre qu'elle ne reçut à son baptême d'autre prénom que celui de Françoise. Ce ne fut que beaucoup plus tard, peut-être sous l'influence des Précieuses, qu'elle crut devoir y joindre celui d'« Athanaïste », devenu l' « Athénaïs » dont on l'a depuis affublée.

C'était une famille considérable que celle des Mortemart. Le roi tenait son chef en haute estime; ses lettres officielles à « son cousin » se nuancent de bienveillance. « Sachant que sa maison est une des plus illustres de notre royaume, qu'elle est des principales du Poitou... que même Édouard, roi d'Angleterre, donna une sienne fille en mariage à un seigneur de Rochechouart, que ceux de ce nom ont notablement servi l'Église et la couronne dans les voyages d'outre-mer faits par les rois nos prédéces-

seurs et dans les guerres anciennes contre les Anglais... que le marquis de Mortemart d'à présent a été élevé dès son bas âge près de la personne du feu roi qu'il a suivi dans tous ses voyages et dans les guerres qu'il a été obligé de soutenir dans son royaume et en Italie, Lorraine, Pays-Bas et Espagne, qu'il l'aurait honoré de la charge de premier gentilhomme de sa Chambre et de l'ordre du Saint-Esprit, l'aurait pourvu de la charge de gouverneur et lieutenant général ès pays et évêchés de Metz, Toul et Verdun et l'aurait toujours considéré comme l'un de ses plus fidèles et dignes serviteurs... » ainsi parle le roi au préambule des lettres par lesquelles il érige la terre de Mortemart en duché-pairie, et qui furent enregistrées au Parlement de Paris le 15 décembre 1663.

Madame de Mortemart appartenait à la noble famille de Marsillac. Elle était dame d'honneur d'Anne d'Autriche. C'était une femme pieuse et considérée, qui fut la bienfaitrice d'un monastère de Picpus.

Mademoiselle de Tonnay-Charente (ainsi fut nommée la jeune fille) avait un frère et trois sœurs. Son frère, le comte de Vivonne, né en 1636, baptisé en 1643, avait eu pour parrain le roi plus jeune que lui et la reine-mère ; une brillante carrière lui était réservée. Des trois filles, l'aînée, Gabrielle de Rochechouart, épousait en 1655 le marquis de Thianges : on remarquait à la cour l'empressement de Monsieur auprès d'elle ; une autre, Marie-Christine, fut religieuse aux Filles Sainte-Marie-de-Chaillot ; la troisième, Marie-Madeleine, fut abbesse de Fontevrault.



De la première enfance de Françoise de Tonnay-Charente, nous savons peu de chose. Elle fut élevée au couvent de Sainte-Marie, dans la ville de Saintes. Sa mère, selon madame de Caylus, souhaita lui donner les principes de piété les plus solides. Son orthographe atteste qu'elle ne reçut que l'instruction ordinaire des femmes de qualité.

Elle arriva à la cour en 1660 et fut attachée comme fille d'honneur à la nouvelle reine dont on formait la maison.

Sa beauté fut immédiatement remarquée. Si l'on pouvait en croire un anecdotier de l'époque, elle l'aurait été par le roi lui-même : Roquelaure, rapporte-t-il, dit au roi, en 1661, qu'une des filles de Madame était amoureuse de lui ; trois jours après, sortant de la chambre de Madame, Louis XIV aperçut mademoiselle de Tonnay-Charente ; il dit à Roquelaure : « Je voudrais bien que ce fût celle-là qui m'aimât ». L'anecdote, malheureusement, nous est contée en 1669, ce qui la rend suspecte. A défaut du témoignage de Louis XIV, nous avons celui de Loret qui a sa valeur, à un moment où la beauté seule de la jeune fille, et non encore la faveur du monarque, pouvait la lui faire distinguer. Il célèbre avec son ordinaire éloquence « l'adorable Mortemart, très aimable mignonne... une des plus ravissantes, des plus sages, des plus charmantes de toutes celles de la Cour..., cet ange visible... » Madame de La Fayette, qui n'aimait pas la jeune fille, la regardait comme « une beauté très achevée, quoiqu'elle ne fût pas parfaitement agréable » ; madame de Sévigné, qui la haïssait presque, n'y trouve rien à reprendre ; et la Palatine, qui la détestait franchement, loue « ses beaux cheveux, ses belles mains, sa belle bouche ». « Elle était belle comme le jour », dit Saint-Simon, résumant l'opinion des contemporains. Les portraits confirment ces témoignages. Un esprit étincelant, l'esprit des Mortemart, presque passé en proverbe, s'ajoutait à l'éclat de sa beauté.

En 1662, on la remarque au ballet d'*Hercule amoureux*, où le roi représente Mars et le Soleil. Et voici par quels vers Benserade, auteur du livret, la célébrait :

> Dieux ! à quel comble est-elle parvenue !
> Jamais beauté n'eut des progrès si prompts.
> Comme elle y va ! si elle continue,
> Je ne sais pas ce que nous deviendrons.
>
> L'aimable fille !
> A tous les cœurs elle donne la loi
> Et pour avoir une belle famille
> Voilà de quoi !

Une si belle personne ne pouvait manquer de prétendants. Selon madame de La Fayette, il fut question d'abord de lui faire épouser le marquis de Noirmoutiers, mais ce projet n'aboutit point. A un bal du Palais-Royal, le 20 janvier 1662, M. de

Chalais, beau-frère du marquis de Noirmoutiers, se prit de querelle avec un gentilhomme nommé M. de La Frette. Chalais, raconte l'ambassadeur vénitien, souffleta La Frette. Celui-ci, soutenu par son frère, rendit les coups avec usure, et le marquis de Noirmoutiers, beau-frère de Chalais, vint à son secours avec deux autres amis. On apaisa le tumulte, et les six combattants sortirent. Les sieurs de La Frette trouvèrent deux seconds, et, à la pointe du jour, le duel s'engagea derrière une chartreuse dans le faubourg Saint-Germain. Il y avait, d'un côté, Adrien-Blaise de Talleyrand, prince de Chalais; Louis-Alexandre de La Trémoille, marquis de Noirmoutiers; le marquis de Flamarens; Henri de Pardaillan de Gondrin, marquis d'Antin; — et de l'autre, les deux La Frette, Argencourt et le chevalier de Saint-Aignan. « Ils se sont battus, ajoute l'ambassadeur, tous les huit, et, chose singulière, tous les quatre d'un seul côté ont succombé, c'est-à-dire du côté de Chalais: le marquis d'Antin est resté sur la place, Noirmoutiers n'en reviendra pas, et MM. Flamarens et Chalais sont blessés. »

Effectivement le marquis d'Antin avait été tué sur la place par le chevalier de Saint-Aignan, mais Noirmoutiers « en revint »: il n'en fut pas moins perdu pour sa fiancée, mademoiselle de Tonnay-Charente. La rigueur des édits contre le duel était extrême; pour y échapper, le marquis de Noirmoutiers dut s'enfuir. Bien lui en prit : le 24 avril 1662, le Parlement condamnait à mort par contumace les sept duellistes. Noirmoutiers alla servir en Portugal et fut tué au mois de mars 1667, en combattant les Espagnols.

Par une rencontre bizarre, le duel qui enleva un fiancé à mademoiselle de Tonnay-Charente lui en donna un autre. La mort du marquis semble avoir resserré les relations entre les Mortemart et la famille du jeune seigneur qui venait de se faire tuer en combattant pour l'honneur de celui qui avait failli devenir leur gendre. Cette mort d'ailleurs fit du marquis de Montespan, frère cadet du marquis d'Antin, le chef de la famille, par conséquent un parti sortable. Comment se noua la négociation matrimoniale, nous l'ignorons. Toujours est-il qu'un an après le duel Chalais La Frette, le 28 janvier 1663, fut célébré le mariage de mademoiselle de Tonnay-Charente et du marquis de Montespan.

Qu'était cette famille d'Antin, où entrait « ce charmant miracle » célébré par Loret?



Louis-Henry de Pardaillan de Gondrin, chevalier, marquis de Pardaillan, Montespan et autres lieux, était fils de haut et puissant messire Hector-Roger de Pardaillan de Gondrin, chevalier, marquis d'Antin, comte de Miolans et autres lieux, sénéchal et gouverneur pour le roi au pays de Bigorre, et de haute et puissante dame Chrétienne-Marie de Zamet, baronne de Murat. « La noblesse de la famille, note le biographe des archevêques de Sens, était une des plus distinguées et aussi une des plus éminentes du royaume après celle des princes du sang. » Elle était issue, disait-on, « du sang des anciens rois d'Espagne, par les mariages des ducs de Cordoue (dont la famille tire son origine) avec des héritières des maisons d'Aragon, de Foix, d'Armagnac, etc., noblesse qui reçut un surcroît de gloire par les alliances qu'elle fit avec les maisons de Châtillon et de Lusignan, qui depuis s'est alliée à celles des Termes, des Bellegarde, etc. ».

Il est avéré du moins que les Gondrin étaient de haute et vieille noblesse de Guyenne. Le testament de Paule de Bellegarde, veuve d'Antoine de Pardaillan, et grand'mère de M. de Montespan, donne de la famille, de ses biens et de son caractère, une idée pittoresque. La piété y était grande, les rancunes tenaces, et l'accent gascon du meilleur aloi. C'est « de boun cœur » que la vénérable dame léguait pour tout héritage à l'un de ses fils, Louis de Pardaillan, qui l'avait contristée par ses dettes, « cinq écus à l'honneur des cinq plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ ».

Le marquis d'Antin, père du marquis de Montespan, était un fidèle serviteur du roi, sénéchal et gouverneur de Bigorre depuis 1654; il résidait la majeure partie de l'année en son château de Bonnefons, fort occupé par ses fonctions et par l'administration très compliquée de ses biens. Il avait épousé une maîtresse femme qui s'entendait à la dépense : son fils se plaignit plus tard qu'elle lui laissât une succession grevée de 500 000 livres de dettes. Au moment du mariage de celui-ci, les parents

étaient séparés de biens, plutôt probablement pour sauvegarder leurs intérêts matériels que par suite d'incompatibilité d'humeur.

Il n'y avait donc en somme rien d'anormal dans l'ascendence directe de M. de Montespan. Mais il est difficile de trouver plus de bizarreries réunies que parmi tous ces Pardaillan, Gondrin, d'Antin, de Thermes, etc., dont le sang coulait dans les veines du nouveau marié. Faute de pouvoir procéder au dénombrement des étranges aventures, des procès, querelles de tout genre, où ils furent mêlés, au moins devons-nous faire connaître les personnages principaux : le fameux archevêque de Sens, dont probablement le marquis de Montespan était le filleul, et le vieux duc de Bellegarde, chef de la famille.

Louis-Henri de Gondrin, né en 1620, neveu et coadjuteur de l'archevêque de Sens, Octave de Bellegarde, lui avait succédé en 1646. Sa haute naissance, dit le biographe respectueux des archevêques de Sens, « fut soutenue d'une grandeur d'âme, d'un esprit élevé, d'un corps bien fait, d'un air imposant, d'une facilité extrême pour bien s'exprimer en public, d'un amour violent pour l'étude et d'une pénétration vive pour développer les plus grandes difficultés de l'école ». Qualités et vertus auxquelles il faut bien ajouter, pour l'amour de la vérité, des mœurs douteuses, un goût prononcé pour l'intrigue, un esprit inquiet, despotique et tracassier. Après s'être compromis dans la Fronde, Henri de Gondrin s'était jeté dans un tel dérèglement que le cardinal de Retz, d'ailleurs son ennemi, l'en jugeait ridicule. D'un contrat conclu en 1656 avec ses créanciers, il résulte qu'il devait de l'argent à quarante-deux fournisseurs ; boucher, charron, menuisier, maréchal ferrant, apothicaire, chirurgien, tapissier, rôtisseur, maçon, charcutier, tailleurs et marchands publics de toute sorte se réunissaient pour le poursuivre. Il supportait allègrement leurs plaintes, brillant au premier rang de la Cour, lié avec tout ce qu'elle contenait d'intrigants. Mais, compromis par ses relations avec Vardes, il dut s'éloigner. Il concentra dans son diocèse toute son activité et s'y montra le plus exigeant, le plus tâtillon et le plus processif des prélats. Ses sympathies pour le jansénisme lui aliénèrent les anti-

jansénistes, mais elles ne paraissaient pas si assurées que les jansénistes pussent prendre confiance en lui. A maintenir la discipline du clergé, à réprimer les abus, à faire respecter ses prérogatives et sa volonté, il apporta une ardeur belliqueuse qui le mit en conflit avec tout ce qu'il y avait d'ecclésiastiques dans son diocèse : avec les cordeliers de Provins, avec les capucins de Saint-Florentin, de Joigny, d'Étampes, avec les Jésuites qui en appellèrent au roi et à Rome, qu'il mit en interdit et dont il excommunia les pénitents. Il eut un débat particulier avec les jésuites qui avaient voulu fonder un collège à Provins. Contre son propre chapitre, il soutint un procès de quatre ans.

Jean-Antoine de Pardaillan, qui se disait sans motifs suffisants duc de Bellegarde, marquis de Montespan et de Gondrin, jadis frondeur fort compromis, était âgé de soixante et onze ans au moment du mariage de son neveu, et engagé dans le plus scandaleux des procès avec sa femme, qui était en même temps sa cousine, Anne-Marie de Saint-Lary. A en croire un factum qu'il publia en 1667, depuis 1643, date de leur mariage, il aurait donné à cette épouse fortunée dix-huit années de bonheur ininterrompu. « On n'aurait pas pu croire, commente-t-il modestement, que s'il y avait dans la suite à se repentir de ce mariage, ce fût, ou dût être raisonnablement du chef de la demanderesse. » Cependant, ce fut ce qui arriva en 1661, pour de bien mesquines raisons si nous en croyons le bon apôtre, qui raconte des querelles pour des domestiques, à la suite desquelles sa femme aurait intenté un procès en séparation. Madame de Bellegarde alléguait, il est vrai, de gros griefs : refus des choses nécessaires pour son entretien et pour sa subsistance, sévices et violences sur sa personne, tentative d'empoisonnement, séquestration dans le château de Bellegarde. Mais le duc prouvait par des mémoires et par des témoins qu'il n'avait ni laissé sans habits ni maltraité sa femme ; qu'une fille de chambre, morte après avoir mangé un certain potage, était malade depuis longtemps. La duchesse, il est vrai, avait été fort malade après un dîner, et elle prétendait que c'était la seconde tentative d'empoisonnement ; mais, de l'attestation du médecin, elle avait fait simplement un dîner

indigeste, et « son estomac, étant faible, n'avait pu digérer tant d'aliments de si différente nature ». En conclusion, le duc offrait la réconciliation. Il est de l'intérêt des deux parties, disait-il, que leurs dissensions « ne durent pas davantage parce qu'elles sont encore l'une et l'autre en âge et en état d'avoir des enfants qui seraient sans doute des gages bien chers mais inviolables de leur réconciliation ». Espoir véritablement édifiant : le duc, au moment où il écrit ces lignes, avait dix-huit années de mariage stérile et soixante-quinze ans d'âge, et sa femme elle-même avait dépassé quarante-cinq ans.

Qu'y avait-il de fondé dans les allégations du duc et de la duchesse de Bellegarde? Nous ne le savons pas exactement. Peut-être le coupable principal en cette affaire était-il l'humeur baroque des Montespan. En tout cas, on voit quels étranges exemples donnaient ces chefs de la famille aux deux jeunes gens qui venaient de s'unir.



Le jeune marquis de Montespan, en 1663, n'avait rien qui le distinguât. Il était fort jeune : vingt-trois ans[1].

Rien de plus pompeux que le contrat de mariage où signèrent, outre les jeunes mariés et leurs ascendants directs, ce qu'il y avait de plus considérable parmi leurs parents et leurs amis. Dans cette interminable énumération, on est étonné de voir manquer quelques noms que, étant donnée la situation des Mortemart, on s'attendrait à voir figurer au contrat : ceux du roi et de la reine, que l'on rencontre dans tous les mariages de cette sorte auxquels ils donnaient ainsi une marque d'approbation, et le nom de la reine-mère, dont la duchesse de Mortemart était dame d'honneur. A cette abstention, quelle raison supposer, sinon peut-être, chez le roi, un certain mécontentement de voir une Mortemart entrer dans une maison aussi médiocrement posée en cour que celle des Montespan, dont le chef avait combattu dans la Fronde du mauvais côté?

Les d'Antin mariaient M. de Montespan « en qualité de leur fils aîné et principal héritier et confirmaient à son profit

1. Il naquit en 1640 et non en 1642, comme on l'a dit jusqu'ici ; il avait par conséquent un an de plus, et non de moins que sa femme.

la donation par eux faite de la moitié de tous leurs biens présents et à venir au profit de l'un des enfants mâles qui naîtraient de leur mariage ». Dès maintenant, ils lui constituent 15 000 livres tournois de rente sur les terres de Murat en Bourbonnais, Bonsceur et Blanquefort en Guyenne, près Toulouse.

Le duc et la duchesse de Mortemart donnaient à leur deuxième fille, comme ils avaient donné à la marquise de Thianges, 150 000 livres de dot. Mais, sur cette somme, soixante mille seulement étaient versées comptant. Les quatre-vingt-dix mille restantes seraient « à prendre sur les biens desdits seigneur et dame duc et duchesse de Mortemart après leur décès ». Jusque-là, ils en serviraient les revenus au denier vingt, soit 4 500 livres, payés sur les revenus de la terre de Landal, en Bretagne. Le tiers de la dot entrerait dans la communauté, le reste demeurerait en propre à la jeune femme.

Les 60 000 francs payés comptant par les Mortemart seraient versés non dans les mains du marquis de Montespan, mais dans celles du marquis et de la marquise d'Antin, ses père et mère, qui lui en serviraient la rente au denier vingt, soit 3 000 livres par an[1].

4 500 livres payées par les Mortemart, 18 000 payées par les Montespan permettaient au jeune ménage de faire honnête figure à la cour. Mais pourquoi l'avoir privé dès le début de tout capital disponible? Pourquoi les 60 000 livres versées comptant par la famille de Françoise de Rochechouart ont-elles été reprises par celle du mari? Ne craignait-on pas que le jeune marquis n'en fît un usage inconsidéré? La chose est possible, car les contemporains ont reproché à M. de Montespan son goût pour le jeu et la dépense. Le jugement de séparation qui interviendra entre sa femme et lui, en 1674, alléguera contre lui le grief de dissipation de biens. Et il nous faut bien remar-

1. Les d'Antin promettaient, en outre, de payer toutes les dettes antérieures du jeune homme, et de rembourser, le cas échéant, les deniers dotaux. Sur les 15 000 livres de rente accordées par eux, 8 000 étaient constituées en douaire à madame de Montespan; toutefois du vivant de ses parents elle n'en devait toucher que 6 000: elle aurait, de plus, à son choix, soit une terre et une maison avec ses meubles, soit 1 500 livres de plus par an, aussi longtemps que, après la mort de son mari, elle demeurerait en veuvage, 20 000 livres de meubles ou de valeurs étaient assurées par chacun des époux au survivant.

quer que, dès l'année même du mariage, la situation financière du jeune ménage était compromise et qu'il était forcé de recourir à des expédients.

Le 17 août, M. de Montespan emprunte de Marguerite Perreau, femme séparée de biens de Bernard Barauque, bourgeois de Paris, une somme de 4 000 livres « pour employer à ses affaires et entre autres pour se mettre en équipage pour aller en guerre avec le roi au pays de Lorraine où Sa Majesté est sur le point de faire voyage »; le même jour, et pour la même raison, 660 livres de Pierre Chauveau, bourgeois de Paris. Quatre jours plus tard, accompagné, cette fois, de madame de Montespan, il reçoit de Charles de Seignerolles, bourgeois de Paris, demeurant rue des Anglais, paroisse Saint-Séverin, une somme de 7 750 livres, « pour cause de pur, vrai et loyal prêt fait par ledit sieur créancier auxdits seigneur et dame débiteurs pour employer en leurs affaires, et particulièrement pour équiper ledit seigneur marquis de Montespan pour suivre le roi en son voyage de Lorraine, sans quoi ledit créancier n'aurait prêté ladite somme ». Et, comme ni l'un ni l'autre des époux n'a l'âge de vingt-cinq ans requis pour constituer des rentes, ils promettent de ratifier le contrat quand ils auront atteint cet âge, et, en attendant, donnent des cautions.

Tout cela est insuffisant. M. de Montespan se voit obligé de réclamer, avant le terme, une somme de 2 000 livres sur la rente que lui doit le duc de Mortemart, et d'emprunter quelques jours plus tard 500 livres à son beau-frère, le comte de Vivonne.

Il fit la campagne de Lorraine en 1663, et, l'année suivante, servit aux côtés de Vivonne, son beau-frère, sur les côtes d'Afrique. De là de nouveaux frais et de nouvelles difficultés. Les deux familles intervinrent. Le 8 avril 1664, Marie-Chrétienne de Zamet, mère du marquis de Montespan, lui avait déjà remis 24 000 livres sur les soixante mille qui lui étaient dues en vertu de son contrat de mariage. Le même jour, avec le marquis d'Antin, le duc de Mortemart et le comte de Vivonne, elle fait au nom du marquis et de la marquise de Montespan, « sur leur prière et pour leur faire plaisir », un emprunt de 18 000 livres. Le vieux duc de Bellegarde lui-

même se joint aux parents, et, en garantie, engage le « duché de Bellegarde avec toutes ses appartenances et dépendances ». Afin que cette somme ne puisse passer à d'autres usages, il est stipulé qu'elle a été remise « pour équiper ledit seigneur marquis de Montespan pour se mettre en état pour aller servir le roi en son armée sur mer commandée par Monseigneur le duc de Beaufort, grand amiral ».

De retour de ses campagnes, M. de Montespan retombe dans les embarras.

Le 19 décembre 1664, il emprunte, au denier seize, 8 000 livres de Pierre Le Bret, avocat au Parlement de Paris ; le 9 octobre 1666, 6 000 livres de Jean Bastelet, bourgeois de Paris ; le 4 octobre précédent, sur l'intervention du comte de Roye, lieutenant général, Louis Brûlart, marquis de Sillery, avait prêté à Montespan 11 000 livres. En 1667, c'est Mademoiselle elle-même, la Grande Mademoiselle, qui intervient et fait avancer 20 000 livres à M. de Montespan, son parent.

Si chaque année amenait ainsi de nouvelles dettes, à plus forte raison les mémoires des fournisseurs devaient-ils rester impayés. De nombreux billets sont souscrits par Montespan, qui ne devaient être acquittés par madame de Montespan qu'une dizaine d'années plus tard : le 8 avril 1664, 1 050 livres en faveur de Rémy Marion, marchand, bourgeois de Paris ; le 10 avril, 1 800 livres en faveur de Jean Operon, dit Roucy, maître sellier et carrossier « pour ouvrages et marchandises de carrosserie » ; le 12 avril, 900 livres à Jean Hébert, maître charron à Paris « pour ouvrages de charronnerie » ; le 28 avril 1666, 1 800 livres à Jean Celier et François Noury marchands de draps de soie « pour marchandises d'étoffes », en 1665 et 1667, à Pierre Longre, 2 150 livres « pour fournitures de dentelles ».

Sans doute, ces sommes réunies ne formaient pas un total bien considérable ; si l'on veut croire une déclaration de M. de Montespan au commencement de 1668, le total de ses dettes constituées à cette date, indépendamment des mémoires impayés des fournisseurs, ne dépassait pas 48 000 livres, soit environ 150 000 francs de nos jours. Ce chiffre eût fait sourire de pitié nombre de seigneurs de ce temps-là ; mais il était considérable pour la situation gênée des Montes-

pan. Dès 1665, les poursuites des créanciers commencèrent: des sentences furent obtenues au Châtelet contre les deux époux; elles se renouvelèrent fréquemment.

Un fait achève de démontrer leur détresse. Le 26 novembre 1666, M. de Montespan empruntait de Gabriel Delorme, bourgeois de Paris, une somme de 1 600 livres, et, pour sûreté et nantissement, lui remettait en gage « une paire de pendants d'oreilles à trois branches, chacun garni de trois gros diamants et au milieu d'un moyen et de quantité de petits diamants ». Et, le même jour, le marquis, se préparant à partir pour un long voyage, donne pouvoir à sa femme de régir et gouverner leurs biens, « même retirer les pierreries, meubles et autres choses engagées des mains de telles personnes qui s'en trouveront chargés... et si ladite dame a besoin de les remettre ailleurs, elle le pourra faire, et emprunter sur ceux-là telle somme qu'elle aura besoin ».

Dans ce désarroi financier, quelle était la responsabilité respective de la jeune femme et du mari? L'esprit de désordre qui se révélera dans toute la vie ultérieure du mari permet d'accuser celui-ci. Et l'on peut deviner à quel point l'altière fille des Mortemart fut humiliée de cette détresse ainsi étalée au grand jour. Si, pour l'oublier ou s'en venger, elle est tentée de se jeter dans les intrigues de la Cour, elle n'a auprès d'elle personne qui puisse la conseiller, la défendre, la préserver. La duchesse de Mortemart meurt à Poitiers en 1666. Des sœurs de la marquise, l'une, la marquise de Thianges, n'est point un exemple édifiant ; l'autre, Marie-Madeleine-Gabrielle, a pris le voile devant les deux reines à l'abbaye de Notre-Dame-aux-Bois le 19 février 1664. Son frère, le comte de Vivonne, quand même — ce qui n'était point — il eût été capable de jouer le rôle de mentor, en eût été empêché; ambitieux et bien vu du roi, il était continuellement embarqué dans des croisières, et il avait à gagner son bâton de maréchal de France.

Unie par un coup de hasard à un mari mal en cour et presque toujours éloigné d'elle, blessée par le spectacle humiliant de son intérieur, sans appui ni conseil, ambitieuse, brillante et avide de plaire, la jeune marquise de Montespan était

exposée à toutes les séductions dans cette Cour, où, dès la première heure, elle avait attiré tous les regards.



Dans le concours de circonstances qui aboutirent à faire de la marquise la maîtresse du roi, quelle part faut-il accorder au calcul et à l'ambition, aux événements, aux influences extérieures, à une passion sincère pour ce demi-dieu qui fascinait tous les cœurs? Il est très malaisé de le déterminer. Jusqu'ici, les seuls témoignages connus étaient ceux de Mademoiselle, parente de M. de Montespan, et qui écrivit ses Mémoires longtemps après les événements, aigrie contre la jeune femme qu'elle croyait coupable de la disgrâce de Lauzun, — et celui de La Fare, amoureux éconduit et blessé, suspect, lui aussi, de quelque malveillance. A ces documents, nous en ajouterons d'autres, contemporains des faits qu'ils racontent; ils permettront peut-être de donner une physionomie plus exacte de l'aventure. Ils ne contredisent point positivement les affirmations de Mademoiselle et de La Fare; mais ils nous montrent pour ainsi dire au jour le jour dans quelles intrigues la jeune femme était presque forcément entraînée; comment, devant les marques significatives de la bienveillance du roi, elle ne demeura pas insensible; comment peu à peu elle en vint à caresser ce rêve ambitieux qui charmait toutes les imaginations féminines: être aimée du roi; comment, avant la défaillance suprême, elle eut l'énergie de se ressaisir, mais vit lui manquer l'appui qui aurait pu la sauver; en sorte que, pour la défendre contre son destin, il lui eût fallu une de ces vertus supérieures, qu'il est difficile d'imaginer au temps et dans le lieu où vivait la belle marquise.

Madame de Montespan fit ses premiers pas à la Cour sous le patronage de madame de Thianges, fort liée avec Monsieur, mais qui, grâce au caractère de ce prince, entretenait avec lui « une confidence libertine plutôt qu'une véritable galanterie ». L'archevêque de Sens l'introduisit chez Madame, dont la petite Cour était un foyer perpétuel d'agitations. Elle s'y lia avec une femme plus âgée qu'elle, l'intrigante

fille du maréchal de Villeroy, la comtesse d'Armagnac, qui prit sur elle un grand ascendant. Madame de Montespan fut d'abord assidue auprès de Madame, tenta de s'imposer à son intimité, et ne réussit, en fin de compte, qu'à se brouiller à demi avec elle. Si l'on en croyait une anecdote rapportée par le duc d'Enghien à la date du 31 juillet 1665, elle aurait pris quelque influence sur l'esprit de Monsieur. « On accuse madame d'Armagnac, qui est mal avec Madame depuis quelque temps et qui était jointe avec madame de Montespan, de lui avoir dit pour se raccommoder avec elle que cette dernière était cause de tous les chagrins que Monsieur avait eus contre elle et qu'elle lui avait mis force choses en tête. Cependant le monde n'en est pas persuadé, et l'on croit que madame d'Armagnac y a eu pour le moins au tant de part que l'autre. » Madame d'Armagnac était une des pires langues de la Cour.

C'est au commencement de 1664 que le roi donna à la marquise de Montespan la première marque notable d'une faveur naissante. « On a dessein, mande le duc d'Enghien, à la date du 22 février, de créer de nouvelles charges auprès de la Reine et de choisir deux duchesses, deux princesses et deux dames pour être toujours auprès d'elle et pour la suivre partout. Presque toutes les femmes de la Cour y prétendent, et chacune fait sa cabale pour cela. L'affaire est entre mademoiselle d'Elbeuf, madame de Bade, madame d'Armagnac, madame de Créquy, madame de Richelieu, madame d'Humières, la comtesse de Guiche et madame de Montespan. Le roi en choisira six, mais je crois que la reine serait bien aise qu'il n'y en eût point dont il pût être amoureux. » Si la reine était à bon droit inquiète, les parents de quelques-unes des brillantes postulantes ne l'étaient pas moins à l'idée de les voir occuper une situation si périlleuse. Au grand désappointement de la comtesse de Guiche, le duc de Grammont déclina formellement pour sa bru l'honneur qu'elle eût souhaité. Madame de Montespan fut des élues.

Quelques mois après, Louis XIV faisait figurer la marquise parmi les bénéficiaires d'une de ces loteries qu'il aimait à organiser pour les dames de la Cour et au sujet desquelles, — étant à la fois magnifique et économe — il recommandait

à Colbert de réunir pour les lots « ce qu'il y aura de plus beau, pour un prix médiocre ».

Jusque-là, pourtant, rien d'extraordinaire dans les relations du roi et de la marquise. Les derniers mois de l'année 1664, les premiers de celle qui suivit furent occupés par l'affaire de la lettre espagnole qui parut resserrer la liaison de Louis XIV avec mademoiselle de La Vallière. Mais déjà le roi commençait à se détacher de sa maîtresse. Un moment même, on put croire qu'elle serait remplacée par madame de Monaco. Peut-être l'affaire manqua-t-elle par suite des résistances très diverses que Louis XIV rencontra. Lauzun, pour avoir voulu s'opposer à la passion du maître en des termes jugés peu respectueux, fut envoyé à la Bastille. Quant au marquis de Villeroy, autre prétendant aux bonnes grâces de madame de Monaco, il employa, pour détourner le coup, des moyens moins audacieux, que le duc d'Enghien expose tout au long à la reine de Pologne :

« A mon retour ici, écrit-il le 20 juillet 1665, j'ai trouvé une histoire qui a fait fort parler tout le monde. Monsieur le marquis de Villeroy s'est mis depuis quelque temps une assez jolie passion dans la tête pour madame de Monaco, fille de monsieur le maréchal de Grammont, et quoiqu'elle ne l'ait pas trop bien reçu et qu'elle lui ait fait dire même plusieurs fois par des personnes de ses amies qu'il devrait quitter les pensées qu'il pouvait avoir pour elle, il n'a pas laissé de continuer à lui parler et à faire le mourant comme il avait commencé. Enfin, songeant qu'il ne pouvait vaincre sa froideur et ayant la meilleure opinion du monde de son mérite, il n'a pu s'imaginer qu'une dame qui n'aurait point d'attachement lui pût résister. Il s'est donc persuadé que le roi était amoureux d'elle parce qu'il la traite fort bien et qu'elle est de tous les divertissements et qu'étant l'homme du monde le plus aimable, il fallait qu'elle l'aimât aussi extrêmement. Il a donc voulu rompre cet engagement et s'en est consulté avec une femme que l'on appelle madame de la Baume. Je ne sais si Votre Majesté n'aura point ouï parler d'elle, c'est une dame fort galante qui a bien de l'esprit, dont M. le maréchal de Grammont a été un peu amoureux depuis quelque temps et du reste, je me garderais bien de la prendre

pour ma confidente dans mes secrets. Cette femme s'est trouvée fort amie de M. le marquis de Villeroy qui lui a découvert la peine où il était et après avoir bien consulté ensemble, ils résolurent d'écrire une lettre à mademoiselle de La Vallière d'une main contrefaite sans signer et de lui apprendre l'amour du roi pour madame de Monaco; espérant qu'elle aurait encore plus de pouvoir sur son cœur que cette dernière et qu'elle l'obligerait de rompre avec elle. Ils firent ce qu'ils avaient concerté, la lettre fut faite et envoyée, mais n'eut pas l'effet qu'ils espéraient. Mademoiselle de La Vallière, qui est sûre de l'affection que le roi a pour elle, n'a point eu de jalousie, elle la lui a montrée aussitôt après l'avoir reçue sans l'engager à rien, et le roi qui est aussi pénétrant que l'on le peut être a soupçonné d'abord qu'elle n'avait pu être écrite que par le marquis de Villeroy, voyant bien qu'il n'y avait qu'un amoureux qui eût pu être capable d'une si grande folie. Péguilin était à la Bastille, d'où il ne pouvait écrire et il n'y avait que sur eux deux que le soupçon pouvait tomber, et sachant l'amitié qui était entre lui et madame de la Baume, il s'est douté qu'elle en pouvait savoir quelque chose, il lui en parla et elle lui avoua. Le marquis de Villeroy a été obligé aussi de lui avouer, et le roi a eu la bonté de lui pardonner. Voilà la plus grande extravagance du monde qui réjouit pourtant le public qui aime tout ce qui fait de l'éclat et toutes les méchantes affaires qui arrivent à son prochain. »

Ce ne fut sans doute pas, d'ailleurs, la seule lettre anonyme que Villeroy écrivît à cette occasion; car, peu de temps après, le prince de Monaco, prévenu, demanda la permission d'aller à Versailles. La réponse du roi est d'une amabilité un peu empressée : « Mon cousin, ayant vu par votre lettre le désir que vous avez de vous rendre auprès de moi, j'ai commandé une de mes galères pour vous passer en Provence et, quoique cet ordre suffise pour ne pas laisser en doute que je n'approuve votre voyage, j'ai bien voulu encore vous assurer par ces lignes qu'il me sera très agréable et même ajouter que j'ai trop d'affection pour votre zèle pour mon service pour ne pas vous recevoir ici avec beaucoup de plaisir. »

La place parut-elle au roi trop bien gardée, ou n'eut-il

qu'un caprice passager pour madame de Monaco? Le fait est qu'il s'en tint à ces débuts. Le duc d'Enghien note en toute conviction : «Jamais il n'y a eu moins d'affaires à la Cour qu'il y en a présentement, il n'y a ni galanteries, ni querelles et toutes choses vont un chemin fort uni. »

Au début de l'année 1666, madame de Montespan perdit sa mère; puis le roi perdit la sienne; et le deuil interrompit les plaisirs de la Cour. Mais ils reprirent dès que l'étiquette le permit. En cette même année, madame de Montespan paraît parmi les dames qui cavalcadent autour de la reine, et vont passer en revue les troupes avant leur départ pour Munster, « habillées cavalièrement en justaucorps et en bonnets à l'anglaise garnis de crêpes en panache ». A coup sûr, aussi, elle se fait remarquer par son esprit, l'esprit des Mortemart, parmi les correspondantes qui échangent avec le roi des chansons et des vers. « C'est un commerce fort agréable et qui divertit extrêmement. Toutes les affaires que le roi a ne l'empêchent pas, quand il les a faites, de se divertir à ces sortes de choses où il y a de l'esprit, et même il fait quelquefois de petites chansons avec les dames, qui sont les plus jolies du monde. On se divertit fort bien à Versailles et c'est le plus agréable lieu que l'on saurait voir. »

En juin, c'est à Fontainebleau « une collation magnifique » où sont « toutes les dames ». Pourtant les fêtes n'ont pas encore recommencé à battre leur plein : « les violons et les comédies sont interdits à cause de la mort de la reine-mère »; à l'automne ils reprennent librement. « La Cour est fort belle présentement, annonce le duc d'Enghien le 28 octobre. On a tout à fait quitté le grand deuil et l'on a tous les jours des bals et des comédies. On se divertit fort bien ici. »

Attachée à la personne de la reine, madame de Montespan était de toutes ces fêtes. Elle se trouvait ainsi en rapports continuels avec le roi. Elle ne négligea pas de resserrer ses relations avec mademoiselle de La Vallière, chez qui l'étiquette était moins sévère; le maître s'y laissait approcher davantage. « Madame de Montespan a beaucoup d'esprit, note Mademoiselle, elle l'a agréable, elle s'attache dans les conversations à railler sur ce qui peut lui être utile ou qui doit divertir les gens à qui elle veut plaire. » Ses sarcasmes

arrêtent la fortune de la belle mademoiselle de Poussé qu'une coterie veut jeter dans les bras du roi; mademoiselle de La Vallière lui en est reconnaissante.

Au 1er octobre encore, on ne soupçonne rien à la Cour, puisque madame de Montespan a des prétendants. « On dit que M. le comte de Saint-Pol est amoureux de madame de Montespan. C'est une grande entreprise pour la première qu'il fait. Je ne sais pas comment il y réussira. » Et le duc d'Enghien, habitué aux jeux de Cour, pronostique avec sagacité : « Cet hiver nous produira des histoires. Tout le monde est ensemble et c'est le temps où il arrive le plus d'affaires à la Cour et où il y a le plus d'intrigues. »

Un mois plus tard, en effet, le duc, annonçant que la Cour, au grand désappointement des courtisans, va passer l'hiver à Saint-Germain, parce que le roi préfère ce séjour à celui de Paris et que la reine aime la campagne, rapporte un bruit qui circule: « On veut dire à la Cour qu'il (Louis XIV) songe un peu à madame de Montespan, et pour dire la vérité, elle le mériterait bien, car on ne peut avoir plus d'esprit ni plus de beauté qu'elle en a; mais je n'ai pourtant rien remarqué là-dessus. » Les commérages, pour une fois, n'étaient pas sans fondement. Le roi « songeait » en effet à madame de Montespan. Elle s'en aperçut, même elle s'inquiéta. Elle avertit son mari : madame de Caylus nous le donne à entendre ; Saint-Simon l'affirme et y insiste : « Elle l'avertit du soupçon de l'amour du roi pour elle, ne lui laissa pas ignorer qu'elle n'en pouvait plus douter; elle l'assura qu'une fête que le roi donnait était pour elle ; elle le pressa, elle le conjura avec les plus fortes instances de l'emmener dans ses terres de Guyenne et de l'y laisser jusqu'à ce que le roi l'eût oubliée et se fût engagé ailleurs. » Que fit M. de Montespan ? Il laissa sa femme à la Cour et ce fut lui qui s'en alla. Parti volontairement au début de décembre 1666, il ne revient qu'au commencement du printemps suivant. Ce double témoignage ne peut être rejeté. N'est-il pas, pour madame de Montespan, une grave circonstance atténuante ?

Au cours de l'hiver, les événements se précipitent. La reine achève une grossesse ; madame de La Vallière en commence une. Chaque jour la favorite se montre moins capable

de soutenir son personnage. Le roi, pendant le séjour à Saint-Germain, se rapproche de la jeune femme dont l'esprit et la beauté ont tout l'éclat qui manque à la maîtresse officielle.

Lorsque, en février, il va passer quelques semaines à Versailles « à courir les fêtes devant sa troupe de dames », madame de Montespan brille au premier rang. « Il y a eu, mande le duc d'Enghien, une manière de petit carrousel où les dames ont monté à cheval, et l'on ne peut rien voir de plus magnifique qu'étaient les habits de tout le monde. Il y a eu aussi deux bals masqués, fort beaux et l'on ne peut rien voir de plus agréable que Versailles l'a été pendant tout ce temps là ». Au milieu de ces divertissements, les rivalités et les ambitions s'exaspèrent parmi les dames, qui soupçonnent que le cœur du roi est peut-être à prendre. « Il y a eu, reprend le duc d'Enghien, mille intrigues à Versailles entre toutes les dames, mais il est impossible de les mander à Votre Majesté (la reine de Pologne), n'y ayant pas de sens à tous leurs démêlés ni de sujet. Ce qui les aigrit dans le fond de leur cœur, c'est que toutes sont extrêmement jalouses de mademoiselle de La Vallière et il y en a fort peu qui ne lui portent beaucoup d'envie. »

Soyez boiteuse, ayez quinze ans,
Pas de gorge, fort peu de sens;
Des parents, Dieu le sait! Faites-en fille neuve
Dans l'antichambre vos enfants,
Sur ma foi, vous aurez le premier des amants,
Et La Vallière en est la preuve.

Ces vers volaient de bouche en bouche. On leur donnait pour auteur madame de Montespan.

Les fêtes continuaient toujours. Même la préparation à la guerre prochaine contre l'Espagne fut un prétexte à des divertissements nouveaux. Le roi, la reine et les dames allèrent visiter les camps où les troupes s'organisaient, et dormir sous la tente, à l'occasion. Rien de plus pittoresque que ces expéditions dont une femme attachée au service des Condé, très éveillée, très curieuse, et le plus souvent bien renseignée, nous a laissé l'amusante description dans sa correspondance avec M. des Noyers, secrétaire des commandements de la reine de Pologne. « Je vous avais promis, écrit madame Châtrier à ce

correspondant, de vous faire la description de notre camp, mais je vois bien qu'il faut que je fasse quelque campagne pour apprendre à parler guerre avant que de me mêler d'en parler, car je ne sais par où m'y prendre. Je sais seulement que j'ai vu une fort grande plaine et une grande quantité de tentes placées par symétrie ; je me contentai de visiter celle du roi, m'imaginant que celle-là valait bien celle des soldats ou autres personnes particulières. Elle était composée de trois salles, et au bout, une chambre accompagnée de deux cabinets, le tout meublé de satin de Chine et les cabinets fort dorés. Il était rempli de cavalières fort bien mises lesquelles étaient plus propres à attirer les ennemis qu'à les faire fuir. Cette troupe, dont Sa Majesté est le chef, était composée de Madame, mademoiselle de La Vallière, madame de Montespan, la jeune princesse d'Harcourt qui était mademoiselle de Brancas autrefois, madame du Roure, lesquelles demeuraient toute la journée au camp avec le roi. Ils y restent à la chaleur du jour et mangent en tente, mais ce n'étaient point des repas de guerre, mais d'une grande magnificence, et, le soir, ces dames montaient à cheval avec Sa Majesté, et les troupes se mettaient sous les armes, et la décharge se faisait ensuite sans néanmoins tuer personne. Le jour que j'y fus, la reine n'y vint que sur le soir avec ses filles et quelques femmes de la Cour toutes en carrosse. Il est vrai qu'il faisait ce jour-là un fort grand vent et froid. Si toutes vos guerres se faisaient de cette manière-là, je ne vous plaindrais pas tant que je fais. Je ne sais si celle que notre roi va faire en Flandre sera aussi agréable que le semblant et lui donnera autant de plaisir. »

Et madame Châtrier reprend, quelques jours plus tard, dans une nouvelle lettre à M. des Noyers :

« La Cour de France est bien dissemblable de la vôtre, ses occupations sont bien différentes, car toute leur étude est de chercher des divertissements nouveaux. Le roi est aujourd'hui à Versailles à courir la fête devant sa troupe de dames, vous savez que ce sont madame de Montespan, mademoiselle de La Vallière, madame du Roure, madame d'Heudicourt, mademoiselle de Fiennes, une fille de la reine qui est fort jolie qui s'appelle Longueval et encore deux ou trois dont je ne

me souviens pas. Voilà la troupe royale. » Cette fois, et qu'il y ait ou non intention dans la pensée de la correspondante de M. des Noyers, c'est madame de Montespan qui occupe la première place.

« On dit, mande encore madame Châtrier le 13 mai, que la Cour part la semaine qui vient, mais le jour n'est pas encore pris, que toutes les femmes suivront jusqu'à Arras et que la reine y demeurera ; pour les autres l'on ne sait pas encore ce qu'ils deviendront. On disait que Madame devait revenir à Saint-Cloud ou à Colombes avec la reine d'Angleterre, et mademoiselle de La Vallière à Versailles, mais tout cela n'est pas encore bien assuré. »

La grande crise approchait, où madame de La Vallière expiera par tant de douleur la joie d'avoir aimé le roi et d'avoir été aimée par lui. Le 14 mai, deux jours avant le départ, on apprend qu'elle est faite duchesse, qu'elle reçoit la terre de Vaujours, que la fille qu'elle a du roi est légitimée. Mais elle ne suivra pas le roi : le soin de sa santé — elle est enceinte de quatre mois — lui interdit les fatigues d'un voyage ; d'ailleurs, ce voyage, c'est celui de la reine, puisque c'est pour les droits de la reine que Louis va combattre. La Cour se met donc en route, et se rend d'abord à Amiens.

Le voyage est rempli d'épisodes amusants. L'abbé de Montigny, aumônier ordinaire de la reine, et cousin de La Vallière, en écrivit la chronique aux dames de la maison du Dauphin. D'Amiens, on alla coucher à Mailly. « Mailly, écrit l'abbé, est une espèce de chahuanterie irrégulière... Tout le monde y était tellement entassé que madame de Montausier coucha sur un tas de paille dans un cabinet, les filles de la reine dans un grenier sur un tas de blé et votre serviteur sur un tas de charbon. »

A Arras, « les rues étaient tendues de tapisseries et jonchées de fleurs avec des festons qui, se croisant à hauteur du premier étage, formaient un espèce de berceau continuel aux fenêtres où paraissaient en leurs atours des dimanches toutes les jolies filles du pays qui, sans le flatter, ne le sont guère. La plus passable était la fille du médecin de la ville, mais on ne faisait que la saluer avec respect sans s'y arrêter davantage.

Puis c'est un long cortège défilant devant la reine :

« On vit d'abord une galère équipée de tout son attirail qui voguait sur le dos de plus d'un Neptune qui la soutenait; elle était chargée d'esclaves rachetés que conduisait un Jésuite habillé en mathurin ; après venaient plusieurs chars remplis de jeunes précieuses de campagne dont les attraits avaient été revus, corrigés et diminués par la fameuse université de Douai ; les pauvres petites laideronnes s'étaient pourtant ajustées de leur mieux. Il n'y en avait aucune qui n'eût plus de mouches que vous n'en dépensez en un an et qui n'eût étudié des manières plus tendres et plus gracieuses que vous n'en aurez de votre vie. »

La réception faite à la Cour, sur le chemin d'Arras à Douai, par M. de Bellefonds, ne fut pas moins pittoresque : « M. notre général reçut Leurs Majestés, Monsieur et toutes les dames dans une grange où il leur donna le meilleur repas du monde; il les servait à table et ne paraissait pas moins empêché avec la serviette sous le bras et des assiettes dans la main que Hercule l'était avec une quenouille et un fuseau. On ne se coucha point, et le roi et la reine se mirent au jeu. Monsieur, qui était en grosses bottes, ayant fait venir les violons, donna le bal aux dames. »

La campagne allait commencer ; le roi entra en Flandre, et la reine retourna à Compiègne pour attendre les événements et le moment de la visite triomphale qu'elle devait faire aux villes conquises. Mais ce n'est pas elle qui est la triomphatrice, ou, du moins, quelqu'un triomphe d'elle, et, en même temps, de madame de La Vallière. Et peut-être, si le roi se fait accompagner de la reine, la raison en est-elle que, seule, sa présence autorise celle de madame de Montespan. Madame Châtrier voit déjà La Vallière congédiée. Elle dit, parlant du titre ducal : « Il semble que ce soit la récompense de ses services; pour moi je tiens que ce serait un bonheur pour elle si le roi s'en dégoûtait, car elle a toujours aimé le roi fort généreusement, cela ferait qu'elle se convertirait. »

Mais bien qu'il approche, le moment n'est pas venu où mademoiselle de La Vallière ne demandera plus autre chose à la vie que la retraite du cloître. Elle aime encore. Elle n'admet pas la disgrâce somptueuse où l'on s'efforce

de la reléguer. Après les premiers succès, elle apprend que les opérations s'interrompent, et que la reine, quittant Compiègne, va rejoindre Louis XIV; alors elle quitte Versailles précipitamment. A La Fère, où elle passe la nuit, la reine apprend son approche. Elle est si bouleversée de cette impudence qu'elle vomit son dîner et pleure de rage. « Madame de Montespan, dit Mademoiselle, se récriait encore plus fort qu'elle. » Marie-Thérèse ordonna de tenir l'ennemie à distance. « La reine alla à la messe dans une tribune, la duchesse de La Vallière descendit en bas et la reine fit fermer la porte de crainte qu'elle ne remontât. Quelque précaution qu'elle pût prendre, elle se présenta devant elle comme nous allions monter en carrosse : la reine ne lui dit rien. A la dînée, elle défendit de lui porter à manger; Villacerf ne laissa pas de lui en faire donner. »

Est-il vrai, comme le dit Mademoiselle, que, dans le carrosse de la reine, le lendemain, madame de Montespan se soit étonnée que la favorite eût osé paraître devant la souveraine et qu'elle ait ajouté : « Dieu me garde d'être maîtresse du roi ! Si j'étais assez malheureuse pour cela, je n'aurais jamais l'effronterie de me présenter devant la reine. »

A l'approche du roi, bravant encore la reine qui « se mit dans une colère effroyable » et voulut la faire arrêter, La Vallière « fit aller son carrosse à travers champs et trotter à toute bride ». Mais l'accueil de Louis XIV fut glacial. A peine eut-elle part aux réceptions officielles. Tout le monde remarqua les signes de sa défaveur. « Madame de La Vallière, écrit madame Châtrier, avait été trouver le roi sans avoir été mandée et arriva à l'armée deux heures devant que la reine n'y arrivât, ce qui fâcha extrêmement notre reine, et l'on dit aussi que le roi l'a fort mal reçue. Je ne sais pas si cela est véritable. » A Compiègne, quelques jours après, les mêmes observations se précisent. « Madame la duchesse de La Vallière s'est trouvée à l'arrivée du roi à Compiègne, mais le roi ne lui a pas fait grand accueil et ne l'a vue que devant toute la Cour. Cela est extrêmement refroidi. »

Sa victoire maintenant assurée et publique, la nouvelle favorite se livra-t-elle à ces manœuvres à la fois ridicules et infâmes qu'on lui a reprochées ? Nous aurons plus tard à

rechercher dans quelle mesure madame de Montespan put être accessible à cette curiosité malsaine — et de tous les temps — qui pousse à vouloir connaître et modifier l'avenir et, au XVIIe siècle, fournit une clientèle abondante aux sorciers et marchands de poison. On comprendrait, à la rigueur, que dans les dernières années de son règne, voyant croître les années et diminuer ses charmes, troublée par l'entrée en scène de rivales éblouissantes de jeunesse, comme mademoiselle de Fontanges, elle eût demandé à des voies mystérieuses les moyens de conjurer le danger. Pourtant, à en croire les déclarations de plusieurs témoins du drame des poisons, c'est au moment même où commence la faveur de madame de Montespan qu'il faudrait faire remonter l'origine de ces pratiques. C'est à vingt-cinq ans, dans tout l'épanouissement de sa rayonnante beauté, que Françoise de Rochechouart se serait enfermée dans l'antre obscur de la Voisin et de Guibourg. Cette hypothèse, qui fait de madame de Montespan un monstre avant l'âge, n'a pas seulement en elle-même quelque chose de révoltant, elle trouve son meilleur démenti dans les déclarations mêmes des témoins, dans cette formule d'invocation que la Voisin prête à la marquise.

« Je demande l'amitié du roi et celle de monseigneur le dauphin, qu'elle me soit continuée, que la reine soit stérile, que le roi quitte son lit et sa table pour moi, que j'obtienne de lui tout ce que je lui demanderai pour moi, mes parents ; que mes serviteurs et domestiques lui soient agréables ; chérie et respectée des grands seigneurs, que je puisse être appelée aux conseils du roi et savoir ce qui s'y passe et que, cette amitié redoublant plus que par le passé, le roi quitte et ne regarde La Vallière et que, la reine étant répudiée, je puisse épouser le roi. »

Cette formule a contre elle toutes les invraisemblances : sa phraséologie ridicule, digne tout au plus d'une tireuse de cartes de troisième ordre et que n'eût jamais signée une Mortemart, — l'humilité qu'elle prête à la favorite à l'égard des « grands seigneurs », si surprenante quand on se rappelle cette « hauteur en tout dans les nues dont personne n'était exempt, le roi aussi peu que tout autre » (Saint-Simon); —

et enfin cette allure de quémandeuse, pour elle et les siens, alors que madame de Montespan eut toujours l'air de faire plaisir, en acceptant des bienfaits, « que, depuis sa sortie de la Cour, elle ne s'abaissa à rien demander pour soi ni pour autrui... »; mais cette formule a encore et surtout le tort essentiel de réunir deux noms qui jurent de s'y trouver accolés : celui de mademoiselle de La Vallière et celui du dauphin.

Ce n'est, nous l'avons vu, qu'en 1666 et 1667 qu'il y eut à proprement parler rivalité entre madame de Montespan et madame de La Vallière. Or, à cette date, le dauphin était un personnage de cinq ans dont on conçoit mal l'influence sur le choix des maîtresses de son royal père. D'ailleurs, au moment où on nous la représente implorant l'appui des puissances occultes, la marquise était déjà sûre de son ascendant. Il est impossible de concilier tant de contradictions.

Les choses se sont passées le plus simplement du monde, et, sans que l'intervention de la magie fût nécessaire. Après l'incident d'Avesnes, La Vallière se sent perdue. Un curieux passage du Journal inédit du chanoine Deslyons nous montre le déchirement qui s'accomplit en elle. Depuis quatre mois, l'infortunée n'osait plus dire son *Pater* à cause de la haine qu'elle sentait emplir son cœur. Au lendemain de la rencontre d'Avesnes, elle se soumit, offrit son sacrifice à Dieu; elle communia à Liesse « parce qu'elle était résolue en son cœur à se résigner et à pardonner ».

Avec une complaisance ironique, Mademoiselle énumère les petits faits qui accusent la nouvelle liaison du roi. A Compiègne, madame de Montespan eut la rougeole. Aussitôt après sa guérison, le roi se montra assidu auprès d'elle : « Il voyait tous les jours madame de Montespan dans sa chambre, qui était au-dessus de celle de la reine. Un jour, à table, la reine me dit que le roi n'était venu coucher qu'à quatre heures : il lui dit qu'il s'était occupé à lire des lettres et faire des réponses. La reine lui dit qu'il pouvait prendre d'autres heures ; il tourna la tête d'un autre côté afin qu'elle ne le vît pas rire ; dans la crainte d'en faire autant, je ne levai pas les yeux de dessus mon assiette. » Madame de Montespan était « fort gaie dans le carrosse de

la reine ». Le roi venait fréquemment l'entretenir. Elle « raillait presque toujours avec lui »[1].

Cependant, la faveur de madame de Montespan n'était pas encore officielle. Annonçant au début d'octobre que mademoiselle de La Vallière venait d'accoucher : « Elle est, déclare madame Châtrier, encore aussi aimée que jamais. » La reine ne se doutait de rien. Une lettre anonyme lui fut adressée, l'avertissant que le roi avait délaissé madame de La Vallière en faveur de madame de Montespan. Elle n'y ajouta pas foi et remit le billet à son mari. Soupçonnée à juste titre, à ce qu'il semble, d'avoir voulu perdre son ancienne amie par cette dénonciation, madame d'Armagnac fut disgrâciée et chassée de la Cour.

Pourquoi ce mystère autour des nouvelles amours du roi? Sans doute à cause de l'incertitude qui pouvait demeurer quant aux dispositions d'un personnage qui, à coup sûr, avait sa large part de responsabilité dans la faute de sa femme. Malgré toutes les précautions, le moment approchait où M. de Montespan allait entrer en scène.

1. Le témoignage inédit du Père Tissier, prieur de Saint-Germain-les-Prés et directement renseigné, nous apprend que, contrairement à l'opinion établie, madame de Montespan, avant de donner le jour à une fille en 1669, eut du roi, en 1668, un fils qui mourut à l'âge de huit ans. L'enfant était mal conformé : « Ce petit prince avait une tête qu'à peine pouvait-il porter ; on l'ouvrit et on lui trouva le crâne épais d'un gros pouce et sans suture. »

JEAN LEMOINE — ANDRÉ LICHTENBERGER

(La fin prochainement.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LE COMMERCE DE LA FRANCE

Est-ce rencontre fortuite qu'en ce mois de juillet le roi d'Italie soit allé rendre visite au tsar et que la flotte italienne ait longuement visité les côtes de Tripoli? Depuis l'avènement de Victor-Emmanuel II, la politique italienne a lentement, mais continûment évolué, de la demi-sujétion où la tenaient la Triplice et l'amitié anglaise, vers une indépendance de cœur et de mains qui lui donnera peut-être un rôle profitable dans les nouvelles combinaisons de l'Europe. La Triplice renouvelée et le maintien proclamé de l'amitié anglaise n'ont pas empêché le gouvernement italien de s'entendre avec nous et d'obtenir dans la Méditerranée africaine toutes nos garanties et toutes nos promesses. Que sortira-t-il maintenant de ce pèlerinage à Saint-Pétersbourg?

Victor-Emmanuel attache le plus grand prix à l'amitié russe et, près de lui, la Russie a comme un avocat dans la personne du prince de Montenegro. Victor-Emmanuel, d'autre part, a vécu et vit encore parmi les souvenirs de l'Italie antique. L'expansion mondiale, que le mauvais génie de son père, Crispi, avait rêvée au delà des Océans, en Abyssinie, en Chine ou dans l'Amérique du Sud, n'entre pas dans les conceptions familières du jeune roi. Mais l'expansion méditerranéenne, la civilisation et l'exploitation des rivages que Rome jadis asservit à ses proconsuls, est bien faite pour le tenter. Si la Tripolitaine en Afrique représente un morceau de cet héritage antique, l'Albanie dans la péninsule des Balkans est le débarcadère qui conduisit Auguste et César vers les champs de Philippes et de Pharsale. Depuis

deux ou trois siècles, les Albanais, que la persécution turque jadis ou la police turque aujourd'hui ont chassés de leur patrie, sont venus et se sont multipliés sur les rivages italiens de l'Adriatique. Durazzo et Avlona, les portes maîtresses de l'Albanie, sont à quelques heures des ports italiens. En Albanie, j'ai connu les familles des vétérans jadis engagés au service du roi de Naples, auxquelles les consuls italiens paient encore une pension régulière. La diplomatie italienne a dû calculer de quel appui une entente avec les Slaves balkaniques et avec leur protecteur russe pourrait être à ses efforts... Quelque occasion se présentera bien à nous d'étudier en détail cette nouvelle politique de Victor-Emmanuel.

Le Congrès des Arménophiles s'est réuni à Bruxelles. Tout ce que l'Europe libérale compte de noms illustres est maintenant gagné à la cause arménienne. La justice arrive en boitant ; mais elle arrive. Quand, par les soins de M. P. Quillard et du *Pro Armenia*[1], l'opinion publique connaîtra le détail des crimes et des exactions qui se continuent dans les vilayets arméniens, il faudra bien passer des mots à l'acte : nous sommes allés à Mitylène pour la défense de nos intérêts matériels ; nous irons quelque jour à Mersina pour l'accomplissement de nos devoirs nationaux.

La retraite de lord Salisbury a été un grand événement anglais. Elle eût été un grand événement international, si M. J. Chamberlain fût devenu « Premier ». Le choix de M. Balfour et le maintien de lord Lansdowne au *Foreign Office* peuvent quelque temps encore retarder les grands projets de l'impérialisme. Mais que va-t-il sortir pour le Royaume-Uni et pour le monde de cette conférence des Premiers coloniaux, dont les discussions secrètes agitent, paraît-il, le sort de l'humanité? Du Canada, de l'Australie, du Cap, toutes les sommités réunies des ministres coloniaux travaillent à enfanter quelque chose de grand : on sait à quoi d'ordinaire aboutissent les montagnes en travail. Ces vantardises coloniales pourraient cependant avoir leur contre-coup sur notre commerce et sur nos relations avec l'Angleterre. Quand un *Livre Bleu* nous aura mis au courant de ces grandes conférences, j'en exposerai les résultats : pour les apprécier alors, le public français doit étudier par avance notre commerce britannique.

Comme supplément à son *Moniteur officiel du Commerce*, notre Gouvernement publie, depuis deux ans bientôt, les *Rapports commerciaux* de nos agents diplomatiques et consulaires à l'étranger. C'est une excellente publication, imitée des

1. Quelques lecteurs m'ont demandé l'adresse du journal *Pro Armenia* : c'est 10, rue Nollet.

Diplomatic and Consular Reports anglais. La copie ne vaut pas encore le modèle. Des cent quarante fascicules déjà parus, il en est plus d'un où éclate l'inexpérience, et même l'ignorance complète, en matière commerciale, de nos diplomates et de leurs agents. Mais on ne doit pas leur en vouloir. Quand on sait par quels examens nous recrutons notre « carrière », on doit s'étonner au contraire de trouver quelque sentiment et quelques connaissances de nos affaires actuelles dans l'esprit de ces jeunes gens, auxquels le jury demanda seulement de connaître les futilités de la diplomatie en dentelles, le « renversement des alliances » et le « secret du roi ». Il faudra quelques années encore et quelques réformes profondes pour apprendre à nos jeunes agents que le monde n'est plus un « échiquier », mais un marché, et que le diplomate aujourd'hui doit être un courtier d'intérêts, avant d'être un joueur d'échecs.

Mais, déjà, l'on peut apercevoir quelques signes des temps nouveaux, et voici un très beau rapport de M. J. Périer, notre consul-suppléant à Londres, sur le *Commerce et la Navigation du Royaume-Uni en l'année 1901*. Ce rapport est divisé en deux chapitres : d'abord une vue d'ensemble sur la situation économique du Royaume-Uni, ensuite une étude minutieuse du commerce de la France avec cette Angleterre.

Je voudrais laisser de côté le premier chapitre. Notre consul y reproduit des idées que j'ai souvent exposées déjà aux lecteurs de la *Revue*, touchant la stagnation ou même la baisse du commerce britannique et les inquiétudes croissantes qu'inspirent aux Anglais les concurrences allemande et américaine. Pour les causes profondes de cette décadence, j'ai tâché jadis de montrer ici même combien la paresse, l'ignorance et le *snobisme* des patrons anglais devaient être mis en cause ; notre consul cite, entre plusieurs autres, ce mot d'un millionnaire américain : « Si j'avais ma situation à faire, j'irais à Londres, me fallût-il vendre mes habits pour payer le voyage. Aucune ville au monde n'offre aujourd'hui plus d'occasions de faire rapidement fortune. Un homme qui travaillerait à l'allure américaine, et qui, venant de bonne heure à son bureau, y resterait tard, un homme à idées mettrait Londres à sac. La concurrence y est bien moins ardente qu'en

Amérique et les hommes vraiment capables y sont bien moins nombreux. » Quant aux remèdes que l'opinion anglaise entrevoit et réclame : instruction publique, réforme des tarifs de douanes et de transports, Zollverein colonial, etc., etc., nous aurons quelque jour à y revenir.

C'est le second chapitre du rapport, le commerce de la France avec l'Angleterre, que je voudrais examiner aujourd'hui. Ce commerce nous donne les plus gros et les plus sûrs de nos bénéfices. A ne prendre que les chiffres bruts de notre exportation, tous les autres peuples du monde nous achètent à peine le double de ce que nous vendons à la seule Angleterre :

EXPORTATIONS FRANÇAISES EN 1901

(En millions de francs.)

Total	Angleterre	Belgique	Allemagne	États-Unis	Colonies françaises
4 166	1 264	596	461	230	476

Et ce commerce franco-britannique peut être pris comme type de notre activité, comme modèle de ce que nous pouvons et devons faire, si nous voulons maintenir et accroître notre fortune. Je souhaiterais qu'en tableaux gradués, notre ministre des Affaires Étrangères fît tracer les courbes de ce commerce franco-britannique, avec les hausses et les baisses des différents articles, et qu'il fît afficher ces tableaux en quelque place très visible, en un couloir très passager de notre Palais-Bourbon : rien, je crois, ne pourrait, d'une façon aussi complète et aussi exacte, enseigner à nos députés ce que doit être l'ensemble de notre politique, non seulement étrangère, mais intérieure aussi.

***

Le premier enseignement qui se dégagerait de ces tableaux serait assurément la condamnation de toute politique anglophobe. Qu'en plusieurs points du globe nous ayons des intérêts et des ambitions contraires à ceux des Anglais; que nous devions en chacun de ces points défendre nos entreprises et nos projets avec la même ténacité et, quand il le faut, avec

la même vivacité que font les Anglais pour les leurs ; qu'en notre âme et conscience nous devions nourrir une grande défiance et une plus grande mésestime contre certaines théories et contre certains hommes qui, momentanément, semblent posséder le cœur de l'Angleterre, et, s'il faut appeler les choses par leur nom, que nous devions entretenir parmi nous la haine de l'impérialisme : tout cela va de soi ; tout cela est salutaire et légitime, non pour le tort passager ou durable que tout autre conduite nous pourrait causer, mais surtout pour l'invincible répugnance de ces prétendues nouveautés (ce ne sont en réalité que de très vieilles choses, exhumées du plus mauvais fond de la barbarie) à toutes les idées et croyances qui sont ou devraient être la règle de notre vie publique.

Mais l'Angleterre n'est pas seulement l'impérialisme et M. Chamberlain : l'Angleterre libérale de Gladstone et de Cobden se déprendra, plus tôt qu'on ne pense, de cet homme et de cette politique. Et contre cette Angleterre libérale, pacifique, honnête, que nous devions rêver une lutte perpétuelle, un antagonisme à mort ; que l'abaissement de l'Angleterre par tous les moyens doive aujourd'hui nous apparaître ce que nous apparut jadis l'abaissement de la maison d'Autriche, le terme de nos désirs et le but de nos efforts : — ce n'est là une folie excusable que chez des diplomates attardés au jeu d'échecs et aux conceptions de Richelieu. Jadis, notre politique du roi pouvait et devait être d'abaisser, à l'extérieur comme à l'intérieur, tous les rivaux de notre soleil royal, afin que nul éclat des couronnes voisines ne vînt en éclipser ou en diminuer le rayonnement dans la petite Europe. Mais aujourd'hui notre politique du peuple comporte d'autres nécessités, et si l'un des premiers devoirs, le premier devoir peut-être, d'un gouvernement démocratique est, tout en gardant intact l'honneur de la France, d'assurer, non pas un grand rôle à un ministre, mais à tous les citoyens le vivre et le couvert, il suffit de méditer les chiffres que voici, pour juger la valeur française et démocratique de toute politique anglophobe.

De 1892 à 1902, le commerce spécial[1] entre la France et

1. Le commerce *général* comprend l'ensemble de toutes les marchandises trans-

l'Angleterre a connu deux années de faible baisse : en 1893 et 1894, il a subi un léger fléchissement, à cause de la dépression générale des affaires dans le monde entier. Mais sa moyenne annuelle a toujours dépassé, et de beaucoup, un milliard et demi de francs, et par bonds, durant les trois années dernières, cette moyenne monte vers les deux milliards :

COMMERCE SPÉCIAL FRANCO-BRITANNIQUE

(En millions de francs.)

1892.	1 557	1897.	1 617
1893.	1 453	1898.	1 526
1894.	1 398	1899.	1 829
1895.	1 495	1900.	1 902
1896.	1 541	1901.	1 931

Deux milliards sont un chiffre ; encore faut-il comparer le commerce franco-britannique aux commerces de la France avec les autres pays étrangers, pour donner à ce chiffre toute sa valeur. Nos trois meilleurs correspondants, après l'Angleterre, sont la Belgique, l'Allemagne et les États-Unis; en 1901, notre commerce spécial avec ces trois correspondants s'est chiffré comme suit :

Commerce franco-belge . .	982	millions de	francs
Commerce franco-allemand.	878	—	—
Commerce franco-américain	721	—	—

C'est, pour le total de nos échanges avec ces trois pays, deux milliards et demi de francs, à peine le quart en plus de la seule Angleterre. Et, dans ces chiffres globaux, sont comprises tout à la fois nos importations et nos exportations. Or, nos ventes n'atteignent pas toujours et partout la valeur de nos achats. Les États-Unis, qui nous vendent, en 1901, pour 481 millions de francs, ne nous achètent que pour 230 ou 250 millions. L'Allemagne nous vend pour 461 millions et nous achète seulement pour 417. La seule Belgique ne

portées d'un pays à l'autre. Le commerce *spécial* ne comprend que les marchandises achetées par l'un et par l'autre. Entre la France et l'Angleterre, le commerce *général* chiffrera dans ses colonnes même les marchandises étrangères qui ont transité à travers la France vers l'Angleterre, et réciproquement : le commerce *spécial* ne chiffrera que les marchandises achetées en France par les Anglais et réciproquement.

nous vend que pour 386 millions alors que ses achats dépassent chez nous 596. Mais c'est encore l'Angleterre qui, de beaucoup, est notre meilleure cliente, et depuis dix ans la même proportion s'est toujours maintenue entre ses ventes et ses achats en France : nous vendons aux Anglais le double de ce qu'ils nous vendent :

COMMERCE FRANCO-BRITANNIQUE

(En millions de francs.)

	1892	1896	1900	1901
Ventes de la France. .	1 027	1 030	1 227	1 264
Achats de la France .	530	610	674	667

Rencontre amusante : de chaque côté du détroit, ces chiffres sont invoqués par le nationalisme commercial pour créer la haine entre les deux peuples : « La France nous exploite, disent en Angleterre les fauteurs du protectionnisme renaissant; chaque année, elle diminue ses commandes chez nous, alors que nous augmentons les nôtres chez elle. » Et nos anglophobes de répondre en chœur : « Les Anglais nous volent : ils ne viennent acheter nos produits que pour les revendre à gros bénéfices, après les avoir anglicisés : l'Angleterre, pour nous, n'est pas, à vrai dire, un client, mais un simple facteur, et nos profits sont diminués de toute la commission que prélève ce fâcheux intermédiaire. »

Voilà d'admirables matières à mettre en discours patriotiques! Pourtant le simple bon sens et l'expérience journalière nous disent que le commerce ne se maintient longtemps entre deux partenaires que si tous deux y trouvent leur intérêt et leurs commodités. Quand, d'ailleurs, les protectionnistes anglais soutiennent que nos achats en Angleterre diminuent, c'est — les chiffres et calculs de M. Périer sont probants — qu'ils se trompent ou veulent bien se tromper dans leurs statistiques : depuis dix ans, nos achats en Angleterre ont augmenté de douze pour cent. Et les calculs de M. Périer prouveraient de même à nos anglophobes que l'Angleterre consomme en réalité les neuf dixièmes des produits qu'elle nous achète : c'est à peine si, bon an mal an, son rôle de commissionnaire porte sur cent ou cent vingt millions de nos produits.

La vérité est que, depuis dix ans, vingt ans, trente ans même, le commerce franco-britannique s'est maintenu avec le même rythme, parce que, en réalité, il faisait les affaires des deux peuples.

Mais laissons de côté la façade anglaise de la question et, pour ne regarder que la façade française, admettons encore, malgré les calculs de M. Périer, que l'Angleterre soit notre commissionnaire, autant et plus que notre cliente, et qu'elle n'achète nos produits que pour les revendre à l'univers. Assurément, si les choses étaient ainsi, nous devrions secouer le joug d'un pareil trafic et tâcher de devenir nos propres commissionnaires, à une condition pourtant : c'est que nous eussions le moindre intérêt à ce changement et que nos frais de commission à l'avenir ne dussent pas dépasser du triple, du quintuple, je dirai : du décuple même, les bénéfices qu'à l'heure actuelle nous abandonnons au facteur britannique. Le malheur est que cette condition, cette toute petite condition, ne sera jamais réalisée. La nature même de notre commerce mondial fait que nous aurons toujours besoin d'un intermédiaire entre notre travail et notre clientèle lointaine. Pour bien comprendre cette nécessité, prenez en exemple l'un des articles du commerce franco-britannique : les diamants.

Par ses colonies de l'Afrique australe, l'Angleterre détient aujourd'hui en monopole presque absolu la production du diamant brut : par sa Compagnie *de Beers*, Londres en est devenue l'unique marché. Mais l'Angleterre, qui vend le diamant brut, ne le taille pas, et c'est la France qui, pour une grande part, travaille cette matière anglaise. La France achète donc à Londres cette denrée, qui lui est nécessaire : là-dessus le commissionnaire anglais prélève un premier bénéfice, et ce bénéfice est important. Puis la France taille le diamant et, pour la majeure partie, ce sont les bijoutiers de Birmingham qui le lui rachètent à seule fin de le revendre aux Anglo-Saxons du monde entier : d'où second bénéfice du facteur britannique. Il serait préférable assurément qu'ayant chez nous les tailleurs de diamants nous eussions aussi le marché du diamant brut et la clientèle directe des bijoutiers dans tout l'univers. Mais nous voyez-vous organiser des flottes et des services de transport afin d'aller trois fois par an chercher quelques kilogrammes

de diamant dans l'Afrique du Sud et distribuer quelques hectogrammes de roses ou d'étoiles aux quatre coins du monde?

Pour être typique, cet exemple du diamant n'est point paradoxal : la plus grosse part de notre commerce est, au contraire, de ce modèle. Nous achetons, souvent très loin, une faible quantité de denrées étrangères, et nous revendons, plus loin encore, un faible volume de produits nationaux. Nous recueillons néanmoins de très gros bénéfices, parce que notre travail met en nos produits exportés une valeur qui décuple le prix de la matière importée. Aussi faut-il d'abord bien prendre garde à certaines statistiques et à certaines déclamations des statisticiens. A cuber seulement le volume ou à additionner les chiffres de nos échanges, il est chez nous et dans le monde toute une école de Jérémies qui se lamentent sur la progression gigantesque du commerce allemand, du commerce américain, de tous les commerces nouveaux, et qui mettent en regard l'ascension très lente de nos propres affaires. Ils n'oublient, je crois, que d'établir le calcul des bénéfices réels. Jamais ils ne se sont demandé si peut-être, à l'inventaire annuel, le commerce allemand ou américain ne gagnait pas un peu moins sur 10 000 tonnes de charbon ou de fer et sur 2 millions de blé ou de sucre que nous-mêmes sur une tonne de soie ou sur 100 000 francs d'articles de Paris.

Et il faut ensuite prendre garde aux conséquences immédiates, nécessaires, d'un pareil commerce. Nos apports des marchés lointains, comme nos envois à ces mêmes marchés, ne sauraient occuper une grande flotte commerciale, telle surtout que la fera de jour en jour une révolution accomplie sous nos yeux. Car, depuis dix ans, les transports maritimes ont subi une révolution profonde, dont une enquête anglaise sur la décadence du port de Londres vient de bien mettre en lumière la nature et les résultats. Jusqu'en 1890, il semblait que les vapeurs de 7 à 8 000 tonnes dussent être les géants de l'espèce. Le trafic anglais les tenait pour les plus économiques et les plus commodes. Mais, depuis 1890, les Allemands sont entrés en jeu. Le transport à très bon marché de leur camelotte encombrante et de leurs produits sans valeur était pour eux la condition fondamentale du profit. Ils mirent à la mode

les énormes vapeurs de 10 à 12 000 tonnes, et les Anglais ont dû suivre[1]. Diminuant les frais généraux en des proportions considérables, ces énormes bateaux monopolisent bientôt les transports lointains et suppriment toute concurrence de bateaux plus petits[2].

Or, par la nature même de notre travail, nous n'aurons jamais de quoi remplir régulièrement ces grandes arches du commerce universel : tous nos diamants et articles de Paris tiendraient dans le coffre-fort de l'un de ces géants. Et par la nature de notre sol, nous ne disposons pas non plus des richesses minières en charbon et métaux qui pourraient nous donner le monopole des constructions maritimes et des transports lointains. D'autres peuples ont ces richesses minières et il se trouve que les produits de leur travail national nécessitent aussi de pareils engins de trafic. Les Anglais ont déjà vingt-huit bateaux dépassant 10 000 tonnes ; les Allemands en ont vingt-quatre ; combien les Américains en fabriqueront-ils demain pour leur *trust* de l'Océan ? En France, nous n'avons que deux de ces monstres ; mais quel intérêt, ne pouvant les remplir, aurions-nous à en posséder davantage ? Que nous le voulions donc de bonne ou de mauvaise grâce : pour réduire ses frais au minimum, notre commerce sera de plus en plus obligé de recourir aux commissionnaires étrangers qui, transportant en Chine ou en Australie quelques cent mille tonnes de leurs propres marchandises, y joindront quelques kilogrammes des nôtres ; nos colis-postaux ne feront que l'appoint aux ballots de l'Angleterre, de la Belgique ou de l'Allemagne.

Sauf donc quelques denrées de volume et de poids, qui peuvent entretenir notre marine nationale en certaines régions,

1. A la fin de 1901, les enquêteurs anglais dressent le tableau suivant des marines commerciales :

Vapeurs	De 5 à 7.000 tonnes	De 7 à 10.000 tonnes	Au-dessus de 10.000 tonnes
—	—	—	—
Angleterre	255	80	28
Allemagne	81	18	24
États-Unis.	31	1	6
France	18	5	2

2. Cf. *Blue Book*, Cd. 1151, p. 29 : *The economical ship is the large ship and unless you can provide for the large ship, you cannot compete for the carrying trade.*

nos produits sont et seront distribués au monde par l'intermédiaire du facteur étranger. Anglais, allemand, belge, américain, lequel de ces facteurs choisirons-nous? Notre intérêt évident est encore de préférer le facteur anglais avec lequel nous sommes liés de longue date et qui, se contentant de voiturer nos produits, n'entreprend jamais de les imiter ou de les contrefaire. Ce qui peut nous atteindre, en effet, le plus directement dans nos revenus et grever ou supprimer nos bénéfices, ce n'est pas la commission anglaise, mais c'est bien l'imitation américaine et la contrefaçon belge ou allemande. L'habitude des relations et la différence des tempéraments ont fait, comme le dit fort bien notre consul, que notre production française est aujourd'hui complémentaire de la production britannique. Pour leur plus grand bénéfice réciproque, les deux nations se sont partagé les rôles. Avec l'Angleterre pour correspondant, il se trouve donc que toutes nos facultés ont leur emploi et que tous nos mérites sont estimés à leur maximum. C'est encore ce que montre fort clairement M. J. Périer, quand il vient à analyser le détail des transactions franco-britanniques.



A prendre d'abord nos achats en Angleterre, on peut voir par un rapide inventaire que ces produits anglais ne font pas concurrence, mais simple complément, aux produits de notre travail national. De tous les pays où nous achetons, l'Angleterre est celui qui nous vend le moins d'articles similaires aux nôtres : les blés américains, les vins italiens et espagnols, les jouets et soieries de Suisse et d'Allemagne peuvent faire concurrence à notre industrie ou à notre agriculture ; ni les champs ni les ateliers anglais ne fournissent au monde ce que lui donnent nos ouvriers et nos paysans. On peut dire que la nature même des deux sols en a disposé ainsi et qu'un fait géologique domine toute cette colonne de nos achats. Une moitié de l'Angleterre est un bloc de houille et de minerais. Notre pays est fort mal pourvu de ces richesses souterraines. Il en résulte que nous achetons à l'Angleterre ce que ses mines lui procurent et ce que les nôtres ne sauraient nous donner, c'est-

à-dire : 1° de la houille et des métaux, 2° certains articles de consommation courante, que la houille anglaise permet aux usines britanniques de fabriquer à très bas prix, 3° certaines matières premières que la houille anglaise, de tous les points du monde, amène sur l'entrepôt britannique.

En premier lieu, nous sommes les meilleurs clients des charbonnages anglais. Non seulement tous nos ports, mais encore toutes nos grandes villes de l'intérieur, malgré le développement constant de nos charbonnages, consomment de la houille anglaise. Sur 45 ou 50 millions de tonnes que l'Angleterre annuellement vend au monde, nous en prenons 8 millions ; l'Allemagne et l'Italie, qui viennent après nous, n'en prennent chacune que 6 millions : pour cette houille, notre paiement annuel est de 190 ou 200 millions de francs. Ajoutez 100 millions de francs pour le fer et les autres métaux, soit bruts, soit travaillés, machines, outils, appareils, instruments, etc. C'est 300 millions que l'Angleterre perçoit chaque année de ce premier chef. Si nous ne voulions plus les payer aux Anglais, nous aurions à les payer à d'autres fourmisseurs, car nous ne pouvons pas fabriquer ces matières et produits indispensables.

En second lieu, viennent les articles de consommation courante. Ce sont les tissus communs ou grossiers qui forment le noyau de nos achats : 25 millions de francs en cotonnades, 40 millions en lainages, 10 millions en soieries, 6 millions en tissus de jute et de lin. Ajoutez quelques produits chimiques (25 millions), des peaux et pelleteries préparées (17 millions), du papier, des conserves alimentaires, quelques objets de mode, etc. Au total, c'est 180 millions de francs que nous payons pour ce deuxième chapitre. Ici encore, le vendeur anglais ou un autre vendeur étranger nous est indispensable, car nous n'aurons jamais de bénéfice à fabriquer ces articles communs, que le travail des machines et l'abondance du charbon permettent, seuls, de produire à des prix rémunérateurs. Même si, dans un nouvel accès de la fureur protectionniste, nos droits de douane relevés arrivaient à rétablir l'égalité de lutte pour le producteur français, ce serait d'un calcul ruineux que galvauder le temps et l'habileté de notre main-d'œuvre à des besognes aussi peu profitables. Nos

protectionnistes les plus férus reconnaissent d'ailleurs que la consommation nationale ne pourrait assurer aucun revenu à telle et telle de ces usines qui, pour gagner très peu en somme, doivent produire d'énormes quantités et dont, seul, le marché mondial peut fournir la clientèle suffisante : les seuls droits de douane ne réussiraient donc pas à les faire vivre chez nous ; il leur faudrait encore des primes à l'exportation. En ce genre de gaspillage, nous avons atteint la limite.

Troisième chapitre : la valeur des matières premières, que nous achetons à l'entrepôt britannique, atteint 150 millions. Les matières textiles en forment plus des trois quarts : 86 millions pour les laines, 35 millions pour le chanvre et le jute. Le reste est fait de denrées exotiques, caoutchouc, plumes, fourrures, épices, etc., et de matériaux précieux, nacres, coquilles, pierres fines et métaux rares. Ici nos anglophobes s'écrient que voilà bien l'exploitation anglaise! A quoi bon payer ce courtage à l'entrepôt anglais? Pourquoi ne pas nous adresser directement aux pays producteurs, qui sont parfois nos propres colonies? Voilà 150 ou 180 millions de francs que nous ne devrions pas payer à l'Angleterre!

J'ai dit plus haut quelles étaient les nécessités actuelles du trafic maritime et combien peu elles me semblaient compatibles avec les conditions de notre travail. Nous avons fait le nécessaire, et au delà, pour sauver notre marine marchande et lui permettre d'atteindre les lointains marchés. Nous avons approché, dépassé même, la limite du possible. Nous avons réduit au minimum nos achats sur l'entrepôt anglais : pour le thé, pour le café, pour le coton, pour la soie, nous ne dépendons plus de Londres ni de Liverpool, et pour les laines nous en dépendons beaucoup moins qu'il y a vingt ans. Il ne semble pas que nous puissions faire davantage. La laine, grâce aux colonies d'Australie et du Cap, est en réalité une matière anglaise. Il est logique et nécessaire que nous l'achetions aux Anglais, et il nous est encore plus avantageux de l'acheter aux Anglais de Londres, qui sont nos clients, que d'engager des frais énormes pour l'aller prendre chez les Anglais de Sydney, qui sont nos rivaux, comme nous allons voir. Dans ce troisième chapitre donc, comme dans les précédents, nous n'achetons aux Anglais que le complément

indispensable à nos besoins. Retirant à Londres notre clientèle pour les denrées exotiques, c'est à Hambourg, Anvers ou Rotterdam que nous porterions notre argent : l'Angleterre n'a perdu le marché du café qu'au profit de Hambourg, qui en détient le monopole dans une moitié de l'Europe ; l'Angleterre ne perdrait le marché du tabac qu'au profit d'Anvers et des manufactures belges ou au profit de quelque *trust* américain. Avons-nous intérêt vraiment à changer de fournisseur ? Trouverons-nous ailleurs un correspondant aussi propre que l'Angleterre à bien rémunérer notre travail, et l'Allemagne ou l'Amérique paieraient-elles d'un meilleur retour les achats que nous leur ferions ? La réponse est aisée : notre consul va nous dire ce que représentent exactement nos ventes à l'Angleterre.



Nos ventes à l'Angleterre se divisent d'elles-mêmes en plusieurs catégories (je conserverai les excellentes classifications de M. J. Périer en son lumineux rapport) ; mais elles se groupent aussi autour de deux causes principales. Si nous vendons beaucoup aux Anglais, c'est d'une part que les deux pays sont très différents de sol et de climat et que la terre française produit en abondance maintes sortes de vivres dont « ils n'ont pas en Angleterre », et c'est d'autre part que la même différence existe entre les aptitudes et les œuvres des deux peuples : le paysan et l'ouvrier français ont des talents inconnus de l'autre côté du détroit.

La différence de sol et de climat, qui pour l'agriculture est toute à notre avantage, nous rapporte annuellement 230 millions de francs. Sauf une vingtaine de millions pour les bois (nos Landes et notre Bretagne fournissent leurs poteaux aux mines anglaises) et une dizaine de millions pour les fleurs, plantes et graines, tout ce chapitre serait rempli par une liste de vivres. Notre vigne nous vaut 100 ou 110 millions par ses vins, champagnes, liqueurs et eaux-de-vie (la guerre sud-africaine et les deuils qu'elle entraîna ont sur ce point diminué nos affaires ; mais déjà la reprise est venue). Prunes, noix, cerises, pêches, poires, fraises, etc., nos fruits figurent pour une quarantaine de millions. Pommes de terre, tomates,

oignons, légumes frais de toutes sortes, c'est encore une quarantaine de millions que nous valent nos primeurs. Ajoutez quinze millions de poissons et sardines... Étant données la situation et la nature des deux terres anglaise et française, quels que fussent les occupants du sol français, on peut croire que l'Angleterre se serait toujours adressée à eux, comme à ses voisins les plus proches, pour la fourniture de ces vivres quotidiens. Mais M. J. Périer a grand raison de faire une classe spéciale pour d'autres vivres que nous fournissons aussi à l'Angleterre, et qui sont dus tout particulièrement aux aptitudes, non pas de notre sol, mais de notre paysan.

Douze millions pour les œufs; 50 millions pour le beurre; 7 millions pour la volaille; 125 millions pour le sucre; une trentaine de millions pour diverses autres denrées : au total, c'est 213 millions de francs, dont l'Angleterre paie la supériorité de notre paysan sur ses fermiers et ouvriers agricoles. Car ni la place, ni le climat, ni les récoltes ne lui manqueraient pour produire elle-même tous ces articles; mais elle n'a pas la main-d'œuvre adéquate à cette besogne. Son régime de la grande propriété, favorable jadis à la grande culture et à l'élevage extensif, a toujours été contraire à l'existence d'une classe d'artisans agricoles. La grande propriété entraîne la culture et la pâture industrielles, pour ainsi dire, mécaniques, où l'homme n'est plus qu'une machine au service d'autres machines et dans les mains du maître ou des contremaîtres. Or, le régime du libre-échange a fait que les gigantesques cultures de l'Amérique, de la Russie et de l'Inde ont tué la grande culture anglaise, et que, ruiné par les pâtures australienne ou argentine, l'élevage anglais penche au même destin.

Quelques grands propriétaires anglais, aristocrates ou bourgeois enrichis, qui, de leurs affaires ou de leurs propriétés urbaines, tirent un énorme revenu, s'offrent encore le luxe de maintenir leurs *estates* ruraux et d'avoir des récoltes ou un cheptel modèle. Mais la classe moyenne des fermiers anglais a dû quitter la partie : les terres de Norfolk restent en friche; les fermiers de l'ouest émigrent par bandes vers le Canada. Ces fermiers sont des *gentlemen* énergiques, mais inaptes à un autre rôle que le commandement. Ils ne peuvent et ne veulent conduire qu'une grande entreprise qui « paie » et

qui les enrichisse rapidement. Aux colonies ou aux Etats-Unis, ils se trouvent en terrain favorable. En Angleterre, ils ne daignent ni ne savent se plier aux minuties, aux soins méticuleux, aux petits travaux à la fois pénibles et peu rémunérateurs de la culture maraîchère et intensive, de la basse-cour et de la laiterie, sans lesquels la terre anglaise ne peut plus les nourrir, et dans lesquels, au contraire, excelle notre paysan.

Chez nous, l'appât de la petite propriété et la nécessité de tirer le meilleur parti du moindre lopin ont créé une classe innombrable de véritables artisans agricoles, pour le profit de toute notre agriculture et même de nos grands propriétaires. Car si, par exemple, ces derniers vendent 125 millions de francs de sucre en Angleterre, ce n'est pas que le climat de la Grande-Bretagne ou son sol ou son régime de grands domaines soient défavorables aux plantations de betteraves : tout au contraire. Et si, malgré les essais de tels lords richissimes, la betterave n'occupe là-bas que de restreintes superficies et ne fournit que la nourriture du bétail, ce n'est pas non plus que, par leurs primes à l'exportation des sucres, les gouvernements continentaux aient supprimé les bénéfices et l'existence même de la production anglaise : c'est que les champs britanniques n'ont et n'auront jamais en quantité suffisante cette main-d'œuvre soigneuse et patiente, dont la betterave a besoin et dont notre petite propriété fournit nos sucreries de Flandre et de Picardie.

Mais notre petite propriété a ses résultats les plus fructueux dans les produits de la laiterie et de la basse-cour. Une Société anglaise, *National Poultry Organisation Society*, s'efforce d'enseigner aux cultivateurs anglais l'élevage de la volaille, et le chancelier de l'Échiquier en 1901, sir M. Hicks-Beach, ne dédaignait pas d'en présider les réunions. Il est certain qu'avec son climat et grâce aux grains étrangers, qui lui coûtent moins cher qu'à notre paysan nos grains nationaux, l'Angleterre ne devrait acheter aucune volaille au dehors. Mais il manque à la ferme anglaise un organe essentiel. Elle n'a pas ce merveilleux producteur de travail et de richesse, que presque seuls nous possédons au monde : la fermière. Ce n'est pas au paysan et au fermier français, c'est à la fermière et à la paysanne que l'An-

gleterre paie annuellement quelque soixante-dix millions pour ses œufs, son beurre et sa volaille. Tant que nous saurons défendre ce commerce contre les Danois, Russes et autres paysans, nous le maintiendrons : jamais la fermière anglaise ne condescendra à cette besogne.

En somme, pour notre agriculture, ces deux premiers chapitres de nos ventes anglaises représentent dans les bonnes années un revenu de quatre à cinq cents millions de francs : seule au monde, l'Angleterre peut nous le payer, et elle ne demande qu'à nous le payer, parce qu'à notre défaut elle devrait le payer à d'autres : ses champs ne pourront jamais la nourrir. Voici pour notre industrie maintenant.

La différence des sols industriels, si l'on peut ainsi parler, n'a pas mis une moindre différence entre les productions des deux peuples. Le premier résultat en a été la formation toute différente de l'ouvrier anglais et de l'ouvrier français. N'ayant qu'à exploiter les richesses naturelles qu'elle avait à profusion sous la main, l'industrie anglaise ne s'est préoccupée que de recruter une armée permanente, nombreuse et régulière, d'ouvriers solides, disciplinés, propres à toutes les besognes. Ayant au contraire à découvrir, à inventer des sources de richesse que sa terre ne lui fournissait pas, l'industrie française a dû choisir d'ingénieux et habiles agents, de fins limiers, toujours en quête de nouveaux bénéfices par de nouveaux perfectionnements. Et notre consul fait très bien ressortir cette différence.

L'ouvrier anglais est sensé, très soucieux de ses intérêts et cependant respectueux de l'ordre, généralement consciencieux dans le travail qu'il a accepté ; très apte à servir des machines, excellent pour la grande industrie, mais plutôt lourd d'esprit et de corps. De plus en plus *despécialisé* par le machinisme, il est très rarement « ouvrier-artisan », partant peu ingénieux, médiocrement inventif. L'ouvrier français souvent n'a pas toutes les qualités de son camarade anglais ; mais il est tout particulièrement vif de corps et d'esprit, fort ingénieux, d'une grande dextérité manuelle, doué de beaucoup d'imagination et fréquemment d'un sentiment artistique très raffiné. C'est que notre ouvrier est beaucoup moins *despécialisé* que son camarade britannique et, depuis des siècles, la classe ouvrière française compte un grand nombre d'artisans.

La France, parmi les grands pays industriels, est l'un de ceux

qui possèdent le plus de petites industries. L' « article de Paris » et l' « article du Jura » sont les deux prototypes des produits de nos ouvriers spécialistes et de nos artisans. L'Angleterre rend justice aux qualités manuelles de notre classe ouvrière, à l'esprit inventif de notre peuple. Un journal qu'on ne saurait accuser de tendresse à notre égard, l'impérialiste *Daily Mail* écrit : « .... Dans ses réussites industrielles, la France doit beaucoup à ses ouvriers, à leurs conceptions et à l'exécution de leur travail. L'ouvrier français trouve une satisfaction personnelle à exécuter avec soin une pièce de travail bien dessinée, C'est dans cette disposition de la main-d'œuvre que gît le secret de la perfection du mobilier français, du bric-à-brac, des tapisseries et des plus hautes branches de l'art. » Et la même *Daily Mail* ne rend pas moins justice à nos grands inventeurs : « La navigation aérienne et sous-marine sont les deux plus intéressants problèmes de la science des transports. Il est étrange que la seule nation qui ait fait des progrès dans ce sens soit la France — cette France prétendue rétrograde et en décadence. Actuellement la nouvelle des intelligentes et splendides activités de la France a réduit au silence ceux qui aiment tant à proclamer combien affligeante est sa situation. »

Brosses, boutons, meubles, bibelots, bijoux, etc., notre consul estime à 86 millions de francs le revenu annuel que nous vaut en Angleterre cette ingéniosité de notre main-d'œuvre et cette invention de nos créateurs. Même quand les imitateurs étrangers, et l'Allemagne surtout, s'en emparent pour en faire des produits usuels et courants, ces nouveautés françaises ne cessent pas de nous valoir encore des bénéfices. Mais c'est une autre qualité de notre industrie qui nous garde alors la prééminence : il manque toujours à ces imitations étrangères, même anglaises, le soin ou la réussite du détail. Notre consul le dit justement : « Tandis que les industries anglaises s'adonnent surtout à la fabrication de l'article banal, commun, de consommation courante et bon marché, notre industrie pour l'exportation fabrique surtout l'article de fantaisie ou de luxe, toujours marqué d'une certaine recherche. »

C'est encore 180 autres millions que l'Angleterre en 1901 nous paie pour ces articles « soignés », dont elle trouverait, chez elle ou ailleurs, les similaires, mais non les équivalents. Les industries qui fabriquent ces articles sont pourtant plus nombreuses et plus développées chez elle que chez nous. Elle a de grandes usines de faïence, de porcelaine, de verrerie : elle

nous donne pourtant 15 millions de commandes. Elle a des tanneries énormes : cependant elle nous achète pour 35 millions de peaux mieux soignées. Malgré le développement de ses industries chimiques et malgré la concurrence allemande, elle nous paie une cinquantaine de millions pour maints produits dont la fabrication dépend de manipulations délicates, d'une connaissance spéciale ou d'un tour de main. Il n'est pas jusqu'à certains articles métallurgiques (en cuivre surtout) dont notre travail soigneux n'arrive à imposer la vente à l'Angleterre des métaux (55 millions par an). Notre ingénieuse, délicate et minutieuse industrie des automobiles nous vaut déjà dix millions en 1901 et, chaque jour, elle voit augmenter ses ventes.

A ces 180 millions de francs pour les articles « soignés », il faut ajouter enfin 550 ou 600 millions dont l'Angleterre paie la science, le goût, la fantaisie, l'art de nos industriels et ouvriers. Ici encore il faut citer le rapport de notre consul :

L'industriel britannique excelle à créer et à diriger en Angleterre ou à l'étranger (car il ne craint pas l'expatriation) les entreprises organisées sur un grand pied. Il risque beaucoup pour gagner beaucoup. Mais, s'il est hardi, énergique et par-dessus tout tenace, il a généralement peu de goût pour la recherche scientifique ou artistique. Il préfère les industries peu compliquées, qui fabriquent en grand l'article solide. Dès qu'une industrie par suite des progrès des sciences vient à se compliquer, il s'adresse à l'étranger pour acheter des brevets ou pour se procurer des techniciens. Si l'industriel français n'a pas toujours cette forte volonté et cette initiative (bien qu'il ait fait à cet égard de grands progrès depuis quelques années), il a, par contre, des aptitudes intellectuelles éminentes : une intelligence prompte, une vive imagination, enfin et surtout un goût affiné, une grande inclination pour la recherche artistique et scientifique.

Les Anglais aiment le bel article, l'article riche et artistique ; riches eux-mêmes, ils peuvent le payer. Mais, en bien des cas, ils se contentent de l'acheter au dehors, sans chercher à le produire chez eux. Alors qu'ils ont conquis le monopole presque absolu des tissus ordinaires de laine et de coton, leur soierie n'a fait que diminuer au cours des trente années dernières ; leur consommation de soie brute est dix fois moindre qu'en 1857 ; leurs importations de soieries en pièces a triplé depuis 1891. Aussi l'Angletere est devenue la plus fidèle province de

notre commerce lyonnais : même en cette année 1901, où la guerre sud-africaine leur a causé de grandes pertes, Lyon et les « soyeux » français ont retiré de l'Angleterre plus de 150 millions de francs. Et de même pour la laine : Bradford, Huddersfield et Leeds excellent à fabriquer les draps à bon marché; mais la fantaisie de nos tissus, l'art de nos impressions, le goût et la perfection de nos coloris donnent à Reims, Roubaix et Tourcoing une vente annuelle de 140 millions.

Et, comme l'agriculture, notre industrie doit ses plus fructueuses affaires à nos femmes, à l'art de nos ouvrières. Vêtements, lingerie, chapeaux, plumes et fleurs, modes et dentelles, gants, bottines et corsets : c'est pour 180 ou 200 millions de francs que l'Anglaise aujourd'hui nous achète. Le temps n'est plus où Taine, dans ses *Notes* sur l'Angleterre, remarquait le peu de soin et de temps que l'Anglaise accordait à sa parure. Deux de nos plus grands couturiers ont des succursales à Londres. Les catalogues en anglais du *Bon Marché* circulent dans tout le Royaume-Uni. De 1891 à 1896, l'ensemble de nos soieries vendues là-bas a augmenté de 195 p. 100 et si, durant les trois dernières années, il a un peu faibli par suite de la guerre, il est encore en 1901 supérieur de 94 p. 100 à ce qu'il était en 1891. C'est à « l'incomparable ouvrière » française que va et qu'ira de plus en plus la dîme des bénéfices anglais dans le monde : les pays anglo-saxons deviennent nos meilleurs clients pour le vêtement féminin. Plus l'Angleterre s'enrichit, et plus elle recourt au travail de nos femmes, parce que les siennes grandissent en nonchalance et en snobisme. Alors que la vaillante et industrieuse Française est presque toujours la collaboratrice de son mari dans les affaires et souvent l'âme de la maison, l'Anglaise n'est jamais qu'un poids mort ou un conseiller fâcheux : « Si nous avions vos femmes, me disait un jour un Anglais très versé dans notre commerce, nous serions en affaires le premier peuple du monde. » Et il ajoutait sans même sourire : « Nous le sommes malgré tout, parce que vos femmes ont leurs maris. Rien ne paralyse autant l'expansion de vos affaires que ce mari de votre petite bourgeoise, paresseux par vanité, rapace par ignorance, féroce par sottise... » Mon Anglais ne tarissait pas d'épithètes injustes, ou, tout au moins, péjoratives.

En résumé, notre industrie, comme notre agriculture, ne fournit aux Anglais que le complément de leur production nationale. Aussi, bien que nous leur vendions beaucoup plus que les Allemands, jamais on n'entend contre nous sur le marché britannique ces âpres récriminations qu'y soulève la concurrence allemande. La différence des pays et des peuples crée, sans doute, chez les deux nations, des façons différentes d'agir, de penser et surtout de sentir, qui trop souvent amènent ou pourraient amener de graves malentendus. Mais cette différence même crée la parfaite harmonie de leurs intérêts et M. J. Périer a raison de conclure en ces termes tout son chapitre de nos ventes à l'Angleterre.

Le Royaume-Uni, en dépit des circonstances défavorables du moment qui tendent à restreindre les achats britanniques, reste néanmoins un énorme débouché pour nos produits. Il appartient à nos agriculteurs, à nos industriels, à nos commerçants, de se pénétrer de plus en plus de l'importance qu'a pour eux ce marché anglais, si riche et si voisin, ce marché qui absorbe, année moyenne, plus d'un milliard de francs de marchandises françaises. Qu'ils veuillent donc ne pas oublier que, de tous nos débouchés, l'Angleterre est non seulement, et de beaucoup, le plus important, mais aussi le plus stable, le plus extensible, celui enfin qui nous est le plus largement ouvert par la nature même des choses, c'est-à-dire par la dissimilitude géologique et climatérique des deux pays et par la dissimilitude des deux races.

***

Dans ces paroles de notre consul, notez bien les deux mots *stabilité* et *extension*.

Ce qui doit, à nos yeux, donner à ce commerce franco-britannique une valeur exceptionnelle, presque infinie, c'est d'abord, outre son importance, sa stabilité. Il est stable par la force même des choses et non par la volonté de l'homme. De Paris à Londres, c'est la nature même et ses lois inéluctables de pente et de niveau qui ont créé ce fleuve commercial. Et, comme les fleuves réels auxquels une longue existence a donné leur profil d'équilibre et qui dans leurs plaines élargies mènent toujours à la mer le même volume d'eaux tranquilles et puissantes, ce commerce bien établi n'est plus sujet au

régime torrentiel qui bouleverse le cours des trafics plus récents. Il n'a pas ses crues et ses maigres. Il n'a pas ses chutes et ses pertes. Il est régulier, et rien, sauf un cataclysme de la nature ou un gigantesque travail de l'homme, ne saurait en détourner le cours.

Quelques prophètes annoncent sans doute le prochain cataclysme qui détruirait brusquement notre clientèle anglaise en ruinant le commerce anglais au profit de l'Amérique ou de l'Allemagne. Il est indiscutable que l'Angleterre va traverser une crise, et notre consul prévoit cette crise et l'explique fort bien :

Pendant longtemps, les deux nations allemande et américaine, tout adonnées à l'agriculture, se contentèrent de fournir au Royaume-Uni des matières premières ; celui-ci, en retour, leur envoyait des produits manufacturés. Alors les ventes des États-Unis et de l'Allemagne étaient, sur le marché anglais comme sur les autres marchés, complémentaires de la production britannique. Mais un moment est venu (nos voisins d'outre-Manche ne le savent que trop) où l'Union américaine et l'Empire allemand, entrés dans l'ère industrielle, se sont mis à fabriquer de nombreux articles bon marché et de consommation courante, similaires aux produits britanniques, et qui concurrencent ces derniers non seulement sur les divers marchés mondiaux, mais aussi sur le propre marché anglais. La production américaine et la production allemande, de moins en moins complémentaires de la production britannique, lui sont de plus en plus antagonistes. Et cela résulte de ce que les trois nations, ayant des ressources naturelles et des aptitudes de race presque semblables, sont amenées, par la force même des choses, à produire des marchandises similaires.

Mais notre consul pense que le monde est assez grand pour donner à chacun sa place : l'Afrique et la Chine s'ouvrent à peine ; l'Amérique du Sud est encore semi-vierge. Et l'Angleterre se préoccupe de son avenir. Elle a commis une lourde méprise en cherchant dans l'impérialisme le remède à ses maux. Notre consul espère qu'elle trouvera le salut ailleurs, dans une rénovation sociale et intellectuelle, qui, loin de porter atteinte à notre commerce, ne pourra que le favoriser. En mettant les choses au pis, l'Angleterre avec ses mines d'or pourra longtemps remédier à la baisse de ses autres revenus, et récemment je disais ici même combien cette richesse, acquise presque sans travail, mettrait de plus en plus

l'Angleterre des *golfields*, comme jadis l'Espagne des *eldorados*, dans la clientèle des travailleurs, ses voisins.

Mais est il aussi des entrepreneurs de grande politique, qui volontiers détourneraient ou saigneraient le fleuve franco-britannique. De ce côté du détroit, ils n'ont pas réussi à entraîner la nation. De l'autre côté du détroit, ils sont au contraire en pleine puissance et leur plan de Zollverein impérial est d'abord dirigé contre nous. Ce plan est fort simple. Le progrès des transports a déjà supprimé la moitié des distances entre la métropole anglaise et ses colonies; celles-ci peuvent envoyer à celle-là de grandes quantités de vivres, viandes, fruits, laits, œufs et beurre même, qu'elles produisent à profusion. Il faudrait, par un système de douanes protectrices, écarter de la métropole tous les produits étrangers et réserver le marché anglais aux seuls produits coloniaux : le monde anglais aurait sa ferme, sa vigne, sa basse-cour et son verger dans les colonies; la métropole ne serait plus que la vaste usine entrecoupée de parcs... Quand nous étudierons, documents en main, la conférence que les Premiers coloniaux viennent de tenir à Londres, je montrerai aux lecteurs l'inanité de cette conception. Le Zollverein impérial, d'ailleurs, augmenterait certainement les profits des colonies aux dépens de la métropole : il ne supprimerait pas, il ne diminuerait même pas grandement les nôtres, ou si, durant quelques mois, il parvenait à barrer notre fleuve, la masse et la poussée des eaux accumulées derrière cet obstacle arriveraient bientôt à le franchir.

Notre consul a donc raison : ce commerce franco-britannique est stable et il le restera. Second mérite non moins grand : il est susceptible encore d'extension. Il peut grandir et se perfectionner. En maints chapitres, nous n'avons pas encore ou n'avons plus la clientèle anglaise que nous devrions avoir. Nos paysans surtout laissent prendre à d'autres la place qu'ils devraient tenir :

La puissance de consommation de nos voisins, dit M. J. Périer, est considérable, parce qu'ils sont riches. Un pays de 37 millions d'habitants peut nous acheter des quantités énormes de produits agricoles, étant donné que la superficie de son territoire ne permet pas d'assurer l'alimentation de sa population au moyen de ses propres ressources... Quand on envoie des chargements de tomates de la Flo-

ride à Londres, il ne doit pas être impossible de produire avec bénéfices le même légume sur les côtes de France et notamment dans le sud-ouest, où nous avons des terres d'une admirable fertilité.

Nos ventes d'oignons, surtout en provenance de la vallée de la Garonne, sont importantes (1 275 000 francs), mais pourraient être beaucoup plus accrues, étant donnée l'énorme consommation de ce légume en Angleterre (plus de 21 millions de francs).

L'Angleterre importe pour 140 millions d'œufs; nous lui en fournissons à peine le dixième aujourd'hui. Il y a vingt ans nous étions son principal fournisseur. En 1896, nous lui vendions encore 28 140 300 francs d'œufs français, ce qui, par comparaison avec 1901, représente une chute dans nos ventes de plus de 10 millions de francs. Le fait est très regrettable et devrait attirer la plus sérieuse attention de la part de nos producteurs. Ils ont à leur porte un énorme débouché; leurs œufs sont de qualité supérieure, et cependant ils se laissent évincer par des concurrents qui, il est vrai, vendent moins cher, mais dont les produits sont très inférieurs.

La Grande-Bretagne possède de magnifiques pâturages. Cependant, sur environ 240 000 tonnes de beurre qu'elle consomme, elle n'en produit guère que 70 000 tonnes. C'est que la fabrication du beurre demande des manipulations délicates auxquelles sont très aptes les races paysannes, mais pour lesquelles l'ouvrier rural anglais a fort peu de dispositions. Le Royaume-Uni sera donc longtemps encore, sinon toujours, un énorme débouché (près de 500 millions de francs en 1901) pour les beurres étrangers. Nous lui avons envoyé, en 1901, les 82 p. 100 de nos exportations de beurre (48 millions de francs sur 59. Cependant nos ventes n'entrent que pour 8,6 p. 100 dans l'importation britannique (43 millions de francs sur 497); elles ne sont pas ce qu'elles devraient être ni même ce qu'elles ont été: nos excellents beurres de Normandie et de Bretagne, malgré leur réputation si justifiée qui leur fait donner les plus hautes cotes sur le marché britannique, voient diminuer d'année en année leur importation dans le Royaume-Uni. Depuis 1896, la chute ininterrompue de nos envois s'est chiffrée à plus de 21 millions de francs.

Notre consul cite encore les fromages (nous n'en fournissons pas 2 millions sur 160 millions importés), les volailles, bref tous nos produits agricoles et, comme un refrain, cette conclusion revient toujours sous sa plume: « Nous devons entreprendre l'éducation commerciale de notre paysan. »

La cause de cet état de choses est le manque d'union entre nos petits producteurs. Ils devraient, à l'exemple des paysans danois, dont les ventes ont, depuis 1899, augmenté de 9 millions de francs,

adopter le principe fécond de la coopération : le syndicat d'exportation. Nos dévoués professeurs d'agriculture départementaux, qui dans bien des cas ont été les initiateurs du mouvement syndical en ces dernières années, devraient, comme ils l'ont fait en ce qui concerne les laiteries coopératives, étudier et faire connaître les organisations syndicales d'exportation, grâce auxquelles les Danois poussent si vigoureusement leurs ventes d'œufs.

Et pour l'industrie, il en est de même. Si nos industrieuses petites villes du Jura ne détiennent pas le monopole anglais, c'est qu'elles ignorent l'Angleterre, sa langue, ses besoins et ses goûts. Si nos industries scientifiques de Paris savaient où porter leurs offres, elles auraient un débouché dans tout le monde anglais : c'est une maison parisienne qui fournit actuellement les appareils du grand phare de Bombay. La Suisse nous a ravi la fourniture anglaise du chocolat, parce qu'elle connaît le public et le commerce britanniques. Notre *Bon Marché* a vu doubler ses affaires par le seul envoi de catalogues rédigés en anglais. Nos soieries même, malgré l'état florissant de leur commerce, ont encore à gagner ou à regagner du terrain, dit notre consul :

Le marché britannique est le grand marché mondial de soieries et, comme le dit excellemment notre Commission des Valeurs en douane, il est le « régulateur des affaires internationales pour les étoffes de soie ». Il est pour nous un riche et large débouché où nous occupons le premier rang; 43 p. 100 de l'importation est d'origine française. Sans se laisser décourager par le fléchissement passager de nos ventes depuis 1898, nos industriels doivent faire tout leur possible pour accroître leur clientèle en Angleterre. Et, à cet égard (disait encore la Commission dans l'un de ses derniers rapports) il est certain que c'est sur le marché de Londres que doivent se porter tous les efforts de nos exportateurs de soieries. Ce marché est libre; la fabrique anglaise ne fait pas à la nôtre une concurrence redoutable; il ne s'agit pour nous que de l'emporter à armes égales sur nos concurrents allemands, suisses et italiens. Nous croyons fermement que la fabrique lyonnaise maintiendra la supériorité qu'elle a su acquérir et que le chiffre de nos exportations en Angleterre reprendra bientôt sa marche en avant.

Je ne puis allonger encore ces citations. Mais, de toutes les pages de ce rapport, une vérité se dégage : c'est que, malgré les bénéfices énormes que nous en retirons, nous ne *savons*

pas encore exploiter notre domaine anglais. Et ceci vaut la peine d'être médité par nos gouvernants. Dieu me garde d'introduire ici nos « questions intérieures »! Mais, si nos députés avaient toujours devant les yeux ces tableaux du commerce franco-britannique, un certain nombre de questions se poseraient à eux, et la première (pour ne prendre ici que nos affaires étrangères) toucherait à notre régime douanier : notre lourde armure de protection est-elle vraiment utile, nécessaire à la sauvegarde et au bon fonctionnement de notre travail? Il est possible que des circonstances passagères nous aient jadis imposé cette armure. Mais les circonstances n'ont-elles pas un peu changé? Notre industrie et notre agriculture même ne sont-elles pas gênées ou dévoyées par telle de ces mesures protectionnistes? Voici deux régions normandes, aptes aux mêmes produits et peuplées des mêmes paysans. Outre le blé qui leur fournissait le pain quotidien, elles vivaient jadis du colza qui leur donnait leur argent liquide. Les huiles minérales sont venues ruiner la culture du colza. L'une de ces régions normandes a cherché un nouveau travail ; elle l'a trouvé dans sa laiterie et sa basse-cour : par son port de Honfleur, aujourd'hui, elle fournit le marché anglais. L'autre, plus voisine de l'Angleterre, aurait dans le port de Dieppe un merveilleux instrument de trafic, si elle daignait changer aussi ses routines et travailler utilement. Mais ce pays de Caux est aux mains de grands propriétaires absents, dont les fermiers ignorants ne cherchent que le minimum d'efforts et le minimum de risques. Ils se tiennent au colza ou au lin, qui ne peuvent en aucune façon servir la richesse nationale, mais pour lesquels l'État leur donne une prime, ou leur installe à ses frontières des droits protecteurs. Est-il admissible longtemps encore que l'argent des contribuables entretienne cette routine et cette inintelligence? Malgré les barrières que nous mettons en travers de ses importations chez nous, l'Angleterre jusqu'ici nous a gardé ses portes grandes ouvertes. Mais peut-être se lassera-t-elle un jour de « cette stupide générosité », comme disent ses *Fair Traders*. Ce jour-là, devrons-nous sacrifier notre commerce anglais à l'inertie de nos protectionnistes?

Voici une autre question non moins grave. Depuis vingt

ans, nous courons le monde en quête de marchés coloniaux : est-ce bien là vraiment que peut fleurir notre commerce? Il faut, paraît-il, que nous ayons des colonies : les colonies, je l'accorde, nous peuvent être utiles. Mais la mode coloniale est fort dispendieuse. Si nous voulons conserver nos colonies, ayons aussi la richesse pour les entretenir. Et cette richesse, ce n'est pas l'énergie qui chez nous en peut être le facteur principal : c'est le savoir.

A chacun son rôle. Avec leur refrain dantonesque : « De l'énergie ! encore de l'énergie et toujours de l'énergie ! » nos coloniaux nous proposent sans répit l'exemple de l'Angleterre. Mais John Bull ne peut vivre qu'en déployant ses muscles dans les aventures coloniales. Quant à nous, il en va différemment. L'humanité veut bien reconnaître que notre cerveau est de qualité supérieure. En restant chez nous, sans brutalité ni homicides, sans violents efforts de biceps, nous pouvons gagner une large vie. Entretenons, si l'on veut, nos biceps, pour garder notre prestance et nous défendre à l'occasion ; mais sachons bien qu'en nos biceps gît le moindre de nos espoirs et que le problème de l'existence est pour nous bien plus simple que pour les Anglais. Nous avons un peuple d'ouvriers et de paysans ingénieux, qui ne demandent qu'à travailler et à perfectionner leur travail, et nous avons à nos portes un marché tout préparé, qui ne demande qu'à recevoir et qu'à bien payer nos produits. La seule difficulté, le seul obstacle que nous ayons à vaincre, est notre propre ignorance. Notre peuple ne *sait* pas encore atteindre et exploiter ce marché tout voisin. Il n'en a qu'une expérience restreinte et fragmentaire. Il lui en faudrait une science complète et méthodique. Chaque progrès qu'il fera dans cette science se traduira au décuple en un progrès dans sa fortune. Je crois que la poursuite de ce double progrès devrait être le premier souci de notre Gouvernement. Auprès de celle-là, toutes les autres questions me paraissent sans importance : tout au moins, elles me semblent ne venir qu'en seconde ligne. Mais il nous faut savoir que celle-là est vitale, et il nous faut savoir aussi que déjà nous l'avons aux deux tiers résolue.

Car les efforts heureux de notre enseignement primaire et

de notre enseignement supérieur transforment, ont transformé déjà, dans notre armée du travail, la masse des soldats et les cadres du grand état-major. Reste l'enseignement secondaire qui devrait fournir au travail national ses officiers intermédiaires et qui, malheureusement, ne les fournit pas encore. Faute de ces officiers, toute l'organisation périclite. Le contact n'existe pas entre l'état-major et les troupes; le savoir et l'impulsion d'en haut n'arrivent pas jusqu'en bas. Entre le peuple qui travaille et l'élite qui travaille encore plus, l'enseignement secondaire forme la bourgeoisie à contre-pied du rôle qu'elle devrait tenir. Et quand on a suivi la dernière enquête de notre Parlement sur cet enseignement secondaire, on a le droit de ne pas être entièrement confiant sur les résultats de la prochaine réforme. Au cours de cette enquête, chaque fois qu'un témoin interrogé essayait de parler chiffres et intérêts matériels, il fallait, dans cette réunion d'avocats, entendre les cris de la majorité: « Et la culture désintéressée, monsieur, qu'est-ce que vous en faites? »

La culture désintéressée! J'ai toujours essayé de comprendre cette étrange alliance de mots: je dois avouer que jamais encore je n'ai réussi. L'idée de culture me semble indissolublement liée à l'idée d'intérêt: je n'ai vu cultiver la treille que pour avoir le raisin, et les parterres que pour avoir les fleurs... Je dois reconnaître pourtant une fâcheuse vérité, c'est que notre enseignement secondaire, et la bourgeoisie qu'il prétend cultiver, se désintéressent en effet de notre travail national, et que toute la nation en souffre grandement. Les effets directs en sont désastreux et les effets indirects sont pires encore: en bien des rencontres, rien ne contribue autant que cette instruction déplorable à doter nos Françaises de ces maris dont mon Anglais nous parlait tout à l'heure.

Et c'est encore une question que notre commerce franco-britannique peut mettre en son vrai jour: la femme a-t-elle chez nous la place légale, la culture intellectuelle et les droits personnels que son travail lui mérite? Il n'est pas besoin de droits politiques assurément. Mais nous gagnerions en argent liquide et en puissance commerciale tout ce que nous ferions pour éclairer, perfectionner et délivrer le travail de nos femmes, pour relever leur condition et leur savoir, pour ne

pas laisser leur initiative et leur intelligence s'user en pure perte sous la tyrannie d'entraves juridiques ou d'associés indignes. Le travail de la France est pour une moitié, pour la meilleure moitié, le travail des femmes françaises : il ne serait pas inutile peut-être que nous tenions compte de ce grand fait dans nos mœurs et dans nos lois...

Et ce commerce franco-britannique soulèverait bien d'autres questions encore. Pour tout dire, si je connaissais dans notre parlement un groupe de députés vraiment radicaux, j'entends par là, soucieux de réformes vraiment utilitaires (car les Anglais n'ont inventé le radicalisme, mot et chose, que pour cela), je leur conseillerais la lecture journalière du rapport de M. J. Périer : chaque jour ils y trouveraient, j'en suis sûr, nouvelle matière à réflexions. Le seul intérêt ne doit pas régir nos affaires publiques ni, surtout, nos affaires étrangères, — nous avons des devoirs et des traditions envers les hommes et envers les idées : j'ai toujours soutenu, ici même, que les concessions financières du Sultan ne devaient pas nous rendre complices de ses massacres arméniens, — mais, si nous voulons porter allègrement le noble fardeau d'une politique souvent désintéressée, n'oublions pas la nourriture quotidienne, qui seule nous en peut donner la force ; un bon commerce nous est la première condition d'un beau rôle humanitaire[1].

VICTOR BÉRARD

1. La prochaine chronique de M. Victor Bérard paraîtra le 15 octobre. — NOTE DE LA DIRECTION.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1902

LIVRAISON DU 1er JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

LIVRAISON DU 1er AOUT

LIVRAISON DU 15 AOUT

9e Année. N° 16. 15 Août 1902.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

L'AME DU VOYAGEUR, par **Henri-Ph. d'Orléans**, avant-propos par **Eugène Dufeuille**.

Le prince Henri-Philippe d'Orléans a été l'un des collaborateurs de la *Revue de Paris*, et, mieux que personne, nos lecteurs savent quel homme énergique et remarquable nous avons perdu. M. Eugène Dufeuille présente l'homme et l'explorateur dans une préface que nous avons publiée au lendemain même de cette mort prématurée. « Les livres où le prince Henri d'Orléans nous a fait le récit de ses voyages ont été très lus. Ils le seront encore. Tracés d'un crayon vif, alerte, habile à distribuer avec mesure la lumière et la couleur, ils sont d'une couleur fort agréable. » On trouvera toutes les meilleures qualités de l'écrivain dans les pages sur *l'Ame du Voyageur*, qui donnent leur titre au volume : les notes de voyage y abondent, et nous promènent une dernière fois, à la suite du prince, de Paris au Tonkin par terre, en Indo-Chine, à Madagascar, dans le Yunnan et la province de Battambang, en Abyssinie, dans tous les pays où le prince Henri a travaillé et souffert pour la France.

DU DÉSIR AUX DESTINÉES, par **Robert d'Humières**.

La préface de ce recueil est d'un philosophe; les vers sont d'un poète aux rythmes larges et aux rimes sonores, mais l'inspiration reste philosophique, et la pensée secrète du poète est malaisément accessible à ceux que la lecture et la méditation des philosophes n'ont point fait rentrer longuement en eux-mêmes. Ces vers s'adressent surtout à une élite : ils déconcerteront les lecteurs ordinaires qui demandent à la poésie de les caresser et de les émouvoir. Il serait injuste de ne pas signaler aux vrais lettrés cet effort intéressant et noble. On est souvent surpris : certaines strophes et certains vers étonnent l'oreille; mais on s'aperçoit vite que M. Robert d'Humières les a minutieusement ordonnés, et on finit toujours par découvrir les raisons profondes que l'auteur avait de chercher un tour de phrase ou une alliance de mots originale : un tel livre a droit à tout le respect du lecteur.

LA MARCHE A L'AMOUR, par **Georges Ohnet**.

Il est dramatique et poignant à souhait, le dernier livre d'un romancier entre tous fécond et qui garde, après tant d'années de succès, un public nombreux et fidèle. On aime et on plaint cette pauvre madame Trélaurier, née Saint-Yrieix, si ardente, si infatigable en cette « marche à l'amour » qui tente bien des femmes et qui les entraîne loin du foyer, à la suite de quelque séducteur, comme « le prestigieux Treigne ». Les autres personnages ne sont pas moins intéressants que l'héroïne. Trélaurier, Treigne, Vernaut, surtout le terrible M. Linguet, tous sont dessinés d'un trait net et saisissant.

VÉNUS MARINE, par **Léopold Aujar**.

Nos lecteurs n'ont pas oublié toutes les savoureuses impressions de la vie à bord que M. Léopold Aujar avait notées dans son premier roman, *Mousse*, avec une précision toujours simple et pittoresque. Ce sont encore les gens de mer qu'il fait vivre en ce nouveau roman; mais, après les matelots, ce sont les femmes du port qu'il nous présente aujourd'hui, les robustes filles, les « femelles » — le mot est de l'auteur — ardentes au plaisir, aimant l'homme, et non pas un homme. La Raymonde, qui est l'héroïne du roman, est bien une « Vénus marine »: l'histoire de ses amours avec Claude n'est qu'une anecdote de sa vie amoureuse. Elle nous est contée par M. Léopold Aujar avec une netteté, souvent même avec une brutalité de détails et de mots qui pourront choquer bien des lecteurs, mais qui émeuvent.

PROVINCE, cent dessins par **Ch. Huard**.

Les dessins de Ch. Huard sont populaires : on les reconnaît dès le premier regard, sans avoir à chercher la signature de l'artiste. Ses « officiels » de province, ses « vieilles dames », ses « rentiers et retraités » sont bien à lui. Nul n'a vu mieux que lui, ni mieux « croqué » certains bourgeois importants et communs, raisonneurs, égoïstes et bornés. On trouvera dans ce recueil cent dessins, choisis parmi les plus typiques d'une œuvre déjà considérable. « Ces pages éparpillées au cours d'un labeur journalier gagnent à être réunies et présentées *en famille*. Elles témoignent mieux, en effet, ainsi groupées, de l'effort d'art qui les inspira. » Et, avant de feuilleter cet amusant album, le public n'apprendra pas sans surprise par la préface que ce Huard, si connu comme artiste, est un homme d'à peine vingt-cinq ans.

L'ILLUSTRE SAINT-GRATIEN, par **Adrien Vély**

Elles sont charmantes, ces histoires de « l'Illustre Saint-Gratien », que nous conte M. Adrien Vély avec une verve si amusante; et ce type de « M'as-tu vu », à la fois grotesque et roublard, restera parmi les plus délicieux. D'ailleurs, M. Adrien Vély a le don de faire toujours vivre les personnages et les scènes : à côté de l'illustre Saint-Gratien, Marécat, « l'auteur applaudi de tant d'œuvres du plus pur parisianisme », Gavirot, « le jeune et intelligent directeur » et « la toute charmante » Estelle de Némorin, et le baron Vapiano, et le comte de Vice-Versa, tous et toutes nous sont présentés avec une irrésistible drôlerie. C'est là un des livres les plus divertissants que l'on ait écrits sur les gens et les choses du théâtre, et il faut signaler en même temps les spirituelles illustrations de Paul Destez, qui suivent le texte de page en page et qui l'accompagnent si heureusement.

COLLÈGE SAINTE-BARBE

ACADÉMIE DE PARIS

Place du Panthéon, PARIS

DIRECTEUR : M. PAUL PIERROTET

Cours spéciaux pendant les Vacances

OUVERTURE LE 25 AOUT 1902

BACCALAURÉATS ET ÉCOLES DE COMMERCE

CLASSES ET INTERROGATIONS PAR SEMAINE

Philosophie. . . . . 30 heures
Mathématiques élémentaires. . . . . 28 —
Rhétorique ou Seconde moderne. . . 33 —
Écoles de Commerce. . . . . 36 —

Langues vivantes : *Espagnol, Italien, Anglais, Allemand.*

Chaque élève subit cinq examens oraux par semaine et fait deux compositions écrites conformes à celles de l'examen ; les parents reçoivent *chaque semaine* un bulletin résumant le travail de l'élève.

PRIX DE LA PENSION
DU JOUR D'ENTRÉE A L'EXAMEN

CLASSES	INTERNAT	½ PENSION	EXTE[illegible]
Philosophie	500 fr.	400 fr.	[illegible]
Mathémat^es élément^res	500 »	400 »	250 »
Rhétorique.	500 »	400 »	[illegible]
Seconde moderne. . .	500 »	400 »	[illegible]
Écoles de Commerce .	350 »	280 »	[illegible]

Demander le Prospectus détaillé pour les cours de Vacances.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

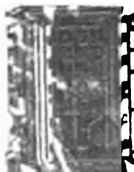
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 160 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*

Succursale A : *134, rue Reaumur (place de la Bourse),*

à PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans): **3 1/2 0/0**, net d'impôt et de timbre); — **Ordres de Bourse** (France et Étranger); — **Souscriptions sans frais** ; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.);—**Escompte et Encaissement de Coupons** ; — **Mise en règle de titres;** —**Avances sur titres;** — **Escompte et Encaissement d'Effets de commerce;** — **Garde de Titres** ; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**;— **Transports de fonds (France et Etranger)**;— **Billets de crédit circulaires**; — **Lettres de crédit**;— **Renseignements**; — **Assurances**; — **Services de Correspondant, etc.**



LOCATION DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

53 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 290 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une Clé spéciale dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr par mois, suivant les dimensions.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi en garde les Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles et tous autres objets.

***S'adresser :* Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.**

B

LIVRES NOUVEAUX

LE LIVRE DE L'ÉMERAUDE, par A. Suarès.

Nos lecteurs se rappellent les belles pages, groupées sous le titre : *En Cornouailles*, que nous avions extraites pour eux de ce livre pittoresque et vivant, l'un des plus originaux et des plus savoureux qu'ait inspirés la Bretagne. Ce volume lui est dédié : « Je dédie ces reflets d'elle-même et que je voudrais de la même eau pure qu'elle, à cette Bretagne, la plus noble terre qui soit dans le Nord, à la fin des temps où il y eut des peuples singuliers en Europe et des provinces libres. » On y trouve partout, à chaque page, des impressions subtiles et fortes, des expressions neuves, parfois imprévues, toujours intéressantes, et quand la Bretagne sera morte, car elle va mourir « après Venise et Florence, après Paris », c'est peut-être en ce livre qu'on s'attardera le plus longtemps à contempler « sa figure de sirène mélancolique ».

AMES BLANCHES, par Frédéric Febvre.

Une spirituelle préface de M. Paul Hervieu assure les lecteurs qu'ils trouveront abondamment dans ce livre « de quoi être amusés, attendris, intrigués, émus ». L'illustre préfacier nous vante « le soin attentif des préparations, la vitesse du récit, la marche directe des événements, le choc hardi des êtres, l'immuable permanence des caractères, la netteté du dialogue, le mordant des reparties », toutes qualités rares dans un roman et qui sont précisément celles que recherchent les lecteurs. Ils les trouveront dans cette œuvre attachante, et, après avoir si souvent applaudi l'admirable acteur que fut M. Frédéric Febvre, le prestigieux metteur en scène qu'il fut si souvent pour les œuvres des autres, ils s'apercevront que, la plume à la main, il n'a rien perdu de cette habileté.

LETTRES D'AMOUR D'UNE FEMME DU MONDE, par Mrs. W.-K. Clifford, traduit par Henry D. Davray.

La signature d'une traduction par M. Henry D. Davray nous apporte une double certitude, celle que la version française est excellente, celle aussi que l'œuvre originale a été bien choisie. Ce livre contient, en trois correspondances, l'histoire de trois femmes. « La première essaya de se consoler avec des rêves et elle attend qu'ils prennent au réveil la forme des réalités. La seconde joua un jeu ardent et téméraire, risquant en cette partie tout son bonheur et peut-être fut-elle plus riche quand elle l'eut perdu. La troisième se trouva en face de la douleur et, apercevant une clarté un peu au delà, se mit en route sans savoir encore où son voyage prendra fin. » En ces quelques lignes, l'auteur anglais, Mrs. W.-K. Clifford nous présente ses trois héroïnes : à la fin du livre, on est enchanté de les avoir connues.

LA COLONISATION CHEZ LES PEUPLES MODERNES, par Paul Leroy-Beaulieu.

Pour cette nouvelle édition, le grand ouvrage de M. Paul Leroy-Beaulieu a été complètement remanié et considérablement augmenté. On y trouve, tout à la fois, une histoire de la colonisation, depuis le XVe siècle, et un ensemble de préceptes et de règles sur notre art moderne de coloniser. Il y avait tout cela dans les précédentes éditions de cette œuvre magistrale ; mais l'auteur l'a remise au courant des événements contemporains : de nombreux chapitres sont venus grossir ces deux volumes où nous est présenté, sous tous ses aspects, et envisagé dans toutes ses solutions possibles, le problème de la colonisation.

CE QU'AMOUR VEUT... par A. de Gériolles.

Ce joli roman peut être lu par tout le monde : il n'intéressera pas seulement les jeunes filles pour lesquelles il semble avoir été composé. L'histoire piquante de cette jeune institutrice qui cache ses beaux yeux derrière des lunettes bleues, ses cheveux admirables sous une perruque, et son teint sous un fard qui l'enlaidit, n'est certes point banale. Toutes ces précautions n'empêchent pas qu'un jeune homme s'éprenne de cette fausse laide et l'épouse à la fin du roman. L'intrigue est habilement imaginée ; les scènes sont alertes et spirituelles, parfois touchantes. C'est là une lecture délicieuse.

MÉLANGES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, par André Heurteau.

De son vivant, André Heurteau se refusa toujours à réunir en volume les nombreux articles qu'il publia. Cet homme de talent fut un modeste et la plus grande partie de son œuvre fut anonyme. Il faut nous féliciter qu'au lendemain de sa mort ses parents et ses amis aient choisi et publié quelques-unes de ses meilleures pages, celles qui révèlent et attestent le mieux l'originalité et la probité de son talent. Les *Mélanges politiques et littéraires* resteront comme le monument d'une œuvre abondante et remarquable, qui, plus que bien d'autres, méritait de ne pas disparaître tout entière.

AUX BORDS DU TENDRE, par Richard O'Monroy.

Pour égayer une heure de solitude et d'ennui, à la mer et à la campagne, il n'est pas de meilleur compagnon que M. Richard O'Monroy. Il suffit d'avoir sous la main l'un de ses livres, — son dernier livre, — cet *Aux bords du Tendre*, si joyeux, si « gaillard », comme disaient nos pères. On lit une histoire, deux histoires, et c'en est fait de la mélancolie. Toute la vie, au loin, vous apparaît en rose : on peut fermer le livre ; on est tranquille ; on sait qu'on pourra le reprendre et qu'on y retrouvera, au besoin, réconfort et gaieté. Ce sont des histoires, de joyeuses histoires ; l'auteur ne se lasse pas d'en inventer, le public ne se lasse pas de les lire.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15128-8-02. — (Encre Lorilleux).

